Revue Scientifique & Morale du Spiritisme

NAITRE, MOURIR, RENAITRE ET PROGRESSER SANS CESSE TELLE EST LA LOI...

ALLAN KARDEC

LIVRE DES ESPRITS
LIVRE DES MÉDIUMS
ÉVANGILE
CIEL & ENFER

SOMMAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
5, RUE MANUEL, PARIS
LE JOURNAL PARAIT DU 15 AU 20 DE CHAQUE MOIS
Abonnements 7 fr. par an en France. — Etranger : 10 fr.

Le Congrès de Londres

Je désire constater tout d'abord le grand succès du Congrès international qui vient de se tenir à Londres. Les réunions avaient lieu dans la salle des banquets de St-James Hall, et pendant toutes les séances de l'après-midi et du soir, une foule nombreuse. que l'on peut évaluer à deux mille personnes, a suivi attentivement les discours des orateurs.

M Dawson Rogers. président de l'Alliance spiritualiste de Londres, a montré un remarquable esprit d'organisation, c'est à lui que revient l'honneur de cette réussite. Les délégués de toutes les nations ont été reçus par M. Rogers, le lundi au siège de l'Alliance, à Saint-Martin's Lane, avec une affectuosité vraiment fraternelle dont je suis heureux de le remercier publiquement. Il se trouvait là des délégués du monde entier. M[me] Hornung représentait la Société d'Etudes psychiques de Genève. MM. Van Straaten. J. M. Keen, l'association spiritualiste Hollandaise, le lieutenant de Fremery représentait le journal *Tœkomstig leven* (la vie future) d'Amsterdam. L'Afrique du Sud, avait envoyé des délégués dont l'un, M. le D[r] Berko, représentait l'association spiritualiste de Cape Town, et l'autre, M. Hutchinson, était accrédité par la Société spiritualiste de Johanesburg. M[me] Cora Richmond représentait l'association nationale spiritualiste des Etats-Unis, dont elle est vice-présidente ; l'école de psychologie philosophique de New-York ; l'école de l'âme de Chicago ; et la première société de spiritualistes de Washington. M. le docteur Peebles, miss Lilian Whiting, et M[me] Jennie B. Hagan Jakson, étaient également délégués par l'Association nationale spiritualiste des Etats-Unis.

M[me] Cadvallader représentait la première association spiritualiste de Philadelphie et était accréditée par la grande réunion qui a eu lieu récemment à Rochester, pour fêter le cinquantenaire de la rénovation du spiritisme.

Nous ne pouvons, à notre grand regret, donner le texte des memoires qui ont été lus dans ces séances, mais nous devons observer que la publication abrégée en sera faite dans le *Light* qui paraît tous les huit jours à Londres. Le mardi, dans l'après-midi, eut lieu la première séance, sous la présidence de M. Dawson Rogers. La lecture de la correspondance fut intéressante à plus d'un titre. L'illustre William Crookes, retenu par des engagements antérieurs, n'a pu assister au Congrès, mais il envoie ses meilleurs souhaits pour sa réussite. Il exprime son profond respect et son admiration pour sir Alfred Russel Wallace, le vénérable champion de la vérité nouvelle. Le professeur Oliver Lodge écrit que ses occupations professionnelles le retiennent à l'Université où ont lieu les examens de fin

d'année, mais qu'il est de cœur avec les assistants auxquels il envoie son adhésion morale. MM. Aksakof, le Dr Willis, miss Lilian Withing expriment leurs regrets de ne pouvoir participer effectivement à ces grandes assises spiritualistes, aussi bien que le Dr Baraduc retenu par la maladie et M. Leymarie qui se trouve dans l'impossibilité de quitter Paris en ce moment.

M. Dawson Rogers présente au Congrès les délégués du spiritisme en Angleterre. C'est d'abord M. E. W. Wallis, directeur du journal *The two worlds*, et président de la fédération spirite nationale qui compte plus de 140 groupes. Puis M. J. J. Morse du *Lycéum Union*; M. Thomas Eweritt président de la *Maryblone Socity*; M. W. E. Long, président de *La South London spiritualist mission*. M. James Robertson président de l'association des spiritualistes de Glascow. Il expose ensuite les phénomènes spirites qu'il a lui-même constatés et dont quelques-uns sont tout à fait remarquables. Il montre que la morale qui s'en dégage doit nous engager à pratiquer le bien, l'amour de nos semblables, et que la bonté est la plus haute expression de la sagesse Il présente ensuite à l'assemblée un vétéran de nos doctrines, M. le Dr Peeble qui, malgré son grand âge, a parcouru tous les pays de la terre en les étudiant au point de vue spirite. M. le Dr Peeble a fait éloquemment le récit de ses voyages et a montré que le Spiritisme est le fondement réel de toutes les religions. Les communications avec les morts sont pratiquées depuis des temps immémoriaux dans l'Inde, au Japon et en Chine. Le mouvement spiritualiste actuel n'est que la reprise d'une tradition aussi vieille que le monde et son succès est assuré dans l'avenir, car il s'appuie sur une loi naturelle que nous saurons dégager de toutes les erreurs qui avaient été accumulées autour d'elle.

Mme Cora Richemond a exposé ensuite le résumé de la marche du moderne spiritualisme depuis cinquante années, en faisant ressortir l'importance considérable de ce phénomène pour l'avenir de l'humanité. Le soir, la séance fut consacrée à la lecture du travail du Dr Helen Densmore sur la philosophie et les limites de la médiumnité, ainsi qu'au rapport du Dr George v. Langsdorff sur un médium politique de St-Pétersbourg. Nous reproduirons cet intéressant travail dans un de nos prochains numéros.

L'après-midi du mercredi fut employée tout entière à la lecture des études du Colonel de Rochas et du Dr Encausse (Papus). Le savant auteur de l'extériorisation de la sensibilité a envoyé un mémoire intitulé : *Les limites de la physique*, que nous aurons le plaisir de publier en entier. Le Dr Encausse traitait des différences qui existent entre le spiritisme et l'occultisme. Notre confrère a pu répondre en anglais à quelques objections, et des applaudissements ont montré que l'assemblée lui savait bon gré d'avoir fait de grands efforts pour se faire comprendre. Dans la soirée du

mercredi a eu lieu la lecture abrégée du mémoire que j'ai présenté sur les vies successives et qui est publié dans la Revue. Le public a prouvé par des applaudissements que la réincarnation n'est plus repoussée avec autant d'ardeur que jadis, par les Spirites anglais. L'intérêt soulevé par cette étude était très grand, car plusieurs membres ont demandé que la séance entière fut consacrée à l'examen de cette théorie. Mais le président fit observer que l'ordre du jour comportait la lecture du discours de M. Harrison D. Barret sur les cabinets noirs pour les matérialisations et les cercles d'investigateurs, de sorte que la discussion ne put avoir lieu ce jour.

M. Rogers a eu l'amabilité d'organiser, le jeudi matin, une séance française à laquelle assistaient toutes les personnes connaissant assez notre langue pour comprendre des conférences faites en français. Papus a d'abord exposé les progrès accomplis par l'occultisme depuis le congrès de 1889 et répondu à diverses interrogations que lui adressèrent les assistants. J'ai ensuite décrit sommairement les points principaux sur lesquels s'appuie la doctrine des vies successives, en faisant comprendre le côté positif de ces faits, qui sortent du domaine philosophique pour entrer dans celui de la science. L'auditoire a été très intéressé par ces vues nouvelles et je crois que la doctrine d'Allan Kardec, si claire et si logique, a conquis ce jour-là de nombreux adeptes.

Le jeudi, le siège de la présidence était occupé par le grand savant sir Alfred Russel Wallace auquel l'assistance a fait une chaleureuse ovation. C'est avec une respectueuse émotion que nous contemplions ce grand savant qui a eu le courage de proclamer hautement la vérité, alors que tant d'autres cherchent à lui susciter mille entraves. Son grand âge n'a rien enlevé à la verdeur de son esprit, qui reste aussi clair, aussi vigoureux et lucide que lorsqu'il formula en même temps que Darwin, les grands principes de l'Evolution. C'est une des célébrités de l'Angleterre que nous devons être fiers de pouvoir compter dans nos rangs. Le professeur Alexander lut un mémoire sur les phénomènes spirites au Brésil et sur l'évidence de ces manifestations. Ensuite lecture fut faite du travail de M. le Dr Montin sur les relations qui existent entre le spiritisme et le magnétisme.

La séance du soir devait être présidée par le célèbre journaliste anglais Stead ; malheureusement, un accident qui lui survint nous priva du plaisir de le voir. M. Henry Forbes mit en lumière les analogies nombreuses qui existent entre le christianisme primitif et les phénomènes modernes du spiritisme, puis il nous fut donné connaissance d'une étude du Révérend T. E. Allen sur certains phénomènes de télépathie.

Le Président lut ensuite le mémoire de notre ami, M. le capitaine Volpi sur la photographie spirite, ainsi que l'étude envoyée par M. le commandant Tégrad. Ces lectures furent soulignées de nombreux applaudisse-

ments. Nous devons également mentionner un très remarquable rapport sur la médiumnité de Mme d'Espérance, dont nos lecteurs connaissent déjà la faculté si développée.

Vendredi soir a eu lieu une soirée musicale dans la salle des fêtes de St-James Hall, des plus réussies. Dans cette réunion tout intime, j'ai eu le plaisir de faire la connaissance de Mme d'Espérance et de Mme Guppy, autrefois miss Nichols, qui obtint les remarquables apports dont Wallace parle dans son livre : *Les miracles et le moderne spiritualisme.*

L'impression générale qui se dégage de cette grande manifestation, c'est que le Spiritisme est aujourd'hui une puissance considérable avec laquelle il faut compter. Les journaux de Londres ont tous rendu compte des séances du Congrès avec un sérieux qui contraste singulièrement avec le ton ordinaire de la Presse française. En voyant des hommes illustres à plus d'un titre, des docteurs, des avocats, des ingénieurs, des prêtres, réunis pour l'étude de cette nouvelle branche de connaissances humaines, en écoutant les discours si bien pensés et s'appuyant tous sur des faits scientifiquement attestés, il était impossible de ne pas reconnaître que l'on se trouvait en présence d'une science nouvelle dont la portée est incalculable.

C'est bien l'aurore d'une ère nouvelle qui se lève sur notre globe. L'homme marche à la conquête du monde invisible, guidé par l'expérimentation qui lui évitera les écueils contre lesquels se sont brisées les théories philosophiques, qui n'avaient pas le fait pour contrôler à chaque instant leurs déductions. Aujourd'hui nous possédons le critérium infaillible qui nous permet de ne pas nous égarer dans ce domaine inconnu, et la vie intégrale se révèle à nos yeux avec une lumineuse évidence. La mort n'existe pas, et pour tous l'immortalité est une certitude aussi bien démontrée que celle de la vie matérielle. Il est réconfortant de penser que dans toutes les parties du monde, des millions d'âmes communient avec nous, et que rien ne saurait détruire aujourd'hui les rapports qui existent entre les vivants et les morts. Les sarcasmes des ignorants, les dédains affectés de certains savants, les anathèmes des prêtres s'émoussent contre l'inébranlable certitude que nous possédons. Semons donc à pleines mains ces grandes vérités.

Unissons-nous toujours davantage pour les faire pénétrer dans toutes les intelligences, suscitons partout l'étude de ces manifestations consolantes, et nous verrons grossir sans relâche nos phalanges qui se chiffrent déjà par millions d'adeptes dans tous les pays du globe. Préparons-nous dès aujourd'hui au Congrès Spirite de 1900, afin qu'il ait toute la splendeur désirable, et que nous puissions tenir haut et ferme notre étendard de lumière, d'amour et de liberté intellectuelle, sur le seuil du siècle nouveau-né.

Gabriel DELANNE.

ETUDE
Sur les Vies successives

MÉMOIRE PRÉSENTÉ AU CONGRÈS DE LONDRES

MESSIEURS,

Permettez-moi d'abord, au nom du comité de propagande institué par le Congrès de 1889, au nom de la section française de la fédération spirite universelle, au nom de la Fédération spirite Lyonnaise et au nom de l'Union Kardéchiana italienne, qui m'ont nommé leur délégué, de vous présenter le salut fraternel de ces Sociétés, ainsi que l'assurance de leur inaltérable dévouement à la grande cause qui réunit ici des représentants du monde entier.

Après les Congrès de Bruxelles, de Barcelone, de Paris, celui de Londres affirme la vitalité toujours grandissante du Spiritisme. En cette année du cinquantenaire, il est agréable de constater que la petite plante éclose à Hydesville est devenue un arbre gigantesque, dont la ramure puissante s'étend sur toutes les nations. Il n'est pas d'exemple dans l'histoire, d'une science religieuse dont la croissance ait été aussi rapide et la diffusion aussi générale que celle de cette noble doctrine. Ce succès sans précédent est dû à la force de conviction que le *fait* porte en soi. Ce siècle, qui a vu s'accomplir des progrès incroyables dans toutes les branches de la science, restera cependant dominé dans la suite des âges par une découverte grandiose : celle de la démonstration expérimentale de l'existence de l'âme et de son immortalité.

Le génie humain a produit des merveilles. Les conditions physiques de l'existence se sont améliorées au-dela des espérances les plus optimistes d'il y a un siècle, et malgré ce changement, un sourd malaise agite les peuples modernes. C'est que notre époque est profondément troublée par la disparition graduelle des anciennes croyances qui, avec leur appareil suranné de miracles, de dogmes, de mystères, chancellent sous les coups redoublés de la science. Les découvertes scientifiques, depuis Galilée, ont singulièrement modifié nos conceptions sur l'univers, en élargissant nos horizons. Notre petit globe n'est plus le centre du monde, mais un modeste astéroïde dans l'innombrable multitude des terres du ciel, et nous sentons palpiter dans l'infini la vie universelle, dont nous croyions naïvement avoir le monopole. A ces connaissances positives correspond un

idéal nouveau, que les formes vieillies d'une religion âgée de dix-huit siècles ne peut plus satisfaire. L'incrédulité résulte de ce divorce entre la science et la foi. Il nous appartient de réagir contre les décevantes chimères du matérialisme; de montrer que tout n'était pas faux dans les enseignements religieux; que l'homme, par une intuition profonde, a connu de tout temps sa véritable nature immortelle et entendu retentir dans sa conscience, l'écho plus ou moins affaibli des principes éternels de justice, de charité et d'amour qui, voilés quelquefois, défigurés trop souvent, ont été cependant ses guides tutélaires. La providence a suscité des missionnaires dans toutes les nations pour prêcher la morale éternelle. Confucius, Bouddha, Zoroastre, Jésus sont les grandes voix qui ont enseigné une doctrine semblable sous des aspects divers. Rajeunissons les vieux symboles, montrons qu'ils ont été adultérés par la rouille des âges, défigurés par les intérêts terrestres, mais qu'ils sont le fond même de la vérité, la seule voie qui conduise au bonheur.

C'est en vain que l'on a tenté de faire table rase du passé; on ne peut rien édifier de solide sans s'appuyer sur l'immortalité. La connaissance précise de la loi morale, ayant pour sanction la vie future, est seule capable de réfréner efficacement les passions et les vices. Il existe une hygiène de l'âme aussi indispensable à son bonheur que le sont les prescriptions de la science pour le corps physique. Si l'on s'écarte de ces règles, tout est malheur et souffrance. Le matérialisme contemporain a essayé de promulguer une morale, basée simplement sur les rapports des hommes entre eux, c'est-à-dire sur l'utilité; mais qui ne voit combien cette tentative est chimérique. La solidarité est un mot vide de sens pour l'égoïste. Comment faire comprendre à celui qui est riche, heureux et bien portant, qu'il doit aide et protection au pauvre, au malade, à l'infirme? Que lui importent ces souffrances qu'il ne ressent pas; pourquoi se priverait-il en faveur de gens qui lui sont inconnus? Il ne fait de tort à personne, le hasard l'a favorisé, il en profite, car la vie est courte et il faut se hâter d'en jouir le plus possible avant l'anéantissement final. Ce raisonnement, conscient ou non, est celui de tout matérialiste convaincu. Il se traduit dans la masse des travailleurs par une haine toujours grandissante contre l'injustice du sort, contre les privilégiés, et chez les âmes tendres et faibles par un dégoût de la vie auquel est due l'effrayante recrudescence de suicides que l'on constate aujourd'hui. Il est grand temps que notre doctrine apporte un remède à ces maux. Elle est le baume consolateur qui panse toutes les blessures, en même temps que l'explication de l'énigme de la vie. Il faut qu'elle soit de plus en plus connue pour faire refleurir l'espérance dans les cœurs meurtris, c'est une sauvegarde contre les terribles cata

clysmes des guerres intestines. Nos brillants succès ne doivent pas nous faire oublier que nous ne sommes encore qu'une infime minorité et qu'il est des millions d'âmes en proie à toutes les affres du doute. Faisons une propagande active pour porter à la connaissance du public les preuves convaincantes qui démontrent l'inanité des théories néantistes. Nous avons aujourd'hui des armes suffisantes pour combattre avec l'assurance du triomphe final. Le passé répond de l'avenir.

Le Spiritisme s'est développé sous les feux croisés des railleries, des sarcasmes, des injures et des calomnies.

Les manifestations spirituelles ont été mises, à leur origine, sur le compte de la supercherie, et les révélations des Esprits traitées de divagations. Ces disgrâces accablent toutes les réformes à leur berceau ; c'est l'incubation douloureuse, mais nécessaire, qui donne le baptême aux grands mouvements philosophiques. Les premiers stades sont dépassés et la situation s'est profondément modifiée depuis vingt-cinq ans. Dans toutes les parties du monde, des investigateurs scientifiques ont fait des recherches longues, minutieuses et précises. Débutants, pour la plupart, avec des sentiments hostiles, leur conversion n'en a eu que plus d'éclat,et nous comptons maintenant par centaines les attestations qui émanent des plus hautes autorités du monde savant.

C'est avec une profonde satisfaction que je suis l'interprète des Spirites Français et Italiens pour affirmer l'admiration sincère qu'ils professent envers ces hommes illustres, qui ont eu le courage de proclamer la vérité.

Les noms de Alfred Russel Wallace et de Crookes sont déjà inscrits au Panthéon de la science contemporaine, ils ont su conquérir les premières places dans l'aéropage des savants, mais leur gloire sera rehaussée encore par la dignité de leur caractère et la noblesse de cette attitude qui les a faits les courageux champions de la science nouvelle. L'éclat de ces grands noms ne doit pas nous faire oublier que, dès l'origine, le Nouveau Monde a eu ses apôtres convaincus. Je ne puis faire une énumération qui serait fatalement incomplète et par conséquent injuste pour les oubliés, mais il n'est pas possible de passer sous silence les noms célèbres de Robert Hare, Mapes, du juge Edmonds, de Robert Dale-Owen dont les travaux ont conquis tant d'adeptes à nos idées. Ne serait-ce pas de l'ingratitude de ne pas mentionner aussi, parmi les ouvriers de la première heure, Barkas, de Morgan, Varley, Stainton Moses, dont les recherches nous servirent si souvent dans nos études et dans les polémiques contre nos adversaires.

L'Europe n'est pas restée étrangère à ce grand mouvement. En Allemagne, l'astronome Zollner et les professeurs Weber, Schreibner, Fechner,

Ulrici ont catégoriquement affirmé les faits. En Russie, c'est Aksakof qui combat vaillamment pour la défense du Spiritisme. L'Italie a possédé dès les premiers temps des adeptes fervents ; elle compte encore parmi les militants le capitaine Volpi, le professeur Falcomer, le professeur Chiaïa, et au nombre de ceux qui furent convaincus de la réalité des manifestations, les noms célèbres de Lombroso et de Schiapparelli. En Espagne, les Spirites sont légion, et le professeur Otéro, matérialiste enragé, suivant son expression, fut obligé de rendre les armes devant l'évidence. Dans les pays de langue française, l'école spirite comprend dans ses rangs des écrivains comme MM. Eugène Nus, Léon Denis, Chaigneau, Metzger, Gardy, Bouvéry, Paul Grendel, Dr Moutin, Dr Chazerain, Dr Dupouy, Dr Dusart.

Camille Flammarion, le Dr Gibier, le Dr Ch. Richet, le colonel de Rochas, M. de Fontenay, sur des terrains voisins du nôtre, bataillent contre l'ignorance et le préjugé. Mais en France, bien avant ces chercheurs, il faut citer un homme illustre dont l'œuvre a eu une importance prépondérante dans les pays de race latine : j'ai nommé Allan Kardec.

Penseur profond, savant et érudit, Allan Kardec fut, dès 1855, porté vers l'étude des phénomènes du Spiritisme. Son esprit sagace ne mit pas longtemps à découvrir le côté positif de ces manifestations qui permettaient d'entrer en rapport avec les âmes qui nous ont précédé dans l'au-delà. Il comprit la portée immense de ce fait inouï, et après plusieurs années d'études, il publia le *Livre des Esprits* qui eut un succès considérable. Vinrent ensuite : le *Livre des médiums*, *le Ciel et l'Enfer*, *l'Evangile selon le Spiritisme* et *la Genèse*, qui exposent la doctrine si claire, si logique qui a été adoptée par la majorité des adeptes. Cet enseignement n'est pas entièrement son œuvre personnelle. Il déclare que son rôle s'est borné à réunir et à coordonner les données qui lui arrivaient des centres d'études les plus divers. La tâche était ardue pour séparer l'ivraie du bon grain.

Vous savez, Messieurs, combien sont variables dans leur qualité, les informations qui nous parviennent par le canal des médiums. Il fallait apprécier le degré de confiance que la raison permettait de leur accorder, distinguer les idées systématiques, individuelles et isolées, de celles qui avaient la sanction générale des Esprits, les utopies des idées pratiques ; élaguer celles qui étaient notoirement démenties par les données de la science positive et la saine logique ; utiliser les renseignements fournis par les Esprits, même du plus bas étage, pour la connaissance du monde invisible et en former un tout homogène. C'est cette grande tâche qu'Allan Kardec a magistralement accomplie, et son nom, vénéré dans beaucoup de contrées du globe, le sera partout, quand on comprendra toute la hauteur philosophique de son enseignement. Je ne puis mieux vous faire appré-

cier la largeur de ses vues, qu'en citant ce qu'il dit au sujet de la marche évolutive du Spiritisme ; vous verrez qu'il était bien éloigné de formuler un credo infaillible et que, plus que quiconque, il sentait qu'on n'en était qu'aux prémisses d'une science infiniment vaste, puisqu'elle a pour objet de nous faire connaître nos origines et nos fins.

Voici comment il s'exprime sur l'avenir du Spiritisme :

« Le Spiritisme ne pose en principe absolu que ce qui est démontré avec évidence, ou ce qui ressort logiquement de l'observation. Touchant à toutes les branches de l'économie sociale, auxquelles il prête l'appui de ses propres découvertes, il s'assimilera toujours toutes les doctrines progressives, de quelque ordre qu'elles soient, arrivées à l'état de *vérités pratiques*, et sorties du domaine de l'utopie, sans cela il se suiciderait ; en cessant d'être ce qu'il est, il mentirait à son origine et à son but providentiel. *Le Spiritisme marchant avec le progrès ne sera jamais débordé, parce que, si de nouvelles découvertes lui démontrent qu'il est dans l'erreur sur un point, il se modifiera sur ce point ; si une nouvelle découverte se révèle, il l'accepte.* »

C'est en m'en référant à cette méthode et à ces sages conseils, que je veux étudier ici une théorie qui peut s'appuyer solidement sur des faits bien établis par l'expérimentation et qui trouve dans l'hypothèse de l'évolution un ferme appui : c'est celle des vies successives.

Je n'ignore pas que cette question a été fort controversée et qu'elle divise les Spirites en deux camps ; mais, à bien regarder les choses, les divergences d'écoles ne sont pas fondamentales. Les Spirites latins admettent que l'Esprit peut vivre dans l'espace ou se réincarner dans d'autres mondes, lorsqu'il a suffisamment épuré sa nature pour mériter ce progrès, alors que les Spirites Anglo Saxons n'admettent pas, généralement, de retour possible sur la terre, et croient à une progression immédiate. Le Spiritisme n'ayant ni culte, ni dogme, ni orthodoxie permet toujours cette libre discussion qui fait sa force souveraine, et c'est parce que la réincarnation est la croyance adoptée par quelques millions d'adeptes, qu'il a paru urgent aux Spirites que je représente, d'appeler l'attention du Congrès sur ce point très important.

L'Ame humaine.

Il est utile, d'ailleurs, de fixer les idées sur la manière dont on doit envisager l'âme, car suivant qu'on en fera une entité idéale en dehors de l'espace ou du temps, ou bien un être dépendant en quelque manière de ces conditions, les conséquences pratiques que nous devrons en tirer seront tout à fait différentes. Ne croyez pas, messieurs, que mon inten-

tion soit de me livrer à des discussions métaphysiques, ce serait vous faire perdre un temps précieux ; je désire m'en tenir à l'observation des faits et aux déductions immédiates qui en découlent naturellement. Le Spiritisme est, au point de vue phénoménal, la psychologie expérimentale dans son intégralité, car il embrasse l'étude de l'âme pendant la vie et après la mort. Tous les phénomènes du magnétisme, de l'hypnotisme, de la psychologie-physiologique sont contenus dans une explication générale, très simple et très rationnelle, si l'on veut tenir compte des éléments nouveaux qui nous sont fournis par l'expérimentation spirite. Une sévère méthode critique est indispensable pour déduire l'enseignement qui se dégage des faits, et tout en tenant compte des découvertes nouvelles de la science, nous devons nous mettre en garde contre les opinions personnelles des expérimentateurs, qui sont, le plus souvent, préconçues.

Les recherches expérimentales des psychologues contemporains n'ont nullement atteint l'unité de l'âme, proclamée par l'ancienne philosophie.

Tous ces mots nouveaux : de désagrégation mentale, d'altération de la personnalité, de personnage somnambulique inconscient ou sub-conscient, s'appliquent à des phénomènes qui auraient pour but de démontrer que l'unité du moi est une illusion ; que l'âme n'a pas d'existence individuelle ; qu'elle n'est qu'un groupement de phénomènes reliés par la mémoire, mais que ces états sont distincts les uns des autres, en quelque sorte autonomes, de manière qu'ils peuvent former des synthèses qui sont des consciences secondaires, indépendantes de la conscience normale et ignorées d'elle. M. Ribot dit : « L'unité du moi, au sens psychologique du mot, c'est la cohésion, pendant un temps donné, d'un certain nombre d'états de conscience clairs, et d'une foule d'états physiologiques qui, sans être accompagnés de conscience comme leur congénères, agissent autant qu'eux. Unité veut dire coordination ». (*Les Maladies de la personnalité*).

Ces affirmations, qui font de l'âme une agrégation variable de consciences diverses, sans unité substantielle, sont détruites par le fait spirite.

L'être pensant n'est pas une résultante de l'organisme, puisqu'il persiste après la désagrégation du corps et qu'il prouve qu'il a conservé intégralement toutes ses facultés ; celles-ci étaient donc indépendantes de l'enveloppe charnelle, mais comment peut-il encore se révéler à nous, n'ayant plus d'instrument pour agir sur le monde physique ? Cette question est très sérieuse, car elle a été, en grande partie, la cause déterminante de l'incrédulité générale qui a accueilli le Spiritisme dès ses premiers pas. Les Esprits eux-mêmes se chargèrent de la réponse. Ils prétendirent avoir un corps éthéré, qui était aussi réel pour eux que l'est pour nous le corps physique. Cette conception d'une enveloppe de l'âme n'est pas une idée nouvelle, elle a été

connue dès la plus haute antiquité. C'est le Linga Sarira des Indous, le Baï des Egyptiens, le Nephesh des Hébreux, l'Ochema des Grecs, le corps spirituel de Saint-Paul, le corps aromal de Fourrier, astral des occultistes, enfin le périsprit des Spirites français.

Ce corps existe-t-il réellement ?

C'est ce qui semble parfaitement établi par le témoignage des Esprits, par l'affirmation des somnambules, des médiums voyants et par les phénomènes de la photographie spirite et des moulages de formes matérialisées ; mais il a paru à des défenseurs éminents de nos croyances, tels que MM. Wallace et Aksakof, que les photographies et les matérialisations n'étaient pas des preuves absolues que les Esprits eussent, dans l'espace, les formes avec lesquelles ils se montrent à nous. Cette pensée est exprimée à plusieurs reprises dans le livre si bien documenté : *Animisme et Spiritisme*, que le savant Russe a consacré à refuter les théories du Dr Hartmann. Voici un des passages (page 57) qui expose nettement cette manière de voir : « M. Lewes a conseillé au comité de la Société Dialectique qui avait été chargé de s'occuper de la question spirite, de distinguer soigneusement entre les faits et les déductions. Ceci est particulièrement nécessaire pour les photographies spirites, les formes humaines qui y apparaissent n'étant pas l'œuvre de la main humaine, peuvent être d'origine spirite, sans être pour cela les images « d'Esprits ».

« Bien des choses plaident en faveur de la supposition que, dans certains cas, ces images résultent de l'action d'êtres intelligents, invisibles, mais qui en sont distincts. Dans d'autres cas. ces êtres revêtent une espèce de matérialité perceptible pour nos sens, mais, même dans ce cas, il ne s'en suit pas que l'image créée soit la véritable image de l'être spirituel.

« Il se peut que ce soit la reproduction de l'ancienne forme mortelle avec les attributs terrestres auxquels l'esprit a recours pour établir son identité ».

Cette opinion, si opposée aux résultats de l'observation, est purement philosophique. Elle repose sur la supposition qu'il existe en chacun de nous un personnage somnambulique doué d'une activité qui lui est propre, pouvant agir à l'insu de notre conscience normale, et caractérisé : par une mémoire complète, la perception directe de la pensée d'autrui et la clairvoyance. Ce serait cet être, cette monade, qui seule survivrait ; elle n'aurait pas la forme humaine, elle ne prendrait celle-ci que pour se manifester dans le monde phénoménal. J'essaierai de montrer, plus loin, que les phénomènes attribués à cette seconde individualité appartiennent à l'âme et qu'ils se produisent lorsque l'on relâche les liens qui attachent le principe spirituel au corps. S'ils paraissent étrangers à la conscience ordinaire, c'est parce qu'ils sont en dehors de la mémoire normale, mais

ils ne nécessitent en aucune façon la création d'un *moi supérieur*, hôte inconnu et plus puissant que nous, sorte de férouër à la mode Iranienne.

Le Spiritisme a revendiqué, dès son origine, la démonstration de la survivance du principe individuel après la mort.

Or, il n'est pas possible de concevoir une âme sans un corps qui l'individualise, car elle ne pourrait penser, suivant le sens que nous donnons à ce mot. Elle ne saurait être affranchie totalement des conditions d'espace et de temps, sans cesser d'exister. S'il était admissible que cela fût, elle deviendrait quelque chose d'absolument incompréhensible pour notre raison. L'étude nous montre incontestablement qu'il est des lois inéluctables auxquelles tous les êtres pensants sont soumis.

C'est en vertu de ces lois que nous ne pouvons pas être présents en divers lieux à la fois, ou franchir plus d'un certain espace dans un temps donné. Les sensations et les pensées sont aussi limitées en nombre pendant un temps donné. Il suit de là, que si nous pouvons très facilement imaginer qu'une intelligence supérieure à la nôtre, et cependant finie, soit soumise à des conditions très différentes après la mort, nous ne pouvons pas concevoir une intelligence absolument affranchie de toute sujétion, c'est-à-dire d'un corps. C'est d'ailleurs l'avis de M. Hartmann.

« Si l'on pouvait démontrer, dit-il, que l'esprit individuel persiste après la mort, j'en concluerais que, malgré la désagrégation du corps, *la substance de l'organisme persisterait sous une forme insaisissable*, parce qu'à cette condition seulement, je puis m'imaginer la persistance de l'esprit individuel ». C'est ce que pensent les Spirites Kardicistes, qui voient dans le périsprit cette forme insaisissable.

Je n'oublie pas que la question à traiter est celle des vies successives, car l'existence d'une enveloppe fluidique, indestructible, conservatrice de l'individualité, est la base même de cette théorie. Mais comme les faits doivent être nos guides les plus précieux, délaissons les arguments philosophiques pour découvrir la vérité par une autre méthode.

Possédons-nous à l'heure actuelle des documents positifs, en nombre suffisant, pour répondre à cette grave question ?

Ma conviction est que les travaux poursuivis depuis trente ans par des investigateurs scientifiques bien qualifiés, permettent de faire passer ce problème de la philosophie dans la science, et de substituer à des vues métaphysiques des faits certains. Pour appuyer ma manière de voir, il me paraît nécessaire d'établir :

1° *Que l'âme humaine est revêtue pendant son passage sur la terre d'une enveloppe invisible appelée* périsprit ; *de peri* autour *spiritus* l'esprit.

2° *Qu'après la mort, cette enveloppe n'est pas détruite ;*

3° Que l'étude des propriétés de ce corps spirituel oblige à conclure que l'âme préexistait à la naissance terrestre ;

4° Que ce n'est que sur la terre que cette évolution a pu se produire.

Dédoublement de l'être humain.

La science officielle de nos jours nie absolument l'existence individuelle de l'âme. Tous les raisonnements spiritualistes ont été impuissants à lui démontrer que le principe pensant est un être en soi. Mais ce n'est qu'en négligeant volontairement des faits irrécusables que les matérialistes peuvent arriver à une semblable conclusion. Si l'âme est une fonction du cerveau, elle ne peut être séparée de l'organisme, pas plus qu'on ne peut entendre une voix sans l'appareil vocal destiné à la produire. Si l'on constatait que l'âme peut sortir du corps, on établirait ainsi, avec certitude, son existence indépendante. Or ce phénomène de dédoublement est non-seulement possible, mais relativement assez fréquent.

Les apparitions de vivants étant dues à une loi biologique, ont été observées de tout temps. L'antiquité et le moyen-âge en offrent des exemples. Tacite (1) rapporte que Vespasien fut témoin d'un fait de ce genre dans Alexandrie. L'Eglise catholique relate comme des miracles les cas de bi-corporéités de Saint-Ambroise, Saint-Antoine de Padoue, Saint-François-Xavier, d'Alphonse de Liguori, de Maria d'Agréda, etc. Les magnétiseurs du commencement du siècle connaissaient aussi cette possibilité, comme en témoignent la corresdondance de Billot et Deleuze (2) et le cours de magnétisme du baron du Potet. (3) Allan Kardec (4) consacre un chapitre du livre des médiums à ces manifestations, dont des exemples nombreux se trouvent aussi dans Kerner (5) Perty (6) et d'Assier (7). Mais ce n'est que depuis la publication des remarquables travaux de la *Société de Recherches psychiques* de Londres, qu'ils sont devenus absolument incontestables.

Nous savons en quoi consistent ces phénomènes. Une personne A. apparait à une autre B. dont elle est éloignée. A. et B. sont généralement unis par des liens de parenté ou d'affection : on dit alors que B. a éprouvé une hallucination télépathique en voyant le fantôme de A. Cette appa-

(1) Tacite. *Histoires*. Livre IV. Chapitres 81 et 82. Traduction de Burnouf.

(2) Billot. *Correspondance avec Deleuze sur le magnétisme animal*. 2 vol. in-8 t. I. page 137.

(3) Du Potet. *Le Traité complet de magnétisme animal*. 10e leçon. Page 479

(4) Allan Kardec. *Livre des médiums*. Page 142.

(5) Kerner. *La voyante de Prévorst*.

(6) Perty. *Phénomènes mystiques*. Tome II.

(7) D'Assier. L'*Humanité posthume*. Chapitre 2.

rition n'est pas fortuite, elle coïncide, le plus souvent, avec un événement important survenu dans la vie de A ; on dit alors que l'hallucination est véridique. Il y a un lien causal entre l'hallucination de B. et l'événement de A. Vous savez comme moi, Messieurs, le soin apporté par les savants investigateurs au contrôle rigoureux des faits, nous pouvons donc avoir toute confiance dans les récits qu'ils reproduisent, confirmés par des enquêtes minutieuses ; discutons maintenant la valeur de l'explication qui en a été donnée.

Le terme d'hallucination, choisi par les auteurs des *Phantasms*, indique nettement que, suivant eux, nous sommes en présence de phénomènes purement psychiques. Le fantôme n'est pas réellement perceptible par la vue ordinaire : il n'a d'existence que dans le cerveau du sujet. Cette théorie qui s'appuie sur des faits de transmission de la pensée, d'hallucinations provoquées par la suggestion sur des sujets hypnotisés, n'est pas suffisamment vaste pour contenir tous les cas. Dans l'ouvrage publié par la société et dans les *proceedings*, on distingue certaines catégories d'observations qui établissent l'objectivité de l'apparition, c'est-à-dire la présence du fantôme dans l'espace. Voici, suivant sir Alfred Russell Wallace, les caractères qui permettent de faire cette distinction. Une apparition est objective :

1° — Lorsqu'il y a simultanéité de perception du fantôme visible par deux ou un plus grand nombre de personnes ;

2° — Lorsque le fantôme est vu par plusieurs personnes comme occupant différentes places, correspondant à un mouvement apparent ; ou bien lorsqu'il est vu à la même place, malgré le changement de position du ou des observateurs.

3° — Lorsque l'apparition produit une impression sur des animaux domestiques ;

4° — Lorsqu'on constate des effets physiques causés par la vision ;

5° — Lorsque les fantômes, visibles ou non, ont pu être photographiés ;

6° — Lorsqu'on peut obtenir le moulage d'un membre de l'apparition.

Obligé de me restreindre, je ne citerai qu'un exemple de chaque classe, bien qu'il soit possible d'en réunir un grand nombre, comme l'a prouvé M. Aksakof dans son livre : *Animisme et Spiritisme.*

1° et 2°. *Simultanéité de perception du fantôme par plusieurs personnes, avec déplacement apparent,* n° 348 des *Phantasms*. Mme Elgée et Mlle Denys se rendant aux Indes, s'arrêtent au Caire, et à cause de l'affluence des voyageurs, descendent dans un hôtel peu fréquenté. Elles ferment soigneusement la porte de leur chambre à coucher, et pour plus de précaution, mettent devant, une malle et le sac de nuit. Mme Elgée se réveille tout à coup avec le sentiment que quelqu'un l'appelle, et voit dans la chambre, à la claire

lumière de l'aurore, un vieil ami à elle, le colonel L., auquel elle dit : « Mon Dieu ! comment êtes-vous venu ici ? » L'apparition s'approche, puis montre du doigt Mlle Denys, assise sur son lit et regardant cette forme avec une intense expression de terreur. Le fantôme secoua la tête, se retira pas à pas, lentement, et parut s'enfoncer dans la porte. Le matin, Mme Elgée, ne dit rien à son amie, mais celle-ci, spontanément, lui parla de l'apparition et la décrivit exactement comme Mme Elgée l'avait vue elle-même. L'apparition était si nette, que Mme Elgée remarqua même trois boutons en onyx que le colonel portait toujours. Plus tard, Mme Elgée apprit que ce jour-là, son vieil ami pensait à elle et avait désiré vivement la consulter, au sujet de l'acceptation d'un poste qu'on lui offrait.

L'hypothèse d'une hallucination télépathique doit être écartée ici, car il n'existait aucun lien sympathique entre Mlle Denys et le colonel. C'est elle qui, tenue éveillée par les moustiques, vit la première le fantôme. Les déclarations des deux témoins concordent, aussi bien pour la description que pour les mouvements du fantôme ; c'est donc bien une apparition objective qui a eu lieu. Nous signalons la similitude complète entre le double et le corps physique et nous remarquons que la distance n'influe en rien sur le phénomène. Notons enfin que puisque le double est visible, c'est qu'il a une substantialité, qu'il est formé par une sorte de matière lui permettant de passer à travers la matière et, en partie, affranchie des lois de la gravitation.

3° — *L'apparition produit une impression sur des animaux domestiques.* Je puis citer comme action probable d'un vivant, le cas de M. Garling (*Phantasms.* vol. II, page 149). Ce monsieur se trouvait en visite chez une famille qui habitait une maison de campagne isolée. Pendant la nuit, ils entendirent un bruit fort et continu à la porte de la façade, qui semblait trembler et vibrer sous des coups furieux. Le tapage éveilla des domestiques qui dormaient à 60 pieds plus loin, ils arrivèrent demi-vêtus pour connaître la cause de ces coups insolites. Pendant que se produisaient ces terribles bruits, un grand chien qui se trouvait à la porte d'entrée et un terrier retenu à l'intérieur, ne donnaient pas du tout de la voix. Le terrier, contrairement à ses habitudes, s'esquiva en frissonnant sous le sopha et rien ne put le faire revenir du côté de la porte, ni retourner dans l'obscurité. M. Garling avait eu pendant la journée l'apparition du fantôme d'un de ses amis, gravement malade, qui désirait ardemment le voir et avait demandé avec insistance qu'on allât le chercher. Bien que l'auteur du tapage n'ait pas été vu, on peut croire que c'est bien le double de l'ami de M. Garling que les animaux ont senti, et dont ils ont eu peur, parce qu'il existe d'autres faits analogues. (Wallace. — *Défense du Moderne Spiritualisme.*)

4° — *Effets physiques produits par l'apparition*. — Le docteur Britten, dans son livre *Man and his relations*, cite le cas suivant : Un monsieur Wilson, demeurant à Toronto (Canada) s'endort sur son bureau et rêve qu'il se trouve à Hamilton, ville située à quarante milles anglais à l'ouest de Toronto. Il fait en rêve ses recouvrements habituels et va sonner à la porte d'une amie, Madame D. Une servante vient lui ouvrir et lui annonce que sa maîtresse est sortie ; il entre cependant et boit un verre d'eau, puis il sort en chargeant la servante de faire ses compliments à sa maîtresse. M. Wilson se réveille, il avait dormi 40 minutes.

Quelques jours plus tard, une Madame G. demeurant à Toronto, reçoit une lettre de Mme D. d'Hamilton, dans laquelle celle-ci racontait que M. Wilson était venu chez elle, avait bu un verre d'eau, puis était reparti sans repasser, ce qui l'avait contrariée, car elle aurait vivement désiré le voir. M. Wilson affirma n'avoir pas été à Hamilton depuis un mois ; mais, songeant à son rêve, il pria Mme G. d'écrire à Mme D. pour la prier de ne pas parler de l'incident aux domestiques, afin de savoir si par hasard on le reconnaîtrait. Il se rendit donc à Hamilton avec quelques camarades, et tous ensemble se présentèrent chez Mme D. Deux des servantes reconnurent M. Wilson pour être la personne qui était venue, avait sonné à la porte, bu un verre d'eau et transmis ses compliments pour Mme D.

Cet exemple montre un voyage accompli par l'âme pendant le sommeil, avec souvenir au réveil des événements survenus pendant ce dégagement. Le double est si matériel, qu'il sonne et boit un verre d'eau ; il est vu et reconnu par des étrangers. Il est clair qu'il ne s'agit plus ici de télépathie, c'est une bi-corporéité complète, et l'apparition qui marche, cause, avale de l'eau, ne peut être une image mentale, c'est une véritable matérialisation de l'âme d'un vivant. Expérimentalement, on est arrivé à des résultats analogues. Mme de Morgan a pu faire frapper à la porte de sa maison par un sujet endormi, dont l'âme a produit cet effet physique. M. Desmond Fitzgerald (Spiritualist. Tome I, page 97) rapporte que le magnétiseur Lewis envoya chez elle l'esprit d'une jeune fille qu'il endormait pour la première fois, lui fit décrire ce qu'elle voyait et lui ordonna de toucher une des personnes présentes en cet instant dans la maison. Une délégation des assistants constata l'émoi profond dans lequel se trouvaient les habitants, car un fantôme, disaient-ils, était apparu et avait touché l'un d'eux. Pour accomplir tous ces actes, il faut que l'âme ait un corps. Est-ce elle qui le fabrique dans un but déterminé ? Nous ne le croyons pas, et voici pourquoi.

Si l'enveloppe éthérée accompagne toujours le dégagement de l'âme, c'est qu'elle en est inséparable et qu'elle existe déjà dans le corps matériel; cette

induction est confirmée par l'affirmation des sensitifs. Bien avant qu'on ne parlât de spiritisme, la voyante de Prévost, suivant le Dr Kerner, déclarait voir chez les amputés un membre fluidique remplaçant celui qui leur manquait. Le célèbre Davis affirme dans son livre : *La grande harmonie*, avoir vu l'âme d'une mourante quitter son corps peu à peu, sous forme d'un brouillard lumineux, qui s'échappait de la tête et qui prit absolument l'apparence externe et interne du corps physique, avant de s'en détacher complétement. Nous avons aussi le témoignage des observateurs qui se sont dédoublés en conservant le souvenir de cet état anormal. Tel est le cas du jeune graveur cité par le Docteur Gibier, dans son livre : L'*Analyse des choses* (pages 142 et suiv.) Il se sentait un corps réel, mais dans lequel sa main pouvait passer. Ce corps n'agissait plus sur la matière, mais il pénétrait au-delà, c'est ainsi qu'il eut la vision de l'appartement de son voisin dans lequel il n'avait jamais pénétré et qu'il put le lendemain, en le visitant, constater que ce n'était pas un songe et qu'il avait vu distinctement ce qu'il renfermait. L'étonnement que lui causa ce phénomène montre bien qu'il n'était pour rien dans sa production.

Tous les somnambules lucides s'accordent à reconnaître qu'en se dégageant de leur enveloppe fluidique, ils possèdent toujours une forme vaporeuse qui les individualise. Remarquons que ces sujets sont dans l'état second, comme le jeune graveur, et que c'est le moi somnambulique qui constate qu'il a la forme de son corps. Ce n'est pas simplement la personnalité externe avec sa conscience normale, c'est bien l'individualité intégrale qui a cette corporéité. S'il nous fallait d'autres preuves, M. de Rochas nous les fournirait. Sous le nom d'extériorisation de la sensibilité, il a mis en évidence le processus de sortie de l'âme. Il a montré comment l'enveloppe de l'âme s'extériorise par couches concentriques qui rayonnent autour du corps et qui sont sensibles, suivant des zônes déterminées. Lorsque le phénomène est complet, le double renfermant l'intelligence et la sensibilité est tout à fait distinct de la partie matérielle, inerte et insensible. En compagnie du docteur Barlemont, il a obtenu chez Nadard la photographie simultanée du corps et de son double, momentanément séparés (1).

5° — *Photographie des apparitions de vivants.* Nous arrivons ainsi à la preuve irréfutable de l'objectivité de l'âme, puisqu'on la photographie en dehors des limites de son habitat normal. Je citerai quelques-uns de ces cas afin d'établir qu'ils ne sont pas accidentels. M. Aksakof (*Animisme et Spirit.*, p. 78) rapporte qu'on obtint le portrait du médium Hérod et de son double. On voit sur la même plaque le corps endormi et son dédoublement se tenant debout, presque de profil, la tête un peu inclinée vers le

(1) *Revue Spirite*. Novembre 1894.

sujet. Un second cas est relaté par le juge Carter, dans sa lettre au *Banner of light* ; le troisième est signalé par M. Glendinning.

Je rappellerai aussi que des photographies de fantômes de vivants ont été obtenues par M. le capitaine Volpi et par un expérimentateur connu de M. Stead. Cette dernière est d'autant plus intéressante, que l'apparition a laissé couper une mèche de ses cheveux et a brisé un écran pour affirmer sa réalité. (*Borderland.* Avril 1896. p. 175). M. le Dr Baraduc relate aussi les expériences faites par MM. Hasdeu et Istrati. La photographie du dédoublement de ce dernier, opéré volontairement, se trouve dans l'ouvrage : *L'âme humaine, ses mouvements, ses lumières.* page 122.

Nous sommes fort loin de l'hypothèse télépathique, et nous nous en éloignons encore davantage, lorsqu'on constate scientifiquement que le corps d'un médium étant immobilisé, son double se montre cependant avec une parfaite indépendance. Pendant une expérience faite par William Crookes, M. Cox a observé que le double de Mme Fay, médium, a été vu par les assistants, alors que son corps physique, resté dans le cabinet, était immobile, ce dont on était assuré par un courant électrique qui le traversait et qui passait en même temps par un galvanomètre dont l'aiguille aurait indiqué le moindre déplacement (1).

6° *Moulage d'un dédoublement.* Le périsprit est si bien le modèle du corps, qu'il en reproduit avec une fidélité complète tous les détails. C'est un fait général et absolu que le double est le sosie de l'être vivant. Cette ressemblance n'est pas un dessin plus ou moins grossier représentant le corps, il en est la copie identique, exacte, anatomique. On ne peut imaginer que ce soit volontairement que l'âme produise ce double, car il lui faudrait une science parfaite pour simuler la nature. Nous avons une expérience décisive sur ce point, faite en 1876, par un comité d'investigateurs. Sous le titre : *Dédoublement du corps humain, le Spiritualist* de 1876 s'exprime ainsi : « Le moule en paraffine d'un pied droit matérialisé, obtenu à une séance, Great Russel Street, 38, avec le médium M. Eglinton, dont le pied droit est resté visible pendant toute la durée de l'expérience, pour les observateurs placés en dehors du cabinet, s'est trouvé être la reproduction exacte du pied de M. Eglinton, ainsi qu'il résulte de l'examen minutieux du Dr Carter Black. »

Nous sommes donc arrivés à la preuve absolue du dédoublement de l'être humain. Il me serait facile de vous montrer que l'action extra-corporelle de l'âme s'exerce aussi intellectuellement par des messages. Il me suffit de vous rappeler les cas cités par M. Aksakof qui sont ceux de M. Solowieff, de Sophie Swoboda, de Thomas Everitt, de Mme Florence Marryat

(1) Spiritualist 1875. Tom. I. page 151.

et les faits communiqués par le juge Edmonds, pour être assuré qu'aucune forme de l'activité de l'âme ne reste étrangère au dédoublement.

Il me paraît donc démontré que pendant la vie, l'*âme a une corporéité invisible, mais réelle,* qui reproduit anatomiquement la forme du corps ; lorsqu'elle s'extériorise complètement, elle peut agir en dehors des limites de son corps et prouver sa réalité :

(*a*) Par des effets psychiques, *télépathie* et transmission d'impression à distance ;

(*b*) Par des phénomènes *télécinétiques,* actions variées sur la matière ;

(*c*) Par des phénomènes *téléphaniques,* objectivation partielle de sa substantialité, prouvée par la photographie.

(*c*) Par des phénomènes *téléplastiques,* objectivation totale et manifestations intellectuelles.

La théorie spirite qui enseigne que l'âme est toujours associée à une certaine substantialité est la seule qui puisse fournir une explication simple et rationnelle de tous ces cas. Nous allons constater que lorsque la séparation de l'âme et du corps est définitive, au lieu d'être momentanée, les mêmes phénomènes sont observables. Nous en déduirons que l'âme, après la mort, conserve non seulement son individualité et sa personnalité terrestres, mais aussi la propriété d'organiser la matière.

Existence de l'âme et du périsprit après la mort.

Les apparitions des vivants et des morts présentent une analogie parfaite dans leurs manifestations. Le fantôme d'un homme est presque toujours indiscernable de celui d'un Esprit désincarné, par ses seuls caractères physiques; cette identité montre avec certitude la continuité de l'action animique, soit sur la terre, soit dans l'espace. Les *phantasms* et les *proceedings* contiennent un nombre assez considérable de récits dans lesquels on constate que l'agent a cessé de vivre lorsque son apparition se produit. Or si une action télépathique est parfois admissible de la part d'un être vivant, elle devient impossible de la part d'un mort, à moins d'admettre sa survivance. Mais, ici encore, nous ne sommes pas toujours en présence d'une hallucination véridique du percipient ; fort souvent l'apparition est objective, et l'on peut faire à son sujet les mêmes constatations que pour les fantômes de vivants; donc si les manifestations d'un mort sont identiques à celles d'un vivant, il faudra admettre que l'âme n'est pas détruite comme le corps et qu'elle a conservé la même substantialité que sur la terre.

Cette conclusion est celle à laquelle sont arrivés les clairvoyants, indépendamment des procédés spirites et bien avant que cette science fût connue. La voyante de Prévorst déclarait que les âmes étaient entourées d'enve-

loppes qui ne faisaient point d'ombre (1). « Leur forme est grisâtre ; leurs vêtements, ceux qu'elles ont portés dans ce monde, mais grisâtres comme elles-mêmes. Elles peuvent non seulement parler, mais produire des sons, tels que soupirs, frôlements de soie ou de papier, coups sur les murs ou des meubles, ou bruit de chaussures traînées sur le sol. Elles sont aussi capables de mouvoir les objets les plus lourds et d'ouvrir ou de fermer les portes, etc. » On s'est assuré que ces descriptions n'étaient pas imaginaires, car la voyante annonçait, avant qu'ils eussent lieu, les déplacements d'objets que les Esprits allaient produire. De plus, ces apparitions donnaient des noms propres, des dates, des récits d'événements reconnus véridiques, après enquête du Dr Kerner.

Deleuze, Billot (2) et surtout Cahagnet (3) ont publié des observations très nombreuses dans lesquelles des personnes défuntes sont décrites minutieusement, très souvent sans possibilité d'une lecture de pensée du somnambule chez les assistants (Cas de l'abbé Almignana). C'est par milliers que se comptent les médiums voyants dont la faculté a été authentiquement constatée. Robert Dale-Owen en cite un exemple remarquable qui lui est personnel.

Deux médiums voyants, étrangers l'un à l'autre, qu'il ne connaissait pas, demeurant dans une ville très éloignée, lui ont fait le portrait fidèle d'une amie décédée 40 ans auparavant, qu'il désigne sous le nom de Violette.

Je connais une dame qui jouit de la vue des Esprits presque constamment. Elle les voit aller et venir, comme des êtres vivants, et parfois la distinction entre les désincarnés et les hommes lui est difficile. J'ai constaté, à plusieurs reprises, qu'elle a pu faire le portrait d'Esprits qui ont été parfaitement reconnus, entre autres par une dame dont le mari était mort depuis quinze ans. La littérature spirite est riche en affirmations de ce genre, contrôlées dans certains cas par la photographie transcendantale de cette forme invisible (4). Ce qui paraît résulter de l'ensemble de ces faits, c'est que l'apparence sous laquelle on voit les Esprits n'est pas due, le plus souvent, à un acte de leur volonté, au moins pour la plupart de ces Esprits. Lorsqu'ils ignorent qu'on les observe, ils n'ont pas intérêt à se grimer. C'est naturellement, sans intervention volontaire de leur part, qu'ils vivent sous une forme semblable à celle qu'ils avaient ici-bas. Elle fait partie d'eux-mêmes ; elle les individualise.

(*A suivre*). GABRIEL DELANNE.

(1) Dr Kerner. *La voyante de Prévorst*, traduction par le baron du Potet. *Traité complet de Magnétisme*, page 320.

(2) Billot. *Correspondance sur le Magnétisme vital*, phénomène d'apports et de dédoublements constatés en 1820.

(3) Cahagnet. *Arcanes de la vie future dévoilés*, 3 volumes, plus de 200 descriptions de décédés reconnues véridiques.

(4) Aksakof. *Animisme et Spiritisme*, page 607.

Antiquité du Spiritisme



Cher Monsieur Delanne,

Le roi Salomon, célèbre par sa sagesse, et réputé grand prophète chez les Orientaux, a dit : « Nihil sub sole novi ». Cependant, de nos jours on croit plus que jamais qu'il y a toujours du nouveau. Le magnétisme, l'électricité, l'hypnotisme, le Spiritisme, sont des sciences réputées nouvelles. Un grand nombre de néantistes disent : « Le Spiritisme, c'est une nouvelle superstition ! — d'autres disent : Le Spiritisme remonte très haut, mais on a simplement essayé de le moderniser. — Or donc, à mon avis, ces sceptiques, ces néantistes, ces matérialistes, sont dans le vrai, le Spiritisme est très ancien, puisqu'on le trouve à l'origine de toutes les religions. Et son antiquité est une preuve de plus, que le roi Salomon affirmait une grande vérité en proclamant « urbi et orbi », qu'il y a rien de nouveau sous le soleil. Toutes les religions anciennes, païennes, étaient fondées sur l'existence d'êtres invisibles qui, plus ou moins, selon les circonstances, exerçaient une influence occulte. Le mot « religion », vient du substantif latin : « religio », qui lui-même vient du mot « religare », qui signifie : « unir, relier », c'est-à-dire que la religion a pour objet, non seulement, d'unir les hommes entre eux, mais de relier le monde visible, c'est-à-dire le monde matériel, le monde physique, au monde invisible, au monde spirituel ; ou pour dire plus clairement de régler les rapports, les relations entre ces deux mondes. — Prenons l'histoire en main, et nous y trouvons, que tout, dans les anciennes religions, était institué dans ce but. Les prières n'étaient que des formules magiques, qui agissaient à différents degrés sur les puissances invisibles « les Esprits », selon la foi la conviction et l'ardente volonté de celui qui les récitait. Les cérémonies avaient pour but de se concilier leurs faveurs, leur protection suivant la somme de piété déployée. — Les sacrifices sanglants étaient des procédés employés pour obtenir ce que nous appelons de nos jours, dans notre langue moderne : « des matérialisations ». — Or, nous voyons donc, que les prêtres chargés spécialement du culte, savaient parfaitement que des chairs et du sang des victimes immolées se dégageaient certains fluides d'une nature particulière, dont les Esprits s'emparaient pour les employer à la construction d'une forme plus ou moins visible. Lorsque cette forme était suffisamment sensible pour être vue par ceux qui assistaient à la cérémonie, c'est-à-dire par la foule croyante et superstitieuse, on disait alors que c'était : Her-

cule, ou bien Mercure, ou bien Cérès, Minerve, Vénus, etc., etc , qui, satisfaits des hommages qu'on leur rendait, avaient daigné prendre une forme humaine et apparaître aux mortels.

Comme on le voit, les Esprits jouaient un rôle considérable dans les croyances païennes, et tour à tour dieux ou démons, c'est-à-dire bons génies, ils veillaient sans cesse ni trève sur toutes les personnes qu'ils protégeaient. Ils faisaient partie de la famille et, bien qu'invisibles, ils étaient toujours présents.

La plupart de ces dieux ou démons bienfaisants et protecteurs avaient vécu sur terre, ils avaient eu forme humaine ; ils avaient été de simples mortels, et se comportant bien, menant une vie exemplaire, ils s'étaient préparés sur terre à la vie divine. — Ils avaient, pour ainsi dire, fait leur apprentissage, Après leur décès, rendus invisibles par la mort, ils continuaient à hanter la maison où ils avaient vécu, où ils étaient peut-être nés, et ils veillaient sans cesse sur leurs enfants, leurs petits-enfants, et descendants de leurs enfants et petits-enfants. Ces Esprits qui, bien que divinisés, vivaient invisibles, mais toujours présents au milieu de leur famille, étaient appelés : « Pénates » chez les Romains, du substantif latin : « penus », qui signifie la partie la plus centrale de l'habitation. C'est dans cet endroit, qu'on leur dressait un autel. Dans le temple, on appelait « penus », la chapelle secrète, où on célébrait leur culte. Lorsque le propriétaire de l'habitation venait pour une raison quelconque à abandonner sa propriété, la première chose qu'il faisait, était d'emporter les images des pénates dans son nouveau logement et les Esprits protecteurs le suivaient et faisaient leur, cette nouvelle demeure.

Dans l'Enéïde de Virgile, nous voyons Enée transporter ses pénates sur ses vaisseaux en quittant Troie et les installer en Italie où ils continuèrent à le protéger. — Outre les pénates, il y avait aussi les dieux « Lares », qui avaient été pareillement de simples mortels et qui, après avoir quitté leur enveloppe charnelle, avaient pour ainsi dire monté en grade, et avaient obtenu les honneurs divins. Ils jouaient le même rôle que les Pénates, c'est-à-dire ils veillaient également sur le foyer domestique et ils occupaient un rang un peu supérieur à celui des Pénates ; notamment ils possédaient une influence plus étendue, car on croyait qu'ils ne veillaient pas sur une seule maison, mais sur plusieurs. Toutefois, on ne connaît pas parfaitement la nature de leur fonction, mais il semble qu'ils étaient un peu plus que les Pénates, avec qui on les confondait souvent. D'ailleurs, c'est à peu près tout ce qu'on en sait. — Au-dessus des dieux Lares et Pénates, venaient les « Mânes » ou plutôt les « Larves ». — Ces dernières avaient une existence quelque peu errante, vagabonde ; elles

vivaient dans les ténèbres et de loin en loin apparaissaient sous forme de spectres. Cette vie errante et parmi les ténèbres était une punition, une conséquence de leur vie désordonnée, des fautes et des crimes commis, mais lorsque ces crimes étaient suffisamment expiés, les Larves quittaient les ténèbres, leur existence était moins agitée et elles pouvaient s'élever au rang des Pénates.

Voilà donc quelle était la croyance des Romains et aussi des Etrusques. Cette croyance n'était pas imaginée par des profanes, qui cherchent à immortaliser leur nom en créant une nouvelle philosophie, ce n'était pas non plus une vague superstition sortie du cerveau des petites gens du peuple ; c'était un dogme enseigné par les prêtres et consacré par un culte ayant ses temples, ses rites et ses cérémonies. C'était la base même de la religion, qu'enseigne aujourd'hui ce qu'on appelle *le Spiritisme.*

Veuillez accepter, cher Monsieur et Frère, le salut amical de Votre Frère en Croyance.

JOSEPH DE KRONHELM.

A propos de mon appel
AUX SPIRITUALISTES SCIENTIFIQUES

AURORE OU CRÉPUSCULE ?

J'ai le plaisir d'annoncer aux personnes qui ont bien voulu répondre à mon *Appel aux Spiritualistes scientifiques*, que le *Syndicat de la presse spiritualiste de France*, vient de présenter *au Congrès spiritualiste international* de Londres, un *Mémoire* (1) dans le sens de cet appel :

Je remercie tous ceux qui, soit directement, soit par l'intermédiaire des journaux, m'ont apporté l'appui de leur parole ou de leur sympathie. J'espère que lorsqu'ils auront pris connaissance du dit *Mémoire* ils voudront bien s'y rallier. Cela leur sera d'autant plus facile qu'il est fait en dehors de tout système préconçu, de personne ou d'école. Le syndicat représentant toutes les écoles du *Spiritualisme moderne* n'avait pas à se préoccuper de telle théorie donnée plutôt que de telle autre, mais des *faits scientifiquement démontrés*, sur lesquels l'accord est fait, et des conséquences sociales et internationales qui, logiquement, en découlent.

(1) Ce *Mémoire* a été rédigé par une commission nommée à cet effet par le *Syndicat*, elle était composée de MM. Gabriel Delanne, Durville, A. Dubet et Bouvéry.

Pour que ce *Mémoire* puisse produire tout l'effet utile qu'on est en droit d'en attendre, il faut qu'il soit répandu à profusion dans les pays civilisés, et cela, bien entendu, dans la langue de chaque pays.

Il y a là une question *d'argent* qui s'impose, si l'on veut aboutir à quelque chose de précis et de durable, au bénéfice de tous et non de quelques-uns seulement.

On ne saurait trop le répéter : Sans argent on ne peut rien faire de sérieux, pas plus dans le domaine des questions de haute portée, comme celles qui font l'objet de nos travaux, que dans les autres.

D'autre part, on est revenu, sans doute, de cette idée, néfaste s'il en fut, qu'il n'y a qu'à avoir une idée et à la draper de termes sonores... pour instantanément faire de l'homme un ange de douceur et de justice... et de la terre un vrai paradis pour tous.

Non, ainsi que M. Metzger vient de le démontrer avec sa vigoureuse logique : « A force de faire croire à ceux qui souffrent, qu'il suffirait de quelques décrets ou de quelques dispositions législatives plus ou moins habiles pour faire de la terre un paradis où tous jouiront de tout, on éveille en eux des appétits qu'il sera impossible de satisfaire, et, comme conséquence, des colères, des rancunes et des haines qui les rendront capables des pires excès. C'est une œuvre mauvaise, et c'est une tâche malsaine de promettre et de promettre encore, sans jamais se demander si les promesses sont d'une réalisation possible. Au lieu du bonheur espéré, on redouble leur malheur, et, avec leur malheur, la volonté de destruction universelle dont nous ne sommes déjà que trop menacés (1). »

Tant que l'homme ne se connaîtra pas mieux, les transformations sociales seront lentes comme les améliorations personnelles. Donc ni optimisme béat, ni incurable scepticisme. Si les choses ne se font ni d'elles-même, ni très vite, il n'en est pas moins vrai que des efforts intelligemment combinés et longuement poursuivis finissent par avoir raison des obstacles qui s'opposent à notre marehe vers le mieux. Nous sommes les artisans de notre bonheur et de notre malheur. Aujourd'hui nous fait ce que nous serons demain.

Nous pouvons hâter le progrès ou le retarder. Tout travail porte ses fruits ; c'est par le travail, et par lui seul, que nous avançons. Les coups de baguette magique ne sont plus, n'ont, en réalité, jamais été de saison. Le bien ne se réalisera pas sans nous, ni de lui-même. Ceux qui, partant d'un optimisme où il entre une bonne dose d'égoïsme, disent qu'il n'y a

(1) *La Charité et la justice*, voir *Le Spiritualisme moderne* du 5 juin 1898.

qu'à laisser faire et à laisser passer, se trompent et nous trompent. Grâce à eux et à leurs doctrines, il a fallu de tout temps employer, selon l'expression de certaine école socialiste, les « forceps » *pour obliger la société d'accoucher d'une amélioration.*

On a dit avec une raison : « C'est dans les moments critiques que ceux qui croient posséder la vérité, doivent se mettre en avant, et la faire éclater aux yeux de tous. » Nous allons donc voir, ainsi que me le disait une personne qui a lu la plupart de nos livres, et qui est bien au courant de nos journaux, si les « spiritualistes modernes » savent mettre leurs actions en harmonie avec leurs paroles. » Le temps n'est plus où les *temporisateurs* pouvaient retarder pendant un siècle ou plus une explosion populaire, un cataclysme international, etc.. Aujourd'hui tout est débordant de vitalité, d'énergie... Si l'on voyage à raison de 100 kilomètres à l'heure, qu'est-ce qu'une pareille vitesse, un pareil progrès en comparaison de la rapidité avec laquelle une idée, un mot d'ordre se répand à notre époque !...

La pensée ne connaît ni frontière, ni barrière. D'un peuple à l'autre, d'une ville à la ville voisine, de la rue à l'usine et de l'usine à la rue, partout elle circule librement. Nulle précaution n'est capable de l'arrêter. Elle a des ailes qui la portent à tous les sommets et dans toutes les profondeurs. Voilà à quoi les *philosophes en chambre* devraient penser, lorsqu'ils parlent de « temporiser » ou compter sur le « progrès lent et durable » et autres *clichés du vieux temps...*

Les *clairvoyants,* ceux qui se mêlent aux masses, savent débrouiller ce qui s'y agite de pensées, de menaces et d'espérances ; ceux-là savent qu'à moins d'un *phare puissant* venant éclairer notre nuit, l'on verra bientôt les peuples, de races différentes, ou, dans un même peuple, les classes qui le composent, se ruer comme des *fauves*, les uns sur les autres, pour l'œuvre de mort. Et que personne ne dise : « Qu'importe ! Nous sommes à l'abri de l'orage. » Les intérêts internationaux créés, le *machinisme* d'une part, et les échanges commerciaux de l'autre, ont rendu les peuples strictement solidaires ; le malheur de l'un est le malheur de l'autre.

Certains se consolent et essaient de nous consoler de ces redoutables perspectives, en nous disant : « Qui vous prouve que de ce mal effrayant... ne sortira pas un grand bien ? »

Singulier raisonnement, qui rappelle celui du médecin disant, pour rassurer une mère : « Oui, votre enfant est atteint de la fièvre typhoïde, mais après cela, il se portera comme un charme. » L'enfant n'est pas mort, ses fonctions organiques s'accomplissent avec la régularité d'antan, mais... tout effort continu lui est défendu ; il ne vit plus normalement.

D'autre part, la mère surmenée de fatigues et de veilles, ne se relèvera jamais de ce qu'elle a souffert.

Je le demande : les *spiritualistes modernes* tiendraient-ils à l'Humanité souffrante le langage de ce *médecin Tant Mieux ?*

Espérons que non ? De quel droit, s'il en était autrement, blâmerions-nous les prêtres des religions et ceux de la science matérialiste à qui nous devons en grande partie l'effrayant chaos où nous nous débattons quasi impuissants.

On aurait mille fois raison de nous dire : MÉDECIN, GUÉRIS-TOI TOI-MÊME.

Non, non, ainsi que me le disait un correspondant : « Plus que jamais, il ne faut pas que l'on puisse dire du *spiritualisme moderne* : « La façade est admirablement construite, mais l'intérieur du Temple n'est que trop souvent en *désharmonie* avec l'extérieur. » Nous n'avons pas le droit de ne pas nous *unir*, pour essayer, dans un effort suprême, d'arrêter *l'armée du mal*, que l'ignorance des uns et la convoitise des autres augmente et grandit d'année en année. Le mouvement vers le mal est trop considérable pour espérer l'arrêter en combattant en *tirailleurs*... à *l'union pour le mal*, il faut opposer *l'union pour le bien ;* sinon, le mal triomphera une fois de plus. La base solide, impersonnelle de cette *union* pour le bien est tout indiquée dans le *Mémoire du Syndicat* : c'est le *fait scientifique* dont le principe relie toutes les écoles du *Spiritualisme moderne*. Ce Mémoire vient donc à son heure, car, ainsi que le dit A. R. Wallace : *Il n'y a rien d'aussi opiniâtre qu'un fait*. Il renverse les préjugés et met à néant les faux raisonnements. On peut le discuter, mais jamais le supprimer.

Il y a mieux : c'est que le *fait* sur lequel est basé le *Mémoire du syndicat*, en démontrant scientifiquement l'existence de l'âme, sa survivance et par conséquent l'existence du monde extra-terrestre avec toutes ses conséquences, a ce caractère — unique, peut-être, dans les sciences psychiques ou morales — qu'il peut satisfaire tout à la fois l'*altruiste et l'égoïste !*... Au premier il montre que se dévouer sans spéculation de récompense terrestre ou extra-terrestre est très bien ; à l'égoïste, il prouve non moins scientifiquement, que son *bonheur* sera d'autant plus grand qu'il y aura moins d'injustice sur la terre et que, par conséquent, c'est une *duperie* de croire que l'homme doit être un loup pour l'homme. Les égoïstes dont le nombre est si grand pourront donc, sans crainte de perdre au change, devenir meilleurs, et cela sans faire intervenir ces choses « si fragiles », que l'on appelle : « fraternité, générosité, amour, etc. » et qui ont le don de les exaspérer.

L'intervention de la *science expérimentale* dans la philosophie, dans le

but de donner aux petits comme aux grands l'esprit positif et pratique, la « connaissance des réalités » aura été une des conquêtes les plus difficiles du XIX[e] siècle. C'est incroyable la lutte qu'il faut soutenir pour « déraciner » ce vieux préjugé qui veut que la *philosophie* suffit à la culture générale de l'intelligence, du cœur et de la volonté.

Dernièrement, à la *salle des Mathurins*, un rédacteur de la *Revue Scientifique du Spiritisme*, M. Gaillard, demanda au Bramacharin Chatterji, qui venait de faire une très intéressante conférence sur la « Peine et la souffrance. — *Leur cause et leur remède* » pourquoi il ne démontrait pas l'existence de l'âme par les *moyens scientifiques* que les « grands initiés » ou les « grands adeptes » comme lui, prétendaient posséder ? C'était le moyen sûr d'amener les penseurs, ainsi que les foules, au *spiritualisme rationnel* et surtout à la *théosophie* qu'il présentait comme la *science des sciences* et par conséquent empêcher le mal de faire tant de ravages.

Le savant théosophe répondit que les faits scientifiques n'avaient jamais rendu l'homme meilleur et que seul l'enseignement moral en était capable. A l'appui de sa manière de voir, il rappela que Jésus avait dit que même en ressuscitant tous les morts qu'on ferait toucher, personne ne serait convaincu de sa mission divine, s'il n'avait la foi.

Le sympathique conférencier, faisant ensuite allusion aux célèbres « expériences spirites » de W. Crookes, a prétendu que les dites expériences, malgré toute leur véracité, n'ont converti personne ; elles n'ont valu à l'éminent chimiste, que les plus noires et basses calomnies de la part des savants et des ... ignorants. Il s'est ensuite appuyé sur les abus commis par les *hypnotiseurs* diplomés ou non, pour nous montrer que si lui et ses confrères en haute science dévoilaient la *science secrète* dont ils sont les détenteurs, il en résulterait des abus mille fois pires que ceux des hypnotiseurs.

Les exploiteurs, les gens sans conscience la mettraient au service des plus mauvaises passions. Et tout cela était affirmé aux grands applaudissements d'un auditoire d'élite.

Eh bien, que le savant Indou me permette de lui dire :

1° Que, *jamais* le nom de Jésus, et par conséquent sa philosophie, ne serait sorti de la petite ville de Nazareth si le divin Nazaréen n'avait pas fait *œuvre de savant* par ce qu'on appelle, bien à tort ses « miracles ».

2° Que, sans les célèbres expériences de W. Crookes et de ses amis en *science*, le « spiritualisme moderne », n'aurait pas la *centième partie* de la puissance qui, en ce moment, si nous savons le vouloir, est sur le point de révolutionner le monde civilisé, aussi bien au point de vue scientifique qu'au point de vue philosophique, et cela tout au profit du beau, du bien, du juste et du vrai.

Quant aux calomnies dont W. Crookes et ses amis ont été victimes, il n'en pouvait être autrement. Quiconque vient démontrer que tout n'est pas pour le mieux dans les idées qui ont cours, est aussitôt traité par les « satisfaits » de *charlatan* ou de *fou*... Voyez Bouddha, Socrate, Jésus, Galilée, Pasteur... et Madame Blawatsky elle-même...

En ce qui concerne les abus des hypnotiseurs, je demanderai à l'éminent Brahmachin de bien vouloir me dire qu'elle est la *force* dont on n'a pas abusé, à commencer par l'art de la parole ? Est-ce qu'il faut interdire tout enseignement parce qu'il y a des personnes qui enseignent l'erreur ? Est-ce parce qu'il y a des incendiaires ou des imprudents qu'il faut défendre d'allumer une allumette ou de s'approcher du feu lorsqu'on a froid ? etc., etc. Le seul moyen d'empêcher les *abus*, c'est que tout le monde connaisse la *vérité*, qui mieux que la *science expérimentale* a le pouvoir de frapper l'entendement des *humbles* et celui des *superbes ?*

En ce qui concerne tout spécialement l'hypnotisme, l'apôtre de la théosophie oublie donc les merveilleuses guérisons qui se sont produites par les hypnotiseurs honnêtes ?

Depuis des milliers d'années on a dit et répété sur tous les tons : « Aimez-vous les uns les autres, car vous êtes tous frères », « Dieu récompensera les bons et punira les méchants, etc. » Hélas ! que nous dit l'histoire impartiale au sujet du résultat définitif de cet enseignement ? « Cela n'a pas servi à grand'chose ».

Que le dévoué apôtre de la théosophie indienne me permette de lui dire : N'y aurait-il que la décadence de l'Indoustan, cela suffirait à prouver que la science *confisquée*, même dans un but dit « honorable » et cela par, l'élite d'un peuple, *a été, est et sera* la pire des erreurs.

Le mal envahit fatalement les masses, La plus belle des philosophies reste impuissante devant cet envahissement.

N'oublions donc plus que la *vérité* est comme les rayons du soleil, chacun y a droit soit au point de vue moral, soit au point de vue physique. Elle seule peut empêcher les trompeurs, les méchants de faire des dupes.

Malheur aux philosophes,aux savants,aux nations qui transgressent avec cette *loi* de laquelle tout progrès dépend.

On me dira : *L'union* que vous prêchez est-elle possible entre toutes les écoles du *spiritualisme moderne* ?

Mais assurément ! qu'importe l'*uniforme*, si celui qui le porte et si l'école à laquelle il se rattache de préférence est honnête et veut la lumière.

Est-ce qu'une *armée* est plus faible, moins *unie* dans le combat, parce que tous les régiments ne portent pas le même képi, la même capote, les mêmes armes, etc. ?

N'oublions pas que tant que nous aurons des adversaires aussi *divers* à combattre, il est bon, il est absolument utile que la diversité des Ecoles existe. Où l'une échouera, l'autre triomphera. Ainsi qu'on l'a fait remarquer : Les organisations particulières sont non seulement des forces organisées groupant organiquement les éléments semblables par la pensée, le tempérament, les tendances ; souvent aussi, elles sont les agents les plus actifs et les meilleurs de la propagande et du recrutement pour l'*idée générale* qui est leur but à toutes.

Il ne faut pas confondre union avec fusion. La fusion serait néfaste pour le moment. Nous sommes encore trop sous le *joug doctrinal* qui règne depuis tant de siècles sur le monde civilisé. La *fusion* sera l'œuvre du progrès de *demain*, contentons-nous de la préparer. La tâche est trop immense pour ne pas suffire à l'ambition des plus ardents.

D'autre part, cette *union* s'impose d'autant plus que nous acquerrons *tous* plus de prestige et de force en mettant *nos actions en harmonie avec nos paroles*, et cela au bénéfice de l'idée commune.

Recommander aux... autres le progrès, la tolérance, la fraternité, l'amour, etc., c'est très bien ; mais on ne nous écoutera, et on n'aura raison que si nous commençons par en donner *l'exemple* entre nous tous.

Quelle force de propagande, lorsque nous pourrons dire, écrire sans crainte d'être démentis par les faits : « Nos divisions ne sont qu'apparentes, puisqu'elles ne portent que sur ce qui n'est pas encore prouvé scientifiquement, *nous voici unis* et cela sans abdiquer notre indépendance sur les questions du domaine spéculatif. »

Ah ! mes amis, ah ! mes chers frères, en croyance songez-y... Quelle que soit l'école à laquelle vous vous rattachiez, c'est par notre conduite que nous compléterons la victoire que la *science expérimentale* a commencé et qu'elle poursuit sans se lasser...

C'est par cette *union large, libérale* sur les points communs que nous bâtirons le *phare* d'où jailliront les torrents de lumière dont le monde désemparé a besoin pour gagner le port. C'est par elle que nous empêcherons le parti de la réaction scientifique et philosophique d'étendre, une fois de plus, la nuit sur l'humanité.

Haut les cœurs ! pour que les transformations entrevues soient l'*aurore* d'un monde qui commence, et non le *crépuscule* d'un monde finissant.

Haut les cœurs ! pour nous serrer d'un commun accord autour du drapeau libérateur qui, enseignant à l'homme *le pourquoi de la vie...* lui montre en même temps la seule voie dans laquelle il pourra accomplir ses glorieuses destinées.

J. BOUVÉRY.

P. S. P. En attendant que le *Syndicat de la presse spiritualiste de France* prenne une décision pour que le *Mémoire* adressé au *Congrès spiritualiste* de Londres soit répandu à profusion dans les milieux scientifiques, philosophiques et politiques des pays civilisés, il est urgent que nous disposions dès maintenant d'une première somme d'argent pour le tirage qui devra, sans retard, être adressé aux journaux représentant le *Spiritualisme moderne* et aux principaux journaux de toute opinion.

Voici dans ce but une première souscription :

MM.	Auzanneau.	10 francs
	Bouvéry.	10 —
	G. Delanne.	10 —
	A. Dubet	10 —
	Durville	10 —
	Total.	50 francs

Les personnes qui voudraient contribuer de leur denier à l'œuvre nécessaire dont il est ici question,sont priées d'adresser leurs souscriptions à M. Alban Dubet, secrétaire du *Syndicat de la presse spiritualiste de France*, 85, rue de Rambuteau (Paris).

Dans un but de propagande, cette brochure sera expédiée *franco* aux conditions suivantes :

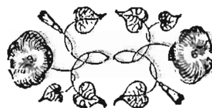
100	exemplaires.	12 »
50	—	7 »
25	—	3, 50
10	—	2 »
1	—	0, 30

Le titre de cette brochure est :

La psychologie expérimentale

S'apresser au siège social du Syndicat de la presse spiritualiste de France, 23, RUE ST-MERRI, (PARIS).

J. B.



UN

Chapitre de Mme d'Espérance
SUR LES MATÉRIALISATIONS

« SERAI-JE ANNA, OU ANNA DEVIENDRA-T-ELLE MOI ?

Ce fut pour être utile à quelques-uns de mes meilleurs amis que je me décidai à reprendre des expériences de matérialisation, avec l'intention de les étudier de plus près et avec plus d'esprit critique que je ne l'avais fait jusque-là. Je sentais bien que, malgré mon expérience de ce genre de phénomènes, j'étais encore aussi éloignée de les comprendre que tous ceux qui jusque-là en avaient tenté l'étude. J'avais lu les comptes-rendus de nombreuses séances tenues avec d'autres médiums et je me sentais heureuse de pouvoir constater qu'en semblables occasions j'avais toujours conservé l'usage de mes sens et que je n'avais pas été entrancée et inconsciente comme eux. Et cependant il me fallait bien avouer que mes sens ne m'avaient guère été d'un grand secours et qu'ils ne m'avaient pas rendue capable de comprendre le mode de procéder des manifestations. Avec mes amis, je sentis que j'allais être aidée dans une mesure sérieuse. D'abord ils semblaient mieux au courant que moi des études théoriques et philosophiques. En outre ils signalaient et commentaient des circonstances qui avaient échappé à mon observation ou qui ne m'avaient pas paru dignes d'intérêt. Aussi je me décidai à reprendre cette étude tout-à-fait à nouveau.

Avant tout, je décidai que désormais je ne me tiendrais plus derrière le rideau, que nous dussions ou non obtenir des manifestations. Je voulais pouvoir me servir de mes yeux aussi bien que de mes oreilles. Si, comme on nous le disait, un cabinet était absolument nécessaire, eh ! bien, nous aurions un cabinet, mais je resterais dehors.

Cette résolution rendit notre œuvre plus difficile ; il semblait même tout d'abord presque inutile d'essayer, tant le besoin d'obscurité s'opposait à ce que l'on suivît la formation des fantômes. Mais peu à peu, à mesure que nous avancions, les conditions allèrent en s'améliorant et, enfin, je commençai à croire que j'avais pris le meilleur chemin pour m'instruire. Je pourrais observer ce qui arriverait, sans en être réduite au seul témoignage de mes oreilles. Malgré cela, je n'étais réellement pas encore plus près de saisir comment toutes ces choses se produisaient. Je les voyais bien se produire, je constatais les résultats ; mais le *comment* et le *pourquoi* restaient à mes yeux un impénétrable mystère.

Ce fut à une de ces séances de Christiania qu'un assistant *déroba* un morceau de la draperie dont s'était enveloppé un des fantômes. Plus tard je découvris qu'un grand morceau carré de tissu manquait à ma jupe et avait été en partie coupé, en partie arraché. Ma jupe était faite d'un épais tissu de laine de couleur foncée. On put constater que le morceau de draperie ainsi soustrait était de même forme que celui qui me manquait, mais plusieurs fois plus grand, de couleur blanche, de texture aussi fine et aussi légère qu'une toile d'araignée.

Un fait de même genre était déjà arrivé auparavant en Angleterre, lorsque quelqu'un demanda à la petite *Ninia* un fragment de son ample vêtement. Elle y avait consenti, mais à regret, semblait-il, et la raison de cette répugnance me fut révélée, lorsque après la séance je trouvai un trou dans le costume neuf que je mettais pour la première fois. Celui-ci étant presque noir, j'avais attribué la dissemblance plutôt à un accident de la part de Ninia qu'à une cause psychologique. Maintenant que cela se produisait pour la seconde fois, je commençai à comprendre qu'il n'était pas question d'un accident, mais que mes vêtements ou ceux des assistants étaient la source et en quelque sorte la réserve d'où sortaient les brillants costumes des fantômes. Le même phénomène se produisit encore une ou deux fois depuis, mais lorsque l'esprit donnait volontiers ou coupait lui-même le fragment dans son costume, mes vêtements échappaient à toute mutilation (1).

(1) Nous nous trouvons ici en présence d'un phénomène du plus haut intérêt et cela à un double point de vue. D'abord comme mode de production et aussi à cause de certains détails qui, mal interprétés, peuvent servir de prétexte à des accusations de fraude. Il faut remarquer tout d'abord que si, à l'état normal, le végétal forme ses tissus et ses organes aux dépens de l'acide carbonique et de l'azote de l'air, ainsi que des substances minérales puisées dans le sol, les animaux ne peuvent croître et entretenir leur vie qu'au moyen de substances qui ont déjà été organisées par des êtres vivants. De même, les esprits pour former les tissus dont ils se recouvrent ou les fleurs qu'ils apportent ou font pousser sous les yeux des assistants, ont besoin d'en emprunter les éléments aux plantes ou aux étoffes déjà existantes et qui leur servent de *médiums*. Quant à la formation des fantômes humains, nous y reviendrons plus bas.

Pour le moment, nous tenons à faire remarquer que deux procédés sont employés par les esprits dans le phénomène des apports. Dans l'un ils coupent sur une plante des champs ou d'un parterre une branche plus ou moins considérable, ils l'amènent à l'état fluidique qui lui permet de traverser les murs et les parois diverses, comme le feraient les rayons X, ou les vibrations de la volonté lorsque celle-ci s'exerce à distance, ou enfin les regards des somnambules. Ces éléments végétaux étant introduits dans l'espace clos où se tient une séance, sont reconstitués et reproduisent intégralement la plante coupée, avec ses moindres accidents,

dans toute sa fraîcheur et souvent couverte de gouttes de rosée. On a même quelquefois remarqué que l'extrémité de la branche présentait à sa surface de section des traces analogues à celles que laisserait un instrument tranchant ou une action électrique. Nous sommes ici en présence d'un simple transport, sans aucune modification de la plante.

Dans le second cas (et c'est celui dont il est question dans le passage que nous traduisons) le vêtement ou la plante ne sont que des réservoirs où l'esprit puise les éléments déjà organisés pour en former d'autres de même composition, mais d'aspect et de forme souvent différents. C'est ainsi qu'un gros tissu de laine de couleur foncée fournit les éléments d'un voile et d'un costume également en laine, il est vrai, mais d'un blanc éclatant, d'une finesse et d'une légèreté de texture que l'auteur compare à une toile d'araignée.

On a vu de même des esprits emprunter des éléments végétaux à une plante, pour en constituer une plante nouvelle, appartenant à une autre famille botanique. Bien plus, lorsque la plante fantôme reste constituée et continue à vivre, il peut arriver que la plante *médium*, épuisée par l'emprunt qui lui a été fait, dépérisse rapidement et ne tarde pas à mourir.

Quant aux trous laissés dans les vêtements médiums, on comprend que dans certains cas ils puissent servir de prétextes à des accusations de fraude, surtout lorsque les tissus fantômes sont de même couleur que les tissus médiums. Nous avons vu que lorsqu'un fragment de vêtement est enlevé à l'insu de l'esprit ou donné par lui à contre-cœur, celui-ci ne songe pas à réparer la brèche et on retrouve un trou dans le vêtement médium, tandis qu'il n'en est plus de même dans les cas où, comme le fit Katie King le jour de ses adieux, l'esprit répare la perte des tissus probablement par des emprunts presque insensibles répartis sur l'ensemble des vêtements du médium ou des assistants.

Que deviennent les plantes, les cheveux ou les fragments de tissus ainsi distribués? Dans la grande majorité des cas, leur état d'organisation n'est pas suffisant et ils retournent à la substance cosmique ou aux tissus médiums qui les ont fournis. Au bout d'un temps très variable, qui peut s'étendre quelquefois à plusieurs mois, ils ont disparu. D'autres fois leur organisation a été poussée assez loin pour leur donner une existence permanente et ils persistent au même titre que les autres corps organisés.

Nous demandons, en terminant cette note, à soumettre une dernière observation au lecteur. Le passage à l'état fluidique des corps organisés, dans les circonstances particulières qui nous occupent, n'est pas tout à fait sans analogie dans l'état normal. Ainsi les recherches des physiciens ont montré que, même par un degré de froid très intense, les corps en apparence les plus fixes et les plus denses, le fer et autres métaux par exemple, émettent des vapeurs et subissent un certain degré de volatilisation permanente, que peuvent seuls révéler les instruments les plus délicats et qui échappe totalement à nos yeux (Voir les expériences de M. Pictet). Entre ce phénomène et celui de la fluidification par l'action des esprits, il n'y a qu'une question de proportion.

(Note du traducteur).

Les expériences suivies dans ces conditions avec mes excellents amis, avaient pour moi l'intérêt le plus considérable et me donnaient singulièrement à penser. J'avais commencé par éprouver un sentiment de déplai-

sir en présence de ces formes matérialisées. Je ne pouvais me rendre compte de mes propres impressions à leur égard, mais un vague sentiment de doute que je n'avais pas éprouvé jusque-là commençait à me préoccuper. Je ne pouvais dire comment il avait pris naissance ni d'où il venait, mais je ne pouvais m'en débarrasser, c'était comme une obsession sans trève.

Maintenant que j'étais devenue en quelque sorte un des membres du cercle, au lieu de rester, comme je l'avais fait jusque-là, isolée dans le cabinet, j'observais à un double titre, puisque je pouvais tout à la fois me placer au point de vue de l'observateur, tenant comme les autres sa place dans la réunion et que, en même temps, conservant l'usage de mes sens, j'étudiais le phénomène en ma qualité de médium. Les notions acquises dans ces conditions avaient donc pour moi une valeur des plus considérables.

Dans un cas, c'était la dernière séance tenue avant mon départ pour mon voyage d'études artistiques, il me fut possible de retracer sur mon carnet de notes journalières toutes mes pensées, mes impressions et mes sentiments, et comme je ne connais pas de meilleure démonstration de ce que ressent un médium pendant une séance de matérialisation, pour peu qu'il soit resté conscient, je copie exactement ces notes de mon journal.

— « Nous arrivons de bonne heure à Christiania et avant de nous rendre dans la salle de réunion, nous allons prendre une tasse de thé.

« A mesure que le temps approche, je sens augmenter ma nervosité et mon courage tomber à zéro.

« Vous ne paraissez pas très gaie, fait remarquer Jancy.

« Je ne le suis guère, en effet, lui dis-je tout en m'adressant à moi-même des reproches à la pensée de toutes les peines qu'ils se sont données pour assurer mon bien-être et le succès de la séance qui va commencer. Je m'efforce de prendre un peu moins une attitude de martyr, tout en absorbant mon thé et en prêtant l'oreille au récit des mesures prises en vue de la soirée.

« En entrant dans la salle de notre séance, je suis abordée par quelques anciennes connaissances et je vois que les deux petits enfants sont encore venus, avec un autre petit garçon, fils de Mme Petersson le médium.

Je me sens largement réconfortée par la vue des enfants. Ce sont de chers petits êtres. Ils prennent leurs tabourets, se mettent à mes côtés, comme à la place qui leur est due et babillent entre eux et ave cmoi, comme deux petites pies.

« Le gaz est baissé, laissant assez de lumière pour permettre de voir tout ce qui se trouve dans le salon, car je puis voir l'heure à une pendule de couleur assez sombre qui se trouve à l'autre bout. Je trouve qu'il y a trop de lumière, mais je me garde bien de proposer aucune modification, avant que la nécessité en soit bien démontrée. Quelqu'un me donne deux gâteaux, mais comme cela s'est toujours passé dans les séances, je ne puis me résigner à m'encombrer de quoi que ce soit et, comme la préoccupation de tenir ces deux gâteaux est encore trop pour moi, je les donne à garder avec mes gants à mes plus proches voisins.

« On donne au petit Joute un gâteau, en lui recommandant de le partager avec son petit frère désincarné, Gustave, s'il se présente.

« Ainsi délivrée de tout ce qui pouvait me gêner, je m'assieds traquillement, tenant dans mes mains celles de mes petits voisins. Mais la pensée me vient qu'en agissant ainsi je m'expose peut-être à emprunter à ces enfants, d'une façon quelconque, une partie de la force dont ces petites créatures ont tant besoin pour elles-mêmes et je rends la liberté à leurs mains.

« Nous restons assis quelque temps sans que rien se produise, quoiqu'il soit bien évident que quelque chose s'agite derrière moi dans le cabinet. C'est alors que nous pouvons apprécier l'avantage du chant, qui détourne l'attention de ce qui se passe dans le cabinet et nous occupe pendant ces longs moments d'attente.

« On baisse encore un peu la lumière et aussitôt une forme sort de derrière le rideau, avec assez de rapidité pour surprendre tout le monde.

« Elle est suivie par une plus petite, qui tourne autour de moi et vient vers le petit Joute, qui aussitôt lui tend un morceau de gâteau en lui disant : « Ceci est pour vous, mon cher petit Gustave. »

« Le petit fantôme blanc se retire, emportant le gâteau, ouvre le papier du bout de ses doigts effilés et le présente à la petite Mafa, qui en prend un peu. Il en jette ensuite sur mes genoux en le poussant vers Joute, qui attendait sa part avec quelque préoccupation.

« Joute, est-ce votre frère ? Est-ce Gustave ? s'écrie une voix près de moi. Dites-moi, est-ce Gustave ? »

« Oui, c'est bien Gustave, répond Joute, la bouche pleine de crême au chocolat. »

« Mon petit Gustave, ajoute-t-il, va vers maman, et donne-lui aussi quelque chose. Va, je te soutiens ; tu n'as rien à craindre ; je veillerai sur toi.

« Mais Gustave s'avance sans aucun soutien, jette le reste de son gâteau sur les genoux de sa mère, lui caresse la figure de ses petites mains et revient prendre sa première place entre son frère et sa sœur.

« Viens voir papa, mon petit Gustave Viens, mon cher petit ; il te désire vivement, supplie la mère, qui semble fort agitée. Mais Gustave n'en tient pas compte, il reste encore quelques minutes avec les enfants, puis peu à peu s'évapore dans l'air et disparaît.

« Durant tout ce temps, un autre fantôme se montre vers ma gauche à plusieurs reprises, sans parvenir à s'avancer franchement. C'est une grande forme, complètement développée, qui s'avance à pas pressés vers



La petite Ninia.

le milieu du cercle et marche vers M. Lund, qui se lève de sa place et va à sa rencontre.

« Je ne sais qui il est et j'ai oublié de le demander dans la suite. Ce fantôme produit une certaine surprise chez les assistants, habitués à ne voir jusqu'ici que des formes un peu indécises et de manières assez timides. Celle-ci au contraire s'avance au milieu de nous comme si elle nous

accordait une faveur en agissant ainsi. Elle passe vivement près de moi, comme si je n'existais pas et je crois même que je me suis sentie heurtée. Il n'y a qu'une minute j'étais encore évidemment le personnage le plus important de la réunion ; maintenant je ne compte plus. J'éprouve le plus vif désir d'attirer sur moi les regards de ce majestueux personnage, mais il me tourne le dos et je peux seulement juger de ses proportions, qui me semblent très grandes. Ainsi lorsqu'il se tient près de M. Lund, il ne paraît guère plus petit que lui. Il revient du même pas majestueux. Je brûle du désir de lui faire comprendre à quel point il est mon obligé et de le forcer à s'apercevoir que je suis là, au lieu de passer rapidement avec un tel sans-façon. Mais il est déjà parti, que je n'ai pas encore eu le courage de signaler ma présence. Je me sens étrangement faible et sans force ; loin d'être en état d'agir, c'est à peine si je puis penser.

« Bientôt s'avance une autre forme, plus petite, plus mignonne et tendant les bras. Quelqu'un se lève à l'extrémité du cercle, s'avance vers elle et tombe dans ses bras. Ce sont alors des cris inarticulés de : Anna ! Oh ! Anna ! Mon enfant ! Mon amour ! »

« Une autre personne s'avance également et entoure le fantôme de ses bras. Les soupirs, les exclamations s'entrecroisent avec des actions de grâces. Je sens mon corps tiré de droite et de gauche et tout se trouble à mes yeux. Quoique je sois bien seule sur ma chaise, je sens que le cœur d'un autre bat contre ma poitrine. Je sens nettement que chacune de ces choses m'arrive et cependant personne n'est près de moi, sinon les deux enfants. Personne n'a conscience de ma présence : tous les regards, toutes les pensées sont concentrées sur cette délicate apparition qui se tient là, entourée des bras des deux vieilles dames vêtues de noir.

« Ce ne peut être que mon propre cœur que je sens battre distinctement. Et cependant ces bras autour de moi ? Certainement je n'ai jamais éprouvé un contact aussi parfait. Je commence à me demander qui est *moi*. Le *moi* est-il ce blanc fantôme ou la personne qui est assise sur une chaise ? Sont-ce mes mains qui entourent le cou de la vieille dame ? Ou bien sont-ce les miennes qui reposent inertes sur mes genoux ou du moins sur les genoux de cette forme, si ce n'est pas moi qui suis assise sur une chaise.

« Il est certain que ce sont mes lèvres que l'on embrasse ; c'est ma figure que je sens toute trempée des larmes que ces excellentes vieilles versent avec une telle abondance. Comment peut-il en être ainsi, cependant ? Il est affreux de penser que l'on peut ainsi perdre la conscience de son identité. Je désire ardemment soulever une de ces mains qui reposent si inutiles et palper quelque chose, juste assez pour savoir si je

suis moi-même ou seulement le jouet d'un songe ; si Anna est moi et si je me suis en quelque sorte fondue dans sa personnalité.

« Je sens les tremblements des bras de l'une des vieilles dames ; les baisers, les larmes, les bénédictions et les caresses de sa sœur et, en proie à une véritable agonie de doute et de trouble, je me demande avec anxiété combien cela va encore durer. Pendant combien de temps serons-nous encore deux ici ? Et quand ce sera fini, qui donc restera ici ? Serai-je devenue Anna ? ou Anna ne sera-t-elle que moi ?

« C'est alors que je sens deux petites mains se glisser dans les miennes qui restaient inertes. Elles me remettent pour ainsi dire en possession de moi-même et avec un profond ravissement je sens que je suis bien *moi* et que le petit Joute, fatigué de se trouver masqué par les trois formes enlacées, a conscience de son isolement et prend mes mains pour ne plus se sentir seul et sans soutien.

« Combien ce simple contact d'une main d'enfant me rend heureuse ! Mes doutes sur mon identité et sur le lieu où nous sommes se sont évanouis. Tandis que je me livre à ces pensées, le blanc fantôme d'Anna disparaît dans le cabinet et les deux dames retournent à leurs sièges, agitées, sanglotantes, mais transportées de bonheur. »

Il se produisit encore beaucoup d'autres phénomènes dans cette soirée, mais je me sentais tout à fait épuisée, indifférente à tout ce qui m'entourait et nullement portée à m'intéresser à ce qui pouvait arriver encore. Il survint plusieurs incidents singuliers et remarquables, mais pour le moment, la vie semblait m'abandonner et j'aspirais vers le repos et la solitude. Je souhaitais ardemment trouver le calme bien loin de tout centre habité et, dès que la séance fut terminée, toutes mes pensées se concentrèrent sur la perspective de longues vacances. Je repris rapidement possession de moi-même et, quelques jours plus tard, je gagnais les montagnes.

Le souvenir des sensations étranges qui m'avaient accablée pendant l'entrevue d'Anna et de ses amies me tourmentait cruellement. J'essayais en vain de fuir mes propres pensées et de détourner mon attention vers la contemplation des admirables perspectives au milieu desquelles je me trouvais ; elles me poursuivaient s'imposaient à moi, jusqu'à ce qu'enfin, pour m'en délivrer, je me vis obligée de faire une halte pour les examiner à loisir, à mesure qu'elles se présentaient. Le souvenir de circonstances restées incompréhensibles et auxquelles je ne pensais plus depuis longtemps, revenait de plus belle à la surface et demandait des éclaircissements. L'idée de la brutalité infligée à Yolande et de tant d'autres incidents que j'étais peut-être seule à connaître, formait devant moi comme

une barre formidable et je sentais qu'il ne me serait pas possible d'avancer davantage, tant que tous ces problèmes ne seraient pas résolus.

*
* *

Deux faits principaux ressortent nettement de ce dramatique récit et c'est, du reste, sur eux que l'auteur a insisté tout particulièrement et dont elle a cherché l'explication avec une anxiété si vive et cet accent de sincérité qui frappe dans tout son livre. 1° L'indépendance *psychique* du Fan-



L'esprit matérialisé de Yolande

tôme et du médium, coïncidant avec ; 2° la persistance entre eux des liens matériels et de *l'unité physique*.

Le premier fait se trouve établi par les circonstances suivantes : Mme d'Espérance qui a, par un don tout à fait exceptionnel, conservé toute sa lucidité et sa faculté d'analyse pendant les phénomènes de matérialisation même les plus complets, n'a conscience de la présence d'une personnalité

nouvelle qu'en l'entendant d'abord remuer dans le cabinet. Dès qu'elle la voit s'avancer au milieu du cercle, elle l'étudie avec autant d'intérêt et de curiosité que peuvent le faire tous les autres assistants. Quand elle raconte ses faits et gestes, elle en parle comme elle le ferait d'un étranger s'introduisant inopinément dans la réunion.

Le fantôme, de son côté, n'a aucune notion de la présence du médium, quelque violent que soit le désir de celui-ci d'attirer son attention et quelle que soit son envie de lui faire sentir que c'est grâce à elle qu'il peut se produire et apporter des consolations aux siens. C'est avec un dépit qu'elle ne dissimule pas, qu'elle voit cette grande forme d'homme passer avec une parfaite indifférence assez près d'elle pour la froisser. Quant à Yolande, nous savons que dans beaucoup de cas elle manifestait plutôt une sorte de répugnance pour Mme d'Espérance. En faut-il davantage pour admettre que nous nous trouvons bien en présence de deux personnalités distinctes et indépendantes.

Une autre preuve nous est encore fournie par l'histoire de Katie King. On se rappelle qu'à la séance des adieux racontée par Crookes et plusieurs autres témoins, Katie réveille Florence Coock, lui déclare qu'elle doit la quitter, sa mission étant terminée. Elle la console et enfin, malgré les larmes et les supplications de Florence, elle la quitte définitivement, en la recommandant à Crookes auquel elle avait peu à peu accordé toute sa confiance. En présence d'un tel dialogue et des circonstances qui l'accompagnent, peut-on refuser de reconnaître l'existence de deux personnes distinctes.

Il ne faut pas perdre de vue que dans les cas de double conscience, comme celui d'Azam et quelques autres moins célèbres, où un seul individu représente plusieurs personnalités, celles-ci ne paraissent jamais simultanément, mais se succèdent et ne sont problablement que la reproduction de deux phases de l'existence d'un même esprit, d'où, soit dit en passant, on peut tirer une excellente preuve des incarnations successives.

Arrivons maintenant à la persistance des liens *physiques* entre le médium et l'esprit matérialisé. Nous avons vu, à propos des végétaux et des tissus, que les esprits peuvent emprunter la substance organisée pour en constituer des plantes ou des tissus, qui n'auront de commun avec la plante ou le tissu *medium*, que la nature du composant, mais qui seront d'espèces, de formes, et de couleurs absolument différentes.

De même ici l'esprit emprunte au médium humain et à ses vêtements des éléments avec lesquels il constitue un enfant, un homme fait, une femme jeune ou vieille, selon les circonstances, et qu'il recouvre de vêtements différant de ceux du médium par la texture, la forme et la couleur.

Ces matériaux ainsi empruntés n'ont pas rompu leurs attaches avec le médium, ils continuent à lui appartenir et sont comme le *prolongement* de son être et lui transmettent toutes les sensations dont ils sont le siège. Certains sensitifs voient même assez souvent le point d'attache qui, analogue à un cordon ombilical, unit le Fantôme au médium qui lui a prêté sa substance. Ces deux esprits se servant d'une même matière pour se manifester, peuvent encore être comparés à deux individus abrités sous le même vêtement.

Ceci étant, on comprend que toutes les impressions physiques soient communes aux deux êtres et que Madame d'Espérance se soit sentie broyée et ait été gravement malade, lorsqu'un brutal, sans doute déjà en proie à la folie qui devait l'emporter plus tard, étreignit violemment Yolande dans ses bras, en disant qu'elle n'était autre que Mme d'Espérance. On comprend aussi que la forme matérialisée reproduise souvent les traits du médium et prête ainsi une apparence de preuve à l'appui des accusations de fraude, surtout lorsque l'esprit qui s'incarne momentanément n'éprouve pas le besoin d'imprimer à son corps d'emprunt des formes spéciales, capables de faire reconnaître son identité.

Le fait suivant, rapporté par Aksakof, d'après les *Psychische Studien* de 1881, montre une fois de plus que la substance du fantôme est bien la même que celle du médium, les deux individualités restant distinctes et ndépendantes pour tout ce qui n'est pas la matière. A une séance avec Mme Fairlambe, celle-ci, sous les yeux de tous les assistants, était suspendue dans un hamac pourvu d'un enregistreur qui marquait toutes les variations de poids. Un fantôme se produit et tandis qu'il achève de se constituer, le poids du médium diminue graduellement, jusqu'à ce qu'il ait perdu 60 livres. Il reste stationnaire pendant la promenade du fantôme au milieu des assistants, puis remonte peu à peu, à mesure que le fantôme se dématérialise et, à la disparition totale de l'esprit matérialisé, revient à son chiffre primitif, sauf 2 ou 3 livres, perte que l'on constate toujours après les matérialisations importantes.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on connait ce transport de la sensibilité. M. le Colonel De Rochas l'a étudié dans son livre intitulé *Extériorisation de la sensibilité*. Il a montré que si on maintenait pendant quelques instants certaines substances, un verre d'eau, un fragment de cire, etc..., dans une certaine zône voisine des sonnambules amenés à un état parculier, ces substances se chargeaient de la sensibilité du sujet, de telle sorte que celui-ci, même éveillé, ressentait toutes les actions auxquelles on le soumettait : pincements, déchirures, brûlures, etc., pendant un temps parfois très long et à une assez grande distance de son corps.

Nous pouvons donc affirmer que nous possédons des éléments suffisants pour expliquer les curieux phénomènes qui ont si profondément ému Madame d'Espérance et qu'elle rapporte avec tant de bonne foi.

Dr DUSART.

Spiritisme Expérimental

Bordeaux, le 9 Mai 1898.

Le compte rendu suivant nous est adressé par M. Caron, un de nos bons amis de Bordeaux, dans lequel nous avons toute confiance. Le médium ne fait pas métier de sa faculté, il est employé de l'état. Ces séances le fatiguent beaucoup et c'est purement dans un but de propagande qu'il consent à se prêter aux expériences. Il désire que son nom ne soit pas même mentionné.

Je commence par vous dire que les deux salons où ont eu lieu les expériences sont grands. Une petite table sur laquelle est la lampe, du papier, des crayons, est placée au tiers environ de la longueur de la pièce. La chaîne magnétique de 12 à 14 personnes entoure cette table. Le médium se met parfois à la chaîne, et parfois, une chaise à la main, il se met en dehors, dans la partie du salon restée libre. Là, il se promène, s'asseoit, se couche, discute à haute voix avec les esprit, prétextant qu'ils n'ont pas assez de fluide pour produire tels effets, ou que lui n'en a pas assez, qu'ils ne pourront pas faire telle ou telle chose, mais finit toujours par céder.

Comme il parle constamment, il est toujours facile, dans l'obscurité, par le son de sa voix, de préciser l'endroit où il est, donc, contrôle aisé.

Il s'endort et se réveille immédiatement avec la plus grande facilité, il a parfois des extases. Pour produire certaines manifestations, il se plaint, gémit, on lui soutire beaucoup de fluide et il tombe en catalepsie. Il faut alors faire la lumière, et qu'un des assistants ayant une forte volonté, le ramène à son état normal. S'il fait partie de la chaîne dans ce moment-là, il serre les mains de ses deux voisins avec beaucoup de force. Il ne se souvient jamais de ce qui s'est passé.

Ceci dit : arrivons aux séances.

1re SÉANCE, 12 AVRIL

La lumière éteinte, les assistants et le médium font la chaîne.

Lueurs dans l'espace, variant de grandeurs, depuis la simple étincelle jusqu'à la grosseur d'une noix, selon la vue de chacun, lueurs s'arrêtant parfois sur l'un de nous.

Attouchements ; principalement sur la tête, les cheveux, la figure, petites tapes amicales sur les joues.

La boîte d'allumettes prise sur la table, parcourt l'espace en remuant son contenu, ce qui permet de constater l'endroit où elle se trouve.

Coups frappés sur l'abat-jour en porcelaine de la suspension de la lampe. Imitation de clochettes.

Ecriture directe sans crayon, les six qui étaient sur la table ayant été remis aux mains de deux personnes, trois chacune, par le médium.

Apparition de mains lumineuses.

Transport du dessus du clavier du piano sur la table, nous l'avons tous entendu tomber.

2e SÉANCE, 13 AVRIL

Lueurs comme la veille, plus nombreuses, une vingtaine à la fois.

Une petite sonnette prise sur la table, alors que les assistants font la chaîne, et que personne ne peut y toucher, parcourt l'espace, s'agite plus ou moins au dessus de chaque tête, et retombe sur la table.

Le médium entre en transe, après avoir prévenu qu'une apparition d'esprit est promise, il se plaint beaucoup. Une petite lueur paraît au-dessus de la table, elle grandit petit à petit jusqu'à atteindre environ 20 centimètres de côté, elle est quadrangulaire, peu vive. Au bout d'un moment, dans un éclair, une apparition d'esprit se fait voir, blanche comme serait une statue de marbre. Le médium tombe en catalepsie ; on s'occupe de lui.

Nous avons ensuite un apport de quatorze dragées, (nous sommes quatorze) tombées surla table ou à terre, la lumière se fait, un autre apport de deux dragées est reçu, une d'elles est lancée dans mon dos,l'autre est vue se détachant du plafond et tombe sur la table.

Ecriture directe avec une particularité. Un des assistants, commerçant de notre ville, avait apporté du papier avec le timbre de sa maison. Comme le médium écrit parfois mécaniquement sans lumière, sur le papier mis à sa disposition, les feuilles apportées avaient été mises à part, sur la table et recouvertes d'un carton, ce carton a été projeté sur une dame et, la lampe rallumée, nous avons constaté que sur une des feuilles il y avait, écrit très lisiblement « Dieu commencement et fin de tout. » Le médium était éloigné de la table et nous avons tous entendu le bruit du crayon sur le papier.

Attouchements et lueurs comme la veille.

3e SÉANCE, 14 AVRIL

Lueurs comme précédemment.

Par l'écriture dans l'obscurité, un esprit demande, « Quel apport voulez-vous ? des dragées, des pierres, du fumier ? » Nous demandons des fleurs.

Un moment après, un paquet, de la grosseur du poing, tombe sur la table, il est composé d'épatoires, de pensées, de myosotis et de capucines. Ces fleurs sont *bien mouillées*, il pleut dehors et depuis deux heures nous sommes en séance.

Attouchements comme la veille, souvent une petite lueur les accompagne. C'est moi et ma femme qui sommes le plus touchés. Le médium est avec nous à la chaîne, il donne la main gauche à M.R., la droite à ma femme. Une petite lueur se promène autour de la tête de celle-ci, puis elle sent des doigts délicats qui enlèvent doucement les épingles et les petits peignes de sa chevelure, lancent un à un ces objets sur la table où nous les entendons tomber, et écartent ses cheveux qu'ils dispersent sur son dos et ses épaules, sans qu'un seul ait été tiré. Comme pendant cette manifestation elle demande quel est l'esprit qui se permet cette plaisanterie, il lui est répondu doucement. « Qui veux-tu que ce soit, si ce n'est moi, ta mère Jeanne. » Le médium ignorait le nom de ma belle-mère.

J'ai alors demandé à l'esprit de ma belle-mère de me permettre de lui embrasser la main. Aussitôt ma barbe a été tirée à plusieurs reprises, une main, les doigts en dessus, s'est posée sur mes lèvres, j'ai embrassé. La main était de la température des miennes.

4e SÉANCE, 15 AVRIL

Lueurs et attouchements.

Promenade de la sonnette accompagnée d'une lueur. Le médium est en dehors de la chaîne, dans la partie libre du salon, il la reçoit dans la main. Comme il discute avec les esprits, prétendant qu'ils ne pourront pas recommencer cette expérience, la sonnette reprend sa course fantaisiste, sonne au-dessus de plusieurs têtes et vient tomber entre les pieds d'un assistant.

La lumière faite, le médium s'étant placé à la table, l'éteint et écrit qu'un apport de dragées va avoir lieu. Il se place à la chaîne, la main droite tenue par Mme C. la gauche par M.M... Après plusieurs gémissements accentués de plus en plus fort, et un dernier effort, il tombe à la renverse.

A ce moment, presque tous les assistants ayant l'attention attirée par une boule lumineuse qui s'est formée à environ cinquante centimètres au dessous du plafond, ont parfaitement vu cette boule éclater, et quatorze dragées sont tombées sur la table ou sur le parquet.

La lampe rallumée, le médium remis en état et après un repos toujours nécessaire, il s'est senti à nouveau sous l'influence d'un esprit après une nouvelle crise, et en pleine lumière cette fois, nous obtenons six dragées.

Nouveaux soins au médium tombé comme précédemment et nouveau repos.

Comme il se sent très bien dégagé, il prie M. B..., qui obtient des communications semi-mécaniques, de vouloir bien en demander une. — « Je ne vois jamais rien, moi, dit-il, je suis désireux d'éprouver à mon tour un peu d'agrément, » M. B... essaie, il ne sent aucune influence.

« Mes esprits ont chassé les vôtres. » dit notre médium. M. B... écrit en caractères de dix centimètres. le mot. « Non ». A peine ce mot est-il donné qu'une troisième crise se produit : pour la troisième fois notre médium tombe à la renverse et six dragées sont encore apportées.

Ce dernier phénomène a été produit avec deux lampes allumées, on croyait la séance finie, on avait demandé une seconde lampe pour mieux éclairer le salon.

5e SÉANCE, 16 AVRIL

Lueurs, mais moins vives. Le médium est fatigué.

Petites tapes amicales sur les mains, les joues ; barbe et cheveux légérement tirés.

Ecriture directe. — Cette fois, Mme C. Mme D. M. R... ont vu le crayon assez éclairé par une lueur, se lever pour écrire, sans pourtant voir la main qui s'en empare.

Détail remarquable : Il n'y a que des crayons ordinaires, c'est à dire à mine noire,et l'écriture obtenue est rouge.

Un moment après, en pleine lumière, comme on parle de ce fait, le médium prend un crayon et, à la vue de tous, trace une vingtaine de spirales très précipitamment, la moitié de ces spirales est rouge, l'autre moitié noire, c'est pourtant avec le même crayon.

Des lueurs sont vues près des touches du piano, elles s'élèvent, s'abaissent, et des notes résonnent accompagnées du bruit de deux castagnettes.

Enfin, un esprit, ancien ami de la famille, s'empare du corps du médium, qui, lui, va chercher Mme G., la conduit au piano, cherche et lui présente un morceau de musique qu'il lui a offert de son vivant et pendant l'exécution du dit morceau, frise ses moustaches, sa barbe comme il avait l'habitude de le faire, tourne les pages à temps utile (le médium ne connaît pas la musique) et montre, pour les faire recommencer, les passages qu'il préférait et faisait recommencer autrefois.

CARON.



A travers les horizons inconnus
D'UNE NOUVELLE SCIENCE

Nous sommes encore loin de connaître parfaitement les lois de la vie spirituelle, et notre devoir est d'accueillir toutes les recherches qui peuvent s'appuyer sur de bonnes raisons. C'est pourquoi nous publions l'article suivant dont nous ne partageons pas toutes les idées. Nous pensons que l'âme, dans l'espace, n'a nul besoin d'une nourriture quelconque, les facultés intellectuelles étant les seules qui soient en jeu ne nécessitent pas comme ici-bas un travail phisiologique pour se manifester au dehors. Les fonctions animales n'existant plus, il n'est pas besoin d'appareils spéciaux pour les fonctions de la vie de relation.

(Note de Rédaction).

Du moment que l'âme est enveloppée du corps phsychique (périsprit) et que ce dernier, d'après les communications des esprits supérieurs, est une enveloppe semi-matérielle, dont le degré de fluidité et de densité varie, selon le plus ou moins de pureté de l'Esprit auquel il sert d'enveloppe, d'habit, de vêtement, il faut admettre que le monde invisible des Esprits, comme nous, a besoin d'une nourriture pour l'entretien du périsprit.

Cet aliment n'est pas évidemment d'ordre aussi matériel que les nôtres, il est en rapport avec le milieu qu'habite le monde des Esprits ; il est essentiellement constitué par le quatrième état de la matière « l'état radiant ».

Les Esprits, qui vivent essentiellement dans ce milieu, y puisent selon les besoins de leur corps psychique ; mais cette nutrition n'a pas le caractère matériel de la fonction similaire ici-bas, elle est moins compliquée ; elle est purement et simplement caractérisée par la propriété innée qu'a chaque corps psychique, de puiser par attraction irradiative (*similia similibus*) de la matière radiante, milieu ambiant du monde des esprits.

Et cette propriété nouvelle de l'âme et de son corps psychique nous permet de comprendre et de saisir, comment les esprits qui doivent se rendre apparents ici-bas, soit par des procédés mécaniques, soit par de véritables apparitions, ont le pouvoir de le faire en condensant pour ces effets immédiats, de la matière radiante suivant leurs besoins ; tant au point de vue de leur apparition périspritale, que pour forger les objets similaires de notre milieu, avec lesquels ils croient utiles de se présenter à nous.

Mais si la matière radiante est une dans son essence, elle ne l'est pas dans ses qualités. On peut la diviser, au point de vue de son origine, en trois ou quatre espèces principales. Elle est ou terrestre, ou lunaire, ou solaire, ou stellaire.

Les Esprits très inférieurs qui ont un corps psychique très grossier, très

matérialisé, sont constamment occupés et préoccupés de leurs préjugés et de leurs passions terrestres, qui les hantent sans cesse ; ils se tiennent dans l'espace le plus près de la terre ; leur habitat est pour ainsi dire à la surface de la terre. A ces esprits-là, la matière radiante terrestre, la plus grossière de toutes, suffit amplement, et son pouvoir radiant étant peu élevé, peu étendu, de là, la nécessité absolue pour ces bas esprits de raser en quelque sorte la terre.

C'est aux esprits plus élevés qu'il appartient, suivant leur degré, de vivre dans une atmosphère plus radiante, pour y puiser, selon leur état de pureté, soit de la radiation lunaire, soit de la radiation solaire, soit des radiations stellaires.

De là, pour chacun d'eux, découle la faculté de se communiquer plus facilement avec telle ou telle partie de l'échelle des mondes, et d'exercer, réincarnés ou non, une action plus directe sur la nôtre, suivant que leur âme et leur corps psychique ont acquis déjà sur une ou plusieurs autres planètes, une expérience matérielle et spirituelle, la première caractérisée par l'origine constitutive des radiations de son corps psychique et la deuxième par l'épuration successive de l'âme durant ses vies antérieures à travers l'échelle des mondes où elle a vécu.

Plus les Esprits sont d'un ordre élevé, plus leur corps psychique est limpide et subtil ; plus ils jouissent de la propriété de s'élever, d'étendre en quelque sorte leur regard, de voir simultanément et de loin, plus grande, plus puissante est leur force attractive et répulsive, sympathique ou antipathique, sur l'échelle des mondes et en particulier sur les êtres qui peuplent notre monde inférieur.

Cette conception bio-physiologique psychique, qui régit l'entretien de la vie du corps psychique dans le monde des esprits, nous éclaire d'un nouveau jour le rôle prépondérant, directeur, que les variations planétaires, durant leur course à travers l'orbite des mondes, exercent sur les réincarnations, ou si vous aimez mieux sur les naissances des hommes qui peuplent notre planète.

Ainsi considérées, les actions réciproques des mondes s'éclairent d'un nouveau jour ; l'astrologie, en tant que science horoscopique, repose sur des données plus rationnelles, plus scientifiques.

Les marées ne sont pas autre chose que l'action particulière, alternativement répulsive et attractive de la matière radiante lunaire sur notre planète, action qui se répercute à la surface des divers états constitutifs de notre planète, mais qui, par suite de l'imperfectibilité de nos sens, n'est apparente à l'un d'entre eux, au plus parfait, à nos yeux, que grâce à la souplesse difluente de l'un des milieux terrestres, l'Eau.

Un jour viendra où, par l'étude approfondie des diverses étapes de la matière radiante et de la classification en catégories bien distinctes, l'homme verra s'ouvrir devant lui des horizons nouveaux, qui, lui faisant délaisser les satisfactions terrestres, lui ouvriront le champ vers l'étude des mondes nouveaux à connaître. Dr A. B. L.

Partie littéraire

Huit jours à Bruges

PAR

PAUL GRENDEL

— Qui sait, murmurai-je, si en ces lieux les ombres errantes des despotes et des opprimés ne cherchent pas à se faire comprendre ?

Un travail s'opérait en moi; proccupée de vie future, poursuivie de l'idée de l'au-delà inconnu, me remémorant les légendes et récits merveilleux de mon enfance, je sentais se développer une seconde personnalité tendant à supplanter l'être que j'étais hier. Ainsi passèrent plusieurs jours.

Ma tante tricotait sans cesse, ses bas, jupons et camisoles s'en allaient aux pauvres gens qui, chaque semaine, par bandes, arrivaient et recevaient de nombreux secours après une sévère enquête de Ludovica.

La vie coulait comme l'eau morne d'un fleuve souterrain ne reflétant jamais l'azur céleste ni les estivales floraisons. Le mutisme reprenait Mme Van Brugmans et si parfois encore elle m'entretenait de l'histoire de Bruges des légendes, des vieilles franchises et des luttes de la bourgeoisie, elle se taisait de longues heures répétant la même interrogation monotone quand elle s'apercevait de ma présence.

— Ma nièce, vous vous ennuyez ici ?

Le soir toujours revenait cette phrase :

— Ma nièce, voici le carillon de neuf heures, je vais vous souhaiter le bonsoir.

Ludovica, la face ressortant comme une pomme rose et ridée, de ses bandeaux noirs, éclairée par le lourd chandelier, arrivait an feuteuil, prenait le bras de ma tante. J'entendais, montant dans le silence du premier étage, leurs pas se perdre et plus rien ne troublait l'ensommeillement de la grande maison.

Il semblait que l'anéantissement dût succéder à ce repos, à ce silence, à

ce calme absolu. En la rue nul pas, nulle voix, rien que de quart d'heure en quart d'heure le carillon jetant depuis des siècles, aux générations présentes, son chant insouciant des joies, des grandeurs, des misères et de la décadence de la vieille cité. Dans cette maison rien n'était comme ailleurs. Presque toutes les portes fermées, les volets clos lui donnaient l'apparence d'un mausolée dont ma tante portait les clefs brillantes à sa ceinture.

Quand on nettoyait l'hôtel, ma tante en confiait la surveillance à Ludovica et ne quittait pas sa chambre. Je tenais ces détails de Joducus, ce furent les seuls que je pus obtenir.

Etait-ce un palais enchanté ? Allais-je m'y assoupir, comme la Belle au bois dormant, saisie par la suggestive influence de ce milieu somnolent.

Mon prince Charmant secouerait bientôt la torpeur envahissant mon esprit, engourdissant ma pensée, et l'étrange manie obsédante qui me forçait à chercher pourquoi cette ville, cette maison, ces objets me semblent familiers.

Les fresques surtout étaient comme la reproduction d'un dessin déjà vu, la jeune fille aux fleurs me troublait et j'éprouvais, en la regardant, une indéfinissable émotion qui amenait des larmes aux bords de mes cils.

Cette existence anormale compromettait ma santé, excellente jusque-là; je dormais mal, j'entendais ou je croyais entendre la nuit, des bruits d'une nature particulière, des frôlements, des coups, des pas légers. Je devenais craintive et je souhaitais avec une véritable fièvre la fin de mon isolement.

Mais le jour même où j'attendais Urbain, il m'annonça qu'il était de nouveau retenu à Paris et m'engagea à le rejoindre aussitôt.

Je lus cette lettre à Mme Van Brugmans.

— Que ferez-vous, ma nièce, demanda-t-elle, en laissant tomber l'ouvrage que ses mains quittaient si rarement.

— Je partirai aujourd'hui.

—Aujourd'hui, fit-elle levant les bras, aujourd'hui. Ma nièce!... Y pensez-vous!... Non vraiment, cela ne se peut, j'espère encore!...

Ses lourdes paupières découvraient ses yeux humides de larmes, sa voix tremblotait, ses traits exprimaient le désespoir, le doute, une douleur navrante indéfinissable. Son regard monta de mon visage aux fresques et se perdit dans la contemplation de la jeune fille aux fleurs, puis les paupières retombèrent, les doigts ramassèrent les aiguilles et la voix redevenue morne dit lentement :

— Qu'il soit fait selon votre volonté, ma nièce!

Cette scène m'émut profondément. Au moment de quitter Bruges, cette vieille femme taciturne, au rare sourire, me devenait chère et je ne pouvais comprendre la ténacité du lien qui me liait à elle.

Je restai perplexe, cherchant à m'affranchir de ce nouveau sentiment. Cette parente devait me rester indifférente, elle ne me témoignait aucune confiance, aucune affection ; je ne savais rien de son existence passée et elle ne cherchait pas à me connaître.

J'étais en ce vaste hôtel un être de plus, mais un être sans initiative, sans personnalité marquée ; cette vie machinale m'enserrait, m'ensevelissait. Je savais regarder, durant des heures, les peintures chaque soir plus attirantes. La nuit je m'éveillais, croyant entendre de légers coups sur les boiseries, des frôlements, des murmures.

Je dois fuir au plus tôt ces énigmatiques personnages, revoir Urbain, rentrer chez moi. Je vais libeller la dépêche annonçant mon départ, j'ouvre mon buvard dont la clef ne m'a pas quittée, je prends du papier et je recule en poussant une exclamation d'épouvante.

Là, sur le feuillet, sont les caractères de la même écriture.

Ne t'en va d'ici en ce moment, toujours t'en repentirais. Point ne crains tes amis, mais plutôt les écoute et leur obéis. FRANÇOIS I.

Judocus ne sait ni lire ni écrire en français, elle seule entre dans ma chambre, c'est donc moi, moi seule l'auteur de ces lignes !...

Dans quelles profondes ramifications cérébrales suis-je allée chercher cette fantaisie de me mystifier moi-même, pourquoi cette signature de François I ?... Quelle aberration de ma raison, quelles volontés nouvelles naissent en moi.

L'occultisme, le spiritisme, dont j'ai entendu, jusqu'en la maison maternelle, de vagues rumeurs. sont-ils autre chose que des élucubrations de cerveaux déréglés, exaltés. Faut-il croire aux fantômes, faut-il ! Non, cela ne peut être. Je vaincrai la névrose menacante, je rejetterai ces éléments malsains, cette sensibilité morbide. Je ne m'en irai pas aujourd'hui, par égard pour ma tante, mais demain matin je serai sur la route de Paris et d'ici là je reprendrai la gaîté, l'insouciance d'autrefois.

Cette dernière soirée se traîne plus languissante que les précédentes, les mots sortent entrecoupés des lèvres de la vieille dame et elle me dit au dernier coup de neuf heures :

— Ma nièce, je vais vous souhaiter le bonsoir, vous allez vous ennuyer.

Je la rassure. Je pense à mon mari, au bonheur espéré du lendemain ; que de baisers, de tendresse à dépenser ! Comme il m'est cher, l'élu de mon cœur, le seul aimé. Je sens mieux l'insondable profondeur de mon amour. L'inexplicable sympathie ressentie pour lui dès la première rencontre ne m'a pas trompée, la promesse de bonheur murmurée dès les premiers aveux n'a pas eu de décevants lendemains. Bientôt je serai dans ses bras.

Je lis, mais je n'entends rien des pensées de l'auteur et une étrange torpeur paralyse ma raison.

La porte s'entr'ouvre, probablement Judocus vient s'assurer que les feux sont éteints. Je n'entends plus rien, je me retourne ..... Le fantôme de l'autre nuit est là ..... Je le reconnais ; mêmes traits, même taille élancée, même chapeau couvert en plumes. Il me fait signe de le suivre...

Je suis en état de veille. Voici la bergère de ma tante, son tricot, le feu... Il y a donc des spectres?

Je veux échapper à cette épouvantable apparition. La sueur perle de mon front, se glace, ma voix s'éteint, je défaille dans une inénarrable angoisse. Je ferme un instant les yeux, ainsi le cauchemar disparaîtra; mais le fantôme reste au seuil de la salle et il me regarde.

Ma terreur décroît, en moi s'élabore un travail sourd, bouleversant tout mon être, je me lève en chancelant, le livre ouvert tombe à mes pieds, je tressaille au bruit de sa chute... Une obscurité absolue sans lueur, comme le gouffre, emplit mon cerveau. Je ne sais plus penser, je m'effondre en une invincible puissance, je me cherche. Qui suis-je? Où suis-je? Je l'ignore. J'articule un mot, un nom, je ne le comprends pas et il revient persistant. Léopold!... Je répète mécaniquement... Léopold.

Une douleur m'étreint, un désespoir infini fait monter les sanglots à ma gorge... Léopold!

Je marche comme l'aveugle, je vais, où? je l'ignore, j'approche du spectre... Il me regarde et je le suis.

Il glisse sans secousse d'une marche à l'autre.

Hébétée, asservie par l'effroyable volonté d'un être occulte, je monte derrière lui. Machine humaine, incapable de résistance physique, assoiffée d'un inconnu vers lequel m'entraîne une force implacable; subjuguée, hypnotisée, je vais dans l'obscurité à peine coupée des lueurs phosphorescentes entourant le fantôme.

Devant ma chambre, je me ressaisis un instant, une velléité de volonté me pousse à la résistance, je me redresse, je résiste, je n'irai pas au-delà, cette puissance innommée ne saurait me vaincre. Raidie, haletante, je reste immobile. Le fantôme se retourne, ses yeux dilatés, au noir regard et de vie étrangère à la nôtre, emplissent d'un fulgurant éclair les ténèbres du corridor, pèsent sur moi et annihilent les dernières révoltes de mon être.

Je cède, où vais-je? Qui suis-je? rien!...

Mon corps marche, il monte deux marches sans hésitation, il avance en ralentissant le mouvement précipité de ses pas.

Tout à coup une lumière se fait en mon entendement. De ce rien, de ce

néant où je me débats jaillit une phrase, une phrase qui couvre, oblitère tout effort de résistance. Cette phrase me pourchasse, m'obsède. Lente d'abord, elle revient avec une persistance, une rapidité vertigineuse, sa monotone répétition m'emplit de vertige, elle m'envahit, entre comme un coin brusquement enfoncé dans l'esprit et descend à mes lèvres qui s'entr'ouvrent avec difficulté, bégayant des mots incompris.

C'est un ramage, une phrase morte, une leçon apprise, je la redis en une lente mélopée, je poursuis ma route vers ce but inconnu, comme la balle lancée fournit la course dont on lui a donné l'impulsion. J'avance, je parle, les sons se forment en modulations plus hautes. La terreur, la révolte, la résistance font place à une immense et douloureuse sensation de pitié, de tendresse dont j'ignore l'objet. Mes larmes coulent, les sanglots soulèvent ma poitrine et je jette en un cri déchirant la phrase torturante :

— Mère, c'est moi, je te pardonne... Luce...

Ici je perds le souvenir. Je m'éveille à l'aube, je cherche des yeux la vierge et l'enfant divin, mais je suis entourée de tentures roses, de lambris blancs couverts de fleurs et d'oiseaux.

Une voix douce, d'intonation maternelle, murmure :

— Dormez, chère enfant, je veille sur vous.

La phrase me revient aux lèvres. Mère, c'est moi je te pardonne.

Je retombe sur l'oreiller, je dors plusieurs heures.

Enfin je reprends conscience de ma personnalité, Judocus durant le repas de ma tante s'est constituée ma garde-malade et je l'interroge sur le mystère qui plane en ces lieux.

Par phrases décousues, entrecoupées d'exclamations douloureuses, elle me fait le récit de l'événement qui pour toujours mit en deuil Mme Van Brugmans. Wiertz, durant son dernier séjour à Bruges, avait un élève, le frère de Judocus et de Ludovica, qui peignait les remarquables peintures du salon.

Luce, seule survivante des cinq enfants qu'avait eus la vieille dame, posa pour les fresques du salon où elle fut représentée sous différentes attitudes. Adorablement jolie, d'une nature délicate et mélancolique, elle inspira à Léopold, le jeune artiste, une invincible passion, bientôt partagée.

Mme Van Brugmans, imbue des idées de sa caste, fut inflexible lorsque sa fille la supplia d'accorder son consentement à l'union qu'elle désirait ardemment.

Le jeune homme mourut d'une façon tragique.

Accusant sa mère d'avoir causé la mort de celui qu'elle pleurait, Luce

resta froide et muette et jamais n'adressa plus la parole à celle qui l'aimait si profondément. Frêle et languissante elle succomba à une fièvre cérébrale sans avoir reconnu sa mère, sans lui avoir pardonné à ses derniers instants.

Wiertz secourut Ludovica et Judocus qui avaient sacrifié leur modeste patrimoine pour faciliter à leur jeune frère l'étude de la peinture et peu après Mme Van Brugmans les supplia d'accepter l'hospitalité qu'elle leur offrait.

Ces trois femmes, réunies par un malheur commun, arrivèrent à des croyances identiques. Judocus prétendait avoir des apparitions, de l'écriture directe et d'autres phénomènes ; elle possédait, disait-elle, d'étranges et rares documents. La maison était hantée par des personnages du seizième siècle parmi lesquels François Ier.

J'écoutais, surprise de la concordance des faits décrits par cette vieille fille avec ceux dont je venais d'être bien malgré moi l'héroïne.

Dans le courant de la journée Urbain arriva, mandé par une dépêche ; il voulut connaître la cause de mon état maladif et je fis le récit de mon séjour à Bruges. Mme Van Brugmans et Judocus appuyaient d'un geste ou d'un mot et Urbain nous contemplait tour à tour avec stupeur.

(*A suivre*). PAUL GRENDEL.

Fédération Spirite
INTERDÉPARTEMENTALE

Le développement du Spiritisme suit une voie ascendante qui ira en s'accentuant tous les jours davantage, à mesure que cette science sera mieux connue. Ce qui fait la grande force de cette doctrine, c'est qu'elle bannit complètement l'hypothèse et la foi. Elle s'appuie sur la certitude expérimentale qui seule peut, toujours et partout, se contrôler ; on ne croit donc pas, on sait que l'âme existe pendant la vie et après la mort, et ce fait sans précédent est aussi évident que tout autre phénomène scientifique.

Depuis le 15 mai 1898, les groupes Spirites du midi de la France, dans une réunion tenue à Pierrelatte (Drôme) se sont érigés en fédération, sous la présidence d'honneur de notre éminent frère M. Léon Denis, le vaillant apôtre de la vérité. M. Violis, de Pont Saint-Esprit, a été nommé président à l'unanimité.

Toutes les lettres et communications doivent être adressées à M. CYPRIEN CANUEL, rue *Philomarde, n° 11, Avignon.* Nous engageons vivement tous nos frères de la région du Sud-Est à s'unir à ce groupement qui est déjà une force puissamment organisée pour la défense et la propagation de nos idées. Les Spirites n'ont ni initiation, ni mystères. Tout se passe au grand jour ; et les enseignements qu'ils reçoivent de leurs collaborateurs invisibles sont destinés à instruire leurs frères moins favorisés et à faire la lumière sur les problèmes si nombreux qui nous restent encore à résoudre. La recherche libre, la discussion toujours ouverte, sont de sûrs garants que nous ne nous égarons pas dans l'inconnu. Voici cinquante années que les phénomènes sont sans cesse observés, contrôlés et les manifestations se sont montrées partout identiques ; nous pouvons donc affirmer hautement que la doctrine d'Allan Kardec qui les résume et les explique est celle qu'il faut adopter, si l'on veut éviter de perdre son temps dans des redites inutiles. Voici par département les villes fédérées :

DANS LE GARD : — Alais ; Pont Saint Esprit; Uzès ; Bagnols ; Carmaux ; Saint-Julien de Peyrolas ; Aiguez.

DANS LE VAUCLUSE : — Avignon ; Orange ; Montdragon ; Mornas ; Bollène ; Lepalud ; Uchaud.

DANS LA DROME : — Montélimar ; Suze-la-Rousse ; Pierrelatte ; Margerie.

DANS L'ARDÈCHE : — Bourg Saint-Andéal ; Saint-Remèze ; Saint-Montant ; Saint-Martin, d'Ardèche ; Saint-Just ; Jaujac ; Pont de Labaume ; Jabras ; Saint-Pierre de Colombier ; Labégude ; Aubenas ; Saint-Privat ; Ucel ; Saint-Etienne de Jontbellou ; Saint-Sernin ; Balazuc ; Chauzon.

DANS L'ISÈRE : — Voiron.

F. D'OYRIÈRES.

Revue de la Presse Italienne

RACE LATINE OU RACE PÉLASGIQUE ?

(Peuples forts et peuples décadents selon le Spiritisme)

Extrait du VESSILLO SPIRITISTA

Dans la *Paix Universelle* de Lyon, le félibre de Beaurepaire-Fromont veut prouver que le nom de race pélasgique va mieux que celui de race latine, aux nations qui parlent une langue proche de la latine ; mais ces nations dérivent d'une même race, qu'on pourrait supposer un dernier reste des Atlantes ; les Pélasges n'ont été eux-mêmes qu'une branche de cette race. (Voir *Revue des deux mondes* du 1er mai. Le peuple grec. Esquisse psychologique par Alfred Fouillée).

Ensuite les Celtes l'ont modifiée plus ou moins, selon les différentes régions où ils s'arrêtèrent en nombre plus ou moins grand ; toutefois ils furent absorbés par l'ancienne race et le fond de la langue primitive ne fut jamais détruit.

Le peuple latin s'éleva sur tous ces peuples, et à cause de sa dilatation influa pour relever encore la langue d'origine qui était la sienne, aux dépens de la langue celtique qui s'y était entremêlée. Faute de mieux, on pourrait laisser le nom de race latine aux peuples qui parlent une langue proche de la latine.

Ce débat nous rappelle un discours encore récent d'un éminent politicien anglais, dans lequel il divisa les peuples en forts et en décadents; il nous rappelle encore le livre de Charles Dilke, autre homme d'Etat britannique : *Problems of greater Britain:* qui se lie (à ce qu'il paraît) au premier, où il est dit à peu près : « Le jour viendra que les Anglo-Saxons n'auront à disputer la division du monde qu'aux Allemands, Américains, Russes et Chinois, parce que les autres peuples auront disparu lentement sous l'action de causes différentes ; parmi celles-ci est le fait que les neo-latins ne savent pas marcher d'accord ».

Cela peut être, quoique nous ne le croyions pas. Selon la doctrine spirite, dans la vie des nations, il y a des expiations collectives comme il y en a d'individuelles dans la vie des personnes. Nous croyons qu'il serait bon de chercher dans les faits la solution du problème qui nous occupe ; aussi nous pensons qu'un jour, peut-être, on pourra mettre sur la balance, l'absolution que le parlement anglais donna à Lord Clive qui, pourtant, avait fait mourir de faim trois millions d'Indous. A-t-il été mû par une légitime et nécessaire défense ?

Lorsque le temps de l'expiation est venu pour un peuple, s'y réincarnent peu à peu, des esprits relativement peu élevés, et parmi ceux-ci, les individus ayant déjà vécu chez ce peuple et à cause desquels l'expiation doit venir.

C'est le contraire qui se manifeste, quand une nation doit monter ou se relever dans l'échelle des nations

L'article suivant que le *Progrès spirite* reporte du *Journal de la santé* du 17 avril n'est peut-être pas déplacé ici :

« Les Japonais sont très fiers de la découverte que vient de faire un savant « anthropologiste, M. le professeur Marsh de Yule (M. S. A). Ce savant ayant « remarqué que, chez les animaux, le volume du cerveau augmente de génération « en génération, et que toujours, dans la même espèce, les animaux dont le « cerveau est le plus développé sont supérieurs aux autres, a eu l'idée d'appliquer « cette théorie aux hommes Il a donc mesuré le cerveau de diverses races, et il a « trouvé que le volume moyen des cerveaux japonais était supérieur à celui des « autres peuples. Donc le peuple japonais est le plus intelligent de tous les « peuples. »

Il y a quelque chose de vrai dans cette découxerte (que nous n'acceptons tout entière que sous bénéfice d'inventaire) puisque le peuple japonais a fait des progrès immenses en peu de temps. Nous pensons que dans ce peuple s'incarnent, depuis quelque temps, des esprits avancés, car il doit monter dans l'échelle des nations. Un missionnaire catholique écrit à la cléricale *Campana del Mattino* de Naples, que les japonais sont généralement spirites ; ça prouve, au moins, que le spiritisme apporte une bonne influence dans la vie des nations ; aussi il en combat la décadence.

Avis aux lecteurs de toutes les races.

ERNEST VOLPI.

Revue de la Presse Allemande

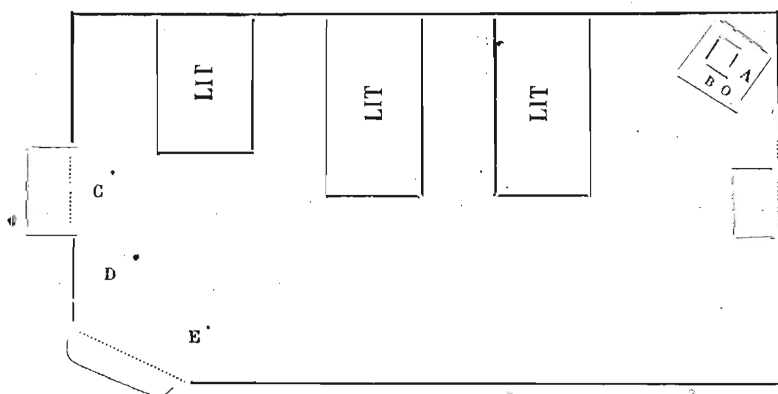


Le numéro de juin relate un fait assez curieux et auquel le témoin M. von Huth croit devoir attribuer une origine transcendantale.

« Par quelle cause le verre fit-il explosion ? »

Tel est le titre du long chapitre qu'il consacre au récit du phénomène. Il est nécessaire de donner ici — comme le fait le narrateur lui-même — un exposé des lieux, afin de rendre plus sensible l'étrangeté du fait. La chambre où il se passa est disposée de la façon suivante :

A. Miroir.
B. Verre rempli d'eau.
C. D. E. Morceaux de verre.



Voici en résumé le récit de M. von Huth :

Le 18 mars 1898, nous sommes réveillés, ma femme et moi, au milieu de la nuit, par un bruit semblable à celui que produirait un coup de pistolet d'assez fort calibre. Aucune veilleuse n'éclairait la chambre.

Aussi, après le premier moment de stupeur, et comme nous entendions des gouttes d'eau tomber sur le parquet, nous pensâmes aussitôt qu'un morceau de la corniche, se détachant du plafond, avait brisé le verre qui se trouvait sur un petit guéridon auprès de l'un des lits. J'allumai, et nous constatons tout de suite qu'en effet le verre était cassé, mais que la cause n'était pas celle que nous avions pensée, car nous ne trouvâmes nulle part le moindre petit projectile.

Les morceaux de verre dont quelques-uns avaient été projetés jusqu'à l'autre extrémité de la chambre, se trouvaient surtout répandus sur les lits et au-dessous, sans cependant qu'aucun éclat ne nous eût blessés, bien que ma femme ne se trouvât qu'à trente pouces environ de la petite table. Et, chose curieuse, le miroir qui se trouvait aussi placé sur cette dernière, et tout auprès du verre, ne fut aucunement endommagé : tous les morceaux ayant été projetés dans la seule direction de l'intérieur de la chambre.

Ce verre, qui se brisa ainsi de si mystérieuse façon, était précisément très épais : 2 millimètres 5 au sommet et 7 millimètres à la base. Il était, de plus, cannelé, et d'une solidité à toute épreuve, solidité dont il avait maintes fois donné

des preuves entre les mains maladroites du jeune enfant auquel on l'avait destiné à cause de cette qualité particulière.

Ayant regardé l'heure, après qu'il eut constaté la cause de ce bruit surprenant, M. von Huth — se souvenant que la mère de sa femme était morte un an auparavant, à ce même moment — crut que la volonté de la défunte n'était pas étrangère au phénomène, d'autant plus que des conversations fréquentes sur la vie d'Outre-tombe avaient eu lieu entre cette dame et sa fille qui manifestait quelques doutes sur la réalité d'une seconde vie.

La mère aurait donc ainsi essayé de donner à ceux qu'elle avait quittés une preuve de sa survivance. Car, ajoute le narrateur, il est bien certain que le fait ne nous eût pas paru aussi étrange s'il se fut produit à un autre moment.

H. von Huth abandonne aux lecteurs le soin de trouver une autre explication. Il croit, pour sa part, que, si l'on fait abstraction de la cause transcendantale, le cas demeure une véritable énigme : un verre aussi ancien et dont la solidité a tant de fois été éprouvée, éclatant au milieu de la nuit, et cela avec tant de force que les morceaux sont projetés à travers la chambre.

Fantômes d'animaux : A Schonberg, dans l'étable d'un propriétaire, on voyait chaque soir — depuis dix ou douze ans — un coq sauter de ci de là sur le dos des vaches et sur les objets qui se trouvaient alentour.

Toutes les filles de ferme étaient effrayées par ce coq fantôme que l'on n'avait jamais pu saisir. On se décida dernièrement à faire venir la police... qui fit le guet cherchant à découvrir le mauvais plaisant qui, depuis si longtemps, mettait impunément en jeu cette apparition extraordinaire ! Après de vaines recherches, les gendarmes, ayant tiré sur l'animal, s'aperçurent avec stupéfaction que celui-ci n'en était pas autrement troublé : Il se contentait de changer de place. — Et depuis ce temps, sans doute, le fantôme continue ses petites promenades dans l'étable.

Un autre cas d'apparition d'animaux est relaté dans le même numéro. Il s'agit d'un fantôme de chien qu'un médium voyant aperçoit souvent aux alentours d'une certaine maison. Le chien pose ses deux pattes de devant sur l'appui d'une fenêtre et paraît regarder dans l'intérieur de la chambre. Le médium vint un jour tout auprès de l'apparition et distingua nettement le ton gris et l'aspect nébuleux du pelage.

Les *Spiritualistische Blatter* relatent plusieurs cas de guérison obtenues tout récemment en Allemagne par le magnétisme, la plupart dans des cas désespérés.

Ces mêmes feuilles contiennent aussi un article où sont en quelque sorte condensées les diverses théories relatives à la photographie transcendantale.

THÉCLA.

Revue de la Presse
EN LANGUE FRANÇAISE

Revue scientifique

Le N° du 2 juillet dernier renferme un très intéressant article de M. Charles Richet : l'*effort vers la vie et la théorie des causes finales* qui démontre qu'en restant sur le terrain physiologique, il est impossible de ne pas admettre que la

nature ait eu un but en formant les êtres vivants. « Par exemple, dit-il, est-il possible de nier que l'œil ne soit affecté à la vision ? Ce serait, à mon sens, tomber dans un excès fantastique d'absurdité que de supposer qu'il n'y ait pas un rapport de cause à effet entre l'œil et la vision. Ce n'est pas par hasard que l'œil voit. Il y a tout un agencement de parties, tout un mécanisme merveilleux, dans l'ensemble et dans les détails les plus minuscules, qui nous permet de dire avec certitude: l'œil est fait pour voir. Je ne crois pas que l'on puisse se soustraire à cette nécessité. L'adaptation de l'œil a un but, qui est la vision, s'impose avec une telle force, que les sophismes les plus subtils ne pourront ébranler l'opinion de personne, voire celle des sophistes eux-mêmes. »

Voilà qui est parler d'or. Oui il y a eu, et il existe encore, une direction consciente, voulue, d'après laquelle les êtres vivants sont constitués, et il faut être aveuglé par les pires préjugés pour s'obstiner à nier ce que la nature nous crie par toutes ses manifestations. Nous sommes heureux de voir l'éminent physiologiste avoir l'énergie de proclamer ces vérités, qui mettront fin à l'absurde conception du hasard produisant des effets intelligents. Nous sommes non moins satisfait de ce qu'il dit au sujet de la douleur. Oui, c'est une éducatrice indispensable sans laquelle la vie serait impossible, et il n'y a pas de déclamation, pas de récriminations stériles qui puissent en combattre l'efficacité. Est-ce à dire qu'elle soit éternelle? Non pas, puisqu'on arrive à la modifier et même à la supprimer; mais elle reste, comme la sentinelle, vigilante chargée de nous avertir de tous les dangers qui menacent incessamment notre organisme si fragile et si merveilleux, dans sa complexité prodigieuse. Ecoutons encore M. Richet : « Des êtres insensibles ne pourraient résister aux injures du monde extérieur, s'ils n'avaient pas pour les avertir cette sentinelle de la vie qui les protège. Quand on a sectionné à un animal le nerf de la cinquième paire, qui donne la sensibilité à l'œil, le contact des objets extérieurs avec l'œil ne provoque plus aucune réaction, aucune sensibilité ; mais l'animal alors ne se défend plus ; en trois ou quatre jours, la cornée blessée s'ulcère, et l'œil est perdu. Si notre intelligence seule était là pour nous préserver des traumatismes, des fatigues, des empoisonnements, des dangers de toute espèce, il n'y aurait probablement plus d'humains au bout d'une demi-semaine. Une intelligence, fut-elle dix fois plus puissante que la nôtre, ne donnerait pas assez de prudence et de sagesse encore pour éviter les périls qui nous assiègent. Notre sensibilité cutanée, si exquise et toujours en éveil, vaut toutes les plus savantes déductions, et il n'y a pas, pour éviter un danger, de syllogisme aussi irrésistible que la douleur d'une brûlure, d'une morsure ou d'une contusion. »

Les Annales des sciences psychiques

Mars-avril, publient de très intéressants documents sur l'écriture automatique, fournis par M. Moutonnier. On y voit qu'un médium américain, Mme Bangs, a écrit en français une communication, signée d'un petit nom familier qui était celui que M. Moutonnier donnait à sa fille lorsqu'elle vivait sur la terre. Le médium ne connaît pas du tout le français et il y a une similitude assez grande entre l'écriture par l'intermédiaire de Mme Bangs, de la fille décédée de M. Moutonnier, et celle qu'elle avait sur la terre. Si l'on rapproche ce fait de ceux rapportés par le Docteur Hodgson, on verra que la médiumnité, dite à incarnation, peut fournir, elle aussi, les preuves les plus convaincantes.

A lire aussi, dans ce numéro, des faits de prévision de l'avenir excessivement curieux, relatés par M. Erny et la suite de l'étude que M. Myers consacre à ce qu'il appelle : La conscience subliminale. Lorsque ce travail sera terminé, nous le résumerons pour les lecteurs de la Revue auxquels il pourra fournir d'utiles renseignements.

Revue du Monde Invisible

Tel est le titre d'un nouvel organe catholique qui vient de paraître. M. Elie Méric en est le directeur. Dans le premier article, cet auteur reconnaît le grand développement pris par le Spiritisme et il conclut qu'il est nécessaire de le combattre. Ce prélat a l'âme batailleuse, car c'est lui qui s'est séparé avec éclat du chanoine Brettes et qui l'a dénoncé en cour de Rome. Excusez du peu ! Cet aimable contradicteur nous paraît assez mal renseigné sur notre doctrine. Dans l'énumération qu'il fait de la presse spirite, il cite des journaux depuis longtemps disparus comme l'*Aurore* et le *Flambeau*, mais en revanche il omet *La Revue Spirite* qui est le plus vieux défenseur de nos idées. Voici un échantillon du style et de la bonne foi de notre adversaire : « La contagion du merveilleux a gagné la foule, et c'est par milliers que l'on compte aujourd'hui, à Paris, dans la province, en Europe, les esprits inquiets, désenchantés, qui se livrent aux pratiques du Spiritisme et de l'occultisme et qui cherchent, jusque dans les ténèbres et les troublantes émotions de la magie noire, l'apaisement qu'ils ne veulent plus demander à la foi.

« On les convie à des réunions mystérieuses, on les trompe par des journaux, des revues et des livres qui ont l'orgueil et les prétentions de la science : on leur imprime d'étranges et violentes secousses, et l'on voit même des chrétiens allier avec une complaisance coupable, les apparences de la religion aux expériences condamnées d'une superstition toujours dangereuse. Je le sais et je le répète, ces égarés se comptent par milliers dans notre pays. »

Autant de phrases, autant d'inexactitudes. Où donc ces réunions mystérieuses ? Où donc reçoit-on ces violentes secousses qui, si on comprend bien la charitable pensée de l'auteur, auraient pour résultat de déséquilibrer les auditeurs ? Qui donc parmi les Spirites fait de la magie noire ? Il faut que M. Méric soit bien sûr de son public pour lui raconter de pareilles bourdes, alors qu'il est si facile de se convaincre du contraire. Nos groupes fonctionnent publiquement, il n'y a ni séances secrètes, ni rites, ni rien qui ressemble à la magie noire ou blanche, et c'est pure calomnie que de l'affirmer aussi catégoriquement.

Notre seul crime, impardonnable il est vrai aux yeux des catholiques, est d'aller chercher nos explications ailleurs que dans la *Somme* de Saint Thomas d'Aquin, mais nous ferons le public juge entre nos théories et les leurs et nous verrons si la science aura plus d'influence sur le bon sens des lecteurs, que le fanatisme et la superstition intéressés des adversaires éternels de tous les progrès et de toutes les libertés.

Nous avons dans l'article intitulé : *Les photographies d'esprits*, un excellent spécimen de la compétence des rédacteurs de la Revue. Vous croyez peut-être qu'il s'agit des photographies obtenues par Crookes, Béattie ou Aksakof, combien est grande votre erreur ! Il est tout bonnement question des effluviographies, et, bien entendu, c'est au grand expert Guebhard qu'on s'en réfère pour leur authen-

thicité. Suivant l'auteur de l'article, ces effluves n'existant pas, on n'a jamais photographié d'Esprit ! La logique est une belle chose.

La Tribune psychique

rappelle qu'une souscription est ouverte pour la célébration du cinquantenaire de l'avènement du Spiritisme moderne. Le comité fédéral s'occupe aussi de constituer une Société qui puisse être reconnue d'utilité publique, afin que les récents procès faits à la Société Spirite ne puissent plus être intentés à l'avenir. Aussitôt que la nouvelle Société sera fondée, nous en publierons les statuts. Notre confrère publie le commencement du rapport de notre rédacteur en chef, au Congrès de Londres, et une très bonne étude du nouveau livre de M. Léon Denis.

Le phare de Normandie

explique, par la plume de M. Berger-Bit, la raison de notre existence qui doit être le bonheur, seule raison pour laquelle nous sommes créés; mais pour atteindre ce but il faut connaître et pratiquer la loi d'amour qui est la règle suprême. Le malheur provient de notre ignorance ou des infractions à cette loi. M. Albert la Beaucie analyse très éloquemment le livre *Christianisme et Spiritisme* de notre ami Léon Denis. L'article *: Les Archives du groupe Vauvenargues* renferme de très bonnes études sur la manière de procéder aux évocations et sur l'identité des êtres qui se manifestent. A propos d'un esprit que l'auteur a connu de son vivant, il fait les très justes réflexions suivantes : « Ce serait une erreur de croire que l'esprit délivré du corps ait immédiatement connaissance de son état et ne puisse souffrir que moralement. Le plus souvent, au contraire, il continue, pendant un temps plus ou moins long, à ressentir les impressions éprouvées avant la rupture. La dématérialisation n'est donc pas la simple séparation de l'élément spirituel et de l'élément charnel, qui constitue à vrai dire la désincarnation : l'action va plus loin, et la désagrégation peut être complète que la douleur atteigne encore le périsprit, et que même l'être désincarné continue à se croire existant de la vie matérielle. » La conséquence à en tirer, c'est qu'il faut nous débarrasser le plus possible de nos vices avant la mort, afin de jouir le plus vite possible du bonheur de la vie de l'espace.

Le Progrès Spirite

réfute les arguments de M. le pasteur Cadot, de Chauny. Cette fois c'est la théorie de la grâce qui est étudiée, et notre confrère n'a pas de peine à en montrer la monstrueuse injustice. M. Cadot dit : « La condamnation du pécheur est éternelle et sans remède, s'il n'y a pas pour ceux qui ont failli une *grâce* » qui, appliquée à leur cœur, les change et les relève *sans aucun mérite de leur part.* » On comprend de suite l'arbitraire d'une pareille conception qui ferait dépendre notre salut d'un caprice de la volonté souveraine, puisque le mérite de chaque être n'interviendrait en rien dans sa décision. Or, une semblable manière d'agir ne saurait être celle de Dieu qui est infiniment juste et bon et aime également tous ses enfants, donc la théorie de la grâce est une invention humaine, entachée de partialité, ce qui est une véritable offense à la Toute-Puissance. A lire le récit d'une intéressante séance tenue avec le concours du médium russe, M. Sanbor. Un membre de la société de Recherches pychiques de Londres, affirme avoir entendu la boîte à musique jouer d'elle-même et vu des boules et des flammèches lumineuses flotter dans l'air. Le médium dont les pieds et les mains étaient immobilisés par deux des assistants, était dans l'état le plus calme et ne paraissait nullement surexcité.

Le Spiritualisme Moderne

s'élève avec raison contre l'anti-sémitisme, il va publier une brochure intitulée : *Pour les Juifs* et fait appel à ses lecteurs pour la répandre. Nous sommes heureux de voir une souscription ouverte pour la célébration du cinquantenaire du Spiritisme, il faut que cette manifestation ait le plus d'éclat possible, afin qu'elle affirme aux yeux de tous les progrès réalisés.

Notre collaborateur, M. de Kronhelm, présente quelques faits remarquables de concordances de chiffres dans la vie de personnages célèbres. Le chiffre 7 a joué un grand rôle dans la vie du président Sadi Carnot. Il est né en 1837, il fut reçu à l'école polytechnique en 1857, élu président en 1887, en vertu de l'article 7 de la Constitution ; il est mort assassiné à 57 ans, dans la septième année de sa présidence et dans une voiture contenant 7 personnes, etc.

Dans les *simples notes sur la théosophie* nous trouvons une série d'affirmations relatives aux différents corps de l'homme, en contradiction complète avec les données expérimentales du Spiritisme. L'auteur prétend qu'à la mort nous nous séparons, non-seulement du corps physique, mais encore du corps astral, siège des passions et aussi du corps mental, organe de l'intelligence et de la mémoire ordinaire. Il nous suffit de signaler les innombrables communications qui montrent la perpétuité de la mémoire, bien longtemps après la mort matérielle, pour constater hélas, que les passions ne sont pas détruites dans l'erraticité ; quant au périsprit, il survit si bien, que des empreintes physiques peuvent en être prises plus de cinquante années après la désincarnation terrestre. M. Aksakof a réuni des exemples de ces faits très nombreux et très concluants. Le périsprit est une réalité constatée physiquement, scientifiquement ; les subdivisions de ce corps sont des conceptions métaphysiques qui ne s'appuient sur aucune démonstration et peuvent être considérées, jusqu'à preuve du contraire, comme de simples rêveries.

La Paix Universelle

consacre ses premiers articles au Congrès de l'humanité qui a réuni de si nombreuses adhésions. Notre confrère reproduit l'article du *Temps* sur les expériences de Hodgson qui établissent la certitude complète de la survivance de l'âme de Georges Pelham, un des amis décédés du Docteur. C'est un véritable triomphe pour le Spiritisme que d'avoir conquis le secrétaire de la société de Recherches psychiques américaine. A propos d'un travail intitulé : *La mort et l'occulte,* dont les idées sont d'ailleurs très bonnes, nous voudrions signaler ce qui nous semble une confusion. Certains auteurs sont portés à substituer le mot occultisme au mot spiritisme, tandis que ce sont deux doctrines tout à fait différentes. Chaque fois que l'on veut évoquer les morts il faut avoir recours aux pratiques enseignées par les Spirites depuis cinquante années. Les opérations dites magiques ne rentrent pas dans le cadre du Spiritisme, puisque suivant les partisans de ces théories, on pourrait contraindre les invisibles à se manifester, alors même qu'ils n'y consentiraient pas librement. De plus, la Magie enseigne qu'il existe des procédés pour maîtriser les forces demi-conscientes de la nature ; or les Spirites n'ont jamais rencontré, jusqu'alors, ces êtres hybrides dans leur exploration du monde invisible. Il y a donc intérêt pour nous à ne pas substituer le terme occultisme qui est vague, avec celui de Spiritisme qui a un sens très bien déterminé.

L'abondance des matières nous oblige à remettre à la prochaine revue le compte-rendu de l'œuvre intéressante de notre collaborateur Paul Grendel intitulé : *La fée Mab,* ainsi que la fin de la *Revue de la Presse.*

Le Gérant : J. DIDELOT.

Saint-Amand (Cher). — Imp. DANIEL-CHAMBON.

Table générale des Matières

ANNÉE 1897-1898

N° 1. — Juillet 1897

N° 2. — Août 1897

N° 3. — Septembre 1897

N° 4. — Octobre 1897

N° 9. — Mars 1898

N° 10. — Avril 1898

N° 11. — Mai 1898

N° 12. — Juin 1898

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES DES JOURNAUX FRANÇAIS

Le Progrès spirite, 1, rue Oberkampf à Paris, 5 francs par an

La Revue spirite, 12, rue du Sommerard, Paris. 10 fr. par an.

Le Phare de Normandie, de Rouen, rue des Charrettes, 29. 3 fr. 50 par an.

La Paix universelle, revue indépendante, cours Gambetta, 5, Lyon.

Le Journal du Magnétisme (Durville) 23, rue Saint-Merry, Paris. 6 fr. par an.

La Lumière, 97, b. Montmorency, Paris-Auteuil.

La Chaîne Magnétique, Auffinger, rue du Four-Saint-Germain, Paris, 6 fr. par an.

L'Humanité intégrale, 20, avenue Trudaine, Paris, organe immortaliste, 6 fr. par an.

La Religion universelle, rue Mercœur, à Nantes.

L'Initiation, occultisme. Papus, 58, rue St-André-des-Arts, Paris.

Annales des Sciences Psychiques, rue de Bellay, Docteur Dariex, Paris.

La Vie d'Outre-Tombe, chez Fritz, 3 fr. par an, 7, passage de la Bourse, à Charleroi (Belgique).

L'Echo du Public, 54, rue de la Victoire.

L'Hyperchymie, à Douai. — Revue mensuelle. — Prix : 5 francs.

La Revue de l'Hypnotisme, 170, rue Saint-Antoine, Paris.

Le Réformiste, 18, rue du Mail, Paris.

JOURNAUX EN LANGUES ÉTRANGÈRES

Le Moniteur spirite et magnétique, rue de Mérode, n° 100, à Bruxelles. 2 fr. 60 par an (Belgique), et 3,50 pour l'Etranger.

Le Messager, Liège (Belgique). Ecrire au bureau du journal. Belgique, 3 fr. ; pays étrangers, 5 fr. par an.

La Irradiacion, revue des études psychologiques, dirigée par E. Garçia, Incométrézo 19, Madrid. 3 fr. en Espagne.

Lux, Bulletin académique international des études spirites et magnétiques. Roma, Italie. 10 ir. Italie ; Etranger, 13 fr.

El Férégrina, 6, calle de Corabo Coyna à Porto-Rico.

La Luz, calle Lateral del Sur à Porto-Rico.

Neue Spiritualistische Blætter, directeur Cyriac, à Berlin (Allemagne).

Psychische Studien, monatliche Zeitschrift, Direct^r^ Alex. Aksakof à Saint-Pétersbourg. Oswald Mutze Leipzig, Lidenstrasse, 4. Preisjæhrig : 5 Reichsmark.

Light of Truth, publié à Cincinati (Ohio), 7512 Race St, par G. Strowell.

La Religion philosophicale, one Copy, one year madvana incinding postage, 83, 15, Publishing House Chicago Illinois (Etats-Unis).

The Banner of Light, à Boston, Massachussetts (Amérique du Nord), 9, Bosworth, 2.50 dollars.

The Medium and Deybreack, Burna, 15, Southampton. Bow Holborn, w c.

Light, hebdomadaire, 110, St-Martin's Lane, Charing Cross. W. C. à Londres.

The Harbinger of Light, à Melbourne (Australie).

Revista espirita (Buenos-Aires).

An ali dello Spiritismo in Italia, via Orméa, n° 3. Turin.

El Criterio espiritista, à Madrid.

Reformador, Rio-de-Janeiro.

Lux de Alma, à Buenos-Aires.

El Buen Sentido, calle Mayor, 81, 81 2a, Lérida (Espagne).

Constancia, à Buenos-Aires.

La Fraternidad, à Buenos-Aires.

La Vérité, à Buenos-Aires.

La Nueva Alienza, à Cienfueges (Ile de Cuba).

El Faro Espiritista, à Tarrassa (Espagne),

Il Vessillo spiritista, Dr E. Volpi, à Vercelli, (Italia).

Espiritisma, à Chalchuapa.

La Illustratione Espirita, par le général Refugio Gonzales, à Mexico.

O Psychismo Revista, revue Portugaise. 231, rue Augusta, Lisbonne.

Luz Astral, bi-mensuel, à Buenos-Aires.

Revista del Ateneo Obrero, Tallers, 22, 2° à Barcelone. — Trimestre. 0.75 pta.

El Sol, à Lima (Pérou) : directeur, Carlos Paz Soldan.

Revista Espiritista de la Habana, mensuelle, Corrales, n° 32, à la Havane.

Die Uebersinnliche Welt, mensuel. Rédacteur Max Rahn, à Berlin N., Eberswalder Str. 16. — Etranger, 6 Mark par an.

Morgendœnringen, mens., Skien (Norvège).

The Two Wolds, journal mensuel, édité par E. W. Wallis, 73 a, Corporation Street, à Manchester. 9 fr. par an.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. Francis ; Chicago-Illinois. 1 dollar par an.

4ᵉ ANNÉE. — N· 2 AOUT 1898

Revue Scientifique & Morale du Spiritisme

NAITRE, MOURIR, RENAITRE ET PROGRESSER SANS CESSE TELLE EST LA LOI.

ALLAN KARDEC

SOMMAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
5, RUE MANUEL, PARIS
LE JOURNAL PARAIT DU 15 AU 20 DE CHAQUE MOIS
Abonnements 7 fr. par an en France. — Etranger : 10 fr.

Alex Hagé

ÉTUDE
Sur les Vies successives

MÉMOIRE PRÉSENTÉ AU CONGRÈS DE LONDRES

(*Suite*)

Mais il est des cas où, semblable à un acteur habile, l'apparition change de forme et d'aspect. Cette modification extérieure est due à la plasticité de l'enveloppe supra-matérielle, qui peut se transformer sous l'empire de la volonté. C'est la substance même du périsprit qui subit ce modelage. Semblable à ces figurines de caoutchouc sur lesquelles on peut produire les plus étranges déformations, et qui reviennent à leur forme primitive si on cesse de les comprimer, le périsprit reprend son type normal quand la volonté n'agit plus.

Ce n'est pas là une croyance « grossièrement sensorielle » comme le dit le Dr Hartmann, c'est un fait bien constaté, ainsi que l'établissent les photographies d'Esprits et les moulages de matérialisations.

L'hypothèse que l'image qui vient sur la plaque sensible ne serait qu'une idée extériorisée par la conscience somnambulique du médium et dont le dessin serait puisé dans la conscience somnambulique des assistants, est détruite par la photographie d'une personne décédée, obtenue en l'absence de toute personne l'ayant connue ici-bas. M. Aksakof a cité de nombreux exemples de ce phénomène. (1) Tel est le portrait de Mme Bonner se produisant sur la photographie de M. Bronson Murray qui, ainsi que Mumler l'opérateur, ignorait profondément son existence. Cet Esprit s'est fait photographier plus tard avec un changement d'attitude, alors que son mari posait. Ces modifications voulues dans la reproduction du même personnage, montrent que ce ne sont pas de simples images flottant dans l'espace qui impressionnent la plaque sensible.

M. Dow a obtenu la photographie de Mabel Warren, jeune femme qu'il avait connue de son vivant, mais en même temps vint le portrait d'une amie à elle : Lizzie Benson, que M. Dow n'avait jamais vue. La mère de Lizzie Benson écrit : « Croire pareille chose me paraît bien fort, *mais je suis obligée de croire*, car je sais qu'elle n'a jamais possédé de portrait d'aucune sorte ».

C'est encore une hypothèse démentie par les faits que de supposer que l'esprit ne conserve sa substantialité que peu de temps après la séparation du corps physique ; il peut souvent témoigner du contraire, comme dans

(1) Aksakof. *Animisme et Spiritisme*, pages 607 et suiv.

le cas suivant, dû au Dr Thomson. Voici sa lettre adressée en 1873 au directeur du *Spiritual Magazine* (page 475.)

CHER MONSIEUR,

« Conformément à ma promesse, je vous informe par ces lignes que la figure qui s'est reproduite sur ma photographie a été reconnue comme étant le portrait de ma mère, morte depuis ma naissance, il y a quarante-quatre ans ; comme je n'ai jamais vu de portrait d'elle, il ne m'était pas possible de constater cette ressemblance. J'ai cependant envoyé la photographie à son frère, en le priant simplement de savoir s'il trouvait quelque ressemblance entre la figure et l'un de mes parents morts, et dans sa réponse il a affirmé qu'il reconnaissait les traits de ma mère ».

Votre tout dévoué, G. THOMSON.

Peut-être semblera-t-il plus rationnel d'admettre ce que les faits nous font constater, c'est-à-dire la substantialité de l'âme et la conservation de la forme physique, que d'imaginer une entité transcendantale dont on ne peut comprendre la nature et dont rien ne révèle expérimentalement la réalité. Les matérialisations montrent, d'ailleurs, de tels caractères physiologiques et anatomiques, qu'on ne peut guère attribuer la corporéité de ces créations temporaires à la volonté de l'esprit.

Afin de ne pas allonger inutilement la discussion, prenons le cas typique qui exclut la possibilité d'expliquer l'apparition par une transfiguration du médium ou de son double. Examinons immédiatement un des récits dans lesquels on constate la présence simultanée de plusieurs esprits tangibles et du médium dédoublé. Il paraît évident que puisque ces êtres temporairement objectivés, parlent, marchent, ont un corps physique, ce ne sont pas des créations de la pensée du médium ; ce sont positivement des individualités indépendantes. J'emprunte ce témoignage à des investigateurs dont l'honorabilité et la valeur sont bien établies, MM. Reimers et Oxley, qui ont longuement étudié ces phénomènes (1).

A la suite d'un grand nombre de séances, ils ont été persuadés que deux formes matérialisées sous les noms de « Bertie » et de « Lily » étaient différentes entre elles et indépendantes du médium, parce que ces Esprits ont pu donner chacun, à maintes reprises, des moules de mains et de pieds matérialisés, qui reproduisaient toujours la même forme pour chaque Esprit; en second lieu, parce que ces matérialisations produisirent des moulages identiques en remplaçant le premier médium, Mme Firman, par un autre qui était le Dr Monck. (2) Voici comment M. Reimers raconte ces faits :

(1) Aksakof. Ouvrage cité page 139 et suiv. Voir aussi *Revue Spirite* — 1878 — page 65 et suivantes.

(2) « On obtint, dit M. Reimers, les mêmes phénomènes, avec l'aide de deux autres médiums : Le Dr Monck et le fils de notre médium habituel. » *Revue Spirite* — 1878 — page 71.

« Bientôt la force occulte commença à agir ; on entendit le clapotement de l'eau. Quelques minutes après, je fus sommé de me lever et d'étendre les mains dans une attitude courbée pour retirer les moules. Je sentis le contact d'un moule en paraffine, et le pied matérialisé s'en dégagea avec la rapidité de l'éclair en produisant un son bizarre, et laissant le moule entre mes mains. Ce même soir, nous obtînmes aussi les deux mains. *Les trois plâtres portent exactement les lignes et traits caractéristiques* des mains et des pieds de Bertie, comme je les avais observés quand les moules avaient été obtenus aux séances avec Mme Firman. »

Cette observation montre l'indépendance de la matérialisation vis-à-vis du médium ; en voici encore une autre preuve absolue, extraite d'un compte-rendu de M. Oxley relatif à une séance ultérieure (*Spiritualist*, 24 Mai 1878).

« Bientôt deux figures de femmes que nous connaissions sous les noms de « Bertie » et de « Lily » se montrèrent à l'endroit où les deux parties du rideau se touchaient, et, quand le Dr Monck passa sa tête à travers l'ouverture, ces deux figures apparurent au dessus du rideau tandis que deux figures d'hommes (« Milke » et « Richard ») l'écartaient des deux côtés et se faisaient également voir.

« Nous aperçûmes donc *simultanément le médium et quatre figures matérialisées* dont chacune avait des traits particuliers qui la distinguaient des autres figures, comme c'est le cas avec les autres personnes vivantes. Il va de soi que toutes les mesures de précaution avaient été prises pour empêcher toute supercherie et que nous nous serions aperçus de la moindre tentative de fraude. »

Il est utile de faire observer que les moulages provenant de Bertie ou de Lily sont de véritables pièces anatomiques. Nous ne sommes pas en présence d'imitations plus ou moins parfaites de membres humains, comme celles que produirait une action volontaire. C'est la nature elle-même qui se décèle avec toute sa complexité inimitable. M. Aksakof dit à cet égard (page 148) : « L'épreuve en plâtre du pied de Bertie que j'ai reçue de M. Oxley, présente également des particularités remarquablement convaincantes ; les creux formés par les orteils, au niveau de leur réunion avec la plante des pieds, ont dû nécessairement être comblés de paraffine et ont dû former des saillies verticales qui auraient été infailliblement brisées si le pied se fût retiré à la manière ordinaire ; or la forme des doigts est restée intacte. Autre circonstance significative : ce ne sont pas seulement les cavités et creux qui sont reproduits dans la perfection, mais les lignes sinueuses qui sillonnent la peau sont non moins nettement marquées sur la plante du pied — au nombre d'environ 50 par pouce, — ainsi que l'a constaté M. Oxley. »

Il semble donc bien établi par ces expériences que l'enveloppe fluidique

qui s'objective contient le plan organique d'un être vivant, jusque dans ses plus petits détails, et il paraît vraisemblable que si l'on pouvait obtenir des moulages ou des empreintes de toutes les apparitions, on retrouverait constamment ce caractère morphologique de l'organisme invisible.

Voici quelques faits qui établissent que cette opinion est fondée.

Alors même que le degré de matérialisation des êtres qui produisent les phénomènes n'est pas assez accentué pour être perceptible par l'œil, le commencement de tangibilité nécessaire à l'obtention de traces matérielles s'accuse par les mêmes détails anatomiques que lorsqu'il est complet. Dès que commence l'objectivation, mécaniquement, automatiquement, se montrent les propriétés fonctionnelles du périsprit.

L'astronome Zöllner (1) affirme que pendant une de ses expériences avec Slade, l'impression d'une main invisible fut produite dans un vase plein de fleur de farine, *avec toutes les sinuosités de l'épiderme distinctement dessinées*, l'observateur n'ayant pas perdu de vue les mains du médium, qui restèrent constamment sur la table. Cette main était plus grande que celle de Slade. Une autre fois, une empreinte durable fut obtenue sur un papier noirci à la flamme d'une lampe de pétrole. Slade se déchaussa immédiatement et montra qu'il n'y avait aucune trace de noir de fumée sur ses pieds, *l'empreinte avait quatre centimètres de plus* que le pied du médium. L'impression est celle d'un membre comprimé par une botte, car un doigt est si complètement recouvert par l'autre qu'il n'est plus visible. On ne peut attribuer ce dessin au double de Slade, c'est celui d'un être qui possède cette déformation caractéristique, conservée dans la forme fluidique. Le Dr Wolf (2) avec Mme Hollis, vit une main faire des évolutions rapides, se poser sur un plat contenant de la farine, puis se retirer après avoir secoué les particules adhérentes. « L'empreinte représentait la *main d'un homme adulte avec tous les détails anatomiques.* »

Le professeur Denton, inventeur du procédé de moulage à la paraffine, dans la première séance avec Mme Hardy, obtint quinze à vingt moulages de doigts de toute forme et de toute grandeur. Sur les plus grands ou sur ceux de dimensions normales, on voit *toutes les lignes, les creux et les reliefs* que l'on observe sur des doigts humains.» Le sculpteur O'Brien a examiné sept modèles en plâtre de mains matérialisées, il les trouve d'une « *merveilleuse exécution* » reproduisant tous les détails anatomiques ainsi que les inégalités de la peau, avec une finesse aussi grande que celle qu'on obtient par un moulage sur un membre humain, « mais il faut un moule à pièces, tandis que les modèles soumis à son examen ne portaient *aucune trace de sou-*

(1) Zöllner. *Wissenschaftliche Abhandlungen*. Volume II.
(2) Dr Wolf. *Startling facts*. Page 481.

dure et lui paraissaient sortir d'un moule sans soudure. » Ce rapport signale qu'un de ces moulages « ressemble singulièrement comme forme et comme grandeur » au moulage de la main d'un M. Henri Wilson, que M. O'Brien avait examiné peu de temps après le décès, en venant prendre le moulage en plâtre du visage (1). On voit dans cet exemple la conservation d'une certaine forme humaine nettement attestée. Le Dr Nichols fournit la même confirmation au sujet de la main de sa fille, obtenue par le même procédé. « Cette main, dit-il, n'a rien de la forme convenue que créent les statuaires. C'est une main purement naturelle, *anatomiquement correcte, montrant chaque os et chaque veine et les moindres sinuosités de la peau.* C'est bien la main que je connaissais si bien pendant son existence mortelle, que j'ai si souvent palpée quand elle se présentait matérialisée. »

Nous pourrions multiplier ces témoignages qui établissent que l'esprit a un organisme invisible dont la structure et la forme extérieure sont identiques à celle d'un corps terrestre, et certaines observations permettent même d'affirmer que cette ressemblance se poursuit pour tous les organes internes. Dans la célèbre description de Katie King donnée par M. Crookes, l'éminent observateur déclare que l'apparition a un pouls qui bat régulièrement 75, tandis que celui de Mlle Crook atteignit, peu d'instants après, 90, son chiffre habituel. En appuyant la tête sur la poitrine de Katie, on entendait un cœur battre à l'intérieur ; ses poumons étaient plus sains que ceux du médium. Que l'on voie dans Katie un dédoublement de miss Cook ou un esprit, l'apparition totalement matérialisée renferme un mécanisme interne absolument semblable à celui d'un vivant.

M. A. R. Wallace, dans une lettre à M. Erny, écrit (2) : « Quelquefois la forme matérialisée ne semble qu'un masque, incapable de parler ou de se rendre tangible à un être humain. Dans d'autres circonstances, *la forme a tous les côtés caractéristiques d'un corps vivant et réel* pouvant se mouvoir, parler, écrire même et chaude au toucher. Elle a « surtout une individualité et des qualités physiques et mentales tout à fait différentes de celles du médium. »

Dans une séance, à Liverpool, chez un médium non professionnel, M. Burns, éditeur du *Médium*, vit un esprit avec lequel il avait été longtemps en rapport, s'approcher de lui : « Il me serra la main chaleureusement, dit le narrateur, et avec tant de force *que j'entendis craquer une des articulations de ses doigts*, ainsi que cela arrive quand on se presse la main avec force. Ce fait anatomique était corroboré par le sentiment que j'éprouvais de tenir une main parfaitement naturelle. » M. le docteur Hitchman faisait partie de ce cercle,

(1) Spiritualist. 1876. Tome I, page 146.

(2) Erny. *Le psychisme expérimental.*

il dit dans une lettre adressée à M. Aksakof (1) : « Par le fait, je crois avoir acquis la certitude la plus scientifique qu'il soit possible d'obtenir que chacune de ces formes apparues était une individualité distincte de l'enveloppe matérielle du médium, car je les ai examinées à l'aide de divers instruments ; j'ai constaté chez elles *l'existence de la respiration, de la circulation, j'ai mesuré leur taille, la circonférence du corps, pris leur poids*, etc. »

Ces témoignages multiples, réitérés, se contrôlant mutuellement, ne permettent pas de douter que l'âme ne possède après la mort une substantialité qui contient les lois organogéniques du corps humain. Nous savons que la matière et l'énergie dont l'apparition a besoin pour se tangibiliser, sont fournies par le médium et quelquefois par les assistants ; des pesées faites sur certains sujets pendant les matérialisations, ont établi que les variations de poids du médium étaient liées synchroniquement au degré d'objectivation du fantôme (2). De plus, l'étude attentive des moulages décèle nettement que si LA FORME appartient à l'esprit, la matière provient du médium, car ces moulages présentent des particularités cutanées qui trahissent l'âge de ce médium. Ainsi donc, sans faire aucune hypothèse, en rapprochant simplement les faits de dédoublements des phénomènes de matérialisations, il apparaît clairement que l'âme, aussi bien pendant la vie qu'après la mort, est revêtue toujours d'une enveloppe substantielle, invisible normalement, impondérable, mais qui contient les lois biologiques qui président à l'organisation du corps humain.

Nous n'avons pas à rechercher ici quelle est cette substantialité, c'est pourquoi nous adoptons le mot de périsprit (de *peri* autour, *spiritus* l'esprit) qui ne préjuge en rien de sa nature. Ce qui est sûr, c'est que le périsprit n'est pas un produit du corps physique puisqu'il peut s'en détacher pendant la vie, qu'il survit à la destruction de l'organisme matériel et qu'il contient, après la mort, les lois organogéniques qui permettent de reconstituer momentanément un être humain. Dans les séances de matérialisations, nous assistons à une sorte d'incarnation temporaire, anormale, dont la durée est très courte : il nous est peut-être permis d'admettre que c'est le même phénomène qui se produit naturellement, lorsque chacun de nous vient au monde.

L'Être Humain

Importance physiologique du périsprit. — Puisque l'âme est absolument distincte du corps, et qu'elle lui survit, elle préexiste à la naissance, car les parents, — comme le médium pendant la matérialisation — ne fournissent que l'énergie vitale et la matière qui servira à constituer

(1) Ouvrage cité, p. 228.

(2) Aksakof. *Un cas de dématérialisation partielle du corps d'un médium.*

l'édifice corporel. Cette vue est confirmée par l'observation des phénomènes qui s'accomplissent pendant toute la durée de l'existence des êtres vivants. Ecoutons la grande voix de Claude Bernard proclamer cette nécessité d'une idée préconçue pour expliquer la formation de l'embryon (1) : « Nous voyons dans l'évolution de l'embryon apparaître une simple ébauche de l'être avant toute organisation. Les contours du corps et les organes sont d'abord simplement arrêtés, en commençant par les échafaudages organiques provisoires qui serviront d'appareils fonctionnels temporaires du fœtus. Aucun tissu n'est alors distinct. Toute la masse n'est alors constituée que par des cellules plasmatiques et embryonnaires. Mais dans ce canevas vital est tracé *le dessin idéal d'un organisme encore invisible pour nous, qui a assigné à chaque partie et à chaque élément, sa place, sa structure et ses propriétés.* Là où doivent être des vaisseaux sanguins, des nerfs, des muscles, des os, etc., les cellules embryonnaires se changent en globules de sang, en tissus artériels, veineux, musculaires, nerveux et osseux. »

Ailleurs, l'illustre physiologiste précise ainsi sa pensée : (2)

« Ce qui est essentiellement du domaine de la vie et qui n'appartient ni à la physique, ni à la chimie, ni à rien autre chose, c'est l'*idée directrice* de cette action vitale. Dans tout germe vivant il y a une idée directrice qui se développe et se manifeste par l'organisation. Pendant toute sa durée, l'être reste sous l'influence de cette même force vitale créatrice, et la mort arrive lorsqu'elle ne peut se réaliser... C'est toujours la même idée qui conserve l'être en reconstituant les parties vivantes, désorganisées par l'exercice ou détruites par les accidents ou les maladies. »

Ces appréciations sont d'autant mieux justifiées que les progrès de la chimie physiologique ont permis d'étudier d'une façon très exacte la composition du corps. On sait aujourd'hui, d'une manière certaine, que tous les tissus qui le composent sont sans cesse renouvelés. Les os qui paraissent si résistants sont perpétuellement soumis à un changement interne, qui se montre visiblement, si on a soin de colorer la matière des aliments. Le travail d'évolution physiologique échappe entièrement aux yeux de l'homme non prévenu ; ce n'est que par des modifications affectant l'extérieur qu'il se révèle. Or, il faut un long intervalle pour qu'elles deviennent apparentes. Entre deux époques assez voisines, les hommes ne peuvent ni ne savent discerner les effets de ce travail intime et continu ; ils s'imaginent être restés les mêmes dans leur totalité ; de là naît chez eux le sentiment de l'identité personnelle.

(1) Cl. Bernard. *Les phénomènes de la vie.*
(2) Cl. Bernard. *Introduction à la médecine.*

Mais lorsque la comparaison se fait entre deux dates éloignées, à trente ans de distance, par exemple, les modifications éprouvées par le corps apparaissent avec une netteté irrécusable ; il faut se rendre à l'évidence : il n'est que trop certain qu'on a changé radicalement. C'est lentement, invisiblement que se produisent ces transformations. Il n'est pas une manifestation vitale qui ne corresponde à une destruction organique. Quand chez l'homme et chez l'animal un mouvement quelconque s'exécute, une partie de la substance active du muscle se brûle et se détruit ; quand la sensibilité et la volonté se manifestent, les nerfs s'usent ; quand la pensée s'exerce le cerveau se consume. On peut dire que *jamais la même matière ne sert deux fois à la vie.* Lorsqu'un acte est accompli, la parcelle de matière vivante qui a servi à le produire n'est plus. Si le phénomène reparaît, c'est une matière nouvelle qui lui a prêté son concours.

L'usure organique est toujours proportionnée à l'intensité des manifestations vitales. L'altération matérielle est d'autant plus profonde ou considérable, que la vie se montre plus active. La désassimilation rejette de la profondeur de l'organisme des substances d'autant plus oxydées par la combustion vitale, que le fonctionnement des organes a été plus énergique. Les oxydations ou combustions engendrent la chaleur animale, donnent naissance à l'acide carbonique qui s'exhale par le poumon, et à différents produits qui s'éliminent par les autres émonctoires de l'économie. Le corps s'use, éprouve une perte de poids qu'il faut réparer par l'alimentation (1).

L'urine, la sueur et l'haleine sont les véhicules qui transportent au dehors les déchets vitaux. Ces trois fonctions résument le total des pertes que l'homme fait chaque jour par la désassimilation. En prenant le chiffre de 1500 grammes pour l'urine, chiffre donné par Vogel (2) qui se décompose en 1440 grammes d'eau et 60 grammes pour les parties dissoutes : urée, urates, phosphates, etc. (3) on aura le compte suivant :

1° Urine...............	1500 grammes	
2° Sueur...............	1000 —	(4)
3° Haleine.............	500 —	
Total......	3000 grammes	

Puisque l'homme perd, chaque jour, environ trois kilogrammes de matières incorporées, il est obligé de les remplacer, chaque jour, par trois kilogrammes d'aliments solides et liquides.

En une année, il aura perdu 3 x 365 = 1095 kilogrammes, qu'il aura

(1) Cl. Bernard. *La science expérimentale,* p. 188.

(2) Ferrière. *La matière et l'énergie,* page 160 et suiv. Nous résumons son argumentation.

(3) Littré. *Dictionnaire de médecine,* article : *Urine.*

(4) Robin. *Traité des humeurs,* p. 621, 625.

remplacés par un nombre égal de kilogrammes d'aliments liquides et solides. Voyons le poids total de matière qui a passé dans son corps pendant son existence. Pour simplifier le problème et laisser de côté les variations en plus ou en moins de la jeunesse et de la vieillesse, on peut supposer que la vie de l'homme correspond à 40 années, pendant lesquelles l'équilibre de l'échange est de 1095 kilogrammes de matière par an. Il s'ensuivra que, pendant toute son existence, l'homme aura reçu 1095 x 40 = 43800 kilogrammes de substances diverses. A ces 43800 kilogrammes, il faut ajouter les 75 kilogrammes que pèse le corps de l'homme à l'âge viril, puisque, par hypothèse et pour simplifier, nous avons pris l'homme à l'âge adulte. On aura donc en tout 43.875 kilogrammes, ou en chiffres ronds 44.000 kilogrammes.

Ainsi, de la naissance à la mort, c'est-à-dire durant son existence entière, chaque homme rend successivement et par fractions à la terre, environ 44.000 kilogrammes de substances minérales qu'il lui avait, par fractions, et successivement empruntées. En définitive et en dernière analyse, qu'est-ce donc qu'un corps humain? C'est une *forme* dans laquelle ont passé les 44.000 kilogrammes de matière. Qu'on ne s'y trompe pas, ce fait n'est explicable que par la connaissance du périsprit. S'il n'y avait pas en nous un moule fixe, stable, qui ne change pas, on ne pourrait comprendre comment l'enveloppe charnelle peut conserver son type organique, au milieu de ce torrent de matière fluente. Il ne faut pas ici d'équivoque sur le sens du mot stable, appliqué au périsprit. Voyons comment il doit être interprété.

Lorsqu'on compare l'état du corps : visage, corpulence, chevelure, stature que l'on a à cinquante ans, avec celui que l'on avait à vingt ans, tel que le représente un portrait fidèle ou une photographie, on est impressionné par les modifications profondes qui se sont produites. Si l'on remonte jusqu'à l'âge heureux où l'on avait dix ans, les changements apparaissent bien autrement énormes ! Et cependant, en regardant de près les portraits, on démêle sans grandes difficultés dans les traits de l'enfant et dans ceux de l'adolescent, l'origine de la physionomie de l'homme de cinquante ans. L'évolution qui s'est faite continuellement s'est donc maintenue dans des limites définies ; ces bornes sont celles qu'impose *la forme*, abstraction faite des molécules composantes, c'est-à-dire ce qu'en un mot on appelle le *type*.

Eh bien, qui doutera un instant de la réalité de l'existence de l'âme, lorsqu'on lui montrera précisément ce type en dehors des limites du corps? Les cas cités précédemment, sont autant de preuves irrécusables de cette forme de l'âme, indépendante des molécules charnelles, qui ne sont pour

elle qu'un manteau changeant, mais formé toujours de matériaux semblables ; un flux qui l'incorpore, et dans lequel elle se matérialise momentanément. C'est bien cette forme indestructible que l'on retrouve après la mort, car elle ne dépend pas du corps physique, elle préexistait à la matière vivante et elle subsistera alors que la vie sera éteinte dans cette enveloppe Le périsprit peut être grossièrement comparé à un récipient dans lequel de l'eau passerait sans séjourner; constamment une partie du liquide s'écoule, et de l'extérieur une quantité égale vient remplacer celle qui a disparu. Dans le corps humain, au lieu d'eau, c'est de la matière qui circule, or si nous conservons notre individualité intellectuelle, c'est qu'elle n'est pas attachée à cette substance instable qui a été renouvelée des centaines de fois, c'est qu'elle réside dans ce qui est constant : dans l'âme et dans son enveloppe. Mais, dira-t-on, si le périsprit est immuable, pourquoi ces changements dans l'aspect extérieur ? D'où provient l'évolution que l'on constate de la naissance à la mort? Je crois qu'il faut l'attribuer à l'énergie vitale, quantité finie, qui va sans cesse en diminuant jusqu'à l'extinction finale.

Le principe d'activité qui nous fait vivre est une somme restreinte d'énergie qui s'épuise par son emploi même. De la conception à la mort, la puissance qui construit et répare l'organisme va toujours en diminuant. Alors que, durant les neuf mois de la gestation, l'ovule fécondé augmente en poids plus d'un million de fois, le nouveau-né gagne seulement le triple la première année, un sixième la seconde, puis de moins en moins les suivantes. De trente à quarante ans le corps reste stationnaire. Il diminue ensuite de poids jusqu'à la fin.(1) Comme des projectiles mus par une impulsion brusque, les êtres lancés dans la vie ont au début leur maximum de force vive. Ils la perdent ensuite peu à peu à surmonter des résistances, et, quand ils l'ont toute dépensée, leur course s'arrête. Au moment de l'incarnation, le périsprit fixe en lui la force qui émane des progéniteurs. C'est elle qui va mettre son mécanisme fonctionnel en mouvement et qui sera la source de son activité ; c'est donc à l'intensité variable de cette force qu'est due l'évolution. Pendant la vieillesse, le périsprit a toujours les mêmes propriétés, mais elles s'exercent plus faiblement à mesure que le principe d'animation diminue.

A ceux qui ne comprendraient pas comment une substance aussi raréfiée que le périsprit est capable de contenir des lois qui se traduisent par le dessin de l'être vivant, on me permettra de signaler une analogie. Examinez un fantôme magnétique, il est obtenu au moyen d'un électro-

(1) Bourdeau. *Le problème de la mort.* page 302.

aimant dont les pôles sont les extrémités. Autour de ces deux foyers, la limaille de fer s'est rangée suivant les lignes que l'on aperçoit aussitôt que le courant électrique a passé dans les spires de l'électro-aimant. Donc l'électricité, force impondérable, a déterminé dans le fer doux de l'électro-aimant la naissance de la force magnétique et celle-ci a rangé, sans contact direct de l'appareil, les molécules de la limaille de fer dans l'ordre où nous les voyons. Tout le temps que dure le passage du courant, l'arrangement de ce dessin se maintient ; mais lorsque la force électrique s'épuise, le moindre choc extérieur détruit la figure ainsi formée. Celle-ci est variable dans ses dispositions, suivant que l'on produit des points conséquents ou que les pôles sont plus ou moins contournés. Si nous assimilons le périsprit à un électro-aimant, possédant par différenciation des pôles très nombreux, nous pouvons imaginer que chacun des grands systèmes de l'organisme correspond à l'un de ces pôles. Le cœur, avec le réseau des veines et des artères, sera dessiné de cette manière. Les poumons, les systèmes nerveux, osseux, etc., seront les lignes de force de cet organisme fluidique, et l'on peut comprendre que la matière a beau se renouveler, elle est toujours obligée de se ranger dans l'ordre qui lui est assigné par ce canevas vital, comme dans le fantôme magnétique les grains de la limaille de fer pourront être changés sans relâche, sans que le spectre magnétique se modifie, du moins tant que le courant électrique conserve la même intensité. Il est certain que cette comparaison est en quelque sorte schématique, car le périsprit est constitué par un état de la matière, bien différent de celui du fer de l'électro-aimant, et les actions qui s'y exercent sont très complexes, mais du moins, c'est une vue très nette, suivant moi, du genre d'action produite.

Quelle que soit la valeur de la comparaison précédente, ce qui est bien établi, c'est que le Spiritisme apporte une conception tout à fait nouvelle : celle que les lois organogéniques de l'être humain résident dans l'enveloppe fluidique. Elles y sont à l'état latent lorsque l'âme habite l espace ; elles ne deviennent actives que lorsqu'elles sont actionnées par la force vitale. Celle-ci transmet les modifications congénitales de l'hérédité, qui viennent modifier les caractères secondaires du type fludique apporté par l'esprit. On peut dire que l'intensité de leurs manifestations est proportionnelle à celle de l'énergie vitale. De là vient l'activité formidable du début de l'être vivant, puis vers la fin de l'existence, la décrépitude, l'affaissement de la machine organique. Ainsi principe animique, périsprit et force vitale, sont des facteurs indispensables à tout être animé : homme, animal ou plante.

Rôle psychologique du périsprit. — Nous savons qu'après la mort l'âme conserve le souvenir des événements terrestres et que cette mémoire suppose l'existence d'une sorte de substantialité ; nous avons vu que le périsprit est normalement invisible, impondérable, qu'il ne se détruit pas comme le corps physique, c'est donc lui qui est le gardien de la mémoire. Sans préjuger en rien de la véritable nature de ce corps spirituel, nous sommes conduits à supposer, à cause de ses caractères d'invisibilité et d'impondérabilité, qu'il est formé par une sorte de matière extrêmement raréfiée, dont le mouvement vibratoire moléculaire doit être très rapide, puisque l'on admet généralement que les différents états solides, liquides, gazeux, radiants ne sont que les termes éloignés d'une série de changements physiques, attribuables à la quantité de force vive renfermée dans chaque molécule.

La sensation. — Pendant la vie, le périsprit étant interposé entre l'âme et le corps, toutes les sensations le traversent pour arriver à la conscience, de même que toutes les opérations intellectuelles et volontaires y laissent aussi leur trace, car rien ne se perd dans la nature. Toute force qui agit sur un corps, se transforme peut-être, mais se retrouve *tout entière* dans le corps qui a subi l'action. Celui-ci est modifié dans un certain sens ; le périsprit doit donc enregistrer les modifications successives qu'il subit, et comme il est permanent, c'est en lui que s'incrustent toutes les sensations, les pensées et les volitions de l'être pendant sa vie terrestre.

Quelle est l'espèce de modification produite dans l'enveloppe éthérée ? Je vais essayer de montrer qu'elle est de nature dynamique.

Toute sensation visuelle, auditive, tactile ou gustative, est déterminée, à l'origine, par un mouvement vibratoire de l'appareil récepteur. Le rayon lumineux qui impressionne la rétine, le son qui fait vibrer le tympan, l'irritation des nerfs périphériques de la sensibilité, toutes ces excitations se traduisent par un mouvement différent, suivant la nature et l'intensité de l'excitant. Cet ébranlement se propage le long des nerfs sensitifs et, après un certain trajet dans le cerveau, aboutit, suivant la nature de l'irritation, *à un territoire spécial de la couche corticale*; là, ce mouvement donne naissance à la perception. Nous touchons ici au point obscur, car aucun philosophe, aucun naturaliste n'a pu expliquer ce qui se passe alors.

Les uns, comme Luys, disent que la force s'exalte, se spiritualise, ce qui ne signifie rien du tout. sans le périsprit qu'il ne connaît pas ; d'autres se contentent de dire que la perception appartient au système nerveux psychique, lorsqu'il est modifié d'une certaine manière ; c'est doter la matière des facultés de l'âme, ce que nulle induction ne peut justifier. La cellule ner-

veuse est l'élément qui reçoit, emmagasine et réagit. Est-ce par vibration, comme une corde qui oscille quand on la déplace de sa position d'équilibre, ou bien le phénomène réside-t-il dans une décomposition chimique de son protoplasma ? La question n'est pas résolue ; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'un changement dynamique est intervenu ; dès lors, la force vitale a été modifiée dans un certain sens, elle a pris un rythme vibratoire spécial, celui-ci s'est communiqué au périsprit, c'est à ce moment que, si l'attention est éveillée, se produit le phénomène de la perception (1).

La mémoire psychique. Le mécanisme de la pensée, pendant la vie, est lié à une certaine usure du cerveau, comme le montrent l'élévation de température des couches corticales pendant le travail mental, et l'augmentation des résidus, excrétés sous forme de sulfates et de phosphates. (Byason, Skiff). Le périsprit étant le substratum de l'organisme, subit des modifications concomitantes, de sorte qu'il contient réellement, sous forme de mouvements, toutes les modalités de l'activité spirituelle. Ainsi une plaque photographique, touchée par la lumière, garde perpétuellement, par une réaction chimique fixe et indélébile, la trace de l'excitation lumineuse. Sur cette plaque, une série d'images peuvent être fixées ; quel qu'en soit le nombre, les dernières se superposant sans cesse sur les précédentes n'effaceront pas leur image, ce ne sera pas la destruction, l'anéantissement des images premières.

Cette analogie est encore assez lointaine car, dans la réalité, le périsprit n'est pas une substance solide, de sorte qu'il peut enregistrer des millions d'impressions avec plus de facilité que la plaque collodionnée, qui est figée dans un état moléculaire stable. Le fait essentiel, c'est la conservation indélébile des sensations. Comme le dit le professeur Richet : (2) « De même que dans la nature il n'y a jamais perte de la force cosmique, mais seulement transformation incessante, de même rien de ce qui

(1) Le professeur Huxley, dans son discours de Belfast en 1874, dit :

« Il est hors de doute que ces mouvements qui donnent lieu à la sensation laissent dans le cerveau des modifications de sa substance répondant à ce que Haller appelait *vestigia rerum*, et que le grand penseur Hartley nommait *vibratiuncules*. La sensation passée laisse derrière elle des molécules cérébrales propres à la reproduire, des molécules *sensigènes*, pour ainsi dire, qui constituent le fondement physique de la mémoire. » Le célèbre naturaliste émet ici une simple hypothèse. Personne n'a jamais vu les molécules sensigènes, alors que nous voyons le périsprit et que nous savons qu'il existe après la mort ; il est le cerveau fluidique de l'esprit, il est donc logique de lui confier la conservation de la mémoire, plutôt qu'aux molécules physiques perpétuellement changeantes.

(2) Richet. *Origines et modalités de la mémoire.* Revue philosophique. Juin 1896.

ébranle l'esprit de l'homme n'est perdu. C'est, à un point de vue différent, la loi de la conservation de l'énergie. Les mers frémissent encore du sillage des vaisseaux de Pompée, car l'ébranlement de l'eau ne s'est pas perdu : il s'est modifié, diffusé, transformé en une infinité de petites ondes, qui se sont à leur tour changées en chaleur, en actions chimiques ou électriques. Pareillement, les sensations qui ont ébranlé mon esprit, il y a vingt ans, il y a trente ans, ont laissé leur trace en moi, alors que cette trace me soit à moi-même inconnue. Alors même que je ne puis en évoquer le souvenir, ignoré de moi-même et inconscient, je puis affirmer que ce souvenir n'est pas éteint, et que ces vieilles sensations, infinies en nombre et en variété, ont exercé sur moi une influence tout à fait puissante. »

L'expérience confirme ces enseignements, puisque l'on peut, chez certains sujets hypnotiques, réveiller successivement toutes les phases de leur vie antérieure, quand bien même elles seraient tout à fait oubliées à l'état normal (1). Cette résurrection d'un passé disparu pour la conscience ordinaire montre que rien ne se perd. Mais comment peut-il renaître ? Pour comprendre ce qui se passe, il faut savoir comment et quand a lieu la perception.

Pour qu'une sensation soit perçue, autrement dit pour qu'elle devienne un état de conscience, deux conditions sont indispensables : 1° *l'intensité*, 2° *la durée*.

L'intensité est un facteur d'un caractère très variable, mais il faut cependant que la sensation ait un minimum de force pour que la perception se produise. Nous n'entendons pas les sons qui sont trop faibles, nous n'apprécions pas les saveurs qui n'ont pas une certaine importance. C'est parce que les perceptions ne gardent pas constamment la même intensité qu'elles diminuent insensiblement, jusqu'à n'être plus suffisamment intenses pour rester présentes à l'esprit ; alors elle tombent « au dessous du seuil de la conscience » comme le dit M. Ribot (2).

La durée. — Le temps nécessaire pour qu'une sensation soit perçue, autrement dit, pour que l'esprit prenne connaissance de la sensation, a été mesuré pour les sensations visuelles, auditives et tactiles. Bien que les résultats soient très divers, suivant les expérimentateurs, suivant les personnes, suivant la nature des actes psychiques étudiés, il est du moins établi que chaque opération intellectuelle requiert une durée appréciable, et que la prétendue vitesse infinie de la pensée n'est qu'une métaphore.

(1) *Binet. Les altérations de la personnalité*, page 237 et suiv.

(2) Ribot. *Les maladies de la mémoire*, page 22 et suivantes.

Ceci posé, il est clair que toute modification sensorielle dont la durée est inférieure à celle que requiert l'action psychique, ne peut éveiller la conscience, elle s'enregistre sans que l'âme en soit avertie.

Pendant toute notre existence, les sensations et les pensées se gravent donc en nous avec une puissance qui dépend de l'intensité et de la durée des causes qui déterminent ces pensées et ces sensations ; mais elles ne restent pas dans le champ de la conscience ; elles disparaissent momentanément pour faire place à d'autres, en un mot elles deviennent inconscientes, à mesure que l'intensité et la durée diminuent.

Donc, depuis la naissance, notre âme se crée une immense réserve de sensations, de volitions, de pensées. Chaque spectacle que nous contemplons, chaque livre que nous lisons, chaque conversation entendue laisse en nous une empreinte indélébile ; les idées se lient et s'enchaînent par la loi de l'association, qui a lieu aussi bien entre les sensations et les perceptions, qu'entre les idées ; le territoire où se cantonnent, sous forme de mouvements, ces matériaux sans nombre, est le périsprit. C'est là que toutes ces acquisitions sont inscrites, elles co-existent sans se confondre, sans se mélanger les unes aux autres ; elles constituent la bibliothèque vivante de chaque être sensible. Ce trésor que l'on nomme l'inconscient, est une sorte de phonographe-cinématographique naturel, qui fonctionne sous l'action de la volonté.

Lorsque l'esprit veut puiser dans cette réserve, il est, le plus souvent, obligé de faire un effort pour se rappeler. C'est qu'il faut qu'il restitue à ces états psychiques sous-conscients, le même rythme vibratoire qu'au moment où ils se sont produits, afin de les revivifier. Comment y parvenir ? L'expérience nous enseigne que l'attention a pour résultat d'augmenter la puissance du mouvement dans un muscle (1). Lorsque, par la volonté, nous concentrons notre pensée sur un souvenir, nous envoyons dans sa direction une série d'influx successifs qui ont pour objet de rendre aux cellules, et par conséquent au périsprit, le même mouvement vibratoire qu'il possédait au moment où il a été enregistré consciemment, c'est-à-dire perçu. Cette répétition d'une excitation, en amenant une sorte de congestion dans l'organe matériel, avec suractivité fonctionnelle, produit, même au-dessous des limites de la conscience, une sorte d'attention passive ; après une série d'excitations de même intensité, dont les premières n'étaient pas senties, la réminiscence devient nette, alors que tout à l'heure elle faisait complètement défaut. Il est facile de comprendre comment de l'inconscient psychique on peut passer à l'inconscient organique au moyen de la même théorie.

(1) Ferré. *Sensation et mouvement*, page 83 et suivantes.

La mémoire organique. — Le vrai type de la mémoire organique doit être cherché dans ce groupe de faits que Hartley avait si heureusement nommé *actions automatiques secondaires*, par opposition aux actes automatiques innés. Ces actions automatiques secondaires ou mouvements acquis, sont le fond même de notre vie journalière. Ainsi la locomotion qui, chez beaucoup d'espèces inférieures, est un pouvoir inné, doit être acquise chez l'homme, en particulier ce pouvoir de coordination qui maintient l'équilibre à chaque pas, par la combinaison des impressions tactiles et visuelles (1).

D'une manière générale, on peut dire que les membres de l'adulte et ses organes sensoriels ne fonctionnent si rapidement que grâce à cette somme de mouvements acquis et coordonnés qui constituent, pour chaque partie du corps, sa mémoire spéciale, le capital accumulé sur lequel il vit et par lequel il agit, tout comme l'esprit vit et agit au moyen de ses expériences passées. Au même ordre appartiennent ces groupes de mouvements d'un caractère artificiel qui constituent l'apprentissage d'un métier manuel, les jeux d'adresse, les divers exercices du corps, etc. Il est facile de constater par l'observation que la mémoire organique, celle qui nous sert dans la danse, la nage, l'équitation, le doigté des instruments de musique, le patinage, etc., ressemble en tout à la mémoire psychologique, sauf un point : l'absence de conscience.

« Lorsqu'un enfant apprend à écrire, dit Lewes, il lui est impossible de remuer sa main toute seule ; il fait mouvoir aussi la langue, les muscles de la face et même de son pied. Il en vient, avec le temps, à supprimer les mouvements inutiles. » Tous, quand nous essayons pour la première fois un acte musculaire, nous dépensons une grande partie d'énergie superflue, que nous apprenons graduellement à restreindre au nécessaire. Par l'exercice, les mouvements appropriés se fixent à l'exclusion des autres. Il se forme dans le périsprit des mouvements secondaires qui, en s'associant aux mouvements moteurs primitifs, deviennent plus ou moins stables, suivant la répétition plus ou moins fréquente des mêmes actes, et si ceux-ci sont très souvent réitérés, qu'ils puissent se faire avec une rapidité toujours plus grande, ils arrivent à employer un temps si court que le minimum exigible — d'intensité et de temps — pour que l'effort soit perçu n'est plus atteint, l'acte est devenu inconscient.

Somnambulisme naturel ou provoqué. — Nous avons vu, par les expériences de M. de Rochas, que les manœuvres magnétiques ont pour but de dégager l'âme et le périsprit du corps, c'est-à-dire d'augmenter l'énergie radiante du périsprit, ou plus exactement, de lui permettre

(1) Ribot. *Les maladies de la mémoire,* page 6 et suivantes.

de reprendre une partie de son mouvement vibratoire naturel, de celui qu'il possède lorsqu'il est complètement dégagé du corps. Il est facile de comprendre que toutes les sensations perçues pendant ce dégagement seront enregistrées par le périsprit avec un *tonus* vibratoire différent de celui de l'existence normale. Il se constituera une seconde mémoire avec des minima de temps et de durée, nullement semblables à ceux de la vie ordinaire, de sorte qu'en se réveillant, l'âme du sujet ne pourra se souvenir de tous les événements psychiques survenus pendant son état somnambulique.

Mais le dégagement de l'âme est loin d'être toujours identique pour le même sujet. Il y a des degrés nombreux dans cette extériorisation ; de là les successifs sommeils somnambuliques nommés les états profonds de l'hypnose, séparés et caractérisés par des mémoires spéciales. Il est évident que la mémoire devient de plus en plus étendue à mesure que l'amplitude du mouvement moléculaire périsprital augmente, de sorte que la dernière connaît toutes les autres. Le phénomène inverse a lieu lorsque le sujet revient à l'état normal. Le champ de la mémoire se rétrécit par suite des zones successives qui repassent dans l'inconscient, à mesure que l'amplitude de mouvement diminue.

Il n'est donc pas nécessaire, pour l'explication de ces états de conscience variés, d'imaginer des personnalités inconnues les unes des autres et agissant chacune pour soi, sans lien défini avec les autres. C'est toujours la même individualité qui se manifeste, puisqu'elle possède, à son maximum de puissance, toutes les mémoires fractionnaires. Les différences que l'on constate dans le caractère que montrent ces personnalités somnambuliques, sont dues aux sensations, aux idées, aux jugements spéciaux à chacune d'elles ; mais c'est toujours avec le fond commun de l'individualité qu'elles sont construites. S'il m'était permis d'emprunter à la chimie un de ses termes, je dirais que les différentes personnalités somnambuliques ne sont que *des états isomériques de l'individualité*.

La nature nous offre des exemples de ces divisions absolues dans la mémoire. Les cas célèbres de la malade de Mac Nisch, de Félida, de Mlle R. L. de Louis V, etc., sont des phénomènes spontanés que les observations sur les hypnotiques expliquent fort bien.

(La fin au prochain numéro). GABRIEL DELANNE.



LA

Réalisation de l'Humanité-une
PAR L'AMOUR



L'*Humanité-une*, par l'*Amour*, est le But idéal et très précis que le *Congrès de l'Humanité* se propose de faire sentir, entrevoir aux hommes.

Comment l'Humanité passera-t-elle de ses Dissonances actuelles à cette Consonance idéale qui fera de tous les cœurs un seul cœur, de toutes les âmes, une seule âme ?

Par quel processus naturel, invincible, tendra-t-elle vers cette *Harmonie sublime* et progressivement la réalisera ?

Par l'*Harmonie* des *Nations* modernes ou l'*Internationalisme pur*, pouvons-nous répondre, sans hésiter.

L'Evolution doit se faire par des étapes ; et chacune de ces étapes est riche en enseignements et fruits de toute nature.

L'*Internationalisme* est un mot juste et bon, puisqu'il signifie nettement : la Vie *entre les Nations*, Vie de rapports harmonieux entre les Nations harmonieuses en elles-mêmes.

Malheureusement, on entend ce mot habituellement dans le sens d'*Anti-Nationalisme* qui est exactement son contraire, qui en diffère autant que la Lumière des Ténèbres.

C'est un mot qu'il faudrait réhabiliter dans l'intérêt même de l'Harmonie des hommes et de la clarté dans leurs concepts.

Ne nous arrêtons pas d'ailleurs à un mot, quel qu'il soit.

Disons que l'Unité se réalise progressivement par les *Harmonies progressives* — si chères au sympatique directeur de l'*Humanité-intégrale*, M. Chaigneau — et que la clef de toute harmonie, de toute *Vie vraie*, par suite, de toute unité partielle et de la grande *Unité suprême*, est l'*Amour*.

Ce divin Amour vient aujourd'hui dire aux hommes : Vous avez conquis la Famille ; puis la Province, l'Harmonie de ces Familles ; puis, la *Nation*, l'Harmonie de ces Provinces. Un effort, un dernier, un suprême effort, et vous allez conquérir l'*Humanité-une*, qui est l'Harmonie des Nations telles qu'elles existent aujourd'hui. Ceci pour commencer.

Puis dans cette *Harmonie planétaire*, les Nationalismes se fondront tout doucement pour devenir comme les Provinces dans la Nation française par exemple. C'est alors que la Terre vivra dans l'allégresse. C'est alors qu'il fera bon de vivre, que toutes les âmes s'épanouiront et parfumeront, ainsi que des fleurs ravissantes, jusqu'au ciel même.

Il est bon de contempler quelquefois, par avance, cette idéale humanité, ce *Règne féerique* de l'Amour sur terre, afin de puiser dans cette contemplation même, la Vie intime, le Verbe et la Puissance, d'y conduire toute l'humanité actuelle, si malheureuse encore, mais si remplie d'espérance et si riche d'avenir.

Que nulle tempête finale ne nous effraye, ne nous désarme !

La grande puissance qui déroule les Mondes innombrables dans les Espaces infinis, dans l'Eternel, saura conduire notre petite terre durant tout le cours de sa destinée.

Aux temps de la Lumière et de l'Amour, qui sont très proches, tout s'expliquera. tout se verra dans la sagesse infinie.

Notre terre, à son tour, *dans un extrême bonheur, dans une joie pure, immense*, dans un *Ravissement indicible*, chantera l'ÉTERNEL HOSANNAH. Dans un transport d'Amour sans mélanges, elle redira la gloire du *Père céleste* qui est le cœur de tous les mondes .le principe et la fin de toutes créatures et de toutes choses.

AMO.

PLUSIEURS CAS
De matérialisations de fleurs

(Extraits du "PAYS DES OMBRES" par Mme d'Espérance).

Les cas d'apports de fleurs, décrits par les auteurs ou cités dans les revues spéciales, sont très nombreux et beaucoup ont été contrôlés avec un soin qui ne laisse rien à désirer. Si nous donnons aujourd'hui la traduction des deux chapitres que Mme d'Espérance a consacrés, dans son *Pays des Ombres,* au récit de phénomènes de cet ordre, survenus en sa présence à deux époques assez éloignées l'une de l'autre, ce n'est pas seulement parce qu'ils sont très remarquables en eux-mêmes et se sont produits sous les yeux d'hommes dont le témoignagne a le plus grand poids. Nous avons cru qu'ils nous offraient, par la variété de leurs détails, une excellente occasion d'étudier le phénomène dans ses divers modes de production; de réfuter certaines théories manifestement erronées et, enfin, de les rapprocher de ces faits observés si fréquemment dans l'Inde en présence des Fakirs et qui ne constituent qu'une forme particulière de matérialisation.

Voici les principales conditions dans lesquelles ces apports se sont présentés :

1° Des fleurs sont lancées dans une chambre close, pendant une séance obscure et tombent sur les meubles ou les genoux des assistants ; ou bien elles se forment *instantanément*, à une lumière suffisante, dans un verre d'eau ou un vase de capacité plus considérable, qui s'en trouve tout à coup rempli. Le fantôme qui les distribue leur donne instantanément les formes et les couleurs que demandent les assistants ; c'est ainsi que Mme d'Espérance reçoit une rose noire.

Dans ce cas, il faut admettre que l'agent invisible n'emprunte à des plantes médiums que les éléments végétaux, auxquels il donne les formes et couleurs qu'il veut.

2° Des tiges, fleuries ou non, sont prises dans un champ ou un jardin. Fluidifiées, elles sont introduites dans une salle de réunion parfaitement fermée et reconstituées *instantanément* dans leur forme primitive, sans aucun changement et portant même encore parfois des gouttes de rosée. Dans certains cas la surface de section de la tige portait les traces de l'agent (le feu) qui les avait séparées de la plante mère.

3° Une plante entière se développe *graduellement*, mais en peu de minutes, sous les yeux des assistants, dans un mélange d'eau et de sable ordinaire. On voit les bourgeons s'allonger, les feuilles grandir, les boutons se nouer, puis s'épanouir. La plante peut être permanente, restant entre les mains de celui auquel elle a été offerte et vivant encore plusieurs mois. Dans le premier cas de Mme d'Espérance, la tige de l'Ixora portait les cicatrices laissées par la chute des feuilles des années précédentes et une feuille présentait une plaie cicatrisée depuis peu de temps.

Ce fait, observé par Messieurs Reimers, Oxley et Sellin, ainsi que par les membres ordinaires du cercle, au total plus de 20 personnes, a été, sur la demande de M. Aksakof, analysé par M. Sellin dans une lettre que nous reproduisons plus loin. On verra que cet observateur incline à admettre la supercherie du fantôme, qui aurait introduit subrepticement une graine ou un rameau dans le mélange d'eau et de sable, (il ne dit pas où il aurait pu se les procurer) et aurait provoqué leur développement au moyen d'une force inconnue. Il invoque, à l'appui de son hypothèse, des expériences avec l'électricité faites par M. Reimers. Mais aucune expérience n'a jamais montré l'électricité jouant un rôle rappelant, même de très loin, ce cas de développement en quelques instants d'une plante complète portant les signes irrécusables d'un âge déjà avancé.

Ce qui a fait admettre cette hypothèse par M. Sellin est probablement le développement non instantané et les quelques points de ressemblance avec ce qui se passe dans l'Inde sous l'influence des Fakirs.

L'histoire du *Lys d'or* va nous montrer que le temps consacré au déve-

loppement ne change en rien la nature du phénomène, qui n'est toujours qu'un apport.

4° Une plante entière se forme *graduellement* sous les yeux des assistants (dans le cas de Mme d'Espérance il s'agit du *Lilium auratum* et parmi les assistants se trouvent Messieurs Aksakof et Boutlerow) ; puis, après un temps variable, elle disparaît *instantanément,* sans laisser la moindre trace même dans la terre où ses racines ont vécu quelque temps. Si l'esprit a pu l'enlever aussi subitement et la dématérialiser, n'est-il pas évident qu'il aurait pu tout aussi bien la reconstituer instantanément, comme il le faisait pour des tiges plus ou moins importantes ?

Pourquoi l'une des plantes est-elle restée, tandis que l'autre a été reprise ? S'il faut en croire Walter, le Lys avait un propriétaire, en Egypte, auquel il a dû être restitué ; d'où nous pouvons inférer que l'Ixora. enlevé sans doute en plein champ, n'en avait pas et a pu rester entre les mains de M. Oxley, sans causer de préjudice à qui que ce soit. Cette raison n'est nullement inadmissible et concorde parfaitement avec tout ce qui nous est communiqué à propos d'autres apports, spécialement de matières précieuses.

5° Enfin, comme le font les Fakirs, une graine apportée par une personne quelconque est déposée au sein d'un terreau *spécial*, préparé et pétri par le médium. Celui-ci fait des évocations et au bout de quelques heures la graine germe et donne naissance à une plante qui pousse sous les yeux des assistants. De nombreux voyageurs attestent le fait et nous ne croyons pas qu'il puisse être mis en doute. Les Fakirs attribuent le résultat à l'intervention des esprits qu'ils évoquent, et ici encore ils me semblent être dans le vrai. Aucune force naturelle actuellement au pouvoir des hommes ne pourrait produire de tels résultats, et malgré les circonstances toutes spéciales qui les différencient des cas précédents, ce ne sont bien encore que des phénomènes de matérialisation.

Voici maintenant les récits de Mme d'Espérance.

L'Ixora Crocata

J'ai reçu un jour une lettre de M. Oxley, de Manchester, si généralement connu, et de deux Allemands également distingués, me demandant l'autorisation d'assister à une de nos séances. Je plaçai leur demande sous les yeux des autres membres du cercle, en les priant de prendre une décision et il fut convenu que ces trois étrangers assisteraient à la prochaine séance.

Il se trouva que cette séance fut extraordinairement intéressante, si toutefois il est permis de dire que l'une quelconque de ces étranges manifestations est plus intéressante que l'autre.

Cependant, comme les détails en ont été souvent publiés dans différents pays, beaucoup ont estimé qu'ils étaient plus spécialement dignes d'attention.

M. Oxley nous dit qu'il venait avec un projet spécial, dont il ne voulait pas nous parler avant d'en avoir vu le résultat. Il nous dit aussi que par l'intermédiaire d'un autre médium, les esprits lui avaient assuré qu'il réussirait dans sa tentative, s'il pouvait obtenir son introduction dans notre cercle privé. Tout naturellement, nous nous demandions quel pouvait être ce projet et nous n'étions pas sans une certaine appréhension de voir l'adjonction des deux autres étrangers provoquer l'avortement de l'expérience. Il faut ajouter aussi qu'ayant glissé en descendant l'escalier, je m'étais heurté le bras et luxé le coude, ce qui n'était pas fait pour augmenter nos chances de succès. Aussi j'arrivai dans la salle de nos séances, ce soir-là, fortement tentée de proposer de remettre l'expérience à une autre date, mais dès que j'eus appris que nos visiteurs ne disposaient que d'un temps fort limité, je me résolus à essayer.

Chacun prit sa place accoutumée. Mme B... joua un morceau sur l'orgue et le silence était complet, lorsque les rideaux du compartiment central du cabinet furent écartés et Yolande s'avança dans la salle. Elle considéra avec attention les étrangers, qui de leur côté fixèrent sur elle des regards étonnés, pleins d'admiration pour cette gracieuse petite forme et pour les yeux noirs de notre petite Arabe.

Un des assistants a raconté ce qui suivit et je reproduis son récit, par la raison que j'ai déjà donnée, que j'étais non un témoin oculaire, mais seulement auriculaire :

« Yolande se dirigea à travers le salon vers M. Reimers, bien connu dans toute l'Europe comme un éminent spirite, et lui demanda de se rapprocher du cabinet, pour observer les opérations qu'elle se proposait de faire. Il faut rappeler ici que dans les précédentes occasions où Yolande avait produit des fleurs à notre intention, elle nous avait fait entendre que pour y arriver elle avait besoin de sable et d'eau, aussi tenait-on toujours prête, à tout hasard, une bonne provision d'eau et de beau sable blanc. Lorsque Yolande, accompagnée de M. Reimers, se plaça au centre du cercle, elle fit comprendre qu'il lui fallait de l'eau et du sable ; fit agenouiller M. Reimers sur le parquet à côté d'elle et lui indiqua de verser le sable dans une carafe jusqu'à ce que celle-ci fut à demi-pleine, ce qu'il fit. Elle lui demanda ensuite d'y verser de l'eau. Lorsque ce fut fait, il agita vivement le tout, sur ses indications, et le lui tendit.

Yolande examina la carafe avec le plus grand soin, la posa sur le parquet, la couvrit légèrement d'une étoffe qu'elle enleva de ses épaules. Elle

se retira ensuite dans le cabinet, d'où elle revint une ou deux fois à de courts intervalles, comme pour voir ce qui se passait.

Pendant ce temps, M. Armstrong avait enlevé le reste de l'eau et du sable, laissant la carafe isolée au milieu du parquet, et recouverte de son léger voile. Celui-ci ne cachait nullement la forme de la carafe et permettait de distinguer nettement le goulot et son orifice arrondi.

On nous demanda, par coups frappés dans le parquet, de chanter, pour harmoniser nos pensées et pour combattre en quelque sorte l'excès de curiosité que nous pouvions plus ou moins éprouver.

Pendant ces chants, on put voir la draperie se lever de dessus la carafe. Le fait était parfaitement évident pour chacun des vingt témoins qui le suivaient avec la plus vive attention.

Yolande sortit de nouveau du cabinet et considéra le phénomène avec une vive curiosité. On put la voir faire un examen attentif, soulever partiellement le drap, comme si elle craignait que l'objet délicat qu'il recouvrait fût brisé. Finalement elle l'enleva tout à fait, exposant à nos yeux étonnés une plante parfaite, dont les feuilles ressemblaient à celles du laurier.

Yolande leva la carafe, dans laquelle la plante semblait s'être solidement développée. Les racines que l'on apercevait à travers les parois de la carafe formaient une masse serrée au milieu du sable.

Elle la considéra avec une fierté et une satisfaction manifestes, puis la tenant entre ses deux mains, elle traversa le salon et alla l'offrir à M. Oxley, un des trois étrangers présents. On sait que M. Oxley est connu par ses écrits spirites et ses travaux sur les pyramides d'Egypte.

Il prit la carafe avec la plante et Yolande se retira comme si elle avait achevé son œuvre. Après avoir examiné la plante, M. Oxley, pour n'en pas rester chargé, la posa près de lui sur le parquet, parce qu'il n'avait pas de table à sa portée. Bien des questions furent agitées et la curiosité alla croissant. La plante ressemblait assez à un laurier à grandes feuilles, de couleur foncée et brillante, mais elle ne portait aucune fleur. Aucun des assistants ne sembla la reconnaître et déterminer sa famille.

Des coups frappés nous rappelèrent à l'ordre, nous recommandant de ne pas continuer à discuter, mais de chanter et de rester calmes. Ces ordres furent suivis et après les premiers chants, de nouveaux coups nous invitèrent à examiner de nouveau la plante, ce qui nous causerait une agréable surprise. A notre vif étonnement, il fut constaté qu'une grande et ronde sommité fleurie, mesurant largement cinq pouces dans son diamè-

tre, s'était épanouie, tandis que la plante était posée aux pieds de M. Oxley.

Cette fleur était d'un beau rose-orangé ; peut-être serait-on plus près de la vérité en comparant sa couleur à celle du saumon, car je n'ai jamais vu de teinte semblable et il est bien difficile de rendre par des mots les divers tons des couleurs.

Cette sommité se composait d'au moins cent cinquante corolles à quatre pétales s'écartant fortement de leur tige. La plante avait vingt-deux pouces de haut, avec une forte tige ligneuse qui remplissait le col de la carafe. Les feuilles, au nombre de vingt-neuf, mesuraient de deux pouces à deux pouces et demi de large et sept pouces et demi de longueur maxima. Les feuilles, luisantes et polies, ressemblaient à première vue à celles du laurier, auquel j'avais d'abord supposé qu'elles appartenaient. Les racines fibreuses semblaient bien avoir poussé naturellement dans le sable.

La plante fut photographiée avec sa carafe dont il n'était pas possible de l'enlever, le goulot étant beaucoup trop petit pour laisser sortir les racines, d'autant plus que la tige, comparativement mince, suffisait à remplir cet orifice.

Le nom scientifique de cette plante est *Ixora Crocata*, originaire de l'Inde.

Comment était-elle venue là ? Avait-elle poussé dans la carafe ? Avait-elle été transportée de l'Inde à l'état de dématérialisation et avait-elle été rematérialisée dans la salle de nos séances ?

Telles étaient les questions que nous nous posions les uns aux autres, sans pouvoir les résoudre. Il nous fut impossible de trouver une explication. Yolande non plus ne put ou ne voulut rien nous dire. Autant que nous pouvions en juger, et un jardinier de profession vint appuyer notre avis, la plante avait au moins plusieurs années d'existence.

Nous pouvions constater que d'autres feuilles avaient poussé et laissé des cicatrices en tombant ; on constatait des blessures qui s'étaient guéries et dont les cicatrices s'étaient élargies depuis longtemps. Il était cependant de toute évidence que la plante s'était développée dans le sable, dans la carafe où les racines s'étaient naturellement allongées en contournant la face interne du flacon, toutes les moindres fibrilles restant intactes, sans trace de froissements, comme ayant pris naissance sur place, sans avoir jamais été troublées dans leur croissance. La plante n'avait certainement pas été introduite dans la carafe, par cette simple raison qu'il était impossible de faire pénétrer la masse du chevelu des racines ni la partie inférieure de la tige dans le goulot, puisqu'on fut obligé de briser la carafe pour en retirer la plante. »

M. Oxley, dans son rapport publié plus tard, dit : « J'ai photographié la plante le lendemain ; ensuite je la portai chez moi et, la plaçant dans ma serre, je la confiai aux soins de mon jardinier. Elle vécut encore trois mois, puis se dessécha. Je pris les feuilles dont la plupart furent données, sauf la fleur et les trois feuilles du sommet, que le jardinier retrancha lorsque je lui remis la plante. Je les ai conservées sous verre, et jusqu'ici elles ne donnent aucun signe de dématérialisation. »

« Avant la création ou la matérialisation de cette étonnante *Ixora crocata,* Yolande me donna une rose dont la queue n'avait pas plus d'un pouce de longueur et que je plaçai sur ma poitrine. Sentant qu'il se passait quelque chose, je la retirai et trouvai qu'il y en avait deux. Je les remis dans mon vêtement et les retirant de nouveau à la fin de la séance, je constatai à mon grand étonnement que la queue avait atteint une longueur de sept pouces, portait trois roses bien épanouies et un bourgeon garni de beaucoup d'épines. Je les portai chez moi et les conservai jusqu'à ce qu'elles fussent fanées, les pétales détachées et la tige séchée, ce qui prouve bien leur réalité et leur matérialité. »

Ceci n'est qu'un des remarquables exploits d'Yolande, mais il suffit à montrer quel immense intérêt offraient les phénomènes qui se manifestaient dans nos expériences.

Lorsque la séance fut terminée, M. Oxley nous expliqua qu'on lui avait promis un exemplaire de cette plante remarquable, pour lui permettre de compléter sa collection et que le but de la visite qu'il nous avait faite avait été de l'obtenir.

Un autre exploit favori d'Yolande était de placer dans la main d'un de ses amis préférés, un verre d'eau et de lui dire de le bien observer. Elle tenait alors ses longs doigts effilés au-dessus du verre, et tandis que les yeux de l'assistant restaient obstinément fixés sur l'eau, une fleur s'y formait et remplissait le verre. A l'examen, on trouvait le plus souvent que c'était un splendide spécimen de quelqu'une des plus jolies roses, portant en général plusieurs fleurs sur la même tige.

La satisfaction d'Yolande était égale à celle de l'ami qu'elle favorisait d'une aussi aimable surprise, lorsqu'elle parvenait à réussir. Lorsque nous voulions savoir comment elle s'y prenait, elle levait les épaules et détournait la tête avec des signes d'embarras non équivoques. J'ai souvent pensé qu'elle ne se rendait pas compte elle-même de la façon dont elle produisait ces charmantes fleurs et qu'elle agissait seulement sous la direction d'y-Ay-Ali, qui, disait-elle, était au courant de toutes ces choses. Mais celle-ci gardait le secret pour elle, si toutefois elle le possédait, au moins pour ce qui nous concernait. Peut-être, si elle l'avait révélé, n'au-

rions-nous pas, plus que maintenant, été capables de produire les phénomènes qu'obtenait Yolande. Quoi qu'il en soit, le mode de procéder pour obtenir ces jolies créations reste toujours pour nous un parfait mystère.

Voici encore une bien jolie prouesse d'Yolande. Elle demandait un grand vase à moitié plein d'eau, puis, avec l'aide d'un assistant, elle le posait sur son épaule ou sur sa tête et allait ainsi de l'un à l'autre, formant un tableau plein d'une grâce orientale et d'une grande beauté, avec ses bras et sa face bruns, au milieu de vêtements d'une blancheur de neige, sur lesquels retombaient ses cheveux noirs recouvrant ses épaules élégantes et son corps si souple. Lorsque après avoir ainsi salué chacun de ses amis, Yolande venait à enlever le vase de son épaule, on le trouvait plein jusqu'au bord de douzaines de branches des plus belles roses, qu'elle distribuait généreusement à toute la société, remettant en général le vase lui-même et laissant les assistants libres de s'en partager le contenu. Dans bien des cas, elle accédait au désir de ceux qui demandaient des colorations spéciales.

Une fois, quelqu'un me dit : « Pourquoi ne demandez-vous rien ? » En effet, je n'avais jamais formulé de demande de ce genre, car je me trouvais suffisammment absorbée par l'observation des faits et gestes d'Yolande, chaque fois qu'il m'arrivait par hasard de pouvoir suivre des yeux ce qui se passait. En entendant cette réflexion, Yolande me regarda d'un air interrogateur et je la priai de me donner une rose, mais une rose *noire*. Cela va l'embarrasser, pensai-je en moi-même, car je ne soupçonnais pas qu'une telle rose pût exister. Instantanément, Yolande plongea les doigts dans le vase, en retira un objet de couleur sombre, couvert de rosée et me le tendit d'un air de triomphe. C'était une rose remarquable par sa teinte d'un noir bleuâtre, telle que ni moi, ni aucun des membres présents n'en avaient jamais vu. C'était un admirable spécimen, beaucoup plus précieux par sa rareté que par sa beauté, au moins à mon avis.

Cette petite attention de la part d'Yolande était d'autant plus digne de remarque, qu'elle avait plus rarement jusque-là tenu compte de ma personne ; car elle semblait presque complètement m'ignorer ou tout au moins considérer ma présence dans le cabinet comme un ennui nécessaire.

Le lien qui nous unissait était de nature bien étrange. Je ne pouvais jamais garantir son apparition parmi nous. Qu'elle vînt ou s'en allât, autant que je puis m'en rendre compte, c'était toujours sans aucune participation de ma volonté, et cependant, lorsqu'elle était là, sa courte existence matérielle ne dépendait que de moi. Il me semblait que je perdais,

non mon individualité, mais ma force et ma faculté d'agir, et, quoique je n'en eusse pas conscience alors, une notable quantité de la substance de mon corps. Je sentais bien que quelque chose était modifié en moi, mais l'effort que je faisais pour suivre un raisonnement affectait Yolande de façon incompréhensible et semblait l'affaiblir. Plus sa force et son activité augmentaient, plus diminuait ma faculté de penser et de raisonner, en même temps que mon impressionnabilité se développait de façon tout à fait pénible. Je puis dire en parlant non au sens physique, mais moralement, que mon cerveau paraissait devenir une sorte de galerie à écho où les pensées des autres personnes prenaient un corps et résonnaient comme des objets réellement matériels. Que quelqu'un fût souffrant, je ressentais la douleur ; que quelqu'un fût préoccupé ou déprimé, je l'éprouvais aussitôt. La joie comme le chagrin des autres retentissaient constamment en moi. Il m'eût été impossible de dire *lequel* de nos amis était dans la peine, mais je sentais qu'il y avait de la peine quelque part et cela m'atteignait.

Si quelqu'un abandonnait sa place, aussitôt, la chaine étant rompue, le fait se transmettait en moi d'une façon aussi mystérieuse qu'indubitable.

Souvent les promenades d'Yolande me causaient une vague anxiété. Elle se sentait heureuse au milieu de nous et était si hardie, malgré ses apparences de timidité, que j'étais toujours tourmentée par les craintes de ce qui pouvait arriver et par la fatale préoccupation de voir retomber sur moi les conséquences d'un accident ou d'une imprudence de sa part, quoique je n'eusse de ce côté aucune notion précise, que je ne possédai que plus tard.

Si parfois le sentiment d'inquiétude prenait une certaine intensité, je m'apercevais que cela forçait Yolande à revenir, toujours à contre-cœur, vers le cabinet, souvent avec des signes de révolte enfantine, qui montraient combien ma pensée avait d'influence sur ses actes et que si elle revenait vers moi, c'était bien parce qu'elle ne pouvait se suffire à elle-même.

*
* *

Cette seconde partie du chapitre dont nous donnons la traduction présente un puissant intérêt. On y constate bien, grâce à la persistance de la lucidité du médium, le lien physique qui maintient étroitement le fantôme sous la dépendance du médium, en même temps que les deux esprits qui se partagent la substance d'un seul et même corps humain, restent étrangers l'un à l'autre, pensent et sentent avec une complète indépendance.

Nous appelons, en outre, l'attention sur l'analyse que fait M[me] d'Espé-

rance des impressions morales qui lui sont si largement transmises par tous les membres du cercle et de l'effet produit sur elle par la rupture de la chaîne dont elle ne fait cependant pas partie, car à cette époque elle restait encore isolée dans le cabinet noir, ne prenant connaissance de ce qui se passait dans la salle que par le contre-coup subi par sa sensibilité extériorisée ou par les bruits que ses oreilles pouvaient percevoir.

Nous pensons que ce fait d'extériorisation sans transe est de nature à intéresser tous ceux qui étudient cette question dans laquelle il reste encore tout à faire.

Quant à la première partie du Chapitre, nous allons donner sur la production de l'*Ixora Crocata* l'attestation de M. Sellin, un des trois visiteurs, bien placé pour tout voir et très compétent en semblable matière.

LETTRE DE M. SELLIN A M. AKSAKOF

EN RÉPONSE A UNE DEMANDE DE RENSEIGNEMENTS

(Extrait d'*Animisme et Spiritisme*, pages 101 et suivantes)

Monsieur,

J'espère que ma réponse vous arrivera à temps. Pour plus de clarté, j'y joins un dessin de la pièce où les séances ont eu lieu, avec indication du cabinet et des endroits que nous occupions.

Dans ce dessin, je n'ai point observé une exactitude rigoureuse, ce qui, d'ailleurs, n'a pas une grande importance ; je tiens essentiellement à indiquer l'endroit où je me trouvais, endroit qui me mettait, comme vous pouvez le voir, dans des conditions particulièrement avantageuses.

Quant aux questions que vous me posez :

1° Il est très difficile de déterminer l'intensité de la lumière. La chambre était éclairée au gaz à travers une fenêtre masquée par un rideau rouge ; la flamme pouvait être réglée à l'intérieur de la chambre ; on la levait ou la baissait.

Tant que dura la croissance, la lumière était faible, mais suffisante, non seulement pour voir Yolande et pour distinguer la carafe recouverte du drap blanc, mais aussi pour suivre le soulèvement graduel de ce drap au fur et à mesure que la plante grandissait. Comme le dessin l'indique, je me trouvais à une distance de la plante ne dépassant pas 3 pieds, et je puis par conséquent dire avec assurance que *le drap blanc s'est soulevé à une hauteur de 16 pouces dans l'espace de trois minutes*. Lorsqu'ensuite Yolande ôta le drap de dessus la plante, que je n'ai pas perdue de vue un instant, j'ai cru voir un *Ficus* à la place de l'*Ixora Crocata*, plante que je ne connaissais pas. La clarté existante me permettait de distinguer

chaque feuille, de sorte que j'ai pu reconnaître mon erreur, avant que Yolande eût remis la carafe avec la plante à M. Oxley.

2° Le vase employé en cette circonstance (une carafe avec un goulot de moins d'un pouce en diamètre) est absolument semblable à celui reproduit par un dessin dans le *Herald of Progress*; je l'ai vu tant avant la séance qu'après, et j'ai pu l'examiner minutieusement, car, alors qu'on apportait la carafe, le sable, l'eau et la feuille de journal, la lumière a été augmentée. Ce détail ne peut nullement être mis en doute. Voici l'ordre que l'on a observé dans la séance; lorsqu'au début Yolande eut distribué ses roses, elle s'éloigna dans le cabinet, et les objets précités ont été demandés par des frappements sortant de ce cabinet. M. Oxley dit qu'avant la séance il avait été prévenu (probablement au moyen d'écritures automatiques) (1), que ces objets devaient être tous prêts d'avance. M. Armstrong, en l'honnêteté duquel je ne puis avoir aucun doute, et qui dirigeait ces séances, a fourni ces accessoires lui-même. Mme d'Espérance se trouvait en ce moment dans un état de transe probablement partiel, car étant dans le cabinet, elle causait et toussait (2). Lorsqu'on eut diminué la lumière, Yolande sortit du cabinet, appela d'un geste M. Reimers et lui fit signe de poser la feuille de journal par terre et de remplir la carafe, qui fut posée dessus, avec du sable jusqu'à une hauteur déterminée, et d'y verser une partie de l'eau. M. Reimers accomplit ce qui lui était demandé, se tenant à genoux au bord du journal, tandis qu'Yolande était en face de lui à l'autre bout, également à genoux. Lorsque M. Reimers eut fini, Yolande lui donna un baiser au front et lui fit signe de retourner à sa place. Elle-même se leva et recouvrit la carafe du drap blanc. D'où l'avait-elle pris ?

Etait-ce une partie de son vêtement, ou bien l'avait-elle produit sur place ? Je ne voudrais pas aventurer une opinion quelconque à ce sujet ; mais je puis dire qu'à partir du moment où la carafe fut recouverte, j'étais à même d'examiner la carafe aussi bien que le fantôme jusqu'à l'instant où il releva le drap.

3° La réponse à cette question se trouve déjà dans ce qui précède. (Voici la question : Avez-vous clairement vu que la plante s'élevait gra-

(1) Nous savons que de semblables productions de plantes s'étant effectuées dans des séances précédentes, Mme d'Espérance nous dit plus haut que l'on tenait constamment des objets tout prêts. C'est donc un membre du cercle qui aura renseigné M. Oxley.

(2) Mme d'Espérance n'a jamais été en transe pendant ces séances. Il est probable qu'elle faisait seulement ses réflexions à voix haute.

duellement de la carafe, pour atteindre les dimensions indiquées dans la description ?)

4° Qu'il n'y avait pas de fleurs sur la plante au moment d'ôter le drap, je puis en témoigner en toute assurance, ne fût-ce que pour cette raison que je n'aurais certainement pas pu prendre pour un ficus cette grande fleur de forme sphéroïdale, ayant les dimensions du poing et la forme d'un dahlia. Mais je ne puis affirmer que la plante ne portait pas de bouton : je ne l'ai pas vu, mais s'il y en avait un dans la première période du développement, j'ai pu facilement ne pas le remarquer. Sur ce point, je dois m'en rapporter complètement au témoignage de M. Oxley et du respectable John Calder. Lorsqu'on augmenta la lumière *au bout de quelques minutes* et que toutes les personnes présentes eurent examiné la plante pour la deuxième fois, il s'y trouvait déjà un bouton complètement épanoui. On plaça la carafe sur une armoire, où elle est restée jusqu'à la fin de la séance, au cours de laquelle il se produisit encore une demi-douzaine environ de figures matérialisées sortant du cabinet et s'approchant des personnes présentes. Quand M. Oxley, à la fin de la séance, enleva la carafe de l'armoire pour la porter chez lui, je profitai de cette occasion pour regarder la plante encore une fois, et je m'aperçus qu'encore trois boutons d'une belle teinte jaune-orange s'étaient entre temps ouverts. Le lendemain, en portant la plante chez le photographe, nous nous aperçûmes que la touffe entière était épanouie, comme cela se voit sur l'épreuve. Après examen plus minutieux des feuilles, je remarquai avec surprise que l'une d'elles avait une déchirure qui avait eu le temps de durcir. A la séance du 5 Août, à laquelle se produisit de la même manière, dans un pot rempli de terre, un *Anthurium Schezlerianum*, une plante de l'Amérique centrale, je demandai comment une pareille fissure avait pu se produire sur une plante qui venait seulement de pousser. On me donna pour réponse qu'Yolande, en ôtant précipitamment le drap, avait détérioré la feuille, et que cette déchirure s'était refermée en si peu de temps, grâce à la croissance rapide de la plante. (Ne serait-ce pas plutôt parce que la plante a été rematérialisée telle qu'elle était avant sa dématérialisation ?) (Note du traducteur).

5° D'après la manière dont les choses se sont passées, il ne me reste aucun doute sur l'authenticité des phénomènes ; cependant, au début, j'ai été peu favorablement impressionné par la déchirure de la feuille. Quant à l'endroit où l'on plaça la carafe, je l'avais inspecté pendant la journée, alors que je visitai la chambre de Mme d'Espérance, et n'y découvris rien qui pût indiquer l'existence d'une trappe quelconque. Pour ce qui est de l'explication des phénomènes, je me trouve, naturellement, en présence

d'une énigme, comme dans la plupart des manifestations spiritiques. Il se peut que ce fut un cas d'apport, comme pour les roses qu'elle prend dans le verre, pour les distribuer. Ces roses étaient d'origine purement naturelle ; je les ai gardées quelque temps et les ai jetées quand elles ont été fanées. Dans le cas présent, la grande difficulté était de faire entrer la plante dans la carafe. Le goulot était si étroit, que je tiens pour à peu près impossible d'y introduire les racines d'une plante complètement formée et de les implanter dans le sable humide, en leur donnant une direction toute naturelle. J'avoue qu'une pareille opposition me paraît être en contradiction avec le soulèvement graduel du drap en sens vertical, fait que j'ai pu voir très distinctement.

On pourrait encore supposer que pendant le temps où Reimers remplissait la carafe de sable mouillé, ou bien au moment de la recouvrir du drap, le fantôme y avait glissé un bourgeon ou une semence d'Ixora ; n'étant pas botaniste, je ne puis dire lequel des deux est le plus probable, et qu'ensuite, à l'aide d'une force qui nous est inconnue, il avait effectué une germination et un développement extraordinairement rapide de la plante. Je me suis arrêté à cette supposition, d'autant plus qu'elle présente quelque analogie avec l'accélération de la poussée d'une plante au moyen de l'électricité. (Expérience de M. Reimers.)

C. W. SELLIN.

(La fin au prochain numéro). *Le traducteur:* Dr DUSART.

Christianisme et Spiritisme

PAR

LÉON DENIS (1)



Nous sommes sûrs de faire plaisir à nos lecteurs en leur donnant la magnifique conclusion du dernier livre de notre ami. Nous aurons souvent à citer son beau travail, si profondément pensé et si bien écrit.

CONCLUSION

L'observation des phénomènes spirites, d'une part, les enseignements des Esprits, de l'autre, nous ont dévoilé les vérités profondes qui forment la base du christianisme primitif et de toutes les grandes religions du passé. La lumière s'est faite sur des actes de la vie du Christ jusqu'ici enveloppés de mystère. En même temps, la pensée de Jésus s'est révélée tout entière ; la grandeur de son œuvre nous est apparue.

(1) Leymarie, éditeur, 42, rue St-Jacques. — Prix 2 fr. 50.

Jésus n'est pas un fondateur de dogmes, un créateur de symboles : c'est l'initiateur du monde à la religion de l'amour, au culte du sentiment. D'autres ont appuyé la croyance sur l'idée de justice. La justice ne suffit pas ; il faut la charité, l'amour des hommes, la patience, la douceur, la simplicité. C'est par là que le christianisme est supérieur et impérissable, et que tous ceux qui aiment l'humanité peuvent se dire chrétiens, même quand ils se séparent de la tradition des Eglises

La religion de Jésus n'est pas exclusive. Elle unit toutes les âmes croyantes par un lien commun ; elle relie tous les êtres qui pensent, sentent, aiment et souffrent, dans un même embrassement, dans une même communion d'amour. C'est la forme simple et sublime qui va droit au cœur, émeut et grandit l'homme, lui ouvre les routes sans fin de l'idéal. Cet idéal de fraternité et d'amour, il a fallu dix-huit siècles pour le faire comprendre, pour le faire pénétrer dans la conscience de l'humanité. Il y est entré peu à peu, sous des formes souvent vagues et confuses, mais qui contiennent le germe de toutes les transformations sociales.

En affirmant le droit de tous à participer « au royaume de Dieu », c'est-à-dire à la vérité et à la lumière, Jésus a préparé la régénération de l'humanité ; il a posé les jalons de la révélation future. Il a fait entrevoir à l'homme l'étendue de ses destinées, la possibilité de s'élever jusqu'aux sphères divines, par les chemins de l'épreuve et de la douleur, par les voies du travail et de la foi.

Le Christ a fait plus encore. Par les manifestations dont il était le centre et qui se continuèrent après sa mort, il avait rapproché deux humanités, celle visible et celle invisible, humanités qui se pénètrent, se vivifient, se complètent l'une par l'autre. L'Eglise les a séparées de nouveau ; elle a brisé la chaîne qui unissait les morts aux vivants. Réduite à ses propres inspirations, livrée à des courants d'opinions contraires, à tous les souffles des passions, elle n'a plus su discerner et interpréter la vérité. La pensée de Jésus s'est voilée ; l'ombre s'est faite sur le monde, cette ombre épaisse du moyen âge, dont l'influence pèse encore sur nous.

Mais après des siècles de silence, le monde invisible s'ouvre de nouveau ; il s'éclaire, il s'ébranle jusque dans ses profondeurs. Les légions du Christ et le Christ lui-même sont à l'œuvre. L'heure de la nouvelle dispensation a sonné.

Cette dispensation, c'est le spiritualisme moderne. Le voici qui se dresse avec le faisceau de ses découvertes, avec la multitude de ses témoignages, avec l'enseignement de ses Esprits. Les colonnes du temple qu'il élève à la pensée montent peu à peu et s'exhaussent. Il y a vingt ans, ce n'était encore qu'une construction chétive. Et voyez ! c'est déjà un édifice moral,

sous les voûtes duquel des millions d'âmes ont trouvé un asile au milieu des orages de la vie. La foule de ceux qui peinent et souffrent tourne vers lui ses regards. Tous ceux pour qui l'existence est lourde, tous ceux qu'assiègent les noirs soucis, que guette la désespérance, y trouveront le soutien, la consolation. Ils y apprendront à lutter avec courage, à dédaigner la mort, à conquérir un avenir meilleur.

Les penseurs, les nobles esprits qui travaillent pour l'humanité, y trouveront les moyens de réaliser leur idéal de paix et d'harmonie. Car il n'y a qu'une foi puissante, une croyance forte, reliant les âmes, qui puisse préparer l'harmonie universelle. On peut déjà prévoir que c'est le spiritualisme moderne qui la réalisera. Il a plus fait pour cela en cinquante ans que le catholicisme en plusieurs siècles. A l'heure présente, il est répandu sur tous les points du globe. Ses adeptes, dont le nombre ne se calcule plus, se saluent tous du nom de frères. Une littérature considérable, des centaines de journaux, de groupes, de fédérations, sont les manifestations de sa vie grandissante.

Fort de son passé lointain, qui est celui de l'humanité, sûr de son avenir, le spiritisme se dresse en face des doctrines sans bases et du scepticisme chancelant. Il avance avec résolution dans la voie ouverte, en dépit des obstacles et des oppositions intéressées, certain du triomphe final, parce qu'il a pour lui la science et la vérité !

*
* *

Le spiritualisme moderne, redirons-nous en terminant, ne nous offre pas un système nouveau venant s'ajouter à d'autres systèmes, ni un ensemble de théories vaines ; il nous apporte le véritable secret de notre élévation et de notre régénération.

C'est un acte solennel du drame de l'évolution humaine qui commence ; c'est une révélation qui illumine à la fois les profondeurs du passé et celles de l'avenir, qui fait surgir de la poussière des siècles les croyances endormies, les anime d'une flamme nouvelle et les fait revivre en les complétant.

C'est un souffle puissant qui descend des espaces et court sur le monde ; sous son action, toutes les grandes vérités se réveillent. Majestueuses, elles émergent de l'obscurité des âges, pour jouer le rôle que la pensée divine leur assigne. Les grandes choses se fortifient dans le recueillement et le silence. Dans l'oubli apparent des siècles, elles puisent des énergies nouvelles. Elles se replient sur elles-mêmes et se préparent aux grandes tâches futures.

Au-dessus des ruines des temples, des civilisations éteintes et des empires écroulés, au-dessus du flux et du reflux des marées humaines, une

grande voix s'élève ; et cette voix s'écrie : *Les temps sont venus, les temps sont arrivés !*

Des profondeurs étoilées, des légions d'Esprits descendent sur la terre pour combattre le combat de la lumière contre les ténèbres. Ce ne sont plus les hommes, ce ne sont plus les sages, les philosophes, qui apportent une doctrine nouvelle. Ce sont les génies de l'espace qui viennent parmi nous et soufflent à notre pensée les enseignements qui doivent régénérer le monde. Ce sont les Esprits de Dieu ! Tous ceux qui possèdent le don de clairvoyance les aperçoivent, planant au-dessus de nous, se mêlant à nos travaux, luttant à nos côtés pour le rachat et l'ascension de l'âme humaine.

De grandes choses se préparent. Que les travailleurs de la pensée se lèvent, s'ils veulent participer à la mission que Dieu offre à tous ceux qui aiment et servent la vérité.

LÉON DENIS.

OBSERVATIONS
DU
D John Ashburner
SUR LES EXPÉRIENCES DE REICHENBACH

En 1850, le Dr John Ashburner publiait à Londres une traduction anglaise de l'ouvrage du baron de Reichenbach sur les Propriétés physiques et physiologiques de l'Od dont il serait bien désirable de voir paraître une traduction française.

Dans sa préface, au milieu de longues considérations devenues aujourd'hui sans intérêt, il faisait quelques constatations qu'il m'a paru utile de rapporter ici.

ERNEST LACOSTE, *Ingénieur.*

Je n'ai pas essayé toutes les expériences du baron de Reichenbach, mais quelques-unes seulement, comme terme de comparaison. Quand j'ai rencontré des sujets convenables, les résultats ont été identiques, à quelques exceptions près. Aussi, de ce que j'ai éprouvé des mécomptes dans les résultats d'un certain nombre d'autres expériences, je n'ai pas le droit de conclure que le baron est dans l'erreur, mais je pense plutôt que je n'ai pas été assez heureux pour rencontrer exactement la même variété de sujets qu'il qualifie de « sensitifs malades ».

Longtemps avant d'avoir lu l'extrait du Professeur Gregory, j'étais arrivé à des conclusions sur les différences, comme sur les analogies qui existent entre les actions électriques, magnétiques et mesmériques, et, en

opérant autrement, j'avais obtenu de nombreuses confirmations des faits établis par le baron.

Le Dr Elliotson a indiqué un grand nombre de ces remarquables analogies dans plusieurs pages du *Zoïst*. Mais, à cette époque, la plupart de nos sujets étaient des personnes mesmérisées. Considérant, ainsi que je le fais, les conditions des sujets sur lesquels le baron a opéré, à un point de vue différent de celui auquel il les a considérés, je ne puis lui concéder que, affectant de dédaigner l'état mesmérique, comme impropre au but qu'il poursuivait, il ne s'est pas trouvé opérer sur des personnes qui, quoique nullement endormies se trouvaient en réalité dans un état constituant les conditions mêmes qui distinguent quelques-uns des phénomènes du somnambulisme. Une de ses erreurs a été de supposer que la crédibilité d'un individu dépend d'un certain état normal de l'ensemble des fibres de son cerveau, au lieu de dépendre des tendances provenant d'une dimension relative particulière et de la combinaison de certains organes de ce viscère. Un sujet susceptible du sommeil vigil, peut, par suite de la configuration particulière de ses organes, être un caractère très juste et honorable, et avoir cette belle disposition considérablement exaltée par l'état de somnambulisme, tandis qu'une personne absolument éveillée peut être un menteur habile et habituel. C'est encore une erreur de croire que « les sensitifs et les sensitifs malades forment une catégorie indépendante de toute considération phrénologique et mesmérique. »

Ce sont, en fait, les plus aisément affectés par les actions mesmériques et par les cristaux — les plus obéissants aux influences de la *volonté muette*, — et ceux qu'on peut le plus facilement amener à la clairvoyance, à l'état de pleine veille. Je suis certain que, avec les avantages que lui donnait la puissance de son cerveau, le baron se serait avancé à la fois plus loin et plus rapidement si, à toutes ses autres connaissances, il avait adjoint une vue plus étendue de la pathologie physiologique, et l'étude de la phrénologie et du mesmérisme.

Le baron possède le courage qui découle du sens de la justice. Il a le culte de l'esprit de vérité, qui doit fatalement prévaloir un jour. Je suis surpris du grand nombre des adversaires de sa philosophie, car en examinant ses recherches avec l'œil du critique, prêt à saisir le point faible, je sens que je ne sais ce qu'il faut le plus admirer : l'esprit clair, direct et philosophique qui conduit chacune des parties de cette étude, ou la combinaison de sincérité et de sens commun avec lesquels ces questions très délicates sont amenées à concourir au progrès de cette étude même.

Le temps et l'occasion seuls sont nécessaires pour corroborer les faits avancés, plutôt que pour les corriger. Ceux qui ne craignent pas de ris-

quer leur propre réputation à élever des doutes contre les résultats du baron, devraient ne pas perdre de vue que *les conditions dans lesquelles ont été faites les premières expériences doivent être strictement reproduites*. Celui qui a découvert la créosote, la paraffine et tant d'autres composés nouveaux, dont le monde doit la connaissance à ses recherches laborieuses, n'est pas une autorité vulgaire ; et il vient de prendre possession d'un sujet dont la vérité est destinée à surmonter tous les obstacles avec une force irrésistible.

Ceux qui considèrent la science de la physique sous la forme isolée généralement présentée dans la plupart des traites élémentaires de philosophie naturelle, ne doivent nécessairement avoir que des vues très courtes au sujet de l'importance des études présentées aujourd'hui au public. En effet, il serait maintenant absolument impossible d'indiquer toutes les questions de Cosmogonie avec lesquelles les principes du baron de Reichenbach, en ce qui touche les agents impondérables, ne pourraient pas, par suite de déductions logiques, avoir des rapports très réels. On doit remarquer que l'évolution de chaque fait nouveau est un pas nouveau dans cette marche qui doit finalement se rattacher aux forces, agents, fluides ou puissances qui pénètrent l'espace dans l'ensemble de la nature.

Indubitablement, la tentative de faire rentrer le mesmérisme dans le domaine de la physique était une conception hardie, une tentative de ren fermer toute la physiologie dans les limites exactes de la philosophie chimique.

L'établissement de l'existence de la force odique comble une lacune et permet de répondre à la plupart des questions concernant la vie. Certainement, il y a beaucoup à désirer pour éclaircir les ombres qui enveloppent les innombrables modifications de cette force, mais la lumière nous vient de ceux qui la possèdent, et le baron poursuit ses recherches sans trêve, avec un zèle qui permet de nous développer encore de nouveaux principes, et de nombreux faits nouveaux relatifs à cette question ; en considérant les très curieuses investigations qui seront publiées dans la seconde partie de cet ouvrage, on peut prédire sans trop de témérité que nous pourrons, avant longtemps, avoir le bonheur d'arriver à une vue profonde sur la philosophie d'un sujet éminemment lié à la question de la lumière, ou ayant quelque rapport avec celle du développement de quelque lumière latente ou à la combinaison d'une partie de ces principes avec certaines réactions organiques. Les recherches du baron sur la lumière ne semblent pas encore nous conduire immédiatement jusqu'à l'explication de la clairvoyance, et pourtant les chaînons qui réunissent ces études ne sont pas loin d'être sondés. De nombreuses questions se présentent d'elles-mêmes,

dans l'examen de la philosophie du sujet. — Pourquoi les conditions cérébrales favorables à la clairvoyance se trouvent-elles chez certains individus, et non chez d'autres ?

Pourquoi les rencontre-t-on chez certains tempéraments nerveux et sensibles, et non chez d'autres ? Pourquoi certaines personnes privées de la raison sont-elles de cette catégorie, et non d'autres ? Pourquoi dans certains cerveaux ces développements particuliers de la lucidité mentale se produisent-ils, promptement et sans peine, sous l'action de stimulants spéciaux, tandis que d'autres exigent une longue période de temps pour atteindre ce but ? Pourquoi, chez quelques sujets, les phénomènes ne se présentent-ils que grâce à un sommeil mesmérique prolongé, tandis que chez d'autres, la présence de certaines personnes dans la même pièce, de certains cristaux, ou de bouteilles transparentes pleines d'eau pure mesmérisée, suffit-elle pour amener le cerveau à l'état nécessaire ? Avec une personne donnée, un opérateur ne pourra jamais arriver à produire la clairvoyance, tandis qu'un autre y arrivera dès la première séance. Je n'ai aucun doute à l'égard de ces faits dont j'ai été souvent témoin. J'ai obtenu cet état de clairvoyance ; mais l'allure et le degré de ces phénomènes différaient remarquablement de ceux que produisait le major Buckhy sur les mêmes sujets. J'ai essayé en vain, à plusieurs reprises, d'amener des somnambules lucides à lire des mots imprimés enfermés dans une boîte à pilules ; le major Buckhy, sans connaître ces mots, était arrivé à les faire lire immédiatement dans l'intérieur d'un ensemble de quatre ou cinq boîtes d'argent fermées avec soin et les unes dans les autres. Le stimulus fourni par les lueurs odiques émanant de mon cerveau, devait, en conséquence, différer absolument des lumières de son cerveau. J'ai dit ailleurs (*Zoist*, vol. IV, p. 125), avant la publication des extraits de l'ouvrage de Reichenbach, que des faits saillants peuvent être produits, qui tendent à conclure que l'*exercice* des facultés de l'esprit humain, et particulièrement celui de sa volonté, est accompagné d'émanation d'un fluide, venant du cerveau, des doigts, siège des extrémités fonctionnelles des nerfs, ou de quelque autre partie du corps de la personne qui exerce aussi ses facultés mentales. Je me propose de démontrer que la même série de faits peut se produire chez des individus qui présentent *des dispositions nerveuses particulières*, par le choix d'un fluide produit par la volonté d'une autre personne, ou par des opérations accompagnées d'émanations du même fluide, ou par certaines émanations d'aimants, de certains fils métalliques à travers lesquels on a fait circuler des courants électriques ; ou enfin par l'application directe de certains métaux. Je ne tente pas d'établir l'*identité* de ces divers fluides, car les faits que l'on détermine journellement, tendent à montrer

que les propriétés de ces fluides sont *aussi variées que les matières dont ils émanent;* et il se peut que la force primordiale qui engendre ces conséquences, préside à la simplicité et à l'unité d'une force électrique, gravitant avec une force centrifuge et se déroulant selon la complication infinie et la variété des agents magnétiques, attractifs et répulsifs, le système entier, prenant sa source dans la volonté dirigeante, la *grande Formule*. Toutes ces considérations sont à étudier. Il faut les examiner avec soin et en déduire de nouvelles vérités, multipliant les faits et augmentant leur intérêt, avec la réputation attachée au génie de l'homme qui a découvert la force odique.

Nous ne sommes qu'au commencement des merveilles de la vue lucide e tnous ne sommes certainement pas en état d'estimer le grand nombre de vérités nouvelles qui, par l'intermédiaire de cet agent bien employé, sont encore en réserve pour nous. Nous nous trouvons si souvent en présence d'objections contre la possibilité des phénomènes de clairvoyance, qu'à côté des arguments du baron de Reichenbach sur les variations d'aptitudes de divers individus à percevoir les flammes odiques, on est tenté de placer le fait découvert par Sir Isaac Newton, que l'or, le plus dur et le plus lourd des métaux, renferme plus de forces que de particules solides, et par conséquent peut être traversé par la lumière ; et, s'il en est ainsi, il est parfaitement possible de concevoir qu'il présente un certain degré de diaphanéité pour certains individus doués d'un système nerveux hautement sensitif.

Un fait remarquable, en rapport avec l'entrée entière du mesmérisme sous une forme si intéressante, c'est l'oubli grave de ses mérites, qui a caractérisé la conduite de ceux qui auraient dû l'encourager par l'étude et par des recherches. En réalité et pratiquement, le mesmérisme a opéré des cures très diverses, et mérité les honneurs civiques. Il a, sous la conduite philosophique du Dr Elliotson, guéri une cause de nature maligne, il a fait disparaître d'énormes excroissances reconnues pour des polypes, je puis l'attester ; il a, à ma connaissance, dissipé des tumeurs ovariques considérables, et des hydropisies qui avaient résisté à toute la science des médecins ; il a guéri des fièvres malignes à des états avancés, fait disparaître des tubercules et des abcès. Il faudrait des volumes pour énumérer tous les services rendus par cet agent combiné à l'essence de la bienveillance humaine, sans laquelle la pratique du mesmérisme est sans effet. Des milliers de sujets se ressentent des bienfaits de cette force vraiment sainte.

Depuis près de quatre-vingts ans, le monde de la science officielle s'est opposé à la découverte de Mesmer ; et pourtant les faits existent.

Voyez les vérités mises à la portée de l'humanité par l'étonnante puissance d'observation et de déduction de Gall, ce rare génie ! Il est profondément décourageant d'indiquer les causes qui ont jusqu'ici privé la société des avantages destinés à améliorer notre rôle, dans ces derniers temps, par la culture de la phrénologie.

De quelle façon curieuse et frappante la science mesmérique a vérifié toutes les découvertes de Gall !

Le flot de l'opposition suit son cours, et sous prétexte de religion, les véritables ennemis de *l'esprit de vérité*, remplis d'orgueil solennel, essaient, par des artifices de mauvaise foi, d'étouffer la lumière qui s'élève.

Il est remarquable que trois grands philosophes, chacun à son tour, méprisant dans une certaine mesure les travaux de son prédécesseur, se soient révélés dans le même lieu ; que chacun d'eux ait fait connaître une découverte d'importance capitale pour la philosophie de l'esprit ; que Vienne ait été la source de laquelle irradiaient ces lumières ; que la connaissance lumineuse, étincelante, cristalline qui émanait de cette source, placée dans la capitale centrale de la civilisation Européenne, ait réflété son auréole autour du nom de trois chercheurs, qui peuvent blasonner leurs études parmi les plus importantes qui puissent occuper l'attention de l'humanité ; que Mesmer, Gall et Reichenbach aient pour la première fois annoncé leurs grandes idées de la capitale de l'Empire d'Autriche.

Docteur J. ASHBURNER.

Congrès de Londres

MÉMOIRE DE M. G. DE LANGSDORFF

de Fribourg (Bade)

Henri de Langsdorff naquit en Amérique en 1850, d'une famille spiritualiste. Il fit en 1873, la connaissance de M. Munster, magnétiseur russe qui avait déjà développé des médiums en Belgique et en France ; en peu de temps il devint médium parlant, écrivant, et à effets physiques.

Il obtint des apports de fleurs et de raisin ; il écrivit un manuscrit avec des remarques en langage grec, qu'il ignorait complètement.

Ses guides disaient être d'abord François Arago, l'illustre astronome, mais son identité ne fut jamais bien établie, puis Hahnemann, le fondateur de l'homéopathie et Napoléon Ier.

Tous lui disaient qu'il avait une mission à remplir en Russie. Henri

demanda à Napoléon pourquoi il s'intéressait autant à la Russie après lui avoir fait une guerre si terrible quand il était sur terre ; l'esprit lui répondit vivement : Mon égoïsme a causé la mort de millions d'hommes dans ce pays, et j'en souffre cruellement à présent.

Je ne puis calmer ma conscience qu'en aidant des millions d'hommes à être heureux.

Néanmoins ses parents s'opposaient à son départ pour la Russie, ils finirent par y consentir, et il se rendit à Leipsick où il espérait rencontrer M. Aksakof qui était alors à Paris, mais son guide lui dit que ce n'était pas lui qui devait le présenter au Czar. Henri partit seul pour St-Pétersbourg, le général Surow, alors gouverneur de la ville, prit le médium pour un fou lorsqu'il lui parla de sa mission auprès de l'Empereur ; il le fit examiner par un médecin qui le déclara insensé, et il fut expulsé de la Russie.

Ses parents refusèrent de l'entretenir, et pour se procurer de l'argent, le médium donnait des séances à Leipsick. Un jour, l'esprit Arago lui dit qu'il était temps de retourner à St-Pétersbourg. Henri ayant objecté le manque d'argent, le guide lui conseilla de visiter deux personnes qui, à son grand étonnement, car il ne leur demandait rien, lui remirent chacune 300 marks pour le remercier de ses séances.

Le 19 janvier 1879, le médium arrivait à St-Pétersbourg ; son guide lui murmura à l'oreille : Allez à l'hôtel de l'Europe et demandez la comtesse Galwes ; elle vous présentera au grand-duc Constantin qui vous amènera chez l'Empereur.

Henri se demandait s'il trouverait réellement à l'hôtel une dame de ce nom. Elle y était en effet et le reçut ; son étonnement fut grand lorsque le médium lui parla de sa mission médianimique ; elle lui demanda s'il voulait se soumettre à une épreuve, il y consentit, et fut immédiatement intransé; quand il revint à lui, il trouva la comtesse en larmes. Elle lui promit de le présenter au grand-duc, et trois jours après, il recevait une invitation de ce prince qui lui demanda aussi une épreuve ; le médium y consentit, et revenant à son état normal, il vit le grand duc, en présence de son secrétaire, tirer une ardoise d'un meuble et la lui tendre en disant: Je vous ai posé une question politique, la même que j'ai dernièrement adressée au médium Slade, lisez ce qu'il avait répondu.

Sur l'ardoise étaient écrits ces mots : «Un médium allemand répondra à cette question ». Vous êtes ce médium, je vous présenterai à l'Empereur.

Henri reçut un mois d'appointements et fut logé dans le palais du grand-duc. Le général Loris Melikow, était à cette époque, chargé de veiller à 'a

sécurité personnelle du Czar. En novembre 1880, le médium prévint l'Empereur que le palais d'hiver était miné, le souverain ne voulut pas le croire, et lui dit : Mon cher baron, vous m'avez donné bien des preuves de votre clairvoyance, mais une telle chose est impossible. — Sire, je puis indiquer à quel endroit les fils passent sous terre dans la rue ; cela vient d'une maison de l'autre côté. L'Empereur ne voulut pas ordonner de recherches, disant que ce serait témoigner de la méfiance vis à vis de ses braves soldats de garde. Bien, répondit le médium, cela doit arriver ; dans une demi-heure la catastrophe aura lieu.

Le prince Ferdinand de Bulgarie était alors en visite chez l'Empereur, tous deux causèrent de cette prédiction, ce qui les mit en retard d'une demi-heure pour aller dîner et leur sauva la vie. Le médium qui avait quitté le palais dans la crainte de l'explosion, rencontra dans la rue un officier qui lui demanda s'il avait vu le Czar. Oui, répondit-il, le palais d'hiver est miné et va sauter, mais sa Majesté ne veut pas le croire.

C'est impossible, s'écria l'officier, le palais ne peut pas être miné ! — Ils entrèrent ensemble dans un restaurant qui était proche et attendirent.

Au bout d'une demi-heure, l'explosion eut lieu.

Immédiatement après, un laquais vint chercher le médium de la part de l'Empereur qui l'embrassa en lui disant combien il regrettait de ne pas l'avoir cru de suite.

Le général Melikow vit un rival dans un médium aussi remarquable, et quand l'empereur Alexandre II partit pour Livadia, en mai 1880, Melikow envoya Henri à Paris avec d'importants documents et mille roubles, mais en même temps, il chargeait sa police secrète de reprendre cette somme avant l'arrivée du train à la frontière allemande. Henri a raconté qu'il fut pris d'un sommeil irrésistible, et qu'en revenant à lui, il s'était aperçu qu'il n'avait plus son portefeuille dans sa poche, mais que les documents y étaient restés. A Berlin, il les déposa à la banque de l'empire, et obtint une audience du grand chancelier à qui il raconta franchement sa mission en Russie, que Melikow l'envoyait à Paris avec de l'argent et des documents, qu'on lui avait volé son argent et laissé les papiers. Le chancelier les ayant examinés, lui dit n'en avoir jamais eu d'aussi importants entre les mains. Le médium eut plusieurs audiences du chancelier ; une fois, le général de Molthe était présent.

L'empereur d'Allemagne Guillaume Ier, l'empereur Frédéric-Guillaume II, ainsi que Bismarck et Molthe étaient bien renseignés sur le Spiritisme. Molthe, dans l'audience en question, raconta qu'en 1870, au moment de la guerre avec la France, un matin, étant dans son lit, non endormi, mais comme rêvant, il vit se déployer devant ses yeux un drapeau blanc sur

lequel était écrit en lettres d'or : Soyez modéré quand vous serez victorieux. Il ajouta : Vous savez, B..., comme je vous ai souvent rappelé ce drapeau ? Vous vouliez toujours aller plus loin.

Henri visita l'ambassadeur de Russie à Berlin ; quelques jours plus tard, le grand-duc Constantin vint lui-même chercher les documents.

Le médium, devant l'ambassadeur Subarow, lui répéta qu'il avait averti l'Empereur Alexandre de ne pas aller au manège, ou s'il y allait de revenir toujours au grand galop des chevaux ; sans cette précaution, il risquait d'être déchiré par des bombes, (cette prédiction avait été faite aussi par d'autres médiums).

Cela arriva peu après ; Henri se trouvait sans ressources à Berlin, mais ses guides lui annoncèrent qu'il retournerait à Saint-Pétersbourg.

Le gouvernement russe devait le surveiller, car étant à Francfort, il reçut la visite d'un envoyé de l'Ambassade qui lui demanda s'il voulait aller à Genève, où se trouvaient trois généraux qui avaient besoin de ses services. Son voyage fut payé, et en arrivant, ces officiers lui dirent qu'ils comptaient sur lui pour découvrir trois nihilistes, chefs de différents comités et dont ils ignoraient complètement les domiciles. Henri ayant demandé si on pouvait lui procurer leurs photographies, on les lui remit, et en rentrant chez lui le soir, il adressa une fervente prière à ses guides pour obtenir les informations nécessaires ; il entendit la voix bien connue lui murmurer à l'oreille : « La personne représentée par le premier portrait demeure telle rue, n° 24, au premier étage, la première porte à droite. » Les deux autres domiciles furent indiqués avec la même précision. Le médium ayant écrit tous ces renseignements sur chaque photographie se présenta le lendemain matin chez les généraux qui ne pouvaient comprendre comment Henri avait pu en si peu de temps se procurer des indications aussi précises.

Ils voulurent aller de suite à la première adresse indiquée pour en contrôler l'exactitude, ils délibérèrent avant d'entrer dans la maison, chacun voulant y envoyer les autres. Que craignez-vous ? demanda Henri, montons demander s'il y a une chambre à louer.

Parbleu, exclama l'un d'eux, je n'ai pas craint les boulets de canon devant Plevna, je n'ai pas à avoir peur d'un nihiliste, et il partit.

Les autres l'attendaient dans une autre rue. Quelques instants après, il revint dans un état de grande agitation, disant : C'est lui, je l'ai vu lui-même et reconnu, c'est le véritable chef que nous cherchons, (toute la conversation était tenue en français, un des généraux ne comprenant pas l'allemand). On eut beaucoup de peine à le calmer pour ne pas attirer l'attention sur eux.

Les deux autres adresses furent vérifiées de la même façon et avec le même succès.

La nuit suivante, le médium obtint de nombreuses indications sur les nihilistes et leurs agissements : tous ces détails étaient envoyés à Saint-Pétersbourg par les généraux.

Henri avait reçu de ses guides le conseil de prendre un logement particulier, dans un but de sécurité personnelle : le troisième jour, il vit arriver chez lui les généraux qui lui dirent qu'au restaurant où ils étaient attablés, causant en russe, un homme se tenait près d'eux ayant l'air de lire un journal, mais les écoutant attentivement, qu'il les avait suivis quand ils étaient sortis, qu'un second personnage l'avait rejoint dans la rue, puis un troisième, et qu'ils attendaient devant la porte.

Bien, dit le médium, me voilà compromis. Il s'approchait de la fenêtre pour les voir, lorsqu'il entendit murmurer ces mots : « Dites à ces trois officiers de quitter Genève immédiatement, sinon, ils seront tués ce soir. Vous pouvez rester jusqu'à demain, mais il faudra prendre le premier train.

Les généraux s'empressèrent de suivre le conseil qui leur était donné. Le médium sortit pour faire une visite, et rentra tard chez lui. Comme il allait ouvrir la porte de la maison, il s'entendit donner l'avertissement de parler avant d'entrer dans le passage. « Qui est là ? » demanda-t il ; ne recevant pas de réponse, il répéta : « Qui est là ? Répondez ou je tire sur vous. » Il entendit alors le froissement d'une robe de soie, et à la clarté du gaz il vit une femme d'une trentaine d'années. Elle lui dit : Qui êtes-vous ? Par quelle force m'empêchez-vous d'agir ? Mon bras droit est comme paralysé ! (*A suivre*).

Propositions stradiennes

IV

Nous vivons dans une époque qui est le crépuscule du couchant des Fois et le crépuscule auroral de la science.

*
* *

Les clergés vivent séculairement de toutes les faiblesses, mais, en même temps, de quelques vagues aspirations élevées et légitimes de l'humanité.

*
* *

Loin de faire les lois, l'homme les observe et les subit axiomatiquement comme tous les faits.

*
* *

Les vérités chimiques ne nous tyrannisent point.

*
* *

La France est le plus audacieux et le plus timide des peuples. Elle a peur de son audace.

*
* *

L'homme moral, c'est l'homme vrai.

*
* *

Les Fois, au nom des révélations, ont toutes la prétention d'être la vérité totale et unique ; elles s'éloignent de la science, seule véritable mère du progrès de tout ordre matériel, intellectuel et moral, et l'entravent par tous les supplices.

*
* *

C'est la théocratie laïque que l'athéisme. Ce mot : ni Dieu, ni maître, est une foi qui a tous les dangers des fois.

*
* *

Le catholicisme a tué tout ce qu'il a touché. C'est son rationalisme qui a soustrait la France à la domination catholique.

*
* *

La science n'est pas personnelle à l'homme, elle est au contraire l'impersonnalité de l'homme devant les lois du vrai.

Nous ne sommes pas esclaves parce nous nous soumettons aux lois de la vapeur ou de l'électricité.

*
* *

La raison humaine ne fait pas la science, elle la subit en notant les lois.

*
* *

L'amour est le complément nécessaire de la science pour élever l'homme au-dessus de lui-même à Dieu.

*
* *

La religion doit être adéquate à la science, non à la politique.

*
* *

Toutes les forces vives de la Société, de bas en haut, sont la religion ; la philosophie reste dans quelques méditatifs isolés.

*
* *

Dans la bouche des Fois, le mot de vérité est comme le mot d'amour dans la bouche des courtisanes.

*
* *

Des gens croient qu'on fait la vérité avec le rassemblement, la collation

des opinions des hommes. C'est une erreur. On part, sans le savoir, de cette fausseté que c'est l'homme qui fait la vérité. C'est bien le dernier mot de la méthode rationaliste.

*
* *

Toutes les grandes découvertes de l'humanité arrivent non par l'opinion publique, non par des opinions entassées, mais par les hommes de recueillement qui se placent seuls en face des Lois et des Faits et qui, découvrant un principe, changent la face du monde.

La vérité est. C'est au génie de la trouver, non au rassemblement des idées courantes à la donner.

*
* *

La toute-puissance ne consiste pas à être l'absolu caprice, mais l'ordre absolu, la loi absolue.

*
* *

Les autels du médiateur dans la religion de la science sont les laboratoires, les bibliothèques, les collèges, les écoles, les chaires d'enseignement de la science faite.

*
* *

Tout est évolution, quand on veut fonder, on ne fait pas table rase.

*
* *

L'hypothèse est pour l'esprit humain une nécessité qui précède la certitude.

*
* *

L'homme n'a pas d'autre tache originelle que celle de l'ignorance.

*
* *

Les rationalismes et les fidéismes ne voient que des morceaux de l'homme.

*
* *

Purger les sciences de leurs hypothèses, c'est le grand labeur des méthodistes et des savants.

*
* *

Changer de religion est une flétrissure inventée par ceux qui avaient intérêt à y retenir les hommes. Ils en ont fait un crime : l'apostasie. C'est un haut devoir, une vertu.

*
* *

La science est un perpétuel devenir qui ne se clora jamais.

*
* *

Le prêtre est l'homme de l'hypothèse ; le méthodiste impersonnel et le savant sont les hommes de la certitude.

*
* *

Tout fait est la résultante d'une idée. Pas d'idées, pas de faits, pas d'actes. Tout fait est proportionnel à l'idée génératrice.

*
* *

L'athéisme est un dissolvant précieux, fatal des anciennes et fausses fois, mais il ne peut rien pour produire.

*
* *

C'est Dieu qui pense dans l'homme quand l'homme pense la vérité.

*
* *

Dans toute femme il y a une mère. C'est le but de sa vie. Ses facultés sont donc par là d'instruire et de moraliser.

Les Fois avaient compris en partie cette action des femmes, mais en la dénaturant. Elles n'ont engendré que des bayadères, des pythies, des vestales, des abbesses et des couvents. C'est-à dire qu'elles n'ont donné à la femme le rôle moral qu'en l'arrachant à la société, à la vie et en la faisant esclave des clergés.

*
* *

La création est nécessairement, logiquement, fatalement la totalité des finis divisés selon les lois des sciences mathématiques.

Le nombre est donc lié intimement aux créations et n'existe que pour elles. Le nombre n'est pas en Dieu. Le nombre n'est que l'ordre des idées antinomiques de Dieu, donc des créations.

STRADA.

Le Progrès



Je chante le Progrès ! Ma Muse le contemple !
Le Temps est son appui, l'Univers est son Temple,
Et malgré les heureux que toujours il a faits,
Combien osent nier son rôle et ses bienfaits !
O Progrès ! tour à tour l'on t'aime et te redoute ;
Tu redresses l'erreur, tu fais pâlir le doute,
Mais puisque ta splendeur embrasse l'infini,
Au nom du Tout-Puissant, sois à jamais béni !
— Comme un torrent fougueux tu brises et renverses
L'ignorance et l'orgueil, les digues et les herses,

Nul ne peut arrêter ton vol prodigieux
Qui, dans son vaste essor unit la Terre aux Cieux.
Mais pour que l'homme ingrat se dévoue à ta cause,
Il faut qu'il te comprenne, et qu'il veuille, et qu'il ose
Avancer prudemment sans jamais reculer.
Tes bienfaits, (qui de nous peut les articuler ?)
S'ils font gémir les uns, réjouissent les autres ;
Ceux-là sont des enfants, ceux-ci sont des apôtres
Dont le rôle est d'apprendre et de se souvenir
Pour annoncer ta gloire aux siècles à venir.
O Progrès ! nous savons que grâce à ton égide
L'homme a rendu fécond le sol le plus aride,
Et qu'il a bien grandi depuis le jour lointain
Où de l'humanité commença le destin.
En reconstituant la genèse ancestrale,
L'on a vu la naissance obscure et bestiale
De l'homme primitif, que l'évolution
Devait proclamer roi de la création.
Malgré qu'il eût reçu l'étincelle divine,
Son corps, de l'animal, révélait l'origine,
Et nos premiers aïeux, plus barbares que nous,
Du chaos infécond subissaient le courroux.
C'était alors la lutte avec la faim avide ;
La Terre était inculte et la Forêt perfide,
Pleine d'exhalaisons et de monstres géants
Montrant le gouffre affreux de leurs gosiers béants.
L'homme lui-même était puissant et redoutable,
Et dans cette nature hirsute et formidable,
Errant comme un maudit, perdu dans ce milieu,
Il souffrait, mais c'était pour s'élever vers Dieu.
Parfois il s'abritait dans les cavernes sombres,
Et se heurtait alors, dans l'horreur des pénombres,
A des êtres affreux vomis par le chaos
Qui déchiraient sa chair et lui broyaient les os.
Quand le soleil dardait ses flèches accablantes,
Il allait épier, pendant les heures lentes,
Dans les grandes Forêts où naissaient les périls,
Les cerfs aux pieds légers, aux organes subtils ;
Et lorsqu'il terrassait, dans un combat épique,
La proie habile à fuir la flèche ou bien la pique,

La chargeant lourdement, heureux, il se rendait
Auprès de sa famille où chacun l'attendait.
Or, c'était vers la fin de l'âge tertiaire ;
Puis les hommes ont vu l'époque glaciaire,
Et peut-être, au contact des rudes éléments,
Ils auraient succombé si des Esprits cléments,
Ayant appris déjà dans d'autres existences,
Ne leur avaient porté les fruits de leurs sciences.
Ces Esprits, s'incarnant pour vivre au milieu d'eux,
Les aidèrent à vaincre un climat rigoureux.
L'histoire, dont le rôle est d'aimer l'harmonie,
A conservé les noms des hommes de génie
Qui, dans tous les progrès humains ont concouru,
Mais beaucoup, dans l'oubli des temps, ont disparu.
Leur gloire a des rayons comme ceux de l'aurore :
L'on vénère Socrate, on aime Pythagore ;
L'on admire Platon, Hermès, Confucius,
Et comme Dieu lui-même on adore Jésus.
De ces Esprits puissants le ciel est peu prodigue ;
Ces vaillants, au Progrès, n'opposent point de digue,
Mais comme ils voient plus loin que leurs contemporains,
Pour affronter la lice ils se ceignent les reins,
Et daignent oublier, dans les luttes suprêmes,
L'ingratitude humaine et ses mordants blasphèmes.
Leur martyre est prévu, leur sort prémédité,
Ils meurent pour l'amour de notre humanité.
Jésus avait promis, dans sa pitié profonde,
L'Esprit de vérité pour instruire le monde ;
C'est le consolateur qui nous vient du ciel bleu,
Et que l'homme comprend en s'élevant vers Dieu.
C'est lui qui, sous le nom charmant de spiritisme,
Vient donner une forme au vague idéalisme,
Montrer dans l'au-delà des espoirs captivants
Et qui dit que les morts mieux que nous sont vivants.
Humains, recueillez-vous ! Le Progrès vous convie
A bénir ce rayon qu'on appelle la vie !
Vous êtes des Esprits, et dans l'immensité
Vous pourrez voyager pendant l'éternité.
De soleils en soleils, âmes initiées,
Vous irez visiter les zones habitées,

Et vous verrez partout la vie et son essor
S'accomplir sous l'azur, parmi des rayons d'or.
Partout l'âme pensante a la même origine ;
Si le corps est grossier, l'énergie est divine ;
Dans tous les firmaments où l'Esprit aborda,
La lyre du Progrès chante « Sursum Corda ! »
Pour les humanités l'arène est infinie ;
Elles sont sœurs, étant filles de l'harmonie ;
Elles vont, aspirant toutes à l'unité,
Pour se confondre au sein de la divinité.

A. M. VERRIEUX.

A travers les horizons inconnus
D'UNE NOUVELLE SCIENCE

La Lumière n'est pas autre chose que de la matière, à son état le plus parfait, actuellement perceptible aux hommes qui peuplent notre planète.

La terre qui reçoit dans le jour les radiations si puissantes de notre soleil, les combine avec les radiations de notre planète pour s'en nourrir.

La vie sur notre monde a surtout comme facteurs essentiels, la combinaison des deux éléments radiants de ces planètes.

La vie à la surface de notre terre en est le corollaire, leur combinaison intime constitue l'amalgame principal d'où sortent les principaux phénomènes vitaux terrestres, tant végétaux, qu'animaux et humains.

La lumière radiante lunaire vient pendant la nuit apporter son contingent radiant à notre monde et à tous les êtres qui peuplent sa surface.

Mais la terre, dans le jour, est la subordonnée du soleil, parce que l'éclat puissant et incomparable de ses rayons la domine ; elle les absorbe tous, les combine aux siens, et c'est cette lumière radiante combinée que notre planète répercute en partie sur le monde lunaire.

Le monde lunaire, lui aussi, influence partiellement de sa lumière radiante notre planète, surtout la nuit. Cette influence est plus ou moins grande, suivant l'évolution réciproque de ces deux globes à travers l'orbite des mondes.

Mais ici, on peut, s'en rapportant aux perturbations, apparentes, réelles,

produites sur notre planète par l'action radiante lunaire, perturbations caractérisées dans les marées par un flux et reflux; on peut, dis-je, de ce fait induire leur action radiante réciproque, et cette réciprocité doit résulter de leur pouvoir radiant parallèle, alternativement homogène dans sa force, l'un dans le jour, l'autre durant la nuit.

Les autres planètes, Mars, Jupiter, Saturne, etc., etc., et cette infinité de mondes qui peuplent l'espace sans fin, sont comme autant de cierges étincelants que Dieu a placés là pour nous éclairer, et comme une apothéose incomparable de la grandeur infinie de son règne par rapport au nôtre ici-bas.

Tous astres d'échelle et de grandeurs variables, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, depuis le plus rapproché jusqu'au plus éloigné, visibles ou invisibles à nos yeux, répercutent nuit et jour leur matière radiante sur notre planète qui se l'assimile tout ou partie. Chacun de ces rayons radiants, petits ou grands, exercent sur notre planète une action bien déterminée, de par les lois divines, mais ignorée de nous, pauvres mortels.

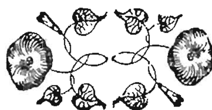
Les rayons radiants sont de la matière arrivée à son plus grand degré de perfectionnement d'élasticité, c'est en un mot le quatrième état de la matière le plus parfait connu et arrivé à son plus haut degré de dématérialisation. C'est à ce niveau-là qu'elle a atteint sa plus grande puissance, sa plus grande mobilité, et suivant ses divers états de condensation et de pureté constitutive, elle est visible ou invisible et revêt telle ou telle forme.

Quelle est la part qu'il faut faire dans notre organisme terrestre aux rayons radiants des diverses planètes qui éclairent et influencent alternativement ou simultanément notre monde d'ici-bas ?

La bio-chimie psychique, dans ses études et ses découvertes ultérieures, arrivera à résoudre ces questions importantes, mais actuellement d'ordre secondaire.

Car dans une science naissante, ce qu'il importe de bien établir, ce sont les données fondamentales, les premiers plans qui servent à d'autres pour découvrir et gravir les sentiers abrupts qui s'y rattachent, s'y relient, et dont le développement successif éclairera, de ses rayons radiants, le domaine scientifique terrestre, dont le champ actuel est encore des plus restreints, des plus étroits.

Dr. A. B. L.



Partie littéraire

Huit jours à Bruges

PAR

PAUL GRENDEL

Par respect pour l'âge de sa tante il se faisait violence, mais lorsqu'il m'entendit de nouveau questionner Judocus il m'imposa silence et déclara que j'étais folle à lier.

Pensez-en ce que vous voulez, dit Mme Van Brugmans, en s'appuyant sur le bras de la vieille fille, mais tout cela est aussi réel que ma propre existence, le témoignage de mes yeux vaut bien celui de votre présomptueuse négation, mon neveu. J'ai vu quelquefois cette forme humaine qui m'a secourue dans ma détresse morale et je vois encore... mais... à quoi bon. . Vous ne m'entendez pas.., Vous refusez l'évidence .. Lucienne se souviendra toujours, toujours... Je vous laisse et je vous attendrai pour le repas du soir.

— Oh ! Urbain, notre tante a raison, il y a un monde occulte, m'écriai-je lorsque nous fûmes sans témoin.

— Je te défends, interrompit mon mari, tu l'entends, je te défends de me parler de ces extravagances.

J'ai la tête vide d'idées, il me passe d'étranges phrases et je cèle mes lèvres pour ne point irriter mon mari.

La soirée ne ressemble pas aux précédentes. Ma tante s'intéresse à nos affaires, nous interroge sur nos habitudes, nos projets d'avenir. Neuf heures sonnent, Ludovica paraît, munie du grand chandelier.

— Pas si tôt, dit la vieille dame, je veillerai aujourd'hui, va chercher dans le bahut dans ma chambre la boîte cerclée d'argent.

Ludovica, dans sa surprise, s'arrête immobile et sur un nouvel ordre elle part et revient portant un lourd coffret. Ma tante la congédie, ouvre la boîte doublée de satin bleu et en tire plusieurs écrins.

— Penchez vers moi votre tête brune, me dit-elle, je veux orner vos cheveux de ces perles, reliques de famille. Oh ! chère, chère âme qui m'avez apporté le pardon, la parole de paix ; chère enfant qui m'annoncez la délivrance. Oh ! Luce, ma fille bien aimée, tu es donc ici, près de moi.

Reprise du délire de la nuit, je balbutie, je parle et entourant de mes bras la vieille dame, je pleure de nouveau.

— Oui, oui, murmure Mme Van Brugmans, l'expiation a été longue et

terrible ; seule, seule, toujours seule avec l'angoissant souvenir, le regret rongeur, le désespoir d'avoir perdu ma bien-aimée... Oh ! les heures, les jours, les années sans joie, sans soleil du cœur, sans apaisement de l'esprit, sans rien que le remords stérile !... L'orgueil me dominait, Luce, ma fille unique, Luce si charmante serait à cet artiste inconnu, fils d'artisans !...

— Je te pardonne, je te pardonne, répétai-je...

— Lucienne, reviens à toi, je l'ordonne, s'écria Urbain en m'attirant vivement à lui.

Mme Van Brugmans soupire, parle encore par monosyllabes et me pare d'antiques bijoux.

— Avec ton regard mélancolique en ce moment, tu ressembles à ma Luce, tu lui ressembles étonnamment ; dès ton entrée mon cœur fut remué, mais je ne laissais rien transpercer pour ne point entraver l'œuvre de l'influence occulte et suggestive qui devait permettre à ma fille de te posséder... je savais...

Elle lève les yeux au plafond, la flamme avivée éclaire les fresques, mon mari lui-même est stupéfait. La jeune fille aux mains pleines de fleurs, c'est mon portrait idéalisé, plus ressemblant depuis que les perles brillent en mes cheveux.

Mme Van Brugmans m'embrasse, me parle tendrement, puis revient la phrase monotone avec une variante.

— Mes enfants, je vais vous souhaiter le bonsoir, soyez bénis.

Urbain heureux de notre solitude, me dit la tristesse de notre séparation, le bonheur de me retrouver toute à lui. Je l'adore, je ne saurais vivre sans lui et une inquiétude accablante m'envahit, me domine, je frémis et je pleure.

Je reste attachée à cette vieille femme, je ne pense qu'à elle, je suis plus que jamais hors de moi. . Indifférente à la tendresse de mon mari, je vais automatiquement vers la porte, il m'appelle, il cherche à me retenir, je me débats, je lui échappe et, reprise d'angoisse et de douleur, je cours, je gravis les marches du premier étage, j'arrive haletante devant la chambre de ma tante, j'y pénètre et je me précipite vers la pauvre femme étendue dans un fauteuil, les membres convulsés, les yeux fermés.

Mon mari, devant cet événement, ne proteste plus contre ce qu'il nomme mon délire, il prodigue ses soins à la malade, Ludovica et Judocus se joignent à nous et un docteur, ramené par une servante, nous laisse peu d'espoir.

Mme Van Brugmans ouvre les yeux, son regard ne me quitte plus, je la soigne, je l'entoure de tendresse. Dans les propos incohérents qui sortent

de sa bouche, elle prononce les noms de Luce, de Léopold, de Wiertz. Elle s'éteint lentement. J'éprouve un chagrin dont mon mari s'irrite, ses observations, sa persistance à croire que j'ai été la dupe d'hallucinations m'exaspèrent et je tombe dans une sorte de sommeil qui laisse une partie de mes sens en éveil. Le docteur et mon mari restent auprès de mon lit.

Sans force, sans idées, dégagée de la sensation douloureuse ressentie si vivement à la mort de Mme Van Brugmans, j'entendais mon mari faire au docteur le récit des scènes auxquelles il avait assisté et des phénomènes dont j'avais été le sujet actif. Il craignait que je ne fusse sur la voie de la folie et le docteur développait une longue théorie dont je ne comprenais pas les termes techniques.

— Il y a eu, conclut-il, exaltation de l'excitabilité réflexe idéo-motrice qui fait la transformation inconsciente de l'idée en mouvement ; la manie de Mme Van Brugmans, agissant à son insu, a déterminé chez votre jeune femme un état d'hypnose. L'excitabilité idéo-réflexe s'est accrue de manière que l'idée reçue s'est immédiatement transformée en acte, sans que l'organe psychique de perfectionnement ait pu empêcher cette transformation.

— Mais, objecta mon mari, ma tante n'a jamais entretenu Lucienne de ses peines ni de l'espoir d'une manifestation occulte.

— L'influence du milieu ambiant dont le sujet n'était distrait par aucune autre idée a porté toutes ses facultés vers le merveilleux, il s'est préoccupé du secret de cette maison et a été la dupe d'illusions sensorielles qui ont exercé une action automatique.

— Comment expliquer la prédiction du retard de mon voyage et ces noms qu'ignorait Lucienne ; Luc, Léopold, noms qui se rapportaient au drame passé ici.

— Préoccupations incessantes de Mme Van Brugmans communiquées à sa nièce.

— De la suggestion inconsciente, interrogea mon mari.

— Votre jeune femme a essayé de résister, de lutter contre la force inconnue, les facultés coordinatrices qui décident et dirigent la volonté ; l'attention, le jugement, finalement la mémoire disparaissaient graduellement pour céder à cette puissance.

— En aucun temps ma femme n'a donné prise aux troubles du somnambulisme, de l'hypnotisme, elle était rebelle à toutes les recherches de ce genre et je ne saurais comprendre une suggestion exercée sans volonté, sans contact, à distance, sur une personne saine d'esprit et de corps.

— Certains sujets, par une disposition particulière de leurs centres nerveux, ont en même temps un affaiblissement de l'état de conscience, modérateur de l'automatisme reflexe....

— Je renonce à comprendre. Mais cette vision ?

— Impression fausse insinuée dans les centres nerveux.

— Insinuée par qui ?

— Que sais-je, dit le docteur, dans le domaine psychologique, la cause et l'essence des phénomènes nous échappent.

— Je persuaderai à ma femme qu'elle a rêvé toutes ces choses. Nous ne pouvons admettre qu'elles puissent exister.

— Evidemment cela ne peut, ne doit pas être !...

Le lendemain mon mari me fit quitter Bruges et depuis lors il ne voulut jamais entendre parler des huit derniers jours de Mme Van Brugmans.

Mais je n'oublierai jamais le spectre aux yeux profonds comme le gouffre et parfois seule, au crépuscule, je perçois un léger frôlement, une forme massive m'apparaît, je pense à la vieille dame, à la mère de Luce et dans l'entendement m'entrent ces mots :

— Tout était vrai, bien vrai !... Soyez bénie, mon enfant !...

Suite et Fin. PAUL GRENDEL.

OUVRAGES NOUVEAUX

Fée Mab

PAR

PAUL GRENDEL

Société d'éditions littéraires, 4, rue Antoine-Dubois, Paris. Prix 3 fr. 50.

Nos lecteurs ont été souvent à même d'apprécier le talent si fin et si délicat de notre collaborateur Paul Grendel, et dans le nouveau livre qui paraît, nous retrouvons la même pureté de style, jointe à l'attrait d'une exposition claire et méthodique de nos doctrines. La forme dialoguée du roman se prête fort bien à l'exposition des grands principes qui expliquent logiquement notre destinée, et l'on peut voir de suite quels immenses secours on y puise pour résister aux misères de la vie, lorsqu'on est profondément convaincu de leur réalité.

L'auteur nous montre un jeune homme, Hubert Lantrige qui mène la vie dissipée d'étudiant riche. Il a fait des folies et son père lui signifie qu'il faut renoncer à son genre d'existence pour épouser une jeune fille riche qui demeure aux environs de Rouen. Là, Hubert rencontre la fée Mab, c'est-à-dire une ravissante enfant dont il devint amoureux, mais qui n'a pas de fortune. Il cèderait volontiers à ce penchant qui l'entraîne, mais ses parents y mettent bon ordre, car ils veulent absolument que leur bru ait de la fortune. Aura-t-il le courage de résister et de se créer une situation indépendante par son travail ? Hélas ! non, l'énergie lui manque, il se laisse séduire par une cousine qui se donne à lui et qu'il est forcé d'épouser pour réparer sa faute. La fée Mab, le cœur torturé par cet abandon, puise la force de résister à sa douleur dans la pratique du Spiritisme qui

lui fait comprendre que si cruelles que soient les épreuves de la vie, il faut les supporter sans faiblir.

Nous ne pouvons entrer dans tous les détails de l'affabulation qui rendent ce roman si attrayant, il nous suffira de citer un passage pour montrer avec quelle justesse et quelle puissance l'auteur sait rendre l'attrait de la nature :

« La lumière du soleil d'avril jaillissait, les chauds rayons flambaient au levant et sollicitaient la vie de renaître, la nature de se parer. Sous le ciel d'un bleu intense, la lune s'effaçait, mourait. L'horizon s'étendait au loin, roulant sa perspective sous la pureté de l'atmosphère. Les squelettes des grands arbres ayant résisté à l'assaut des tempêtes, aux tourbillons de la tourmente, faisaient craquer leurs bourgeons sous la fécondante chaleur, couvrant d'un vert indécis leurs sombres branchages. Les arbustes, mieux abrités, secouaient sous la brise leurs feuilles délicatement découpées, fins tissus longtemps enserrés dans la rude enveloppe où s'abritaient, s'élaboraient les incomparables merveilles de la végétation des bois et des monts. Sous les jonchées de branches brisées et de feuilles mortes pointaient de timides fleurettes étiolées, pâles des nuits froides et des jours brumeux ; leurs corolles s'entr'ouvraient, froissées du long emprisonnement subi dans le calice et, puisant la sève dans l'amas des humus végétaux, elles répandaient déjà de vagues et délicieux parfums ».

Pendant le cours du roman, tous les phénomènes spirites : mouvements de table, incarnation, matérialisation, apports sont décrits avec une parfaite exactitude et un art consommé. Les conséquences philosophiques qui en résultent sont mises en évidence, et le lecteur entraîné par le charme captivant du récit, s'assimile, sans s'en apercevoir, tous les principes essentiels de la doctrine.

C'est un bon livre qu'il faudrait répandre dans tous les milieux, car il s'en dégage une saine morale bien propre à élever le niveau de la masse, déprimé par la lecture dégradante des feuilletons populaires ou les ordures des romans naturalistes. On est parfois effrayé en songeant au mal que peuvent produire ces publications sans scrupules qui ne glorifient que des personnages pourris de vices et ne parlent que de meurtres et d'assassinats.

Réagissons dans la limite de nos forces contre ces tendances funestes, propageons la littérature saine et fortifiante, celle dont la lecture console et laisse dans l'âme des impressions salutaires. La fée Mab répond admirablement à ce programme, c'est pourquoi nous lui souhaitons le grand succès que son auteur mérite si bien.

Discours
PRONONCÉ PAR M. MURRAY
AU BANQUET DE LA PRESSE SPIRITUALISTE

Nous reproduisons, à titre de document, le discours prononcé par M. Murray, un spiritualiste anglais très éminent et bien connu. On verra la différence profonde qui existe entre le mode de raisonnement de nos voisins et le nôtre. Notre confrère admet comme démontrées bien des théories qui auraient besoin d'être sérieusement discutées et il ajoute une foi complète à ce que lui rapportent des voyants qui, tout en étant de la plus complète bonne foi, peuvent cependant se

tromper ou être trompés, ou n'avoir encore que des vues subjectives. Témoin les différences qui existent entre les descriptions faites sur le monde spirituel par Swedenborg, Jackson Dawis, les mystiques chrétiens et les théosophes. Nous voulons des preuves positives pour baser nos enseignements, et les récits des voyants sont trop dissemblables pourqu'on puisse leur accorder une valeur positive.

Note de la Rédaction.

***

MESDAMES, MESSIEURS,

J'ai eu le plaisir de vous adresser quelques mots lors de votre dernière réunion. Étant encore de passage à Paris, je me suis fait un plaisir d'assister à nouveau à votre banquet. Je saisis cette occasion d'insister sur la valeur de la méthode expérimentale comme base d'études.

Mais la métaphysique est nécessaire aussi, car la pensée appartient à l'esprit et les phénomènes psychiques à l'âme. L'un équilibre l'autre. Il faut être logicien et magicien — d'être l'un ou l'autre uniquement est stérile. Pour arriver à comprendre, il faut que les deux facultés soient équilibrées.

Ainsi Hermès a dit que les mêmes lois s'expriment dans le petit ainsi que dans le grand ; en bas comme en haut. Swendenborg a dit la même chose, en ajoutant que les expressions ne sont pas identiques mais corrélatives, quoique la loi soit la même. Kant et Hegel sont venus ajouter ceci : qu'il ne peut y avoir aucune expression sur notre monde subordonné et limité, qui n'existe pas précédemment dans le monde suprême et transcendant.

En employant cette loi, nous arrivons à constater que la force qui produit les phénomènes spirites ou psychiques qui arrivent à notre connaissance, a dû avoir une expression précédente sur des plans ou mondes plus élevés et invisibles. Aussi que ces mêmes lois doivent avoir une expression subséquente sur le plan expérimental de la vie humaine normale.

L'argument que je désire développer à cet égard, est que les phénomènes de psycho-physiologie, c'est-à-dire d'hypnotisme, de magnétisme, d'extériorisation et de magie, sont les expressions sur notre plan expérimental des lois qui produisent antérieurement les phénomènes spirites et psychiques, agissant d'un plan supérieur.

Par conséquent, l'étude de ces phénomènes expérimentaux doit nous fournir la clef par laquelle nous arriverons à comprendre les lois qui produisent les phénomènes spirites.

Vous voyez donc comme c'est utile d'avoir pu réunir dans votre société des représentants de ces diverses écoles — ce dont je vous félicite. Ayant cet avantage, il n'y a aucun doute que notre progrès sera grand.

L'argument métaphysique que j'ai cité démontre que puisqu'il y a un monde externe, de temps et d'espace, il doit y avoir des mondes supérieurs et invisibles, qui en sont le prototype, ou architype. Cependant la métaphysique ne sait rien de ces mondes, qui sont une condition logique de leur théorie.

La magie vient compléter ici ce que la métaphysique a d'incomplet. La Kabbale reconnaît trois mondes des causes : Atziluth, Briah, Yetzirah produisant chacun un monde d'effets. Et c'est dans ces mondes transcendentaux je l'affirme, que les forces prennent leur origine et viennent produire les phénomènes spirites, ainsi que leur expression subséquente sur notre plan externe, en phénomènes hypnotiques, mesmériques et magiques.

Permettez-moi de venir appuyer cette théorie quant à la genèse et à l'origine des phénomènes spirites, par les lois qui régissent la genèse et l'origine humaine. La métaphysique reconnaît que nous sommes des particularisations de la vie consciente universelle. Mais il est évident que ce n'est pas la conception humaine qui particularise ou différencie l'esprit universel. L'esprit ne peut être différencié par la matière.

Le germe de l'âme humaine doit être antérieur à son incarnation dans la conception humaine. Elle a dû être différenciée dans les mondes transcendantaux, et descendre à travers des mondes angéliques et spirituels avant d'arriver au monde externe matériel. Les lois de Hermès, de Swedenborg, de Kant et de Hegel font de ceci une précondition logique de la naissance humaine.

Donc j'affirme que la cause de tout phénomène sur notre monde externe est à rechercher au centre même de notre univers, c'est-à-dire dans son plan le plus élevé. Et je vais vous citer un fait expérimental à l'appui, quant à la portée de cette loi métaphysique sur les phénomènes spirites et psychiques.

Vous savez tous que le double psychique humain peut être extériorisé et voyager dans la sphère psychique ou astrale de notre planète, parce que l'âme humaine est en rapport et corrélation avec l'âme planétaire.

Cette même loi préexiste dans les mondes transcendants. Son expression ici n'est que consécutive à son expression dans les mondes archétypiques. Et je viens vous affirmer que quand les formes des esprits élevés (je ne parle pas ici des esprits occupant la sphère psychique ou astrale de la terre), paraissent ici, c'est cette loi même qui est en action. Ce ne sont pas les esprits supérieurs eux-mêmes qui paraissent ici, c'est leur forme représentative, leur double qui est projeté sur notre plan. Et je vais vous démontrer que cette loi a eu son expression précédente entre les plans supérieurs et internes de notre univers, avant d'arriver à son expression sur notre monde externe.

Ces phénomènes sont produits par un courant descendant du centre à la circonférence. Ils peuvent être produits inversement par le circuit de retour. Ces opérateurs transcendants peuvent projeter un courant semblable jusqu'ici et agir pareillement sur les hommes et produire l'extériorisation d'une forme d'ordre supérieure chez l'homme et attirer ce double humain dans leurs mondes transcendantaux. L'homme ne peut faire ceci de lui-même. Il peut extérioriser une forme psychique qui peut entrer en rapport avec la sphère psychique planétaire. Mais cette forme ne peut entrer en rapport avec les plans transcendants.

Seuls les opérateurs qui eux-mêmes sont transcendants peuvent produire ces effets.

Des personnes de ma connaissance ont eu de telles expériences. Leur corps est resté conscient et ils ont raconté à leurs collègues les expériences acquises par leur double ainsi extériorisé. Le double de l'un deux a été amené au monde personnel interne ; celui dans lequel on n'entre qu'à travers la deuxième mort et qui est dissocié de la terre. Là il a assisté à une loge d'instruction. Le professeur qui a fait le cours était un messager envoyé d'un plan supérieur dans lequel on ne rentre que par un nouveau changement animique, une transmutation, c'est le plan de l'existence équilibrée. Cet être était double, mais réuni en une seule forme. L'assistant le décrivit comme une colonne de lumière et une colonne de feu, réunies dans une aura translucide qui formait un soleil, et dont la lumière était reflétée sur l'auditoire (qui lui-même n'avait pas la configuration humaine)

par un symbole ressemblant à une lune. Après avoir fait son cours, cet être est parti comme un chariot de feu.

Nous avons donc ici, (pour ceux qui veulent bien admettre une telle expérience qui ne peut être vérifiée par eux) la preuve qu'il y a des phénomènes spirites d'un ordre supérieur dans les mondes prototypiques et transcendantaux à ceux qui sont possibles ici. Qu'en somme ces phénomènes sont un mode par lequel les êtres dans les sphères supérieures communiquent avec ceux des sphères inférieures.

Les mêmes lois s'appliquent à la télépathie ; mais la perception est limitée et conditionnée par le degré de réceptivité qui fonctionne dans le récepteur humain.

Les phénomènes de psychologie expérimentale sont l'expression la plus externe des forces qui produisent ces phénomènes transcendants. C'est en les étudiant expérimentalement que vous arriverez à comprendre les phénomènes spirites et psychiques.

Mais je ferai remarquer que le développement des pouvoirs positifs occultes, seul, produit un état aussi déséquilibré que l'état médianimique, négatif, seul. L'idéal le plus élevé à rechercher c'est d'être récepteur spirituel, et transmetteur occulte ; c'est d'être spiritualiste-occultiste réunis. Les anciens mages étais tels. Ils cultivaient les phénomènes spirites aussi bien que la magie.

Revue de la Presse Italienne

Il Vessillo spiritista (Juillet 1898).

Etude sur les Vies successives.

Ce mémoire savant a été lu par nous avec le plus grand plaisir, et nous fait constater que la délégation de l'Union kardéciste s'est adjoint une forte et sérieuse intelligence. Nous remercions vivement notre illustre confrère.

Ne pouvant reproduire ce mémoire en entier, nous faisons des vœux pour qu'il soit traduit en italien et lu par un grand nombre. Que de lumière il en résulterait ! Peu à peu, l'auteur vous amène, par un mode scientifique basé sur des faits, à comprendre la loi des vies successives et de la ré-incarnation.

Suivent les premières phrases.

Une quantité de faits sont cités pour prouver l'existence du périsprit et la réalité des vies successives ; il serait nécessaire de reproduire l'ouvrage entier pour faire connaître qu'ils sont tous choisis et probants chacun dans leur genre. Nous aurons l'occasion d'en reparler.

Dans le même journal, est citée une lettre du professeur Damiani au sujet des matérialisations incomplètes de certaines parties du corps. En Angleterre, il s'est aperçu une fois en posant la main sur le turban que portait l'esprit matérialisé, que la partie postero-supérieure du crâne n'était pas solidifiée.

Une autre fois, un esprit de femme s'est présenté devant l'assistance, ayant la moitié du visage complètement décharné, ce qui lui donnait un aspect effrayant. Abdullah, un esprit indien, d'une stature colossale, se présentait souvent aux séances auxquelles il assistait : son bras droit n'était jamais matérialisé ; comme M. Damiani lui en demandait la raison, il répondit que dans sa dernière existence, il avait eu ce bras amputé et qu'il trouvait difficile de le matérialiser.

Nova Lux

Dans la Nova Lux, juin 98, M. Hoffmann termine son étude sur saint Martin et le Spiritisme, il dit que saint Martin admettait la réincarnation et la pluralité des existences.

Le pr. Falcomer donne un intéressant récit de séances somnambuliques et médianimiques suivies par lui, à Rome, en 1887 et 88.

La Révista de Studi psichici consacre un article nécrologique au D[r] Ermacora; cite le cas d'une mère, ayant vu en songe un accident arrivé à son fils qui était à Vérone, pendant qu'elle-même se trouvait à Milan : tous les détails des blessures étant exactement donnés.

Dans la même publication, M. Levio Silvo donne le récit de ses essais d'effluviographie et deux gravures, l'une représentant la main posée sur le verre d'eau chaude et dans les mêmes conditions, pour démontrer que suivant lui, les impressions obtenues ne sont que le résultat de la chaleur. Il parle des expériences de M. Delanne avec la couche d'alun et l'écran liquide pour isoler la main de la plaque sensible, et se promet d'essayer la seconde, la première avec l'alun ne lui paraissant pas suffisante pour écarter l'hypothèse de la chaleur par conductibilité. Il dit avoir construit un appareil par lequel la main se trouvait séparée du côté sensible de la gélatine par une couche liquide que l'on pouvait maintenir dans un état continuel de circulation, afin d'empêcher l'action de la chaleur ; la main était appuyée sur une plaque de verre d'un millimètre d'épaisseur : entre ce verre et celui de la plaque sensible coulait une épaisseur de 2 millimetres de liquide révélateur : dans ces conditions, si le liquide est tenu au repos, l'action de la main s'exerce ; mais quand le liquide a été mis en circulation, il n'y a jamais eu de résultats. M. L. Silva, dit qu'il n'hésitera pas à recommencer les expériences ; mais que s'il n'obtient pas de résultats sérieux, il conservera l'opinion que lui ont donnée ses essais.

Revue de la Presse

EN LANGUE ESPAGNOLE

La Revelacion

d'Alicante pense que les dures épreuves que traverse l'Espagne en ce moment, sont la conséquence et l'expiation des fautes des premiers conquérants. Dans un article très énergique, elle invite les Spirites Espagnols à travailler avec ardeur à la propagation de nos doctrines.

Lumen

de Barcelone, s'efforce de démontrer que la *force* est le principe de toutes choses : que la matière n'est qu'une manifestation de la force et que la *substance* évolue vers la matière , qu'elle évolue ensuite, d'elle-même, vers la spiritualité consciente, sensible et capable de vouloir. Elle raconte qu'un élève d'un collège de Berlin étant à travailler, vit paraître sa mère, qui l'engageait avec des gestes suppliants à la suivre. Il obéit, et à peine est-il sorti, que la maison s'écroule derrière lui.

Constancia

de Buenos-Aires s'élève avec force contre la doctrine des peines éternelles et démontre que rien de semblable ne se trouve dans la doctrine du Christ. A signa-

ler également des articles sur la réincarnation, la pluralité des mondes habi tes, sa polémique avec le père Naumus et les excellentes conférences faites par ses rédacteurs sur les divers points de la doctrine spirite.

La Union Espiritista

de Barcelone, dans son numéro de juin, reproduit les statuts de l'Union spirite Kardécienne de Catalogne et tous les détails sur la réorganisation des groupes Spirites de la région. Le numéro de juillet contient la suite d'une étude intéressante sur l'évolution de l'Eglise romaine et ses rapports avec le paganisme et les autres religions et un article sur le développement cérébral, la mémoire et les idées innées, rattachées à la loi de réincarnation.

Revue de la Presse
EN LANGUE FRANÇAISE

La Fronde

du Samedi 9 juillet, sous le titre : *Spiritualisme Scientifique*, renferme un bel article de Thécla sur le Congrès Spirite de Londres. L'auteur expose très nettement les phénomènes spirites et fait une analyse très bien résumée des mémoires de notre rédacteur en chef. Nous sommes heureux de constater que nos idées pénètrent enfin dans la grande presse et qu'elles y sont exposées avec toute la compétence nécessaire, sous une forme concise et claire, bien à la portée de tous les lecteurs.

La Revue Spirite

continue la publication des réflexions philosophiques de son directeur. Cette fois l'auteur s'attache à démontrer que le Spiritisme est essentiellement moral, puisqu'il prêche les grands principes enseignés par tous les rénovateurs de l'humanité et dont le Christ nous a donné la plus haute expression. Un brahme, nommé Chatterji, a fait une conférence chez M. Leymarie et s'est trouvé fort embarrassé pour répondre aux questions posées par Messieurs de Rochas, David et plusieurs autres assistants. Il s'en est tiré en disant qu'il était simplement étudiant et ne pouvait en conséquence posséder la science des maitres. On a justement observé que si les Indous veulent nous convaincre, ils feraient bien de nous envoyer des professeurs à la place des étudiants. D'ailleurs, les théories ont fait leur temps ; il nous faut aujourd'hui des faits positifs et ce serait de la part des théosophes se nourrir des plus singulières illusions, s'ils s'imaginaient que nous les croirons sur parole. Nous savons trop combien la civilisation a été retardée pour avoir accepté aveuglement des croyances réputées infaillibles ; désormais, fidèles à la méthode positive, nous n'admettrons que ce qui nous sera parfaitement démontré.

Notre confrère reproduit le récit d'une maison hantée fait par un moine qui vivait en 1215. Ce sont des faits analogues à ceux qui se produisent de nos jours et qui montrent bien que les manifestations des Esprits dépendent d'une loi naturelle, puisqu'elles ont eu lieu à toutes les époques et dans tous les pays. A lire la suite de l'intéressante étude de notre collaborateur Alban Dubet sur les Hallucinations. *The philosophical Journal*, annonce que Mlle Lerge, parente de l'explorateur André, prétend l'avoir vu pendant la nuit en se dégageant de son corps. Elle affirme qu'il est encore vivant ainsi que ses deux compagnons. Dieu veuille que ce ne soit pas une simple vue subjective.

Revue du Monde Invisible

M. Méric, le directeur de cette Revue, nous écrit pour nous dire qu'il n'a dénoncé personne en cour de Rome, nous sommes heureux de le faire savoir au public qui, comme nous, avait pu lire cette assertion inexacte dans plusieurs journaux et entre autres dans l'*Eclair*. M. Méric, dans son permier article, combat l'opinion assez répandue dans le clergé que l'hypnotisme est mauvais et défendu par la loi de Dieu. Il prouve que son usage rationnel n'a rien de répréhensible et que puisque les médecins reconnaissent son efficacité, il faut leur laisser la liberté de cette pratique. Vient ensuite une étude intéressante sur ce qu'il faut entendre par le mot mysticisme, nous en reparlerons quand le travail sera terminé.

Le Dr Georges de la Morinais se demande si les sourciers, c'est-à-dire ceux qui découvrent les cours d'eau souterrains, sont sorciers? Nous publierons, prochainement, une explication qui nous paraît très claire de cette propriété possédée par certains hommes ; on verra qu'elle résulte de la sensitivité découverte par Reichenbach. La Revue se propose d'étudier les stigmates qui apparaissent sur certains sujets. D'ores et déjà, elle annonce qu'ils ne lui paraissent pas nécessairement d'ordre surnaturel, ce en quoi on ne peut que la féliciter, car les expériences hypnotiques jettent un jour tout à fait nouveau sur ces phénomènes.

Le Moniteur Spirite et Magnétique

Notre vénérable ami M. Martin, directeur de ce journal, est maintenant domicilié à Paris, 104, Avenue de Saint-Mandé, son organe devient donc français. Nous lisons en premier article, une communication de Mme Potier sur le Spiritisme et la théosophie.

L'esprit est rempli de bonnes intentions, mais il nous semble bien difficile d'allier deux doctrines dont l'une : le Spiritisme, recommande l'évocation des morts et l'autre : la théosophie, la défend sous prétexte que c'est porter atteinte à l'évolution de l'âme en la ramenant vers la terre. Cette assertion n'est vérifiée par aucun fait, alors que nos rapports avec les invisibles sont journaliers et bienfaisants. Quant à la prétention de la théosophie d'être supérieure à la doctrine spirite, nous la croirons justifiée lorsqu'elle nous aura été clairement démontrée, ce qui n'a jamais été tenté et pour cause.

A lire la fin de la très bonne analyse de l'ouvrage de notre ami Léon Denis, par M. Martin.

Signalons aussi un récit emprunté à la *Revue Spirite* de 1875, qui semble établir la réincarnation d'une petite fille. Notre confrère s'élève avec raison contre les pratiques usitées dans certains groupes où l'on manque du discernement nécessaire pour savoir distinguer les Esprits sérieux de ceux qui ne débitent que des banalités ou des sottises. Il faut évidemment passer toutes les communications au crible de la critique et n'accepter que celles qui sont conformes à la morale du Christ et en harmonie avec la science. Ce sont des critères qui ne permettent pas de s'égarer.

Le Progrès Spirite

expose la réfutation des articles de M. de Faget par M. Codot, pasteur à Chauny ; elle est à la hauteur de son argumentation sur le Spiritisme, c'est tout dire. Nous lisons une étude de M. Hudson Tultle sur la séparation entre l'âme et le corps, elle est tout à fait semblable à celle publiée par Jackson-Dawis, le grand voyant américain. L'âme se retire de son enveloppe charnelle par la tête et tant que la

séparation n'est pas définitive, l'âme reste attachée au corps par un lien fluidique dont la rupture est le signe de la mort physique. Alors l'esprit est libre dans l'espace. A ceux qui s'imaginent que les animaux n'ont point d'âmes, nous dédions le fait suivant pour qu'ils le méditent :

« Dans la matinée d'hier, dit le *Petit Parisien*, plusieurs petits chiens furent jetés à la mer derrière le rocher de l'Attalaye ; une heure après, une chienne, la mère sans doute, vint en aboyant au port des pêcheurs et, s'étant mise à l'eau, nagea vigoureusement vers la haute mer jusqu'à environ 200 mètres, se dirigeant du côté où sa progéniture avait trouvé la mort. Les douaniers de service voyant cette bête sur le point de disparaître, envoyèrent des jeunes gens du port la chercher avec une barque. Un quart d'heure après, le chien était ramenée à terre. Trompant la surveillance de ceux qui la caressaient, on la vit une seconde fois se jeter à l'eau. Rattrapée de nouveau elle fut ramenée sur la berge et attachée près du poste des douaniers. Tandis que les marins devisaient sur l'entêtement de cet animal, la chienne se détacha et, pour la troisième fois, se jeta dans les flots. Pour la troisième fois, une barque alla la chercher, mais ce fut peine inutile, la pauvre bête voyant le bateau se diriger vers elle, *mit sa tête sous l'eau* et disparut sous les yeux de ses sauveteurs ! »

L'Humanité intégrale

publie le portrait de M[me] Eugénie Potonié Pierre désincarnée récemment, la créatrice regrettée des phalanges internationales d'harmonie intellectuelle, auxquelles nous avons adhéré de grand cœur. Nous nous unissons pleinement aux paroles de chaleureuse sympathie prononcées par notre ami Camille Chaigneau aux obsèques de cette femme de bien. Elisée Rechus, M[me] Griess-Traut, Bertha de Sutner, Paul Mink et bien d'autres ont rendu hommage à cette âme si élevée dont le passage sur la terre a été marqué par les plus hautes aspirations vers la justice et la fraternité sociales. A lire aussi deux belles communications dues à l'esprit d'un ancien Brahme qui signe l'Oriental et un autre de Marie aux Chrysanthèmes. Signalons la fin de la préface de l'esprit Jean, qui voit dans l'âme humaine une unité collective formée par des individualités inférieures réunies dans un tout harmonique. L'espace nous manque pour discuter cette théorie qui aurait besoin d'être élucidée.

La Lumière

du mois de juillet contient la suite de la substantielle étude du D[r] Lux sur le magnétisme, l'hypnotisme et la suggestion. Le n° d'août en donne la fin. La conclusion, c'est qu'il ne faut pas confondre le magnétisme avec l'hypnotisme, ce sont des agents distincts et qui agissent différemment sur le sujet. « En somme, dit le Docteur, l'hypnotisme fait assez triste figure à côté du magnétisme, et cela à tous les points de vue ; c'est un nain à côté d'un géant, suivant l'expression de Scheibler. Car le magnétisme est un moteur universel ; il se montre dans toutes les activités de la nature et de la vie ; force attractive, il régit les mouvements des sphères sur leurs orbes, dans l'espace infini, et maintient l'équilibre des systèmes stellaires et planétaires. Le magnétisme est la force mystérieuse qui fait rechercher la lumière à la plante, qui unit le masculin au féminin dans toute la série des êtres vivants ; il atteint son point culminant chez l'homme, dans l'amour que la mère a pour son enfant, dans l'amour que l'homme a pour son prochain, dans l'amour qu'il a pour son créateur, centre universel d'attraction, pôle positif de l'univers ; c'est là qu'il devient enfin magnétisme divin. » . . . .

A lire aussi une magistrale étude de Karl du Prel sur la gravitation et la lévitation. Il suppose que le principe qui attire les corps entre eux est l'électricité, de sorte que si la pesanteur est un phénomène électrique, elle doit être modifiable et polerisable par les influences magnétiques et électriques. C'est ce que prouve l'aimant qui agit en sens inverse de la pesanteur. Celle-ci dépend de la densité, de la cohésion des particules, — et la cohésion elle-même ne serait que de l'électricité enchaînée.

La Tribune psychique

commence une étude sur les doctrines philosophiques et spirites dans laquelle on démontrera que ce qui nous vient de l'Inde, sous d'autres noms, est contenu dans la doctrine spirite. Celle-ci n'a de commun avec la tradition du passé que les faits bien établis, mais elle a su se dégager de toutes les erreurs inhérentes à ces époques anciennes, où la science expérimentale n'avait pas imposé de limites aux fantaisies de l'imagination. Notre confrère publie la suite résumée du mémoire présenté par notre rédacteur en chef au Congrès de Londres. A lire le récit d'une séance de typtotologie dans laquelle la lévitation complète de la table a été obtenue au groupe Laffineur, 55, rue du Château d'eau, par l'intermédiaire de Mme Rodière, médium. Un procès-verbal a été dressé et signé par la plupart des assistants. Un médium voyant qui se trouvait dans l'assistance a prévenu Mme Laffineur, et sans que le médium l'entendît, que l'esprit qui allait donner une communication était celui d'Allan Kardec. La table a, en effet, terminé sa dictée en donnant le nom du Maître. Il y a là un contrôle précieux de l'individualité qui se manifeste et il serait désirable de le voir appliqué le plus souvent possible.

La Fédération Spirite universelle a pris la décision de changer son titre, elle se nommera désormais : *Société française d'étude des phénomènes psychiques*. Les élections ont eu lieu. L'ancien bureau a été renommé à l'unanimité, et parmi les nouveaux membres, nous voyons avec plaisir Mme la baronne de Friedberg Mottet, Mme Aubriot et M. Gravier.

Le Phare de Normandie

reproduit un article de notre collaborateur Marc de Rosenthal, qui s'était lui-même inspiré fortement du livre de notre ami Léon Denis, *Après la mort*. Démophile s'élève, avec raison, contre la confusion que nos adversaires cherchent à produire entre le Spiritisme et la théosophie ou l'occultisme.. Il montre que certains organes, créés depuis peu, semblent discréditer à plaisir les faits spirites en les mélangeant volontairement à la chiromanie, à la divination par le marc de café, en un mot à une quantité de pratiques plus ou moins suspectes, lesquelles n'ont jamais, de près ou de loin, appartenu à la science expérimentale que nous pratiquons. Il signale aussi la conclusion de la Revue du *Monde Invisible* qui écrit : *Le Spiritisme, voilà l'ennemi* ! Mais tous ces efforts seront vains, ils ne prévaudront pas contre la vérité et seront impuissants à détruire le courant créé entre les humains et les désincarnés, par la volonté des Intelligences supérieures qui dirigent l'humanité vers la phase rénovatrice, vers plus de lumière, de justice et d'amour.

La Paix universelle

publie trois articles sur le Congrès de l'humanité, dont l'un a paru dans le *Matin*. Un anonyme recommande la pratique de la loi d'amour pour arriver au bonheur. « Le bien qu'on fait, dit-il, a une double valeur, et par la jouissance qu'il donne

à celui qui l'accomplit, et par la jouissance qu'il donne à celui qui le reçoit. Mais là ne s'arrête pas son efficacité.

« Celui qui fait le bien attire en son cœur un courant d'amour universel qui lui permettra de donner de plus en plus généreusement, et celui qui le reçoit renvoie par les émanations de son cœur le courant d'amour à la source universelle, dont les eaux gonflées peuvent se mettre à couler comme de grands fleuves dans le monde. Les grands secrets sont simples et à la portée de la compréhension des humbles ; le malheur de l'humanité est d'avoir la compréhension murée dans la matière physique.

Signalons une rigoureuse et éloquente réponse de M. J. Brieux, aux arguments de M. Jounet sur la valeur du critérium adopté par de Strada.

Le Messager

reproduit l'article de la *Fronde* dont nous avons parlé plus haut. Dans un article très intéressant extrait du *Petit Parisien*, nous voyons une longue liste des enfants prodiges, tels que Pascal ou Métastase, qui encore dans l'enfance avaient toute la science d'hommes faits. Pic de la Mirandole, à cinq ans, lisait un livre et le récitait tout entier. Henri de Mesme savait Homère par cœur à six ans. Charles de Witt possédait à sept ans l'hébreu, le grec, le latin, le français, la géographie, l'histoire et l'arithmétique. Grotius, à l'âge de huit ans, composait d'excellents vers latins. Jérôme Bignon publiait, à six ans, une description de la *Terre Sainte*, etc. Notons aussi que d'après un journal anglais, le montant des sommes dépensées dans les six plus grandes guerres de la deuxième moitié du siècle, s'élève à *soixante-quatre* milliards 650 millions. Pour s'imaginer ce que représente une pareille somme, il suffit de dire que si elle était réalisée en livres sterlings posées les unes sur les autres, elle formerait une colonne de 433 kilomètres 500 de hauteur ? Que d'argent bêtement et criminellement dépensé !

La Vie d'Outre-Tombe

contient une réponse de M. Léon Denis au sujet d'un article précédent intitulé : Religion Spirite. Avec raison, le célèbre conférencier fait observer que le Spiritisme n'a pas et ne peut jamais avoir le caractère d'une religion, car il n'a pas de culte, pas de dogmes, pas de prêtres. Il est bien au-dessus des religions puisqu'il s'adresse à tous les hommes, en leur montrant l'inutilité des formules extérieures. Il revient à l'enseignement du Christ qui voulait que son père ne fût pas seulement adoré dans le temple et sur la montagne, mais partout en esprit et en vérité. La véritable prière jaillit du cœur et n'a pas besoin d'une formule spéciale. Le plus ignorant peut la faire d'une manière aussi efficace que le plus savant des lettrés. Quand l'âme s'élève vers la puissance infinie, son essor lui donne une envolée qui lui fait quitter les régions terrestres, et dès lors les phrases clichées deviennent inaptes à traduire ces sensations internes et profondes qui n'appartiennent plus à la terre.

Souscription pour la Célébration du Cinquantenaire du Spiritisme

Mme Bovolin	20 »
Mme la Comtesse de Watteville	50 »
M. A. à Tours	20 »
Total à ce jour.	90 »

Le Gérant : J. DIDELOT.

Imprimerie Daniel-Chambon, Saint-Amand-Mont-Rond.

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES DES JOURNAUX FRANÇAIS

Le Progrès spirite, 1, rue Oberkampf à Paris, 5 francs par an

La Revue spirite, 12, rue du Sommerard, Paris. 10 fr. par an.

Le Phare de Normandie, de Rouen, rue des Charrettes, 29. 3 fr. 50 par an.

La Paix universelle, revue indépendante, cours Gambetta, 5, Lyon.

Le Journal du Magnétisme (DURVILLE) 23, rue Saint-Merry, Paris. 6 fr. par an.

La Lumière, 97, b. Montmorency, Paris-Auteuil.

La Chaîne Magnétique, AUFFINGER, rue du Four-Saint-Germain, Paris, 6 fr. par an.

L'Humanité intégrale, 20, avenue Trudaine, Paris, organe immortaliste, 6 fr. par an.

La Religion universelle, rue Mercœur, à Nantes.

L'Initiation, occultisme. PAPUS, 58, rue St-André-des-Arts, Paris.

Annales des Sciences Psychiques, rue de Bellay, Docteur DARIEX, Paris.

La Vie d'Outre-Tombe, chez Fritz, 3 fr. par an, 7, passage de la Bourse, à Charleroi (Belgique).

L'Echo du Public, 54, rue de la Victoire.

L'Hyperchymie, à Douai. — Revue mensuelle. — Prix : 5 francs.

La Revue de l'Hypnotisme, 170, rue Saint-Antoine, Paris.

Le Réformiste, 18, rue du Mail, Paris.

JOURNAUX EN LANGUES ÉTRANGÈRES

Le Moniteur spirite et magnétique, rue de Mérode, n° 100, à Bruxelles. 2 fr. 60 par an (Belgique), et 3,50 pour l'Etranger.

Le Messager, Liège (Belgique). Ecrire au bureau du journal. Belgique, 3 fr. ; pays étrangers, 5 fr. par an.

La Irradiacion, revue des études psychologiques, dirigée par E. GARCIA, Incométrézo 19, Madrid. 3 fr. en Espagne.

Lux, Bulletin académique international des études spirites et magnétiques. Roma, Italie. 10 fr. Italie ; Etranger, 13 fr.

El Férégrina, 6, calle de Corabo Coyna à Porto-Rico.

La Luz, calle Lateral del Sur à Porto-Rico.

Neue Spiritualistische Blætter, directeur CYRIAC, à Berlin (Allemagne).

Psychische Studien, monatliche Zeitschrift, Direct^r Alex. AKSAKOF à Saint-Pétersbourg, Oswald Mutze Leipzig, Lidenstrasse, 4. Preisjæhrig : 5 Reichsmark.

Light of Truth, publié à Cincinati (Ohio), 7512 Race S^t, par G. STROWELL.

La Religion philosophicale, one Copy, one year madvana incinding postage, 83, 15, Publishing House Chicago Illinois (Etats-Unis).

The Banner of Light, à Boston, Massachussetts (Amérique du Nord), 9, Bosworth, 2.50 dollars.

The Medium and Deybreack, Burna, 15, Southampton. Bow Holborn, w c.

Light, hebdomadaire, 110, St-Martin's Lane, Charing Cross. W. C. à Londres

The Harbinger of Light, à Melbourne (Australie).

Revista espirita (Buenos-Aires).

An ali dello Spiritismo in Italia, via Orméa, n° 3. Turin.

El Criterio espiritista, à Madrid.

Reformador, Rio-de-Janeiro.

Lux de Alma, à Buenos-Aires.

El Buen Sentido, calle Mayor, 81, 81 2^a, Lérida (Espagne).

Constancia, à Buenos-Aires.

La Fraternidad, à Buenos-Aires.

La Vérité, à Buenos-Aires.

La Nueva Alienza, à Cienfueges (Ile de Cuba).

El Faro Espiritista, à Tarrassa (Espagne).

Il Vessillo spiritista, Dr E. VOLPI, à Vercelli, (Italia).

Espiritisma, à Chalchuapa.

La Illustratione Espirita, par le général REFUGIO GONZALES, à Mexico.

O Psychismo Revista, revue Portugaise. 231, rue Augusta, Lisbonne.

Luz Astral, bi-mensuel, à Buenos-Aires.

Revista del Ateneo Obrero, Tallers, 22, 2° à Barcelone. — Trimestre. 0.75 pta.

El Sol, à Lima (Pérou) : directeur, CARLOS PAZ SOLDAN.

Revista Espiritista de la Habana, mensuelle, Corrales, n° 32, à la Havane.

Die Uebersinnliche Welt, mensuel. Rédacteur MAX RAHN, à Berlin N., Eberswalder Str. 16. — Etranger, 6 Mark par an.

Morgendœnringen, mens., Skien (Norvège).

The Two Worlds, journal mensuel, édité par E. W. WALLIS, 73 a, Corporation Street, à Manchester. 9 fr. par an.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. FRANCIS ; Chicago-Illinois. 1 dollar par an.

Rivista di Studi Psichici, via Rosine, 10, Turin.

4e ANNÉE. — N° 3 SEPTEMBRE 1898

Revue Scientifique & Morale du Spiritisme

NAITRE, MOURIR, RENAITRE ET PROGRESSER SANS CESSE TELLE EST LA LOI

ALLAN KARDEC

SOMMAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
5, RUE MANUEL, PARIS
LE JOURNAL PARAIT DU 15 AU 20 DE CHAQUE MOIS
Abonnements 7 fr. par an en France. — Etranger : 10 fr.

ÉTUDE
Sur les Vies successives

MÉMOIRE PRÉSENTÉ AU CONGRÈS DE LONDRES

L'Évolution Animique

(Suite et fin)

Excusez-moi, Messieurs, si j'ai paru me détourner du sujet dont j'ai l'honneur de vous entretenir ; je crois que toutes ces discussions, peut-être trop longues, ont été utiles pour bien définir le territoire sur lequel nous sommes placés.

Nous avons constaté que l'âme est indissolublement attachée à une substantialité qui contient, sous forme de mouvements, tous les acquis de sa vie intellectuelle et tout le mécanisme automatique de la vie végétative et organique. Le moment est arrivé de nous demander d'où elle vient et comment elle a pu acquérir ses propriétés fonctionnelles.

Les philosophes spiritualistes de nos jours se sont assez peu occupés de l'origine de l'âme ; si son avenir les a intéressés, il ne paraît pas qu'il en soit de même de son passé. Il semble pourtant que les deux problèmes se tiennent et qu'ils sont égaux en mystère. Les théologiens ont mis plus de zèle à élaborer cette question ; elle tenait de près à la base même sur laquelle repose le christianisme : la transmission du péché originel. Leurs opinions s'accordent assez peu et peuvent se réduire à deux principales.

Les uns ont admis que Dieu, source unique et immédiate des âmes, crée à chaque conception une âme spéciale pour le corps qui se produit. Les autres prétendent que toutes les âmes sortent du premier homme, comme tous les corps, et se propagent de la même manière, c'est-à-dire par génération. Cette opinion paraît celle du plus grand nombre. Tertullien, saint Jérôme, Luther ; deux philosophes, Malebranche et Leibnitz se sont ralliés à cette doctrine. Je ne suis pas précisément de cet avis, car il semble que la raison elle-même se refuse à l'hypothèse que l'âme puisse être engendrée, comme l'a bien montré un philosophe spiritualiste et même chrétien, Wollastone, dans son *Esquisse de la religion naturelle* : « On devrait clairement indiquer, dit-il, ce que l'on entend par un homme qui a la faculté de transmettre l'âme, car il n'est pas facile de comprendre comment la pensée, comment une substance pensante peuvent être engendrées comme le sont les branches, ni qu'on puisse se

servir de cette expression, même dans le sens métaphorique. Il faudrait nous dire si cette génération vient d'un des parents ou des deux ensemble. Si c'est d'un seul, duquel est-ce? Si c'est de tous les deux, il s'en suit qu'une seule branche sera toujours produite par deux troncs différents, ce dont il n'y a aucun exemple dans toute la nature, quoi qu'il soit bien plus naturel de faire cette supposition pour des vignes et des plantes, que pour des êtres intellectuels qui sont des substances simples et sans aucune composition. » Si l'âme ne provient pas des parents, c'est qu'elle préexiste à la naissance, — ceci nous ramène à une conclusion obtenue par l'examen des propriétés du périsprit, — et si elle s'incarne une fois, il n'existe pas d'objection logique à ce qu'elle ait pu le faire antérieurement un nombre de fois indéterminé. Si donc nous pouvons trouver dans la nature une hiérarchie continue entre les êtres vivants, rien n'empêche de supposer que l'âme ait gravi tous les échelons de cette échelle de Jacob.

La complexité de l'organisme humain, qui résume toutes les formes inférieures, ne doit pas nous faire illusion sur son origine. *Natura non facit saltus* dit Aristote, et les découvertes modernes lui ont donné raison. Rien n'apparaît à l'état complet sans avoir passé par des phases transitoires, et l'esprit humain a probablement suivi le même processus de développement continu, qui n'a pas pour objet de douer l'être de propriétés nouvelles, mais simplement d'isoler, de sérier, celles qu'il contient en puissance.

Au point de vue physiologique, j'ai encore recours à Claude Bernard (1) pour appuyer mon affirmation. « Si nous considérons, dit-il, un animal placé au sommet de l'échelle, l'homme, par exemple, il possède tous les mouvements que nous avons observés chez les êtres moins parfaits que lui. Ainsi il possèdera des fibres musculaires et un système nerveux à son état de développement le plus complet ; mais il aura aussi des mouvements sarcodiques et des cils vibratiles, organes de certains mouvements intimes dont il n'a pas conscience. Il est donc permis de dire que l'animal élevé représente et résume tous ceux qui le précèdent dans l'échelle des perfections successives Mais au fond, il n'est en réalité ni plus élevé, ni plus parfait ; il ne possède pas de fonctions essentielles plus que les autres n'en possèdent aussi, seulement ces fonctions sont mieux isolées chez lui et manifestées avec une sorte de luxe : voilà tout. »

Et ailleurs, il ajoute : « L'animal inférieur possède toutes les propriétés essentielles qu'on retrouve aux degrés les plus élevés de l'échelle des êtres ; mais il les possède à l'état confus et pour ainsi dire dans toutes les

(1) Bernard. *Les tissus vivants*, pages 700, 22, 102.

parties du corps. L'animal le plus élevé est simplement celui chez lequel toutes les fonctions sont isolées les unes des autres autant que possible. »

« De l'homme au singe, dit M. Ch. Richet, (1) du singe au chien, du chien à l'oiseau, de l'oiseau au reptile, au poisson, au mollusque, au ver, à l'être le plus infime, placé aux dernières limites du monde organique et du monde inanimé, nul passage brusque. C'est toujours une dégradation insensible. Tous les êtres se touchent, formant une chaîne de vie qui ne paraît interrompue que par suite de notre ignorance des formes éteintes ou disparues. »

Non seulement il est impossible de faire de l'homme, dans le règne animal, un être à part, mais encore, entre les animaux et les végétaux, on ne peut préciser la limite : on ne rencontre pas la démarcation profonde à laquelle on croyait jadis comme à un article de foi. Certes, le bon sens vulgaire discernera dès l'abord un chêne, qui est une plante, d'un chien qui est un animal. Mais si l'on veut aller plus loin, de manière à atteindre les dernières limites de la vie, et examiner les êtres moins proches de nous que le chien ou le lézard, on ne trouvera plus de caractères qui soient propres à l'animal et qui manquent à la plante.

Chez tous les êtres vivants, le protoplasma est la base physique de la vie. Tout ce qui est organisé est constitué par la première forme que revêt le protoplasma, c'est-à-dire par la cellule. C'est l'agrégation des cellules qui engendre les tissus des plantes et des animaux.

Toutes les fonctions vitales doivent donc être semblables, et c'est effectivement ce qui a lieu. Destruction et création organique, digestion, respiration, sommeil, sexualité, action des anesthésiques, tout témoigne de l'unité fondamentale des organismes et des fonctions, malgré la diversité visible des formes. De l'ensemble de ces faits certains, lesquels embrassent toutes les grandes et essentielles manifestations de la vie, il résulte clairement qu'il n'y a pas deux plans de vie, l'un qui serait propre aux animaux, l'autre différent et opposé, qui serait spécial aux végétaux ; il n'y a qu'un plan unique pour les uns et pour les autres. La conclusion rigoureuse et exacte des observations de la physiologie générale est l'unité de la vie chez les animaux et les végétaux.

*
* *

Origine et filiation des espèces. — Une des plus grandes conquêtes de ce siècle, si riche en découvertes grandioses, a été l'établissement de la théorie de l'évolution, qui nous permet de remonter par la pensée jusqu'à ces époques lointaines, perdues dans la nuit des âges, qui ont vu la vie éclore

(1) Ch. Richet. *L'homme et l'intelligence*, page 398 et suiv.

sur notre globe. Sans que nous soyons tenus de nous inféoder à une hypothèse exclusive, nous devons admettre que les travaux de Lamark, de Darwin, de Wallace, de Hœckel et des savants contemporains, ont profondément modifié les idées anciennes sur nos origines. Nous ne croyons plus à ce miracle d'espèces apparaissant subitement sur la terre, sans antécédents. Les entrailles du sol nous ont exhumé les archives ancestrales de l'humanité. Quel que soit le mode employé par la nature pour diversifier les formes, il est certain qu'elle a procédé lentement dans sa sélection et qu'elle est allée graduellement du simple au composé, pour aboutir aux êtres vivants actuels.

Mon but n'est pas de discuter les objections qui ont été élevées contre cette théorie, il suffit pour mon sujet de constater que, dans le passé, nous retrouvons des séries continues qui nous permettent de nous rattacher aux manifestations primordiales de la vie. On ne peut, en effet, voir dans les espèces actuelles des créations arbitraires sans liaison avec celles qui les ont précédées, parce que Pasteur a démontré qu'aucun fait connu n'était explicable par la génération spontanée. Nous savons également que la conclusion ultime des sciences de la nature est que tous les êtres vivants dérivent les uns des autres *par reproduction*. Enfin, les géologues nous apprennent qu'il ne s'est pas produit de cataclysmes généraux pendant la durée des diverses périodes géologiques ; qu'il y a eu, au contraire, *continuité absolue entre elles*. Or la paléontologie nous enseigne que les espèces qui peuplent actuellement la terre n'existaient pas autrefois. « Les faits, dit M. Perrier (1) forcent donc d'admettre que les formes actuellement vivantes, si différentes qu'elles soient des formes anciennes, en proviennent par une suite ininterrompue de générations ; la réalité du transformisme est par là même invinciblement démontrée, et ne peut être contestée que si l'on se place hors du terrain de la science. » Chacun de nous, physiquement, est contraint, en remontant la série ascendante de ses progéniteurs, à se rattacher, par une filiation qui ne supporte pas d'hiatus, au protoplasma primitif.

Toutes les manifestations de l'intelligence, actives ou latentes, depuis les simples réflexes primitifs, jusqu'aux plus hautes modalités de l'activité psychique, s'observent chez les êtres vivants avec une gradation croissant par des nuances insensibles, de la monère jusqu'à l'homme.

Nous sommes mêmes obligés, logiquement, à chercher dans le règne végétal les débuts de l'évolution animique, car la forme que les plantes prennent et conservent pendant la durée de leur vie, implique la présence d'un double périsprital présidant aux échanges et maintenant la fixité du

(1) *Revue scientifique*, 27 octobre 1897.

type. « La nature, dit M. Vulpian(1), n'a pas établi de ligne de démarcation bien nette entre le règne végétal et le règne animal. Les animaux et les végétaux se continuent par une progression insensible, et c'est avec raison qu'on les a réunis sous le nom commun de règne organique. » L'assimilation du rôle joué par le périsprit à un électro-aimant à pôles multiples, dont les lignes de force dessineraient non seulement la forme extérieure de l'individu, mais aussi l'ensemble de tous les systèmes organiques, semble passer du domaine de l'hypothèse dans celui de l'observation scientifique. D'après une communication faite à l'Académie des sciences le 12 mai 1898, M. Stanoiewitch a présenté à cette assemblée des dessins pris sur nature, qui montrent que les tissus sont formés suivant des lignes de force nettement visibles.

L'un d'eux reproduit l'aspect d'une branche de sapin, avec deux nœuds, qui jouent le rôle et produisent les mêmes perturbations dans les champs où ils se trouvent, qu'un pôle électrique ou magnétique introduit dans un champ de même nature ; l'autre démontre que la différenciation s'est produite suivant les lignes de force ; un troisième représente la section d'une branche de chêne, quelques centimètres au-dessus d'une ramification. On y voit, jusqu'aux moindres détails, l'aspect d'un champ électro-magnétique formé par deux courants rectilignes croisés, de même sens, et sensiblement de même intensité.

Ces observations semblent établir l'existence d'un double fluidique végétal, analogue à celui que l'on observe dans l'homme.

Il est en effet quelque chose chez les êtres vivants qui n'est pas explicable par les lois physiques, chimiques ou mécaniques ; ce quelque chose, c'est la forme qu'ils affectent. Et non seulement les lois naturelles n'expliquent pas les formes des individus, mais toutes les observations nous incitent à penser que la force plastique qui édifie le plan structural et le type fonctionnel de ces êtres, ne peut résider dans cet ensemble mobile, fluant, en perpétuelle instabilité, qu'est le corps physique.

Quoi qu'il en soit de la valeur de ces observations sur le début de l'être pensant, la série animale va nous montrer le progrès continu de toutes les manifestations animiques.

Gradation du principe intelligent dans la filière animale

Parmi la multitude innombrable des organismes inférieurs, le principe animique n'existe qu'à l'état impersonnel, diffus, car le système nerveux ne s'est pas encore différencié ; les êtres sont sourds, aveugles, muets, ce sont les zoophites ; mais dès qu'il fait son apparition chez les annelés, il

(1) Vulpian. *Leçons sur le système nerveux*, page 39.

commence à spécifier les propriétés communes et nous voyons des différenciations se produire par la formation des organes sensoriels.

A mesure que le système nerveux acquiert plus d'importance, les manifestations instinctives, qui étaient bornées à la recherche de la nourriture, se diversifient et présentent une complexcité toujours plus grande. Voici, d'après Leuret, comment se fait cette progression :

1° — On remarque d'abord des animaux qui semblent établir une transition avec la classe inférieure ; ils ne montrent que des instincts bornés à la recherche de la nourriture (annélides: sangsues).

2° — Des sensations plus étendues et plus nombreuses, ardeur extrême pour la génération, voracité, cruauté aveugle (crustacés : écrevisses).

3° — Puis sensations encore plus étendues, construction d'un domicile, voracité, ruse, astuce (arachnides : araignées).

4° — Enfin sensations très étendues, construction d'un domicile, vie de relation, sociabilité (insectes : fourmis, abeilles).

Chez les vertébrés, si nous prenons toujours comme base de développement du système nerveux et plus particulièrement le cerveau comme critérium de l'intelligence, on voit, toujours d'après Leuret, que l'encéphale, pris comme unité, est au poids du corps :

1° chez les poissons.....	comme 1 est à	5668
2° chez les reptiles......	comme 1 est à	1321
3° chez les oiseaux......	comme 1 est à	212
5° chez les mammifères..	comme 1 est à	186

Il y a donc progression continue de l'encéphale, en passant d'un embranchement à celui qui lui est immédiatement supérieur ; mais à la condition que les pesées embrassent chaque groupe pris en bloc, et non pas telle ou telle espèce prise séparément. Car s'il est un fait aujourd'hui bien démontré, c'est que le progrès dans la série animale a lieu, non pas en ligne droite et sur une seule ligne, mais en lignes inégales et parallèles.

On a dit que le cerveau de l'homme était à ce point développé, que nul être, pour les dimensions et le poids de l'encéphale, ne peut être comparé à nous, même de loin. Cela est vrai assurément ; mais cette différence n'est pas telle qu'elle suffise pour constituer un nouveau règne. Le cerveau d'un singe, ou d'un chien, ou d'un chat, représente, dans son ensemble, à peu près la disposition générale du cerveau humain. L'anatomie comparée a parfaitement démontré l'homologie des différentes parties. Sans entrer dans les détails, il suffit de signaler que l'anatomiste qui a bien étudié le cerveau d'un singe, connait d'une manière passablement exacte l'anatomie du cerveau de l'homme.

« Les circonvolutions constituent dans l'appareil cérébral de l'être

humain, dit M. Richet, (1) l'élément qui a pris le plus d'importance ; et c'est surtout par les circonvolutions que le cerveau de l'homme diffère du cerveau des autres vertébrés. Cependant, sur l'encéphale du chien, on distingue le plan primitif, et comme l'ébauche des circonvolutions si profondes et si compliquées de l'homme adulte. En passant de l'animal à l'homme, l'organe s'est perfectionné, s'est agrandi, s'est diversifié, mais il est resté le même organe. »

Nous ne serons donc pas étonnés de découvrir dans les vertébrés l'esquisse de ce qui sera plus tard l'âme humaine. On ne doit pas s'attendre à constater chez les animaux une intelligence ou des sentiments comparables, en intensité, à ce que l'on observe chez l'homme, mais ce qu'on doit y trouver, si l'évolution animique est vraie, c'est le germe de toutes ces facultés. C'est précisément ce que l'expérience confirme. Les recueils nombreux consacrés à l'étude des facultés animales (2) établissent que l'on remarque chez eux, *au point de vue intellectuel* : l'attention, le jugement, la mémoire, l'imagination, l'abstraction, le raisonnement ; un langage d'action et un langage de voix.

Les *sentiments passionnels* s'affirment par l'amour conjugal, l'amour maternel, parfois l'amour du prochain, la sympathie, la haine, le désir de la vengeance, la sensibilité à la moquerie. *Les sentiments moraux*, très peu développés, peuvent cependant s'observer dans des manifestations du sentiment du juste et de l'injuste et par le remords. Enfin *les sentiments sociaux* se constatent chez ceux qui vivent en troupe par des faits de services mutuels, de solidarité, et même de véritable fraternité.

« Quand les animaux se battent, dit le religieux Agassiz, quand ils s'associent dans un but commun ; quand ils s'avertissent l'un l'autre du danger ; quand ils viennent au secours l'un de l'autre ; quand ils montrent de la tristesse et de la joie ; ils manifestent des mouvements de même nature que ceux que l'on met au nombre des attributs moraux de l'homme. La gradation des facultés morales dans les animaux supérieurs et dans l'homme est tellement imperceptible que, pour dénier aux animaux un certain sens de responsabilité et de conscience, il faut exagérer outre mesure la différence qu'il y a entre eux et l'homme » (3).

Observations physiologiques qui semblent favorables à l'hypothèse de l'évolution animique.

Le merveilleux enchaînement des formes naturelles et les manifestations toujours plus étendues de l'intelligence, à mesure que l'on s'élève

(1) Ch. Richet. *L'homme et l'intelligence*. Page 402.

(2) Voir Darwin. *Origine des Espèces*, Chapitre VII. Romanes. *L'évolution mentale chez les animaux* et l'*Intelligence des animaux*.

(3) Agassiz, *L'espèce*, page 97.

dans la hiérarchie des êtres vivants, ne prouvent pas, peut-on dire, que ce soit nécessairement un même principe individuel qui évolue à travers tous ces organismes. Il faudrait donc, pour établir la probabilité du passage de l'âme dans la série animale, des preuves organiques incontestables. Je crois qu'on peut en trouver une première dans ce fait, que l'embryon reproduit, en raccourci, toute l'évolution ancestrale de sa race.

Puisque le périsprit est antérieur et distinct du corps dont il est l'idée directrice, s'il est obligé de repasser rapidement dans le début de sa vie fœtale par la série des organismes inférieurs, c'est qu'il en contient en lui le mécanisme. Or, il ne peut l'avoir acquis que par des incarnations terrestres, excessivement nombreuses, dans chacun des embranchements inférieurs. Les recherches des physiologistes modernes ne permettent guère de mettre en doute ce fait capital. Agassiz a formulé cette loi : que les poissons de nos jours, passent pendant la période embryonnaire, jusqu'à l'âge adulte, par toutes les phases qu'ils ont traversées pendant les temps géologiques. Ce qui est vrai pour les poissons, est également vrai pour les autres vertébrés et pour l'homme. Tous nous avons été successivement dans le sein maternel : cellule d'abord, puis mollusque, poisson, reptile, quadrupède, pour aboutir enfin à l'humanité. La nature a tracé en caractères ineffaçables l'histoire de nos avatars ; elle indique les voies qu'elle a suivies pour amener le développement des êtres, et ce passage obligatoire par les organismes les plus simples, à chaque retour ici-bas, montre bien les origines très humbles du roi de la création.

Suivant la manière de voir exposée ici, il faut attribuer au périsprit les caractères que l'on désigne généralement sous le nom d'hérédité spécifique, ce qui n'est d'ailleurs qu'un mot, qui exprime la reproduction chez les descendants de l'organisme des progéniteurs. Ce qu'il y aurait de transmissible, dans notre hypothèse, ce seraient seulement certains caractères secondaires individuels des parents, qui modifieraient plus ou moins le plan général de l'individu venant s'incarner. L'énergie vitale combinée du père et de la mère serait l'agent de ces modifications, par une action élective sur les parties homologues du périsprit de l'enfant. Mais cette action n'est pas assez puissante pour transformer le type fondamental dans lequel subsiste toutes les traces d'un passé indélébile, car les vestiges d'organes avortés parce qu'ils sont inutiles maintenant, sont encore une preuve puissante que le périsprit conserve toujours l'empreinte de ses modifications passées. Geoffroy St-Hilaire a fait remarquer que chez la baleine, où les dents sont remplacées par des fanons, les germes des dents avortées sont cachés dans la mâchoire du fœtus ; depuis, ce savant a constaté les mêmes phénomènes pour le bec des oiseaux. Les ruminants ont un bourrelet calleux

à la place des incisives supérieures, mais le germe des dents existe dans le fœtus. Il en est de même chez les Lamantins, qui n'ont d'incisives, ni en haut ni en bas ; se nourrissant uniquement de plantes marines, ils n'en faisaient pas usage, et ces dents ont fini par disparaître.

La présence d'organes atrophiés chez l'homme, auquel ils sont inutiles, prouve que son organisation se relie intimement à celle du règne animal, dont il est la dernière et la plus parfaite émanation. Si le périsprit humain, avant d'arriver à l'humanité, n'avait pas parcouru les organismes moins avancés, on ne retrouverait pas chez nous un *muscle* superficiel appelé *peaucier* ; c'est celui avec lequel les chevaux font vibrer leur peau, pour chasser les mouches qui les importunent. L'habitude du vêtement et chez les sauvages la coutume de s'enduire le corps d'argile, ont rendu ce muscle inutile, aussi s'est-il tellement aminci qu'il ne peut plus imprimer à la peau le moindre mouvement. Il en est de même des muscles qui meuvent l'oreille du cheval, du chien et des autres animaux. Nous *les possédons,* mais ils ne nous servent à rien. Nous avons également à l'angle interne de l'œil, un petit repli rose qui fait partie du dessein de l'œil humain ; c'est la trace de la troisième paupière des oiseaux de proie, qui leur permet de fixer le soleil, sans baisser les yeux.

Le plantaire grêle, qui, selon M. Charles Martins (1), semble un fil de coton accolé à un gros câble de navire, est pour nous sans utilité, mais chez le chat, le tigre, la panthère, etc., il est aussi gros que les muscles puissants qui partent du mollet et s'insèrent au talon, ce qui rend ces animaux capables d'exécuter des bonds prodigieux quand ils s'élancent sur leur proie. Le cœcum des herbivores est représentée dans l'homme par un petit corps cylindrique (appendice vermiforme) qui non seulement est inutile mais même nuisible, car un corps dur s'y introduisant, peut déterminer une péritonite mortelle.

Le règne animal tout entier, vivant et fossile, nous montre les mêmes phénomènes que l'évolution embryonnaire de l'être qui, partant de la cellule, complète peu à peu son organisation et s'élève graduellement jusqu'à l'échelon occupé par les deux êtres qui lui ont donné naissance. Cette évolution se manifeste également dans la série des animaux dont les couches géologiques nous ont conservé les restes. Les plus anciennes ne contiennent que des invertébrés et des poissons ; les reptiles, les oiseaux et les mammifères apparaissent successivement dans leur ordre hiérarchique, et l'homme enfin couronne ici-bas cette série ascendante, qui se continue, nous en sommes certains maintenant, jusque dans les profondeurs de l'infini.

(1) Ch. Martins. *Introduction à la philosophie zoologique de Lamark.*

*
* *

Réminiscences chez les animaux. — M. Vianna de Lima s'exprime ainsi (2) : « L'insurmontable répugnance, l'horreur instinctive, inconsciente, que nous inspirent encore certains animaux inoffensifs, ou dont l'aspect du moins nous devrait laisser indifférents, cette crainte ou répulsion innée, ne peut, dans certains cas, s'expliquer que par l'hérédité ou mémoire organique.

« Nous la tenons de nos ancêtres qui, eux, avaient eu fréquemment à souffrir de ces animaux. Voici un exemple de cette nature très instructif et souvent vérifié par divers observateurs.

« Si dans une écurie on fait la litière des chevaux avec de la paille qui a servi dans la cage de lions ou de tigres, les chevaux, dès qu'ils auront senti l'odeur de cette paille, seront pris d'une terreur folle, et s'efforceront de fuir : « Bien des générations de chevaux domestiques, a dit Laycok, qui le premier a rapporté ce fait, bien des générations ont dû se succéder depuis que le cheval sauvage, que nous devons supposer l'ancêtre de l'animal domestique, a été exposé aux attaques des représentants de la race féline ». Cependant ces chevaux qui, depuis de nombreuses générations, sont nés dans nos écuries, et dont il est aisé de s'assurer qu'ils n'ont aucune expérience propre du danger, (n'ayant même souvent jamais vu de bête sauvage), reconnaissent encore l'odeur des terribles ennemis de leurs lointains ancêtres ».

On voit ici la facilité avec laquelle les savants attribuent à la matière ce qui relève exclusivement de l'esprit, c'est-à-dire la faculté de la mémoire. Ce ne peut être la matière vivante de ces chevaux qui ressent cette terrible impression, puisque, depuis les époques éloignées où le cheval vivait en liberté à l'état sauvage, la matière du corps physique des progéniteurs a été renouvelée complètement sans qu'il en reste un atôme, et cela des millions de fois. Les molécules tirées de la nourriture, du foin, des grains, etc., qui composent la forme actuelle du cheval, ne connaissent pas le lion ou le tigre, puisqu'elles n'ont pas de conscience. Comment alors expliquer la peur de ces animaux ? Si nous supposons qu'il y a un principe intellectuel dans l'animal, que ce principe est individualisé par le périsprit dans lequel s'emmagasinent les instincts, les sensations, et que la mémoire provient d'un réveil de ces instincts et de ces sensations, tout devient clair et compréhensible. Les mêmes causes produisent les mêmes effets ; nos animaux domestiques sont les mêmes êtres qui vivaient jadis à l'état sauvage, et l'odeur des fauves réveille dans leur enveloppe fluidique

(2) VIANNA DE LIMA. — *Exposé sommaire des théories transformistes*, page 72.

des souvenirs qui se rattachent à la souffrance et à la mort, sous la den des carnassiers ; de là leur frayeur.

Je cite d'après *La Revue scientifique,* du 28 août 1897, un intéressan exemple de cette résurrection d'instincts endormis pendant une longue série de générations. Ce fait concerne des bengalis du Japon. Ces élégants oiseaux sont, depuis des siècles, l'objet d'un élevage spécial dans ce pays; ils se reproduisent dans de petites cages où ils ne construisent qu'un nid très grossier. M. Butler, auteur de ce récit, ayant cette année jeté dans sa volière une poignée de graminées en fleurs, les Bengalis se sont précipités sur les tiges et les ont transportées une à une dans un buisson, où ils ont aussitôt construit un nid très bien fait, avec dôme supérieur et orifice laléral : le nid typique de leurs ancêtres à l'état de liberté. « Comment expliquer ce fait? demande M. Burtler, Il ne peut être question d'imitation ou de souvenir, n'est-ce pas? Il faut que les Bengalis aient agi par instinct héréditaire. » Il est probable, suivant moi, que ces bengalis ont conservé dans leur enveloppe périspritale l'instinct de nidification et que celui-ci s'est exercé lorsqu'on lui en a fourni l'occasion. Si l'âme animale n'existait pas, si elle ne s'incarnait pas un très grand nombre de fois dans la même forme, il serait complètement inexplicable que les molécules matérielles qui composent un bengali, fussent capables de construire un nid tout à fait semblable à celui des ancêtres. Dire que c'est par hérédité, n'explique rien, car il faudrait supposer que cet instinct s'est transmis, à l'état latent, de génération en génération, il y aurait donc quelque chose d'immatériel qui se perpétuerait chez des êtres qui se renouvellent incessamment. Dans ce cas, il est plus logique d'admettre que c'est le périsprit qui contient les instincts, que de les croire attachés à la substance instable de l'organisme. Je suis obligé de me borner à ces deux exemples qu'on pourrait multiplier.

Le périsprit animal. — Il serait intéressant de pouvoir constater expérimentalement l'existence d'une substantialité de l'âme animale, soit par des dédoublements pendant la vie, soit par la conservation de la forme après la mort. Bien que cette question ait été peu étudiée encore, il est possible de réunir quelques faits qui semblent confirmer cette manière de voir.

Dassier, dans son livre : *L'humanité posthume*, cite d'après M. de Mirville, (page 86), le cas d'un berger dont le double venait tourmenter M. Milange, fils d'un conseiller au Parlement. Le Sorcier était accompagné des fantômes de ses grands chiens noirs. Il avoua que c'était bien lui l'auteur des méfaits supportés par M. Milange, ce qui montre que ces visions, bien que n'étant pas vues par d'autres personnes, étaient cependant réelles.

Thephanstams of the living, vol. II, page 97, parlent d'une vision fantômale

d'un cheval, d'une voiture et des personnes qui y étaient assises. Cheval, voiture, furent reconnus aussi bien que les gens, et les trois observateurs les virent raser la maison où l'on entendit quelques coups frappés à la porte : on alla voir, il n'y avait personne. Cinq minutes après, une jeune dame, la fille des gens de la voiture, arriva et raconta à ses oncles et tantes que son père et sa mère, dans leur cabriolet, l'avaient dépassée sur la route, et, à sa grande surprise, ne lui avaient pas parlé. Dix minutes après, les personnes réelles survirent, justement comme elles avaient été vues un quart d'heure auparavant, et elles venaient directement de chez elles. Il n'y a pas télépathie, puisque la jeune dame n'était pas avec les trois premiers observateurs et que sa vision est indépendante de la leur. M. Dassier rapporte le témoignage d'un cultivateur qui vit en rentrant chez lui, à une heure assez avancée de la nuit, un âne qui paissait dans un champ d'avoine. Il voulut mettre ce champ à l'abri d'un hôte si incommode. « L'âne s'étant laissé approcher, le cultivateur le sortit du champ et l'amena sans résistance. Il arrive ainsi jusqu'à la porte de l'étable ; mais au moment où il se disposait à l'ouvrir, la bête disparut de ses mains, comme une ombre qui s'évanouit. Il a beau regarder autour de lui, il n'aperçoit rien. Saisi de frayeur, il rentre précipitamment chez lui, et réveille son frère pour lui raconter l'aventure. Le lendemain ils se rendent au champ pour savoir si un être aussi extraordinaire avait causé de grands dégats et retrouvent la moisson intacte. L'animal mystérieux broutait une avoine imaginaire. » La nuit était assez claire pour que le cultivateur pût voir distinctement les arbres et les buissons à plusieurs mètres de la route.

Voici un autre exemple, raconté par celui auquel l'événement est arrivé. M. Dassier le tient du narrateur lui-même. « Un soir, me trouvant de garde (c'est un douanier qui parle) avec un de mes camarades, nous aperçûmes non loin du village que j'habitais, un mulet qui passait devant nous et qui paraissait chargé. Supposant qu'il portait de la contrebande, et que son maître s'était enfui en nous voyant, nous nous mîmes à sa poursuite. Le mulet se jeta dans une prairie, et après avoir fait divers détours pour nous échapper, il rentra dans le village. Alors nous nous divisâmes. Tandis que mon camarade continuait à le suivre, je pris une route transversale afin de lui couper le chemin. Se voyant serré de près, l'animal précipite sa course, et *plusieurs habitants sont réveillés par le bruit des pas* qui résonnaient sur le pavé. J'arrive avant lui au passage où le conduisait la rue qu'il suivait et au moment où le voyant auprès de moi j'allongeais la main pour saisir son licol, il disparaît comme une ombre, et je n'aperçois que mon camarade, aussi étonné que moi. » L'endroit où cette scène a eu lieu

formait une impasse, de laquelle l'animal ne pouvait s'échapper sans passer sur le corps du douanier. L'objectivité de cette forme est démontrée par le bruit que faisait le mulet en s'enfuyant, car les habitants du village se questionnaient le lendemain matin au sujet du vacarme qu'ils avaient entendu au milieu de la nuit.

Dans ces deux cas, on ignore si le fantôme est celui d'un animal mort ou vivant. Voici qui est plus instructif à ce sujet. M. Dassier assistait à une séance de magnétisme ; vers le milieu de la soirée, une personne ayant aperçu une araignée sur le parquet, l'écrasa du pied. « Tiens, s'écria au même instant la somnambule, je vois l'esprit de l'araignée qui s'envole. »

« Quelle est la forme de cet esprit ? demanda le magnétiseur. — Il a la forme de l'araignée, répondit la somniloque. »

La Revue Spirite de 1894 rapporte le cas d'un chien qui fut décrit fidèlement par un voyant et dont le maître, M. le comte de Luvoff, se rappelait le dévouement à sa personne. Devant ces souvenirs d'amitié, le bel animal s'agitait avec joie, gambadait, heureux de sentir les témoignages de sympathie de son ancien propriétaire. Dans la même Revue, on lit dans le nº de Mai 1865, que trois personnes, dont deux étaient couchées à un étage différent de la même maison, entendirent le gémissement ordinaire d'une petite chienne qui était morte quelques jours auparavant.

Une curieuse expérience de M. le Dr Baraduc (1) semble établir objectivement la théorie du fantôme animal. En juillet 1895, se trouvant à la campagne, il prit plusieurs photographies d'un garde-chasse, au moment où celui-ci donnait des œufs de fourmis à manger à deux ou trois cents petits perdreaux. Les clichés montrent que les petits oiseaux sont recouverts par une partie noire de l'épreuve, ils forment une masse d'ailes et de becs en pleine activité, tandis qu'une quantité de petites âmes animales, sous forme de taches blanches, se dégagent des œufs ou des fourmis.

Est-ce l'émanation du garde, ou celle des perdreaux qui vient en blanc sur la photographie ? « J'ai fait, dit le Docteur, deux clichés pendant que le garde projetait des poignées de poussière et d'œufs. Tous deux sont identiques ; j'ai fait deux autres clichés lorsqu'il leur donne des œufs de poule *cuits* mêlés de mie de pain. Dans ceux-ci, rien *de spécial*, la photographie est nette ; les quatre clichés ont été obtenus avec le même bain d'iconogène et d'hyposulfite : les uns et les autres à un quart d'heure près. De ce que dans les deux derniers clichés, le garde et les perdreaux sont bien venus en photographie, alors que les œufs de fourmis ne sont pas projetés

(1) Dr Baraduc. *L'âme humaine, ses mouvements, ses lumières.* — Explication XXXIV. Cliché XXXIV.

vivants, on peut conclure que la signature — (empreintes sur la plaque) — des petites animules vie et le nuage odique noir volatil, proviennent des fourmis lâchant leur vitalité. »

Le Borderland de juillet 1897, contient une photographie spirite, envoyée par M. Wode Cuningham, dans laquelle on voit un esprit photographié, et en même temps l'image d'une belle tête de chien.

Souhaitons que les recherches futures s'engagent dans cette direction, afin que les hypothèses sur l'origine de l'âme puissent sortir du vague dans lequel elles sont encore aujourd'hui.

La Réincarnation humaine

Souvenirs des vies passées. — Si l'âme a déjà habité sur la terre avant la naissance corporelle, pourquoi le souvenir des vies anterieures n'existe-t-il pas en chacun de nous ? La réponse à cette interrogation me paraît bien simple, c'est parce que les conditions qui président à la rénovation du souvenir ne sont pas remplies.

Il n'est pas besoin de faire des hypothèses à ce sujet, il suffit simplement de constater ce qui se produit dans la vie habituelle. Il est d'observation courante que les rêves ne laissent généralement pas de traces au réveil ; que bien des périodes de notre existence actuelle s'effacent si bien de la conscience, qu'il devient impossible de les faire revivre par la volonté. Cependant ces souvenirs ne sont pas perdus et l'on peut les retrouver intégralement dans le sommeil somnambulique, lorsqu'on rétablit le périsprit dans les mêmes conditions dynamiques que celles qu'il possédait, au moment où a eu lieu la perception. M. Pitre et son école, MM. les docteurs Bourru et Burot, M. Pierre Janet ont mis ce fait hors de conteste ; et il n'est pas de magnétiseur qui ne sache que l'oubli au réveil est un des caractères les plus constants du somnambulisme. Replacé une autre fois dans l'état second, le sujet récupère la connaissance de ce qu'il a dit et fait pendant ses sommeils magnétiques précédents. Il existe donc des séries de mémoires qui co-existent chez le même sujet et qui s'ignorent complètement, absolument. Dans ces conditions, il est aisé de comprendre que si l'hypothèse des vies successives est exacte, le rappel du souvenir d'une incarnation antérieure est généralement impossible, car le mouvement vibratoire de l'enveloppe périspritale unie à la matière pendant la vie actuelle, diffère trop sensiblement de ce qu'il était dans une vie antérieure, pour que les minima d'intensité et de durée nécessaires à la rénovation de ces souvenirs accumulés par les vies précédentes, puissent être atteints. Cette immense réserve de matériaux psychiques constituerait le soubassement de notre individualité intellectuelle et morale, elle formerait cette trame primitive de l'intelligence, plus ou moins riche, sur laquelle chaque

vie brode des arabesques nouvelles. Mais tous ces acquis ne peuvent se manifester que par ces tendances primitives que chacun apporte en naissant et que l'on nomme d'un terme général : le caractère. Dès lors l'inconscience la plus pafaite doit exister au moment de la naissance, et c'est précisément ce qui se produit. Mais il n'existe pas de règles sans exceptions.

De même que l'on a remarqué, chez certains sujets, la conservation du souvenir au réveil, de même il peut se rencontrer des individus qui se rappellent avoir déjà vécu. Chez quelques uns, ce réveil de sensations anciennes a lieu naturellement.

Ici, malgré mon désir d'être le plus succint possible, je ne puis passer sous silence les cas relativement nombreux qui sont à ma connaissance, et qui paraissent appuyer fortement la théorie de la réincarnation. Cette croyance à une évolution continue du principe intelligent a été, avec quelques variantes, celles de l'Inde, des prêtres de l'Egypte, des Druides (1) et d'une partie des philosophes grecs. Pythagore, défiant l'ironie de ses contemporains, avait coutume de dire publiquement (2) qu'il se souvenait avoir été Hermotime, Euphorbe et un Argonaute.

Julien l'Apostat se rappelait avoir été Alexandre de Macédoine. Empédocle (3) aussi affirma que, quant à lui, « il se souvenait même d'avoir été garçon et fille. » Mais comme nous ne savons rien sur les circonstances qui purent déterminer ces affirmations, nous passerons aux écrivains de nos jours qui relatent des faits du même ordre.

Parmi les modernes, le grand poète Lamartine déclare, dans son *Voyage en Orient*, avoir eu des réminiscences très nettes. Voici son témoignage : « Je n'avais en Judée ni Bible, ni voyage à la main, personne pour me donner le nom des lieux et le nom antique des vallées et des montagnes, pourtant *je reconnus de suite* la vallée de Térébinthe et le champ de bataille de Saül. Quand nous fûmes au couvent, les pères me confirmèrent *l'exactitude de mes prévisions*, mes compagnons ne pouvaient le croire. De même à Séphora, j'avais désigné du doigt et nommé par son nom une colline surmontée d'un château ruiné, comme le lieu probable de la naissance de la Vierge. Le lendemain, au pied d'une montagne aride, *je*

(1) Alexandre Polyhistor. — Fragment 138 dans le *recueil des fragments des historiens grecs*, édit, Didot, 1849. César. *Commentaires de la guerre des Gaules* L. VI. Chap. XIX, édit. Lemaire, 1819. Strabon. *Géographie* Livre IV. Ch. IV. parag. 4. Diodore de Sicile, *Bibliothèque Historique* Liv. V, chap. XXVIII. Saint-Clément d'Alexandrie, *Strom*, 4. I. Chapitre XV.

(2) Hérodote. — *Histoire*. I. II. Chapitre CXXIII. Diogène Laërce. *Vie de Pythagore*. paragraphes 4 et 23.

(3) *Fragments* vers 11. 12. Diogène Laërce. *Vie* d'*Empédocle*. Paragraphes 9 et 12.

reconnus le tombeau des Machabées, et je disais vrai sans le savoir. Excepté les vallées du Liban etc., je n'ai presque jamais rencontré en Judée *un lieu ou une chose qui ne fût pour moi comme un souvenir.* Avons-nous donc vécu deux fois ou mille fois ? Notre mémoire n'est-elle qu'une image ternie que le souffle de Dieu ravive ? »

Ces réminiscences ne peuvent être dues à des rappels de souvenirs provenant de lectures, car la Bible ne fait pas la description exacte des paysages où se passent les scènes historiques, elle relate simplement les événements. Peut-on attribuer ces intuitions si exactes et si précises à une clairvoyance pendant le sommeil ? Il n'est nullement démontré que M. de Lamartine fût somnambule, mais si l'on admet cette hypothèse, comment aurait-il fait pour connaître les noms exacts de chacun de ces endroits ? Si ce sont des Esprits qui les lui ont indiqués, pourquoi se souvient-il seulement de ces paysages et nullement de ses instructeurs invisibles ? Il ne faut jamais faire intervenir les Esprits tant que leur présence n'est pas démontrée, et il me paraît que c'est ici le cas.

M. le comte de Résie, dans son *Histoire des sciences occultes,* Tome II, page 292, dit : Nous pouvons citer notre propre témoignage ainsi que les nombreuses surprises que nous a fait éprouver, bien des fois, l'aspect de beaucoup de lieux, dans différentes parties du monde, dont *la vue nous rappelait aussitôt un ancien souvenir,* une chose qui ne nous était pas inconnue, et que nous voyions pourtant pour la première fois. »

Dans le journal *la Presse* du 20 septembre 1868, un romancier populaire, Ponson du Terrail, ennemi cependant du Spiritisme, écrivait qu'il se souvenait d'avoir vécu sous Henri III et Henri IV, et dans ses souvenirs, le grand roi n'était en rien semblable à celui dont lui parlaient ses parents. Je pourrais rappeler aussi que Théophile Gautier et Alexandre Dumas ont affirmé, à différentes reprises, leur croyance, basée sur des souvenirs intimes, à des vies passées (1) ; mais je préfère arriver de suite aux récits qui portent en eux-mêmes les preuves de leur authenticité.

Dans un article biographique sur Méry, paru de son vivant dans le *Journal Littéraire* du 25 septembre 1864, l'auteur affirme, sans avoir été démenti, que cet écrivain croyait fermement avoir déjà vécu plusieurs fois ; qu'il se rappelait les moindres circonstances de ses existences précédentes et qu'il les détaillait avec une force de certitude qui imposait la conviction. « Ainsi, dit le biographe, il affirme avoir fait la guerre des Gaules et avoir combattu en

(1) Voir *Le Spiritisme à Lyon*, n° 40. *Les pionniers de la lumière.* Le même journal, n° 72 cite un article de la *Gazette de Paris* du 19 avril 1872, contenant *Une conversation entre Alexandre Dumas et Méry* où tous deux affirment avoir vécu plusieurs fois.

Germanie avec Germanicus. Il a reconnu cette fois des sites où il a campé jadis ; dans certaines vallées, des champs de bataille où il a combattu autrefois. Il s'appelait alors Minius. Ici se place un épisode qui semble bien établir que ces souvenirs ne sont pas simplement des mirages de l'imagination du célèbre romancier. Je cite textuellement :

« Un jour, dans sa vie présente, il était à Rome et il visitait la bibliothèque du Vatican. Il y fut reçu par de jeunes hommes, des novices en longues robes brunes, qui se mirent à lui parler le latin le plus pur. Méry était bon latiniste, en tout ce qui tient à la théorie et aux choses écrites, mais il n'avait pas encore essayé de causer familièrement dans la langue de Juvénal. En entendant ces Romains d'aujourd'hui, en admirant ce magnifique idiome, si bien harmonisé avec les monuments, avec les mœurs de l'époque où il était en usage, il lui sembla qu'un voile tombait de ses yeux ; il lui sembla que lui-même avait conversé, en d'autres temps, avec des amis qui se servaient de ce langage divin. Des phrases toutes faites et irréprochables tombaient de ses lèvres ; il trouva immédiatement l'élégance et la correction ; il parla latin enfin, comme il parle français. Tout cela ne pouvait se faire sans un apprentissage, et s'il n'eût pas été un sujet d'Auguste, s'il n'eût pas traversé ce siècle de toutes les splendeurs, il ne se serait pas improvisé une science impossible à acquérir en quelques heures. »

L'auteur a raison. Il faut soigneusement distinguer ce fait des hypérestésies de la mémoire, maintes fois observées dans le somnambulisme et la maladie. Dans ces états spéciaux, le sujet répète parfois des tirades entières, entendues autrefois au théâtre ou lues anciennement, et profondément oubliées à l'état normal. Mais une conversation soutenue dans une langue inusitée, sans hésitations, sans recherches, en jouissant pleinement de toutes ses facultés, ceci suppose évidemment pour l'énonciation et la traduction des idées, la mise en fonction d'un mécanisme longtemps inactif, mais qui se réveille au moment propice, sous la stimulation de ses efforts. On n'improvise pas un langage, alors même que l'on en connaît les mots et les règles grammaticales. Il reste la partie la plus difficile : celle de la traduction orale des idées, celle-ci dépend des muscles du larynx et des localisations cérébrales et ne peut s'acquérir que par l'habitude. Si à cette résurrection mnémonique on joint les souvenirs précis de lieux jadis habités et reconnus cette fois, il y a de très fortes présomptions pour admettre les vies multiples comme l'explication la plus logique de ces phénomènes. Ils sont d'ailleurs moins rares qu'on a voulu le prétendre. Je vais encore en citer quelques exemples pris dans la collection de la *Revue Spirite*.

Un Spirite de la première heure, le professeur Damiani, adressa le 1er novembre 1878, à l'éditeur du *Banner of Light* de Boston, une lettre en réponse à certaines polémiques au sujet de la réincarnation; j'en extrais le passage suivant : « Qu'il me soit permis de dire pourquoi je pense n'avoir pas été trompé dans mes visions spirituelles. Avant d'être réincarnationniste, et quand j'étais aussi opposé à ces théories que peut l'être qui que ce soit, différents médiums, qui ne se connaissaient pas, m'entretinrent de mes réincarnations.

« J'en ai beaucoup ri, à l'époque où je qualifiais ces révélations, d'histoires ! Mais quand, après avoir oublié ces circonstances, plusieurs années s'étant écoulées, je possédai le don de la vision spirituelle ; quand je me vis moi-même au milieu des familles de mes existences passées, vêtu des costumes du temps et des peuples que m'avaient décrits d'autres voyants, oh ! pour moi, voir dut être croire ».

Cette déclaration me paraît probante puisqu'elle émane d'un observateur incrédule, qui ne devient croyant que d'après son contrôle personnel. Quelle cause pourrait produire les affirmations concordantes de médiums inconnus entre eux et qui s'accordent cependant pour relater les mêmes faits ?

Si les vies antérieures laissent en nous des traces indélébiles, il est possible à certains sujets de lire ces inscriptions hiéroglyphiques, ces runes vénérables, écrites en une langue que seule la faculté psychométrique permet de déchiffrer. Les descriptions des voyants doivent être semblables, puisqu'elles s'appuient sur des documents positifs ; de là, probablement, cette unanimité que le professeur Damiani constate et qu'il vérifie lorsque ce pouvoir s'est développé en lui.

La Revue Spirite de 1860, (page 206), contient la lettre d'un officier de marine, qui se souvient d'avoir vécu et d'être mort assassiné à l'époque de la Saint-Barthélemy. Les circonstances de cette existence sont profondément gravées dans son être, et il raconte des faits qui montrent que ces réminiscences ne sont pas dues à un caprice de son esprit : « Si je vous disais, écrit-il, que j'avais sept ans lorsque j'eus ce rêve que, fuyant je fus atteint en plein dos par trois coups de poignards. Si je vous disais que ce salut qui se fait sous les armes, avant de se battre, je l'ai fait la première fois que j'ai eu un fleuret à la main. Si je vous disais que chaque préliminaire plus ou moins gracieux que l'éducation ou la civilisation ont mis dans l'art de se tuer, m'était connu avant toute éducation dans les armes, etc ». Cette science instinctive, antérieure à toute éducation, doit avoir été acquise quelque part. Où est-ce, si l'on ne vit qu'une fois ?

M. Lagrange raconte, dans une lettre adressée à la Revue (1), en 1880,

(1) *Revue spirite*, année 1880, page 361.

qu'il connaît à la Véra-Cruz un enfant de sept ans, nommé Jules-Alphonse, qui guérit par l'imposition de ses petites mains, où à l'aide de remèdes végétaux dont il donne la recette. Quand on lui demande où il les a eues, *il répond que lorsqu'il était grand, il était médecin.* Cette faculté extraordinaire s'est déclarée à l'âge de quatre ans, et bien des personnes, d'abord sceptiques, se sont ensuite déclarées convaincues.

On peut prétendre ici que l'enfant est simplement médium, en effet il entend les Esprits : mais il sait parfaitement distinguer ce qu'on lui révèle de ce qu'il tire de son propre fond ; cette certitude qu'il était médecin avant cette vie-ci ne lui a pas été inculquée par ses guides, elle est innée.

M. Bouvéry cite (2), d'après le *Lotus bleu*, le cas de M. Isaac, G. Foster, dont l'enfant nommée Maria, mourut à III, comté d'Effingham.

Il eut quelques années plus tard une seconde fille qui est née à Dakota, ville qu'il vint habiter après la mort de Maria. La nouvelle fille fut appelée Nellie, mais elle persista obstinément à se nommer Maria, *disant que c'était le vrai nom par lequel on la nommait autrefois.*

« Dans un voyage fait en compagnie de son père, *elle reconnut* l'ancienne demeure *et bien des personnes qu'elle n'avait jamais vues*, mais que la première fille Maria, connaissait très bien. A un mille de notre ancienne habitation, dit M. Foster, se trouve la maison d'école que Maria fréquentait ; Nellie qui ne l'avait point vue, *en fit une exacte description* et m'exprima le désir de la revoir. Je l'y conduisis, et, une fois là, elle se dirigea directement vers le bureau que sa sœur occupait, me disant : « Voilà le mien ». On dirait un mort revenu du « tombeau » ajoute le père. C'est bien l'expression exacte, car si on peut imaginer qu'en somnambulisme, l'enfant ait vu ce pays, personne n'a pu lui indiquer les personnes que Maria connaissait, et cependant Nellie ne s'y trompe pas, elle les désigne exactement.

Je pourrais allonger cette liste, mais comme le temps me manque pour discuter convenablement tous les cas, je préfère passer à une autre série de documents concernant toujours le retour de l'âme ici-bas.

*
* *

Réincarnations annoncées à l'avance. — Je tiens les deux faits suivants de M Bouvier, excellent magnétiseur, directeur du Journal *La Paix Universelle* qui se publie à Lyon. Un sujet qu'il avait coutume d'endormir, et qui jouit

(2) *Le Spiritisme et l'Anarchie*, pages 140.

dans cet état de la faculté de voir les Esprits, lui dit un jour, spontanément, que l'âme d'une religieuse désirait lui parler. M. Bouvier lui demanda qui elle était et ce qu'elle désirait. Elle se nomma, indiqua le couvent situé à Rouen dans lequel elle habitait, et dit qu'elle reviendrait après sa mort, qui serait prochaine. Le sujet, aussi bien que M. Bouvier, ignoraient absolument l'existence de cet établisssment religieux, et n'en avaient même jamais entendu parler. Quelque temps après, la même religieuse se représenta et dit qu'elle avait quitté son corps terrestre, ce qui fut reconnu exact ultérieurement, mais qu'elle reviendrait s'incarner chez la sœur du sujet ; qu'elle aurait encore le sexe féminin, et qu'elle ne vivrait que trois mois. Tous ces événements se sont réalisés ponctuellement.

Un second cas d'incarnation a été prédit à M. Bouvier, par un esprit, annonçant qu'il irait s'incorporer, sous la forme féminine, dans une famille bien connue du directeur de *La Paix Universelle*, laquelle se doutait fort peu de la venue d'un autre enfant, que d'ailleurs on ne désirait pas. L'esprit dit qu'il ne serait pas heureux, parce qu'on ne l'aimerait pas. Tout ceci a eu malheureusement lieu dans les conditions annoncées.

La clairvoyance magnétique du sujet de M. Bouvier ne peut rendre compte de l'apparition de cette religieuse qu'il n'a jamais connue sur la terre, car l'exercice de cette faculté a toujours sa raison d'être dans un certain rapport entre les parties intéressées. Si donc on peut admettre que la sœur du sujet soit la cause indirecte de la prévision, l'intervention de la religieuse est inexplicable, sinon par son intention de reprendre un organisme terrestre. Dans le second exemple, il n'existe absolument aucun lien entre le somnambule et les parents de l'enfant ; l'esprit qui s'est réincarné est bien l'auteur du phénomène, car le sujet n'était pas spirite, et ne pouvait s'auto-suggestionner sur ce point, pas plus qu'il ne pouvait recevoir de suggestion de M. Bouvier, qui était fort loin de s'attendre à ces manifestations.

Le prince Emile de W, à la date du 18 décembre 1874, écrivit de Vevey en Suisse, à la *Revue Spirite*, pour lui signaler un cas intéressant relatif à la réincarnation ; il s'agissait de son second fils âgé de trois ans. Quelque temps avant sa naissance, les Esprits avaient annoncé que cet enfant devait avoir de grands dons médianimiques, car dans sa dernière existence qui avait eu lieu en Angleterre, il s'était occupé à développer ces pouvoirs, par les pratiques de la magie et de l'astrologie mais en ayant mésusé, il avait péri sur le bûcher. « Il y a quelques semaines, dit le prince, l'enfant était à jouer et à bavarder dans mon cabinet quand je l'entends parler de l'Angleterre, dont, à mon su, on ne l'avait jamais

(1) *Revue Spirite* année 1875, page 48.

entretenu. Je dresse l'oreille et je lui demande s'il sait ce que c'est l'Angleterre ? Il me répond : Oh ! oui, c'est un pays, où j'ai été, il y a bien, bien, bien longtemps.

D. — Y étais-tu petit comme maintenant? — R. — « Oh ! non, j'étais plus grand que toi et j'avais une longue barbe. D. — Est-ce que maman et moi y étions aussi ? — Non, j'avais un autre papa et une autre maman. — D. Et qu'y faisais-tu ? — R. — Je jouais beaucoup avec le feu, et une fois je me suis brûlé si fort que j'en suis mort. »

On pourrait peut-être voir dans ce naïf récit une transmission inconsciente de la pensée du père à son fils, mais les réponses de l'enfant semblent bien émaner de son intelligence propre et s'être réveillées momentanément, pour disparaître ensuite, comme cela a souvent lieu dans de semblables circonstances.

Voulant étayer la théorie de la réincarnation par de solides preuves expérimentales, les journaux Spirites Français ont ouvert une enquête sur les phénomènes qui se rapportent à cet ordre d'idées. Depuis le 1er janvier de cette année, on constate que les témoignages arrivent, plus nombreux qu'on ne l'aurait supposé.

J'ai reproduit dans le N° d'Avril de la *Revue Scientifique et Morale du Spiritisme*, un procès-verbal dressé à Lyon, d'après lequel un médium à incarnation a prédit la naissance d'un enfant du sexe féminin qui devait, par suite de circonstances tenant à sa vie passée, présenter une cicatrice au front. Il est effectivement né une fille avec la marque annoncée.

Le *Progrès Spirite*, dans ses Nos du 5 février et du 20 mars 1898, cite trois attestations qu'il serait trop long de reproduire intégralement, mais qui démontrent que les Esprits reviennent sur la terre. Ce ne sont plus ici des somnambules qui sont en jeu, mais des médiums typtologues ou écrivains, de sorte que la clairvoyance n'a pas à intervenir dans l'explication, à moins qu'on ne l'attribue aux Esprits désincarnés. Mais alors se présente une autre difficulté : il faut supposer que ces êtres invisibles nous trompent volontairement, qu'ils mentent sciemment pour soutenir une erreur ? Cette conjecture me paraît peu raisonnable lorsqu'elle s'adresse à des Esprits qui ont fait preuve, dans maintes circonstances, de hautes qualités morales, et je préfère admettre comme vrai ce qu'ils annoncent et ce qui se vérifie, plutôt que de croire à un subterfuge universel et invraisemblable.

J'arrive à un genre de preuve qui pourra être fort discuté, mais que l'on ne peut raisonnablement passer sous silence, puisque cinq sur dix des spirites qui croient à la réincarnation, ne sont arrivés à cette conclusion que sur les affirmations de leurs guides.

*
**

Esprits qui affirment avoir vécu plusieurs fois sur la terre. — On peut

objecter contre cet ordre de preuves que tous les Esprits qui se manifestent ne se souviennent pas d'une vie antérieure à la dernière ; mais si l'on veut bien prendre en considération que le réveil des souvenirs anciens est connexe à un certain degré vibratoire du périsprit et que celui-ci est lié au développement de la spiritualité de l'être, on comprendra facilement que la moyenne des hommes désincarnés étant d'une moralité inférieure, leur périsprit encore grossier ne peut ressusciter, devant la vue intérieure, le panorama de leurs existences passées. Mais de même que l'on peut rénover intégralement le souvenir chez certains sujets somnambuliques, de même les Esprits supérieurs qui possèdent un pouvoir magnétique proportionnel à leur degré d'évolution morale, ont la puissance suffisante pour, lorsque c'est nécessaire, réveiller les souvenirs latents.

Je me contenterai de citer un exemple de ce genre, emprunté à la *Revue Spirite* de 1866, (page 175 et suivantes) parce qu'il semble bien confirmer l'opinion émise plus haut. Il s'agit de l'esprit d'un médecin très estimé, le Dr Cailleux ; il raconte, par l'intermédiaire du médium Morin, que bien qu'il fût sorti depuis assez longtemps du trouble, il se trouva un jour dans un état semblable à une espèce de sommeil lucide. Il dit :

« Lorsque mon Esprit a subi une sorte d'engourdissement, j'étais en quelque sorte magnétisé par le fluide de mes amis spirituels ; il devait en résulter une satisfaction morale qui, disent-ils, est ma récompense, et de plus un encouragement à marcher dans la voie que suit mon Esprit depuis déjà bon nombre d'existences. J'étais donc endormi d'un sommeil magnético-spirituel ; j'ai vu le passé se former en un présent fictif ; j'ai reconnu des individualités disparues par la suite des temps, ou plutôt qui n'avaient été qu'un seul individu. J'ai vu un être commencer un ouvrage médical ; un autre, plus tard, continuer l'ouvrage laissé ébauché par le premier, et ainsi de suite. J'en suis arrivé à voir, en moins de temps que je n'en mets à vous le dire, d'âge en âge, se former, grandir et devenir science, ce qui, dans le principe, n'était que les premiers essais d'un cerveau occupé d'études pour le soulagement de l'humanité souffrante. J'ai vu tout cela, et lorsqu'arrivé au dernier de ces êtres qui, successivement, avaient apporté un complément à l'ouvrage, alors je me suis reconnu. Là tout s'évanouit et je redevins l'Esprit encore en retard de votre pauvre docteur. »

Verra-t-on dans ce récit une hallucination spirituelle de l'âme du Dr Cailleux ? C'est possible, bien qu'improbable, car les Esprits avancés ne trompent pas plus, qu'ici-bas les honnêtes gens. Il ne s'agit dans cet exemple ni d'expériences, ni de recherches tentées par ses guides, on montre à l'Esprit son passé par une introspection qui lui permet de fouiller

consciemment les couches profondes de son être. Si l'on réfléchit que ceci a été obtenu il y a trente-deux ans, alors que l'on ignorait le moyen de produire la résurrection des souvenirs anciens par l'hypnotisme ou le magnétisme, on pourra peut-être voir dans ce fait une analogie favorable à la croyance aux vies successives.

Conclusion

Messieurs,

Je me suis efforcé de montrer dans ce travail, beaucoup trop écourté, car chaque ordre de phénomènes cité nécessiterait des développements considérables, que :

1° L'être vivant n'est en réalité *qu'une forme* dans laquelle passe la matière ;

2° Que la conservation de cette forme est due au principe intelligent, revêtu d'une certaine substantialité ;

3° Qu'aussi bien pour l'animal que pour l'homme, la conservation de cette forme a lieu après la mort ;

4° Que les modifications moléculaires de cette enveloppe sont indestructibles ;

5° Que la répétition des mêmes actes, physiques ou intellectuels, a pour résultat de les rendre faciles, puis habituels, puis réflexes, c'est-à-dire automatiques et inconscients, (les instincts n'étant que des habitudes des millions de fois séculaires).

6° Que la série des êtres organisés est physiquement continue, aussi bien actuellement que dans le passé ;

7° Que les manifestations de l'instinct, puis plus tard de l'intelligence, chez tous les êtres vivants, sont graduelles dans leur ensemble et intimement liées au développement des organismes ;

8° Que l'homme résume et synthétise toutes les modalités anatomiques et intellectuelles qui ont existé sur la terre ;

9° Que les faits d'observation établissent la réminiscence d'états antérieurs chez les animaux et le souvenir des vies précédentes chez l'homme ;

10° Enfin que certains esprits prédisent leur retour ici-bas et que d'autres affirment les vies successives.

J'aurais pu faire aussi une énumération de ces prodiges qui, dans l'âge le plus tendre, témoignent de facultés si supérieures, même à celles d'hommes très instruits, qu'on en demeure stupéfait. Un Michel-Ange, un Salvator Rosa se révélant tout à coup avec des talents improvisés. Sébastien Bach ou Mozart composant ou exécutant des sonates quand les enfants de

leur âge connaissent à peine les premiers rudiments de la musique. Pic de la Mirandole ou Pascal faisant preuve d'un génie qu'ils n'ont pu acquérir ici-bas, aussi bien que Barrattier mourant à 19 ans et qui laisse des ouvrages qui témoignent de connaissances encyclopédiques. Tous ces faits rentrent d'ailleurs dans la question plus générale de l'inégalité intellectuelle des hommes qui apparaissent sur la terre. Nous savons, certainement, que l'âme n'est pas engendrée par le corps ; que l'hérédité est complètement étrangère à ces différences profondes qui séparent un Victor Hugo ou un Pasteur, des misérables représentants de l'humanité qui végètent dans une bestialité intense, tels les Botocudos, les Aetas ou les Fuégiens. Sans aller même jusqu'à opposer ces extrêmes, ne voyons-nous pas dans la même famille des frères élevés dans des conditions identiques, avoir des dispositions innées radicalement dissemblables ?

Tous ces problèmes sont insolubles si l'on n'admet pas la théorie des vies successives, car ni la science, ni les religions, ni les philosophies spiritualistes n'ont pu fournir une explication raisonnable de ces anomalies. Je suis bien éloigné de croire, Messieurs, que les faits que j'ai réunis sont assez nombreux et concluants pour déterminer une conviction *vraiment scientifique* ; mais j'ai la certitude la plus absolue qu'ils sont l'ébauche encore imparfaite de la démonstration expérimentale de nos origines.

Nous n'en sommes qu'aux premiers balbutiements de la psychologie intégrale, de cette science qui étudiera l'âme sous toutes ses modalités terrestres et supra-terrestres, dans son passé comme dans son avenir. On conçoit aisément l'extrême réserve que l'on est tenu d'apporter dans les conclusions ; mais si chacun des domaines parcourus par l'esprit dans son évolution est encore mal exploré, ils ne sont plus totalement inconnus, et l'avenir, tout en rectifiant les vues peut-être hâtives ou incomplètes que nous formulons, confirmera dans son ensemble cette théorie qui peut déjà s'exposer logiquement, en se basant uniquement sur des phénomènes d'observation.

Je n'ignore pas les critiques que l'on a faites à la théorie de l'évolution, mais les découvertes de chaque jour viennent lui apporter de nouveaux appuis, et si nous la complétons par celle du passage de l'âme à travers toutes ces formes graduées qui composent l'ensemble des êtres vivants, nous pourrons, en attribuant à l'âme ce que le savant veut attacher au corps, dire avec Herbert Spencer : (1) « le cerveau humain — (et périsprital, disons-nous) — est un registre organisé d'expériences

(1) Herbert Spencer. *Principles of psychology*, 2e édition pages 208 et suiv. Ribot. — *Essais sur la psychologie anglaise contemporaine*, pages 310-312.

infiniment nombreuses, éprouvées durant l'évolution de la vie, ou plutôt durant l'évolution de cette série d'organismes, qui a été traversée, avant d'arriver à l'organisme humain. Les efforts des expériences les plus uniformes et les plus fréquentes ont été légués — (nous dirons ont été apportés) — capital et intérêts, et ont atteint lentement ce haut degré d'intelligence qui est le cerveau de l'enfant. L'enfant, dans sa vie ultérieure, l'exerce, peut être en augmente la force ou la complexité et la lègue — (ou revient) — avec de petites additions aux générations futures. Ainsi, il arrive que l'Européen hérite vingt ou trente pouces cubes de cerveau de plus que le Papou. Ainsi, il arrive que des facultés, comme celles de la musique, qui existent à peine chez quelques races inférieures, deviennent congénitales chez les races supérieures. Ainsi il arrive que de ces sauvages incapables de compter le nombre de leurs doigts, et qui parlent une langue où il n'y a que des noms et des verbes, sortent à la longue nos Newton et nos Shakespeare. »

Cette évolution intellectuelle a été enseignée par des philosophes qui ont été contraints par la logique à voir dans tous les êtres une chaîne dont les anneaux sont impossibles à disjoindre. Ce qui était une simple intuition philosophique chez ces grands penseurs qui se nomment : Charles Bonnet, Dupont de Nemours, Ballanche, Constant Savy, Esquiros, Jean Reynaud, Pezzani, Flammarion, devient avec le Spiritisme une vérité démontrable par l'expérience. Nous avons pleinement conscience de la grandeur de cette conception palingénésique qui substitue à l'action miraculeuse de l'ancienne croyance déiste, la loi du progrès s'accomplissant sous l'impulsion de l'Intelligence Infinie, au moyen de ces facteurs irrésistibles qui s'appellent l'espace et le temps.

L'astronomie, la géologie, la paléontologie, en étudiant les cendres du passé, nous en ont dévoilé les arcanes. Nous savons que cette multitude de siècles qui a précédé l'humanité avaient pour but d'aboutir à la créature intelligente, libre et responsable qui est l'homme, puisqu'il apparaît comme le couronnement de cette longue marche progressive. Nous savons qu'il n'est pas condamné pour toujours à cet habitat terrestre, qu'il y a, suivant la parole de Jésus, plusieurs demeures dans le royaume du père, et suivant la science moderne, une infinité de « terres du ciel ». Nous croyons fermement que l'immortalité est devant nous, et l'immensité de ce mot nous aide à comprendre que le temps passé n'est qu'une quantité infinitésimale, en regard de notre insondable avenir. La terre est le nid que nous devons quitter lorsque nous aurons conquis des ailes ou, pour parler sans métaphore, quand nous serons suffisamment dégagés de ces langes terrestres qui sont nos instincts, nos vices et nos passions

mauvaises. C'est un fait d'expérience spirite que les Esprits arriérés ne peuvent quitter notre atmosphère; mais il est certain qu'ils le pourront un jour, car il n'existe pas de réprouvés; tous sont destinés, par la Suprême Justice, au bonheur final pour lequel ils sont créés.

En terminant, permettez-moi, Messieurs, d'émettre le vœu que cette importante question des vies successives, si grosse de conséquences, soi étudiée impartialement dans tous les centres de recherches, afin que l'unification de l'enseignement Spirite puisse se faire dans le monde entier.

Nos divergences doctrinales sont secondaires ; elles ne sauraient jamais porter atteinte aux sentiments d'estime profonde et de fraternelle bienveillance que les spirites français et italiens ressentent pour tous les partisans de notre cause.

Unissons donc nos efforts, sans soucis des frontières, pour collaborer à l'œuvre de l'affranchissement intellectuel de nos frères terrestres. Faisons pénétrer dans tous les cœurs la consolante certitude de l'immortalité ; prouvons que les êtres que nous avons aimés ne sont pas morts et qu'ils peuvent nous manifester encore leur tendresse. Répandons cette noble doctrine de rédemption sociale, et le XX[e] siècle verra luire l'aurore de l'ère nouvelle, celle d'une humanité régénérée trouvant le bonheur dans l'exercice de la justice, de la concorde, de la fraternité et de l'amour.

Gabriel DELANNE.

Lettre au Général X...



Mon cher Général,

La mort vient de trancher le fil d'une monstrueuse existence, et, dans une clameur retentissante, toutes les femmes exhalent, par ces mots, leur cri de délivrance : Bismarck est mort ; Bismarck n'est plus !

La chute de ce colosse de fer a ébranlé le monde jusque dans ses fondements et de ce choc, formidable, un éclair d'espérance a jailli, pour le genre humain.

Bien extraordinaire, en effet, mon cher Général, cette carrière du funeste diplomate, qui, dès l'âge le plus tendre, n'employa les forces vives de tout son être, qu'à exciter, propager et entretenir un seul et unique amour..... une Idée.

.... Et ce fut le Ministre, le vassal, l'esclave le plus actif, l'amant le plus fidèle, de cette hydre effrayante qui s'appelle la Guerre.

D'un œil attentif et satisfait, Bismarck suivait les armements gigantesques, qui se poursuivent, sans cesse, encore et toujours, depuis plus d'un tiers de siècle ; Juif-errant de la dévastation, mis au monde pour tuer, ce terrible fléau, (sans rival dans ce XIX[e] siècle), devait suivre, jusqu'au bout et par les plus tristes moyens, sa destinée lugubre. Jamais de repos pour ce génie malfaisant, dont le cerveau puissant et néfaste devait, quand même et constamment, agir pour le malheur de tous. Subissant des ans l'irréparable outrage, cet homme, (qui fut un dieu pour les Allemands), je dis : qui fut !... un jour, se retira de la scène du monde... et là, au milieu de sa famille, dans cette solitude champêtre de Friedrichsruhe, aux gazons fleuris et parfumés, parmi cette nature gracieuse et charmante devant apporter le calme et le sourire, le destructeur au regard sombre rêvait ou suivait sa pensée, toujours la même, le triomphe de son œuvre gigantesque et infernale, la guerre qui devait, selon lui, embraser le monde entier, pulvériser les intelligences et rendre ainsi souveraine la force physique et bestiale.

Ah ! ce fut un grand homme, un conquérant superbe et sans cœur ; le grain qu'il a semé a donné moisson pleine et florissante parmi les humains d'aujourd'hui. 1870 n'est plus, nous approchons d'un nouveau siècle, et la force prime toujours le droit et comme hier cette question suprême de la paix et du désarmement n'a pas fait un seul pas dans le domaine de la saine raison.

L'œuvre grandiose du désarmement réclame un dévoûment absolu, une persévérance incessante, une Foi profonde en l'Idée, qui se rencontre peu chez les hommes dont l'honneur consiste à ne pas chercher d'autres moyens pour se venger ou se défendre que celui, ridicule et suranné, du duel, et l'autre plus cruel de la guerre. Et pourtant, l'exemple de l'Espagne et des Etats-Unis ne devrait-il pas leur donner à réfléchir ? Ce fait brutal et inouï n'amène-t-il pas, à lui seul, dans de telles conditions, plus de haines et de malédictions contre la guerre, que tous les siècles passés réunis ? On vient de signer la paix entre ces deux nations que nous venons de nommer ; beaucoup d'êtres en éprouveront une joie sincère, à commencer par les intéressés ; cela donne de l'espoir, car voilà la paix pour longtemps, peut-être ? et on est heureux. Douce erreur ! Attendez pour vous réjouir et veuillez observer ce qui se passe dans certain coin du globe. D'abord, péniblement une étincelle s'allume ; lentement elle se propage, grandit et bientôt embrase un ou deux pays : c'est la guerre, toujours la guerre.

L'humanité, pourtant, n'a plus le droit d'être folle et barbare ; elle devrait rayonner, au contraire, sous les flots de lumière qui jaillissent

de tous les cerveaux et élèvent l'âme vers des harmonies supérieures.

De la plus haute portée morale, sociale et humanitaire, notre œuvre ne peut qu'entraîner les masses, attirer à nous toutes les volontés et les cœurs. Si les hommes ne deviennent pas immédiatement nos alliés, leur devoir est, du moins, de ne pas entraver nos efforts, qui ne doivent inspirer que le respect et la plus vive bienveillance, car, faire échec à toutes les infâmies de la guerre, c'est notre rôle, à nous, notre vrai féminisme.

Les racines du bonheur universel sont dans toutes les Ligues de la Paix, du désarmement international et de l'arbitrage ; c'est un faisceau glorieux formé de nobles actions d'entraînements éclatants. Depuis quarante ans et plus, Frédéric Passy, apôtre inspiré et désintéressé de l'arbitrage, nous montre, sous toutes ses faces, les bienfaits attrayants de cette route nouvelle. Dernièrement, sa grande voix se fit chaleureusement entendre pour demander, à propos de l'Espagne et des Etats Unis, un congrès d'arbitrage. Mais les yeux sont aveugles ; les oreilles sourdes ; les hommes restent indifférents à cet appel magnifique que les femmes comprennent car elles croient, elles agissent et suivent le noble esprit, le cœur chaleureux qui leur a tracé la ligne de conduite.

Le vieux monde tremble et vacille sous le poids des armements guerriers, des engins meurtriers ; et, comme je le disais plus haut, une paix se signe aujourd'hui, demain la guerre réapparaît ; toujours l'angoisse aux cœurs des mères ; toujours le glaive terrifiant, menaçant, assommant ! !...

Rien n'y fait ; engluées dans leurs errements caducs, les races terrestres naissent, vivent et meurent, esclaves et victimes de quoi ? De la guerre. Horrible de l'horrible, cette menace éternelle ! Assez de ces luttes, répéterons-nous à satiété, de ces luttes sans cesse renouvelées par un instinct cruel ou un orgueil monstrueux ! De cet état insupportable et dangereux surgiront de nouvelles et effroyables calamités ; à nouveau, dans un torrent furibond de sang humain, nos époux, nos enfants, nos hommes, enfin, disparaîtront, encore et toujours ainsi !

Cela ne peut durer et nous élevons la voix, une voix suppliante dont les éclats retentissants ne s'arrêteront plus, désormais. A vos côtés, jour et nuit, le même cri s'exhalera avec rage, Messieurs, de nos poitrines féminines, car la souffrance, l'esclavage, la méchanceté ont assez duré, et nous ne voulons plus de ces dégradations physiques et morales.

Mais comment arriverons-nous, mon cher général, à conquérir le monde à nos idées de Paix et à tuer la Guerre ?

Par l'éducation graduelle des générations futures.

Dès l'âge le plus tendre, les mères élèveront leurs enfants dans l'idée

que la guerre n'est pas une nécessité, mais un moyen de voler : (Je m'empare aujourd'hui de vos frontières, demain vous vous emparerez des nôtres). Elles leur diront, ces mères sensées, à leurs fils, qu'il ne faut pas admirer les gloires militaires, qui ne sont que barbares, et qu'il faut au contraire vénérer, aimer des conquêtes pacifiques faites sur la nature, par les hommes utiles.

Afin d'éloigner de l'esprit des enfants ce qui se rapporte à la guerre, les femmes ne les applaudiront pas lorsqu'ils joueront à la bataille.

Dans les petits cadeaux d'étrennes, au lieu de donner aux enfants des costumes militaires, des petits soldats de plomb, des sabres, des fusils et des canons, les mères feront beaucoup mieux de leur apprendre que le droit du plus fort ne prouve rien, et que la force brutale n'a jamais rien fondé de durable, attendu que la grandeur de la patrie n'est constituée ni par l'étendue du territoire, ni par l'énergie des coups de bâton, mais par la valeur morale et intellectuelle des citoyens, et que c'est là la vraie grandeur d'un pays.

Si toutes les femmes étaient convaincues, (comme nous le sommes, nous, les femmes de la ligue du désarmement international), de l'insanité de la guerre, elles élèveraient leurs enfants de telle sorte que ce fléau finirait par disparaître en trois ou quatre générations. Lorsque les peuples élèvent des statues aux triomphateurs par le glaive, les mères, en racontant leurs exploits à leurs enfants, devraient leur souligner les infamies de ces gloires criminelles et leur montrer à ces chers petits, que c'est par l'intelligence et le raisonnement, que les peuples s'élèvent vers le progrès.

Qui donc oserait nous blâmer d'essayer d'entraver ces triomphes des armes ? Notre œuvre est noble et humaine. Ecoutez nos plaintes, nos justes plaintes ; ayez confiance dans la tâche difficile, mais non impossible que nous avons entreprise et que nous mènerons à bien, nous vous en répondons, car nous savons où nous allons et ce que nous voulons.

Un jour viendra où vous serez *tous* des nôtres, mon cher général. Et n'est-ce pas vous, nos chers aimés, vous seuls, votre bonheur que nous avons en vue ?

Les guerres cesseront, nous l'affirmons; vous en aurez bientôt la preuve, d'importants événements s'approchent, un grand tournoi se prépare pour la paix définitive, qui aura pour théâtre, le plus beau du monde, l'ouverture de notre prochaine exposition.

En 1900, lorsque la plupart des princes, des souverains et des souveraines de l'Europe invités par la France, se trouveront réunis, qui sait si inspiré par une idée sublime, par un éclair d'amour pour l'humanité, l'un

d'eux courbant son front altier ne s'inclinera pas devant la lumière d'en haut, et, sur ce champ d'honneur parsemé, non pas de cadavres et de canons, mais des merveilles réunies et accumulées par l'univers entier, ne proposera pas les premières bases du désarmement international et du temple de la paix ?

Ah ! combien nos âmes de femmes en tressailleraient d'allégresse, et comme avec amour nous bénirions du fond du cœur ce conquérant vainqueur de la bêtise humaine.

Mon cher général, ne pensez-vous pas que l'heure viendra bientôt où nous aurons raison?

Veuillez agréer, mon cher génénal, ma respectueuse et profonde sympathie.

Madame CAMILLE FLAMMARION,

Vice-Présidente de la Ligue des Femmes,
pour le désarmement international.

Observatoire de Juvisy, le 20 août 1898.

Expériences faites à Florence
AVEC EUSAPIA PALADINO

I

Nous devons à l'obligeance de M. de Rochas le plaisir de publier le rapport suivant de M. le docteur Paolo Visani-Scozzi. On verra, par cette lecture, que les phénomènes obtenus en présence d'Eusapia sont toujours les mêmes, et que leur authenticité est absolument irrécusable. Devant l'acharnement de nos adversaires à nier les démonstrations les plus claires, nous ne nous lasserons pas d'accumuler les témoignages jusqu'à ce que, par leur multiplicité, ils aient conquis droit de cité dans la science. *La Rédaction.*

Le phénomène de l'empreinte ici reproduite (1) n'est qu'un épisode des quatre séances qui eurent lieu à Naples, en avril 1895, avec le concours du médium Eusapia Paladino; il appartient même à la quatrième et dernière séance. Je n'en parlerais pas d'une façon isolée, si dans les trois précédentes séances je n'avais dû me former une conviction claire et sûre sur la causalité des phénomènes médianimiques.

---

(1) Voir plus loin, page 163.

Matérialiste convaincu, sceptique par nature, observateur scrupuleux par habitude et profession, je fus forcé de convenir encore une fois que nous confondons trop souvent le surnaturel avec les choses que nous ignorons. Nous devons même admettre que le surnaturel n'existe pas : il y a seulement, (et le nombre en est infini), des phénomènes et des forces qui par degrés se dépouillent du voile mystérieux qui les enveloppe, et viennent s'ajouter à nos connaissances expérimentales et scientifiques.

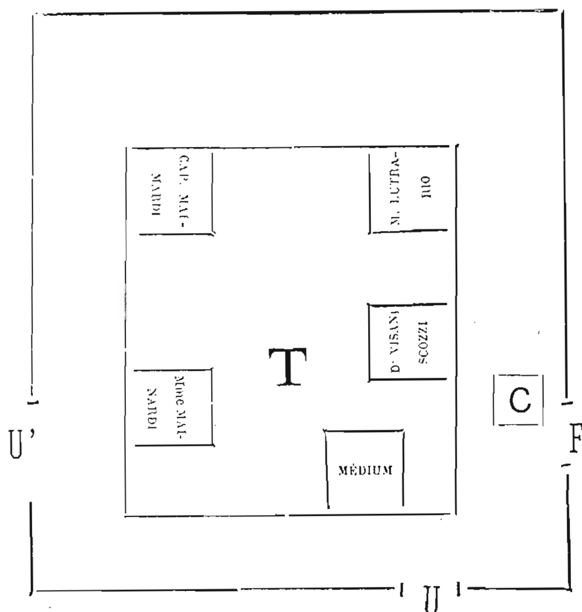
Les trois premières séances qui eurent lieu, comme la quatrième, spécialement pour moi, se firent avec deux seuls compagnons honnêtes et intelligents, la comtesse Hélène Mainardi et son mari le capitaine Mainardi, dans un local choisi par nous et avec entière liberté de prendre les plus amples garanties ; en plus l'intervention seulement du chevalie Chiaja à la première, la moins importante ; et sur la fin de la seconde avec celle de trois amis profanes et curieux d'apprendre à qui nous avions accordé cette faveur ; mais toujours seuls, c'est-à-dire les époux Mainardi, le médium et moi dans la troisième séance, la plus splendide, la plus probante des trois. Ces séances, dans l'ensemble de leur développement, eurent la vertu irrésistible de me convaincre de l'intervention de personnalités à nous étrangères, mais ayant avec nous des affinités par leur nature intellectuelle et par dynamisme vital. La description de l'entière série des phénomènes et leur discussion m'ont semblé dignes d'un plus ample développement, que je suis en train de leur donner dans un ouvrage sur la médiumnité, auquel je mets la dernière main. Désormais, ces phénomènes constituent pour moi une certitude fondamentale qui m'oblige de ne pas infirmer par des doutes, devenus superflus, les résultats de la quatrième séance, qui par le nombre des assistants et par l'espèce de désordre qui s'y produisit, pourrait ne pas être jugée inattaquable dans toutes ses parties.

Cette séance eut lieu dans la soirée du 12 avril, à 9 heures et demie, chez M. l'avocat Lutrario, rue Neuve Ste-Marie Ognibene, n° 21 premier étage ; elle fut fixée soit pour le lieu, soit pour l'heure, vers la fin de la précédente réunion, par l'intelligence médianimique qui se fait appeler John king et que, dorénavant, je consens moi-même à désigner sous ce nom ; je dirai même que cette intelligence avait fixé 7 heures du soir, et la violation de notre part de cette convention, fit que M. le colonel Malvoti, qu avait l'habitude de se rendre chaque soir vers 9 heures chez cette famille, s'y trouvait, alors que peut-être John king n'eût pas désiré sa présence; et cela est si vrai, qu'il lui refusa constamment pendant cette soirée de participer à la chaîne.

Les présents étaient donc, en outre du colonel Malvolti, l'avocat Lutrario, excellent médium écrivait, madame Lutrario, et leur fille de dix ans ; en outre des époux Mainardi et moi, il y avait aussi ma femme, guérie d'une fièvre qui l'avait empêchée de prendre part aux précédentes séances.

Il faut observer que dans la troisième séance il y avait eu une tentative de phénomène de l'empreinte médianique ; mais le capitaine Mainardi avait mal préparé la terre glaise en l'enduisant d'huile, ou peut-être la force de matérialisation n'était-elle pas suffisante ce soir-là ; ce qui me fit supposer que l'invitation de nous rendre chez M. Lutrario avait une double raison : celle d'avoir la terre glaise bien préparée, et celle d'avoir l'aide de la force médianimique de ce Monsieur. L'avocat Lutrario, homme aimable et délicat, prépara la terre glaise, mais il refusa constamment de faire partie de la chaîne ; il put s'en dispenser pendant une grande partie de la soirée ; mais pendant la période où se produisit l'empreinte, cédant aux instances de la personnalité médianimique, il fit partie de la chaîne qui était disposée de la façon que je vais indiquer. Il est de toute notoriété que le médium, dans ces sortes de séances, se trouve dans un état hypnotique, tantôt dans une phase, tantôt dans une autre, mais principalement dans la phase somnambulique.

Déjà nous avions obtenu des phénomènes intéressants, soit en pleine lumière, soit dans l'obscurité, parfois troublés par l'agitation et la crainte de quelques assistants, tandis que M. Lutrario préparait, dans une pièce contiguë, la terre glaise ; lorsqu'il il eut terminé l'opération, il la porta près de nous sur un plateau, nous l'examinâmes tous avant de la placer dans un lieu opportun ; sa surface était très polie, sans aucune trace de relief ou de dépression. Il fut convenu de commun accord de relever le bord du cercle de façon à ce que le plâtre liquide qu'on devait y verser fût mieux contenu. Cela fait, l'avocat Lutrario veut revenir dans l'autre pièce pour tenir compagnie à M. Malvolti, mais la table s'y oppose formellement en frappant deux coups, violents ; j'exprime l'opinion que la force médianique de M. Lutrario peut être nécessaire ; la table approuve par trois coups bien nets et, tandis qu'elle permet à M. Malvolti d'entrer dans la pièce, elle exige que M. Lutrario fasse partie de la chaîne ; elle demande, comme elle l'avait déjà fait plusieurs fois, que Madame Visani Scozzi entre dans la chaîne ; mais en vain, cette dame se refusant d'en faire partie. Puis dans un calme relatif, l'obscurité étant faite, il se produit les vifs attouchements habituels et l'apparition répétée d'une ombre ronde que je distingue parfaitement grâce à la clarté qui vient d'une porte entrebaillée que j'ai en face de moi, alors que la table se meut et nous conduit tous à la place indiquée ci-contre.



Dans cette figure le rectangle le plus grand indique les parois de la chambre; la lettre U', la porte d'entrée par le vestibule ; la lettre U, une porte de communication avec une autre pièce et avec une terrasse d'où se projette une certaine clarté devant laquelle je me trouvais un instant avant; la lettre F indique la fenêtre donnant sur la rue et par laquelle pénètre un faible rayon de lumière. Le rectangle T indique la table, disproportionnée à la pièce, afin que puissent y être compris autour sur la superficie, les autres rectangles qui représentent à première vue la position des personnes composant la chaîne. Nous sommes tous assis. Le petit rectangle C indique l'endroit où est placé le plateau de la terre glaise sur un escabeau de la hauteur d'environ 80 centimètres. Cette terre se trouve à peu près à un mètre de mon dos.

Le long silence qui suit me fait penser à l'empreinte que nous attendons. Eusapia est immobile et silencieuse ; mon contrôle incessant devient encore plus attentif pendant cette attente. La comtesse Mainardi demande à John King ce qu'il fait ; et la table, avec les quatre coups conventionnels, nous ordonne de « parler ». Chacun de nous fait de son mieux pour prononcer des paroles ; mais l'attention, du moins pour ma part, ne se distrait pas ni de l'attente, ni de la vigilance : immédiatement nous entendons des coups dans la porte U qui se trouve derrière le médium et tout à coup la gachette de la porte s'ouvre et le battant doit être ouvert, car nous l'entendons se fermer d'un coup. De nouveau la gachette se fait entendre, elle est remuée à deux ou trois reprises; mais la porte reste toujours fermée, comme je le constate un moment après en la poussant du pied. Il ne faut pas oublier que la chaîne consiste à se tenir les mains sans jamais les lâcher et que cela n'exclut pas tout autre contrôle, qui naturellement est dirigé surtout vers le médium.

Autre intervalle de repos, pendant lequel quelques-uns de nous demandent avec insistance des lumières. La table recommence à s'agiter et à nous imposer de parler : et voici que de son centre, pendant qu'elle

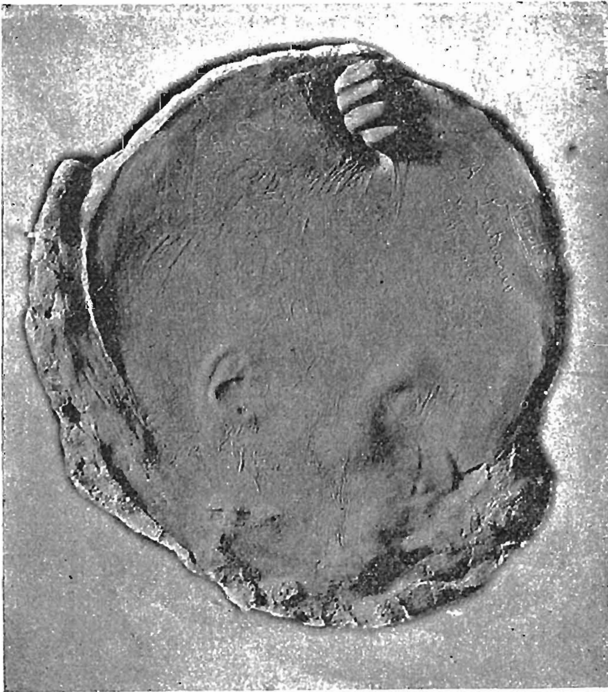
se livre aux soubresauts les plus énergiques, apparaissent des lumières semblables à celles déjà vues vers la fin de la troisième séance, mais beaucoup plus claires et plus nombreuses. Il s'agit d'une spirale lumineuse ascendante, d'un éclat plus vif à l'extrémité supérieure, qui fend l'espace de bas en haut ; puis par degrés cette clarté s'atténue et finit par disparaître dans les segments plus bas de la spirale qui, néanmoins, chose étrange, se perçoit même dans la partie qui ne brille pas et que l'on dirait aussi sombre que l'obscurité de la chambre. La qualité de la lumière est tantôt blanche, tantôt couleur émeraude d'une clarté sidérale. Ce passage vers le haut de cette spirale lumineuse dure longtemps ; et, sans une plus longue analyse, j'ai mentionné ce phénomène ainsi que celui qui a précédé l'autre dont je vais m'occuper, et qui a pris presque tout l'intervalle de l'attente.

Mais après ce phénômène, une longue trève se produit ; chacun pense et exprime l'opinion que John King est en train de préparer l'empreinte ; et, puisqu'en réalité rien ne se produit, l'avocat Lutrario en demande directement la raison à l'intelligence occulte. La table répond par deux coups négatifs, et, par suite d'autres réponses successives à des demandes de l'un ou de l'autre, nous venons à savoir qu'il y a un défaut dans la préparation de la terre glaise. Je songe de suite à ce qui pouvait être superflu, c'est-à-dire au bord relevé : je demande moi-même si cela est un empêchement, et la table répond que oui. Nous rallumons pour un instant la chandelle : l'avocat Lutrario se dispose à comprimer le bord, en commençant, par pur hasard, par le point du segment le plus voisin de notre table, et, lorsqu'il est parvenu à la moitié environ de la circonférence, la table, autour de laquelle les époux Mainardi et Eusapia qui tourne le dos au disque ont conservé la chaîne, frappe trois coups, et, à ma propre demande si cela suffisait, trois autres coups répondent affirmativement.

Madame Visani Scozzi et Madame Lutrario sont assises sur un divan qui se trouve dans la pièce, la jeune fille sur une chaise, toutes éloignées de nous. Sur une chaise, loin de nous, est assis également le colonel Malvoti qui éteint la lampe lorsque nous, les composants de la chaîne, avons repris notre place assis, après avoir laissé le bord du disque de la terre glaise aplani sur la moité seulement la plus proche de nous.

La table commence à s'agiter avec une vivacité insolite et excessive ; il nous est difficile de garder nos places en restant assis, tant elle se déplace latéralement dans un sens et dans un autre par de brusques et tumultueuses lévitations. Le médium se lève, et nous-mêmes sommes forcés d'en faire autant. Etant tous debout, je garde comme point d'orientation la lumière de la porte ouverte U' qui est en face de moi, la fente de la fenêtre qui est derrière moi et une zone de lueur projetée sur la porte

fermée U par cette même ouverture. Dans la grande agitation de la table, qui semble mue par un mécanisme d'excitation alternée en brèves phases d'épuisement ou de repos, je ne perds jamais la notion précise de notre situation, et l'ordre insistant de parler formulé à plusieurs reprises par les quatre coups comme s'il était demandé une aide urgente et nécessaire, ne me distrait pas un instant de veiller sur ce qui se passe autour de moi, et sur ce qui doit se produire. Les manœuvres de la table tendent surtout à rapprocher le médium du bloc de terre glaise qui est derrière moi : J'ai ainsi la certitude qu'on travaille pour l'empreinte, et l'avocat Lutrario partage mon opinion. Il est toujours tenu par moi et par le capitaine



Photographie de l'empreinte

Mainardi, de même que nous nous tenons mutuellement : Quant à moi, dans ce moment, j'augmente d'une façon extraordinaire ma circonspection.

Non seulement je ne lâche jamais la main du médium et me serre contre lui de façon à conserver un continuel contact de ma personne avec la sienne, mais encore je vais souvent (sans jamais abandonner la main droite), constater les conditions de la main gauche que je trouve toujours tenue par la comtesse Mainardi ; Je fais ce mouvement sans quitter, en l'entraînant avec la mienne, la main de l'avocat Lutrario. J'observe que, parmi les mouvements du médium, qui semblent intentionnels et qui peuvent être supposés auxiliaires du phénomène, il penche parfois la tête en arrière et à droite, dans la direction du plateau, comme si, de cette façon, il pouvait se produire une action à distance et à la

moindre distance possible. Lorsque je m'en aperçois, je me rends toujours un compte exact de l'intervalle qui nous sépare constamment du plateau. Du reste, il est facile de comprendre quelle peut être la longueur de la courbe qu'une personne arrive à décrire sans être soutenue par un autre, étant debout et tournant la tête et le cou latéralement et même le tronc de l'avant à l'arrière. Je ne saurais affirmer qu'elle n'ait pas pu plier une jambe pour soulever un pied ; mais cela en tout cas n'aurait pu arriver que d'une façon très rapide, parce que le mouvement auquel nous contraignait l'agitation violente de la table n'aurait pu nous permettre de rester plus d'un instant sur un seul pied.

La violence des mouvements peu à peu s'atténue ; et la Paladino, en se plaignant, s'appuya, comme exténuée, sur mon épaule. Nous étions toujours à peu près dans la même situation ; mais la table s'était arrêtée un peu obliquement, de façon que l'angle qui se trouvait entre moi et le médium était tourné vers la fenêtre. Dans les mouvements qui avaient précédé, la table avait plusieurs fois pris cette même position rapidement et maintenant qu'elle s'y était arrêtée, j'étais à même de m'assurer que le bloc de terre glaise, tout en étant un peu plus proche, restait cependant à une distance d'un peu moins d'un mètre de moi, et d'un mètre au moins du côté droit du médium qui était en contact avec mon côté gauche. Le médium resta peut-être une minute dans cette position ; puis s'étant délivré tout à coup la main de celle de la comtesse, qui cependant la suivit en la retenant au poignet, appuya son front sur ma poitrine, la comprima fortement à plusieurs reprises, tout en me serrant les bras ; puis elle murmura d'une voix éteinte : « c'est fait ». La table par sept coups réclama de suite la lumière ; le colonel Malvoti alluma la bougie. La Paladino somnolente s'assit, pendant que nous nous pressâmes tout autour du plateau pour l'examiner.

Dans le segment qui se trouvaint du côté de la table, la terre glaise nous apparaît présentant des dépressions légères, mais assez visibles, parmi lesquelles on distinguait facilement sur le côté droit les lignes d'une oreille. Les dépressions, ou pour mieux dire les ondulations qui sont sur le côté gauche reproduisent, selon l'avis de l'avocat Lutrario et du colonel Malvolti, le profil d'un visage ; je ne parviens pas à m'en faire une idée claire. Mais avec plus d'évidence on distingue un enfoncement près du bord de l'autre segment, qui intéresse aussi la subtance du bord relevé. C'est un enfoncement ovoïdal et profond dans lequel on voit des sillons qui représentent des doigts d'une main ; dans sa marge intérieure on note sur le disque le soulèvement de la terre repoussée en haut par la main qui a opéré sur elle comme l'aurait fait un coin. Pendant que tout

cela démontre une action étrangère qui a produit, sur deux parties du disque et en deux manières, une empreinte diverse; il est difficile, au moins pour moi, qu'on puisse se former un concept précis de ce que cette action a réussi à représenter. Vite nous préparons le plâtre et nous le coulons sur la superficie de la terre glaise, et, en attendant qu'il prenne de la consistance, nous passons le temps en causant et continuant d'autres expériences très-intéressantes.

Parmi celles-ci, nous eûmes l'apparition d'un énorme globe rougeâtre que je vis pendant quelques instants se substituer à la tête médium, tandis qu'une légère lumière, provenant du pétrole à moitié éteint, éclairait la pièce. Ce globe avait une lueur propre, qui le rendit très visible, et il avait ourni des signes manifestes d'intellectualité; mais je n'ai pas lieu de m'étendre davantage sur ce sujet, comme je ne puis pas parler d'une analogue mais plus grandiose apparition, qui plus tard épouvanta ma femme qui se trouvait en dehors de la chaine.

Je dois, enfin m'éloigner de l'argument, m'imposer le même silence sur tant d'autres intéressants phénomènes qui enrichirent cette mémorable séance, à laquelle manqua, à mon avis, un peu d'ordre et de tranquilité qui nous auraient procuré des choses plus surprenantes.

Docteur Paolo Visani Scozzi.

PLUSIEURS CAS
De matérialisations de fleurs

(Extraits du "PAYS DES OMBRES" par Mme d'Espérance).

(*Suite et fin*).

Le Lys doré.

Ce dernier exploit d'Yolande fut un des événements imprévus qui marquèrent ce que nous avons appelé la série des séances d'Aksakof. Quoique favorisés par des résultats inattendus, nous n'avions pu obtenir le phénomène spécial pour lequel ces séances avaient été organisées et nous commencions à craindre de voir nos efforts rester inutiles. Cette tension continue, se compliquant de quelques préoccupations d'affaires, commençait à me porter sur les nerfs, et le sentiment que cela ne pouvait que nuire à nos projets me jetait dans une appréhension pénible. Je sentais qu'il était de plus en plus difficile de chasser mes préocupations, et quels que fussent mes efforts dans ce sens, je n'avais pas lieu d'être fière du résultat.

Dans la soirée du 28 juin 1890, nous étions réunis dans la salle ordi-

naire de nos séances. C'était à l'étage supérieur de la maison, dans une pièce de forme octogone, recevant la lumière d'en haut par une grande fenêtre munie de vitraux élégants. Nous avions arrangé celle-ci de telle sorte, qu'elle distribuait également dans toute la chambre une faible lumière légèrement teintée.

Nous nous trouvions, à tous les points de vue, dans les conditions les plus défavorables. En premier lieu, je m'étais brûlé le bras par accident. En allumant une lampe portative, un morceau d'allumette était tombé sur mes vêtements et, en un instant, la mousseline légère avait flambé. Mes bras étaient nus et, quoique la flamme eût été rapidement éteinte, mon bras gauche avait été cruellement brûlé. Il faut ajouter à cela que j'étais secouée toute la journée par une petite toux très irritante.

Ces ennuis coïncidant avec une violente tempête qui ébranlait la maison jusqu'à ses fondations. ne nous présageaient guère le succès pour notre séance. Il fut donc proposé de la remettre au lendemain ; mais on fit observer que cela dérangerait la plupart de nos amis qui avaient déjà pris d'autres engagements. Il en fut référé à Walter, qui nous répondit qu'Yolande insistait tout particulièrement pour que la séance eût lieu le soir même.

Après cela, il ne nous restait plus qu'à prendre nos places. Ce n'était pas chose facile pour chacun de nous de se tenir calmes et tranquilles. Le bruit des portes et des fenêtres secouées par le vent dans toute la maison et celui des vitres brisées de divers côtés produisaient sur tous les nerfs et tout spécialement sur les miens, un grand état de trouble et d'irritation. A mesure que la soirée avançait, la tempête devenait moins violente, mais à en juger par mes précédentes expériences, c'était faire une tentative sans chance de succès que de continuer à siéger dans de telles conditions. J'allais donc proposer de tout abandonner, lorsque je fus frappée par un parfum de fleurs, dont l'intensité croissait si vite que je ne pouvais le supporter. Je n'aime pas les parfums violents et j'en suis rapidement écœurée.

Walter nous transmit un message nous recommandant de rester aussi calmes et aussi tranquilles que possible ; défendant à tous de me parler, parce qu'Yolande était en train de nous constituer une fleur. Il était donc nécessaire, au milieu de conditions extérieures aussi mauvaises, de lui apporter toute l'aide dont nous étions capables.

Chacun fit ce qu'il put, et le phénomène que nous attendions depuis quelque temps vint bientôt nous rendre de meilleure humeur. Ainsi que nous en avions l'habitude, nous avions du sable, de l'eau et un pot à fleurs ; mais depuis bien des mois on ne nous les avait pas demandés.

J'étais à moitié suffoquée par l'intensité du parfum. J'avançai la main espérant toucher les fleurs, mais je ne rencontrai rien. Aussitôt après, je sentis contre moi un objet grand, lourd, froid et humide. Ma première pensée fut que c'était quelque objet ou corps mort et visqueux, et cela me donna un tel sentiment d'horreur, que je pensai me trouver mal. Je pris la main de M. Aksakof et je commençai à ressentir comme une succession de chocs électriques, qui me rendaient douloureux tout contact avec un objet quelconque. Chaque secousse faisait sortir une abondante sueur de tous les pores de ma peau.

Je cessai de ressentir la brûlure de mon bras gauche, ma toux disparut et chacun fut étrangemenr surpris de voir Yolande porter son bras, comme si elle en souffrait, et quand, par hasard, on le touchait, elle reculait comme si on l'eût blessée. J'éprouvai une soif ardente et me mis à boire beaucoup d'eau ; mais c'était là un fait assez ordinaire dans des séances comme celles-là.

J'appris plus tard ce qui se produisit de l'autre côté du rideau, en consultant les notes de M. F... Yolande, avec l'aide de M. Aksakof, avait mis dans le pot à fleurs un mélange de sable et de glaise et avait recouvert le tout de son voile, comme elle l'avait fait déjà en Angleterre, au-dessus de la carafe d'où sortit l'*Ixora Crocata*.

On vit bientôt la blanche draperie se soulever doucement, mais d'une manière continue, s'élargissant à mesure qu'elle s'élevait. Yolande se tenait debout auprès d'elle et manipulait ce tissu léger comme une toile d'araignée jusqu'à ce que le sommet dépassât sa tête. Alors elle le retira avec beaucoup de précautions et découvrit une haute plante fléchissant sous le poids d'énormes fleurs, d'où émanait ce parfum si intense dont je me plaignais.

On prit note de ses dimensions et on trouva qu'elle avait sept pieds de haut, de la racine à son sommet, soit un pied et demi de plus que moi. Même lorsqu'elle s'inclinait sous le poids des onze grandes fleurs qu'elle portait, elle était encore plus haute que moi. Les fleurs, absolument parfaites, mesuraient huit pouces de diamètre; cinq étaient tout à fait épanouies ; trois étaient sur le point de s'ouvrir et trois étaient en boutons, toutes sans taches ni froissements et couvertes de rosée. C'était tout à fait charmant, mais depuis ce temps l'odeur des lys m'a toujours rendue malade.

Yolande était rayonnante de bonheur devant un tel succès et nous dit que si nous voulions photographier le lys, il fallait le faire sans retard, car elle devait le remporter. Elle se tint près de lui et M. Boutlerof la photographia deux fois avec lui. M. Boutlerof dit : « Ce ne sont pas des

specimens bien remarquables de l'art photographique, mais les deux images y sont et si on veut tenir compte des conditions défavorables, la seule chose dont on puisse s'étonner, c'est que l'on ait pu obtenir quoi que ce soit. » La photographie fut prise à la lueur du magnésium. Lorsque ce fut fait, on nous dit de rester parfaitement tranquilles pour permettre à Yolande de dématérialiser le lys. Nous essayâmes de nous conformer à ses désirs, mais dans de telles circonstanees il n'était vraiment pas possible de considérer assez froidement ce qui venait d'arriver, pour rester calmes. La conséquence qui en résulta fut que Yolande, après être restée en séance jusqu'à minuit, nous déclara avec désespoir qu'elle ne pouvait reprendre la plante.

Walter écrivit: « Yolande n'a pris la plante qu'à la condition de la rendre. Elle trouve le médium tellement épuisée qu'elle ne peut plus rien faire. Il faut conserver la plante dans l'obscurité jusqu'à ce qu'elle revienne la chercher. »



Photographie de Mme d'Espérance et du Lys Doré

M. Fidler et M. Boutlerof prirent ensemble la plante et la portèrent dans un cabinet noir, attenant à la pièce et qui fut fermé, en attendant des instructions sur la conduite à tenir. On nous avait dit qu'il ne fallait pas l'exposer à la lumière, qui aurait rendu la tâche d'Yolande beaucoup plus difficile; mais la curiosité l'emportant, on amena la plante, un matin, dans la salle à manger, où elle fut photographiée quatre fois dans diverses positions, de telle sorte que, quoique n'ayant pu garder la plante elle-même, nous nous sommes procuré la meilleure preuve qu'elle a existé dans la plus incontestable réalité.

J'étais très peinée pour Yolande ; elle paraissait fort affligée à la vue de

son grand lys qui dépérissait à vue d'œil. Je crois qu'avant de réussir à le reprendre, elle avait fait trois tentatives infructueuses, et la dernière eut lieu le 5 juillet. Il y avait huit jours que cette plante s'était développée au milieu de nous, lorsqu'elle s'évanouit aussi mystérieusement qu'elle était venue. Nous avons tous constaté qu'à 9 heures 23 minutes du soir elle était encore là, au centre de notre cercle, et, à 9 heures 30 minutes, elle avait disparu. Elle ne laissait d'autre trace de son existence, que les photographies que l'on avait prises et une couple de fleurs qui étaient tombées. La terre du pot où elle avait vécu pendant huit jours fut vidée, mais il n'y restait absolument rien. Plusieurs assistants déclarèrent qu'elle s'était évanouie instantanément. Pendant un certain temps encore, le parfum répandu dans la pièce resta presque insupportable, puis il cessa. Il fut impossible de préciser le moment exact et le mode de disparition ; mais ce qui est certain, c'est qu'elle disparut.

Le lys fut le sujet de maintes conversations entre nous et Walter pendant la semaine qu'il resta en notre pouvoir. Nous lui demandâmes la permission de prendre sur nous la responsabilité de le photographier, en le priant d'intervenir en notre faveur. La première fois on lui demanda : Que faut-il faire du Lys d'or ? »

« Mais vous m'en demandez plus que je ne sais. Yolande s'en préoccupe vivement et se propose d'essayer encore cette nuit de l'enlever. »

« Ne pourrions-nous en payer la valeur et le garder ? »

« Vous le pourriez si vous saviez d'où il vient, mais elle ne peut pas vous le dire. Il n'y aura rien à faire si elle peut le reprendre ; si elle n'y parvient pas, il faudra bien qu'il reste. »

« D'où vient cette absolue nécessité de le reprendre ? »

« Savez-vous si peu votre catéchisme ? On nous dit de ne pas prendre ce qui ne nous appartient pas. Il ne sert à rien de raisonner avec une personne de son sexe ; elle dit que cela doit se faire et je prévois bien qu'elle le fera. »

« Ne pouvons-nous le sortir, pour le regarder et prendre ses dimensions ? »

« Je ne sais : Yolande a donné l'ordre de ne pas l'exposer à la lumière. »

« Nous l'avons arrosé. »

« Ne recommencez pas, car elle me réprimandera. »

« Pouvez-vous nous dire comment la plante a été apportée ? »

« Je ne le puis. Tout ce que je sais, c'est qu'elle était ici, avant votre arrivée, la nuit dernière, et qu'elle était prête à être introduite, au moins une heure avant que vous l'ayez aperçue. »

« Voulez-vous dire qu'elle était déjà ici avant notre arrivée pour la séance ? »

« Oui, avant qu'aucun de vous vînt à la séance. Yolande me dit qu'elle était prête et qu'elle craignait de voir les mauvaises conditions s'opposer à la matérialisation. »

A propos de ce lys, il convient de signaler un autre petit détail intéressant. Yolande, n'étant pas capable de nous dire où elle avait pris cette plante, dit qu'elle voulait employer un autre moyen pour nous le faire connaître. Dans la soirée de sa disparition, avant que la plante s'évanouit, on s'aperçut que la tige portait un morceau de tissu de couleur grise. La tige le traversait par un trou percé au milieu de l'étoffe. Comment était-il venu là ? C'était aussi mystérieux que tout le reste. Il n'y était pas lorsque la plante avait été photographiée à la lumière du jour. Selon toute apparence, il avait été constitué sur place et il était impossible de l'enlever. Yolande conseilla à M. Aksakof de le détacher ; ce qu'il fit. On n'y trouva aucune déchirure, rien autre chose que le trou à travers lequel passait la tige. Elle nous dit qu'elle avait pris ce morceau d'étoffe dans le pays où la fleur avait poussé. En étudiant ce morceau de tissu gris, on trouva que c'était un fragment de cette toile dont on enveloppait des momies et qu'il était encore imprégné de l'odeur des substances aromatiques servant à l'embaumement.

Ceci nous porta à conclure que la plante venait d'Egypte. Peu de temps auparavant, M. Oxley avait donné à M. Fidler un fragment d'enveloppe de momie provenant d'un tombeau royal trouvé dans une pyramide. On le regardait comme étant d'une texture très fine, en comparaison de celle des enveloppes trouvées autour de personnages moins importants. Il contenait 1008 mailles par pouce carré, tandis que celui qui avait été trouvé sur le Lys en contenait 2584 pour la même surface.

Dr DUSART.

Congrès de Londres

MÉMOIRE DE M. G. DE LANGSDORFF

de Fribourg (Bade)

(Suite et fin)

Il la prit par le bras, et l'amenant en pleine lumière, il lui demanda ce qu'il lui avait fait pour qu'elle eût l'intention de le tuer. Cette femme répondit qu'elle était nihiliste, que le médium était considéré comme un ennemi, et qu'elle avait été désignée par le sort pour le tuer ; elle avait juré de le faire.

Quelles sont les intentions des nihilistes ?

Pendant l'hiver, nous ne ferons rien, mais au printemps, nous emploierons tous les moyens pour ruiner le gouvernement.

Soyez tranquille, la Russie sera délivrée de l'oppression, mais par un pouvoir supérieur à celui des nihilistes

Cette femme s'étant mise à pleurer, disant qu'elle avait trahi sa cause, Henri s'efforça de la calmer en lui disant qu'elle pourrait dire ne pas l'avoir rencontré, et elle partit.

Les trois généraux sauvés par Henri auraient voulu l'emmener à St-Pétersboug avec eux, mais il voulut passer quelques jours avec ses parents : une quinzaine plus tard il retournait en Russie.

M. de Langsdorff dit qu'il n'est pas temps de publier ce qui se passa alors. Le médium avait chaque jour et souvent dans la soirée une séance particulière avec l'Empereur Alexandre III, et l'Impératrice. Quelquefois il était intransé, mais le plus souvent on se servait d'un psychographe construit d'après les indications des Esprits. Sur une tablette, les lettres de l'alphabet étaient écrites, mais pas dans leur ordre régulier, elles étaient mélangées ; une soucoupe était marquée d'un point noir. En passant la main sur la soucoupe, elle se mouvait rapidement ; l'Empereur nommait la lettre indiquée par le point noir, et l'Impératrice l'écrivait.

La raison de cette manière de communiquer est que l'influence qui se manifeste ne peut pas, en agissant ainsi. être troublée par d'autres esprits.

Tous les avis donnés furent suivis. L'Empereur fit la promesse de n'envoyer en Sibérie que les voleurs convaincus de meurtre ; les jeunes gens, surtout les étudiants nihilistes seraient mis en punition dans les écoles militaires, les Esprits conseillant la modération pour amener des idées de conciliation et gagner les officiers intelligents.

Le médium assistait au conseil des ministres, chaque ministre était tenu par serment de ne jamais parler de lui sous peine d'immédiate déportation en Sibérie.

Les guides du médium lui avaient absolument défendu d'accepter aucune décoration, titre ou présent d'argent ; mais il était logé dans le palais impérial, se servait de voitures et de chevaux de l'Empereur, et avait des entrées pour tous les établissements publics.

Avant le couronnement des souverains, en mai 1883, le médium déclara que 87 caisses venant d'Amérique et indiquées comme contenant de la verrerie de la Nouvelle-Orléans, étaient déposées à Moscou, pour un attentat nihiliste. Les esprits dirent que ces caisses étaient remplies de

petites coquilles plates en verre, enduites d'un côté d'une préparation chimique ; jetées sur la foule, elles devaient éclater, causant de véritables désastres. Les recherches faites sur les indications du médium prouvèrent qu'il ne s'était pas trompé. La découverte de ce complot jeta la stupeur et la discorde chez les nihilistes, nombre d'entre eux furent assassinés par leurs coreligionnaires qui les accusaient de trahison.

Les fêtes du couronnement eurent lieu sans trouble, ni accident, les guides du médium ayant conseillé que non seulement les distributeurs de vivres et boissons traverseraient sans cesse le camp de Chadinsky, mais aussi quatre musiques militaires avaient le même ordre dans le but de séparer la foule.

Le médium alla à Moscou avec les souverains : pendant le voyage il fut intransé et dut faire une communication importante, car en revenant à lui, il trouva l'Empereur et l'Impératrice en larmes.

Pendant les fêtes, le Czar voulut qu'il se tînt auprès de lui : puis il lui demanda ce qu'il désirait qu'il fît pour lui. Henri a raconté qu'il avait senti comme une grande main se poser sur ses lèvres, il répondit qu'il ne désirait rien. L'Empereur fut étonné et augmenta ses appointements de 100 roubles par mois.

Comme utilité politique du médium, on peut dire qu'il évita un conflit avec l'Angleterre, qu'il eut des entretiens avec le premier homme d'Etat de l'Allemagne (qui envoya son fils chez l'ambassadeur de son pays afin de surveiller Henri). Il fit de nombreuses révélations politiques, donna des avis utiles, et entre autres choses découvrit que la principale presse des nihilistes était cachée dans une cave de l'Institution impériale de jeunes filles à Varsovie, chose que l'Empereur se refusait absolument à croire.

Souvent Alexandre III, et avant lui son père, avaient voulu donner au peuple une constitution libre et un Parlement ; les Esprits les en détournèrent, disant que ce changement amènerait de grandes calamités, qu'avant tout le peuple devait être instruit, qu'il fallait mettre un frein à la corruption et à la fraude des fonctionnaires ; que l'abolition du servage avait été une erreur et aurait dû s'accomplir peu à peu.

Le médium possédait toute la confiance du Czar qui l'appelait son seul ami véritable sur terre : pendant 3 ans, le souverain reçut les meilleurs conseils des Esprits qui dirent à Henri que ce prince savait maintenant comment conduire sa politique et qu'il devait le quitter ; que le don de guérir allait lui être accordé.

Le chancelier de l'empire allemand dit à Henri : Si, avec tous les témoignages que vous pouvez donner, vous vouliez publier tout ce que vous avez fait, cela bouleverserait la politique de l'Europe entière.

En 1886, le médium revint en Allemagne, ses cures magnétiques furent souvent merveilleuses.

Malheureusement il est devenu fou, et vit dans une maison de santé sans espoir de guérison.

M. de Langsdorff dit que ce n'est pas la médiumnité de son fils qui a causé cette triste fin, mais son manque de sagesse dans la vie quotidienne et cite cette phrase d'un Esprit, reproduite dans le *Banner of Light* :

« Un médium est facilement contrôlé, et peut tomber sous l'influence d'esprits inférieurs, d'après cette loi que les semblables s'attirent ».

Dans ces cas, l'intelligence du médium est trop faible pour suivre l'impulsion interne ou conscience et le corps tombe en ruines.

Le seul moyen de guérison est d'attirer à soi les bons esprits par une vie pure, un repentir sincère et de ferventes prières pour recouvrer la pureté de l'âme et la protection des esprits bienfaisants.

A travers les horizons inconnus
D'UNE NOUVELLE SCIENCE

Sur l'Etat de Maladie

L'état de maladie chez l'homme peut reconnaître trois causes, toutes trois sous la dépendance morale de son état d'âme et retentissant sur elle, soit pour son éducation, soit comme épreuve, soit comme châtiment.

L'homme possède en lui trois vies : la vie végétale, la vie animale et la vie radiante (périspritale).

De là les trois causes de maladies, deux d'ordre matériel, l'autre d'ordre semi-matériel.

La première porte sur sa vie organique végétale, la deuxième sur sa vie organique animale, la troisième sur sa vie radiante, c'est la maladie portant sur le périsprit.

La maladie peut être localisée à un seul de ces trois ordres différentiels de notre organisme, comme elle peut également porter sur deux ou sur les trois ordres de la matière, entrant dans la constitution de notre organisme.

Cette classification nouvelle du mal et de la maladie nous permet de nous rendre compte de leur degré de résistance ; suivant qu'elles portent sur l'un ou sur l'ensemble de ces trois ordres d'états organiques.

Elle nous permet aussi de nous expliquer comment Dieu a placé l'agent

médicamenteux reconstituant dans les trois états de la matière représentant ces ordres :

1° Le végétal d'une organisation parfaite, quintessence issue du minéral.

2° L'animal, organisation encore supérieure au végétal, et résultant à la fois du concours évolutif du minéral et du végétal.

3° Enfin, l'état radiant (périsprit) fluide éthéré, universel ; le plus parfait élément constitutif de notre globe, un dans son essence.

Cette nouvelle manière d'envisager l'état de maladie, satisfait davantage l'âme, exige en même temps du médecin plus de savoir philosophique, elle le met dans l'obligation de rechercher si l'une, si l'autre de ces parties de notre organisme est atteinte, ou si elles le sont toutes simultanément.

Elle démontre que l'homme est obligé pour vivre, de nourrir incessamment son corps avec de la matière à ces trois états différents :

1° Du végétal issu du minéral.

2° De l'animal issu du végétal et du minéral.

3° De la matière radiante.

Les deux premières espèces de médicaments et d'aliments sont évidemment connus depuis longtemps.

Mais le troisième l'est moins, quoiqu'il soit tout aussi considérable que les deux autres. On le trouve à l'état très rudimentaire dans les minéraux crus, à un état relativement moins rudimentaire dans les végétaux et à l'état plus pur dans les animaux.

En supposant à ces trois états de la matière organique, de la matière radiante sous forme *de feu*, on développe, purifie et favorise pour notre vie organique, l'assimilation de la matière radiante contenue dans nos aliments.

Aussi n'est-ce point vain de dire que le feu réchauffe, réconforte, nourrit ; oui, il fournit à nos aliments, aux liquides et à notre tissu cutané, par irradiation, de la matière radiante que nous absorbons et assimilons pour nous nourrir et nous guérir (1).

La chaleur développe très probablement et favorise la condensation de matière radiante positive, le froid, au contraire, la condensation de la matière radiante négative.

C'est à la Bio chimie psychique magnétique qu'il appartient d'établir une classification du degré de puissance positive ou négative de la matière radiante entrant dans l'organisation des métalloïdes, des minéraux, de leurs composés, et des végétaux, et des animaux.

Durville, cet apôtre du magnétisme spiritualiste, a déjà commencé une

(1) Prendre un bain de soleil, c'est se nourrir de matière radiante solaire.

classification des métalloïdes, des minéraux et de quelques plantes, en positives ou négatives.

Pareille classification doit être recherchée par les principes extraits de certains animaux : Musc, Cantharide, etc., etc.

La fluorescence, la phosphorescence, l'électricité, ne sont que des états particuliers, un des degrés de la matière radiante.

Le plus et le moins de la matière radiante existent certainement dans chaque corps ; mais ils doivent, suivant le but auquel ils sont destinés, avoir l'un ou l'autre comme dominante.

Les alcaloïdes des plantes doivent, d'après nous, être classés dans les médicaments à action radiante. Les produits, dits chimiques, élaborés par la plante, ne sont pas autre chose que de la matière radiante condensée, plus ou moins subtile, et dont les qualités inhérentes résultant à la fois du milieu dans lequel la plante vit, et surtout des rayons radiants répandus dans l'infini atmosphérique que la plante puise et absorbe et qui sont originaires : soit des radiations lunaires, solaires ou stellaires, combinés par la plante elle-même avec les radiations que, par ses propres racines, elle puise dans le sol de notre propre planète.

De là l'activité très grande et si parfaite de la méthode alcaloïdique de Burgralve, auquel je me plais à rendre ici un hommage public de respectueuse admiration.

Par la complexité des combinaisons radiaires qu'elle fait entrer en action, elle est la vraie thérapeutique de l'avenir ; car avec sa trinité dosimétrique elle s'attaque aux trois ordres de notre état organique, les purifie, les fortifie.

Cependant cette méthode doit être quelquefois complétée, car l'alcaloïde n'est qu'une partie, entre bien d'autres, entrant dans la constitution du végétal et venant ajouter leurs actions à la première.

De là l'utilité des extraits, des infusions, des décoctions, et au risque de déplaire aux médecins, mes confrères, qui trouvent que les tisanes n'agissent que par leur véhicule, je pense aujourd'hui, m'appuyant sur la découvertede l'état radiant, venir leur dire : La tisane agit par la matière radiante à la fois positive et négative que contient l'eau, par celle qui s'y surajoute sous l'action du feu, et enfin par celle qui s'y dissout avec les essences et autres principes issus de la plante.

L'action thérapeutique de la méthode dosimétrique radiante est d'autant plus active, qu'elle s'adresse à un corps contenant dans son organisme un esprit plus élevé, plus épuré.

Les esprits primitifs, peu élevés en tant qu'esprits (cette élévation s'entend ici au point de vue moral et intellectuel) ont un état organique cons-

titutionnel, dans lequel les trois états de la matière doués de vie, vies végétale, animale, radiante ; existent, mais sous leur forme la plus primitive, la plus grossière.

A ces hommes, une médication plus simple suffit pour arriver à la guérison, et chez eux la maladie a moins de prise.

Donnée physiologique psychique qui nous permet de nous expliquer comment ces hommes primitifs peuvent vivre plus facilement dans la saleté et se mettre en contact constant avec toutes espèces de germes, sans être le moins du monde incommodés et contagionnés.

Enfin cette nouvelle doctrine médicale, reposant sur la constitution trinitaire de notre organisme, nous oblige aussi à considérer certaines médications empiriques, aussi vieilles que le monde, et que le peuple, dans son ignorante sagesse, se transmet de génération en génération, comme très rationnelles, quoique considérées avec mépris par les savants contemporains.

J'espère que ces nouveaux aperçus médicaux basés sur la découverte de l'état radiant, désilleront encore les yeux à quelques retardataires, leur montreront qu'une doctrine médicale, pour être saine, doit forcément tendre la main, s'allier en quelque sorte, à la saine doctrine philosophique spiritualiste.

Que pour aller de l'avant, ces deux chaînes doivent marcher unies, s'étudier, se combiner mutuellement et ne point se laisser hypnotiser par le monde des microbes, en quelque sorte ces esprits primitifs de la matière organique de notre globe, dont notre corps, de par la volonté divine, est la plus haute personnification organique.

D[r] A. B. L.

LES FAITS

« Vers le mois de février 1893, nous fîmes la connaissance du comte de F., veuf depuis un an et inconsolable de la perte de sa femme. Nous essayâmes, mais en vain, d'obtenir d'elle une communication quelconque lorsqu'un soir, étant en séance, un esprit nous dit que, si ma sœur M[me] B., se rendait à la chapelle des Dominicains, elle verrait M[me] de F.

Le lendemain, ma sœur étant allée à l'endroit indiqué, vit, en effet, au bout de quelques minutes, une femme qui lui dit être l'esprit évoqué et la chargea de différentes commissions verbales pour son mari.

De retour à la maison, ma sœur m'exprima tout son ennui de s'être engagée à rendre compte de sa vision. « D'après les paroles de M. de F.,

me dit-elle, et sachant combien il la pleure, je m'étais imaginé une femme belle et séduisante, et, à cette heure, me voici fort embarrassée pour donner à M. de F. le signalement de l'esprit que j'ai vu. » — Comment, en effet, dire à cet homme que l'amour aveuglait sans doute, que sa femme était laide, et lui donner le détail de ses imperfections physiques ?

Cependant ma sœur, comprenant combien il serait heureux de savoir ce qui s'était passé, se décida, et avec quelques hésitations lui dit :

« Monsieur, j'ai vu Mme de F., elle m'est apparue sous l'aspect d'une femme grande et brune, au teint plutôt ... terne, les yeux ne sont pas très grands .... le nez est assez fort ... la bouche un peu grande .....

« Vous pouvez parler, Madame, interrompit M. de F., je sais que ma femme n'était pas jolie, mais je l'aimais ainsi. — Encouragée, ma sœur acheva le signalement et termina par ces mots: « — Par exemple, Monsieur, Mme de F. m'a parlé et jamais je n'ai entendu un plus merveilleux organe, j'en étais tout étonnée et charmée à la fois.»

« Ah ! Madame, s'écria M. de F., que je suis heureux de ce que vous me dites. C'est une preuve indéniable, ma femme avait une voix tellement délicieuse, tellement musicale que j'aimais à la faire lire tout haut pour jouir de la douceur de son organe. Maintenant que je suis bien persuadé de son identité, je vais vous montrer sa photographie. »

Alors M. de F. tira de son portefeuille une photographie sur laquelle Mme B. reconnut parfaitement l'esprit de Mme de F. Cependant elle fit observer à M. de F. que, seule, la coiffure différait, car la photographie représentait une femme coiffée assez haut et les cheveux de devant frisés, tandis que Mme de F. lui était apparue avec un petit chignon très bas dans le cou et les cheveux coupés en frange sur le front.

M. de F., alors, ne put plus contenir son émotion et il déclara à ma sœur que sa femme se coiffait toujours telle qu'elle s'était montrée et que c'était seulement pour se faire photographier qu'elle avait changé, ayant fait venir un coiffeur.

A peu près à la même époque, une jeune fille, Mlle A., mourait poitrinaire. Mme B. qui n'était que de passage à Paris et s'apprêtait à rejoindre son mari en Angleterre, connaissait à peine cette jeune fille pour l'avoir aperçue une fois, un jour qu'elle était venue accompagnée d'une religieuse, mais elle ne connaissait aucun des membres de sa famille.

Etant un jour entrée faire une prière à la chapelle d'un couvent de religieux, ma sœur fut tout à coup tirée de sa méditation par l'apparition de Mlle A. qui, tout comme un être humain aurait pu le faire, lui dit :

« Bonjour, Madame, j'ai eu le plaisir de vous entrevoir chez Mme votre

sœur avant ma mort, et vous m'avez été si sympathique que je n'hésite pas à venir vous demander un service, que, j'espère, vous voudrez bien me rendre ». A ce moment la porte de la sacristie s'ouvrit et un religieux entra dans la chapelle. « Vous voyez » lui dit-elle, « ce religieux, eh bien ! c'est mon oncle, le père X. ; il a eu un très grand chagrin de ma mort et je voudrais que vous allassiez le trouver, vous lui direz que vous m'avez vue et que je suis *très heureuse*, il ne faut pas qu'il s'inquiète de moi, car je ne regrette pas la terre. Je l'attends, il ne vivra pas très vieux, et nos âmes sont appelées à se retrouver et à évoluer ensemble comme deux âmes-sœurs ».

Mais, cher esprit, dit Mme B., jamais je n'oserai faire cela, le père X. si c'est bien lui, va me croire folle ; il se moquera de moi et me mettra les deux pieds en enfer pour lui raconter des choses qui ne sont pas admises par la religion catholique.

« Détrompez-vous, Madame, il ne sera pas aussi étonné que vous le pensez et surtout il sera *très heureux* de ce que vous lui direz ».

Cependant ma sœur ne put se décider, la crainte d'être induite en erreur et la bizarrerie de la démarche la firent hésiter, elle revint à la maison et nous raconta ce qui lui était arrivé.

Quelques jours plus tard, elle retourne à la même chapelle, comme poussée par une force invisible et magnétique et à peine y était-elle, qu'elle revit Mlle A. qui, cette fois, la figure très attristée, la suppliait d'accéder à sa demande.

Alors Mme B. presque malgré elle, se dirigea vers le sacristain et le pria d'envoyer le père X. à son confessionnal. Quelques instants plus tard, ma sœur voyait venir à elle le même religieux que celui qui lui avait été désigné quelques jours auparavant.

Ce premier succès encouragea ma sœur et elle entra au confessionnal.

Mon père, dit-elle, je ne viens pas pour me confesser ; il m'arrive une chose extraordinaire, mais avant de vous en faire le récit, je dois vous avertir que je ne suis ni folle, ni toquée, je suis une bonne mère de famille et ne vis guère dans les nuages, je vous assure. Alors Mme B. commença le récit de son entrevue avec l'esprit de Mlle A., et le père X., loin de la traiter de folle, l'interrompit plusieurs fois par des exclamations de joie émue.

« Oh ! mon Dieu ! la chère enfant ! Que je suis heureux de ce que vous m'apprenez, Madame, j'étais si tourmenté !..... elle mérite tant de bonheur ?..... Comment l'avez-vous vue ?..... Oh ! si vous pouviez la voir

encore, vous viendriez me le dire, n'est-ce pas ? » Et des larmes de joie coulaient des yeux du religieux.

Ma sœur lui ayant dit qu'elle partait le lendemain pour l'Angleterre, il lui en exprima tous ses regrets et la remercia châleureusement du message qu'elle lui avait transmis. M. R.

Partie littéraire

CANTATE

Le roi venait de gagner une grande bataille. Des milliers et des milliers d'ennemis avaient été tués, et le fruit de sa victoire avait été l'annexion d'une vaste province à son royaume, déjà fort étendu. Les habitants du pays conquis auraient bien voulu, il est vrai, ne pas changer de souverain, mais on avait négligé de les consulter sur cette question secondaire, et, bon gré malgré, ils avaient dû se résigner à la domination du vainqueur.

Après un pareil événement, il y eut, bien entendu, force Te Deum ; les vainqueurs remercièrent Dieu d'avoir bien voulu se mettre de leur côté ; quant aux vaincus, qui adoraient la même divinité, mais qui n'avaient aucune raison pour la remercier, ils s'abstinrent naturellement de toute manifestation.

Les Te Deum, toutefois, ne furent pas jugés suffisants ; il fallait pour la postérité quelque chose de moins banal, car une victoire, quelque brillante quelle soit, reste incomplète si elle n'est pas célébrée par les arts. C'est pourquoi le roi conçut l'idée, peut-être originale, mais assurément fort ingénieuse, d'ordonner un concours de cantates.

Il fut fort brillant, ce concours ; nombreux furent les concurrents, et tous ils se surpassèrent. La musique, au dire de quelques critiques, peut-être un peu sévères, laissait partout, en général, à désirer ; les compositeurs, qui s'étaient appliqués surtout à imiter les bruits guerriers de la bataille avaient fait éclater les cuivres et tonner les grosses caisses d'une façon exagérée, et ceux qui avaient voulu peindre le triomphe du roi avaient affecté une solennité guindée et une raideur qui s'éloignaient de la vraie grandeur.

Mais le beau, c'était la poésie ; l'écrasement de l'ennemi y était célébré en termes magnifiques, et les vertus publiques et privées du monarque, son courage, ses hauts faits, décrits d'une telle sorte qu'on n'eût pu faire mieux, non seulement pour un Hercule, mais même pour un second Jupiter.

L'embarras du Jury, présidé par le roi en personne, était grand en présence de toutes ces pièces également remarquables, et peut-être allait-il faire comme ce bon juge dont parle Rabelais, s'en remettre au sort des dés pour proclamer le vainqueur, quand un jeune homme se présenta et demanda à faire entendre ce qu'il avait composé.

De poème, point. « Ma composition, dit-il, en s'adressant aux juges, est simplement musicale : des paroles seraient superflues, elle s'explique d'elle-même. »

Et sur un signe, les musiciens qu'il avais amenés avec lui commencèrent. Rien de plus doux que le prélude. Sur une basse murmurante et sans cesse renouvelée, qui ressemblait à une plainte d'enfant, s'élevait comme un chant de femme qui endort son petit ; mais cette plainte et ce chant n'étaient pas uniques, on sentait qu'il y en avait comme une fourmilière et l'on disait : Voilà tout un peuple d'enfants qui viennent de naître à la lumière ; l'amour de leur mère les accueille, les nourrit et les protège.

Puis les plaintes allaient en diminuant, s'éteignaient une à une et faisaient place à de petites voix claires comme des sonnettes d'argent, qui faisaient entendre leurs notes gaies, et elles allaient se fortifiant de plus en plus, et devenaient des trompettes joyeuses qui chantaient la vie, la force, l'épanouissement, l'amour, le bonheur d'être et de sentir.

Et au milieu de ce concert, à la fois mélodieux et plein d'harmonies, éclatait soudain un son rauque, horrible, comme poussé par un monstre sauvage, surhumain, qui glaçait le sang dans les veines et faisait se hérisser les cheveux. Et ce son était celui de la trompette de guerre, qui arrêtait en les brisant d'un seul coup les chants de vie et d'amour. Et aussitôt un tumulte effroyable avait lieu ; des piétinements et des hennissements de chevaux, des coups de canon, des plaintes de mourants, des pétillements de flammes, des voix de femmes qu'on égorge, enfin des bruits de grandes vagues balayant l'immensité.

Puis, plus rien !... Si ! du silence de la mort, du champ de bataille rendu muet par la grande moissonneuse, s'élevaient des sanglots confondus, interrompus, des gémissements douloureux, et on reconnaissait que c'étaient ceux des femmes, des mères, des filles, des fiancées, et toutes ces plaintes qui ne ressemblaient plus à celles des enfants, au commencement du morceau, mais qui rappelaient d'une manière terrible le motif de la berceuse des mères, se terminaient en un épouvantable crescendo, qui était une immense malédiction.

Et le roi s'éveilla. La grande victoire était un songe ; c'était un rêve aussi, le concours des cantates, et il comprit que ce musicien incompa-

rable, qui avait composé une chose aussi effrayante, c'était la conscience des conquérants.

Et il reconnut tout ce qu'ils doivent souffrir, ces héros, d'avoir ainsi sans cesse dans l'oreille toute l'histoire des hommes que leur ambition ou leur caprice leur a fait sacrifier, d'entendre leurs vagissements d'enfants, les doux refrains de leurs mères, les éclats de leur vie exubérante, et leurs râles de mourants, et les plaintes de leurs veuves, et les malédictions de toutes les femmes et de tous les orphelins pleurant tous ces hommes.

Et il eut horreur des conquêtes et du sang qu'elles font verser.

Et jamais il n'entreprit une guerre.

OTTO NILLIUS.

Communications Spirites

La Réincarnation

Une des causes les plus actives des progrès du Spiritisme, c'est que ses adeptes ne l'ont adopté qu'après avoir obtenu des preuves décisives de sa réalité. Ici la foi n'a pas à intervenir, c'est à la raison qu'il fait appel, au jugement qui s'appuie sur des faits tangibles et irrécusables. La loi de la réincarnation a été combattue souvent, mais aussi bien au point de vue logique, qu'au point de vue expérimental, elle a toujours triomphé de ses détracteurs. Nous croyons intéressant de reproduire un article emprunté à une des premières publications spirites : *La Ruche Bordelaise* qui paraissait il y a 32 ans ; on verra que nos aînés ont soigneusement étudié le terrain nouveau sur lequel ils édifiaient notre philosophie.

Voici cet article :

Nous avons reçu de M. E. G., avocat d'une ville importante du Midi, une lettre contenant des communications spirites et des appréciations sur le doute qui s'empare de certaines personnes qui prennent les dissertations dictées par les esprits, pour le reflet de la pensée propre du médium : Nous avons pu constater souvent que ce doute porte à faux, et que celui qui est véritablement médium reçoit directement l'inspiration que l'esprit lui transmet. Voici sa lettre:

Mon cher Monsieur,

Ainsi que je vous l'écrivais avant-hier, j'ai copié une communication que je vous adresse. Elle a trait à la réincarnation, elle est de mon grand-père maternel, M. B... ancien magistrat, mort en 1816. Elle eut pour nous un attrait particulier à raison de quelques détails que je vais vous signaler. Cet Esprit, évoqué par nous un jeudi soir et interrogé sur la réincarnation, nous promit une communication sur le sujet pour le samedi suivant. Je vous avoue que, personnellement, je ne fus pas satisfait de ce retard, me disant à part moi, que dans l'intervalle la pensée du médium pouvait s'appesantir sur la question, et plus tard mêler ses propres réflexions aux inspirations de l'Esprit évoqué. Je me hâte d'ajouter que le caractère et la sincérité du médium étaient pour moi au-dessus de tout soupçon ; mais, malgré moi, j'étais comme obsédé par un doute persistant.

Or, Monsieur, voici ce qui arriva. A la réunion du samedi assista M. Aug. L., qui ignorait ce qui s'était passé dans la soirée du jeudi, qui ne savait nullement que nous avions la promesse d'une communication sur un sujet indiqué; M. L... était médium depuis huit jours à peine; sa médiumnité s'était développée dans une séance à laquelle assistait M. Viseur que vous connaissez et qui avait aidé à ce développement. A peine réunis en séance, nous évoquâmes l'Esprit de B.., et lui demandâmes de tenir sa promesse. Le médium auquel la promesse avait été faite tenait la plume, je fis la demande dans les termes suivants :

Pouvez-vous traiter ce soir la question de la réincarnation comme vous nous l'avez promis avant-hier?

L'esprit répondit : « Oui, *et pour toi E...* (s'adressant à moi) je traiterai ce point difficile par le nouveau médium Aug. L...

On fut étonné de cette réponse. Seul, j'en compris la portée et je m'empressai de confesser les doutes qui m'avaient tracassé et dont je n'avais fait part à personne, sur l'immixtion possible de la pensée du premier médium dans le sujet d'avance indiqué.

Le nouveau médium, désigné par l'Esprit, prit alors la plume et écrivit avec une grande rapidité les lignes suivantes où nous reconnûmes quelques-unes des formules habituelles à un ancien juge (ce qu'avait été l'Esprit de son vivant).

*
* *

La doctrine de la réincarnation est le dogme nouveau destiné à jeter les plus vives lumières sur l'humanité. C'est une conséquence de l'immortalité de l'âme.

En effet, l'esprit ne peut s'améliorer que par des progrès successifs, on ne peut pas atteindre d'un bond aux limites de l'infini. Le progrès se fait pas à pas, heure par heure. Il faudrait désespérer de l'humanité terrestre et céleste, si la doctrine chrétienne sur les peines et les récompenses était l'expression de la vérité.

Donc, si le progrès successif est la loi de Dieu, si elle régit les mondes, les êtres, tout ce qui vit, il s'ensuit que la réincarnation est une vérité absolue. Car, autrement, où l'homme qui a manqué sa vie, expierait-il ses heures de trouble? Comment pourrait-il s'améliorer? Dans quel lieu accomplirait-il cette évolution? Dans l'état errant? Non, car à côté des aspirations vers le bien, il faut pouvoir agir comme fait matériel. Dans un de ces mondes où les âmes plus hautes s'épanouissent dans la majesté de Dieu? Non, il n'est pas digne d'y aller. Alors forcément, comme il ne peut déchoir, il faut qu'il recommence ici-bas ses épreuves, qu'il se réincarne sous le souffle des meilleures aspirations.

Vous le voyez, la doctrine de la réincarnation, en dehors de sa moralité, se lie à toutes les aspirations de l'homme et du progrès. Pas de chûte éternelle; mais progrès. Si tu as besoin d'expiation, c'est sur le théâtre de tes erreurs qu'il faut que tu expies. Tu seras réincarné, heureux si tu peux enfin conquérir une entrevue plus large des destinées futures de l'humanité.

Demande. — Y a-t-il des époques organiques et des époques critiques dans l'humanité?

Réponse. — Sans doute, comme dans tout être qui vit, il y a des époques organiques et des époques de trouble. A côté de l'enfant, il y a le vieillard, comme type de comparaison. Puisque le progrès est la loi inflexible des mondes, pourquoi s'étonner que l'idée qui a créé une civilisation tombe à son tour de vieillesse et d'épuisement? As-tu oublié Horace et ses feuilles qui poussent à la place des

feuilles qui tombent. Donc, il y a des époques organiques, ce sont les heures de foi et de bonheur social. Il y a des époques de ruines où les Esprits ne croient plus à rien ; mais sous ces décombres vit la pensée immortelle du progrès et, comme vous maintenant, les hommes de progrès saluent de cœur l'humanité nouvelle dont ils ont le pressentiment.

L'Esprit, à ce moment, donna spontanément, *par l'autre médium*, sa signature que nous avions vainement sollicitée à la séance précédente. Cette signature, comparée à celles qui purent être retrouvées dans quelques papiers de famille, se trouva être d'une exactitude à peu près absolue.

OUVRAGES NOUVEAUX

La Psychologie expérimentale

Librairie du *Magnétisme*, 23, rue Saint-Merri.

Cet opuscule, déjà présenté aux lecteurs, est sans doute suffisamment connu d'eux pour qu'il soit nécessaire de l'analyser et d'en faire ressortir l'importance. Aussi tel n'est pas mon but.

Je veux montrer combien il est facile d'intéresser les profanes à ces questions, pour peu qu'ils aient l'esprit dégagé de tout préjugé.

J'ai un de mes amis, homme de lettres, très instruit sur toutes choses humaines, mais ignorant absolument le *spiritualisme moderne*. Je lui ai envoyé la « Psychologie expérimentale. » Cela lui est tombé comme des nues. Il a lu l'ouvrage, et il faut croire qu'il l'a lu avec attention, car il a été vivement impressionné. Aussi s'est-il empressé de m'écrire et de manifester tout l'intérêt qu'il a pris à sa lecture. Voilà donc comment on frappe les esprits. Et savez-vous comment il a été frappé et ce qui l'a frappé ?

C'est d'abord le souffle ardent de l'amour du vrai qu'on respire dans ces lignes, c'est ensuite les noms des auteurs illustres qui se sont occupés des questions psychiques et qui sont mentionnés dans l'ouvrage.

Comment en effet ne pas s'arrêter devant des *faits* étudiés par des hommes de valeur ? Comment ensuite ne pas chercher à voir par soi-même, à lire les ouvrages qui traitent la question ?

C'est donc bien là la pierre de touche de la curiosité : le *fait*, l'expérimentation suivie.

Et de l'étonnement manifesté par une personne, de son désir d'aller plus loin, on peut inférer qu'il est beaucoup de gens qui se trouvent ou se trouveront dans le même cas.

Je dois dire, et cela est utile, que la personne dont il s'agit, avait, comme presque tout le monde, entendu parler de spiritisme ; mais ce mot étant décrié, il n'y a attaché que l'importance qu'on donne aux contes de noël. Par un hasard intelligent, il se trouve que la « Psychologie expérimentale » ne contient pas une seule fois le mot de *spiritisme*, qu'il n'y est pas question de l'évocation de Socrate ou de Napoléon, que le *fait* seul s'exprime éloquemment ; d'où l'étonnement, d'où la curiosité !

J'ai tenu à entretenir les lecteurs de ce *fait divers*, qui ressemble à un fait

psychologique, afin de les mettre sur la voie, la seule voie possible pour la propagande et la diffusion de la science de l'âme.

De la circonspection, de la retenue, des *faits* bien choisis, sagement et prudemment commentés, voilà ce qu'il faut, voilà ce qui excitera l'attention.

Ceux qui veulent la lumière pour tous, qui veulent la faire pénétrer dans les intelligences, doivent être des *psychologues* ; ils doivent connaître le cœur humain et ils doivent savoir ce qui convient à chacun, ce qui doit être dit et ce qui doit encore être tenu en réserve, afin de ménager tous les cerveaux qui ne vibrent pas de la même façon.

ALBAN DUBET.

Revue de la presse Allemande

Psychische Sudien

Les *Psychusche Studien* contiennent un article de M. Kraniski sur les hallucinations. L'auteur pense que si un état physiologique spécial suffit quelquefois à expliquer ces phénomènes, il est cependant une face du problème qui ne se trouve pas éclairée par cette théorie, du moins dans un grand nombre de cas. Par exemple, lorsque le sujet qui *voit* décrit l'apparition de telle sorte que le portrait qu'il en trace se trouve reproduire exactement l'image d'une personne morte depuis de longues années et qu'il n'a pu connaître.

M. Kraniski relate deux faits présentant justement les conditions de coïncidence et de précision que l'état physiologique du voyant ne réussit pas à expliquer.

Sa femme, se trouvant assise dans le jardin, vit un jour apparaître, à une fenêtre du premier étage, le buste d'un jeune homme dont elle décrivit les traits ainsi que le costume. Pendant les quelques instants qu'elle l'avait vu, elle s'était trouvée « comme retenue par un lien magnétique », ne pouvant détacher ses yeux de la fenêtre et incapable d'appeler ou de changer de place.

Une autre fois, dans l'obscurité de la chambre, elle prétendit apercevoir une dame de haute stature, vêtue suivant les modes du milieu de ce siècle ; Mme Kraniski perçut en outre très exactement les traits de la personne, et les dépeignit dans tous leurs détails.

Ces faits furent considérés tout d'abord comme de pures « hallucinations ». « C'était bien plus pour remplir mon devoir d'occultiste, dit M. Kraniski, que « parce que j'y trouvais de l'intérêt (car je ne croyais absolument rien de la chose) « que je priai ma femme de me donner une description exacte de la personne..... »

Il arriva que, par suite de circonstances fortuites, l'auteur fouillant dans ses souvenirs, en ramena l'image décrite par sa femme : « Soudain, les écailles me tombèrent des yeux ; je me rappelai un jeune homme nommé H. qui était mort dans notre maison à l'âge de 26 ans..... A mesure que je récapitulais point par point la description que ma femme m'avait faite, je tombai « dans un étonnement « qui était presque de l'effroi... tous les détails se trouvaient être si exacts qu'un « observateur pénétrant n'aurait pu dépeindre plus exactement le jeune homme en « question, dans les derniers temps de sa vie ! Et c'était là une personne que ma « femme n'avait jamais connue ; elle avait à peine deux ans lorsque celle-ci mourut. »

Quant à ce qui concerne la seconde « hallucination », il se trouva qu'elle était aussi extraordinaire que la première : Mme Kraniski avait *vu* une des anciennes propriétaires de la maison, morte depuis 50 ans et dont jamais elle n'avait entendu parler. Au dire d'une personne qui l'avait connue, le physique et le costume de la défunte correspondaient exactement à la description qui en était donnée.

Que sont donc les hallucinations ? dit l'auteur, après avoir relaté quelques autres phénomènes du même genre dont il fut le témoin. Ne sont-elles jamais que des images de la fantaisie ou du souvenir ? Rien ne nous autorise à l'affirmer. « On ne doit donc pas traiter trop dédaigneusement les hallucinations ».

Uebersinnliche Welt

Sous ce titre : *La photographie d'une relique*, la revue expose une étude dans laquelle l'auteur examine le fait rapporté il y a quelque temps par « l'Osservatore romano » comme un « fait miraculeux. » On sait que le prétendu miracle consiste en ceci : Le saint suaire ayant été exposé dans le dôme de Turin, une photographie en fut prise à la lumière électrique.... des lignes, paraissant représenter la forme d'un corps, apparurent sur l'épreuve, alors qu'elles n'étaient pas visibles sur le tissu..... De nombreuses polémiques se sont élevées à ce sujet. La même revue relate un cas de télépathie « d'après le mode de la télégraphie sans fil » ainsi que s'exprime celui qui le raconte : deux dames étaient unies par une profonde affection. L'une d'elles Mme B. vint dans la ville où habitait l'autre avec l'intention de descendre chez elle. Celle-ci, Mme V. étant absente, Mme B se rendit chez une amie commune. Le lendemain matin, comme Mme B. se disposait à aller voir la voyageuse, un violent coup de sonnette retentit. Bien qu'on ne vît personne devant la porte, la sonnerie continuait à se faire entendre à intervalles très rapprochés. M. et Mme V s'étant rendus eux-mêmes à la porte de leur habitation constatèrent avec surprise que la sonnerie cessait lorsque Mme V approchait sa main du bouton.... Cette expérience curieuse fut répétée plusieurs fois, jusqu'à ce que l'on n'entendit plus rien.

Les recherches les plus minutieuses furent faites sur tout le parcours des fils ; mais rien ne put expliquer ce fait : les piles fonctionnant très normalement.

Or, Mme V étant allée aussitôt vers son amie, celle-ci lui raconta que dans son impatience de la revoir, elle avait concentré toute sa pensée vers la maison, avec un ardent désir d'y être bientôt.

— Au congrès de « l'Union des occultistes allemands » qui vient d'avoir lieu, le rédacteur, M. Feilgenhaner, a présenté un mémoire sur « les phénomènes occultes au point de vue de l'hypothèse spirite des esprits. »

THÉCLA.

Revue de la Presse
EN LANGUE ESPAGNOLE

La Union Espiritista

de Barcelone démontre l'utilité de la prière pour notre développement moral. Dans un article signé J. Ayma, elle s'élève contre le travail des enfants. Elle démontre que nous ne pouvons être rachetés par aucun sacrifice étranger et que nous devons payer nous-même notre dette. Dans une communication, un esprit proteste contre les évocations faites prématurément. Il demande qu'on laisse aux

esprits le temps de sortir du trouble qui suit le départ de la terre et demande qu'on leur laisse le soin de choisir eux-mêmes le moment opportun pour rompre le silence. Elle fait un grand éloge du mémoire présenté à Londres au dernier congrès, sur les vies successives.

La Revelacion

d'Alicante commence la publication d'une série d'articles de M. Huelbe Temprado. Dans ce premier, il fait ressortir que les utopistes d'aujourd'hui seront les sages de demain et que les *faits* ont une puissance contre laquelle viennent se briser toutes les négations de parti-pris.

La Constancia

de Buenos-Aires, conseille de destiner aux pauvres et aux hòpitaux l'argent dépensé trop largement en fêtes de mariage ou en couronnes pour les tombes des morts. Elle préconise le retour à l'observation de la doctrine véritable de Jésus, dégagée de toutes les altérations accumulées à travers les siècles par le clergé. Elle continue, au nom du bon sens, sa lutte contre le père Maumus. Elle contient un article de Lombroso sur la destinée du Vatican, ce conservatoire des coutumes et usages des peuples les plus anciens.



Revue de la Presse
EN LANGUE FRANÇAISE



Pour le désarmement

Bismarck est mort. Sur la fin du siècle qui finit, son ombre se profile entourée d'une rouge auréole ; il meurt baigné dans la pourpre sanglante que les flots de sang qu'il a répandus feront longtemps autour de lui. Ce reître farouche, réincarné à notre époque, est un anachronisme historique. Sans tenir compte de progrès réalisés depuis le moyen-âge, il a mis en œuvre les plus odieux procédés pour satisfaire sa haine et assouvir son ambition démesurée. Foulant aux pieds tous les principes du droit, il n'a cru qu'à l'autorité de la force brutale et, sans scrupules comme sans pitié, il a employé le mensonge et la guerre pour assurer son triomphe. A l'exemple de ses ancêtres, qui du haut de leurs burgs fondaient sur les voyageurs inoffensifs pour les rançonner, il a détroussé l'Europe à la tête de ses hordes, dressées à ce métier de pillards et d'égorgeurs. Il a pu, pour un instant, troubler les consciences les plus fermes et faire croire que le droit n'était pas la règle suprême des nations, la justice immanente des choses. Depuis vingt-huit ans, par sa faute, l'Europe n'est plus qu'un camp retranché dans lequel des millions d'hommes s'exercent sans relâche dans l'art de tuer. Les peuples fléchissent sous le faix écrasant des charges militaires. Chacun tremble devant la vision sinistre des carnages futurs ; c'est avec une horreur profonde qu'on songe aux hécatombes que produiraient ces masses humaines en se heurtant dans une trombe de fer et de feu. Ces multitudes en armes sont aussi meurtrières pendant la paix que pendant la guerre, par les millions qu'elles dévorent chaque année. La misère, la ruine, le désespoir déploient leurs ailes sinistres sur les nations les plus faibles. Les forts eux-mêmes envisagent avec angoisse l'avenir, en songeant qu'une étincelle peut à chaque instant déterminer cette conflagration générale, qui ne laissera derrière elle que la destruction et la mort.

Mais voici que dans ce ciel sombre une aube se lève. La raison humaine se refuse à suivre plus longtemps ces errements désastreux, et par la voix d'un souverain, elle proclame la nécessité d'une réforme générale. Le Czar de Russie a pris l'initiative d'une proposition ayant pour but de limiter les armements et dans tous les pays, une ardente clameur d'enthousiasme salue cette parole rénovatrice. De tous côtés montent des cris de reconnaissance vers ce noble cœur qui nous fait entrevoir l'heure de la délivrance, la fin du cauchemar sous lequel nous haletions depuis si longtemps. Cette parole de paix, venant de si haut, est le signal d'une ère nouvelle : elle marque la fin de la période barbare dans laquelle nous avons vécu jusqu'alors. Nous touchons à un des plus solennels moments de l'histoire. Jamais, jusqu'alors, le monde n'a assisté à de plus augustes débats.

L'Europe est appelée à se prononcer sur ses destinées. Deux voies s'ouvrent devant elle : D'un côté, c'est le maintien du *stàtu quo* avec les armements formidables, les dépenses sans limites, la ruine et le désespoir ; de l'autre c'est la Paix générale, l'abondance, la justice et de progrès. Qui donc oserait hésiter entre ces deux perspectives ?

Quel avenir grandiose que celui qui se baserait sur l'abolition de la guerre ! Alors disparaitraient les causes les plus formidables qui s'opposent à la rénovation du genre humain. Les peuples verraient abolies ces haines séculaires qui sont soigneusement entretenues par ceux qui ont intérêt à fomenter la discorde, car dans les malheurs nationaux ils recueillent richesses et honneurs. La diminution des charges publiques permettrait de réduire les impôts qui pressurent si durement les classes travailleuses. Avec le bien-être cesseraient ces luttes de classes qui sont de véritables fratricides et l'homme, moins courbé vers la glèbe, pourrait songer à des problèmes plus relevés que ceux qui se rattachent à la recherche du pain quotidien. Quel réveil de la pensée évangélique dans le monde, quelle orientation nouvelle et féconde pour toutes les âmes éprises de fraternité et d'amour, ce serait monter vers le progrès, vers la lumière d'un essor prodigieux ! Ce serait la véritable inauguration du règne de Dieu sur la terre.

Sans doute, nous n'allons pas arriver immédiatement à la réalisation de ce rêve séduisant. Ce noble projet heurte trop d'intérêts égoïstes, trop de privilèges pour s'imposer triomphalement, mais au moins le débat qui va s'engager fera connaître les ennemis du bonheur public et permettra de les souffleter de l'exécration de tous les honnêtes gens. Nous allons assister au combat pacifique du bien et du mal, nous allons voir la cupidité, le mensonge, l'orgueil et le despotisme luttant contre le désintéressement, la justice, l'amour et la liberté. Les éternels adversaires du progrès se garderont bien de dévoiler les honteux motifs de leur opposition, ils dissimuleront leurs turpitudes sous les déguisements les plus astucieux. Mais nul ne saurait s'y tromper. Ceux qui refuseraient d'adhérer au désarmement se déclareraient les ennemis du genre humain. Ils avoueraient, par ce fait, qu'ils comptent sur leur force pour opprimer les faibles, pour leur voler leurs territoires ou leur argent. Ils dévoileraient cyniquement leurs âmes de rapine et de proie et soulèveraient contre eux la conscience du monde entier : ils se mettraient au ban de l'humanité.

C'est avec un indicible sentiment de reconnaissance que les Spirites accueillent la généreuse initiative du tout-puissant souverain. Nicolas II prend place, dès aujourd'hui, parmi les plus beaux génies dont s'honore le monde. Pouvant satisfaire ses rêves les plus ambitieux, puisqu'il est le maitre absolu d'un immense

empire, l'empereur de Russie donne le signal de la modération et du désintéressement. Il a compris que la véritable grandeur ne réside pas dans les triomphes guerriers, mais dans le développement pacifique de l'activité du peuple dont il a la direction souveraine. Il a senti son cœur s'émouvoir de pitié à la vue des souffrances qui résultent des énormes sacrifices que la paix armée exige des peuples qui y sont soumis, et il tente courageusement de détruire le mal en supprimant la cause de la maladie.

Un tel exemple de bon sens, venu de si haut, ne saurait désormais être traité d'utopie. Quoi qu'il arrive par la suite, l'auguste parole de paix qui vient d'être prononcée ne cessera plus de retentir dans la conscience de tous les honnêtes gens. Quand bien même les nations n'arriveraient pas à un accord immédiat, il n'est plus au pouvoir de personne d'arrêter l'élan formidable des peuples vers la justice dont la première manifestation tangible sera le désarmement général, prémisses des jours plus heureux qui doivent transformer notre globe.

Revue Scientifique

Depuis que l'on connaît mieux les phénomènes de la vie mentale des animaux, on est obligé de reconnaître une analogie parfaite dans les manifestations psychiques de ces êtres inférieurs, avec celles de l'homme. Des phénomènes de paralysie hystérique produits par la peur ont pu être observés sur un chat et un serin. Voici, suivant *La Revue Scientifique* du 3 septembre, dans quelles circonstances.

Un chat âgé de neuf mois fut mordu par un chien qui le poursuivait. Le chat s'affaissa aussitôt comme paralysé, et de fait, à dater de ce moment, il ne marcha plus qu'en trainant l'arrière-train. Le tiers postérieur du tronc et les extrémités postérieures étaient entièrement anesthésiques, aussi bien que la queue qui avait perdu tout mouvement. Deux mois environ après l'accident, une servante voulant se rendre compte si les chats paralysés retombaient toujours sur leurs pattes comme les chats bien portants, jeta la pauvre bête par la fenêtre du premier étage. Le chat tomba en effet sur ses quatre pattes, et, résultat merveilleux, au bout d'un instant, détala à toutes jambes. Du coup, cette nouvelle émotion l'avait guéri de sa paralysie sensitivo-motrice.

L'autre exemple est tiré d'animaux plus petits.

Cette fois, c'est un serin qui fut le héros de l'aventure. La frayeur fut encore l'agent provocateur de la crise. Le serin exécutait dans sa cage ses trilles les plus variées quand un chat entra brusquement dans la chambre, et, se précipitant sur la cage, la jeta à terre. Le maître accourut à temps pour mettre en fuite l'animal avant que l'oiseau eût été blessé ou même touché. Mais la secousse avait été telle que le canari gisait sans voix et sans mouvement sur le plancher de sa cage. On ne put le rappeler à la vie qu'en l'aspergeant d'eau froide. Il reprit alors ses sens, et au bout d'un instant, se mit à sautiller et à voleter comme d'habitude. Mais il était devenu absolument muet. L'aphasie totale persista pendant six semaines, après quoi, aussi soudainement qu'il l'avait perdue, il recouvra la voix et se retrouva en posession de tous ses moyens musicaux.

D'après *Médical record*, un homme en bonne santé, d'appétit normal, absorbe, au cours d'une existence de soixante-dix années, 96000 kilos d'aliments, soit sous la forme solide, soit sous la forme liquide. Pour un poids moyen de 75 kilos, l'homme dépenserait donc, au cours de son existence, 1280 fois son poids en aliments et boissons.

La Revue des Revues

toujours intéressante et très bien faite, sous ce titre *Choses étranges,* donne comme feuilleton un récit où sont condensés et analysés les principaux phénomènes spirites. L'auteur montre avec une grande clarté que tous les faits, même ceux qui paraissent le plus étranges, peuvent être expliqués logiquement, à la condition de ne pas rétrécir les sciences. Il faut, au contraire, nous habituer à envisager la nature sous son véritable aspect qui est l'invisible. Le monde que l'on voit est fait d'atomes, c'est-à-dire de choses qui ne se voient pas. Les relations constantes que l'on appelle des lois, sont aussi cachées à nos yeux que les forces qui les manifestent. Soyons donc plus ouverts à toutes les investigations qui nous font connaître une partie de ce domaine, car c'est dans cette voie que nous ferons les plus splendides découvertes.

La Revue Spirite

M. Leymarie, dans ses réflexions philosophiques, étudie le rôle de Jésus dans lequel il voit le Messie. Jésus est certes un esprit de la plus haute envergure, mais il n'est pas le seul qui ait enseigné la loi morale sans laquelle il ne saurait exister de bonheur. L'humanité, dans toutes ses phases, a eu des directeurs spirituels dont la mission était de la conduire vers la vérité. Glorifions ces grandes âmes, mais sans nous inféoder à des formes cultuelles qui dégénèrent si rapidement et aboutissent aux dogmes et aux rites qui ligottent la pensée et la liberté de l'homme.

Ce numéro contient une intéressante étude de M. Bosc sur l'aura humaine, émanation fluidique qui se dégage du corps de l'homme et dont les peintres nimbent la tête des prophètes et des inspirés. Les travaux de Reichenbach et de M. de Rochas ont, de nos jours, montré que ces représentations correspondent à quelque chose de réel. M. Moutonnier reproduit dans la *Revue* le récit qui a déjà paru dans les *Annales psychiques* et d'après lequel on apprend qu'il obtint plusieurs communications directes de sa fille, par un médium américain qui ne l'avait jamais connue. La ressemblance de l'écriture de l'esprit et de celle qu'il avait de son vivant est des plus remarquables. Notre collaborateur M. de Kronhelm, reproduit le récit du dédoublement d'un ami de Gœthe qu'il a fait connaître à nos lecteurs dans un de nos précédents numéros. A lire aussi la suite de l'intéressante étude de M. Alban Dubet sur l'hallucination.

La Tribune psychique

continue les causeries du bonhomme bon sens sur les ressemblances qui existent entre la théosophie et le Spiritisme..

Nous croyons que l'on peut définir très bien les deux doctrines par les méthodes qu'ils emploient pour arriver à la connaissance. Les théosophes, comme tous les idéalistes, partent de l'absolu pour arriver au contingent, c'est-à-dire qu'ils veulent expliquer la nature par Dieu, c'est en somme vouloir définir le connu par l'inconnu. Les Spirites, au contraire, fidèles à la méthode expérimentale, procèdent par induction, c'est-à-dire du connu à l'inconnu, il nous paraît que cette marche est la plus sûre, car elle évite à l'esprit de se perdre dans des raisonnements invérifiables, donc sans valeur objective. Depuis Bacon, la science moderne, par ses conquêtes, a montré ce que l'on gagne à procéder ainsi, au lieu de perdre son temps en discussions oiseuses qui n'ont aucune sanction positive.

La *Tribune* donne la fin du mémoire de M.Gabriel Delanne, que nous reproduisons en tête de ce numéro. A lire une excellente discussion entre un matérialiste et un Spirite, due à la plume exercée de notre collaborateur et ami Paul Grendel.

La Revue du Monde Invisible

Le directeur de cette Revue dans son article : *Le Spiritisme et le monde occulte,* émet un certain nombre d'assertions qui sont inexactes.

Il dit : « Les Spirites arrivent insensiblement à fonder une religion nouvelle, une église nouvelle, un culte nouveau, et à grouper dans l'unité de croyance et de prière des disciples dispersés dans toutes les parties du monde ». Il y a dans ces affirmations, une suite d'erreurs manifestes.

Les Spirites ont toujours protesté contre ceux qui tentaient de les détourner de leur véritable voie, qui est la recherche expérimentale des conditions physiques et morales du développement de l'âme, dans son passé et dans son avenir. Bien loin de vouloir nous immobiliser dans des formules dogmatiques, nous croyons, avec Allan Kardec, à la nécessité d'une évolution ininterrompue de notre doctrine qui doit nécessairement s'assimiler toutes les vérités nouvelles, quand elles sont bien démontrées. Nous ne croyons pas à la nécessité de prières formulées que le public répète machinalement sans les comprendre. Nous voulons l'effusion de l'âme, celle qui ne peut se traduire par le verbe, et par conséquent être la même pour tous les hommes, et nous pensons qu'elle est aussi salutaire dans la solitude qu'au milieu d'un temple.

Il est encore inexact que nous poursuivions la destruction de l'Eglise ; ce que nous souhaitons, c'est qu'elle abandonne ses enseignements surannés pour se mettre au niveau de la pensée moderne et que le syllabus ne soit plus son dernier mot. Mais c'est faire un rêve irréalisable, et elle disparaîtra naturellement, emportée dans le torrent des vérités positives, comme les rochers les plus durs sont usés par l'irrésistible puissance du courant qui les ronge.

Au sujet des effluves humains, nous signalons encore une erreur. De ce que la plaque photographique enregistre le flux d'énergie qui sort de l'organisme, il ne s'en suit pas que le périsprit existe ou non. Ces deux questions sont différentes. L'existence du corps de l'âme est établie objectivement par la photographie de fantômes de vivants, par les moulages de ces formes matérialisées, par le contrôle absolu de la simultanéité d'existence de l'âme et du corps en deux endroits différents. Les effluves sont purement et simplement une forme de l'énergie, qui peut, dans certaines circonstances déterminées, s'extérioriser ; elle n'est pas une partie intégrante du périsprit, qui, lui, est absolument insécable.

La Paix Universelle

Notre ami Bouvéry, dans les deux derniers numéros, expose ses vues au sujet du prochain Congrès de 1900. Il montre la nécessité qu'il y a pour nous d'attirer les savants dans nos rangs, afin que nous profitions de leur notoriété. L'avis est très bon, la seule difficulté qui se présente est qu'ils ne veuillent pas venir à nous. N'oublions pas que le Spiritisme n'a pas encore forcé les portes des Académies ; ce sont des indépendants du monde savant qui nous ont apporté spontanément leur concours, au grand scandale de leurs doctes confrères. Ceux-là sont acquis, mais les autres ? D'ailleurs l'histoire du magnétisme est là pour nous renseigner. L'hyp-

notisme, la suggestion, le magnétisme ont leurs défenseurs acharnés, et bien que divisés entre eux, ils s'unissent volontiers contre nous. Quel terrain d'entente pourrons-nous adopter sans renier nos principes ? Ne pouvons-nous pas exposer dans notre Congrès les travaux des autres écoles et montrer les rapports et les différences qui existent entre nos recherches et les leurs ? Nous avons un programme bien défini, nous ouvrirons les portes toutes grandes à ceux qui voudront bien venir, mais il serait peut-être excessif de masquer notre drapeau devant ceux qui passent leur vie à le combattre.

Signalons la vigoureuse réponse de Jacques Brieu aux sophismes énoncés par M. Jounet sur la philosophie de Strada. Notre confrère cite à propos les articles du *Syllabus* qui mettent en lumière l'intolérance et l'absolutisme de l'Eglise :

« Anathème à qui dira : *Chaque homme est libre d'embrasser et de professer la religion que les lumières de sa raison lui auront fait considérer comme vraie.*

« Anathème à qui dira : *Les hommes peuvent, dans n'importe quel culte, trouver la voie du salut éternel et y parvenir.*

« Anathème à qui dira : *L'Eglise n'a pas le droit d'employer la force ; elle n'a aucun pouvoir temporel, direct ou indirect.*

« Anathème à qui dira : *Le Pontif romain peut et doit se réconcilier et se mettre en harmonie avec le progrès, le libéralisme et la civilisation modernes* ».

Est-ce un cliché, cette affirmation que l'Eglise est arriérée, fanatique et intolérante ?

Le Progrès Spirite

reproduit un article de notre collaboratrice Thécla, paru dans la Fronde, sur le double, c'est-à-dire le périsprit. Nous retrouvons dans cet exposé les qualités de clarté et de logique qui distinguent cet écrivain, toujours bien documenté.

Le *Progrès* reproduit aussi l'enseignement d'Allan Kardec sur la Réincarnation, il traite spécialement du retour de l'esprit à la vie matérielle. Il reproduit également deux faits qui ont trait à la réincarnation, cités déjà par le *Moniteur Spirite et Magnétique* qui les avait empruntés à la *Revue Spirite* de 1875. Il reproduit aussi un article de Questor Vitœl sur l'origine des principaux symboles du Christianisme, qui ont été empruntés aux Egyptiens, comme cela résulte de l'étude des monuments de l'antique royaume des Pharaons.

Le Phare de Normandie

s'élève avec raison contre la guerre qui est la plus déplorable erreur du genre humain. « Partie dernièrement de l'extrême-Orient, l'onde tumultueuse, après avoir touché la rive européenne, s'est répercutée, au-delà des océans, sur les côtes les plus lointaines. La guerre, la grande meurtrière, projette sans cesse son ombre sur notre planète : terrible épée de Damoclès suspendue sur tous, elle est l'âme du mal, elle est la crainte des gouvernants, l'effroi des mères, le tombeau des travailleurs ».

Mais elle doit disparaître comme le dernier signe de la barbarie, et notre devise deviendra celle du Christ : Aimez-vous les uns les autres.

Le Spiritualisme moderne

M. Baudelot exhorte tous les incrédules à l'examen de notre philosophie dans laquelle ils puiseront le reconfort si nécessaire à notre époque agitée. « Nous sou-

haitons de toute l'ardeur de notre âme, dit-il, que la philosophie spiritualiste si rationnelle, et en même temps si accessible à toutes les intelligences, pénètre toutes les consciences, afin de les guider dans la voie du progrès, elle qui donne sans réserve la véritable interprétation du but de la vie et de la cause de nos souffrances. La lumière ayant été faite sur ces grands problèmes, toute hésitation de bonne foi est désormais impossible ».

Signalons un fait très probant d'écriture mécanique obtenue dernièrement. Une jeune fille française a tracé des caractères arméniens qui forment une communication. On avait évoqué un esprit arménien mort depuis quarante années. Personne ne pourrait ici mettre en doute la non participation du médium dans le fait de l'écriture. Signalons aussi une communication attribuée au Tzar Alexandre III et qui se recommande par l'élévation des idées.



L'abondance des matières nous oblige à citer seulement les autres publications reçues : *La vie d'Outre-tombe, Le Messager, L'écho du Merveilleux, le Voile d'Isis, Le Moniteur Spirite et Magnétique. La Radiagraphie*, etc.



Cinquantenaire du Spiritisme

Nous rappelons à nos lecteurs que, prochainement, les Spirites parisiens se proposent de fêter le cinquantenaire du Spiritisme. Le comité formé pour donner tout l'éclat possible à cette solennité, fait appel au concours de tous nos frères. Il est urgent que nous puissions affirmer hautement notre existence et que nous fassions connaître au grand public les preuves certaines, authentiques que nous possédons sur l'immortalité. Alors que nos adversaires emploient tous les procédés pour nous discréditer, montrons que nous ne craignons pas la lumière et que nous saurons exposer au grand jour nos théories si logiques qui ont pour fondement l'inébranlable autorité des faits.



Liste de souscription

Mme Bovolin.	20 fr.
Mme la comtesse de Watteville	50 fr.
M. A. à Tours.	20 fr.
	90 fr.

Cette souscription sera close le 15 octobre prochain.

Le Gérant : J. DIDELOT.



Saint-Amand (Cher). — Imp. DANIEL-CHAMBON.

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES DES JOURNAUX FRANÇAIS

Le Progrès spirite, 1, rue Oberkampf à Paris. 5 francs par an

La Revue spirite, 12, rue du Sommerard, Paris. 10 fr. par an.

Le Phare de Normandie, de Rouen, rue des Charrettes, 29. 3 fr. 50 par an.

La Paix universelle, revue indépendante, cours Gambetta, 5, Lyon.

Le Journal du Magnétisme (DURVILLE) 23, rue Saint-Merry, Paris. 6 fr. par an.

La Lumière, 97, b. Montmorency, Paris-Auteuil.

La Chaîne Magnétique, AUFFINGER, rue du Four-Saint-Germain, Paris, 6 fr. par an.

L'Humanité intégrale, 20, avenue Trudaine, Paris, organe immortaliste, 6 fr. par an.

La Religion universelle, rue Mercœur, à Nantes.

L'Initiation, occultisme. PAPUS, 58, rue St-André-des-Arts, Paris.

Annales des Sciences Psychiques, rue de Bellay, Docteur DARIEX, Paris.

La Vie d'Outre-Tombe, chez Fritz, 3 fr. par an, 7, passage de la Bourse, à Charleroi (Belgique).

L'Echo du Public, 54, rue de la Victoire.

L'Hyperchymie, à Douai. — Revue mensuelle. — Prix : 5 francs.

La Revue de l'Hypnotisme, 170, rue Saint-Antoine, Paris.

Le Réformiste, 18, rue du Mail, Paris.

JOURNAUX EN LANGUES ÉTRANGÈRES

Le Moniteur spirite et magnétique, rue de Mérode, n° 100, à Bruxelles. 2 fr. 60 par an (Belgique), et 3,50 pour l'Etranger.

Le Messager, Liège (Belgique). Ecrire au bureau du journal. Belgique, 3 fr. ; pays étrangers, 5 fr. par an.

La Irradiacion, revue des études psychologiques, dirigée par E. GARCIA, Incométrézo 19, Madrid. 3 fr. en Espagne.

Lux, Bulletin académique international des études spirites et magnétiques. Roma, Italie. 10 ir. Italie ; Etranger, 13 fr.

El Férégrina, 6, calle de Corabo Coyna à Porto-Rico.

La Luz, calle Lateral del Sur à Porto-Rico.

Neue Spiritualistische Blætter, directeur CYRIAC, à Berlin (Allemagne).

Psychische Studien, monatliche Zeitschrift, Direct[r] Alex. AKSAKOF à Saint-Pétersbourg. Oswald Mutze Leipzig, Lidenstrasse, 4. Preisjæhrig : 5 Reichsmark.

Light of Truth, publié à Cincinati (Ohio), 7512 Race S[t], par G. STROWELL.

La Religion philosophicale, one Copy, one year madvana incinding postage, 83, 15, Publishing House Chicago Illinois (Etats-Unis).

The Banner of Light, à Boston, Massachussetts (Amérique du Nord), 9, Bosworth, 2.50 dollars.

The Medium and Deybreack, Burna, 15, Southampton. Bow Holborn, w c.

Light, hebdomadaire, 110, St-Martin's Lane, Charing Cross. W. C. à Londres

The Harbinger of Light, à Melbourne (Australie).

Revista espirita (Buenos-Aires).

Anali dello Spiritismo in Italia, via Orméa, n° 3. Turin.

El Criterio espiritista, à Madrid.

Reformador, Rio-de-Janeiro.

Lux de Alma, à Buenos-Aires.

El Buen Sentido, calle Mayor, 81, 81 2[a], Lérida (Espagne).

Constancia, à Buenos-Aires.

La Fraternidad, à Buenos-Aires.

La Vérité, à Buenos-Aires.

La Nueva Alienza, à Cienfueges (Ile de Cuba).

El Faro Espiritista, à Tarrassa (Espagne),

Il Vessillo spiritista, D[r] E. VOLPI, à Vercelli, (Italia).

Espiritisma, à Chalchuapa.

La Illustratione Espirita, par le général REFUGIO GONZALES, à Mexico.

O Psychismo Revista, revue Portugaise. 231, rue Augusta, Lisbonne.

Luz Astral, bi-mensuel, à Buenos-Aires.

Revista del Ateneo Obrero, Tallers, 22, 2° à Barcelone. — Trimestre. 0.75 pta.

El Sol, à Lima (Pérou) : directeur, CARLOS PAZ SOLDAN.

Revista Espiritista de la Habana, mensuelle, Corrales, n° 32, à la Havane.

Die Uebersinnliche Welt, mensuel. Rédacteur MAX RAHN, à Berlin N., Eberswalder Str. 16. — Etranger, 6 Mark par an.

Morgendœnringen, mens., Skien (Norvège).

The Two Worlds, journal mensuel, édité par E. W. WALLIS, 73 a, Corporation Street, à Manchester. 9 fr. par an.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. FRANCIS ; Chicago-Illinois. 1 dollar par an.

Rivista di Studi Psichici, via Rosine, 10, Turin.

Het Tœkomstig Leveu. — Le Haye. — Prix 2 florins 50 par an.

Supercienza. — Piacenza (Italie. — Prix 10 francs par an.

4e ANNÉE. — No 4 OCTOBRE 1898.

Revue Scientifique & Morale du Spiritisme

NAÎTRE, MOURIR, RENAÎTRE ET PROGRESSER SANS CESSE TELLE EST LA LOI

ALLAN KARDEC

LIVRE DES ESPRITS
LIVRE DES MÉDIUMS
ÉVANGILE
CIEL & ENFER

SOMMAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
5, RUE MANUEL, PARIS
LE JOURNAL PARAIT DU 15 AU 20 DE CHAQUE MOIS
Abonnements 7 fr. par an en France. — Etranger : 10 fr.

Alex Lagé

Le Spiritisme
AU
CONGRÈS DE L'ASSOCIATION BRITANNIQUE
POUR L'AVANCEMENT DES SCIENCES

Rien que le titre de cet article montre les progrès accomplis par notre doctrine dans le monde entier. William Crookes qui a tant fait, par ses expériences précises et irréfutables, pour le Spiritisme, vient encore de lui donner un nouvel élan en le faisant entrer par la grande porte dans le Sanctuaire Officiel de la science. Plus d'un auditeur a dû frémir sur ses bases en entendant le courageux champion de la vérité affirmer catégoriquement, une fois de plus, sa conviction, assise sur les plus solides preuves expérimentales.

C'est avec sa crânerie habituelle que le grand homme a énoncé ses idées, et nous sommes heureux de pouvoir faire connaître à nos lecteurs ces pensées si hautes, lesquelles infligent un éclatant démenti à tous les mensonges intéressés de ceux qui prétendaient qu'il avait renié ses travaux du passé.

NOTE DE LA RÉDACTION.

Je voudrais maintenant vous parler d'un sujet qui est pour moi le plus important et le plus gros de conséquences. Aucun incident de ma carrière scientifique n'est plus connu que la part que j'ai prise, depuis nombre d'années, à certaines recherches psychiques. Trente ans se sont écoulés depuis que j'ai publié les comptes-rendus d'expériences tendant à montrer que, en dehors de nos connaissances scientifiques, il existe une force mise en œuvre par une intelligence qui diffère de l'intelligence ordinaire commune à tous les mortels. Cette circonstance de ma vie a été naturellement bien comprise par ceux qui m'ont honoré en m'offrant la présidence de notre association ; mais peut-être se trouve-t-il dans l'assemblée des gens curieux de savoir si je parlerai ou non de ces questions. Je préfère en parler, quoique brièvement.

Ainsi que l'ont déjà montré *Wallace*, *Lodge* et *Barrett*, le sujet pourrait être discuté dans nos congrès, mais je n'entrerai pas dans le détail de ces questions encore discutées, car elles n'intéressent pas encore la majorité de mes frères scientifiques. D'autre part, paraître ignorer le sujet serait un acte de faiblesse que je ne me sens aucune tentation de commettre.

Couper court à toute recherche tendant loyalement à élargir le cercle de nos connaissances, reculer, de crainte des difficultés ou des critiques, c'est jeter l'opprobre sur la science. Le chercheur n'a rien autre chose à faire que de marcher droit devant lui, « d'explorer partout, pouce par pouce, avec le secours de sa raison », de suivre la lumière où qu'elle puisse le conduire, même si parfois elle ressemble à un feu-follet. JE N'AI RIEN A RÉTRACTER ; JE MAINTIENS MES CONSTATATIONS DÉJA PUBLIÉES, JE PUIS

MÊME Y AJOUTER BEAUCOUP. Je regrette seulement, dans ces expositions premières, une certaine crudité qui, sans doute avec justice, a milité contre l'adoption de ma thèse par le monde scientifique. A cette époque, mes propres connaissances ne s'étendaient pas au delà de ce fait que certains phénomènes nouveaux pour la science s'étaient sûrement produits et étaient attestés par mes propres sens et mieux encore par l'enregistrement automatique. C'était comme quelque être à deux dimensions qui pouvait se tenir au point singulier d'une surface de Riéman et se trouver lui-même en contact infinitésimal et inexplicable avec un plan d'existence qui n'était pas le sien propre.

Je crois que je vois un peu plus loin maintenant. J'ai des échappées lumineuses sur ces phénomènes étranges, quelque chose comme une continuité entre ces forces inexpliquées et les lois déjà connues. Ce progrès est dû, dans une large mesure, aux travaux d'une autre association dont j'ai aussi l'honneur d'être le président cette année : La Société pour les Recherches psychiques. Toujours est-il que si je devais maintenant présenter pour la première fois ces enquêtes au monde savant, je choisirais un point de départ différent de celui que j'ai adopté. Il conviendrait de commencer avec la *Télépathie* ; avec cette loi fondamentale, je le crois du moins, les pensées et les images peuvent être transmises d'un esprit à un autre, sans l'intermédiaire des organes connus des sens, que la connaissance peut pénétrer dans l'esprit humain, sans avoir été communiquée par l'une quelconque des voies connues ou reconnues jusqu'alors.

Bien que l'enquête ait élucidé des points importants à l'égard de l'esprit, elle n'a pas encore atteint le degré de certitude scientifique qui permettrait d'en porter utilement le résultat devant l'une de vos sections. Je me bornerai donc à indiquer la direction dans laquelle les recherches scientifiques peuvent légitimement avancer. Dans la télépathie, nous avons deux faits physiques : Changements physiques dans le cerveau A, celui qui émet la suggestion, et changements physiques analogues dans le cerveau B qui reçoit cette suggestion. Entre ces deux événements physiques, il doit exister une série de causes physiques ; quand la série de ces causes intermédiaires commencera à se révéler, l'enquête rentrera dans le cadre des travaux de l'une des sections de l'Association Britannique. Cette série de causes ne peut se produire qu'à travers un milieu ; tous les phénomènes de l'Univers sont, on peut le présumer, continus, et il est contraire à l'esprit scientifique de faire appel à des agents mystérieux quand les récents progrès de nos connaissances ont montré que les vibrations de l'éther avaient des pouvoirs et des attributs, répondant largement à toute demande, même à la transmission de la pensée.

Certains physiologistes ont supposé que les cellules essentielles des nerfs ne se touchent pas, mais sont séparées par un intervalle étroit qui s'élargit durant le sommeil et se rétrécit au contraire jusqu'à disparaître durant l'activité mentale. Cette condition n'est pas plus singulière que celle d'un conducteur Branly ou Lodge (1) ; la structure du cerveau et celle des nerfs étant similaire, on conçoit qu'il puisse y avoir dans le cerveau des masses de ces nerfs cohéreurs, dont la fonction spéciale, soit de recevoir des impulsions d'ondes de l'éther d'ordre convenable d'amplitude, venues sans intermédiaire. Roentgen nous a familiarisés avec un ordre de vibration d'une amplitude extrêmement petite, comparativement aux ondes les plus petites dont nous ayons jusqu'alors connaissance, et de dimensions comparables aux distances entre les centres des atomes dont est constitué l'univers matériel ; il n'y a aucune raison de supposer que nous ayons atteint la limite de fréquence. On sait que l'action de penser est accompagnée de certains mouvements moléculaires dans le cerveau ; nous sommes donc en présence de vibrations physiques capables, par leur extrême petitesse, d'agir directement sur les molécules individuelles, tandis que leur rapidité se rapproche de celle des mouvements internes et externes des atomes eux-mêmes.

Les phénomènes télépathiques sont confirmés par beaucoup d'expériences et par nombre de faits spontanés que seuls ils permettent de comprendre. La meilleure preuve peut-être est celle tirée du travail sub-conscient de l'esprit, quand celui-ci, soit par accident, soit à dessein, est soumis à une surveillance consciente. M. F. W. H. *Myers* a interprété et soudé en un tout compréhensible, dans les *proceedings* de la société pour les recherches psychiques, les divers aspects de la région qui, de toute évidence, existe au seuil de la conscience. En même temps, notre connaissance des faits relatifs à cette région obscure recevait d'intéressantes additions de la part des travailleurs des autres nations. Pour ne citer que quelques noms, les observations de *Ch. Richet*, *Pierre Janet* et *Binet* (en France), de *Breuer* et *Freud* (en Autriche), de *William James* (en Amérique), ont fourni des preuves frappantes de ce que peut obtenir une expérimentation patiente au sujet des alternances de personnalités et des états anormaux. Sans doute nos connaissances à cet égard demandent à être encore développées, mais nous devons nous mettre en garde contre la tendance à croire trop aisément que toutes les variations de la condition de veille normale sont nécessairement morbides.

(1) Nous sommes heureux de voir que cette analogie signalée par Crookes a été aussi indiquée par nous, dans le n° de mai 1897 de notre Revue, page 700. Nous la donnions d'après le Dr Branly qui en avait publié la théorie dans *La Radiagraphie*. N.-D.-L.-R.

La race humaine n'a atteint aucun idéal fixe ; dans toutes les directions il y a évolution aussi bien que désintégration. Il serait difficile de trouver des exemples de progrès plus rapides, moralement et physiquement, que dans certains cas importants de cures par suggestion obtenues par *Liébault, Bernheim,* feu *Auguste Voisin, Bérillon* (en France), *Schrenck-Notzing* (en Allemagne), *Torel* (en Suisse), *Van Eeden* (en Hollande), *Wetterstrand* (en Suède), *Milne Bramwel* et *Lloyd Tuckey* (en Angleterre), pour ne citer encore que quelques noms. Ce n'est pas le lieu d'entrer dans les détails, mais le *vis medicatrix* ainsi évoqué des profondeurs de l'organisme est de bon augure sur l'évolution future de l'humanité.

Une quantité formidable de phénomènes devront être passés au crible scientifique avant que nous puissions saisir une faculté aussi étrange, aussi troublante et, pour des années encore, aussi impénétrable que l'action directe de l'esprit sur l'esprit. Cette tâche délicate requiert un emploi rigoureux de la méthode d'exclusion : mise de côté des phénomènes étrangers pouvant être expliqués par des causes connues, y compris celle beaucoup trop familière de fraude, consciente ou non. Mais l'enquête se heurte non seulement aux difficultés inhérentes à toute expérimentation sur l'*esprit,* mais aussi à l'embrouillamini des tempéraments humains et aux difficultés d'observations qui dépendent moins d'enregistrements automatiques que de témoignages personnels. Toutefois les difficultés sont faites pour être surmontées, même dans la branche décevante de recherches connue sous le nom de psychologie expérimentale. Les principaux des chercheurs constituant la société pour les recherches psychiques ont su combiner le travail négatif de critique avec celui conduisant à des découvertes positives. C'est à la pénétration et à la hauteur d'esprit de *M. Sidgwick* et de feu *Edmond Gurney* qu'est dû l'établissement de principes qui consolident, en la rétrécissant, la voie ouverte aux futurs investigateurs en matière de recherches psychiques. Nous devons au génie révélateur de *Richard Hodgson* une démonstration convaincante des limites étroites de l'observation continue humaine.

Ce qui peut avoir été vrai dans le passé cesse d'être vrai. La science de notre siècle a forgé, pour l'analyse et l'observation, des armes dont le plus novice peut tirer parti. La science a entraîné et façonné l'esprit moyen, lui donnant des habitudes d'exactitude et de perception disciplinée, et, ce faisant, elle s'est fortifiée elle-même pour des tâches plus élevées, plus larges et incomparablement plus belles que les plus belles qu'eurent jamais pu imaginer nos ancêtres. Comme les âmes de Platon qui suivent le chariot de Zeus, elle s'est élevée à un point d'où elle plane bien au-dessus de la terre. Il lui appartient de dépasser tout ce que nous savons

maintenant sur la matière et d'éclaircir les profondeurs de la loi cosmique.

Un de mes éminents prédécesseurs à cette tribune disait que, « par une nécessité intellectuelle il dépassait les bornes de l'évidence expérimentale, et discernait dans cette matière que, — dans notre ignorance de ses pouvoirs latents et malgré notre respect pour son créateur — nous avons couverte jusqu'ici d'opprobes, la promesse et la source de toute vie terrestre ». Je préférerais renverser l'apophtegme, et dire que dans la vie je vois la promesse et la source de toutes les formes de matières.

Dans l'Egypte antique, une inscription bien connue était gravée sur le portail du temple d'Isis : « Je suis ce qui a été, est ou sera, et aucun homme n'a encore soulevé mon voile ». Nous, savants modernes, nous n'agissons pas ainsi dans nos attaques contre la nature, le mot qui désigne les mystères décevants de l'univers. Sans relâche, sans défaillance, nous nous efforçons de pénétrer au cœur de la nature, de déduire de ce qu'elle est, ce qu'elle a été et ce qu'elle sera. Nous avons soulevé voiles après voiles, et sa face devient toujours plus belle, plus auguste et plus admirable à mesure que les barrières tombent.

William CROOKES.

D'OU VIENT LE POUVOIR DES SOURCIERS ?



Un phénomène qui a toujours vivement sollicité la curiosité est celui au moyen duquel certains individus, en se servant d'une baguette, généralement en coudrier, découvrent, par ses mouvements, des sources et des filons métalliques renfermés dans le sol.

Au XV[e] siècle on voit apparaître l'usage de la baguette pour indiquer les métaux contenus dans la terre ; (1) et on applique ce procédé à la recherche des nappes d'eau souterraines, vers la fin du XVII[e] siècle. Le pouvoir de la baguette s'étendait même, dit-on, plus loin, puisqu'il servit à un paysan Dauphinois Jacques Aymar, pour découvrir l'un des auteurs d'un assassinat commis à Lyon en 1692. A la suite de cet événement, qui eut un retentissement considérable, de nombreux ouvrages furent publiés pour examiner les faits, détailler les procédés et en fournir des explications

(1) Basile Valentin. *Testament*. Livre I. Chapitre XXV. Agricola. *De re metallica*. Livre II. Robert Fludd. *Philosophia Mosaïca*. Cités par M. de Rochas dans les *Effluves odiques*.

(2) *La Science des Eaux* par le père Jean François, 1653. Cité par M. de Rochas *Effluves odiques*.

C'est M. de Vallemont, prêtre et docteur en théologie, qui écrit un livre intitulé : *Physique occulte ou traité de la baguette divinatoire et son utilité pour la découverte des sources, des minières, etc.* Paris 1693. Puis le père Lebrun, de l'oratoire, avec son ouvrage : *Lettres qui découvrent les illusions des philosophes sur la baguette et qui détruisent leurs systèmes.*

Le Dr Thouvenel, vers la fin du siècle dernier, eut l'occasion d'étudier deux sujets remarquables, nommés Bléton et Pennet, il put se rendre compte que les faits attribués aux sourciers étaient réels, aussi il en rendit compte dans un : *Mémoire physique et médicinal montrant des rapports évidents entre les phénomènes de la baguette divinatoire du magnétisme et de l'électricité.* Paris 1781.

Thouvenel croit qu'il s'élève. des eaux souterraines et des minéraux cachés dans la terre, des effluves qui, pénétrant dans le corps *du sourcier*, par les pieds, les yeux et les poumons, passent dans le sang, agissent sur le système nerveux et produisent une commotion dans la poitrine. De là les mouvements inconscients qui déterminent les mouvements de la baguette ; de là aussi l'accroissement de rapidité du pouls, avec fièvre, sueurs, syncopes et déperdition considérable de force. Nous verrons tout à l'heure ce qu'il faut retenir de cette théorie.

Chevreul s'est occupé aussi de cette question et a écrit un Mémoire intéressant sur la baguette divinatoire et le pendule explorateur, mais lui aussi ne voit dans ces phénomènes que des mouvements inconscients. Qu'est-ce que ce pendule explorateur ? C'est simplement une masse pesante suspendue à l'extrémité d'un fil dont l'autre bout est tenu entre les doigts. Chez certaines personnes, ce pendule prend des mouvements circulaires bien déterminés et permet ainsi, par ses oscillations, de découvrir les cours d'eau situés dans le sol. Pour démontrer que les mouvements du pendule ne sont pas déterminés par des sensations musculaires inconscientes, F. de Briches (1) en France, Rutter en Angleterre (2) et surtout le Dr Léger (1852) (3), construisirent des instruments dans lesquels les mouvements des doigts ne pouvaient se commuuiquer directement au pendule, et cependant celui-ci tournait sous l'action des sensitifs. Les recherches de Louis Lucas en 1854 (4), de Durand

(1) J. de Briche. *Le pendule ou indication et examen d'un phénomène physiologique dépendant de la volonté.* Paris, 1838.

(2) O. N. Rutter. *Recherches sur les courants et les propriétés magnétoïdes du corps.* Brigton, 1851.

(3) T. H. Léger. *Essais philosophiques sur les caractères magnétoïdes des principes élémentaires et leur relation avec l'organisme de l'homme.* Lourdes 1852.

(4) Louis Lucas. *La médecine nouvelle basée sur des principes de physique et de chimie transcendantales.* Paris, 1862.

(de gros) (1), du comte de Puyfontaine, du Dr Baréty, du Dr Planat, du Dr Baraduc, de M. Thore de Dax, de Charles Bué et de l'abbé Gombault ont montré que les mouvements du pendule dépendaient d'une action de l'homme pouvant se transmettre à un objet matériel, sans aucune intervention de mouvements musculaires, conscients ou non.

Mais si le fait est bien établi, il n'en est pas de même de l'explication.

Les théories présentées sont, pour la plupart, assez nuageuses et ne s'appuient pas sur des démonstrations bien nettes. Nous croyons qu'on peut donner une explication logique de cette précieuse faculté, pour peu que l'on veuille tenir compte des recherches faites par ce grand nombre de chercheurs, dont les études peu connues renferment cependant la clef du problème.

La question est de savoir pourquoi *un Sourcier* éprouve une sensation de malaise, une espèce de fièvre, en passant au-dessus d'un courant d'eau souterrain et pourquoi, à ce moment même, une baguette de coudrier tourne dans ses mains. Pour comprendre ces faits, il faut avoir connaissance des travaux du baron de Reichenbach. Ce savant a découvert que certaines personnes, qu'il nomme sensitifs, sont capables de distinguer dans l'obscurité une lumière spéciale qu'il appelle *od*, laquelle s'échappe des corps vivants, des cristaux et même des minéraux. Ces effluves sont perçus par l'organisme des sujets sur lequel ils produisent des sensations de fraîcheur agréable, ou une impression chaude, nauséeuse et désagréable, suivant la nature de la substance observée. Dans une expérience faite par Reichenbach devant Berzélius, des produits chimiques enveloppés dans des papiers semblables, sans aucune inscription, furent nettement classés par le sensitif en deux catégories : d'un côté rien que des corps électro-positifs, de l'autre les corps électro-négatifs. Le célèbre chimiste Suédois fit une conférence sur ce sujet nouveau, à la société des naturalistes de Bonn, en 1845.

Cette dissemblance d'action que l'on nomme aussi polarité, se marque dans les aimants par la couleur spéciale des effluves qui s'échappent de chaque extrémité d'un barreau aimanté. Dans l'obscurité, les sensitifs voient une émanation bleue s'élever au-dessus du pôle négatif et une émanation rouge au-dessus du pôle positif. Ces faits ont été contestés par les savants officiels, mais M. de Rochas a démontré que l'effluve existe positivement, par des expériences aussi rigoureuses que précises. Il s'est servi d'un électro-aimant dont le courant pouvait être supprimé ou inversé, à l'insu du sujet, et dans vingt-deux expériences

(1) Durand (de gros). *Electro dynamisme vital ou les relations physiologiques de l'esprit et de la matière*. Paris, 1855.

les résultats furent ce qu'ils devaient être, si le phénomène était réel. Les mains de l'opérateur émettaient aussi des lueurs dont la nuance fut observée au spectroscope. On utilisa pour le contrôle les lois de la réfraction et de la polarisation, qui donnèrent les mêmes résultats qu'avec des lumières artificielles. L'existence de l'effluve chez les êtres vivants est donc absolument démontrée.

Nous allons constater, un peu plus loin, que la certitude sur ce sujet n'est pas moindre pour les corps inorganiques, mais comme dans cet ordre d'idées on ne saurait trop multiplier les preuves, voici que la photographie vient apporter son témoignage irrécusable.

On pouvait lire les lignes suivantes dans le n° du 25 décembre dernier de la *Revue Scientifique* « Dans une récente communication à *La Société Royale de Londres*, M. Russell décrit ses expériences sur l'influence exercée dans l'obscurité par certains corps sur la plaque sensible. Opérant avec le mercure, le zinc, le magnésium, le cadmium, le nickel, l'aluminium, le plomb, le bismuth, l'étain, le cobalt et l'antimoine, M. Russell a constaté que tous ces métaux, après une exposition d'une semaine dans l'obscurité près d'une plaque sensible, produisaient un effet distinct sur cette plaque, tandis que l'or, le fer, le cuivre n'ont qu'une action très-légère. *L'action constatée ne serait nullement due à une action de contact*, car une surface polie de zinc, comportant des dessins gravés, donne une image distincte de la gravure, *sans contact avec la plaque sensible et même quand elle est séparée de celle-ci par une mince pellicule de celluloïde ou de gutta-percha*. L'opération répétée avec des métaux enduits de vernis copal donne d'ailleurs des résultats peut-être plus distincts encore. »

L'eau, suivant Reichenbach, émet des lueurs odiques, surtout lorsqu'elle frotte contre les parois d'un tube ; l'expérience a été faite par lui avec beaucoup de soin. Il est clair que l'importance de l'effluve est proportionnelle au volume du liquide et à la rapidité de son déplacement. Cet od traverse toutes les substances et peut parfaitement se frayer un chemin à travers la terre. Donc, si à un endroit quelconque il existe une rivière souterraine, son trajet se dessine à la surface du sol et dans l'atmosphère par une traînée odique dont l'importance dépendra du volume du cours d'eau et des frottements éprouvés par sa masse liquide.

Voyons maintenant les effets mécaniques de l'od.

Dans une des conférences faites par le baron de Reichenbach devant l'académie des sciences de Vienne, il relate ainsi le résultat de ses recherches sur ce point. « Plusieurs fois, prenant un disque de carton fin, de quatre pouces de diamètre, je fourrai en son milieu une baguette de verre qui lui servait d'axe. Cette baguette, je la disposai sur les bouts des

doigts, d'une main *étendue horizontalement*; elle se roulait alors lentement sur les doigts, en dedans, pour gagner la main, et roulant sur la main, arrivait jusqu'au poignet ; en cette occurrence le disque ne faisait pas moins de huit révolutions verticales. Une autre fois, une dame sensitive, bien douée, s'assit, et, plaçant la main droite sur la cuisse droite, empoigna l'axe de verre avec les cinq doigts tournés vers le disque, et à une distance de trois pouces du carton. Il s'était à peine écoulé deux minutes, que baguette et disque entraient en relation. J'observai plusieurs fois deux évolutions complètes autour de l'axe.

« Dans la main droite comme dans la main gauche, l'évolution se faisait *en dedans* et il était indifférent que le sensitif fût assis au nord, au sud, à l'ouest ou à l'est. Dans le cas où le disque vint à se trouver entre les cuisses de la personne assise, il tournait de dessous en dessus vers le corps.

« Une autre fois, je répétai l'expérience avec les deux mains étendues l'une à côté de l'autre ; la baguette, munie de son disque en carton, roula de la même façon sur elle-même, se dirigeant vers le corps, et plusieurs fois, en route, elle fit des pauses et de courts mouvements rétrogrades. »

Nous voici donc en présence de mouvements semblables à ceux de la baguette de coudrier, car la substance employée est tout à fait indifférente et ses mouvements se produisent avec des cylindres de fer, de bois, de carton, etc.

Ce mouvement peut-il être augmenté sous l'influx de l'od émanant d'une autre source que le sensitif? Oui, car voici encore ce que relate le baron dans la même conférence : « J'ai pu renforcer encore la force de rotation : indirectement, en arrondissant partout les saillies des objets, ou en garnissant les extrémités de boules terminales, ce qui entraînait la concentration des forces (odiques) dans le corps tournant ; directement, en dirigeant pour ainsi dire, dans un lit commun, plusieurs sources de force. Par exemple, quand d'autres personnes ou moi-même imposaient à une main sensitive leurs doigts isonomes, (l'auteur veut dire les doigts de la même main) à la condition de les diriger dans le même sens que les doigts sur lesquels se mouvait un corps tournant, les forces réunies du sensitif et de l'opérateur avaient alors un effet *plus puissant* ; et il est très remarquable que le renforcement se produisait alors même que les mains imposées au sujet n'étaient pas sensitives, mais les premières venues, d'ailleurs sans action propre, comme étaient les miennes. »

Ceci se comprend facilement puisque tout être vivant émet des effluves qui viennent renforcer ceux des sensitifs. La contre-épreuve est facile à faire. C'est encore le baron qui l'a montré :

« Si je plaçais ma main hétéronome (celle du nom contraire à celle du sujet) dans la direction des doigs du sensitif au coude du bras qui travaillait, le corps tournant restait immobile ; mais en le faisant glisser jusqu'à la main du sensitif, le corps tournant rétrogradait ; enfin, si je la retournais de façon que les doigts en fussent dirigés de bas en haut, c'est-à-dire de la main du sensitif vers son bras, le corps tournant changeait encore une fois de direction et reprenait son mouvement en avant. »

Nous voici donc en présence de tous les éléments nécessaires pour formuler une explication plausible des mouvements de la baguette de coudrier. Si nous supposons que le *Sourcier* est un sensitif dont l'organisme est spécialement apte à être influencé par les émanations odiques qui s'échappent de l'eau, au moment où il s'approchera de l'endroit où se dégagent les effluves, il commencera à ressentir une sensation particulière qui provoquera en lui une émission odique et la baguette commencera à frémir dans ses mains ; lorsqu'il approchera davantage, l'action ira en croissant, et elle atteindra son maximum lorsque le Sourcier éprouvera ce malaise, cette fièvre qui est caractéristique d'un fort dégagement odique, et en même temps la baguette tournera avec force et rapidité.

Il ne faut pas oublier non plus que le courant d'eau est polarisé, c'est-à-dire que relativement à l'observateur il est positif ou négatif, suivant le sens du courant. Mais le sourcier lui-même est aussi polarisé, on peut dès lors comprendre que les mouvements de la baguette aient lieu *en dedans*, c'est-à-dire vers le corps du sujet, ou *en dehors*, c'est-à-dire dans le sens opposé, suivant que les polarités de l'eau et du sourcier sont directes ou inverses, c'est-à-dire suivant qu'elles s'ajoutent ou se retranchent.

Des variations dans le sens de la rotation peuvent aussi se produire pour les mêmes raisons, lorsque le ruisseau souterrain change de direction. On comprend dès lors les phénomènes variés qui paraissaient contradictoires et desquels l'observation seule ne pouvait donner une explication logique.

Les mouvements de la baguette proviennent donc :

1° De ce que l'eau émet des effluves qui s'élèvent à travers le sol et l'atmosphère ;

2° De ce qu'un sourcier est un sensitif ;

3° De ce que l'od émis par ce sensitif a une action mécanique sur une baguette tenue entre ses mains ;

4° De ce que cette action est déterminée ou renforcée par l'action d'effluves étrangers au corps du sensitif ;

5° De ce que le sens du mouvement de la baguette dépend des polarités particulières du courant d'eau et du sourcier.

Mais tous les sujets ne sont pas également sensibles à tous les genres d'effluves. Il en est qui perçoivent mieux ceux qui s'échappent des métaux, c'est ainsi que Pennet, dont parle le Dr Thouvenel, réussit à trouver des dépôts métalliques. Si chacun de nous laisse constamment des traces odiques qui peuvent se conserver pendant un temps assez long, nous comprendrons comment le chien, qui est sensitif, peut retrouver son maître, et par une spécialisation organique, comment le paysan Jacques Aymar a pu suivre à la trace, et finalement découvrir, l'un des auteurs de l'assassinat commis en 1692.

Les savants qui ont bien voulu, dans ces phénomènes, voir autre chose qu'une grossière supercherie, ont attribué les mouvements de la baguette à l'attention expectante qui peut déterminer dans les membres des mouvements involontaires et inconscients, de sorte que l'on ne serait pas en présence d'un phénomène réel. Il est vrai que ces savants ne nous expliquent pas pourquoi ces soi-disant mouvements inconscients arrèteraient juste le sujet au-dessus d'une source, et non ailleurs. Mais cette explication n'est plus possible aujourd'hui, car il existe des appareils qui montrent l'action de l'od s'exerçant sans contact matériel entre la main et l'instrument. Le magnétomètre de l'abbé Fortin, modifié par le Dr Baraduc, est de ceux-là.

Quoi qu'il en soit de la valeur de la théorie émise ici, nous croyons que c'est une honte pour la science de passer systématiquement sous silence des faits aussi nombreux et aussi bien constatés. Espérons que cette conspiration du silence aura une fin et que dans cette voie, des découvertes nombreuses récompenseront ceux qui auront le courage de s'y engager.

GABRIEL DELANNE.

Un danger

Les forces spiritualistes vont-elles se disperser, s'émietter à propos de questions étrangères à tout ce qui est la raison d'être du spiritualisme moderne ? La presse spiritualiste va-t-elle se diviser sur des questions de personnes et de partis, personnes et partis n'ayant rien de commun avec nos études, nos doctrines, nos croyances ou notre philosophie ?

Est-il désirable que nous nous mêlions aux querelles dreyfusistes et anti-dreyfusistes ?

Est-ce profitable aux grandes idées que nous soutenons, aux grands intérêts de la société française et de l'Humanité ?

Le sémitisme et l'anti-sémitisme doivent-ils occuper nos journaux et revues ? Le militarisme et l'anti-militarisme, le nationalisme et l'internationalisme, dont tous et chacun se disputent les formules, peuvent-ils être *utilement* discutés par des psychologues ou des hommes de science ? Cela amènera-t-il l'apaisement, l'union ? N'est-ce pas plutôt la discorde, la hideuse discorde qui veille autour de nos cœurs et tente de jeter le trouble, de semer la haine dans nos rangs ?

Telle m'apparaît la tentative de certains de mes amis.

Des mots, de *grands* mots ou de *gros* mots d'abord, puis des disputes, des violences, des invectives : voilà la perspective. Est-ce à désirer ?

De part et d'autre, certes, il y a de la bonne et de la mauvaise foi.

Tout d'abord et originairement qu'est-ce que l'affaire Dreyfus ?

Il s'agit d'un homme condamné pour trahison, voilà quatre ans. Trois ans après la condamnation, on perçoit de vagues rumeurs : c'est un chuchotement ; on se dit à l'oreille qu'il y a eu là une injustice ; que les juges ont mal jugé, qu'ils ont été induits en erreur. — Jusque-là tout est bien. Que faire ? C'était très simple : se conformer à la loi et introduire, suivant les formes prescrites, une demande en révision.

— Hé bien, non. C'est une campagne de presse où tout le monde est pris à partie, où l'on accuse, où l'on insulte.

Quoi donc ? Est-ce là le langage de l'homme qui poursuit une réparation, qui veut faire la lumière, qui n'a qu'un objectif, la vérité, et qui veut la faire éclater ?

A qui la faute si, à propos d'un homme quelconque justement ou injustement condamné, toutes les passions se sont déchaînées ; si la fureur patriotique ou religieuse s'est donné libre carrière ; si la guerre de races, en attendant la guerre de rues, menace l'humanité à la veille de catastrophes ?

A qui la faute ? A tout le monde et à personne. Il y a du malaise dans la société actuelle. Nous souffrons, nous nous mourons. Voilà ce qu'on peut constater, voilà l'état social.

Serions-nous bien avisés, nous, spiritualistes, de prendre parti dans ce déchaînement de colères, dans ce débordement d'injures, au milieu de cette mêlée où l'on ne perçoit que des éclairs, des éclats de tonnerre, où tout est confusion, chaos et tumulte ?

Est-ce là notre rôle ?

Ah ! qu'on ne nous dise pas que nous devons marcher au nom de la Justice violée, du Droit méconnu ? La Justice ? Le Droit ?

De quel côté est la Justice ? Où se trouve le Droit ?

On veut qu'au nom de l'humanité outragée dans un de ses membres, les spiritualistes fassent entendre leur voix.

Encore faut-il nous démontrer qu'il y a eu outrage, violation. Et cette démonstration, qui peut la faire et surtout *où* la faire ?

Mais, en supposant qu'elle soit faite, je maintiens que nous ne saurions *utilement*, encore une fois, nous mettre sur les rangs, tant que de part et d'autre on s'obstinera à faire d'une question de justice une question politique, nationaliste ou internationaliste. Dans l'état présent, il n'est plus possible de scinder la question, et l'on est entraîné, malgré tout, à propos d'un procès simple, à faire de la politique nationaliste ou internationaliste. L'abstention s'impose donc.

Et puis, si l'on veut être logique, il n'y a pas lieu de s'arrêter dans cette voie.

Au nom de la Justice et du Droit, nous devons intervenir dans les questions de nationalité.

L'Alsace-Lorraine nous a été violemment arrachée. Les intéressés, les Alsaciens, contre leur gré, supportent depuis vingt-huit ans une situation épouvantable ; depuis vingt-huit ans, ils subissent le régime du sabre, du bon plaisir.

Ont-ils été insultés ? Ont-ils accepté la suprématie allemande ?

Il me semble qu'il y aurait là une cause tout aussi intéressante à défendre que celle de Dreyfus.

Pourquoi tant de bruit, une si effroyable tempête quand il s'agit d'un homme, et tant de silence, tant de résignation, quand il s'agit de toute une province ?

On veut nous faire intervenir au nom de la Justice et du Droit.

Pourquoi s'est-on tu lors des massacres d'Arménie ? Pourquoi la Grèce et la Crète nous laissent-ils indifférents ?

Oh ! croyez-moi, chers frères, chers amis, ne nous égarons pas.

Nous voulons tous, c'est incontestable, la paix, la concorde, l'union ; nous rêvons tous de désarmement, de fraternité, d'amour.

Préparons la société future , fondons-en les assises ; ne nous occupons des querelles de partis que pour en montrer l'inanité et le danger.

Eclairons la route de la civilisation et du progrès. Attirons à nous tout ce qui est sain, vivant ; soulageons ceux qui souffrent ; consolons ceux qui pleurent.

Allons partons, pénétrons dans toutes les couches de la société, pour y porter la parole de paix. Evitons ce qui divise et attachons-nous à ce qui unit. Gardons-nous de toute compromission ; fuyons l'ombre ; allons à la lumière. Aimons-nous, faisons-nous aimer.

Laissons les cadavres à leurs tombeaux. Laissons les morts enterrer les morts.

Nous sommes la vie, et la vie, c'est l'amour.

Qu'on dise de nous ce qu'on disait des premiers chrétiens : voyez comme ils s'aiment !

Gardons-nous d'un enthousiasme irréfléchi ; évitons soigneusement tout ce qui tendrait à nous faire déchoir.

Notre mission, qu'on y songe bien, consiste à *reconstruire* et non à détruire, à rapprocher et non à disperser. Evitons donc, avant tout, ce qui pourrait nous diviser et nous détourner de notre œuvre de progrès, de bienfaisance et d'amour.

Nous avons un chantier assez vaste et nous n'avons pas trop de toutes nos forces.

En dehors des questions scientifiques et morales que nous suivons pas à pas, nous avons une tâche bien lourde à remplir : c'est d'abord le groupement des idées, c'est ensuite la préparation du Congrès spiritualiste et du Congrès de l'humanité.

Consacrons à ces travaux tous nos efforts. Allons droit devant nous et ne détournons pas la tête : et si la prudence nous commande d'observer les événements, que ce soit pour éviter les embuches et les obstacles.

ALBAN DUBET.

Congrès de Londres



LES FRONTIÈRES DE LA PHYSIQUE

LECTURE FAITE AU CONGRÈS INTERNATIONAL DU SPIRITUALISME A LONDRES, LE 22 JUIN 1898.

« Je ne saurais écrivait Arago dans sa notice sur Bailly, approuver le mystère dont s'enveloppent les savants sérieux qui vont assister aujourd'hui à des expériences de somnambulisme. Le doute est une preuve de modestie et il a rarement nui au progrès des sciences. On n'en pourrait dire autant de l'incrédulité. Celui qui, en dehors des mathématiques pures, prononce le mot *impossible,* manque de prudence. La réserve est surtout un devoir quand il s'agit de l'organisation animale. »

Malgré ces sages paroles d'un homme de génie, la plupart des savants « qui se confinent dans leurs vitrines », persistent à montrer pour tout ce qui se rapporte de près ou de loin aux phénomènes psychiques, une dédaigneuse hostilité dont on jugera par les lignes suivantes relevées dans *Le Temps* du 12 août 1893, à propos de la suggestion mentale et signées par M. Pouchet, professeur au Muséum de Paris.

« Démontrer qu'un cerveau, par une sorte de gravitation, agit à distance sur un autre cerveau comme l'aimant sur l'aimant, le soleil sur les planètes, la terre sur le corps qui tombe ! Arriver à la découverte d'une influence, d'une vibration nerveuse se propageant sans conducteur matériel !... Le prodige, c'est que tous ceux qui croient, peu ou prou, à quelque chose de la sorte ne semblent même pas, les ignorants ! se douter de l'importance, de l'intérêt, de la nouveauté qu'il y aurait là-dedans et de la révolution que ce serait pour le monde social de demain. Mais trouvez donc cela, bonnes gens, montrez-nous donc cela et votre nom ira plus haut que celui de Newton dans l'immortalité, et je vous réponds que les Berthelot et les Pasteur vous tireront leur chapeau bien bas ! »

Certes, nous n'en demandons pas tant, mais nous nous rendons parfaitement compte de l'importance de nos recherches ; aussi nous consolons-nous aisément des attaques de M. Pouchet, d'abord parce que nous sommes sûrs des faits et ensuite parce que nous voyons des hommes comme M. Lodge (1) et M. Ochorowicz (2) classés avec nous parmi les « naïfs ignorants » étudier la question et essayer de la ramener à un problème physico-physiologique.

En dehors des nombreuses observations sur lesquelles se sont appuyés ces deux hommes éminents, je rappellerai un cas bien caractéristique, probablement peu connu en Angleterre. C'est celui d'un enfant de sept ans qui a été observé en 1894 par le D[r] Quintard : cet enfant, dans son état normal, répondait à toutes les questions, résolvait tous les problèmes quelque difficiles qu'ils fussent, pourvu que sa mère en connût la solution. Il « lisait la pensée de sa mère » instantanément et sans hésitation, qu'il eût les yeux fermés ou le dos tourné vers elle ; mais un simple paravent interposé entre eux deux arrêtait la communication. Nous sommes donc bien ici sur les confins de la physique et l'explication qu'on peut donner de ce phénomène n'est ni plus ni moins sûre que celle du télégraphe sans fils de Preece.

Il ne faut pas trop s'étonner que des gens qui ont passé toute leur jeunesse à apprendre des théories établies par leurs prédécesseurs et qui, arrivés à l'age mûr, sont payés pour les enseigner à leur tour, n'acceptent qu'avec répugnance des nouveautés les forçant à refaire péniblement leur éducation. Il en a été de même à toutes les époques ; aussi mon regretté ami Eugène Nus, avait-il dédié son livre, CHOSES DE L'AUTRE MONDE :

(1) Discours au Congrès de l'*Association britannique pour l'avancement des sciences*, 1891.

(2) *De la suggestion mentale.* — Paris, 1887.

« Aux mânes des savants brevetés, patentés, palmés, décorés
et enterrés, qui ont repoussé
La Rotation de la terre,
Les Météorites,
Le Galvanisme,
La Circulation du sang,
La Vaccine,
L'Ondulation de la lumière,
Le Paratonnerre,
Le daguerréotype,
La vapeur,
L'hélice,
Les paquebots,
Les chemins de fer,
L'éclairage au gaz,
L'homœopathie,
Le magnétisme
et le reste.

A ceux, vivants et à naître, qui font de même dans le présent
et feront de même dans l'avenir ».

Ces savants ont du reste leur utilité : passés à l'état de bornes, ils jalonnent la route du progrès.

S'il fallait n'admettre les faits que lorsqu'ils concordent avec les théories officielles, on rejetterait presque toutes les découvertes accomplies de nos jours dans le domaine de l'électricité.

« Dans la plupart des sciences, disait en 1890 M. Hopkinson (1), plus nous connaissons de faits, plus nous saisissons la continuité du lien qui nous fait reconnaître le même phénomène sous diverses formes. Il n'en est point de même pour le magnétisme : plus nous connaissons de faits, plus ils offrent de particularités exceptionnelles, et moindres semblent devenir les chances de les rattacher à un lien quelconque ».

L'électricité atmosphérique nous offre constamment des phénomènes dont nous n'avons pas la clef et qui se rapprochent tellement de ceux qu'on observe dans les manifestations de la force psychique qu'on est en droit de se demander s'ils ne dérivent pas de la même cause.

Tous, vous connaissez ces globes de feu plus ou moins gros qui se produisent en présence des médiums et qui semblent parfois guidés par

(1) *Discours prononcé le 9 janvier 1890 à l'Institution des ingénieurs électriciens, par M.* Hopkinson, *président annuel.*

une force intelligente. On hausse volontiers les épaules quand nous en parlons. Il y a cependant des phénomènes tout à fait analogues et aussi inexplicables qui se trouvent relatés dans les ouvrages classiques (1) ; je vais en citer seulement quelques-uns.

Le premier s'est passé près de Ginepreto, non loin de Pavie, le 29 août 1791, pendant un violent orage avec éclairs et tonnerre. Il est raconté dans une lettre de l'abbé Spallanzani au père Barletti (*Opusc.* Tome XIV, page 296).

A cent cinquante pas d'une ferme paissait un troupeau d'oies ; une jeune fille de douze ans et une autre plus jeune accoururent de la ferme pour faire rentrer les oies. Dans ce même pré se trouvaient un jeune garçon de neuf à dix ans et un homme qui avait dépassé la cinquantaine. Tout à coup apparut sur le pré, à trois ou quatre pieds de la jeune fille, un globe de feu de la grosseur des deux poings qui, glissant sur le sol, courut rapidement sous ses pieds nus, s'insinua sous ses vêtements, sortit vers le milieu de son corsage, tout en gardant la forme globulaire et s'élança dans l'air avec bruit. Au moment où le globe de feu pénétra sous les jupons de la jeune fille, ils s'élargirent comme un parapluie qu'on ouvre. Ces détails furent donnés, non par la patiènte, qui tomba instantanément à terre, mais par le petit garçon et l'homme mentionnés ; interrogés séparément ils rapportèrent le fait identiquement de la même manière. « J'avais beau leur demander, dit Spallanzani, si, dans le moment, ils avaient vu une flamme, une lumière vive descendre, tomber des nues et se précipiter sur la jeune fille, ils me répondaient constamment non, mais qu'ils avaient vu un globe de feu aller de bas en haut et non de haut en bas ». On trouva sur le corps de la jeune fille, qui d'ailleurs reprit bientôt connaissance, une érosion superficielle s'étendant du genou droit jusqu'au milieu de la poitrine entre les seins ; la chemise avait été mise en pièces dans toute la partie correspondante et les traces de brûlures qu'elle présentait disparurent à la lessive. On remarqua un trou de deux lignes de diamètre qui traversait de part en part la partie des vêtements que les femmes de ce pays-là portent sur la poitrine. Le docteur Dagno, médecin du pays, ayant visité la blessée peu d'heures après l'accident, trouva, outre l'érosion déjà signalée, plusieurs stries superficielles, serpentantes et noirâtres, traces des divisions du rameau principal de la foudre.

(1) Parmi ces ouvrages je citerai en premier lieu une notice de 404 pages d'ARAGO qui se trouve au tome 1er de ses œuvres posthumes sous le titre *Le Tonnerre* et deux volumes du Dr SESTIER intitulés : *De la foudre, de ses formes et de ses effets*, 1866. On pourra consulter aussi la *Notice sur le tonnerre et les éclairs* par le comte DU MONCEL, 1857.

Le pré, à l'endroit même de l'accident, n'a présenté aucune altération, aucune trace du météore.

M. Babinet a communiqué à l'Académie des sciences, le 5 juillet 1852, le second cas, dans la note suivante (1):

« L'objet de cette note est de mettre sous les yeux de l'Académie un des cas de foudre globulaire que l'Académie m'avait chargé de constater il y a quelques années (le 2 juin 1842) et qui avait frappé, non en arrivant mais en se retirant, pour ainsi dire, une maison située rue Saint-Jacques, dans le voisinage du Val-de-Grâce. Voici, en peu de mots, le récit de l'ouvrier dans la chambre duquel le tonnerre en boule descendit pour remonter ensuite.

« Après un assez fort coup de tonnerre, mais non immédiatement après, cet ouvrier, dont la profession est celle de tailleur, étant assis à côté de sa table et finissant de prendre son repas, vit tout à coup le châssis garni de papier qui fermait la cheminée s'abattre comme renversé par un coup de vent assez modéré, et un globe de feu gros comme la tête d'un enfant sortir tout doucement de la cheminée et se promener lentement par la chambre, à peu de distance des briques du pavé. L'aspect du globe de feu était encore, suivant l'ouvrier tailleur, celui d'un jeune chat de grosseur moyenne, pelotonné sur lui-même et se mouvant sans être porté sur ses pattes. Le globe de feu était plutôt brillant et lumineux qu'il ne semblait chaud et enflammé, et l'ouvrier n'eut aucune sensation de chaleur. Ce globe s'approcha de ses pieds comme un jeune chat qui veut jouer et se frotter aux jambes, suivant l'habitude de ces animaux ; mais l'ouvrier écarta les pieds, et par plusieurs mouvements de précaution, mais tous exécutés, suivant lui, très doucement, il évita le contact du météore. Celui-ci paraît être resté plusieurs secondes autour des pieds de l'ouvrier assis qui l'examinait attentivement, penché en avant et au-dessus. Après avoir essayé quelques excursions en divers sens, sans cependant quitter le milieu de la chambre, le globe de feu s'éleva verticalement à la hauteur de la tête de l'ouvrier, qui, pour éviter d'être touché au visage, et en même temps pour suivre des yeux le météore, se redressa en se renversant en arrière sur sa chaise. Arrivé à la hauteur d'environ un mètre au-dessus du pavé, le globe de feu s'allongea un peu et se dirigea obliquement vers un trou percé dans la cheminée, environ à un mètre au-dessus de la tablette supérieure de cette cheminée.

« Ce trou avait été fait pour laisser passer le tuyau d'un poêle qui, pendant l'hiver, avait servi à l'ouvrier. Mais, suivant l'expression de ce

(1) *Comptes rendus*, t. XXXV, p. 5.

dernier, le tonnerre ne pouvait pas le voir, car il était fermé par du papier qui avait été collé dessus. Le globe de feu alla droit à ce trou, en décolla le papier sans l'endommager et remonta dans la cheminée ; alors, suivant le dire du témoin, après avoir pris le temps de remonter le long de la cheminée « du train dont il allait » c'est-à-dire assez lentement, le globe, arrivé au haut de la cheminée qui était au moins à 20 mètres du sol de la cour, produisit une explosion épouvantable qui détruisit une partie du faîte de la cheminée et en projeta les débris dans la cour ; les toitures de plusieurs petites constructions furent enfoncées, mais il n'y eut heureusement aucun accident. Le logement du tailleur était au troisième étage, et n'était pas à la moitié de la hauteur de la maison ; les étages supérieurs ne furent pas visités par la foudre et les mouvements du globe lumineux furent toujours lents et saccadés. Son éclat n'était pas éblouissant et il ne répandait aucune chaleur sensible. Ce globe ne paraît pas avoir eu la tendance à suivre les corps conducteurs et à céder aux courants d'air. »

Le *Cosmos*, du 30 octobre 1897, cite un cas tout à fait analogue. Mme de B.. se trouvant dans le Bourbonnais, à la campagne, dans un salon au rez-de-chaussée dont la porte était ouverte, vit, au milieu d'un orage, une boule de feu entrer par cette porte, se promener lentement sur le plancher, s'approcher et tourner autour d'elle « comme un chat qui se frotte contre son maître » selon ses propres expressions, puis se diriger vers une cheminée par laquelle il disparut. Ceci, en plein jour (1).

Est-il plus difficile d'admettre les raps et les mouvements des tables que la danse de l'assiette dont M. André a rendu compte à l'Académie des sciences, dans la séance du 2 novembre 1885.

Le samedi 13 juin 1885, vers 8 heures du soir, il était à table, dans une chambre attenante à la tour d'un phare, dans la partie nord-ouest de cette tour ; tout-à-coup, il vit une bande brumeuse d'environ 2 mètres de large se détacher de l'arête supérieure de la muraille à laquelle il faisait face, et obscurcir soudainement cette dernière, en même temps que sous la table, à ses pieds, se produisait un bruit sec, sans écho ni durée, et d'une violence extrême. La sonorité a été celle qu'aurait produite le choc formi-

(1) Voici encore un cas du même genre, quoique moins frappant.

A Péra, en octobre 1885, M. Mavrocordato s'était réfugié, pendant un violent orage, dans une maison occupée par une famille qui était encore à table. Brusquement apparut dans la pièce un globe de feu, gros environ comme une orange ; il était entré par la fenêtre entr'ouverte. Le globe vint frôler le bec de gaz ; puis se dirigeant vers la table, il passa entre deux convives, tourna autour d'une lampe centrale, fit entendre un bruit analogue à un coup de pistolet, reprit le chemin de la rue et, une fois hors de la pièce, éclata avec un fracas épouvantable.

dable, de bas en haut, d'un corps dur contre la paroi inférieure tout entière de la table, laquelle, à sa grande surprise, n'a pas bougé, non plus que les divers objets qui la garnissaient.

Après cette détonation, son assiette pivotait et exécutait sur la table plusieurs mouvements de rotation, sans aucun bruit de frottement, ce qui prouve qu'à ce moment l'assiette avait quitté la table, sans toutefois s'en éloigner sensiblement. L'assiette et la table restèrent intactes.

Ces phénomènes dont on a vainement essayé de donner une théorie, se produisent quelquefois dans une atmosphère complétement sereine, sans faire aucun bruit, et peuvent persiter pendant plusieurs jours.

La lévitation du corps humain n'est pas plus inexplicable que le transport par l'électricité de lourdes masses (1) et même de corps humains vivants qui n'en éprouvent souvent aucun dommage. M. Monteil, secrétaire de la commission archéologique du Morbihan, cite (2) parmi les effets d'un coup de foudre qui s'est produit à Vannes, le 5 décembre 1876, à 10 heures et demie du soir, la dislocation d'une muraille, la projection au loin de pièces de bois et enfin le *transport d'une malade infirme, de son lit sur le parquet de sa chambre à une distance de 4 mètres, bien que cette chambre se trouvât à près de 300 mètres du lieu où la foudre avait directement exercé son influence.*

Daguin (3) parle même de personnes transportées à 20 ou 30 mètres.

On a observé fréquemment le déshabillement complet de gens foudroyés et le transport à une assez grande distance de leurs vètements; l'épilation de leur corps entier, l'arrachement de la langue ou des membres (4).

Dans une foule, il arrive que la foudre va chercher certains individus en ne produisant rien sur ceux qui sont auprès (5). Les femmes paraissent

(1) Le 6 août 1809, à 2 heures de l'après-midi, une explosion épouvantable se fit entendre dans la maison de M. Chadwick, propriétaire des environs de Manchester. Le mur extérieur d'un petit bâtiment en briques qui avait 0.30 d'épaisseur, 3 m. 30 de hauteur, et 0.30 de fondation, fut déraciné et transporté sur le sol sans cesser d'être vertical. Lorsqu'on examina ce qui s'était passé, on trouva qu'une extrémité du bâtiment avait marché de 2 m. 70 et l'autre, autour de laquelle la masse avait tourné pendant le glissement, ne s'était déplacée que de 1 m. 20 La masse ainsi élevée pouvait peser 26.000 kilogrammes (W. DE FONVIEILLE. *Eclairs et Tonnerre*).

(2) FIGUIER. *Année scientifique*, 1877.

(3) *Physique*. Tome III, p. 220.

(4) *Annales d'hygiène*, 1885. Mémoire de M. Boudin,

(5) De même on a vu des pièces de monnaie, des lames d'épée présenter des traces de fusion, tandis que la bourse ou le fourreau qui les entouraient n'avaient pas été brûlés par leur contact (DAGUIN. *Physique*, III, 218).

jouir d'une immunité particulière (1), de même que certains arbres (2).

Il y a des gens qui ont recouvré l'usage de leurs membres paralysés après avoir été frappés par la foudre ; d'autres, au contraire, ont contracté des paralysies persistantes. On en a vu qui restaient pour ainsi dire figés dans l'attitude où ils avaient été tués (3).

Les phénomènes de projections de signes ou d'écriture qui se rencontrent assez souvent dans les séances psychiques et dont j'ai été témoin moi-même avec Eusapia Paladino n'ont-ils point une ressemblance frappante avec la production, sur le corps de certaines personnes foudroyées, de l'image des objets environnants ?

Pour ne point dépasser les limites assignées à cette lecture, je ne puis que mentionner les phénomènes de l'électricité animale ; je ne parle pas seulement des propriétés de la torpille et autres poissons analogues, mais des nappes de feu qu'on a souvent observées autour de certaines personnes, des attractions et répulsions d'objets produites par d'autres, soit sur des objets inertes, soit sur des aiguilles aimantées (4). Ici encore nous sommes sur les confins de la physique classique ?

Que dire des plantes lumineuses, des plantes qui digèrent, qui marchent, qui agissent sur la boussole ?

Ce sont là des choses bien plus difficiles à expliquer que la vue de nos somnambules à travers les corps opaques. Les rayons X sembleraient devoir sur ce point désarmer les incrédules ; il n'en est rien cependant et cela tient à ce que la plupart des esprits qui ont été pétris par les doctrines matérialistes de la science officielle du milieu de ce siècle ne se contentent pas, comme leurs prédécesseurs, de nier certains faits parce qu'ils renversent leurs théories (5) ; ils semblent pris d'une sorte de terreur devant

(1) D'après le Dr Sestier (*La Foudre* II, 307) sur 206 personnes frappées, il y a 169 hommes et 37 femmes.

(2) En 1896, M. Karl Müller a déduit d'une statistique s'étendant sur onze années dans le territoire forestier de Lippe Detmold, que la foudre a frappé : 56 chênes, 20 sapins, 3 ou 4 pins et pas un seul hêtre, bien que les 7/10 des arbres appartinssent à cette dernière espèce.

(3) Dr Bottey. *Le Magnétisme animal*, p. 30.

(4) Voir mon livre sur l'*Extériorisation de la motricité*. — Un journal italien l'*Elettricita* a cité, dans son numéro du 11 Juin 1897, plusieurs personnes qui déviaient l'aiguille d'un galvanomètre à la manière d'un aimant, leur poitrine agissant comme pôle Nord et leur dos comme pôle Sud.

(5) Il y a juste cent ans, un physicien célèbre, Baumé, membre de l'Académie des sciences et inventeur de l'aréomètre qui porte encore son nom, écrivait à propos des découvertes de Lavoisier :

« Les éléments ou principes primitifs des corps, établis par Empédocle, Aristoste et par beaucoup de philosophes de la Grèce aussi anciens, ont été reconnus et

tout ce qui tend à prouver qu'il y a dans l'homme un élément spirituel destiné à survivre au corps.

C'est cependant à cette affirmation qu'ont abouti, dans les pays les plus divers, à toutes les époques, les hommes les plus distingués par leur intelligence et j'ajouterai par leur caractère, puisqu'ils n'ont pas craint de proclamer leur croyance, malgré les railleries et souvent les persécutions.

Après de vaines excursions dans des directions diverses, on a été ramené par les faits à cette conception du corps fluidique qui est vieille comme le monde ; je vous demanderai la permission de l'exposer telle qu'elle s'est imposée à nous à la suite d'expériences récentes faites par des personnes que vous connaissez tous.

Je partirai de ce *postulatum* qu'il y a dans l'homme vivant, un CORPS et un ESPRIT.

« C'est un fait d'observation vulgaire, dit M. Boirac (1), que chacun de nous s'apparaît à lui-même sous un double aspect. D'un côté, si je me regarde du dehors, je vois en moi une masse matérielle, étendue, mobile et pesante, un objet pareil à ceux qui m'entourent, composé des mêmes éléments, soumis aux mêmes lois physiques et chimiques ; et, d'un autre côté, si je me regarde pour ainsi dire au dedans, je vois un être qui pense et qui sent, un sujet qui se connaît lui-même en connaissant tout le reste, sorte de centre invisible, immatériel, autour duquel se déploie la perspective sans fin de l'univers dans l'espace et dans le temps, spectateur et juge de toutes choses, lesquelles n'existent, du moins pour lui, qu'autant qu'il se les rapporte à lui-même. »

---

confirmés par les physiciens de tous les siècles et de toutes les nations. Il n'était pas trop présumable que les quatre éléments, regardés comme tels depuis plus de deux mille ans, seraient mis, de nos jours, au nombre des substances composées, et qu'on donnerait avec la plus grande confiance, comme certains, des procédés pour décomposer l'eau et l'air, et *des raisonnements absurdes, pour ne rien dire de plus*, pour nier l'existence du feu et de la terre. Les propriétés élémentaires reconnues aux quatre substances ci-dessus nommées *tiennent à toutes les connaissances physiques et chimiques acquises jusqu'à présent;* ces mêmes propriétés ont servi de bases à une infinité de découvertes et de théories plus lumineuses les unes que les autres, auxquelles il faudrait ôter aujourd'hui toute croyance *si le feu, l'air, l'eau et la terre étaient reconnus pour n'être plus des éléments.* »

En 1881, le Dr Castel disait à l'Académie de médecine, à la suite de la lecture d'un rapport fait par une commission de cette société sur le magnétisme : « Si la plupart des faits énoncés étaient réels, ils détruiraient la moitié des connaissances acquises en physique. Il faut donc bien se garder de les propager en imprimant le rapport. »

(1) *Leçon d'ouverture du cours de philosophie à la Faculté des lettres de Dijon,* 1897.

L'esprit, nous ne pouvons nous le représenter ; tout ce que nous en savons, c'est que de lui procèdent les phénomènes de la volonté, de la pensée et du sentiment.

Quant au corps, il est inutile de le définir, mais nous y distinguerons deux choses : la matière brute (os, chair, sang, etc.), et un agent invisible qui transmet à l'esprit les sensations de la chair et aux muscles les ordres de l'esprit.

Lié intimement à l'organisme qui le sécrète pendant la vie, il s'arrête, chez le plus grand nombre, à la surface de la peau et s'échappe seulement par effluves plus ou moins intenses selon l'individu, par les organes des sens et les parties très saillantes du corps, comme les extrémités des doigts. C'est du moins ce qu'affirment voir beaucoup de sujets ayant acquis par certains procédés une hyperesthésie visuelle momentanée, et ce qu'admettaient les anciens magnétiseurs. Il peut cependant se déplacer dans le corps sous l'influence de la volonté, puisque l'*attention* augmente notre sensibilité sur certains points pendant que les autres deviennent plus ou moins insensibles : on ne *voit*, on *n'entend*, on ne *sent* bien que quand on *regarde*, qu'on *écoute*, qu'on *flaire* ou qu'on *déguste*.

Chez certaines personnes qu'on appelle des *sujets*, l'adhérence du fluide nerveux avec l'organisme charnel est faible, de telle sorte qu'on peut le déplacer avec une facilité extrême et produire ainsi les phénomènes connus d'hyperesthésie et d'insensibilité complète, dus soit à l'auto-suggestion, c'est-à-dire à l'action de l'esprit du sujet lui-même sur son propre fluide, soit à la suggestion d'une personne étrangère dont l'esprit a pris contact avec le fluide du sujet.

Quelques sujets, encore plus sensibles, peuvent projeter leur fluide nerveux, dans certaines conditions, hors de la peau, et produire ainsi le phénomène que j'ai étudié sous le nom d'*extériorisation de la sensibilité*. On conçoit sans peine qu'une action mécanique exercée sur ces effluves, *hors du corps*, puisse se propager grâce à eux et remonter ainsi jusqu'au cerveau.

L'extériorisation de la motricité est plus difficile à comprendre et je ne puis, pour essayer de l'expliquer, que recourir à une comparaison.

Supposons que, d'une manière quelconque, nous empêchions l'agent nerveux d'arriver à notre main; celle-ci deviendra un cadavre, une matière aussi inerte qu'un morceau de bois, et elle ne rentrera sous la dépendance de notre volonté que lorsqu'on aura rendu à cette matière inerte la proportion exacte de fluide qu'il faut pour l'animer. Admettons maintenant qu'une personne puisse projeter ce même fluide sur un morceau de bois en quantité suffisante pour l'en imbiber dans la même proportion ; il ne sera

point absurde de croire que, par un mécanisme aussi inconnu que celui des attractions et des répulsions électriques, ce morceau de bois se comportera comme un prolongement du corps de cette personne.

Ainsi s'expliqueraient aussi les mouvements de tables placées sous les doigts de ceux qu'on appelle des *médiums*, et en général tous les mouvements *au contact* produits sur des objets légers par beaucoup de sensitifs, sans effort musculaire appréciable. Ces mouvements ont été minutieusement étudiés par le baron de Reichenbach ; il les a décrits dans cinq conférences faites en 1856 devant l'Académie I. et R. des sciences de Vienne (1).

On comprend même la production de mouvements nécessitant une force supérieure à celle du médium par le fait de la chaîne humaine qui met à la disposition de celui-ci une partie de la force des assistants.

Mais une hypothèse aussi simpliste ne rend pas compte de la formation des mains et on est amené à la compléter ainsi qu'il suit :

L'agent nerveux se répand le long des nerfs sensitifs et moteurs dans toutes les parties du corps. On peut donc dire qu'il présente dans son ensemble la même forme que le corps, puisqu'il occupe la même portion de l'espace, et l'appeler le *double fluidique* de l'homme, sans sortir du domaine de la science positive.

De nombreuses expériences (2) qui malheureusement n'ont eu en général pour garant que le témoignage des sujets, semblent établir que ce double peut se reformer en dehors du corps, à la suite d'une extériorisation suffisante de l'influx nerveux, comme un cristal se reforme dans une solution quand celle-ci est suffisamment concentrée.

Le double ainsi extériorisé continue à être sous la dépendance de l'esprit et lui obéit même avec d'autant plus de facilité qu'il est maintenant moins gêné par son adhérence avec la chair, de telle sorte que le sujet peut le mouvoir et en accumuler la matière sur telle ou telle de ses parties, de manière à rendre cette partie perceptible au sens du vulgaire.

C'est ainsi qu'Eusapia formerait les mains qui sont vues et senties par les spectateurs.

D'autres expériences, moins nombreuses, et que, par suite, on ne doit accepter qu'avec plus de réserves encore, tendent à prouver que la matière fluidique extériorisée peut se modeler sous l'influence d'une

(1) J'en ai publié la traduction française dans *Les effluves odiques*. — Paris, Flammarion.

(2) Voir *les Fantômes vivants* dans les *Annales des sciences psychiques* (sept oct. 1895).

volonté assez puissante, comme la terre glaise sous la main du sculpteur (1).

On peut supposer qu'Eusapia, à la suite de ses passages à travers divers milieux spirites, a conçu dans son imagination un John King, avec une figure bien déterminée, et que, non seulement elle en prend la personnalité dans son langage, mais qu'elle parvient à en donner les formes à son propre corps fluidique, quand elle nous fait sentir de grosses mains et qu'elle produit à distance, sur la terre glaise, des impressions de tête d'homme.

Mais si rien ne nous a prouvé que John existait, rien ne nous a prouvé non plus qu'il n'existait pas.

Nous ne sommes du reste point seuls au monde ; il y a d'autres personnes que je connais personnellement, en qui j'ai la plus grande confiance, et qui rapportent des faits ne pouvant s'expliquer qu'à l'aide de la *possession temporaire* du corps fluidique extériorisé, par une entité intelligente d'origine inconnue. Telles sont les matérialisations de *corps humains entiers* observées par M. Crookes avec miss Florence Cook, par M. James Tissot avec Eglington et par M. Aksakof avec Mistress d'Espérance.

Eh bien ! ces phénomènes extraordinaires, dont le simple énoncé exaspère les gens qui se croient savants parce qu'ils ont plus ou moins scruté quelques rameaux de l'arbre de la science, ne nous paraissent qu'un simple *prolongement* de ceux que nous avons constatés par nous-mêmes et dont il est aujourd'hui impossible de douter.

Nous obtenons, en effet, un premier dégagement du corps fluidique dans l'extériorisation de la sensibilité sous forme de couches concentriques au corps du sujet : la matérialité des effluves est démontrée par ce fait, qu'ils se dissolvent dans certaines substances, telles que l'eau et la graisse ; mais, comme pour les odeurs, la diminution du poids du corps qui émet, est, dans ce cas, trop faible pour pouvoir être appréciée par nos instruments.

Le deuxième degré est donné par la coagulation de ces effluves en un double sensitif, mais non encore visible pour les yeux ordinaires.

Au troisième ainsi qu'au quatrième degré, il y a comme un transport galvanoplastique de la matière du corps physique du médium, matière qui part de ce corps physique pour aller occuper une place semblable sur le double fluidique. On a constaté, *un grand nombre de fois*, avec la balance, que le médium perdait alors une partie de son poids et que ce poids se retrouvait dans le corps matérialisé.

(1) Cette action de la Force-Volonté sur la matière du corps fluidique explique les suggestions d'images et de pensées.

Le cas le plus singulier, resté jusqu'ici unique, est celui de Mistress d'Espérance chez qui ce transport s'est fait avec une telle intensité qu'une partie de son propre corps était devenue invisible. Il ne restait, à sa place, que le corps fluidique dont le double est seulement une émanation : les spectateurs pouvaient le traverser avec la main, mais elle le sentait. Ce phénomène, poussé à sa dernière limite, amènerait la disparition complète du corps du médium et son apparition dans un autre lieu, comme on le rapporte dans la vie des saints.

Dans les matérialisations de corps complet, ce corps est presque toujours animé par une intelligence différente de celle du médium. Quelle est la nature de ces intelligences ? A quel degré de la matérialisation peuvent-elles intervenir pour diriger la matière psychique extériorisée ? Ce sont là des questions du plus haut intérêt qui ne sont point encore résolues, du moins pour mes collaborateurs et moi.

Ce que nous venons de dire suffit à démontrer que l'étude des phénomènes psychiques relève de trois sciences distinctes.

C'est à la *physique* qu'incombe la tâche de définir la nature de la force psychique par les actions mutuelles qui peuvent s'exercer entre elle et les autres forces brutes de la nature : son, chaleur, lumière, électricité.

La *physiologie* aura à examiner les actions et les réactions de cette même force sur les corps vivants.

Enfin nous entrerons dans le domaine du spiritisme, quand il s'agira de déterminer comment la force psychique peut être mise en jeu par des intelligences appartenant à des entités invisibles.

Mais nous savons que tous les phénomènes de la nature se relient entre eux par des transitions insensibles : *Natura non facit saltus*. Nous trouverons donc, entre ces trois grandes provinces, des frontières mal définies où les causes seront complexes. C'est là une des plus grandes difficultés de ce genre de recherches : mais elle ne doit point nous arrêter et je ne saurais mieux finir que par cette courageuse phrase de votre illustre compatriote M. Lodge, que j'aime toujours à citer :

« La barrière qui sépare les deux mondes (spirituel et matériel) peut tomber graduellement comme beaucoup d'autres barrières, et nous arriverons à une perception plus élevée de l'unité de la nature. Les choses possibles dans l'univers sont aussi infinies que son étendue. Ce que nous savons n'est rien comparé à ce qu'il nous reste à savoir. *Si nous nous contentons du demi-terrain conquis actuellement, nous trahissons les droits les plus élevés de la science.* »

ALBERT DE ROCHAS.



CAS D'IDENTITÉ
d'un Esprit Gourmand

Marseille, le 16 mars 1898.

A mon dernier voyage dans le Midi, je me trouvais un beau matin éclairé d'un radieux soleil, à déjeuner, chez une de nos sœurs en croyance, en sa jolie petite villa située sur le riant coteau, jonché de fleurs, qui borde la route qui va de Nice au Var.

Madame Tanesse, tel est son nom, est une femme de grand cœur et absolument convaincue de nos doctrines qu'elle sait mettre en pratique, par le dévouement et la bonté. Cette bonne dame fut guérie, il y a quelques années, d'une maladie des plus graves par Mme Gamondès, excellent médium. Depuis cette époque, les deux compagnes vivent ensemble comme deux sœurs, étroitement liées par les liens d'une sympathie à toute épreuve.

Nous déjeunions tranquillement tous les trois en devisant sur les choses de l'au-delà, et en nous rappelant mutuellement des manifestations dont nous fûmes témoins.

Le repas était à peu près au milieu de son cours, lorsque subitement le médium, Mme Gamondès, fut prise d'un sommeil lucide, provoqué par ses guides; un esprit s'empara de ses sens et nous dit brusquement, en allongeant le nez sur les plats déposés sur la table, comme un chien de chasse qui flaire une odeur qui lui est agréable, et en hochant la tête d'un air gourmand : Que ça sent bon ici ? Quel parfum délicieux ?

Me doutant que nous avions à faire à un esprit qui ne se doutait nullement de sa position réelle dans l'espace, en un mot qui se croyait encore de ce monde, je lui dis en riant :

— Voulez-vous partager ce repas avec nous s'il vous agrée ?

— Je m'en garderai bien, répondit le visiteur indiscret.

D — Alors que voulez-vous ?

Lui : Vous donner simplement un conseil : vous mangez de trop.

D. — Vous êtes donc médecin ?

R. — Nenni. Je suis une pauvre femme qui travaille la terre, mais voici : Le jour de la Noel que nous fêtions avec ma famille, séduite par l'odeur alléchante du bon gigot, j'en ai trop mangé, et ma foi j'ai été bien malade, j'ai même du mal à me remettre entièrement.

D. — Où habitez-vous ?

R. — A Nice.

D. — Quel est votre nom ? Un nom fut donné, et m'adressant alors à Mme Tanesse, je lui dis :

Voilà une femme qui a dû certainement mourir d'une indigestion et qui ne se rend pas compte de son état d'âme. Ses idées actuelles peuvent être comparées à celles qu'on peut avoir dans le rêve.

A ces mots, le médium, toujours possédé par l'esprit de la vieille femme, se lève droit, les yeux grands ouverts, où nous lisons une terreur folle, puis retombe sur sa chaise ; ce qui nous prouve bien que le malheureux esprit était bien dans la position inconsciente que j'avais pressentie, et il quitta les organes du médium aussi brusquement qu'il s'en était emparé quelques instants auparavant.

Mme Gamondès à son réveil ne conserva aucun souvenir de cette visite anecdotique d'un habitant de l'autre monde.

Ces phénomènes sont beaucoup plus communs qu'on ne le suppose. J'ai constaté, pour ma part, des centaines de cas de ce genre. Ils tiennent à un des stades particuliers de l'Evolution animique.

En quittant nos aimables sœurs, je les priai de bien vouloir s'enquérir à leur premier voyage à Nice, s'il y avait moyen de connaître l'identité de notre visiteuse posthume, dans la crainte d'une mystification.

Voici la lettre que reçut mon fils à ce sujet, et qui me fut passée :

Nice, route du Var, 3 mai 1898.

MON CHER MONSIEUR GABRIEL DELANNE,
ET FRÈRES EN CROYANCE A PARIS,

Ayant eu le plaisir dernièrement de passer quelques instants avec Monsieur votre père, nous avons eu une petite séance spontanée.

Etant à déjeuner, Mme Gamondès s'est endormie, un esprit s'est présenté (que nous affirmons ne pas connaître et n'avoir jamais vu) et nous dit : Ne mangez pas tant, moi j'ai tellement mangé le jour de Noel, que j'en ai horriblement souffert. Je me retire, vous avez un gigot sur la table qui augmente ma souffrance, etc.

Hier seulement, j'ai pu constater le fait. M. Delanne père, m'en ayant prié, je me suis renseigné à Nice, auprès de la petite-fille de cet esprit, qui m'a dit : « *Ma grand'mère est morte le lendemain de Noel d'une indigestion,* Comme il ne nous arrive que deux fois par an d'avoir un gigot de mouton à notre table. la pauvre en a trop pris, vu son grand âge, elle n'a pu le supporter. »

En communiquant l'exactitude de ce fait d'identité à M. votre père, je vous prie de lui renouveler notre bonne amitié, et d'agréer vous-même, cher monsieur, notre fraternelle sympathie, votre toute dévouée.

Femme TANESSE.

Route du Var, Pareillon-Gasteau, Nice.

AL. DELANNE.

Phénomène de Bi-Corporéité

M. Ch. T. nous signale le cas de Bi-corporéité qu'a présenté son enfant qui s'est rendu visible à Vouziers, étant à Paris depuis la veille.

Voici son récit :

Le 1er septembre, ma femme et le plus jeune de mes enfants, âgé de sept ans, quittaient Vouziers, se rendant à Paris chez mon frère, 22, rue Custine Ils accompagnaient ma sœur et ses enfants, qui venaient de jouir durant le mois d'août des charmes de notre vie paisible de province. Le lendemain, ma femme alla voir mon frère avec sa belle-sœur qui prit congé d'elle et du petit garçon, mais non sans peine en présence du grand chagrin de l'enfant qui avait été comblé de gâteries par sa tante, tant et si bien que l'on ne put, paraît-il, réprimer une vive douleur qui fut témoignée par une violente colère qui dura jusqu'à son coucher. Il convient de dire que j'obtins ce récit de ma femme avant de lui faire part du phénomène curieux que constata, à Vouziers, un de nos voisins qui a pour coutume de manifester beaucoup de sympathie à nos enfants. La nuit fut calme et l'enfant dormit profondément jusqu'au lendemain matin 3 septembre, ne s'éveillant que vers 9 heures. C'est ce même jour, à 7 heures 3/4 du matin, que mon ami, M. Fontenelle, chirurgien-dentiste à Vouziers, recevait la visite de notre voisin M. Yorel, commerçant, lequel, en entrant précipitamment, lui demanda s'il n'était pas arrivé quelque fâcheuse nouvelle à M. Ch. T (je loge dans la même maison que M. Fontenelle).

Nous ayant, en effet, vu conduire ma famille à la gare le 1er septembre, et sachant fort bien que ma femme et mon enfant partaient pour un mois, il ne s'expliquait pas le retour subit de notre petit garçon qu'il venait de voir dans son magasin.

L'apparition ne fait pas l'ombre d'un doute pour M. Yorel qui affirme ne pas avoir été l'objet d'une hallucination, en plein mouvement de la rue et l'esprit absolument calme.

M. Yorel nous raconte alors qu'il était occupé à classer des articles de chasse dans la vitrine de son magasin, quand se retournant soudain et machinalement à gauche, il vit distinctement notre petit garçon habillé de son costume des dimanches, qui le regardait avec son petit air fûté. Puis M. Yorel se tourna vers ses objets d'étalage en disant : Tu n'es donc pas parti avec ta mère, bébé, c'est ainsi qu'il avait coutume de l'appeler.

Ne recevant pas de réponse, il se retourna encore ; l'enfant avait

disparu. Il sortit alors dans la rue ; mais ne vit rien. C'est sous cette impression qu'il arriva dans l'atelier de M. Fontenelle pour savoir si l'enfant était de retour.

En apprenant le contraire, il dit à M. Fontenelle de prévenir M. T..., en cas de malheur, de ce qu'il venait de voir. Nul moyen de douter de la véracité de notre voisin, encore sous l'empire d'une profonde émotion.

Ajoutons que M. Yorel est de la plus profonde incrédulité pour tout ce qui touche aux phénomènes spirites.

Ayant été initié au spiritisme, c'est-à-dire à la science sacrée, comme l'appelle le commandant Tégrad qui le premier nous a prêté la revue scientifique du spiritisme, nous lui avons de suite fait part du phénomène.

Le commandant nous a dit que le cas n'était pas nouveau ; qu'il arrivait souvent au moment de la mort d'une personne ; que la colère de l'enfant avait produit son dégagement ; et qu'enfin l'histoire des saints présentait des exemples semblables : tels les dédoublements de saint Antoine de Padoue et saint Alphonse de Liguori.

Ont signé : Robert Fontenelle, Yorel, Flore Fontenelle, Me Buffet, G. Fontenelle, Commandant Tegrad, Ch. T.

Quest-ce que la Vie?

Bordeaux, le 4 septembre 1898.

Cher monsieur le Curé et vénéré ami,

. . . .

Si je savais écrire comme vous et si j'étais comme vous un vrai poete, — car toutes vos lettres, quoique non rimées, respirent la poésie, — je vous dirais, dans cette langue des dieux, que j'aime votre âme tout aussi ardemment que vous dites aimer la mienne, et j'ajoute que, soir et matin, et souvent dans la journée, je prie Dieu pour qu'il donne la santé à mes parents, mes amis et connaissances, et, dans cette nomenclature mentale d'amis, vous tenez une des meilleures places, croyez-le bien.

« Mon Dieu, vous écriez-vous, ainsi est faite l'ombre de vie que nous « passons en ce monde. La réalité est plus haute. La vraie vie est après « notre mort. Nous sommes sous le tunnel ; au sortir, ce sera la « lumière, la joie indicible, le repos du cœur à cœur avec l'amour infini. « On n'y arrive pas sans peines et sans luttes. Et qu'importe ? nous laissons « bien croître toute l'année des épines dans nos jardins pour recueillir « quelques roses en Juin et Juillet... »

Oh ! comme cela est bien dit ! Quelle douce et divine poésie !...

Je vous assure, cher et vénéré ami, que, sur ce point, nous sommes absolument d'accord. La mort, c'est la délivrance de l'âme, c'est l'oiseau sorti de sa cage, c'est le prisonnier libre, c'est le réveil après un bon ou mauvais rêve... Et ce que nous appelons la mort, c'est non pas la naissance, mais la *renaissance* de l'âme ; c'est-à-dire son retour à la liberté dans l'immensité des mondes, mondes habités comme le nôtre, éclairés par des soleils comme le nôtre, et où passeront éternellement les âmes pour se perfectionner, sans pour cela, selon moi, jamais arriver à la perfection ; car la perfection ne doit, ne peut se trouver qu'en Dieu.

Je suis convaincu, cher et vénéré ami, que, jusque-là, nous sommes à peu près d'accord. Mais, où nous cessons de l'être, — et c'est ce qui me brise le cœur — c'est dans la question des peines et des récompenses que Dieu infligerait ou accorderait aux âmes, et qui seraient calculées d'après le bien ou le mal que chacune aurait pu faire dans une *unique* existence qui, pour les unes se traduirait par cinquante, soixante ou cent ans, et pour les autres, par quelques années, quelques jours, quelques minutes, quelques secondes.

Non, cela n'est pas possible !... Le Dieu que ma conscience me fait est bien plus grand que cela ; si grand, si grand que l'homme, malgré toute sa science, ne peut que le pressentir, et que l'idée qu'il en a pourrait être comparée à celle que se fait de Paris un pauvre diable qui n'a jamais vu que son village.

Encore une réflexion, et j'ai fini.

Je compare l'existence d'une âme, c'est-à-dire son emprisonnement dans un corps humain, — cet emprisonnement aurait-il duré cent ans, — à un de ces bons ou mauvais rêves que chacun de nous a pu faire dans sa vie terrestre.

Quand nous nous réveillons, nous disons ou pensons : Quel bon rêve j'ai fait ! ou bien : Quel mauvais rêve m'a poursuivi toute la nuit !...

Eh bien, ce que nous appelons la mort doit, j'en ai la plus entière certitude, être comparé au réveil de l'homme après un rêve.

Et l'âme, délivrée de ses entraves terrestres par ce que nous appelons la mort, doit s'écrier, elle aussi, en reprenant sa place au milieu des autres âmes qui peuplent l'immensité :

Quel rêve je viens de faire !...

. . . .

Veuillez agréer, cher et vénéré ami, l'hommage de ma respectueuse sympathie.

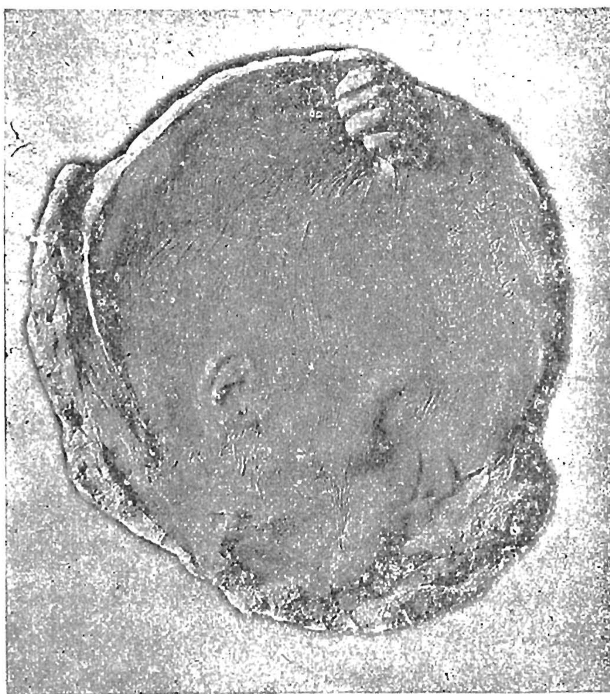
J. CONDAT.



Expériences faites à Florence
AVEC EUSAPIA PALADINO

(Suite)

Lorsque le laps de temps nécessaire fut écoulé, pendant un intervalle où la lampe fut allumée, nous nous empressâmes d'examiner le plâtre, en soulevant le disque convenablement solidifié. Nous dûmes le nettoyer d'un voile de terre qui de ci de là y était resté adhérent ; et alors, ainsi qu'il apparaît à quiconque regarde attentivement la figure ci-jointe, nous distinguâmes en bas-relief le profil de droite d'un visage humain très net dans quelques contours, avec les proéminences orbitales et zigomatiques bien marquées, la branche mandibulaire très distincte, et très bien dessinés le pavillon de l'oreille et la moitié inférieure de la pyramide nasale.



Photographie de l'empreinte

L'aire de ce partiel bas-relief s'affaissait brusquement sur la superficie plane du plâtre, de façon qu'aucune trace de la périphérie du crâne ne se voyait, la convexité temporale étant à peine indiquée. Cette impression, bien qu'étant principalement de parties osseuses et cartilagineuses, avait en soi aussi l'empreinte d'une certaine plasticité des tissus mous, bien qu'à la joue correspondît une dépression comme on l'observe dans les personnes extraordinairement émaciées. Il semble en outre que la convexité du globe oculaire se trouve indiquée.

Sur cette superficie reproduisant une forme humaine apparaissait une impression d'une trame de tissus, comme de la toile, dans laquelle on distinguait des signes de plis et de rides, surtout là où dans le bas-relief, au lieu d'une convexité, se trouvait une concavité, produite peut-être par défaut de consistance dans la substance qui avait pressé sur la terre glaise. De cette toile s'étendaient aussi quelques traces sur la superficie du plâtre où probablement s'était appuyée la partie de la tête qui n'avait pas laissé d'impression visible : et surtout la présence de cette toile dans cette aire adjacente se révélait en stries, à rayons et lisses, lesquelles servaient à indiquer un étirement et un glissement produit par la toile sur la terre glaise lorsque sur celle-ci s'enfonça la partie plus consistante du visage qui produisit cet affaissement. Il est même notable que cette irradiation de stries converge à l'enfoncement, duquel, comme nous l'avions déjà observé dans la terre glaise, émerge maintenant dans le plâtre le relief de la main. On dirait et même on peut certifier que l'empreinte du visage et celle de la main eurent lieu en même temps, ou au moins que l'une se produisit pendant que l'autre corps comprimant tenait la toile fixée. Il ne faut pas tenir compte de beaucoup d'autres stries qui doivent être attribuées à l'imperfection de la préparation de la terre.

Le relief de la main dans le plâtre est bien distinct, et on comprend qu'il a été produit par l'enfoncement d'une main droite, à poing fermé, et poussée comme un coin, la face palmaire en bas, dans la terre. Le soulèvement produit par l'action de la poussée oblique dans la terre a constitué dans le plâtre le vide dont le poing même est entouré dans sa partie dorsale. Sur cette partie dorsale du poing est restée, par compression, l'empreinte de la toile, pendant que la superficie des secondes phalanges est finement striée en sens longitudinal, parce qu'elle a exercé sur la terre un glissement dans lequel elle a entraîné avec elle la toile. Au contraire la fosse qui entoure le poing du côté du dos a dans la cavité l'impression fortement marquée de la toile, comme elle l'a aussi dans le voisinage immédiat de la superficie du plâtre. Il est clair que dans cette fosse la compression de la toile a été très forte, et puisqu'elle représente un soulèvement correspondant sur la terre, on doit inférer que la toile, même au moment de l'immersion de la main, était tenue très solidement étendue à la périphérie du disque de la terre, ou au moins dans le voisinage du point d'action, outre à la superficie où s'imprimait le visage, je crois, dans le même temps.

Nous fûmes d'abord impressionnés par l'étrangeté du profil et par la petitesse de la main, petitesse qui n'est pas démontrée dans la présente figure, parce que la photographie ayant été exécutée sur le plâtre afin de

mettre le visage au point, la main a dû nécessairement rester en dehors du point et par suite altérée dans ses proportions. Nous fûmes frappés également par la singularité de la forme des doigts dont l'index est étroit et prismatique, et le médium est extraordinairement mince en comparaison de l'annulaire, pendant que le pouce est caché dans le poing de façon à ne pouvoir être imité d'aucune manière.

Sur la superficie du plâtre, avant qu'il fût entièrement solidifié, les hommes présents gravèrent leur nom. J'y ai ajouté de ma main le nom de la ville et la date, et pendant quelque temps nous continuâmes nos observations et considérations sur le phénomène avant de reprendre la séance : observations et considérations sur lesquelles je me réservai de retourner à loisir, mes coopérateurs ayant eu la courtoisie de m'accorder spontanément la propriété du plâtre.

Je me mis ensuite à faire des recherches sur la nature des empreintes laissées sur la terre glaise, indépendamment de la conviction que j'avais acquise dans les séances précédentes et dans plusieurs phénomènes de cette même séance, sur l'intervention d'individualités médianimiques extrinsèques au médium et à nous. L'analyse du phénomène restait toujours une chose à traiter à part. Comme la certitude d'une telle causalité dépendait de l'analyse déjà faite de chaque phénomène, ainsi la saine critique de cette causalité portait à en rechercher la certitude dans l'analyse du phénomène particulier de l'empreinte. Puis il n'était pas dit que, étant admise la certitude de la causalité des autres ou de quelques autres phénomènes, on dût retenir également démontrée la causalité de celui-ci : et à ce sujet, après la preuve d'une mystification, la raison tout en ne niant pas la vérité déjà acquise, aurait pu et dû faire des restrictions sur la portée de cette vérité. Enfin il était du plus grand intérêt de pouvoir comprendre, dirais-je, le mécanisme par lequel ce phénomène avait été produit.

A plusieurs reprises et avec toutes les aises que me donnaient la mémoire fraîche des détails et le bas-relief que j'avais sous les yeux, je pus me livrer à l'examen le plus minutieux et aux plus sérieuses réflexions ; et, puisque des doutes de nature technique me restaient, je m'appuyai des conseils de plusieurs personnes que je crus capables d'un avis sérieux. J'ai tenu compte surtout des appréciations d'un jeune artiste déjà connu et plein de talent, M. Georges Kienerk, peintre et sculpteur de Florence. Il n'avait aucune idée de pareilles expériences, et était complètement étranger à ce genre d'études. Après lui avoir montré plusieurs fois le plâtre, je lui en donnai une grande photographie. Il la montra à d'autres sculpteurs, et tous ont été d'avis que, s'il est permis d'admettre la possibilité de

l'empreinte du visage comme œuvre d'un modèle identique, pour la façon de produire la main, cela devient tout à fait inexplicable.

Et avant tout, cette main n'est pas anatomiquement admissible : il faut la voir telle qu'elle est dans le plâtre, non dans la photographie et pour cela dans la figure ci-jointe par la raison déjà portée. Néanmoins, malgré les anomalies anatomiques, on ne peut nier que ce soit une main, ainsi pour le nombre et la disposition des doigts comme pour l'expression de l'ensemble qui correspond à cet organe quoique d'une conformation sui generis. En admettant même, après examen, qu'elle ne soit pas fermée absolument comme un poing, mais plutôt qu'elle soit disposée à un repliement forcé des secondes phalanges sur les premières, appuyant la pointe des quatre derniers doigts, ou de leurs troisièmes phalanges sur la paume en correspondance des articulations métacarpo-phalangiennes, on ne peut comprendre comment la figure qui en résulte puisse arriver, dans le sens de l'entière épaisseur, à une telle exiguïté. Mieux qu'une flexion exagérée des doigts sur eux-mêmes, il semble presque que ces doigts n'aient pas de limite dans la faculté de cette flexion : on dirait que les articulations correspondantes, telles qu'elles se trouvent dans le squelette humain, ne doivent pas y exister, et que tous les tissus possèdent la prérogative de s'écraser ensemble, de se compénétrer comme s'ils étaient en pâte. Et ceci, bien entendu, s'observe même en tenant compte de la petitesse de l'ensemble de la main, laquelle, à ce point de vue, représenterait à peine la dimension de la main d'un enfant de sept ou huit ans.

Il y a en outre d'autres détails encore plus embarrassants : l'index qui est normalement volumineux, comme le troisième et le quatrième doigt, se montre au contraire dans cette empreinte d'une finesse invraisemblable ; et plus invraisemblable est sa configuration prismatique par une forte et uniforme dépression à son côté extérieur. Egalement le troisième doigt ou médium est mince, trop mince, et semble presque écrasé entre l'index et l'annulaire. Ce dernier au contraire est très développé, très développé aussi le cinquième en comparaison du deuxième et du troisième ; au point que, suivant les dimensions des deux derniers doigts, la main pourrait être celle d'un adulte, pendant que pour les trois premiers elle donne l'idée, comme je l'ai dit, de la main d'un enfant. Pour cela, le jugement complexif est embarrassant. Et lorsqu'on observe le détail de la flexion qui apparaît dans le cinquième doigt plus que dans les autres, compénétration du doigt en lui-même ; et lorsqu'on veut donner une interprétation de la figure du pouce, sur la façon dont il est placé. et sur la manière avec laquelle sur lui, qui semble renfermé dans l'index, finit juste la dernière phalange de l'index, en sorte qu'on n'en voit plus de trace, il faut renoncer à la

prétention de se former un criterium persuasif sur cette empreinte, qui révèle une plasticité et un mécanisme très obscurs, et on prend volontiers la voie de la reproduction par l'expérience.

Justement. dans l'atelier de Monsieur Kienerk, sur la terre portée à plusieurs degrés de mollesse, nous avons essayé de nous mettre dans la condition de reproduire autant que possible l'empreinte de cette main. Nous nous sommes servis aussi d'une toile fine, et. afin qu'elle présentât plus de résistance, nous l'avons choisie en soie ; et, après l'avoir parfaitement tendue, nous avons imprimé sur elle, dans la terre, notre main, dans cette forme de flexion voulue. Mais jamais nous n'avons pu obtenir un enfoncement aussi net et précis, de façon à produire une figure à lignes définies et avec le soulèvement correspondant de la terre du côté contre lequel s'est opérée la poussée. La terre bien que molle est toujours compacte ; pour cela, à la prérogative d'être facilement manipulée et travaillée, elle ne joint pas celle de se laisser pénétrer nettement par un corps, en se soulevant du côté opposé à celui sur lequel s'exerce le mécanisme ; elle peut se laisser pénétrer, mais en se dilatant uniformément afin de donner place au corps par lequel elle est pénétrée. En comprimant le poing avec force, même très fortement, on obtient une cavité correspondante ; mais le déplacement de la terre s'opère également dans tous les sens, et cette cavité présente et conserve l'ampleur des dimensions ouvertes dans tout le passage créé par la main pour s'interner. De sorte que, si l'empreinte reste exacte là où la main se termine et uniquement par cette partie extrême qui ne subit pas de modifications par la successive pénétration d'une partie de main dissemblable, sur le parcours creusé par la main, il reste une cavité plus ample qui conserve l'empreinte de son glissement ; et, dans cette forme et dans cette trace, se reproduit l'effet d'une action déformée, même difforme, non l'empreinte d'une forme anatomique. Ajoutons en outre que, quelle qu'ait été la manière tentée et pratiquée par notre main, jamais nous n'avons pu obtenir rien de semblable à ce qui concerne l'anomalie proportionnelle des doigts et leur flexion exagérée, leur forme et leur position.

Nous n'avons pu obtenir de meilleurs résultats en essayant d'expérimenter avec une main rigide. Même avec ce moyen, essayant aussi d'introduire une main de plâtre dans la terre à travers l'étoffe, avec un ou plusieurs coups de marteau, nous n'avons pu obtenir une empreinte nette, comme n'a pu donner une empreinte nette l'introduction de cette main dans toutes nos tentatives de poussée graduelle. Le trajet parcouru dans la poussée a laissé une empreinte qui ne correspondait nullement à une forme anatomique, même fût-elle anormale, celle-ci se limitant à appa-

raitre seulement dans cette extrême superficie sur laquelle l'extrémité de la main s'est appuyée. C'est-à-dire que, même ainsi, nous n'obtenions jamais rien même de semblable à l'empreinte médianimique ; et cela, en y pensant avec sérénité, est bien naturel, parce que dans la terre un corps qui pénètre en elle y laisse une trace de lui-même de façon que les parties survenantes, si elles sont d'une importance moindre que les précédentes, trouvent déjà un espace vide dans lequel elles ne peuvent laisser leur empreinte précise; et vice-versâ les parties suivantes qui surviennent, si elles sont d'une plus grande dimension, altèrent par leur passage les empreintes que les parties précédentes pouvaient y avoir laissées. Et tout cela signifie en peu de mots une chose très juste et facile à comprendre : c'est-à-dire que dans la terre, comme dans tout autre milieu solide plus ou moins pénétrable, on peut avoir une empreinte précise d'un corps qui s'y introduit, si ce corps est représenté par une figure cylindrique, ou polyédrique à faces latérales parallèles, ou bien conique, pyramidale, prismatique, pourvu qu'il soit introduit par le côté de la moindre dimension. Il est vrai que la main qui se voit dans le plateau médianique se présente précisément dans l'attitude qui la rapproche le plus de la figure d'un coin ou bien d'un prisme, si bien qu'on dirait que celui qui l'a produite s'est conformé pour plus de facilité à une telle exigence mécanique ; mais il est vrai aussi, qu'en aucune façon, cette main très étrange n'est pour nous reproduisible même d'une manière approchante.

Je répète encore une fois que cette main est la droite ; que la main droite de la Paladino était justement tenue par moi, et que l'action de l'enfoncement fut opérée en sens opposé à celui sur lequel aurait pu agir la Paladino, si par hasard pour un instant, chose qui n'arriva pas, elle eût pu délivrer sa main. Et si, comme l'observera peut-être quelque malin, il y avait dans la pièce une petite fille aux petites mains et d'autres personnes, admettant même que quelqu'un voulût nous tromper, il fallait que, la Paladino étant ce quelqu'un ou la fillette ou quelqu'autre, sût faire, si près de moi, à portée de mon attention, et dans l'obscurité, une chose qui pour moi et pour un artiste insigne et expérimenté a été impossible, avec l'aide de matériaux divers et appropriés, et après de nombreuses tentatives et de mûres réflexions.

Et le profil du visage ? Si on veut l'admettre comme l'impression directe d'un visage humain, on rencontre d'insurmontables difficultés confirmées par l'expérience pour sa reproduction. Avant tout, avec la densité que présentait la terre, densité normale, telle qu'elle est adoptée par les sculpteurs et qui doit se prêter à former des statues avec la consistance voulue dans la masse et dans les détails, on ne peut admettre la

possibilité d'une impression de visage humain, ni de face, ni de profil, ni de raccourci, ni d'aucune autre manière. Nous aurons toujours un écrasement et par suite une déformation non seulement des parties molles, mais encore des parties cartilagineuses, telles que l'oreille et le nez, et dans le profil nous ne pourrions avoir trace des parties déplaçables, comme par exemple le nez ; et bien moins pourrions-nous en avoir des lèvres. Au contraire, en observant bien cette figure, on devine même le bord des paupières, et il y a trace de la convexité du bulbe oculaire : chose qui, dans la supposition dont il est question, touche absolument les limites de l'invraisemblable.

Et l'invraisemblable devient absurde après une simple réflexion d'ordre purement technique. Admettons pour un instant qu'un visage humain, muni d'un voile interposé pour ne pas se salir, soit comprimé sur une terre de mollesse suffisante pour recevoir cette impression. Ne relevons pas que la terre, capable de recevoir une pareille impression, ne serait pas également capable de la conserver, à cause de la trop grande mollesse, et ne relevons pas non plus que la terre employée par nous dans cette séance n'était pas dans de telles conditions. Il est clair que, de toute façon, l'impression d'une moitié de visage humain en profil, capable de reproduire trois points extrêmes tels que l'oreille, le triangle nasal et la mandibule, devrait constituer non un bas, mais un haut relief, qui aurait, au moins, de profondeur dans la terre et de saillie dans le plâtre, l'épaisseur de la moitié du crâne et de la face ; ce qui n'est pas dans notre cas, puisque au contraire nous avons une figure de très petit relief.

On pourra supposer, comme je le supposai moi-même, un effet de rotation du visage sur le disque de terre, en admettant toujours dans celle-ci, comme condition arbitraire, une telle plasticité qu'elle fût susceptible d'être enfoncée par des parties semi-molles comme les cartilages de l'oreille et du nez, et par des parties molles comme les lèvres et capable de recevoir le détail des paupières et le globe oculaire. Mais ici, une réflexion d'ordre technique, indiscutable, nous porte hors de pareille conjecture. En roulant la moitié de la face sur de la terre suffisamment molle, on obtient les dimensions de l'empreinte faussées du tout. Le développement de la figure advient suivant la superficie courbe de rotation, c'est-à-dire extraordinairement allongée dans tous les sens où elle est roulée ; et cela peut nous donner une idée de la place occupée par un segment de sphère imprimé sur un corps mou, en comparaison de celle qui est occupée par la trace de ce segment de sphère, si on le fait rouler sur une superficie molle et plane avec une légère impression. Le visage de notre expérience, au contraire, est de grandeur naturelle

humaine et, ce qui intéresse davantage notre particulière réflexion, proportionné dans les dimensions de tous ses diamètres.

Il reste à considérer l'hypothèse de l'action furtive d'un modèle plastique capable de produire sur la terre l'impression observée par nous. Laissons encore une fois de côté la sûreté réciproque de mes compagnons et de moi-même sur l'admissibilité d'une tromperie quelconque; ne tenons pas compte de la condition demandée par l'agent occulte, que le bord du disque fût écrasé dans la moitié la plus voisine du médium : condition qui aurait été inutile pour quiconque eût voulu employer un modèle déjà formé ; et nous renonçons à insister sur la non présumable praticabilité d'une partie de l'opération dont désormais l'autre partie s'est montrée impraticable. Il est utile et intéressant de faire quelques observations spéciales sur cette hypothèse. Je dis observation et non expérience, car cette dernière aurait dû se produire non sur le mécanisme de compression de la partie osseuse et plastique, comme il advint pour la main, mais sur certaines particularités de l'étoffe, dont l'examen conduit à apprécier la partie étrange du phénomène ; car il est certain qu'avec un bas-relief identique, on produirait un enfoncement identique sur la terre, mais, je le répète, la difficulté réside dans la reproduction de l'impression de l'étoffe. Or, employer mon plâtre et devoir exercer sur lui une forte compression, constituait un péril pour son intégrité : s'en procurer un autre pour le substituer n'était pas très commode sous plusieurs rapports ; aussi m'en suis je dispensé. Mais je n'aurais pas agi de la sorte, si le raisonnement, basé sur la plus élémentaire expérience, n'avait pas présenté autant de simplicité et d'évidence qu'en aurait présenté une reproduction immédiate du fait.

Et nous éclaircirons la vérité. Imaginons que nous voulions avec notre plâtre, ou plutôt avec la partie relevée de son visage, produire une empreinte identique sur la terre de sculpteur : il est naturel que nous devrons étendre une toile sur la terre, afin qu'elle n'adhère pas au modèle, et qu'ainsi l'empreinte ne soit pas détériorée. Le modèle, tel qu'il pourrait être employé sur une matière imprimable qui ne fût ni humide ni d'adhésion facile, mais, sur la terre des sculpteurs, elle ne pourrait jamais s'employer sans l'interposition d'une étoffe qui empêcherait l'adhésion. Maintenant en faisant ainsi, l'empreinte recevra l'impression de deux toiles : de celle qui est imprimée sur le plâtre, et de l'autre vraie et réelle qui se trouvera interposée ; ainsi nous n'aurions pas la trame très nette d'une seule toile. Mais dans le cas présent, il est évident qu'il s'agit d'une seule toile ; pour cela on est obligé d'admettre que le modèle hypothétique qui aurait agi, pouvait être identique à notre plâtre, moins la pré

rogative d'avoir eu lui-même l'empreinte de la toile. Ceci se comprend parfaitement. Mais il n'est pas aussi facile de comprendre le mécanisme des plis relevés qui se trouvent à la zone et dans la région massetérique sous l'oreille. Ces plis, tels qu'ils sont, à canelures pleines, comme les nomme M. Kienerk, ne représentent nullement l'empreinte dans la terre produite par des plis existant dans l'étoffe imparfaitement étendue au moment de l'impression : la toile qui présenterait des plis et des rides, lorsqu'on y comprime dessus avec un corps solide contre un autre corps imprimable, mais consistant, se comporte de manière que les traces de ces plis restent, mais en forme comprimée, même écrasée, et pas du tout comme celle qui se voit dans notre figure. Si au contraire l'étoffe est bien tendue, il ne restera pas trace de plis d'aucune façon. Nous devons donc admettre que ces plis correspondront à des rides existant dans le modèle hypothétique ; mais nous devons admettre aussi que ce modèle aurait été fait par un sculpteur encore plus hypothétique.

Qu'aurait-il jamais prétendu de représenter ou de faire accroire ? Ce n'est pas le cas de supposer d'autre intention, si ce n'est celle de reproduire une trame de rides sur le visage. Mais, vice-versa, elles ne sont pas telles, ni par la position, ni par la disposition, ni par la forme. Elles ne le sont pas par la place qu'elles occupent : parce que celles de la région massetérique sont invraisemblables, et le sont d'autant plus lorsque quelqu'une d'elle envahit même le pavillon de l'oreille ; ajoutons que même celles qui environnent la courbe postérieure de la proéminence zigomatique sont également inadmissibles en face de toute loi anatomique. Elles ne le sont pas par leur disposition : car tous ces plis ont une direction, tantôt extravagante, tantôt apparemment systématique, mais toujours en complète contradiction avec l'anatomie et avec la physiologie musculaire dont dépendent toujours sur les téguments les effets d'une contraction habituelle ou permanente. Enfin elles ne le sont pas par la forme franche, indépendante, qu'elles affectent presque partout, et beaucoup moins par la forme cylindrique qu'elles affectent dans quelques traits sur la joue ; tandis que la ride ne se soulève pas aussi nette de la peau jusqu'à paraître se détacher d'elle, mais conserve une large base parmi les sillons qui lui donnent du relief. Egalement, dans la peinture et la sculpture qui ont traité en tout temps des figures ultramondaines, d'une manière fantaisiste, y compris les conceptions des modernes symbolistes sur cet argument, rien de pareil, que je sache, ne nous a été donné de voir D'où, en admettant même que la malignité humaine soit sans limites, et que celle de l'hypothétique sculpteur en représente un degré superlatif, il reste toujours une malice qui a quelque chose de prodigieux. Lorsque pour un tel

motif on laisse de côté toute loi plastique, et afin de donner un corps à une tromperie, on se dérobe au domaine infini de la nature sur laquelle tant de siècles d'art sont bien loin d'avoir trouvé la dernière impression ; lorsqu'on fait tout cela, ou on provoque le rire, ou l'on donne à penser. Si l'on fait rire, c'est fini ; mais lorsqu'on réussit à faire penser, notre méditation est grave et sérieuse, comme celui qui poursuit une explication vraisemblable dont nous avons besoin, et qui nous échappe.

Le mécanisme de l'empreinte de la main reste un mystère pour nos facultés possibles. Celui de l'empreinte du visage reste telle par sa propre nature ; ensuite parce qu'il nous cache la manière et le motif d'une mystification présumée, à laquelle ôtent toute valeur les conditions de sûreté de l'expérience et les difficultés intrinsèques insurmontables analysées par nous ; et enfin parce qu'il est relié à l'autre fait inexplicable par un lien de contemporanéité qui se renoue à l'autre lien de l'identicité de la cause. Donc, ce phénomène de l'empreinte médianique, pris en lui-même, surpasse tout pouvoir humain ; et tandis qu'il en acquiert plus de force et de valeur, il donne plus de force et de valeur à l'éloquente signification de tant d'autres phénomènes non décrits ici, pour lesquels il est nécessaire d'admettre l'intervention de forces intelligentes et occultes, extrinsèques au médium et à nous.

Dr PAOLO VISANI SCOZZI.

LES FAITS

MONSIEUR DELANNE,

Directeur de la *Revue scientifique et morale du Spiritisme*.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous adresser la relation des faits qui me sont personnels et dont je vous ai entretenu hier brièvement. Bien que se résumant en somme en des communications par la table, je les crois de nature à intéresser vos lecteurs :

1° parce que les communications ont été entourées de circonstances qui les font sortir de la banalité ordinaire,

2° parce qu'elles, répondent bien à la pensée intime de beaucoup de catholiques, qui n'osent se livrer au spiritisme dans la crainte de se trouver en rapport avec les puissances infernales, plus ou moins habilement dissimulées sous les dehors de personnes que nous avons connues sur la terre,

3° parce qu'elles ont été obtenues dans un petit cercle de famille, par des personnes presque étrangères au spiritisme, n'ayant par conséquent rien de commun avec des professionnels, ni aucune analogie avec les réunions publiques et nombreuses, où l'on peut craindre la supercherie, les compères et le désordre des opinions divergentes qui entraînent le manque d'homogénéité dans les communications ; dans des conditions, en un mot, que je peux garantir parfaitement sincères et authentiques.

J'attribue d'ailleurs la netteté parfaite avec laquelle les phrases ont été dictées de la première à la dernière lettre, sans une hésitation, sans une erreur, à ce que les assistants étaient peu nombreux, tous bien recueillis et unis dans les mêmes sentiments d'affection et de recherche de la vérité.

Je vous autorise à publier ce récit s'il vous intéresse, mais en remplaçant les noms propres par une initiale. Vous pouvez aussi le résumer comme vous le jugerez utile. Je reste à la disposition des personnes à qui vous donnerez mon nom et mon adresse, si elles sont sérieuses et honorables et si elles cherchent à s'éclairer pour leur instruction personnelle.

Il est utile de savoir avant tout que ma fille aînée, S..., âgée de 19 ans, après avoir été à son insu l'objet de diverses manifestations, telles que bruits de pas, visions, déplacements d'objets, a découvert, en cherchant à approfondir ces faits, qu'elle était médium et que l'Esprit qui occasionnait ces phénomènes, toujours le même, se déclarait être un très bon Esprit, chargé de la mission spéciale de la protéger sur terre, son ange gardien, suivant la théorie d'Allan Kardec.

Craignant d'avoir affaire à un Esprit obsesseur, je me suis enquis, par divers moyens, de son identité, et comme la vraie personnalité de ce genre d'Esprits qui refusent de faire connaître leur nom autrement que par le rôle qu'ils disent jouer dans la vie est difficile à établir, je surveille depuis quatre mois attentivement tous ses actes et toutes ses paroles. Jusqu'à présent, je reconnais avoir affaire à un être essentiellement bon, d'une très haute moralité et d'une très grande religiosité, et ne cherchant à abuser en aucune façon du pouvoir qu'il a de se communiquer à nous et d'inquiéter sa protégée, à laquelle il évite les moindres émotions, avec une sollicitude maternelle, et à qui il ne permet le spiritisme que dans des conditions de temps très espacées et très limitées.

Dimanche dernier, 18 septembre, ma femme étant à la campagne avec ses deux filles, chez sa sœur qui a également deux enfants, (une jeune fille de 20 ans et un garçon de 18), la conversation tomba sur le spiritisme et sa preuve expérimentale. On se mit à la table, et au bout de peu d'ins-

tants, l'Esprit protecteur annonçait sa présence par des paroles affectueuses destinées à rassurer tout le monde La conversation qui suivit est trop longue pour que j'en donne autre chose que les grandes lignes ; d'ailleurs les questions et les réponses étaient d'ordre tout à fait intime. On demanda à l'Esprit, d'une façon générale, des conseils sur la conduite à tenir vis à vis de chacun. Il expliqua d'une manière très juste et très sensée, à la mère, la façon dont elle devait élever ses enfants ; aux enfants, la nécessité d'éviter tous les pièges dans lesquels on est exposé à tomber à cet âge. Le jeune homme manifestant une certaine légèreté de caractère, il lui fut enjoint de prier pour son père défunt dans des termes tellement émouvants, qu'une véritable révolution s'est opérée dans ses croyances. La table, qui opérait par coups frappés avec une rapidité de télégraphiste, eut à prononcer quatre fois le mot Dieu et une fois le mot Très-Haut ; dans ces circonstances, elle se levait presque verticalement et détachait les lettres avec une lenteur solennelle. Ma fille aînée ayant dit à l'Esprit qu'on ne pouvait l'aimer, comme il le demandait, sans savoir à qui on avait affaire, il lui fut répondu : *Dieu aime également tous ses enfants, mais ils sont ingrats et ils ne savent pas reconnaître la bonté du Très-Haut.* Sa cousine, liant inconsidérément la question et la réponse, en vint à cette pensée assez singulière qu'elle conversait avec Jésus-Christ, et voulut le demander. Mais aux premières paroles de cette question, elle fut soudain *frappée de paralysie* de la langne et de la mâchoire inférieure et cette paralysie ne cessa qu'avec la fin de la séance.

Le lendemain, 19 septembre, une partie de campagne avait été décidée dans la journée, entre les mêmes personnes. Un incident singulier y prend place. Au cours de la promenade, il y eut à traverser un ruisseau assez large et assez profond. Pour aider les dames à le traverser, on avait disposé des pierres au milieu du courant. Tout le monde passa aisément, mais la cousine glissa sur la pierre et tomba à l'eau, S..., qui venait après, tourna le pied sur la même pierre et eut le même sort d'une façon plus complète Elles sortirent de là ruisselantes, mais quand, sur le bord même du ruisseau, on voulut se mettre en devoir de les essuyer, on s'aperçut avec étonnement que la cousine était trempée et gelée, ce qui était naturel, mais que S .., était entièrement sèche et réchauffée.

Le soir, on se remit à la table et l'une des premières phrases dictées par l'Esprit fut celle-ci : *Ma bien-aimée a été imprudente aujourd'hui, elle a eu tort ; sans une intervention spéciale elle serait en ce moment malade.* Le mot malade fut fortement souligné. Puis il ajouta : *Un mauvais esprit était parvenu à se glisser parmi vous, mais je l'ai puni.* Il adressa aussi des félicitations au jeune garçon qui, depuis la veille, avait beaucoup prié pour

son père, et comme la mère pleurait en entendant ces paroles d'encouragement, il lui dit : *Ne pleurez pas, bien au contraire vous devez grandement vous réjouir.* Il recommanda ensuite la pratique des vertus suivantes : *la charité, la foi, l'abnégation et le sacrifice,* et ajouta de bien se garder de l'*amour des richesses,* de la *jalousie,* de la *haine du prochain* et surtout d'*abréger sa vie par un moyen quelconque.* Puis il se chargea, sur la demande de la mère, d'aller faire une enquête auprès de tous les amis et de toutes les amies de ses enfants. Chacune de ses enquêtes paraît avoir été très sérieusement faite. Il restait absent jusqu'à un quart d'heure, et pendant ce temps la table tournait sans cesse sur un seul pied, comme l'aiguille d'une boussole affolée. On lui demanda s'il ne voudrait pas protéger la cousine comme il protégeait S..., Il resta encore absent quelques minutes et revint en disant : *Désolé, Dieu ne le permet pas, ma mission serait compromise.* Enfin il termina en dictant une assez longue prière d'une beauté d'idées et d'expressions absolument admirables. Ici se place un nouvel incident.

La querelle entre le protecteur et la protégée se renouvela, cette dernière disant que malgré tout, elle ne pouvait accorder sa confiance à un être qu'elle n'avait jamais vu. Ces paroles étaient à peine prononcées que ma femme sentit, suivant son expression, que toute sa vie sortait de sa poitrine avec un sentiment d'angoisse profond. Elle eut la sensation bien nette de la mort prochaine et tomba dans cet état que les spirites nomment *la transe* et qui précède les matérialisations. La clarté était grande dans la pièce. Ma femme paraissait à l'agonie. Tout le monde s'effraya et s'empressa d'apporter ses soins. S..., au contraire, se dressa subitement, cloua tout le monde sur place par le commandement impérieux : *Que personne ne bouge,* qui *ne put* être enfreint par personne. Peu après, elle commanda : *Priez.* Et comme tout le monde était en prières, elle magnétisa largement, et par des procédés très variés, sa mère étendue dans l'état de mort apparente. Je rappelle que cette jeune personne est absolument ignorante des pratiques du magnétisme. Elle ranima cependant sa mère, et aujourd'hui il ne lui reste de cette séance émouvante que de la faiblesse et un souvenir ineffaçable.

Recevez, Monsieur, l'expression de mes sentiments très distingués.

G. B...

P. S. — Vous pourriez faire remarquer aux détracteurs du spiritisme que le résultat immédiat des faits que je viens de narrer a été le retour à la religion de douze personnes de mon entourage, jusqu'à ce jour indifférentes ou incrédules, et qui étaient destinées à la damnation, suivant la doctrine de l'Eglise.

PARTIE LITTÉRAIRE

Vers l'éternel Amour

Alors, dis-tu ? Mon rêve
Vers le RÉEL achève
Son éternel envol ?
De mon désir *immense*

Je touche l'espérance,
Loin des fanges du Sol
Dont j'ai suivi la route
Avec le poids du doute !...

Et, là-bas dans l'azur
J'emporterai ma lyre !...
Là-haut, je pourrai dire
Mon chant timide et pur !...

« Secouant ma poussière,
J'irai dans la lumière ;
Dans le **feu radieux !**.....

Eh bien, là-haut, mon FRÈRE,
Tu viendras dans ma sphère.
Et nos regards joyeux
Contempleront les Mondes
Disparus dans les Ondes,

Avec leurs dieux divers,
Dont l'éternel mensonge,
Etait l'horrible Songe
Etouffant l'Univers....

Allons, Destin, c'est l'heure :
Ouvre nous ta demeure
Sois la RÉDEMPTION !...

Ouvre ton Seuil de fêtes
Où la Voix des poètes,
Chante Amour ! Union !

H. DESMONTS.

A. S. M. le Czar Nicolas II

O Sire, vous étiez tout puissant ; votre main
Pouvait hâter le pas de l'heure fatidique,
Elle pouvait, du haut des clochers du Kremlin,
Du continent vieilli sonner le glas tragique.

Vos Cosaques lancés des bords du Pacifique,
Pouvaient incendier le monde jusqu'au Rhin ;
L'ours pouvait étouffer sous sa griffe d'airain
L'aigle allemand avec le lion britannique.

Mais vous avez maudit les triomphes sanglants ;
Et, pour sauver la terre en proie aux violents,
Fort, vous avez rêvé que la force fût juste.

En vous, nous saluons le défenseur auguste
Qui, du sol labouré par la guerre et le mal,
Fit jaillir le premier un socle à l'idéal.

PAX.

Nécrologie

Valentin Tournier, un des spirites les plus militants et les plus connus de la génération qui s'en va, est décédé à Tours le 15 septembre dernier, à l'âge de 77 ans.

Tous les spirites se trouvant dans cette ville à cette date, au nombre d'une centaine environ, malgré la chaleur accablante, ont tenu à suivre son convoi : sans les vacances, le nombre en eût été plus grand. Les obsèques étaient purement civiles et spirites. De grandes couronnes de fleurs naturelles, parmi lesquelles une de vaste dimension, portant l'inscription « A Valentin Tournier les spirites de Tours » ornait le char funèbre.

A la levée du corps, M. Léon Denis a lu la prière d'usage, puis, sur la tombe, il a prononcé un discours dont nous donnons ici un résumé succinct :

« Avant de rendre à la terre la dépouille mortelle de notre frère, nous avons un devoir à remplir. Nous voulons rendre hommage à la mémoire de celui qui fut un sage, un penseur, un écrivain estimé. Nous voulons rendre hommage à la mémoire d'un homme dont la vie fut consacrée à

l'étude des plus hauts problèmes de la vie sociale et de la destinée.

V. Tournier était originaire du département de l'Aude, dans lequel il a passé la plus grande partie de sa vie et où il a laissé de vives amitiés et de profonds souvenirs.

C'était un républicain sincère et militant, et pour cela, proscrit du deux Décembre, il dut s'exiler pendant dix ans en Italie. Revenu dans son pays natal, il devint journaliste. Il collabora longtemps et avec éclat à la *Frabrudo*, au *Boutenx*, etc. Souvent il fut désigné par l'estime, par la considération publique, pour occuper les situations politiques les plus en vue, mais sa modestie, sa simplicité lui firent toujours décliner toute candidature aux fonctions électives.

Enfin, après une alliance des plus honorables avec une grande famille spirite russe, la famille de Boltine, V. Tournier vint se fixer dans notre ville.

L'orateur énumère ensuite les services rendus par le défunt à la cause spirite, les ouvrages publiés, sa collaboration assidue aux journaux spirites, ses articles si remarqués. Il termine, suivant le vœu émis par Valentin Tournier et en son nom, par une profession de foi vibrante en faveur du spiritisme, dont les progrès s'accentuent chaque jour.

Notre frère avait fait imprimer sur la lettre de faire part la déclaration suivante qui affirme nettement, aux yeux du public, quelles étaient ses convictions :

DÉCLARATION

La famille et les amis du défunt, conformément à ses volontés, déclarent qne si VALENTIN TOURNIER a tenu à être inhumé civilement, sans le concours d'aucun prêtre, ce n'est pas comme une manifestation d'athéisme, mais parce qu'il puisait ses croyances dans sa conscience libre, éclairée, et dans les enseignements du spiritisme.

VALENTIN TOURNIER croit en Dieu, principe souverain et régulateur de la vie universelle. Il croit à la continuation de l'existence après la mort, aux vies successives que l'esprit parcourt comme autant de degrés pour s'élever vers l'éternelle lumière. Il croit au progrès infini, à la justice, à la solidarité des êtres, à la communication entre les vivants et les morts. C'est dans ces dispositions d'esprit qu il est entré dans la nouvelle vie.



OUVRAGES NOUVEAUX

POUR OU CONTRE LE SPIRITISME

RELATION DES FAITS POUR LA SOLUTION DE CE PROBLÈME DE PSYCHOLOGIE

Voici la dédicace :

A CESARE LOMBROSO

Puisque vous m'écrivez que vous admirez ces pages en les traitant de beau travail, je vous les dédie, souhaitant que vous continuiez à marcher dans cette voie nouvelle que vous tracez à vos disciples.

M. FALCOMER

Professeur titulaire de sciences juridiques
à l'Institut royal technique d'Alexandrie (Piémont)

A la première page, une citation de Herschell sur la nécessité d'écarter tout préjugé lorsqu'on examine directement un fait, et celle d'accepter loyalement les conséquences logiques qui en dérivent.

Puis ce fragment d'une lettre de Lombroso à l'auteur : « Je m'occuperai du Spiritisme le plus que je pourrai, mais à regret, puisque ma constatation de faits que le monde ne veut pas admettre pour véritables m'a amené tant d'ennuis et causé un grave préjudice professionnel. »

M. Falcomer commence par le récit de sa conversion au Spiritisme ; les premières séances auxquelles il assista eurent lieu en 1888, à Rome, chez la comtesse B. A cette époque, il était complètement athée et réfractaire à toute idée spiritualiste.

Il raconte que, le premier soir, prié de mettre les mains sur la table, ainsi que les autres personnes, il refusa de le faire, trouvant que c'était ridicule, et se tint en dehors du cercle ; quelques phénomènes physiques eurent lieu ce soir-là, puis des apports de fleurs qui lui semblèrent fanées : l'une d'elles qu'il crut être une fleur de grenadier, tomba sur ses mains dans l'obscurité, à la demande de l'un des assistants.

Malgré son incrédulité, il résolut d'examiner ce qu'il appelait le « jeu » du spiritisme et entreprit une série de séances en 1888, avec la comtesse B. comme médium écrivain et sujette à un état somnambulique plus ou moins profond, naturel ou provoqué, mais jamais par lui ou l'un des assistants aux réunions : dans la première série de séances, les manifestations furent écrites ; dans les autres, il y eut en plus des manifestations verbales et phoniques. Mais ce qui parut à l'auteur plus convaincant que l'écriture, c'était la révélation immédiate de ses pensées les plus secrètes ; l'individualité qui se manifestait montrant une intelligence supérieure à celle du médium, semblait posséder le don de sonder les plus intimes replis de la conscience de M. Falcomer, le laissant troublé par les allusions qu'elle faisait à des choses inconnues de toutes les personnes présentes ; il lui semblait se trouver devant un censeur occulte qui le moralisait dans un langage fraternel et amical.

A certaines demandes sur le périsprit ou la réincarnation, il lui fut répondu que Dieu ne permettait pas que les hommes fussent renseignés.

Ayant eu, sans la manifester, l'idée de tendre un piège à son interlocuteur invisible, il lui fut donné spontanément cet avis : « il faut être patient et sérieux, ne pas tromper : interroge ta conscience et tu verras que ce que tu fais est mal,

tromper ainsi ! si tu veux que nous t'assistions, sois franc et loyal, sinon nous ne nous verrons plus. »

L'auteur a remarqué une constante sollicitude de l'être invisible au sujet de la santé du médium en rapport à son état de somnambulisme, sollicitude manifestée à toutes les séances.

Plusieurs esprits différents se manifestèrent : le style des communications étant alors très différent. En général, il était de l'ordre le plus élevé, les avis donnés étant excellents, l'étude du monde des esprits étant recommandée : on annonçait à l'auteur sa conversion au spiritisme.

A la fin d'une séance, M. Falcomer se demandant mentalement si plusieurs esprits étaient présents, l'esprit Jean répondit immédiatement : « Nous sommes deux, lui et moi. — Jean ».

A la seizième séance, le même annonça que le médium mourrait bientôt, et de mort violente.

D'autres fois les messages ne contenaient que des expressions présomptueuses, des menaces de mort, mystifications évidentes.

Ces communications écrites ne furent jamais attribuées à la conscience de la comtesse R., mais à des intelligences disant avoir vécu.

Cependant, lors des manifestations somnambuliques, dans la même séance, on pouvait remarquer le passage de son individualité à elle dans celles d'une ou plusieurs individualités énigmatiques.

Le Dr Hoffmann, le chevalier Ungher et le chevalier de Angelis assistèrent à plusieurs séances.

Dans cet ouvrage, l'auteur passe sommairement en revue les phénomènes supranormaux, provoqués, physiques, intelligents, qui dépassent les limites de la psychologie matérialiste en vogue jusqu'à présent, et les place sur le terrain d'une science infiniment plus élevée, dans le domaine de l'éthique et en même temps, science expérimentale ou positive.

Il termine en disant que l'étude de ces faits l'a amené à résoudre *arffimativement* la question du problème de psychologie « pour ou contre le spiritisme ». Que ces pages viennent modestement à l'appui des recherches psychiques faites par des observateurs de grand savoir qui ont réussi à jeter une lumière considérable sur nos connaissances de l'homme et de la nature.

Il cite en dernier lieu un passage de l'œuvre de sir A. R. Wallace, le *Darwinisme* exposé de la théorie de la sélection naturelle etc., dans lequel il est dit que le but unique, la seule raison d'être du monde avec toutes ses complexités est le développement de l'esprit humain associé au corps humain, et où l'auteur affirme sa croyance dans l'univers invisible des esprits. Ce sont des travaux sérieux comme ceux-là qui font progresser notre doctrine et lui donnent toute sa valeur probative. Nous félicitons le professeur Falcomer pour son dévouement à nos idées et pour son œuvre qui se poursuit sans défaillances en dépit des railleries des incrédules et des anathèmes des religions. La vérité, grâce à ces courageux pionniers, finira par luire éclatante à tous les yeux.

Une ancienne Chiromancie

Divers lecteurs nous ayant demandé des renseignements au sujet de la *Chiromancie médicinale* de May, publiée il y a quelque temps, nous avons cru que la meilleure réponse à leur faire était de reproduire ici l'avant-propos :

La *Chiromancie médicinale* de Philippe May, de Franconie, est extrêmement

rare ; nous ne l'avons vue mentionnée dans aucun ouvrage bibliographique, ni citée dans aucun ouvrage de chiromancie ou de science occulte.

Ce n'est qu'à cause de cette extrême rareté que nous avons voulu la réimprimer ; nous ne nous sommes décidés à cette réimpression qu'après avoir inutilement recherché la *Chiromancie curieuse*, que le même auteur annonce souvent dans son livre, mais qu'il n'a sans doute jamais écrite.

Que vaut en librairie la *Chiromancie médicinale* ? Nul ne saurait le dire, par la bonne raison que jamais il n'en passe, ni dans les ventes, ni dans les catalogues des librairies. L'exemplaire que nous possédons dans notre Bibliothèque provenait de celle de notre grand-père maternel, *François de Vèze*, où il était depuis fort longtemps probablement; il est signé de Philippe May.

Qu'était cet auteur ? Un médecin peut-être, ce n'est guère probable cependant, car l'ouvrage ne paraît pas sortir du cerveau d'un homme de science. C'était sans doute un bon bourgeois allemand. Nous sommes obligés de nous livrer à des conjectures au sujet de May, parce qu'aucun ouvrage biographique n'en parle ; il devait être assez bien posé cependant, puisqu'il fréquentait, ou du moins connaissait suffisamment les Altesses Sérénissimes de Norvège pour avoir le droit de leur dédier son opuscule.

Philippe May devait être un ascendant ou un collatéral tout au moins de Antoine François May, médecin accoucheur assez renommé, né à Heidelberg en 1741 et mort dans la même ville en 1814. Celui-ci était-il un petit-fils ou un petit-neveu de notre Philippe May ? Nous l'ignorons ; nous savons seulement qu'il fit ses études à Heidelberg, qu'il fut reçu docteur en philosophie en 1752, licencié en médecine trois ans plus tard, enfin, reçu docteur en 1766. Il fut aussitôt nommé professeur à l'Ecole d'accouchement. Ce serait même François May, du moins à ce qu'il dit, qui le premier aurait préconisé l'accouchement artificiel, comme moyen de sauver la mère et l'enfant dans les cas difficiles. Ce même May aurait fondé de nombreux établissements, entre autres une maison destinée à former des garde-malades.

Arrivant à la *Chiromancie médicinale,* nous dirons qu'elle renferme des données fort curieuses, auxquelles il ne faudrait pas, cependant, ajouter une foi aveugle. Nous sommes même persuadés que cette chiromancie ne vaut pas, tant s'en faut, celles publiées de nos jours ; mais enfin le Livre n'en est pas moins curieux, et certains aperçus pourront être utiles à bien des chiromanciens modernes ; nous l'espérons en tout cas.

Cette chiromancie, du reste, est sans précédent, c'est pourquoi nous avons cru utile de la faire connaître, ce sera un document à consulter.

Le lecteur aussi y trouvera deux autres traités qui ne figuraient pas dans la première édition allemande de ce même ouvrage : un *Traité de la physionomie* et un *Traité des marques qui paraissent surles ongles des doigts.*

Enfin, nous donnons nous-mêmes une chiromancie très succinte, résumée d'après les meilleures et les plus récentes découvertes modernes.

Nous ne craignons pas d'affirmer que cette étude résume tout ce qu'il y a de mieux dans l'espèce, car nous nous sommes attachés à ne donner que les renseignements les plus certains sur cette science, laissant en dehors tout ce qui nous paraissait douteux.

Nous espérons donc que les personnes, aujourd'hui si nombreuses, qui étudient la science occulte, accueilleront avec quelque intérêt les quatre petits traités que contient cet opuscule, nous nous en flattons du moins. ERNEST BOSC.

Un mot sur Addha-Nari

Ou l'Occultisme dans l'Inde Antique, par Ernest Bosc.

Ce nouveau volume de l'auteur du Dictionnaire raisonné d'Architecture et des sciences et arts qui en dépendent est pour l'Inde antique, ce qu'a été l'*Isis dévoilée* du même auteur pour l'Egypte ancienne.

J'ai tenu, avant d'exprimer mon opinion sur cette œuvre de vulgarisation de M. Ernest Bosc, à relire l'*Isis dévoilée* que je n'avais parcouru qu'à la hâte au moment de sa publication, encore récente.

Ce n'est pas, en effet, par la lecture d'un seul ouvrage que l'on peut juger de l'esprit et de la valeur de l'auteur dont on veut connaître les qualités et les défauts.

D'un autre côté, j'avais si souvent entendu dire que l'auteur de tant de livres d'histoire, de politique et de science construisait ses œuvres à *coups de dictionnaires,* que, sans attacher une grande importance à tous ces dires, je tenais pourtant à en contrôler la nature par la lecture attentive des deux ouvrages précités.

Eh bien ! de cette lecture attentive, faite sans parti pris, il résulte, pour moi, qu'à part certaines exagérations, et une croyance peut-être un peu trop facile en la véracité et le savoir des auteurs dans lesquels M. Ernest Bosc a puisé ses documents, on doit reconnaître qu'il y a aussi bien dans *Addha-Nari* que dans l'*Isis dévoilée,* toutes les qualités appartenant aux vulgarisateurs de grande envolée.

Or, il n'est pas aussi facile, quoi qu'on en dise, de synthétiser en une forme claire, précise et parfois élégante, les travaux déjà considérables publiés par les Anglais particulièrement, sur toutes ces questions attrayantes qui, de près ou des loin, touchent aux choses occultes de l'antique terre des Pharaons, de ce monde si étrangement curieux, encore si mal connu dans son occultisme mystérieux et sur lequel l'Angleterre a posé ses griffes de léopard.

L'Egypte, l'Inde ! que de souvenirs, ou plutôt que de rêveries ces deux noms n'évoquent-ils pas dans notre esprit assoiffé de mystérieux, et de tout ce qui touche à l'au-delà des connaissances banales du pharisaïsme moderne !

L'auteur l'a excellemment dit dans son avant-propos : son intention n'est pas d'étudier à fond l'occultisme de l'Inde ; il se contente, en simple pionnier, d'ouvrir la voie à ceux qui viendront après lui, laissant à ces derniers le soin de continuer son œuvre de défrichement, en débarrassant le chemin qui conduit vers les hautes antiquités hindoues, des ronces et des broussailles qui pourraient encore l'obstruer.

Hâtons-nous de le constater, cette mission du vulgarisateur moderne, M. Ernest Bosc l'a remplie à la satisfaction des lecteurs curieux de toutes ces choses naguère si complètement inconnues.

Addha-Nari, dans son ensemble de 359 pages, est partagé en 3 parties :

La première traite de la littérature hindoue, de la linguistique, des œuvres Sanskrites et des écritures sacrées.

La deuxième est consacrée aux mythes, aux symboles et aux religions de l'Inde antique; quant à la troisième, elle traite de la doctrine ésotérique à travers les âges.

Au point de vue historique et critique, les deux premières parties l'emportent aisément sur la troisième, dans laquelle l'auteur fait intervenir trop facilement les assertions plus ou moins fondées des partisans du spiritisme et de l'occultisme modernes, deux choses sur lesquelles on disserte depuis de longs siècles, sans que la question ait fait un pas sensible en avant.

Ceci dit, je suis heureux de pouvoir recommander la lecture d'*Addha-Nari* et d'*Isis dévoilée* à toutes les personnes désireuses de connaître une partie de ce que l'antiquité indienne et égyptienne a pensé et professé sur la vie et sur tout ce qui se rattache à ses multiples manifestations. Occultistes, spirites, libres-penseurs et simples curieux trouveront dans cette lecture de quoi satisfaire amplement leur curiosité et leur désir de s'instruire.

Comme l'abeille, qui butine à droite et à gauche pour former ce tout, aussi agréable que salutaire qui s'appelle le *Miel,* M. Ernest Bosc a pris le pollen de mille lectures, souvent plus arides les unes que les autres, pour en former ces deux choses intéressantes, instructives et faciles à lire qui se nomment l'*Isis dévoilée* et *Addha-Nari*. Ajoutons qu'en rattachant la civilisation égyptienne et grecque à celle de l'Inde, il a suivi une voie autrement plus rationnelle et historique que celle parcourue par Philarète Chasles dans son livre sur l'Orient.

Au succès maintenant à couronner l'œuvre de notre savant et consciencieux confrère !

PAUL DE RÉGLA.

Revue de la Presse Italienne

Il Vessillo Spiritista (Août 1898)

Le capitaine Volpi continue le résumé du Congrès de Londres, et termine en exprimant la même opinion que M. Delanne, qu'il est nécessaire de penser maintenant à préparer le Congrès de Paris pour 1900.

Le même journal cite un article de la « Revelacion » d'Alicante par lequel l'auteur Lagaro Mascarell considère la guerre hispano-américaine comme une expiation de toutes les atrocités commises par les Espagnols sur les indigènes de Cuba lors de la découverte de l'Amérique, et termine en bénissant et acceptant les faits par lesquels la justice divine permet à l'Espagne de se racheter par l'expiation.

M. Filippo Abignente donne le récit d'expériences de photographies spirites faites à Pise en juin dernier, chez le comte et la comtesse Mainardi ; il dit que plusieurs de ces clichés lui paraissent bien plus remarquables que ceux publiés par le Dr Baraduc. Il ajoute ne pas attacher grande importance à l'interprétation des figures que l'on croit y voir, ne les trouvant pas suffisamment nettes, mais insiste sur ce point que dans l'obscurité absolue, l'appareil photographique braqué sur un groupe de quelques personnes faisant la chaîne médianimique autour d'une table, un grand nombre de plaques exposées ont été impressionnées, donnant des images plus ou moins lumineuses et variées, il insiste sur la nécessité d'opérer toujours dans l'obscurité absolue et trouve que lorsqu'on emploie le magnésium, si l'image obtenue n'est pas bien définie, elle peut n'être qu'un jeu de cette lumière.

Annali dello Spiritismo in Italia

Juillet 1898, donne la fin de l'étude sur le matérialisme scientifique par le Dr R. Taverni qui termine en disant que les lois connues de la matière brute ne suffisent pas pour expliquer celles de la matière organisée dans ses formes nombreuses et si merveilleusement compliquées, il faut bien admettre un principe

libre et supérieur qui les fixe et coordonne en harmonie avec les lois primordiales des forces physiques : un tel principe ne peut en aucune façon être matériel.

Rivista di studi psichici

Télégramme psychique transmis a Saratoff (Sibérie)

Au Directeur du *Rébus*, Saint-Pétersbourg.

Monsieur,

Notre famille se compose de ma mère, ma sœur, moi-même et un frère plus âgé qui, pour les exigences de son emploi, se trouve en voyage dans une des villes les plus éloignées de la Sibérie. Nous avions besoin de l'acte de baptême de ma sœur que nous n'avions pas réussi à trouver dans nos papiers de famille, et nous écrivîmes à mon frère pour lui demander s'il ne l'aurait pas mis dans un endroit que nous ignorions. Mais les jours se passèrent sans obtenir de réponse : nous envoyâmes un télégramme sans plus de succès. Pourtant le jour approchait où nous allions avoir besoin de présenter le document aux autorités ; un soir, nous nous assîmes autour de la table, affligés de ce manque de nouvelles du frère absent : dans notre petit cercle nous n'avons qu'un médium, excellent psychographe. Sa main commença à écrire rapidement diverses communications, puis tout d'un coup s'interrompit au milieu d'un mot, et au bout d'une minute, se remit à écrire, mais d'une manière hésitante et presque illisible, nous ne pouvions comprendre quelle était la signification de cette phrase, et nous demandâmes à l'esprit qui se manifestait de nous dire son nom. Le médium alors écrivit distinctement le nom de mon frère.

Une indicible émotion s'empara de nous à l'idée qu'il était mort, et que c'était l'explication de son absence de nouvelles, nous interrompîmes la séance, tant notre angoisse était grande, mais bientôt le médium reprit son crayon et écrivit avec sa vivacité habituelle cette phrase qu'on pouvait lire distinctement : « l'extrait se trouve dans une cachette de mon coffret ».

Aucun de nous n'avait eu l'idée de chercher dans ce meuble antique, et sitôt que nous l'eûmes ouvert, le papier se trouva au lieu indiqué.

Convaincus que notre frère était mort, et que sa communication venait de l'au-delà, nous levâmes la séance en pleurant.

Mais le jour suivant, nous reçûmes de lui le télégramme suivant : « l'extrait se trouve dans une cachette de mon coffret ».

Puis une lettre nous arriva disant qu'il n'avait pu répondre plus tôt, tout son temps étant pris par son service. Quinze jours après, il nous écrivit une lettre plus longue, racontant qu'un soir, celui de la fameuse séance, rentrant chez lui très fatigué et contrarié de n'avoir pu nous répondre, il avait chargé un domestique de nous expédier le télégramme mentionné plus haut; aussitôt au lit, il s'endormit profondément ; sa préoccupation de la veille continuant peu à peu dans son sommeil, il rêva qu'il venait personnellement nous donner la réponse désirée. Ce songe lui avait laissé une telle impression qu'il était convaincu que nous avions ce soir-là obtenu sa réponse.

M. Jaroslanzeff, Mme E. Jaroslanzeff,
M. Yaroslanzeff, K. Martynoff, S. Polatiloff.

Le même journal consacre quelques lignes à la mémoire de Giovanni Damiani, un spirite de la première heure, mort le 10 avril à Naples, à l'âge de 80 ans, président de la Société spirite de Naples ; il a toujours lutté avec ferveur et enthousiasme pour la défense et la propagation de la doctrine spirite.

Il Mondo secreto

est principalement consacré à la Magie, contient un article intéressant sur le phénomène des matérialisations et les conditions dans lesquelles il peut se produire.

Signor Porfirio dit que le triomphe du Spiritisme sera le triomphe de l'immortalité de l'âme et de l'existence de Dieu : que sa doctrine est tout expérimentale, qu'une expérience est la même à Paris, à Londres, à Berlin, à Rome, Philadelphie ou Melbourne, et y sera affirmée avec toute la rigueur scientifique. Il en sera du Spiritisme comme de la physique, la chimie, l'astronomie et toutes les sciences expérimentales pour lesquelles il n'y a pas d'opinions divergentes.



Revue de la Presse

EN LANGUE ESPAGNOLE



Revista Spirita de la Habana

Le rétablissement des communications a permis à la très importante *Revista Espiritista de la Habana* de nous parvenir de nouveau. Le numéro d'avril est consacré à une étude sur le *Livre des Morts* de l'antique Egypte. On y trouve ensuite une analyse détaillée, qui se continue dans les numéros suivants, du travail de William Crookes, que l'on ne reproduira jamais assez et qui est toujours d'actualité. Nous avons lu encore avec intérêt une étude sur Origène, qui nous montre les nombreux points de contact entre les plus libres penseurs de tous les siècles et les défenseurs de nos idées.

Le numéro de mai commence par un travail intitulé : *Où allons-nous ?* Il commence une série d'articles contenant la communication de l'esprit de Nicasio Unciti, sous le titre : *Histoire d'une Obsession,* par le médium parlant B. A., au cercle chrétien spirite de Lerida.

Dans le numéro de juin nous lisons la suite de l'analyse du travail de William Crookes, un article intitulé : *Le somnambule et le savant,* montrant une fois de plus combien ces derniers sont ingénieux pour trouver des raisons de ne pas croire ce qui peut troubler leur routine. L'esprit de Nicasio Unciti nous fait assister au développement de l'orgueil qui perd tant de médiums exceptionnellement doués.

Lumen

de Barcelone s'élève avec énergie contre les prêtres qui font de la Divinité le Dieu des batailles, du carnage, des rapines. Dans son article intitulé : le Spiritisme en sociologie, il préconise la solidarité de tous les membres de la société et déclare que tous ceux qui n'apportent pas leur concours au bien commun doivent être éliminés. Il traduit un des chapitres des mémoires de Mme d'Espérance inséré dans cette revue, avec les réflexions qui l'accompagnent. Il étudie sous le titre : *Psycho-Physique,* les lois de l'hérédité et rend compte du Congrès de Londres.

Dans le N° de septembre, il commence la traduction intégrale du mémoire :

Sur les vies successives qu'on a pu lire dans cette revue. Il continue son étude sur le spiritisme dans la sociologie et montre le rôle du périsprit comme idée directrice dans la constitution de l'être humain, à propos de la loi d'hérédité.

Union Espiritista

de Barcelone, sous le titre *Entre Amis,* montre que le Spiritisme donne la clef des phénomènes somnambuliques, dont nos savants ont encore tant de peine à admettre la réalité.

La Revelacion

d'Alicante juge avec beaucoup de sens la déplorable manie catholique de jeter l'anathème sur tout ce qui est nouveau et indépendant. Elle s'efforce de nous prémunir contre l'abus de certaines communications intuitives.

Constancia

de Buenos-Ayres consacre plusieurs articles à l'études des procédés employés actuellement par l'Eglise catholique pour combattre le spiritisme. Elle publie une étude sur le Gnosticisme, d'après le livre de Matter. M. Ovide Rebaudi étudie les rapports du Magnétisme animal avec la Médiumnité.

Revue de la presse Allemande

Die Ubersinnliche Welt

de septembre contient un nouvel article très détaillé sur l'*électroïd*, cette force, récemment découverte par un ingénieur polonais : M. Rychnowski.

Celui-ci a exposé lui-même, dans une revue de Cracovie, le « Zycie », les phénomènes produits par l'électroïd qu'il définit : « une énergie presque libre, divisée en particules extraordinairement fines de matière pondérable ».

Semblable à l'action d'un main invisible, cette force — obtenue à l'aide d'un appareil dont l'auteur garde le secret — disperse les molécules matérielles, les groupe en formes surprenantes, et suivant des lois qui, souvent, sont inconciliables avec nos conceptions actuelles et nos connaissances sur ce sujet ; elle éclaire les objets cachés par des corps imperméables à la lumière ordinaire ; actionne les corps placés dans son voisinage et leur imprime un mouvement de gravitation ; augmente ou détruit complètement l'énergie biologique suivant les conditions de son application... possède enfin un grand nombre de propriétés surprenantes.

M. Rychnowski identifie l'électroïd avec l'éther des physiciens. Il se représente le soleil comme producteur de cet agent qui, au contact de la terre, se transforme en lumière, chaleur, électricité, et se propage alors par des mouvements ondulatoires.

C'est la présence de l'électroïd dans l'atmosphère qui donne à celle-ci sa puissance rafraîchissante et vivifiante. Les rayons de cette force sont les *rayons de vie* dans l'entière signification du mot. Car l'absence de cet agent — que le soleil nous apporte — entraîne un ralentissement dans le processus de la vie, qui se traduit — chez les créatures animées par le sommeil, cette demi-mort. Les rayons électroïds, enfin, conservent l'image et comme l'empreinte des lieux, des objets qu'ils ont atteints ou traversés. C'est là, dit l'auteur, une des nombreuses déformations auxquelles ils sont soumis dans leur dispersion. — Et M. Rychnowski se demande si ce n'est pas à l'aide de ces propriétés particulières d'enregistreurs, que se pourraient expliquer les faits de double vue, d'hallucina-

tions, etc., « qui seraient produits dans l'âme humaine par l'action de ces mêmes rayons ».

La description des phénomènes auxquels l'électroïd donne lieu à la sortie de l'appareil est très intéressante ; il semble que l'on assiste à l'évocation, — en miniature — de la formation d'un système solaire. (1).

Le sixième numéro contient la seconde partie d'un discours de M. Max Rahn sur le *Spiritisme et ses adversaires*. L'auteur y combat l'opinion qui tend à faire du spiritisme une croyance anti-religieuse. « Les plus profondes assises de la religion, dit-il, reposent sur le culte des morts, et le spiritisme, en prouvant que les prétendus morts continuent à agir, qu'ils apparaissent, qu'ils ne sont donc pas complètement morts, ranime chez l'homme le sentiment religieux. A la vérité, bien loin d'être anti-religieux, il est au contraire un *ami* de la religion, car il traite du point capital commun à toutes les religions, à savoir : de la survivance.

Citant plus loin le professeur Brofferio : « La survie de l'âme est désormais prouvée... elle est aussi scientifique que l'était la découverte de Lavoisier, lorsqu'on ne voulait pas reconnaître que l'eau est composée d'hydrogène et d'oxygène, et cela quarante ans après la déclaration du grand chimiste... Ce n'est qu'une question de temps... la science n'est pas conservatrice au même degré que l'Église... On admettra que la survie de l'âme, tout en étant un dogme religieux, est susceptible d'expérimentation, et par là n'est nullement en opposition avec le positivisme, mais bien plutôt avec l'agnosticisme d'Huxley, « l'Ignorabimus » de du Bois Raymond ».

Un cas de télépathie d'un mourant est relaté dans le même numéro : Un père avait attendu vainement son fils au début des vacances ; le collégien n'avait envoyé aucun avis expliquant ce retard ; et, vers le soir, comme le père retournait à sa maison de campagne, il crut subitement apercevoir le jeune homme sur le marchepied de l'un des wagons. Surpris et heureux il accourt vers lui ; mais lorsqu'il arrive à la place où il l'avait vu, il se convainquit avoir été le jouet d'une illusion : le wagon était vide. Quelques moments après, comme il entrait dans la chambre préparée pour recevoir son fils, il est saisi d'effroi en voyant sur le sol le cadavre de ce dernier ; il se précipite et ses bras n'étreignent que le vide !

Certain désormais que ces visions sont un sinistre présage, le malheureux père télégraphie au directeur du lycée ; — la réponse annonça la mort du jeune homme — survenue dans le même temps — à peu près — où avait lieu le phénomène.

Les Psychische Studien

consacrent plusieurs articles à des récits touchant la sorcellerie — et continuent l'exposé intéressant de l'idée du surnaturel dans la littérature allemande.

Les Spiritualistiche Blatter

reproduisent l'article paru ici même de M. le docteur Dusart sur : Un grave écueil à signaler aux médiums débutants. — Les numéros d'août et de sep-

(1) Nous croyons, bon, toutefois, de faire toutes nos réserves sur ces théories, jusqu'à ce que M. Rychnowski ait fait connaître son appareil. Il nous paraît bien étrange que ce savant conserve le secret de sa découverte, si elle est bien telle qu'il l'annonce. N.-D.-L.-R.

tembre contiennent aussi une suite très intéressante de récits relatant les phénomènes de médiumnité obtenus par le moyen de Mme Lothe dans un cercle absolument peiné. — Pendant un séjour que ce médium fit chez le collaborateur de cette revue, les apports de fleurs et de fruits, les communications par l'écriture directe, les phénomènes d'incarnation — en un mot tous les genres de manifestations transcendantales se produisirent... Ce sont des bouquets entiers d'œillets entourés de feuillage, puis des roses, des fruits, tout frais encore de rosée. Un autre jour, un parent défunt se manifeste et apporte une petite amulette en forme de médaillon. — Puis, pendant une excursion dans la montagne, les phénomènes augmentent d'intensité ; un petit crayon et sa chaîne sont transportés de la maison à l'endroit où se trouvaient les promeneurs, c'est-à-dire à une distance d'environ quatre lieues.

L'auteur attribue la puissance particulière des manifestations à l'atmosphère pure et riche en ozone des bois de la Thuringe, et aussi à la parfaite harmonie fluidique et amicale créant au médium une ambiance magnétique propre à faciliter dans une très grande mesure la production des phénomènes.

THÉCLA.



Revue de la Presse

EN LANGUE FRANÇAISE



Le Journal

dans son numéro du 21 septembre dernier, sous la signature d'Alexandre Hepp, l'écrivain délicat et profond dont les articles substantiels sont si goûtés des lecteurs, prend prétexte d'une soi-disant statue à élever à Allan Kardec pour défendre l'initiateur et montrer la grandeur de son œuvre. Nous devons être particulièrement reconnaissant à cet écrivain d'avoir le courage si rare d'avouer ses convictions, et qui n'a pas craint de qualifier de sublime les livres de notre ami Léon Denis. Nous pouvons l'assurer que son public, déjà si nombreux, s'augmentera de tous les spirites qui savent soutenir de leur sympathie ceux qui se consacrent à la défense de leurs idées.

Le Gaulois

du 23 septembre, toujours au sujet de la statue, fait une étude sur le mouvement spirite qui, malgré le ton semi-gouailleur que l'on croit toujours bon de prendre dans la Presse pour toucher au spiritisme, rend justice au maître. « Ce qui a été comme la note humaine et l'excuse de cette propagande d'illuminé, c'est la source de charité dont elle prétendait s'inspirer. L'âme est immortelle, écrivait Allan, elle nous crée des devoirs que l'athéisme supprime. Hors la charité point de salut. En réalité, cet illuminé qui se réclamait de Moïse était la bonté même. Il n'aimait pas les plaisirs. Il vivait des plus simplement. Il était frugal. Il avait la main toujours ouverte. Il récoltait, mais il donnait. » Puissent tous ceux qui le critiquent avoir seulement quelques-unes de ces vertus !

La Fronde

le 24 septembre, publiait à son tour l'article suivant que nous reproduisons afin de montrer que l'impartialité commence à se faire jour, même dans la grande presse.

LE MONUMENT D'ALLAN KARDEC

Depuis quelques jours il n'est bruit dans le Landerneau spirite, que de la prétendue souscription ouverte, à seule fin d'élever un monument au grand prêtre ès spiritlsme, à Allan Kardec qui un des premiers s'occupa des phénomènes psychiques.

Nous avons voulu nous renseigner sur ce qu'il y avait de vrai dans cette nouvelle, et nous sommes allée frapper à la porte de M. Delanne, directeur de la revue scientifique et morale du spiritisme, vice-président de la fédération spirite française, et président du syndicat de la presse spiritualiste de France, un des bien placés, s'il en fut, pour satisfaire notre curiosité.

— Et le monument d'Allan Kardec, où en est-il, à quelle place l'érigera-t-on, quel en est le sculpteur ?

— Le monument d'Allan Kardec, mais c'est une abominable plaisanterie de journalistes à court de copie.

« D'ici peu nous allons célébrer le cinquantenaire du spiritisme, et un comité s'est formé pour donner tout l'éclat possible à cette solennité.

« Nous avons fait appel au concours de nos frères, voulant, dans une salle publique, en une ou plusieurs conférences, affirmer hautement notre existence, et fournir aux non initiés les preuves certaines, authentiques que nous possédons sur l'immortalité. Nous ne craignons pas la lumière, et nous saurons exposer au grand jour nos théories si logiques qui ont pour fondement l'inébranlable autorité des faits.

« Des cinquantenaires analogues ont du reste été célébrés en Amérique et en Angleterre, ils ont été remarquablement intéressants. Nous, nous désirons démontrer, par le témoignage des hommes de sciences qui se sont occupés de cette question, combien le spiritisme mérite d'être pris au sérieux.

« Les travaux des savants tels que William Crookes qui occupe en Angleterre un rang incontesté, Alfred Russel Wallace qui en même temps que Darwin, a formulé les lois de la sélection, et de tant d'autres qu'il serait trop long de vous énumérer, ont confirmé d'une façon absolue les principes d'Allan Kardec. »

Et M. Delanne me fait voir le spiritisme rayonnant peu à peu partout. En France 25 journaux traitent ces sujets, et l'on peut compter plus de 200 feuilles ou revues dans le monde entier.

— Vous savez du reste qu'Allan Kardec n'a pas été, comme on l'a écrit, le premier et seul père du spiritisme, il y a eu avant lui Cahagniet qui, en 1845, révélait l'avenir à ceux qui le lui demandaient, sans vouloir même accepter aucune rémunération que le seul plaisir d'être utile.

Puis M. Delanne, à mots rapides, me rappelle les révoltes, les incrédulités d'Allan Kardec se refusant à accepter tous les mystères des spirites, jusqu'au moment, où un ami, professeur, comme lui, Carloti, lui affirma la parfaite existence de certains phénomènes. Kardec visita un médium, obtint satisfaction en consultant le trépied antique, composa un groupe, et écrivit son fameux *Livre des esprits* qui se répandit dans le monde entier.

Je ne veux point vous narrer par le menu la très savante discussion dans laquelle

M. Delanne essaye de me démontrer la possibilité des manifestations extérieures des âmes des désincarnés, mais ce qui m'a paru surtout intéressant pour tout le monde, même pour ceux qui n'ajoutent aucune créance à ces énoncés de doctrine, c'est : le but que se proposent les spirites d'après M. Delanne.

« Nous ne voulons, dit-il, pas le miracle ni le surnaturel, mais nous croyons à l'âme immortelle, à la justice, et non au Dieu des religions tel qu'on nous le représente.

« Autrefois, si l'on eût imprimé que l'on obtiendrait au moyen de vibrations la transmission de la parole, on eût soulevé les épaules ; si l'on eût affirmé la possibilité de photographier à travers les corps, on eût crié à l'imposture.

« Et cependant, nous avons le téléphone et les rayons X... Pourquoi le spiritisme, que nous voulons représenter comme une science, mal définie encore, mais sur le point de devenir claire, ne serait-il pas pris au sérieux et étudié de près.

«Allan Kardec fait sourire certains sceptiques ; mais qui sait si dans un demain très proche, les règles du spiritisme ne seront pas étudiées et connues d'une façon sûre, et qui peut dire que les phénomènes qui nous embarrassent ne seront pas prouvés par A † B d'une façon irréfutable ?

« En 1900 nous aurons du reste un Congrès international dont nous attendons beaucoup. »

Nous quittons M. Delanne sur ces derniers mots, le remerciant de ses renseignements très cordiaux, et quelles que soient nos intimes convictions, nous devons reconnaître que M. Delanne est un homme fort érudit, qui, certainement, est loin de ressembler à ces baroques que l'on nous représente parfois comme étant à la tête du mouvement spirite. MARIE-LOUISE-NÉRON.

La Revue Scientifique

du 24 septembre résume un article de M[me] *Alice Glenesk* paru dans *Popular sciences news*, sur les conditions de nature à influer sur la durée de la vie humaine. Voici quelques-uns des points principaux de ce travail :

L'homme vit généralement plus longtemps sous les climats froids que sous les climats chauds ; les Finlandais, par exemple, restent longtemps jeunes et vivent très vieux ; leurs cheveux ne grisonnent et leurs articulations ne se raidissent que longtemps après l'époque moyenne. L'influence de la mer paraît favorable aussi bien pour les marins que pour les habitants des côtes.

D'après les meilleures autorités, la limite extrême de la vie humaine serait de 125 ans. Madame Glenesk signale pourtant une femme habitant le village d'Auberive-en-Royans (Isère) qui serait âgée de 127 ans ; cette femme, Marie Durand, a vécu sous onze gouvernements : Louis XV, Louis XVI, première République ; Consulat ; L'empire ; Louis XVIII ; Charles X ; Louis-Philippe ; deuxième République ; deuxième Empire ; troisième République. La durée de la vie est environ cinq fois le temps que mettent les organes (le cerveau excepté) à atteindre leur plein développement ; plus le développement est lent, plus la vie est longue.

Les Annales Psychiques

continuent la publication des remarquables études de M. F. W. H. Myers sur ce qu'il nomme la « Conscience Subliminale » et que nous connaissons mieux sous le nom d'inconscient. Il nous faudrait plus de place que celle dont nous pouvons disposer pour discuter les théories du savant Anglais, nous le ferons quand son étude sera terminée.

Le même numéro contient un compte-rendu analytique des expériences de M. Hodgson avec Mme Piper.

Nous avons là un des plus jolis spécimens de la façon dont certaines critiques en usent avec les expériences spirites. Remarquons que M. Hogdson était considéré comme un adversaire résolu des doctrines que nous professons. Il a démasqué Mme Blavatsky et prétendu qu'Eusapia Paladino trichait ; on devait donc compter qu'il ne passerait pas à l'ennemi. Mais voici que les faits le convainquent et qu'en honnête homme, il le dit. De là le ton piqué du critique, qui ne peut revenir de son étonnement. Aussi pour essayer d'expliquer les phénomènes, il a recours à toutes les mauvaises raisons qu'il peut trouver.

Si l'Esprit de Georges Pelham, qui est celui qui se manifeste, donne des preuves nombreuses et multiples qu'il se souvient de sa vie passée, le critique voudrait des discussions philosophiques qui seraient, selon lui, plus convaincantes. Si G. P. avait donné des communications de cette sorte, on aurait dit que c'étaient des banalités. On voit ici le parti-pris de contredire. Puis si l'esprit cite un fait qui soit inconnu des assistants, et cependant reconnu vrai, n'allez pas croire que c'est bien la preuve que cet esprit existe. C'est tout simplement l'esprit du médium qui « avec sa merveilleuse faculté de divination sait parfaitement ce qu'un expérimentateur demande d'elle. » Mais chose étrange ! Si Georges Pelham ne se souvient pas de certains détails de sa vie, parfaitement connus de l'interrogateur, ce médium dont la lucidité est sans égale, ne peut pas lire cette réponse dans le cerveau du consultant, alors que cela lui serait si facile, si elle avait la faculté que l'on prétend qu'elle possède.

Avec cette méthode, plus il y a de preuves et moins c'est probant ! Vraiment si c'est là de la critique scientifique, nous préférons notre pauvre bon sens d'ignorant qui nous interdit d'écrire de pareilles bourdes.

La Revue du monde Invisible

Sous le titre : *Aux frontières de l'invisible*, M. Méric étudie le corps dont l'âme se revêtirait pendant les apparitions. Suivant lui, et d'après des autorités scientifiques comme Dante et saint Thomas, cette enveloppe de l'âme est formée avec de l'air ambiant. Cette conception ne correspond guère à la réalité des faits, car la rapidité du déplacement des apparitions de vivants ou de morts, leur pouvoir de passer à travers la matière, prouve qu'elles ont une enveloppe impondérable, or l'air pèse, il est soumis par conséquent aux lois de la gravitation et ne saurait constituer ce corps spirituel. Puis l'air, sauf en très grande épaisseur (plusieurs kilomètres), est tout à fait invisible, comment donc l'esprit se ferait-il voir ? C'est très simple : « il condense de l'air ambiant dans une forme humaine. » Mais ici la réalité des choses s'éloigne encore davantage de l'hypothèse, car jamais, que nous sachions, on a vu d'esprit revêtir l'aspect d'un liquide, ce que serait l'air condensé, ni présenter cette déliquescence. Et dire que M. Méric trouve que l'expression de corps aérien est une IDÉE PRÉCISE !

M. Méric écrit aussi dans le même article : « Je n'admettrai jamais que tout aventurier ait le pouvoir de s'asseoir devant une table imprégnée de son fluide, de commander au ciel, au purgatoire, à l'enfer, de citer à sa barre les bienheureux, les réprouvés, les démons ; de les obliger à répondre à son gré et quand i lui plaît de recevoir des communications d'un Vincent de Paul, de César

de Napoléon, d'Alexandre et de tous ceux qu'il lui plaît d'invoquer. Cela n'est pas sérieux. »

En effet, et ce qui ne l'est pas davantage, c'est de faire dire aux Spirites ce qu'ils n'ont jamais dit. Bien loin d'enseigner que le premier venu peut obliger un Esprit, fut-ce celui de Grosjean, à venir se manifester, il est écrit dans tous nos livres qu'il est plus difficile, que vous feignez de le croire, M. Méric, d'entrer en rapport avec le monde invisible, car les âmes désincarnées sont libres de répondre à notre appel ou, de s'y refuser, et de plus, les communications dépendent de conditions physiques et psychiques dont nous ne sommes pas les maîtres :

1°. — PHYSIQUES. — Il faut, pour communiquer, un médium apte à produire la manifestation : écriture, voyance, incarnation, etc. et que ses conditions physiologiques soient favorables ce jour-là, aussi bien, d'ailleurs que les conditions physico-chimiques de milieu.

2°. — PSYCHIQUES. — Il faut que l'esprit évoqué soit sorti du trouble, qu'il ne soit pas réincarné, qu'il veuille se manifester et surtout qu'il sache le faire. Télégraphiez-vous sans connaître la manipulation et l'alphabet conventionnel de Morse ?

On conçoit que les lecteurs de cette Revue aient les idées les plus fausses sur notre doctrine, s'ils se bornent à en prendre connaissance dans les articles de M. Méric.

Le Progrès Spirite

dans l'analyse d'un précédent article de M. Méric, relève aussi les absurdités débitées par un missionnaire, qui constate que les Japonais étant Spirites doivent être les adorateurs du démon. Tout un peuple dévòt à Satan, ce n'est pas banal. Il est vrai que suivant la pure doctrine catholique, tout homme qui ne fait pas partie du giron de l'Eglise, est fatalement voué à l'esprit du mal. Ainsi les milliards d'hommes qui ont vécu sans connaître le Christ, aussi bien dans le passé qu'aujourd'hui, sont fatalement la proie de l'enfer, et le Dieu de miséricorde et de justice continuerait à créer des êtres qu'il sait d'avance voués à la damnation. C'est franchement faire trop injure au sens commun que de soutenir de pareilles inepties, qui seraient des blasphèmes, si ceux qui les propagent avaient réellement conscience de ce qu'ils prêchent. Mais où l'illogisme atteint son comble, c'est lorsque M. Méric reconnaît que les esprits enseignent l'amour du prochain, la pratique du bien, la responsabilité des actes, la nécessité du sacrifice et de la vertu, et qu'il conclut que c'est l'ange du mal qui tient ce langage. Après cela, il n'y a plus qu'à tirer l'échelle.

La Paix Universelle

Notre ami Bouvery traite dans ce journal de l'affaire Dreyfus. Nous avons le regret de n'être pas de son avis, car dans ces temps troublés, le difficile n'est pas de faire son devoir, mais de savoir où il se trouve. La révision du procès qui était une affaire purement judiciaire a tourné à la polique, et nous voyons qu'elle sert de prétexte à toutes les attaques contre la République et ses institutions. Ce qui nous met en défiance, c'est de voir que ceux qui clament le plus violemment, sont loués et soutenus par nos ennemis mortels de l'étranger. Dans ces conditions, la réserve s'impose et il faut laisser à la magistrature la pleine respon-

sabilité de ses décisions, qui sont assez graves de conséquences pour qu'elle puisse les délibérer dans toute l'impartialité d'une cour que ne troublent pas les clameurs de la foule. Nous qui n'avons ni autorité, ni moyen de connaître la vérité, notre devoir est de ne pas ajouter à la confusion générale, et de prêcher la tolérance et la justice à tous ceux qui en manquent à l'heure actuelle.

Quant à l'appel de notre ami pour un groupement général de toutes les forces spiritualistes, nous sommes pleinement avec lui et déjà, personnellement, dans l'Université des Hautes Etudes Spiritualistes, nous avons montré par des actes que nous voulions l'accord, mais qui a suivi ? A lire un bel appel d'amour fait par Amo. Sa parole vibrante est un repos pour l'esprit, mais combien sont rares ces accents et comme ils semblent loin de notre époque haineuse et méchante !

Signalons aussi la suite de la discussion entre M. Jounel et M. Brieux. On voit nettement par ce travail que celui qui est vraiment sincère est forcé de sortir des limites posées par l'Eglise catholique, pour être simplement chrétien.

La Revue Spirite

étudie dans son premier article les miracles et montre qu'ils ne sont pas des dérogations aux lois naturelles, mais qu'ils sont produits par l'action de forces, inconnues encore, mais qui le seront plus tard. La prière est précisément un agent puissant dont les radiations bienfaisantes peuvent produire des modifications puissantes dans l'organisme de celui qui reçoit cet influx. M. Bosc commence un précis historique de la doctrine esotérique à travers les âges. D'après l'avant-propos, on peut bien augurer de ce nouvel ouvrage du chercheur érudit dont les œuvres sont si goûtées de toutes les personnes qui s'intéressent aux mystères du passé.

Ce N° contient la traduction d'un article du *Vessillo Spiritista* relatif à des expériences photographiques faites dans une obscurité absolue. On sait qu'Aksako obtint ainsi une très belle image d'un Esprit. Chez la comtesse Mainardi, les faits n'ont pas encore ce degré d'objectivité, mais on remarque des sortes de nébuleuses et des formes variées, impressionnant la plaque. Des contre-épreuves furent faites, c'est-à-dire en laissant l'objectif braqué dans la chambre sans les assistants ; aucun résultat ne fut obtenu. Il y a aussi une confirmation sensorielle, car plusieurs des expérimentateurs voyaient les lueurs que la plaque reproduisait. A signaler aussi des expériences du même genre, faites à Nancy, par M. Bastian. Notre collaborateur Alban Dubet continue son intéressante étude sur les hallucinations.

La Lumière

publie une étude sur la dosimétrie. Puis un long article sur les secrets des pyramides et les mystères cachés dans les livres de la Genèse. C'est du roman tout pur, édifié sur la forme géométrique de ces monuments fameux, qui contiendraient l'explication de la stérilité du Sahara, due au détournement du Nil. Les inscriptions hiéroglyphiques auraient un triple sens, et la Bible, écrite en caractères hébreux, serait la représentation de la langue sacrée des anciens temples. Tout cela ne s'appuie sur aucune autorité officielle et ne peut se soutenir qu'en réunissant arbitrairement une petite quantité de faits fort étrangers à cette théorie. La Revue Universelle est toujours intéressante.

Le Phare de Normandie

consacre son premier article à la proposition de désarmement du Czar et loue hautement le souverain russe de ses nobles sentiments. « Le sillon est tracé, le

bon grain est semé, il germera tôt ou tard, et il nous est permis dorénavant d'envisager non comme une utopie, mais une réalité plus ou moins proche, l'harmonie universelle. »

Notre confrère continue la publication des Archives du groupe Vauvenargues qui sont aussi variées que probantes.

Le Spiritualisme Moderne

nous montre, par la plume de M. Beaudelot, les funestes résultats de l'égoïsme ; si nous voulons conjurer les redouatbles effets des orages et des tempêtes qui grondent sur nos têtes. « Il faut chasser de nos cœurs ce tyran redoutable, source de tous les vices, cause de tous nos maux passés, présents et futurs. » M. Albin Valabrègue, avec son talent accoutumé, montre qu'il faut à l'homme autre chose que le pain matériel. Une fois l'estomac rempli, l'âme réclame ses droits, et les plus équitables arrangements sociaux ne satisferont pas l'appétit d'idéal qui est dans le cœur de tous les hommes. On ne peut atteindre au bonheur si on néglige sciemment toute la partie intellectuelle et morale de l'humanité. Un socialisme matérialiste est voué d'avance à l'insuccès. « Le socialisme, comme l'enfer, est pavé de bonnes intentions, mais de ces pavés, nous ne voulons pas que l'on fasse des barricades. »

La Tribune psychique

M. le Dr Moutin, avec une verve vigoureuse, prend M. Méric à partie au sujet de son attitude intransigeante vis-à-vis du Spiritisme. Il montre que le clergé n'a aucune autorité mieux établie que toute autre pour l'étude de cette question, et même que son histoire nous fait constater que dans le procès de Jeanne d'Arc elle a joué un bien vilain rôle. « Autrefois, dit-il, la sainte Inquisition se chargeait de faire revenir à de meilleurs sentiments les soi-disant sorciers ; l'affaire était vite jugée, et une toute petite opération suivait : l'incinération. Heureusement pour nous ces temps sont déjà loin, car nous n'échapperions pas aux *autodafés*. Lorsqu'un savant faisait une découverte quelconque, si elle n'était pas d'accord avec la théologie, MM. du clergé avaient tôt fait d'y mettre le holà : exemple la découverte de Galilée. Voyez-vous l'audace de ce mécréant. Oser se permettre de dire que la terre tourne, alors que la Théologie la voulait immobile. Il méritait cent fois le bûcher. » Le même n° contient la fin du rapport de M. Gabriel Delanne sur le Congrès de Londres et le commencement de celui de M. de Langsdorff que nos lecteurs connaissent déjà.

Le Messager

du 15 septembre donne la traduction du beau discours prononcé par Al. Wallace au Congrès de Londres. Le grand naturaliste dit que notre devoir est d'arborer le drapeau de la Justice. « Sachant que la vie de ce monde est une école destinée au développement de l'esprit, nous devons comprendre qu'il est de notre devoir de veiller à ce que l'esprit qui naît en chaque enfant, soit mis — de la manière la plus complète — en position de développer, avec une entière indépendance, toutes ses facultés et toutes ses forces dans les conditions les plus favorables que nous puissions lui fournir. » Combien ces désirs nous toucheront davantage encore, quand on saura que ces enfants qui naissent sont nous-mêmes, et que travailler à améliorer le sort des générations futures, c'est en réalité préparer le nôtre !

L'Initiation

dans son n° de septembre traite des prophètes et des prophéties, et Papus avoue qu'il s'est trompé en fixant la date d'une guerre que nous devions avoir. La faute en revient aux visions elles-mêmes, qui apparaissent comme actuelles, alors qu'elles peuvent se rapporter à des événements passés ou futurs. En tous cas, l'explication est commode pour rendre compte des insuccès. Dans un article intitulé : Méric contre Méry, M. Duplantier raconte le différend intervenu entre le Monsignor et le directeur de l'*Echo du Merveilleux*. Il faut lire l'article pour voir de quelle plume alerte notre confrère signale les procédés de M. l'abbé. Ici ce ne sont plus des questions de doctrines, mais des faits, et le directeur du *Monde Invisible* y apparaît sous un jour plutôt fâcheux. « Par un de ces coups du sort auxquels M. Méric est habitué, Méry n'a pas été le moins du monde pulvérisé, et l'attaque de son adversaire n'a fait, au contraire, qu'exacerber sa malice et son ironie. Avec une verve endiablée (naturellement), il prend, l'une après l'autre, les phrases du docte ecclésiastique, les examine à la loupe, met à nu sans pitié leur insignifiante et ridicule vanité, et laisse, en fin de compte, le malheureux abbé tout égratigné et meurtri, en fort mauvaise posture. Bien mieux (ou pis), sans lui donner le temps de se relever, il sonne la fanfare d'un nouveau combat et le met au défi d'expliquer son attitude à ses propres lecteurs : « Il (M. Méric) a publié une lettre confidentielle qui avait été adressée à un tiers : C'est là... comment dirai-je... un fait de droit commun et non de droit canon. »

Magnétisme

Les cours de l'Ecole pratique de Magnétisme et de Massage (Ecole reconnue par l'Etat et classée avec les grands établissements de l'Enseignement supérieur libre), rouvrira ses cours le vendredi 4 novembre à 8 heures 1/2 du soir. Ceux qui désirent obtenir le *Diplôme de Magnétiseur-masseur praticien*, qui leur donne droit d'appliquer librement leur art à la guérison des maladies, doivent se faire inscrire de 1 heure à 4 heures à la Direction de l'Ecole, 23, rue Saint-Merri, à Paris.

AVIS

Syndicat de la Presse Spiritualiste de France

Le troisième dîner du syndicat des membres de l'Université libre des Hautes Etudes est fixé au dimanche 30 octobre à 7 heures du soir, lieu habituel, restaurant Philippe, galerie de Valois, Palais-Royal, sous la présidence de M. Bouvery. — Prix, 5 francs.

On est prié de se faire inscrire deux jours à l'avance au siège social du Syndicat, 23, rue Saint-Merri, Paris.

Le Gérant : J. Didelot.

Saint-Amand (Cher). — Imp. Daniel-Chambon.

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES DES JOURNAUX FRANÇAIS

Le Progrès spirite, 1, rue Oberkampf à Paris, 5 francs par an

La Revue spirite, 12, rue du Sommerard, Paris. 10 fr. par an.

Le Phare de Normandie, de Rouen, rue des Charrettes, 29. 3 fr. 50 par an.

La Paix universelle, revue indépendante, cours Gambetta, 5, Lyon.

Le Journal du Magnétisme (DURVILLE) 23, rue Saint-Merry, Paris. 6 fr. par an.

La Lumière, 97, b. Montmorency, Paris-Auteuil.

La Chaîne Magnétique, AUFFINGER, rue du Four-Saint-Germain, Paris, 6 fr. par an.

L'Humanité intégrale, 20, avenue Trudaine, Paris, organe immortaliste, 6 fr. par an.

La Religion universelle, rue Mercœur, à Nantes.

L'Initiation, occultisme. PAPUS, 58, rue St-André-des-Arts, Paris.

Annales des Sciences Psychiques, rue de Bellay, Docteur DARIEX, Paris.

La Vie d'Outre-Tombe, chez Fritz, 3 fr. par an, 7, passage de la Bourse, à Charleroi (Belgique).

L'Echo du Public, 54, rue de la Victoire.

L'Hyperchymie, à Douai. — Revue mensuelle. — Prix : 5 francs.

La Revue de l'Hypnotisme, 170, rue Saint-Antoine, Paris.

Le Réformiste, 18, rue du Mail, Paris.

JOURNAUX PUBLIÉS A L'ÉTRANGER

Le Moniteur spirite et magnétique, rue de Mérode, n° 100, à Bruxelles. 2 fr. 60 par an (Belgique), et 3,50 pour l'Etranger.

Le Messager, Liège (Belgique). Ecrire au bureau du journal. Belgique, 3 fr. ; pays étrangers, 5 fr. par an.

La Irradiacion, revue des études psychologiques, dirigée par E. GARCIA, Incométrézo 19, Madrid. 3 fr. en Espagne.

Lux, Bulletin académique international des études spirites et magnétiques. Roma, Italie. 10 fr. Italie ; Etranger, 13 fr.

El Férégrina, 6, calle de Corabo Coyna à Porto-Rico.

La Luz, calle Lateral del Sur à Porto-Rico.

Neue Spiritualistische Blætter, directeur CYRIAC, à Berlin (Allemagne).

Psychische Studien, monatliche Zeitschrift, Direct^r Alex. AKSAKOF à Saint-Pétersbourg. Oswald Mutze Leipzig, Lidenstrasse, 4. Preisjæhrig : 5 Reichsmark.

Light of Truth, publié à Cincinati (Ohio), 7512 Race S^t, par G. STROWELL.

La Religion philosophicale, one Copy, one year madvana incinding postage, 83, 15, Publishing House Chicago Illinois (Etats-Unis).

The Banner of Light, à Boston, Massachussetts (Amérique du Nord), 9, Bosworth, 2.50 dollars.

The Medium and Deybreack, Burna, 15, Southampton. Bow Holborn, w c.

Light, hebdomadaire, 110, St-Martin's Lane, Charing Cross. W. C. à Londres

The Harbinger of Light, à Melbourne (Australie).

Revista espirita (Buenos-Aires).

Annali dello Spiritismo in Italia, via Orméa, n° 3. Turin.

El Criterio espiritista, à Madrid.

Reformador, Rio-de-Janeiro.

Lux de Alma, à Buenos-Aires.

El Buen Sentido, calle Mayor, 81, 81 2ª, Lérida (Espagne).

Constancia, à Buenos-Aires.

La Fraternidad, à Buenos-Aires.

La Vérité, à Buenos-Aires.

La Nueva Alienza, à Cienfueges (Ile de Cuba).

El Faro Espiritista, à Tarrassa (Espagne).

Il Vessillo spiritista, Dr E. VOLPI, à Vercelli, (Italia).

Espiritisma, à Chalchuapa.

La Illustratione Espirita, par le général REFUGIO GONZALES, à Mexico.

O Psychismo Revista, revue Portugaise. 231, rue Augusta, Lisbonne.

Luz Astral, bi-mensuel, à Buenos-Aires.

Revista del Ateneo Obrero, Tallers, 22, 2° à Barcelone. — Trimestre. 0.75 pta.

El Sol, à Lima (Pérou) : directeur, CARLOS PAZ SOLDAN.

Revista Espiritista de la Habana, mensuelle, Corrales, n° 32, à la Havane.

Die Uebersinnliche Welt, mensuel. Rédacteur MAX RAHN, à Berlin N., Eberswalder Str. 16. — Etranger, 6 Mark par an.

Morgendœnringen, mens., Skien (Norvège).

The Two Worlds, journal mensuel, édité par E. W. WALLIS, 73 a, Corporation Street, à Manchester. 9 fr. par an.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. FRANCIS ; Chicago-Illinois 1 dollar par an.

Rivista di Studi Psichici, via Rosine, 10, Turin.

Het Tœkomstig Leven. — La Haye, Hollande. — Prix 2 florins 50 par an.

Supercienza. — Piacenza (Italie). — Prix 10 francs par an.

4e ANNÉE. — No 5 NOVEMBRE 1898

Revue Scientifique & Morale du Spiritisme

MAITRE, MOURIR, RENAITRE ET PROGRESSER SANS CESSE TELLE EST LA LOI

ALLAN KARDEC

SOMMAIRE

LIVRE DES ESPRITS

LIVRE DES MÉDIUMS

ÉVANGILE

CIEL & ENFER

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

5, RUE MANUEL, PARIS

LE JOURNAL PARAIT DU 15 AU 20 DE CHAQUE MOIS

Abonnements 7 fr. par an en France. — Etranger : 10 fr.

Alex Lage

LE

Cinquantenaire du Spiritisme

Les spirites parisiens ont tenu à fêter le cinquantenaire du spiritisme en organisant deux conférences publiques et gratuites, auxquelles le public a été convié. Les souscriptions recueillies ont permis de faire grandement les choses. La salle des fêtes de Trianon avait été retenue le 3 novembre pour M. Léon Denis, et nous avons eu la satisfaction de constater qu'il ne restait pas une place vide, tellement on s'était empressés à venir entendre le brillant conférencier. La salle des fêtes du Grand Orient de France, 16, rue Cadet, était pleine à déborder, le dimanche 6 octobre, pour écouter M. Delanne.

Ces conférences avaient été annoncées par la grande presse, de sorte qu'un nombre considérable d'incrédules ont pu savoir que le Spiritisme est autre chose qu'un futile passe-temps ou une vulgaire superstition. Ces manifestations sont utiles, car la masse de la population est profondément ignorante des découvertes splendides faites suivant cet ordre d'idées dans les vingt-cinq dernières années. Combien croient encore que tout le spiritisme consiste à voir tourner une table ! Qu'ils sont nombreux, hélas ! ceux qui ignorent les conséquences qui se dégagent des études attentives de toute une théorie de savants qui ont scruté ces phénomènes ! C'est donc avec une joie profonde que nous avons entendu nos orateurs exposer, au double point de vue philosophique et scientifique, les progrès accomplis.

Ces deux conférences marquent exactement le degré auquel nous sommes parvenus aujourd'hui. Nous ne pouvons reproduire dans toute leur ampleur ces magnifiques exposés, nous nous bornerons à en donner une idée, aussi fidèle que possible, aux lecteurs de cette revue.

Conférence de M. Léon Denis

Dès 7 heures, une foule nombreuse se pressait aux portes de la salle de réunion. Une assistance choisie était venue pour entendre le conférencier déjà connu du monde parisien. M. le Dr Moutin, président de la fédération spirite, a ouvert la conférence en disant au public qu'il est nécessaire que l'on sache bien que le spiritisme est une science, et que depuis un demi-siècle il s'est constitué fortement, sur des bases inébranlables. Il dit que l'orateur va précisément avoir pour objet de montrer les progrès réalisés.

M. Léon Denis expose d'abord les débuts des phénomènes. Il relate les

faits observés à Hydesville dans la famille de M. Fox, et dit que les Américains ont fêté à Rochester, et les Anglais à Londres, par des congrès, le cinquantième anniversaire de la vulgarisation des rapports entre les vivants et les morts. J'ai parcouru bien des pays, dit l'orateur, j'ai entendu la puissante voix de la mer se brisant sur les récifs, l'harmonie des grandes orgues dans la basilique de Saint-Pierre, le chant du muezzin appellant les fidèles à la prière, mais tous ces bruits sont de faibles murmures en comparaison de la clameur immense qu'ont suscitée les petits coups frappés par la table tournante. C'est le prélude du concert des voix puissantes de ceux qui, ayant franchi le seuil redouté de la mort, viennent annoncer au monde la bonne nouvelle de l'immortalité.

En vain, les adversaires de la vérité ont-ils réuni tous leurs efforts pour étouffer sous le ridicule et la persécution cette révélation nouvelle. Le ridicule ne tue que les idées fausses, et la persécution rend plus robustes et plus viriles les rénovations intellectuelles et morales. Le spiritisme s'est propagé par une volonté plus forte que celle des hommes, parce qu'il doit anéantir le matérialisme, redonner aux désespérés le goût de la vie, leur faire entrevoir un idéal supérieur, et ramener à l'unité de croyance les peuples que le scepticisme a divisés. N'est-ce pas donner un immense essor à la pensée humaine que de lui faire franchir les étroites bornes de la vie et de notre terre, et ne nous montrant la liaison intime qui nous rattache aux êtres qui ont vécu dans le passé et qui existent dans l'espace, il rend visible la chaîne qui relie tous les êtres. La solidarité est la loi suprême, celle sans laquelle aucun progrès ne saurait s'accomplir ; c'est de l'effort collectif que résulte l'ascension de tous les êtres, cette marche évolutive ininterrompue qui nous entraîne tous vers des destinées supérieures. C'est parce que le spiritisme enseigne et démontre ces grands principes qu'il est par excellence la semence de vérité.

L'orateur passe en revue les vicissitudes du spiritisme à ses débuts. Il montre le peuple ameuté par les pasteurs et les prêtres contre les mediums, mais ils ont trouvé des défenseurs parmi les hommes de bonne foi qui ont pu étudier ces étranges manifestations et se convaincre qu'elles étaient produites par les âmes désincarnées. Nous devons honorer hautement des hommes comme Jackson Davis, le professeur Denton, Mapes, Robert Hare, le grand juge Edmonds, Robert Dale-Owen, Willis, Epes Sargent, qui ont combattu pour la doctrine persécutée, et sont parvenus à la rendre inattaquable.

Mais si les pays de race Anglo-Saxonne ont étudié le fait avec une remarquable précision, la France peut s'enorgueillir, à juste titre, d'en avoir formulé la philosophie. Allan Kardec est le penseur profond qui a

déduit toutes les conséquences du grand fait de l'immortalité, et montré que les vies successives sont l'instrument de l'éducation et du développement de l'être pensant.

Il ne faut pas oublier non plus, dit l'orateur, la part immense que la femme a prise à ce grand mouvement. C'est par elle que se forment les générations futures. C'est à son organisation affinée et délicate qu'elle doit le privilège de vibrer plus intensément au souffle de l'idéal, qu'elle est plus accessibles aux influences spirituelles. C'est parce que son cœur est façonné à l'abnégation, au désintéressement et à l'amour, qu'elle apparaît comme l'ouvrière bénie de la rénovation future. « Femmes de France, dit M. Léon Denis dans un beau mouvement oratoire, vous viendrez à nous, vous nous aiderez à propager les doctrines de charité, de solidarité, d'amour qui sont les actes de foi du spiritualisme nouveau ; vous nous aiderez à élever les âmes ! Et ce que les hommes n'ont pu faire ni avec leurs lois, ni avec leurs écoles, ni avec leurs religions, vous le ferez avec votre cœur ! »

Ne sont-ce pas des femmes encore qui ont pris l'initiative de former une ligue pour le désarmement international ? On les trouve partout où il y a besoin de soutenir les idées généreuses, c'est pourquoi les Spirites les veulent conscientes de leur force et émancipée de l'odieuse tutelle sous laquelle elles ont si longtemps gémi sans défense.

Dans la seconde partie, M. Léon Denis a montré le spiritisme rayonnant petit à petit dans le monde. Il énumère les savants qui sont arrivés à des conclusions favorables. Wallace, Crookes, Lodge, Gibier, Falcomer sont les champions de la doctrine nouvelle. Le problème d'outre-tombe a été étudié sous toutes ses faces. L'écriture mécanique, l'incorporation, les dédoublements, les lieux hantés, les apparitions et les matérialisations sont des aspects multiples du même phénomène : la manifestation de l'âme immortelle. Pourquoi donc n'est-il pas encore aussi connu que nous le désirons ? Parce qu'il effraye ceux qui ne veulent pas se soumettre aux obligations de la loi morale. Il est plus commode de se laisser vivre en s'abandonnant à ses instincts, mais quand l'heure du danger arrive, comme un vaisseau désemparé et battu par la tempête, l'homme sent sa faiblesse. C'est alors qu'il a besoin de toutes les ressources qu'il peut puiser dans une foi profonde, afin de ne pas voir sa conscience s'effondrer dans la boue ou le crime ; c'est dans notre doctrine qu'il trouvera cette force salvatrice et toute puissante,

L'orateur fait connaître au public la véritable nature humaine. Ame, périsprit et corps matériel sont unis ici-bas, mais l'enveloppe charnelle n'est qu'un intermédiaire pour mettre l'âme en contact avec la nature

physique. Ce n'est qu'un instrument temporaire qui n'a de raison d'être que sur la terre. Dans l'espace, le périsprit est un organisme fluidique qui est adéquat au nouveau milieu dans lequel l'être se trouve. C'est ce périsprit inséparable de l'âme qui s'affine et s'épure par l'évolution laquelle le place dans toutes les conditions possibles. C'est un instrument très sensible, nne harpe qui vibre plus délicatement à mesure que l'ascension devient plus haute. C'est dans notre atmosphère, autour de nous, que vivent les millions d'êtres que le vulgaire croit détruits par la mort. Ils se mêlent à notre vie, nous suggestionnent pour le bien ou le mal. Les Esprits supérieurs cherchent à développer en nous les puissances latentes que nous possédons, car si nous devons arriver tous au bonheur, nous y parviendrons cependant plus ou moins vite, car ce n'est que par notre effort personnel, étant des êtres libres et responsables.

C'est alors que le conférencier fait un magnifique tableau des angoisses et des souffrances de l'âme qui cherche à s'élever vers la lumière. Il nous la montre dans ses phases inférieures, s'abandonnant d'abord à ses instincts, puis instruite, éclairée par ses chutes, marchant résolûment vers ses destinées immortelles. Quel panorama grandiose que celui des mondes où la nature déploie l'inépuisable richesse de ses transformations infinies. Mais qui dira les splendeurs du monde spirituel si supérieur à tout ce que l'imagination peut concevoir. Telle est cette doctrine qui se base sur l'expérience positive et qui remplace les conceptions vieillies et désuètes des religions et des philosophies.

A plusieurs reprises, des applaudissements enthousiastes ont montré à M. Léon Denis qu'il était compris par l'auditoire. Les Spirites parisiens le remercient pour le concours qu'il leur a donné en cette grande circonstance et l'accompagnent de tous leurs vœux dans la tournée de conférences qu'il a entreprise, afin de porter partout la bonne parole.

Conférence de M. Gabriel Delanne

Le dimanche 6 novembre, le public se pressait nombreux dans la salle des fêtes du Grand Orient de France pour entendre la conférence de M. Gabriel Delanne, sur la démonstration expérimentale de l'immortalité.

M. le Dr Moutin qui présidait la séance a fait observer que dans l'ordre logique, cette conférence aurait dû précéder celle de M. Léon Denis, mais que les circonstances n'avaient pas permis de les disposer dans cet ordre. Il donne la parole à M. Delanne. L'orateur dit qu'il va passer rapidement en revue des manifestations diverses par lesquelles la doctrine spirite s'est constituée, en partant du cas de hantise d'Hydesville pour aboutir aux

matérialisations officiellement constatées par des savants de premier ordre. C'est le phénomène lui-même qui a indiqué le procédé des tables tournantes pour communiquer. L'intelligence qui se manifestait par ces bruits divers affirmait avoir vécu sur la terre, et l'on put constater qu'elle disait la vérité, puisque l'on retrouva des ossements dans l'endroit désigné par elle comme celui où l'on avait caché son cadavre après l'assassinat. M. Delanne fait le tableau du développement pris par le phénomène et constate qu'il y a dans ces faits deux choses distinctes : 1° Des mouvements physiques, 2° Des communications intelligentes.

Les savants qui s'occupèrent de ces faits en voulant bien y voir autre chose qu'une grossière supercherie, les attribuèrent à des mouvements inconscients provenant des expérimentateurs. Chevreul ayant démontré qu'un pendule mis en mouvement du côté d'un mur, transmet par des vibrations invisibles à travers ce mur, le mouvement à un second pendule placé de l'autre côté, la cause du mouvement des tables paraissait très bien établie. Farady et Babinet avaient d'ailleurs adopté cette théorie en la modifiant légèrement. Mais voici que les tables s'agitèrent sans contact aucun avec les opérateurs ! L'explication était donc défectueuse. C'est ce que mit en lumière : 1° Les expériences de Robert Hare et de Crookes, au moyen d'appareils enregistreurs employés dans les laboratoires de physique et de physiologie ; 2° Un rapport de la commission nommée par la *Société Dialectique*, en 1869, qui concluait : 1° Qu'une force émanait des opérateurs et pouvait agir SANS CONTACT ou possibilité de contact sur des objets matériels ; 2° Qu'elle était fréquemment dirigée avec intelligence. Pour confirmer ces témoignages sur ce point spécial, l'orateur fait connaître au public les enquêtes faites à Naples en 1891 avec Eusapia Paladino par les Drs Lombroso, Tamburini, Virgilio, Finzi, à la suite du défi porté par le chevalier Chiaïa, au célèbre criminaliste. Viennent ensuite les expériences faites, toujours avec le même médium, à Milan, en 1892, par le Dr Karl du Prel, le professeur Broffério, l'astronome Shiapparelli, Lombroso, Ch. Richet de l'Académie de médecine et Aksakof. Puis celle de Naples en 1893, celle de Rome en 1894 ; de Varsovie la même année ; celles qui eurent lieu au château de Carqueirane et à l'île Roubaud qui durent deux mois et demi, enfin en 1895 chez M. de Roches à l'Agnélas et chez M. Blech, en présence de M. Camille Flamarion, à Montfort l'Amaury en 1897. De nombreuses photographies, prises pendant ces séances, montrent la table ayant complètement quitté le sol, alors que le médium était dans l'impossibilité de produire ce phénomène. C'est donc un fait absolument acquis.

M. Delanne montre comment du mouvement des tables on est arrivé à

l'écriture mécanique. Afin d'abréger les communications, on avait imaginé d'employer une légère planchette supportée par des pieds portant des roulettes, l'un d'eux étant remplacé par un crayon. On vit alors que celui ci écrivait des mots et des phrases. Il était peut-être possible de supprimer la planchette elle-même, cela fut fait et le médium, écrivant à la manière ordinaire, recevait des messages dont il n'avait pas conscience, signés de noms d'individus ayant vécu sur la terre. Cet automatisme de la main qui écrit était un caractère curieux et nouveau, mais, à lui seul, il ne constitue pas la médiumnité. C'est ce que les savants ont mis hors de doute.

En Angleterre, les recherches de MM. Gurney et Myers sur l'écriture automatique des somnambules, une fois réveillées, furent reprises en France par M. Pierre Janet sur ses sujets, et par M. Binet sur des hystériques de la Salpétrière. Toutes les théories de ces savants peuvent se résumer dans une formule générale : C'est que le médium écrit sous l'influence d'une personnalité interne, nommée inconscient, sub-conscient, être supra liminaire, lequel se substitue à la personnalité normale pour agir sur les muscles du bras et de la main et tracer des caractères. L'orateur cite des expériences de MM. Binet et Janet qui montrent que les sujets écrivent sous l'influence d'une suggestion post-hypnotique et conclut en disant que si les spirites n'avaient comme preuve de l'intervention des Esprits que ce fait de l'inconscience, il serait parfaitement expliqué par la science, mais, dit-il, ce n'est pas la vraie caractéristique des phénomènes spirites. La preuve qu'il intervient une intelligence étrangère au sujet, c'est que les communications reçues témoignent de connaissances supérieures à celles du sujet et qu'aucun être humain n'a pu lui suggérer.

Telles sont ces définitions en douze mots que la table formulait sans hésitation et sans retouche, aussitôt qu'un mot lui était donné ; telles sont les réponses scientifiques écrites automatiquement par une jeune femme sans connaissances spéciales, pour répondre aux interrogations du professeur Barkas de Newcastle ; l'achèvement du roman d'Edwin Drood, de Dickens, par un jeune mécanicien ; l'histoire de Jeanne d'Arc écrite à 14 ans par Mlle Hermance Dufaux ; l'explication de la soi-disant anomalie des satellites d'Uranus, donnée au général Drayson en 1858, par une personne ignorant complètement l'astronomie ; l'écriture automatique de nourrissons, l'un de 9 jours, cité par Aksakof, et affirmé vrai par un procès-verbal revêtu de sept signatures, et le cas du Dr Dusard qui est récent ; enfin l'écriture par le médium des messages en langues qui lui sont inconnues. L'orateur cite sa mère, excellent médium écrivain mécanique, qui obtint deux phrases en russe et une page et demi en patois piémontais.

Il conclut que la subconscience est évidemment incapable de produire tous ces phénomènes, même avec le renfort de toutes les suggestions possibles.

Mais s'il est très curieux de constater une écriture mécanique, il l'est bien davantage d'observer une écriture directe, c'est-à-dire celle obtenue sans aucune action humaine. L'orateur fait un historique de ces faits, et montre que c'est le baron de Guldenstubbé qui les obtint le premier en France ; il cite ensuite les recherches de Wallace, Stainton Mosès, le Dr Gibier qui y consacre un livre entier, et le rapport du Dr Elliot Coues qui vit le crayon écrire tout seul sur une ardoise, en plein jour, enfin l'affirmation de William Crookes d'avoir reçu un message au moyen de l'alphabet Morse, par une petite latte se mouvant sans que personne y touchât. Voilà encore, certes, des phénomènes que le moi sublimial ne peut guère expliquer.

Il en est d'ailleurs de même lorsqu'il s'agit de l'incarnation, c'est-à-dire de la prise de possession du corps d'un médium par une individualité de l'espace. M. Sargent Cox a vu un garçon de comptoir tenir tête à un part de philosophes dans des discussions sur le libre-arbitre et la prescience, alors qu'à l'état normal il avait peine à trouver des mots pour les idées les plus ordinaires. J'appelle tout particulièrement votre attention, dit le conférencier, sur le cas de Georges Pelham, rapporté par le Dr Hodgson, car c'est une des dernières conquêtes que le spiritisme vient de faire sur la science officielle. L'adhésion d'un tel homme est précieuse et déterminera plus d'une conviction. C'est ainsi que lentement, mais avec une irrésistible puissance, les Esprits se sont imposés au scepticisme. Ils ont varié leurs procédés de manière à décourager toutes les explications matérialistes, et le fait plane, splendide, au-dessus de toutes les impuissantes négations.

Dans la seconde partie, l'auteur dit qu'il lui tarde d'arriver à justifier le titre de sa conférence, c'est-à-dire à faire toute la démonstration expérimentale de l'immortalité. Qu'est-ce que la méthode expérimentale ? Elle se compose de deux choses : l'observation et l'expérience. L'observation doit relater les faits avec toute la précision possible, de manière à ne pas laisser dans l'ombre une seule des conditions qui accompagnent ces faits. Ensuite, l'expérience est instituée pour vérifier les hypothèses imaginées pour rendre compte des phénomènes. C'est ce que le spiritisme a réalisé, et c'est à ce titre qu'il mérite le nom de science.

L'enseignement officiel est profondément matérialiste. Il ne voit dans ce qu'on appelle l'âme que la résultante des fonctions du cerveau. Il nie résolûment qu'elle ait une existence personnelle et ne voit à la suite des Renan, Taine, Ribot, Herbert Spencer et autres, qu'une suite de phénomènes, qui, distincts les uns des autres, n'ont pas de vie commune, ils forment

une succession qui seule donne l'illusion du moi. C'est contre ces spéculations erronées que le spiritisme est d'un puissant secours, car avec lui s'écroule cet échafaudage de sophismes. Il démontre, par l'observation et l'expérience, l'existence et l'immortalité de l'âme.

Je vais donc, dit le conférencier, vous retracer brièvement les faits qui donnent à cette doctrine la sanction scientifique.

D'abord, pendant le sommeil normal, l'âme se dégage du corps, et perçoit la nature sans avoir besoin des sens physiques.

Le célèbre ingénieur Varley, dans la déposition qu'il fit devant le comité de la société dialectique, a rapporté sur ce point des faits personnels. Pendant qu'il dormait, il vit la cour de l'hôtel dans lequel il était descendu, et remarqua que des ouvriers y travaillaient ; il profita d'un incident pour se suggérer la pensée du réveil. Aussitôt à l'état normal, il se précipita hors du lit pour constater si ce rêve était réel, il put se convaincre que la cour et les ouvriers qui s'y trouvaient, étaient tels que son esprit les avait vus. C'était la première fois qu'il venait en cet endroit, et il y était arrivé la nuit. Cette vision indépendante de l'âme pendant le repos du corps, est attestée aussi par le Dr Gibier, qui cite le cas d'un jeune graveur auquel semblable aventure arriva. Allan Kardec en parle dans ses revues et dans ses livres.

On peut provoquer expérimentalement cette extériorisation par le Magnétisme.

L'âme ainsi sortie du corps pourrait-elle être vue ?

Oui, si nous en croyons la société de Recherches psychiques dont l'œuvre considérable a mis ce fait hors de doute, puisqu'elle a constaté plus de deux mille apparitions. Mais son explication n'est pas celle des Spirites. Elle croit que ce que l'on appelle une apparition n'est pas un phénomène réel, qu'il a lieu seulement dans le cerveau du voyant, en un mot, qu'il est subjectif ; c'est pourquoi elle nomme ces phénomènes des *Hallucinations télépathiques*. Sur quelles bases reposent ces assertions ? Sur la transmission de pensée constatée définitivement. L'orateur cite les expériences de Du Potet, La Fontaine, Baragnon. Parmi les modernes il rappelle les travaux du Dr Moutin, du professeur Boirac, de M. Ch. Richet, Dr Héricourt et surtout les expériences célèbres de MM. Gibert et Pierre Janet au Hâvre où il fut observé qu'un sujet pouvait être endormi et recevoir des suggestions, à plus d'un kilomètre de distance. En forçant beaucoup l'analogie, on pourrait donc admettre que si un individu A., apparaît à un autre B., fort éloigné du premier, il y aura eu action télépathique entre A et B. Comment savoir qui a raison des Spirites ou des Savants ? Les faits vont prononcer. M. Delanne cite des cas empruntés aux *Phantasms* où l'apparition est visible pour plusieurs personnes ; puis d'autres exemples où elle agit sur la matière. Il est évident dans ces obser-

vations, dit-il, qu'il ne s'agit plus de phénomènes subjectifs, puisqu'il reste une preuve matérielle, exemple : le fantôme a ouvert une porte qui était fermée avant qu'il ne parût.

Mais toute hésitation, aussi bien sur la cause du phénomène que sur son action, disparaît lorsque, volontairement, on endort un sujet et qu'on oblige son esprit à s'extérioriser et à faire certains actes matériels. C'est ce qu'a fait le magnétiseur Lewis en agissant sur une jeune fille endormie et en la forçant d'apparaître dans sa propre maison, de toucher une des personnes qui s'y trouvaient, ce qui leur occasionne une grande frayeur. Mme de Morgan fit une semblable expérience. Serait-il possible alors de s'assurer complètement de l'objectivité de cette âme vivante, bien qu'elle soit fort éloignée de son corps. Oui, en la photographiant. C'est ce qui a été réalisé à maintes reprises. M. Aksakof en cite trois exemples dans son livre *Animisme et Spiritisme*, et le conférencier énumère des cas plus récents dus au capitaine Volpi, à M. Stead, directeur du Borderland et à MM. le Dr Hasdeu et le professeur Istrati.

Maintenant, dit-il, qu'il ne saurait plus rester l'ombre d'un doute sur la différence radicale, absolue, entre l'âme et le corps, celle-ci résiste-t-elle à ce phénomène prodigieux qu'on appelle la mort, à cette dissolution totale de ce qui constituait l'homme vivant ?

Ici, encore, l'observation et l'expérience répondent victorieusement. C'est ainsi que les savants anglais remarquent que les fantômes de morts sont presque aussi nombreux que les fantômes de vivants. Il y a une identité complète dans les manifestations de l'âme, qu'elle soit celle d'un être habitant encore la terre, soit qu'elle l'ait quitté depuis plus ou moins longtemps. On peut donc appliquer à l'esprit, dans l'espace, les mêmes procédés d'expérimentation qu'à l'âme d'un être incarné. Indépendamment de toutes les preuves acquises indirectement par la typtologie, l'écriture mécanique, l'incarnation etc, voici que l'être affirme sa survivance par la photographie directe de son corps fluidique. En dépit des charlatans qui ont exploité ces faits, les rapports de Wallace qui obtint le portrait de sa mère, du Dr Thompson qui eut le même bonheur, bien qu'elle fut décédée 40 ans auparavant sont démonstratifs.

Enfin la preuve atteint le summum de l'évidence lorsqu'il est permis de voir le fantôme complètement objectivé, comme dans les célèbres expériences de Crookes avec Katie King, de MM. Reimer et Oxley, de Wallace avec Eglinton, d'Aksakof avec Mme d'Espérance, etc.

Mais qui nous dit que l'apparition est certainement celle d'un être qui a vécu sur la terre ? C'est lorsque ceux qui l'ont connu ici-bas, affirment que c'est bien le même être et que ses paroles, ses pensées, sont celles qu'il avait pendant sa vie terrestre.

Lorsque l'apparition écrit, comme c'est le cas pour la femme du banquier Livermore, et que son écriture spirituelle est identique à ses lettres de jadis, on peut affirmer que l'identité est prouvée avec une rigueur qui défie toute critique.

Telle est cette sublime science, conclut l'orateur, qui donne la solution du redoutable problème de la mort et qui porte dans ses flancs la régénération du genre humain, par la certitude absolue de ses méthodes. Puisse-t-elle se propager rapidement pour redonner l'espérance aux désespérés et relever le niveau moral, si déplorablement abaissé de nos jours.

La démonstration claire, logique, serrée de l'orateur a été maintes fois interrompue par les bravos de l'assistance, et c'est par de véritables salves d'applaudissements que la conclusion a été accueillie par les auditeurs enthousiasmés.

Il serait désirable pour le progrès du Spiritisme que des orateurs comme MM. Léon Denis et Delanne fussent souvent entendus, car ils susciteraient certainement un formidable mouvement de l'opinion en faveur de ces passionnantes recherches.

A. VINET.

Études sur la Médiumnité

Lorsque l'on veut étudier sans parti-pris les phénomènes successifs par lesquels la science spirite s'est constituée, on est amené nécessairement à faire cette observation qu'ils se sont variés et multipliés en suivant une logique inflexible, qui devait aboutir à mettre en pleine lumière la cause à laquelle ils sont dus. Les manifestations d'Hydeville se produisant après des milliers d'autres semblables, arrivaient à un moment propice pour appeler l'attention. La famille Fox qui en fut la révélatrice, mit clairement en évidence qu'elles étaient dues à une intelligence qui se servait de ce procédé pour obliger le scepticisme moderne à s'occuper du lendemain de la mort. Ce fut l'âme d'un homme assassiné dans la maison de M. Fox qui déclara avoir vécu sur la terre et qui, au moyen de l'alphabet conventionnel par coups frappés, signala son identité. La présence des jeunes filles fut reconnue indispensable à l'établissement de ces rapports entre l'humanité terrestre et supra-terrestre, et bientôt un mode régulier de conversation s'engagea entre les médiums et les Esprits, au moyen des tables tournantes. Dès que ce procédé fut connu, il se propagea, comme une traînée de poudre, à travers les Etats de l'Union et il est difficile de

s'imaginer aujourd'hui l'intérêt intense avec lequel ce moyen de communication fut employé dans toutes les classes de la société.

Les gens, dits sensés, ne pouvaient que s'élever contre cette folie nouvelle et ils déclaraient gravement qu'on en verrait bientôt la fin, que ces mouvements de table étaient profondément ridicules et qu'il ne faudrait pas longtemps pour dévoiler ces farceurs qui mystifiaient leurs contemporains. Voici cinquante ans que furent faites ces prédictions et plus que jamais, dans le monde entier, les tables s'agitent. C'est par millions qu'il faut compter ceux qui emploient cette méthode pour correspondre avec leurs parents ou amis décédés. Bien entendu, l'opposition « des gens sensés » n'a pas désarmé et ces pratiques sont toujours qualifiées de jongleries par ceux qui ne les ont jamais pratiquées. Comme le Magnétisme qui a été tenu un siècle en quarantaine, le Spiritisme reste suspect à la majorité des savants qui, — ainsi que le disait M. de Rochas dans son mémoire lu au congrès spirite — « ont une sorte d'horreur » pour tout ce qui touche à l'âme humaine. On a grand'peine à comprendre ce misonéïsme, car enfin, si ces phénomènes sont faux, comment se fait-il qu'ils aient pris une place considérable dans les préoccupations de plus grands esprits de notre époque ? Comment ont-ils pu retenir l'attention et conquérir des hommes froids, positifs, de la valeur de Crookes, de Wallace, de Lodge, de Ch. Richet, de Rochas, Myers, du Dr Gibier, du Dr Hodgson et de tant d'autres ?

N'est-ce pas une grande absurdité de sembler ignorer l'existence d'un mouvement philosophique qui est assez important pour entretenir plus de deux cents publications périodiques dans tous les pays du globe ? Qui oserait sérieusement soutenir qu'il n'y a pas là des faits nouveaux qu'il serait intéressant de connaître ? L'hypothèse d'une colossale imposture qui aurait recruté ses adeptes parmi les membres les plus éclairés de la société est profondément ridicule, car il n'est pas supposable que parmi les millions de curieux qui ont exercé leur sagacité sur ce sujet, il ne s'en soit pas trouvé un seul pour découvrir et dénoncer cette fraude universelle. La réalité est que ces phénomènes sont véritables, parce qu'ils ont des caractères identiques partout où on les observe. Il est manifeste que les descriptions faites en Amérique ou en Australie sur la typtologie, l'écriture mécanique ou directe, les apports, les apparitions, les matérialisations sont absolument semblables à celles publiées en Europe. Dans le monde entier, les manifestations spirites sont les mêmes, ce qui montre bien qu'elles sont dues partout aux mêmes causes : l'action des Esprits se révélant à nous suivant des lois universelles. Chaque jour le faisceau des pauvres s'augmente, partout l'investigation se poursuit et la vérité devient

plus évidente à mesure que le temps s'écoule, aussi à l'indifférence de jadis, à la raillerie, ont succédé d'autres tendances.

Lorsque les Spirites, bien que nombreux, ne formaient pour ainsi dire qu'une agglomération ; lorsque leurs phénomènes n'avaient pas encore été étudiés scientifiquement, la négation pure et simple, favorisée d'ailleurs par la conspiration du silence, a suffi comme tactique de combat, à ses adversaires, mais depuis que des conversions retentissantes se sont produites, depuis que Zoellner l'astronome, Fechner, le physiologiste, Wallace le naturaliste, Crookes, le chimiste, Lombroso le criminaliste ont officiellement affirmé l'existence des faits, il n'a plus été permis de sembler ignorer le Spiritisme, et il a fallu bon gré malgré, s'en occuper. Oh ! accidentellement, pour ainsi dire en passant, en ayant grand soin de ne pas s'attaquer aux expériences décisives. C'est ainsi que petit à petit, sous la pression croissante des faits, le Spiritisme s'impose lentement à ceux-là mêmes dont il semble le plus éloigné par ses doctrines.

M. Binet (1) connu par ses travaux de psychologie expérimentale, offre un bon exemple de cette partialité curieuse. Voici ce qu'il écrit :

« Qu'est-ce que le Spiritisme ? Tout le monde le connaît, au moins par ouï dire, car il a longtemps sévi en France, comme une épidémie. Les manifestations auxquelles il a donné lieu sont si nombreuses et si variées qu'on trouvera peut-être difficile de résumer en quelques mots les traits principaux de cette doctrine.

« Mais nous n'avons pas l'intention de traiter la question dans son ensemble ; nous voulons simplement indiquer ses points de contact avec les théories psychologiques que nous exposons.

« Nous commencerons par quelques éliminations nécessaires. Il existe, au dire des auteurs, certains phénomènes spirites qui se produisent en dehors de l'action d'une personne ou d'une cause connue ; ce sont les phénomènes dits physiques, comme les coups dans les murs, les tables et autres meubles qui se soulèvent d'eux-mêmes, sans qu'on y touche, l'écriture directe par des crayons marchant tout seuls, ou glissés entre deux ardoises, les apparitions d'esprit qu'on peut photographier ou même mouler ; nous ne nions pas ces phénomènes, parce que de parti-pris nous ne voulons rien nier ; mais la démonstration scientifique est encore attendue ; nous n'en parlerons pas. »

On voit que M. Binet a lu le récit des expériences de ses savants confrères, mais il prétend que la démonstration scientifique n'en est pas faite. Qu'entend-il donc par démonstration scientifique ? Est-ce que les

(1) Binet. *Les Altérations de la personnalité*, pages 295 et suiv.

empreintes produites à distance dans la terre glaise par Eusapia, en présence d'éminents expérimentateurs comme MM. Richet, Ochorowicz, Lombroso, Schiaparelli, Flammarion, de Rochas et autres, ne lui suffisent pas ? Met-il en doute leur esprit critique ou leur science d'observateurs ? Nous ne le pensons pas, et il nous paraît que s'il ne discute pas ces phénomènes, c'est tout bonnement parce qu'il serait à court de bonnes raisons pour les combattre. Il est des évidences telles qu'il vaut mieux s'abstenir que de s'y attaquer, sous peine de dire des absurdités. Mais il n'a pas toujours cette prudence et en parlant des phénomènes des tables tournantes, il écrit « qu'il a été démontré depuis longtemps, *par les recherches les plus précises* (1), qu'elles tournent seulement sous l'impulsion des mains. »

Cette assertion est audacieuse, car le comité de la *Société Dialectique* de Londres, composé des savants les plus notoires de l'Angleterre, a précisément — après avoir expérimenté pendant 40 séances avec les plus rigoureuses précautions — *affirmé le contraire*. Voici le texte même de la commission :

« Premièrement. Dans certaines dispositions de corps ou d'esprit, où se trouvent une ou plusieurs personnes présentes, il se produit une force suffisante pour mettre en mouvement des objets pesants *sans l'emploi d'aucun effort musculaire, sans contact ni connexion matérielle d'aucune nature entre ces objets et le corps de quelque personne présente.* » (2).

M. Binet se rapproche davantage de la vérité en parlant de l'écriture automatique des médiums. Il veut bien admettre qu'elle n'est pas due à une simulation. « Nous devons abandonner cette explication grossière, dit-il, car il y a un nombre considérable de personnes dignes de foi qui affirment avoir été les acteurs du phénomène, avoir posé la main sur des tables qui tournaient, avoir tenu des plumes qui écrivaient, sans la moindre volonté de faire mouvoir la table ou écrire la plume. Ce sont là des preuves suffisantes, quand une doctrine comme le Spiritisme aboutit à bouleverser le monde entier et fait des milliers de croyants. » Mais alors ? Pourquoi admettre le fait de l'écriture qui pourrait être si facilement imité et rejeter les apparitions, les moulages, les matérialisations, les apports, etc. ? C'est que M. Binet croit avoir trouvé une bonne explication de l'automatisme des médiums, en comparant ce phénomène avec l'écriture inconsciente des hystériques et qu'il espère montrer l'erreur des spirites ignorants qui s'imaginent, parce qu'ils n'ont pas conscience de ce que leur

(1) C'est nous qui soulignons.

(2) *Report on spiritualism.* Page 9. Voir la traduction dans : *Le Phénomène spirite.* Page 61.

main écrit, être en relation avec des âmes désincarnées. Nous montrerons, toujours par des faits, que M. Binet se trompe aussi lourdement ici, que dans son explication des tables tournantes.

A son tour, M. Pierre Janet (1) veut bien s'occuper du Spiritisme et, plus réservé que M. Binet, il consent à constater que « les coups dans les murs ou les tables, la fameuse écriture directe et surtout les soulèvements de table sans contact... ne doivent pas être niés à la légère ; ce sont peut-être les éléments d'une science future dont on parlera plus tard. » Mais de toute manière, il ne veut s'en occuper que pour ce qui a trait aux tables tournantes et à l'écriture des médiums. Nous aurons à examiner ce qu'il faut retenir de ses observations et de ses théories.

Ce qui gêne ces savants, c'est que l'existence de l'âme, en tant qu'individualité indépendante du corps, ressort manifestement des expériences transcendantes du Spiritisme, car si l'on peut équivoquer encore sur l'explication des mouvements de la table ou de l'écriture mécanique, tout faux-fuyant est impossible quand il s'agit de photographies de défunts ou de leurs matérialisations. Aussi la consigne du silence se continue sur ce genre de phénomènes ; si l'on en parle, par hasard, comme à la dérobée, c'est pour déclarer que la preuve scientifique de leur existence n'est pas faite. Mais comme la même accusation a été portée sur les tables et l'écriture, tant qu'on ne pouvait pas leur trouver d'analogies dans le cercle des recherches officielles, nous constatons que cette assertion n'est qu'une mauvaise défaite, pour voiler l'ignorance de ces savants, en face de phénomènes irrécusables.

Que l'on ne croie pas que l'opposition des incrédules se borne à une critique injuste, elle va plus loin et se manifeste par des attaques passionnées contre les champions de la nouvelle doctrine. C'est Weber et Fechner qui sont accusés de ramollissement cérébral par M. Jules Soury (2) pour avoir attesté l'écriture directe entre deux ardoises ficelées. C'est Slade, le médium, obligé de quitter l'Allemagne sous l'inculpation mensongère d'escroqueries. La même aventure arrive à Rome au médium Home, sous le pontificat de Pie IX. C'est le Dr Gibier qui s'expatrie aux Etats-Unis pour fuir la persécution du monde médical, outré par la publication de son livre : *Le Spiritisme ou Fakirisme occidental* ; personne n'ignore les injures et les calomnies contre lesquelles Crookes eut à se défendre, et il n'est pas jusqu'à l'illuste Lombroso qui n'ait souffert pour avoir eu le courage d'être un honnête homme. « Je m'occuperai du spiritisme le plus que je pourrai, — dit-il dans une lettre à M. Falcomer —

(1) *L'Automatisme psychologique*. P. 386 et suiv.
(2) E. Nus, *choses de l'autre monde*, page 323.

mais à regret, puisque ma constatation des faits que le monde ne veut pas admettre pour véritables, m'a amené tant d'ennuis et causé un préjudice professionnel. » (1) Faut-il rappeler que l'archevêque de Barcelone fit brûler les ouvrages d'Allan Kardec par la main du bourreau, en 1864?

Nous n'en finirions pas si nous voulions rapporter toutes les persécutions, petites et grandes, dont les spirites furent victimes. Mais le temps est arrivé où l'intolérance sectaire de l'orthodoxie scientifique ou religieuse doit disparaître. On commence à entrevoir la fin de l'ostracisme dont notre doctrine était frappée, car dans un pays de libre discussion, malgré l'autorité dont jouissent les représentants patentés de la science, il vient un moment où l'évidence finit par s'imposer. Ce n'est pas impunément que l'on remet sans cesse sous les yeux du public des faits bien observés, des témoignages émanant des gens les mieux qualifiés pour porter des jugements sérieux. C'est en procédant ainsi que le magnétisme a fini par triompher de l'entêtement des corps constitués, et grâce à cet adjuvant, on peut dire que des progrès considérables ont été réalisés et que la psychologie a été pour ainsi renouvelée.

Au moyen des procédés hypnotiques on peut pratiquer, pour ainsi dire, une véritable *vivisection morale*, suivant l'expression de M. Beaunis (2) et voir et *faire* fonctionner sous ses yeux le mécanisme intellectuel, comme le physiologiste voit et fait fonctionner sous ses yeux la machine organique. L'observation interne, seule préconisée autrefois, n'a rien donné de ce que l'on en attendait, et tout le génie des hommes qui se sont occupés de l'étude de l'âme, n'a pu prévaloir contre l'insuffisance de la méthode. En réalité, nous en étions encore, il y a peu d'années, au traité de l'âme d'Aristote, ou peu s'en faut.

Les recherches récentes de la psychologie physiologique, les progrès de la physiologie du cerveau et des nerfs, l'étude de certaines formes d'aliénation mentale, la connaissance des maladies de la mémoire et de la volonté, l'analyse des phénomènes psychiques de l'animal, les observations sur l'évolution intellectuelle de l'enfant et sur celle de l'humanité ont modifié profondément la vieille psychologie classique. Nous avons connaissance de facultés sub-conscientes qui expliquent beaucoup de problèmes obscurs, mais la méthode intégrale de psychologie ne sera constituée, que lorsqu'à l'étude interne de l'âme se joindra celle de l'âme en dehors du corps, telle que les phénomènes de lecture, de pensée, de suggestion mentale, de télépathie et de dédoublements nous la font connaître.

(1) *Revue Scientifique et Morale du Spiritisme*, octobre 98, page 240.

(2) Beaunis, *Le somnambulisme provoqué*, p. 114.

On a été longtemps réfractaire à ces méthodes, il a fallu des efforts persévérants pour en faire comprendre toute la portée. Les précurseurs comme Deleuze, Du Potet, Charpignon, Lafontaine, Braid Durand (de Gros) le Dr Liegeois ont attendu bien des années avant de voir leurs travaux appréciés, mais enfin, grâce à Charcot, Ch. Richet, Beaunis, Berheim, etc., le sommeil nerveux est aujourd'hui bien étudié et la marche en avant se poursuit. La suggestion mentale est le premier pas fait dans l'étude des facultés extérieures de l'âme. Il y avait comme une appréhension de la part des chercheurs à s'engager dans cette voie, qui semblait aboutir au merveilleux, mais le livre du Dr Ochorowicz, (1) devenu classique, a mis hors de doute l'action de l'âme à distance. L'éminent physicien Lodge est d'avis que ce pouvoir n'a rien de surnaturel (2), il le déclare en ces termes :

« La découverte d'un nouveau mode de communication à travers l'éther n'est nullement incompatible, il faut le dire, avec le principe de la conservation de l'énergie ni avec aucune de nos connaissances actuelles, et ce n'est pas faire preuve de sagesse que de se refuser d'examiner des phénomènes, parce que nous croyons être sûrs de leur impossibilité, comme si notre connaissance de l'univers était complète ! Ce que nous savons n'est rien auprès de ce qui nous reste à apprendre, dit-on souvent, quoique parfois sans conviction. Pour moi, c'est la vérité la plus littérale, et vouloir restreindre notre examen aux territoires déjà à demi conquis, c'est tromper la foi des hommes qui ont lutté pour le libre examen, c'est trahir les espérances les plus légitimes de la science. »

C'est aussi fortement pensé que bien dit. Il faut rendre cette justice aux Anglo-Saxons qu'ils sont moins que nous ligottés par les préjugés, et qu'une fois qu'ils ont résolu d'entrer dans une voie nouvelle, ils la poursuivent avec une tenacité, une opiniâtreté, que nulle difficulté ne saurait rebuter. Ces faits de transmissions de la pensée ont fait l'objet des travaux de la *Société de Recherches psychiques* de Londres, et ont conduit leurs auteurs jusqu'aux phénomènes de la télépathie.

Nous savons que les savants Myers, Gurney et Podmore ont résumé les enquêtes excessivement nombreuses auxquelles ils se sont livrés en deux ouvrages : *Phantasmes of the living* (fantômes de vivants), dont la lecture est des plus attrayantes. Mais dans l'immense quantité des faits, il faut discerner ceux qui sont produits simplement par la transmission de la pensée, de ceux qui ont un caractère objectif. Cette distinction demande à être faite très sérieusement en s'appuyant sur des faits positifs,

(1) Ochorowicz. *La suggestion mentale.*

(2) Congrès Britannique pour l'avancement des sciences. Discours d'ouverture 1887.

car c'est sur elle que repose la certitude du dégagement de l'âme, c'est-à-dire la démonstration expérimentale de son indépendance de l'organisme corporel.

Afin de comprendre toute l'importance scientifique des phénomènes télépathiques, il faut que l'on sache bien comment la science contemporaine envisage la question de l'âme.

L'âme est un être individuel et distinct du corps, disent les spiritualistes, car la pensée n'a aucun des caractères qui nous servent à définir la matière. Elle est la cause à laquelle sont dus les phénomènes de sensibilité, d'intelligence et de volonté, facultés qui n'appartiennent pas aux corps bruts. Alors que l'organisme matériel subit d'incessantes transformations, que pas un des atomes qui le constituent n'y reste au bout d'un temps très court, que son renouvellement s'effectue intégralement un très grand nombre de fois pendant la vie, l'âme reste une, simple, identique. Alors même que des modifications profondes séparent l'enfant de l'homme mûr, la conscience et la mémoire nous affirment que c'est bien le même être qui les a éprouvées, cette âme a subi les vicissitudes de l'existence, mais elle se sent substantiellement identique à elle-même ; elle diffère donc essentiellement du corps par sa nature propre, elle n'est pas atteinte dans son principe : elle est immortelle.

Les positivistes répondent :

Il est vain de dire que le corps et l'âme sont deux substances et que ces deux substances n'ont rien de commun, puisque la vraie nature du corps et celle que l'on prête aux Esprits échappent entièrement à la conception (1). Si donc, avec Stuart Mill (2), on définit le corps, « la cause inconnue à laquelle se rapportent nos sensations », et l'esprit, « le récipient ou percevant inconnu de nos sensations », il est manifeste « que l'on ne peut rien affirmer de la nature inconnue de l'un ou de l'autre ». Herbert Spencer (3), juge de même que « la controverse entre les matérialistes et les spiritualistes, est une pure guerre de mots, où les partis en lutte sont également absurdes, parce qu'ils croient comprendre ce que nul homme ne peut comprendre ». Le moi, écrit Taine (4), l'âme, ce sujet prétendu de la pensée, gardant son unité, son identité, sous le flot mouvant des sensations, des images, des sentiments, c'est une illusion. Il n'y a rien de réel dans le moi, sauf la file des événements ». « Le vrai, dit encore Renan (5),

(1) Fénelon et Bossuet le reconnaissent. La matière, dit le premier, est « un je ne sais quoi qui fond dans mes mains dès que je le presse » ; et le second convient que, « quand nous parlons des Esprits, nous n'entendons pas trop ce que nous disons ». (Sermon sur la mort). BOURDEAU, *Le problème de la mort*, page 71.

(2) *Système de la Logique*. I. 3. parag. 8.

(3) *Premiers principes*. Fin.

(4) *De l'Intelligence*. Préface et III, 3.

(5) *L'Avenir de la Science*, page 478.

est qu'il y a une substance unique qui n'est ni corps ni esprit, mais qui se manifeste par deux ordres de phénomènes qui sont le corps et l'esprit, que ces mots n'ont de sens que par leur opposition, et que cette opposition n'est que dans les faits ».

Il résulte nettement de ces déclarations que pour les savants, la pensée est due à l'activité du cerveau laquelle, objectivement, est un phénomène physiologique, et subjectivement, un phénomène psychologique. L'âme serait donc une fonction de la matière cérébrale, puisque l'intelligence, la sensibilité, la volonté, sont anéanties quand l'individu meurt, et peuvent être profondément troublées pendant la vie par des maladies du cerveau. A ces assertions, il faut opposer les faits et montrer que l'âme agit librement, consciemment et avec intelligence, alors qu'elle est totalement sortie du corps physique, et que celui-ci est inerte et insensible. C'est parce que la photographie simultanée du corps matériel et de l'âme extériorisée est une preuve irréfutable de l'existence indépendante de l'esprit, que les matérialistes évitent avec soin d'en parler. Mais nous avons précisément, par des motifs opposés, les mêmes raisons pour y revenir sans cesse, afin d'établir solidement notre manière de voir. Il est évident que nous ne songeons pas à mettre en doute que le cerveau ne soit l'organe de la pensée chez l'homme vivant, mais il ne la secrète pas, il ne sert qu'à la projeter au dehors, à la matérialiser. C'est l'instrument de sa manifestation extérieure. Si l'on compare la pensée à une mélodie, le cerveau représentera le piano, et l'âme la pianiste. C'est ce qu'il faut que nous rendions si palpable qu'aucun doute ne soit possible.

La seconde partie de la démonstration consistera à établir que la mort n'atteint pas l'âme et à montrer que, physiquement et psychiquement, elle n'a subi aucune atteinte par ce changement radical, qui résulte de la séparation entre l'âme et le corps. Il est certain que notre doctrine renferme un grand pouvoir de persuasion puisqu'un homme comme Lodge ne craint pas de dire :

« J'ai été amené personnellement à la certitude de l'existence future par des preuves reposant sur une base purement scientifique ; non pas cependant d'une manière telle que je puisse encore les formuler assez nettement pour convaincre les autres, mais d'une façon largement suffisante pour mes besoins personnels. Aussi sûrement qu'il existe d'autres personnes que moi, je sais que la mort du corps n'entraîne pas la cessation de l'intelligence ; l'esprit et le corps ne sont pas unis aussi inextricablement, aussi essentiellement et aussi indissolublement qu'on l'a supposé. Le cerveau est l'organe matériel de l'esprit, comme le corps est celui de la vie individuelle, mais l'esprit et la vie ont une autre existence plus

large. Si la seconde vie est certaine, il faut admettre aussi sa préexistence. Non pas la réincarnation dans le sens ordinaire et banal du mot, mais une plus large existence dont une portion seulement est manifestée ici maintenant dans l'espace et dans le temps (1). »

Les phénomènes d'apparitions des êtres désincarnés sont typiques pour déterminer la conviction, et ils nous permettent de nous initier à quelques conditions de la vie dans l'espace. Mais ce sont surtout les phénomènes de matérialisations qui sont instructifs, car pendant les séances où ils se produisent, on peut étudier plus à loisir ces formations temporaires d'êtres vivants, et au moyen des photographies et des moulages, fixer quelques-uns des caractères objectifs de l'âme après la mort.

Etudier la médiumnité et les circonstances qui accompagnent les communications devient une nécessité, aussi bien pour rectifier les erreurs d'interprétation des savants matérialistes, que pour nous faire pénétrer plus profondément dans l'étude des lois naturelles qui régissent ces phénomènes. Nous serons fréquemment en présence de modes de la matière et de l'énergie ignorés de la physique, mais qui, comme le dit William Crookes, sont en continuité avec ceux que nous connaissons bien. A mesure que nous préciserons davantage les caractères physiques de la médiumnité, nous ferons disparaître la croyance au surnaturel et au merveilleux qui a été un obstacle à la diffusion totale de nos doctrines. La science pure est entraînée, elle aussi, dans le domaine de l'invisible. Les rayons X sont, si nous pouvons ainsi parler, la première manifestation *visible* de *l'invisible* ; ce ne sont pas les seules, comme nous le verrons prochainement.

En ce qui concerne la médiumnité, nous terminerons en disant avec M. de Rochas : (2).

« Refuser de s'occuper de certains phénomènes, quand on est convaincu de leur réalité, par crainte du *qu'en dira-t-on*, c'est à la fois s'abaisser soi-même en montrant une faiblesse de caractère méprisable et trahir les intérêts de l'humanité tout entière. Nul ne saurait, en effet, prévoir les conséquences d'une découverte quand il s'agit de forces nouvelles : celle qui, il y a cent ans, ne se manifestait que par la contraction des cuisses de grenouilles suspendues au balcon de Galvani, n'est-elle point la merveilleuse source de mouvement et de lumière, qui, aujourd'hui, illumine les côtes de nos continents ? »

GABRIEL DELANNE.

(1) Oliver Lodge. Conférence à l'*Alliance Spiritualiste* de Londres, en mars 1897. *Annales psychiques*, mai, juin 1897.

(2) De Rochas. *Extériorisation de la motricité*, fin.

Lumen

PAR

CAMILLE FLAMMARION

Il vient de paraître une nouvelle édition de cette œuvre, magnifiquement illustrée par Lucien Rudaux Nos lecteurs connaissent certainement l'œuvre de vulgarisation entreprise par le grand écrivain. Les questions les plus complexes de la science sont exposés par lui avec une élégance, une clarté et une inspiration toujours élevées qui font un charme souverain de cette lecture, si aride chez les autres savants.

Le grand mérite de Camille Flammarion, c'est qu'il joint à la science une originalité de poète et qu'il aborde les plus hauts problèmes de la philosophie en restant accessible à toutes les intelligences.

Dans *Lumen*, sous forme de dialogues entre un esprit et un incarné, nous apprenons à connaître l'Univers autrement que par les formules mathématiques. Nous sommes persuadés que tous les mondes qui peuplent l'infini sont des terres du ciel et que notre terre est un astre comme les autres. L'âme, après son stage accompli ici-bas, s'envole vers d'autres milieux plus évolués, plus beaux, sur lesquels se développent des aspects imprévus de la vie universelle.

Une hypothèse ingénieuse permet de s'imaginer comment le passé peut être toujours présent dans l'infini, grâce aux radiations de la lumière qui ne se perdent jamais et emportent les spectacles terrestres jusque dans les profondeurs de l'univers. Sous la plume enchanteresse de l'auteur apparaissent des tableaux majestueux comme les sujets qu'ils représentent. Le lecteur captivé s'envole pour un instant au-dessus des mesquines et plates réalités de la vie terrestre et communie avec l'infini et l'éternité. Nous reproduisons un passage relatif à l'âme humaine, en même temps que deux gravures de ce beau livre. Nous espérons que sous cette forme nouvelle, Lumen continuera l'inépuisable série de ses succès.

Récit de Lumen

L'âme est un être intellectuel, pensant, immatériel.

Le monde des idées, dans lequel elle vit, n'est pas le monde de la matière. Elle n'a pas d'âge, ne vieillit pas. Elle n'est pas changée en un mois ou deux, comme le corps ; car après des mois, des années, des dizaines d'années, nous sentons que nous avons gardé notre identité, que notre moi est resté.

Autrement, si l'âme n'existait pas, et si la faculté de penser était une fonction du cerveau, nous ne pourrions plus continuer de dire que nous



avons un corps ; ce serait notre corps, notre cerveau qui nous aurait. D'ailleurs, de période en période, notre conscience changerait, nous n'au-

rions plus la certitude ni même le sentiment de notre identité, et nous ne serions plus responsables des résolutions secrétées par les molécules qui passèrent par notre cerveau plusieurs mois auparavant. L'âme n'est pas la force vitale, car celle-ci est mesurable, se transmet par génération, n'a pas conscience d'elle-même, naît, grandit, décline et meurt..., états tout opposés à ceux de l'âme, immatérielle, sans mesure, non transmissible, consciente. Le développement de la force vitale peut être représenté géométriquement par un fuseau, qui va en se renflant insensiblement jusqu'au milieu, puis décroît et devient nul. Au milieu de la vie, l'âme ne se dégonfle pas (si je puis employer cette comparaison) pour s'amoindrir en fuseau et avoir une fin, mais continue d'ouvrir sa parabole, lancée dans l'infini. D'ailleurs, le mode d'existence de l'âme est essentiellement différent de celui de la vie. C'est un mode spirituel. Le sentiment du juste ou de l'injuste, du vrai ou du faux, du bon ou du mauvais ; l'étude, les mathématiques, l'analyse, la synthèse, la contemplation, l'admiration, l'amour, l'affection ou la haine, l'estime ou le mépris, en un mot, les occupations de l'âme, quelles qu'elles soient, sont de l'ordre intellectuel et moral, que ni les atomes, ni les forces physiques ne peuvent connaître, et qui existe aussi réellement que l'ordre matériel. On pourrait objecter que l'éducation crée ces jugements. Erreur profonde ! Nul n'a un sentiment plus précis de la justice que l'enfant, avant toute éducation, et l'on se souvient toute sa vie, sans la pardonner, d'une punition non méritée. Jamais un travail chimique ou mécanique des cellules cérébrales, aussi subtil qu'on l'imagine, ne pourrait avoir pour résultat un jugement intellectuel, par exemple, de faire savoir que 4 multiplié par 4 égale 16, ou que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux angles droits.

Ces trois éléments de la personne humaine, nous les retrouvons dans l'ensemble de l'univers : 1° Les atomes, les mondes matériels, inertes, passifs ; 2° les forces physiques, actives, qui régissent les mondes et qui se transforment les unes dans les autres ; 3° Dieu, l'esprit éternel et infini, organisateur intellectuel des lois mathématiques auxquelles les forces obéissent..... être incognoscible, en qui résident les principes suprêmes du vrai, du beau et du bien.

L'âme ne peut être attachée au corps que par la force vitale intermédiaire. Lorsque la vie est éteinte, l'âme se sépare naturellement de l'organisme et cesse d'avoir aucun rapport immédiat avec l'espace et le temps. Elle n'a aucune densité, aucun poids. Après la mort, l'âme peut rester dans le lieu du ciel où se trouve la terre au moment de la séparation. Vous savez que la terre est une planète du ciel, aussi bien que Vénus ou Jupiter. Notre globe continue de courir le long de son orbite, en raison de

12700 kilomètres à l'heure, de telle sorte qu'une heure après la mort, l'âme peut se trouver à cette distance de son corps, par le seul fait de son dégagement des lois de la matière et de son immobilité dans l'espace. Ainsi, nous sommes dans le ciel immédiatement après notre mort, comme du reste nous y avons été tout le temps de notre vie. Seulement, nous



n'avons plus de poids qui nous cloue à la planète. J'ajouterai, toutefois, qu'en général l'âme est quelque temps à se dégager entièrement de l'organisme nerveux, et que parfois elle est restée plusieurs jours, plusieurs mois même magnétiquement reliée à son ancien corps qu'elle n'aime pas abandonner. . . . .

D'ailleurs, douée de facultés spéciales, elle peut se transporter d'un point à un autre de l'espace.

Quaerens. — C'est la première fois que je conçois sous une forme sensible ce fait non surnaturel de la mort, et que je comprends l'existence individuelle de l'âme, son indépendance du corps et de la vie, sa personnalité, sa survivance et sa situation si simple dans le ciel.

Cette théorie synthétique me prépare, je l'espère, à entendre et apprécier votre révélation. Un événement singulier vous frappa, m'avez-vous dit, à votre entrée dans la vie éternelle. Vers quel moment survint-il ?

Lumen. — Voici mon ami. Laissez-moi suivre ma narration. Minuit sonnait, vous le savez, au timbre sonore de mon vieux tableau, et la pleine lune, au milieu de sa course, versait sa pâle clarté sur mon lit mortuaire, quand ma fille, mon petit-fils et les amis de ma pensée se retirèrent pour prendre quelque repos. Vous voulûtes rester à mon chevet, et promîtes à ma fille de ne pas me quitter jusqu'au matin. Je vous remercierais de votre dévouement si tendre, si passionné, si nous n'étions de véritables frères. Il y avait bien une demi-heure que nous étions seuls, car l'astre des nuits déclinait à droite, lorsque je vous pris la main et vous annonçai que la vie abandonnait déjà l'extrémité de mes membres. Vous m'assuriez le contraire : mais j'observais avec calme mon état physiologique, et je savais que peu d'instants restaient encore à ma respiration. Vous vous dirigeâtes doucement vers l'appartement de mes enfants ; mais (je ne sais par quelle concentration d'efforts) je pus parvenir à vous crier d'arrêter. Vous revîntes, les larmes aux yeux, mon ami, et vous me dites : « C'est vrai, vos dernières volontés sont données ; et demain matin il sera temps encore de faire venir vos enfants. Il y avait dans ces paroles une contradiction que je ressentis sans le faire paraître. Vous souvenez-vous qu'alors je vous priai d'ouvrir la fenêtre. Quelle belle nuit d'octobre, plus belle que celle des bardes d'Ecosse chantée par Ossian. Non loin de l'horizon et sous mes yeux, on distinguait les Pléïades, voilées par les brumes inférieures. Castor et Pollux planaient victorieusement dans le ciel, un peu plus loin. Et au-dessus, formant un triangle constellée avec les précédentes, on admirait dans la constellation du Cocher une belle étoile aux rayons d'or qui, dessinée au bord des cartes zodiacales, se nomme Capella ou la Chèvre. Vous voyez que la mémoire ne me fait pas défaut.

Lorsque vous eûtes ouvert la haute fenêtre, les parfums des roses endormies sous l'aile de la nuit montèrent jusqu'à moi et se mêlèrent aux rayons silencieux des étoiles. Vous exprimer quelle douceur versèrent en mon âme ces impressions, les dernières que la terre m'adressait, les dernières que goûtaient mes sens non encore atrophiés, serait au-dessus

de mon langage. Dans mes heures de plus tendre ivresse et de plus suave bonheur, je n'ai ressenti cette joie immense, cette sérénité glorieuse, cette jouissance déjà céleste, que me donnèrent ces minutes d'extase entre le souffle parfumé des fleurs et le regard si tendre des étoiles lointaines.

CAMILLE FLAMMARION.

A propos de la Critique

PAR Mr MANGIN

Du mémoire de M. R. Hodgson sur les communications de Georges Pelham (1)

Les expériences de R. Hodgson publiées dans le N° de Février 1898 des *S. P. R. Proceedings* ont produit une impression exceptionnelle, et le retentissement qu'elles ont eu est tout à fait justifié. Quelle que soit cependant leur portée scientifique, celle-ci ne pourrait à elle seule expliquer cette émotion. Depuis cinquante ans il a été publié un certain nombre de travaux d'une importance au moins égale et dont quelques-uns nous semblent même plus probants, sans provoquer une attention aussi vive. Mais l'étude de M. Hodgson vient à l'heure opportune. Après avoir traité pendant plusieurs siècles les phénomènes psychiques par le bûcher et les supplices, ensuite par la calomnie et le ridicule et toujours sans succès, on se décide enfin, tant les faits ont la vie dure, à se demander ce que cachent ou démontrent ces choses que l'on ne peut plus nier ni supprimer. De divers côtés on fonde des sociétés affichant toutes le même but. Dans les unes, des hommes rompus aux procédés des recherches scientifiques ne semblent poussés que par le désir de faire des constatations rigoureuses, sans préoccupations des questions dogmatiques : dans d'autres, fondées ou soutenues par le clergé, on semble surtout préoccupé de plier les faits aux idées préconçues, de les escamoter et de monopoliser les résultats, comme cela se fit aux premiers siècles du christianisme.

(1) Nous commencerons dans le prochain numéro la publication du remarquable rapport de Mr Hodgson, traduit de l'anglais

Mais les temps sont changés et nous croyons que le clergé trouvera cette fois dans son entreprise plus de déboires que de profit.

La personnalité très en évidence de M. Hodgson a contribué aussi, dans une large mesure, a appeler l'attention sur la nouvelle publication. M. Hodgson a un passé très caractéristique ; il est un de ces savants déjà nombreux qui, d'abord sceptiques, se sont attachés, pour ne pas dire acharnés, à découvrir la fraude dans les phénomènes spirites et ont fini, vaincus par l'évidence et le nombre des faits, par proclamer loyalement leur réalité. On a fait remarquer avec raison que tous les hommes de science qui ont observé avec indépendance un nombre de faits suffisant et ont persévéré dans leurs recherches, ont, sans exception, conclu comme le fait aujourd'hui M. Hodgson. On ne trouve dans le camp contraire que ceux qui ont trop peu observé, ou ceux qui se sont trouvés arrêtés dans la proclamation de la vérité, soit par la peur du ridicule, soit par la crainte de nuire à leurs intérêts personnels, positions officielles, candidatures aux corps savants, etc.

Nous n'avons pas l'honneur de connaître M. Marcel Mangin et nous ne savons s'il a eu l'occasion de suivre beaucoup d'expériences par lui-même, mais la lecture de son article critique montre à l'évidence qu'il est peu familiarisé avec la littérature spirite, dans laquelle il eût cependant pu trouver un certain nombre d'ouvrages dignes de l'attention d'un savant.

Cette observation s'applique du reste à la généralité des critiques de la grande comme de la petite presse et des littérateurs les plus en vogue, que nous avons vus récemment à l'œuvre, à l'occasion des représentations de la pièce de V. Sardou, et dont l'ignorance n'avait d'égale que l'assurance, nous dirions presque la candeur, avec laquelle ils émettaient les plus énormes bourdes.

Hâtons-nous de déclarer que nous sommes loin de confondre M. Mangin avec ces psychistes d'occasion, mais nous pensons que s'il avait lu quelques-uns des principaux ouvrages publiés en français, en anglais ou en allemand sur le spiritisme, il y aurait trouvé la solution de beaucoup de questions qui viennent sous sa plume au cours de son article et auxquelles nous ne pourrions répondre ici sans faire un traité presque complet sur la matière.

Nous allons nous borner à relever un certain nombre des objections de M. Mangin et à montrer que l'auteur, si rebelle à l'interprétation spirite, adopte avec trop de complaisance des théories que n'appuie aucun fait expérimental, ou qui comportent elles-mêmes l'admission des vies

successives et par conséquent de la persistance de l'âme après la dissociation du corps.

Ne nous plaignons pas des exigences de nos adversaires ; elles nous obligent à multiplier les preuves et à accumuler les faits, pour le plus grand bien de tous ; comme nous sommes certains d'être dans le vrai, le résultat final ne nous laisse ni inquiétude, ni impatience.

A propos de l'écriture mécanique, M. Mangin trouve que le pianiste qui peut lire simultanément deux suites de notes différentes, toucher l'une ou l'autre pédale et, pendant ce temps, écouter les personnes qui parlent près de lui et leur répondre, peut être comparé au médium qui, par la main droite entretient une conversation écrite avec une personne, tandis que par la main gauche il traite un autre sujet avec une seconde et enfin développe par la parole un troisième ordre d'idées avec une troisième.

Nous aimons à croire que l'auteur, pour nous servir de sa tournure de phrase, n'attache pas à sa comparaison une importance trop démonstrative. Pour peu que l'on réfléchisse, en effet, on conviendra qu'il n'y a absolument rien de comparable entre l'acte presque mécanique de suivre le chant, l'accompagnement avec les nuances d'un morceau, toutes choses qui pour un musicien tant soit peu habile et exercé s'enchaînent, s'entrainent l'une l'autre pour ne faire qu'un ensemble, laissant au cerveau assez de liberté pour agir de son côté et celui de développer *simultanément* trois ordres d'idées, sans alternances ni mélanges. M. Hodgson signale même ce fait, que si l'un des six interlocuteurs se laissait distraire par le duo voisin, l'interlocuteur un instant négligé le rappelait à l'ordre. Nous affirmons même sans hésiter que celui qui, sans entretenir de conversation orale, ne ferait que copier d'une façon tout à fait simultanée deux choses différentes avec les deux mains, travail cependant bien mécanique, ferait une œuvre bien autrement difficile que le musicien cité ci-dessus. Il se trouverait pourtant loin du cas de Mme Piper et de quelques autres telles que la fille du juge Edmonds, de Mme d'Espérance et d'autres médiums non professionnels et désintéressés.

Dès les premières pages de son étude, M. Mangin suspend l'énumération des faits observés pour écrire :

« Quelle occasion nous perdons de savoir la solution d'un des problèmes les plus intrigants qui soient : comment s'arrange dans l'autre monde la situation d'un homme remarié quand il se retrouve avec ses femmes ? » De deux choses l'une : ou l'auteur n'a voulu que rééditer une plaisanterie facile et déjà vieille, (1) et nous ne croyons pas qu'il soit de ceux qui prennent une plaisanterie pour une raison. Il sait, en effet, aussi bien

(1) Voir l'Evangile.

que nous que les gens d'esprit de l'époque de Galvani, en l'appelant le maître à danser des grenouilles, n'ont rien prouvé contre la valeur de sa découverte et ne l'ont pas empêchée de révolutionner le monde.

Ou bien il est réellement intrigué par ce problème, et alors s'il veut réfléchir un instant, il en trouvera facilement la solution. A quoi servirait la fonction de reproduction, toute transitoire, du reste, là où il n'y a pas de corps à reproduire ? Les esprits n'ont donc pas de sexe et ne sont groupés que selon leurs affinités intellectuelles et morales. Si, dans les apparitions et dans leurs communications avec nous, ils gardent les noms et les apparences sous lesquels ils ont vécu, c'est que, sans cela, il ne leur serait pas possible de se faire reconnaître.

A maintes reprises, M. Mangin manifeste le regret que G. P. ne se soit pas attaché surtout à nous faire connaître le genre d'occupations, la manière de vivre, la nature des jouissances ou des châtiments de ceux de l'autre monde. Outre que les communications de G. P. avaient un tout autre objet, nous croyons que la différence d'état et de milieu entre les esprits et nous ne nous permettrait guère de nous faire une idée suffisamment juste des choses qui nous seraient ainsi révélées. Ce que nous savons de science certaine, c'est qu'il existe une étroite solidarité entre les deux mondes ; que ceux dont la vie terrestre a été bonne et utile déclarent d'une façon unanime, sur toute la surface du globe, qu'ils jouissent d'un bonheur que ne peut dépeindre aucune langue humaine et que l'évolution intellectuelle et morale de chacun se poursuit aussi bien de l'autre côté que de celui-ci. Pour notre part, nous n'en demandons pas davantage.

Du reste, les affirmations que l'on aurait reçues de G. P. sur ces questions étant de celles qui ne peuvent être directement et scientifiquement contrôlées et ne pouvant acquérir une certaine autorité que par leur comparaison avec les communications reçues de la part des esprits élevés dans des pays différents, n'auraient pas manqué d'être attribuées par M. Mangin à l'imagination de Mme Piper. G. P. répète à satiété : je vis ; il n'y a pas de mort ; je suis revêtu d'une enveloppe éthérée ; c'est bien moi G. P. qui vous parle, je vous supplie de le croire ; etc... M. Mangin le croit-il cependant, malgré les preuves apportées ? Pourquoi croirait-il davantage de simples affirmations sur notre état futur ?

Quand M. Mangin écrit : « Il ne peut donc les voir (ses amis) ou tout au moins leur parler, que par l'intermédiaire d'un médium... on lui demande comme *test* de son identité d'aller voir M. ou Mme X... et de dire ce qu'ils font et il y réussit. Ce ne serait donc que pour parler qu'il aurait besoin d'un médium ? » Lorsqu'il se demande encore quel est le

sort des enfants martyrs et la cause de leurs souffrances ; ou encore lorsqu'il s'étonne de la persistance, après la mort, des sensations de la dernière maladie, nous ne pouvons que le renvoyer aux traités sur le spiritisme auxquels nous avons fait allusion plus haut.

M. Mangin laisse échapper une phrase qui nous étonne beaucoup : « Ici, dit-il, c'est bien clair, ce que M. Hodgson va chercher tout le temps c'est autre chose que la transmission de pensée. Voici la preuve que Mme Piper est avertie et préoccupée. *Il y a une grande importance à le faire remarquer au passage et cela dès le début des expériences.* » Que M. Mangin relise le début de son article ; il y trouvera sa propre citation du texte de Hodgson : « Il faisait le vœu, s'il mourait avant moi et constatait encore son existence, de s'efforcer avec toute son énergie de révéler le fait de la continuation de son existence. » Est-il possible de mieux définir le but des expériences et n'est-il pas de première nécessité, pour arriver à un résultant concluant, d'éliminer avec le plus grand soin toute possibilité d'interprétation par la communication de pensée ?

A propos de la séance du 29, dans laquelle G. P. recommande de ne pas lui poser plusieurs questions à la fois, M. Mangin dit : « On pourrait comprendre la fatigue de G. P., mais beaucoup moins celle de l'instrument *qui n'a qu'un rôle passif.* » Encore une phrase que l'auteur n'aurait pas écrite s'il avait connu les notions les plus élémentaires du spiritisme ! Il aurait vu, en effet, que pour se manifester les esprits sont obligés d'emprunter le fluide du médium et qu'il n'y a pas de communication ou de phénomène spirite sans fatigue et sans affaiblissement parfois considérable de ce dernier. Il saurait que pendant la production de certains phénomènes, une balance *avec enregistreur automatique* a permis de suivre la perte de poids du médium, pouvant atteindre dans les cas de matérialisation, plus de 30 kilos, qui ne sont jamais recouvrés intégralement par le medium lorsque le phénomène a pris fin.

Il est un grief que nous avons entendu formuler bien souvent et que nous ne sommes pas étonné de retrouver dans l'article critique dont nous nous occupons. Pourquoi les esprits ne nous apportent-ils pas les solutions des problèmes scientifiques ou industriels, à la recherche desquels les meilleurs esprits usent leur existence ? A cela nous pouvons répondre que, dans le cas actuel, G. P. n'était pas venu pour cela. D'une façon générale, nous pouvons faire observer que si nous obtenions sans travail tout ce que nous désirons, et il serait tout aussi rationnel de demander des trésors que des notions scientifiques, la loi du progrès qui se confond avec celle du travail serait supprimée par le fait, et les hommes croupi-

raient dans l'inertie et cesseraient toutes recherches, désormais sans raison d'être.

L'auteur pourrait voir, du reste, dans les mémoires de Barkas, dans l'autobiographie de Mme d'Espérance et dans quelques autres ouvrages, que des communications scientifiques du plus haut intérêt et dont plusieurs étaient susceptibles d'applications pratiques ont été faites dans des cas exceptionnels. Quel a été leur sort ? Les hommes et les sociétés savantes auxquels elles ont été transmises les ont repoussées avec ensemble, et il a fallu que, longtemps après, 18 ou 20 ans, un chercheur vînt à les redécouvrir, pour leur donner droit de cité.

Quant aux communications de faits *absolument inconnus aussi bien des assistants que du médium* et trouvés exacts, M. Mangin trouve plus commode d'en faire honneur à la conscience subliminale, aux facultés prodigieuses, au génie dont il gratifie pour l'occasion Mme Piper. Mais il ne nous dit pas comment ce génie a pu faire de telles découvertes. Ce ne sont que des mots destinés à masquer une impuissance absolue.

Mais qu'est donc pour l'auteur cette conscience subliminale ? Admet-il l'opinion de M. Myers, dont il invoque l'autorité ? S'est-il bien rendu compte que pour M. Myers : « elle n'est autre chose qu'une sorte de renouvellement de la *réminiscence* de Platon, à la lumière des connaissances plus complètes que nous possédons aujourd'hui. » Admettre son existence, c'est donc admettre les vies successives pendant lesquelles ces connaissances et ces qualités ont été acquises, ce qui implique la persistance de l'être pensant après que l'enveloppe corporelle a été dissociée. S'il n'en était pas ainsi, que signifierait le mot réminiscence ? Dans le cas actuel, cette explication n'a aucune valeur, car il ne s'agit plus d'événements arrivés à la connaissance de l'esprit de Mme Piper dans une autre existence et qu'il se rappelle, mais d'événements prespre contemporains, totalement ignorés d'elle et des assistants et qu'elle ne peut connaître que par l'intervention d'une autre personne. Comment ? Les spirites croient pouvoir le dire et ils sont les seuls à présenter une explication rationnelle, avec preuves à l'appui.

Nous différons de M. Myers sur la façon de comprendre ce qu'il appelle la conscience subliminale, mot fort à la mode aujourd'hui et invoqué trop légèrement par ceux qui ne veulent pas accepter l'opinion des spirites. Ce n'est cependant pas le moment de discuter un travail dont la publication en français n'est pas encore terminée. Disons seulement en passant qu'au lieu d'une conscience subliminale, personnalité distincte, jugeant, se manifestant à son heure, agissant pour son compte et supérieure à la conscience supraliminale, qui n'en a pas connaissance, les spirites

admettent l'existence du périsprit, enveloppe fluidique sur laquelle s'inscrivent, comme sur un registre, toutes les acquisitions faites dans le cours des vies successives et dans lequel il est donné à certains esprits de lire pendant cette vie terrestre. Ce n'est pas autrement que l'on peut comprendre les jeunes prodiges, devant lesquels le matérialiste reste absolument déconcerté.

Notons en terminant que dans le même article invoqué par M. Mangin, M. Myers déclare qu'il admet la communication des incarnés entre eux et la possibilité de la communication des incarnés avec les désincarnés.

M. Mangin annonce qu'il donnera, dans le prochain numéro des *Annales des sciences psychiques,* où l'on aurait pu s'attendre à trouver des articles plus scientifiques, l'analyse du rapport de M. Hodgson sur les autres *communicateurs* et des deux chapitres où il compare l'hypothèse spirite et l'hypothèse de la télépathie des vivants. Espérons que pour cette époque il aura eu le temps de se renseigner sur les questions qu'il se propose de juger.

Dr DUSART.

Le Spiritualisme et le Devoir social

Discours prononcé au Congrès de Londres
Par le docteur Russel Wallace, de la Société Royale

AMIS ET COLLÈGUES SPIRITUALISTES,

Depuis une dizaine d'années, mes recherches se sont portées sur d'autres objets que celui du spiritualisme (spiritisme). Dans une nouvelle édition de mes ouvrages sur cette question, que j'ai publiée il y a près de trois ans, je continue à affirmer mon absolue conviction de la réalité et de l'importance de nos découvertes et de l'inanité des arguments, quels qu'ils soient, de nos adversaires. C'est la raison pour laquelle je n'ai pas à vous entretenir aujourd'hui du spiritualisme lui-même. Mais je désire profiter de l'occasion qui s'offre à moi pour vous présenter quelques observations sur un sujet qui me paraît en intime connexion avec les croyances que nous professons en qualité de spiritualistes. Ce sujet, objet de mes principales préoccupations actuelles, est celui-ci : « Quel serait le moyen de relever la foule des malheureux qui traînent une misérable existence, condamnés,

comme ils le sont, à gagner leur subsistance par un labeur incessant, sous un régime d'oppression qui abrège leurs jours et ne peut leur procurer aucun de ces raffinements qu'on trouve dans le goût des arts ou dans la contemplation de la nature, jouissances pourtant si nécessaires au développement, chez l'homme, de sentiments vraiment élevés ? »

J'ai donné de nombreuses preuves de cet état de choses dans un ouvrage publié il y a quelques semaines et j'ai montré que telles étaient bien les conditions dans lesquelles se débattait misérablement une forte proportion de notre population, en dépit d'une augmentation de richesse et de facilités à créer la fortune, telles qu'aucune époque n'en a connues. Ces conditions permettraient — en les utilisant convenablement — de donner à tous non seulement le nécessaire en abondance, mais le confort et le luxe, tout en laissant à chacun des loisirs suffisants. Sans m'étendre là-dessus davantage pour le moment, je désire attirer votre attention sur quelques points qui sont, à mon avis, en rapport avec les devoirs sociaux du spiritualisme.

L'ancienne doctrine concernant la vie future, partait de l'idée que des récompenses et des punitions étaient attachées à certaines croyances et à l'observation de quelques cérémonies. L'athée, l'agnostique et même l'unitaire ont été considérés, pendant des siècles, comme voués aux peines futures ; l'enfant mort en dehors du baptême, celui qui ne pratiquait pas le repos du sabbat et celui qui ne fréquentait pas le culte étaient condamnés de même au feu de l'enfer. Les croyances et l'observation des cérémonies passaient alors pour être d'importance primordiale ; quant aux sentiments, à la conduite, à la santé et au bonheur, on en faisait fort peu de cas.

Les nouvelles doctrines, fondées presque uniquement sur les enseignements du Spiritualisme moderne — quoique généralement acceptées de nos jours, même par les non spiritualistes — sont en opposition absolue avec ce qui s'enseignait dans le temps. Elles sont basées sur l'idée de la continuité intellectuelle et morale ; on ne croit plus à des peines imposées ; on considère les croyances dogmatiques comme de peu d'importance, pourvu qu'elles ne nuisent pas à nos relations avec nos semblables ; et on ne croit plus à l'obligation des rites et des cérémonies, ni à la nécessité des observances compliquées, imposées encore par la plupart des religions. D'autre part, on attache la plus grande importance aux mobiles et aux actes qui en dérivent, ainsi qu'à tout ce qui exerce et développe la nature intellectuelle, morale et physique de l'être humain et qui contribue à sa santé et à son bonheur. La vie future sera donc la suite pure et simple de la vie présente dans des conditions nouvelles, et le bonheur ou le malheur

dépendra du plus ou moins de peine que nous aurons prise à développer ici-bas les qualités les plus élevées de notre nature.

D'après l'ancienne théorie, une âme pouvait être sauvée par le fait d'un simple changement de croyance et par la pratique de certaines cérémonies. Le corps n'était rien ; le bonheur n'était rien ; on considérait le plaisir comme un péché ; aussi tenait-on pour légitime toute punition, toute torture et même la mort, du moment qu'il s'agissait de susciter ce changement et de sauver l'âme.

Suivant la théorie nouvelle, c'est le corps qui développe et, en un certain sens, qui sauve l'âme. La maladie, la souffrance, tout ce qui nuit à la vie et tout ce qui l'abrège, est funeste à l'âme aussi bien qu'au corps. Il est nécessaire que le corps soit bien portant, non seulement parce que l'intelligence en bénéficiera, mais aussi parce que l'âme pourra mieux progresser, qu'elle deviendra plus apte à fournir la nouvelle carrière à laquelle elle est destinée et à s'élever, autant que possible, dans le monde des Esprits. C'est dans la mesure où nous aurons utilisé et développé toutes nos facultés — corporelles, intellectuelles et spirituelles — et selon que nous nous serons efforcés d'aider les autres à progresser aussi, que nous préparerons pour nous-mêmes et pour eux plus ou moins de bonheur dans l'au-delà.

Tout ceci est connu des Spiritualistes et fait partie de leurs convictions ; aussi n'aurais-je pas cru nécessaire de le constater, si ce n'était que notre foi est souvent mal jugée et montrée sous un faux jour par ceux qui n'appartiennent pas à notre clan ; c'est aussi parce que je vais en tirer certaines conclusions qui s'en déduisent logiquement, à mon avis, mais qui pourraient ne pas être volontiers acceptées par un certain nombre d'entre nous.

Il me semble que, professant de telles croyances relativement à la vie future et à la meilleure et seule manière de nous y préparer, nous devons, en notre qualité de Spiritualistes, sentir combien il est nécessaire de travailler de toutes nos forces à l'avènement de conditions sociales qui rendent possible à chaque être une existence heureuse et bien remplie, dans laquelle tous puissent utiliser et développer les facultés diverses dont ils sont doués, afin d'être prêts à poursuivre d'emblée la voie du progrès, lorsqu'ils seront introduits dans la vie supérieure du monde des Esprits. Nous savons qu'une vie ou un travail corporel pénible et incessant est de toute nécessité pour subvenir aux besoins de l'existence, une vie fatalement dénuée de beauté, de jouissances, de communion avec la Nature, une vie privée de tout délassement normal et sans aucune chance de jamais pouvoir se prêter à quelque étude bienfaisante, une vie pleine de

tentations, ne laissant pas la moindre espérance de jouir un jour d'une vieillesse heureuse et paisible — nous savons que tout cela est aussi contraire au bien-être de l'âme qu'à celui du corps.

Si nous pouvons accorder aux renseignements qui nous parviennent du monde des Esprits la moindre confiance, il nous faut admettre que l'amélioration et l'éducation des millions d'Esprits bas et dégradés qui quittent chaque année notre terre, imposent aux Esprits plus avancés à qui incombe la tâche de les faire progresser, une lourde charge, bien des tracas et des déboires. Ces conditions fâcheuses se perpétueront nécessairement pendant de longues périodes encore, si l'on en juge par le grand nombre de races et de peuples arriérés qui se trouvent sur notre globe. Mais que nous, qui nous disons civilisés, nous qui avons dérobé tant de secrets aux forces mystérieuses de l'univers, nous qui — par l'utilisation de ces forces — pouvions facilement procurer une existence décente, normale et heureuse à toute notre population — que nous laissions partir pour l'autre monde, jour après jour, année après année, des millions d'hommes, de femmes et d'enfants, tous emportés prématurément parce qu'il leur manque les premières nécessités de la vie ou par suite des maladies ou des accidents qui les atteignent fatalement dans les tristes conditions par lesquelles seules nous leur permettons de vivre — tout cela c'est honteux... c'est criminel !

J'ai la conviction — et ce fait peut certainement se démontrer — que les classes les plus pauvres de nos grandes cités, celles qui ont constamment à lutter contre la misère, qui manquent absolument soit de confort, soit des choses les plus nécessaires à la vie et même à la décence sont, malgré tout, comme classes, supérieures en moralité et souvent en intelligence, tant à la classe moyenne qu'à la classe élevée, qui les tiennent l'une et l'autre pour inférieures. Leur condition, au point de vue moral et social est l'œuvre de la société ; et là où elles paraissent valoir moins, c'est la société qui est coupable. Que serions-nous devenus nous-mêmes, si nous avions été privés de toute éducation, si nous n'avions eu ni loisirs, ni intérieurs confortables et décents, ni moyens de nous tenir propres, la propreté étant non seulement avantageuse à la piété, mais en étant même une des sources ? Si nous avions été exposés à toutes sortes de tentations et souvent même entraînés au crime ? Et si des millions d'hommes sont forcés de mener une telle vie, une conséquence fatale, c'est la mort prématurée de millions d'enfants — massacre mille fois pire que celui d'Hérode, qui se perpétue parmi nous d'année en année ; ce sang innocent crie, à coup sûr, contre nos gouvernants — et contre nous, qui choisissons ces gouvernants — il criera tout spécialement contre nous,

Spiritualistes, qui connaissons la loi supérieure, si nous ne faisons tous nos efforts pour susciter une réforme à cet égard.

Ainsi que le savent beaucoup de nos amis ici présents, j'ai dû moi-même, malgré tous mes préjugés antérieurs, arriver à la conviction que le seul remède positif à cet état de choses résidait dans une certaine forme de socialisme ; et ma définition du socialisme est simplement : « L'organisation du travail pour le plus grand bien de tous ». De la même manière que l'Administration des Postes est le travail organisé dans un département pour le bénéfice commun ; que les chemins de fer pourraient avoir aussi une seule organisation dans l'intérêt de la communauté ; qu'un grand nombre d'industries importantes, en Amérique surtout, sont organisées au profit exclusif d'associations de capitalistes — ainsi tout travail nécessaire et utile pourrait être organisé au profit de tous.

Je vous demande de réfléchir là-dessus et je vous engage principalement à examiner s'il n'y a pas urgence à y apporter des remèdes réels et fondamentaux et non de ces palliatifs qui ont été essayés avec une énergie et une bonne volonté toujours croissantes dans le cours de ce siècle, mais qui, jusqu'ici, ont misérablement échoué. Le mal a empiré absolument comme si l'on n'avait essayé d'aucun remède. La charité a pris des proportions énormes, mais elle a aussi échoué. Il est temps d'essayer de la Justice.

Un écrivain de talent employait, il y a quelques années, un terme nouveau, qui est devenu immédiatement populaire — c'est celui d' « égalité proportionnelle » (1). Ces mots expriment brièvement et avec clarté ce qu'on est en droit de désirer comme minimum de justice sociale. La même idée avait été émise par d'autres écrivains, en particulier par Herbert Spencer dans son volume sur « la Justice ». Il y déclare que la justice exige que chaque homme obtienne « ce qui lui est dû, en raison de sa nature propre et des actes qui en découlent » — cela et rien que cela. Ces deux idées, au fond, sont les mêmes ; mais « égalité proportionnelle » est plus simple et plus intelligible.

Le spiritualiste, qui sait que tout enfant venant au monde est une âme vivante, destinée à se préparer pour la vie supérieure du monde des Esprits, doit considérer comme un crime envers ce monde et envers l'humanité, qu'il ne soit pas pourvu à ce que chacun de ces enfants obtienne ce qu'il y a de mieux pour les besoins de son existence et pour son éducation jusqu'à l'âge, tout au moins, où il sera devenu adulte et où il sera traité comme

(1) Nous avons cru pouvoir formuler ainsi ces termes fréquemment employés par l'éminent naturaliste (equality of opportunity) qui, traduits littéralement, nous ont paru peu compréhensibles. (TRADUCTEUR).

une unité indépendante de l'organisme social. Et, si chacun a droit à ce qu'il y a de mieux, il en résulte que nul ne peut obtenir plus que ce mieux et nous en revenons ainsi à « l'égalité proportionnelle ».

Naturellement, beaucoup d'entre vous vont me dire : « Voilà qui est impossible. Comment donner à chaque enfant cette égalité des choses de la vie et de l'éducation ? » Je conviens, en effet, que c'est difficile ; mais ce n'est pas, cependant, absolument impossible. On ne pourra, il est vrai, y arriver qu'à la longue, mais tout ce qu'on veut, on le peut. Comme Herbert Spencer le disait, en parlant d'une autre question — la nationalisation du sol — « la justice exige qu'on en vienne là » ; et si nous, avec notre civilisation dont nous sommes si fiers, déclarons que la chose n'est pas possible, alors tant pis pour nous et pour notre civilisation trop vantée. Mais le tout est de vouloir. Or, notre devoir, à nous spiritualistes, c'est de contribuer à créer cette volonté.

« Mais, « me direz-vous encore, » où trouver le nerf de la guerre ? Ne sommes-nous pas déjà surchargés d'impôts ? » Nos impôts sont exhorbitants, je l'admets ; mais il est un corollaire obligatoire de « l'égalité proportionnelle », qui, loin de nous forcer à augmenter les taxes, non seulement nous fournira les capitaux qui nous permettront de mener à bien notre entreprise, mais nous aidera, en outre, à diminuer les impôts et — avec le temps — à les supprimer complètement. Car, si vous donnez à chaque enfant « l'égalité proportionnelle » et si chaque homme et chaque femme ne reçoit que « ce qui lui est dû en raison de sa nature propre et des actes qui en découlent », il devient évident qu'il ne doit y avoir aucune inégalité en fait d'héritage ; et pour obtenir l'égalité dans l'héritage, il faut que l'Etat, c'est-à-dire la communauté, soit l'héritier universel de toutes les fortunes. Il va sans dire qu'il ne faudrait prendre, pour commencer, que ce qui dépasserait, dans chaque fortune, un certain maximum ; et, bien loin de faire du tort aux héritiers de millionnaires, cette mesure leur serait, au contraire, fort avantageuse ; car il est reconnu qu'il n'y a rien de plus démoralisant pour la jeunesse que la certitude d'avoir à hériter d'une grande fortune. Nous avons sous les yeux, chaque année et presque chaque mois, des exemples de ce genre. C'est là l'enseignement de la parabole du mauvais riche et de Lazare. La vraie pensée du Christ quand il dit qu'il est bien difficile à un riche d'entrer dans le royaume des cieux, nous devient ainsi très-compréhensible.

Eh bien ! beaucoup de gens auxquels répugne l'idée du Socialisme, par la raison principale, je pense, qu'ils n'en comprennent pas la signification, accepteront peut-être avec plus d'indulgence ce grand principe de « l'Egalité proportionnelle », du moment qu'il ne touchera pas à l'indivi-

dualisme et qu'il le rendra, au contraire, bien plus réel et plus effectif que ce n'est le cas à l'heure qu'il est. Car, dans l'état actuel de la société, ce n'est pas le véritable individualisme qui règne, puisque les inégalités proportionnelles sont si grandes, dès le début de la vie, que l'on voit souvent les plus indignes portés au pinacle, tandis que bon nombre des plus dignes luttent en vain, pendant toute leur existence, sans avoir la moindre chance de pouvoir utiliser leurs remarquables facultés, ni de développer ce qu'il y a de plus élevé dans leur nature.

« L'égalité proportionnelle » ramènerait tout à un état normal ; il serait permis à chacun d'utiliser ses aptitudes pour le bien, et la société en bénéficierait énormément. Une émulation profitable à tous résulterait en même temps de l'effort individuel. Celui qui, dans de telles conditions d'égalité et de justice, parviendrait à s'élever au-dessus de ses contemporains, serait réellement grand. Les uns acquerraient les honneurs, d'autres la fortune ; mais les uns et les autres ne le devraient qu'à « leur nature propre et aux actes qui en découlent » ; les honneurs ne pourraient pas échoir à des individus qui en seraient indignes, pas plus que la fortune à ceux qui se montreraient incapables de l'acquérir.

Quant à moi, je crois que ce système de concurrence loyale qui exigerait un même point de départ initial pour chacun, donnerait à l'émulation sa plus solide base et aboutirait finalement à une coopération volontaire et à une organisation du travail fort désirables, ce qui est le but auquel tend le socialisme lui-même. Mais, qu'il y parvienne ou non, j'affirme qu'il renferme un principe grand et vrai — celui de Justice sociale ; et je prétends que c'est le seul moyen d'échapper à l'affreuse catastrophe dont nous sommes menacés.

En notre qualité de spiritualistes, nous devons arborer le drapeau de la Justice, et l' « égalité proportionnelle » pour tous n'est que justice. Sachant que la vie de ce monde est une école destinée au développement de l'Esprit, nous devons comprendre qu'il est de notre devoir de veiller à ce que l'Esprit qui naît en chaque enfant soit mis — de la manière la plus complète — en position de développer, avec une entière indépendance, toutes ses facultés et toutes ses forces dans les conditions les plus favorables que nous puissions lui fournir.

Je me suis décidé à porter devant vous cette question, parce que c'est une de celles qui me tient le plus à cœur ; je suis sûr que si les spiritualistes, dont le nombre s'accroît rapidement d'une façon bien réjouissante, pouvaient être entraînés, dans leur ensemble, à s'en occuper sérieusement ; s'ils venaient à se rendre compte de la nécessité et aussi de la possibilité de mettre un terme aux misères et aux turpitudes qui règnent

autour d'eux et s'ils comprenaient qu'il est tout spécialement de leur devoir de s'associer à une œuvre d'une telle importance, elle ne tarderait pas longtemps à voir le jour.

Ce qui importe avant tout, c'est de faire l'éducation du peuple et de créer dans ce sens un mouvement d'opinion. C'est aux spiritualistes à prendre la direction de ce mouvement pour la justice et pour le droit, parce que — mieux que tout autre corps — ils connaissent son importance vitale, tant pour ce monde que pour l'autre. Les diverses sectes religieuses travaillent toutes, suivant leurs lumières, dans le champ social ; mais leurs forces tendent, presque exclusivement, au soulagement de cas individuels de souffrance et de misère, par la pratique de la charité sous différentes formes. Cette méthode a complètement échoué ; elle n'a pas même réussi à diminuer les innombrables misères humaines qui existent chez nous, parce qu'elle traite des symptômes seuls, sans s'occuper des causes. Je ne voudrais pas critiquer cette forme de la charité, vis à vis de ceux qui ne connaissent pas de loi supérieure ; mais nous sommes tenus à faire mieux encore, à pratiquer cette charité que prêchait saint Paul — qui ne suppose pas le mal, qui supporte tout, qui est bienveillante et se réjouit dans la vérité — il ne suffit pas de pratiquer la charité plus facile, mais moins méritoire, qui consiste à faire participer les pauvres à son superflu — celle-ci, saint Paul ne l'admet pas comme étant la véritable charité.

Nous, Spiritualistes, plaçons-nous sur un terrain plus élevé. Réclamons la justice sociale. Ce sera une œuvre digne de notre cause et elle lui vaudra dignité et considération. Par là, nous montrerons à nos concitoyens que nous ne sommes pas uniquement occupés à courir après des signes et des phénomènes — que nous ne nous bornons pas à interroger les habitants inférieurs du monde des Esprits ; mais que notre foi, basée sur la connaissance, a, sur notre vie, une influence efficace ; qu'elle nous entraîne à la poursuite consciencieuse du progrès et du bien-être permanent de nos semblables ! Que notre mot d'ordre soit donc :

La Charité ne suffit pas, il faut la Justice !

Le Messager. (Traduit de LIGHT, du 9 juillet 1898, par M. L. GARDY, de Genève)



Les Faits

UN PHÉNOMENE D'APPORT

Cher Monsieur Delanne,

Nous vous avons parlé déjà d'une jeune fille qui nous a donné l'occasion d'observer des faits de médiumnité fort intéressants, depuis les mouvements d'objets sans contact, jusqu'aux apports, aux lévitations et même à plusieurs faits de matérialisation, *le tout en pleine lumière du jour*. En attendant que nous vous adressions un récit circonstancié des faits observés, avec les témoignages à l'appui, voici les comptes-rendus de deux séances qui vous permettront d'apprécier l'intérêt que les phénomènes présentent.

Nous vous prions d'agréer nos plus cordiales salutations.

C. Broquet. Dr Dusart.

SÉANCE DU MERCREDI 5 OCTOBRE 1898.

Sont présents : Mlle S. Dusart, Messieurs Bourez, Broquet, Dr Dusart. Medium, Mlle Maria Viateur.

Les assistants prennent place autour d'une table ronde, dans une pièce située au rez-de-chaussée, tournée au midi et éclairée par deux fenêtres. Il est trois heures et demie de l'après-midi et le soleil éclaire vivement la chambre. Le medium fait face aux fenêtres. Il a à sa droite M. Broquet ; vient ensuite une chaise laissée vide et destinée à Mme Bourez. M. Bourez est assis en face du medium ; puis viennent Mlle Dusart et le Dr Dusart, dont la droite touche la gauche du médium.

Au début, le medium, en état normal, reçoit par l'écriture la communication suivante, qui n'est pas signée : « Ne formulez aucune demande spéciale de phénomènes ; vous obtiendrez de meilleures séances. »

A peine le medium a-t-il écrit le dernier mot, qu'il tombe en trance. Il se renverse sur l'épaule droite du Dr Dusart ; sa main gauche s'allonge un peu sur la table, la droite reste sur la table, au-dessus du crayon que ses doigts ont laissé tomber. En même temps, M. Bourez qui est en face, comme il a été dit ci-dessus, M. Broquet et Mlle Dusart voient très nettement un objet de petites dimensions venir obliquement d'arrière en avant et de haut en bas, comme sortant du plafond. Il passe près de la tête du Dr Dusart, frôle la main gauche du médium et tombe avec un bruit sec au milieu de la table, d'où il roule sur la chaise restée vide entre messieurs Broquet et Bourez.

C'est une petite boîte ronde, contenant de ces amorces au fulminate que les enfants, aux jours de fête, font éclater entre deux pierres.

Un certain nombre de ces petites boîtes ayant déjà été apportées dans des séances antérieures, les esprits interrogés avaient déclaré qu'ils les prenaient dans une boîte carrée, en carton, qui en contenait un certain nombre, ainsi que des fusées d'artifice.

Pour établir un moyen de contrôle, messieurs Broquez et Dusart avaient, le 15 septembre précédent, visité cette boîte en présence de la famille du medium. Elle contenait encore *trois* boîtes d'amorces Elle fut fermée, ficelée avec soin, et chacun des tours de ficelle, ainsi que la jonction entre le couvercle et la boîte, furent scellés avec des bandes de papier (bordures de feuilles de timbres-poste), sur lesquelles le Dr Dusart apposa de nombreuses signatures portant en partie sur la bande, en partie sur la boîte elle-même. Il était impossible d'ouvrir la boîte sans laisser de traces.

Aussitôt que l'apport eût été reconnu, la boîte fut apportée, trouvée intacte, placée au milieu de la table et ouverte. Elle ne contenait plus que *deux* boîtes d'amorces.

Ont signé : S. Dusart. C. Broquet. Dr Dusart.
Bourez Hubert.

INCARNATION ET ÉCRITURE MÉCANIQUE
D'UN ENFANT DE 23 MOIS

SÉANCE DU 12 OCTOBRE 1898.

Un colporteur, tout à fait étranger au pays, dans lequel il venait pour la première fois, avait rencontré en chemin un ouvrier spirite qui lui raconta dans quelles circonstances il avait été converti. Il lui avait répondu : « Tout cela n'est que sottises : je ne crois à rien et quand l'homme est mort tout est fini. » Il arriva sur ces entrefaites en face de la maison de Maria, dont les parents tiennent un débit de boissons et entra, en continuant la conversation. Maria prit alors un crayon et écrivit une phrase en flamand. Le colporteur ne connaissait pas cette langue, mais il avait vu souvent sa mère, d'origine flamande, écrire son nom et il reconnut qu'il formait le premier mot de la phrase écrite. Un esprit connaissant la langue traduisit la phrase et signa : Alexis Bernard. Le colporteur étonné déclare que c'était le nom d'un de leurs voisins qui venait souvent causer en flamand avec sa mère. Maria lui dit alors : « Votre mère me dit à l'oreille que vous avez été dans une maison de correction et qu'elle est morte folle, à la suite des chagrins que vous lui

avez causés. » A ces mots, le colporteur déclare que c'est vrai et éclate en sanglots. Il pleurait encore lorsque MM. Broquet et Dusart arrivèrent pour la séance hebdomadaire du Mercredi. On leur montra la feuille de papier sur laquelle étaient écrites la communication et sa traduction ; mais le colporteur l'ayant réclamée, on accéda à ses désirs.

La séance commença ensuite en présence de M. et Mme Bourez, Mlle Octavie R..... MM. Broquet et Dusart. Elle fut marquée par l'apport dans la main gauche de Maria d'un fragment de schiste et par quelques communications. Elle se termina de bonne heure.

Maria alla ensuite chercher chez des voisins un bébé de *23 mois*, grosse fillette joufflue et très gaie, avec laquelle elle aime à jouer. Le samedi précédent, 8 octobre, cette fillette laissée seule à une table avec un crayon et une feuille de papier, pendant que Maria vaquait aux soins du ménage, avait écrit une longue communication. Lorsque Maria qui s'en était aperçue, vint pour lire cette communication, l'enfant avait déjà déchiré la feuille en menus morceaux, comme font souvent les bébés auquels on donne un morceau de papier.

Tandis que Maria et les autres personnes présentes jouaient avec l'enfant, le colporteur, cité plus haut, rentra et demanda à Maria d'évoquer cette fois son père. L'idée vint à Maria de donner encore à l'enfant un crayon et du papier, et celle-ci, sans que personne touchât ni sa main, ni son bras, écrivit en présence de tout le monde : « Il est réincarné. » L'écriture est informe et le crayon a été tenu avec assez de force pour déchirer le papier en certains points.

Ce papier, de pâte très tendre, a été conservé et se trouve entre les mains du Dr Dusart.

Ont signé : Dr DUSART. BROQUET BOUREZ HUBERT. Mme BOUREZ.

Croquis Psychiques

Ne donnez jamais de scandales, agissez toujours, comme si vous étiez en présence d'une multitude. Fussiez-vous en un désert, sachez que chacune de vos paroles, de vos pensées, de vos gestes sont vus et compris d'une infinité d'êtres invisibles à vos yeux, en sorte que vous produisez le scandale, même en un lieu solitaire, bien loin des yeux de vos semblables.

Ainsi donc, vous causez du scandale sans le savoir ! Votre responsabilité s'atténue quelque peu de votre ignorance, mais elle n'en existe pas moins et devient parfois préjudiciable aux êtres invisibles, qui fourmillent

en tous lieux sur la surface de la terre, et quand je dis surface, c'est pour donner une borne à mon instruction.

La religion chrétienne indique à tout propos à ses fidèles la grande vérité : qu'aucun de nos actes, aucune de nos pensées n'est cachée pour Dieu ; mais cela fait peu d'impression sur la foule, qui s'arrête fort peu à cet enseignement. Le mot *Dieu* est si vague pour les instinctifs et si incompréhensible pour tous, que la persuasion que Dieu s'occupe de nos moindres pensées paraît puérile ou exagérée.....

Aussi l'homme, même le moins mauvais, reste dans son ornière ; il ne surveille ni son imagination, ni le fugitif appel de la voix intérieure, celle de sa conscience, qui le prévient de résister à ses mauvaises tendances, lesquelles ne laissent pas toujours de traces dans les actes, mais n'en sont pas moins formées et conditionnées pour vivre et agir sur les plans mental et astral.

C'est pour faire comprendre ces idées et les mettre à la portée de toutes les intelligences, même les plus frivoles, que nous allons donner quelques croquis d'états d'âme, sorte d'*instantanés* absolument véridiques, vus en dégagement astral et pris dans tous les rangs de la société, au hasard (l'expression est peu juste) de nos promenades et courses aériennes surtout en France.

Nous ne donnerons jamais les noms propres, mais presque toujours les petits noms composés par nous, avec les lettres des noms des personnages ainsi crayonnés rapidement. Certes, l'exactitude des situations, des pensées et des milieux dans lesquels se fera notre récit succinct sera tel que si le portrait écrit tombe sous les yeux de l'original, il en frémira de terreur et peut-être s'amendera-t-il ? C'est là notre plus grand désir !.....

Que d'âmes s'arrêteraient au début d'une faute, si elles savaient être seulement devinées par autrui ! Car, vous le savez, une faute, un crime même ne se produit pas spontanément, ainsi que les circonstances le font supposer parfois ! Non, le mental ébauche d'abord l'idée poussée par le désir passionnel quelconque, puis l'âme se complaît plus ou moins longuement dans l'élaboration de cette ébauche ; elle la conditionne par son intelligence et lui donne une existence plus robuste par son persévérant désir ; enfin, si les circonstances, la crainte d'être découvert ou la pusillanimité du caractère de l'individu empêche la réalisation de l'objectivation de cette idée, nul ne se doute de la pensée mauvaise que nourrit l'âme coupable, et souvent il arrive que l'âme éprouve une sensation perverse en voyant combien elle est habile à donner aux autres le change sur ses aspirations secrètes. Puis vient un jour où la pensée mauvaise devient si puissante qu'elle obsède l'âme sa créatrice, la fatiguant de ses efforts réitérés pour

arriver à sa réalisation sur le plan physique, son but final, son expansion nécessaire, aussi bien que le fœtus humain qui, parvenu au terme de son développement utérin, force les portes de la prison maternelle.

Alors, presque à son insu, l'âme ainsi obsédée cède avec impétuosité à son désir criminel, elle commet un acte qui paraît si peu prémédité à la foule, qu'elle est troublée dans son jugement et prête à mettre sur le compte d'un accès de fièvre chaude, une action si incompatible avec l'humeur, la manière d'être du coupable et ceci n'a rien d'étonnant, l'âme qui vient d'agir est la première étonnée de son action, elle ne s'explique pas elle-même le mécanisme qui a armé sa main ! A peine se souvient-elle alors, accablée par sa responsabilité et le châtiment qui va suivre, qu'une pensée d'abord vague, lui était entrée dans le cerveau, pensée à laquelle elle avait longtemps réfléchi, mais qu'avec soin elle avait enfoui au plus profond de son cœur, que cette idée, devenue constamment présente à son imagination, bien qu'écartée plus tard, se soit substituée subitement à sa propre détermination, elle ne peut y croire !.....

C'est pour apporter un remède à ses infirmités morales, que nous allons écrire les pages suivantes où plusieurs exemples seront donnés. — Nous diviserons la société en trois classes principales :

1° Ceux qui vivent par instinct ;

2° Ceux qui vivent pour le plaisir de vivre, pour la joie de vivre disent certains humains ;

3° Enfin, ceux qui ne vivent que par devoir, qui n'aiment et n'apprécient la vie que par son utilité, sa nécessité, soit pour eux, soit pour l'usage qu'ils en font pour l'avancement ou la consolation de la race humaine ; ceux-là sont des hommes dans la véritable acception du mot.

Ces trois classes que nous venons d'énumérer ne sont que conventionnelles, car il existe des variétés nombreuses de séries qui s'entrelacent, s'interpénètrent et se mêlent plus ou moins aux trois autres classifications que nous avons faites arbitrairement.

Mais, pour être plus précis, nous n'entrerons pas dans les détails, sauf dans deux ou trois exemples, alors nous aurons soin de faire suivre notre récit d'une courte note.

Pour la première classe, pour les êtres instinctifs rudimentaires, nous n'en parlerons pas. Ils sont poussés dans la vie, presque comme le sont les animaux, aussi leur responsabilité est presque nulle. Ils sont pour la plupart moulés, impulsés par le milieu social où ils se trouvent ; aussi la société tout entière porte le fardeau de leur animalité passionnelle !

Nous ne porterons donc nos observations que sur les deux classes suivantes, surtout sur la seconde.

(A suivre). MAB.

RÉVÉLATIONS

Sur " Isis dévoilée "

Nous lisons dans *The two Worlds*, du 27 mai 1898, l'article suivant que nous livrons aux méditations de nos lecteurs :

Depuis sept ans, j'ai fait une analyse plus ou moins complète des œuvres de Mme Blavatsky ; j'ai aussi indiqué à quelle source elle avait puisé presque tout ce que ses écrits contiennent, généralement elle négligeait de mentionner cette source. Les preuves détaillées et les témoignages de chaque assertion de tout cela sont pour le moment partiellement imprimés et partiellement en manuscrit, leur ensemble composant un ouvrage que je prépare : *Un exposé de la Théosophie.*

Isis dévoilée, le premier ouvrage de Mme H. P. Blavatsky, est celui dont j'ai, il y sept ans, dévoilé le plagiat qui le compose entièrement : je n'ai jamais été démenti sur ce sujet. Quantité de passages ont été mis par moi en parallèle : celui de Mme H. P. B., et le passage pris dans un livre non-mentionné ; j'ai donné la liste complète des plagiats, donnant pour chaque cas, la page du livre de Mme H. P. B. et la page et le nom du livre auquel elle avait fait un emprunt. Chacun pouvait ainsi, vérifier ce que j'avançais.

Dans *Isis dévoilée* publiée en 1877, je trouve deux mille passages copiés dans des livres non-mentionnés. En analysant soigneusement, j'ai trouvé que pour cet ouvrage cent livres ont été employés, environ 1400 sont cités et référés, mais *Isis* a été copié dans les cent livres que possédait l'auteur, qui n'a pas parlé de ceux-là, et a indiqué les 1300 autres ; les citations amènent le lecteur à penser que Mme H. P. B. avait lu et utilisé les ouvrages originaux et les avait cités en les étudiant, la vérité est que ces originaux n'ont jamais été lus par elle. Nombre de lecteurs d'*Isis*, de la doctrine secrète et du glossaire théosophique, se sont trompés en croyant Mme Blavatsky en possession d'une vaste érudition, tandis qu'elle n'avait jamais beaucoup lu et que son ignorance était profonde dans toutes les branches de connaissances.

Les livres qui ont servi à composer *Isis* sont presque tous de la littérature du XIXe siècle. Un seulement des anciens et rares livres nommés et cités était en possession de Mme Blavatsky : l'*Immortalité de l'âme*, par Henry More, publié au XVIIe siècle. Un ou deux autres datent du commencement de notre siècle, et tout le reste appartient au milieu et à la dernière partie

du même. Notre auteur a de grandes prétentions à de l'instruction kabbalistique, mais chaque citation ou allusion à la Kabbale dans *Isis* ou les ouvrages suivants, a été copié en seconde main dans certains livres contenant des citations éparses tirées d'écrits kabbalistiques, parmi lesquels les œuvres de Machenzie, A. F. Dunlap, L. Jacolliot, Eliphas Lévi. Pas une ligne des citations de Paracelse, Van Helmont, Cardan, Robert Fludd, Philalethes, Gaffarel et autres n'a été prise dans les originaux, toutes ont été prises, ça et là, dans des ouvrages contenant des citations détachées des auteurs nommés.

La même chose pour Josèphe, Philon et les Pères de l'Eglise, Justin Martyr, Origène, Clément, Irénée, Tertullien, Eusèbe, etc. Egalement pour les auteurs classiques, Homère, Ovide, Horace, Platon, Pline et beaucoup d'autres.

Dans *Isis*, I, 369-377, il y a des citations d'un ouvrage de L. Figuier que Madame Blavatsky dit avoir pris dans l'original « devant elle » page 369 ; or chaque mot de Figuier dans *Isis* appartient à la magie au XIX[e] siècle de des Mousseaux p. 451-457. Dans *Isis*, I, 353, 354 et pages suivantes elle cite un ouvrage en sa possession, mais ce qu'elle indique est pris dans la Démonologie, pages 224 à 259.

Dans *Isis* II, 8, elle dit avoir lu un ouvrage de Bellarmin, tandis que tout ce qu'elle cite est copié dans la Démonologie pages 294, 295. Dans le même volume II, page 271, elle dit avoir un traité par de Nogen, mais tout ce qu'elle savait de lui ou de ce traité est pris dans la Démonologie, page 431. — volume II, pages 74, 75. Le lecteur pourrait croire que certaines citations de la Légende dorée ont été prises dans l'original, mais elles viennent de la Démonologie, pages 420, à 427. — Volume II, page 59, elle donne une description de l'étendard de l'Inquisition, venant, dit-elle, d' « une photographie qui nous appartient et a été faite d'après l'original qui est au palais de l'Escurial à Madrid. » Or, la description a été copiée dans la Démonologie, page 300.

Dans *Isis* I, pages XXII, à XXXII est un examen de la philosophie de Platon et de ses successeurs ; presque tout cela a été copié dans deux livres : *Christianisme et Philosophie grecque* de Cocker et un ouvrage de Zeller : *Platon et l'Académie antique* : il y a 25 passages de Cocker, et 35 de Zeller ; et sur tout cela, elle cite seulement une fois Cocker, et une douzaine de lignes environ de Zeller. En *Isis* II, page 344, 355, neuf passages sont pris dans Zeller, qui n'est mentionné dans aucun.

Voici la liste des plagiats plus ou moins importants que l'on trouve dans *Isis* ; liste comprenant le nom des livres auxquels ont été faits les emprunts et le nombre de ces derniers :

Histoire de la Magie, par Ennemoser, traduction anglaise	107	passages
Démonologie	85	—
Dunlap. le fils de l'homme	134	—
» Les Mystères d'Adoni.	65	—
» Histoire de l'Esprit de l'homme. . . .	77	—
Des Mousseaux : Magie au XIXe siècle.	63	—
» Hauts phénomènes de la Magie. .	45	—
» Mœurs et pratiques des démons .	16	—
Religion supernaturelle.	40	—
King, (1re édition) les Gnostiques	42	—
Mackenzie : Encyclopédie maçonnique.	36	—
Jacolliot : Krishna et le Christ.	23	—
» La Bible dans l'Inde (trad. angl.) . . .	17	—
» Le Spiritisme dans le monde	19	—
Home : Nouveau Testament apocryphe	27	—
Cory : Ancients fragments.	20	—
Hovitt : Histoire du surnaturel.	20	—

Parmi les autres livres mis à contribution, nous pouvons citer le Dogme et rituel de la haute magie, et la science des Esprits d'Eliphas Lévi, la clef des grands Mystères, l'histoire de la Magie du même auteur.

Analyse des croyances religieuses, par Amberley.

Marco Polo de Yub.

Fragments, par Max Müller, vol. I et II.

Christianisme monumental, par Lundy.

Mystères de Bacchus et d'Eleusis, par Taylor, (édition de 1875).

Le Christ de Paul, par Reber.

Les Rose-Croix, par Jenning.

Anacalypsis, par Inman.

Anciennes fois et anciens noms, par Inman.

Symboles païens de l'Antiquité, et symboles chrétiens modernes, par Inman.

Sortiléges et sorcellerie, par Wright.

Egypte, par Bunsen.

Langage symbolique de l'Art ancien et de la Mythologie, par Payne Knight.

Adoration des Symboles anciens, par Westropp et Wake.

L'Inde dans la Grèce, par Pococke.

Histoire de la franc-maçonnerie, par Findel.

L'Univers invisible.

Les Problèmes d'un physicien, par Elam.

Le Spiritualisme américain moderne, par Mme Emma Hardinge.

L'Immortalité de l'âme, par More.

Conflit entre la religion et la science, par Draper.

L'homme pré-Adamite, par Randolph.

Jésus, Mythe, homme ou Dieu, par Peeble.

Autour du monde, même auteur.

Principes des Jésuites (1839).

Institutions septenaires (1850).

Science et Spiritisme, par M. de Gasparin.

Rapport de la société dialectique de Londres sur le Spiritualisme (1873).

Les miracles et le Spiritualisme moderne, par Wallace.

Corps et Esprit, par Maudsley.

En 1891, j'ai publié un rapport démontrant qu'*Isis* est entièrement composé d'emprunts faits à plus de cent livres et publications périodiques, lesquels ne sont presque jamais mentionnés dans l'ouvrage en question.

Dans le Théosophe, Avril 1893, pages 387, 388, le colonel Olcott dit que lorsque *Isis* a été écrit, la bibliothèque de l'auteur se composait d'environ une centaine de livres, et que plusieurs de ses amis lui prêtaient quelques ouvrages, ce qui fait en tout un peu plus de cent volumes, nombre qui s'accorde précisément avec celui que j'ai donné, et qui résulte de mes recherches analytiques sur chaque citation et plagiat dans *Isis*.

Wm Emmette COLEMAN.

A travers les horizons inconnus

D'UNE NOUVELLE SCIENCE

Le sang



Le sang est la synthèse organique vivifiée des différents états de la matière, et c'est pour cette raison que ce liquide joue un rôle si considérable dans l'entretien de tous nos organes; car il est le vecteur nécessaire qui apporte à tous les recoins de notre corps, la matière sous ses différents états connus.

C'est à la faveur de la matière radiante, puissamment dissoute en ce milieu, que les sels calcaires, les gaz et les liquides se trouvent les uns dissous, les autres répandus, diffusés, d'une façon homogène.

C'est à la matière radiante y contenue, qu'est due, en quelque sorte aussi, la motricité de ce liquide ; elle joue, par rapport au sang, le même rôle qu'elle joue dans la vie végétale et animale.

Elle est en quelque sorte le vecteur animique des végétaux et des animaux inférieurs et supérieurs.

Chez les végétaux, elle est à sa plus simple expression, chez les animaux elle y est à un état plus complexe ; car chez ces derniers, elle y est à l'état de vie végétale, doublée de vie animale.

Enfin chez l'homme, le plus parfait des êtres de la création sur notre planète, elle y contribue à l'entretien de la vie végétale, animale et animale humaine, mais sous une forme encore plus complexe, plus pure, plus homogène, car chez lui la matière radiante qui vitalise le sang humain est faite surtout, d'un amalgame de radiation solaire, terrestre, et plus particulièrement des radiations de notre système planétaire : auxquelles, chez certains d'entre eux, viennent se surajouter des radiations stellaires.

En résumé, la constitution radiaire du sang des âmes humaines qui peuplent notre planète, est de combinaison plus ou moins complexe, suivant que l'âme humaine et son périsprit, par ses aptitudes antérieurement acquises et par ses qualités personnelles, a plus ou moins besoin pour sa nourriture de telle où telle radiation stellaire.

Notre âme, pour naître à cette vie terrestre, s'incorpore d'un vêtement grossier adapté à son nouveau milieu ambiant ; mais en son âme avec son corps psychique, elle a apporté les éléments fluidiques nécessaires et seuls capables de lui permettre de puiser dans l'infini radiaire céleste, les radiations stellaires particulières, spéciales, qui doivent assurer sa marche vitale et constituer en quelque sorte la caractéristique de tout son être, d'où découleront naturellement ses défauts, ses mérites, sa valeur morale, ses créations géniales ; toutes qualités indissolublement liées avec celle de ses radiations planétaires et stellaires incluses en lui, mais dont la source originelle est la résultante de ses vies antérieures, ici-bas où ailleurs.

Dr A. B. L.



Faillite des Religions

PAR

PAUL GRENDEL



Le Spiritisme ! beau sujet de raillerie, il est si facile de plaisanter et si pénible de raisonner.

Les platitudes, les inepties suffisent à tenir dans le quiétisme du positivisme ceux qui bafouent une doctrine qu'ils ignorent et nient un phénomène qu'il n'ont pas suffisamment observé.

Ces sceptiques se réjouissent d'être plus intelligents, mieux pondérés, moins prédisposés à la superstition que les spirites en affirmant avec une gravité, égale à leur suffisance, que le spiritisme est une farce, une charge ridicule et qu'il faut se garder des médiums.

Ces arguments prouvent l'ignorance ou la mauvaise foi de ceux qui les jettent en pâture à la foule qui les ramasse pour en mitrailler les spirites, heureusement indifférents à ces inoffensifs projectiles.

Le muscle craqueur, les crochets cachés dans la manche de l'expérimentateur, la table truquée, le médium donnant involontairement le mouvement à la table et se trompant lui-même, le compérage, sont autant d'arguments qui croulent devant des expériences faites consciencieusement, avec la neutralité nécessaire à l'étude de toute nouvelle science.

Certaines personnes consentent à tenter l'expérience, mais, seulement occupées des faits, elles refusent de conclure, rapportent le phénomène à une force physique encore mal définie et n'en veulent pas admettre la seule cause rationnelle.

D'autres, imbues de science officielle, ne s'égarent pas en recherches métaphysiques, en théories et en dissertations ; ils classent les faits psychologiques comme ils ont classé les différents organes humains et prétendent ainsi mettre à l'abri de trop violentes secousses l'édifice élevé par le matérialisme et le positivisme. L'hallucination, les névroses, les troubles du système nerveux suffisent à tout expliquer. Des mots techniques, une classification prématurée, une étude restreinte à certaines parties de la question les satisfont, et les sceptiques restent à leurs yeux des êtres déséquilibrés toujours tengents à la folie.

Enfin les plus ardents détracteurs du spiritisme, ceux qui cherchent sa destruction, sont les ministres de la caste sacerdotale qui traînent à leur suite l'innombrable troupeau des fidèles asservis.

Parqués dans les limites d'une soi-disant révélation divine, appuyés sur

des textes apocryphes, évitant la discussion de leurs croyances, tenus par l'habitude et la crainte de déplaire aux puissants du monde, amalgamant leurs intérêts terrestres avec le souci de leur salut, les fidèles pratiquant les religions reconnues et protégées par l'Etat, se signent et lancent l'anathème à tout phénomène se produisant en dehors de ses ministres religieux.

Un fait en leurs mains est l'œuvre de la toute puissance divine, tandis qu'il devient chez les spirites l'œuvre du diable et de la sorcellerie.

La superstition et l'ignorance sont encore assez puissantes dans les campagnes et dans les villes pour que des gens désignent un spirite comme un suppôt de Satan, comme un vil sorcier qu'ils ne se feraient pas faute de lapider s'ils ne craignaient la répression des lois.

Ainsi réunis, les indifférents, les sceptiques, les catholiques croient l'ennemi écrasé et se réjouissent de maintenir, selon leur école, l'insouciance religieuse, la négation de tout principe divin et animique ou la foi absolue en la sainte église catholique, apostolique et romaine.

Ces diverses écoles s'unissent pour fermer la porte au troublant phénomènes, la verrouiller, la tenir d'une main puissante et étouffer, faute d'issue, cette foi, cette nouvelle doctrine. Ils ferment les yeux, se bouchent les oreilles et chantent d'avance la déroute de l'ennemi. Leur quiétude, leur égoïsme, leur espoir d'ineptes béatitudes ne recevront aucun choc et le spiritisme succombera faute d'éléments de vitalité, faute d'esprits pour le comprendre, d'adeptes pour le propager et de soldats pour le défendre.

Mais par les fissures de cette porte massive fermement tenue, le spiritisme filtre, s'introduit, sur les délicats, les souffrants, les mécontents, et les penseurs, il pose sa marque indélébile. Le troublant problème les tient, le désir de le connaître les pousse et désormais restera le maître de leur vie.

La société souffre ; elle est enserrée dans les mailles tenues des vieilles superstitions qu'elle reconnaît absurdes, sans avoir le courage de les rompre, et elle cherche la formule nouvelle qui rendrait à l'humanité une puissance et une grandeur morale qui ne peuvent surgir des cendres froides et bien éteintes du dogme catholique.

Nous sommes loin du moyen-âge, des seigneurs et des serfs ; un vent d'égalité a soufflé à travers le monde et des hommes de noble race s'occupent du peuple, signalent et déplorent les injustices sociales.

Néanmoins, les abus subsistent, l'aristocratie du titre cède le pas à l'aristocratie de l'argent conquise par des actes glorieux ou par le brigandage, toujours le résultat de la force et de la ruse, transmise de généra-

tion en génération elle était autrefois acceptée comme loi divine par le peuple tandis que la riche bourgeoisie alliée à la noblesse et le prêtre soutenu par le seigneur vivaient aux dépens de la multitude.

Aujourd'hui l'alliance est plus étroite encore, les écus remplacent les parchemins et l'or est toujours bien accueilli dans les temples du Christ ; ce que la force et la loi imposaient autrefois est extorqué par la superstition. Les richesses s'accumulent dans les couvents, les monastères et les innombrables ordres religieux.

L'aristocratie de l'argent pactise avec le prêtre pour asservir les naïfs, les indifférents et les jouisseurs.

Si cette union se faisait en faveur de la morale et du progrès, nous n'aurions rien à critiquer, le bien étant la route vers laquelle nous devons nous acheminer, mais la superstition remplace la foi, et la religion, toute de formes, de formule, et de rites incompréhensibles ne peut plus rien pour l'amélioration de la race humaine.

Le spiritisme répond à un état d'incertitude religieuse qui démoralise la société actuelle.

Des hommes d'une incontestable valeur intellectuelle et scientifique ont effleuré ce sujet, mais, adonnés à d'autres études, pris par les nécessités de la vie matérielle, ils n'ont pas tenté de résoudre le problème de la destinée, de savoir s'il est insoluble ou si la vérité et la bienfaisante espérance en peuvent naître.

Néanmoins, le spiritisme reste vivace, la graine répandue par Allan Kardec a rencontré ça et là un terrain favorable, des plantes vigoureuses ont jailli et leurs semences germeront à leur tour.

On ne conteste plus certains phénomènes autrefois niés; le magnétisme, l'hypnotisme, le somnambulisme, l'occultisme, le spiritisme ont leurs historiens, leurs groupes, leurs sociétés savantes. Louis Figuier, Flammarion, Jean Reynaud, Eugène Nus, Fauvety, Gabriel Delanne, Léon Denis, Metzger et bien d'autres ont mis leur talent au service de cette cause élevée : l'étude de l'âme.

Les docteurs Charcot, Bernheim, Liébaut, Gibier, Luys, Richet, Chazarain, Pisel, Encausse, le colonel de Rochas, Aksakof en Russie, Lombroso en Italie, Crookes en Angleterre, et un grand nombre de savants ont étudié le phénomène et l'ont vu se produire malgré les précautions les plus minutieuses.

Les publications périodiques augmentent chaque année, apportent leur contingent de faits et unissent les spirites. Entre les annales des sciences psychiques du docteur Darriex et la revue spirite créée jadis par Allan Kardec, il exista à Paris, de nombreux journaux intermédiaires traitant

du spiritisme, du magnétisme et de l'occultisme. Nantes, Lyon, Rouen, Avignon et d'autres villes ont leur organe de propagande.

En Belgique : Liège, Bruxelles, Charleroi ont des journaux spécialement consacrés à l'étude du phénomène et de la doctrine.

Rome a deux journaux, Milan, Turin, Vercelli en ont aussi. Lerida, Barcelone, Padoue en Espagne, Lisbonne en Portugal; Berlin, Leipzig, St-Pétersbourg, Londres, Bucharest échangent leurs journaux avec les publications françaises.

Cincinnati, Boston, Chicago deux journaux nous démontrent le travail des deux Amériques. Rio-de-Janeiro au Brésil, Porto-Rico aux Antilles, Melbourne en Australie, Mexico, l'île de Cuba étudient le spiritisme et ont aussi leurs revues périodiques.

D'immenses bâtiments existent en Amérique où les mediums développent leurs facultés, où les spirites viennent discuter et pratiquer.

De généreux philanthropes mettent à la disposition des voyageurs peu fortunés un abri et des moyens de subsistance pour leur faciliter l'étude du spiritisme.

Ces peuples divers, ces hommes compétents seraient-ils dupes d'une illusion fugace ou d'un charlatanisme éhonté ? Ce n'est point admissible.

Des plumes savantes rétorquent victorieusement les arguments opposés aux phénomènes psychiques, et si l'Eglise, la routine et l'égoïsme ne s'y opposaient, le spiritisme progresserait en d'autres proportions.

II

Avant de nous étendre sur la question spirite, voyons l'origine probable des lois et de la morale.

En tout temps, en tous lieux, depuis le plus bas jusqu'au plus haut degré de la race humaine, l'homme a cherché son bonheur dans une somme grandissante de jouissance ; de là naissent ses maux et ses vices.

Brute, parmi les tribus sauvages et encore canibales, l'homme fait la chasse à ses congénères, il les traque comme nous traquons le cerf et, non content de l'abattre, il fait subir de cruelles tortures à sa victime, Cela augmente sa férocité, le met en appétit. Il ne pense évidemment pas que pareil sort peut lui advenir, il cède à ces instincts, déchire, avale, digère la chair humaine sans le moindre remords.

Il y a entre le vainqueur et le vaincu une simple question de ruse et de force ; le plus habile tue son adversaire et en fait un succulent rôti.

En général, ces coutumes peu flatteuses pour notre race prennent leur source dans les difficultés de l'existence.

Les hommes sauvages tuent leurs semblables pour les dévorer, comme les hommes civilisés ruinent leurs concitoyens pour se procurer quelques

délicates satisfactions, pour avoir un palais, des vins fins, des objets d'art et de séduisantes courtisanes.

Le même principe dominateur reparaît à tous les degrés de la civilisation.

L'homme se complaît souvent dans l'oisiveté ; prenant chez les peuples primitifs plaisir à tuer, à détruire, à se gorger, il ne connaît aucun sentiment généreux. Certaines tribus tuent les vieillards pour n'avoir pas la charge de les nourrir et ne laissent point enterrer le cadavre qui devient le met principal du festin.

Ces mœurs détruisent toute idée d'affection filiale. Le père sachant quelle mort l'attend si la maladie ne l'enlève avant la caducité, ne peut s'intéresser vivement à la génération qui le fera rôtir pour s'en repaître. Les femmes, asservies dès leur enfance, sont accablées des plus durs travaux.

Bien des peuples estiment que la chasse et la guerre sont les seuls exercices nobles auxquels un homme puisse se livrer et ils imposent aux femmes les travaux de l'agriculture et même des arts mécaniques. La femme est servante esclave tout en étant épouse et mère. Le sort de ces malheureuses est tout aussi digne de pitié que celui des vieillards qu'on dévore.

Encore de nos jours les Hottentots, les Béchuanas, les Cafres, les Achantis, les naturels de Fernando-Po, les Chippewas, les Iroquois, les Daconas méprisent le travail et le rejettent entièrement sur les femmes.

Certaines tribus sauvages adorent des idoles, morceaux de bois dégrossis, caricatures humaines, horribles, monstrueuses qu'ils ornent de verroteries et auxquelles ils font des sacrifices humains ; ils dansent autour de ces dieux et lui enfoncent des clous ou de grosses épines sur toute la surface du corps pour lui rappeler qu'ils attendent de lui des faveurs, peut-être un ennemi à dévorer, et des naufrages qui jettent sur le rivage quelques blancs bien en chair.

Voilà des êtres créés à l'image de Dieu, sortis de ses mains avec le péché originel et qui n'ont aucun instinct généreux, aucune tendance au progrès. Qu'un missionnaire passe en ces lieux et jette sur ces têtes crépues, un peu d'eau, en disant quelques mots et ces canibales, ces anthropophages iront droit au Paradis danser leurs sarabandes sauvages en se moquant de Voltaire, de Rousseau, de Diderot, de d'Alembert et de bien d'autres qui, pour avoir développé leur intelligence, servent de passe-temps à messire le diable. C'est pour obtenir cet honnête résultat que tant de missionnaires risquent les plus affreux supplices.

Ces tribus grossières, ces peuplades arriérées, ces êtres abandonnés aux

pires instincts, mis en contact avec les peuples civilisés, progressent difficilement, ils s'assimilent mieux les vices que les qualités. Ils boivent avec avidité les liqueurs fermentées, et leur astuce sert à leur permettre d'ingurgiter le plus possible de ce breuvage qui doit concourir à la destruction de leur peuplade.

D'où viennent ces hommes ? Depuis combien de siècles ou de millénaires sont-ils sur terre ? Ils ne sauraient le dire, car ils n'ont nulle instruction, nulle chronologie et ils seraient souvent inférieurs aux singes si les singes parlaient.

Mais ces hommes, sortes d'ébauches des races affinées, ont néanmoins les mêmes principes du mal que les nations les plus civilisées. Ils sont d'un féroce égoïsme, orgueilleux et intempérants :

Leurs chefs ou leurs rois sont omnipotents et meurent presque tous de mort violente.

Ce coup d'œil très sommaire sur nos frères, selon l'écriture sainte, n'est pas précisément fait pour nous enorgueillir, et nous nous demandons pourquoi ces êtres naissent, vivent et meurent.

C'est le problème de la création humaine dont l'étude nous améliorerait peut-être.

(*A suivre*). PAUL GRENDEL.

Nécrologie

Nous apprenons la désincarnation inopinée de Monsieur GABRIEL ARMAND VERGNIAJOUX, chevalier de la Légion d'honneur, qui a quitté la terre le 24 octobre.

Rien ne pouvait faire prévoir qu'un si grand malheur frapperait ceux qui l'aimaient. Moins d'une demi-heure avant de nous quitter, dit notre correspondant, il se promenait, gai, plein de santé, dans son jardin, surveillant la taille des arbres, soignant lui-même ses chères fleurs.

Pris d'un malaise subit, il revint très vite près des siens qui lui prodiguèrent les soins les plus empressés, inutilement, hélas !

L'heure était venue. Vers trois heures de l'après-midi, Monsieur Vergniajoux expirait en pleine connaissance, sans presque souffrir, car immédiatement ses traits exprimèrent une grande sérénité.

Les derniers mots qu'il prononça donnent la certitude que sa dernière pensée fut toute d'amour et de pardon.

Je ne dirai pas à vous, Monsieur, qui avez connu et apprécié Monsieur Vergniajoux, combien cet homme de bien mérite qu'on le regrette.

Bon pour ceux qui l'entouraient, charitable, tolérant, serviable pour tous, il était de ceux qui font croire en Dieu.

Il a été enterré civilement et selon ses croyances spirites.

On a lu à deux reprises, dans sa maison et au cimetière, une profession de foi spirite, prise dans le dernier numéro de votre Revue. La « Prière pour ceux qui viennent de quitter la terre » a été récitée sur sa tombe, écoutée avec un grand respect par les nombreux assistants qui tous ont déposé sur le cercueil de Monsieur Vergniajoux une de ces fleurs qu'il aimait tant.

Soyez assuré, Monsieur, que cet enterrement, le premier ainsi célébré à Saint-Benoît, laissera un souvenir impérissable dans la mémoire de ceux qui y ont assisté.

OUVRAGES NOUVEAUX

Nous avons le plaisir d'annoncer la prochaine apparition de la traduction française du livre de Mme d'Espérance : Shadow Land. LE PAYS DES OMBRES. Aussitôt paru, nous en ferons une analyse, car il est utile que les Spirites connaissent à fond les remarquables manifestations produites par les Esprits avec ce remarquable médium.

Vient de paraître :

L'Etre subconscient

Par le Docteur Gyel, Félix Alcan éditeur

C'est une œuvre nouvelle de l'auteur si apprécié de *La Revue générale et synthétique des phénomènes spirites.*

Nous étudierons ce livre dans le prochain numéro.

Les Hallucinations

Etude synthétique des états physiologiques de la veille, du sommeil naturel et magnétique, de la médiumnité et du magnétisme, par ALBAN DUBET. In-18 de 180 pages. Prix : 2 francs.

L'hallucination, mal définie jusqu'à ce jour, a été souvent confondue avec l'illusion. L'auteur s'efforce de lui donner un sens et il différencie tous les cas hallucinatoires par une classification méthodique. C'est ainsi qu'il étudie l'hallucination dans sa triple manifestation, sensorielle, psycho-sensorielle, psychique, puis télépathique, normale et pathologique, individuelle et collective, pendant la veille et le sommeil naturel ou provoqué ; il traite la question de la médiumnité et de la magie. Il y a lieu de retenir cette conclusion de l'auteur : « Tout est substance..., la substance est âme, force, matière, et tout cela c'est la vie universelle... Ce ne sont que des modes d'existence et des manifestations de puissance différente d'une seule et même substance. »

Le sujet, qui n'est pas suffisamment traité dans les ouvrages de médecine, est

particulièrement intéressant pour tous nos lecteurs (magnétistes, télépathistes, spirites, occultistes), qui trouveront là des observations et des arguments inédits de la plus haute importance.

Nous reviendrons plus longuement sur l'analyse de cet intéressant ouvrage. Librairie du *Magnétisme,* 23, rue Saint-Merri, Paris.

Le livre des Respirations

ou *Traité de l'Art de respirer,* par ERNEST BOSC, un vol. in-18, 3 fr.

Voici un livre extrêmement curieux et d'après lequel il paraît que nous ne savons pas respirer. Cette idée, quelque peu paradoxale de prime abord, se trouve parfaitement justifiée, quand on arrive à la fin du volume, car l'ouvrage est très pratique ; on peut expérimenter sur soi les genres de respirations fort nombreux que signale l'éminent auteur, M. E. Bosc.

Ce livre tiendra beaucoup plus que son titre, pour le lecteur qui saura lire et comprendre entre les lignes, le haut enseignement qu'il renferme. Non seulement en effet, avec son aide, on peut se guérir des maladies, mais encore, ce qui est mieux, on peut les prévenir.

Mais nous devons informer le lecteur que ce n'est pas un livre à lire comme un roman, c'est un livre de science véritable, dans lequel il y a toujours à apprendre ; aussi le lecteur doit-il le lire, le relire et méditer sur certains chapitres, par exemple sur ceux qui traitent des Tattvas, de l'art du Souffle, et des livres des Respirations de l'antiquité, documents de première main. Nous n'insisterons pas sur l'utilité d'un pareil livre et nous nous contenterons de dire comme l'auteur à la fin de sa préface « à ceux qui nous lirons, nous ne ferons qu'une recommandation, celle-ci : Après avoir expérimenté la méthode des souffles, la recommander, la répandre autant que possible dans le cercle de leur entourage ; en agissant ainsi, ils feront le bien et on pourra dire de notre lecteur : *Transit bene faciendo* ! »

Ce livre pourrait aussi bien porter comme titre : *Traité de gymnastique pulmonaire* ; car si nous nous livrions aux exercices qu'il conseille, nous ferions fonctionner les dix-sept cents millions d'alvéoles qui composent nos poumons, et si toutes ces alvéoles fournissaient un travail, il paraît que notre sang serait si épuré, si oxygéné qu'il ne contiendrait aucun germe nocif, aucun microbe, aucun ferment pouvant occasionner chez nous une maladie quelconque.

Il y a tant de choses dans ce volume qu'il ne nous est pas possible de les analyser par le menu : il a donc une utilité pratique incontestable, il sera lu avec fruit par tous ceux qui ont des maladies des organes respiratoires, il sera très utile aux chanteurs, aux professeurs, aux orateurs, et même à la plupart des personnes atteintes de maladies broncho-pulmonaires auxquelles il indiquera les voies et moyens pratiques d'arriver, sans médication aucune, à la guérison.

Disons, en terminant, que ce nouveau volume du fécond écrivain renferme des données fort curieuses sur les diverses respirations, lunaire, solaire, abdominale, thoracique, sur l'inspiration profonde, sur les yoghis, etc., etc. ; sur les animaux ressuscitants, sur l'entraînement de l'homme en vue d'une diététique hivernale, sur l'alimentation des yoghis hindous, etc., etc., de pareils livres ne sauraient être trop lus et médités pour en extraire « la substantifique moelle » comme aurait dit notre vieil ami Rabelais !

T. M.

Revue de la presse Anglaise

Light (Premier Octobre).

SÉANCES A ROTHESAY AVEC M. DUGUID, MÉDIUM PEINTRE, par JAMES COATES.

La première séance eut lieu à huit heures du soir, dans notre salle à manger préparée à la hâte en fermant les persiennes, rideaux et ne laissant qu'un faible jet de gaz. Nous étions douze personnes dont cinq étrangères au spiritisme : un révérend qui, pendant plusieurs années, a fait partie de la Société des recherches psychiques; un amateur de peinture très connaisseur, un journaliste et deux dames : les autres personnes avaient déjà assisté chez moi à des séances avec M. Duguid.

Le médium s'assit à l'extrémité de la table, sa boite à peinture devant lui, ayant pour voisin un spirite convaincu, un chercheur qui le surveillait. On joua de l'harmonium et M. Duguid passa sous le contrôle de Ruysdaël qui demanda de baisser davantage le gaz ; nous pouvions encore nous voir distinctement les uns les autres, mais, comme le fit observer l'amateur de peinture, c'était une faible lumière pour distinguer les couleurs et peindre.

A huit heures deux, le médium en transe, les yeux fermés, commença à arranger ses couleurs, se mit à esquisser et enfin exécuta un paysage de dix pouces sur 7 1|2, c'était Aberfoyle, (à ce qu'il nous fut dit) le tout en dix-sept minutes. L'amateur de tableau, après l'examen le plus minutieux de la peinture et de la façon dont elle avait été faite, déclara avec enthousiasme qu'elle était superbe et vaudrait cent guinées si elle portait la signature d'un artiste en renom ; il ajouta que s'il n'avait pas été présent, il n'aurait jamais voulu croire qu'il fût possible d'exécuter un pareil travail dans les circonstances dites.

Nous cherchâmes à diminuer la lumière du dehors qui pénétrait dans la chambre, le contrôle du médium disant qu'il lui fallait plus d'obscurité pour produire la *peinture directe*. Je pris un grand paravent et le mis entre la fenêtre et la table ; ce n'était pas suffisant, je détachai un tableau du mur et le tendis à M. A. pour qu'il le mît devant le médium, le tenant de façon à produire une obscurité complète à l'endroit où était posée la petite carte destinée à recevoir la peinture directe. Avec cet arrangement, quatre personnes d'entre nous pouvaient voir le médium, les autres en étant empêchées par le tableau que M. A. tenait devant lui. Cette séance obscure dura trois minutes et demie, pendant lesquelles la peinture directe fut faite, reproduction exacte de celle exécutée au commencement de la séance.

Les quatre personnes qui voyaient le médium pendant ces trois minutes, n'avaient encore jamais assisté à des réunions de ce genre et certifient que pendant ce temps il n'a pas bougé et était assis, les mains sur ses genoux.

De plus, je dois mentionner que :

1°. — Avant l'extinction du gaz, M. A. avait choisi la carte qui devait servir pour la peinture directe, il en avait déchiré un morceau qu'il garda et rapprocha de la carte quand la peinture fut obtenue ; il se raccordait parfaitement à l'endroit de la déchirure.

2°. — La peinture était toute fraîche et humide.

3°. — C'est une répétition du paysage fait au commencement de la soirée par le médium intransé.

4°. — Le médium, à la requête de son guide, était solidement attaché par moi avec un foulard que M. A., assis à sa gauche, avait prêté dans ce but.

5°. — L'impossibilité absolue pour qui que ce soit d'entrer dans la salle ou de toucher à la carte.

6°. — Il est tout à fait contre les habitudes artistiques de pouvoir exécuter une peinture et d'en faire une copie dans l'obscurité.

7°. — Il me paraît difficile, en dehors de l'hypothèse spirite, de trouver une explication de ce phénomène.

La peinture en elle-même est une œuvre d'art; la carte est la possession d'un manufacturier de Glasgow, et le tableau appartient à M. A. de Rothesay.

Revue de la Presse allemande

Les Psychische Studien

M. Handrichs, de Brooklyn, expose dans le numéro d'octobre ses opinions sur la doctrine spirite et les expériences qui fortifient ces opinions. Il distingue dans les manifestations médianimiques trois sources bien différentes :

Les impressions de nature animique, les impressions spiritiques proprement dites, et les impressions psychométriques. Par exemple, il relate plusieurs séances rendues très intéressantes par les facultés d'un médium clairvoyant et clairaudiant très renommé à New-York : Moore Courlis. Dans ces séances, les assistants écrivent, sur une feuille de papier qu'ils gardent repliée dans la main, les noms des défunts avec lesquels ils désirent communiquer, et par la voix du médium il est toujours exactement répondu à ces messages secrets.

L'auteur écrivit lui-même, sur une étroite bande de papier, moitié en allemand, moitié en anglais, des noms et quelques mots d'affection ; la réponse lui fut immédiatement donnée également en deux langues et dans l'ordre suivi par lui-même. C'est là, pense-t-il, un phénomène d'origine animique : le médium lit dans *L'aura* les noms écrits par les assistants. Mais lorsque ceux-ci ne manifestent d'aucune manière leur désir de communiquer avec telle ou telle personne, et que spontanément un défunt se communique et est reconnu, il y a là, suivant M. Handrichs une manifestation spiritique. Enfin le phénomène est de nature psychométrique lorsque le médium donne des indications sur l'état d'esprit, ou d'autres particularités propres aux assistants.

Mais « où commence l'un (de ces divers phénomènes) et où cesse l'autre, dit-il, c'est ce que nous sommes incapables de déterminer. » Il est d'avis que nous ne pouvons, avec des mots, expliquer la marche des phénomènes spiritiques. « Nos efforts sont vains, et ils échouent de même que ceux de la science quand elle veut expliquer ce que c'est que la *force vitale* animant chaque être. Plus on a appris et plus on reconnaît l'insuffisance de ses connaissances. » Sans doute, mais c'est précisément la conscience de cette insuffisance qui est génératrice du progrès et devons-nous, sans plus chercher à comprendre, penser que « la connaissance d'un au-delà doit nous suffire à attendre le moment où nous y serons nous-mêmes transportés par la mort ? » Ainsi que le croit M. Handrichs ? Il considère la communication constante avec les disparus comme une entrave à l'évolution de ces derniers, et cela, c'est ce qu'on ne saurait trop répéter (1).

(1) Nous pensons absolument le contraire, car les communications avec les Esprits ne peuvent en aucune façon les troubler. C'est comme si on disait qu'un professeur se diminue en faisant son cours à des ignorants.

N. d. l. r.

Du même auteur un récit intéressant de photographies transcendentales obtenues sans chambre noire, sur papier au bromure d'argent. Voici comment M. Handrichs a procédé : Il plaça sur une ardoise, à la lumière de la lanterne rouge, la feuille de papier chimiquement préparée, apportée par lui-même et marquée. Il la passa par-dessous la table au médium assis en face de lui, et au bout de quelques secondes, des coups indiquèrent que l'opération était terminée. — Au développement on vit apparaître une très belle tête de femme — d'autres expériences semblables donnèrent, avec le concours de ce même médium ,des résultats différents qui sont, dit M. Handrichs « des preuves certaines de l'authenticité des phénomènes. »

Le prophète de Socherasen

Il existe, paraît-il, près de Socherasen en Suède un émule de Swedenborg. Ce voyant, un vieillard de soixante-dix ans, à peine lettré, est souvent inspiré, dit-on, et annonce les évènements à venir avec une grande exactitude. Le 3 septembre dernier, comme il était assis devant sa maison, causant avec quelques personnes, il se tut subitement, regarda fixement vers le ciel et resta sourd à toutes les questions... Au bout de quelques minutes ,il s'éveilla, respira profondément et dit : « C'est affreux ! »

Puis il annonça que huit jours après une femme serait poignardée. Luccheni ommettait en effet son forfait à la date indiquée par le voyant, qui prédit en même temps qu'avant la fin de l'année un autre puissant de la terre serait assassiné.

Die uebersinnliche Welt

contient un discours prononcé par M. Rahn à la société « le Sphinx » de Berlin, sur les phénomènes du spiritisme et leur explication scientifique.

Ce rapport exposant les divers genres de phénomènes spirites ainsi que le résultat des observations scientifiques qui en ont été faites, résume d'une saisissante façon les progrès énormes facilités dans cette voie par les travaux du Dr Carl du Prel sur le somnambulisme, ceux d'Aksakof sur l'animisme et les recherches récentes du colonel de Rochas dans le domaine de la physique transcendentale.

« La délimitation des moyens d'actions du medium prouveront, dit l'auteur « en terminant, qu'au delà de ces moyens, des forces sont mises en action par « des intelligences qui ne sont identiques ni au médium ni à aucune autre per- « sonnalité terrestre. Nous apprenons à connaître ces intelligences en apprenant « à nous distinguer, à nous reconnaître, c'est-à-dire à connaître notre conscience « intime, notre moi transcendental dont l'indépendance et la persistance « *post-mortem* qui s'y rattache résultent absolument et spontanément de ce fait, « que les forces qui sont le propre des facultés mediumniques ne dépendent pas « de la cellule matérielle organisée, mais bien plutôt se manifestent en dépit de « l'organisme charnel. »

Les Spiritualistische Blatter du 6 octobre relatent, d'après le « Berliner Zeitung » un très curieux récit de fantôme.

THÉCLA.

Revue de la Presse
EN LANGUE ESPAGNOLE

Lumen

de Barcelone, continue la traduction du mémoire présenté au congrès de Londres sur *les vies successives*. Son article de vulgarisation de la science traite du principe spirituel et animique attribué à la matière par Dieu, et de la continuité de la création. Dans un article intitulé *Psyco-fisica*, M. Quilogo après avoir rappelé, en les approuvant, les définitions du périsprit par Allan Kardec, conclut en disant que l'essence unique est éternellement immuable en elle-même et éternellement variable dans son état et que la nature de l'esprit et celle du périsprit sont identiques.

La Révélation

d'Alicante, publie une poésie d'Amalia Domingo intitulée Reflexiones. M. Manuel Navaro Murillo termine un excellent article sur l'Anathème par ces mots : Pour qu'il n'y ait pas d'esclaves, commençons par ne nous rendre esclaves de personne. Elle reproduit le prologue par Camille Flammarion de la *Survie* de Mme Nœggerath.

Constancia

de Buenos-Ayres, reproduit la conférence de M. Pedro Sérié sur les prétentions de la science officielle et la supériorité de la méthode adoptée par le spiritisme. A lire son article sur le mendiant philanthrope, la conférence de M. Cosme Marino sur le périsprit, celle de Mme Del Valle sur l'intervention des Esprits dans tous nos actes ; l'analyse de l'ouvrage du Dr Le Bon sur la *psychologie des Foules* ; la conférence de M. Ovidio Rebaudi sur l'origine et les destinées de l'âme.

Revue de la presse Italienne

Revista di studi psychici (Septembre 1898).

Cette Revue contient un article sur les photographies obtenues à Pise chez le comte et la comtesse Mainardi, des notes auto-biographiques sur Al. Aksakof qui vient d'être atteint d'une paralysie du côté gauche.

Un reporter du Courrier du soir de Milan, est allé interviewer le prof. César Lombroso qui lui a dit que son prochain ouvrage serait sur le Spiritisme.

Le Dr H. Barth, correspondant romain du Berliner Tageblatt, écrivait dans son journal du 22 juin : « Il est avéré maintenant que C. Lombroso marche sur les traces de Wallace, Crookes et Zœllner, que d'importants travaux commencés l'empêchent de se consacrer exclusivement au spiritisme ; pour cette raison il n'est pas arrivé encore à se prononcer entièrement sur la cause des phénomènes spirites dont il affirme énergiquement la réalité et l'authenticité.

Dernièrement, dans une séance où il ne pouvait se commettre aucune fraude, Lombroso obtint un phénomène merveilleux : l'empreinte en plâtre d'une impressionnante et rigide figure dessinée avec les os maxillaires saillants, les joues renfoncées, la bouche crispée.

« Etait-ce un esprit, demande Lombroso, une apparition mystérieuse qui est venue pendant la séance et a déposé sur le plâtre l'empreinte de son visage matérialisé, ou bien est-ce le cerveau du médium qui est le sculpteur ? »

C'est le doute qui poursuit le célèbre professeur, aussi bien au sujet d'un moulage d'une tête romaine antique, obtenue médianimiquement par le peintre E. Siemiradski. »

Revue de la Presse
EN LANGUE FRANÇAISE

Revue Spirite

Dans ses réflexions philosophiques, le directeur de la Revue montre que le spiritisme n'est que la continuation de la révélation messianiaque de Jésus. Il parle, il est vrai, de grâce et de miracle, mais il faut comprendre le sens qu'il donne à ces mots, lequel est bien différent de celui que l'Eglise lui attribue. Il vaudrait peut-être mieux ne pas se servir de ces expressions auxquelles une longue pratique a donné, dans le catholicisme, une acception bien définie. L'auteur se propose d'étudier par la suite les caractères de la révélation. Notre avis est qu'elle procède des individualités désincarnées qui sont à un stade d'évolution plus élevé que celui où l'humanité est parvenue, au moment où ils lui enseignent les vérités nouvelles. Ce sont des professeurs qui, par solidarité, vous font bénéficier du fruit de leurs travaux. Dieu n'intervient dans la nature que par les lois générales, il n'y a donc probablement pas d'êtres missionnés spécialement par lui.

Le précis historique de la doctrine ésotérique de M. E. Bosc, énumère cette fois les définitions et les symboles, c'est une œuvre intéressante dont nous reparlerons lorsqu'elle sera plus avancée. Mme Annie Besant, une des grandes prêtresses de la théosophie, reconnaît qu'il serait utile que les théosophes et les spirites s'entendissent. Nous ne demandons pas mieux, à la condition de rien abandonner de nos enseignements, car ceux-ci s'appuient sur l'observation et se vérifient par l'expérience, caractère scientifique qui manque totalement aux théories théosophiques. Quant à la croyance que le spiritisme a été rénové dans le monde par une loge d'adeptes, c'est une fantaisie insoutenable, et dont d'ailleurs il n'a jamais été fourni l'ombre d'une preuve. Allan Kardec connaissait parfaitement les faits de dédoublements, il n'y a qu'à ouvrir le livre des médiums pour s'en convaincre, il savait discerner parfaitement ce qui venait des Esprits et ce qui émanait des humains. Nous étudierons prochainement l'article écrit par *Questor Vitæ* sur l'inégalité des positions sociales, en montrant les points qui nous différencient de cette conception.

Le Phare de Normandie

fait un appel à ses lecteurs pour augmenter son format. Nous souhaitons bon succès à ces vaillants et dévoués défenseurs de nos idées qui depuis si longtemps luttent pour le triomphe de la vérité. Nous avons le ferme espoir qu'ils seront compris, et que prochainement nous compterons un grand format de plus dans nos rangs. Mais quelle que soit la dimension du journal, nous sommes certains qu'il sera toujours clair, intéressant et bien rédigé. *A travers la campagne* est un charmant souvenir du voyage de Démophile. A lire dans la publication des archives du groupe Vauvenargues, une preuve d'identité donnée par un esprit qui affirme s'être désincarné depuis 41 ans, au lieu de 37 à 38 ans, comme le croyait sa parenté, et se nommer Emilie et non Amélie. Ces faits furent reconnus exacts ultérieurement, après un voyage fait au pays où cet esprit s'est désincarné.

La Lumière

Mme Lucie Grange critique la publication de M. Méric avec une grande énergie et un parfait bon sens. Elle se refuse à croire au diable. « Dans l'église, dit-elle, rien ne peut se faire sans l'intervention diabolique. J'avoue, dans mon humilité que moi, qui ai beaucoup fréquenté l'église en mes jeunes ans, j'y ai toujours été

profondément dégoûtée de cette image exécrable du fantôme noir qu'il faut avoir présent à sa pensée, comme malgré soi, tout en priant Dieu. Aujourd'hui, quand je lis ces mots écrits par Monseigneur : « Il y a un diable, j'y crois entièrement », je n'ose plus souhaiter longue vie à la publication de notre distingué confrère, car je veux la mort du diable *entièrement*. Sa Grandeur nous impose la laideur infernale et prétend nous en flageller. Nous protestons ».

Le Dr Lux publie une très intéressante étude sur les Peaux-Rouges, et montre que ces populations ont été calomniées par leurs vainqueurs. Les Anglo-Saxons ont procédé avec une barbarie et une férocité épouvantables à l'anéantissement des légitimes propriétaires du sol.

Les Français du Canada n'ont jamais suivi ces funestes errements : ils accordaient à ces populations primitives la considération à laquelle tout être humain a droit. On n'eût pas trouvé peut-être une seule tribu dont les Français n'aient gagné l'amitié. Cette affection s'est conservée longtemps après que leur puissance n'existait plus. Cette étude renferme aussi de très remarquables renseignements sur les pratiques d'évocation en usage dans le Nouveau-Monde, avant et depuis la conquête.

La Revue Universelle est toujours très bien faite. L'auteur nous décoche une petite flèche au sujet de notre critique du mois dernier, et fait un rapprochement entre l'hypothèse que nous avons critiquée et celle des vies successives. Il nous paraît qu'il ne saurait exister l'ombre d'une comparaison entre la théorie de la réincarnation s'appuyant sur des preuves tirées de l'étude des apparitions, de la physiologie et de la psychologie, faits visibles et palpables et des considérations qui reposent sur de pures hypothèses linguistiques.

Le Progrès Spirite

par la plume de M. de Faget, fait de très justes remarques au sujet de l'appréciation des communications. Il ne faut jamais perdre de vue que nos interlocuteurs spirituels ont été des hommes et que la mort ne les a pas subitement métamorphosés en savants s'ils étaient ignorants ici-bas, pas plus qu'elle n'a le pouvoir de les transformer en philosophes s'ils n'ont pas étudié pendant leur passage sur la terre. « Les Esprits qui nous entourent ne sont pas toujours à l'abri des erreurs humaines. Nous devons passer au crible de la logique toutes les communications qu'ils nous donnent, en si bons termes que ces communications soient données. Ils peuvent être de bonne foi et se tromper ; ils peuvent être de mauvaise foi et nous tromper. »

Les manifestations transcendantes du Spiritisme continuent à se produire de tous côtés. A Vienne, en Autriche, le cercle scientifique d'occultisme a pu obtenir, sous de bonnes conditions de contrôle, des apports divers consistant en fleurs naturelles et en petites oranges. Ont été apportés aussi : des cœurs et amulettes. des carnets de notes, des perles d'une guirlande sculptée et une image sur gélatine. Nous en reparlerons lorsque tous les détails en seront donnés.

Revue du Monde Invisible

Dans ce numéro, M. Méric étudie les fantômes de vivants. Il annonce qu'il aura recours aux critériums de Wallace, pour contrôler l'objectivité des apparitions. Les exemples sont empruntés d'abord à Gorres, le grand mystique allemand, puis aux *Phantasms* publiés par la Société des Recherches psychiques. Enfin il termine son article par les exemples de bilocations empruntés à la vie des saints. Tels sont les dédoublements de Joseph de Cupertino, d'Alphonse de Liguori, de

François Xavier, d'Antoine de Padoue et de Marie d'Agréda. Attendons la prochaine livraison pour connaître l'avis de l'auteur, mais d'ores et déjà il semble vouloir établir dans ces faits naturels un partage : « Autant, dit-il, ce spectacle est troublant, obscur, mystérieux quand on le considère dans la nature humaine, livrée à ses propres forces, autant il est lumineux, consolant, dans la vie des saints élevés à une intimité familière avec Dieu. » Pourquoi donc cette distinction? Les faits sont naturels et dès lors ni obscurs, ni mystérieux ; en tous cas, ils ne sauraient être « lumineux » pour les uns et « troublants » pour les autres. Dieu ne fait pas des lois spéciales pour une catégorie de ses créatures, toutes sont soumises également aux règles qui dirigent l'Univers entier.

C'est une des conquêtes de la science moderne d'avoir montré l'universalité et l'unité des lois qui régissent la matière et l'énergie dans tous les mondes qui peuplent l'infini. Le miracle ne saurait donc exister. Ce qui se produit parfois, ce sont des faits qui paraissent anormaux, mais qui ne le sont plus dès qu'on connaît la manière de les reproduire expérimentalement. C'est justement le cas des dédoublements.

A signaler une vigoureuse réponse de M. de Fontenay, au sujet de son livre. *A propos d'Eusapia Paladino*, dont un des rédacteurs de la Revue avait dénaturé le sens en maints passages.

Le Journal du Magnétisme

insère une étude de M. Jounet sur les effluves humains. M. Jounet a obtenu des plaques impressionnées par le regard, à sec, et ces effluviographies ne peuvent être attribuées à la chaleur, car la plaque sensible était placée dans un appareil photographique dont l'objectif avait été enlevé, l'œil remplaçait la lentille. L'expérience a été faite dans un laboratoire obscur et la tête de l'expérimentateur enveloppée de drap noir. La plaque se trouvant à dix centimètres de l'œil, il semble difficile d'invoquer comme agent la chaleur de l'orbite, qui a dû plutôt se diffuser sur les bords métalliques du trou. En outre, dit le narrateur, « je ne vois pas comment la chaleur aurait formé des coups de pinceau si particuliers : elle aurait donné une auréole plus uniforme. Enfin il n'y a pas à invoquer les lignes de force produites dans le révélateur, puisque l'expérience s'est faite sur la plaque sèche. »

Le Spiritualisme Moderne

étudie le livre de M. Ch. Epheire : *La douleur des autres*. M. Beaudelot loue très fortement l'auteur. « En plein siècle d'égoïsme et d'appétits ardents, dit-il, n'est-ce pas une singulière éclosion, une perle d'étrange composition ! Cependant rien n'est plus pur que son éclat. Ce livre nous a transporté de joie, nous avons puisé dans sa lecture des forces tout à fait inattendues, à ce point que nous nous sommes repris à espérer dans le salut de la société. »

M. Albin Valabrègue continue ses études si vibrantes. En parlant de l'enseignement de Jésus, il dit : « L'œuvre de Jésus est un tryptique immense déployé par lui le long de l'humanité ! Sur une face est écrit : RELIGION, et c'est le passé ; sur la face du milieu — maintenant visible — est écrit : PHILOSOPHIE, et c'est le présent. Sur la troisième et dernière face est écrit ce mot : SCIENCE, et c'est l'avenir. » Nous sommes pleinement de cet avis, car la véritable religion sera scientifique, la raison devant être satisfaite pour adhérer complètement au culte Divin.

A lire le récit d'une communication obtenue par un medium et relatant l'annonce du décès d'une personne de sa connaissance, tout à fait ignorée de l'écrivain. Ce sont des faits de cette nature qui démontrent l'indépendance de l'esprit qui se manifeste.

La Paix Universelle

publie un article de M. Metzger intitulé : *Congrès spirite ou spiritualiste* dans lequel l'auteur rend à M. Bouvery un hommage mérité pour ses combats en faveur de l'idée spiritualiste et pour son ardeur à grouper les différentes écoles en un Congrès unique, en 1889. M. Metzger croit que cette alliance a été féconde et désire qu'elle se renouvelle en 1900. Nous étudierons prochainement cette question qui va devenir d'actualité. Le comité de propagande, institué par le Congrès de 1889, a pour devoir de consulter les Spirites du monde entier et d'agir en conformité avec les réponses qui lui parviendront. Espérons qu'il saura être à la hauteur de sa mission qui est de préparer les grandes assises du Spiritisme et de montrer les progrès accomplis depuis dix années sur toute la surface du globe.

Notre confrère reproduit l'article de M. Alexandre Hepp ; *Une statue qui ne va pas,* et continue la publication des Etudes celtiques du Dr Maurice Adam.

L'Echo du Merveilleux

fait une étude des prophéties de Mlle Couedon et rappelle que quelques-unes d'entre elles se sont parfaitement réalisées. D'après l'Ange Gabriel, la guerre avec l'Angleterre serait certaine. Espérons que ces sinistres prévisions ne se réaliseront pas. Le petit cours de chiromancie de Mme de Thebes est toujours intéressant. A lire un bon article du Dr Léon Archambaud extrait du journal : *La thérapeutique contemporaine.* L'auteur fait connaître au grand public les phénomènes de l'extériorisation de la sensibilité et de la télépathie. En parlant du livre de MM. Gurney, Myers et Podmore, il dit : « Cet ouvrage est très documenté et s'il peut y avoir doute pour une observation citée *par hasard*, s'il peut y avoir *coïncidence*, on peut se demander s'il n'y a pas lieu d'ajouter foi à des observations venues de partout et en grande abondance, et s'il n'y a pas autre chose, que la rencontre fortuite d'événements. » Certainement il y a autre chose, et ce quelque chose c'est l'âme qui sort de son corps. Notre confrère cite les conclusions de M. Delanne sur le pouvoir des sourciers.

Magnétisme

Le *Journal du Magnétisme,* fondé en 1845 par le baron du Potet, continué par M. H. Durville, devient, à partir du 5 janvier 1899, un organe bi-mensuel.

Il aura pour titre *Journal du Magnétisme et de la Psychologie.* Sous la direction de M. H. Durville, la rédaction en chef et l'administration du journal appartiendront à M. Alban Dubet.

Prix de l'abonnement pour toute l'Union postale : 10 fr. par an : le numéro, 50 centimes.

Adresser demandes et mandats à M. l'administrateur du *Journal du Magnétisme et de la Psychologie*, 23, rue Saint-Merri, à Paris.

Le journal paraîtra *régulièrement* le 5 et le 20 de chaque mois.

Deux numéros spécimens paraîtront les 5 et 20 décembre 1898.

Le Gérant : J. DIDELOT.

Saint-Amand (Cher). — Imp. DANIEL-CHAMBON.

LE SPIRITISME DEVANT LA SCIENCE

PAR

Gabriel DELANNE

4e Edition. Prix.. **3 fr. 50**

Cet ouvrage renferme les théories scientifiques sur lesquelles s'appuie le spiritisme, pour démontrer l'existence de l'âme et son immortalité.

Traduit en espagnol

LE PHÉNOMÈNE SPIRITE

TÉMOIGNAGE DES SAVANTS

PAR

Gabriel DELANNE

5e Edition (*sous presse*). Prix.... .... **2 fr.**

Etude historique. — Exposition méthodique de tous les phénomènes. — Discussion des hypothèses
Conseils aux médiums. — La théorie philosophique

On trouve dans ce livre une discussion approfondie des objections des incrédules, en même temps que le résumé de toutes les recherches contemporaines sur le spiritisme.

Traduit en espagnol

BIOGRAPHIE D'ALLAN KARDEC

PAR

Henri SAUSSE

PRÉFACE de GABRIEL DELANNE

Prix.. » **30**

Brochure vendue au bénéfice de la *Caisse Lyonnaise de secours aux vieillards.*

L'Administration de la Revue se charge de faire parvenir à ses lecteurs tous les ouvrages spirites que l'on voudra bien lui commander.

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES DES JOURNAUX FRANÇAIS

Le Progrès spirite, 1, rue Oberkampf à Paris, 5 francs par an

La Revue spirite, 12, rue du Sommerard, Paris. 10 fr. par an.

Le Phare de Normandie, de Rouen, rue des Charrettes, 29. 3 fr. 50 par an.

La Paix universelle, revue indépendante, cours Gambetta, 5, Lyon.

Le Journal du Magnétisme (DURVILLE) 23, rue Saint-Merry, Paris. 6 fr. par an.

La Lumière, 96, rue Lafontaine, Paris-Auteuil.

L'Humanité intégrale, 20, avenue Trudaine, Paris, organe immortaliste, 6 fr. par an.

Revue du Monde Invisible. Mensuel. France, 10fr. Etr. 12fr. 29, rue de Tournon, Paris.

L'Initiation, occultisme. PAPUS, 5, rue de Savoie, Paris. — Prix : 10 francs.

Annales des Sciences Psychiques, rue de Bellay, Docteur DARIEX, Paris.

La Vie d'Outre-Tombe, chez Fritz, 3 fr. par an, 7, passage de la Bourse, à Charleroi (Belgique).

L'Echo du Public, 5, rue de Savoie, Paris.

L'Hyperchymie, à Douai. — Revue mensuelle. — Prix : 5 francs.

La Revue de l'Hypnotisme, 170, rue Saint-Antoine, Paris.

Le Réformiste, 18, rue du Mail, Paris.

JOURNAUX PUBLIÉS A L'ÉTRANGER

Le Moniteur spirite et magnétique, rue de Mérode, n° 100, à Bruxelles. 2 fr. 60 par an (Belgique), et 3,50 pour l'Etranger.

Le Messager, Liège (Belgique). Ecrire au bureau du journal. Belgique, 3 fr. ; pays étrangers, 5 fr. par an.

La Irradiacion, revue des études psychologiques, dirigée par E. GARCIA, Incométrézo 19, Madrid. 3 fr. en Espagne.

Lux, Bulletin académique international des études spirites et magnétiques. Roma, Italie. 10 ir. Italie ; Etranger, 13 fr.

El Férégrina, 6, calle de Corabo Coyna à Porto-Rico.

La Luz, calle Lateral del Sur à Porto-Rico.

Neue Spiritualistische Blætter, directeur CYRIAC, à Berlin (Allemagne).

Psychische Studien, monatliche Zeitschrift, Direct[r] Alex. AKSAKOF à Saint-Pétersbourg. Oswald Mutze Leipzig, Lidenstrasse, 4. Preisjæhrig : 5 Reichsmark.

Light of Truth, publié à Cincinati (Ohio), 7512 Race S[t], par G. STROWELL.

La Religion philosophicale, one Copy, one year madvana incinding postage, 83, 15, Publishing House Chicago Illinois (Etats-Unis).

The Banner of Light, à Boston, Massachussetts (Amérique du Nord), 9, Bosworth, 2.50 dollars.

The Medium and Deybreack, Burna, 15, Southampton. Bow Holborn, w c.

Light, hebdomadaire, 110, St-Martin's Lane, Charing Cross. W. C. à Londres

The Harbinger of Light, à Melbourne (Australie).

Revista espirita (Buenos-Aires).

Anali dello Spiritismo in Italia, via Orméa, n° 3. Turin.

El Criterio espiritista, à Madrid.

Reformador, Rio-de-Janeiro.

Lux de Alma, à Buenos-Aires.

El Buen Sentido, calle Mayor, 81, 81 2[a], Lérida (Espagne).

Constancia, à Buenos-Aires.

La Fraternidad, à Buenos-Aires.

La Vérité, à Buenos-Aires.

La Nueva Alienza, à Cienfueges (Ile de Cuba).

El Faro Espiritista, à Tarrassa (Espagne).

Il Vessillo spiritista, D[r] E. VOLPI, à Vercelli, (Italia).

Espiritisma, à Chalchuapa.

La Illustratione Espirita, par le général REFUGIO GONZALES, à Mexico.

O Psychismo Revista, revue Portugaise. 231, rue Augusta, Lisbonne.

Luz Astral, bi-mensuel, à Buenos-Aires.

Revista del Ateneo Obrero, Tallers, 22, 2° à Barcelone. — Trimestre. 0.75 pta.

El Sol, à Lima (Pérou) : directeur, CARLOS PAZ SOLDAN.

Revista Espiritista de la Habana, mensuelle, Corrales, n° 32, à la Havane.

Die Uebersinnliche Welt, mensuel Rédacteur MAX RAHN, à Berlin N., Eberswalder Str. 16. — Etranger, 6 Mark par an

Morgendœnringen, mens., Skien (Norvège).

The Two Worlds, journal mensuel, édité par E. W. WALLIS, 73 a, Corporation Street, à Manchester. 9 fr. par an.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. FRANCIS : Chicago-Illinois. 1 dollar par an.

Rivista di Studi Psichici, via Rosine, 10. Turin.

Het Tœkomstig Leven. — Utrech, Hollande. — Prix 2 florins 50 par an.

Supercienza. — Piacenza (Italie). — Prix 10 francs par an.

4e ANNÉE. — No 6 DÉCEMBRE 1898

Revue Scientifique & Morale du Spiritisme

NAITRE, MOURIR, RENAITRE ET PROGRESSER SANS CESSE TELLE EST LA LOI.

ALLAN KARDEC

SOMMAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
5, RUE MANUEL, PARIS
LE JOURNAL PARAIT DU 15 AU 20 DE CHAQUE MOIS
Abonnements 7 fr. par an en France. — Etranger : 10 fr.

Etudes sur la médiumnité

Médiums écrivains mécaniques

On a souvent accusé les spirites de crédulité invétérée, et si les critiques ont eu parfois raison dans des cas particuliers, il n'est pas juste d'englober tous les adeptes dans cette réprobation. La vérité, au contraire, c'est que la plupart des partisans du spiritisme ne sont arrivés à la conviction qu'après avoir étudié longuement les phénomènes, vaincu leurs préjugés, et s'être persuadés expérimentalement que l'existence des Esprits est une réalité indiscutable. Il en est des spirites comme de toutes les collectivités, il s'y trouve des intelligences à tous les degrés de développement ; les uns, faute de discernement et d'éducation scientifique, acceptent sans contrôle toutes les assertions qui leur parviennent par le canal des médiums ; les autres, cherchent à se rendre compte des faits aussi bien dans leur mode de production qu'au point de vue de leur valeur intellectuelle. On peut compter parmi ces derniers toutes les hautes intelligences qui ont été conquises au spiritisme, aussi bien par une patiente investigation que par l'évidence irréfutable des manifestations.

Le moment est venu de mettre à profit tous les travaux que nous possédons sur le sujet et de tenter un essai d'explication scientifique de la médiumnité, en utilisant les documents fournis par tous les chercheurs. Nous aurons donc recours aussi bien aux études des psychologues, des membres de la *Société des recherches psychiques* ou des hypnotiseurs, qu'à celles des spirites proprement dits.

Essayons tout d'abord de bien comprendre ce qu'est un médium. Dans les sciences d'observation, on est très vite arrêté lorsqu'on ne dispose que de ses sens pour étudier les phénomènes. C'est grâce à l'invention d'instruments particuliers à chaque ordre de faits que l'homme est arrivé à connaître d'une manière plus précise l'univers et ses lois. La lunette, le télescope, l'analyse spectrale ont fondé l'astronomie positive. Le microscope a permis de découvrir les infiniments petits et de suivre la nature organique jusque dans ses intimes profondeurs. La physiologie doit ses progrès à un outillage délicat et toujours plus perfectionné, et la physique, la chimie sont

arrivées à réaliser des merveilles, par l'emploi de moyens mécaniques d'une puissance véritablement prodigieuse.

Le domaine philosophique a été à son tour élargi dans de notables proportions par la psychologie expérimentale, c'est-à-dire par une méthode qui substitue au sens intime, à l'analyse introspective, l'étude des phénomènes de la vie qui ont à la fois un aspect physiologique et un corrélatif psychique. Parmi les procédés employés, le somnambulisme hypnotique a permis de procéder à de véritables vivisections intellectuelles ; toutes les modalités de la sensibilité, de la mémoire ou de la volonté ont pu être soumises, séparément, à de investigations variées, à de véritables manipulations ; elles ont pu être annihilées ou exaltées, de manière à jeter un jour tout nouveau sur le mécanisme de leur action et sur leurs relations réciproques. Le sujet hypnotique a été l'instrument qui a permis de faire ces découvertes.

Pour l'étude du monde spirituel il nous faut également un instrument, un intermédiaire entre l'humanité terrestre et l'humanité posthume, nous l'avons trouvé : c'est le médium. Comme il possède une âme et un corps, il accède par l'une à la vie de l'espace et par l'autre il tient au monde physique, il peut servir de truchement entre ces deux mondes. Nous avons évidemment le plus grand intérêt à bien connaître ce transmetteur, afin de pouvoir en utiliser toutes les propriétés. Il est urgent également de bien distinguer ce qu'il est capable de faire par lui-même, afin de ne pas confondre son action avec celle qui est exercée sur lui. Nous devons donc définir dans les phénomènes de la médiumnité : 1° la part qu'il faut faire à l'organisme matériel du sujet ; 2° celle qui provient de son propre esprit ; 3° celle qui lui est étrangère, et dans ce cas spécifier si elle provient des assistants ou d'une intervention complètement indépendante.

Dès l'origine du spiritisme, ces distinctions ont été faites, on les trouve très nettement indiquées dans l'œuvre d'Allan Kardec.

Influence de l'organisme.

Nous savons que l'âme n'est pas une abstraction, un être immatériel, qu'elle est toujours associée à un substratum physique extrêmement subtil appelé périsprit. Mais précisément à cause du degré de raréfaction de son enveloppe, l'esprit ne peut agir directement sur la matière terrestre, il lui faut un intermédiaire.

Pendant la vie, la force nerveuse est cette énergie qui permet à l'esprit de mouvoir le corps et par laquelle les sensations arrivent à l'âme.

Lorsque l'esprit, après la mort, habite dans l'espace, s'il veut déplacer un objet ou agir sur un être incarné, il lui faut emprunter cette énergie dont il est dépourvu, à un organisme vivant, capable de la lui fournir : le médium est ce générateur. Tout être humain capable d'extérioriser sa force nerveuse, pourra servir de médium, comme nous le montrerons plus loin. La médiumnité n'est donc pas une faculté surnaturelle, un don miraculeux, elle dépend simplement d'une disposition particulière de l'organisme, elle n'a aucun rapport avec le développement moral ou intellectuel du médium. On ne doit donc pas plus être surpris de rencontrer parfois des médiums indignes, que l'on n'est étonné de voir une bonne vue à des malfaiteurs, de l'adresse aux filous ou de l'éloquence à certains hommes politiques. Les Esprits ont très souvent appuyé sur ce caractère physique de la médiumnité. A la demande faite par Allan Kardec si le développement de la médiumnité est en rapport avec le développement moral du médium, il est répondu : (1)

« Non; la faculté proprement dite tient à l'organisme; elle est indépendante du moral; il n'en est pas de même de l'usage, qui peut être bon ou mauvais, suivant les qualités du médium. »

A un autre endroit, l'Esprit d'Eraste dit aussi :

« Nous l'avons déjà dit : les médiums, en tant que médiums, n'ont qu'une influence secondaire dans les communications des Esprits ; leur tâche est celle d'une machine électrique qui transmet les dépêches télégraphiques d'un point éloigné à un autre point éloigné de la terre. Ainsi, quand nous voulons dicter une communication, nous agissons sur le médium, comme l'employé du télégraphe sur son appareil... ».

Dans la seconde partie de notre travail, nous verrons que l'émission de la force nerveuse est en relation intime avec l'état de santé du médium, et nous étudierons les variations qui résultent de cette cause, pour l'obtention des communications.

INFLUENCE DE L'ESPRIT DU MÉDIUM. — Depuis quelques années, des psychologues anglais et français, ont prétendu expliquer l'écri-

(1) Allan Kardec. *Livre des Médiums*, page 282.

ture automatique des médiums par l'action de la sub-conscience du sujet, agissant à l'insu de la personnalité ordinaire.

Ce moi transcendant serait le seul auteur de l'écriture, et l'ignorance de l'écrivain relativement aux caractères que sa main trace, ne témoignerait nullement de l'action d'une intelligence étrangère. Nous étudierons en détail ces observations, pour en retenir ce qu'il y a d'intéressant au point de vue du mécanisme automatique de l'écriture, mais nous montrerons que le caractère essentiel de la médiumnité mécanique ne réside pas dans l'action involontaire d'écrire, mais dans le contenu intellectuel du message ainsi obtenu.

Il ne faudrait pas croire, comme beaucoup trop de spirites ignorants, que l'on n'ait pas su, depuis longtemps, que l'esprit même du médium pouvait se manifester par ce procédé, il suffit de lire le livre *des Médiums* pour se convaincre que toutes ces questions ont été mûrement réfléchies. Nous croyons utile de reproduire ici ce qui a trait à ce sujet (1).

D. — « Le médium, au moment où il exerce sa faculté, est-il dans un état parfaitement normal ? »

R. — « Il est quelquefois dans un état de crise plus ou moins prononcé, c'est ce qui le fatigue, et c'est pourquoi il a besoin de repos ; mais le plus souvent son état ne diffère pas sensiblement de l'état normal, surtout chez le médium écrivain ».

Il est certain que pour ce genre de manifestation la dépense nerveuse est peu considérable lorsque l'habitude d'écrire est prise, il n'en est pas de même pour les effets physiques qui sont toujours accompagnés d'une forte consommation de force nerveuse.

D. — « Les communications écrites ou verbales peuvent-elles émaner de l'esprit même du médium ? »

R. — « L'âme du médium peut se communiquer comme celle de tout autre ; si elle jouit d'un certain degré de liberté, elle recouvre ses qualités d'Esprit. Vous en avez la preuve dans l'âme des personnes vivantes qui viennent vous visiter, et se communiquent à vous par l'écriture, souvent sans que vous les appeliez. Car, sachez bien que parmi les Esprits que vous évoquez, il y en a qui sont incarnés sur la terre ; *alors ils vous parlent comme Esprits et non pas comme hommes.* Pourquoi voudriez-vous qu'il n'en fût pas de même pour le médium ? »

(1) Allan Kardec, *Livre des Médiums*. Page 267.

D. — « Cette explication ne semble-t-elle pas confirmer l'opinion de ceux qui croient que toutes les communications émanent de l'esprit du médium, et non d'Esprits étrangers ? »

R. — « Ils n'ont tort que parce qu'ils sont absolus, car il est certain que l'esprit du médium peut agir par lui-même ; mais ce n'est pas une raison pour que d'autres n'agissent pas également par son intermédiaire ».

D. — « Comment distinguer si l'Esprit qui répond est celui du médium ou un Esprit étranger ? »

R. — « A la nature des communications. Etudiez les circonstances et le langage, et vous distinguerez. C'est surtout dans l'état de somnambulisme ou d'extase que l'Esprit du médium se manifeste, parce qu'alors il est plus libre; mais dans l'état normal, c'est plus difficile. Il y a d'ailleurs des réponses qu'il est impossible de lui attribuer ; c'est pourquoi je vous dis d'étudier et d'observer ».

Pour nous conformer à ce sage conseil, nous allons décrire d'une manière générale le phénomène de l'écriture mécanique, puis nous passerons en revue les particularités spéciales qui ont trait, soit au mécanisme de la communication, soit au contenu intellectuel des messages.

Automatisme de l'écriture

Parmi les nombreuses manifestations spirites, une des plus convaincantes pour celui qui en est l'objet est sans contredit l'écriture mécanique, appelée aussi automatique. Sentir son bras agité de mouvements dont on n'est pas maître, voir sa propre main écrire sous l'influence d'une volonté qui est étrangère à la sienne, tracer sans interruption des pages entières dont on ignore le sens, c'est un fait bien propre à faire croire que l'on est sous l'influence d'une puissance inconnue avec laquelle on désire faire plus ample connaissance. On n'arrive pas instantanément à ce résultat, il faut parfois de nombreux essais avant de pouvoir écrire couramment. Voici une instrutive narration qui retrace fidèlement les phases par lesquelles on passe généralement. Elle est due au Dr Cyriax directeur du *Spiritualistische Blaetter* (1).

L'auteur raconte que voulant se mettre à l'abri de toute supercherie, il avait résolu d'étudier en famille les tables tournantes. Il tint *vingt séances* sans obtenir de résultats et il était sur le point d'aban-

(1) Voir Gardy. *Cherchons* page 164.

donner son enquête, lorsqu'à la vingt-et-unième fois, il constata quelques mouvements. Cédons-lui la parole.

« Dans cette vingt-et-unième séance je ressentis à l'improviste une sensation toute particulière, tantôt de chaleur, tantôt de froid; je perçus ensuite une sorte de courant d'air froid qui passait sur mon visage et sur mes mains, puis il me sembla que mon bras gauche s'endormait, comme on l'a dit; mais l'impression était toute différente de celle de fatigue que j'avais ressentie dans les autres séances et que je pouvais faire passer, soit en changeant la position, soit en remuant le bras, les mains ou les doigts. Actuellement, mon bras était pour ainsi dire paralysé, et ma volonté était impuissante à le faire bouger, pas plus que mes doigts; j'eus ensuite le sentiment que quelqu'un mettait mon bras en mouvement et, quelle que fut la rapidité avec laquelle il s'agitait, je ne parvenais pas à l'arrêter.

« Comme ces mouvements avaient de l'analogie avec ceux que nous faisons pour écrire, ma femme alla chercher du papier et un crayon, qu'elle mit sur la table; tout à coup ma main s'empare du crayon et, pendant quelques minutes, trace des signes dans le vide avec une incroyable rapidité, en sorte que nos deux voisins étaient obligés de se jeter en arrière pour ne pas être atteints; après quoi, ma main s'abat brusquement sur le papier, le frappe violemment et brise la pointe du crayon. A ce moment, ma main reposait sur la table, je comprenais fort bien que ma volonté avait été tout à fait innocente des mouvements que je venais d'exécuter, de même qu'elle n'était pour rien dans la phase actuelle de repos; le fait est que je n'avais pas pu arrêter mes gestes et qu'à présent je ne pouvais pas davantage remuer le bras, qui restait insensible et comme s'il ne m'appartenait plus.

« Mais, lorsque le crayon taillé de nouveau fut remis à ma portée, ma main s'en saisit et commença à abîmer plusieurs feuilles de papier, le couvrant de grandes barres et de déchirures; puis elle se calma et, à notre profond étonnement se mit à faire des exercices d'écriture tels qu'on en fait faire aux enfants: des traits d'abord, des jambages, puis des N, M, A, C, etc., puis enfin l'O, sur lequel je restai longtemps, jusqu'à ce que la force qui animait mon bras fût parvenue à le faire mouvoir en cercle, toujours le même, avec une grande rapidité. Après cela, la force paraissant épuisée, l'agitation de mon bras cessa; je sentis un nouveau courant d'air froid

passer de nouveau à travers et sur ma main, et bientôt toute fatigue et toute douleur avaient disparu. »

Bien que le Dr Cyriax habitât l'Amérique au moment où il tentait ses premiers essais, sa description est tout à fait semblable à celle que fait Allan Kardec, des débuts de l'écriture mécanique. Voici en effet ce que dit le grand initiateur : (1)

« Le premier indice d'une disposition à écrire est une sorte de frémissement dans le bras et la main ; peu à peu la main est entraînée par une impulsion qu'elle ne peut maîtriser. Souvent elle ne trace d'abord que des traits insignifiants ; puis les caractères se dessinent de plus en plus nettement, et l'écriture finit par acquérir la rapidité de l'écriture courante. Dans tous les cas, il faut abandonner la main à son mouvement naturel, et n'apporter ni résistance, ni propulsion.

« Certains médiums écrivent couramment et avec facilité dès le début, quelquefois même dès la première séance, ce qui est assez rare ; d'autres font pendant assez longtemps des barres et de véritables exercices calligraphiques. »

Nous venons de constater que c'est le cas du Dr Cyriax. Nous lui rendons la parole :

« Le calme s'étant rétabli, nous levâmes la séance, heureux d'avoir constaté *la manifestation d'une force indépendante de notre volonté propre* et à laquelle il ne nous était pas possible de résister ; que cette force fût magnétique ou spirite, ou qu'elle provînt de l'activité inconsciente du cerveau, c'était une question réservée jusqu'à nouvel ordre ».

Nous remarquons par cette dernière phrase que l'observateur était au courant des théories qui expliquent cette écriture par la subconscience, qu'il nomme l'activité inconsciente du cerveau ; nous allons voir comment il acquit la conviction que l'influence qui le dirigeait lui était complètement étrangère.

« Quelque mince que fût le résultat obtenu, nous ne fûmes pas tranquilles avant d'avoir tenté d'autres expériences. Le lendemain soir, nous nous remettions à l'œuvre et, cette fois, l'attente ne fut pas longue. A peine cinq minutes s'étaient-elles écoulées que déjà je sentais l'air froid et que la même sensation était éprouvée par

(1) Allan Kardec. *Livre des médiums*. Page 249.

mes collègues ; puis survinrent des mouvements brusques et souvent douloureux de ma main gauche, qui frappait parfois pendant plusieurs minutes de suite le bord de la table à coups précipités, avec une telle violence que je croyais devoir être écorché ; à ma surprise, je ne découvris pas ensuite la moindre blessure, et toute trace de douleur disparut comme par enchantement. (Anesthésie.)

« Dès ce jour, ma médiumnité se développa rapidement. Je commençai à écrire de la main gauche, d'abord comme exercice ; puis vinrent des communications de différents esprits, et un soir je dessinai une corbeille de fleurs. Je dois dire que je suis très maladroit de la main gauche à l'état normal, ne sachant pas seulement m'en servir pour manger, à plus forte raison pour écrire ; quant au dessin, je m'y entends fort peu, même avec la main droite.

« J'avais maintenant acquis *la plus entière certitude* que la force qui écrivait et dessinait par mon entremise était indépendante de moi, et qu'elle devait résider dans une intelligence autre que la mienne, car, pendant ces manifestations, *je conservais toute ma lucidité* ; je ne ressentais aucun inconvénient, sauf en ce qui concerne mon bras gauche, qui, pendant toute la séance, ne semblait plus m'appartenir et me faisait l'effet d'être utilisé par quelqu'un d'autre, à mon insu et contre ma volonté même. Mon esprit y était pour si peu de chose que, tandis que ma main écrivait, je pouvais faire tout à mon aise la conversation avec les autres personnes du cercle. Un collègue, qui assistait un jour à la séance, ayant voulu arrêter le mouvement de ma main et ayant, pour cela, placé ses mains de manière à faire porter sur la mienne tout le poids de son corps, n'y réussit pas du tout ; ma main poursuivit son travail avec force et régularité, tandis que c'est à peine si je sentais le poids des mains posées sur la mienne ».

Nous voyons par ce récit que le Dr Cyriax, d'après ses propres paroles, avait acquis la plus entière certitude que la force qui écrivait et dessinait par son entremise lui était absolument étrangère. Cet automatisme du bras et de la main, cette ignorance de la pensée qui s'inscrivait sur le papier, lui semblent une démonstration irréfutable de l'intervention d'une autre intelligence que la sienne ; Eh bien ! si l'on en croit certains psychologues qui ont étudié cette question, ces deux caractères ne démontrent nullement qu'il y ait en jeu un autre agent que le Docteur lui-même, car c'est un person-

nage caché en lui, une seconde personnalité dont il ne soupçonne pas l'existence, qui est la cause qui fait mouvoir sa main et l'intelligence qui se distingue de la sienne. Voici quelques remarques de ces observateurs sceptiques.

Les Savants.

D'après Taine, il peut parfaitement arriver qu'il se produise chez certains sujets un dédoublement mental spontané qui crée deux personnalités distinctes, lesquelles s'ignorent tout en existant simultanément. Voici comment il expose cette curieuse hypothèse : (1)

« Les manifestations spirites elles-mêmes nous montrent la co-existence, au même instant, dans le même individu, de deux volontés, de deux actions distinctes, l'une dont il a conscience, l'autre dont il n'a pas conscience et qu'il attribue à des êtres invisibles.

« J'ai vu une personne qui, en causant, en chantant, écrit sans regarder son papier, des phrases entières, sans avoir conscience de ce qu'elle écrit. A mes yeux, sa sincérité est parfaite ; or, elle déclare qu'au bout de la page elle n'a aucune idée de ce qu'elle a tracé sur le papier ; quand elle lit, elle en est étonnée, parfois alarmée. L'écriture est autre que son écriture ordinaire. Le mouvement des doigts et du crayon est raide et semble automatique. L'écrit finit toujours par une signature, celle d'une personne morte, et porte l'empreinte de pensées intimes, d'un arrière-fond mental que l'auteur ne voudrait pas divulguer. Certainement on constate ici un dédoublement du moi, la présence simultanée de deux séries parallèles et indépendantes, de deux centres d'action ou, si l'on veut, de deux personnes morales juxtaposées dans le même cerveau ; chacune à une œuvre et une œuvre différente, l'une sur la scène, l'autre dans la coulisse. »

Il nous serait facile de montrer que l'écrivain fait une pure hypothèse qui ne s'appuie sur aucune démonstration. Il semble avoir considéré que la croyance aux Esprits ne méritait pas même une discussion, aussi donne-t-il son argument d'une seconde personnalité, sans prendre la peine de la justifier autrement que par son affirmation. Si d'autres faits n'étaient venus donner un sérieux appui à cette manière de voir, nous l'aurions passée sous silence,

(1) Taine. *De l'intelligence*. Tome I, page 16

car il existe un grand nombre de faits qu'elle n'explique pas, comme nous le verrons tout à l'heure, mais elle a pris un caractère, sérieux depuis que des recherches très nombreuses sont venues lui donner une apparence de vérité, c'est pourquoi nous allons étudier sérieusement ce que l'on a appelé l'automatisme psychologique, la sub-conscience, le moi subliminal, etc.

En même temps, nous allons assister à des expériences qui sont éminemment instructives au sujet des phénomènes qui accompagnent l'écriture automatique ; et si nous repoussons les conclusions des savants auxquels nous les empruntons, nous retiendrons de ces études les faits bien observés qui nous feront comprendre l'action des Esprits sur les médiums.

(*A suivre*). GABRIEL DELANNE.

Le Cinquantenaire du Spiritisme

CONFÉRENCE DE G. DELANNE

Léon Denis, le 3 novembre, salle de Trianon, a exposé la philosophie qui se dégage de l'enseignement spirite. Il a, comme toujours, su parler au cœur, et sa parole ardente, enflammée, son enthousiasme si communicatif ont pénétré dans les esprits des nombreuses personnes venues pour l'entendre ; les applaudissements nourris ont pu le convaincre qu'il n'avait pas parlé dans le vide.

Nous retiendrons tout particulièrement la conférence faite par G. Delanne, le dimanche suivant, salle du Grand-Orient, rue Cadet, salle trop étroite pour contenir tous ceux qui étaient venus entendre l'orateur.

C'est le côté scientifique et expérimental qu'a abordé le conférencier.

Avec une méthode rigoureuse, une logique inflexible, il a exposé la série des faits, en partant des plus simples pour arriver aux plus complexes. Il a successivement passé en revue le fait hypnotique, la suggestion à tous les degrés, les phénomènes du somnambulisme

et de l'hypnose en général où l'action d'un être extra-corporel peut, la plupart du temps, être éliminée.

La conférence s'est divisée en deux parties.

Dans la première, il traite la question de la *table,* de *l'écriture automatique,* de *l'écriture directe* et de *l'incarnation.*

Dans la deuxième, il démontre l'existence et la survivance de l'âme, en s'appuyant sur l'observation expérimentale. Et à l'appui de son argumentation serrée, il cite les nombreuses expériences faites par les savants les plus en vue et les plus dignes de foi.

Nous n'entreprendrons pas la nomenclature de ces expériences. Nous ne redirons pas ce qu'a obtenu la photographie, le moulage ; nous ne reproduirons pas les faits télépathiques, terrestres et extra-terrestres, constatés par des savants tels que Crookes, du Potet, de Rochas, Richet, Livermore, etc., etc.

Ce serait une tâche qui ne serait pas assurément, au-dessus de nos forces, mais qui ferait ici double emploi. Il suffit en effet de se reporter aux ouvrages qui ont traité toutes ces questions, pour acquérir la conviction ou tout au moins pour provoquer le désir de voir et de se rendre compte par soi-même.

Que résulte-t-il de cet amas de faits, que résulte-t-il surtout de l'examen approfondi qu'en a fait le conférencier, sinon la certitude que l'âme n'est pas une abstraction, une simple hypothèse, mais une réalité substantielle, vivante, indépendante de l'organisme physique auquel elle survit ?

Ce serait prêcher des convertis. Les lecteurs de cette Revue ont leur conviction et cette conviction est inébranlable, parce qu'elle repose sur l'expérimentation la plus rigoureusement suivie. Il s'agit de convaincre les timides, nous disons bien les timides et non les incrédules. L'incrédule est un type qui a son siège fait. Essayer de l'amener à étudier le spiritualisme moderne, le fait médiumnique, serait perdre son temps. Il y aura toujours des incrédules, des irréductibles. Ce sont ou des ignorants qui se complaisent dans leur propre ignorance et qui n'en veulent pas sortir, ou des faux savants, des demi-savants, la pire des engeances, parce qu'ils croient posséder toute la vérité ou parce qu'en dehors d'eux rien n'est possible.

C'est sur les timides, les timorés de toutes catégories qu'il faut peser. C'est le respect humain, c'est la crainte de l'opinion, qui

n'est pas le commencement de la sagesse, mais de la couardise, qu'il faut combattre avant tout.

Communiquer avec les morts, *faire parler les esprits*, *faire parler les tables*, quoi, c'est cela que vous appelez le spiritisme, c'est avec ces balivernes que vous prétendez régénérer la société ! Fi donc, laissons cela aux bonnes femmes, aux pauvres gens : c'est la Salpêtrière ou l'hôpital qui les attend.

Les Spirites, des fous ou des imbéciles !

Voilà le langage de l'homme fort, ainsi nommé parce qu'il est généralement *snob*, c'est-à-dire moutonnier ; c'est l'être qui bêle, grogne ou aboie. C'est l'automate pur et simple. C'est à lui que pourrait s'appliquer la théorie du sub-conscient ou de l'inconscient ; car c'est un véritable inconscient; il fait illusion parfois parce qu'il a ce qu'on appelle de la blague, de l'esprit boulevardier ; mais c'est creux, c'est vide. Il est semblable à une plaque métallique qui reçoit toutes les vibrations qu'il croit être siennes, alors qu'il n'est qu'un récepteur inconscient.

Il faut cependant, puisque nous sommes sur ce sujet, dire toute la vérité.

Certains spirites ont fait un tort immense à la cause du spiritualisme. Soit par ignorance, soit par esprit de système, ils n'ont pas fait le classement nécessaire ; ils ont confondu le subconscient et son action, avec le fait médiumnique et l'action d'un désincarné. Ils ont généralisé, avant d'analyser ; ils ont conclu trop vite et trop tôt. Aussi quand, à la suite d'expériences hypnotiques et magnétiques, de suggestion, de télépathie, on a vu que la plupart des phénomènes attribués aux esprits pourraient être provoqués par l'expérimentateur lui-même et que toute cause occulte devrait être écartée, il s'est produit un revirement. Ceux qui, de bonne foi, allaient suivre le mouvement spirite, se sont brusquement arrêtés, et avec raison. Il y avait là des éléments nouveaux, et il fallait les étudier. On a donc étudié avec soin tous les faits nouveaux, on a catalogué les expériences, on les a classées, et... on est resté en face du problème trop hâtivement posé peut-être : Y a-t-il des manifestations d'êtres occultes ? La médiumnité est-elle l'hypnotisme ? (1)

(1) L'auteur fait allusion aux spirites illetrés. Les autres, ceux qui ont lu Allan Kardec, savent parfaitement que l'esprit du médium peut se mani-

Les uns sont restés en route, on les connaît. Les autres sont allés plus loin ; car enfin il y avait une lacune, lacune immense à combler. Les hypnotiseurs, les suggestionnistes ne pouvaient rendre raison de certains faits dits médiumniques. Il fallait ou les nier ou les torturer. On a eu l'un et l'autre. Nous sommes actuellement en bonne posture. Nier est facile et ne signifie rien. Laissons donc les négateurs. Torturer un fait est moins facile ; mais là, il faut des arguments et des arguments qui répondent à toutes les objections et qui rendent raison du fait, dans toute sa complexité.

C'est ici que G. Delanne s'est montré à la hauteur de sa tâche. Il a, comme nous l'avons dit, éliminé successivement tous les faits où l'hypothèse animique, hypnotique, suggessionniste, pouvait trouver place, pour se trouver enfin devant un fait nouveau, distinct, caractéristique, le fait spirite, fait qui démontre invinciblement la réalité d'une intervention occulte, d'un désincarné. Est-ce à dire, encore une fois, et pour en finir avec les objections, que tous les faits médiumniques sont des faits spirites ; est-ce à dire que, partout et toujours, les manifestations, les phénomènes doivent être rapportés à l'action d'un désincarné ? Nous savons que non, et c'est précisément le but que s'est proposé G. Delanne dans sa conférence : *dégager le fait spirite ; le mettre en relief, en évidence, le sélecter et le faire surgir avec tous ses caractères propres.*

Nous affirmons donc avec la plus entière conviction que ce but a été atteint. Nous nous plaçons ici, pour le moment, au rang des curieux, de ceux qui voudraient croire, mais qui n'osent, et qui attendent une explication claire, simple, précise. Il est évident que les arguments du conférencier, que tous les arguments du monde ne peuvent convertir comme cela, tout de suite ; un profane qui sort de là et qui est simplement de bonne foi, désireux de s'instruire, ne peut crier, comme saint Paul : Je vois, je crois, je sais ! Non, il ne faut pas être si exigeant, et puis un enthousiasme aussi subit éveillerait des doutes, des craintes pour l'avenir du converti. Il faut seulement désirer que l'auditeur cherche par lui-même ; il

fester et ils ont le moyen de discerner son action de celles des Esprits. Depuis le maître, la question a été de nouveau reprise par le professeur Rossi Pagnoni et le Dr Moroni. Voir *Médiumnité hypnotique*. 1889. Leymarie, éditeur. NOTE DE LA RÉDACTION.

suffit qu'on ait excité son intérêt, sollicité son attention. L'étude à laquelle il se livrera fera le reste.

Les temps sont arrivés. Les cohortes célestes planent sur nos têtes; elles nous poussent, elles nous pressent. L'inaction serait coupable; le respect humain n'est plus de mode, il a trop fait de ravages. Les honnêtes gens (et ils sont plus nombreux qu'on ne le croit) doivent enfin entrer dans la lice et arborer fièrement le drapeau du Spiritualisme moderne!

Ils seront suivis, nous en répondons. Il y a comme une lassitude dans les esprits; on attend quelque chose de nouveau, semble-t-il. Et qu'attend-on? La manifestation éclatante, définitive, fulgurante de l'Esprit!

Telle était la société païenne à la venue du Christ.

C'est toujours le Christ, notre guide planétaire, qui est avec nous! Mais il apparaît cette fois, non avec son corps de chair, non avec sa croix, mais avec sa forme spirituelle, avec le Labarum sacré, et tous ceux qui sont marqués du signe divin le pressentent, le voient!

ALBAN DUBET.

Les sentiments,

LA MUSIQUE ET LE GESTE



I

L'action extraordinaire de la musique sur la plupart des sujets pendant le sommeil magnétique est connue depuis longtemps.

Voici, en effet, ce qu'on peut lire dans la *Neurypnologie* de Braid, le père de l'hypnotisme :

Il n'est pas douteux, m'a-t-on dit, que les bacchantes qui n'avaient pas conscience des blessures et dont l'état était une stupeur différente du sommeil... ne fussent sous l'influence du sommeil nerveux : de là leur propension à la danse sous l'influence de la musique. De simples servantes sans éducation, sous l'influence de cet état nerveux, se meuvent avec la grâce et le cachet particulier qui distinguent les danseuses de ballet les plus habiles. Il y a donc lieu de croire que non seulement cette grâce parfaite d'attitudes dans la

sculpture et la peinture anciennes procédait de l'imitation des bacchantes et d'autres danseuses mystiques, mais encore que les mouvements habituels de nos jours leur ont été transmis de l'Italie par reproduction des danses usitées dans les mystères grecs. Personne ne peut voir les filles de basse condition subir l'influence de la musique pendant le sommeil nerveux, sans reconnaître qu'à l'état de veille elles seraient incapables de se mouvoir avec l'élégance qui les caractérise pendant l'hypnotisme. Une telle faculté a sa source probable dans l'action pure et simple de la nature, celle-ci enseigne à balancer parfaitement le corps dans tous ses mouvements complexes alors que le sens de la vue est suspendu.

En 1886 j'ai fait sur ces phénomènes, avec un jeune homme de 17 ans nommé Benoît, un assez grand nombre d'expériences dont J'ai rendu compte, en les illustrant par des photographies, dans mon livre sur les *Forces non définies*.

Ces expériences furent complétées, au point de vue musical, par M. Warthin, professeur de clinique médicale à l'Université de Michigan.

— Il choisit parmi des médecins et des étudiants, 7 sujets (5 hommes et 2 femmes); il les magnétisa dans une chambre où il y avait un piano et leur donna la suggestion suivante : « Vous êtes mort à toute chose au monde, si ce n'est à la musique qui va vous être jouée. Vous ne sentirez, vous ne connaîtrez rien que cette musique, et une fois réveillés, vous vous rappellerez les sensations que vous aurez éprouvées ».

Les sujets étant ainsi préparés, dit M. Durville auquel j'emprunte ce document (1), on joue du Wagner et l'expérimentateur observe attentivement leur pouls, leur respiration, puis il les réveille et note leurs sensations.

« Sur l'un d'eux, le pouls devient plus rapide, plus plein, la tension augmente de 60, le nombre des pulsations s'élève à 120, le pouls devient très vif et la tension s'abaisse. En même temps la respiration monte de 18 à 30. La figure exprime une grande agitation, tout le corps est en mouvement, les jambes se lèvent et les bras battent l'air, le corps est couvert d'une sueur froide. Réveillé, le sujet déclare *qu'il n'a pas perçu la musique comme son, mais comme une sensation générale,* une sorte d'excitation produite

(1) *Traité expérimental de magnétisme,* tome II, p. 101.

par une course furieuse à travers l'espace. Un autre éprouva les mêmes sensations, mais les traits du visage furent moins modifiés. On avait joué les *Chevauchées des Walkyries*.

« Un autre morceau, le *Motif des Walhala* a provoqué un ralentissement du pouls avec élévation de la tension, puis, à la fin, une accélération extrême des pulsations avec abaissement de la tension. La sensation éprouvée par le sujet est celle de *grandeur* et de *calme sublime*.

« La scène où Brunehilde appelle Sigismond au Walhala détermine des modifications marquées du pouls, qui est devenu faible, irrégulier et très petit. La respiration a diminué de fréquence, la face est devenue pâle et s'est couverte d'une sueur froide. La sensation éprouvée par le sujet est celle de *la mort* ».

Tout récemment je pus constater, chez Mademoiselle Lina, modèle bien connu à Paris, des aptitudes exceptionnelles pour ce genre de recherches, et reprendre mes expériences dans d'excellentes conditions, grâce à la collaboration de M. Lionel Dauriac, agrégé de philosophie de l'Université de Montpellier et de M. Elie Poirée, Conservateur de la bibliothèque Sainte-Geneviève, tous deux musiciens consommés.

Ce sont les expériences faites avec ce dernier que je vais exposer. Elles ont toujours eu lieu dans la première phase du sommeil hypnotique, où le sujet présente déjà très nettement le phénomène de l'extériorisation de la sensibilité.

II

Audition des sons isolés

L'audition des sons isolés provoque une sensation, une sorte de frémissement, qui semble s'étendre sur toutes les parties du corps.

Le caractère de cette sensation varie avec la hauteur absolue de la note et avec son intensité: agréable si on ne s'écarte pas de la région moyenne de l'échelle sonore, désagréable, lorsqu'on va aux extrêmes. Les tons très hauts provoquent l'expression de la souffrance produite chez tout le monde par un cri strident; les tons très bas déterminent le faciès de l'angoisse, de la terreur.

Cette impression de terreur s'accroit quand on associe ensemble plusieurs sons (lorsqu'on frappe par exemple un accord) dans les

notes basses. Placés dans les autres régions de l'échelle (région moyenne ou région aiguë) les accords produisent sensiblement le même effet que les notes isolées. Mais, dans toutes les régions, une dissonance détermine chez le sujet une souffrance très vive qui se traduit par ses gestes.

De l'intensité du son paraît dépendre l'intensité de la réaction. Des tons trop violents amènent une excitation exagérée et un trouble qui fausse les effets à observer utilement.

Auditions de sons entendus successivement, reliés entr'eux par des rapports de tonalité et de modes

Quand on exécute une gamme ascendante, (ut, ré, mi, fa, sol, la, si, ut), la première note agit comme son isolé et provoque un frémissement du corps entier ; puis, à mesure que les notes s'élèvent, les excitations abandonnent les pieds et les jambes, se localisent nettement dans le tronc et la taille, puis dans les membres supérieurs (agitation des bras et des mains) ; ensuite dans la poitrine et les épaules et enfin dans la tête.

Quand on redescend la gamme (ut, si, la, sol, fa, mi, ré, ut), les excitations se succèdent en sens inverse et se terminent par les mouvements des pieds.

Si on commence l'expérience directement par une gamme descendante, la première note agit, ainsi qu'on l'a vu plus haut, en agitant tout le corps, puis l'agitation abandonne la tête et suit la progression déjà indiquée.

Ces phénomènes se reproduisent de la même manière, quelle que soit la note initiale, c'est-à-dire quand on transpose la gamme dans des tonalités différentes.

On pourrait les attribuer à une sorte de mémoire, l'habitude que nous avons de tirer les sons graves de la poitrine et les sons aigus de la tête nous faisant associer aux uns l'idée de bas, aux autres l'idée de haut, (ce qui aurait, du reste, déterminé la forme de notre notation musicale) ; mais M. Poirée suppose que les sons appartenant à une gamme, choisis parmi tous les autres parce qu'ils s'organisaient en série (série orientée par la prédominance de la note *tonique*, centre attractif de la gamme), ont la propriété d'agir sur les centres moteurs cérébraux, de manière à provoquer une succession de gestes également disposés en série le long du corps humain.

Cette hypothèse est conforme à ce qu'admettent déjà les musiciens. En effet, l'agitation convulsive des bras et des mains est provoquée par les notes qui ont fonction de *dominante* et de *sous-dominante* (*sol* et *fa* dans la gamme d'*ut*), tandis que les notes *médiante* et *sus-dominante* (*mi* et *la* dans la même tonalité) amènent des réactions caractéristiques, la première des muscles viscéraux inférieurs, la seconde des muscles cardiaques principalement. Or, on sait que la note *dominante* est bien essentiellement une *note de mouvement* dans la tonalité ; c'est par elle que se détermine la cadence ; c'est elle qui associée à la sous-dominante (*sol* et *fa* frappés ensemble) engendre le plus puissant accord de mouvement dans les harmonies tonales. Les deux autres notes, la *médiante* et la *sus-dominante* sont, au contraire, par excellence, des notes *expressives* ; elles sont employées instinctivement par les compositeurs comme ayant un pouvoir émotif, un accent très doux et pénétrant. On pourrait en citer des milliers d'exemples. (1)

Si, au lieu de la gamme majeure qui est bien la gamme véritable, la combinaison à la fois la plus riche et la plus homogène, nous faisons entendre au sujet une gamme mineure, nous obtenons une mimique semblable, mais moins franche, plus atténuée. Il s'y mêle un sentiment de tristesse et de douleur très manifestes. Ici encore le renseignement donné par l'hypnose concorde avec le fait d'observation normale.

Si nous faisons entendre d'autres modes, modes altérés, de plus en plus artificiels jusqu'à une succession de notes tout à fait *arbitraire* ou réglés au hasard, la mimique du sujet devient de plus en plus incertaine et dégénère finalement en une suite de gestes désordonnés et sans signification ni caractère.

---

(1) Dans l'œuvre wagnérienne plusieurs thèses d'un caractère passionnel débutent par la sous-dominante ou lui donnent rythmiquement une place importante. Gounod se sert fréquemment de la médiante comme note initiale Ainsi, dans *Faust*, le chœur des femmes au 1er acte « Paresseuses filles » le duo suivant « A moi les plaisirs », puis « Salut, demeure chaste et pure » et « Laisse-moi contempler ton visage ». Marguerite, à la fin de la scène de l'église, commence son ardente supplication par la médiante : « Seigneur, accueillez la prière ». Enfin l'initium du thème doux et caressant de la valse, *la*, *la* dièse, *si*, met en valeur la note sous-dominante de la tonalité de *ré*.

Succession de sons rythmée et mélodique, adaptée à des représentations de marches ou de danses ou à des représentations passionnelles.

Quand les images sonores sont adaptées à une marche et surtout à une danse, les gestes de la mimique deviennent complexes et peuvent se diviser eu deux groupes.

Le premier groupe, celui des gestes de la *partie supérieure* du corps, exprime la *mélodie* proprement dite ; il en suit les inflexions et modèle sur elle sa plastique.

Le second groupe, celui des gestes de la *partie inférieure* du corps, correspond au *rythme*, à ce qui caractérise la marche ou la danse, à ce qu'on pourrait appeler les combinaisons de pas. Il est indépendant de la hauteur des sons et de leurs dessins et pourrait être produit uniquement par des instruments de percussion frappant les temps, avec des renforcements sur les *ictus* principaux ; ce qui constitue souvent d'ailleurs, pour certaines musiques d'allure primitive et simple, tout l'accompagnement.

Lorsqu'au début d'une expérience, nous faisons seulement entendre sur les basses du piano ces parties accompagnantes représentées par des accords plaqués, les ictus principaux étant fortement accentués, on voit paraître peu à peu les mouvements des pieds et des jambes, le groupement des pas adopté au rythme. Si l'on change brusquement ce rythme, en passant par exemple d'un rythme binaire à un rythme ternaire, une autre combinaison de pas lui répond aussitôt et le caractère particulier du rythme ternaire se révèle par des oscillations, des balancements, des mouvements tournants ou circulaires.

Mais ce n'est pas encore là la véritable danse ; la partie supérieure du corps reste immobile, indécise ; il manque à cette danse l'animation, la vie que va lui apporter la mélodie, appuyant ça et là le rythme ou s'en écartant, ayant une allure personnelle, capricieuse et libre. — Que celle-ci soit ajoutée á l'accompagnement, et alors les parties supérieures du corps se meuvent, participant à la danse des jambes ; les bras s'élèvent ou s'abaissent, forment des dessins récurrents, enveloppés, semblables à ceux de la mélodie ; les yeux brillent, la physionomie s'illumine, révèle le plaisir qui est venu compléter l'acte matériel ; le jeu sonore, dans ses phases différentes, dans ses incidents divers, est interprété intégralement : la mélodie et le rythme agissent sur des parties différentes du corps,

ainsi qu'on le voit dans la planche ci-jointe représentant Lina dansant une danse populaire bretonne avec le balancement caractéristique des bras qui rappelle le flux et le reflux de la mer.

Il suit de là qu'un même pas de danse doit être *gesticulé* différemment par le sujet, quand la mélodie est différente. Par exemple, des valses diverses ne seront pas mimées de la même manière par le torse, la tête et les bras. C'est en effet ce qui a lieu et ce qu'on

Figure I



DANSE BRETONNE

constate, du reste, dans les danses populaires où chaque variante de mélodie correspond à une variante de mimique.

Nous avons pu, en choisissant des motifs *typiques* et *simples*, obtenir la reconstitution d'un grand nombre de danses, reconstitution d'autant plus intéressante qu'elle a eu lieu par le simple pouvoir de la musique. Nous en avions pour garants non seulement

le témoignage du sujet qui, à l'état de veille, déclarait ne les avoir jamais exécutées ni vu exécuter, mais ce fait qu'il était matériellement impossible qu'elle les connût; telle une danse polonaise provinciale ancienne qu'elle a retrouvée sans hésitation, avec tous ses gestes caractéristiques, dans une fête de charité où l'air en a été inopinément joué par un des spectateurs qui voulait se convaincre de la réalité du phénomène; telle aussi la danse javanaise dont la musique venait d'être écrite pour la première fois par M. Saraz et où les mouvements si particuliers des mains ont été reproduits avec une netteté extraordinaire; telles encore des danses américaines jouées chez la comtesse de Bryas. — Nous sommes donc autorisés à admettre que c'est bien par un processus analogue qu'elle a pu exécuter des danses arabes avec les contorsions du bassin et les gestes de l'écharpe, des danses espagnoles avec accompagnement par elle de castagnettes ou de tambourin, la bourrée auvergnate avec les frappements du talon, la danse bretonne avec les balancements des bras et enfin le menuet avec sa démarche molle, ses attitudes gracieuses et la profonde révérence survenant exactement au passage où la musique l'indique par sa forme initiative.

Quant aux mélodies passionnelles, les observations que nous avons faites sont trop peu nombreuses et trop délicates pour pouvoir être détaillées ici; elles demandent du reste à être précisées par de nouvelles expériences. Je me contenterai d'indiquer ici les résultats généraux.

Nous avons encore eu soin de prendre les motifs les plus caractérisés et les plus simples en évitant les variations qui rendent le phénomène confus. La musique de Gounod, plus que toute autre, agit sur la sensibilité; elle provoque une mimique expressive très remarquable, un jeu de physionomie, des attitudes dont la vérité et la beauté n'ont jamais été surpassées ni même égalées sur le théâtre. Cette interprétation s'est maintenue dans des observations faites à diverses reprises, sur certaines scènes de Faust : le trio final (attitude extatique), le duo « Laisse-moi contempler ton visage » et surtout le passage en ré bémol majeur « O nuit d'amour »..., etc.

Les gestes reflexes sont admirablement appropriés aux formes mélodiques : l'*initium* du thème, les courbes fermées ou récurrentes,

les contours enveloppants, paraissent avoir le plus d'action; ce sont en effet les formes mélodiques par excellence.

La musique de Wagner n'a donné jusqu'ici que peu de résultats, à part le thème d'amour de la Valkyrie. Le thème célèbre de la Chevauchée n'a éveillé qu'une sensation plutôt désagréable : l'idée vague d'une poursuite implacable, presqu'effrayante.

Il en a été de même pour les thèmes symphoniques de Béethoven; la mimique a été faible, sans signification. *L'andante* de la *symphonie en la* a cependant produit quelques effets : le sujet interrogé pendant son sommeil sur ce qu'il éprouvait a répondu que c'était de la « musique pensée », expression qui rend bien la nature très intellectuelle et très cérébrale de l'œuvre du maître (1). Un des passages qui portèrent le plus fut l'*allegro moderato* de cette même symphonie : quand arriva la phrase en *la majeur* où se trouvent, sous une symphonie largement épandue, des accompagnements en triolets et dans un mouvement modéré, nous pûmes constater immédiatement, en même temps qu'un changement de physionomie produit par l'entrée de la tonalité majeure, une tendance très nette à représenter le nouveau rythme donné par l'accompagnement, tendance qui se fût franchement accusée sous forme de danses, si la mélodie, par son allure lente, ne l'avait contr'indiquée.

La musique de Verdi, au contraire, a produit des résultats remarquables, surtout le *Miserere* du Trouvère où nous pouvions suivre, dans l'attitude du sujet, toute la série des sentiments exprimés par les paroles qui cependant n'étaient point prononcées. Il en a été de même pour l'air du prisonnier dans le Richard cœur de Lion de Grétry.

A côté des motifs passionnels, nous pouvons signaler quelques autres motifs tels que : la *Dernière pensée de Weber* dont la mélancolie a été rendue avec une grâce exquise; la *Berceuse de Reber* qui a fini par déterminer la pose du sommeil où le sujet s'est en quelque sorte figé; la *Rêverie de Rosellen* où les notes répétées systématiquement ont provoqué une attitude rêveuse très caractéristique.

Jusqu'ici les sensations musicales semblent appartenir exclusi-

(1) « C'était une de ces pensées profondes que Béethoven développa en une harmonie sobre et magistrale, et dont les ondulations mélancoliques ressemblent aux demi-teintes d'un tableau, aux courbes d'une statue, aux vagues berçantes d'un beau vers. » (MATHILDE SERAO. — *Cœur souffrant*).

vement au domaine de la sensibilité, émaner d'elles. Quand on demande à Lina endormie quelles sont les impressions ou qu'on lui suggère de se les rappeler au réveil, elle ne formule que des appréciations vagues : « C'est gai ou triste ; cela donne envie de danser ou de pleurer ». Si on la presse de questions, elle finit quelquefois par dire quelles images *visuelles* se sont présentées à elle : une procession, un défilé de soldats, des gens qui les poursuivaient, un amoureux qui lui parlait avec passion... Ce sont des réflexes que les sensations auditives ont développées dans un autre organe sensitif (1) ; ce sont toujours des manifestations de la sensibilité, et il n'y a pas véritablement de pensée ni d'intervention de la volonté. La musique seule ne détermine pas des faits psychologiques complets où intervient librement la conscience comme moyen d'aperception ou de connaissance, comme moyen de coordonner les sensations et les transformer en idées ou en jugements contradictoires. Ce n'est donc pas le phénomène d'art dans son entité, faisant appel à toutes nos facultés, frappant pour ainsi dire à toutes les portes de l'être ; c'est une partie seulement du phénomène.

Ceci nous explique très bien pourquoi certaines images sonores représentatives de faits purement psychiques ou ayant un but descriptif, pittoresque, donnent des effets presque nuls ou peu significatifs, tandis que d'autres, facilement transformables en rythme de marche, de danse, ou en rythmes passionnels, parviennent à provoquer des réflexes puissants et précis, quand bien même ils n'auraient qu'une allure très vulgaire. Les premières demandent en

(1) Quand Lina est fortement impressionnée par une mélodie, elle entr'ouvre la bouche comme pour parler, et on voit sa langue remuer ; elle ne profère cependant aucun son.

On peut rapprocher ce fait de l'observation donnée par M. Stricker. (*Du langage et de la musique*, p. 109 — Alcan, 1885).

« Je puis me représenter des mélodies soit en les chantant tout bas, soit en les sifflant ; par conséquent au moyen de sentiments aux lèvres, au lieu de sentiments au larynx. Mais si je me représente ensuite une mélodie que j'ai jouée sur le violon, il se rattache bien à l'idée que j'en ai le souvenir du mouvement des doigts, mais ce ne sont que des impressions accessoires. Je ne puis me représenter la mélodie seulement par le secours d'impulsions nerveuses dirigées vers les doigts ; il me faut recourir à celle des lèvres et du larynx. »

quelque sorte une collaboration intellectuelle, une idéation quelconque ; les secondes se bornent à agir vivement sur les fibres nerveuses et déterminent automatiquement l'obéissance du sujet.

Quand, à la musique se joint le chant dans une langue que comprend le sujet, l'effet est à la fois intellectuel et sensitif, mais la volonté n'intervient pas encore ; c'est ce dernier point qui distingue le phénomène pendant le sommeil, du phénomène pendant la veille, et contribue à lui donner le maximum d'intensité, comme nous l'avons déjà expliqué.

Lina nous en a fourni des exemples frappants et opposés en entendant chanter la Marseillaise, et une chansonnette-comique. Dans le premier cas, elle donnait une succession de gestes tragiques et d'une grande noblesse ; dans le second, elle se tapait les cuisses avec les mains, riait d'un gros rire et prenait des allures canailles tout à fait en discordance avec la correction habituelle de ses allures.

III

Voyons maintenant les principales théories qui ont été émises pour expliquer l'effet de la musique sur l'homme.

..... L'imitation (d'où dérive notamment le rythme), la mémoire organique, les raisonnements plus ou moins conscients et enfin l'action mécanique du son sur les sièges physiologiques des passions, seraient les éléments principaux qui, à des degrés divers et suivant les cas, détermineraient les gestes accompagnant la musique.

La dernière de ces causes indiquée seulement d'une façon vague par le P. André, nous paraît avoir prédominé dans nos expériences et, grâce aux découvertes modernes, on peut, jusqu'à un certain point, en déterminer le processus.

On sait en effet, que le cerveau d'un animal se divise en territoires assez nettement délimités par des sillons, et d'autant plus nombreux que l'animal est plus élevé dans l'échelle des êtres. Ces territoires ou *circonvolutions* paraissent constituer à la fois une sorte de clavier dont l'âme n'aurait qu'à frapper les touches pour agir sur le corps, et une série de magasins où les impressions s'enregistrent et subsistent à l'état latent jusqu'au moment où un afflux de vitalité les fait se manifester.

On a déjà déterminé les centres des mouvements des bras, des

jambes, du torse, de la tête, les centres de la vision, du langage, de l'audition, les centres de la mémoire des localités, des noms, des choses, de l'usage des choses, de la signification des caractères d'écriture, etc.

Il est extrêmement probable qu'il en existe d'autres pour tous les sentiments dont nous pouvons être affectés.

Ces centres entrent en jeu quand le cœur les vivifie en leur

Figure II



envoyant le sang nécessaire ; ils cessent de fonctionner quand ils sont anémiés ou détruits.

Chez le sujet que nous avons étudié et dont la sensibilité s'extériorise, on peut agir bien nettement sur quelques-uns d'entr'eux, notamment sur ceux des mouvements des membres et du bassin, en portant simplement l'extrémité d'un doigt tout près de son crâne, en regard des points du cerveau où les observations cliniques ont fixé les emplacements de ces divers centres moteurs.

D'autre part, on admet aujourd'hui que la nature entière est constituée par des groupements de la matière primordiale qui, par suite de la diversité de ces groupements, vibrent, les uns d'une façon, les autres d'une autre.

On conçoit donc que les vibrations des notes d'un air puissent se trouver dans de tels rapports avec les vibrations propres aux diverses circonvolutions cérébrales, qu'elles les renforcent ou les contrarient, et par suite augmentent ou diminuent leurs actions.

Avant de chercher à préciser davantage ces rapports hypothétiques entre les centres moteurs ou sensitifs de l'homme et les modes vibratoires spéciaux dus à l'exécution d'airs dans tels ou tels modes musicaux, il serait nécessaire de vérifier le phénomène sur d'autres sujets ; mais il n'était point inutile d'exposer les diverses étapes qu'a déjà parcourues l'étude du phénomène ; car ce n'est que par des approximations successives, basées sur les recherches antérieures, que le savant peut espérer arriver à la conquête de la vérité.

Mais si nous sommes encore loin de ce résultat, il y a déjà des points parfaitement acquis ; ce sont les applications qu'on peut tirer des merveilleuses propriétés d'un *sujet* comme Mlle Lina pour les Beaux-arts.

IV

Quand un peintre, un sculpteur veulent exprimer dans leurs œuvres les caractères d'une passion, ils sont obligés d'observer autour d'eux : et cette observation est très difficile dans un état de civilisation où chacun s'exerce à dissimuler ses sentiments. Eussent-ils trouvé des manifestations suffisamment intenses pour avoir du caractère, il y a bien des chances pour que ces manifestations ne répondent pas exactement à l'état d'âme qu'ils ont conçu.

Avec un sujet hypnotique, surtout quand ce sujet est en outre un beau modèle professionnel, l'artiste n'a qu'à transporter chez lui sa conception par des suggestions verbales appropriées, pour la voir réalisée avec une admirable puissance de vie, et des nuances, qui autrement ne sauraient se manifester.

C'est ainsi que nous avons pu créer, pour ainsi dire, de véritables statues animées, représentant la Foi, l'Espérance, la Charité, l'Orgueil, la Paresse, la Colère, la Gourmandise, l'Attente, la Reconnaissance, l'audition de voix célestes, l'extase passionnée de

Sainte-Thérèse, (Fig. 2) la nature se découvrant devant la science, une nymphe écoutant le langage des fleurs, (Fig. 3) la Gloire couronnant un vainqueur.

L'acteur arrivera à produire sur le sensitif des effets intenses quand, à l'idée suggérée, il ajoutera l'appoint d'une déclamation profondément sentie, d'une musique géniale ; et il aura le plaisir, ou de constater qu'il avait saisi lui-même le geste juste, ou de

Figure III



trouver dans cet être vibrant tout entier sous l'influence d'une passion unique, l'expression qu'il avait vainement cherchée.

Le musicien aura également là un criterium pour savoir si son œuvre éveille bien réellement les sentiments qu'il a eu l'intention de faire naître.

Mais c'est l'art du ballet qui nous paraît surtout devoir subir des modifications profondes et heureuses sous l'influence des leçons données par des sensitifs.

Que se passe-t-il en effet aujourd'hui quand on veut jouer un de ces divertissements? Il faut que quelqu'un en trouve le sujet, qu'un autre en écrive la musique, qu'un troisième enfin en soit le « dessinateur » selon l'heureuse expression de M. Dauriac; c'est-à-dire qu'un artiste trouve les pas, les attitudes, les expression, les gestes par lesquels les danseuses « dessineront » dans l'espace, la pensée de l'auteur, le rythme du musicien. Or le maître de ballet trouve bien des attitudes et des pas gracieux, mais trouve-t-il ceux qu'il faut, qui correspondent exactement à l'idée du ballet, à sa musique? Nous n'en savons rien, — et lui non plus. Ce que nous constatons, hélas! c'est qu'un ballet est presque toujours obscur si on ne nous l'a pas expliqué d'avance.

Je crois qu'on peut aller plus loin encore; car, que la musique ait précédé la danse, ou que la danse ait précédé la musique, ceux qui ont inventé les danses primitives n'en ont pas composé les pas et les attitudes; ils les ont subies par action réflexe, soit des sentiments qui les agitaient, soit de la musique qu'ils entendaient. Parmi leurs successeurs, la plupart, incapables de sentir comme eux, ont été obligés d'apprendre à grand'peine ce que conservait la tradition. Les autres n'ont jamais eu besoin de maîtres. Ce sont ces natures sensitives que nous développons aujourd'hui par la méthode hypnotique (1).

ALBERT DE ROCHAS.

Nouveau Recueil d'observations DE CERTAINS PHÉNOMÈNES DE LA TRANCE

Par RICHARD HODGSON, LL. D.

Deux rapports sur les phénomènes médianimiques présentés par Mme Piper ont été publiés dans nos *Proceedings*, et j'y renvoie le lecteur désireux de connaître les expériences faites avec elle avant 1892. Tout ce que je crois devoir répéter ici, est que Mme Piper tombe dans un état de trance, pendant lequel d'autres

(1) Extraits de l'article paru dans la *Nouvelle Revue*.

personnalités que sa personnalité normale prennent possession de son corps, se servent de ses organes vocaux, écrivent avec sa main et prouvent leur connaissance de faits que Mme Piper n'a pu acquérir par aucun des moyens ordinaires.

Ces autres personnalités se présentent comme les esprits des êtres humains dégagés de leurs corps et donnent des communications qui semblent venir d'amis ou de parents des personnes assistant aux séances de Mme Piper et qui, quoique trépassés, existeraient encore.

Pendant les trances des premières années, la voix de Mme Piper était ordinairement au pouvoir d'une personnalité qui, sous le nom de *Dr Phinuit*, servait d'intermédiaire pour transmettre les communications. Mais dans les derniers temps, les communications se firent le plus souvent en dehors de l'intervention de Phinuit, qui, dans la dernière année, cessa tout à fait de se manifester.

La première réflexion qui se présente naturellement à l'esprit du lecteur est : Comment sommes-nous certains que ces manifestations ne sont pas simplement des impostures. Cette question a été traitée à fond dans les rapports mentionnés plus haut, mais je crois bon de donner ici un aperçu sommaire de nos conclusions antérieures.

Ce fut en mai 1887, quinze jours après mon arrivée à Boston, que j'entendis parler pour la première fois de Mme Piper, et le professeur William James ménagea ma première séance chez elle. Dans les dix-huit mois précédents, le professeur James l'avait visitée une douzaine de fois et lui avait conduit un grand nombre de personnes pour la plupart desquelles il fixait lui-même les jours de séances, sans jamais donner leurs noms au médium. Le résultat de ces études fut pour lui la conviction que Mme Piper possédait réellement des facultés supernormales.

J'ai eu moi-même un certain nombre de séances avec Mme Piper, pendant lesquelles elle rappela beaucoup de souvenirs intimes et d'un caractère tout à fait personnel touchant quelques-uns de mes amis et parents décédés. J'ai pris des rendez-vous pour des séances chez elle en faveur de plus de cinquante personnes que je savais lui être étrangères, en observant les précautions les plus sévères pour éviter qu'elle pût obtenir aucun renseignement sur ceux qui devaient assister à ses séances. En général, le résultat fut aussi satisfaisant qu'il l'avait été pour moi.

A la plupart de ces personnes on cita, pendant l'état de trance, des faits qu'elles étaient certaines que Mme Piper n'avait pu apprendre par aucun moyen ordinaire.

En outre, sur la proposition de l'un des membres de notre société, des détectives furent employés pendant plusieurs semaines à s'assurer que ni Mme Piper, ni son mari, ni aucune autre personne en relation avec eux n'avaient tenté d'obtenir des renseignements sur les assistants possibles de leurs séances, soit à l'aide de complices, soit par un des procédés ordinaires d'enquête. On ne put découvrir le plus léger indice de manœuvres de ce genre.

Tout en laissant la plus grande marge possible aux informations pouvant être fournies selon les circonstances par des moyens ordinaires, ou par hasard, coïncidences, conjectures exceptionnelles, aidées par les indications échappées consciemment ou inconsciemment aux assistants ou encore devinées par Mme Piper, grâce à un état particulier d'hypéresthésie, je pense qu'il reste encore un ensemble imposant de notions révélées pendant son état de trance, dont rien ne peut rendre compte en dehors de l'intervention de quelque pouvoir supernormal ; mes dernières recherches n'ont pu que me confirmer dans cette conviction.

Mme Piper, sur notre demande, vint ensuite en Angleterre, où elle séjourna de novembre 1889 à février 1890. Pendant ce temps, elle donna quatre-vingt-trois séances sous la surveillauee du Dr Walter Leaf, du professeur Lodge, et de M. Myers. Naturellement toutes les précautions convenables furent prises au sujet de l'admission des assistants, etc. Qu'il suffise de dire que les observateurs nommés plus haut demeurèrent convaincus que l'affirmation de notions acquises par des moyens supra-normaux par Mme Piper en état de trance, était parfaitement justifiée.

Mais si cette conclusion était admise à l'unanimité, il n'en était pas de même de l'interprétation. Ainsi le Dr Albert Leaf, par exemple, adoptait la supposition que le Dr Phinuit n'était qu'un nom destiné à couvrir la personnalité seconde de Mme Piper, prenant ce nom et jouant ce rôle, avec les aptitudes et l'unité d'action que l'on a constatées déjà, dans des cas analogues, de la part de ces personnalités secondes. Le professeur Lodge, de son côté, pense que dans la plupart des cas observés, on rencontre quelque chose d'un caractère anormal qu'on ne peut expliquer par la transmission

de pensées de la part des assistants et se croit forcé d'admettre l'hypothèse de l'action télépathique de personnes éloignées ; si tant est que cela soit possible d'une façon quelconque ; télépathie attribuée, mais seulement en dernier ressort, aux décédés ; télépathie cependant, de forme absolument spéciale et tout à fait distincte de tous les autres modes imaginables employés pour obtenir des renseignements de personnes présentes.

Dans mes précédents rapports concernant les séances tenues jusqu'à octobre 1891, j'ai déclaré que l'hypothèse, qui depuis longtemps me paraissait la plus satisfaisante, était celle d'une trance auto-hypnotique dans laquelle une personnalité seconde de Mme Piper ou bien admettrait par suite d'illusion, ou bien prétendrait faussement et en connaissance de cause, être l'esprit d'un être humain décédé et, en conséquence, imiterait diverses autres personnalités, en concordance avec les idées latentes de quelques-uns des assistants. J'ajoutais cependant que ma confiance dans la valeur de cette hypothèse était fortement ébranlée par mes dernières conversations avec la personnalité de Phinuit et par les autres manifestations accompagnant l'état de trance de Mme Piper, et que je n'étais pas du tout certain qu'aucune théorie exclusive pût réellement être adoptée. Il arrivait bien que plusieurs assistants se croyaient bien mis, pendant la trance de Mme Piper, en communication réelle avec des amis décédés ; mais diverses considérations rendraient cette opinion bien peu acceptable.

La personnalité présentée sous le nom de Phinuit ne donnait aucun détail satisfaisant sur elle-même ; elle était incapable de justifier, par aucune preuve d'identité, sa prétention d'avoir été un être humain actuellement décédé et encore bien moins celle d'avoir été un docteur Français. Dans plusieurs cas les séances aboutiren t à des échecs complets. Dans beaucoup d'autres les affirmations correctes étaient entremêlées d'attestations fausses ou d'un contrôle impossible. Parfois aussi il en survenait un grand nombre qui paraissaient surtout avoir été devinées ou dites au hasard par Phinuit, et même lorsqu'il faisait preuve de quelque notion spéciale et tout extraordinaire sur des questions d'un caractère privé, se rapportant aux assistants ou à leurs amis décédés, Phinuit se trouvait incapable de faire des réponses acceptables à d'autres questions, quoique ces réponses fussent sûrement connues pendant leur vie par les esprits qui étaient

censés se communiquer. En un mot, tandis qu'un examen sans prévention des premiers rapports publics par les *Proceedings* porterait à conclure que les phénomènes exigent une hypothèse admettant tout au moins l'existence de la télépathie, on éprouve de très sérieuses difficultés lorsqu'il s'agit de se prononcer entre l'hypothèse spirite ou l'action de la télépathie entre vivants, comme explication suffisante.

Ces difficultés ne sont pas complètement résolues, mais depuis que j'ai écrit le dernier rapport sur les phénomènes médianimiques présentés par Mme Piper, il s'est produit diverses circonstances qui ont eu pour résultat d'augmenter singulièrement la valeur des preuves et de jeter, du moins à mon avis, une nouvelle lumière sur leur signification. L'une de ces circonstances a été la mort subite, en 1892, d'un jeune homme qui s'intéressait très vivement à toutes les questions intellectuelles en général et se tenait au courant des recherches de notre société.

Quatre semaines après son décès, il se présenta comme voulant se faire connaître par la médiumnité de Mme Piper, et depuis ce temps, il prêta son assistance à beaucoup d'autres esprits désireux de se communiquer. Je le nommerai Georges Pelham ou G. P. Le vrai G. P. a-t-il quelque chose à voir en tout ceci ; trouve-t-on réellement des interlocuteurs en dehors d'une personnalité quelconque de Mme Piper et de celles des assistants ou autres personnes vivantes ; ce sont là des questions qu'il nous restera à discuter plus tard.

Cette manière de parler est la plus convenable pour faire comprendre les faits aux lecteurs, et c'est en définitive la seule qui rende bien compte de la forme sous laquelle ils se présentent. Je ne donnerais qu'une impression absolument fausse de ce que furent les phénomènes, si je parlais simplement de Mme Piper comme de l'auteur des manifestations qui se produisent au moyen de ses organes, quand elle est dans l'état de trance. Pour arriver à donner une fidèle description dans chaque cas, de ce qu'elle *affirme*, *déclare* ou *prétend* être, nous serions entraîné à des répétitions fatigantes, inutiles, et à une confusion véritable. Je citerai donc régulièrement ceux qui se présenteront comme interlocuteurs sous les noms de Phinuit, G. P., et autres, comme s'ils étaient des personnalités nettement distinctes. C'est du reste sous cet aspect qu'ils se présentent à première vue, et c'est cette apparence qui donne aux

séances leur caractère tout spécial. Ainsi donc, je l'adopte provisoirement, en vue de la clarté et de la facilité des descriptions.

L'autre circonstance qui a contribué à donner plus de poids à la démonstration, fut le développement de l'écriture mécanique pendant les trances de Mme Piper. Il faut noter que pendant la trance, la main de Mme Piper tombe fréquemment au pouvoir d'un autre agent, tandis que Phinuit continue à agir au moyen des organes de la voix. Phinuit *perd la main* et est évidemment inconscient de ce qu'elle écrit. Quoique ce moyen de communication n'ait pas été tout à fait inauguré par G. P., ce fut cependant surtout celui-ci qui le développa et il a, depuis, servi à un grand nombre d'interlocuteurs différents, soit pour remplacer, soit pour compléter le procédé adopté par Phinuit, remplissant le rôle de leur intermédiaire. Plus tard, Phinuit lui-même déclara et parut bien avoir profité de l'émulation de son nouveau collaborateur dans la tâche qu'il s'était imposée, de faire la preuve d'une faculté supra-normale.

Mme Piper dut subir, en mars 1893, une grave opération chirurgicale dans un Hôpital de femmes, pour la guérison d'une tumeur et pour se débarrasser ainsi définitivement d'une source de troubles continuels dans sa santé, qu'elle éprouvait depuis de longues années et qui interrompaient ses séances. Cette tumeur était la conséquence d'une contusion reçue plusieurs années auparavant dans un choc contre un traîneau. La guérison de Mme Piper lui permit de reprendre ses séances avec beaucoup plus de régularité qu'auparavant et d'en éprouver beaucoup moins de fatigue. Mais, dans le cours de 1895, une grave hernie, résultat assez fréquent des opérations de ce genre, vint de nouveau interrompre les séances, de telle sorte qu'une autre opération devint nécessaire. Celle-ci eut lieu en février 1896 et il ne fut pas possible de reprendre les séances avant le mois d'octobre. Depuis, la santé de Mme Piper est restée meilleure que je ne l'avais jamais connue et elle put enfin être considérée comme une personne parfaitement bien portante.

En somme, depuis mon dernier rapport, je connais les résultats de plus de 500 séances, dont 130 seulement ont eu lieu en présence des premiers assistants et sur quelques-unes desquelles je n'ai reçu que des rapports oraux. Parmi les rapports écrits sur les premières séances, il y en a un certain nombre qu'il n'est pas possible

d'invoquer comme preuves, à cause de la répugnance qu'éprouvent les assistants à permettre qu'on livre leurs affaires privées à la publicité, sous quelque forme que ce soit. Il en est d'autres que je ne puis publier qu'en leur faisant subir des suppressions et des modifications qui leur enlèvent plus ou moins de leur valeur démonstrative. Je me vois encore dans l'impossibilité de me servir de quelques-uns, parce que malgré des promesses réitérées de la part des assistants de mettre à ma disposition des documents qui n'avaient pas de caractère trop intime, et malgré mes vives réclamations, je n'ai pu obtenir d'eux les détails qui auraient confirmé mes rapports. Sous l'influence de ces diverses causes, une grande quantité de preuves de la plus haute importance, provenant des premières séances, ne peut être livrée à la publicité.

Quelques-unes des autres séances rentrent dans la catégorie de celles dont je puis me servir avec assez de détails, comme cela sera expliqué plus loin. Plusieurs avaient été tenues pour des personnes qui déjà s'étaient souvent trouvées avec M. Piper, et les communications qu'elles obtenaient avaient un caractère tout personnel. D'autres ont été provoquées par moi-même ou par d'autres personnes dans le but d'obtenir, si c'était possible, des interlocuteurs eux-mêmes, un peu de lumière sur les causes des phénomènes. Ces derniers documents n'ayant pas une valeur démonstrative directe ne peuvent guère être publiés en détail dans nos *Proceedings*, tout au moins dans la période actuelle de notre étude, mais plus tard, dans mon mémoire, je pourrai faire des emprunts à quelques-uns d'entre eux, lorsque je les croirai de nature à m'aider dans la voie des interprétations.

Cependant, malgré la somme énorme des pièces qu'il est impossible ou inopportun de publier, il reste encore à notre disposition plus de matériaux que je ne puis en publier *in-extenso*, de façon utile. Beaucoup de ces faits utilisables ne contiennent rien d'un caractère particulièrement nouveau et ne rappellent que ces séances ordinaires que les membres de notre société connaissent suffisamment par nos précédents rapports. J'en passerai donc complètement un certain nombre, j'abrègerai ou supprimerai certaines parties d'une autre série, ayant toujours soin de mettre les échecs bien en relief.

Je dois ajouter que j'ai suivi moi-même la grande majorité des

séances ; que les notes ont presque toujours été prises par moi, excepté dans les cas où un reporter sténographe se trouvait présent ou encore lorsque Miss Edmunds, mon aide, pouvait me remplacer.

Quoique le procès-verbal des premières séances, dans lesquelles toutes les précautions ont été prises pour empêcher Mme Piper de se renseigner sur les futurs assistants, ait une importance toute particulière, lorsqu'il s'agit de prouver que Mme Piper possède des facultés supra-normales, cela ne nous mène pas bien loin, lorsque nous cherchons une explication pleinement satisfaisante. Mais il peut aider puissamment à prouver que pendant son état de trance, Mme Piper est instruite de données particulières sur l'assistant, sans qu'on puisse intelligemment supposer qu'elle les a acquises par les voies ordinaires ; que des faits privés connus seulement de l'assistant sont fréquemment cités ; enfin, que dans certains cas on reçoit des communications sur des évènements aussi complètement inconnus du medium que de l'assistant lui-même et dont l'enquête prouve l'exactitude. Bien plus, en même temps que cette démonstration de connaissances supra-normales, on rencontre plus ou moins d'éléments personnels, caractérisant des amis décédés de l'assistant, et obligeant celui-ci à conclure qu'il est bien en communication directe et réelle avec ces amis disparus. Il est néanmoins difficile de supposer que, quelque remarquables qu'aient pu être les premières séances, elles aient pu suffire à constituer une base suffisante à la théorie spirite. Il est bien vrai qu'elles portent puissamment à admettre une telle théorie et provoquent dans l'esprit d'un grand nombre des présomptions en sa faveur, mais pour l'investigateur sévère, elles ne seraient pas encore suffisantes. Elles pourraient encore paraître constituer des groupes de faits relativement isolés et n'ayant pour ainsi dire entre eux, pour tout lien, que la personnalité objective et mystérieuse, mais singulièrement persistante qui a reçu le nom de Phinuit.

On devrait comparer les phénomènes de ce genre à ceux d'une maison soi-disant hantée, où se produisent, de façon continue, des manifestations d'une personnalité intelligente, mais assez mal déterminée, qui fait preuve d'informations étonnantes sur la plupart des visiteurs successifs de la maison, dont quelques-uns admettent qu'ils se trouvent en présence réelle de leurs parents ou

amis décédés. Si nous considérons que ce fantôme visiteur, tandis qu'il est capable de donner des informations si étrangement vraies sur les autres, est bien loin de pouvoir donner sur lui-même des renseignements suffisants pour établir son identité avec un être humain ayant déjà vécu, et que toutes les informations que l'on peut obtenir sur le début du phénomène tendent puissamment à montrer que le fantôme fait penser à un rôle de pure invention dans une histoire à sensation, nous nous retrouvons en présence d'un problème ressemblant par beaucoup de points à celui qu'offrit Mme Piper, aussi longtemps que nous avons borné notre étude principale aux résultats des premières séances.

Lorsque j'ai écrit mon précédent rapport, on ne manquait pas d'exemples où les témoins avaient été favorisés par un plus ou moins grand nombre d'occasions de se rendre compte des connaissances et des particularités de certains *possesseurs* se prétendant leurs amis intimes. Mais les seuls récits vraiment importants de ce genre qu'il me fut possible de publier furent ceux que me fournirent Miss A. M. R... et Miss W... dont chacune assista à un grand nombre de séances, dans lesquelles un ami intime fut considéré comme s'étant incarné et s'étant emparé de la voix au lieu de Phinuit.

Miss R... m'écrivait au sujet de l'incarnation de son ami : « Par un très grand nombre de petits détails, il me rappelle absolument ce qu'il était de son vivant et je ne pourrais comprendre qu'il employât un tel luxe de moyens pour me prouver son identité, si cela n'avait pas de raison d'être et n'était tout à fait indépendant des facultés du médium et de tout ce que je pourrais m'imaginer sur son compte. »

Miss W... m'écrivait de son côté : « La personnalité bien caractérisée de cet ami, que j'appellerai T..., est pour moi la preuve la plus convaincante des facultés de Mme Piper, mais c'est une preuve qui n'a de valeur pour aucun autre. »

Il se trouve ainsi que j'ai devant moi plusieurs séries de séances racontées en détail, où des efforts répétés furent faits par *les mêmes personnes décédées* pour se communiquer. La série de communications la plus longue et de beaucoup la plus remarquable est celle qui concerne l'identité de ce jeune homme dont j'ai parlé plus haut sous le nom de Georges Pelham, ou G. P. Malheureusement,

mais cela était inévitable, on ne peut publier les preuves les plus importantes parmi celles qui tendent à démontrer que c'est bien réellement G. P. qui s'est communiqué. Elles consistent en souvenirs intimes sur des amis, renfermant des détails de la vie privée de G. P. lui-même, et aussi des faits de nature tout à fait intime, auxquels se trouvent mêlées des personnes encore vivantes. Je m'efforcerai cependant, autant que cela me sera possible, de donner ici une description tout à fait complète du caractère général des communications et du genre de preuves destinées à démontrer qu'elles viennent bien de l'individualité persistante de G. P. C'est à la première partie de cette série que je faisais allusion dans l'*Addendum* à mon premier rapport sur Mme Piper, lorsque j'écrivais :

« Mme Piper a donné tout récemment plusieurs séances qui apportent des preuves singulièrement puissantes de l'existence d'une force qui agit en dehors de toute transmission de pensées de la part des assistants et qui, *à première vue*, semblent positivement rendre plus acceptable l'hypothèse spirite.

(*A suivre*) Dr AUDAIS.

Sur le Paradis terrestre



> Combattre une erreur vieille ou naissante est presque aussi beau que découvrir une vérité nouvelle.
>
> Dr Antoine Cros (La survie par Noeggerath)
>
> La lettre tue, l'esprit vivifie.

Un grand nombre d'auteurs se sont efforcés de déterminer l'emplacement qu'aurait occupé sur notre globe le Paradis terrestre.

Toutes les recherches faites dans ce but prennent leur point de départ dans les versets 10, 11, 13 et 14 du chapitre II de la Genèse où Moïse, sous une apparence de récit géographique, donne les indications les plus propres à faire connaître cet emplacement.

Il semble, tout d'abord, que le texte vulgaire soit formel ; les noms des quatre fleuves alimentés par le fleuve principal (que Moïse ne nomme pas) ajoutent même un poids considérable à cette interprétation : l'Eden ou Paradis terrestre serait bien véritablement un jardin, arrosé par quatre fleuves, ouvert à l'orient, dans lequel Dieu aurait mis Adam et Eve après les avoir créés.

Mais il faut se rendre compte que c'est principalement dans les premiers chapitres de la Genèse que la difficulté de la traduction *littérale* se fait sentir ; et cette difficulté, ainsi que l'unité de composition des livres du Pentateuque, ont été signalées depuis longtemps, notamment par l'abbé d'Asfeld (l'Œuvre des 6 jours. p. 21) par le révérend père Simon (Histoire critique p. 139) et plus récemment par François Lenormand de l'Institut (La Genèse, préface) et surtout par Lacour, hébraïsant d'une grande autorité scientifique, dans une magistrale étude sur la Genèse (Aéloïm ou les dieux de Moïse, 2 vol. Bordeaux 1839, Jules Teycheney éditeur).

L'étude approfondie du texte hébreu permet d'affirmer que dans les livres de Moïse, la Genèse surtout, un grand nombre des faits, pour ne pas dire tous, qui sont présentés comme une relation historique, ne sont, en réalité, que des enseignements cosmogoniques (chapitre I) ou allégoriques (chap. II) dont le sens véritable et intime est couvert « soit par la transcription imparfaite de quelques mots hébreux privés de leurs voyelles primitives [1] soit enfin parce que ces mots sont naturellement équivoques et veulent, pour être compris, qu'on les explique par une périphrase » (Lacour, ouv. cité, préface).

On n'ignore pas que les juifs, au temps de Jésus, négligeaient complètement le sens littéral de leurs livres sacrés et ne s'appliquaient presque qu'à leurs traditions, aux allégories, aux paraboles, et le père Simon, dans sa critique, ajoute : « ON SE SOUCIAIT PEU D'AVOIR DES EXEMPLAIRES CORRECTS. (Hist. crit. p. 139).

Mais, en admettant que les exemplaires qui ont servi à la version attribuée aux Septante et plus tard à saint Jérôme pour la rédaction de la Vulgate, fussent conformes aux écrits de Moïse, la traduction doit avoir un sens intime plutôt que littéral, car on sait que l'Egypte antique possédait deux langues : la langue vulgaire et la langue sainte. Comme nous l'apprennent les recherches faites sur l'hébreu et la traduction de Lacour à qui sont empruntées toutes les définitions techniques de cet article, la langue sainte tirait son nom de OBR ou ABR, mot qui désignait les temps anciens. Il désignait aussi l'*explication*, l'*interprétation*, LE SENS ALLÈGORIQUE des choses. Significations bien remarquables, avertissement positif, mais

(1) On sait que ces voyelles ont été remplacées par la ponctuation massorétique.

auquel on n'a pas fait attention, parce que ces significations se sont réfugiées dans le chaldaïque et dans l'arabe, or, OBR ou ABR est le mot qu'avec la ponctuation massorétique, on s'est accoutumé à ne prononcer qu'ÆBeR. C'est le nom d'HÉBeR, le père de Pélage ou Phaleg. (Gen. 11. 16). Il désigne la langue parlée par ce patriarche, la langue AmBRique, HÉBRique, HÉBRaïque, l'HÉBReu, enfin. *La langue qui fait passer d'un sens à un autre, qui explique, interprète, donne le sens allégorique.* (Laçour, ouv. cité T 1. p. 51).

Afin de mieux faire comprendre le sens intime que réclame le deuxième chapitre de la Genèse et qui se rapporte précisément à Adam et au Paradis terrestre, il est nécessaire de mettre en regard les contradictions qui, au point de vue de la traduction vulgaire, existent dans la Bible actuelle entre les chapitres I et II.

Chapitre I	*Chapitre II*
1° Ce sont les ALÉIM ou ÆLOIM seuls qui agissent, le mot JÉOVÉ n'est pas écrit une seule fois.	C'est Dieu, le Lui, le maître suprême JÉOVÉ ALÉIM (le Maître des dieux).
2° La terre avant la création est couverte d'eau (v. 9).	Elle est sèche et stérile (v. 5), Dieu n'a point encore répandu la pluie, mais les vapeurs qui s'élèvent de la surface terrestre sont une préparation des plantes (v. 6).
3° Les plantes sont créées dans un entier développement, ayant en elles leur semence et portant leurs fruits (v. 11. 12), *avant* la création de l'homme.	Elles sont produites en germe et ne peuvent se développer faute de pluie et parce que l'homme n'existe pas sur la terre (v. 5) pour la cultiver. Jéové ne fait sortir les plantes de la terre qu'*après* la création de l'homme (v. 9).
4° Les animaux sont créés avant l'homme.	Ils ne sont créés qu'après (v. 19).
5° Les oiseaux sont créés de l'eau (v. 20).	Ils sont créés de la terre (v. 19).
6° Les aléim font l'homme à leur ressemblance (le verset 26 semble même dire que l'homme est une émanation de la divinité).	L'homme est créé du limon de la terre.
7° L'homme est créé par un seul acte, par une seule volonté, il est créé male et femelle (v. 27).	L'homme est créé d'abord seul (v. 7); après sa création, vient celle des animaux (v. 18, 19); après celle des animaux, comme il ne s'y trouve pas d'aide semblable à lui, (v. 20) la femme est créée (v. 21, 22).

8° Les ALÉIM placent immédiatement l'homme et la femme sur la terre, pour qu'ils la remplissent (v. 28).	Dieu place l'homme, seul encore, dans un endroit borné, clôturé, appelé jardin de délices, arrosé par quatre fleuves et ayant une entrée à l'orient, (v. 8, 10, 11 et suiv.).
9° Les ALÉIM permettent de manger de tous les fruits de la terre, sans condition, sans exception aucune (v. 29).	Dieu défend, sous peine de mort, de manger du fruit d'un arbre appelé arbre de la science du bien et du mal, (v. 17).
10° La création est divisée en six époques ou six jours.	Dans le second, il n'est pas question d'époques.
11° Anticipant sur le second chapître, la sanctification du septième jour est motivée sur le repos des Aleim, après six jours de travail (la rédaction des versets 1. 2 et 3 du chapître II appartient à l'auteur du chapître I, le mot Jéové n'y est pas employé).	Comme il n'est nullement question de travail et de jours, il n'est pas question non plus de repos et de septième jour consacré par une sanctification.
12° Dans le premier récit, il n'est pas question du jardin d'Eden.	Tous les faits se passent dans ce jardin et ont leur cause, leur principe dans ce jardin même.

En présence de contradictions aussi évidentes entre les deux premiers chapîtres (pour ne citer que ceux-là) d'un livre servant de base aux croyances qu'on nous représente comme immuables, on est réduit à conclure que les deux récits ne sont pas du même auteur ou, alors, que le texte hébreu doit avoir une autre signification inconnue des anciens traducteurs et ayant échappé jusqu'à nos jours aux recherches sur la linguistique orientale.

Cette dernière appréciation est fondée sur les découvertes modernes relatives aux monuments égyptiens, aux hiéroglyphes, aux usages et aux langues antiques. Pris dans un sens intime, allégorique, le texte de ce récit devient clair, précis, lumineux et, chose remarquable, concorde parfaitement avec ce que nous savons du gouvernement des Pharaons et de la division du peuple en quatre classes.

Le verset 8 du chapitre II dit : « Or, le seigneur avait planté, dès le commencement, un jardin GN (Palmetum) un lieu planté de

palmiers ; un lieu fermé et planté d'arbres servant d'asile et protecteur, un bois sacré.

Or, d'après Hérodote (description de Bobaste, liv. 2 § 138) les temples, en Égypte, étaient orientés et tournés vers le Nil. Devant le temple proprement dit et autour duquel régnaient des galeries couvertes et qui servaient d'abri, se trouvait une grande cour nommée *Dromos*, dont l'intérieur était souvent orné de plantations, de palmiers, et de quelques arbres fruitiers.

Un des bas-reliefs des grottes d'Elethyia (1) représente le plan d'un temple offrant les mêmes dispositions que celles indiquées ci-dessus. Le mot GN du texte implique une idée semblable ; en arabe GN-E a même plus particulièrement conservé ce sens. C'est un Palmetum, un lieu planté de palmiers et un jardin. C'est cet usage égyptien qui, chez les Grecs et chez d'autres peuples, successivement, donna naissance aux Bois sacrés. L'emploi du mot GN, pour désigner ce que nous nommons le Paradis terrestre, force donc la signification et l'entraîne vers le sens de *Lucus*, de bois sacré. Il est d'ailleurs employé ainsi dans la Bible (Isaïe 65. 3).

De même que le temple d'Elethyia servait aux assemblées du peuple pour l'initiation aux mystères égyptiens, le jardin décrit dans la Genèse, l'Eden, a été planté, lui aussi B-ôDN, B-ôDE-EN, c'est-à-dire pour les assemblées religieuses et solennelles dans lesquelles on expliquait au peuple la traduction des hiéroglyphes, des signes sacrés, où il recevait l'intelligence et la miséricorde de Jéové (OUTJÉOVÉ).

Mais, dira-t-on, pourquoi le *Dromos* était-il planté de palmiers ? c'est, qu'indépendamment de la grande quantité de palmiers qui croissaient en Egypte, on écrivait sur leurs feuilles. Les récits de l'Inde nous ont appris que cet usage existait dès la plus haute antiquité. Les Védas, réunis en quatre livres sacrés, furent écrits par Brahma sur des feuilles de palmiers. Dans le premier de ces livres, ainsi que Moïse dans la Genèse, Brahma traitait de Dieu et des Anges ou esprits supérieurs qui assistèrent à la création. (2)

(1) Ville de l'ancienne Egypte à 59 kil. S. E. de Thèbes, le village moderne d'El-Kab s'élève sur l'emplacement de la cité pharaonique.

(2) Le rapport qui existe entre ces deux relations est remarquable : dans les Védas, Ruder, le Dieu souverain, emploie des aides, anges ou esprits supérieurs, personnifiés par Brahma, pour coopérer à la création de l'univers ; dans la Genèse, Jéové, le Lui, le maitre, confie aux ÆLOIM, les

Dans la description que Strabon fait des grandes cours des temples, on trouve qu'elles étaient divisées en quatre parties. Le jardin d'Eden était, lui aussi, partagé de la sorte par quatre fleuves, dont les NOMS SONT COMPOSÉS OU CHOISIS A DESSEIN, comme on le verra par la suite. Ces fleuves proviennent d'un fleuve ou d'un bassin unique ayant la même signification que celui dessiné dans le plan trouvé à Elethyia. Ce bassin fut remplacé dans le temple de Jérusalem par la *mer d'Airain,* dont l'eau s'échappait par quatre issues.

Enfin, détail qui a bien son importance, la cour des temples était fermée par une immense porte, devant laquelle s'élevaient deux obélisques, comme ceux du bas-relief cité plus haut et comme à Louqsor. Ces obélisques, symboles de la lumière rayonnante, *en forme de glaive,* étaient dressés comme les palmiers dont ils portaient le nom. A l'entrée veillaient DEUX GÉNIES SCULPTÉS ET COLOSSAUX ; ils sont encore à Louqsor. Un chérubin veillait aussi à la porte du jardin d'Eden ; armé d'un rayon de lumière en forme de glaive, il défendait le chemin qui conduisait à l'arbre de la science (OTz) c'est-à-dire aux piliers, poteaux ou Stèles sur lesquels étaient gravées les instructions sacrées.

Laissons pour l'instant la signification du mot OTz que l'on a traduit par arbre *de la science du bien et du mal,* nous y reviendrons car sa signification est très importante et voyons quelle est la traduction, dans son sens intime, des versets de la Genèse pouvant permettre de déterminer l'emplacement du Paradis terrestre.

Verset 10. Dans ce lieu de délices coulait un fleuve qui arrosait le jardin et se divisait en quatre canaux.

Sens vulgaire	*Texte*	*Sens intime*
Et un fleuve	UNER	Une illumination de l'esprit, un effluve, un enseignement lumineux.
sortant, sortait	ITzA	était provenant, sortant.
d'Eden	MôDN	de l'assemblée religieuse.
pour arroser	LEÇhQOUT	pour faire répandre partout, en se divisant hors de ce lieu.
	AT	la substance, ce qui est propre

forts, (littéralement les dieux) distingués sur les monuments par le signe de leur coiffure (nomb. 6. 7) nom symbolique d'Amon, le créateur du monde chez les Egyptiens, l'artiste (cantiq. 7. 1.) le soin de construire l'univers.

le jardin	EGN	au bois sacré, au jardin planté d'arbres scientifiques et d'enseignement.
et de là	UMÇhM	lorsqu'en dehors de ce lieu
il se divisait	IPhRD	il sera divisé.
Et était	UÉIÉ (1)	Or, il le sera ou il l'est
en quatre	LARBôE	pour quatre
chefs	RAÇhIM	principes générants, chefs, sommités, distinctions, branches ou classes.

Le mot NER que le sens vulgaire traduit *un fleuve*, signifie lumière, éclat, illumination de l'esprit, lumière de l'entendement, enseignement, savoir.

Il désigne ensuite un écoulement rapide, prompt comme la lumière, comme le souvenir de la science qu'on possède; puis restreint à un objet, à une signification symbolique, c'est un cours rapide et continu d'eaux abondantes, *un fleuve*.

Ce mot a été précisément employé dans ce sens par les anciens hébreux qui, sous le nom de NER Doé ou NER Doa, désignaient une ville de la Babylonie possédant du temps d'Esdras plusieurs académies ou collèges célèbres.

On se rend compte que les quatre canaux ou fleuves alimentés par le fleuve principal et désignés dans le verset 10, indiquent que, en dehors de l'enceinte sacrée, les branches de l'enseignement, comme les ramifications, comme les canaux d'un cours d'eau, se divisent selon le nombre des classes qui composent la société et y répandent partout la lumière.

C'est précisément de ce bois sacré, de ce collège sacerdotal, imité des gymnosophistes de l'Ethiopie, où Moïse passa une grande partie de sa vie, et d'où les Egyptiens tiraient leur réputation de sagesse, que sortaient *sous quatre classes différentes* les initiés dignes d'occuper les sommités sociales, dignes d'être faits les chefs, les *angles* du peuple.

Clément d'Alexandre appela NAZARAT le prêtre égyptien Souchis dont Pythagore fut le disciple; en se faisant initier, Pythagore devint nécessairement le disciple d'un NAZAR-éen, d'un initié. Platon avait eu pour maître Sechnuphis à Héliopolis, etc. Or, les

(1) UÉI est un prétérit convertible, par conséquent, il faut le traduire par le présent et le futur. Ce mot est là pour aider le lecteur intelligent et lui faire entrevoir le sens intime de l'allégorie et la pensée de Moïse.

Egyptiens, après Moïse, regardèrent la révélation mosaïque comme un vol fait à la science sainte. Ils l'appelaient typhon *le larron, le voleur,* et lui attribuaient aussi la révélation de la science secrète.

Aussi, les prêtres JAMNÈS et AMBRÈS qui s'opposaient à l'initiation des Hébreux, au culte secret que Moïse devait faire dans le désert, qualifièrent-ils ce dessein de vol, de larcin ; le verset 22 du chapitre III de l'Exode est particulièrement instructif à ce sujet : « Lorsque vous quitterez l'Egypte, vous ne partirez pas à vide. Chaque femme demandera à sa voisine et à son hôtesse des vases d'argent, des vases d'or et des vêtements que vous mettrez sur vos fils et vos filles et vous *dépouillerez, vous pillerez, vous volerez* UNTzLTM l'Egyptien ».

Ce verset doit-il être pris à la lettre ? et se sent-on le courage d'admettre que Dieu, pour initier son peuple, commence par en faire une horde de voleurs ! C'est impossible. On doit donc recourir au sens caché, comme l'a fait d'ailleurs Origène (let. d'Origène à saint Grégoire thaumaturge) en disant que ce commandement signifie que les doctes chrétiens doivent « *voler la philosophie payenne pour la faire servir au christianisme* ».

Croquis psychiques

PREMIER CROQUIS

Lorsqu'une personnalité a l'habitude de dégager son corps astral de son enveloppe corporelle, de son enveloppe physique, elle le fait avec une très grande facilité et presque sans effort de volonté ; toutefois la plus grande prudence est recommandée par les guides aux âmes, même coutumières du procédé ; aussi est-ce souvent, grâce à l'appel mental d'un guide, que le dégagement se produit avec tant de facilité ; de plus, l'attraction mentale qu'exerce le guide attire le corps astral de la personnalité dans une direction déterminée, sans que celle-ci en ait la volonté ou le désir. — Il arrive parfois que le maître reste invisible à l'élève en sortie astrale, aussi ien que dans la vie ordinaire, mais une sensation d'un genre spécial

prouve à l'élève que le maître n'est pas éloigné et une sécurité complète remplit son âme qui travaille, observe, va et vient avec une entière liberté d'esprit.

Cette courte explication est nécessaire pour la compréhension de ce qui va suivre, pour les personnes peu au courant de la vie double consciente que mène un nombre restreint, mais encore assez considérable, d'hommes faisant partie de diverses Fraternités. Ces initiés de différentes catégories ont eux-mêmes des élèves, des disciples des deux sexes, qu'ils préparent longuement et avec une infinie tendresse à faire partie un jour de leurs Fraternités respectives. [1]

I

Nous sommes à la fin de juillet, il est près de neuf heures du soir. Après quelques minutes d'une douce somnolence, qui nous permet d'entendre encore les bruits de la rue, nous sommes transportés en astral au jardin du Luxembourg, dans la partie avoisinant la rue de Médicis; la pleine lune éclaire le Palais et le grand bassin, laissant dans une ombre opaque, les allées et la terrasse où nous nous trouvons appuyée contre la statue de Louise de Savoie, les promeneurs sont rares, on va bientôt fermer les grilles des jardins.

Pourquoi suis-je ici, me demandais-je?

Pour observer et ensuite écrire mes observations, afin d'être utile, de remuer l'âme de ceux qui croient que l'invisible n'existe pas.

— Ah! c'est vous, cher Maître, m'écriai-je, en voyant devant moi Robert Dosset! comme moi en sortie astrale; que je suis heureuse de vous revoir, il y a si longtemps que nous ne nous sommes rencontrés!... Et j'ai beaucoup de choses à vous demander; et tout d'abord, avez-vous revu notre chère Clairville? Et G. de Mauriant?

— Oui, Madame, la chère initiatrice a rempli toutes ses

(1) Nous laissons à notre collaborateur la responsabilité de ses affirmations. Il y a dans ces récits une possibilité bien réelle, celle du dédoublement. Mais qu'on puisse l'effectuer volontairement et consciemment, c'est ce qui est si rare, que nous n'en connaissons pas d'exemple scientifiquement établi. Sous cette expresse réserve, c'est avec plaisir que nous publions ces croquis si intéressants et empreints d'une haute moralité.

NOTE DE LA RÉDACTION.

promesses ; elle m'apporte un concours aussi puissant que possible dans mes travaux, et ses encouragements me sont bien utiles pour poursuivre sans défaillance l'œuvre commencée; quant à G. de Mauriant, son sort est bien adouci et j'ai la joie de partager quelquefois ses travaux intellectuels ; mais je dois, cette nuit, ajouta Dosset, me rendre auprès du fils d'un ami qui se trouve dans une crise mentale très aiguë ; le désespoir lui enlève le jugement ; l'idée du suicide hante son cerveau ; je vais le secourir, adieu !...

L'Ombre avait disparu. Quand je dis *ombre*, je veux dire le corps astral, même assez compact, du cousin de ma chère amie Alice Clairville, morte déjà depuis quelques années, mais que j'ai revue, moi aussi, deux ou trois fois depuis sa désincorporation... Les souvenirs du passé envahissaient mon âme ; je songeais à Alice et à Robert, ces deux âmes sœurs qui avaient eu la joie ineffable de se reconnnaître dès cette vie, bien peu de temps, il est vrai, avant la mort de la pauvre Alice, lorsqu'une odeur désagréable et suffocante me tira de ma rêverie ; je me retournai ; à quelques pas de moi un homme venait de s'asseoir sur un banc. Je remarquai alors que c'était de son *aura* qu'émanait cette odeur, et malgré la répulsion que j'éprouvais pour cet inconnu, je me rapprochai de lui, comprenant que c'était sur sa personne que devait s'exercer mon observation. L'aura méphitique se résorba en partie ; à peine formait-elle une ligne vaporeuse et inégale autour de sa tête et de son buste ; l'homme était de petite taille, sec et nerveux à l'excès ; ses traits étaient vulgaires et ne témoignaient pas d'une grande énergie. Le ton de sa figure était celui des bilieux, quant à son costume, il était négligé, presque sale, bien que les vêtements ne fussent pas usés. Il avait la poitrine enfoncée et les épaules étroites et tombantes ; il avait les mains fines et blanches, les pieds petits, même pour sa taille, étaient chaussés d'élégantes bottines et paraissaient être son seul luxe. — L'inconnu éprouva un sentiment de gêne, comme s'il m'avait vue devant lui, occupée à l'observer, et sans se rendre compte de son acte, il se leva pour aller s'asseoir à un autre banc plus éloigné. — Je serai mieux placé pour la voir venir, se dit-il intérieurement, car il attendait une femme ; mais chose curieuse, une fois assis, l'inconnu regardait fixement le banc qu'il venait de quitter... Certainement il avait senti mon influence occulte. — Je le regardai plus attentivement encore : ses cheveux étaient noirs,

très fournis et coupés courts, sa moustache, relevée légèrement de côté, laissait voir une bouche large avec des lèvres petites et pâles s'entr'ouvrant de temps à autre pour laisser échapper des épithètes injurieuses à l'adresse de la femme qu'il attendait ; et de ses petits yeux noirs très vifs, s'échappaient des éclairs de colère, alors l'*aura* du personnage, que nous appellerons Lauzel, prenait une plus grande extension et l'intensité de sa mauvaise odeur augmentait aussi.

Les pensées se pressaient et se heurtaient dans son cerveau, et cela à tel point qu'il m'était difficile de les classer avec un ordre quelconque, afin de pouvoir juger du caractère de cet homme ainsi agité mentalement. Une pensée cependant revenait sans cesse à l'esprit de notre homme et bousculait les autres ; mais celle-ci, Lauzel la repoussait avec énergie, du reste cette pensée le troublait visiblement ; aussi jamais la forme-pensée ne pouvait-elle surgir nettement... Enfin, après un grand effort de volonté que je projetai sur Lauzel, je vis distinctement près de lui, une forme vague, celle d'un homme dont la tête seule paraissait vivante et de la bouche de cette tête sortaient ces paroles : « Tu ne bénéficieras pas de ton crime, misérable, je ne le veux pas ! »

L'ombre vengeresse se fit si bien entendre cette fois, grâce sans doute à ma présence, que Lauzel tressaillit et qu'une sueur froide couvrit soudainement son front qu'il essuya fébrilement en haussant les épaules.

— Suis-je bête, se dit-il, d'être accessible à de pareilles terreurs, comme si les morts pouvaient revenir faire des reproches aux vivants... Une fois sous terre, n, i, ni, c'est bien fini ! Je suis trop nerveux, il faudra me soigner... si cette bête d'idée revenait trop souvent, j'en perdrais la santé... Je manque d'énergie... c'est la faute de mon éducation première... le catéchisme et toutes les balivernes que tout petit, on m'a fourrées dans la cervelle... heureusement que je ne crois plus à rien... et depuis longtemps encore.... Oui, nous sommes bien maîtres de faire ce qu'il nous plaît, sans avoir de compte à rendre à personne, ni à Dieu, ni au Diable.... On se donne un but.... et l'on prend tous les moyens à portée de sa main pour l'atteindre.... et puis si on ne réussit pas, on se fait sauter la caboche, après s'être préalablement vengé des obstacles....

Et l'homme sourit d'un air satisfait du boniment qu'il venait de

se faire mentalement ; quant à l'Ombre qui le hantait, elle venait de s'éclipser subitement ; aussi une sorte de calme se rétablit autour de Lauzel, et je pus distinguer alors dans son *aura* plusieurs tableaux formés par ses pensées devenues moins tumultueuses, moins superposées ! Voici quelques-uns de ces tableaux-pensées !

Lauzel avait commis un crime, il espérait épouser une veuve riche. Une chambre où se trouvait un homme couché auquel Lauzel faisait boire une potion, et pendant que le malade buvait, Lauzel inquiet regardait par la porte d'un cabinet donnant dans la chambre. — Un moment, il lui sembla qu'une portière près du lit s'était légèrement agitée. Lauzel la soulève rapidement, il ne voit personne, mais courant alors à la porte d'entrée qu'il ouvre brusquement, il voit la femme de chambre fort pâle et lui dit à brûle-pourpoint :

— Etiez-vous dans le cabinet à toilette tout à l'heure ?

La fille le regarde alors avec fermeté :

— Oui, Monsieur, mon service m'y appelait ; ai-je fait trop de bruit ?

Lauzel s'aperçoit alors qu'il vient de commettre une maladresse, aussi se hâte-t-il de dire :

— Non vraiment, et j'eusse préféré que vous en eussiez fait ; car je ne savais ce qui remuait là-dedans... j'ai cru que c'était le chat qui était renfermé !

— Ou un revenant, peut-être, reprit malicieusement la servante... moi, j'en ai bien peur !... Soyez assuré, M. Lauzel, qu'une autre fois, je me gênerai moins pour ne pas vous effrayer...

Et la femme de chambre sourit avec une expression mauvaise...

Au fur et à mesure que les souvenirs se précisaient dans les pensées de celui que j'observais, je compris que j'avais devant moi, une âme des plus viles, qu'agitait seule la crainte de ne pas profiter de son crime et celle d'avoir eu un témoin de son forfait dans la femme de chambre, une fine mouche qui peut-être le ferait chanter ou serait un obstacle à son dessein d'épouser la veuve.....

Après un instant de réflexion, Lauzel s'écria (mentalement) :

— Hé bien ! ma pauvre Hélène, si tu m'embêtes par trop... je te supprimerai... Comment ? Je le déciderai plus tard !

Une femme s'avançait très vite dans l'allée en face de nous. Enfin la voici, se dit Lauzel ! Je savais bien qu'elle serait forcée de venir ;

ah, c'est que je veux une explication catégorique... C'est égal, elle m'a fait trop longtemps poser; elle me le paiera! Puis, changeant d'expression, le visage souriant, Lauzel fit quelques pas au-devant de la femme et lui prenant la main :

— Ida, que tu m'as fais languir ici à t'attendre, tu vas bien au moins, n'est-ce pas, chère amie ! Quel bonheur de serrer ta petite main ! Viens donc t'asseoir ici sur ce banc, tu es essoufflée, pauvre chatte !

— Oui, en effet, je suis venue si rapidement, je craignais que le garde ne m'empêchât d'entrer, aussi j'ai guetté le moment où il tournait le dos pour arriver jusqu'à toi; je t'ai reconnu de suite.

— Ton cœur me devine toujours, chérie! Mais dis-moi, pourquoi, mon Ida, n'es-tu pas venue plus tôt ?

— Tu sais, on n'est pas toujours libre de faire ce que l'on voudrait ! Louis a eu presque une indigestion et je ne pouvais pas le buitter avant qu'il se sentît mieux... Puis, Hélène n'en finissait plus pour m'habiller..,

A ce nom, Lauzel fronça les sourcils :

— Tu as donc encore cette fille à ton service ? Tu sais qu'elle me déplaît; c'est elle qui a fait la réflexion que je venais trop souvent te voir et que j'étais peut-être plus l'ami de madame que de monsieur; enfin, bref... elle me gêne... entends-tu ?

— Hé bien, oui, ne te fâche pas... Si je garde Hélène, c'est que le petit s'est attaché à elle..., puis je crains sa mauvaise langue...

— Et puis, reprit Lauzel en contrefaisant grossièrement la voix d'Ida, et puis... M. Paul est dans les bonnes grâces de votre femme de chambre !...

— Voilà que nous allons encore nous quereller, dit très émue Ida en se levant comme pour prendre congé.

Lauzel lui prit tendrement la taille et lui donna un baiser au cou, après avoir écarté le voile de crêpe qui le recouvrait.

— Voyons, Lauzel, hâte-toi de me dire ce qui a motivé ce rendez-vous, car je ne puis longtemps rester ce soir ?

— Puisque tu es si pressée et qu'il m'est si difficile de te voir seule à présent, je suis bien forcé de brûler mes relais.

Je suis très mécontent que sous divers prétextes, tu m'éloignes de chez toi. Il est certain que nous devons laisser passer encore six mois, avant de parler à tout le monde de notre prochaine union,

mais je trouve, ma chère, que tu dépasses les bornes en m'interdisant complétement l'accès de ta maison, moi le plus intime ami de Léon.

... A ce nom, Ida se recula un peu de son interlocuteur.

— Oh, reprit ce dernier, j'ai sous main fait prendre des informations chez toi, et je sais que le premier commis de ton défunt gouverne seul le commerce, que tu ne sais rien décider sans ses avis...

— Mais, comment veux-tu que je fasse ? interrompit Ida d'un ton de voix où perçait une colère à peine contenue, Paul dirigeait tout seul et depuis longtemps nos affaires... pendant la longue maladie de Léon... tu le sais bien, et toi-même, tu as souvent fait à mon mari l'éloge de ce garçon !

Lauzel, d'une voix aigre, dit :

— C'est bon, voilà assez de comédie... Je veux que tu remercies Paul, je ne veux pas avoir à le mettre à la porte, quand je serai ton mari, tu renverras également ta femme de chambre ; d'ailleurs fixe toi-même ce soir le jour où je reviendrai chez toi en prétendant reconnu et accepte...

Disant ces paroles, Lauzel, très pâle, ses yeux noirs dardant des flammes, se tenait debout devant Ida, celle-ci restant muette et glacée d'horreur devant cet ultimatum.

— On ferme ! On ferme ! s'écria au bout de l'allée un garde d'une voix sonore.

Ida se leva brusquement et fit vivement quelques pas comme pour se retirer. L'appel du garde la sortait d'embarras, mais Lauzel lui présenta le bras et la retint en lui disant :

— Pourquoi tant de précipitation, chère amie, nous avons au moins un quart d'heure encore en sortant par la porte du côté de l'Observatoire, et ce temps suffira pour répondre à la question que je viens de te poser !

(A suivre) M. A. B.



Voyance et apport

J'ai à Béziers, de bons amis spirites que je visite régulièrement à mes passages dans ces contrées, Monsieur et Madame Perpere, braves gens s'il en fut, à l'abri du besoin, possédant un cœur excellent, ils trouvèrent la paix de l'âme dans les premières années de leur vie. Un enfant était né de leur union sans nuage ; ils avaient tout pour être heureux ; mais hélas ! quelques années plus tard, l'adversité qui n'épargne que peu de monde, vint brutalement frapper à leur porte en leur enlevant leur unique fils, à l'âge le plus tendre.

Madame Perpere resta inconsolable et une mélancolie maladive s'empara d'elle et empoisonna moralement son existence entière. Son mari, d'une nature plus vigoureuse et plus philosophique, fit tout ce qu'il put pour adoucir la douleur de sa chère compagne en faisant luire à ses yeux la douce espérance *du revoir*.

L'année dernière, notre excellent ami Perpere alla rejoindre son enfant dans l'au-de là.

Je n'essaierai pas de dépeindre le nouveau désespoir de sa chère compagne, elle alla, me dit-elle, dans son égarement, jusqu'à maudire son sort et murmurer avec colère contre le destin qui lui imposait de si cuisantes épreuves ! Qu'avait-elle fait, disait-elle, pour que le créateur lui brisât le cœur de cette manière ?

Je laissai passer silencieusement son torrent de larmes et ses plaintes éperdues.

Sachez, ma sœur, lui dis-je, que vos révoltes et vos souffrances se répercutent sur les êtres que vous dîtes si tendrement aimer, pourquoi restez-vous dans le marasme au lieu de chercher le moyen de communiquer avec leurs âmes ? Voyons, ressaisissez-vous, faites un vaillant effort sur vous même, par ce moyen vous retrouverez le calme, la tranquillité si nécessaire à votre propre santé.

Cédant à mes instances amicales, la pauvre désolée me pria de la mettre en communication avec un bon médium ; elle avait eu recours à des personnes dont les facultés fluidiques étaient insuffisantes ; c'est sans doute pour ce motif que notre amie était atteinte des angoisses du doute.

C'est à l'époque où je venais de rencontrer, dans une ville voisine, après quelques années de séparation, M. Idras, un sujet médianimique excellent. Je lui écrivis et il accourut sans retard au domicile de

Mme Perpere qu'il ne connaissait nullement. Une nièce de notre sœur assista à la séance suivante et fut témoin aussi des manifestations suivantes : La table frappa en latin la phrase suivante : « Le père et e fils goûtent là haut la même joie ».

Dem. Quel est l'esprit qui se communique ? — Réponse : André, (c'est bien le fils de la maison). — Dem. A quel âge as-tu quitté la terre ? — Rép. J'avais 18 mois, c'était le 16 décembre 1881. (Exact). — Dem. As-tu vu ton père ? — Rép. Nous revivons ensemble dans la Paix et l'*Immortalité* ?

La table s'arrête, puis elle frappa quelques minutes plus tard le chiffre 265, on demande à l'esprit ce que ceci veut dire. — Rép. C'est le numéro de la concession de ma dernière demeure. (Exact). La mère s'en assura le lendemain. Car elle l'avait depuis plus de 16 ans oublié.

..... Idras demande un verre rempli d'eau pour y regarder, sans doute sous l'inspiration de ses guides spirites. Car aussitôt il vit les mirages suivants :

« Je parcours l'allée droite de l'entrée d'un cimetière, je passe devant une haute colonne en pierre qui entrave la route. Je prends a deuxième allée à droite, je suis en face du tombeau d'André ; on doit monter trois marches en pierre de taille. Il est entouré d'une grille en fer à jour et fermée à clef. Des deux côtés de la grille, je vois des pots de fleurs, un attire mon attention tout particulièrement. Il est planté d'un beau géranium par les mains pieuses de sa mère. Au fond du tombeau j'aperçois deux colonnes en marbre, élevées comme un autel, au milieu desquelles il y a un petit ange en pierre qui prie. Je lis au-dessus de sa tête la phrase :

« Nous nous reverrons là, nous revivrons dans la même joie ».

A cette description authentique, Mme Perpere laisse couleur des larmes d'attendrissement.

Idras s'adresse alors directement à l'esprit d'André. — Veux-tu, cher enfant, nous faire un apport quelconque ? — Rép. Oui. Le médium prie qu'on baisse un peu la lumière de l'appartement ; aussitôt la table se meut très vivement, un coup formidable résonne dans l'appartement et le meuble s'arrête soudainement.

Idras dit : L'apport a dû se produire, ce coup me l'indique. Il était alors onze heures du soir, on rallume la lampe, on cherche partout dans l'appartement, on ne découvre rien.

Dem. Nous auriez-vous trompés ? — Rép. Non. — Dem. L'apport s'est-il produit ailleurs que dans la maison. — Rép. Oui, au cimetière.

Dem. Dites-nous quel est l'objet ?

Rép. *C'est un vieux denier* ! (ancienne pièce).

Dem. Désigne l'endroit exact où il se trouve ?

Rép. Dans le géranium planté par ma chère mère.

Dem. Quand pourrons nous l'avoir ?

Rép. Dans deux jours.

« Oh ! s'écrie Mme Perpere, je mourrai avant d'impatience ! »

Alors l'esprit d'André dicta : « Tu l'auras demain à huit heures du matin ! »

Comme il était tard, la séance fut levée ; Idras prit congé de ces dames. Il partit à six heures le lendemain pour regagner son domicile et aller reprendre ses travaux habituels.

A l'aurore, Mme Perpere était au cimetière, et aussitôt les portes ouvertes au public, elle gagna toute palpitante et au comble de l'émotion, la tombe d'André.

Dans sa précipitation, la pauvre mère ne découvrit rien ; puis peu à peu reprenant son sang-froid, elle recommença posément ses recherches.

Notre sœur se rappela le géranium désigné par le médium, elle en détourna lentement les feuilles touffues et les branches les unes après les autres ; au pied de la pousse elle remarqua enfin une petite tige à moitié séchée et un objet au milieu de ses fibres. C'était en effet *le vieux denier* annoncé, de la largeur d'une pièce de cinquante centimes, couvert de rouille, de vert de gris, dont les bords étaient rongés par l'usure du temps !

On juge aisément de la joie de notre bonne sœur, qui, ravie, revenait à pas pressés à son domicile, montrer la pièce merveilleuse à ses parents et à ses incrédules amis. J'ai *de visu* constaté sur place toutes les particularités de la vision et tenu en mains propres le vieux denier, sans pourtant avoir pu déchiffrer la date de son origine, ni l'effigie du règne ou il a été frappé. Car le temps m'a fait défaut pour la porter à un numismate ; nos frères de Béziers pourront eux-mêmes le faire.

Al. DELANNE.



Revue de la Presse Allemande

Die Ubersinnliche Welt

de novembre renferme des observations très intéressantes de M V. Lang sur l'électroïd, le gaz nouveau découvert dit-on par un ingénieur polonais, et dont nous avons déjà parlé ici.

Cette substance, au dire de M. Rychnowski lui-même, paraît être une partie essentielle de tout élément chimique, ainsi que l'intermédiaire le plus puissant, le plus actif de toute action physique et chimique ; elle semble remplir tous les espaces de l'Univers, et ses courants sont la cause des mouvements des corps célestes ainsi que des phénomènes accompagnant les manifestations de la vie dans les mondes ; si bien qu'on peut la considérer comme le sang circulant dans l'Univers.

Une quantité d'expériences, qu'il serait trop long d'exposer ici, semblent prouver que cette substance possède des propriétés semblables à celles de l'Od.

Peut-être même serait-ce le fluide de Reichenbach lui-même.

Ses rapports avec le fluide magnétique sont aussi très nombreux ; et son application aux corps vivants de même qu'aux objets inanimés amène des résultats tout semblables, dans certains cas, à ceux que produit le magnétisme.

On soumit à l'action de l'électroïd une jacinthe dont les boutons étaient encore enveloppés de leur capsule verte. Au bout de quatre heures dans l'obscurité, la plante avait poussé de seize millimètres, les fleurs s'étaient développées entièrement, répandant un très fort parfum. Si l'on soumet à l'action de ce fluide des substances telles qne la viande, le blanc et le jaune d'œuf, etc..., ces substances se conservent en plein air sans s'altérer extérieurement, et sans que disparaisse aucune de leurs propriétés constitutives.

La plaisante aventure du chat de l'inventeur qui, enfermé par mégarde dans le laboratoire de ce dernier, se nourrit exclusivement, pendant plusieurs jours, de viande *électroïdée* conservée là depuis près d'un an, semble prouver tout au moins la probabilité de la théorie.

Enfin, la découverte de ce fluide nous apporte, d'après M. Lang, l'explication de la plupart des phénomènes restés inexpliqués jusqu'ici : « Plaise à Dieu, dit-il, que cette découverte, cette conception véritablement « supérieure, puisse déployer dans son développement ultérieur, tout ce « que, non sans raison, on attend d'elle ».

Le même numéro contient un beau discours de M. Kahn sur les phénomènes du spiritisme et leur explication scientifique, le troisième de l'auteur sur ce sujet. — M. Kahn y raille spirituellement les adversaires de la théorie spirite : Cent de nos adversaires, dit-il, dont l'opposition se manifeste en ce que, à leur sens, le spiritisme n'existe pas, nous rendent la

chose très facile, parce qu'ils nous permettent de les ignorer de notre côté, n'ayant aucun motif pour les troubler dans leur jeu de colin-maillard.

« Ceux-là méritent aussi peu d'être pris au sérieux, qui nient *à priori* la possibilité des faits spirites. Ces messieurs ne savent pas que *tout* est possible, à l'exception de ce qui s'oppose aux règles de la logique...

On a dit aussi que les phénomènes du spiritisme étaient en contradiction avec les lois de la nature; cette affirmation dénote un orgueil surprenant qui pose en fait que toutes les lois de la nature sont connues, et que celle-ci ne nous offre plus de secrets ! »

Psychische Studien

Alexandre Aksakow, le savant auteur d' « Animisme et Spiritisme », le fondateur de la revue allemande : *Les études psychiques* qu'il dirigeait depuis 25 ans, fait ses adieux à ses lecteurs, dans le numéro de novembre. Sa santé profondément altérée durant ces derniers temps exige le repos, et c'est en des termes pleins d'un regret ému que ce vaillant défenseur de l'idée spirite se sépare de ses collaborateurs, en leur disant « Au revoir ! » en leur criant : « Courage ! pour « l'ascension, par des sphères spirituelles supérieures, vers la plus haute félicité ! »

Dans un article de documentation, M. Lang rapporte plusieurs cas intéressants de rêves prophétiques et de visions. L'un de ces récits peut se résumer en quelques mots :

Un marin voit en rêve et décrit aussitôt son réveil un naufrage où il était en danger de perdre la vie. Quelque temps après, au cours d'une mission qu'il n'avait pu particulièrement prévoir, ce marin meurt dans un sinistre maritime et dans des circonstances absolument semblables à celles qu'il avait exposées dans le récit de son rêve.

Il est à remarquer que le sujet, dans ce cas, est *convaincu* du sens prophétique de son rêve qui *s'impose*, pour ainsi dire, à son esprit, revêt le caractère d'un avertissement ; et c'est là ce qui paraît distinguer entre tous le *véritable* rêve prophétique qui est une vision claire et consciente dans l'astral. Moins compréhensibles sont les rêves prophétiques à caractère symbolique, comme celui que relate plus loin un autre collaborateur à propos du mariage d'une de ses tantes, mariage qui aurait été précédé d'un rêve où la dame recevait une bague d'un inconnu... Ici le sujet du rêve pénètre beaucoup moins profondément dans le *moi* du rêveur qui ne découvre le symbole qu'en rapprochant le songe du fait accompli. Il n'y a pas là, à vrai dire, avertissement direct, et il semble difficile de saisir le mode de relation mis en action dans l'esprit du dormeur pour rapprocher la perception d'un événement futur, avec l'idée d'un fait se rattachant symboliquement à cet événement.

Die spiritualistische Blaetter

reproduisent un bel article paru ici-même (on n'indique dans cette traduction, ni l'auteur de l'article, ni la date à laquelle il a paru) sur l'*Histoire du développement de l'homme*.

THÉCLA.

Revue de la presse Italienne

Gli Annali dello Spiritismo

citent de nombreux exemples d'enfants prodiges dont les facultés s'expliquent difficilement si l'on ne veut pas admettre la réincarnation.

A lire un article sur les médiums Foster de New-York. M. Handrich raconte avoir cloué et rivé ensemble deux ardoises achetées par lui e qui ne le quittèrent qu'au moment où Mme Foster les remit à une dee mains matérialisées qui se montraient à toute l'assistance ; la main s retira dans le cabinet, et après quinze secondes, les rendit à Mme Foster qui les passa à M. Handrich.

La même chose eut lieu pour une douzaine d'autres ardoises, pendant que M. Foster, les mains solidement liées, était assis, immobile.

Chaque ardoise contenait un message.

Puis on eut des communications pneumatographiques écrites avec de l'encre sur des mouchoirs de poche humides. Un assistant sceptique noua son mouchoir de soie brodé de façon à reconnaître le nœud compliqué de sa façon, et on le passa à l'une des mains matérialisées ; trois secondes n'étaient pas écoulées que le mouchoir était renvoyé, réduit, à force de nœuds serrés, en une petite boule très dure jetée avec une violence telle que tout le monde entendit le bruit du choc en tombant.

Il fallut dix minutes pour défaire tous les nœuds de ce mouchoir sur lequel on ne trouva pas trace d'écriture, tandis que sur tous les autres, il y avait un message d'affaires privées ou une communication.

La Rivista di studi psichici (d'Oct. 1898)

LES MAISONS HANTÉES

reparle de la maison hantée de Giogoli près de Florence, la villa de Rossi appartenant au marquis Farinola, habitée par huit religieuses vivant d'aumônes et élevant une quarantaine d'orphelines ; à peu de distance de la villa habitent une quinzaine de paysans. Une véritable pluie de pierres fut déchaînée contre les toits, les fenêtres, les portes des habitations ; il tombait même des pierres dans les chambres intérieures n'ayant aucune communication avec l'extérieur. Commencée à 6 heures du matin, un dimanche de septembre, cette pluie de pierres dura toute la journée, augmentant vers 11 heures du soir, pour finir à minuit et demi. Les carreaux de toutes les fenêtres étaient brisés, excepté ceux des chambres des religieuses.

Plusieurs personnes furent blessées ; le sous-intendant du marquis tenant un fusil vit venir à lui une grosse pierre, il réussit à parer le coup avec le bois du fusil qui fut brisé par la violence du choc, la pierre pesait trois kilos.

L'autorité n'a pu découvrir l'auteur de ces méfaits.

La même Revue donne un article du Dr Carl du Prel sur ces phénomènes caractéristiques auxquels il est impossible de chercher à donner

une explication logique, si l'on ne veut y voir qu'une action humaine; ces phénomènes ont eu lieu dans tous les temps et tous les pays. L'auteur cite la pluie de pierres de l'Elsasserstrasse à Berlin, en 1890, qui dura six longues semaines, et celle de la rue des Grès à Paris; celle de la cure de Grobon décrite par le pasteur Heinisch, affirmant avoir vu des pierres décrire un arc de cercle et puis un angle, ce qui est incompréhensible pour nous.

Dans le cas de Münchkof, plus de soixante personnes virent des pierres d'un poids variant d'un quart de livre à quinze livres, sortir de dessous les planches de la cuisine, sortir par la fenêtre (qui était sur le même côté du mur) puis, faisant un tour, rentraient à l'intérieur, décrivant ainsi trois quarts de cercle. Plusieurs de ces corps, malgré leur poids ou leur vitesse, restaient engagés dans les vitres ; d'autres les effleuraient à peine et tombaient perpendiculairement à terre. Des projectiles énormes ne frappaient pas les personnes qu'ils atteignaient, et glissaient le long de leurs corps : des objets que l'on emportait de la cuisine pour les sauver de la destruction, étaient arrachés des mains de ceux qui les portaient et jetés au loin. Une personne reçut à la tête une grande cuiller de fer pesant trois quarts de livre, mais ne ressentit aucun choc. M. Aschauer, professeur de mathématiques et de physique, garantit l'authenticité de ces faits. Dans les phénomènes de Klapotira (Transylvanie) les projectiles décrivaient une trajectoire demi-circulaire : on vit une coupe arrivant avec une vélocité extrême, passer entre les têtes des assistants, puis couvrir une bouteille sur la table de la cuisine, la bouteille fut renversée et la coupe y resta fixée.

Il est à remarquer que les personnes sont rarement touchées. Quelquefois la chute des pierres n'est qu'un épisode entre d'autres manifestations. Remigius cite un cas où l'on vit un bras et la main qui lançait des pierres ; quelquefois l'on a vu la figure entière.

Tous ces phénomènes relèvent d'une physique et d'une chimie transcendantales que la science académique moderne n'admet pas, mais que le spiritisme, régi par les lois naturelles, démontrera dans l'avenir.

Dans le cas de Mascon un des projectiles était très chaud, A Portsmouth, en 1682, toutes les vitres de la maison bombardée furent cassées par des pierres venant de l'intérieur, plusieurs avaient l'apparence de sortir du feu. A Klapotira une brique était brûlante. A Liverpool, pendant deux jours, une maison fut assaillie par des morceaux de charbon tombant toujours sur la même fenêtre qui fut détruite.

Dans la pluie de pierres prédite à Java, le major Michiels, chargé de l'enquête, fit transformer la chambre hantée en une véritable tente au moyen de toiles tendues sans aucune ouverture ; les pierres ne tombaient pas moins perpendiculairement et visibles seulement quand elles arrivaient à un pied ou deux du sol : un fruit de papayer tomba avec les pierres ; en cherchant autour de la maison, on trouva la plante et le rameau auquel avait été enlevé le fruit. En 1836, lors d'une pluie de pierres restée célèbre, le directeur d'une fabrique d'indigo se trouvant dehors dans un

char traîné par des buffles, se vit assailli par une grêle de terre et de fumier de ces animaux.

Dans sa chambre, tombèrent des os et jusqu'à des crânes entiers de buffles, toujours perpendiculairement, visibles seulement à quelques pieds du sol et sans jamais atteindre personne. Le régent de Singapour voulut passer une nuit dans cette maison, il ramassa des pierres qui tombaient, les signa et les rejeta dans le torrent qui passait devant l'habitation ; en quelques secondes, elles lui furent lancées de nouveau et toutes ruisselantes d'eau. A Java et dans tout l'archipel indien, ces manifestations sont très fréquentes et désignées sous le nom de « ghandarna ».

Quelquefois la pluie de pierres est combinée avec des apports, et peut répondre au désir de l'expérimentateur. M. Aschauer à Munchkof, dit à un incrédule : Que penseriez-vous si cette écuelle allait elle-même battre le mur ? Ce qu'elle fit immédiatement.

A Groben, les pierres venaient de la cour où il n'y avait personne, pour tomber sur le toit ; d'autres paraissaient sortir des murs où l'on ne découvrait pas de brèche. Dans un autre cas, les pierres visaient une servante sans jamais la toucher, et en tombant à terre disparaissaient, ne laissant aucune trace.

En somme, il faut admetre une quatrième dimension de l'espace ou un procédé de décomposition et de recomposition de la matière.

Ce n'est pas à la police, mais aux spirites et aux naturalistes, à expliquer ces phénomènes de trajectoires courbes ou angulaires de certains projectiles, ou leur élévation de température, qui ne peuvent être produits par des moyens humains. Or, cette élévation de température a été observée dans les phénomènes spirites par Crookes et Zollner et provient évidemment de changements moléculaires concomittants des corps.

Revue de la Presse Anglaise

Light, 29 octobre.

donne le compte-rendu des noces d'or de M. et Mme Everitt, rappelant que cette dame, excellent médium, est favorisée de manifestations de voix directe des esprits ; nombre de personnes occupant les plus hautes situations ont assisté aux séances que donnent M. et Mme. Everitt, et se sont convaincus de la possibilité de communiquer avec les morts. Le Rév. Noble dirigea les réunions pendant quelque temps ; la conversation avait alors lieu avec son guide John Watt, ingénieur de son vivant ; de longues discussions métaphysiques furent tenues entre lui et les chefs du spiritisme, avec toujours la voix directe.

Puis on eut les visites d'un jeune garçon se disant naturel des Iles du Sud : il était tout à fait sauvage, disant mal quelques mots d'anglais. Il s'instruisit rapidement dans cette langue, et peu à peu devint un être d'un esprit élevé et intelligent.

Plusieurs fois, une bague fut enlevée des doigts de Mme Everitt, et y fut replacée, ayant pour cela à passer par dessus les autres bagues mises à ce doigt, ce qui était matériellement impossible.

Light, 5 novembre.

Le 31 octobre, le docteur Stanton Coit fit une lecture devant les membres d'une société qui s'occupe des principes et méthodes d'éducation.

Il a dit que l'an 1898 marquait une ère pour l'occultisme, parlant du livre de sir Wallace the vonderful Century, du discours de Sir W. Crookes, et des expériences du Dr Hodgson ; puis arrivant à la télépathie, il déclare que le sens commun se refuse à l'admettre et que l'étude de ces phénomènes « conduit à la dégradation et la dégénération » que pour lui une personne capable d'agir télépathiquement sur une autre « mérite d'être brûlée comme sorcière ».

Il dit avoir eu une séance avec Mme Piper, et en a été très impressionné : mais un chimiste de ses amis a rétabli son équilibre mental en lui expliquant que Mme Piper devinait tout simplement les pensées des assistants :

Il demanda si quelque « occultiste » avait des observations à présenter. Mme Gordon défendit la cause du spiritisme, et le Dr Lloyel Tuckey cita un intéressant exemple de télépathie.

Le *Light* du 12 novembre invite le Dr Coit à répéter ou justifier la phrase de son discours dans laquelle il dit que l'on doit « brûler comme sorcière la personne qui agit télépathiquement sur une autre, traitant cet acte de « sacrilège, de vol ».

Revue de la Presse
EN LANGUE FRANÇAISE

L'Eclair

du 14 novembre dernier, a publié un article sur les remarquables phénomènes observés par le Dr Hodgson avec Mme Piper. M. Jules Bois, auteur du *Miracle moderne*, en a rendu compte à la Société psychologique de Paris, présidée par le Dr Bérillon, et à la Bodinière, où une foule élégante a été surprise d'apprendre que la démonstration scientifique de la survivance était aujourd'hui parfaitement établie. A vrai dire, il y a longtemps que cette preuve est faite et par des phénomènes encore plus probants que celui étudié par le Dr Hodgson ; mais il nous faut être satisfaits lorsque nous voyons notre doctrine se répandre, car la conviction des auditeurs sera bien mieux établie quand ils connaîtront tous les travaux sur ce sujet.

Le Gaulois

du 14 novembre, sous la signature de M. Victorien Joncières, rend compte de deux séances d'effets physiques auxquelles le célèbre musicien a assisté. Sans possibilité de fraude, il a entendu les Esprits accompagner,

par des coups frappés dans une table, la musique militaire qui passait. Il a vu une lourde table de salle à manger s'élever en l'air jusqu'à la hauteur de sa tête et redescendre doucement sur le plancher. Il put constater qu'un dessin fut colorié en trois minutes, en pleine obscurité, sans qu'aucun coup de pinceau ait dépassé les limites indiquées. Il obtint aussi de la musique très correctement écrite sur les portées du papier. Nous connaissions ces faits, qui nous avaient été rapportés par un éminent sculpteur, nous sommes heureux de constater que M. Joncières a eu le courage de les publier.

Le Petit Bleu

du jeudi, 1er décembre, contient un intéressant article de M. Louis Gaillard sur : *Le désarmement par les femmes*. Il s'agit de la ligue des femmes pour le désarmement international, dont la présidente est Madame la princesse Wisznienska et les vice-présidentes, Mme Flammarion et Mme Maria Chéliga. Après bien des vicissitudes, la ligue est établie un peu partout dans le monde : à Londres, à Liverpool, à Berlin, à Munich, en Autriche-Hongrie, en Espagne, aux Etats-Unis, en Norvège, en Portugal, etc.

Cet article contient le portrait de la présidente et deux lettres qui lui ont été adressées par les reines d'Espagne et de Hollande. Puissent les nobles idées préconisées par la ligue amener l'extinction des guerres et produire l'accord entre tous les peuples, par l'union des épouses, des mères et des sœurs.

La Revue scientifique

du 19 novembre, contenait un article de M. D. Metzger sur la nécessité de réunir un congrès de professeurs de sourds-muets. On voit que notre confrère ne borne pas son activité au spiritisme ; il fait un appel pour qu'en 1900 se réunisse un Congrès chargé d'étudier toutes les questions qui ont trait à l'éducation des sourds-muets. Dans le même numéro, il est rendu compte des essais de M. Ducretet sur la télégraphie sans fil, exécutés entre la Tour Eiffel et le Panthéon. Ils ont complètement réussi; la transmission est parfaite dans les deux sens, même quand on place le récepteur portatif non pas en face de l'appareil de départ, mais même de l'autre côté du bâtiment, auquel cas le massif de pierre doit être contourné par les ondres électriques.

Nous avons signalé, d'après cette *Revue*, des cas d'hystérie chez les animaux. En voici un autre exemple, emprunté au numéro du 26 novembre. Un jeune chat prend sa première souris, dit M. Stéphane Artault, il y a quelques jours ; il l'apporte en triomphe à la maison. Mais au moment de gravir les quelques degrés de pierre qui mènent du jardin à la cuisine, il est pris de paraplégie des membres postérieurs. Pendant une heure environ il reste cul de jatte ; puis tout se dissipe ; le mouvement reprend dans les membres paralysés, mais on s'aperçoit à sa démarche, à ses heurts contre les meubles, à son indifférence quand on lui tend un aliment qu'il aime, qu'il est resté complètement aveugle.

Cette cécité dure deux heures après la disparition de la paraplégie. Pendant toute cette durée, le pincement de la peau ne provoque aucune douleur dans la région primitivement paralysée. Puis tout rentre dans l'ordre : la cécité disparaît aussi brusquement que s'était évanouie la paraplégie.

On ne peut nier l'influence des émotions sur les accidents hystériques, et cette remarquable similitude d'action, montre que les rapports du physique et du moral sont de même nature chez les animaux que chez les hommes.

La Paix Universelle

du 15 novembre publie un long article de M. Bouvery dans lequel l'auteur prétend que les spirites doivent s'occuper de politique et prendre parti dans l'affaire Dreyfus. M. Delanne, cité dans cet article, a répondu dans le n° suivant en déclarant que, selon lui, il fallait laisser la justice se prononcer. Que les spirites ont une tâche plus haute à remplir : celle de s'élever au-dessus des partis et d'apporter à tous des paroles de paix, au lieu de souffler la haine et la discorde, comme le font toutes les sectes politiques.

Nous apprenons avec plaisir que notre ami Léon Denis continue sa série de conférences. Voilà l'œuvre utile et plus attachante que toutes les controverses stériles. Le célèbre conférencier causera le 14 décembre, à Grenoble, à deux heures, salle municipale des conférences, et le 16, dans une réunion privée. Ces deux conférences seront présidées par M. Faure Durif, avocat. Dans Avignon, sous les auspices de la fédération du Sud-Est, le conférencier se fera entendre, le 18 décembre, à la salle de l'Alcazar, à deux heures. La conférence aura lieu sous la présidence de M. le Docteur Bertrand Loze, conseiller général du Gard, président de la fédération.

A lire la suite des intéressantes études celtiques du Dr Maurice Adam qui montre, par des faits, que la ressemblance entre les rites religieux de l'âge préhistorique, dans l'ancien et le nouveau monde, tient à l'influence d'une tradition unique.

Le Mercure de France

de novembre donne la traduction d'un article de M. Andrew Lang intitulé : *La possession démoniaque*. L'auteur semble tout étonné de constater que la possession chez les sauvages a le même caractère que ce que les modernes spirites appellent le phénomène d'incarnation ou d'incorporation. Si les rapports entre les vivants et les morts sont vrais, c'est le contraire qui serait surprenant. Il est bien clair que si les Esprits agissent sur les humains, leurs manifestations doivent être identiques dans le monde entier ; les lois en vertu desquelles ces actions s'exercent devant être les mêmes, non seulement sous toutes les latitudes, mais à tous les âges de l'humanité. C'est ce qu'il est facile de vérifier dans les récits anciens. Le prêtre Fidgien, qui évoque les Esprits, le zoulou qui fait appel à l'au-delà, emploient des rites semblables à ceux mis en usage dans les

temples du passé, et entre les vaticinations des sybilles et celles des femmes chinoises entrancées, il n'y a d'autre différence que celle du langage. Mme Piper, qui excite la bile de M. Lang, a été étudiée longuement par le Dr Hodgson et c'est de cela surtout que l'auteur s'étonne : « Nous avons, dit-il, à retenir ceci, qu'une femme américaine « possédée » produit, sur une intelligence moderne, aussi élevée que sceptique, la même impression que le Zoulou « possédé » produit sur certaines intelligences Zouloues. » Mais évidemment, et si les faits sont réels, il ne saurait en être autrement. Mais M. Lang aura de la peine à s'en convaincre, car il déclare catégoriquement « qu'il ne voudrait pas se trouver dans un « sitting » avec cette dame. » Dans ces conditions, il n'a qu'à se taire pour laisser la parole à ceux qui étudient et qui voient.

La Tribune psychique

rend compte de la célébration du cinquantenaire du spiritisme et donne une bonne analyse de la conférence de Léon Denis. Le public parisien a fait bon accueil au sympathique conférencier qui poursuit sa mission dans le sud de la France. Le bonhomme Bon sens continue ses instructives causeries. Il dit avec raison que si le but de notre passage ici-bas est d'évoluer, il faut nous attacher à développer en nous, par la culture, l'homme spirituel et arriver à subordonner les intérêts matériels aux ordres de l'Esprit. Nous voyons aussi dans ce nº que les nouveaux statuts de la *Société française d'étude des phénomènes psychiques* ont été votés et qu'un capital de 2.200 francs est déjà constitué. Nous ne doutons pas qu'il ne soit rapidement augmenté dans de notables proportions.

Le Phare de Normandie

étudie la question de l'instinct. M. Berger Bit croit que la science n'a pas défini cette faculté, mais nous croyons cependant que les travaux de Darwin, Wallace, Hockel éclairent nettement le processeur de développement de l'instinct, qui n'est qu'une habitude séculaire transmise héréditairement, disent les matérialistes, et que nous croyons, nous, fixée dans le périsprit. Si l'instinct est tutélaire pour les êtres inférieurs, il devient nuisible plus tard, quand l'être s'est développé par beaucoup d'incarnations. Il est la source de l'égoïsme, c'est-à-dire de toutes les passions basses et doit être maîtrisé pour arriver à quitter ce monde matériel.

Notre confrère fait ensuite l'analyse du travail de M. de Rochas présenté au Congrès de Londres, que nos lecteurs connaissent déjà et un résumé de la conférence de Léon Denis.

Le Moniteur Spirite et Magnétique

M. Michaël essaie de rajeunir la thèse des Mahatmas en nous disant que ce seraient des Initiés des temples Egyptiens qui seraient parvenus à esquiver les lois de la réincarnation. Il nous paraît que ce sont là des rêveries, et si ces grandes intelligences présumées étaient actuellement à l'œuvre et s'ils gardaient et exerçaient « le pouvoir d'influencer directement les souverains et, en général, toutes les personnes qui souhaitent d'exercer une domination quelconque sur leurs semblables » ils useraient

bien mal de cette puissance, au train dont vont les choses. Laissons ces fantaisies aux théosophes et aux amoureux de mystères et attachons-nous à la démonstration positive de notre véritable immortalité, qui ne consiste pas à rester ici-bas et stagnants, mais à évoluer sur la terre et dans l'espace, en puisant dans chacun de ces milieux les connaissances que l'on peut y acquérir. Notre vénérable ami M. Martin dit son fait à M. Méric, qui croyait pouvoir diriger le mouvement spiritualiste moderne. Il fait justement observer qu'il y a déjà beau temps que nous sommes hors de pages et que nous ne sommes pas disposés précisément à nous remettre sous la férule de plus ignorants que nous en ces matières.

Citons aussi un très bon article sur l'âme animale. Aux preuves nombreuses que l'on possède par les médiums voyants d'une survivance animale, ajoutons que la photographie est venue appuyer et confirmer cette manière de voir. Notre confrère étudie ensuite le cas de personnalités multiples présentées par miss Mollie Faucher dont le juge Dailey a fait un historique complet. On trouve dans cette narration tous les genres de manifestations spirites. Double vue, incarnation, communications avec les âmes de l'espace, etc. Nous reproduirons une excellente étude sur ce sujet, parue jadis dans une ancienne Revue.

La Vie d'Outre-Tombe

reproduit le discours de William Crookes que nous avons récemment publié. L'article : *Les esprits après la mort corporelle*, est consacré à l'étude du trouble qui suit la désincarnation. Nous savons que l'âme et son périsprit sont attachés au corps par la force vitale. Quand celle-ci est détruite, l'esprit reconquiert sa liberté, mais le dégagement est plus ou moins lent. Alors même que les fonctions physiologiques ont cessé, il existe encore une liaison magnétique entre l'organisme charnel et le périsprit. Ce rapport fluidique est très intense chez les êtres grossiers qui n'ont vécu que d'une vie brutale et instinctive. Le périsprit est troublé comme l'était le corps par une fièvre intense, il en résulte un trouble profond qui peut se prolonger fort longtemps. Ceux, au contraire, qui ont maîtrisé leurs passions, se libèrent rapidement de ces entraves, et s'envolent dans l'espace, délivrés de toutes les suggestions terrestres, et retrouvent les êtres qu'ils ont aimés ici-bas.

A lire aussi le récit de l'apparition d'une sœur qui a laissé des traces très visibles de son action sur le bras d'une autre religieuse.

Le Messager

donne, d'après le *Light*, un récit de séance chez Mme la générale Noël. Il résulte de ce rapport que des médiums en état de trance ont reconnu les individus qui avaient dérobé six mille francs au général ; ils ont indiqué où l'argent avait été caché, de sorte que le général a pu le retrouver. Nous lisons dans ce numéro un compte-rendu de la conférence de Léon Denis à La Haye. Le sujet traité était la réincarnation. Notre ami a été très goûté, bien qu'un certain nombre d'auditeurs n'admît pas cette théorie. A lire aussi un curieux cas de somnambulisme pendant lequel une

femme cacha des titres de rentes. Ce n'est que dans un sommeil ultérieur qu'elle reconnut avoir pris ces titres et qu'elle indiqua l'endroit où ils étaient enfouis.

Les Annales littéraires

du 27 novembre dernier écrivent ce qui suit :

On nous demande, de toutes parts, des nouvelles d'Eusapia Paladino, avec qui M. Camille Flammarion travaille en ce moment à l'intention des *Annales.*

« Notre cher collaborateur a commencé ses expériences. Plusieurs fois par semaine, il convie quelques savants à venir s'assurer chez lui de la réalité des phénomènes obtenus. Nous n'avons pas besoin de dire que les précautions les plus minutieuses sont prises pour s'assurer contre toute fraude, et cela du consentement d'Eusapia qui demande elle-même un contrôle rigoureux.

« Nous donnerons prochainement des détails sur Eusapia, qui a « travaillé » devant des personnages illustres à divers titres : Lombroso Katkof, Sully Prudhomme, le comte de Rochas et les grands ducs de Russie, et qui les a convaincus des faits qu'elle leur a révélés : transports et apports d'objets sans contact, matérialisations, apparitions lumineuses et fluidiques.

« Chez Flammarion, elle ne s'est pas montrée moins extraordinaire. — Mais je m'arrête, ne voulant pas déflorer ce sujet. Notre éminent ami vous dira, *à partir du 1er janvier*, ce qu'il en pense, dans une série d'articles qui seront lus avec une curiosité passionnée. Nous y joindrons des reproductions photographiques qui paraîtront dans notre *supplément illustré*, et permettront au lecteur de se rendre compte *de visu* des phénomènes ».

Nous avons pu assister à deux de ces séances, mais ayant promis de n'en pas parler avant le compte-rendu signalé plus haut, nous attendrons qu'il ait paru pour raconter les faits dont nous avons été témoin.

L'Echo du Merveilleux

nous fait connaître la faculté guérissante de Mme de Mondétour, dite la bonne dame d'Harfleur. Notre confrère raconte sa visite à un guérisseur le Dr Paul Edwars qui arrive d'Australie et qui se prétend la réincarnation de St-Paul.

Il présente une anomalie pédestre, ses pieds n'ont chacun que deux doigts, et M. Méry y voit nettement les pieds de Satan.

L'abondance des matières nous oblige à remettre au prochain numéro la suite de l'étude si intéressante de notre collaborateur Paul Grendel : La faillite des religions.

Pour la même raison, nous sommes obligés d'ajourner le compte-rendu de l'ouvrage de Dr Gyel : La subconscience.

Annonçons l'apparition de : **La Revue des Rhumatisans**, directeur M. Alexandre Hepp. Rédaction et administration, 31 rue Lepelletier à Paris. — Abonnement 20 francs par an.

Nous analyserons cette luxueuse publication, spirituelle et bienfaisante pour les malades.

Le Gérant : J. DIDELOT.

Saint-Amand (Cher). — Imp. DANIEL-CHAMBON.

LE SPIRITISME DEVANT LA SCIENCE

PAR

Gabriel DELANNE

e Edition. Prix.... .... **3** fr. **50**

Cet ouvrage renferme les théories scientifiques sur lesquelles s'appuie le spiritisme, pour démontrer l'existence de l'âme et son immortalité.

Traduit en espagnol

LE PHÉNOMÈNE SPIRITE

TÉMOIGNGE DES SAVANTS

PAR

Gabriel DELANNE

5e Edition (*sous presse*). Prix.... .... **2**. fr.

Etude historique. — Exposition méthodique de tous les phénomènes. — Discussion des hypothèses
Conseils aux médiums. — La théorie philosophique

On trouve dans ce livre une discussion approfondie des objections des incrédules, en même temps que le résumé de toutes les recherches contemporaines sur le spiritisme.

Traduit en espagnol

BIOGRAPHIE D'ALLAN KARDEC

PAR

Henri SAUSSE

PRÉFACE de Gabriel DELANNE

Prix.. . » 30

Brochure vendue au bénéfice de la *Caisse Lyonnaise de secours aux vieillards.*

L'Administration de la Revue se charge de faire parvenir à ses lecteurs tous les ouvrages spirites que l'on voudra bien lui commander.

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES DES JOURNAUX FRANÇAIS

Le Progrès spirite, 1, rue Oberkampf à Paris, 5 francs par an.

La Revue spirite, 12, rue du Sommerard, Paris. 10 fr. par an.

Le Phare de Normandie, de Rouen, rue des Charrettes, 29. 3 fr. 50 par an.

La Paix universelle, revue indépendante, cours Gambetta, 5, Lyon.

Le Journal du Magnétisme (DURVILLE) 23, rue Saint-Merry, Paris. 6 fr. par an.

La Lumière, 96, rue Lafontaine, Paris-Auteuil.

L'Humanité intégrale, 20, avenue Trudaine, Paris, organe immortaliste, 6 fr. par an.

Revue du Monde Invisible. Mensuel. France, 10 fr. Etr. 12 fr. 29, rue de Tournon, Paris.

L'Initiation, occultisme. PAPUS, 5, rue de Savoie, Paris. — Prix : 10 francs.

Annales des Sciences Psychiques, rue de Bellay, Docteur DARIEX, Paris.

La Vie d'Outre-Tombe, chez Fritz, 3 fr. par an, 7, passage de la Bourse, à Charleroi (Belgique).

L'Echo du Public, 5, rue de Savoie, Paris.

L'Hyperchymie, à Douai. — Revue mensuelle. — Prix : 5 francs.

La Revue de l'Hypnotisme, 170, rue Saint-Antoine, Paris.

Le Réformiste, 18, rue du Mail, Paris.

JOURNAUX PUBLIÉS A L'ÉTRANGER

Le Moniteur spirite et magnétique, rue de Mérode, n° 160, à Bruxelles. 2 fr. 60 par an (Belgique), et 3,50 pour l'Etranger.

Le Messager, Liège (Belgique). Ecrire au bureau du journal. Belgique, 3 fr. ; pays étrangers, 5 fr. par an.

La Irradiacion, revue des études psychologiques, dirigée par E. GARCIA, Incométrezo 19, Madrid. 3 fr. en Espagne.

Lux, Bulletin académique international des études spirites et magnétiques. Roma, Italie. 10 fr. Italie ; Etranger, 13 fr.

El Férégrina, 6, calle de Corabo Coyna à Porto-Rico.

La Luz, calle Lateral del Sur à Porto-Rico.

Neue Spiritualistische Blætter, directeur CYRIAC, à Berlin (Allemagne).

Psychische Studien, monatliche Zeitschrift, Direct^r Alex. AKSAKOF à Saint-Pétersbourg. Oswald Mutze Leipzig, Lidenstrasse, 4. Preisjæhrig : 5 Reichsmark.

Light of Truth, publié à Cincinati (Ohio), 7512 Race S^t, par G. STROWELL.

La Religion philosophicale, one Copy, one year madvana incinding postage, 83, 15, Publishing House Chicago Illinois (Etats-Unis).

The Banner of Light, à Boston, Massachussetts (Amérique du Nord), 9, Bosworth, 2.50 dollars.

The Medium and Deybreack, Burna, 15, Southampton. Bow Holborn, w c.

Light, hebdomadaire, 110, St-Martin's Lane, Charing Cross. W. C. à Londres.

The Harbinger of Light, à Melbourne (Australie).

Revista espirita (Buenos-Aires).

Annali dello Spiritismo in Italia, via Orméa, n° 3. Turin.

El Criterio espiritista, à Madrid.

Reformador, Rio-de-Janeiro.

Lux de Alma, à Buenos-Aires.

El Buen Sentido, calle Mayor, 81, 81 2ª, Lérida (Espagne).

Constancia, à Buenos-Aires.

La Fraternidad, à Buenos-Aires.

La Vérité, à Buenos-Aires.

La Nueva Alienza, à Cienfueges (Ile de Cuba).

El Faro Espiritista, à Tarrassa (Espagne).

Il Vessillo spiritista, Dr E. VOLPI, à Vercelli, (Italia).

Espiritisma, à Chalchuapa.

La Illustratione Espirita, par le général REFUGIO GONZALES, à Mexico.

O Psychismo Revista, revue Portugaise, 231, rue Augusta, Lisbonne.

Luz Astral, bi-mensuel, à Buenos-Aires.

Revista del Ateneo Obrero, Tallers, 22, 2° à Barcelone. — Trimestre, 0.75 pta.

El Sol, à Lima (Pérou) : directeur, CARLOS PAZ SOLDAN.

Revista Espiritista de la Habana, mensuelle, Corrales, n° 32, à la Havane.

Die Uebersinnliche Welt, mensuel. Rédacteur MAX RAHN, à Berlin N., Eberswalder Str. 16. — Etranger, 6 Mark par an.

Morgendœnringen, mens., Skien (Norvège).

The Two Worlds, journal mensuel, édité par E. W. WALLIS, 73 a, Corporation Street, à Manchester. 9 fr. par an.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. FRANCIS ; Chicago-Illinois, 1 dollar par an.

Rivista di Studi Psichici, via Rosine, 10, Turin.

Het Tœkomstig Leven. — Utrecht, Hollande. — Prix 2 florins 50 par an.

Supercienza. — Piacenza (Italie). — Prix 10 francs par an.

4e ANNÉE. — No 7

Revue Scientifique & Morale du Spiritisme



SOMMAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

5, RUE MANUEL, PARIS

LE JOURNAL PARAIT DU 15 AU 20 DE CHAQUE MOIS

Abonnements 7 fr. par an en France. — Etranger : 10 fr.

IENT DE PARAITRE

olution Animique

Par Gabriel DELANNE

Prix.. 3 50

SOMMAIRE

CHAPITRE I. — La vie

Etude sur la vie. — Destruction organique. — Création organique. — Propriétés générale des êtres vivants. — Conditions générales au maintien de la vie. — L'humidité. — L'air. — La chaleur. — Conditions chimiques du milieu. — La force vitale. — Pourquoi on meurt. — L'utilité physiologique du périsprit. L'idée directrice. — Le fonctionnement organique. — Le rôle psychologique du périsprit. — L'identité. — Le système nerveux et la force nerveuse ou psychique. — Résumé.

CHAPITRE II. — L'ame animale

Les sauvages. — Identité du corps humain et de celui des animaux. — Etude des facultés intellectuelles et morales des animaux. — La curiosité. — L'amour-propre. — L'imitation intelligente. — L'abstraction. — Le langage. — L'idiotie. — Amour conjugal. — Amour maternel. — Amour du prochain. — Le sentiment esthétique. — La gradation des êtres. — La lutte pour la vie. — Résume.

CHAPITRE III. — Comment le périsprit a pu acquérir des propriétés fonctionnelles

L evolution animique. — Théorie cellulaire. — Dans les organismes, même rudimentaires, il faut la présence du principe périsprital. — Différenciation des cellules originairement semblables lors de leur formation. — Mouvements qui se fixent dans l'enveloppe. — Naissance et développement des instincts. — L'action réflexe, son rôle, inconscience et conscience. — Progression parallèle du système nerveux et de l'intelligence. — Résumé.

CHAPITRE IV. La mémoire et les personnalités multiples

L'ancienne et la nouvelle psychologie. — Sensation et perception. — Conditions de la perception. — L'inconscient psychique. — Etude sur la mémoire. — La mémoire organique ou inconscient physiologique. — La mémoire psychique. — La memoire proprement dite. — Les aspects multiples de la personnalité. — Les altérations de la mémoire par la maladie. — Double personnalité. — Histoire de Félida. — Histoire de M[lle] R. L. — Le somnambulisme provoqué. — Les degrés différents du somnambulisme. — L'oubli des existences antérieures — Résumé.

CHAPITRE V. Le role de l'ame au point de vue de l'incarnation de l'hérédité et de la folie

La force vitale. — La naissance. — L'hérédité. — Pangenèse. — L'heredité physiologique. — L'hérédité psychologique. — L'obsession et la folie. — Résumé.

CHAPITRE VI — L'univers

L'univers. — L'évolution cosmique. — L'évolution terrestre. — Conclusion.

Cet ouvrage est en vente chez Chamuel, éditeur, 5, rue de Savoie, Paris, et aux Bureaux de la Revue, qui l'envoie franco de port, à tous ses abonnés et lecteurs, au prix de 2 fr. 75.

La Revue Scientifique et Morale
DU SPIRITISME
A
ses Rédacteurs, ses Abonnés et ses Lecteurs.

Etudes sur la médiumnité

La personnalité

Pour élucider le problème de l'écriture mécanique, il est de toute urgence que nous connaissions les faits que l'on a groupés sous les noms divers : d'automatisme psychologique, d'altérations de la personnalité, de désagrégation mentale, etc. En nous initiant aux recherches des psychologues contemporains, nous comprendrons mieux leur argumentation sur le sujet dont nous avons entrepris l'étude.

Après les recherches de MM. Ribot, Charles Richet, Beaunis, Binet, Pierre Janet en France, de MM. Gurney et Myers en Angleterre, de Karl du Prel en Allemagne, il semblerait bien que l'ancienne conception du moi, — restant identique pendant toute la durée de l'existence, — dût être profondément modifiée. La personnalité ne serait pas une unité, elle résulterait d'une suite de phénomènes successifs, se rattachant les uns aux autres par la mémoire, lesquels, par leur continuité, donneraient l'illusion d'être un tout cohérent, alors qu'ils ne seraient qu'une synthèse d'états de conscience, dont chacun se rattacherait directement à un état physique particulier de l'organisme.

De même qu'un charbon enflammé qui tourne très rapidement donne l'illusion d'un cercle de feu, par suite de la persistance des

impressions lumineuses que chacun des points qu'il occupe successivement laisse sur la rétine, de même le moi ne serait constitué que de phénomènes séparés, distincts les uns des autres, dont l'aggrégation peut varier, et varie en effet suivant l'état du système nerveux, jusqu'à constituer des personnalités secondaires qui succèdent au moi normal, et même qui peuvent co-exister en même temps que lui. Voyons sur quelles observations se fonde cette théorie.

Notre personnalité psychique est constituée d'abord par une réunion, une coordination des innombrables actions nerveuses de la vie organique. Le cerveau est le lieu où convergent finalement ces éléments et la couche corticale représente toutes les formes de l'activité nerveuse : viscérale, musculaire, tactile, visuelle, auditive, olfactive, gustative, motrice, significative. Toutes ces activités cérébrales ont entre elles des connexions innombrables, les unes innées, les autres créées par l'expérience, elles présentent tous les degrés possibles du très stable au très instable, c'est un enchevêtrement extraordinaire, et si chaque action nerveuse était un son musical, on pourrait dire que la personnalité n'est que la mélodie que l'on perçoit au-dessus de l'accompagnement.

A vrai dire, cette comparaison est défectueuse en ce sens que le moi est autre chose encore que la mélodie. Celle-ci est indépendante de l'accompagnement ; elle pourrait exister sans lui ; tandis que le moi résulte de la solidarité, de la pénétration mutuelle et de la combinaison de certains de ces éléments.

Les sensations qui nous viennent sans relâche du monde extérieur et que nous percevons suivant la nature spéciale de nos appareils sensoriaux, sont accompagnées d'émotions, et forment par leur comparaison des jugements, par leur association des pensées, que le langage rend de plus en plus abstraites. C'est la seconde source de notre richesse intellectuelle.

Malgré l'afflux incessant des sensations et la multiplicité des états de conscience, il ne faudrait pas croire que notre personnalité est simplement une résultante, incessamment instable, de tous les éléments divers qui concourent à la former. La mémoire a un rôle des plus importants, car c'est elle qui assure la continuité de la vie psychique. Tous les états de conscience déterminés par les perceptions, les émotions, les idées, les volitions ne sont pas épars dans

le cerveau ; ils se groupent entre eux pour former des composés complexes, mais tout en s'associant, ils conservent une liaison avec les régions du cerveau qui leur ont donné naissance. Si l'on veut essayer de se représenter une bonne mémoire, on peut se figurer un grand nombre d'éléments nerveux (1), chacun modifié d'une manière particulière, chacun faisant partie d'une association et probablement apte à entrer dans plusieurs, chacune de ces associations renfermant les conditions d'existence des états de conscience. La mémoire a des bases statiques et des bases dynamiques. Sa puissance est en raison de leur nombre et de leur stabilité.

Mais le moi n'est pas seulement une mémoire, un emmagasinement de souvenirs liés au présent, il est constitué également par un groupe régulier d'instincts, de tendances, de désirs qui proviennent de sa façon propre, spéciale, de réagir et qui forment ce qu'on appelle le caractère. Tant que les conditions physiologiques ne varient pas dans de trop grandes proportions, la stabilité du moi se maintient ; mais l'évolution de la naissance à la mort entraîne nécessairement des changements. Suivant l'âge, les divers devoirs de la vie, les événements, les maladies, les excitations du moment, certaines tendances sont renforcées, tel ou tel complexus d'idées domine, le centre de gravité du moi se déplace, la personnalité change et devient autre.

« Les états de conscience, dit M. Ribot (2) ne sont pas des feux-follets qui s'allument et s'éteignent tour à tour ; il y a quelque chose qui les unit et qui est l'expression subjective de leur coordination objective. Là est la raison dernière de leur continuité. C'est l'organisme et le cerveau, sa représentation suprême, qui est la personnalité réelle, contenant en lui les restes de tout ce que nous avons été et les possibilités de tout ce que nous serons. Le caractère individuel est écrit là avec ses aptitudes actives et passives, ses sympathies ou antipathies, son génie, son talent ou sa sottise, les vertus et les vices, sa torpeur ou son activité. Ce qui en émerge

(1) D'après Meynert, le nombre des cellules cervicales est d'environ 600 millions, et si l'on ajoute les fibres commissurantes, on arrive à un nombre formidable d'éléments nerveux pouvant servir de bases physiques à tous les états de conscience imaginables.

(2) Ribot. *Les maladies de la personnalité*, page 78.

jusqu'à la conscience est peu, au prix de ce qui reste enseveli, quoique agissant. La personnalité consciente n'est jamais qu'une faible partie de la personnalité physique. » (1)

L'Inconscient

La somme des états de conscience est en effet très inférieure à la somme des actions nerveuses — organiques et sensorielles — qui arrivent au cerveau. Pour préciser, pendant une période de cinq minutes il se produit en nous un défilé de sensations, sentiments, images, idées, actes. La science est en état de les compter, d'en déterminer le nombre avec une exactitude suffisante. Pendant le même laps de temps, chez le même homme, il se sera produit un nombre d'actions nerveuses bien plus considérable. La personnalité *consciente* ne peut donc être une représentation de *tout* ce qui se passe dans les centres nerveux : elle n'en est qu'un extrait, qu'une réduction (2).

Voici donc une première source d'impressions nerveuses arrivées au sensorium sans que la conscience ordinaire en ait été avertie, elles sont d'origine organique ; mais il en est qui proviennent de l'extérieur et qui sont enregistrées en nous sans que notre moi prenne la peine de changer ces sensations en perceptions. Chacun sait que si l'on est absorbé par la lecture d'un livre, on n'entendra pas la pendule sonner, on ne prêtera pas d'attention aux variations de la température ; en réfléchissant sur ce que l'auteur a voulu dire dans tel ou tel passage, on regardera sans voir les objets environnants, en un mot, une très grande quantité de sensations passeront inaperçues, mais si elles n'arrivent pas jusqu'à la phase consciente, le phénomène physiologique de l'enregistrement n'en

(1) Nous savons, nous, spirites, que le cerveau matériel n'est que la reproduction physique du périsprit. En substituant dans cette citation le mot périsprit au mot cerveau, nous serons tout à fait dans le vrai ; car jamais les savants n'ont pu expliquer comment le cerveau, qui se détruit continuellement par l'usure qui résulte de son fonctionnement, pourrait conserver les traces de tous les états de conscience, depuis la naissance jusqu'à la mort. Le périsprit, au contraire, étant stable, garde intégralement tous les acquis psychiques, mais avec des états dynamiques différents : le souvenir n'étant que le passage d'un état psychique latent, à un état dynamique actuel, c'est-à-dire plus vibrant.

(2) Ribot. *Les maladies de la personnalité*, page 165.

subsiste pas moins, il reste acquis et augmente la réserve d'impressions nerveuses non perçues.

Une autre source vient alimenter aussi ce que l'on a appelé l'inconscient : c'est la rentrée à l'état latent d'une multitude d'états de conscience devenus inutiles et dont le nombre énorme serait une entrave insurmontable au fonctionnement de l'intelligence. Il est certain que toutes les connaissances que nous avons acquises par l'étude, l'observation ou l'expérience, ne peuvent co-exister avec le même degré d'intensité ; elles sont obligées de s'ordonner en séries, de s'associer à d'autres, pour laisser le champ libre à de nouvelles acquisitions. D'autre part, si pour atteindre un souvenir lointain il nous fallait remonter la série entière des termes qui nous en séparent, la mémoire serait impossible à cause de la longueur de l'opération. Il est donc nécessaire qu'une très grande quantité d'états de conscience rentrent à l'état latent, pour que la mémoire conserve toute sa vigueur.

Nous employons à dessein ce mot d'état latent, qui correspond à ce qu'on appelle l'oubli. L'oubli suppose à tort l'effacement absolu du souvenir ; on sait, par expérience, qu'il est loin d'en être toujours ainsi. Il suffit qu'une personne étrangère nous dépeigne avec précision les détails et les circonstances d'un fait cru effacé, pour que celui-ci revive dans la mémoire : « C'est vrai, s'écrie-t-on, je l'avais oublié ! » Le fait était donc simplement rentré à l'état latent.

Il existe enfin une dernière cause, et peut-être la plus importante, qui enrichit l'inconscient : c'est le travail de l'esprit pendant le repos du corps. Le souvenir de cette activité de l'âme ne subsistant pas ordinairement pendant la veille, il semble, lorsque les résultats de ce travail arrivent à la conscience normale, qu'ils soient engendrés par une intelligence étrangère. Les productions scientifiques, artistiques ou littéraires en offrent de nombreux exemples. Comme ce sujet est des plus importants, nous allons citer quelques cas réunis par le Dr Gyel qui les a empruntés au Dr Chabaneix. (1)

Les exemples d'activité subconsciente pendant le sommeil ou au réveil sont multiples. On peut citer, d'après leurs propres déclarations, comme ayant observé et utilisé le travail psychique pendant le sommeil : *Condorcet, Franklin, Michelet, Condillac, Arago.*

(1) Dr Gyel. *L'être subconscient.* Page 22 et suiv. Alcan éditeur.

Voltaire raconte avoir rêvé une nuit un chant complet de *la Henriade*, autrement qu'il ne l'avait écrit. *Lafontaine* fit en rêve la fable des deux Pigeons. Cardan dit avoir composé un de ces ouvrages tout entier en rêve, et *Maignan* aurait ainsi trouvé des théorèmes importants.

« J'ai eu souvent dans mes rêves, rapporte *Burdach*, des idées scientifiques qui me paraissaient tellement importantes qu'elles m'éveillaient. Dans bien des cas, elles roulaient sur des objets dont je m'occupais à la même époque, mais elles m'étaient entièrement étrangères quant à leur contenu. »

Le cas suivant de *Coleridge* est fort net :

« Coleridge s'endormit en lisant et, à son réveil, il sentit qu'il avait composé quelque chose comme deux ou trois cents vers qu'il n'avait qu'à écrire. » Cinquante-quatre furent écrits sans effort et « aussi vite que la plume pouvait courir »; mais ayant été interrompu par quelqu'un qui resta environ une heure pour une affaire, Coleridge, à sa grande surprise et mortification, trouva que, quoi qu'il eût encore un vague souvenir de l'ensemble général de sa vision, à l'exception de huit ou dix vers épars, tout le reste avait disparu. »

Nous verrons que si l'on avait connu à cette époque les phénomènes du somnambulisme, il aurait peut-être été possible de mettre le poète en sommeil, ce qui lui eût permis de retrouver son poème, resté dans la subconscience à l'état latent.

M. *de Rosny* déclare qu'il a l'habitude de mettre à côté de son lit un crayon et du papier, et qu'il se réveille parfois en sursaut pour écrire des notes importantes. Dans quelques cas, l'influence subconsciente dans le sommeil se traduit par un rêve hallucinatoire ; c'est ce qui eût lieu pour *Tartini* ; rêvant que le diable exécute sur son violon une sonate merveilleuse, il se réveille brusquement et l'écrit de mémoire.

Dans tous ces exemples le souvenir est conservé, mais dans la généralité des cas, l'oubli est la règle et alors si le souvenir revient brusquement, il se traduit par cette sorte d'irruption soudaine que l'on nomme l'inspiration. On voit donc qu'il existe dans le cerveau, ou plus exactement dans le périsprit, une masse énorme de sensations non perçues et d'états de consciences retombés à l'état latent, c'est-à-dire en

dehors de la conscience ordinaire ; mais ces matériaux ne sont pas perdus, ils existent intégralement et l'on peut en fournir des preuves expérimentales par les phénomènes du somnambulisme.

La vie somnambulique

Si l'oubli des rêves est la règle générale dans la vie ordinaire, on peut dire que la même modification de la mémoire accompagne le sommeil produit par les pratiques du magnétisme ou de l'hypnotisme. Il est d'observation courante : 1° que le sujet, pendant son état de veille, ne se rappelle aucun des événements qui se sont passés pendant le somnambulisme ; 2° qu'au contraire, mis en somnambulisme, il se souvient non seulement de tout ce qui s'est passé pendant ses sommeils antérieurs, mais encore des événements appartenant à son état normal.

« Le plus souvent, quand on met une personne en somnambulisme, dit M. Binet (1) on la laisse dans cet état pendant une heure et plus et on emploie ce temps à faire sur elle une foule d'expériences ; au réveil, le sujet ne se souvient de rien ; il est obligé de regarder à la pendule pour savoir combien de temps on l'a laissé en somnambulisme ; si on lui présente des personnes pendant son état second, il ne les reconnaît pas au réveil, pour les avoir déjà vues ; si même on lui montre une lettre qu'on vient de lui faire écrire en somnambulisme, il peut bien reconnaître son écriture, mais il ne se souvient pas d'avoir écrit, et il ne peut pas dire un mot du contenu de la lettre. Il peut y avoir des exceptions, surtout chez les sujets dont le somnambulisme est léger, mais l'oubli reste la règle dans l'immense majorité des cas. « Le livre de la vie somnambulique se ferme au réveil et la personne normale ne peut pas le lire. »

Si le somnambulisme durait longtemps, un ou plusieurs jours, et que le sujet eût les yeux ouverts, une personne étrangère ne pourrait savoir qu'il est sous l'influence magnétique ou hypnotique. C'est ce qui a été observé dans les cas de somnambulisme spontané et les exemples de Félida (2), de Mlle R. L. (3), de Louis V. (4) et a

(1) Dr Binet. *Les altérations de la personnalité*. Page 72. Bibliothèque Scientifique Internationale.

(2) D. Azam. *Hypnotisme, double conscience et altération de la personnalité*. Paris 1887.

(3) Dr Dufay. *Revue scientifique*. 1876.

(4) Bourru et Burot. *La suggestion mentale et les variations de la personnalité*. Paris 1895.

un autre point de vue, celui du sergent observé par le Dr Mesnet (1), sont des cas de personnalités successives qui ont ceci de particulier que la seconde connaît la première, alors que la réciproque n'est pas vraie.

Nous allons assister à présent à deux vies psychologiques différentes, qui semblent exister en même temps chez le sujet, et ce qui nous intéressera particulièrement, c'est que précisément la seconde ne témoignera son existence que par l'écriture automatique. C'est à M. Gurney psychologue anglais, que cette observation est due (2). Elle vient la première en date, et nous verrons que ce procédé a été suivi ensuite par MM. Janet et Binet, en faisant varier les méthodes pour l'obtenir. Suivons pour cette citation l'ouvrage de M. Binet (3).

Ecriture automatique

Les cas de personnalités alternantes, comme celui de Félida ou de Mlle R. L., montrent la séparation de deux existences psychologiques qui constituent, l'une la vie normale, l'autre le somnambulisme vigil. Lorsque la vie normale reprend son cours, tous les souvenirs du somnambulisme sont effacés. Que devient donc cette seconde vie qui a sa caractéristique spéciale, c'est-à-dire des souvenirs, des émotions, des préoccupations qui lui sont propres ? l'expérience va nous révéler qu'elle peut subsister pendant l'état de veille, sans que le sujet normal en ait le moindre soupçon.

M. Gurney a institué l'expérience suivante : On a dit un nom, cité un chiffre, raconté un fait, récité une poésie devant une personne qui est en somnambulisme artificiel ; et on ne lui a donné aucune suggestion particulière, relativement aux paroles qu'on a prononcées ; on réveille la personne ; elle ne se souvient de rien, comme c'est la règle. Ce n'est pas un oubli de complaisance, c'est un oubli véritable, et si profond, que malgré la promesse d'un souverain — moyen employé par Gurney comme critérium de sincérité — le sujet ne peut retrouver un mot de ce que l'on a dit devant lui quelques instants auparavant. Alors, on prend sa main,

(1) *De l'automatisme de la mémoire et du souvenir dans le somnambulisme pathologique.* (Union médicale, 21 et 23 juillet 1874).

(2) *Poceedings. Society for psychical Rescaich.* 1887. page 294.

(3) Binet *Les altérations de la personnalité.* pages 76 et suiv. Alcan éditeur.

on place un crayon entre ses doigts, ou bien, ce qui revient au même, on lui fait poser la main à plat sur une planchette spéciale (celle usitée par les spirites) munie d'un crayon, et on lui cache sa main et l'instrument au moyen d'un grand écran interposé. En moins d'une minute, la main s'agite, elle écrit, et ce qu'elle écrit, ce sont précisément les mots qu'on vient de prononcer devant le sujet en somnambulisme, et que son moi normal de l'état de veille ne connaît pas.

Le résultat de cette expérience est déjà bien curieux ; les conditions spéciales dans lesquelles on la produit le sont davantage.

La main du sujet écrit et lui-même ne sait pas ce que sa main écrit ; alors même que sa main et son bras ne sont pas insensibles et peuvent percevoir pressions et piqûres, le sujet ne perçoit rien ; parfois, il arrive, avec un peu d'exercice, à sentir le mouvement et à en deviner la nature ; mais c'est une modification du phénomène qui résulte de ce que le sujet y applique son attention ; dès les premières expériences, il ne perçoit rien, et il y a des personnes qui, quoi qu'elles fassent, n'ont jamais rien perçu.

L'expérimenteur anglais s'est attaché à bien montrer que c'est la vie somnambulique qui surgit au sein de la vie normale rétablie, et pour cela il a observé que si l'on remet le sujet en somnambulisme après l'expérience de l'écriture, il se rappelle non seulement les mots qu'il a écrits, mais encore il peut dire qu'il s'est servi de la planchette. La mémoire relie les deux états et en démontre l'unité psychologique.

Comment expliquer ce fait ? M. Binet croit que c'est une démonstration évidente de l'existence simultanée de deux personnalités chez le sujet, mais dont l'une — le moi normal — ignore la présence de l'autre. Il pense que ce dédoublement est dû à une division de la conscience : « La personne en expérience, dit-il, est revenue à l'état de veille ; elle a retrouvé son moi normal, elle a repris l'orientation ordinaire de ses idées ; en elle survit sans qu'elle en ait conscience, un reste de la vie somnambulique qu'elle vient de franchir. C'est une collection de phénomènes psychologiques qui restent isolés de la conscience normale, et qui cependant sont doués de conscience ; ils forment une petite conscience à côté de la grande, un petit point lumineux à côté du grand foyer de lumière ».

Nous voici donc une première fois en présence d'un phénomène qui présente des analogies avec l'écriture médianimique. Ici, comme là, il y a automatisme de la main et inconscience du sens des caractères tracés. Mais cette ressemblance est toute superficielle, car ici nous avons affaire à un sujet qui répète servilement ce qu'il a entendu et ceci sous l'influence d'une suggestion tactile. Nous verrons que la caractéristique de la médiumnité consiste en ce que le médium n'est pas hypnotisé à l'avance, et qu'il fait preuve de connaissances qu'il n'a jamais pu acquérir par l'intermédiaire des sens, mais ce qu'il est intéressant pour nous d'étudier dans ce cas, c'est le mécanisme par lequel une idée latente arrive à se traduire extérieurement par l'écriture, à l'insu de la personnalité normale.

Nous voulons établir deux choses : 1° que le mécanisme de l'écriture est dû a une association stable de mouvements coordonnés du système nerveux, lesquels par leur répétition excessivement fréquente sont devenus machinaux ; 2° qu'une impulsion volontaire excessivement faible peut le mettre en mouvement, et que le souvenir de cette impulsion volontaire peut disparaître lorsque l'attention du sujet est détournée de l'acte qu'il accomplit. Si ces deux propositions sont exactes, il n'y aurait pas deux consciences co-existantes, mais une seule présentant deux phases successives, séparées par des mémoires différentes. Voici les faits sur lesquels nous nous appuyons.

Mécanisme de l'écriture. Nous savons tous qu'il faut une éducation assez longue pour apprendre à écrire. Tout d'abord il est nécessaire de fixer dans le cerveau le souvenir de la forme des lettres, puis, en même temps, habituer les muscles du bras et de la main à tracer les dessins qui représentent les lettres. Il y a dans les premiers temps une incoordination générale. La représention graphique traduit mal la vision mentale. Lorsqu'un enfant apprend à écrire, il lui est impossible de remuer sa main toute seule ; il fait mouvoir aussi sa langue, les muscles de sa face et même son pied. Tous, quand nous essayons pour la première fois un acte musculaire, nous dépensons une grande quantité d'énergie superflue, que nous apprenons graduellement à restreindre au nécessaire. Il se forme dans les éléments nerveux correspondant aux organes moteurs, des associations dynamiques secondaires, de plus en plus stables par la répétition du même acte, qui s'ajoutent aux associations anatomiques, primitives et permanentes.

Plus un mouvement musculaire est renouvelé, moins il exige d'efforts pour se produire. « Toute impression, dit M. Delbœuf, laisse une trace ineffaçable, c'est-à-dire que les molécules une fois arrangées autrement et forcées de vibrer d'une autre façon, ne se remettront plus exactement dans l'état primitif. Si j'effleure la surface d'une eau tranquille avec une plume, le liquide ne reprendra plus la forme qu'il avait auparavant ; il pourra de nouveau présenter une surface tranquille, mais les molécules auront changé de place, et un œil suffisamment pénétrant y découvrirait certainement l'événement du passage de la plume. Des molécules animales dérangées ont donc acquis par là un degré plus ou moins faible d'aptitude à subir ce dérangement. Sans doute, si cette même activité extérieure ne vient plus agir sur ces molécules, elles tendront à reprendre leur mouvement naturel ; mais les choses se passeront tout autrement si elles subissent à plusieurs reprises cette même action. Dans ce cas elles perdront peu à peu la faculté de revenir à leur mouvement naturel et s'identifieront de plus en plus avec celui qui leur est imprimé, au point qu'il leur deviendra naturel à son tour et que plus tard elles obéiront à la moindre cause qui les mettra en branle. » (1) Que l'on ne croie pas que ce sont là de simples théories, il existe des observations pathologiques qui montrent que ces explications sont exactes.

Les localisations cérébrales qui correspondent à la connaissance des lettres sont associées, par l'habitude, avec l'ensemble des groupements dynaniques qui président aux mouvements de l'écriture ; mais il peut arriver que la maladie détruise cette liaison, et alors on assiste à ce spectacle vraiment fantastique d'un homme qui écrit et et qui ne peut pas lire son écriture — c'est la cécité verbale, — ou bien d'un homme qui sachant fort bien ses lettres, n'est plus capable d'en tracer une seule, alors même qu'il peut dessiner. (Agraphie).

Nous voyons qu'il y a véritablement en nous un mécanisme très compliqué qui nous sert à tracer les caractères qui forment l'écriture, sans que nous pensions spécialement à la forme de chacune des lettres.

Le mot vient à la pensée et la main l'écrit sans effort, avec l'or-

(1) Delbœuf. *Théorie générale de la sensibilité*. Etudes psychologiques, page 60.

thographe nécessaire. C'est ce mécanisme qui opère sous l'influence de la suggestion tactile déterminée par la planchette ou par le crayon mis entre les mains du somnambule. Nous allons voir qu'il est nécessaire que la pensée normale soit occupée ailleurs pour que l'opération réussisse, c'est-à-dire pour que la main retrace la pensée latente qui sommeille dans le cerveau.

(*A suivre*). GABRIEL DELANNE.

Phénomènes psychiques

OBSERVÉS AU VILLAGE DE D..

par

CH. BROQUET et LE Dr DUSART

étudiant en médecine. *ancien interne des hôpitaux de Paris.*

PRÉFACE

L'étude expérimentale des phénomènes psychiques est arrivée à une période des plus intéressantes et que nous croyons d'une importance décisive. Elle devient presque à la mode après avoir été si longtemps dédaignée. On fonde de divers côtés des sociétés qui n'ont pas d'autre objectif et l'on ne craint plus, en s'en occupant, de perdre son caractère d'homme de science.

Naturellement, plusieurs théories ont surgi : L'une admet la coexistence en chacun de nous de deux êtres, l'un superficiel, de rang inférieur, c'est la conscience normale ou l'être extérieur et conscient ; l'autre, intérieur, conscience subliminale ou être subconscient, supérieur au premier, réunissant en lui toutes les acquisitions intellectuelles et morales accumulées dans le cours des existences successives, sur ce globe ou sur d'autres, par le *moi* dont la survivance est ainsi reconnue. Il pourrait agir en dehors du premier qui l'ignore ; il aurait la faculté de s'extérioriser et de produire les phénomènes psychiques. C'est, comme le fait remarquer un de ses partisans, M. Myers, la *Réminiscence* de Platon, modifiée par les lumières plus complètes que nous possédons aujourd'hui. Cependant les partisans de cette théorie obligés de reconnaître qu'elle ne peut pas *tout* expliquer, admettent la possibilité, dans cer-

tains cas, de l'intervention d'êtres indépendants, qui ne seraient autres que les âmes des morts.

Dans l'autre théorie soutenue par Aksakof, par Hodgson, dont la conversion provoque en ce moment une émotion si légitime, et par beaucoup de spirites instruits, on admet l'existence d'une enveloppe éthérée, fluidique de l'esprit, appelée corps astral, double, périsprit, etc..., dans laquelle s'enregistreraient les acquisitions de l'esprit pendant les vies successives. Le périsprit serait en partie voilé pendant l'état de veille, mais il accompagnerait l'esprit *extériorisé* pendant le sommeil naturel ou provoqué. Ce serait un instrument nécessaire, mais pas une individualité distincte, susceptible d'initiative, comme l'être subconscient. Un très grand nombre de phénomènes, attribués jadis trop facilement à l'intervention des esprits des morts, s'expliqueraient par l'action directe de l'esprit du médium accompagné de son périsprit et dégagé momentanément. Mais il resterait encore beaucoup de faits qui ne trouveraient leur interprétation que dans l'action des esprits des morts.

En résumé, d'après cette théorie des spirites, l'esprit accompagné de son périsprit et dégagé du corps, *momentanément* par le sommeil ou *définitivement* par la mort du corps, serait l'auteur de *tous* les phénomènes psychiques observés.

Cette théorie est la plus simple, la seule générale et s'applique à *tous* les cas. Elle nous paraît la seule acceptable. Pour permettre de juger entre les deux, il faut des *faits*, toujours des faits.

Telle est la conviction qui a poussé les deux auteurs à livrer à la publicité le compte-rendu suivant de faits observés dans un village du Nord, grâce aux facultés exceptionnelles de plusieurs médiums, dont l'âge varie de *neuf mois* à dix-sept ans.

Ils seront heureux si ce compte-rendu sincère de faits observés en grande partie par des témoins appartenant à toutes les classes de la société et presque tous sceptiques au début, détermine quelques lecteurs à rechercher les occasions de s'édifier par eux-mêmes.

Les médiums sont beaucoup plus nombreux qu'on ne le croit généralement et, si fort peu présentent des facultés aussi développées que celles de Maria V... et des enfants observés, beaucoup peuvent néanmoins fournir les éléments d'études sérieuses, capables d'entraîner la conviction.

Que ceux qui estiment que le problème de nos destinées est de ceux qui ne doivent laisser aucun de nous indifférent, se rappellent cette parole prononcée, il y a plus de dix-huit siècles : *Cherchez et vous trouverez.*

ENFANCE DE MARIA

L'enfance de Maria, comme celle de la plupart des médiums exceptionnellement doués, abonde en phénomènes psychiques intéressants. Comme Mme d'Espérance, Home, la Voyante de Prévorst et tant d'autres, elle est, dès ses premières années, en communication continue avec les invisibles. Elle les voit, les entend et vit presque familièrement avec eux et ne s'en émeut que rarement. Aujourd'hui encore, lorsqu'après l'avoir perdue de vue pendant quelques jours, on lui demande ce qui s'est passé dans cet intervalle, elle répond d'abord le plus souvent : « Rien. » Cependant, la conversation engagée, ses souvenirs se réveillent peu à peu, se précisent, comme il arrive pour chacun de nous lorsque nous voulons nous rappeler les menus incidents de la journée, et l'on est surpris de voir qu'il ne se passe presque pas de jour sans que des phénomènes, insolites pour tout autre, ne se produisent. Mais ils sont tellement les éléments normaux de sa vie quotidienne, qu'ils ne laissent presque aucune impression dans sa mémoire. Elle en connaît cependant la valeur, car elle voit avec quel soin nous lui faisons préciser chaque détail et combien nous nous attachons à les faire répéter par les témoins.

Pendant les seize années qui ont précédé le développement de sa médiumnité, combien de faits de première importance pour l'etude des phénomènes psychiques ne se sont-ils pas produits, à la connaissance desquels nous devons renoncer?

En nous efforçant dans de longues conversations de rappeler ses souvenirs et ceux de son entourage, nous sommes arrivés à en réunir un certain nombre que nous résumons ci-dessous.

Maria est fille d'ouvriers aisés : tandis que son père travaille aux mines de D..., sa mère tient un débit de boissons. Nous avons rencontré autour d'elle des parents et amis d'une situation analogue à la sienne, très peu instruits, souvent même tout à fait illettrés et incapables d'écrire leur nom, mais sérieux, honnêtes et formant une sorte d'élite au milieu des autres ouvriers. L'un de nous,

Ch. Broquet, parent de Maria, a pendant quatre mois vécu sous le même toit qu'elle. Il a donc pu suivre pas à pas le développement de sa médiumnité. Les faits qu'il rapporte ont eu des témoins d'abord incrédules et dont la conviction ne s'est faite que devant le nombre et l'évidence des phénomènes. Pour tous ceux qui se sont produits en notre absence, nous nous sommes attachés à nous les faire raconter autant que possible, par plusieurs témoins séparément, et souvent à plusieurs jours et même plusieurs semaines d'intervalle.

On pourra remarquer que la plupart des esprits qui se sont manifestés appartiennent, sauf quelques exceptions, à la famille ou au voisinage du médium. Ils ont les mêmes sentiments, la même absence d'instruction, et ne diffèrent des autres membres de la famille que par l'absence de l'enveloppe matérielle. Cette constatation n'étonnera pas les spirites qui admettent que l'esprit ne subit pas de transformation brusque du seul fait de la mort, mais qu'il continue dans l'espace à évoluer plus ou moins rapidement, comme il le faisait pendant sa vie terrestre. On ne sera donc pas surpris de voir prédominer les phénomènes physiques sur les manitestations intellectuelles, ces dernières étant dues presque exclusivement á des esprits étrangers à la famille ou à son milieu.

Aucun des ascendants de Maria ne paraît avoir présenté de phénomènes analogues à ceux qui ont été observés chez elle. Comme maladies du système nerveux, nous trouvons qu'une sœur de Mme V... mère de Maria, est morte de méningite vers l'âge de six ans, avant la naissance de cette dernière. Un frère de Maria, Hubert que nous verrons jouer un rôle important dans la suite de ce récit, est mort également à dix ans environ, de la même maladie. Notons en passant que les esprits et spécialement Hubert lui-même, soit par l'écriture, soit pendant l'incarnation en Maria, ont déclaré que c'était le même esprit qui avait animé successivement le corps de la sœur aînée, puis celui du fils de Madame V...

Quant à Maria, dès l'âge de deux ans, sa mère remarquait fréquemment qu'elle avait pendant le jour les yeux fixes, brillants lesquels semblaient suivre quelque chose dans l'espace. La nuit, elle s'éveillait soit en poussant des cris, soit en prononçant des paroles plus ou moins incohérentes. Maria affirme qu'elle se rappelle que

dans ces cas elle voyait des fantômes, sous forme de colonnes vaporeuses, présentant à leur partie supérieure tous les traits d'une figure, sans relief.

A quatre ans, le jour comme la nuit, chez elle ou dans les champs, elle voyait de longues processions de personnages vêtus de blanc et beaucoup plus formés que ses premières apparitions. Les fantômes passaient à une certaine hauteur dans l'air ; tout le haut du corps était bien formé, avec des vêtements distincts, mais elle ne voyait pas les pieds. Très souvent des hommes, chasseurs ou cavaliers, des équipages, des charretiers avec leurs attelages passaient rapidement dans l'air. Une jeune cousine, de même âge que Maria et morte depuis, les voyait quelquefois comme elle. Elle s'en effrayait, la peur gagnait aussi Maria et toutes deux rentraient fort émues à la maison.

Certaines nuits, Maria étant bien éveillée et les yeux ouverts, causait avec des personnages invisibles pour d'autres et disait à sa mère qu'elle voyait des personnages qui allaient et venaient dans la chambre.

A trois ans, elle disait parfois qu'elle avait déjà vécu et qu'elle reconnaissait divers endroits par lesquels elle passait. L'esprit de son frère Hubert, étant incarné en elle, a confirmé ces dires, ajoutant que celui qui avait été son père dans cette existence précédente vivait encore et Maria crut un jour le reconnaître, par une sorte d'intuition, dans la personne d'un vieillard à barbe blanche qui passait devant sa demeure.

Vers huit ans, se promenant avec Agnès, elle lui dit : « Regarde, je vais m'envoler. » Et montant sur un tas de pierres, elle s'élança et parcourut un espace de 7 à 8 mètres, sans poser les pieds à terre, et ne s'arrêta qu'*après avoir contourné* le coin d'une maison, ce qui indiquerait bien que cela ne peut pas être un saut plus ou moins allongé, dont l'imagination de l'enfant aurait exagéré la portée.

Un jour, comme elle était seule chez elle, elle entendit une voix qui lui parlait très haut, mais elle ne peut se rappeler que ces paroles : « Te rappelles-tu cela ? » plusieurs fois répétées.

Jusqu'à l'âge de 15 ans, elle jouit d'une assez bonne santé, sauf de fréquents maux de tête, qui ne lui permettaient pas de se rendre régulièrement à l'école du village. Aussi est-elle fort peu instruite.

Son écriture est rudimentaire et son orthographe tout à fait fantaisiste. Elle ne lisait jamais et n'a pu, par conséquent, exciter son imagination par des récits fabuleux comme ceux que l'on met entre les mains des enfants et des jeunes filles. Actuellement encore, elle ne lit aucun livre sur le spiritisme et a prêté à l'un de ses voisins, sans l'avoir lu, un volume très élémentaire que l'un de nous lui avait apporté. Elle ne sait donc que ce que lui disent ses guides invisibles et les deux auteurs du présent récit.

Vers l'âge de 15 ans, sa santé s'altéra profondément. Elle était prise, aussi bien le jour que la nuit, de crises convulsives, avec douleurs dans tout le corps, qui lui arrachaient de grands cris. Ceux-ci étaient tellement violents que les voisins les entendaient et qu'on croyait sa vie en danger imminent. Souvent les crises de douleurs étaient remplacées par des accès de caractère somnanbulique, pendant lesquels, tenant les yeux ouverts, elle parlait beaucoup, semblant entretenir une conversation avec des êtres invisibles pour son entourage. Les crises se terminaient quelquefois spontanément; d'autres fois elle ne revenait à l'état normal, que lorsque le médecin appelé près d'elle lui posait les mains sur la tête.

L'un de nous, Ch. Broquet, étudiant en médecine, habitant Valenciennes, distante de 13 kilom. du village de D... habité par Maria, se rendait souvent aussi près d'elle, soit spontanément, soit appelé par dépêche. Lorsqu'il arrivait pendant une crise, quelque profond que fût l'état cataleptique ou léthargique de la malade, il lui suffisait de prendre sa main et de l'appeler, pour la ramener à l'état normal. Ils furent bientôt si complètement *en rapports* magnétiques, que Maria, pendant ses crises somnambuliques ou douloureuses, le voyait venir et annonçait longtemps à l'avance, et toujours avec exactitude, le moment de son arrivée. On verra même plus loin que Ch. Broquet fixant fortement sa pensée sur elle avant de partir de Valenciennes pour D..., Maria le voyait près de son lit et se trouvait aussitôt soulagée.

Au réveil des crises, elle ne se rappelait d'abord rien; peu à peu la mémoire lui revenait et elle se rappelait les principaux incidents.

En février 1898, les choses en étaient arrivées à ce point, qu'il suffisait d'un bruit même léger, de la chute d'un corps, d'un éclat de lumière, etc., pour provoquer instantanément une crise pouvant

durer plusieurs heures et la faisant tomber en état de somnambulisme.

Le 22 février spécialement, elle est prise, à 2 heures, d'une crise très grave, et à 2 h. 10, ses parents envoient une dépêche à Ch. B... qui, étant absent à ce moment, ne la reçoit qu'à 7 heures. A ce moment précis il fixe fortement sa pensée sur la malade, avant de se mettre en route. A cette même heure Maria déclare à ses parents, qui ne voient là qu'une idée délirante, qu'elle voit Ch. B... près de son lit, et se sent un peu soulagée ; cependant la crise continue, et à 9 heures moins 5 minutes, Maria annonce qu'elle voit venir son cousin, qui entre 5 minutes après. Il s'est donc produit un phénomène de télépathie entre vivants, suivi de vue à distance chez Maria.

En arrivant, Ch. B... trouve la malade pâle et rigide : il prend sa main et l'appelle fortement. Elle répond d'une voix très basse, et il lui commande alors, dès qu'elle sera réveillée, de se lever, de s'habiller, de manger et de vaquer à ses affaires habituelles dans la maison. Il lui dit ensuite : « Maria, réveille-toi ! » Elle obéit, se lève, et quelques instants après elle allait et venait dans la maison, ne conservant de son attaque qu'un grand sentiment de lassitude.

Ch. B... ne tarda pas à remarquer que chaque fois qu'il s'éloignait, Maria était prise à nouveau de ses crises, et que, dès qu'il se rapprochait, elle en avait conscience, l'annonçait et se trouvait soulagée. Il prit donc la résolution de s'établir à demeure chez ses parents, afin de suivre l'affection de plus près et de lui apporter une aide plus efficace.

Rappelons ici, pour faire bien comprendre la suite du récit que, peu de temps avant ces derniers événements, Ch. B... avait assisté avec quelques amis, à quelques séances de spiritisme. Il avait été vivement impressionné par les phénomènes qui s'étaient produits, s'était procuré les ouvrages d'Allan Kardec, et s'était bien proposé de contrôler par lui-même les affirmations de l'auteur, dès qu'une occasion se présenterait. Il saisit donc celle-ci avec empressement et en causant, le soir, avec Maria et ses parents, il leur racontait ce qu'il avait vu et lu. La possibilité de communiquer avec les morts fut reçue par tous avec scepticisme et même raillerie. Cependant, quoiqu'ils eussent tous dit et répété : « Bah ! Tout cela ce sont des

contes ; lorsque l'on est mort, on est bien mort, et on ne nous fera pas croire le contraire », on convint d'essayer une fois, pour faire plaisir à Ch. B... et passer le temps.

Le soir du 26 février, huit personnes se réunissent donc autour de la table. Ce sont : M. et Mme V..., ainsi que leur fille Maria ; Mme Ve Barbieux, F. Neuée ; H. Lussiez, B. Dazin, Marguerite C... et Ch. Broquet. Celui-ci explique de nouveau le but de la réunion et réclame au moins l'attention des assistants et une tenue sérieuse. Chacun pose les mains sur la table, et bientôt celle-ci semble s'animer ; elle remue, se soulève et répond par coups frappés à quelques questions qui lui sont posés.

Des noms sont donnés, A... T..., puis celui d'un parent, mort prisonnier en Prusse, pendant la guerre de 1870. La table épelle ensuite : « Je suis content. Faites bien, vous trouverez bien ».

Signé : ALEXIS BARBIEUX.

Cependant l'incrédulité persistait. Ch. B... étant plus instruit que tous les autres, on lui attribuait la paternité du phénomène. Du reste, les étudiants passent pour si amateurs de mystifications ! Enfin, on concluait en disant : « Tout cela, ce sont des farces, des tours de physique ! » Maria surtout, d'humeur très gaie, s'efforçait de faire remuer la table avec les mains, et de lui faire épeler des mots ; mais elle se perdait au milieu des lettres, et n'obtint qu'un succès médiocre. Néanmoins le premier pas était fait, et l'on convint de se réunir de nouveau, ce qui eut lieu le 2 mars. Cette fois on reçut d'abord une communication d'Agnès, cette cousine de Maria citée plus haut, et dont nous aurons encore l'occasion de parler.

Vint ensuite un esprit se disant la mère de B. Dazin.

Ch. B... « Est-ce tout ce que vous avez à nous communiquer ? »

Mme D... « Il y a ici un médium écrivain.

Faites éloigner G. V..., F. Neuée et H. Lussiez, et que les autres restent en séance ». *(A suivre).*



Les Faits

Le 30 octobre dernier, j'étais en visite chez madame Valentin Tournier, rue Lakanal 33, à Tours, dont le mari était mort le 15 septembre.

Je me trouvais dans son salon avec Madame X..., femme d'un haut fonctionnaire, à laquelle Mme Tournier demanda, connaissant ses facultés médianimiques de voyante et à incarnation, si elle voudrait lui servir de médium, pour le cas où son mari pourrait se manifester.

Rendez-vous fut fixé pour le lendemain soir et je fus invité à assister à la séance. Le lendemain, vers 9 heures, nous nous trouvions quatre personnes réunies.

Comme nous étions en train de causer avant de commencer l'évocation, le médium dit qu'elle voyait une boule fluidique lumineuse, blanchâtre, se former dans un coin du salon. Nous abaissâmes la lampe, sans l'éteindre, pour favoriser la vision de Mme X...

Cependant, il y avait assez de lumière pour nous voir distinctement tous les quatre. Peu à peu, les traits de la figure de M. Tournier s'accusèrent et une espèce de bonnet, inconnu de nous tous, excepté de Mme Tournier, couvrit la tête de l'Esprit.

Bientôt le médium dit que l'Esprit prononçait un mot qu'elle ne comprenait pas. C'était le mot russe Doushka (Mme Tournier est russe) qui veut dire Chérie, un des rares mots de la langue de sa femme que connût M. Tournier et qu'il employait quelquefois en s'adressant à cette dernière.

Ce mot, évidemment, il l'avait choisi pour accuser, du premier coup, sa personnalité vis-à-vis de Mme Tournier, et la mettre en confiance, comme précédemment il avait coiffé la forme du bonnet qu'il portait dans sa dernière maladie. C'est ce qu'on peut appeler donner sa carte de visite en entrant.

Puis, Mme X... fut entrancée par l'Esprit, c'est-à-dire s'endormit du sommeil qu'on appelle l'Incarnation.

Le ton de la voix changea et devint légèrement masculin ; c'était comme un mélange de sa voix et de celle du mort.

Ce dernier dit alors à sa femme que malgré ses connaissances antérieures en spiritisme, il s'était trouvé un peu désorienté en se trouvant dans l'espace, que la vie maintenant lui était large, vaste, facile; que ses organes du corps fluidique étaient doués d'une flexibilité, d'une puissance dont on ne peut se faire une idée ; mais qu'il était encore inexpérimenté pour manier les outils perfectionnés qu'il avait à sa disposition.

Il parla pendant une demi-heure, accusant sa personnalité par des mots qui lui étaient particuliers, par des gestes et des attitudes qui lui étaient familiers et par des détails de la vie de famille, que seule, Mme Tournier connaissait.

A la fin de la séance, je demandai au médium comment elle avait entendu le mot Doushka qu'elle avait répété, puisque nous autres trois nous ne l'avions pas entendu.

Elle me répondit qu'elle l'avait compris en même temps que l'esprit le prononçait, au remuement de ses lèvres, que cependant cela ressemblait à un son, quoique n'étant pas perçu par les oreilles à la façon habituelle ; que c'était comme une vibration interne arrivant dans son cerveau.

Il est bon d'ajouter que M. Tournier était un spirite de la première heure, ayant été témoin à Carcassonne des fables dictées par un Esprit à M. Jaubert président du tribunal de cette ville, fables qui ont eu le 1er prix aux jeux floraux.

Heureusement que M. Jaubert eut soin de les présenter sous son nom et qu'il ne dévoila le véritable auteur, appelé l'Esprit frappeur de Carcassonne, qu'après l'obtention du prix. Sans cela les Félibres auraient singé les savants officiels et repoussé d'un rire panurgique les dites fables, malgré leur valeur.

M. Tournier laisse plusieurs ouvrages philosophiques d'une haute portée dont il a puisé les idées dans ses connaissances de l'au-delà. Il aurait été vraiment dommage qu'il ne vînt pas, après sa mort, lui qui avait été un des propagateurs de la survivance de l'âme et un des défenseurs du spiritisme.

COMMANDANT TÉGRAD.



Nouveau Recueil d'observations

DE

CERTAINS PHÉNOMÈNES DE LA TRANCE

Par RICHARD HODGSON, LL. D.

(Suite)

Avant d'entrer dans les détails de cette série de séances, il me semble rationnel de décrire le développement de l'écriture automatique dont j'ai parlé plus haut. Je vais exposer ici, en peu de mots, l'ordre que je me propose de suivre dans cette partie de mon rapport. Après avoir décrit le développement de l'écriture mécanique pendant la trance de Mme Piper, je ferai l'historique détaillé des premières communications de G. Pelham., suivi d'un résumé général des preuves qui montrent que l'interlocuteur est bien réellement G. P., avec une explication des échecs et des côtés faibles, qui sembleraient, à première vue, contredire cette opinion. Je ferai ensuite un court récit des actes des autres correspondants et je chercherai à discuter avec soin laquelle, de l'hypothèse spirite ou de l'hypothèse de la télépathie entre vivants, fournit l'explication la plus probable des manifestations en question. Je ferai ressortir que précisément l'apparence qui résulte de l'observation des faits concorde avec l'idée que nous pouvons nous faire de l'intervention d'esprits se communiquant dans les conditions données, et que ces faits, au contraire, ne s'accordent pas entre eux pour appuyer l'hypothèse de la télépathie entre vivants. Je donnerai un aperçu très sommaire des modifications constatées dans les trances de Mme Piper et j'indiquerai la marche qu'il me semble le plus utile d'adopter dans les recherches des phénomènes de cet ordre.

Beaucoup des documents que je cite, sauf les premières communications de G. P., se trouveront, avec de plus amples détails, dans les appendices annexés à ce rapport. Ces appendices contiennent, en outre, d'autres comptes-rendus plus ou moins probants et que je n'ai pas jugé à propos de résumer.

Je crains que la plupart de mes lecteurs ne reculent devant ces

comptes-rendus minutieusement détaillés et se bornent à la lecture des incidents que je signale dans mon rapport. Mais celui qui s'intéresse à l'étude de la question psychologique les trouvera encore trop sommaires et j'espère pouvoir, dans l'avenir, déposer dans les bureaux de la société une relation aussi complète que possible de tous les détails de mes recherches.

§ 2 **Développement de l'écriture automatique** PENDANT LA TRANCE DE Mme PIPER

Le premier cas d'écriture automatique qu'il me fut donné d'observer par moi-même se produisit le 12 mars 1892.

L'assistant, qui était une dame, avait apporté, comme moyens d'épreuve, divers objets, entre autres une bague qui avait appartenu à Annie D***.

Phinuit donna des renseignements sur cette dame et prononça le nom d'Annie, puis, au montent où la séance allait se terminer, la main droite de Mme Piper se mit doucement en mouvement jusqu'à ce qu'elle se fût élevée au-dessus de la tête. Le bras sembla se fixer avec rigidité dans cette position, comme contracté par un spasme, tandis que la main était agitée d'un tremblement rapide. Phinuit s'écria à plusieurs reprises : « Elle tient ma main » et ajouta : « Elle veut écrire. » Je plaçai un crayon entre les doigts et un block-notes sur la tête, au-dessous du crayon. Aucune écriture ne se produisit jusqu'à ce que sur l'indication de Phinuit de prendre la main, je la saisis avec fermeté, à son point de jonction avec le poignet, arrêtant ainsi ses tremblements ou vibrations. Elle écrivit alors : « Je suis Annie D*** (le nom fut exactement donné)..... Je ne suis pas morte..... Je ne suis pas morte, mais vivante..... je ne suis pas morte.... le monde... au revoir... je suis Annie D***. » Les doigts lâchèrent le crayon et Phinuit commença à murmurer : « Abaissez ma main. Abaissez ma main. » Le bras resta encore contracté quelques instants dans la même position, puis enfin, doucement et comme avec une certaine difficulté, il retomba sur le côté, et Phinuit sembla bien en avoir repris possession.

Avant ce fait, j'avais bien vu Phinuit écrire un peu, mais je ne savais pas qu'un autre agent se fût jamais emparé de la main, tandis que Phinuit se manifestait en même temps. Depuis cette époque, j'ai appris de Miss A. M. R., dont j'ai décrit dans mon premier

rapport quelques expériences avec Mme Piper, que son ami H***, dont elle parle comme ayant écrit pendant qu'il possédait le corps du médium en l'absence de Phinuit, écrivit plusieurs pages, le 23 mai 1891 et Miss R*** a retrouvé la note qu'elle avait rédigée à ce sujet : « Ecrit tandis que Phinuit occupait le corps ; mais H*** dit qu'il a saisi, dirigé la main et écrit ceci ».

Les semaines suivantes, pendant plusieurs autres séances, beaucoup d'écriture fut obtenue tout à fait par le même procédé, en tenant toujours le block-notes sur le sommet de la tête et il était évident que Phinuit éprouvait beaucoup moins de difficultés. Le 29 avril 1892, j'approchai une table sur laquelle le bras droit de Mme Piper put se poser sans fatigue et j'émis l'opinion que la main pourrait écrire sur la table au lieu de le faire sur la tête. Cependant le bras reprit encore sa position avec la main au-dessus de la tête, Phinuit disant que George allait écrire. Peu à peu, sur ma demande répétée que le bras reprît la nouvelle position et aussi en usant d'une force assez considérable, la résistance diminua devant les instances réitérées que je faisais, en répétant : « Il faut que vous écriviez sur la table ; » Je parvins à abaisser le bras et, à partir de ce moment, l'écriture se produisit de façon habituelle avec le bras appuyé plus ou moins sur une table placée à la droite de Mme Piper.

Lorsque le bras est saisi en vue d'écrire, de même que au moment où Phinuit prend possession du corps, il se produit un certain nombre de mouvements spasmodiques, très violents dans quelques cas, rejetant pêle-mêle de la table crayons et block-notes et qui exigent l'intervention d'une notable force pour être refrénés. Quelquefois, mais assez rarement, l'écriture est interrompue par un mouvement spasmodique du bras, la main se raidissant violemment et se renversant sur le poignet. Au bout de peu de temps, qu'on peut apprécier par des secondes plutôt que par des minutes, le spasme se détend et la main recommence à écrire. Phinuit n'a pas besoin de cesser de causer pendant que la main écrit. Dans un cas, en ma présence, Phinuit écoutait la lecture du rapport sténographié d'une précédente séance, faisant ses observations, ajoutant des détails aux faits rapportés, *et en même temps la main écrivait* librement et avec rapidité *sur d'autres sujets*, répondant aux questions

d'une autre personne, amie de l'esprit désincarné qui se servait de cette main du médium. Ceci dura plus de vingt minutes.

Dans un autre cas, auquel je n'assistai pas, j'ai appris que Phinuit, pendant plus d'une heure, parla d'une façon particulièrement rapide et animée, avec plus de volubilité qu'il n'avait l'habitude de le faire, donnant la réplique à plusieurs jeunes filles qui étaient présentes à la séance, et *pendant tout ce temps la main écrivait sur d'au tres matières*, donnant des réponses à une autre personne.

Le seul qui ne conserva évidemment pas sa présence d'esprit, fut l'assistant auquel la main répondait et auquel celle-ci reprocha de ne pas prêter assez d'attention à la conversation.

J'ai souvent constaté que tandis que Phinuit causait avec une personne et la main avec une autre, tous deux, pendant une très courte interruption, s'adressaient en même temps à moi; jamais cette double action n'a manqué de se produire à ma demande, quand Phinuit était présent et que la main était au pouvoir d'un autre esprit. Dans tous les cas où la main écrit indépendamment de Phinuit, la faculté d'entendre siège manifestement dans la main, pour celui qui la dirige, tandis que Phinuit entend certainement toujours par la voie normale. Ce déplacement évident de sensibilité fera l'objet d'une étude dans la seconde partie de mon rapport.

Les communications écrites dont nous parlons ne se présentent pas toujours comme venant de la même personne et il ne s'en produit pas à toutes les séances. Lorsqu'il en survient une, elle est ordinairement attribuée à quelque ami décédé de l'assistant. J'aurai à revenir plus loin sur les particularités présentées par l'écriture en elle-même. Pour le présent, qu'il me suffise de dire qu'elle varie beaucoup d'aspect selon le degré d'excitation, si on peut ainsi parler, du communicant, selon l'habitude plus ou moins grande qu'il a déjà acquise, et probablement aussi selon bien d'autres conditions qu'on ne peut citer qu'à titre d'hypothèses. Il semblerait, en outre, que jusqu'à ce qu'on l'en instruise d'une façon quelconque, la quasi-personnalité qui guide la main ignore qu'elle écrit. Sous ce rapport, la façon d'être du communicant semble surtout indiquer une vive préoccupation de transmettre ses idées à l'assistant.

Je suis absolument certain qu'il en est ainsi, quelle que soit la théorie que l'on adopte sur l'identité du communicant, qu'il soit ce

qu'il prétend être ou simplement une autre couche de la conscience de Mme Piper, se considérant elle-même comme une intelligence étrangère.

Peu après ce début de l'écriture, il m'arriva de constater que la main gauche pouvait écrire et même *que les deux mains écrivaient et que Phinuit parlait, tous en même temps, sur des sujets différents, avec des personnes différentes*. Je fis remarquer à Phinuit que je ne désespérais pas de voir un jour chaque doigt et chaque orteil agir sous autant d'agents distincts, tandis qu'il continuerait à diriger la voix.

Le 24 février 1894, ce que nous appelions le contrôle « E » écrivit parmi d'autres remarques sur certains médiums : « Dans les cas de ce genre, il n'y a aucune raison qui s'oppose à ce que divers êtres spirituels puissent exposer leurs idées en même temps au moyen du même organisme. » Je présentai alors mon projet d'expériences sur les deux mains, en disant que je me proposais d'organiser un jour une expérience dans laquelle « E » se servirait d'une main et George de l'autre, mais que pour le moment je n'avais pas pris les dispositions nécessaires pour faire une tentative de ce genre.

A la séance suivante, le 26 février 1894, étant seul et ne m'attendant à rien, un essai, couronné seulement d'un succès fort limité, fut fait tout à fait au début de la séance, pour écrire avec les deux mains indépendantes. Le 18 mars 1895, m'étant fait accompagner dans ce but par Miss Edmunds, je tentai un second essai qui obtint un résultat beaucoup plus satisfaisant. Sa sœur décédée écrivit avec une main, G. P. avec l'autre, tandis que Phinuit causait, le tout simultanément et sur des sujets différents. La main gauche n'écrivit, il est vrai, que fort peu de chose. Ce qui sembla surtout provoquer ce résultat est que la main gauche n'était nullement adaptée au rôle de machine à écrire.

Quelquefois, peu de temps avant que la main se mette à écrire, Phinuit nous annonce que quelqu'un vient pour « causer avec vous-même ». D'autres fois la main est saisie, s'agite convulsivement en tous sens, tandis que Phinuit, inconscient de ce qui se passe, cause sans interruption avec un assistant, même lorsque l'écriture a commencé.

Voici un exemple frappant de ce fait : à une séance où une dame

était engagée à fond dans une conversation toute personnelle avec Phinuit sur le compte de ses parents, et où j'étais présent et assistant, car je connaissais intimement cette dame et toute sa famille, la main fut saisie avec une grande douceur, pour ainsi dire, subrepticement, et écrivit à mon adresse une communication très personnelle, se présentant comme venant d'un de mes amis décédés, qui n'avait aucune relation quelconque avec la dame qui évoquait, absolument comme si un visiteur entrait dans un salon où causeraient deux personnes qui lui seraient étrangères, mais où il rencontrerait également un de ses amis, à l'oreille duquel il viendrait murmurer une communication, de façon à ne pas troubler la conversation des deux premiers.

Cependant, quand survient un nouveau communicant, Phinuit demande souvent à l'évocateur de lui parler (à celui qui écrit) quoique Phinuit ne se refuse nullement à engager aussi la conversation, lorsqu'on le lui demande. Il semble même préférer qu'il en soit ainsi ; mais si l'évocateur paraît attacher surtout son attention à la main, Phinuit fait généralement quelque remarque énigmatique : « Je l'aiderai. » ou bien : « Je l'aiderai à se tirer d'affaire. » D'autres fois, Phinuit demandera de lui donner un objet quelconque, de façon à tenir quelque chose qui fixe son attention, et je l'ai vu, au milieu d'une séance, tandis que l'écriture suivait son cours, laisser échapper tout-à-coup une remarque à propos de cet objet. Dans certains cas, Phinuit peut sûrement être tiré de son silence, en causant à l'oreille et reprend la conversation, tandis que l'écriture continue imperturbablement sans temps d'arrêt.

(A suivre). Dr AUDAIS.

Le groupe d'Agen

SÉANCE DU 18 NOVEMBRE 1898

MON CHER MONSIEUR DELANNE,

Resté longtemps sans avoir tenté quelques expériences à l'aide des jeunes médiums Angèle et Léonie, j'ai parlé aux parents avec prière de vouloir bien nous faire le plaisir de nous prêter leur

concours, pour avoir une séance à l'aide d'un autre médium jeune fillette, écrivain mécanique. Dix personnes qui n'avaient jamais assisté à nos séances et toutes appartenant à de notables familles de notre localité, m'avaient depuis quelques jours témoigné le désir de se rendre compte de ces manifestations dont il est question dans votre journal.

Rendez-vous en effet a été donné chez un membre du groupe de notre société et, au nombre de vingt-quatre, nous avons ouvert la séance par la prière d'usage. Je dois vous avouer que malgré toute la confiance que je pouvais avoir en nos chers disparus, je redoutais et craignais bien ne point réussir, vu le temps que nous avions passé sans nous être réunis et dont j'avais fait connaître les causes à notre sympathique ami M. Alexandre Delanne, à son passage à Agen.

Bref, la séance ouverte, les esprits ont commencé comme autrefois par des coups frappés sous le lit, mais avec moins de force que jadis.

J'oubliais de dire que les enfants ont été attachés et munis de gants en carton et en toile, à l'effet de ne pouvoir se servir d'aucune façon de leurs mains, en un mot dans l'impossibilité de tromper. Ce sont elles-mêmes qui demandèrent à être attachées. Ce désir nous démontre une fois de plus qu'elles ne cherchent nullement à se jouer de nous.

Donc, dis-je, après avoir frappé plusieurs fois et pendant environ 15 minutes au milieu du plus profond silence, une petite boîte à musique, que nous avions placée sur le lit, a été remontée par eux-mêmes et enlevées dans l'espace, comme par le passé, ainsi qu'un accordéon. A un moment donné, pendant que les instruments susmentionnés étaient au repos, un esprit s'est mis à écrire sur un cahier que nous déposons toujours au bas du lit avec un crayon, nous disant qu'il voulait faire écrire le nouveau médium, mais d'avoir soin de le faire placer entre moi et le lit, sur lequel se trouvaient les deux enfants. Ceci fait, il nous dit :

Veuillez remarquer que ce soir nous sommes à votre disposition, nous ne sommes pas nombreux, mais nous ferons tout notre possible pour vous satisfaire.

Après cela, nous avons éteint la lumière, mais aussitôt l'esprit a demandé à nous entretenir par lettres alphabétiques.

Nous avons obtenu : *Cherchez la clef de la musique, nous voudrions continuer à jouer*. Nous avons allumé et nous avons remarqué que la dite clef, qui n'avait jamais été retirée du petit objet, avait été enlevée et cachée ; nous l'avons vainement cherchée ; nous avons continué la séance et à un moment donné la clef a été portée sur la main d'un des assistants, qui nous l'a annoncé ; nous l'avons remise sur le lit en les priant de la replacer, ce qui a été aussitôt fait.

L'instrument remonté ayant été sans doute trop forcé, n'a plus donné de son. Nous avons compris qu'il était retourné dans tous les sens, mais ne pouvait plus jouer, ils l'ont alors jeté au milieu de nous.

L'accordéon a été repris et agité de nouveau dans l'espace. Après cela, l'esprit a demandé encore à faire écrire le nouveau médium. Nous avons préparé le papier, mais, à notre surprise, le crayon avait été enlevé. Ayant procuré un autre crayon, l'esprit a fait écrire qu'il ne voulait se servir que du premier. Je lui ai dit : Vous nous l'avez caché, cela ne nous est pas possible. Cherchez-le, vous le trouverez. Nous avons regardé et cherché dans tous les sens, chacun a visité toutes ses poches. Fatigué, impatienté, j'ai voulu regarder dans deux vases à fleurs et en prenant mon lorgnon, je trouve le crayon dans ma poche que j'avais, je l'affirme, bien vérifiée il y avait à peine une minute. Cette manifestation nous a causé une agréable surprise. Je l'ai remis, comme ils le demandaient, sur le lit et ils ont tracé les lignes suivantes :

Nous avons fait notre possible pour vous procurer une belle séance, nous espérons que vous vous retirerez satisfait.

Nos invités, qui n'avaient jamais assisté à de telles expériences, ont témoigné la plus grande satisfaction, ravis de ces manifestations.

Je ne sais si c'est le trop grand laps de temps que nous sommes restés sans avoir les fillettes, mais je dois dire que les manifestations n'ont pas atteint la force d'autrefois.

Veuillez agréer, Monsieur et cher frère en croyance, l'assurance de mon entier dévouement.

BEAUBIAL.



Un institut psychique

Le chef d'un des instituts scientifiques importants de l'Amérique, mais qui désire rester anonyme, vient de présenter un institut à la « National Spiritualist Association » de l'Amérique, dans le but de faciliter les recherches psychiques. Toutes les branches des sciences psychiques seront étudiées. L'examen des phénomènes médiumniques recevra un soin spécial. Les médiums seront logés aux frais de l'institut, pendant la durée des recherches. Un compte-rendu des expériences sera publié ensuite dans un journal psychique spécial, organe de l'institut. Un certificat sera ensuite présenté aux médiums, constatant les phénomènes obtenus dans les conditions de contrôle rigoureux.

L'institut comprend des laboratoires et une série d'instruments scientifiques estimés à une valeur de soixante-quinze mille francs. Il comporte encore les services d'un physicien expert en recherches biologiques, physiologiques et médicales.

Le journal spécial de l'institut rendra de grands services en Europe. Le nombre de médiums et la variété des phénomènes obtenus en Amérique est surprenant. Cependant les conditions d'expérimentations telles qu'elles sont acceptées par les personnes qui fréquentent les séances publiques sont déplorables. Peu d'hommes de sciences s'occupent des recherches psychiques en Amérique et par conséquent peu de comptes-rendus dignes de confiance paraissent. Les journaux spirites, qui sont assez nombreux, s'occupent davantage des discours donnés par les médiums, d'inspirations dans les services religieux des dimanches aux temples spiritualistes et de publier les lettres de leurs abonnés, plutôt que de donner des comptes-rendus des phénomènes, exacts et dignes de foi.

Le spiritualisme, pour eux, est un fait indiscutable, accepté, dont la vérité n'a plus besoin d'être démontrée. Par suite de cette attitude, nous sommes peu renseignés en Europe sur les phénomènes merveilleux qui abondent là-bas.

Le nouveau journal va donc remplir une lacune et présenter une

source de renseignements précieux pour les chercheurs s'intéressant à ces questions en Europe.

Mais la création de cet institut psychique en Amérique ne donne-t-elle pas un exemple qui pourrait être imité en France.

Si les médiums sont rares en France et par conséquent les études de phénomènes médiumniques difficiles, par contre la France tient le premier rang au monde dans les recherches hypnotiques, mismériques, et dans les phénomènes de suggestion, qui constituent des sections tout aussi importantes des sciences psychiques.

Un certain nombre de phénomènes spirites ont été imités par la suggestion agissant sur des sujets magnétisés, par des opérateurs français. Le mouvement d'objets à distance sans contact, des coups frappés, apport d'objets, l'extériorisation du double psychique avec faculté de relations avec d'autres doubles similaires et avec des désincarnés, la transmission de la pensée à distance, tout cela a été obtenus par des opérateurs tels que M. de Rochas, le Dr Mouten, le Dr Ferroul, le Dr P. Janet, etc.

Voilà donc une section spécialement française des sciences psychiques qui pourrait être développée dans un institut psychique français, et dont les comptes-rendus offriraient un intérêt tout aussi grand que les expériences médiumniques de l'institut américain. Les expériences obtenues par les chercheurs dans les deux pays pourraient s'échanger avec l'avantage réciproque.

La psycho-thérapeutique constitue une science éminemment française et est de la plus haute importance pour l'humanité, que les effets soient produits par la suggestion hypnotique ou la suggestion magnétique. Voilà encore une section française d'un institut psychique par laquelle il acquérait une importance que l'institut américain ne saurait approcher actuellement.

Tous ces phénomènes sont produits par l'action d'un opérateur sur un sujet ; par l'action de la volonté, l'intelligence positive de l'opérateur sur l'élément psychique passif, négatif du sujet. Mais chacun de nous possède ces deux éléments, chacun de nous peut être son propre opérateur et son propre sujet, chacun peut agir par sa volonté intelligente, positive (que Vegel a démontrée être identique avec l'esprit) sur sa faculté imagnative, reflective, visualisante, psychique, et produire des phénomènes qu'on appelle auto-

suggestion, télépathie, guérisons miraculeuses, magie. En effet, les Drs Durand, de Gros et Liébeault ont démontré que le principe fondamental dans l'hypnotisme braidique c'est la concentration sur une idée, une image subjective. Par ce fait, ils ont démontré l'unité de nature de ces procédés avec les concentrations qui accompagnent la télépathie et la magie.

Le pundit Chettergi, dans son discours récent à la « Société d'hypnologie et psychologie » a conseillé à ses auditeurs de se livrer à des expériences sur eux-mêmes ; le système nerveux (psychique) peut être influencé par d'autres excitations dont l'action est beaucoup plus intense que celle de la suggestion verbale.

Effectivement, l'homme est un esprit maintenant, un esprit incarné. S'il connaissait les lois par lesquelles les phénomènes spirites se produisent, il pourrait les reproduire d'une manière subordonnée. Mais pour connaître ces lois, il faut étudier *toutes* les sections des sciences psychiques. Aucune ne peut en elle-même donner la connaissance du tout.

Tous les éléments existent déjà en France, mais en groupes séparés. Ne peuvent-ils pas se réunir et constituer un « Institut Psychique » semblable à celui qu'on vient de fonder en Amérique ?

QUÆSTOR VITŒ.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉTUDE DES PHÉNOMÈNES PSYCHIQUES

L'article de notre éminent collaborateur, Quœstor Vitœ, nous incite à créer en France un institut psychique. Nous sommes heureux de lui dire que l'ancienne fédération Spirite Universelle a devancé son désir. Elle a décidé de se transformer en *Société française d'étude des phénomènes psychiques* et sous ce vocable de se faire reconnaître d'utilité publique. C'est afin de pouvoir constituer le capital nécessaire et DE LE RENDRE INALIÉNABLE, que les membres de la société ont résolu d'adopter cette forme de Société, la seule compatible avec les lois françaises.

Déjà une partie du capital nécessaire est réunie ; mais il faut qu'il soit complété. Le conseil d'administration insiste vivement

auprès de tous les Spirites afin qu'il veuillent bien participer à la constitution définitive du fonds social. Pour tous renseignements concernant les statuts et pour les versements, on peut s'adresser à M. Duval, trésorier, 5, Sente des Guerets à Boulogne (Seine).

Sur le Paradis Terrestre

Suite et fin

Voyons maintenant le verset II.

« Le premier s'appelle Phison ; c'est celui qui coule autour du pays de Hévilath où l'on trouve de l'or ».

Le nom	ChM	Signe, nom symbolique
du premier	EAÈD	du premier.
Phison (1)	PhIChOUN	*Partie ancienne, angle de solidité et d'existence.*
Il	ÉOVA	Il est le lui, celui
fait le tour	ESBB	de ce qui entoure, protège, occasionne.
de toute	CL	toute
	AT	la substance
la terre	ARTz	terrestre
d'Hévilah	EÉOVILÉ	*de la production agricole*
qui *a*	AChR	laquelle est
là, *est* le lieu	ChM	le signe, le lieu (le signe indiquant le lieu)
de l'or	ÉZÉB	de l'or, des biens, de la richesse.

En d'autres termes, ce nôm est celui de la classe la plus ancienne, de celle qui est la cause et la protectrice de toute substance que l'agriculture fait produire à la terre ; ce qui est la source de l'or et de la fortune.

En décomposant le nom du premier fleuve on trouve PhE ou

(1) Dans le sens littéral, on croit que le Phison est la source orientale du Nil qui vient de la province de Gojam en Abyssinie, et porte actuellement les noms d'Abaoni et Rivière bleue. (Mém. sur les Megyas de l'île de Roudah, par M. JJ. Marcel. Lacour, t. 2, p. 203).

PhAE, PhÉ qui désigne *l'extrémité, le côté, une partie, un des quatre angles, un coin un et chef,* car par *angles* les Hébreux, de même que les Suisses modernes, entendaient les *chefs*, les premiers en ligne. C'est ainsi que saint Pierre est appelé la pierre angulaire de l'Eglise.

La seconde partie du mot Ph-IChOUN est IChOUN, ce mot est complet, il signifie *ancien, vieux;* il marque la substance, ce qui est à secours, ce qui est solide et sert de fondement, de base.

PhIChOUN, Phison, le nom du premier fleuve est dans l'angle ancien, la portion, la partie ancienne, l'angle essentiel et fondamental dans la société.

Le mot ÉOVILÉ dérive de la racine EOUL et EIL *qui désigne un enfantement et une production acquise avec peine; arrachée par le travail aux champs, aux plaines, aux vallées;* par conséquent par l'agriculture. ÉOVILÉ indique donc des richesses acquises par un travail manuel et agricole.

Le texte montre bien que c'est du travail agricole qu'il s'agit en disant : « et l'or de cette terre est bon ». C'est bien de cette renaissance annuelle et continue que provient l'or, la richesse en général. Moïse ne veut pas qu'on se méprenne sur ce qui, selon lui, est le principe réel et le plus justifiable de la richesse, il le démontre encore dans les quatre premiers mots du verset suivant, et il ajoute (V. 13) que de là, proviennent les distinctions sociales et tout ce qui atteste la gloire et la renommée des hommes forts et puissants.

On peut, en étudiant le cinquième chapitre de la Genèse, se rendre compte que cette manière d'appliquer le progrès n'est pas nouvelle. Que l'on se souvienne du rôle de l'agriculture chez les Egyptiens, de la richesse, de la prospérité qu'ils lui devaient, du changement qu'elle opéra sur le sol de l'Egypte par le débordement annuel du Nil, et l'on comprendra comment l'auteur de cette belle allégorie a pu placer la classe des artisans ou des laboureurs avant toutes les autres classes.

Verset 12. « Et l'or le plus pur; c'est là aussi que se trouvent le bdellium et la pierre d'onyx ».

Et l'or	UZEB	Et l'or, mais l'or
de la terre	EARTz	de la terre
celle-là	ÉÉOVA	celle-là

est bon	TOUB	est bon, abondant, procure la prospérité.
Là est	ÇhM	Le signe, le lieu symbolique, *elle est*
le Bdellium	EBDLÉ	de la séparation, de la distinction sociale
et la pierre	UABN [1]	et la pierre *angulaire*
Onyx	EÇhEM	de la force avec autorité et renom.

En d'autres termes, c'est de là que proviennent la séparation, la distinction sociale et la pierre (angulaire, la supériorité) de la force unie au renom et à l'autorité.

Qu'on médite le texte de Moïse et l'on reconnaîtra que les quatre premiers mots du verset 12 ont un sens moral, évident et bien remarquable, puisqu'il corrige ce que la fin du verset précédent, présenté sans cette réflexion, pourrait avoir de dangereux.

On voit que le premier fleuve ou flot populaire *Phison,* symbolise la classe sociale de l'agriculteur et de l'homme qui travaille. Ainsi donc pour la *partie ancienne* ou pour *la plus ancienne classe sociale* nous trouvons l'agriculture, le peuple et le rang des artisans.

Voyons maintenant ce que signifie le nom du deuxième fleuve.

Verset 13. « Et le nom du second fleuve est Géhon, c'est celui qui coule autour du pays de Chus ».

Et le nom	UÇhM	Et signe, nom symbolique
du fleuve	ENER	de l'enseignement
second	EçhNI	le second
Géon	GIÉOUN [2]	Vallée-de-la miséricorde.
Il	EOVA	c'*est* celui
fait le tour	ESOUBB	de ce qui entoure, protège
de toute	CL	toute
	AT	la substance
la terre	ARTz	terrestre
de chus	COUÇh	*chussite*, où brûle le feu des holocaustes, des sacrifices, de la combustion des offrandes.

Le sens de ce nouveau verset paraîtrait clair, facile à expliquer,

(1) Ce mot désigne ici le commandement attribué à celui qui est le chef, la pierre angulaire.

(2) Dans le sens littéral, on croit que le Géhon est la source occidentale du Nil qui sort des montagnes de la Lune, communique peut-être avec le Niger et se nomme aujourd'hui le *Nil blanc* et *rivière blanche* (Mémoire de M. J.-J. Marcel déjà cité).

il serait même singulièrement remarqué si la traduction voulue par le dogme, malgré l'impossibilité dans laquelle le dogme est de l'expliquer pouvait être oubliée.

Ce vallon GI; de miséricorde, de grâces, de supplications EOUN, serait incontestablement le *vallon d'Egypte* dont les habitants, primitivement fixés en Ethiopie, avaient apporté de ce pays de *chus* l'habitude de la piété; ce qui avait fait dire que l'Egypte était un temple où le feu des holocaustes était offert pour toute la terre.

Ce verset donne donc pour seconde classe, celle placée immédiatement après le peuple à qui elle est nécessaire, indispensable même : LE SACERDOCE, LES PRÊTRES SACRIFICATEURS, L'ENSEIGNEMENT SACERDOTAL.

Nous arrivons maintenant au verset 14 qui complète l'enseignement des versets précédents.

Verset 14. « Le nom du troisième fleuve est le Tigre ; il se répand du côté de l'Assyrie. Le quatrième est l'Euphrate.

On remarque que contrairement à ce qui a été fait pour les autres fleuves, Moïse ne donne aucune indication sur celui-ci; il lui suffit de le nommer pour qu'on sache le rôle qu'il remplit dans l'Etat. Dans la pensée de Moïse, c'eut été l'affaiblir que de développer sa signification.

Et le nom	UÇhM	Et signe, nom symbolique
du fleuve	ENER	de l'enseignement
troisième	EhÇLIÇhI	le troisième
Hidéquel	EDQL	LE LANGAGE-A-DOUBLE-SENS-GRAVÉ-SUR LES MONUMENTS.

—

Celui-là est	EOVA	c'est celui
allant	EELC	de ce qui conduit, de ce qui fait cheminer, de ce qui guide.
au devant	QDMT	aux temps anciens, aux temps antérieurs, primitifs
d'Assur	AÇhOUR	de perfection, de bonheur, de félicité.
Et	U	Et (signe, nom symbolique)
du fleuve	ENER	de l'enseignement.
quatrième	ERBIOI	Le quatrième,

Celui-là est EOVA Celui-là est
l'Euphrate PhRT LA-PUISSANCE-DU-PHARAON, LE PHARAONAT.

Il est impossible de ne pas voir dans le troisième enseignement l'initiation aux sciences historiques et l'initiation proprement dite.

Le mot EDQL, traduit par Tigre est le signe ou le nom symbolique des initiateurs, des savants, des interprètes de la sainte science, de la doctrine sacrée, lesquels portaient en général dans les sanctuaires le nom de Jambrès, et hors du temple ceux de Thot ou Dod (David) d'Hermès, d'interprètes.

On ne peut non plus refuser de reconnaître dans l'indication du quatrième enseignement l'intention de rapprocher les mots RBO (le quatrième) et PhRT (Euphrate). La classe à laquelle cet enseignement est destiné est la plus grande, la plus forte, la plus puissante, et le nom de RBO (quatre) a cette signification.

La racine du nombre quatre RB peint la dilatation, la grandeur, l'étendue, la force, la supériorité, la majesté, la puissance, la multiplicité, etc. La signification de ce mot définit une idée de puissance tellement développée que dans la création (ch. I, v. 16) la plus sublime, celle qui domine sur son ordonnance admirable autant qu'infinie, le soleil et les astres, *a été retardée pour qu'elle concordât avec la puissance du nombre quatre*. Ce qu'il y a de non moins remarquable, c'est que les Egyptiens, dans l'ordre qu'ils assignaient aux planètes, mettaient le soleil au *quatrième rang* (Achille Tatius, Uranologium p. 136).

La classe dont le nom symbolique est PhRT désigne donc celle de la grandesse de l'Etat, de l'ordre militaire et royal, du gouvernement en général ; et la science qui lui est particulière est celle de la politique en l'art de gouverner.

PhRT prononcé PRaT ou PRoT est le nom du roi égyptien, le second avant Chéops, auquel Hérodote attribue la grande pyramide. Ce PRoTée, PRoT, PhRoT ou PhRAT est le même nom que PhRoE, PhaRoÉ ou Pharaon, parce que la lettre E qui termine ce mot devient souvent, lorsqu'elle est ainsi placée, la lettre T.

Le double sens des textes antiques est encore avoué ici par le mot ED-QL qui a été composé exprès pour prévenir le lecteur attentif de l'existence de ce double sens : ED désigne les discours, le lan-

gage énigmatique, à double sens, et QL veut dire gravé en figures, ciselé, sculpté en creux, soit sur le métal, soit sur le bois, soit sur la pierre. EDQL (le Tigre, nom du 3e fleuve) est donc le discours, l'instruction gravée en hiéroglyphes sur les monuments.

Il est bon d'ajouter que l'auteur de cette traduction ne donne jamais la signification d'un mot sans y être autorisé et contraint même par l'analyse étymologique de ce mot. Seulement, il ne l'analyse pas selon des règles inventées pour les points de la massore et pour le sens littéral du texte il y a trois ou quatre cents ans, mais selon la manière de comprendre une idée et d'en créer l'expression hiéroglyphique ou syllabique, il y a trois ou quatre mille ans.

L'instruction en Egypte, au temps de Moïse, était donc, ainsi que l'indique le verset 9 du chapitre II, partagée en quatre branches :

1° L'enseignement pour la classe industrielle, pour celle du laboureur et de l'artisan.

2° L'enseignement religieux et les réglements relatifs aux sacrifices.

3° L'initiation aux sciences historiques et aux sciences secrètes.

4° L'enseignement relatif à la puissance du roi, au gouvernement, aux grands, aux hommes puissants dans l'Etat.

On comprend maintenant d'où vient la division des arbres ou stèles du jardin sacré d'Eden :

1° Les stèles relatives à la culture de la terre.

2° Celles relatives à l'enseignement religieux et hygiénique.

3° Les stèles relatives à l'enseignement des sciences historiques et des arts.

4° Enfin les stèles relatives à la puissance sociale, à la législation et au pharaonat. Moïse, l'initié égyptien, fut instruit selon ce plan même. (Actes des ap. 7, 21).

Il n'y a, d'ailleurs, pour ces faits, qu'à rapprocher tout ce qu'en disent Philon, Grégoire Abulpharage, Clément d'Alexandrie, etc ; le mémoire sur la musique de l'antique Egypte par Villoteau, chap. 4 : Voir aussi dans la Genèse, chap. 4, v. 1, notes, l'accord qui existe entre l'ordre de ces quatre degrés d'enseignement et celui des quatre premières générations désignées sous le nom symbolique de Caïn, Abel, Enoch et Irad.

Ainsi, ce jardin célèbre, ce paradis terrestre, dont on a fait le prétexte de tant de dissidences religieuses, de tant de recherches

sans fruit, de disputes sans fin, de persécutions sans miséricorde; ce jardin n'était qu'un collège sacerdotal, qu'un gymnase éthiopien ou égyptien (l'un et l'autre peut-être, puisque les mots GIÉOUN et COUÇh sont, l'un, propre à l'Egypte, l'autre à l'Ethiopie) où les individus désireux de l'initiation, introduits *nus* OROUMIN, c'est-à-dire sans instruction mais intelligents, aptes à pénétrer les secrets de la science, à découvrir la vérité, ne rougissaient point de leur nudité intellectuelle, de leur ignorance, tant qu'ils n'en apercevaient pas la bassesse et n'avaient point été admis à une instruction quelconque; puis, sortaient de ces gymnases revêtus de science et de sagesse.

Dans son livre « Le ciel et l'enfer », Allan Kardec a démontré que la croyance au péché originel, comme conséquence de la faute d'Adam, était absolument contraire à la bonté et à la justice de Dieu; par la traduction de la Genèse, d'après le sens intime et véritable du texte, l'auteur des « dieux de Moïse » prouve que l'Eglise, en conservant comme réel un enseignement allégorique, a préparé, par cette tradition voulue, une suite d'ébranlements dogmatiques de plus en plus profonds et dont le renouvellement se produira tant que la piété, éclairée par la vérité sur cette fiction même, ne reviendra pas aux principes du véritable christianisme, car on sait qu'avant saint Augustin et saint Jérôme, il n'était nullement question du péché originel et de ses horribles conséquences. Tertullien blâmait ceux qui, deux siècles après Jésus, cherchaient à introduire l'usage du baptême des petits enfants.

La scène du jardin d'Eden est relative à l'initiation égyptienne, à l'enseignement professé dans les temples et aux obligations imposées au nouvel initié, de même que la prétendue chaîne généalogique d'Adam n'est qu'un tableau systématique de la marche progressive de la société humaine dans une durée de 1650 à 1700 ans.

Nous engageons les spirites désireux d'asseoir leurs convictions sur une base scientifique à lire le livre de M. Lacour; ils y trouveront, sous une forme intéressante et dans des articles puissamment documentés, la signification des faits relatifs à la création, à Adam dans le Paradis, à la confusion des langues, etc.

Prochainement, nous donnerons la signification du mot OTz qui est celui sur lequel repose tout le drame de la prétendue tentation d'Adam et d'Eve.

LUSSŒR.

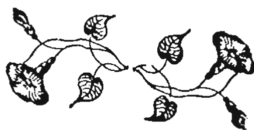
Nécrologie



Nous avons appris, trop tardivement pour y assister, l'enterrement de Madame Vve Fropo, née Berthe Thierry de Maugras, décédée le 9 novembre dernier en son domicile du Boulevard des Invalides.

Depuis quelques années notre sœur ne pouvait plus se livrer aux études Spirites qui avaient pour elle tant d'attraits. Ancienne amie de Monsieur et Madame Allan Kardec, elle avait conservé pour le maître une vénération profonde et elle a entouré des soins les plus dévoués sa chère compagne, jusqu'au moment où, elle aussi, partit pour l'au-delà. Pendant longtemps madame Fropo tint chez elle, tous les dimanches, un groupe spirite et bien des convictions prirent naissance dans ce centre religieux et éclairé. Mettant en pratique les vertus dont le Spiritisme recommande l'application, elle fut charitable dans toute l'acception du terme. Nous connaissons bien des malheureux que son départ prive de leur appui. Elle savait faire le bien sans ostentation et joindre à l'obole matérielle cette bonne parole qui vient du cœur et qui réconforte. Sa chaleur d'âme était communicative et nous l'avons entendu souvent soutenir vigoureusement les grands principes du Spiritisme, dont elle s'était si profondément imprégnée dans la fréquentation journalière d'Allan Kardec.

Cher Esprit, maintenant que vous êtes dégagé de votre enveloppe charnelle, vous continuerez à nous prêter votre concours pour la réalisation de l'œuvre que nous poursuivons. Avec plus de facilité que vous ne pouviez le faire sur la terre, vous nous inspirerez pour lutter contre l'ignorance et le fanatisme, et dans ce monde de l'espace où vous avez retrouvé la phalange des êtres aimés, vous augmenterez le nombre des défenseurs invisibles à notre chère doctrine.



Faillite des Religions

PAR

PAUL GRENDEL

(Suite)



Aucune société ne se développe sans morale. Aussi primitive, aussi sommaire qu'elle soit, elle est indispensable à l'amélioration de la race.

L'homme ne vit point solitaire, il n'est rien sans ses semblables, et ses aptitudes, ses instincts, son travail n'ont de valeur et de résultats que par l'association.

Un homme ne sera pas simultanément guerrier, cultivateur, maçon, savant ; il ne peut produire qu'une somme de travail restreinte et insuffisante à sa propre subsistance. Les besoins les plus élémentaires l'obligent à de continuels efforts. L'abri, les vêtements, la nourriture, le chauffage, l'éclairage demandent une série d'actes et de recherches dont notre civilisation avancée ne nous laisse pas entrevoir les difficultés premières. On peut se représenter une tribu primitive se partageant les charges de la vie. Tandis que les uns veillaient aux soins, à la défense de l'habitation, d'autres cherchaient le gibier, le poisson, les racines ou les fruits qui alimentaient la famille, la tribu, le village.

Aussitôt une réunion d'hommes établie, la diversité des natures, des caractères éclate ; l'un veut tout posséder au détriment de la collectivité, et des lois s'élaborent. Ces lois aussi dures, aussi brutales qu'elles soient, ne sont jamais un frein suffisant au mal.

La morale est la base de la société, elle sauvegarde les faibles, élève l'intelligence en éloignant l'homme des vices et du mal.

Mais la morale est différente selon les époques et les peuples. Des pénalités souvent barbares punissent un acte réputé coupable chez l'un, tandis que d'autres l'approuvent et le récompensent.

En Mongolie, les voleurs sont traités comme des gens respectables. Quelques tribus asiatiques glorifient le vol, à moins que le voleur ne se laisse prendre en flagrant délit; en Polynésie chez les Fidjiens, il en est de même, et les Spartiates eurent une morale analogue.

En France l'adultère est un crime, les Mongols n'y voient aucun mal ; les Kirghiens, les Bouroutes ignorent la jalousie. Durant des fêtes au Nicaragua, les femmes pouvaient choisir l'amant qui leur plaisait. Les romaines rendaient un culte à Vénus et s'offraient aux étrangers lors des fêtes consacrées à la déesse de l'amour. En Polynésie, les jeunes filles se

vendent à l'instigation de leur famille. Au Japon, les parents louent leurs filles dans des maisons mal famées pour un temps déterminé. Les Chinois permettent de détruire le germe humain, de tuer le fœtus, ce qui n'est pas plus cruel que d'abandonner des enfants à la misère parce qu'ils sont le fruit de l'amour non légalisé.

Chaque peuple a des lois barbares et applique sans pitié les articles d'un code criblé de monstrueuses injustices. Il plie de force au respect de la loi ceux qui naissent sur son territoire et ne permet pas de modifier sensiblement la forme des chaînes antiques trop lourdes pour les hommes actuels.

Le pouvoir donne des prérogatives qui développent outre mesure une des plus grandes passions humaines, l'orgueil, qui conduit à l'égoïsme d'ou découlent le despotisme, la cruauté, et il n'est pas étonnant que les détenteurs de la puissance qui les élève au-dessus des autres hommes, mettent tout en œuvre pour la conserver.

L'état, quel qu'il soit, monarchique ou démocratique, a toujours eu des religions approuvées ou imposées sur lesquelles il s'est appuyé pour affirmer sa force et son omnipotence.

Mais si les lois civiles maintiennent la société dans un certain équilibre, elles sont impuissantes à inspirer le bien et à faire progresser l'humanité.

Le faible y est souvent sacrifié et la raison du plus fort y est toujours la meilleure. Les erreurs de jadis y pullulent, et au milieu d'un fatras d'articles tombés en désuétude, il en est encore qui sont appliqués quoique entachés de barbarie. Toujours douces aux puissants, les lois érasent les humbles et les faibles.

La répression légale témoigne de la force du mal et prouve que le culte, les Églises, les chefs de ces Eglises, les rois, les seigneurs, les nobles et les bourgeois qui collaborèrent aux lois ne furent pas éclairés de l'esprit de vérité, mais qu'ils voulurent conserver leur puissance et la prépondérance de leur caste en imposant l'erreur et la cruauté. Ils opposaient trop souvent le mal au mal et augmentaient par la révolte, que l'injustice suscite chez tout esprit droit, le nombre des déclassés et des misérables réduits pour conserver la vie à l'esclavage moral et aux pires expédients.

Aujourd'hui la foi manque, elle croule lentement, s'émiette sur la boue de la vie humaine ; néanmoins, jamais la pratique du dogme ne fut plus répandue dans la classe dirigeante qui ne donne pas l'exemple de la vertu, du devoir et de la charité.

Examinons en quelques pages ce que les religions maintenues par la force et la ruse ont fait pour le bonheur et le progrès humain compara-

tivement à ce que ferait une large et pure philosophie se dégageant du phénomène spirite ; voyons enfin si l'homme peut être heureux et s'améliorer sans la foi en Dieu et en l'immortalité hors laquelle la morale reste sans force de résistance et sans vitalité.

Nous reculerons de vingt-cinq mille ans et nous prendrons à sa source la plus haute morale connue, les lois les plus antiques et la religion d'où découlent toutes celles des nations civilisées.

III

Inde, terre aux mamelles fécondes dont les flancs nourrirent les innombrables générations dispersées par de là les monts et les mers, source intarissable de richesse, pays au brûlant soleil où les fleurs les plus belles et les plus parfumées embaument et enchantent les sites les plus sauvages animés d'oiseaux dont les ailes reflètent les teintes du prisme, toi qui vis naître tous les types, toutes les espèces, toutes les variétés de la faune dans tes forêts encore vierges, qu'es-tu aujourd'hui ?

Terre du rêve et de l'imagination d'où jaillissent les céréales, les fruits savoureux, les arbres gigantesques jetant à profusion ce que l'homme peut rêver de meilleur, que fais-tu de tes produits ?

Merveilleux, incomparable pays, protégé par des montagnes inacessibles dont les cîmes couvertes de neige alimentent les torrents impétueux, les rivières et les fleuves qui répandent sur de vastes étendues la fécondité, terre bénie entre toutes, tu devais prodiguer aux hommes le bonheur et tu as abandonné tes enfants aux erreurs et aux vices qui corrompent e perdent une race.

Antique parmi les plus vieilles civilisations, tu succombes sous la domination étrangère, écrasée, annihilée par la superstition et l'obscurantisme.

Ton peuple assoupi dans la mollesse et l'ignorance a méconnu la voix des sages, il a travesti en un culte odieux et ridicule la plus élevée, la meilleure des philosophies et il agonise !

Doux et tendres, limités dans les besoins de leur subsistance, ayant au delà du nécessaire ceux de ta race ont connu toutes les souffrances, toutes les horreurs de la misère et de l'exil. Tu as, en marâtre, laissé persécuter et torturer une partie de ta grande famille, tu as retranché du foyer le plus pur de ton sang, et quand est venue l'invasion, les castes sacrées, seules puissantes ont laissé occuper tes cités, tes temples, tes palais, tes plaines et tes monts.

Tu as transformé tes gracieuses et consolantes traditions en un culte sensuel et grossier, tu as rempli de folles terreurs l'esprit de ton peuple enfantin, tu lui as donné des idoles, tu as travesti la pensée de tes sages, de tes législateurs primitifs, tu as détruit la volonté de tes sujets et, mûrs

pour le servage, ils n'ont pu te défendre, te sauver du joug de l'étranger. Les castes inférieures ont courbé le front devant l'invasion et se sont laissé mitrailler comme des bêtes de somme.

Ce fut l'œuvre de la tête de la nation, de la caste sacerdotale qui trompa le peuple pour maintenir son prestige et sa toute-puissance.

Il en sera ainsi de tous les peuples qui éteindront leur raison sous la foi aveugle et se laisseront conduire par le clergé.

Remontons le cours des siècles et voyons ce que fut l'Inde antique. Ce merveilleux pays représente pour ceux qui ne l'ont pas étudié un Etat composé de nababs adonnés à la mollesse, vivant au milieu d'un luxe fantastique et régnant sur un peuple d'esclaves et de tribus errantes. Un bas clergé ignorant et superstitieux enseigne et exploite un culte enfantin et ridicule. Des idoles parées et ornées d'inestimables joyaux, des animaux sacrés, des fakirs qui se mutilent pour obtenir le bonheur éternel font sourire de dégoût et de pitié. L'Inde reste dans la nuit pour la multitude qui ignore l'histoire de ce berceau du monde, il est néanmoins facile de comprendre comment cette nation s'est arrêtée dans sa marche ascendants vers le progrès.

Mais ne jugeons jamais aucun pays, aucune histoire, d'après les ouvrages de l'orthodoxie chrétienne, elle a établi envers et contre tous les bases d'une instruction et d'une éducation incompatibles avec les recherches impartiales, avec l'étude approfondie de la vérité.

Si trop crûment la lumière inonde l'erreur, l'esprit d'un étroit sectarisme trouve dans une dialectique diffuse et fausse l'explication qui maintiendra la foi.

Partout lorsque paraît un missionnaire, il fouille, scrute, accapare les documents de l'antique sagesse de l'Inde et détruit sans scrupules ces inappréciables leçons léguées par les générations disparues depuis des millénaires. Le mot d'ordre vient de haut, l'homme affilié à une Eglise quelconque n'a plus de volonté propre, il est le soldat, le défenseur d'un tabernacle où entourés de pompe et de mystère reposent le vide et le néant. Pour ce rien, pour une formule, pour un rite, pour une cérémonie, il brisera, écrasera, détruira sans pité la science présente et passée.

Ainsi se créent les légendes sur les peuples conquis, sur les nations en décadence. L'Inde fut le berceau de l'humanité, évaluée six fois plus grande que la France, elle a donné au monde civilisé le fond de ses codes de loi, et la base d'une morale dont on retrouve la trace chez les peuples de l'antiquité.

Cette nation fut la proie de l'invasion et tomba au rang des peuples idolâtres par l'excès même de sa crédulité et par l'ignorance et la servitude des classes inférieures.

Les lettres furent très développées dans l'Inde et d'innombrables ouvrages écrits en sanscrit traitent des sciences, de philosophie et de législation.

Le sanscrit harmonieux et grave est la plus parfaite des langues mères; très riche en termes, cette langue possède de nombreuses conjugaisons de cas, de particules. De cette langue morte sont dérivés le zend, le persan, le grec, le latin, l'ancien allemand, le gothique et l'islandais.

Plusieurs légendes conservées par la tradition et écrites en sanscrit dans les Védas et Manou, rappellent nos légendes catholiques. Ces ouvrages remarquables où sont, d'après les brahmes, consignées toutes les vérités divines et humaines comptent, disent-ils, vingt-cinq mille ans d'existence, prouvés par des documents authentiques. Voici le résumé de celle qui se rapporte à la création (1).

Dieu ayant fait toutes choses, créa l'homme qu'il nomma Adima (en sanscrit le premier homme) et Heva (ce qui complète la vie) il les doua de la conscience et de la parole et après leur avoir défendu de quitter Ceylan, il leur dit :

« Ici tout est réuni pour satisfaire à vos besoins et à vos plaisirs, votre mission se borne à peupler cette île et à répandre mon culte dans le cœur de ceux que vous enfanterez. Si plus tard le nombre de vos enfants s'accroît tellement que ce séjour ne soit plus suffisant pour les contenir qu'ils m'interrogent et je ferai connaître ma volonté.

Adima et Héva s'aimèrent et vécurent d'un bonheur parfait, mais l'esprit du mal, jaloux de leur félicité, leur souffla une vague inquiétude et Adima voulut chercher un lieu encore plus beau. Héva le suivit, ils marchèrent des jours et des nuits et arrivèrent enfin à l'extrémité de l'ile de Ceylan, ils virent une sorte de terre qui s'étendait à l'infini, couverte d'une végétation luxuriante et s'arrêtèrent émerveillés.

Un sentier formé de rochers surgissant du sein des flots, unissait l'île à ce continent.

— Ce pays est préférable au nôtre, dit Adima, allons goûter les fruits que ces arbres doivent produire.

Héva tremblante supplia Adima de ne pas irriter le Seigneur en transgressant ses ordres, mais Adima s'approcha des rochers, prit sa compagne sur ses épaules et se mit à traverser l'espace qui le séparait du pays inconnu.

Dès qu'il toucha la terre, tout disparut en un fracas épouvantable et quelques rocs aigus restèrent seuls du passage qui reliait Ceylan au continent.

(1) *Tiré du Ramatsariar, récits et commentaires sur les Védas, Jacolliot, La bible dans l'Inde.*

Adima se laissa tomber en pleurant sur le rivage, mais Héva vint à lui pour le consoler et l'engager à implorer leur pardon et ils entendirent ces mots :

Femme tu n'as péché que par amour pour ton mari que je t'avais commandé d'aimer, je te pardonne et à lui aussi à cause de toi, mais vous ne rentrerez pas dans ce lieu de délices que j'avais créé pour votre bonheur. Par votre désobéissance, l'Esprit du mal vient d'envahir la terre. Vos fils réduits à souffrir et à travailler deviendront mauvais et m'oublieront. Mais j'enverrai Vichnou qui s'incarnera dans le sein d'une femme et apportera à tous l'espoir de la récompense dans une autre vie et le moyen, en me priant, d'adoucir leurs maux.

D'après une autre légende, un déluge universel ayant menacé de détruire tous les hommes, le dieu Vichnou prit la forme d'nn poisson à tête humaine, sauva les livres sacrés et les rendit à Wiswamitra qui avait, grâce à la construction d'un grand vaisseau, échappé, avec toute sa tribu, au cataclysme et lui enseigna le secret de toutes choses.

La similitude de ces légendes avec la faute d'Adam et d'Eve et le déluge dont furent sauvés Noé et sa famille est si complète qu'elle frappera tout le monde.

Résumons aussi la légende de la vierge Devanaguy et celle de son fils Jezeus Christna.

D'après le Bagoveda Gita et les traditions brahmaniques, environ 3500 ans avant l'ère moderne, naquit dans une petite province de l'Inde Orientale une fille dont la naissance fut entourée de merveilleux présages.

(*A suivre*). PAUL GRENDEL.

Nouvelles et échos

Le jeudi, 5 janvier dernier, notre distingué confrère M. J. Gaillard a fait à la Bodinière une conférence des plus intéressantes sur les recherches de M. de Rochas. Le conférencier a montré la très grande importance de la démonstration expérimentale de l'extériorisation de la sensibilité, puis de la motricité et enfin de l'intelligence, c'est-à-dire, en un mot, de l'âme humaine tout entière. Il a su trouver des élans chaleureux pour flétrir les savants contemporains qui font autour de ces travaux la conspiration du silence. Mais l'avenir nous vengera de ces dédains immérités et mettra bien haut ceux qui auront, les premiers, montré la voie du progrès. M. Gaillard a été très applaudi et nous souhaitons qu'une assistance toujours plus nombreuse suive ses attrayantes et instructives conférences.

*
* *

Nous apprenons avec regret que M. Alexandre Aksakof est contraint par sa santé à quitter la direction de la Revue Allemande *Psychische studien*. Tous nos lecteurs connaissent les recherches si précieuses de cet illustre défenseur de nos idées. Nous lui devons une très grande reconnaissance pour avoir si vaillamment combattu les erreurs et les préjugés des savants modernes, au moyen de discussions d'une logique implacable. Nous lui offrons l'expression de notre respectueuse gratitude et nous lui rendrons hommage en suivant ses méthodes et en propageant ses œuvres. Le professeur Frédérich Maier devient le directeur de la Revue.

*
* *

Notre ami M. le professeur Falcomer nous écrit : « Le spiritisme vient de faire deux pertes en Italie, l'une plus grave que l'autre. La publication des *Annali dello spiritismo* de Turin, dirigée par le professeur Nicifore Philalète cesse de paraître, et nous avons perdu la comtesse Elena Mainardi. Je ne puis vous dire combien elle était attachée et dévouée au spiritisme.

« Pendant de longues années j'ai été en correspondance avec elle et j'ai pu apprécier sa grande intelligence, la foi sincère et le calme qu'elle apportait dans les séances médianimiques. Elle avait traduit en italien *Traits de lumière* de Bodisco et écrit de nombreux articles dans les journaux taliens, français et allemands. Nous devons à sa constance et à son grand amour de la vérité, la conversion de l'éminent Dr Vizani Scozzi, jadis athée, qui vient d'écrire une œuvre pour la défense du spiritisme. Peu à peu la comtesse Mainardi avait vu ses facultés se développer et donner des résultats dignes d'être appréciés et mentionnés.

« Pour ma part, je ne l'oublierai jamais, et à l'occasion la citerai comme exemple. En Italie il n'y a pas dans le domaine psychique une femme s'élevant à sa hauteur. Faisons des vœux pour que de l'au-delà elle suive et favorise les progrès de la doctrine. Déposons des fleurs sur sa tombe, saluons-la fraternellement, qu'elle soit heureuse avec les âmes supérieures qui l'ont précédée dans l'au-delà. »

*
* *

Un de nos abonnés désire acheter les *Sept premiers numéros de la Revue Scientifique et Morale du Spiritisme*. Il paierait ces numéros le prix de l'année entière, et au besoin y mettrait même jusqu'à 15 francs. Nous prions la personne qui voudrait se défaire de ces numéros, d'écrire au bureau de la Revue, 5 rue Manuel.

*
* *

M. Gaston Mery a fait à la Bodinière une série de conférences sur les apparitions de Tilly. Il a montré avec une grande rigueur que l'on ne pouvait mettre ces faits sur le compte de l'hallucination et combattu avec succès les allégations de M. le chanoine Brettes, qui attribuait ces phénomènes à l'intervention du démon.

*
* *

La Société des conférences spiritualistes, 28 rue Serpente, a été inaugurée au mois de novembre par le Dr Papus. Disons de suite qu'elle a brillamment réussi. On sait qu'elle a pour objet de permettre à toutes les Ecoles spiritualistes d'exposer librement leurs doctrines et que les discussions contradictoires sont admises à chaque conférence. Le 23 décembre dernier, M. Durville a exposé la thèse de la polarité humaine qu'il a observée maintes fois, avec différents sujets, dans des conditions de contrôle rigoureux. L'auditoire a pu assister aux diverses phases de sommeil magnétique provoqué chez Mme Vix et se convaincre que les lois de la polarité sont réelles. La prochaine réunion traitera : des fraudes dans la Médiummité, par le Dr Papus. Nous en rendrons compte dans notre prochain numéro.

OUVRAGES NOUVEAUX

L'ÊTRE SUBCONSCIENT

par LE Dr GYEL. FÉLIX ALCAN, éditeur. Prix : 4 francs.

M. le Dr Gyel auquel nous devons déjà une excellente étude synthétique sur le Spiritisme, vient cette fois, d'aborder expérimentalement la question de l'immortalité et il montre, si les phénomènes qu'il cite sont exacts, que la science est obligée d'admettre en chacun de nous un être différent du corps, qui lui est antérieur et qui lui survit.

Examinant tout d'abord les faits obscurs de la psychologie normale, il montre 1° que l'hypothèse qui a fait de la conscience une fonction des centres nerveux ne peut pas expliquer, d'une manière suffisante, les inégalités intellectuelles et morales d'individus très rapprochés par les conditions de naissance et de vie ; 2° qu'il existe une différence entre l'hérédité ou atavisme psychique et l'hérédité ou atavisme physique ; 3° Que la permanence de la personnalité est difficilement conciliable avec le renouvellement incessant du corps ; 4° que les phénomènes psychiques inconscients constituent une véritable énigme avec l'hypothèse admise généralement par les savants. Comment se produit, à notre insu, la conservation d'une multitude de souvenirs, en apparence oubliés, mais pouvant réapparaître sous l'influence d'une émotion violente, d'un danger menaçant, etc. De quelle manière expliquer ce travail de l'esprit, tout à fait ignoré de nous, qui fait surgir tout à coup après le sommeil, la solution d'un problème longtemps poursuivie en vain, ou qui se traduit par ce que l'on a nommé l'inspiration. 5° Enfin comment concilier ces faits que le sommeil étant le repos des centres nerveux, il

n'empêche pas l'existence d'une activité psychique, parfois plus intense que pendant la veille ?

On voit tous les problèmes que soulève l'étude attentive de la vie psychique normale, mais l'expérience contemporaine a beaucoup augmenté le nombre des énigmes. Le Dr Gyel les énumère en commençant par les névroses. On ignore complètement, *au point de vue explicatif* ce qu'elles sont. L'hystérie névropathique ne correspond à aucune lésion de l'organisme, elle présente des symptômes mobiles, inconsistants ; apparaissant, disparaissant, variant sans cause ou sous l'influence de causes multiples. Anesthésies, hyperesthésies, contractures, paralysies, se succèdent, passent d'une région à une autre, échappent à toute prévision d'étendue ou de durée. Les manifestations de personnalités doubles ou multiples n'ont pas d'explication physiologique, car les suggestions de personnalités diverses ne sont que des pastiches de phénomènes vrais et ne peuvent rien faire connaître sur leur véritable nature. Seule la subconscience peut fournir une hypothèse générale capable d'embrasser tous les faits. L'hypnotisme, l'extériorisation de la sensibilité, la clairvoyance, la lucidité, l'action à distance de la motricité, la faculté d'organiser et de désorganiser la matière, la lecture de pensée, la suggestion mentale, la télépathie spontanée ou expérimentale, tout se comprend par l'action de la subconscience.

Mais quelle est cette subconscience et d'où vient-elle ? L'auteur montre qu'elle ne peut être fonction des centres nerveux, 1° parce qu'il n'y a pas de corrélation entre l'anatomo-physiologie et les manifestations subconscientes ; 2° parce que les conditions de manifestations de la subconscience *sont inverses de celles de la conscience* ; 3° parce que l'activité de la subconscience *est séparable* du fonctionnement organique. Mais comme cette subconscience fait preuve de connaissances qui n'ont pu être acquises par les sens actuels, il faut conclure que c'est antérieurement qu'elle les a enregistrés, d'où cette conclusion rigoureusement scientifique : *Que l'être subconscient extériorisable est le produit synthétique d'une série de consciences successives, qui se sont fondues en lui, et l'ont peu à peu constitué.*

Mais cet être subconscient, puisqu'il n'est pas fonction actuelle de l'organisme, en est indépendant, il doit donc forcément préexister et survivre à cet organisme, ce qui nous ramène, par des explications purement scientifiques, aux enseignements du Spiritisme.

Que dit en effet cette doctrine ? Que l'âme est indépendante du corps qu'elle anime et forme ; 2° qu'elle a vécu un très grand nombre de fois sur la terre ; 3° que chaque existence est séparée de la précédente par la désincarnation et la perte du souvenir. Donc, à chaque passage ici-bas, il se forme avec les matériaux psychiques antérieurs et les acquis actuels, une personnalité nouvelle qui ignore les précédentes. Tous les états la-

tents du passés forment la subconscience ; à la mort, tous ces souvenirs peuvent redevenir conscients dans leur totalité, lorsque le degré d'évolution de l'esprit est suffisant.

Le périsprit, c'est-à-dire cette substance fluidique homogène, inaccessible aux sens normaux, impondérable, capable de traverser les obstacles matériels, de s'extérioriser partiellement ou totalement, visible pour des sujets en état d'hypnose, que l'on a pu photographier et mouler pendant la vie et après la mort, est le substratum de cette subconscience. L'expression de subconscience peut prêter à l'équivoque en faisant croire qu'il y a en nous deux êtres qui coexistent en s'ignorant. Nous croyons qu'il n'en est pas ainsi, puisque la subconscience n'est formée que par les acquis de la conscience normale pendant ses vies successives. Le moi, l'être pensant, n'est pas double ; il vit intellectuellement de deux manières différentes : tantôt avee sa personnalité ordinaire, limitée et circonscrite par la mémoire actuelle, tantôt avec son individualité totale, qui est alors ce que l'on nomme la subconscience. Mais en réalité ce ne sont pas deux êtres distincts, c'est le même, vu sous deux ou plusieur aspects différents, suivant le groupe de souvenirs qui conditionne le moi.s

Le Dr Gyel termine son travail par l'esquisse d'une philosophie naturaliste suivant la doctrine moniste. Il croit que tout ce qui est et tout ce qui est possible, n'est et ne peut être que le mouvement d'un principe unique : l'*unité-mouvement*. La création finie, limitée, n'est que la conséquence d'un mouvement, ou plutôt d'une série de mouvements, d'une vague analytique dans le sein de l'unité absolue. Il y aurait donc *involution* et *évolution* comme l'admet toute doctrine panthéistique. La différence de ces deux processus n'existe que relativement à notre manière de voir, puisqu'il y a toujours une somme égale d'activité totale. Les lois générales de l'évolution sont : La loi de progression, la loi de l'effort, et la loi de solidarité. C'est sous l'influence de ces facteurs qu'a lieu le développement des êtres, qui passent en s'individualisant de l'inconscience à la conscience de plus en plus claire, et acquierent au sommet la pleine liberté avec la connaissance absolue. Les conséquences religieuses, morales, sociales qui découlent de cette théorie sont immenses et de nature à modifier profondément notre état actuel. Si nous voulons atteindre un idéal plus élevé, il est de toute nécessité de changer l'état mental présent, en faisant comprendre que notre bonheur futur est attaché à la connaissance précise des conditions naturelles dans lesquelles il peut se réaliser. Seules les preuves que nous apportons sont capables d'amener ce grandiose résultat.

Nous ne saurions trop louer la méthode, la clarté avec lesquelles l'ouvrage du Dr Gyel est conçu. Sans sortir du véritable domaine scientifique, il établit rigoureusement la nécessité de l'immortalité et des vies successives, en étudiant les facultés de l'âme que nous font connaître les faits magnétiques, hypnotiques, télépathiques et spirites. Pour les savants auxquels la terminologie spiritualiste répugne, ce livre n'a rien qui

puisse les effrayer. Quant aux Spirites, ils n'ont qu'à substituer le mot âme, à celui de subconscience, et tout est parfaitement compréhensible Nous souhaitons donc que cette nouvelle et savante œuvre de M. le Dr Gyel ait tout le succès qu'elle mérite, en faisant pénétrer la vérité dans les cerveaux jusqu'alors réfractaires des savants matérialistes.

CHRISTIANISME ET SPIRITISME

On ne dira pas de M. Léon Denis ce que l'on put écrire sur la tombe d'un ancien : « Il a dédié des temples aux tempêtes. » L'auteur du livre qui vient de paraître et qui a pour titre *Christianisme et Spiritisme* est un des écrivains les plus aptes à captiver l'attention des natures délicates et réfléchies, qui aiment à se retremper de temps en temps dans les eaux vives des immortelles croyances, et cela sans trop froisser les idées persistantes d'éducation et de famille qui nous sont si chères et dont les racines sont en nous si profondes.

Nous avons lu bien des livres qui font croire au spiritisme ; ceux de M. Denis sont faits surtout pour le faire aimer. Non que l'auteur s'interdise la controverse et ménage les préjugés ; au contraire, il attaque énergiquement le dogme au nom de la raison et le matérialisme « doctrine de négation et de mort », au nom de la science des faits irrécusables, des preuves tangibles qui démontrent l'immortalité.

Mais les précautions que prend l'écrivain, les formes de raisonnement qu'il adopte heurtent rarement de front les anciennes doctrines religieuses, qu'il paraît moins vouloir détruire que redresser. Ajoutez à cette méthode l'expression toujours pure de l'idée, aux problèmes dont il poursuit la solution, le caractère moral, enfin l'incomparable poésie du style qui, d'un bout à l'autre de l'ouvrage, donne à la pensée, même abstraite, un charme inusité, vous aurez l'explication du succès qu'a d'abord obtenu son livre précédent : *Après la mort* et celui non moins légitime et certain qui attend celui qui vient de paraître.

Le préambule obligé de toute dissertation sur le christianisme est de parler des évangiles. En procédant à leur examen, M, Denis en recherche l'origine, l'authenticité, le sens caché, la doctrine secrète voilés par le verbe symbolique et parabolique. Sa fonction de critique s'exerce avec liberté mais le sentiment de respect qui est dû aux états antérieurs de la conscience religieuse, pour lesquels il ne cesse de professer sa sympathie, tout en faisant justice des erreurs, s'abritant sous le prestige d'une religion, qui revendique à son profit le privilège exclusif d'une autorité divine.

M, Denis constate que le christianisme primitif s'est appuyé sur les apparitions et les manifestations des morts, phénomènes que notamment les travaux de Crookes, de Russel Wallace et d'Aksakof, ont mis en lumière de nos jours, ce qui prouve qu'ils ne sont pas l'unique prérogative

des premiers chrétiens. L'examen du don de prophétie lui fait reconnaître les caractères de la médiumnité, se manifestant à toutes les époques de l'histoire et chez tous les peuples, toujours triomphante des persécutions, des anathèmes du sacerdoce, des bûchers de l'Inquisition. L'auteur prend les dogmes religieux corps à corps avec une dialectique serrée et il démontre qu'ils sont la négation de la raison et la cause première de la décadence du christianisme. Il traite la question du mal si obscure jusqu'ici, dont le dogme a fait une personnification rivale de Dieu, alors que le mal n'est que l'état transitoire des êtres en voie d'évolution, que l'empire du mal n'est que « la foule des âmes dans l'erreur, tourbillonnant dans le cercle des existences matérielles. »

Avec les altérations qu'il a subies, le christianisme est incapable de sauver le corps social, gangrené par les doctrines matérialistes. Il ne nous apprend rien d'exact sur notre avenir après l'étape terrestre ; il ne satisfait ni le cœur, ni l'esprit ; il n'a pu dominer les mœurs et il a faussé l'idée de Dieu. Pratiquement, il s'est doublé d'un parti politique de réaction qui, en voulant étouffer la libre pensée, le précipite plus rapidement encore vers sa ruine.

Les besoins de l'esprit moderne appellent des principes plus élevés, une connaissance de nous-mêmes et de notre destinée plus parfaite, une morale plus pure, des croyances positives fondées sur des preuves irrécusables, pour triompher du dogmatisme avec le cortège de ses doctrines d'oppression et d'épouvante. Le plus digne emploi des forces de l'esprit humain sera toujours de chercher à nous connaître et à connaître l'économie de nos destinées, méprisant les contempteurs de l'esprit qui veulent lui couper les ailes sous prétexte de briser ses fers, quel que soit le fonds immuable d'obscurité et de lumière qui tient aux conditions des problèmes à résoudre.

Ces éléments de rajeunissement et de progrès, M. Denis les trouve avec certitude dans le spiritualisme moderne ou spiritisme, qui n'est à proprement parler qu'une nouvelle révélation, puisque son caractère philosophique se puise dans la doctrine des Esprits se communiquant à nous par l'intermédiaire de plus en plus commun des médiums dont le nombre s'accroît sans cesse. Toute la doctrine se révèle donc par le phénomène, en corrélation parfaite d'ailleurs avec les principes les plus rigoureux de psychologie rationnelle. Double forme et double force qui témoignent de sa certitude et de ses droits à la croyance universelle.

C'est à l'étude de ce « monde nouveau qui s'ouvre à nous » selon l'expression de M. Ch. Richet, que l'auteur du livre que nous analysons convie ses lecteurs, comme depuis longtemps il convie les auditeurs de ses éloquentes conférences. Les résultats acquis établissent un point capital, savoir, que l'homme se compose de trois éléments distincts : le corps physique, le corps fluidique, et l'âme, *moi* pensant et conscient,

principe de la vie immatérielle, et que la doctrine des Esprits révélateurs se résume encore dans la nature de l'être, dans ses destinées, dans les lois supérieures de l'univers, sous la gouverne du principe divin, suprême régulateur des transformations de la matière et des progrès de l'âme à travers ses existences successives.

Ainsi dépouillé de ce lent apport des croyances chimériques qui l'obscurcissaient, le christianisme apparaît tel qu'il aurait dû rester : la religion de l'amour, le culte du sentiment, de la justice, de la charité, de la perfection morale, que prêchait jadis le sublime Nazaréen sur le lac de Tibériade et dans les bourgades de la Judée. Ah ! ce christianisme pur et vrai, l'âme de Denis l'adore et loin de vouloir le détruire, son livre n'est fait que dans la pensée de lui restituer son primitif éclat. C'est ce qui ressort dans toutes ses pages où le lecteur attentif peut surprendre ce secret dessein. Il en est une surtout où il explique par une très belle comparaison le secours qu'apporte à la doctrine de Jésus la manifestation des génies de l'espace :

« Cette lumière, le nouveau spiritualisme l'apporte aux Eglises. Sous ses rayons, toutes les richesses cachées de l'Evangile, tous les joyaux de la doctrine secrète du christianisme enfouis sous l'épaisseur du dogme, toutes les vérités voilées sortent de la nuit des siècles, reparaissent dans leur éclat. Voilà ce que la révélation nouvelle vient offrir aux religions. C'est un secours du ciel, une résurrection des choses mortes et oubliées qu'elles renferment dans leur sein. C'est une floraison nouvelle de la pensée du Maître, embellie, enrichie, remise en lumière par les soins des Esprits célestes. »

M. Denis termine par un appel aux travailleurs de la pensée pour l'étude si importante du drame de l'évolution humaine. Cet appel mérite d'être entendu, car il n'en est pas de plus utile, de plus actuel même, puisque les derniers travaux de la science sur les forces invisibles de la nature correspondent aux idées simples et usuelles qui sont en germe dans l'esprit de tous les humains.

Le spiritisme est un sanctuaire dans lequel il ne faut entrer qu'après une sorte d'épreuve intérieure. Laissons sur le seuil nos passions et nos préjugés, si nous le pouvons ; n'aspirons qu'à la lumière, à la beauté suprême et à la liberté. Ce n'est pas à M. Léon Denis qu'il faut apprendre que la religion a été la colonne de feu qui précéda les peuples dans leur marche à travers les siècles. Pour qu'elle puisse continuer à nous servir de guide, elle ne doit pas prétendre ramener la foi au niveau d'une même égalité forcée et mensongère, M. Denis veut qu'elle s'épure avant de nous enseigner la perfection morale et qu'elle marche environnée de la poésie et de la science des faits intérieurs et extérieurs ; le génie religieux ne peut survivre et gouverner qu'à ce prix. Ce livre en est la démonstration parfaite.

FIRMIN NÈGRE.

Les conférences de Léon Denis

Alais, le 23 décembre 1898.

Cher Monsieur,

Dimanche dernier 18 décembre a eu lieu, à Avignon, dans la salle des fêtes de la Mairie, gracieusement mise à la disposition de notre fédération, une conférence de M. Léon Denis sur le spiritualisme moderne.

Par cette conférence, la fédération spirite du sud-est, consacrait en quelque sorte, publiquement son existence.

Les membres du groupe d'Avignon s'étaient chargés de tous les détails de l'organisation, et je dois ici leur rendre cette justice, c'est qu'ils s'en sont acquittés dans des conditions telles que le succès de cette réunion publique et contradictoire est entièrement leur œuvre.

Je n'ai pas à faire l'éloge du conférencier, c'est-à-dire combien son langage est à la fois châtié, élégant et profond.

Vous qui l'avez entendu en maintes circonstances et tout dernièrement à Paris, êtes plus apte que moi-même à donner à vos lecteurs, un aperçu vivant de l'homme, du penseur philosophe, du littérateur.

La conférence étant en contradictoire, nous avons eu la bonne fortune d'entendre ensuite un prêtre français, orateur discret et fécond, venir nous affirmer le Bien fondé de cette doctrine dont il a étudié toute la littérature.

Nous sommes heureux de lui apporter ici un témoignage public de l'affectueuse estime en laquelle nous le tenons, pour sa loyale et courageuse déclaration, qui du reste n'a pas lieu de nous surprendre de la part d'un psychologue tel que lui.

Je joins à ces quelques mots, l'allocution que j'ai prononcée comme président de cette réunion, et recevez l'assurance de mes sentiments distingués.

Bertrand Lauze.

ALLOCUTION DE M. LE Dr BERTRAND LAUZE

Mesdames, Messieurs,

Le sujet qui va être traité devant vous n'est point une théorie erronée, ni une de ces grandes illusions auxquelles l'humanité est quelquefois soumise à travers son évolution intellectuelle ; non, c'est une doctrine entrée dans le domaine scientifique, qu'une foule de chercheurs et de penseurs étayent tous les jours de matériaux nouveaux et qui va ainsi grandissant, pour s'établir sur des bases si solides, qu'elles sont désormais inébranlables.

A tel point, que tous les intérêts auxquels cette doctrine porte ombrage, peuvent en vain chercher à l'accabler sous les sarcasmes, sous le ridicule, voire même à l'accaparer.

Du haut de cette tribune, avant de donner la parole au penseur éminent qu'est Léon Denis, que tous les dogmatiques sectaires présents et à venir, me permettent de leur dire que l'ère des bûchers est bien close à tout jamais, et que leurs efforts, quels qu'ils soient, seront nuls ; le spiri-

tualisme moderne est une entité scientifique bien vivante, avec laquelle il faut compter, dont la marche ascendante est assurée, de par les lois de l'éternelle destinée, pour le plus grand bien de l'humanité, en vue de son progrès vers la vérité.

L'histoire des religions nous apprend que de tout temps, la doctrine spiritualiste dont Léon Denis est un des plus brillants apôtres, fut connue des prêtres représentants de tous les dogmes. Mais de tout temps, ils l'ont précieusement gardée pour eux dans le sanctuaire de leurs temples, craignant sans nul doute, que cette connaissance de l'au-delà, à la fois si sereine, si douce et si consolante, connue des masses, ne leur fît délaisser toutes ces pratiques superstitieuses, sur lesquelles ils échafaudaient leur pouvoir et qui leur servaient à battre monnaie.

Ces excès de la dogmatique ont eu pour conséquence obligatoire cette pensée d'athéisme et de matérialisme qui envahit notre fin de siècle.

A l'aube du XX[e] siècle, Dieu veut que le spiritualisme moderne, devenu une des plus belles branches de la science expérimentale, rappelle les athées, les matérialistes et les sectaires dogmatiques, par la réalité des phénomènes, à la réalité des choses de ce monde et de l'autre monde, et à des pratiques plus conformes à la raison.

Cette réforme en marche, fatalement progressive, permettra ainsi à la société humaine d'unifier tous ses moyens, c'est-à-dire ses forces matérielles et morales, vers une civilisation nouvelle toute de solidarité, d'équité et de justice sociale.

Revue de la Presse Anglaise

Light, 3 décembre 1898.

parle de la première réunion de la société des conférences spiritualistes, disant que le syndicat de la presse spirite fait œuvre utile en réunissant les diverses écoles, abaissant ainsi les barrières de préjugés qui jusqu'à présent séparaient les différents groupes.

EXPÉRIENCES DU GÉNÉRAL LIPPITT.

En 1894, il se rendit chez Miss Bangs, de Chicago, médium à écriture directe ; mais auparavant, il alla chez un médium photographe qui ne le connaissait aucunement, dans l'espoir d'obtenir un portrait de sa fille morte en 1882. Le général ne voulut pas voir le négatif avant la séance avec Miss Bangs, afin que le résultat de l'expérience ne pût être attribué à une transmission ou réflexion de sa pensée. Il espérait que l'image de sa fille apparaîtrait sur la plaque et n'avait songé qu'à cela durant la pose.

Rentré chez lui, il déchira une feuille de papier de son blok-notes sur laquelle il écrivit au crayon les lettres O... D... nom d'amitié souvent donné à sa fille pendant sa dernière maladie, et connu seulement du

général, puis ces mots : « Est-il venu quelqu'un de ma connaissance sur la photographie d'hier matin ? Si oui, qui est-ce ? »

Puis il déchira un coin de ce papier marqué B... afin de s'assurer de son identité : le morceau écrit fut plié en deux et mis dans une enveloppe soigneusement gommée. Il se rendit alors chez Miss Bangs et lui demanda si un esprit pourrait donner la réponse à une question écrite dans une enveloppe fermée ; elle répondit qu'elle voulait essayer, et tendit au général une paire d'ardoises entre lesquelles il introduisit son enveloppe ; elle les entoura d'une bande de caoutchouc et attacha le tout à un crochet fixé au plafond, le paquet se trouvant pendu et isolé à six pieds environ du sol, la séance ayant lieu en pleine lumière du jour. Le médium s'assit et ne bougea plus de son siège jusqu'à la fin de la séance. Au bout de vingt minutes à peu près, elle dit que l'on avait écrit, et décrochant les ardoises, elle les tendit au général qui enleva la bande de caoutchouc, sépara les ardoises et trouva l'enveloppe gommée intacte. Miss Bangs désirant vivement connaître le résultat de l'expérience voulait l'ouvrir, le général ne le permit pas. Il rentra aussitôt chez lui, et en présence du colonel Mallery et de M. Youny, tous deux fort incrédules en fait de spiritisme, il ouvrit l'enveloppe gommée, rapprocha le morceau déchiré et l'on reconnut que le papier n'avait pas été changé : la feuille était toujours pliée en deux et sous la question écrite par le général, on lisait :

« Cher ami, tous nos amis étaient présents à la séance hier matin. Nous avons essayé de vous faire une surprise qui si elle a réussi vous donnera une preuve de grande amitié et de protection. Toutefois, attendez patiemment le résultat.

Je suis à vous comme toujours, O... D... »

Il était évident que l'écrivain mystérieux ignorait qui était O... D..., mais au bas de la réponse on lisait ces mots d'une écriture différente :

« Papa, je signe ce matin ces lignes pour vous. » — Carrie.

La fille du général à qui la question était adressée sous ce nom O... D... approuvait la réponse et donnait son identité.

Le général se rendit alors chez le photographe qui lui montra une épreuve sur laquelle plusieurs figures étaient venues, mais il ne les reconnut pas.

Quelques jours plus tard, à une séance chez Miss Blias, il posa la photographie sur le parquet, exprimant le désir qu'un esprit donnerait le nom de la personne placée sur le côté droit de la plaque. Pendant la soirée, la fille du général apparut matérialisée, et dit :

« Papa, le portrait est celui de Mrs Riddle. »

Cette dame, morte depuis cinq ans, avait été une amie intime de la famille du général Lippitt : elle était spirite convaincue, et avait déjà donné des preuves de sa présence ; mais sur la photographie, son image ne correspondait pas à celle dont il avait conservé le souvenir.

Il envoya une épreuve à M. Riddle, légiste et auteur connu

Washington, qui, ainsi que ses filles, était fort sceptique à l'égard des manifestations spirites : le portrait fut aussitôt reconnu par toute la famille. Mrs Riddle y étant seulement représentée, embellie et rajeunie. La famille de cette dame demanda au général comment il avait pu se procurer ce portrait, Mrs Riddle, n'ayant jamais de son vivant été photographiée de trois quarts, comme sur cette image que le général a fait exposer au bureau du Light en novembre 1898.

Revue de la Presse Allemande

Les Pyschische studien

contiennent une intéressante étude où l'auteur, M. Humme et oppose les tendances très-diverses de deux éminents penseurs contemporains en ce qui concerne la philosophie spiritualiste ; les deux écrivains sont le grand socialiste et mystique chrétien : Léon Tolstoï et le matérialiste Auguste Strindberg.

« Il est une chose que l'on ne saurait trop répéter, dit M. Hummeet, « c'est que la valeur de chaque conception philosophique de l'Univers est « donnée par ses effets moralisateurs. Qu'est-ce qui a précisément fourni « la force d'agir à nos grands combattants d'avant-garde : Aksakof, du « Prel, Jackson Davis ? c'est la conviction intime de l'immense puis- « sance d'action que possède la théorie de l'humanité. »

On aurait pu croire, continue-t-il, qu'un homme qui, comme Tolstoï, agit sans cesse sous l'inspiration du plus pur idéalisme et d'un grand amour pour ses semblables, aurait accepté avec enthousiasme une doctrine qui offrait à sa philosophie une base scientifique .... Mais écoutons-le :

« C'est ainsi que raisonnent les spirites. Pour vous convaincre de la « vérité de leurs visions, ils ont coutume de dire : Vous ne pouvez pas « en juger ; il faut que vous l'éprouviez vous-mêmes ; que vous assistiez « à quelques séances, ce qui signifie en d'autres termes : Il faut que « pendant quelques heures vous demeuriez muet et immobile dans la « société de gens à demi-fous, que vous répétiez cela une dizaine de fois, « après quoi vous verrez ce que nous voyons... Mais peut-il en être « autrement ? dans de semblables conditions on peut voir tout ce qu'on veut ; et même l'on peut arriver encore plus rapidement à ce résultat en s'enivrant ou en buvant de l'opium....... » (Tolstoï. Traité sur l'art).

L'auteur de cette étude abandonne au comte Tolstoï la responsabilité de l'expression « gens à demi-fous » quand elle s'applique à des hommes comme Russel Wallace, Crookes, Zollner, Richet, Ochorowicz, de Rochas, Lombroso et tant d'autres qui ont consacré des années de leur existence toute dévouée à la science des recherches en des séances spirites. Il rappelle que la théorie de l'hypnose, chère à Tolstoï, ne suffit plus à expliquer les faits spirites, et qu'un compatriote du célèbre romancier l'à victorieusement

prouvé dans un ouvrage paru depuis quelques années déjà (Animisme et Spiritisme. Aksakof).

Enfin noblesse oblige et l'auteur de « la sonate à Kreutzer » que la critique contemporaine compte au nombre des chefs du mouvement littéraire ne devrait pas oublier qu'il est dangereux de juger des choses que l'on ne connaît pas, et que le jugement d'un Tolstoï est d'un autre poids sur les esprits que celui d'un indifférent quelconque.....

Et tout cela est fort bien dit.

Voyons maintenant avec M. Hummeet, l'attitude de Strindberg, le matérialiste athée, en face du spiritisme. Si l'on parcourt le dernier ouvrage de l'écrivain « Inferno » on découvre maints passages où les aspirations spiritualistes de l'auteur côtoient les théories spirites.

Ainsi que Nietche dans Zarathustra, Strindberg en arrive à l'hypothèse des renaissances. Il dit avec Voltaire : « La résurrection est une chose oute naturelle ; et il n'est pas plus extraordinaire de naître deux fois que de naître une fois ».

Et il en sera toujours ainsi, conclut l'auteur de cette étude : les éléments révolutionnaires de l'idéalisme deviennent les architectes du temple nouveau, tandis qu'un théologisme conservateur, fût-il des plus larges, est à peu près incapable de participer au progrès philosophique.

Les jugements si opposés de ces deux célèbres écrivains étrangers, sur la question particulière du spiritisme, semblent en effet justifier cette manière de voir.

Le même numéro de novembre contient un extrait du journal « des neue Blatt » de Leipzig. On y voit qu'il y a dans les Cévennes, à Bialas, un petit paysan d'une dizaine d'années nommé : Paulin Delpout. Cet enfant qui n'a jamais quitté son village et ne connaît que le patois, s'exprime dans le plus pur français lorsqu'il est dans l'état d'extase ; de plus, il entend des voix, découvre des secrets et devine l'avenir, ce qui attire auprès de lui une foule de curieux.

Sous ce titre : *Une ferme peu confortable*, la revue contient encore le récit des troubles récents survenus dans une maison hantée. Nuit et jour, les paysans qui l'habitent ne peuvent trouver aucun repos. Vingt-et-une enêtres ont été brisées successivement par des jets de pierres dont on ne peut expliquer la provenance ; dans les chambres, des objets sont précipités à terre en plein jour, au grand étonnement des assistants. On cherche à expliquer cette énigme.

Die Uebersinnsliche Welt

donne la fin d'une très longue étude d'un ingénieur russe sur l'origine de la vie et de l'esprit. L'auteur y combat certaines hypothèses spirites. Nous résumerons ses théories la prochaine fois.

Le professeur Graetz de Munich, reprenant les expériences de Luys sur les effluves digitales, vient, paraît-il, de découvrir que l'impression de la plaque sensible est due à l'action de la chaleur. Il exposera prochaine-

ment ses vues à ce sujet dans une revue médicale. D'après les explications que l'on connaît déjà, ses objections semblent être les mêmes que celles élevées ici par M. Guebhart, objections en partie détruites par l'expérience.

Les Spiritualistiche Blatter

reproduisent d'après le *Light* le rapport fait par la comtesse Mainardi au dernier congrès sipiritualiste de Londres.

« Comment je devins médium ».

On y voit le développement rapide et complet d'une très puissante médiumnité.

THÉCLA

Revue de la Presse
EN LANGUE FRANÇAISE

Revue Scientifique

Dans le n° du 17 décembre, M. Badoureau en énumérant les applications de l'électricité faites depuis 1881, parle incidemment de la communication de la pensée sans l'intermédiaire des sens, de la force psychique, des effluves digitaux et des recherches du Dr Hodgson avec Mme Piper. On voit que les phénomènes qui font l'objet de nos études se glissent petit à petit jusque dans les Revues quasi officielles. Encore un petit effort, et nos doctrines seront étudiées au grand jour. Voici le passage relatif à l'incarnation de Georges Pelham : « Tout récemment M. Myers, professeur à l'université de Cambridge, le professeur Lodge, Hodgson, après examen de Mme Piper, médium américain, ont déclaré « possible » l'hypothèse d'une communication avec les morts. Cette assertion, depuis longtemps émise, n'avait jamais été confirmée par des témoignages d'aussi grandes autorités ; elle a pourtant été accueillie avec beaucoup de scepticisme. » M. Badoureau se trompe quand il affirme que la communication entre les vivants et les morts n'avait jamais été affirmée par d'aussi grandes autorités. Sans faire tort à MM. Myers, Lodge et Hodgson, nous croyons que Crookes et Wallace ne sont pas de minces personnages, pas plus que l'astronome Zollner ou les professeurs Hare et Mapes.

Les lecteurs qui ont suivi les études publiées dans cette Revue sur la propriété photogénique des êtres vivants (avril, mai, juin 1898) apprendront avec plaisir qu'un savant officiel, M. Raphaël Dubois, a traité cette question dans : *Les Leçons de physiologie générale et comparée* faites à la faculté des sciences de Lyon. L'auteur admet que les êtres vivants peuvent émettre des radiations lumineuses et chimiques : « Les clichés obtenus en 1896 montrent bien nettement l'existence de radiations uraniques dans la lumière des êtres vivants et la possibilité de produire, avec cette dernière, des épreuves au travers des corps opaques. » Nous n'avons

jamais dit autre chose et nous sommes heureux de rencontrer dans le monde savant des hommes qui pensent comme nous, tout en ne s'appuyant pas sur les mêmes principes.

La Revue Spirite

par la plume de notre collaborateur Paul Grendel, apprécie le discours où Mme Annie Besant a exposé les divergences qui existent entre Spirites et Théosophes. Elle demande où sont les fameux Mahatmas qui auraient créé le mouvement sprite. Nous qui savons qu'il y a toujours eu des communications entre les esprits et les hommes, nous ne pouvons voir dans cette affirmation qu'une plaisanterie, que nous jugeons même assez déplacée. M. Moutonnier traduit le discours de M. Dawson Rogers, directeur du *Light*, prononcé au Congrès de Londres. M. E. Bosc poursuit l'exposé du précis historique de la doctrine exotérique et expose l'hypothèse d'une chute originelle. Nous avouons ne pas comprendre comment un être aussi élevé que Lucifier — (il est uni à Dieu bien qu'il soit une divinité créatrice indépendante) — a pu déchoir, car à ce degré d'élévation intellectuelle, il devait posséder la science dans son intégralité et pouvait prévoir les conséquences de son éloignement du centre divin. Dès lors, il n'aurait ni pu, ni voulu fuir le principe divin, car cela eût été contraire aussi bien à sa raison qu'à son intérêt. Nous en concluons que l'hypothèse d'une chute des Anges est inexplicable.

Notre confrère reproduit la mémoire de M. de Rochas sur les sentiments, la musique et le geste, dont nous avons donné les parties essentielles. Il continue la publication du discours de William Crookes prononcé au Congrès de l'association Britannique. Il annonce aussi la prochaine apparition de la traduction française du livre de Mme d'Espérance.

Le Moniteur Spirite et Magnétique

publie une bonne étude de M. Fabian Palasi sur le trouble spirite, c'est-à-dire sur la période qui succède immédiatement à la mort physique.

Il est clair que la séparation entre l'âme et le corps se produit lorsque l'énergie vitale est épuisée ; mais si l'esprit est fortement attaché au corps par un reste de la force nerveuse dont le périsprit est plus ou moins saturé, suivant le genre d'existence mené pendant la vie, l'arrachement peut être très-difficile et causer un trouble profond dans l'enveloppe fluidique. La position de l'âme peut varier pendant cet état, depuis l'inconscience complète jusqu'à un certain état psychique analogue au rêve. La conscience claire ne revient que lorsque l'âme est tout à fait dégagée du fluide magnétique dont son vêtement spirituel était imprégné.

A lire aussi une étude sur la double vue qui est expliquée par un dégagement de l'âme, se transportant à distance et décrivant les faits auxquels elle assiste.

La Paix Universelle

annonce qu'Amo abandonne sa tentative de réaliser le Congrès de l'humanité. « Aujourd'hui, dit-il, j'abandonne la grandiose tentative que tant

d'âmes généreuses saluèrent à travers toutes les frontières. Si d'autres veulent persévérer, relever ce noble et saint drapeau, qu'ils le fassent. Je ne veux décourager nul effort et le *Congrès de l'humanité* rentre dans le domaine public. » Quelles sont les raisons de ce renoncement ? Amo ne le dit pas, il se contente de les qualifier de très mystérieuses.

Il proteste aussi contre l'agitation dont l'affaire Dreyfus a été l'occasion. « Je serais incomplet, ajoute-t-il, si je nedisais franchement combien j'ai souffert de voir ce journal lui-même, envahi par les accents du sectarisme haineux que déchaîne la *trahison Dreyfus*. Qu'on le sache bien, qu'on le sache partout où ma parole eût quelques échos sympathiques. De toutes les puissances de mon âme, au nom de toutes les puissances qui m'ont inspiré, guidé depuis neuf ans, je réprouve l'abominable compagne dirigée par tous les éléments anti-français du monde contre notre chère patrie française..... *Avant de sauver le monde, il faut d'abord sauver la grande Nation d'amour qui sera l'agent de la rédemption universelle ; et cette nation d'Amour, principe et moyen prochain de la grande rédemption humaine,* C'EST LA FRANCE. »

Nous lisons aussi la suite d'une excellente étude sur les déluges due à M. Erny, l'auteur du *Psychisme expérimental*.

N'oublions pas de signaler la continuation des études celtiques du Dr Maurice Adam dont nous avons déjà signalé l'intérêt. Nous apprenons aussi par ce numéro la désincarnation de M. Destyps, garde-champêtre, qui était médium dessinateur assez remarquable.

L'Humanité Intégrale

de notre confrère et ami M. Camille Chaigneau, vient de reparaître, nous le voyons avec plaisir reprendre le bon combat, car c'est toujours avec intérêt que nous suivons l'envol si personnel de sa pensée, laquelle apporte une note nécessaire dans le concert spirite. Nous lisons le beau discours de M. di Rienzi prononcé sur la tombe du frère de M. Chaigneau, ainsi qu'une lettre de M. Vodoz. Dans l'article : spiritisme et médiumnité notre confrère voit avec raison comme la partie essentielle, irréductible du spiritisme, la communication entre les vivants et les morts. C'est bien là en effet la caractéristique absolue de notre doctrine, la base sur laquelle s'édifie la philosophie. Mais le phénomène porte en soi des conséquences immédiates qui font corps avec lui, telles que l'existence du périsprit, la conservation des facultés animiques et un état psychique en corrélation intime avec le genre de vie mené ici-bas. Mais ce fait spirite est repoussé par les esprits superficiels, plus littéraires que scientifiques, et aussi par les matérialistes qui sont inconséquents, puisqu'ils professent n'admettre que le fait Ce fait, M. Chaigneau l'étudiera sous quatre formes : la typtologie, l'écriture mécanique, l'incarnation et les matérialisations. Cet ordre logique est celui que M. Delanne a aussi adopté dans sa conférence sur la dmonstration de l'immortalité.

Signalons une apparition probable de Mme Potonié Pierre à son mari, suivant une promesse qu'elle avait faite avant sa mort. Enfin, des extraits de la très belle conférence faite par M. de Bezobrazow sur le défunt congrès de l'humanité et le féminisme, au point de vue de l'harmonie.

Le Spiritualisme moderne

contient un article de notre collaborateur Quæstor Vitœ, qui annonce la fondation, en Amérique, d'un institut psychique, ayant pour but de faciliter l'étude des manifestations spirites. Le fondateur a voulu donner aux expérimentations tout le caractère scientifique qu'elles exigent, afin que les comptes rendus qui en seront publiés soient dignes de foi et justement estimés du public. L'auteur de l'article souhaite de voir une semblable institution se fonder en France. Nous espérons que si la société française d'étude des phénomènes psychiques est reconnue d'utilité publique, elle remplira précisément ce but, puisqu'elle possèdera un laboratoire d'études, et qu'elle pourra s'assurer le concours des meilleurs médiums. Nous signalons l'article si bien pensé : *Le progrès par la science du bien* de Mme la baronne de Saint-René, et la fin des réflexions de M. Valabrègues, au sujet du sermon sur la Montagne.

La tribune psychique

donne l'analyse de la conférence de M. Gabriel Delanne. Démonstration expérimentale de l'immortalité faite le 6 novembre, dans la salle des fêtes du grand Orient de France. Nous apprenons aussi que notre ami M. Léon Denis a brillamment continué sa tournée de conférences à Marseille, Alais, Toulouse et Bordeaux. Nous lisons également dans ce numéro, le récit d'une séance avec Eusapia Paladino, publié dans le *Temps* du 17 décembre par M. Adolphe Brisson, ainsi qu'une étude sur l'écriture mécanique reproduite d'après les Annales psychiques.

Les Annales des sciences psychiques

publient un article de M. Gordigiani, médium écrivain mécanique qui obtint des preuves que son inconscient n'était pour rien dans la production des phénomènes, car étant parfaitement éveillé, il a obtenu des communications de plus de cent cinquante individualités, caractérisées toujours par le même style, la même langue, et le même caractère moral.

Il obtint également dans la langue Italienne du XIIIe siècle, des descriptions de visions mystiques admirées par les meilleurs écrivains. Dans ces dialogues se sont peu à peu développées des théories boudhistes et le quiétisme de Mme Guyon. Ni sa mère, ni lui, ni les personnes présentes ne savaient un mot de ces doctrines. Il obtint même des noms de villes ou de familles éteintes. Pour expliquer ce cas, si l'on n'admet pas l'existence des esprits, il faut supposer que ce médium a vécu jadis au XIIIe siècle et que ces théories et ces souvenirs sont restés en lui à l'état inconscient, et se manifestent aujourd'hui par l'écriture automatique.

Mais il y a également intervention des esprits, car il rapporte qu'un esprit récemment désincarné, mari d'une dame américaine, avait conservé

dans l'espace une rancune tenace contre sa femme, fait qui fut annoncé par l'écriture, et reconnu absolument exact.

M. le Dr Paul Joire affirme de nouveau qu'il obtint assez facilement le phénomène de la transmission de la pensée sur ses élèves, mais par son récit on peut constater également qu'une suggestion mentale peut être contrariée par une contre-suggestion, émanée d'une autre personne, ou par la proximité trop grande d'un spectateur qui distrait le sujet.

On conçoit facilement que des médiums puissent être troublés par des volontés adverses émanant d'incrédules, comme on l'a souvent constaté avec Eusapia Paladino.

La lumière

Madame Lucie Grange passe en revue les dix-huit années pendant lesquelles elle n'a cessé de faire paraître son journal et de combattre pour le Spiritisme. Elle raconte les luttes qu'elle eut à soutenir, mais encouragée par ses guides elle a triomphé de tous ses ennemis. Nous lui souhaitons bonne continuation dans l'avenir. M. Rouxel publie un excellent article à propos du mémoire présenté par M. Pasquale Turiello, à l'Académie des Sciences morales et politiques de Naples, intitulé : *Le Spiritisme Italien et la science*. L'auteur établit que le Spiritisme était pratiqué dans l'antiquité comme cela résulte des écrits de Tertulien, Ammien Marcelin, Lactance, etc. Pendant le moyen-âge, les sorciers étaient brûlés par la très sainte inquisition et leur mémoire flétrie, mais il en est qui passèrent, comme Jeanne d'Arc, de l'infamie à la sainteté. Ce qui montre qu'il faut se défaire des préjugés que le clergé a enracinés dans nos âmes. Vient ensuite l'historique moderne, bien connu de nos lecteurs.

La Revue Universelle est toujours aussi intéressante que bien rédigée. Nous en extrayons cette petite perle. Il est question d'un article du colonel Olcott sur la disparition de Damodar, jeune Hindou qui était jadis le bras droit de Mme Blawatsky. Ce Damodar ayant vu en 1885, à Adyar, son « Guru » représenté dans une peinture faite par un Mahatma, se décida à partir pour son pays natal, au Thibet. Il était très malade et crachait le sang. A un endroit de la route il renvoya ses compagnons, les provisions et continua seul son chemin à travers la montagne. Quelques temps après, on retrouva son cadravre gelé. Pour le colonel Olcott, Damodar n'est pas mort, mais il a laissé là un « Maya », sorte de postiche de son corps, pour faire croire qu'il a péri. Les bons Théosophes sont convaincus qu'il reviendra du Thibet, mais changé au point de ne plus être reconnu par personne, seulement les fidèles le croiront sur parole !

Le Phare de Normandie

fait une bonne critique d'un article absurde d'Henri Second sur le Spiritisme. Notre confrère raconte qu'un avocat italien Secondo Pia, en photographiant le Saint Suaire exposé à Rome, aurait obtenu sur le négatif le dessin exact et complet de la face et du corps de Jésus-Christ. Comme le

fait remarquer Démophile, si ce n'est pas un canard, ce phénomène est analogue à celui que nous obtenons assez souvent dans les photographies spirites et dont Wallace a fait, ainsi que MM. Beattie et Thomson, une étude très détaillée.

Le Journal du Magnétisme

donne le portrait de Kircher, savant jésuite allemand qui fut un des ancêtres du Magnétisme. M. Alban Dubet fait une bonne étude sur la divination. Il croit que le sujet qui devine au moyen de la chiromancie, du marc de café ou des cartes, ne se sert de ces procédés que comme adjuvants. La vraie raison est dans la transmission de la pensée qui s'opère du consultant au devin, par l'aura magnétique qui rayonne autour de chacun de nous. Ceci est possible pour tous les événements du passé qui sont gravés dans le périsprit et gardés en nous sous forme inconsciente. Mais quant aux prédictions relatives à l'avenir, il faut faire intervenir d'autres facteurs ; nous pensons que l'intuition permet, étant données les circonstances du passé et le caractère de l'individu, de prévoir ce qu'il pourra faire plus tard. Les Esprits peuvent aussi avoir connaissance de certains événements que l'Esprit incarné a volontairement choisis avant de s'incarner, et parfois il est possible qu'ils donnent sur ce sujet quelques indications. Mais c'est l'exception, car le libre-arbitre en serait entravé et l'individu perdrait le bénéfice de cette épreuve. Le même journal donne la fin d'une étude très claire de Papus intitulée : L'hypnotisme en quatre leçons. Signalons aussi un article très intéressant du Dr Paul Farez, sur l'insensibilité somnambulique pendant l'accouchement.

L'Initiation

du mois de décembre contient un article de Papus, dans lequel notre confrère fait une distinction entre le fait scientifique et le fait psychique. Suivant lui, un fait n'est scientifique que s'il peut être répété à volonté, en se plaçant dans des conditions identiques à celle où on l'a obtenu la première fois. Cette définition est incomplète, car, pour ne citer que l'astronomie, il est évident que ses phénomènes sont tout à fait soustraits à l'expérience ; cependant il est peu de sciences aussi précise et aussi bien démontrée. Les aurores boréales, les orages magnétiques, les cyclones, les orages sont indépendants également de notre action, ils n'en constituent pas moins une branche importante de nos connaissances. Mais même en admettant la définition donnée plus haut, le phénomène spirite est scientifique, par cela même que son existence est parfaitement démontrée. Tous les faits qui forment son domaine ont été constatés dans tous les pays avec des caractères identiques, ce qui montre qu'il est dû à des lois naturelles qui s'accomplissent lorsque les conditions sont remplies. Or, nous connaissons déjà suffisamment ces conditions qui sont 1° la présence d'un médium, 2° celle d'un Esprit qui s'en sert pour se manifester.

Le Gérant : J. DIDELOT.

Saint-Amand (Cher). — Imp. DANIEL-CHAMBON.

LE SPIRITISME DEVANT LA SCIENCE

PAR

Gabriel DELANNE

e Edition. Prix .... **3 fr. 50**

Cet ouvrage renferme les théories scientifiques sur lesquelles s'appuie le spiritisme, pour démontrer l'existence de l'âme et son immortalité.

Traduit en espagnol

LE PHÉNOMÈNE SPIRITE

TÉMOIGNAGE DES SAVANTS

PAR

Gabriel DELANNE

5e Edition (*sous presse*). Prix .... **2 fr.**

Etude historique. — Exposition méthodique de tous les phénomènes. — Discussion des hypothèses
Conseils aux médiums. — La théorie philosophique

On trouve dans ce livre une discussion approfondie des objections des incrédules, en même temps que le résumé de toutes les recherches contemporaines sur le spiritisme.

Traduit en espagnol

BIOGRAPHIE D'ALLAN KARDEC

PAR

Henri SAUSSE

PRÉFACE de Gabriel DELANNE

Prix .... » **30**

Brochure vendue au bénéfice de la *Caisse Lyonnaise de secours aux vieillards*.

L'Administration de la Revue se charge de faire parvenir à ses lecteurs tous les ouvrages spirites que l'on voudra bien lui commander.

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES DES JOURNAUX FRANÇAIS

Le Progrès spirite, 1, rue Oberkampf à Paris, 5 francs par an

La Revue spirite, 12, rue du Sommerard, Paris. 10 fr. par an.

Le Phare de Normandie, de Rouen, rue des Charrettes, 29. 3 fr. 50 par an.

La Paix universelle, revue indépendante, cours Gambetta, 5, Lyon.

Le Journal du Magnétisme (DURVILLE) 23, rue Saint-Merry, Paris. 6 fr. par an.

La Lumière, 96, rue Lafontaine, Paris-Auteuil.

L'Humanité intégrale, 20, avenue Trudaine, Paris, organe immortaliste, 6 fr. par an.

Revue du Monde Invisible. Mensuel. France, 10 fr. Etr. 12 fr. 29, rue de Tournon, Paris.

L'Initiation, occultisme. PAPUS, 5, rue de Savoie, Paris. — Prix : 10 francs.

Annales des Sciences Psychiques, rue de Bellay, Docteur DARIEX, Paris.

La Vie d'Outre-Tombe, chez Fritz, 3 fr. par an, 7, passage de la Bourse, à Charleroi (Belgique).

L'Echo du Public, 5, rue de Savoie, Paris.

L'Hyperchymie, à Douai. — Revue mensuelle. — Prix : 5 francs.

La Revue de l'Hypnotisme, 170, rue Saint-Antoine, Paris.

Le Réformiste, 18, rue du Mail, Paris.

Le Moniteur spirite et magnétique, avenue de Saint-Mandé, 104. Paris. Prix. Par an : Paris, 2 fr. 60, Etranger, 3,60.

JOURNAUX PUBLIÉS A L'ÉTRANGER

Le Messager, Liège (Belgique). Ecrire au bureau du journal. Belgique, 3 fr. ; pays étrangers, 5 fr. par an.

La Irradiacion, revue des études psychologiques, dirigée par E. GARCIA, Incométrézo 19, Madrid. 3 fr. en Espagne.

Lux, Bulletin académique international des études spirites et magnétiques. Roma, Italie. 10 fr. Italie ; Etranger, 13 fr.

El Férégrina, 6, calle de Corabo Coyna à Porto-Rico.

La Luz, calle Lateral del Sur à Porto-Rico.

Neue Spiritualistische Blætter, directeur CYRIAC, à Berlin (Allemagne).

Psychische Studien, monatliche Zeitschrift, Direct[r] Alex. AKSAKOF à Saint-Pétersbourg. Oswald Mutze Leipzig, Lidenstrasse, 4. Preisjæhrig : 5 Reichsmark.

Light of Truth, publié à Cincinati (Ohio), 7512 Race St, par G. STROWELL.

La Religion philosophicale, one Copy, one year madvana incinding postage, 83, 15, Publishing House Chicago Illinois (Etats-Unis).

The Banner of Light, à Boston, Massachussetts (Amérique du Nord), 9, Bosworth, 2.50 dollars.

The Medium and Deybreack, Burna, 15, Southampton. Bow Holborn, w c.

Light, hebdomadaire, 110, St-Martin's Lane, Charing Cross. W. C. à Londres

The Harbinger of Light, à Melbourne (Australie).

Revista espirita (Buenos-Aires).

An ali dello Spiritismo in Italia, via Orméa, n° 3. Turin.

El Criterio espiritista, à Madrid.

Reformador, Rio-de-Janeiro.

Supercienza. — Piacenza (Italie). — Prix 10 francs par an.

Lux de Alma, à Buenos-Aires.

El Buen Sentido, calle Mayor, 81, 81 2ª, Lérida (Espagne).

Constancia, à Buenos-Aires.

La Fraternidad, à Buenos-Aires.

La Vérité, à Buenos-Aires.

La Nueva Alienza, à Cienfueges (Ile de Cuba).

El Faro Espiritista, à Tarrassa (Espagne).

Il Vessillo spiritista, D[r] E. VOLPI, à Vercelli, (Italia).

Espiritisma, à Chalchuapa.

La Illustratione Espirita, par le général REFUGIO GONZALES, à Mexico.

O Psychismo Revista, revue Portugaise. 231, rue Augusta, Lisbonne.

Luz Astral, bi-mensuel, à Buenos-Aires.

Revista del Ateneo Obrero, Tallers, 22, 2° à Barcelone. — Trimestre. 0.75 pta.

El Sol, à Lima (Pérou) : directeur, CARLOS PAZ SOLDAN.

Revista Espiritista de la Habana, mensuelle, Corrales, n° 32, à la Havane.

Die Uebersinnliche Welt, mensuel. Rédacteur MAX RAHN, à Berlin N., Eberswalder Str. 16. — Etranger, 6 Mark par an.

Morgendœnringen, mens., Skien (Norvège).

The Two Worlds, journal mensuel, édité par E. W. WALLIS, 73 a, Corporation Street, à Manchester. 9 fr. par an.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. FRANCIS ; Chicago-Illinois. 1 dollar par an.

Rivista di Studi Psichici, via Rosine, 10, Turin.

Het Tœkomstig Leven. — Utrecht, Hollande. — Prix 2 florins 50 par an.

Revue Scientifique & Morale du Spiritisme

NAITRE, MOURIR, RENAITRE ET PROGRESSER SANS CESSE TELLE EST LA LOI...

ALLAN KARDEC

SOMMAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
5, RUE MANUEL, PARIS
LE JOURNAL PARAIT DU 15 AU 20 DE CHAQUE MOIS
Abonnements 7 fr. par an en France. — Etranger : 10 fr.

Etudes sur la médiumnité

Suite (1)

L'écriture automatique

Nous avons vu que les mouvements qui servent à produire l'écriture sont dus à des modifications des éléments nerveux et à des associations dynamiques entre ces éléments. La maladie peut détruire ces associations, de manière qu'un individu conserve par exemple la faculté d'écrire et soit en même temps dans l'impossibilité de lire ce que sa main vient d'écrire. Normalement, la volonté dirige ce mécanisme : il nous suffit de vouloir pour que la main obéissante traduise graphiquement notre pensée ; mais il peut arriver qu'involontairement, la main trace mécaniquement un mot que nous avons pensé. En voici la preuve :

« La personne sur laquelle je fais l'expérience, dit M. Gley (2), prend une plume ou un crayon ; je lui dis de penser à un nom et que je vais, sans qu'elle me dise rien, bien entendu, écrire ce nom ; alors je lui saisis la main et, tenant celle-ci, et *paraissant* la diriger comme lorsqu'on apprend à écrire à un enfant, en réalité je la laisse aller, car c'est la personne même qui écrit le nom en question sans en avoir conscience. Inversement, on peut tenir soi-même la plume et se faire conduire la main par le sujet en expérience. La pratique toutefois m'a montré qu'on réussit mieux de la première manière. Une précaution utile à prendre consiste à faire fermer les yeux au sujet, ou à le prier de regarder droit devant lui ou en l'air, bref, ailleurs que sur le papier.

« J'ai réussi cette petite expérience sur un grand nombre de personnes d'âges divers et de l'un ou de l'autre sexe, de conditions sociales variées, très bonnes en général. C'est dire qu'il n'y a pas à tenir compte d'un état plus ou moins morbide du système nerveux (hystérie par exemple). Dans la plupart des cas, *les mouvements graphiques sont absolument* inconscients ; dans quelques cas, au bout d'un temps variable, mais toujours très apréciable, le sujet s'aperçoit

(1) Voir les numéros de Novembre, Décembre et Janvier.

(2) Binet, *Les altérations de la personnalité*, page 205.

qu'il exécute des mouvements ; ceux-ci cessent conséquemment d'être inconscients pour devenir involontaires. J'ai toujours réussi jusqu'à présent, et du premier coup avec les personnes qui savent un peu dessiner, à plus forte raison avec des peintres ou avec des sculpteurs. »

Nous voyons dans ce cas une idée agir sur le mécanisme de l'écriture, indépendamment de la conscience. L'idée a-t-elle donc en soi une force motrice ? C'est ce que pense M. Gley.

« Si les choses se passent ainsi, c'est, je crois, parce qu'il entre dans toute représentation mentale des éléments moteurs ; ceux-ci jouent pour la constitution et par suite dans le rappel de l'image, un rôle plus ou moins important suivant les individus. Quest-ce en particulier qu'un nom ? Il y a déjà longtemps que M. Charcot a montré de la façon la plus claire (voyez en particulier le *Progrès médical*, 1883) [1] que le mot est un complexus, constitué par l'association de quatre espèces d'images : auditive, visuelle, motrice d'articulation et motrice graphique.

« Mais chaque groupe d'images n'est pas également important chez tous les individus. On sait très bien que les uns ont plutôt des images auditives, les autres sont plutôt des visuels, suivant l'expression usitée aujourd'hui, les autres des moteurs. Penser à un nom pour les uns, c'est donc surtout, et pour quelques-uns même, c'est exclusivement entendre ce nom (image auditive) ; pour les autres c'est le voir ; pour d'autres encore, c'est le prononcer (image motrice d'articulation) et pour un dernier groupe, c'est l'écrire (image graphique). Que l'on n'oublie pas que pour beaucoup (les *indifférents*, comme les a appelés M. Charcot), les images des trois catégories peuvent être utilisées. »

Ainsi donc, il est bien exact qu'une pensée peut se traduire par l'écriture sans participation volontaire de la part de l'écrivain ; mais n'oublions pas que c'est grâce à une suggestion tactile exercée par l'opérateur qui pose sa main sur celle du scripteur. Sans cela l'expérience ne réussirait pas. J'aurais beau penser au mot homme et fermer les yeux en laissant ma main inerte sur le papier, elle ne se mettra pas d'elle-même en mouvement sans l'adjuvant d'une sugges-

(1) Voir aussi un article de M. Ribot dans la *Revue Philosophique* d'octobre 1879 ; un excellent chapitre de Maudsley : *La physiologie de l'esprit* ; et la première partie du livre de M. Pierre Janet : *L'automatisme psychologique*.

tion étrangère. Il en est de même dans le cas rapporté par M. Gurney : c'est sa volonté agissant sur le sujet qui a stimulé la pensée latente, laquelle s'est traduite par les mouvements de la planchette. Nous allons constater que ce sont des phénomènes semblables qui ont lieu dans les expériences instituées par M. Binet.

Les recherches de M. Binet

Exposons d'abord les faits et les déductions que M. Binet en a tirées, puis nous discuterons ses conclusions, principalement au point de vue de la dualité de conscience.

L'auteur indique d'abord quelles sont les conditions les plus fréquentes où l'on peut observer la coexistence de deux *moi* distincts. Elles sont au nombre de deux.

La première est l'insensibilité hystérique. Si une partie du corps d'une personne est insensible, elle ignore ce qui s'y passe, et d'autre part les centres nerveux en relation avec cette région insensible peuvent continuer à agir, comme cela a lieu dans l'hystérie ; il en résulte que certains actes, souvent simples, mais parfois très compliqués, peuvent s'accomplir dans le corps d'une hystérique et à son insu ; bien plus, ces actes peuvent être de nature psychique et manifester une intelligence qui sera, par suite, distincte de celle du sujet et constituera — dit M. Binet — un deuxième moi, coexistant avec le premier.

Une seconde condition peut amener la division de conscience ; ce n'est pas une altération de la sensibilité, c'est une attitude particulière de l'esprit, la concentration de l'attention sur un point unique ; il résulte de cet état de concentration que l'esprit devient distrait pour le reste, et en quelque sorte insensible, ce qui ouvre la carrière aux actions automatiques ; et ces actions, en se compliquant comme dans le cas précédent, peuvent prendre un caractère psychique et constituer des intelligences parasites vivant côte à côte avec la personnalité normale qui ne les connaît pas.

Voyons donc ces deux conditions de soi-disant division de conscience. (1)

(1) Nous demandons pardon au lecteur de l'aridité de ces descriptions, mais elles sont indispensables pour la clarté de la discussion de l'hypothèse de personnalités multiples, existant chez le même individu.

L'Insensibilité des Hystériques

On trouve chez un grand nombre d'hystériques, étudiées à l'état de veille et en dehors de leurs crises convulsives, un stigmate, appelé jadis : *La griffe du diable* qui est simplement une partie du corps insensible. Le siège et l'étendue de l'insensibilité hystérique sont très-variables ; parfois, elle envahit le corps entier ; plus souvent elle n'occupe qu'une partie du corps, par exemple la moitié gauche, intéressant à des degrés divers la sensibilité générale, le toucher, le sens musculaire et les sens spéciaux de la vue, de l'ouïe, de l'odorat et du goût. Chez d'autres, l'insensibilité, dont la distribution ne s'explique par aucune particularité anatomique ou physiologique connue, se limite dans une petite région du tronc ou des membres et se présente par exemple sous la forme d'une petite plaque de la peau, qu'on peut piquer, pincer, brûler et exciter de la façon la plus énergique, sans éveiller la moindre sensation de douleur, sans même que le contact soit perçu.

Les signes auxquels on reconnaît l'anesthésie sont variés. Les principaux sont : 1° L'abaissement de température des parties non sensibles ; 2° l'absence d'hémorragie après les piqûres ; 3° La diminution de la force musculaire volontaire, mesurée au dynamomètre ; 4° la forme de la contraction musculaire ; 5° l'absence de fatigue, l'allongement du temps de réaction et enfin l'absence de cris de douleur ou de mouvement de surprise lorsqu'on excite brusquement et fortement la région insensible, à l'insu du malade. Aucun de ces phénomènes n'a la valeur d'un signe constant ; mais la présence de quelques-uns est une sérieuse garantie pour l'observateur.

Les sujets de M. Binet ont été choisis parmi ceux qui présentent une insensibilité superficielle et profonde avec perte du sens musculaire. On prend ce sujet dans son état normal, pendant la veille, sans lui faire subir aucune préparation.

Le seul dispositif des expériences consiste à lui cacher la vue de son bras anesthésique en le ramenant derrière son dos ou en faisant usage d'un écran. Les choses étant ainsi disposées, il est facile — au moins dans certains cas — de provoquer, à l'insu du malade, des mouvements intelligents.

Commençons par l'étude des mouvements de répétition, ce sont les plus faciles à produire. Le bras insensible du sujet lui étant caché

par un écran, on fait exécuter à ce bras, avec lenteur ou rapidement, un mouvement régulier, comme un mouvement de va et vient vers la bouche, ou bien on fait tourner l'avant-bras autour du coude, ou on anime un doigt de mouvements alternatifs de flexion et d'extension. Si on abandonne alors brusquement le membre au milieu de sa course, on voit continuer le mouvement pendant un certain temps, qui varie avec les sujets; chez les uns le mouvement communiqué se prolonge très peu; le poignet qui vient de fléchir plusieurs fois de suite se relève à peine quand on l'abandonne : le mouvement est si léger et si fugitif qu'à moins d'être averti on ne le remarquerait pas. Au contraire, chez d'autres malades, le mouvement communiqué peut être répété plusieurs fois de suite, et même il arrive que la répétition a lieu plus de cent fois de suite sans interruption.

Dès qu'on met un crayon dans la main insensible, en le glissant entre le pouce et l'index, ces deux doigts se rapprochent pour serrer le crayon, et la main prend l'attitude nécessaire pour écrire. A ce moment, si on demande au sujet ce que l'on fait de sa main, il répond presque toujours : « Je ne sais pas ». Puis l'expérience commence.

On imprime au crayon un mouvement quelconque, par exemple un mouvement circulaire; la main du malade, pendant cet acte, ne suit pas mollement celle de l'observateur ; on éprouve au contraire une sensation particulière en la tenant; elle résiste un peu à certaines impulsions, surtout à celles qui déterminent un changement de direction ; mais, quand il s'agit d'un trait à continuer, c'est-à-dire d'une direction donnée à poursuivre, la main devance en quelque sorte le mouvement, comme si elle le devinait. Bref le mouvement qu'on réussit à lui communiquer ne peut pas s'appeler un mouvement passif, car la malade y collabore. S'il fallait user d'une comparaison, on dirait que l'expérimentateur dirige la main du malade comme un cavalier dirige un cheval intelligent.

On n'éprouve d'ailleurs cette sensation toute particulière que lorsqu'on a affaire à une malade qui est apte à répéter toute seule les mouvements graphiques communiqués. Chez les sujets qui ne reproduisent rien, la main reste molle et inerte, une vraie main de mannequin.

Après la communication du mouvement passif, on abandonne la main du malade, en ayant soin de laisser le crayon appuyée sur une feuille blanche. Chez quelques hystériques, la main tombe sur le côté dès qu'on l'abandonne ; chez d'autres, elle n'a pas cette flaccidité, elle reste en position, tenant correctement le crayon, comme si elle allait écrire ; mais rien ne vient. On perçoit parfois un fin tremblement dans le poignet et dans les doigts ; parfois aussi le crayon trace sur le papier quelques traits légers, indistincts, et c'est tout.

Mais il en est d'autres chez lesquels le mouvement subconscient est bien plus manifeste. Les doigts continuent à se serrer autour du crayon, et le mouvement graphique qu'on a imprimé est reproduit, soit tout de suite, soit quelques instants après.

Parmi les sujets, les uns ne savent répéter que des mouvements grossiers, comme des boucles ou des hachures ; mais une fois que ce mouvement a été reproduit, il se continue très longtemps, presque indéfiniment ; je l'ai vu, dit M. Binet, se continuer pendant un quart d'heure. D'autres mains se montrent plus intelligentes, ont plus de mémoire ; elles sont capables de reproduire dans les mêmes conditions des signes empruntés au langage écrit, des chiffres, des lettres isolées, des mots composés de plusieurs lettres et même des phrases entières. Parfois la répétition a lieu aussitôt que l'expérimentateur cesse de tenir la main sensible ; d'autres fois, il s'écoule un temps de repos, puis la main se met en mouvement.

Jusqu'alors, on le voit, la main anesthésique n'a fait preuve que de mémoire ; la répétition a été purement machinale et automatique. Il peut se produire quelque chose de plus, une opération mentale plus complexe, quoique toujours subconsciente, lorsqu'on fait écrire à la main un mot connu dont on altère volontairement l'orthographe. Il est intéressant alors de surveiller le phénomène de répétition. Au moment où la main insensible arrive à la lettre inexacte, elle s'arrête, semble hésiter, puis tantôt elle passe outre, reproduisant l'erreur, tantôt, au contraire, elle la corrige et rétablit le mot avec son orthographe exacte.

La reproduction peut se faire non seulement à l'occasion de mouvements graphiques communiqués, mais par un autre procédé plus détourné, qui fait également intervenir des sensations incons-

cientes. Ainsi, lorsqu'un sujet tient un crayon dans sa main insensible, il suffit souvent de tracer avec une pointe mousse des chiffres, des caractères quelconques sur le dos de la main, pour que bientôt après le crayon reproduise tout cela. Il se produit alors quelque chose de plus qu'une répétition de mouvement : c'est une traduction. Les sensations cutanées sont traduites en leurs équivalents graphiques.

Enfin l'inconscient peut s'affirmer d'une manière encore plus complète par l'écriture automatique spontanée. Nous venons de voir que lorsqu'on fait répéter à la main insensible un mot contenant une faute d'orthographe, elle peut corriger la faute. C'est une première preuve d'initiative. Il y a des malades auxquels il suffit de faire écrire par la main insensible une seule lettre pour qu'un mot entier qui commence par cette lettre soit écrit : On fait tracer la lettre P et le sujet écrit Paris, et ainsi de suite. Parfois, à la suite de ce premier mot, la main en écrit un second sans en avoir conscience ; parfois même c'est une phrase entière qui apparaît ; et j'ai vu, dit M. Binet, « des sujets hystériques auxquels il suffit de mettre un crayon dans la main insensible pour que des pages entières se couvrent d'écriture, sans que le sujet cesse de parler de toute autre chose ; et il paraît n'avoir pas conscience de ce que fait sa main. »

L'explication

Comment interpréter ces faits ? M. Binet voit d'abord une suggestion comme cause originelle : « Toutes les expériences précédentes, dit-il, ont ce trait commun que l'expérimentateur force le sujet, ou une partie du sujet, à répéter un acte qu'il lui indique ; il le force sans exercer sur lui de violence physique ; il agit par action morale, donc par suggestion. » Jusqu'ici nous sommes complètement d'accord avec l'auteur ; il y a incontestablement une suggestion tactile, mais nous différons pour la suite, car M. Binet ajoute : « Erigeons en personnage, pour la commodité de notre exposition, l'inconscient qui répète les mouvements ; nous dirons que l'expérimentateur, en touchant la main et le bras, donne à ce personnage inconscient l'idée de répéter l'acte, et, en définitive, le suggestionne. » (1)

(1) Binet. Ouvrage cité. Page 95.

Si M. Binet se contentait d'ériger l'inconscient en personnage distinct pour la lucidité de la discussion, nous n'aurions rien à redire, mais en réalité il en fait bien positivement une seconde personnalité différente du moi normal, comme cela ressort clairement du paragraphe suivant : (1)

« Les mouvements de répétition, d'adaptation que nous venons de solliciter dans un membre complètement dépourvu de sensibilité consciente, n'auraient pas pu se produire si rien n'avait été perçu ; pour que la main entoure le crayon glissé entre les doigts, pour qu'elle ouvre une boite d'allumettes, serre un dynamographe ou tout simplement répète fidèlement un mouvement de flexion qui a été imprimé à l'un des doigts, il est de toute nécessité que certaines impressions aient été recueillies par ce tégument soi-disant anesthésique ; il y a donc eu une perception bien réelle quoique ignorée du sujet, une perception inconsciente, et l'anesthésie hystérique apparaissant alors comme une suppression de la conscience, pourrait être appelée une *anesthésie par inconscience*.

« Il y a plus : l'hypothèse doit aller plus loin ; pour expliquer la production des actes inconscients, il ne faut pas se contenter de supposer des sensations inconscientes ; isolées, des sensations ne produiraient rien ; or, en analysant les principales observations recueillies, nous avons vu intervenir des phénomènes de mémoire et de raisonnement, de sorte que les mouvements inconscients nous révèlent l'existence d'une intelligence qui est autre que celle du moi du sujet, et qui agit sans son concours, et même à son insu. C'est une conclusion nécessaire, elle s'impose ; de quelque manière qu'on conçoive cette intelligence secondaire, accessoire, parasite en quelque sorte, il est certain que chez certains sujets elle existe et elle agit. »

Est-ce bien là la véritable explication de ce qui se passe dans toutes les expériences?

Il ne nous paraît pas du tout nécessaire de supposer une intelligence parasite pour comprendre les faits. Il suffit que la conscience normale n'ait aucune mémoire de tout ce qui se produit dans le membre insensible, pour que le sujet ignore ce que sa main écrit.

(1) Binet. Ouvrage cité. Page 117.

Les actes intelligents sont produits par le moi normal du sujet, mais il en perd la mémoire immédiatement, de sorte que de la meilleure foi du monde, il affirme qu'il y est étranger, et ceci est vrai puisqu'il n'a plus aucun souvenir de ce qui vient de se passer.

« On ne saurait croire, dit M. Binet (1), avec quelle facilité l'attention de ces malades se laisse distraire ; dès qu'elles causent avec une autre personne, elles vous oublient et ne savent plus qu'on est dans la chambre ; ces malades ont, comme dit M. Janet, *un rétrécissement du champ de la conscience* ».

Ceci nous semble tout à fait juste ; et ce rétrécissement nous paraît dû à une maladie de la mémoire qui supprime, pour la conscience normale, tous les phénomènes physiques et mentaux se rattachant à la partie anesthésiée, au fur et à mesure qu'ils se produisent. En voici un exemple emprunté à M. Binet (2).

« Il arrive parfois que lorsqu'on vient de piquer la main insensible, derrière l'écran, celle-ci se retire brusquement et le sujet s'écrie : « Vous m'avez fait mal ! » Un observateur non prévenu, qui assisterait à cette expérience pour la première fois, serait en droit de conclure que le sujet n'a pas perdu sa sensibilité ; mais il faut remarquer que le sujet a prononcé ces mots sans conscience ; quand on lui adresse ensuite la parole pour lui demander si la douleur a été très vive, il répond qu'il n'a rien senti, et il soutient même qu'il n'a pas dit un mot ; sans doute son témoignage, pris isolément, semblera suspect ; mais si ce sujet présente en outre une anesthésie régulièrement constatée, et s'il a des mouvements inconscients très développés, nous serons disposés à admettre la sincérité de son affirmation. »

Nous assistons là à cette altération de la mémoire qui donne l'illusion de deux personnalités coexistantes. La douleur est perçue par le moi qui l'accuse immédiatement par un cri ; mais aussitôt le souvenir de cette sensation est oublié, de sorte qu'à la demande de l'expérimentateur si la douleur a été vive, le sujet répond que non seulement il n'a rien senti, mais même qu'il n'a rien dit. Nous verrons que dans beaucoup de cas de suggestions post-hypnotiques, on peut observer

(1) Ouvrage cité, page 129.
(2) Ouvrage cité, page 108.

les mêmes phénomènes. On dit à un sujet de prononcer certaines paroles dix minutes après son réveil, et lorsqu'il exécute l'ordre reçu, on lui demande immédiatement pourquoi il vient de dire ces mots, il répond catégoriquement qu'il n'a rien dit et que certainement on s'est trompé.

Il ne faut nullement mettre en doute la sincérité de son affirmation, et il n'est pas besoin d'attribuer les actes ainsi accomplis ou les paroles ainsi prononcées, à une seconde personnalité imaginaire appelée la subconscience. La personnalité normale suffit à rendre compte de tous les cas, en supposant simplement une maladie de la mémoire qui supprime dans la trame de la vie mentale certaines parties. Ce sont ces trous, ces lacunes causées par la maladie dans la mémoire ordinaire, c'est-à-dire en somme dans une partie essentielle de la conscience, qui donne l'illusion d'une personnalité surnuméraire.

Il ne faut pas oublier que la conscience ne comporte sa plénitude, c'est-à-dire la notion complète de la personnalité et du *moi*, que si le *moi* de la seconde actuelle est relié par la mémoire au *moi* de toutes les secondes qui ont précédé, comme le mot *mot* que nous écrivons ici, n'a d'intérêt que parce qu'il est relié à la phrase, aux pages et aux chapitres qui le précèdent. Chaque mot est l'image d'une sensation, et il est relié par un souvenir plus ou moins vague à tout ce qui a précédé. Le souvenir étant beaucoup plus net pour la phrase que pour la page, et plus net pour la page que pour le chapitre (1).

En tout phénomène psychologique, le facteur *temps* est un élément indispensable. Il n'y a, sans une certaine durée, ni sensation, ni conscience, et c'est la mémoire seule qui peut fixer dans le temps le souvenir d'une excitation nerveuse qui dure un centième de seconde. Les phénomènes de conscience, de sensation ou d'effort, n'ont de valeur psychologique que par le souvenir qu'ils laissent derrière eux. Si rien ne persiste dans le souvenir, quelle que soit la vivacité de la conscience qui a disparu, c'est absolument pour le moi normal, comme si cette conscience fragmentaire n'avait jamais existé.

Ainsi ce qui fait la conscience, ce n'est pas seulement la sensa-

(1) Richet. — *Essai de psychologie générale*, page 121 et suiv.

tion présente ou l'effort présent, c'est encore le souvenir des efforts passés et des sensations antérieures. Si la connaissance de l'état actuel est précise, si la connaissance des états antérieurs est très nette, alors la conscience sera complète, en pleine possession d'elle-même.

Il y a donc des consciences très parfaites et des consciences très imparfaites, et les degrés de la conscience sont liés bien plus à la puissance de la mémoire qu'à l'intensité de la sensation présente.

Voici un sujet hystérique dont la caractéristique est justement une prodigieuse incapacité de fixer son esprit sur le moment présent. Toutes les sensations sont chez elles très vives, mais de courte durée, et se lient très peu entre elles, il y a, même pour tout ce qui est dans la sphère de la sensation normale, un défaut de liaison entre les états psychiques qui permet de distraire facilement ces malades. Si alors on agit sur eux par suggestion verbale, on en obtient des réponses qui seront totalement oubliées l'instant d'après, et qui paraîtront émaner d'une autre personnalité, de la subconscience qui semble surgir à côté du moi ordinaire et différer de lui.

Nous allons voir cet état curieux bien mis en relief par les recherches de M. P. Janet sur ses sujets.

(A suivre). GABRIEL DELANNE.

Nouveau Recueil d'observations DE CERTAINS PHÉNOMÈNES DE LA TRANCE

Par RICHARD HODGSON, LL. D.

(Suite)

§ 3. **Histoire des Communications de Georges Pelham**

Nous allons maintenant nous occuper des communications de G. P. (1).

Quelques données préliminaires doivent être établies pour permettre au lecteur de se former un jugement bien net sur les faits qui vont être présentés.

(1) G. P. sont les initiales de Georges Pelham.

G. P. trouva la mort par accident et probablement de façon subite dans une chute à New-York, en Février 1892, à l'âge de trente-deux ans. Il était avocat de profession, mais il s'était surtout voué à la littérature et à la philosophie et avait publié deux livres qui avaient reçu le meilleur accueil des autorités compétentes. Il avait vécu de longues années à Boston ou dans les environs, mais pendant les trois années qui avaient précédé sa mort, il avait vécu à New-York dans un appartement de garçon. Il était affilié à notre société (1), et l'intérêt qu'il portait à nos études venait plutôt d'une grande largeur d'idées et d'une grande indépendance de caractère, que d'une tendance à croire aux phénomènes supra-normaux. Il m'était dans un certain sens bien connu, surtout au point de vue intellectuel. Le lien qui nous unissait n'était pas celui d'une vieille et intime amitié, mais plutôt celui d'une profonde sympathie. Nous avions eu ensemble de longs entretiens sur les sujets philosophiques et une très longue discussion, deux ans aux moins si je ne me trompe, avant sa mort, sur la possibilité d'une *vie future*. En s'appuyant sur les données fondamentales d'une théorie philosophique que nous admettions tous deux, il soutenait qu'il était impossible non-seulement de croire à une vie future, mais même de la concevoir. Quant à moi, je soutenais que l'on pouvait au moins la concevoir. A la fin de cette discussion, il admettait qu'on pouvait concevoir une vie future, mais qu'il ne pouvait accepter que l'on y crût et il s'engagea, dans le cas où il décèderait avant moi, et se trouverait *encore vivant*, de faire *tout ce qui lui serait possible* pour me révéler le fait de la persistance de la vie.

Le 7 mars 1888, il avait assisté, avec Mme Piper comme médium, à une des séances de la série organisée par le Comité sur les Phénomènes médiumniques, après entente avec la Société américaine pour les recherches psychiques (V. *Proceedings* S. P. R. Vol. VIII. p. 2). Les noms des assistants de cette série avaient été soigneusement cachés par le Comité, et je puis ajouter que, dans ma conviction, Mme Piper ne savait nullement qu'elle avait déjà vu G. P. La séance à laquelle assista G. P. était présidée par le Révérend Minot G. Savage, membre du Comité, auquel G. P. était absolument étranger.

(1) La Société de Recherches psychiques.

En somme, la conclusion de G. P. fut que le résultat de la séance ne pouvait établir qu'un état hyperesthésique de la part du médium.

J'appris la mort de G. P. un ou deux jours après l'événement et j'assistai à plusieurs séances avec Mme Piper, au cours des quelques semaines qui suivirent, mais aucune allusion ne fut faite à G. P. Le 22 mars 1892, c'est-à-dire de quatre à cinq semaines après la mort de G. P., j'accompagnai à une séance, M. John Hart (le nom est supposé), un de ses amis les plus anciens et les plus intimes (1).

J'appris de M. Hart qu'il avait apporté un certain nombre d'objets pour servir de moyens d'épreuves, mais il ne me dit rien de leur nature, quoique j'aie supposé qu'ils avaient appartenu à G. P. C'est moi qui pris les arrangements pour la séance, et par conséquent le nom de M. Hart ne fut pas prononcé devant Mme Piper. J'abrège les notes que j'ai prises, au moment même, sur la séance, et je change les vrais noms (2).

(1) Je dois faire ici remarquer que vers la fin de 1887, alors que les séances de Mme Piper étaient beaucoup plus irrégulières qu'à présent, j'avais conduit M. Hart chez Mme Piper, avec l'espérance d'obtenir une séance. Mme Piper donnait précisément une séance à une dame, de sorte que notre visite n'eut pas de résultat.

Dans ma conviction, il n'y a pas lieu de tenir compte de cette visite, mais comme Mme Piper, à cette occasion, vit M. Hart pendant quelques minutes, quoique son nom n'ait pas été prononcé, elle sera peut-être considérée comme importante par quelques personnes.

Plus tard, Mme Piper se trouva à New-York avec un de nos membres, M. le Dr Anna Luckens, (qui ne savait pas un mot de G. P), quand survint la mort de celui-ci. Elle vint à New-York, le 8 février 1892 et retourna à Boston, le 20 du même mois, comme je l'appris du Dr Luckens, et pendant tout ce temps elle tint avec ce dernier une série de séances. Mme Piper m'a confirmé ce récit.

(2) Etant donné le caractère très personnel de beaucoup d'incidents auxquels font allusion les communications de G. P., j'ai remplacé dans presque tous les cas les noms véritables par des noms supposés. On a émis l'hypothèse que Mme Piper avait pu être mise en rapport avec les témoins importants qui sont intervenus dans le fait de G, P. Si j'avais pu donner leurs vrais noms, l'absurdité de cette supposition aurait éclaté à tous les yeux, mais quoique les seuls vrais noms donnés complètement parmi les assistants aux séances de G. P. soient ceux des professeurs C. Eliot, Norton et James M. Peirce, de l'Université d'Harward, dont on parle surtout

La séance commença par quelques remarques de Phinuit (1) sur l'évocateur. Il donna ensuite des renseignements inexacts sur un cousin qui serait mort quelques années auparavant, d'une maladie du cœur. M. Hart présente un crayon. (2)

Phinuit : Cousin. Cœur, a travers ceci, quelque chose comme une pneumonie. [Il appuye les mains sur la gorge, la poitrine et va en descendant] Savez-vous que c'est un frère ? (Il avait l'habitude de m'appeler quelquefois frère). Il est très près de vous.

(Ce n'était pas mon frère, mais nous avions l'habitude de nous donner réciproquement ce nom). [Un de mes oncles, mort d'une maladie de vessie, s'était servi du crayon. G. H.] [Ici Phinuit donne un nom qui ressemble un peu à Howards. Voyez plus loin — R. H.]

(Je ne connais personne de ce nom).

[L'assistant donne un médaillon, en disant : Il a aussi porté ceci] Phinuit [paraissant trouver le médaillon pesant]. Il contient des cheveux. Ces cheveux sont ceux de son père.... George.... et d'une

---

parce qu'ils ont été cités par G. P. dans ses communications et qu'ils lui étaient personnellement connus, j'affirme, au sujet des autres, que je les connais tous personnellement, sauf deux, et la plupart d'une façon intime. Ils appartiennent à la classe la plus cultivée et la plus honorable des Etats-Unis, et il serait aussi absurde de supposer aucune entente entre eux et Mme Piper, que d'admettre que les membres du Conseil de la S. P. R. ont pu se concerter avec elle. Beaucoup sont également connus de M. Myers, qui a bien voulu me donner la constatation suivante :

R. H.

Je connais parfaitement quatorze des principales personnes citées dans les récits de séances ci-dessus, à propos de G. P. Beaucoup d'entre elles sont certainement parmi mes meilleurs amis. Non seulement l'idée d'une entente concertée entre eux et Mme Piper serait absurde, mais je les regarde encore comme totalement incapables, d'après leur caractère et leurs opinions antérieures, de se laisser aller à l'entraînement inconscient, si je puis ainsi dire, d'une prévention favorable.

Frédéric W. Myers.

(1) Phinuit est la personnalité qui parle ordinairement par la bouche du médium endormi.

(2) Dans les récits des séances, les observations faites par les assistants sont entre parenthèses arrondies, les notes explicatives de l'auteur sont entre parenthèses anguleuses.

autre aussi, sa mère. (Oui. Ceci est exact). Les influences sont confuses (j'avais encore un autre objet) [donnant une montre]. Oui. George. Ha... Har... Hart. [Tout ceci exact. Le nom de mon oncle Georges est derrière la montre. Lorsqu'il mourut, mon oncle Albert la portait. Je ne me rappelais pas que le nom fût gravé sur le boîtier intérieur de la montre. G. H.] L. a. l.... lal... Albert... est-ce ainsi que vous prononcez ? Il vous aime beaucoup. Il dit qu'il n'est pas mo t... mort. Il vous verra encore. Il est heureux de vous voir. Il vous aime beaucoup. [Lal était le petit nom familier que mon père donnait souvent à mon oncle Albert. — G. H.].

Qui est-ce James... Jim ? (Oui, je le connais, mais il n'est pas mort). Il y a ici un autre Georges qui désire vous parler. Comment autant de Georges se trouvent-ils ensemble autour de vous ? »

Le reste de la séance, presque jusqu'à la fin, fut occupé par des attestations de G. P., Phinuit servant d'intermédiaire. Le vrai nom de George Pelham fut donné en toutes lettres, ainsi que les noms, prénoms et surnoms de plusieurs de ses plus intimes amis, y compris le nom de l'évocateur.

Il fut en outre fait allusion à des événements tout à fait inconnus de moi et de l'évocateur.

On donna à Phinuit une des paires de boutons apportées par G. H... (qui est-ce qui me les a donnés?). Ils sont de moi. Je vous les ai donnés. Je vous les ai apportés (Quand ?) Avant de venir ici. Ils viennent de moi. Ma mère vous a donné ceci. (Non) soit : alors c'est mon père, ma mère et mon père ensemble. Vous les avez portés après mon décès. Ma mère les prit. Elle les donna à mon père, et mon père vous les donna. Je désire que vous les gardiez. Je veux vous les voir. » M. Hart fait cette remarque : « Les boutons me furent donnés par M. Pelham en souvenir de son fils. A cette époque je savais qu'on les avait pris sur le corps de G. P. et lorsque j'appris que la belle-mère les avait pris sur le corps et avait proposé de me les donner, j'écrivis pour demander que l'on me donnât quelque petit souvenir de lui ».

James et Marie, [M. et Mme] Hovard, furent mentionnés avec des détails très strictement personnels, et en même temps que le nom de Mme Howard vint celui de Katherine. « Dites-lui, et elle reconnaîtra : *Je veux résoudre les problèmes, Katherine* ».

M. Hart fait cette remarque : « A ce moment ces mots n'avaient pour moi aucune importance; je savais cependant que Katherine, la fille de Jim Howard, était connue de Georges, qui fréquentait beaucoup les Howard. Le jour qui suivit cette séance, j'en fis le récit détaillé à M. Howard. Ces mots : « Je veux résoudre les problèmes, Katherine », le frappèrent plus que toute autre chose, et à la fin de mon récit, il me raconta que Georges, la dernière fois qu'il le vit, avait beaucoup causé avec Katherine, jeune fille de quinze ans, sur divers sujets, tels que le Temps, l'Espace, Dieu, l'Eternité, et lui avait fait remarquer combien les solutions généralement acceptées étaient peu satisfaisantes. Il ajouta qu'un jour il résoudrait ces problèmes et le lui ferait savoir, en se servant presque des mêmes mots que dans la communication de cette séance ». M. Hart ajouta qu'il ignorait complètement ces circonstances. Je ne les connaissais pas davantage, et n'avais à cette époque aucune relation avec la famille Howard. En réalité, toutes les constatations faites dans cette séance, pendant laquelle je me chargeai de prendre toutes les notes, avaient trait à des questions qui m'étaient absolument étrangères.

Le nom de Mérédith, ami intime de M. Hart et de G. P..., fut prononcé : « Donnez un livre à Mérédith. Dites-lui de le garder en souvenir de moi. Allez dans la chambre où est mon bureau ». En réponse à la question qui lui fut posée, (avril 1892), Mérédith raconta que la dernière fois qu'il avait vu Pelham, ce fut dans la chambre de celui-ci, plusieurs mois avant sa mort. Ils avaient passé ensemble la plus grande partie de la journée, et Pelham l'avait pressé de prendre quelques-uns de ses manuscrits et de ses livres. Ainsi la mention de Mérédith semble être parfaitement correcte. Mais Mérédith ne put se rappeler d'une façon précise qu'il eût pris aucun livre ou manuscrit.

Ce ne fut que vers la fin de la séance que les remarques faites par G. P..., devinrent confuses ou sans significations spéciales : Donnez-moi de la poudre. Ma langue est humide », qui n'avaient aucun sens pour l'assistant, (mais que les Howard considérèrent comme faisant allusion à une époque où G. P..., était malade chez eux). ainsi que les allusions faites à un mouchoir et à l'oncle Will. Il avait laissé ses papiers, ses lettres, etc., en désordre.

« John, si c'est vous, parlez-moi. Dites à Jim que je désire le voir. Il peut hardiment me croire; qu'il croie que je suis ici. Je désire qu'il sache où je suis... Oh ! excellent camarade. Tout était ténèbres; maintenant la lumière se fait. Où est l'oncle Will ? J'ai rencontré l'oncle Willie, William. (Je ne sais ce que vous voulez dire). Appelez la mère. Elle le saura. [G. P..., n'avait pas un oncle William décédé]. Il avait seulement un grand-oncle, du côté maternel, qui était décédé et qui se trouvait ainsi l'oncle de sa mère défunte et de sa belle-mère encore vivante, lesquelles étaient sœurs].

Allez dans ma chambre, (quelle chambre ?) Dans ma chambre, où j'écris. J'irai. Parlez-moi, John. (Quelle chambre ?) Mon cabinet de travail. (Vous venez à l'instant de parler d'un bureau), j'ai laissé tout pêle-mêle. Je vous prie d'y aller et de mettre tout en ordre à ma place. Une liste de noms. Une liste de lettres. J'ai tout laissé en désordre. Vous y répondrez pour moi. Je voudrais me souvenir plus exactement, mais je suis troublé. CLUB. Allez au Club. Il y a deux choses à redresser au Club. (Quel Club ?) Son mouc.... (Mouchoir). Mouchoir. (Que veut-il avec son mouchoir ?) Il l'a laissé au Club. (Quel Club ?) OUR... ne l'avez-vous pas trouvé ? (Oui. Non. Vous ne m'avez pas dit à quel Club). Je vous y ai vu. Ne vous le rappelez-vous pas, John ? [La dernière fois que je vis G. ce fut au Club des Joueurs, à New-York. — G. H.]

Qu'est-ce que Rogets ? [Phinuit s'efforce d'épeler le nom véritable]. (Epelez-le de nouveau). [La première fois Phinuit oublia une lettre, puis il l'épela correctement]. Rogers. (Que voulez-vous que fasse Rogers ?) Je désire que vous disiez à Rogers de prendre mon mouchoir. Je l'ai laissé. Il le trouvera. Rogers a un de mes livres. (Que doit-il en faire ?)

[M. Hart et G. P..., connaissaient tous deux Rogers, qui à cette époque avait en sa possession un certain ouvrage manuscrit de G. P... Le livre fut trouvé après la mort de G. P..., et confié à Rogers pour être édité. Pendant sa vie G. P... avait promis qu'à sa mort il donnerait à ce livre une destination spéciale. Il accomplissait en ce moment, au sujet de ce livre, l'acte qu'il s'était proposé pendant sa vie. Dans les instructions suivantes que je ne puis citer, à cause de leur nature privée, il y revint à plusieurs reprises et avec insistance. Si on avait agi comme G. P..., le demandait, on eût

évité par la suite beaucoup de trouble et de chagrin. Ni M. Hart, ni Rogers ne purent rien savoir à propos du mouchoir].

Pendant la dernière partie de la séance et sans aucun lien entre les remarques précédentes ou immédiatement subséquentes, qui venaient très certainement de G. P..., survinrent ces mots : « Qui est James? Will... William [il faut se rappeler que c'était Phinuit qui parlait par la bouche du médium.] Ces mots furent nettement expliqués à la fin de la séance par les observations de Phinuit.

Phinuit : « Qui est Alice? (Que voulez-vous que je lui dise?) [à R. H.] Alice à l'état d'esprit. Alice à l'état d'esprit dit que tout est passé maintenant, et dit à Alice incarnée que tout est bien. Dites à Will que je lui expliquerai ces choses plus tard. Il [George] appelle de nouveau Alice incarnée. Il désire qu'elle me connaisse ainsi que Katherine..... Parlez-lui. Il ne veut pas quitter avant que vous lui ayez dit adieu. [La main écrivit alors : « Georges Pelham. Bon jour (?) John.]

[Les allusions de Phinuit parurent dès lors très précises au professeur William James, et les trois Alice furent nettement distinguées. On eût dit que la mention par Phinuit des deux autres Alice avait réveillé chez G. P. le souvenir de celle qu'il avait bien connue. Alice James, la sœur du professeur James, était morte récemment en Angleterre. Le prénom de Mme James était également Alice. Alice, la sœur de Katherine, était la plus jeune fille de M. Howard et était fort aimée de G. P.]

Comme je l'ai déjà dit, les citations d'un caractère très personnel faites pendant cette séance ne peuvent être rapportées. Elles furent considérées par J. H. comme caractérisant absolument Pelham, et dans les moindres détails, où les notes que j'avais prises me semblaient particulièrement insignifiantes, tels que les paroles de remerciement et les remarques faites, en passant, sur l'évocateur; les termes dans lesquels il faisait allusion à sa mère désincarnée, à son père et à sa belle-mère encore vivante, ont profondément impressionné cet assistant par le cachet de vraisemblance qu'ils imprimaient à la personnalité de Pelham.

Il se trouva que des engagements furent pris avec d'autres évocateurs et que près de trois semaines se passèrent avant qu'une

bonne occasion se présentât de rentrer en communication avec G. P. dans des séances où M. et Mme James Howard seraient seuls présents. Dans l'intervalle, j'accompagnai diverses autres personnes pendant les séances et chaque fois Phinuit représentait G. P. comme désirant ardemment voir ses amis, faisant des observations telles que celles-ci : « Georges demande quand vous amènerez Jim ? » ou bien : « Georges dit qu'il veut causer avec vous sur la philosophie de la vie. » Un seul de ces évocateurs, M. Vance, était connu de Georges et au début de la séance, le 30 mars 1892, G. P. écrivit quelques mots à mon adresse, m'exprimant le désir de voir son père, M. P. pour l'entretenir de quelques questions particulières. Alors Phinuit parla en son nom et dit : « Je désire vous dire où je suis, ce que je fais et en quoi consiste cette vie. » Il fit alors allusion à deux autres amis de G. P. qu'il avait déjà mentionnés dans une séance de John Hart et, pour la première fois, il fit attention à l'évocateur présent. « Comment va votre fils ? Je désire le voir un jour. » « Où a-t-il connu mon fils ? » — « Pendant mes classes — Au collège. » C'était exact. M. Vance avait un fils qui avait été camarade de classe de G. P. M. Vance demanda alors : « Où Georges a-t-il séjourné avec nous ? » et reçut une réponse exacte, avec description du pays où il avait son domicile.

Le 11 avril 1892, à la première séance de la famille Howard que j'avais ménagée moi-même, sans donner aucun nom, Phinuit dit fort peu de choses. Après les quelques paroles du début il laissa ce qu'il prétendait être G. P. prendre possession des organes de la voix et pendant presque tout le reste de la durée de la trance on constata que G. P. se servait directement de la voix. Les questions traitées étaient caractéristiques et de la nature le plus intimement personnelle. Les amis communs furent cités par leurs noms, les questions faites sur des sujets privés et les Howard, qui n'étaient nullement disposés à prendre intérêt aux recherches psychiques, et n'avaient été conduits que par les récits de M. Hart à assister à une séance chez Mme Piper, éprouvèrent l'intime conviction qu'ils avaient en réalité causé avec la personne de l'ami qu'ils avaient connu pendant tant d'années. Les passages suivants sont extraits des notes prises par M. Howard pendant la séance et peuvent, jusqu'à un certain point, donner une idée de la netteté avec laquelle la conversation

était tenue. Toutes les allusions aux diverses personnes furent trouvées exactes.

G. P. : Jim, est-ce vous ? Parlez-moi vite. Je ne suis pas mort. Ne croyez pas que je sois mort. Je suis vraiment heureux de vous voir ? Ne pouvez-vous me voir ? Pouvez-vous m'entendre ? Faites mes amitiés à mon père et dites-lui que je désire le voir. Je suis heureux ici et surtout depuis que je me suis aperçu que je puis communiquer avec vous. J'ai pitié de ceux qui ne peuvent parler.... Je désire que vous sachiez que je pense encore à vous. J'ai parlé à John de quelques lettres. J'ai laissé tout, livres et papiers, dans un terrible désordre. Vous me le pardonnerez, n'est-ce pas ?..

(Que faites-vous, Georges, et où êtes-vous ?)

Je suis encore à peine capable de faire quoi que ce soit. Je m'éveille à peine à la réalité de la vie après la mort. J'étais comme dans les ténèbres, je ne pouvais rien distinguer d'abord. Maintenant les jours les plus sombres sont passés, vous pouvez en être certain, Jim. Tout était confus, embrouillé. Bientôt je pourrai m'occuper. Actuellement je puis vous voir, mes amis. Je puis vous entendre parler, Jim, distinguer votre voix avec votre accent et votre prononciation, mais elle sonne encore comme une grosse caisse. La mienne doit vous arriver comme un très faible soupir.

(Alors notre conversation est en quelque sorte comme téléphonée ?)

Oui — (par un téléphone d'une longue distance) [G. P. Rit.] (N'êtes-vous pas étonné de vous trouver vivant ?) Oui, parfaitement. J'en suis grandement surpris. Je ne croyais pas à une vie future. Cela dépassait les limites de ma raison. Maintenant, c'est pour moi clair comme la lumière du jour. Nous avons un fac-simile astral de notre corps physique..... Dites-moi, Jim, ce que vous écrivez actuellement.

[Il est probable que, pendant sa vie, G. P. aurait tourné en dérision cette application du mot *Astral*. R. H.].

(Rien de bien important.) Pourquoi n'écririez-vous pas sur ces phénomènes ? (Je voudrais le faire, mais l'exposé de mon opinion n'aurait aucun poids. Il faudrait avoir des faits). Je vous en donnerai, ainsi qu'à Hodgson, s'il continue à s'intéresser à ces sujets. (Les hommes connaîtront-ils la possibilité de ces communications ?) Ils

n'en douteront plus à la fin. C'est simplement une question de temps pour que ceux qui sont encore incarnés connaissent tout cela, et chacun pourra communiquer..... Je désire que tous mes camarades soient renseignés sur mon compte..... sur quoi Rogers écrit-il ? (Il écrit une nouvelle).

Non, ce n'est pas cela. N'écrit-il pas actuellement quelque chose sur moi ? (Oui, il prépare une note en commémoration de vous). C'est bien aimable. Il est agréable de savoir qu'on se souvient de vous. C'est vraiment bien de sa part. Il a toujours été bon pour moi, lorsque j'étais vivant. Martha Rogers [sa fille décédée] est ici. J'ai causé plusieurs fois avec elle. Elle se rappelle trop sa dernière maladie, pendant laquelle on l'alimentait au moyen d'un tube. Nous lui disons qu'il faut tout oublier et elle fait son possible pour cela ; mais elle a été si longtemps malade ! C'était une aimable petite créature quand vous la connaissiez ; mais elle n'était pas facile à connaître. C'est une charmante petite âme. Elle adresse toutes ses amitiés à son père.....

Comment va Berwick ? Faites-lui mes amitiés. C'est un bon compagnon ; il est ce que j'ai toujours cru pendant la vie, sincère et honorable. Comment va Oremberg ? Il a quelques-unes de mes lettres. Faites-lui mes plus vives amitiés. Il m'a toujours beaucoup aimé, quoique ce fût lui qui me connaissait le moins parmi tous mes amis.

(*A suivre*). Dr AUDAIS.

Analyse du livre : La Fin du Monde

par

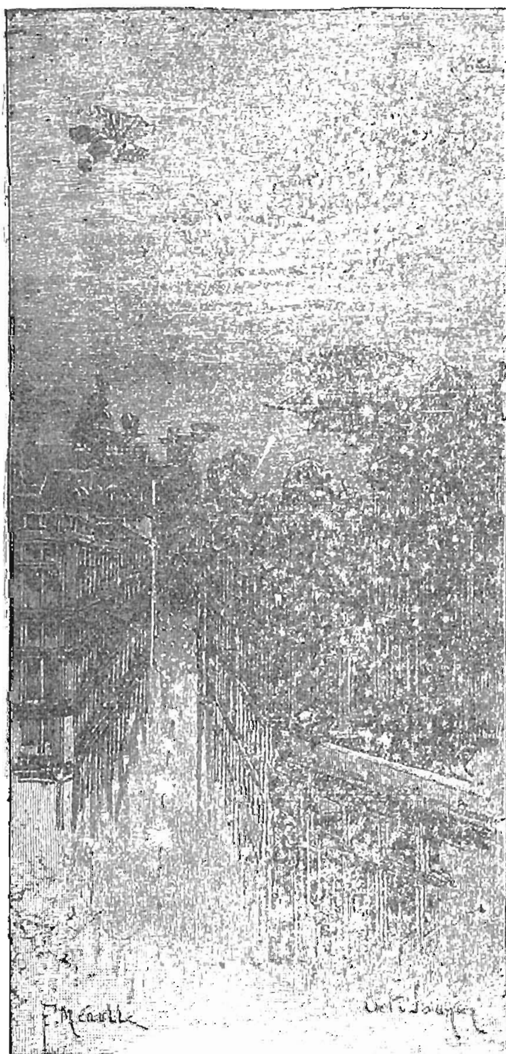
CAMILLE FLAMMARION



Depuis un siècle, les gigantesques progrès des sciences naturelles nous ont permis d'aborder des problèmes qui semblaient insolubles pour nos pères. L'astronomie, aidée de l'analyse spectrale, nous a montré dans les nébuleuses qui parsèment l'infini, les berceaux des univers futurs. Nous avons pu les étudier dans leurs développements successifs et en les comparant, suivre les phases qui con-

duisent la matière depuis l'état primitif jusqu'à celui où elle est agglomérée en soleils et en planètes. La géologie et la paléontologie ont indiqué comment les espèces vivantes s'étaient progressivement diversifiées pour aboutir, dans le monde végétal et animal, aux formes si dissemblables que nous voyons autour de nous. Mais là ne s'est pas bornée l'enquête. Les grandes lois perpétuellement en action autour de nous, agissant sans relâche, amènent des changements séculaires, et peut-être pouvons-nous aujourd'hui étudier avec fruit l'avenir, en le déduisant du passé.

Gravure extraite d *La Fin du Monde.*



PARIS AU XXVe SIÈCLE

C'est ce que M. Camille Flammarion a entrepris de faire avec son art consommé et sa science profonde. Au moyen d'une fiction ingénieuse, il suppose qu'au XXVe siècle, une comète gigantesque doit se rencontrer obliquement avec la terre, et il étudie les éventualités nombreuses qui pourraient se produire. La terre serait-elle brûlée par la chaleur énorme que développerait ce choc colossal ? L'atmosphère serait-elle empoisonnée par les émanations délétères résultant de la combustion de l'oxygène, ou par l'apport des gaz provenant de la comète ? Tous ces points sont examinés avec les connaissances scientifiques les plus récentes et sous cette forme attrayante qui les rend compréhensibles pour tous. Mais l'auteur ne croit pas à un tel dénouement, car il a confiance dans l'har-

monie des lois naturelles, qui emploient d'autres procédés que les catastrophes, pour amener la fin des mondes. Comment celle du nôtre pourra-t-elle donc se produire ?

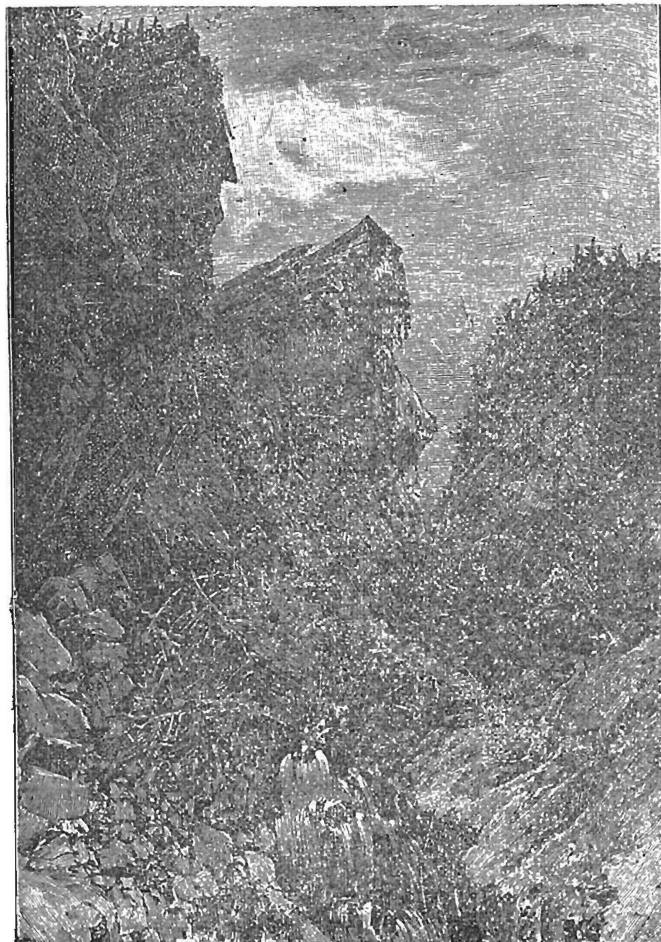
Il est certain que toute vie ici-bas est dépendante du soleil. Si l'astre central venait à s'éteindre, il entraînerait immédiatement la disparition de la vie sur toutes les planètes qui gravitent autour de lui. Mais sa masse gigantesque, par rapport à la terre, lui assure une longévité qui surpasse de beaucoup celle de notre globe sublunaire, de sorte que ce n'est pas cette extinction qui sera la cause de la mort de la terre, celle-ci aura lieu probablement bien avant. Mais comment ?

Ici, plusieurs possibilités peuvent se réaliser. Les uns ont supposé que petit à petit les continents disparaîtraient sous les actions incessantes de la pluie, de la gelée, de la neige, des vents, qui désagrègent les roches les plus dures et entraînent par les ruisseaux, les torrents, les rivières, les fleuves, ces détritus jusqu'à l'Océan. Les Alpes et les Pyrénées ont déjà perdu la moitié de leur hauteur par suite de l'action continue de ces éléments. Les vagues de l'Océan battent furieusement et sans relâche les rivages des continents et aident à ce nivellement général qui conduira à l'aplatissement complet de la terre ferme. L'eau possède d'ailleurs un pouvoir dissolvant qui est loin d'être négligeable ; de sorte que d'ici quelques millions d'années, l'Océan aura de nouveau envahi la surface entière du globe, amenant la fin de la vie terrestre par les mêmes phénomènes qui lui ont donné naissance.

Mais on peut soutenir, avec d'aussi bonnes raisons, que la fin du monde se produira dans des conditions tout opposées. Si l'on compare les bassins des fleuves pendant les périodes géologiques avec ce qu'ils sont aujourd'hui, il est incontestable que la quantité d'eau a diminué, et ceci dans tous les pays. Où est-elle passée ? Elle a pénétré dans la terre et ne retourne plus à la mer ; elle forme l'eau des carrières. Avec la diminution de la chaleur centrale, la profondeur à laquelle cette eau s'enfonce augmente sans cesse, c'est donc vers un dessèchement complet que nous marchons, lorsque ces actions auront eu lieu pendant plusieurs millions d'années.

Nivellement général et disparition de l'eau : tels sont les deux phénomènes généraux qu'il faut prévoir ; ils seront accompagnés d'un froid qui ira en augmentant sans cesse par suite de la disparition de la vapeur d'eau atmosphérique, laquelle forme aujourd'hui un écran protecteur de l'action la plus efficace. Il va sans dire que ces phénomènes emploieront des périodes de temps énormes avant

Gravure extraite de *La Fin du Monde*.



LES TORRENTS DÉSAGRÈGENT LES MONTAGNES

de devenir sensibles, et que c'est par millions d'années qu'il faut compter ; mais enfin le moment arrivera certainement où la terre sera inhabitable ainsi que les planètes, un jour aussi le soleil s'éteindra, et notre système roulera dans la nuit éternelle comme un immense cercueil contenant les restes des innombrables générations qui auront évolué à sa surface.

Sera-ce donc la mort générale ? Ici nous cédons la plume à l'élo-

quent auteur qui dépeint si bien l'infini et l'éternité. A la lumière de sa pensée, nous comprenons mieux la splendeur formidable du mot : Immortalité, et devant sa logique s'évanouissent les sophismes misérables du néantisme aux abois.

*
* *

La science mathématique nous dit que : « Le système solaire ne paraît plus posséder actuellement que la quatre cent cinquante-quatrième partie de l'énergie transformable qu'il avait lorsqu'il était à l'état de nébuleuse. Bien que ce résidu constitue encore un approvisionnement dont l'énormité confond notre imagination, il sera un jour dépensé aussi. Plus tard, la transformation sera accomplie pour l'univers entier, et il finira par s'établir un équilibre général de température comme de pression.

L'énergie ne sera plus alors susceptible de transformation. Ce sera non pas l'immobilité absolue, puisque la même somme d'énergie existera toujours sous forme de mouvements atomiques, mais l'absence de tout mouvement sensible, de toute différence et de toute tendance, c'est-à-dire la mort définitive.

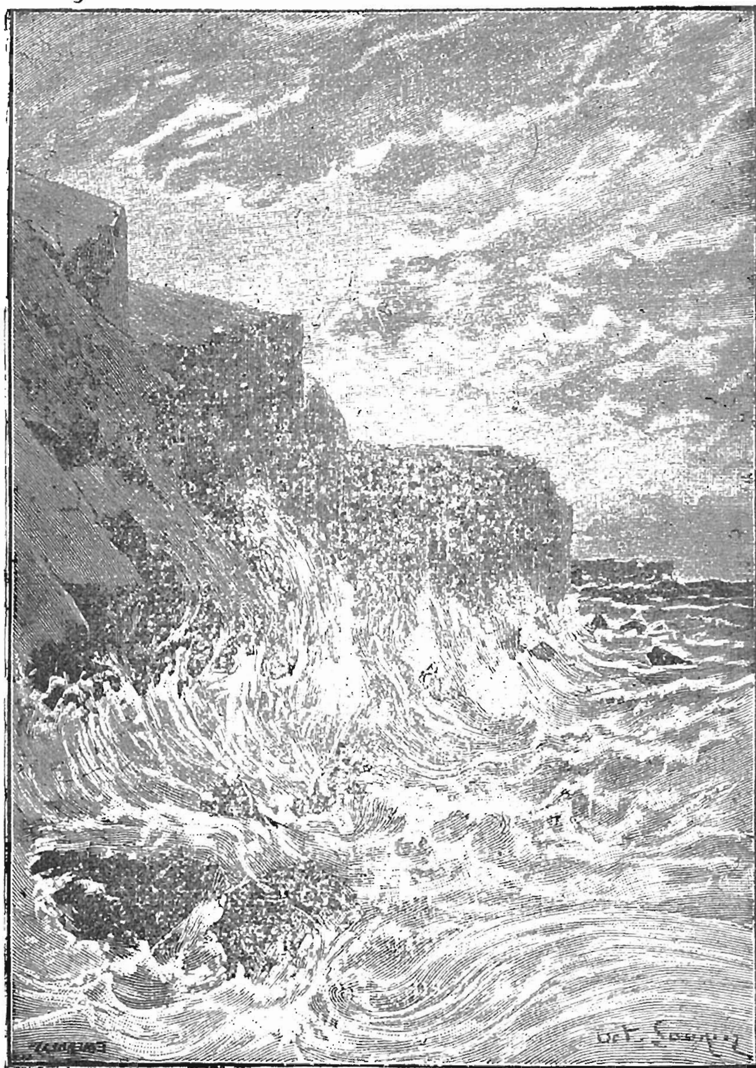
Voilà ce que dit notre science mathématique actuelle.

L'observation établit, en effet, que d'une part la quantité de matière reste constante, que d'autre part la quantité de force ou d'énergie reste aussi constante, à travers toutes les transformations des corps et des positions, mais que l'univers tend à un état d'équilibre, à l'état de la chaleur uniformément répartie. La chaleur du soleil et de tous les astres paraît due à la transformation des mouvements initiaux, au choc des molécules, et la chaleur actuelle provenant de cette transformation de mouvement, rayonne constamment dans l'espace, ce qui durera jusqu'à ce que tous les êtres soient refroidis à la température de l'espace même. Si nous considérons nos sciences actuelles, la mécanique, la physique et les mathématiques, comme valables, et si nous admettons la permanence des lois qui régissent aujourd'hui la nature et notre raisonnement humain, tel est le sort réservé à l'univers.

Loin d'être éternelle, la terre où nous vivons a commencé. Dans l'éternité, cent millions d'années, un milliard d'années ou de siècles sont comme un jour : il y a l'éternité avant et l'éternité après, et la longueur apparente de la durée s'évanouit pour se

réduire à un point. L'étude scientifique de la nature et la connaissance de ses lois nous ramènent donc à la question autrefois posée par les théologiens, qu'ils s'appellent Zoroastre, Platon, saint Augustin, ou saint Thomas d'Aquin, ou que ce soit un naïf séminariste tonsuré de la veille : « Qu'est-ce que Dieu faisait avant la

Gravure extraite de *La Fin du Monde.*



DÉGRADATIONS PRODUITES PAR LA MER

création du monde et que fera-t-il après sa fin ? » Ou sous une forme moins anthropomorphique, puisque Dieu est inconnaissable : « Quel était l'état de l'univers antérieurement à l'ordre actuel des choses et que sera-t-il après ? »

La question est la même, soit que l'on admette un Dieu per-

sonnel, raisonnant et agissant dans un certain but, soit que l'on n'admette l'existence d'aucun esprit dans la nature, mais seulement des atômes indestructibles et des forces représentant une quantité d'énergie invariable et non moins indestructible. Dans le premier cas, pourquoi Dieu, puissance éternelle et non créée, serait-il resté d'abord inactif, ou étant resté inactif, satisfait de son immensité absolue et que rien ne peut accroître, pourquoi aurait-il changé cet état, et aurait-il créé la matière et les forces ? Le théologien peut répondre : « Parce que cela lui a fait plaisir. » Mais le philosophe n'est pas satisfait de cette variation dans l'idée divine. Dans la seconde conception du monde, puisque l'origine de l'ordre actuel des choses ne remonte qu'à une certaine date et qu'il n'y a pas d'effet sans cause, nous avons le droit de demander quel était l'état antérieur à la transformation de l'univers actuel. Il n'est pas contestable, certainement, que, quoique l'énergie soit indestructible, il y a une tendance universelle à sa dissipation, qui doit amener un état de repos universel et de mort, et le raisonnement mathématique est impeccable.

Cependant nous ne l'admettons pas. Pourquoi ?

Parce que l'Univers n'est pas une quantité finie.

*
* *

Il est impossible de concevoir une limite à l'étendue de la matière. Nous avons devant nous, à travers un espace sans fin, la source intarissable de la transformation de l'énergie potentielle en mouvement sensible, et de là en chaleur et en autres forces, et non pas un simple mécanisme fini marchant comme une horloge et s'arrêtant pour toujours.

L'avenir de l'univers, c'est son passé. Si l'univers devait un jour avoir une fin, il y a longtemps qu'elle serait arrivée, et nous ne serions pas ici pour étudier ce problème.

C'est parce que nos conceptions sont finies que nous voyons aux choses un commencement et une fin. Nous ne concevons pas qu'une série absolument sans fin de transformations puisse exister dans l'avenir ou dans le passé, ni que des séries également sans fin de combinaisons matérielles puissent se succéder de planètes en soleils, de soleils en systèmes de soleils, de ceux-ci en voies lactées, en univers stellaires, etc., etc. Le spectacle actuel du ciel est

pourtant là pour nous montrer l'infini. Nous ne comprenons pas davantage l'infinité de l'espace ni l'infinité du temps, et pourtant nous concevons encore moins une limite quelconque à l'espace ou au temps, car notre pensée saute au-delà de cette limite et continue de voir. On marchait toujours dans une direction quelconque de l'espace sans en trouver la fin, et toujours aussi on peut imaginer un ordre de succession dans les choses futures.

Absolument parlant, ce n'est ni l'espace ni le temps que nous devons dire, sans doute, mais l'infini et l'éternité, dans le sein desquels toute nature, quelque longue qu'elle soit, n'est plus qu'un point. Nous ne concevons pas, nous ne comprenons pas l'infini, dans l'espace ou dans la durée, parce que nous en sommes incapables, mais cette incapacité ne prouve rien contre l'absolu. Tout en avouant que nous ne comprenons pas, nous sentons que l'infini nous environne et qu'un espace limité par un mur, par une barrière quelconque, est une idée absurde en soi, de même qu'à un moment quelconque de l'éternité, nous ne pouvons pas ne pas admettre la possibilité de l'existence d'un système de monde dont les mouvements mesureraient le temps sans le créer. Est-ce que nos horloges créent le temps ? Non. Elles ne font que le mesurer. Nos mesures de temps et d'espace s'évanouissent devant l'absolu. Mais l'absolu demeure.

Nous vivons dans l'infini sans nous en douter. La main qui tient cette plume est composée d'éléments éternels et indestructibles, et les atômes qui la constituent existaient déjà dans la nébuleuse solaire dont notre planète est sortie, et au-delà des siècles ils existeront toujours. Vos poitrines respirent, vos cerveaux pensent, avec des matériaux et des forces qui agissaient déjà il y a des millions d'années, et qui agiront sans fin. Et le petit globule que nous habitons est au fond de l'infini, — non point au centre d'un univers borné, — au fond de l'infini, aussi bien que l'étoile la plus lointaine que le télescope puisse découvrir. La meilleure définition de l'univers qui ait été donnée est encore celle que Pascal a répétée et à laquelle il n'y avait et il n'y a rien à ajouter : une sphère dont le centre est partout, la circonférence nulle part.

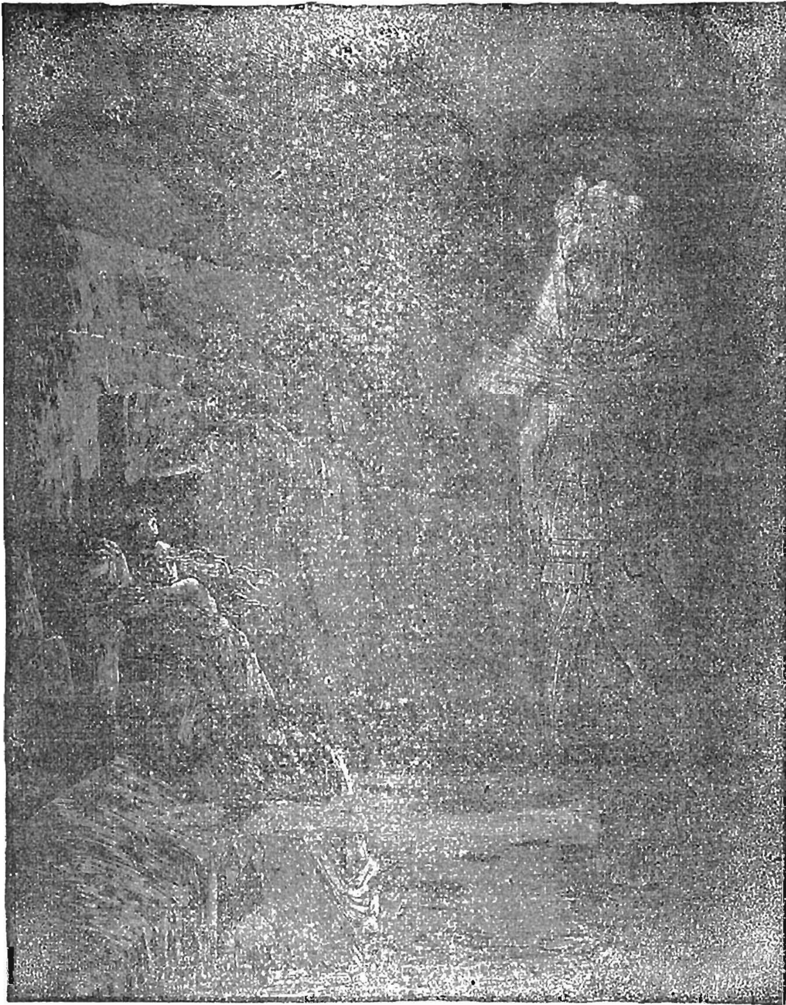
C'est cet infini qui assure l'éternité de l'univers.

Etoile après étoile, système après système, myriades après myria-

des, milliards après milliards, univers après univers, se succèdent sans fin dans tous les sens. Nous n'habitons pas un centre qui n'existe point, et aussi bien que l'étoile la plus lointaine dont nous venons de parler, la terre gît au fond de l'infini.

Sans fin dans l'espace. Volons par la pensée dans une direction quelconque du ciel avec une vitesse quelconque, pendant des mois,

Gravure extraite de *La Fin du Monde*.



APPARITION DE L'OMBRE DE KHÉOPS DANS UNE PYRAMIDE

des années, des siècles, toujours, toujours ! Jamais nous ne serons arrêtés par une limite, jamais nous n'approcherons d'une frontière : Toujours nous resterons au vestibule de l'infini ouvert devant nous...

Sans fin dans le temps. Vivons par la pensée au-delà des âges futurs, ajoutons des siècles aux siècles, les périodes séculaires aux périodes séculaires, jamais nous n'atteindrons la fin. Toujours nous resterons au vestibule de l'éternité ouverte devant nous.

Dans notre petite sphère d'observation terrestre, nous constatons que, à travers tous les changements d'aspects, de matière et de mouvement, la même quantité de matière et de mouvement demeure sous d'autres formes. Matière et force se transforment, mais la même quantité de masse et de substance subsiste. Les êtres vivants nous donnent cet exemple perpétuel : Ils naissent, grandissent en s'agrégant des substances puisées dans le monde extérieur et, lorsqu'ils meurent, se désagrègent et rendent à la nature tous les éléments dont leur corps avait été formé. Une loi permanente reconstitue perpétuellement d'autres corps avec ces mêmes éléments. Tout astre est comparable à un être organisé, même au point de vue de sa chaleur intérieure. Un corps reste vivant tant que les diverses énergies de ses organes fonctionnent par suite des mouvements de la respiration et de la circulation. Lorsque l'équilibre et le repos arrivent, la mort en est la conséquence ; mais, après la mort, toutes les substances dont le corps a été formé vont reconstituer d'autres êtres.

La dissolution est le prélude d'un renouvellement et de la formation d'être nouveaux. L'analogie nous porte à croire qu'il en est de même dans le système cosmique. Rien ne peut être détruit. *Ce qui subsiste, invariable en quantité, mais toujours changeant de forme sous les apparences sensibles que l'univers nous présente, c'est une puissance incommensurable que nous sommes obligés de reconnaître comme sans limite dans l'espace et sans commencement ni fin dans le temps.*

Voilà pourquoi il y aura toujours des soleils et des mondes, qui ne seront ni nos soleils ni nos mondes actuels, qui seront *autres*, mais qui toujours se succèderont durant l'interminable éternité.

Et cet univers visible ne doit représenter pour notre esprit que les *apparences* variables et changeantes de la RÉALITÉ absolue et éternelle constituée par l'Univers invisible.

F. D'OYRIÈRES.



Phénomènes psychiques
OBSERVÉS AU VILLAGE DE D...

PAR
CH. BROQUET et LE Dr DUSART
étudiant en médecine. *ancien interne des hôpitaux de Paris.*

(SUITE)

L'ordre est exécuté.

Ch. B. « Quel est le médium ? »

« Maria V. »

Maria : « Jamais de la vie ! » Elle prend néanmoins un crayon, une feuille de papier, sur laquelle elle pose la main. Celle-ci part brusquement, trace, malgré la résistance du médium, quelques traits d'un mouvement saccadé, et on reçoit ainsi une première communication d'une dizaine de lignes, suivie de deux autres, à la grande stupéfaction de tous les assistants et surtout de Maria.

L'une des communications s'adressait à B. Dazin, qui n'y ajoutait aucune foi et disait obstinément dans son entêtement irréfléchi : « Tout cela, ce sont des tours de physique ! » et se moquait tout haut de la prétendue crédulité des assistants.

Tout-à-coup on le voit pâlir, se lever, tourner sur lui-même et, comme poussé par un ressort, se diriger hâtivement vers la porte, qui s'ouvre, sans que personne se trouve dans le voisinage, et se referme de même, dès que B. Dazin est passé. Celui-ci traverse la salle d'estaminet, sans répondre aux questions des consommateurs et sort.

Pendant ce temps, les esprits déclarent que l'on vient d'assister à une exécution, par eux, d'un railleur et que le même sort attend ceux qui se permettraient une semblable tenue. La suite a confirmé le sérieux de la menace, car d'autres exécutions se produisirent dans les mêmes conditions, comme nous le verrons plus loin.

Cependant, deux heures plus tard, on retrouvait B. D... couché tout habillé sur un lit et dormant profondément. On l'éveille, il se lève tout ahuri, et demande avec colère où il est et qui lui a joué ce mauvais tour. Il ne se rappelle rien depuis les derniers mots prononcés par lui à la table. Aujourd'hui encore cet esprit borné se demande qui a pu se moquer ainsi de lui.

On comprend qu'à partir de ce moment, personne de ceux qui avaient assisté à la scène n'eut l'envie de plaisanter les esprits.

Cette expulsion accomplie, les esprits recommandent de continuer la séance. Aussitôt la lampe suspendue au-dessus de la table s'éteint d'elle-même et l'on entend le crayon, tenu par Maria, grincer sur le papier. On rallume la lampe et on lit ces mots écrits dans l'obscurité : « J'oubliais de vous remercier de cette belle soirée. » La séance est ensuite levée.

C'est le lendemain que la vie de Maria entra dans sa nouvelle phase.

On a vu plus haut que l'éloignement de Ch. Broquet provoquait le retour des crises chez Maria. Ce jour-là il avait dû sortir dès le matin et lorsqu'il rentra, après une absence d'une heure environ, il trouva la malade en catalepsie. Il était dix heures. Il la réveille ; elle se lève et fait bientôt remarquer que sa main droite est agitée de tremblements. « Je crois, dit-elle, qu'il me faut écrire. » — « Eh ! bien, voici du papier et un crayon : écris. »

Elle prend le crayon et écrit sans s'arrêter :

« Votre séance de ce soir sera suspendue un quart d'heure. Il ne faut pas vous en aller pour cela, car nous allons vous envoyer un médecin très capable, pour guérir Maria... Je crois qu'il y a assez longtemps qu'elle souffre !... L'enfant est fatigué, il ne peut vous écrire davantage. » Signé : Mme DAZIN.

Cette dernière phrase s'explique par la circonstance suivante : Mme Dazin était tout-à-fait illettrée pendant sa vie terrestre et se trouvait à l'état d'esprit, obligée de recourir à une sorte de secrétaire pour transmettre ses communications. Pareil fait s'est présenté maintes fois et nous le voyons encore signalé à plusieurs reprises par M. R. Hodgson, dans ses expériences avec Mme Piper, dont on s'occupe tant et avec raison en ce moment. Quant aux guérisons par l'action directe des Esprits, les exemples en sont très nombreux. L'un des plus remarquables est celui du grand électricien anglais, Cromwell Varley, rapporté par lui dans sa déposition devant la Société Dialectique de Londres, dans sa séance du 25 mai 1869.

Ch. Broquet, encore peu au courant alors de la littérature spirite, se demandait comment un tel fait pouvait se produire et attendait le soir avec la plus grande anxiété.

Dans la journée, quelques communications sont encore reçues et le moment si vivement attendu arrive enfin. Nous croyons devoir reproduire ici les notes prises au courant des événements par Ch. Broquet qui, poussé par le seul désir de s'instruire, tout en se rendant utile à la malade, ne pensait pas que ces faits dussent être un jour publiés.

Le soir, à sept heures précises, ainsi que cela nous avait été demandé, nous ouvrons la séance.

Je préviens les assistants de la guérison possible de Maria au cours de cette séance. Je demande à tous le silence et le calme les plus complets, leur affirmant qu'aucun danger n'est à craindre de la part des invisibles. L'émotion est à son comble. Nous recevons une communication d'Agnès Barbieux, puis le silence règne pendant dix minutes.

Tout-à-coup le Médium pâlit, se lève brusquement en poussant un cri : « Là ! Là ! dit-elle ; Mon Dieu !..: Elle montre un angle de la salle, moins éclairé que le reste de la pièce, où brille une forte lampe.

Je la rassure et lui demande ce qu'elle voit :

« Là !... Mon oncle Xavier !! (Mort il y a 10 à 12 ans). Agnès !!... » Le médium verse d'abondantes larmes à la vue de cette cousine et amie d'enfance.

Je lui demande de me nommer ceux qu'elle apercevra et de ne pas craindre de demander leur nom à ceux qu'elle ne connaît pas. Apparaissent alors, pour disparaître presque aussitôt : Hubert, son frère, mort à 7 ans ;

Le commandant Barbieux, récemment décédé ; quelques autres encore. Voici un homme ! dit-elle tout à coup. Puis s'adressant à moi : « Lève-toi ! Il faut que tu sois debout ! » Je me lève donc et me tiens près du médium, dont je prends les deux mains.

« Quel est cet homme ? » dis-je au médium.

« Le Docteur Marchand ! »

C'est sans doute le médecin promis dans la communication de ce matin. Le Dr Marchand est mort il y a dix ans, dans ce village où il exerçait.

Maria se prend à trembler et se serre contre moi. « Ne crains rien ; laisse-le faire ! »

Bientôt la tête du médium s'appesantit sur mon épaule, tandis que son regard reste fixé sur l'être, invisible pour nous, qui fut le Dr Marchand. Cette scène dura cinq minutes, un siècle pour tous les assistants.

Maria relève la tête, lentement et le regard toujours fixé sur le même point : « Monsieur Marchand s'en va, dit-elle... le voilà qui est là... près du buffet... »

Je lui demande si le Dr Marchand lui a communiqué quelque chose : « Oui, dit-elle. » A ce moment, je reçois une communication qui m'est tout-à-fait personnelle. Sur les instructions des Esprits, je demande à Maria si elle consent à rester médium et à prêter son concours aux esprits, en échange de sa guérison. Je demande également aux parents s'ils veulent à ce prix assurer la guérison de leur fille et chacun y consent. Je fais remarquer que, la guérison une fois obtenue, le refus de la médiumnité exposerait aux rechutes et au retour des crises, et que dans le cas contraire, les esprits prennent Maria sous leur protection toute spéciale. A peine avais-je cessé de parler, que la main de Maria traça ces mots : « Maria est guérie. »

C'était vrai : depuis cette époque, Maria toujours fort impressionnable et passant facilement d'une bruyante gaîté à la tristesse et aux émotions violentes, a encore éprouvé quelques troubles passagers, mais les crises graves du début ne se sont reproduites qu'une seule fois, devant une velléité nettement manifestée de rompre l'engagement pris le 3 mars.

Quelques communications peu importantes sont encore reçues et la séance est levée.

Voici un passage de la communication dans laquelle les esprits posaient les conditions de la guérison :

« Le médium ne pourra rien nous refuser, car nous lui rendons un assez grand service. Elle peut bien nous prêter son aide ; ce que nous faisons vaut bien d'ailleurs les visites du médecin. Nous ne lui ferons aucun mal ; la médiumnité, n'étant pas une fatigue pour elle, ne lui fera jamais de mal et ne la rendra pas malade. »

Inutile de décrire l'émotion des parents, ainsi que de Maria et de tous les assistants. La surprise ne fut pas moins grande dans tout le village, lorsque l'on vit Maria reprendre ses occupations et vivre de la vie commune.

Le lendemain et les jours suivants je pus m'absenter sans aucun inconvénient pour elle. Dès ce lendemain, 4, je demandai à mes guides invisibles si je devais faire une séance, le soir même : — « Comme tu voudras : lorsque tu tiendras une séance, nous t'apporterons des fleurs. »

Quelques instants plus tard je reçois une nouvelle communication : « Nous nous demandons entre nous quel est le présent que nous allons vous offrir : Est-ce une prière ? Est-ce une fleur ? Quant à nous, nous préférons une prière. »

Signé : HUBERT V...

Je laisse les esprits libres de leur choix et j'emporte les deux communications, sans les montrer au médium, qui n'eut pas le temps d'en prendre connaissance.

Le soir, six personnes sont réunies autour de la table : Mme Blanche d'Hennain. M. et Mme Marlières, Mme veuve Barbieux, le médium et moi.

Agnès se montre au médium : « Fais partir grand'mère ; mais dis-lui de laisser là sa chaise. »

Mme Barbieux s'éloigne en laissant sa chaise à la table, près de moi. Le médium voit alors Agnès s'asseoir sur cette chaise : « Regarde ce qu'Agnès fait là : elle écrit sur un morceau de papier en forme de cœur !... La voilà partie !... »

Quant à moi, je ne vois absolument rien. Agnès écrit alors par la main du médium : « Je viens de copier une fois la prière : je vais te donner un petit paquet : tu voudras bien la copier sur tous les cœurs et en donner un à chacun. » A ce moment Agnès apparait de nouveau au médium : « Dis à Charles de se lever et de baisser un peu la lampe. »

Je me conforme à ce désir, mais je baisse si peu la lampe, que la différence est à peine sensible. *On voit* alors une main s'avancer et tendre à Maria un petit paquet, que celle-ci, dans son émotion, jette sur la table. Pendant que ce phénomène se produit, des coups nombreux retentissent dans la table. Tous les assistants ont *très nettement vu* le phénomène, et j'ai beaucoup de peine à faire cesser leur épouvante.

J'ouvre le petit paquet : il contient cinq petits morceaux de

papier, coupés en forme de cœur; sur l'un deux est une prière spirite. Je les fais passer à tous les assistants. Tout à coup M. et Mme M... fondent en larmes, ils ont reconnu l'écriture de leur fille Agnès. C'est un cas de *matérialisation*, accompagnant un phénomène d'*Apport* et d'*écriture directe*, le tout en bonne lumière; sauf de très rares exceptions, tous les phénomènes vont se produire en pleine lumière. »

Telles sont les circonstances qui signalèrent la transformation de la médiumnité de Maria, qui, de passive, et en quelque sorte contemplative, visions rapides, intuitions, etc., devint active et se transforma en un commerce continu avec les invisibles. Le jour, la nuit, hors des séances aussi bien que pendant la durée de celles-ci, des esprits familiers se mêlent à toutes les phases de sa vie, à ses moindres actes. Ils interviennent à son premier appel et souvent spontanément. On songe, en observant ces faits si curieux, aux génies familiers que les légendes de certains peuplent mettent au service de quelques êtres privilégiés, les accompagnant partout, veillant sur eux, écartant les dangers, se chargeant de toutes les besognes fastidieuses, etc. Les faits se sont si rapidement multipliés, ils ont pris des physionomies si diverses, qu'il devint impossible de rédiger aucun procès-verbal. Celui de nous qui avait provoqué les premières manifestations et dont le but était d'abord d'arriver à la guérison de sa parente et ensuite de s'instruire, et qui n'avait nullement songé à publier aucune observation, s'est borné à prendre des notes détachées, au jour le jour, depuis le 4 mars jusqu'aux premiers jours de septembre, où le Dr Dusart se joignit à lui pour continuer à observer les phénomènes et vint chaque semaine assister à une séance régulière. Ce dernier, causant avec les divers témoins, parents, amis du médium ou étrangers à son milieu, recueillit des récits absolument conformes aux notes prises par Ch. Broquet et que tous se déclarent prêts à confirmer par leur signature.

Outre l'écriture mécanique, l'écriture directe, les apports, on a pu encore observer la matérialisation partielle ou totale, les incarnations, la lévitation, la clairvoyance, le dédoublement, etc. presque tous les phénomènes, en un mot, signalés par les divers auteurs qui ont écrit sur le psychisme. La circonstance sur laquelle nous insistons tout particulièrement, c'est que tout se passe soit à la lumière du jour, soit à celle de fortes lampes ou de foyers électriques.

Ceci dit, nous allons passer en revue chaque genre de manifestation, et nous commencerons par les *apports*.

Les apports

Au moment où ceux-ci se produisent, Maria est tantôt dans son état normal, causant, riant avec son entourage, éclatant de rire à la vue de l'objet apporté, qui l'étonne autant que tous les assistants. Tantôt elle incline brusquement la tête, s'affaise sur la table ou sur l'épaule des personnes assises à ses côtés, en proie à une trance de quelques instants, après laquelle elle s'éveille, tout-à-fait inconsciente de ce qui s'est passé et regarde, avec une surprise qui n'est pas jouée, l'objet apporté.

Ces apports sont des plus divers comme volume et comme nature, depuis les outils de jardinage, jusqu'aux fleurs, fragments de sucre, noisettes, fusées d'artifice, etc.

Dans le courant de mars, Ch. Broquet arrivant à D... chez Maria, causait avec elle depuis un certain temps lorsque tout à coup le médium s'affaisse un instant, puis se relève, la physionomie transformée par l'incarnation d'un esprit se disant Aline B... mais ne donnant sur son identité aucun renseignement contrôlable. Après quelques paroles affectueuses adressées à Ch. B... Aline dit : « Veux-tu des fleurs ? » — « Avec plaisir. » Le médium s'affaisse et un petit bouquet tombe sur la table voisine. Il était dix heûres du matin. Le médium s'éveille et contemple le bouquet avec étonnement.

Un autre jour, le médium était venu à Valenciennes, et se trouvait avec Ch. B... chez. M. B.... épicier. Au milieu d'une conversation banale, Maria change de personnalité, sans passer par l'état de trance et Aline B.... de nouveau incarnée en elle, s'adresse à Ch. B.... en lui disant : « Tu ne sais pas, ta tante (à D... à 13 kilomètres de Valenciennes) vient de rapporter un beau bouquet de son jardin. Je vais le prendre et te l'apporter. » Elle disparaît. Maria reprend sa physionomie normale, tend la main en pleine lumière et l'on y voit tomber un beau bouquet de violettes. Le lendemain Ch. B... se rend à D... et demande à sa tante Mme V... si les violettes de son jardin commencent à fleurir : « Oui, il y en a beaucoup, répond Mme V... et même hier matin j'en avais cueilli un bouquet que j'avais déposé sur ce buffet. Je me suis absentée quelques instants et en rentrant je ne l'ai plus retrouvé. Il est probable qu'un gamin sera passé et l'aura pris. »

Quelques jours plus tard, un autre bouquet fut encore apporté chez M. D...

L'apport de noisettes fut surtout fréquent. Clément Bourlet, ancien garçon brasseur, mort depuis quarante ans, dont il sera beaucoup question à propos des incarnations et qui semble s'être constitué plus particulièrement l'esprit familier, le serviteur, le garde du corps de Maria, s'était un jour incarné en elle à D... où se trouvait M. B... avec lequel il entama une conversation familière. En causant ainsi, il lui demanda la permission de prendre des noisettes dans son magasin. M. B... l'autorise à prendre tout ce qu'il veut et lui dit que Mme B... y consent également.

A partir de ce moment des noisettes étaient apportées presque à chaque séance et en nombre souvent considérable. Voici comment se présentait le plus souvent le phénomène. A Valenciennes, chez M. B..., la salle étant éclairée à l'électricité, un foyer lumineux se trouvait immédiatement au-dessus de la table. Maria, à l'état normal, se levait, tendait les mains au-dessous de la lampe, à quelques centimètres de distance. Dans ce mouvement, les manches de la robe laissaient à nu une grande partie de l'avant-bras et les assistants voyaient descendre dans les mains immobiles du médium qui riait bruyamment, un certain nombre de noisettes. Chacun suivait nettement la production du phénomène. D'autres fois les objets apportés tombaient sur la table. Quand les réunions avaient lieu à D..., Maria plaçait également ses mains au-dessous de la grosse lampe munie de son abat-jour et les assistants voyaient fort bien les noisettes ou autres objets traverser la lumière concentrée par l'abat-jour, avant d'arriver dans la main de Maria. Un jour Ch. B... fait l'observation que les noisettes sont vraiment trop petites et mal choisies. On était à D... « Attends, répond Clément, je vais t'en chercher de plus grosses. » Quelques minutes après, Clément écrivant par la main de Maria, demande qu'on vienne à son aide. Une pareille requête provoque un vif étonnement. Clément, écrivant toujours, dit que pour mieux choisir, il a renversé le grand sac de noisettes qui se trouve dans le grenier de M. B... Elles se sont toutes éparpillées dans le grenier, au milieu d'autres marchandises, et il a un grand travail à faire pour les remettre en leur place normale. Il ajoute : « Cette fois j'ai pris les plus grosses ;

tu vas voir ! J'ai refermé le sac et placé au-dessus une feuille de papier. Demande à M. B... de vérifier. » Deux minutes après on recevait, toujours par le procédé déjà décrit, des noisettes de premier choix. Le lendemain M. B..., sur la demande de Ch. B..., visite son grenier et trouve une feuille de papier posée sur le sac de noisettes. *(A suivre).*

La suggestion mentale

Chaque jour des faits nouveaux nous obligent à revenir sur nos idées préconçues, et telles affirmations, que l'on traitait dédaigneusement hier de billevesées, s'imposent aujourd'hui comme des vérités. Que n'a-t-on pas écrit contre la vision à travers les corps opaques ? Et cependant, qui donc aujourd'hui oserait mettre en doute sa possibilité, depuis que les rayons X résolvent déjà une partie du problème. La psychologie expérimentale, depuis vingt ans, malmène rudement l'antique science officielle et bouleverse terriblement ses préjugés, en l'entraînant dans des régions où elle ne s'engage qu'à son corps défendant.

En vain les magnétiseurs, depuis un siècle, affirmaient-ils la possibilité de transmettre la pensée d'un homme à un autre, sans l'intermédiaire de la parole ou du geste ; c'était là une fable ridicule qu'il fallait rejeter sans plus ample information, comme contraire aux lois naturelles.

Et voilà que malgré les doctes affirmations des facultés, la pensée se transmet parfaitement par le télégraphe sans fil, grâce aux Ondes Hertziennes et à M. Marconi. Vraiment, c'est de l'irrévérence envers nos pontifs patentés ! Mais ils ne sont pas au bout de leurs surprises, car l'âme humaine dont ils avaient décrété la mort, est apparue de plus en plus vivante et visible à tous les yeux, pendant la vie et même longtemps après la mort. A son tour, la pensée semble vouloir se laisser étudier plus facilement que par le sens intime. Les expériences de MM. Gibert et P. Janet au Hâvre, le livre si documenté du Dr Ochorowicz (1) ont fortement accrédité

(1) Dr Ochorowicz. *La suggestion mentale.*

l'opinion que l'homme peut agir à distance sur son semblable, sans aucun intermédiaire matériel. C'est ce que nous savions déjà, car les travaux du Dr Dusart, du Dr Moutin, du professeur Boirac, du Dr Paul Joire et de tant d'autres, avaient établi que les anciens magnétiseurs avaient raison de croire à la transmission de la pensée, qu'on appelle aussi la sugestion mentale. Les spirites expliquent les communications des Esprits aux médiums écrivains par la transmission de la pensée qui s'opère de l'Esprit à l'incarné : si donc, ici-bas, il nous est possible de démontrer qu'elle est réelle, nous aurons expliqué d'une manière positive le procédé qui permet aux deux humanités de correspondre entre elles.

Nous avons eu récemment l'occasion d'assister à des expériences de ce genre qui ont présenté le plus grand intérêt. Tous nos lecteurs connaissent le livre si intéressant intitulé : *La Survie*, qui est dû à Mme Ruffina Noeggerath, et s'ils ont éprouvé des émotions profondes et douces, c'est que quelque chose de l'âme de l'auteur est passé dans ces pages. Le salon de cette charmante femme est un milieu harmonique où les gens du monde coudoient les savants, les artistes, les écrivains qui s'intéressent au Spiritisme. C'est là que, dans l'après-midi du jeudi, 18 janvier, nous avons eu l'occasion de voir le célèbre Ninoff et d'étudier sa précieuse faculté.

Parmi les personnes réunies ce jour-là se trouvaient la princesse Metcherwski dont le pseudonyme de Tola Dorian est aussi apprécié par les auteurs dramatiques que chez les poètes ; le général Amade et sa femme ; Thécla de la *Fronde* ; Mme Sorgues de *La République française* ; M. Billard, avocat ; M. Lancelin, homme de lettres ; M. Gaillard, le conférencier de la Bodinière ; M. le commandant Mantin ; Mmes Laffineur, de Fivaz, Waltner et diverses correspondantes de Revues allemandes, anglaises et américaines.

Lorsqu'on pense à un sensitif, c'est-à-dire à un sujet capable d'être impressionné par quelque chose d'aussi subtil que la pensée, on se l'imagine volontiers comme un être chétif, pâle, maigre, tout nerf, prêt à vibrer comme une harpe sous la moindre impulsion psychique. Il faut convenir que Ninoff ne répond pas du tout à cet idéal. C'est un homme de trente-cinq ans environ, assez grand, bien proportionné, légèrement corpulent, dont la carrure fait présager une force musculaire bien développée, en harmonie avec sa

parfaite santé. Il explique d'abord les conditions nécessaires à la réussite des expériences variées qu'il va tenter.

A l'inverse des liseurs de pensée comme Cumberland, il n'a besoin d'aucun contact avec la personne qui expérimente ; mais il faut que celle-ci fragmente sa pensée en plusieurs parties, de manière à décomposer l'acte qu'elle désire que Ninoff accomplisse. Si par exemple on veut que le sujet enlève une des bougies fixées aux chandeliers d'un piano situé dans la pièce, il faut d'abord penser exclusivement au piano ; si le sensitif se dirige d'un aure côté, il faut intérieurement le ramener dans la bonne voie puis, toujours sans parler, lorsqu'il est auprès du meuble, lui commander de prendre la bougie à laquelle on a songé. Si l'on désire qu'il trouve un objet que l'on porte sur soi, il est nécessaire de penser d'abord à la poche qui le contient; puis lorsque la main du sujet est dans cette poche, désigner mentalement l'objet lui-même. Ce sont des expériences de cette nature que nous lui avons vu réussir parfaitement.

Après avoir demandé une serviette et s'être fait bander les yeux par un des assistants, afin de pouvoir concentrer sa pensée, il propose de trouver une carte ou une lettre à laquelle on aura pensé, alors même qu'elle serait mélangée avec beaucoup d'autres. La première tentative eut lieu avec M. Lancelin et réussit parfaitement. On en trouvera le compte-rendu détaillé à la fin de cet article. La seconde expérience se fit avec M. Billard et obtint le même succès. Ninoff, après avoir tâtonné un instant, fouilla dans la poche droite de la redingote de l'expérimentateur debout devant lui, en tira plusieurs papiers et choisit parmi ceux-ci la carte de visite pensée par M. Billard. Poussant plus loin encore la lucidité, il indiqua exactement les initiales des deux noms gravés sur cette carte.

L'expérience tentée avec Mme de Fivaz présente un intérêt plus grand encore. M. le commandant Mantin assis à la droite de Mme de Fivaz. lui donna une carte de visite en la priant, à voix basse et sans que Ninoff pût l'entendre, de la mettre dans son sac. Ensuite il pria Mme de Fivaz de vouloir bien se prêter à l'expérience. Ninoff, après avoir promené un instant ses mains autour de la tête, les descendit le long du corps et prit le sac tenu par Mme de Fivaz ; il

l'ouvrit et en retira successivement plusieurs objets. Après les avoir palpés, il continua ses investigations à travers certains papiers, et arriva enfin à la carte qu'il désigna immédiatement comme celle pensée par Mme de Fivaz. Cette fois encore, il put nommer exactement les initiales des deux noms écrits sur cette carte et, chose remarquable, malgré que Mme de Fivas ignorât elle-même les noms. Nous croyons que l'on peut admettre dans ce cas que la transmission de la pensée fut due au commandant Mantin, qui était auprès de Ninoff en ce moment.

Mme Waltner avait apporté une effluviographie obtenue dans une séance spirite. Cette épreuve, enfermée dans une enveloppe, fut confiée au commandant Mantin qui la mit dans sa poche, avec le désir que Ninoff devinât quel était le contenu de l'enveloppe. Ninoff prié d'essayer alla immédiatement à la poche de côté du commandant, en tira l'enveloppe en déclarant que c'était celle qui avait été pensée et la mettant sur sa tête, il dit : C'est une photographie spirite astrale. Ce qui était absolument exact. La séance s'est terminée par une expérience compliquée et très originale, organisée sur la demande de Ninoff.

Il se fit fort de trouver une enveloppe qui serait cachée dans un endroit quelconque de l'appartement, puis de désigner ensuite chacune des personnes auxquelles appartiendraient des cheveux qui seraient renfermés dans cette enveloppe, enfin d'en annoncer la couleur. Après que Ninoff fut passé dans une chambre voisine, hors de portée de la voix, M. le Rendu recueillit auprès des dames des cheveux blonds, blancs, cendrés et noirs; il les mit dans une enveloppe, et après délibération, il fut décidé que cette enveloppe serait mise dans la manche droite de Mme Sorgues.

Ninoff, les yeux bandés, fut amené dans le salon, et sous la direction mentale de M. le Rendu, se dirigea d'abord dans le fond de la pièce, puis revint dans la direction de Mme Sorgues et après avoir hésité entre ses deux voisins, il la pria de se tenir debout. Alors il explora avec ses mains, la tête et les bras, quitta un instant le bras droit puis y revint, et enfin, tout en s'excusant, introduisit deux doigts entre le bras et la manche ; après avoir défait deux boutons, il atteignit enfin l'enveloppe. L'ouvrant alors, il saisit un des cheveux et se dirigea de suite vers la dame anglaise à laquelle il le

remit, en annonçant à haute voix sa couleur. Il en fut de même pour ceux de Mme Laffineur, de Thecla et de Mme Wältner, qui furent désignés avec une exactitude absolue.

Ce qui nous a particulièrement frappés pendant cette intéressante séance, c'est l'évidente bonne foi de Ninoff. Il ne s'agit pas ici de prestidigitation, car d'un côté il n'y avait pas de compères dans le salon et de l'autre il était impossible au sensitif, dans les cas de M. Lancelin, de la carte du commandant Mantin ou dans la divination du contenu de l'enveloppe renfermant la radiographie, de connaître, par la vue ou le toucher ce qui y était renfermé. Ce jour-là toutes les expériences réussirent parfaitement. Mais il peut se produire aussi des insuccès, et ceci n'a rien de surprenant si l'on songe qu'il faut que l'expérimentateur extériorise sa volonté, ce que chacun ne peut faire avec la même énergie. Il arrive aussi que Ninoff n'est pas toujours dans des dispositions favorables. La fatigue influe beaucoup sur sa réceptivité, et l'atmosphère psychique favorable ou sceptique de la réunion, entrave ou facilite dans de grandes proportions ses expériences.

Ninoff est certainement un des plus remarquables sujets que nous ayons vus depuis longtemps, et nous sommes heureux de constater le sérieux avec lequel il se prête aux expérimentations rigoureuses, aussi bien dans les salons qu'à la Bodinière où il donne des séances publiques très suivies.

BECKER.

Procès-verbal d'une série d'expériences DE M. NINOFF SUR LA TRANSMISSION MENTALE DE LA VOLONTÉ.

Le 18 janvier 1899, à 4 h. 1/2 de l'après-midi, je me trouvais dans le salon[1] de Mme Nœggerath, au deuxième étage du n° 22 de la rue Milton, à Paris, avec une vingtaine de personnes, parmi lesquelles un médecin, le dr X.... Ayant été prévenu du genre d'expériences auxquelles j'allais assister, j'avais préparé les éléments d'un

fait qui, pour moi, devait être décisif, et qui sera ci-après relaté.

Avant d'aller plus loin, je dois dire que chaque fois qu'il m'a été donné de suivre des expériences de cette nature, j'ai apporté à mon rôle de témoin tout le soin désirable et une rigueur d'examen en quelque sorte scientifique, afin d'écarter de prime abord toute cause d'erreur, par suite de supercherie ou autrement. J'ai donc constaté par moi-même que le linge — une serviette ordinaire pliée en six, — que M. Ninoff se fait placer sur les yeux, offrait un obstacle presque absolue à la lumière des lampes, en ce moment assez vive dans le salon. D'ailleurs, ce bandeau n'a pas pour but, d'après M. Ninoff, de l'empêcher de voir, mais de le soustraire aux distractions extérieures, et par suite de lui permettre de concentrer avec plus d'énergie sa pensée sur l'objet proposé. Ceci dit, j'aborde les faits.

I

M. Ninoff, les yeux bandés, s'approche de mon voisin de droite et lui demande s'il a préparé une question. Mon voisin déclare qu'il n'est pas prêt. Aussitôt, s'adressant à moi " Et vous, monsieur ? " me demanda-t-il. Comme je l'ai dit, j'avais sur moi un objet, une enveloppe cachetée chez moi. Je réponds affirmativement. Aussitôt M. Ninoff ouvre ma redingote, cherche dans la poche de droite où il n'y avait rien, puis dans la poche de gauche, d'où il ramène, à ma grande surprise, deux enveloppes : l'une que j'avais préparée, et l'autre que j'ignorais avoir sur moi et qui renfermait quelques-unes de mes cártes de visite. Il se passa alors un fait auquel les autres assistants ne purent prendre garde, mais qui me parut véritablement étrange. M. Ninoff était devant moi, tenant les deux enveloppes, lorsque, subitement, la pensée me vint que je ferais mieux de réserver pour une expérience ultérieure l'enveloppe préparée, et de faire porter celle-ci sur mes cartes de visite. *Instantanément*, M. Ninoff me remit dans la poche l'enveloppe préparée, et, tirant de l'autre une de mes cartes, en moins de temps qu'il ne me faut pour l'écrire, il annonça d'une voix ferme : " C'est cet objet que vous avez voulu me faire prendre " c'est une carte de visite, dont le prénom commence par un C et le nom par une L. Je tendis alors ma carte à ma voisine de gauche : c'était exact.

Pour moi, cette expérience se divisait en deux parties : le fait

que mon changement subit de volonté avait été instantanément suivi par l'opérateur ; le fait de l'énonciation de mes initiales par le même opérateur. Le premier me paraissait inexplicable ; mais il n'en était pas de même du second ; en effet, certaines personnes — les aveugles, notamment — arrivent à donner à leurs organes du toucher une délicatesse parfois vraiment prodigieuse ; or M. Ninoff, en prenant ma carte, l'avait touchée et avait pu reconnaître le relief des lettres ; je demandai donc une nouvelle épreuve sur le pli préparé chez moi, le matin.

II

J'avais pris deux cartes de visite dont les titulaires sont connus : je puis donc les nommer : E. Flammarion, l'éditeur, et Charles Buet, l'écrivain décédé. J'avais choisi ces cartes entre cent autres, parce qu'elles étaient imprimées (chacun sait que sur une carte gravée, le relief des lettres est toujours légèrement accusé) ; je les avais soigneusement pressées pour les rendre absolument plates ; ceci fait, je les avais placées face à face sous une enveloppe gommée, laquelle était renfermée successivement dans quatre autres, toutes de couleurs différentes, que j'avais l'intention de faire préalablement désigner. Sur ma demande, M. Ninoff vint à moi — les yeux bandés, comme toujours — et me pria de penser fortement ce que je voulais. Oubliant l'objet accessoire (la couleur des enveloppes) pour ne songer qu'à l'objet principal, je donnai mentalement à l'opérateur l'ordre de prendre le pli dans ma poche, d'en extraire une seule carte, celle de Charles Buet et de me la lire. Aussitôt M. Ninoff prit le pli, et en fit sauter les deux premières enveloppes : ici se présente un de ces faits accessoires, tels que dans la première expérience, qui surprennent d'autant plus qu'ils ne sont nullement préparés ; voici : comme la troisième enveloppe présentait quelque difficulté à l'ouverture, je songeai malgré moi que je n'aurais pas dû, dans la préparation, la coller si fortement ; je m'aperçus alors que l'opérateur restait devant moi comme hésitant, maniant l'enveloppe, ne sachant que faire. Je me repris aussitôt, et intimai de nouveau l'ordre mental d'amener la carte désignée ; instantatément, M. Ninoff fit sauter cette enveloppe, puis les suivantes, et, sans aucune hésitation, me présenta la carte voulue. Mais quand il s'agit de la lire, une difficulté survint à laquelle je n'avais

pas songé. A ce moment, je tenais la carte, M. Ninoff me dit : « Je ne vois pas bien l'écriture : c'est une sorte d'anglaise très contournée » (ce détail n'étonnera aucun de ceux qui ont été en relation avec ce pauvre Charles Buet, et qui savent qu'il avait souvent des cartes de visite extraordinaires de fantaisie). Puis, faisant effort : « Le second nom commence par un D (se reprenant vivement) : non, par un B. Quant au premier, il commence par une lettre très tourmentée qui me parait être un G » (c'était un c).

Dans cette expérience, l'opérateur était à un mètre de moi, ne pouvait lire la carte que je tenais et qu'il n'avait pas eu le temps de palper. De plus, comme dans la première expérience, il y avait eu, de ma part, interruption momentanée de volonté à laquelle s'étaient conformés les actes de M. Ninoff : pour moi, l'expérience était concluante : c'était bien ma volonté que saisissait l'opérateur dès qu'elle se formait dans mon cerveau ; en outre, je notai un fait particulier : le premier geste qui suivait chez l'opérateur la genèse d'un ordre mental de ma part, ce premier geste, dis-je, avait toute la brusquerie d'un acte reflexe : je suis absolument persuadé qu'il était inconscient, et résultait, si je puis m'exprimer ainsi, d'un choc de ma volonté sur un plexus de son système nerveux.

III

Je citerai encore cette expérience que j'ai suivi de près : — M. Ninoff s'approcha du docteur... et le pria de lui donner un ordre mental, quel qu'il fût. Dès que l'ordre fut donné, sans aucune hésitation, il se précipita à droite du piano où il resta quelque temps indécis, tatonnant. Le docteur s'approcha de lui ; comme si sa volonté, plus rapprochée, eût eu plus d'énergie et de netteté, l'opérateur saisit une des bougies du piano et la présenta au docteur : tel était bien l'ordre donné.

Je demandai alors au docteur si l'opérateur ne lui avait pas pris la main, car alors, pour moi, c'eût été une réédition des expériences de Pickman se guidant sur les mouvements nerveux, instinctifs, mais presque insensibles, de la main de son conducteur : le docteur... m'affirma que M. Ninoff ne l'avait pas touché.

Je ne parlerai pas des autres faits — cependant très curieux — auquels j'ai assisté, car je n'ai pas participé à leur préparation, mais seulement à leur production, et à titre de simple spectateur : ceux

qui me touchent personnellement, et que j'ai cités, suffisentpour me convaincre que M. Ninoff a une faculté particulière de divination absolument troublante pour qui réfléchit, et digne d'arrêter l'étude ; je sais d'ailleurs que cet avis est partagé ; M. le colonel de Rochas a examiné le sujet qu'est M. Ninoff pour se documenter sur les phénomènes d'extériorisation de la pensée.

J'ai à peine besoin d'ajouter qu'avant ce jour, M. Ninoff était pour moi aussi inconnu que je l'étais pour lui : c'est un homme grand, fort, de tempérament sanguin et n'ayant jamais été malade ; ce n'est donc pas aux dépens de l'organisme, comme il arrive la plupart du temps, que s'est développée chez lui cette faculté particulière, et, somme toute, assez incompréhensible.

Quant à la théorie de ces faits, elle paraît assez obscure ; M. Ninoff prétend pouvoir s'absorber dans une occupation intellectuelle et matérielle á la fois — par exemple, jouer aux cartes — tout en obéissant, sans s'en rendre compte, á un ordre donné mentalement par un tiers : il y aurait donc dédoublement, chez lui, de sa personnalité en deux parties — l'une conservant son *moi* et l'autre obéissant à l'influx extérieur. C'est naturellement, quoique assez plausible, une simple supposition qui aurait besoin d'être vérifiée par l'expérience ; mais, en tout état de cause, je crois que cette étrange faculté de M. Ninoff ne pourra être bien étudiée que si l'on se place au point de vue théorique du périsprit ou du corps astral — Les psychistes et les occultistes me comprendront.

Ch. LANCELIN.

De la société des Auteurs dramatiques, 9, rue Faraday, Paris.

A travers les horizons inconnus
D'UNE NOUVELLE SCIENCE

La Plante

Les combinaisons radiaires entrant dans la composition vitale de la plante sont moins complexes, plus primitives que celles de la vie animale et humaine ; c'est en quelque sorte de la matière radiante à l'état mécanique.

Suivant ses qualités natives, personnelles, le végétal possède des

affinités plus ou moins évoluées, qui lui permettent d'emmagasiner la matière radiante à l'état qui lui convient par son développement nutritif vital.

Elle emmagasine, alors de préférence, l'un ou l'autre des rayons radiants actuellement perceptibles à nos sens, contenus dans le spectre solaire, ou déterminés par le spectroscope, mais dont la diversité colorative radiante est bien plus grande, que ce que les données actuelles de la science ne le supposent et qu'il est donné à nos sens imparfaits de percevoir.

La coloration des fleurs, la partie la plus parfaite et la plus complexe du végétal, (car elle doit en son être contenir le germe rénovateur de toute la plante) dépend de l'emmagasinement exclusif par elle de certains rayons radiants, solaires, lunaires, stellaires et terrestres.

Plus tard, lorsque ce quatrième état de la matière sera mieux connu, on pourra dire que telle plante condense, par idiosyncrasie, tels et tels rayons radiants à son usage vital.

Leurs organes végétaux sont disposés, organisés, combinés, créés de telle manière, qu'ils exercent une action attractive ou répulsive, sur tel ou tel rayon radiant pour se l'assimiler ou non.

D[r] A. B. L.

Ligue des femmes
POUR LE DÉSARMEMENT INTERNATIONAL

Berlin, le 30 décembre 1898.

FEMMES FRANÇAISES

Nous vous tendons la main de sœurs pour une concorde de paix.

Nous désirons de tout notre cœur que l'Allemagne et la France, deux pays si rapprochés, vivent unis par l'amitié, l'humanité et la paix, travaillent ensemble pour le progrès de la civilisation contemporaine et leur bien-être réciproque.

La guerre est un désastre, aussi bien pour les vainqueurs que pour les vaincus ; nous femmes, nous souffrons par la guerre le plus,

parce qu'elle met en danger les liens de famille, et menace les hommes, nos maris, fils et frères.

Il n'y a pas de femmes qui ne puissent travailler pour inspirer par l'éducation à la jeunesse les sentiments pacifiques et humanitaires pour la justice envers les nations et les races.

C'est dans ce but que nous vous tendons nos mains, à vous, sœurs Françaises ! Que l'année 1899 soit une année de paix entre les nations et les races.

Signé : LINA MORGENSTERN.

Suivent les noms de 194 SOCIÉTÉS ALLEMANDES avec noms à l'appui.



Paris le 10 janvier 1899.

RÉPONSE DES FEMMES FRANÇAISES
A LEURS SŒURS D'ALLEMAGNE.

Nous acceptons avec sympathie la main que vous nous tendez si cordialement pour établir une nouvelle alliance entre les femmes de nos deux pays, de France et d'Allemagne.

Il s'agit d'unir nos efforts et d'user de toute l'influence dont nous disposons pour que la concorde règne parmi les nations dans le but d'amener le désarmement International.

Les questions politiques nous sont interdites par nos réglements, mais notre propagande a des vues beaucoup plus étendues ; nous considérons la guerre en général comme incompatible avec la loi humanitaire, et la paix armée, comme un fléau qui menace de conduire les peuples à la ruine.

Selon nos principes, les différents entre les nations ne doivent pas être réglés par des guerres, moyen sauvage et indigne de la civilisation, mais par la médiation des puissances neutres avec la plus grande sollicitude pour l'équité et le droit, sur lesquels repose le bien-être des peuples.

Ce sont les femmes qui doivent déraciner du cœur humain la haine entre les nations qui nous est léguée par les siècles passés. — Quand elles auront inspiré à leurs enfants l'amour de l'humanité, le règne de la fraternité universelle sera réalisé.

Cet apostolat est le plus élevé auquel les femmes puissent se consacrer pour adoucir les souffrances des peuples ; elles inscriront ainsi une page d'or sur le livre de la vie, qui est toujours ouvert.

Le lien sympathique entres les femmes françaises et les femmes allemandes est ainsi appelé à faire sentir sa bienfaisante influence dans tous les milieux sociaux. C'est une mission en même temps patriotique et humanitaire, en faveur de l'avenir que nous voulons également prospère pour tous les pays.

C'est au nom de cette alliance d'amour et de paix que nous, femmes françaises, nous prions nos sœurs allemandes d'accepter nos affectueux sentiments.

La Présidente :
Princesse Wiszniewska.

Vice-Presidentes :

Madame Camille Flammarion,
Officier de l'Instruction Publique.

Madame Marya Chéliga,
Membre du comité du syndicat de la Presse Etrangère,
Professeur à l'Université Nouv. de Bruxelles.

Suivent toutes les signatures du Comité.

Un fait curieux

Le fait curieux qu'on va lire émane d'un milieu réservé et rigoureusement clos. Il s'est produit hors de toute mise en scène prétentieuse, parmi des personnes dont la réunion — ce soir-là, du moins — n'avait pas le phénomène spirite pour objectif.

C'était l'un de ces derniers soirs, chez un de nos confrères de la presse sportive, lequel habite aux confins de Paris, près du bois de Boulogne. Ne dramatisons pas, la chose est superflue. C'est une maison qui n'est ni plus ni moins que les autres favorable à la hantise, même la plus momentanée. Le cabinet de notre confrère est fort encombré de bibelots, c'est vrai, mais rien de cela ne rappelle Nicolas Flamel ou Raymond Lulle ; et ses amis — tous d'aimables gens — loin de se glorifier d'avoir été ainsi *visités*, parlent de l'événement avec plus de surprise que de vanité.

Voici le fait :

On causait ce soir-là, chez notre confrère, de la question psychique que le savant tente de ravir au cénacle ; querelle du

temple et du laboratoire, rivalité de l'alambic et de l'autel que La Fontaine eût peut-être baptisée : le pot de verre contre le pot de marbre. Enfin, la discussion allait son train, croisant ses feux, lorsque tout à coup chacun se tait en proie à l'étonnement.

Mademoiselle S..., une artiste lyrique, se lève de son fauteuil. Elle est pâle et, plusieurs fois, passe une main sur ses yeux comme pour en chasser une vision qui la gêne.

La croyant en proie à quelque subit malaise, on s'informe, mais sans répondre au légitime empressement qu'on lui témoigne, elle marche comme poussée par une volonté secrète jusqu'à une table où s'étale une feuille de papier blanc. Là, d'un geste persistant, elle indique ce qu'elle voit sans nul doute, mais ce qui reste invisible pour chacun ?

La stupéfaction est à son comble, c'est à qui cherchera, sur la feuille mystérieuse, ce qui peut ainsi motiver le geste de l'aimable artiste, mais quelques minutes s'écoulent à peine qu'un assistant déclare voir des linéaments bleuâtres former une tête et le commencement d'un bras.

Presque en même temps, une autre personne voit de même, avec cette particularité que, pour lui, les lignes du dessin fantastique sont jaunes.

Notre confrère, peu favorisé ainsi que le reste des personnes présentes, ne voyait rien, lorsqu'il sentit une main de mademoiselle S... lui comprimer assez vivement l'épaule. A ce contact, il eut la perception tellement nette d'un dessin complet sur la feuille de papier qu'il saisit un crayon noir et le retraça en grande partie.

Un cri étouffé de mademoiselle S... qui manqua s'évanouir, et le phénomène cessa...

Que pourrions-nous ajouter, sinon les quelques détails fournis par notre confrère lui-même.

En principe, il lui semble impossible d'admettre une participation médianimique de sa part, au phénomène ci-dessus, vu que cette faculté n'a jamais existé en lui. Il a noté, seulement, que les lignes fantomatiques devenaient moins visibles à mesure que sa collaboratrice inconsciente desserrait son étreinte.

D'autre part — notre confrère s'en porte garant — mademoiselle S... n'est pas médium et n'a jamais subi, en ce sens, la moindre tentative de développement.

De quel ordre relève au juste ce phénomène qui semble spiritique par plus d'une particularité ? il est difficile de préciser dès maintenant.

Notre confrère — M. Christian fils — se réserve de tenter une reproduction du même fait en présence de quelques représentants de la presse psychique.

Attendons.

Nouvelles et échos

Le dimanche, 26 février, à deux heures et demie très-précises, aura lieu, au Grand Orient de France, 16 rue Cadet, une conférence de M. Gabriel Delanne intitulée :

Les Habitants du Monde Invisible.

Les personnes qui désirent y assister trouveront des cartes au bureau de la Revue et 55 rue du Château-d'Eau, elles sont gratuites. La conférence sera illustrée par des projections qui feront passer sous les yeux du public des photographies de moulages et de matérialisations, obtenues par les savants qui se sont occupés de ces phénomènes.

*
* *

M. le Dr Surbled a publié une étude sur les effluves humains, et prenant à partie MM. Delanne, Durville et Majewski, il prétend que parce que M. Silva, un savant de Turin, n'a pu obtenir de radiographies à travers un courant d'eau, le spiritisme en a reçu un *coup mortel!* (sic) Ce brave homme prend ses désirs pour des réalités.

Il est fort possible que M. Silva n'ait pas réussi à reproduire les expériences dont nous avons entretenu nos lecteurs, mais qu'est-ce que cela prouve contre nos radiographies ? Il n'avait probablement pas de sujet assez puissant pour impressionner la plaque dans les conditions que nous avons décrites. M. Silva n'a qu'à faire comme nous, c'est-à-dire à persévérer dans ses recherches et il arrivera peut-être aux mêmes résultats, s'il y met la patience voulue.

Quant au spiritisme, il ne s'en portera ni mieux ni plus mal, alors même que M. Silva ne pourrait jamais avoir de preuve photographique de l'extériorisation de la force nerveuse.

*
* *

Le 27 janvier a eu lieu la conférence de Papus sur *les fraudes dans la médiumnité*. Le conférencier a énuméré un certain nombre de trucs connus et quelques autres supposés ; il a conclu qu'il fallait, autant que possible, n'employer que des enregistreurs automatiques. M. Delanne a pris la parole et dit, qu'en effet, on ne saurait trop prendre de précautions pour étu-

dier le spiritisme au point de vue scientifique. Mais que lorsqu'on cherchait à obtenir des preuves d'identité provenant de parents ou d'amis défunts, il était indifférent de surveiller le médium, car s'il révèle des choses exactes, mais inconnues du médium et de l'évocateur, il importe peu que ce soit en appuyant volontairement ou non sur la table, ou en se servant de l'écriture.

AVIS

FRANCE OU ESPAGNE

M. et Mme de... très honorables, très instruits et spirites, demandent position soit près d'un savant, soit près de personnes isolées ou malades. Le mari, archéologue et écrivain, peut être secrétaire et administrateur de propriétés.

S'adresser au bureau du journal.

Nous recommandons tout particulièrement a nos amis ces bons spirites cruellement éprouvés par la perte subite de leur fortune. Ils sont résignés à leur douloureuse épreuve et ne demandent qu'à gagner leur vie. Espérons que leur espoir légitime ne sera pas déçu.

Correspondance

Dijon le 2 fevrier 1899.

MON CHER MONSIEUR DELANNE.

Voilà bien longtemps que je ne vous ai pas entretenu de nos expériences, dont j'ai eu, il est vrai, le plaisir de parler à notre bien cher ami, Monsieur votre père, au mois de décembre dernier.

Je crois pourtant que nous avons actuellement des résultats qui pourront vous intéresser, et qui pourraient embarrasser un peu ceux qui prétendent que les spirites ont affaire à des larves, ou à des esprits inférieurs, mais non à des esprits élevés.

En effet, nous assistons à l'heure qu'il est, à jours et heures déterminés, à un cours fort intéressant d'astrologie et de médecine curative basée sur l'usage des métaux.

Ces révélations, faites par un esprit qui s'est présenté à nous sous le nom de Philippe Auréole Théophraste Bombast, surnommé Paracelse, dépassent naturellement les connaissances de tous les assistants en général, et des larves en particulier.

Cet esprit nous a raconté sa vie entière, alors qu'il était incarné ; nous en ignorions les détails, mais depuis, nous nous sommes appliqués à les étudier, et tous les faits que nous avons pu contrôler ont été reconnus exacts.

Il y a quinze jours environ, j'ai été assez gravement indisposé ; un remède qu'il m'a donné m'a guéri radicalement en quelques heures.

Nous avons eu des communications en latin et en français du seizième siècle.

En un mot, tout ce qui nous est dit par cet esprit est de nature à démontrer que nous avons réellement affaire à un esprit ayant étudié et connaissant exactement les mêmes sciences que Paracelse.

Dans ces conditions, il faudrait être, je crois, bien mal intentionné pour ne pas admettre que notre ami de l'erraticité ne soit pas réellement le grand alchimiste et médecin en question.

A moins que ce ne soit une larve... mais en ce cas les larves sont plus savantes que bien des savants de notre pauvre humanité. Ne serait-ce pas plûtot l'intelligence de ceux qui nient les esprits, qui se trouverait encore à l'état de larve.

Je ne vous parle pas des faits matériels, apports, etc... que nous avons toujours de temps à autre ; Monsieur Delanne père a dû vous parler de la boucle d'oreille antique qui a été apportée lors de son passage à Dijon l'été dernier.

Veuillez agréer, cher Monsieur Delanne, mes cordiales et fraternelles salutations. CRAM.

Revue de la Presse Anglaise

Light, 14 janvier 1899,

Mme d'Espérance a une amie habitant l'Angleterre, qui tomba très gravement malade et sur le compte de laquelle elle s'inquiètait beaucoup. Ne pouvant aller en Angleterre, elle pria son guide Humann Staffort de faire son possible pour la guérison de cette amie : il le promit. Un soir, elle s'endormit sur une chaise longue, et ne se réveilla qu'à une heure du matin, ayant rêvé qu'elle était allée en Angleterre voir son amie qu'elle trouva très mal, paraissant assoupie, mais elle lui avait semblé se réveiller comme en sursaut, le reste du rêve était confus.

Mme d'Espérance prit un crayon et demanda une communication : à 2 heures 1/2 Staffort l'informa qu'il avait vu son amie et qu'il espérait bien la guérir.

Trois ou quatre jours après, elle reçut une lettre que son amie lui écrivait au crayon, de son lit, racontant que toute la nuit du 13, elle avait rêvé de Mme d'Espérance, mais que ses souvenirs étaient confus- Elle se rappelait avoir été réveillée par un coup violent et une sensation particulière, comme si des aiguilles et des épingles parcouraient tout son corps et s'écoulaient graduellement par l'extrémité de ses doigts, les coups se faisant toujours entendre ; très effrayée, elle avait réveillé sa mère qui couchait dans sa chambre et celle-ci avait parfaitement entendu le bruit. La malade se rappelait que Mme d'Espérance lui tenait la main. Après ce rêve, les douleurs névralgiques qui depuis trois semaines ne la quittaient pas un instant, avaient complètement disparu, ainsi qu'un état nerveux des plus alarmants.

Light, 7 janvier,

donne quelques réflexions de M. Aksakof au sujet du Mémoire du baron de Langsdorff présenté au congrès de Londres, relevant quelques incorrections de dates et de noms, ajoutant qu'à la cour personne ne connaît le rôle que le médium dit avoir joué.

Harbinger of Light, déc. 1898.

d'après le journal allemand Lichstrahlen (rayon de lumière) donne le récit d'une expérience photographique du Dr Th. Hansmann, de Washington. Il prépara sa chambre noire, et M. Kesler, médium photographe, plaça la sienne à une distance d'environ deux pieds.

Le Dr Hansmann s'assit en face des deux appareils qui étaient mis au point sur lui, la pose eut lieu simultanément. L'image donné par l'appareil du docteur était bonne, mais la chaise sur laquelle il était assis, était distinctement visible à travers son corps et ses bras, ces derniers ayant presque complètement disparu.

Sur l'image donnée par l'appareil de M. Kesler, la forme de M. Hansmann est presque entièrement dématérialisée, le devant de sa chemise et une partie de sa poitrine étant seuls visibles.

Pareille chose, ajoute l'auteur de cet article, était déjà arrivée l'année dernière à un expérimentateur en photographie spirite ; il faut croire que les rayons produits par les esprits sont plus pénétrants que les rayons X, puisque les os ne sont pas un obstacle à leur passage.

Revue de la presse allemande

Pyschische studien

Le Mystère de Hienadowka est toujours l'objet de la curiosité publique ; et malgré les efforts tentés pour découvrir la cause de ces manifestations extraordinaires, l'origine n'en est pas encore trouvée.

On se souvient peut-être de ces faits étranges que nous avons relatés dans le numéro de mars 1898 de cette revue, et dont une fillette de treize à quatorze ans semble être la cause inconsciente. — Depuis les premières manifestations, nous apprend la revue allemande, le phénomène a pris la forme plus déterminée de la possession, telle que nous la représentent les légendes du Moyen-Age.

Cette fillette, saine de corps et d'esprit, tombe de temps à autre dans un sommeil profond suivi d'amnésie (perte de la mémoire).

Pendant le sommeil, une intelligence qui se dit être le diable, parle par sa bouche et donne presque toujours l'impression d'un être méchant et grossier. Ses connaissances ne dépassent guère le niveau intellectuel des assistants ; mais certains faits prouvent absolument que l'être qui se manifeste ainsi est indépendant de ces derniers. — De plus il y a, dans la ferme, des apports et des disparitions inexplicables, — toutes les portes

étant closes. Par exemple, en plein jour, tous les ustensiles de ménage deviennent introuvables, et à leur place il y a des tas de boue ou autres immondices ; puis ce sont des objets que l'on découvre très loin de l'endroit où on a coutume de les placer...

Ce mystère agite beaucoup les esprits ! — Après que les gendarmes se furent déclarés incompétents à en découvrir la cause, les autorités religieuses vinrent sur les lieux ; mais des exorcismes renouvelés ne parvinrent pas à délivrer la jeune Hanusia, ni son entourage. Le professeur Ochorowicz lui-même, qui se rendit à Hiénadowka, échoua dans son projet d'endormir le médium, que cinq docteurs ont déclaré d'une santé absolument normale — sans le moindre trouble hystérique.

L'auteur de l'article, M. Lang, après avoir étudié les faits, lui-même, sur les lieux, conclut qu'il ne peut être question, — dans ce cas, — du dédoublement de la personnalité ; et que l'hypothèse éloignée d'un être vivant doit de même être écartée. D'après lui, ces manifestations seraient dues au démon :

« Je m'inquiète peu, dit-il, que cette hypothèse soit aujourd'hui rejetée, « ou tout au moins très mal vue ».

Et il souhaite que des âmes compatissantes viennent en aide, par de judicieux conseils, à cette pauvre jeune fille, de façon que l'esprit malin soit enfin repoussé.

Il nous paraît que la volonté et la prière sont les deux moyens que la jeune Hanusia doive employer, et que l'énergie morale est, dans ce cas, beaucoup plus efficace que les meilleurs conseils. — Car, si comme on le dit, les phénomènes de possession ont rarement lieu en présence de personnes étrangères ; si, pendant le séjour que fit le médium dans une maison de santé, ils ont complètement disparu, cela ne semble-t-il pas prouver que la puissance de ce démon, — de ce mauvais esprit, — est assez limitée ?

Puisque des fluides étrangers, ou un état d'esprit particulier du médium : — (le sentiment qu'elle avait dans l'hôpital de se sentir en observation), — ont rendu les manifestations impossibles — c'est donc en lui que le médium doit puiser la force de lutter contre cette puissance occulte, dont il est l'instrument.

Le même numéro contient un intéressant article de M. Ruiep sur « L'Espace et le Temps, considérés au point de vue des facultés occultes des sens ». — L'auteur y étudie l'origine encore inexpliquée de ces bruits lointains que l'on perçoit parfois dans les séances médiumniques ou dans les manifestations physiques spontanées. Il est, en général, très difficile d'assigner à ces coups une direction certaine : chacun des assistants indiquant souvent des directions différentes ; il y a là comme un déplacement apparent de la source du bruit.

Ecartant pour un moment l'hypothèse de la quatrième dimension, l'auteur cherche à rapprocher ce phénomène de celui de la double vue.

Il considère qu'il y a, dans les deux cas, abolition de la distance..., l'espace semble disparaitre.

Le même phénomène se produit dans le temps, lorsque les événements futurs deviennent perceptibles, et cela arrive journellement à notre insu, et sous une forme indécise : c'est ce qui constitue nos pressentiments et nos rêves.

Tout cela c'est, dit-il, « le grand royaume de la télépathie dans l'Espace et dans le Temps ».

Puis il indique comme gradation chez les sensitifs : la perception de l'aura humaine ; celle des végétaux, et enfin celle de la pensée, c'est-à-dire des fluides formant des images géométriques et lumineuses qui sont lancées en dehors par l'effet des émotions ou de l'activité cérébrale.

Une philosophie mystérieuse : extrait de l' « English Méchanic ».

Lord X..., meurt dans son château. Le jour même de l'enterrement, ses deux filles prennent la photographie de la bibliothèque qui était la pièce où on se réunissait en famille. — En développant le négatif, elles aperçoivent, à leur grande surprise, l'image presque complète d'un homme qui se tenait assis sur l'un des sièges ; leur effroi grandit lorsqu'elles reconnaissent leur père ! Il ne se trouvait dans la pièce aucun portrait qui, par réflexion, aurait pu former une image sur la plaque ou dans le fauteuil. Le visage de l'apparition n'est pas très net sur le positif ; mais tout le côté droit, depuis l'épaule jusqu'à la main qui s'appuie sur le bras du fauteuil, est nettement dessiné ; enfin, un signe particulier des doigts révèlent, paraît-il, l'identité absolue du défunt. Le capitaine Noble, un astronome et un naturaliste très connu qui rapporte le fait dans une sérieuse revue scientifique, déclare que, pour lui, la chose est simplement inexplicable. Le capitaine Noble ne croit pas aux esprits.

Die Ubersinnliche Welt

annonce l'apparition d'un ouvrage d'Aksakof : le *Précurseur du Spiritisme*.

Cet ouvrage qui est un exposé de tous les faits importants de manifestations médiumniques spontanées, vient d'être traduit en allemand ; c'est en quelque sorte le résumé des phénomènes inexpliqués de ces trois derniers siècles.

Le professeur Maier qui en fait le compte-rendu termine ainsi son article :

S'il est vrai que les faits métaphysiques qui se présentent dans les manifestations médiumniques spontanées, et qui ne sont pas inférieurs comme force démonstrative aux phénomènes expérimentaux, peuvent, en grande partie, s'expliquer par l'animisme, nous pensons avec l'auteur et son traducteur que certaines particularités de ces mêmes faits indiquent absolument l'action d'une intelligence étrangère au médium, et appartenant à une autre sphère d'existence ; et enfin que la haute partie morale du spiritisme consiste précisément en ceci : qu'il provoque les progrès de la métaphysique, de laquelle, suivant l'expression de Kant, dépend surtout le bonheur d'un peuple ».

— Le médium à matérialisation miss Corner, — de son nom de jeune fille Florence Cook, — sera reçu à la fin de ce mois par la société le « Sphinx » de Berlin, qui étudiera auprès d'elle les phases de cette médiumnité. — On sait que cette personne permit au savant anglais W. Crookes de faire les expériences les plus scientifiques et les plus concluantes dans la « physique transcendantale ». THÉCLA.

Revue de la Presse Italienne

Il Vessillo spiritista

reproduit en entier les « Révélations sur Isis dévoilée » publiées dans la Revue scientifique et morale du spiritisme, traduites du journal anglais *The two Worlds*.

Il annonce que M. Falcomer, un des fondateurs de l'Union kardeciste, a donné sa démission de membre de cette société en apprenant que le capitaine Volpi a envoyé la sienne. M. E. Volpi déclare qu'il ne parlera plus de cette société, à moins que le Président de son comité ne lui fasse une communication directe.

Ce journal donne le récit d'une apparition vue simultanément par trois personnes, dans leur chambre à coucher, la nuit, et la relation de l'apparition qui eut lieu dans la salle du trône, à St-Pétersbourg, sous Elisabeth, fille de Pierre-le-Grand et de Catherine ; le double de l'impératrice Elisabeth ayant été vu par presque toute la cour et la souveraine elle-même qui avait été vivement impressionnée. Huit semaines après, jour pour jour, elle était morte.

Ce fait est relaté dans le journal de la cour, tenu par les officiers et continué pendant 170 ans.

Annali dello spiritismo in Italia Déc. 98.

Le Dr Niceforo Filalete annonce que le numéro de cette revue est le dernier ; que depuis 35 ans, il s'est dévoué à la cause du spiritisme, et qu'il veut désormais se consacrer à le propager dans la presse journalière profane.

Rivista di studi psichici

reproduit le récit, par le colonel Malvolti, de l'apparition spontanée d'un esprit assez matérialisé pour être vu par lui, par Mme T... et son fils ; c'était dans le vestibule de la salle où se tenaient leurs séances ; la pièce était dans la pénombre, la nuit était avancée.

On vit l'esprit s'approcher de la fenêtre, se retourner et se pencher sur un bureau placé dans l'embrasure ; puis se relevant, il se dirigea vers le colonel qui lui demanda plusieurs fois : Etes-vous Torquato Lemmone, l'esprit qui nous guide ? en lui tendant la main, et lui demandant la sienne. Mais l'esprit paraissait hésiter à le faire ; il se tourna vers un guéridon, et sans qu'il ait bougé le bras, dans la table se fit entendre un bruit formidable, comme un violent coup de poing.

Le fantôme parut vouloir s'éloigner, malgré les prières du colonel, mais Mme T... et son fils, effrayés par la violence du coup, s'étant précipités vers la porte, l'apparition s'évanouit.

Le colonel resté dans le vestibule, demandait à l'esprit de revenir, Mme T... et son fils rentrèrent avec une lampe et tous trois virent sur la table une carte couverte d'écriture : elle était posée à l'endroit où le coup avait été donné : les caractères étaient très fins, mais très lisibles, la signature était celle de Torquato Lemmone.

Le colonel désire taire le contenu de ce message dont les deux dernières lignes étaient : « De cet écrit personne ne doit savoir le contenu : ton désir de me connaître est maintenant satisfait.

Mme T... et son fils ont signé le procès-verbal de cette relation, en affirmant l'authenticité de l'apparition et de l'écriture directe.

La Campana del Mattino

journal anti-spirite, est fier de l'approbation de M. Méric et des encouragements qu'il en a reçus ; M. Méric a traduit et donné dans la *Revue du monde invisible* des extraits de la Campana del Mattino et recommande ce journal dont le courage, dit-il, égale la science philosophique et théologique.

Ce journal croit à l'existence des esprits, mais suppose que ces esprits n'ont jamais été incarnés ; il prétend, les faits à la main, pouvoir confondre les spirites en leur prouvant que les esprits affirment eux-mêmes n'avoir jamais été incarnés et s'intitulent anges rebelles ou démons.

Il prétend aussi prouver que les médiums, lors des manifestations, ne tombent pas en trance, mais doivent se sentir plus forts, plus énergiques, signe qu'au lieu d'avoir perdu du fluide vital, on leur en a donné.

Du reste, l'auteur. G. Colacurcio, engage ses lecteurs, désireux de s'instruire sur ce sujet, à lire son ouvrage intitulé « Le Spiritisme ou le diable dans le monde ».

Nous serions désireux d'avoir quelques séances contradictoires avec ce valeureux champion du catholicisme. Il est probable qu'il rabattrait pas mal de ses prétentions. Il devrait bien s'adresser au chevalier Chiaia, qui serait en mesure de lui répondre expérimentalement.

Revue de la Presse
EN LANGUE ESPAGNOLE

Constancia

de Buenos-Aires fait une vigoureuse campagne en faveur des écoles normales, que les jésuites du lieu appellent écoles sans Dieu. Elle défend avec énergie *la science à l'école et la religion à l'église*. Elle publie une conférence de Mme Willson sur la Télépathie, avec plusieurs

exemples nouveaux à l'appui. Dans le N° du 4 décembre nous trouvons comme premier article une longue et éloquente réponse à un jésuite — vient ensuite une conférence sur l'origine du sentiment religieux, par M. O. Rebaudi, dans laquelle l'auteur rappelle que de tout temps et en tous pays ont existé les communications entre le monde visible et invisible. Le N° du 11 décembre continue son intéressante discussion avec un contradicteur qui signe : Le plus ignorant des Jésuites. Il est impossible de résumer ces articles de polémiques, pleins de verve et de bons sens ; il faut les lire dans leur texte.

Lumen

de Barcelone, donne sous le titre : Forces occultes et pouvoirs psychiques, un extrait d'un volume en préparation, dans lequel est développée cette pensée que tout ce que nous voyons dans l'Univers est le résultat de vibrations de la substance unique. Tous les êtres sont entourés d'une triple auréole ou zône, passionnelle, intellectuelle, spirituelle, caractérisée par trois degrés de fréquence des vibrations de la substance unique constituante. Il continue la traduction de l'Etude sur les vies successives de G. Delanne. Le cinquième et dernier article du travail intitulé Psycho-physique résume parfaitement le rôle du périsprit, comme nous le comprenons et comme nous le trouvons développé dans l'*Evolution Animique* du rédacteur en chef de cette Revue.

La Union Espiritista

de Barcelone, consacre son premier article aux Abus de la liberté. La 7me lettre, entre amis, combat le matérialisme au nom de la science aussi bien qu'au nom de la morale. Dans un article intitulé Métempsycose, M. Antonio Planas s'élève contre la confusion que les ennemis du spiritisme s'éfforcent d'établir entre ses croyances et celles des partisans de la métempsycose. Calomniez, il en restera toujours quelque chose !

La Revelacion

d'Alicante, publie dans son N° de décembre 1898. un article très développé, intitulé la Escuela de los Mesias. Sous le titre : Spiritisme, M. Pedro Roman raconte comment il a abandonné la doctrine matérialiste pour adopter le spiritisme. M. Jaime Puigdoller s'élève avec force contre la coutume de porter des fleurs sur les tombes ou sur les cercueils, au lieu de soulager les nombreuses misères qui nous entourent. Déjà une semblable campagne a été menée chez nous par une partie de la grande presse, mais elle ne parait pas avoir obtenu beaucoup de succès. Du reste, on peut se demander si ceux qui font ces dépenses par ostentation, songeraient à les transformer en bonnes œuvres, le jour où la mode endrait à changer.

Revue de la Presse
EN LANGUE FRANÇAISE

Revue Scientifique

Dans le nº du 14 janvier, M. Richet prend à partie M. Brunetière au sujet de la soi-disant faillite de la science. Il prétend que la science n'a jamais promis de nous faire connaître nos origines et nos fins. Que la science est impersonnelle et que l'on peut dire d'elle ce que de Maistre disait de la nature : « Je ne connais pas cette dame. » Certes la science n'a donné à personne mission de parler en son nom ; mais beaucoup de savants, et non des moindres, ne se sont pas faits faute pour affirmer que nous étions simplement des agrégats matériels et que l'âme n'était qu'une chimère. Les noms de Buchner, de Maleschott, de Carl Vogt, de Hœckel, de Robin, de Littré et de tant d'autres, sont là pour affirmer qu'on s'est servi abusivement du nom de la science pour soutenir des idées préconçues. Nous croyons que la science a une mission plus haute que celle de classer des faits : elle a pour devoir de nous éclairer sur nos origines et nos fins, et c'est parce qu'elle se cabre contre les phénomènes nouveaux : transmission de pensée, extériorisation de la sensibilité et de la motricité, dédoublement de l'être humain, télépathie, manifestations spirites, etc. qu'elle laisse l'âme moderne dans toutes les affres du doute. Mais ce que les savants officiels ne veulent pas faire, nous l'exécuterons, et alors chacun comprendra l'énigme du monde et saura pourquoi nous sommes ici-bas.

M. le Dr Lebon rend compte, dans le nº du 28 janvier, de ses expériences sur la luminescence invisible. Nous savions déjà, par les expériences de Zenger, qu'il est possible d'obtenir des photographies en pleine nuit, grâce aux radiations actiniques invisibles restitués par les corps qui ont été exposés au soleil. M. Lebon, après avoir badigeonné des corps avec du sulfure de zinc, les expose pendant quelques instants à la lumière, puis les transporte dans une chambre absolument obscure et après qu'ils ont perdu toute lumière visible, il peut encore obtenir des photographies. Il a vu qu'il faut 18 mois pour que la charge résiduelle lumineuse soit complètement dissipée. Nous connaissons cette propriété qu'ont tous les corps d'emmagasiner la lumière et de la restituer sous forme de radiations obscures, c'est pourquoi, dans nos expériences sur la radiographie de la main, nous avons mis une feuille d'étain à la surface de l'écran liquide.

A lire dans le nº du 4 février une importante conférence de M. Verneau sur la main chez les mammifères, faite à la Société d'Anthropologie de Paris. Il dit : « Les adversaires du tranformisme ont souvent contesté la vérité du vieil adage « *Natura non facit solus* ». Lorsqu'on leur parlait d'animaux qui pouvaient reconnaître une même origine, ils ne manquaient jamais d'insister sur la nécessité qu'il y aurait de découvrir des *intermé-*

diaires. Ces intermédiaires, on les rencontre tous les jours dans la nature actuelle et dans les couches géologiques anciennes. Chaque jour, la distance entre les ordres, entre les familles, entre les genres, va en diminuant et l'on constate des liens de parenté entre des animaux qu'on avait regardés comme complètement étrangers les uns aux autres. »

La Revue Spirite

continue les réflexions philosophiques de son rédacteur en chef. Nous signalons une erreur, c'est celle qui veut faire de Pie IX un libéral. Jamais Pontife n'a été plus rétrograde, et il suffit de lire les articles du syllabus pour être convaincu que celui qui lançait l'anathème « à qui voudra concilier le dogme avec la science moderne » n'était rien moins qu'un esprit ouvert au progrès. Ce numéro contient la fin du discours de William Crookes que nous avons reproduit il y a trois mois, ainsi que la suite du mémoire de M. de Rochas sur les sentiments, la musique et le geste que nos lecteurs connaissent également. M. Bosc continue la série de ses intéressantes études sur la doctrine ésotérique. Il traite cette fois de la réincarnation et il établit que cette croyance indoue est encore partagée de nos jours par un grand nombre de peuples sauvages les Soutals, les Somalis, les Zoulous, chez les Diako de Bornéo et de Sumatra ainsi que chez les Powhattans mexicains. Parmi les grecs, Pythagore, Empédocle, Socrate et Platon croyaient au retour de l'âme ici-bas, car ils ne pouvaient concevoir une évolution complète dans le court espace d'une seule vie. On nous annonce la venue probable des sœurs Bangs, médiums américains très développés. Les chercheurs qui voudraient expérimenter avec ces puissants médiums doivent adresser leur demande d'admission aux séances ainsi que leur cotisation, à M. le Dr Dariex, 6 rue de Bellay à Paris.

La Lumière

publie un bon article du Dr Lux sur la télépathie au point de vue scientifique. L'auteur analyse le travail de M. Ch. Brodie Patterson paru dans le *Mind* d'octobre dernier. Il fait ressortir que dans la plupart des cas cités on ne saurait faire intervenir des explications commodes comme le hasard ou des coïncidences fortuites « L'univers n'est pas gouverné par l'aveugle hasard : la loi et l'ordre règnent en maîtres partout. Ce qui nous semble désordre et absence de loi, nous apparaîtrait comme un enchaînement régulier d'évènements, si nous étions assez clairvoyants. » Ceci nous paraît tout à fait évident puisqu'il n'y a pas d'effet sans cause. L'enchevêtrement des causes et des effets peut parfois être très considérable, mais la science a précisément pour devoir de nous faire connaître ces phénomènes successifs, et il n'est pas douteux qu'elle y parviendra un jour. Dans tout cas de télépathie, il y a action de *pensée à pensée*, suivant l'expression du Dr Gyel, ou, si l'on préfère, transmission de pensée, c'est-à-dire *transmission de vibrations* d'un cerveau à un autre cerveau. C'est la théorie déjà exposée par le Dr Ochorowicz, par M. Houston et dernièrement

encore par William Crookes dans son discours au Congrès Britannique pour l'avancement des sciences. C'est probablement l'éther qui sert de transmetteur pour ces vibrations spéciales qui ne se défractent pas et qui traversent les corps opaques. Nous avons déjà indiqué ici les analogies qui existent entre ce mode de l'énergie et celui que les ondes Hertziennes nous ont fait connaître.

A lire aussi la suite de l'étude de Carl du Prel sur la lévitation. Voici la conclusion du savant allemand : « Le corps humain renferme de l'électricité et de l'od et comme ce sont là des forces polarisées, elle peuvent servir à une double fin, par la rupture de l'état neutre, à une attraction et à une répulsion. Les queues des comètes ; l'attraction dans les aimants et dans le magnétisme animal ; les mouvements de table ; l'inocuité que présentent les projectiles lancés par des mains invisibles ; l'épreuve de l'eau des sorciers ; la balance des sorciers ; les acrobaties des somnambules et des possédés ; l'apport spirite ; la lévitation des fakirs ; l'ascension extatique des saints et des médiums constituent autant de modèles naturels qui prouvent qu'il existe des influences capables de produire dans les corps des courants moléculaires, au point de produire la lévitation. »

Le Spiritualisme moderne

M. Baudelot, sous le titre : Ascension, montre que le but del'incarnation ici-bas est de purifier l'âme. « La terre est pour les humains un laboratoire dans lequel s'opère la tranformation des êtres par un travail d'épuration et de sublimation. Ainsi le minerai dans les hauts-fournaux subit la fonte et la refonte ; la matière ainsi s'épure après chaque épreuve nouvelle, se fortifie sur l'enclume, sous les coups de marteau, elle est sans cesse refondue jusqu'à ce qu'elle soit dépouillée des scories qui nuisaient à sa pureté, à son homogénéité, à sa parfaite intégralité. » Le commandant Tégrad publie une étude intéressante sur ses photographies de radiations psychiques ; il reproduit les radiographies des deux bouteilles et de l'aigle que nos lecteurs connaissent pour avoir paru dans cette revue. A lire aussi le commencement d'une étude très intéressante de M. Albin Valabrègue sur l'éducation sociale.

Le Journal du Magnétisme

donne une bibliographie du D[r] Durand (de Gros) un des précurseurs du mouvement hypnotique actuel. L'histoire des luttes soutenues par cet éminent investigateur montre combien les corps savants sont réfractaires à toute vérité nouvelle. Bien que nous n'admettions pas la doctrine du *polyzoïsme,* c'est-à-dire celle qui ne voit dans le *moi* qu'une collection d'âmes secondaires, nous rendons justice à l'élévation de la pensée de ce vaillant lutteur, et nous saluons avec respect cette grande figure incomprise, pour laquelle le jour de la justice se lève si tard.

M. Alban Dubet rend compte des différences qui séparent les différentes écoles : Suggestionnistes, Braidistes et Magnétistes, et montre que

chacun ne fait que mettre en œuvre des agents qui semblent dissemblables, mais qui ne présentent pas au fond de différences absolues. Quœstor Vitœ publie une étude sur l'extériorisation et l'extase, qui aurait besoin d'être discutée. Il fait une distinction entre l'esprit et l'âme, le premier étant électrique (?) propulsif et moteur, la seconde, magnétique, négative et passive. De la réaction du premier sur la seconde résulterait le processus de la pensée. Tout cela aurait besoin d'être appuyé de preuves nombreuses pour être autre chose qu'une simple hypothèse.

Les Annales des Sciences psychiques

publient une longue étude du Dr Hahn sur l'électroïde ou fluide universel, découvert par l'ingénieur Richnowski, dont nous avons ici même entretenu plusieurs fois nos lecteurs. Nous souhaitons que l'inventeur sorte de son mutisme au sujet du moyen de production de ce fluide, car dans l'impossibilité où nous sommes de contrôler ses affirmations, nous devons jusqu'à nouvel ordre rester dans l'expectative. Nous signalons un curieux article traduit du *Borderland*, sur les prodiges qu'accomplirait un professeur de magie indoue, M. Jhingan. Il aurait la faculté de s'enlever au-dessus du sol et de rester suspendu dans l'air sans aucun support, raidissant son corps de façon qu'un lourd marteau ne peut le blesser, ni briser son crâne. Il pourrait aussi faire tenir en l'air un bâton sans aucun support, lui et le bâton perdent leur ombre ; c'est-à-dire qu'en plein jour nulle ombre n'est projetée devant par le soleil, ni la nuit devant une lampe Un M. Jacob, de Simla, est encore plus fort. Il fait apparaître tout à coup dans un lieu fermé une nuée de papillons si dense, qu'on ne peut plus voir à travers ce nuage les murs ni le plafond ; puis, sur un mot, tous ces papillons disparaissent instantanément. M. Jacob peut faire encore bien d'autres prodiges que l'on s'étonne de voir gravement reproduits dans les Annales, lesquelles se montrent si difficiles pour d'autres faits infiniment mieux constatés.

Nous reproduirons prochainement le récit d'une expérience de Quœstor Vitœ avec les sœurs Bangs.

*
* *

L'abondance des matières nous oblige à remettre au prochain numéro la suite des articles si intéressants : CROQUIS PSYCHIQUES et LA FAILLITE DES RELIGIONS. Pour la même raison nous ne pouvons faire les comptes-rendus de la *Tribune psychique ;* de la *Paix Universelle* ; de *l'Echo du Merveilleux* ; de *l'Humanité Intégrale* ; de la *Vie* d'*Outre-Tombe* ; du *Messager* ; du *Journal de Charleroi* ; de l'*Initiation* ; du *Voile d'Isis* ; de l'*Hyperchimie, etc.*



Le Gérant : J. DIDELOT.

Saint-Amand (Cher). — Imp. DANIEL-CHAMBON.

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES DES JOURNAUX FRANÇAIS

Le Progrès spirite, 1, rue Oberkampf à Paris, 5 francs par an

La Revue spirite, 12, rue du Sommerard, Paris. 10 fr. par an.

Le Phare de Normandie, de Rouen, rue des Charrettes, 29. 3 fr. 50 par an.

La Paix universelle, revue indépendante, cours Gambetta, 5, Lyon.

Le Journal du Magnétisme (DURVILLE) 23, rue Saint-Merry; Paris. 6 fr. par an.

La Lumière, 96, rue Lafontaine, Paris-Auteuil.

L'Humanité intégrale, 20, avenue Trudaine, Paris, organe immortaliste, 6 fr. par an.

Revue du Monde Invisible. Mensuel. France, 10 fr. Etr. 12 fr. 29, rue de Tournon, Paris.

L'Initiation, occultisme. PAPUS, 5, rue de Savoie, Paris. — Prix : 10 francs.

Annales des Sciences Psychiques, rue de Bellay, Docteur DARIEX, Paris.

La Vie d'Outre-Tombe, chez Fritz, 3 fr. par an, 7, passage de la Bourse, à Charleroi (Belgique).

L'Echo du Public, 5, rue de Savoie, Paris.

L'Hyperchymie, à Douai. — Revue mensuelle. — Prix : 5 francs.

La Revue de l'Hypnotisme, 170, rue Saint-Antoine, Paris.

Le Réformiste, 18, rue du Mail, Paris.

Le Moniteur spirite et magnétique, avenue de Saint-Mandé, 104, Paris. Prix. Par an : Paris, 2 fr. 60, Etranger, 3,60.

JOURNAUX PUBLIÉS A L'ÉTRANGER

Le Messager, Liège (Belgique). Ecrire au bureau du journal. Belgique, 3 fr. ; pays étrangers, 5 fr. par an.

La Irradiacion, revue des études psychologiques, dirigée par E. GARCIA, Incométrézo 19, Madrid. 3 fr. en Espagne.

Lux, Bulletin académique international des études spirites et magnétiques. Roma, Italie. 10 fr. Italie ; Etranger, 13 fr.

El Férégrina, 6, calle de Corabo Coyna à Porto-Rico.

La Luz, calle Lateral del Sur à Porto-Rico.

Neue Spiritualistische Blætter, directeur CYRIAC, à Berlin (Allemagne).

Psychische Studien, monatliche Zeitschrift, Direct^r Alex. AKSAKOF à Saint-Pétersbourg. Oswald Mutze Leipzig, Lidenstrasse, 4. Preisjæhrig : 5 Reichsmark.

Light of Truth, publié à Cincinati (Ohio), 7512 Race S^t, par G. STROWELL.

La Religion philosophicale, one Copy, one year madvana incinding postage, 83, 15, Publishing House Chicago Illinois (Etats-Unis).

The Banner of Light, à Boston, Massachussetts (Amérique du Nord), 9, Bosworth, 2.50 dollars.

The Medium and Deybreack, Burna, 15, Southampton. Bow Holborn, w c.

Light, hebdomadaire, 110, St-Martin's Lane, Charing Cross. W. C. à Londres

The Harbinger of Light, à Melbourne (Australie).

Revista espirita (Buenos-Aires).

Annali dello Spiritismo in Italia, via Orméa, n° 3. Turin.

El Criterio espiritista, à Madrid.

Reformador, Rio-de-Janeiro.

Supercienza. — Piacenza (Italie). — Prix 10 francs par an.

Lux de Alma, à Buenos-Aires.

El Buen Sentido, calle Mayor, 81, 81 2^a, Lérida (Espagne).

Constancia, à Buenos-Aires.

La Fraternidad, à Buenos-Aires.

La Vérité, à Buenos-Aires.

La Nueva Alienza, à Cienfueges (Ile de Cuba).

El Faro Espiritista, à Tarrassa (Espagne),

Il Vessillo spiritista, Dr E. VOLPI, à Vercelli, (Italia).

Espiritisma, à Chalchuapa.

La Illustratione Espirita, par le général REFUGIO GONZALES, à Mexico.

O Psychismo Revista, revue Portugaise. 231, rue Augusta, Lisbonne.

Luz Astral, bi-mensuel, à Buenos-Aires.

Revista del Ateneo Obrero, Tallers, 22, 2° à Barcelone. — Trimestre. 0.75 pta.

El Sol, à Lima (Pérou) : directeur, CARLOS PAZ SOLDAN.

Revista Espiritista de la Habana, mensuelle, Corrales, n° 32, à la Havane.

Die Uebersinnliche Welt, mensuel. Rédacteur MAX RAHN, à Berlin N., Eberswalder Str. 16. — Etranger, 6 Mark par an.

Morgendœnringen, mens., Skien (Norvège).

The Two Worlds, journal mensuel, édité par E. W. WALLIS, 73 a, Corporation Street, à Manchester. 9 fr. par an.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. FRANCIS : Chicago-Illinois 1 dollar par an.

Rivista di Studi Psichici, via Rosine, 10. Turin.

Het Tœko stig Leven. — Utrecht, Hollande. — Prix 2 florins 50 par an.

4e ANNÉE — No 9. MARS 1899

Revue Scientifique & Morale du Spiritisme

ALLAN KARDEC

SOMMAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
5, RUE MANUEL, PARIS
LE JOURNAL PARAIT DU 15 AU 20 DE CHAQUE MOIS
Abonnements 7 fr. par an en France. — Etranger : 10 fr.

Préparons le congrès !

Notre siècle va bientôt finir et l'année des Congrès s'approche. Le cinquantenaire du spiritisme a été fêté un peu partout et, partout aussi, les adeptes ont vu en lui comme un prélude aux grandes assises du spiritualisme moderne.

A mon retour de la tournée de conférences que j'entreprends annuellement pour la propagation de nos croyances, tournée qui, cette fois, s'est beaucoup étendue, je puis, sous l'influence des impressions recueillies, affirmer le progrès des idées spirites dans tous les milieux où j'ai été reçu.

Le désir de fusion, le besoin de travaux intelligemment dirigés et bien suivis, qui se fait sentir et que j'ai pu observer, a fait ressortir d'une manière plus précise à mes yeux les heureux résultats que nous pouvons attendre de la réunion des représentants de ces régions au Congrès de 1900.

En Belgique, en Hollande, on est décidé à envoyer à Paris des délégués nombreux. Ces pays y seront représentés en 1900 beaucoup plus largement qu'ils ne l'étaient en 1889. Dans le Midi de la France, j'ai rencontré les mêmes dispositions. La fédération du Sud-Est nous déléguera son président et plusieurs chefs de groupe. Dans tous ces milieux, des questions m'ont été posées au sujet du Congrès, de l'ordre de ses travaux, du caractère qu'il doit revêtir. J'ai répondu que le comité de propagande s'en préoccupait, qu'un questionnaire serait prochainement adressé à tous les groupes et que chacun pourrait exposer ses vues à loisir.

L'heure est donc venue d'entrer en action et de poser les bases de cette grande assemblée internationale à laquelle il importe de donner un vif éclat. Le succès du Congrès de 1889 est présent à toutes les mémoires. Il faut que celui de 1900 ne lui soit pas inférieur. La marche ascendante du spiritisme, les témoignages scientifiques qui s'élèvent en sa faveur, les adhésions nombreuses qui lui viennent de toutes parts, l'attitude favorable de la grande presse, tout nous fait un devoir de travailler à réunir dès maintenant les éléments d'une manifestation imposante.

Nos Congrès sont autant de jalons qui marquent les grandes étapes de l'idée spirite en marche. Il faut que chacun d'eux fasse ressortir un progrès sensible sur le précédent.

Cela sera d'autant plus facile que la trouée se fait plus large dans l'opinion, que les phénomènes d'outre-tombe et leurs conséquences morales s'imposent de plus en plus à l'attention de tous ceux qui pensent et cherchent.

Mais les bases d'une œuvre aussi importante ne peuvent s'établir en quelques jours. Tout le succès dépend de l'organisation, et pour que celle-ci soit parfaite, il faut s'en occuper de bonne heure, constituer un comité spécial, rédiger un manifeste, lancer des appels à toutes les associations spirites du monde, en un mot grouper toutes les bonnes volontés, tous les dévouements, rechercher toutes les chances de réussite, faire en sorte qu'aucun retard ne puisse entraver le succès de cette grande réunion.

Nous devons profiter des avantages de l'heure présente et redoubler d'efforts pour assurer le triomphe d'une cause qui sort enfin de l'ombre et s'affirme de jour en jour avec plus de puissance.

Le Congrès réunira-t-il, comme en 1889, toutes les écoles spiritualistes ou bien sera-t-il exclusivement spirite ? Question première qui se posera et que nous aurons à résoudre. Personnellement, je crois qu'il est possible de trouver une combinaison qui, en réunissant toutes les écoles dans l'exécution d'un programme étendu, laisse à chacune d'elles une indépendance suffisante pour éviter toute confusion et assurer la dignité de ses travaux.

Il appartient au comité de propagande, ou au comité d'organisation du Congrès qui sera nommé par lui, de rechercher cette combinaison. Il conviendra surtout de s'inspirer des vues des groupes et sociétés de province. De là, l'utilité du questionnaire annoncé. Mais je crois pouvoir dire qu'un grand désir de conciliation se dégagera de cette enquête. Dans tous les centres que j'ai visités, j'ai pu constater un esprit de concorde et d'apaisement, une tendance à réunir en faisceau toutes les forces spiritualistes indépendantes dans la lutte engagée contre le matérialisme.

Certes, on n'a pas entièrement oublié les dissentiments fâcheux et les vives polémiques qui se sont produits à la suite du Congrès de 1889, mais ce sont là choses déjà éloignées et qu'il convient de

laisser de côté. Nous devons savoir pardonner les injures et tendre la main à ceux qui nous décochaient alors leurs traits les plus acérés. Nous le devons, à la seule condition qu'ils consentent à travailler avec nous, sans arrière-pensée, à la diffusion de la vérité.

Ne perdons pas de vue que le public nous observe et que nos discordes nous affaibliraient à ses yeux. Notre influence sera d'autant plus grande au dehors que nous serons plus unis dans l'action. Tout en laissant à chaque école le bénéfice de ses travaux, ainsi que la complète indépendance de ses recherches, je crois qu'une organisation permettant l'échange des résultats acquis et la convergence des aspirations vers un but commun, donnerait aux délibérations du Congrès plus de relief et plus d'ampleur.

L'idée spirite se résume en une conception philosophique dont notre maître Allan Kardec a développé toutes les faces, démontré toutes les conséquences en des œuvres pleines de clarté et de profondeur et dont nos travaux devront toujours s'inspirer. Mais en ouvrant nos portes sans restriction à toutes les écoles spiritualistes, l'idée de progrès vient se joindre à une pensée fraternelle. Nous donnons ainsi l'exemple d'un véritable esprit de tolérance uni à un ardent désir de travailler en commun à l'avancement social et nous affirmons la liberté de tous dans ses différents rapports avec la loi du progrès.

Léon DENIS.

Nos adversaires

Le spiritisme, par ses méthodes positives, rigoureuses, démontre la fausseté des spéculations philosophiques ou religieuses qui ont trait à la nature de l'âme et à ses destinées. Par l'expérience, les spirites ont établi que l'âme n'est pas une fonction du système nerveux, une résultante de l'activité cérébrale, puisque l'on peut faire sortir l'âme de l'organisme vivant et la voir dans l'espace avec une forme corporelle, en même temps qu'elle témoigne de l'intégrité de toutes ses facultés : sensibilité, intelligence, volonté. Il suffit de lire attentivement le livre de M. de Rochas : l'*Extériorisation de la motricité*, pour être convaincu de la possibilité du dédouble-

ment de l'être humain affirmée depuis longtemps par Allan Kardec. Après lecture des rapports signés par MM. Lombroso, Shiapparelli, Finzi, Broffério, Carl du Prel, Siemiradzki, Wagner, Richet, Ochorowicz, Lodge, Myers, Sidgwick, de Rochas, de Grammont, de Watteville, Dariex, Guillaume de Fontenay, Flammarion, etc., il faut un certain aplomb pour écrire que les spirites ont recours au merveilleux ou au surnaturel pour expliquer les phénomènes qu'ils constatent.

C'est ce qu'a fait un certain M. Aubin, dans une conférence publique, le 8 décembre dernier, à Châteauroux. Une analyse succinte des arguments de ce conférencier montrera la bonne foi avec laquelle on parle de nos doctrines, lorsque personne n'est là pour réfuter l'orateur. Il y a d'abord l'erreur classique, qui consiste à prétendre que les spirites admettent la métempsycose. M. Aubin ne manque pas de la rééditer. Or s'il est une théorie opposée à celle que nous préconisons, c'est bien celle-là. Nous qui n'admettons pas de chute originelle, comment pourrions-nous enseigner une rétrogradation de l'âme dans une forme inférieure ? Evidemment il y a là une singulière méconnaissance de nos doctrines qui est due ou à une ignorance impardonnable de la part d'un critique, ou à une volonté préméditée de dénigrer, qui n'est guère à l'honneur du conférencier. La partialité de l'orateur est évidente, car sa passion l'entraîne à des affirmations dans le genre de celle-ci :

« Les médiums sont d'ailleurs toujours des individus tarés, des nerveux, des hystériques, ayant une hérédité fâcheuse. Et ces êtres que la superstition considère comme des êtres privilégiés, élus par les esprits, sont des détraqués que la folie attend au bout de la carrière. »

Autant de mots, autant d'inepties, pour ne pas dire de calomnies. Nous défions M. Aubin de citer les exemples qui lui permettent d'affirmer avec autant d'énergie ces « tares » qu'il annonce se rencontrer *toujours* chez les médiums. Quant à dire que les spirites croient les médiums des êtres privilégiés, c'est encore une inexactitude flagrante que la lecture du *Livre des médiums* d'Allan Kardec suffit à réfuter (1). Nous ne serons donc pas surpris de voir M. Aubin contester les expériences des savants les plus autorisés et,

(1) Allan Kardec. *Le livre des Médiums,* page 283 et suiv.

avec une audace remarquable, induire le public en erreur. Voici, d'après le compte-rendu de *La Charente*, l'avis du conférencier sur les matérialisations :

« Il croit que, dans le plus grand nombre de cas, un assistant, médium lui-même, trompe les autres, grâce à l'obscurité : tromperie inconsciente, d'ailleurs, car il en est dupe le premier. Crookes a dû être victime d'une hallucination quand il a vu Katie King ; le médium Mlle Cook jouait le rôle de l'esprit, comme la Lucie de M. Janet jouait le rôle d'Adrienne. Il faut remarquer d'ailleurs que jamais Crookes n'a pu photographier, dans la même épreuve, Mlle Cook et Katie King : la raison, c'est qu'il n'y avait là qu'une seule et même personne. »

En regard des hypothèses fantaisistes de M. Aubin, il suffit de mettre le récit que William Crookes a fait de ses expériences, pour que le public fasse bonne justice des allégations foncièrement erronées du conférencier :

« Durant ces six derniers mois, Mlle Cook a fait chez moi de nombreuses visites et y est restée quelquefois une semaine entière. Elle n'apportait avec elle qu'un petit sac de nuit, ne fermant pas à clef ; pendant le jour elle était constamment en compagnie de Mme Crookes, de moi-même, ou de quelque autre membre de ma famille, et ne dormant pas seule, il y a eu manque absolu d'occasions de rien préparer, même d'un caractère moins achevé, qui fût apte à jouer le rôle de Katie King. J'ai préparé et disposé moi-même ma bibliothèque, ainsi que le cabinet noir, et d'habitude, après que Mlle Cook avait dîné et causé avec nous, elle se dirigeait droit au cabinet, et à sa demande, je fermais à clef la seconde porte, gardant la clef sur moi pendant toute la séance : alors on baissait le gaz et on laissait Mlle Cook dans l'obscurité (1).

« Pendant les séances photographiques, Katie enveloppait la tête de son médium avec un châle, pour empêcher que la lumière ne tombât sur son visage. Fréquemment j'ai soulevé un côté du rideau lorsque Katie était debout tout auprès, *les sept ou huit personnes qui étaient dans le laboratoire pouvaient voir en même temps Mlle*

(1) William Crookes. *Recherches sur les phénomènes du spiritualisme*. Médiumnité de Florence Cook. Voir pages 15 et 20.

Cook et Katie SOUS LE PLEIN ÉCLAT DE LA LUMIÈRE ÉLECTRIQUE (1). Nous ne pouvions pas, alors, voir le visage du médium à cause du châle, *mais nous apercevions ses mains et ses pieds* ; *nous le voyions se remuer péniblement sous l'influence de cette lumière intense* et par moments NOUS ENTENDIONS SES PLAINTES.

« J'ai une épreuve de Katie et de son médium PHOTOGRAPHIÉS ENSEMBLE ; mais Katie est placée devant la tête de Mlle Cook. »

Plus loin l'illustre savant résume ainsi sa certitude définitive :

« Quant à imaginer qu'une innocente écolière de quinze ans ait été capable de concevoir et de mener pendant trois ans, avec un plein succès, une aussi gigantesque imposture que celle-ci, et que pendant ce temps elle se soit soumise à toutes les conditions qu'on a exigées d'elle, qu'elle ait supporté les recherches les plus minutieuses, qu'elle ait voulu être inspectée à n'importe quel moment, soit avant, soit après les séances ; qu'elle ait obtenu encore plus de succès dans ma propre maison que chez ses parents, *sachant qu'elle y venait expressément pour se soumettre à de rigoureux essais scientifiques*, — Quant à imaginer, dis-je, que la Katie King des trois dernières années est une imposture, cela fait plus de violence à la raison et au bon sens que de croire qu'elle est ce qu'elle affirme elle-même. »

Nous pensons, qu'entre un Monsieur quelconque qui n'a pas assisté à ces recherches et le savant qui tient la tête du mouvement scientifique de l'Angleterre, l'hésitation n'est pas possible, nous croyons Crookes.

M. Aubin dit « que jamais Crookes n'a pu photographier Mlle Cook et Katie sur la même plaque ». Crookes affirme le contraire ; M. Aubin est pris encore en flagrant délit d'inexactitude, pour rester poli. Ceci nous donne la mesure de sa bonne foi et montre que faute d'arguments, nos adversaires en arrivent à travestir la vérité. Mais, et c'est dommage, notre critique n'a pas parlé des recherches faites par les autres savants, sans quoi il eût sans doute employé les mêmes procédés vis-à-vis d'Aksakof, puisque celui-ci

(1) Voir les rapports de Mme Florence Marryat, Sargent Cox, M. Harrison, Dawson Rogers, etc., qui affirment avoir vu en même temps le médium et l'apparition matérialisée. (*Le Spiritisme devant la science*, pages 315 et 316).

affirme avoir photographié simultanément un Esprit et le médium Eglinton. Il aurait aussi accusé d'hallucination Zollner qui a obtenu des empreintes sur du papier enduit de noir de fumée et renfermé entre deux ardoises. Il aurait également récusé Boutlerow qui a publié des clichés où l'on voit Mme d'Espérance éveillée, en face d'un esprit matérialisé. Avouons que cette méthode est profondément ridicule et ne mérite pas de nous arrêter davantage.

*
* *

Une autre catégorie d'adversaires nous attaque sur un terrain différent. Nous savons qu'en Amérique le clergé protestant, effrayé des progrès rapides du Spiritisme, prêche une croisade contre nos idées. Ce mouvement semble se propager en Europe, car nous avons reçu de M. Göbel une petite feuille intitulée : *Le Refuge,* dans laquelle le pasteur Richard « a le douloureux devoir de prévenir ceux qui pourraient se laisser gagner par l'exemple des spirites et les supplier de revenir au pur évangile de Jésus-Christ et des apôtres ». A vrai dire, M. Richard ne semble pas très au courant de notre philosophie, car il écrit : « On sait (?) que cette doctrine a été formulée pour la première fois avec précision, en Amérique, en 1848, *par Allan Kardec !* »

Nous sommes heureux d'apprendre que le Spiritisme fait chaque jour de nouvelles recrues en Hollande, comme le constate mélancoliquement le pasteur en question :

« Cette doctrine fleurit en ce moment en Hollande où elle compte de très nombreux adeptes dans toutes les classes de la société : officiers supérieurs de l'armée, magistrats, professeurs, instituteurs, etc. Actuellement, un pasteur, en activité de service, parcourt la Hollande prêchant partout le Spiritisme avec d'autant plus de succès que son caractère de pasteur lui donne plus d'autorité. » Eh mais ! il paraît que c'est la classe lettrée de la nation qui vient au Spiritisme et il faut en conclure que de vulgaires superstitions n'aurient pas ainsi le pouvoir de s'imposer à leur attention. C'est bien ce qui désole le clergé, qui voit peu à peu son pouvoir lui échapper et qui préférerait qu'il y eût davantage d'incrédules, pourvu que son autorité n'en souffrît pas ; c'est ce qu'avoue ingénuement M. Richard : « Un de nos collègues hollandais nous disait, il y a quelques jours, qu'il se consolait un peu des progrès du Spi-

ritisme, en considérant que beaucoup d'âmes échappent par là à l'erreur funeste du matérialisme. *Mais il y a lieu de se demander si l'un n'est pas aussi funeste que l'autre* ».

Vraiment, M. le pasteur, croyez-vous qu'entre une doctrine qui prêche l'anéantissement de l'homme au moment de la mort et qui, par conséquent, l'incite à bien jouir de la vie sous toutes ses formes, et le Spiritisme qui démontre l'immortalité, la responsabilité des actes, la nécessité de la pratique de l'amour du prochain, il y ait une comparaison quelconque à faire ?

De quel droit appelez-vous ces enseignements d'amour et de charité « une erreur funeste » ? Est-ce que vous ne devez pas faire tous vos efforts pour arracher l'homme à la satisfaction de ses instincts égoïstes, en lui montrant une morale plus haute qui résultera de sa dignité d'être immortel ? Et si nous pouvons toucher ces cœurs fermés par la claire évidence du phénomène scientifique, votre devoir n'est-il pas de nous aider de toutes vos forces ? Mais vous craignez ces lumières nouvelles qui ont pour but d'affranchir l'humanité des superstitions cultuelles, c'est pourquoi vous attribuez au démon les manifestations des Esprits.

En vérité, jamais accusation ne fut plus absurde que celle-là, puisque l'ange du mal irait contre ses propres intérêts en nous enseignant le pardon des injures et la répression de nos sens. Le Christ aussi, jadis, fut accusé par les princes des prêtres de faire des miracles au nom de Satan ; mais il répondit qu'on reconnaissait l'arbre à ses fruits, et, à son exemple, nous demandons qu'on nous juge sur nos actes. Comment croire que nous ne sommes pas en relation avec l'âme de ceux que nous avons connus sur la terre, quand ils nous donnent toutes les preuves physiques et intellectuelles qui affirment leur individualité ? Vous enseignez l'existence de Satan, c'est-à-dire celle d'un être monstrueux dont le pouvoir serait illimité pour nous entraîner vers l'abîme et pour l'éternité, et vous voulez que nous croyions à cette invention qui dérive du Mazdéisme, et qui serait la plus sanglante injure à la justice de Dieu ?

Non, non, nous repoussons bien loin cette conception insensée, et nous nions résolûment l'existence du Diable que réprouve la raison et qui n'a jamais été démontrée par l'expérience. L'Eglise a fondé le dogme de la divinité de Jésus sur les miracles qu'il accom-

plit, mais nous reproduisons aujourd'hui les mêmes prodiges : guérisons des paralytiques, apparition matérialisée après la mort, discours en langues étrangères, transfiguration, etc. Or, si l'on attribue ces faits à l'intervention du démon, il devient évident que les faits de ce genre n'ont point un caractère exclusivement divin ; s'il peut faire des choses aussi étonnantes, comment pourrons-nous distinguer les bons miracles des mauvais, et savoir ce qui vient de Dieu ou du diable ? La vérité est que ces phénomènes attribués par l'ignorance des anciens à une intervention surnaturelle, sont dus à des facultés de l'âme que l'on ne connaissait pas encore, et que l'étude nous a aujourd'hui révélées.

Il résulte des observations et des expériences faites depuis un demi-siècle, par les spirites et les savants, que l'âme humaine a une existence indépendante du corps physique. Pendant la vie, cette âme est associée à une certaine substantialité qui reproduit la forme corporelle, laquelle devient visible lorsque l'âme sort du corps. Sans faire appel même aux travaux des spirites sur ce point, les expériences faites avec Eusapia montrent que l'âme s'extériorise physiquement, puisqu'on conserve des empreintes de ses doigts fluidiques sur du noir de fumée, lesquelles sont identiques à celles laissées par la main matérielle. Il est des preuves qu'on ne peut simuler, et celle qu'on obtient par le dessin des papilles des doigts est inimitable. Non seulement on a obtenu la reproduction du double fluidique des mains du médium, mais aussi celle du visage (1). D'ailleurs, les cas empruntés aux hallucinations télépathiques, joints aux photographies de doubles de vivants, ne laissent pas l'ombre d'un doute sur l'authenticité du phénomène.

Nous constatons, longtemps après la mort, la conservation de ce double attestée par des centaines de témoignages et par la photographie, comme le raconte Alfred Russel Wallace qui a obtenu le portrait de sa mère ; le Dr Thompson fournit le même témoignage, bien que sa mère fût morte en lui donnant le jour, 44 années auparavant, etc. Les esprits matérialisés, photographiés et moulés dans la paraffine, affirment également la conservation du périsprit en même temps que celle de l'intelligence.

Donc, si pendant la vie ces phénomènes (apparitions et matéria-

(1) Guillaume de Fontenay. — *A propos d'Eusapia Paladino,* pages 105 et suiv.

lisations), sont produits par l'âme humaine, de quel droit viendrez-vous nous dire que ce n'est pas l'âme qui les produit après la mort ? Il faut autre chose que des affirmations pour détruire le formidable ensemble de preuves que nous possédons. C'est un bloc solide que rien ne saurait entamer, et tous ces documents forment les assises de la science religieuse de demain. Il vous faudra, prêtres et pasteurs, réformer vos enseignements pour les hausser jusqu'à la conception nouvelle d'une loi d'amour émanant de notre père céleste. Au lieu d'être en punition ici-bas, et châtiés éternellement pour des infractions aux règles que vous avez imaginées, nous sommes certains que nous progressons sans cesse, et c'est la raison d'être de notre existence que d'avoir devant nous toujours plus de bonheur, à mesure que nous nous élevons dans la hiérarchie des êtres.

Les antiques erreurs et les superstitions du passé s'écroulent sous l'irrésistible poussée de la science. Elle a porté son flambeau dans vos dogmes, et à sa lumière s'évanouissent les fantômes créés par vous ; la suprême intelligence nous apparaît dans la splendeur de son amour et de sa justice. Plus de grâces, plus de privilèges, une égale sollicitude s'étend sur tous les enfants de Dieu, et il se révèle plus grandiose et plus miséricordieux que sous les misérables oripeaux dont on l'avait revêtu. Ce sont les grandes voix de l'espace qui nous annoncent la venue de l'ère nouvelle, et leur éloquence persuasive, leur science et leur sagesse ont plus d'empire sur nous que nos anathèmes intéressés. En vain vous pousserez des clameurs désespérées, le progrès vous entraîne dans sa marche majestueuse et irrésistible ; vos faibles voix se perdront dans le chœur formidable des peuples délivrés, élevant vers le ciel leurs actions de grâces pour célébrer l'heure de la délivrance intellectuelle, l'heure de la rénovation morale de l'humanité.

Gabriel DELANNE.



Phénomènes psychiques

OBSERVÉS AU VILLAGE DE D...

PAR

CH. BROQUET et LE Dr DUSART

étudiant en médecine. *ancien interne des hôpitaux de Paris.*

(SUITE)

Une séance d'apports des plus remarquables fut la suivante : Ch. B... se trouvait à D... chez Maria, qui, fatiguée, s'était étendue tout habillée sur un lit de camp. Une lampe était placée sur une table, autour de laquelle se tenaient M. G. V..., père du médium, Mlle J. H... et Ch. B... les deux derniers lisaient. Tout à coup Mlle J. H... fait remarquer que Maria semble en état de trance. On regarde ; on la voit lever le bras verticalement, la main ouverte, et une *razette*, grand instrument de jardinage, s'y dépose ; Ch. B... la prend et la met auprès du lit. A peine a-t-il terminé, qu'on voit se placer également dans la main toujours ouverte, un *rouleau* de papier peint. Celui-ci est suivi de toute une série de vêtements, de feuilles de papier, un *morceau de bois* de un mètre de longueur, etc. On avait à peine le temps d'en enlever un, qu'un autre se présentait. Les apports furent attribués aux esprits Aline B... dont il a déjà été parlé à propos de fleurs, et Nelly, sa sœur.

Il arrivait souvent que l'on n'obtenait aucun phénomène physique pendant les séances. Celles-ci se terminaient à peine, que les faits les plus curieux se produisaient, parfois dans la salle de l'estaminet, en présence des personnes les plus diverses, souvent tout-à-fait étrangères à toute notion de spiritisme et qui en restaient épouvantées. On peut dire même que c'est surtout hors séance et au moment où on s'y attendait le moins que survenaient les incidents les plus frappants.

Un soir, pendant une séance, M. H..., qui y assistait, constatait avec humeur et beaucoup de scepticisme que la médiumnité de Maria n'était nullement ce que l'on avait dit. On se retire dans une chambre à coucher, éclairée alors par deux lampes et, au moment où on se dispose à se séparer pour la nuit, 14 apports se produi-

sent en moins de cinq minutes. C'étaient surtout de ces billes en bois, appelées *Cholettes* dans le Nord et la Picardie, qui tombaient avec bruit sur tous les points du parquet. M. V... sur lequel plusieurs étaient tombées, voulut en ramasser. Dès qu'il approchait la main de l'une d'elles, elle disparaissait pour se montrer un peu plus loin. Ce fut une chasse comique.

Un jour, en l'absence de Ch. B..., Aline écrit par la main de Maria une communication, au haut de laquelle étaient inscrits les mots : « Secret pour Charles ! » La communication terminée, Aline dit à Maria, agissant comme médium auditif, de la plier et de la poser sur la table, ajoutant qu'elle allait la mettre dans une poche des vêtements de Ch. B... La feuille est pliée, posée sur la table, sous une autre feuille de papier. Quelques instants après, la lettre avait disparu. Ch. B... arrive un peu plus tard et Maria lui raconte ce qui s'est passé. Ch. B... retourne toutes ses poches et ne trouve rien. Il commençait à croire à une mystification, lorsque l'idée lui vint de visiter des vêtements qu'il avait laissés chez le médium, et il y trouve la communication.

Fréquemment des feuilles de papier disparaissaient de la table. On les voyait s'élever en ondulant jusqu'au plafond et s'évanouir. Le même fait se produisait surtout pour le paquet de tabac dans lequel Ch. B... se disposait à puiser.

Voici un fait plus complexe :

Le diner venait de finir ; Clément s'incarne en Maria, demande une feuille de papier, la fait couper à une certaine dimension et demande à Ch. B... d'y faire une remarque quelconque. Le nom Marguerite est écrit dans un des coins et surmonté de trois points en triangle ∴ « Bien, dit Clément, mets-la sur la table et je l'enlèverai. » On propose à Clément, qui accepte, de compliquer un peu l'épreuve. La feuille de papier est donc pliée en quatre, enfermée dans une enveloppe fermée à la gomme et placée au milieu de la table. Afin que Clément puisse ouvrir l'enveloppe et n'enlever que la feuille, un canif est posé sur celle-ci, avec la grande lame ouverte. Ch. B... demande à Clément de ne prendre que la feuille et de laisser l'enveloppe et le canif. Il était deux heures de l'après-midi. Le reste de la journée s'écoule sans que rien se produise. Le lendemain matin, à 7 heures, les choses sont encore dans le même

état. A huit heures, toute la famille et Ch. B... se trouvant réunie dans cette pièce et chacun se tenant à plusieurs mètres au moins de la table, on voit le canif se lever tout seul dans l'espace ; l'enveloppe en fait autant. La lame du canif s'introduit dans l'enveloppe, l'ouvre et disparaît, tandis que l'enveloppe retombe vide sur la table, où elle reprend doucement sa place primitive. Ch. B... s'en empare et tandis qu'il l'entrouvre pour constater l'absence de la feuille, un choc se produit, qui la fait retomber sur la table. On la relève et on y trouve le canif, refermé, qui en retombant dans l'enveloppe l'avait fait glisser des mains de Ch. B...

On commenta beaucoup ce fait singulier et on en causait encore, le soir, lorque réunis autour de la table, on prenait le café avec quelques amis. A ce moment, Clément s'incarne en Maria et demande une tasse de café. On la lui sert, mais il n'y touche pas et dit : « Regardez bien ; je vais enlever un morceau de sucre. » Il quitte le corps de Maria, qui reprend sa personnalité normale et peu d'instants après, le morceau de sucre, placé au sommet de la pile dans le sucrier, disparaît aux yeux des assistants, qui, rendus attentifs par cette annonce, n'avaient pas cessé d'observer.

Le lendemain soir on tenait une séance. Après quelques instants, Clément se présente et dit à Ch. B... « Veux-tu du sucre ? » Ch. B... accepte et, en pleine lumière, on voit tomber dans la main du médium, un petit paquet soigneusement ficelé.

On l'ouvre, il était constitué par la feuille de papier enlevée la veille de l'enveloppe et sur laquelle on retrouve le nom écrit et les trois points. Elle entourait un morceau de sucre, celui, sans doute, qui avait disparu la veille. Quant à la ficelle, Clément assura l'avoir prise dans l'épicerie de M. B... à 13 kilom. de là.

Voici maintenant des faits d'apport qui caractérisent bien le rôle d'esprits familiers au service du médium.

Un dimanche, Mme V... mère de Maria, sort pour porter une bouteille de vin à des ouvriers, travaillant dans un puits, au centre du village. Maria, restée seule avec Ch. B..., lui dit que si sa mère n'a pas pensé à eux, ils n'en ont pas moins soif et déclare qu'elle va chercher une bouteille de cidre à la cave. Elle descend et quelques instants après remonte, les mains vides : la porte du caveau est obstruée par une rangée de grosses futailles. Maria s'écrie avec

dépit : « Quelqu'un ne viendra-t-il pas nous en offrir ? » Aussitôt elle voit paraître le fantôme de Nelly, qui lui apporte une bouteille de cidre. Ch. B... ne vit que la bouteille s'avançant dans l'espace. Quand Mme V... rentra, elle trouva Maria et son cousin dégustant le cidre ainsi offert.

A quelques jours de là, Mme V... remet à Maria un panier et lui commande d'aller chercher des pommes de terre à la cave : Maria était fatiguée et peu disposée à descendre à la cave. Elle s'arrêta donc sur le seuil, le panier dans les mains, et dit : « Clément, emplis-le, je te prie. » A peine avait-elle prononcé le dernier mot, que le panier s'emplit jusqu'aux bords, aux grands éclats de rire des parents que cette scène amuse beaucoup, car ils ont cessé de s'étonner, tant les faits de ce genre sont fréquents.

Un jour Maria longeait avec son père les bords de la Delle, torrent très rapide et aux bords escarpés. Elle avait cueilli quelques fleurs qui ne lui plaisaient que médiocrement, lorsqu'elle en aperçut de très jolies, au bas de la berge, presque au niveau de l'eau. Elle demande à son père d'aller les lui cueillir. Celui-ci en démontre l'impossibilité : « Cependant, dit Maria, je les aurai tout de même ! Clément, va me les cueillir ! » Aussitôt quatre fleurs quittent leurs tiges et viennent se poser dans sa main. « Tu ne me donnes que cela ? » Deux autres viennent s'ajouter aux premières et Maria rentre chez elle, en se moquant de son père, bien moins adroit que Clément. Quand on félicite celui-ci de son empressement, il répond dans son grossier patois : « Mi j'sus toudis prêt ! (Moi, je suis toujours prêt) ».

En serviteur aussi vigoureux que zélé, il défend son médium contre ceux qui se permettent de tourner ses apports en ridicule. Dans une seule séance, *trois* de ces derniers furent roués de coups et jetés dehors par la porte ouverte spontanément. On le sait aujourd'hui et personne ne s'y frotte plus.

Autre exploit de Clément. Maria restant faible depuis sa guérison, un médecin lui avait conseillé l'exercice de la bicyclette. Un jour sur la route de Valenciennes à D..., elle se sent prise d'une telle fringale, que les forces lui manquant, elle descend de bicyclette et s'assied au bord de la route en disant : « Clément, j'ai faim ! » Aussitôt une poignée de grosses noisettes lui tombe dans les mains. Elle les mange et reprend sa route.

Maria étant à Valenciennes, va jeter une lettre à la poste. En route un pick-poket lui enlève son porte-monnaie, contenant sept francs. En rentrant chez M. B..., elle s'aperçoit du vol et fait appel à Clément. Au bout de quelques minutes celui-ci vient dire qu'il connaît le voleur, mais n'a pu encore reprendre le porte-monnaie : « C'est égal, ajoute-t-il, il n'est pas perdu, je te le rendrai ! » Il était trois heures de l'après-midi. Le soir arrive sans que le porte-monnaie reparaisse. Maria va se coucher et quelque temps après M. et Mme B... se rendent dans sa chambre, pour s'assurer que rien ne lui manque. Ils la trouvent profondément endormie. Une lampe brûlait auprès d'elle et M. B... en tenait une autre en mains. A ce moment M. et Mme B... voient le porte-monnaie se former dans l'espace et tomber à leurs pieds. Il ne contenait plus que 5 francs ! Clément, interrogé le lendemain par Maria, déclara que « les deux autres avaient été bus. »

Maria avait perdu depuis deux ans une boucle d'oreilles à laquelle elle tenait beaucoup. Pendant une séance du mois d'août dernier, les assistants virent venir d'un coin de la pièce et se poser doucement sur la table la boucle perdue. Elle était rapportée par Hubert, le frère de Maria, mort à 6 ans et demi environ.

Ce même Hubert se manifesta encore dans les circonstances suivantes : ses parents lui avaient fait cadeau pendant sa vie, d'un jeu d'arbalète qu'il aimait beaucoup. Après son décès Maria, ayant les mêmes goûts que son frère, aimait à tirer assez souvent. Un jour, elle propose à Ch. B..., de faire une partie. Elle prend une fléchette d'environ cent grammes, la pose sur l'arbalète, vise, et avant qu'elle ait lâché la détente, la fléchette disparaît. Elle en prend une seconde ; celle-ci part, atteint la cible, mais, au moment où Ch. B... s'avance pour la retirer, elle disparaît à son tour. Enfin on prend la troisième et dernière, qui a le même sort que la seconde.

Quelques instants après, Hubert s'incarne en Maria et demande à Ch. B... s'il veut jouer avec lui. Celui-ci accepte, en faisant remarquer l'absence de fléchettes. « Je vais t'en donner. » répond Hubert. Il quitte le corps de Maria ; une fléchette se forme dans l'espace et tombe dans les mains du médium. Hubert se réincarne de nouveau et la partie s'engage. Dès qu'elle est terminée, Hubert quitte le corps de Maria et les fléchettes disparaissent avec

lui. Pendant plusieurs jours, les mêmes faits se reproduisirent, les fléchettes arrivant avec Hubert et disparaissant avec lui.

Du mois de mars au mois de septembre, ces phénomènes ont été si nombreux que nous devons nous borner à ces quelques exemples.

A partir du 1[er] septembre, des séances eurent lieu régulièrement une fois par semaine, auxquelles assistaient Ch. Broquet, le Dr Dusart et de quatre à six autres assistants. Après la séance, on rédigeait un procès-verbal signé de toutes les personnes présentes. Nous allons en extraire ce qui a trait aux apports. On verra qu'il ne s'est guère tenu de séances sans qu'il s'en produisît. Les réunions avaient lieu de trois à cinq heures de l'après-midi, dans une salle éclairée par deux fenêtres au midi et souvent le médium, qui faisait face aux fenêtres, recevait le soleil sur la figure. C'est assez dire que la lumière ne faisait pas défaut. Dans un seul cas, le phénomène se produisit dans la soirée, mais alors une grosse lampe munie d'un abat-jour était suspendue au dessus de la table.

1[er] septembre. — Maria tombe en trance : les deux mains sont sur la table ; la droite tient un crayon, la gauche est entrouverte, la paume en haut. Au bout de quelques secondes on y trouve une noisette que personne n'a vu venir.

7 septembre. — Hubert écrit par la main de Maria : « Veux-tu un apport ? » Le dernier mot est à peine écrit que Maria tombe en trance, la main se lève à hauteur de la tête. Entre les doigts formant une sorte de cône se dépose un morceau de sucre.

Dans la même séance, Clément Bourlet, incarné en Maria, demande au Dr Dusart s'il veut un apport. Il quitte le corps du médium qui tombe en trance, avance la main gauche ouverte au milieu de la table et il s'y dépose en équilibre sur le bord interne un petit morceau de sucre, rongé sur les bords et souillé de terre. Clément interrogé répond qu'il l'a ramassé à terre où venait de le laisser tomber un petit garçon du village qu'il nomme et qui se trouvait sur les bras de sa mère.

14 septembre. — Le médium finissait d'écrire une communication donnée par Hubert. Ses deux mains étaient immobiles sur la table, lorsqu'on vit tomber entre elles, avec un bruit de choc, une petite boîte d'amorces au fulminate de mercure.

25 septembre. — Clément, incarné en Maria, annonce que

Hubert veut donner quelque chose à sa sœur. Celle-ci tombe en trance, se renverse sur le dossier de sa chaise, relève lentement la main droite ouverte, la paume en haut, et il s'y dépose une fusée de feu d'artifice.

5 octobre. — Le médium cesse d'écrire, s'appuie sur l'épaule droite du Dr Dusart. Sa main gauche s'allonge vers le milieu de la table, tandis que la droite reste immobile au-dessus du crayon qu'elle venait de lâcher. Les assistants assis en face voient venir d'arrière en avant et de haut en bas un objet qui passe près de la tête du Dr Dusart et au-dessus de celle du médium, une petite boîte qui frôle la main gauche du médium, tombe avec bruit sur la table et roule ensuite pour aller retomber sur une chaise restée inoccupée. Personne ne se trouvait derrière le médium. L'apport était encore constitué par une boîte d'amorces au fulminate.

Le 15 septembre, M. Ch. Broquet et le Dr Dusart avaient visité une grande boîte carrée où se trouvaient des boîtes d'amorces et des fusées d'artifice. Ils avaient constaté qu'il s'y trouvait encore trois boîtes d'amorces ; ils l'avaient ensuite refermée, ficelée avec soin et avaient scellé tous les tours de ficelle avec des bandes de papier gommé. Ils en avaient appliqué encore entre le couvercle et la boîte, et les avaient couvertes de signatures portant à la fois sur les bandes et la boîte. On l'apporte sur la table ; on constate qu'elle est intacte ; on l'ouvre et on n'y trouve plus que *deux* boîtes d'amorces.

19 octobre. — Maria, placée à la droite du Dr Dusart, tombe en trance, s'appuie sur l'épaule du docteur, élève la main gauche, et la renverse, la paume en haut. Le Dr Dusart regarde aussitôt, et trouve placée tout à fait à l'extrémité des doigts une petite boîte en bois contenant trois de ces balles de plomb percées au centre, que les pêcheurs attachent autour du filet appelé épervier.

2 novembre. — Avant la séance, une cholette tombe aux pieds de Maria, tandis qu'elle traversait le vestibule ; une seconde est lancée d'arrière en avant entre Maria et Octavie B***, au moment où elles entraient dans la salle des séances. Une troisième et une quatrième tombent verticalement, comme du plafond, au milieu de cinq à six personnes debout ; Maria n'était pas près du groupe et répondait à d'autres personnes. Une cinquième tombant devant Maria, celle-ci,

la voyant, retire les mains pour éviter le choc, mais la cholette dévie légèrement et vient frapper ses doigts d'un coup sec et retombe à terre, tandis que Maria se frottait le dessus des doigts un peu endoloris. Deux autres cholettes sont encore tombées dans la salle des séances.

9 novembre. — Hubert s'incarne en Maria, puis disparaît, et aussitôt le médium tombe en trance, s'appuie sur l'épaule droite du Dr Dusart, lève la main gauche ouverte, la paume en l'air, au-dessus de cette épaule. Le Dr Dusart comprenant ce qui se prépare, tourne aussitôt la tête et *voit* tomber dans cette main une petite boîte métallique. Les assistants placés en face déclarent avoir bien vu tomber la boîte.

23 novembre. — Avant la séance, deux cholettes tombent près de Maria, mais dans des conditions de contrôle insuffisantes. Une troisième arrive dans les conditions suivantes : Maria tenant de la main gauche un ustensile de ménage avait passé le bras droit autour de la taille de Mlle S. D***, et les deux jeunes filles s'avançaient de front, lorsqu'une cholette tombant verticalement devant elles, toutes deux reculent brusquement, en poussant une exclamation.

(A suivre).

Une conférence

LES HABITANTS DU MONDE INVISIBLE

Le dimanche 26 février, salle du Grand-Orient de France, 16 rue Cadet, notre rédacteur en chef, M. Gabriel Delanne, vice-président de la société française d'étude des phénomènes psychiques, a fait une conférence avec projections à la lumière électrique. Titre : *Les habitants du monde invisible.*

Nous n'entreprendrons pas de faire ici un compte rendu détaillé du sujet traité par l'orateur qui n'a pas parlé moins de deux heures 1/2 devant un auditoire dont l'attention, suffisamment captée dès le début, est allée sans cesse grandissant jusqu'à l'ovation qui a clos cette séance sensationnelle. Notre but est surtout de marquer les circonstances principales qui ont caractérisé cette manifestation oratoire.

Indiquons toutefois les grandes lignes de la démonstration accomplie :

A côté et au-dessus de notre monde visible, vit un monde invisible.

A côté et au-dessus des vivants incarnés dans un corps terrestre, existent ceux qui ont franchi l'épreuve de la mort, ceux qui continuent dans l'au-delà la vie de l'esprit. A côté des corps mortels, les corps fluidiques, la mort n'étant qu'un changement d'état.

« C'est un prolongement sublime que la tombe ;
« L'on y monte, étonné d'avoir cru qu'on y tombe ».

a écrit V. Hugo. Le grand poëte a écrit encore :

« Les morts sont les invisibles, non les absents ».

Ces deux humanités, l'humanité visible et l'humanité invisible, peuvent, dans certaines circonstances, entrer en contact et en communication.

Des moyens appropriés peuvent déterminer cette communication. Il y faut l'intervention d'une force particulière dégagée par un sujet spécialement doué, qu'on appelle médium.

Par le concours du médium, par la force psychique extériorisée hors du sujet, les êtres invisibles, les entités intellectuelles de l'au-delà se manifestent aux vivants par des coups frappés, par la parole, par l'écriture, par les phénomènes de l'incorporation ou incarnation, par des apports d'objets, par des mouvements ou déplacements du corps, par des matérialisations, par des apparitions douées d'un corps temporaire, lequel est parfois pourvu non seulement des apparences, mais de tous les organes de la vie physiologique.

Le spiritualisme moderne ne se contente pas d'alléguer l'existence de la force psychique, il la prouve.

Le spiritualisme moderne ne se contente pas d'alléguer l'existence de phénomènes dus à l'action des invisibles, il en démontre la réalité.

Comment la science spirite fait-elle cette preuve et cette démonstration ? Par l'observation et par l'expérience, par la méthode positive, par la méthode expérimentale, par les procédés de l'investigation scientifique la plus rigoureuse.

C'est fini de rire ! Il est passé le temps où le phénomène spirite était abandonné à l'observation et aux commentaires de Mme Pipelet et de Mme Gibou.

Messieurs les savants officiels, ces affirmations scientifiques, s'appliquant à un ensemble de faits divers, sont signées : William Crookes, Albert Russell Wallace, Lodge, Myers, Cromwell Varley, Aksakof, Zöllner, Lombroso. de Rochas, Ch. Richet, etc.

Confirmez-vous ou bien contestez-vous ? car l'heure du silence est passée. C'est fini aussi de se taire. Le phénomène est là. Il se meut, s'agite, bruit, parle, chante, frissonne ; il marche, il vous talonne, il vous touche et vous tient. Il vous tient de sa main fantômatique mais réelle, où une vie temporaire a mis assez de force pour vous saisir et vous faire retourner pendant que sa voix vous crie :

« C'est moi ! me connais-tu ?... »

La force extériorisée par le médium, la voilà prouvée par ces photographies, car si vous contestez qu'on puisse photographier une force, vous ne contesterez pas qu'on puisse la photographier dans ses effets.

Or, voilà les sels d'argent décomposés par les effluves émanés de la main du sujet.

Ne répondez pas que l'action subie par la plaque photographique est attribuable à la chaleur. On a éliminé de l'expérience l'action de la chaleur par un écran liquide interposé.

La force nerveuse extériorisée par la main du médium ne se prouve pas seulement par la photographie. Elle est prouvée encore et mesurée dans ses degrés d'intensité par cet appareil enregistreur construit par l'illustre chimiste Crookes et dont voici la projection.

Et maintenant que nous tenons cette force, point de départ et instrument des phénomènes, voyons les effets de cette force médiumnimique, voyons les phénomènes produits :

Voici la lévitation de la table, photographiée et affirmée par des commissions de savants.

Voici des empreintes faites dans un bloc de mastic ; voilà des moulages de mains dans la paraffine.

Ces projections vont représenter les phénomènes de télépathie : cette image, c'est la fiancée du capitaine Volpi, malade et alitée et cependant apparaissant au capitaine et surprise par la plaque photographique (dédoublement d'un vivant).

Cette projection représente des apparitions obtenues par la médiumnité de Mme d'Espérance.

Cette autre projection, c'est Katie King venant visiter W. Crookes pendant trois ans, se faisant ausculter et photographier (apparition d'un être mort).

Cette superbe et convaincante démonstration part des simples faits de typtologie, se poursuit et se développe ainsi pour aboutir à son couronnement dans le phénomène transcendantal des apparitions matérialisées.

La caractéristique de cette conférence, c'est sa précision scientifique soulignée encore par les projections photographiques. Plus d'allégations, plus d'hypothèses; des faits, des résultats rigoureusement contrôlés. Des résultats accumulés par une expérimentation prolongée, par l'étude d'une pléïade de savants illustres, ayant à leur service les appareils les plus délicats et les plus perfectionnés. C'est le domaine du mystère, c'est l'au-delà exploré et étudié par la méthode positive, c'est l'ex-chimère objectivée par la science! Le langage précis de l'orateur, sa dialectique lumineuse imposent la conviction à la raison, pendant que son éloquence parlant au sentiment entraîne les cœurs dans cette sphère de l'idéal plus riche de réalités fécondes que de séduisantes chimères.

Sans doute, un tel exposé de faits tue le surnaturel : c'est la mort du miracle. Mais l'esprit s'élargit dans une plus haute compréhension de Dieu en face d'une synthèse qui nous montre les puissances de la vie en évolution entraînant les choses et les êtres dans une ascension indéfinie vers plus de perfection et plus de bonheur.

Après avoir regardé du côté du conférencier, regardons maintenant du côté de la salle et notre satisfaction ne sera pas moindre.

La salle ? elle a été trop petite pour l'assistance qui l'envahissait. Voilà un millier de personnes. Dès deux heures, c'est-à-dire longtemps avant l'heure de la conférence, il ne restait plus une place disponible. De nombreux groupes d'auditeurs debout occupaient le chemin central qui mène à l'estrade. Il a fallu la courtoise aménité d'un auditoire d'élite pour que, dans de telles circonstances, un silence interrompu par la seule intermittence des applaudissements, ait pu régner jusqu'au bout. Le très distingué docteur Moutin, qui présidait la conférence, a dû déclarer à l'assistance qu'à la prochaine occasion on choisirait une salle plus vaste encore.

La composition de cet auditoire est intéressante à noter, comme

un signe des temps. A côté d'une majorité de spirites se pressaient toutefois nombre de journalistes, de docteurs en médecine, de savants même ; un membre de l'institut n'avait pas craint d'aventurer la majesté de ses palmes parmi le simple gramen spirite.

Cela prouve que l'idée a fait du chemin à travers l'ombre ennemie et la conspiration du silence. On y vient ; on veut voir ; on veut savoir. Les curiosités sont en éveil ; en éveil aussi les intelligences. Un tel spectacle eût été impossible, il y a dix ans.

Nous formulerions volontiers un souhait. Nous voudrions que la contradiction fût possible. On aurait tout à gagner à ce que l'auditeur de bonne foi pût poser une question, éclaircir un point ou un fait, tenter une discussion. La science de Gabriel Delanne triompherait plus fructueusement encore pour la gloire de la vérité.

JULES GAILLARD.

Deux séances d'Eusapia

Quoiqu'il ait à peine dépassé quarante-cinq ans, mon ami Charles Epheyre est un savant déjà célèbre : professeur de physiologie dans une des plus grandes écoles de l'Europe, membre de l'Institut, il pourrait, comme bien d'autres, s'endormir dans l'heureuse quiétude de la science officielle ; mais c'est une âme ardente, un esprit curieux, que l'inconnu attire : aussi va-t-il hardiment au devant de tous les mystères, prêt à soulever le voile qui les couvre, sans souci de l'étonnement qu'il excite parfois chez ses confrères, sans crainte des railleries que ne lui ménagent pas les sots. « Voudriez-vous, m'écrivait-il dans le courant de décembre, assister à une séance d'Eusapia Paladino ? Je dois expérimenter avec elle samedi soir. Vous vous rencontrerez chez moi avec M... de Cambridge et F..., de Genève. J'attends beaucoup d'expériences faites avec de tels observateurs ».

Vous jugez si j'acceptai avec empressement pareil rendez-vous. Donc, le samedi suivant, à peine débarqué par l'express en gare de Lyon, je me faisais conduire dans le faubourg Saint-Germain, au vieil hôtel monumental où habite mon ami. A dix heures, nous

étions tous réunis dans son vaste cabinet, haut de plafond comme une cathédrale, aux trois grandes fenêtres drapées de lourdes tentures, aux murs couverts de livres de tous côtés.

Aux deux savants dont il m'avait annoncé la présence s'étaient joints deux amis très intimes de notre hôte, Monsieur de X..., ambassadeur de France près d'une grande puissance étrangère et sa charmante femme. Nous ne tardâmes guère à voir arriver le médium.

Bien prise en sa petite taille, Eusapia paraît âgée d'environ quarante ans. Sa tête énergique, aux yeux perçants, une vraie tête d'impératrice romaine, est couronnée de cheveux noirs où pointe à droite une mèche blanche. Je suis le seul des assistants qu'elle ne connaisse pas ; aussi me regarde-t-elle d'abord avec un air où je crois démêler une appréhension mêlée de défiance. Mais elle se familiarise bientôt avec moi.

On prépare pour la séance l'espèce d'abri où doit se condenser, paraît-il, hors des atteintes de la lumière, la force mystérieuse émanée du médium. C'est tout simplement l'embrasure d'une des profondes fenêtres du cabinet ; la dernière près du mur à droite ; nous y portons un tabouret sur lequel reposent une assiette pleine de farine, qui ne servira d'ailleurs à rien, et une cithare ; puis nous laissons retomber les deux rideaux. Le dos tourné à cette sorte de chapelle improvisée, Eusapia s'assied sur une chaise à dix centimètres environ de la fenêtre, et l'on met devant elle une table quadrangulaire en bois blanc, un peu plus longue que large, une vulgaire table de cuisine.

Nous prenons tous place autour de la table, sauf notre hôte qui s'occupe de régler l'éclairage et qui note au fur et à mesure les incidents : je suis à la droite du médium, Monsieur M... à sa gauche et nous tenons chacun une de ses mains ; les autres assistants font la chaîne avec nous, comme dans les séances de spiritisme ordinaire. Nous causons très librement. Eusapia semble très désireuse de convaincre monsieur M... qui, après avoir vu et cru à l'île Roubaud, a laissé vaciller sa foi à Cambridge, lorsque M. Richard Hodgson réussit à persuader à tous ses collègues de la *Société des Recherches Psychiques* qu'ils n'avaient devant eux qu'une assez maladroite simulatrice. Peu à peu son état change, elle est plus

taciturne, plus nerveuse ; et une sorte de hoquet hystérique soulève fréquemment sa poitrine. En même temps, la table se meut sous nos mains ; elle s'agite, elle quitte le sol des trois pieds et reste ainsi quelques secondes en équilibre instable, quoique nous pesions sur elle de toutes nos forces, mes voisins et moi, sans parvenir à la faire retomber. Le professeur F... est invité par Eusapia à prendre entre ses mains un pan de sa robe : bientôt il déclare qu'il sent dans ce pan de robe des mouvements tout à fait semblables à ceux d'un animal qui y serait emprisonné. La lumière, dont l'éclat semble blesser la sensibilité à fleur de peau du médium, a été graduellement baissée : on distingue cependant le corsage clair d'Eusapia et sa tête sur laquelle elle a mis un mouchoir blanc .Ses pieds et ses genoux sont d'abord tenus par notre hôte, plus tard, par monsieur F..., nous nous assurons, monsieur M... et moi, par des épreuves répétées, que nous tenons bien chacun une main différente.

C'est alors qu'Eusapia, soulevant sa main gauche emprisonnée dans celle de monsieur M..., la porte, sans se retourner, dans la direction d'un des rideaux et fait un geste d'appel : *Veni,* dit-elle avec effort, *veni,* et elle pousse des soupirs, elle geint presque comme une femme en travail. Merveille ! nous voyons tous le rideau qui se gonfle, comme poussé par un souffle intérieur, et qui s'avance vers le médium. C'est au tour de ma main d'accompagner la main droite d'Eusapia. Cette fois, le rideau situé de mon côté, est comme emporté par un coup de tempête et il s'abat sur mon front et mon épaule, recouvrant en partie la table, non sans m'avoir assez désagréablement frôlé l'œil droit en passant. Presque aussitôt, je me sens touché à l'épaule droite, tandis que je tiens fermement la main d'Eusapia dans ma main gauche. Ce sont deux contacts successifs, et dans le second je distingue l'impression des doigts et celle du pouce. Les mêmes phénomènes se produisent rapidement du côté de l'autre contrôleur. Les deux rideaux, maintenant, par leur bord inférieur, recouvrent les épaules d'Eusapia et les nôtres et descendent sur nos bras et nos mains, jusque sur la table.

Madame de X... se lève, passe la main, non sans une certaine appréhension, derrière le rideau, près du mur : elle saisit la cithare et la tient, mais presque aussitôt, elle pousse un cri de frayeur, car

elle sent, dit-elle, une main qui la touche ; et elle laisse tomber l'instrument dont nous avons tous entendu vibrer les cordes.

Nous l'exhortons à reprendre la cithare et à montrer plus de courage. A peine madame de X... a-t-elle passé de nouveau la main derrière le rideau, qu'elle déclare sentir encore des contacts : on la tire, s'écrie-t-elle, on me l'enlève ! et voilà que la cithare, échappée en effet à sa main, passe entre l'ouverture des deux rideaux par dessus la tête d'Eusapia et vient se poser doucement sur la table entre les deux mains du médium, tenues par monsieur M... et par moi.

Je cède ma place à un autre contrôleur, monsieur F...,et j'entends les assistants qui accusent de moment en moment des sensations de contacts inattendus. Monsieur M..., d'une de ses mains, tient la main d'Eusapia et de l'autre tient sa nuque. A plusieurs reprises, cette main, ainsi posée sur la nuque du médium, est alternativement pincée et caressée. Madame de X... pose sa main sur le rideau, elle y rencontre une résistance et par moments aussi, elle y sent comme une main qui presse la sienne. Je me lève, je vais porter ma main sur le rideau, à gauche d'Eusapia, à vingt centimètres au moins au-dessus de sa tête que je vois très distinctement ; à l'instant précis où ma main touche le rideau, elle est repoussée avec force comme par un coup d'une autre main qui viendrait par derrière.

Mais il est déjà tard, près d'une heure du matin. Le médium paraît horriblement fatigué. Nous levons la séance en nous donnant de nouveau rendez-vous pour le lundi suivant. Monsieur M..., qui doit retourner en Angleterre, nous fait ses adieux : il part, convaincu de la sincérité des phénomènes auxquels nous venons d'assister.

La séance du lundi a été beaucoup plus courte, elle a à peine duré deux heures ; les phénomènes ont été moins fréquents, moins variés, moins dramatiques, mais elle a eu cet immense avantage de se passer à une lumière assez forte pour permettre à tous les assistants de distinguer, avec une netteté parfaite, tous les mouvements du médium. A aucun moment, nous n'avons perdu de vue sa tête, ni ses mains, de sorte qu'à la rigueur, on aurait pu se dispenser de lui tenir celles-ci comme on l'a fait. M. Camille Flammarion, l'as-

tronome bien connu, et M. Ad. Brisson, rédacteur au *Temps* et directeur des *Annales Politiques et Littéraires*, se sont acquittés du contrôle. Ils avaient à cœur l'un et l'autre qu'il fût absolument rigoureux et le médium s'est soumis à toutes leurs exigences. Chacun d'eux tenait sous son talon un des pieds du médium emprisonné, pour ainsi dire, contre un des pieds de la table, et tenait en même temps dans sa main une des mains du médium posée sur la table et d'ailleurs nettement visible pour tous les assistants.

Le premier phénomène produit par Eusapia a consisté dans des coups frappés à l'intérieur de la table sans contact apparent. Prenant et élevant dans sa main la main d'un de ses contrôleurs, elle faisait le geste d'envoyer un coup vers la table, puis un second, puis un troisième, et à chaque fois, il semblait qu'on entendît tomber sur la table une goutte sonore. Après cela, j'ai vu de nouveau les rideaux s'écarter et se mouvoir à l'appel de sa main, toujours accompagnée de la main du contrôleur ; mais cette fois, sans brusquerie, sans violence. A deux reprises, M. Flammarion s'est senti touché assez fortement, semble-t-il, à la hanche et à la jambe ; mais, malgré tout son désir, il n'a pu obtenir le déplacement d'aucun des objets, cithare et tambourin, qui avaient été placés derrière le rideau. Du reste, le médium était visiblement indisposé, et la plus élémentaire prudence nous interdisait de pousser plus loin des expériences qui auraient pu compromettre gravement sa santé.

Tels sont les faits dont j'ai été témoin : Je ne me charge pas de les expliquer (1). E. BOIRAC.

A PROPOS
De N.-D. de Tilly-sur-Seules

. . . .

— Alors, vous croyez à la réalité des apparitions de Tilly.

— Mais certainement — et aussi de celles de Lourdes, de la Salette et de tant d'autres lieux.

— On me disait que vous étiez un renégat.

— Renégat ! Le mot sonne mal ; mais je confesse qu'il peut m'être appliqué... comme à vous-même d'ailleurs, ou aux vôtres.

Paris, XXe siècle.

— A moi ! A moi qui ai ma place au banc des marguilliers de ma paroisse ! C'est trop fort et je proteste.

— Vous avez tort ; car si vous pouvez légitimement protester en ce qui vous concerne personnellement, vos ascendants sont devenus des renégats le jour où ils ont abandonné le culte de leurs fétiches pour celui des dieux de l'Olympe ; — et renégats une fois de plus quand ils ont remisé Jupiter pour devenir chrétiens.

— Vous jonglez avec les mots.

— Nullement : je m'efforce d'être logique et précis.

— Bref, vous n'êtes pas catholique et vous croyez à la réalité des manifestations qui sont les preuves les plus éclatantes, les plus miraculeuses fournies par la sainte Vierge, par la Reine des cieux en témoignage de l'excellence de la foi catholique. J'avoue que vous me paraissez planer dans les régions les plus nuageuses de l'incohérence.

— C'est mon *credo* que vous désirez connaître. Je n'en fais pas mystère. Je vais vous l'exposer et puis ensuite, je tâcherai de vous fournir sur les *miracles* de Tilly mes idées et les raisons de mes idées dégagées de toute brumeuse obscurité. Notez en tous cas que nous sommes bon nombre de millions de spirites pour les partager.

Je suis né catholique comme trente millions de français qui, peu soucieux d'une religion croulante, continuent à ne la pas pratiquer, à n'y pas croire, sans d'ailleurs la renier.

Quand vint l'âge de la réflexion, je trouvais, avec Diderot, bien barbare et absolument baroque cette idée d'un Dieu, qui tue Dieu, pour apaiser Dieu, et puis qui ordonne de le manger ; d'un dieu féroce, sauvage et extravagant qui voue aux flammes éternelles un nouveau-né mort sans baptême ; d'un dieu auquel saint Augustin veut croire parce qu'il le trouve absurde. Un comble !

Et, comme Schiller, il se trouva que par respect de la Religion, je n'avais plus aucune religion, mon catholicisme s'étant écroulé, disloqué et le protestantisme ne m'attirant en aucune façon. (Plus de papes, plus d'indulgences, quelques abus supprimés ; mais la doctrine monstrueuse de la prédestination).

D'ailleurs, Papistes, Réformés avaient les uns comme les autres le bûcher trop facile.

Bruler Savanarole était un peu vif de la part de gens se réclamant de Jésus qui a dit : « Aimez-vous les uns les autres ». Mais rôtir Servet était un procédé ne valant pas mieux quand on se prétend disciples de celui qui a formulé en une ligne le code de morale le plus parfait : « Faites aux autres ce que vous voudriez qu'il vous fût fait ».

Il me semblait donc qu'une sorte de déisme que je ne cherchais pas à me définir, que la religion de la conscience était tout ce que le créateur devait attendre et exiger de ses créatures.

Tel était mon état d'esprit quand, en 1858, j'eus occasion de faire, pour la première fois, tourner des tables (au casino de Pierrefonds). En même temps ou peu après, pour la première fois également, j'entendis parler de spiritisme. Et, à cette même époque, j'eus plusieurs fois l'honneur de me rencontrer avec Allan Kardec. Ses livres, je les lus au fur et à mesure de leur publication.

Ce fut pour moi une révélation, la traduction bien nette de ce qui, à l'état intuitif mais confus, était au fond de ma pensée. Et je devins un des spirites de la première heure.

Les preuves matérielles sont venues assez souvent fortifier mes convictions. Elles étaient d'ailleurs solides et auraient fort bien pu se passer des dites preuves, comme aussi des moyens de *propagande par le fait* que les Esprits, bien contre mon gré, ont pratiqués chez moi pendant huit ou dix jours, quelques années plus tard..

Voilà ma profession de foi. C'est donc comme spirite que je vais, sur les *phénomènes* de Tilly — prononcez *miracles* si vous voulez — vous offrir mes explications. Les notions incomplètes que vous avez du spiritisme vous seront suffisantes, je l'espère, pour les suivre.

— J'ai lu le livre des Esprits, quelques livres de Nus, Gibier, R. Wallace, etc., et d'assez nombreux articles de Revues.

— C'est parfait. J'ignore si je saurai vous convaincre ; mais je vois que je ne risque pas trop de vous étonner.

Avec quelque fréquence, en France, des apparitions ont lieu qui représentent une jeune femme vêtue d'une blanche tunique et drapée avec élégance dans un manteau bleu.

Quelquefois elle porte dans ses bras un enfant nouveau-né. Plus souvent son attitude est celle qui, à des milliers d'exemplaires, se peut contempler dans le quartier Saint-Sulpice. Sur une banderole qu'elle laisse flotter se lisent ces mots (qui indiquent peu le souci de la propriété des termes) : « Je suis l'immaculée conception ». (1)

Cette femme, paraît-il, c'est la mère de Jésus. Cet enfant en bas âge, Jésus lui-même. Quant à l'inscription, elle veut dire que Marie a conçu

(1) A une époque déjà bien lointaine, en 1850, nous avons eu, en Syrie, la joie de rencontrer un moine appartenant à un ordre dont l'ignorance encyclopédique est d'ailleurs légendaire, et d'apprendre par lui que Marie *avait conçu* sans péché ; que cela allait devenir article de foi. Le dogme était déjà à l'incubation et devait arriver en effet bientôt à éclosion.

sans péché ; et, depuis le pontificat de Pie IX, qu'elle-même a été conçue sans péché.

Les croyants nous l'affirment. C'est bien la sainte Vierge elle-même qui se montre à quelques privilégiés, en général, et quelquefois, comme à Tilly, à un grand nombre de personnes.

Alors, nous devons retrouver, dans cette image, la rigoureuse expression de l'original.

Or, rien ne ressemble moins à la juive, brune et forte, que devait être la mère de Jésus. Bien au contraire, Notre-Dame-de-Tilly rentre plutôt dans ce type de femmes, blondes, éthérées, anémiées même, à l'expression d'idéale candeur, et si peu maternelles, adopté universellement sauf par Raphaël et quelques autres maîtres.

Les types se conservent encore en Orient, et, de Kaïfa au Jourdain, de Nazareth à Jérusalem, il serait probablement impossible d'y trouver un modèle pour « poser » la vierge Marie du type conventionnel.

Nous devons donc affirmer que nos apparitions ne reproduisent nullement l'image de la personne qu'elles prétendent représenter.

Si le type humain n'a pas varié chez les habitants assez clairsemés de la Palestine, il en est de même du costume, et, en Galilée comme sur les bords du Jourdain, le costume, très sommaire, de l'homme et de la femme doit donner l'idée à peu près exacte de celui que portaient Joseph, Marie et Jésus.

La sainte Vierge moderne est vêtue de blanc et de bleu, et son attitude est le plus souvent celle que nous lui voyons dans l'Assomption de Murillo (1) ou bien celle que partout on peut voir chez les marchands dits de bondieuseries.

Nous avons donc déjà un faux type revêtu d'un faux costume.

Il s'agirait maintenant d'établir, par de sérieuses preuves historiques, que Marie a conçu dans des conditions qui auraient eté une violation des lois immuables de la nature.

On sait que c'est entre une cinquantaine d'évangiles que le concile de Nicée, trois siècles après la mort du Christ, a choisi, entre eux les quatre récits, les quatre évangiles, qui, à partir de ce moment, devenaient, à l'exclusion de tous les autres, la règle de la foi.

Naturellement, ces quatre versions furent préférées à raison de ce qu'elles présentaient entre elles le plus de similitude ou plutôt le moins de discordances, car sur quarante-deux points seulement, il y a entre les

(1) Que la France s'est fait adjuger au prix *brut* de 586,000 francs, à la vente des héritiers du maréchal Soult, à qui, soit dit en passant, cette toile n'avait *rien* coûté.

quatre évangélistes accord complet. Il n'y a d'ailleurs pas à s'en étonner, si l'on considère que les trois premiers évangiles, les plus anciens, n'ont fait que recueillir et consigner des traditions orales, 50 à 60 ans après les événements accomplis.

Que disent, au sujet de cette conception miraculeuse, nos quatre auteurs ?

Mathieu n'en parle qu'avec une sobriété de bon goût, en l'espèce.

Marc et Jean n'en soufflent mot.

Luc est seul à nous faire le merveilleux récit.

Jacques, si son évangile eût été admis, eût apporté une bien fausse note à ce concert établi après coup, car il est loin d'être bienveillant pour Marie fort maltraitée aussi par les auteurs juifs du temps.

Ce ne serait pas trop pourtant que le témoignage des quatre évangélistes officiels pour accréditer un récit si prodigieusement invraisemblable, d'autant mieux que les conceptions miraculeuses se retrouvent dans les légendes de presque tous les peuples : en Chine, au Siam, dans l'Inde etc. et même dans le *Nouveau-Monde*.

Bien singulière encore cette virginité... persistante (car *Maria semper virgo*, dit l'église catholique) après la mise au monde après Jésus, de cinq garçons que les évangiles nous nomment et de deux filles au moins, qu'ils ne nous nomment pas.

On ne peut s'empêcher de remarquer que 500 ans plus tard, Mahomet parlait, lui aussi, de houris qui dans son paradis.....

— Vous êtes inconvenant !

— Oh ! nous n'insistons pas et serions désolés de froisser vos susceptibilités dévotes. Passons.

Pour nous, d'ailleurs, la conception naturelle n'a rien qui soit de nature à diminuer Marie ni Jésus, et c'est délibérement que nous rejetons la version mythologique de Luc.

Il nous reste alors :

Le faux portrait d'une femme portant un faux costume et se glorifiant d'un fait absurde et faux aussi.

Nous admettons volontiers que la femme du charpentier Joseph fut une brave femme, une bonne mère de famille. Son intelligence ne devait pas dépasser notablement les limites de l'ordinaire car, dans son fils aîné Jésus, elle ne sut voir qu'une manière de déséquilibré que, dans son intérêt, elle aurait voulu faire interner dans une maison de santé. Et sa famille pensait comme elle.

Les évangélistes nous disent quelles femmes étaient au pied de la croix au moment du supplice. Marie n'y était pas, ce que son brisement

de cœur suffit à faire comprendre, et le *juxta crucem lacrymosa* est un mensonge historique... qu'il ne faut pas trop déplorer puisqu'il nous vaut du latin rimé qui se chante sur une superbe musique, impressionnante comme le plus déchirant sanglot arraché aux entrailles humaines.

Les contemporains de Marie se sont peu occupés d'elle. On sait où elle est née, ce qui est de médiocre intérêt ; mais la mère de Jésus, au moins pour le noyau de chrétiens alors en formation, devenait, semble-t-il, une figure historique d'importance. Or, qu'a-t-elle fait ? Où est-elle allée ? on l'ignore. On ne sait même trop où et quand elle est morte.

Jésus sachant en quelle estime le tenaient les siens, s'est montré un fils très ordinaire ; brusque même quelquefois comme aux noces de Cana. Cependant, au moment de mourir, il recommanda sa mère à Jean.

. . . .

Dix-neuf siècles se sont écoulés depuis cette époque tragique. En vertu de la loi du progrès et des réincarnations successives, il semble probable que Marie soit devenue aujourd'hui un esprit supérieur, très supérieur peut-être. Et alors avec quelle pitié attristée doit-elle considérer cette armée de dévots qui, oubliant presque « l'Ancien des Ages » dont on retrouve encore la barbe blanche dans la naïveté de nos vieux vitraux, a fait d'elle une déesse qu'elle perche sur des nuages dont l'ombre obscurcit l'intelligence de ses fidèles. Pauvres nous !

A Sainte-Gudule (Bruxelles) couverte de diamants, de pierreries représentant plus d'un million de francs, la mère de celui qui n'avait pas une pierre où reposer sa tête, a l'air d'une idole arrivant d'une pagode de Ceylan.

En Espagne, vêtue de robes de soie, mode du jour, Marie se pourrait présenter dans le monde le plus selected.

A Liesse (Aisne), c'est une négresse. Elle y est venue de Palestine après mille aventures de voyage.

A Lorette, Marie pourrait rentrer dans sa maison de Nazareth. Cet immeuble s'y est transporté et fixé après avoir hésité, dit la chronique historique, entre ce pays et la Croatie.

Pauvres nous !

Quand, à Lourdes hier, à Tilly peut-être demain, Marie se voit consacrer des basiliques comme on n'en élève plus guère à l'Éternel de plus en plus démodé, que doit penser Marie ? Elles font vivre sans doute ceux qui vivent de l'autel ; n'est-ce pas, Chalcas ? Mais, si vous nous tolérez cette boutade : Est-il bien nécessaire qu'ils vivent ?

Que d'asiles, d'hôpitaux, d'établissements charitables auraient pu être fondés avec l'argent employé à édifier ces clochers et ces coupoles !

Sommes-nous présomptueux en pensant que, ces idées humaines, Marie, esprit supérieur, doit les partager aujourd'hui ; que même elles auraient peut-être été les siennes il y a 1900 ans ?

— Mais, dans ces sanctuaires, il se fait des miracles !

— Sans doute... et aussi à la Salpétrière. Lisez Binet et Féré. Vous y verrez décrit un miracle qui ferait le plus grand honneur à Lourdes. Scientifiquement préparé, il fut admirablement réussi au jour et à l'heure indiqués. La suggestion y avait suffi.

Et la foi, la foi profonde, Jésus ne nous a-t-il pas dit qu'elle suffisait pour obtenir des guérisons ? De ces guérisons-là, nous en avons vu à Lourdes et à peu près dans tous les lieux de pélerinages ; et nous espérons que nous en verrions encore, des catastrophes géologiques vinssent-elles à tarir vos sources miraculeuses et à transformer vos chapelles ou cathédrales en tas de moellons.

. . . .

Si nous avons réussi à établir *ce que ne sont pas* nos fameuses apparitions, notre but est atteint.

Ce qu'elles sont, en tenter l'explication, c'est une autre affaire ; nous ne sommes pas, nous ne nous disons pas initiés aux desseins providentiels. Mais les bases ne nous font pas défaut pour faire des hypothèses ne blessant ni la morale ni le sens commun.

Essayons.

Du très gros livre dans lequel MM. Myers, Podmore, etc., ont consigné des milliers de phénomènes de télépathie rigoureusement constatés, on a extrait et traduit en français des centaines de ces faits ; cela forme un livre qui n'est pas mince non plus.

Au nombre de ces faits intéressants, je me rappelle le suivant :

Une vieille juive morte depuis peu se manifeste à deux jeunes filles, les filles de son fils, et elle marque son mécontentement de ce qu'elles avaient oublié d'allumer une lampe à certain jour où le rite israëlite rendait la chose obligatoire.

Donc, après comme avant sa mort, cette juive était soucieuse du scrupuleux accomplissement d'une pratique religieuse de son culte.

Bien souvent, des esprits morts dans la foi catholique réclament des messes, prient leurs amis, leurs parents, de leur en faire dire.

Cela n'est pas pour vous étonner puisque vous savez que la vie de demain n'est autre que la continuation de celle d'aujourd'hui. Le livre de vie est toujours le même : la page terminée, nous avons tourné le feuillet.

Vraies ou fausses, nous conservons nos idées, sauf à ne conserver que les bonnes quand le progrès intellectuel que nous devrons au travail de

notre raison nous aura permis de ne conserver que les premières et d'éliminer nos préjugés et nos erreurs.

Ceci admis, il nous paraît que nombre d'esprits plus pieux qu'éclairés peuvent croire qu'ils font œuvre méritoire en poussant, dans toute la limite de leurs moyens, dans la voie des superstitions qui, pour eux, sont des vérités.

Des Kalmouks font tourner de petits dévidoirs qui disent les prières, s'épargnant ainsi d'avoir à les dire eux-mêmes.

Plus pratiques et amis du progrès, Notowich a visité au Thibet des couvents où les lamas, aux mêmes fins, utilisent la force du vent.

Plus tard, désincarnés, ces bons moines peuvent rêver des appareils perfectionnés, plus rapides, partant plus efficaces, et en suggérer les procédés de construction à leurs confrères survivants.

Dans le même ordre d'idées, quoi d'étonnant à ce que des mariolâtres désincarnés s'efforcent de suggérer à de braves gens partageant leur foi naïve l'ambition de construire des chapelles qui, tout d'abord modestes comme des cabines de bain, deviennent facilement des basiliques au bout de quelques années.

Ils ont tous la ferveur du chapelet, ces esprits prosternés devant la Reine des cieux — (ce qui peut faire regretter à ceux qui n'ont pas le même fétichisme, que la loi salique n'y soit pas en vigueur). Du chapelet, outrant les dimensions, ils ont fait un *rosaire* qu'ils n'ont même pas inventé, mais seulement vulgarisé ; mais peut-être leur devrons-nous un jour quelque chose de plus sérieux, car, à la honte de l'occident, le rosaire lui-même ne saurait se dire à la hauteur des moulins à vent du Thibet. Ceci au figuré, bien entendu.

— Vous parliez d'hypothèses que ne répudierait pas le sens commun, et vous me semblez n'avoir à nous débiter que des turlupinades, d'un goût... Si je vous disais qu'il est fin, vous ne me croiriez pas.

— Excusez-moi ; une causerie n'est pas un discours académique. Le solennel n'est d'ailleurs pas dans notre tempérament et nous n'y réussirions pas ; et puis franchement, nous ne saurions parler bien sérieusement de choses qui ne nous paraissent l'être que par leurs déplorables résultats, celui-ci par exemple : Prenez la carte d'Europe. Vous y voyez très favorisés par leur situation, par leur climat, tous les pays latins : Grèce, Italie, Espagne, Portugal, France, Autriche pour parties :

D'autre part, groupez les nations qui se sont, par la Réforme, soustraites au joug catholique et à ses superstitions : Allemagne, Suisse, Angleterre, Hollande, etc.

De quel côté trouvons-nous la prospérité croissante ? Les statistiques font la réponse, triste pour nous.

Deux mots et je termine.

— Il est assez intéressant de constater que Paris, Marseille, Lyon, Bordeaux, les grandes et même les moyennes villes ne sont jamais le théâtre de ces apparitions dont, vous le savez, nous ne contestons pas la réalité. Les pays protestants musulmans, boudhistes etc., n'en jouissent pas non plus. Elles sévissent tout spécialement dans les pays écartés des centres et dans les pays de montagne. Pourquoi ? La réponse la meilleure ne serait-elle pas celle-ci : Parce que la possibilité d'atteindre le but poursuivi est plus difficile dans les pays éclairés que dans ceux qui... le sont moins ?

On encore : Dans des terrains à peine défrichés qui ne permettent pas, pour le présent, d'autre culture, on ensemence sous cette forme rudimentaire le sentiment religieux. Le souffle, quel qu'il soit, qui pousse en haut nos aspirations, vaut toujours mieux que celui qui nous chasse vers le culte du néant, si ces deux mots se peuvent assembler.

Des centaines de religions sont pratiquées sur notre globe ; Dieu nous a donné la raison, le libre arbitre ; il nous laisse à faire le triage, c'est notre tâche, qu'il ne fera pas pour nous. A nous de saisir la vérité partout où nous la trouvons et de rejeter résolûment tout ce que réprouvent la morale, la conscience, la raison.

HUBERT BONCHAMP.

Médiumité auditive

MONSIEUR,

Depuis deux ans environ ayant adopté la doctrine Spirite étant prosélyte de mademoiselle M. T., toute dévouée et très charitable personne, je suis très heureux de vous faire part des intuitions spirituelles que j'ai eues il y a quelques jours. Je suis ouvrier méca nicien, j'appartiens actuellement à une des plus grandes fabriques de coffre-fort de Paris, pour en faire l'ouverture après décès, si la clef est perdue, les combinaisons brouillées etc. Les deux cas que je vais vous décrire méritent, je crois, d'être insérés. Je fus appelé dernièrement au Petit Ivry, chez un docteur qui venait de se désincarner, pour faire l'ouverture de son coffre-fort. Les principaux serruriers du pays avaient travaillés dessus pendant des journées sans résultat, tous d'un commun accord disaient la fracture obligatoire. J'arrivai le lendemain matin. La demoiselle de la maison, me dit : « Pensez-vous que ce sera long. » Je lui répondis : « ce travail

peut durer 3 ou 4 heures, peut-être bien une journée. » Ayant confiance dans nos amis de l'Espace, je fais mentalement mon invocation, et j'eus à peine le temps d'achever qu'une voix me dit : **244**; en deux secondes j'ouvre le coffre-fort devant la demoiselle et messieurs les serruriers, qui se regardent puis me questionnent des yeux. Sans attendre je leurs dis : « J'ai évoqué l'esprit qui habitait cette maison et l'intuition m'a été donnée. Il arrive une fois sur mille de pouvoir ouvrir un coffre fermé sur un nombre où deux chiffres sont ressemblants, j'oserai même dire, cela n'arrive jamais.

Voici le second cas :

« Je fus demandé à Reims pour le même cas d'ouverture. Il s'agissait d'un homme qui avait donné à sa fille, comme cadeau, un coffre-fort, et ils avaient chacun le leur. Le père mit lui-même la combinaison sur celui de sa fille, seulement cette demoiselle lui dit : « père vous connaissez la combinaison de mon coffre-fort, donnez-moi aussi la vôtre ? »

Le père lui répondit : « Tu ne la sauras pas maintenant, tu la connaîtras plus tard. » Quelques jours après cet homme tomba très malade et fut dans l'impossibilité de prononcer une parole. Au moment de la désincarnation, il fait à deux ou trois reprises un geste désignant les deux coffres et fait signe à sa fille que son âme s'en va. C'en était fait.

Ces signes restèrent incompris par cette demoiselle. J'arrive chez ce monsieur, on me montre son coffre-fort en me disant : « la combinaison n'est pas brouillée, voici les clefs, j'ignore les numéros où les noms qui peuvent jouer. » Suivant mon habitude, je fais mon invocation et il me vient à l'idée **333** ; j'opère, j'ouvre le coffre instantanément ; c'était le même numéro que celui du coffre-fort de la demoiselle. Ces signes, lui dis-je, que monsieur votre père faisaient, c'était pour vous faire comprendre que la combinaison de son coffre-fort était la même que la vôtre.

Recevez, monsieur, de votre frère en croyance tous mes remerciements et l'assurance de mon profond respect.

ETIENNE STÉGLÉ.



Faillite des Religions

PAR

PAUL GRENDEL

(Suite)

En sanscrit, Devanaguy veut dire formé par Dieu ou pour Dieu. La mère de l'enfant, sœur du rajah de Madura, ayant été favorisée des phénomènes les plus extraordinaires, le rajah en conçut une jalousie extrême et, poussé par le prince des Rackchasas (démon), il essaya par tous les moyens d'empêcher sa sœur et sa nièce d'arriver chez Nanda, seigneur d'un petit village sur les bords du Gange, mais ses desseins furent contrariés et tournèrent à sa confusion.

Davanaguy en grandissant devint le modèle de toutes les vertus. Un jour, sur les bords du Gange, un oiseau gigantesque vint planer au-dessus d'elle et déposa sur sa tête une couronne de lotus.

Lakmy, la mère de Devanaguy, mourut après une courte maladie et le tyran de Madura envoya des ambassadeurs à Nanda en le priant de lui remettre la jeune Devanaguy dont il était le plus proche parent.

A peine la jeune fille fut-elle au pouvoir de son oncle que celui-ci la fit enfermer dans une tour dont il fit murer la porte.

Tous les maux s'abattirent aussitôt sur les États du tyran qui résolut de faire périr sa nièce parce qu'un songe lui avait enseigné que d'elle devait naître un fils qui le détrônerait. Il fit mêler un violent poison à l'eau et aux aliments qu'on faisait passer à Devanaguy dans sa prison, mais la jeune fille ne sembla pas s'en apercevoir.

Il la priva de nourriture pour la faire mourir de faim et enfin voyant que rien ne réussissait. il plaça une forte garde autour de sa prison. Ce fut en ce lieu, isolée de tous et heureuse par la protection de Vichnou, que la vierge conçut et mit au monde un fils.

Comme le nouveau-né jetait ses premiers cris, un vent violent fit une trouée dans les murs de la prison et la vierge fut conduite, ainsi que son enfant, dans une bergerie appartenant à Nanda.

Les bergers se prosternèrent devant l'enfant et l'adorèrent. Il fut appelé Christna (en sanscrit, sacré). Le tyran de Madura furieux résolut de faire périr le fils de Devanaguy et *ordonna le massacre, dans tous ses Etats, des enfants du sexe masculin, nés pendant la nuit où Christna était venu au monde.*

Mais les soldats passèrent auprès de Christna sans le reconnaître, car il avait pris l'apparence d'un enfant de dix ans.

L'enfant fit de nombreux miracles et émerveilla tout le monde par sa sagesse et sa vertu. Plus tard, à l'âge de seize ans, il quitta sa mère et parcourut l'Inde en prêchant la doctrine nouvelle.

Il surmonta de grands dangers, lutta contre l'esprit pervers. Il ressuscite les morts, guérit les lépreux, rend l'ouïe aux sourds, la vue aux aveugles, soutient toujours le faible contre le fort, l'opprimé contre le puissant et déclare qu'il est la seconde personne de la trinité, c'est-à-dire Vischnou, venu pour racheter l'homme de la faute originelle et ramener le règne du bien.

Il prêcha la charité, l'amour du prochain, la dignité de soi-même et la foi dans la bonté divine.

Il a vécu pauvre en recherchant les pauvres.

Il a prescrit la chasteté et a été chaste.

Il a ordonné de rendre le bien pour le mal. Il a consolé les malheureux et les opprimés.

Un jour il partit pour faire ses ablutions sur les bords du Gange, il se plongea trois fois dans le fleuve sacré, puis s'étant agenouillé il pria en attendant la mort.

Il fut percé de flèches par un de ceux dont il avait dévoilé les crimes et son corps fut suspendu aux branches d'un arbre par ses meurtriers pour qu'il fût dévoré par les vautours. Mais quand vinrent ses disciples pour recueillir ses restes sacrés, la dépouille de l'homme-Dieu avait disparu et l'arbre auquel elle avait été attachée s'était couvert de fleurs rouges aux suaves parfums.

La similitude de cette légende avec celle du Christ rencontrera des incrédules qui peuvent trouver ce sujet longuement développé dans les nombreux ouvrages de Louis Jacolliot.

Les chefs du parti catholique insinuent et même affirment que les Indous ont adapté la vie de Jésus à leur imagination. C'est comme si nous prétendions que les romains ont copié les français.

Les Indous prétendent descendre d'une race primitive et antédiluvienne qu'ils nomment les Rutas. Ils conservent leurs codes de lois et les innombrables ouvrages de l'antiquité dans des temples où se succèdent les générations de la caste brahmanique dont l'organisation établie sur une foi absolue ne laisse pénétrer aucun élément étranger.

Manou veut dire Homme-Dieu et ce nom s'applique aux personnages légendaires qui firent les lois primitives. Le livre qui recèle la plus haute expression de la sagesse antique est le Wriddha-Manava ou ancien Manou

qui existe encore dans la pagode de Chélambrun. Cet ouvrage commenté, résumé, maintes fois recopié par les brahmes savants fut interprêté selon le caractère de ceux qui voulurent établir leur puissance d'une façon indestructible et formèrent différentes castes pour conserver la suprématie absolue.

Rois, guerriers, négociants, cultivateurs, furent sous la domination des prêtres qui détenaient le droit d'étudier la morale, la religion, la science, et qui se réservaient encore l'enseignement et la justice. Aussi le Wridda-Manava qui ne porte aucune trace de la division des castes fut-il soigneusement caché au vulgaire et aux profanes. Nul étranger n'en peut prendre connaissance.

Les brahmes, depuis plus de quinze mille ans, vivent de la crédulité du peuple qui accepte le servage. Le Wridda-Manava est évidemment antérieur à tous les codes de lois, à toutes les divisions qu'amena le despotisme des rois et des prêtres unis pour pressurer et écraser le peuple.

C'est par millénaires que se comptent les périodes de l'histoire de l'Inde dont la science resta longtemps fermée aux étrangers.

Le Sud de l'Indoustan peut revendiquer une très haute antiquité. Protégé par des chaînes de montagnes inaccessibles, il a échappé à l'influence directe des invasions musulmanes ; ses temples, ses pagodes sont restés debout, ses bibliothèques ont été préservées de la destruction, tandis que le Nord a été détruit sous le fanatisme des Mogols ; et lorsque les Indous du Nord purent reprendre ouvertement le culte de Brahma, ils durent faire copier les Vedas Manou, le Vedanta et tous les ouvrages de théologie et de science orthodoxe.

Il y a dans l'Inde entière environ trois cent cinquante textes de Manou qui diffèrent non comme doctrine, mais comme détail de cérémonies et de sacrifices.

Ce peuple ne peut donner de date précise aux événements qui constituent certaines parties de son histoire et il compte ses révolutions par centaines de siècles. La chronologie des brahmes est souvent d'accord avec les découvertes géologiques modernes et ils avaient dès l'antiquité des connaissances astronomiques qui témoignent déjà d'une science profonde. Ce peuple a eu des conceptions grandioses de la divinité, de l'immortalité et de la morale. D'où vinrent ces connaissances ? Qui donna à l'homme l'idée initiale de ses devoirs, de sa progression ? Qui lui fit entrevoir la survivance de l'âme et le créateur de l'univers ?... Nul ne pourra le dire.

L'Inde eut à différentes reprises des incarnations d'hommes supérieurs qui prêchèrent la foi en Dieu et promirent aux hommes de bien une vie extra terrestre.

Manou, le sublime et sacré législateur, inscrivit en tête de ses lois civiles et religieuses la responsabilité des actes, l'égalité des hommes, le libre arbitre et la liberté. Christ tint le même langage ; mais s'il est difficile de remonter à dix-neuf siècles de distance, s'il est impossible d'établir d'une façon irréfutable les principaux événements de la vie du Christ qui n'eut aucun historien contemporain, comment pouvons-nous prétendre juger les autres peuples et conclure sans avoir étudié leurs lois, leurs coutumes leurs langues mortes et vivantes.

Il ne reste plus de sectes religieuses parlant couramment l'hébreux ni le latin dans lesquels furent écrits les textes primitifs de l'ancien et du nouveau testament, tandis que le seul temple de Chélambrun dans le Carnatic — Sud de l'Indoustan — nourrit une population de plus de quinze mille brahmes qui parlent encore le sanscrit que la multitude ne parlait et n'écrivait plus plusieurs siècles avant Moïse !

Oserons-nous prétendre que l'antique sagesse est venue d'une infime bourgade de la Judée et que les premiers siècles du catholicisme qui furent criblés de tant de vices, de cruauté, d'erreurs et d'hérésies scientifiques furent la source de la morale Indoue ?...

Nous prétendons imposer le dogme catholique par la force et les peines corporelles aux peuples subjugués qui tiennent encore à leur foi plus qu'à leur vie. Seuls les orphelins recueillis en bas-âge et quelques misérables en quête de leur subsistance changent de religion, aussi bien dans les colonies françaises qu'anglaises, et cette foi nouvelle ne modifie en aucune façon la nature des peuples conquis. Aussi est-il invraisemblable que les brahmes savants aient falsifié d'anciens textes pour y intercaler l'histoire de Christna et que cette tradition soit originaire de l'Egypte.

Aujourd'hui encore les étrangers pénètrent avec peine les mystères que cachent les brahmes. Ils ont des connaissances approfondies sur la magie et s'en servent pour fanatiser la foule. Les formules magiques sont transcrites d'après des systèmes idéographiques tenus secrets.

Il y a encore à Ellora et Eléphanta des inscriptions que nul ne peut déchiffrer.

L'Inde est une mine des plus riches à exploiter pour la sagesse humaine.

La liberté de la presse, accordée sans restriction depuis notre ère républicaine, a permis de fouiller ce passé et de vulgariser le fruit de ces recherches autrefois annihilées ou dénaturées par la secte sacerdotale qui a tout intérêt à maintenir l'intégrité de ses dogmes.

Plusieurs de ces ouvrages ont ouvert un nouveau jour sur cette antiquité que nous nous complaisons à croire très inférieure à notre civilisation.

Louis Jacolliot qui remplit, durant vingt ans, les fonctions de juge à la

cour de Pondichéry, après avoir acquis une connaissance approfondie du sanscrit, la langue ancienne, et du tamoul, la langue savante de l'Inde actuelle, sut se concilier la confiance des brahmes savants ; il vécut au milieu d'eux et traduisit en leur société de précieux documents. Souvent attaqué, il répondit, avec preuves à l'appui, aux démentis qu'on essaya de lui donner.

« Espérons, dit Jacolliot, qu'après les travaux des Stange, des Colbrook,
« des William Jones, des Weber, des Lassen et des Bournouf, une nom-
« breuse succession d'indianistes les suivra, et que nous aurons dans l'Inde
« une école de sanscrit où pourront s'éclairer nos savants ».

L'espoir de Jacolliot ne s'est pas réalisé, et ses ouvrages d'une grande érudition et d'une remarquable clarté, n'ont pas eu le retentissement et le succès mérités.

Ils sapent trop profondément notre suffisance, nos erreurs, détruisent des mythes, attaquent nos dogmes, manquent de déférence et de respect à la science officielle, et n'ont pas eu la vogue des études philosophiques des auteurs modernes, qui, comme documents humains nous donnent trop souvent non le fruit de leurs observations, mais le reflet d'une féconde imagination.

Rien ne fait mieux connaître un peuple que ses lois et les formules de sa religion. La citation de quelques sentences prouvera ce qu'étaient ces soi-disant sauvages.

IV

Certains préceptes des Védas et de Manou sont d'une morale aussi pure qu'il soit possible de la rêver pour le bonheur de l'humanité.

La sentence du Christ se trouve dans la bouche d'un des sept sages de l'antiquité Védique.

« Fais à ton frère ce que tu voudrais qu'il te fût fait à toi-même » dit Pulastya.

« L'homme vertueux ne craint ni les coups du sort, ni la malice des
« voleurs, car il porte toutes ses richesses avec lui » dit Pulaha, un autre sage.

« En toutes choses considère la fin, car les actions ne valent que par le
« bien qui en résulte », dit Angiras.

« La plus méritoire de toutes les vertus est la tempérance, car c'est
« elle qui nous enseigne à user modérément des dons de Dieu », dit Vasichta.

« Les dix vertus nécessaires pour obtenir le bonheur éternel sont :

« La résignation. L'action de rendre le bien pour le mal. La tempé-
« rance. La probité. La pureté. La connaissance de la sainte Ecriture.

« Celle de l'âme suprême. Le culte de la vérité. L'abstinence de la colère.

« Ce corps dont les os font la charpente, à laquelle les muscles servent « d'attaches, enduit de chair et de sang, recouvert de peau et contenant « des excréments infects, soumis à la vieillesse, à la décrépitude, aux cha- « grins, aux maladies et à des souffrances sans nombre, doit être laissé « avec bonheur par le juste.

« Tout disparaitra dans la pourriture terrestre, seules les bonnes « actions et l'âme ne passeront pas.

« Lorsque par sa connaissance intime du mal et son identification avec « la vertu, le sanyassi obtient la félicité éternelle, il s'élève jusqu'au « séjour de l'immortel Brahma qui existe de toute éternité.

« Parmi tous les ordres, le père de famille qui connaît et qui observe « tous les préceptes de la révélation et de la tradition est supérieur à tous « les autres ordres, car c'est de lui que procèdent les autres.

« L'homme naît seul, meurt seul, seul est récompensé de ses bonnes « actions et châtié seul de ses crimes.

« Des siècles de dévouement ne payeraient pas un père et une mère de « ce qu'ils font pour leurs enfants.

« De l'espérance naissent le travail et la prière, toute peine a pour « mobile l'espoir d'un salaire, les pratiques de dévotion et les bonnes « actions n'ont d'autre but qu'une récompense.

« La sobriété rend la vertu facile, c'est le meilleur aide dans l'accom- « plissement des devoirs.

« Quand la conscience exagère l'action des organes de la sensualité' « elle manque aux lois de sa propre existence et se dégrade ; si elle en « tempère le fonctionnement, elle progresse et monte au séjour de la per- « fection suprême.

« De même que le feu qui reçoit le beurre clarifié des sacrifices, ne fait « que brûler avec plus de vigueur, de même les désirs que l'on cherche à « satisfaire deviennent insatiables.

« L'homme vertueux est celui qui, pouvant jouir de tous les plaisirs, « y renonce volontairement, la renonciation est préférable à la jouissance.

« Il est préférable pour le brahme-gourou de mourir avec sa science, « que de l'enseigner à des méchants et à des ingrats.

Convenons humblement que ces sentences sont autrement profondes que nos pitoyables dissertations sur l'immaculée conception, sur la grâce, sur la consubstantiation, sur la trinité et sur tous les mystères dont on affuble la morale catholique.

Reportons-nous à quinze mille ans, date que contestera l'orthodoxie chrétienne, mais qui est plutôt en-deçà, qu'au-delà de l'époque où était

mise en pratique cette morale qui, lors de son éclosion, a dû être d'une éclatante pureté et d'une incomparable grandeur, et nous nous trouverons moins avancés que ne devait l'être ce peuple primitif.

Quelle émanation divine, quelles intelligences ont tenté de mettre sur la voie du progrès et du bonheur cette race antique ?... De purs esprits. des demi-dieux, des êtres essence supérieure !... Nous pouvons faire des suppositions, mais rien de positif ne répondra à nos interrogations, rien n'appuiera nos conjectures.

Revenons aux citations et méditons quelques conseils destinés aux rois, ces conseils pourraient servir à tous les chefs des états démocratiques et monarchiques.

(A suivre) PAUL GRENDEL.

Croquis psychiques

(Suite) [1]

— Mais, mon cher, cela me retardera par trop, je suis pressée, je te l'ai déjà dit et je ne veux pas que l'on s'aperçoive chez moi que je ne suis allée chez Mme X... que longtemps après neuf heures... dirigeons-nous de suite vers la grille du côté de la rue de Médicis ; je prendrai sur la place le tramway chemin de fer de l'Est ; et d'un geste décidé Ida retira son bras de celui de Lauzel qu'elle avait pris inconsciemment.

— Sortons, puisque tu le veux, dit celui-ci ; mais sa physionomie exprima une basse et atroce méchanceté :

Sans doute, ma chère maîtresse, le Luxembourg où si souvent nous nous sommes donné rendez-vous remplit ton âme de remords... Et moi-même, si c'était à refaire... Hé bien ! non, malgré mon amour insensé pour toi, je ne referai jamais ce que j'ai osé faire dans un moment de funeste égarement... jamais, jamais répétait en larmoyant Lauzel, marchant côte à côte avec la veuve de son ancien ami.

— Tes regrets sont bien tardifs, mon cher, repartit Ida très vexée, plusieurs fois je t'ai prié de cesser nos relations coupables...

(1) Voir le numéro de Décembre 1898.

c'était vraiment odieux de tromper ce bon Léon, toi en qui il avait toute confiance ! mais tu me disais tant que tu m'aimais, que tu t'empoisonnerais, si je te repoussais toujours et un tas d'autres histoires, que j'ai été trop faible pour te résister.

— Ah ! c'est comme cela que tu prends les choses, Mme Vve Léon et que vous espérez ainsi me débouter de ma demande justifiée par votre complicité avec moi, moi votre amant... Et d'une main crispée par la rage, Lauzel, les dents serrées, siffla ces mots à l'oreille de sa maîtresse épouvantée.

— Tu sais Ida que je n'ai si bien sucré les potions et tisanes de Léon que pour te rendre libre... et t'épouser.

Un cri d'horreur sortit étouffé du gosier à demi-étranglé de la veuve :

— Misérable ! misérable !

— A ton aise, ma chère, tu es ma complice... Misérables tous deux si tu veux ; mais liés par un solide lien : celui du crime...

— Tu en as menti, dit enfin d'une voix ferme et indignée la veuve ; j'ai trompé Léon... cependant, je l'aimais, c'était le père de mon enfant... je l'estimais surtout et sans toi je serais restée pure. Non, mille fois non, j'ignorais que tu fusses capable d'un acte aussi infâme que celui que tu viens de m'apprendre.

Lauzel arrêta sa compagne en face d'un reverbère :

— Regarde-moi, Ida, et vois si j'ai l'air d'un imbécile que l'on peut impunément duper... Je te tiens ! Réponds :

Quand aurai-je de nouveau mes entrées chez toi ?

Une voiture passa en ce moment ; d'un geste bref, Ida fit signe au cocher de s'arrêter et s'élançant vivement dans le véhicule :

Cocher, 30, Boulevard Magenta, et le bruit de la voiture empêcha d'entendre le numéro désigné.

La veuve avait si vite exécuté sa retraite que Lauzel qui, lui aussi, aurait voulu s'élancer dans la victoria n'en eût pas le temps, d'autant que le cocher avait compris que son intervention mettait un terme à une explication désagréable, et heureux de jouer un bon tour à l'homme à la physionomie mauvaise, qu'il venait d'apercevoir, il se mit à fouetter son cheval avec un entrain remarquable.

Ida se retourna en ce moment et à son ami, qui essayait, mais en vain de faire arrêter le cocher, elle cria avec vehémence :

jamais ! jamais ! Puis effrayée de son audace envers l'homme que depuis longtemps elle n'aimait plus et qu'elle exécrait maintenant, elle se peletonna dans la voiture. Ce criminel lui faisait peur et en ce moment elle craignait qu'il ne se servît de son revolver contre elle... mais la voiture enlevée par un vigoureux cheval fraîchement sorti de son écurie, mit bientôt une distance si grande entre elle et Lauzel, qu'elle en fut un peu rassurée !

Fort intriguée de la scène que je venais de voir, je pris (toujours en astral, partant toujours invisible) place dans la victoria en face d'Ida, et je cherchai à pénétrer cette âme en proie à un véritable remords de son inconduite passée et surtout du crime qu'elle avait sans doute provoqué. Elle redoutait maintenant les conséquences terribles qu'il pouvait avoir pour la tranquillité de sa vie.

— Mon pauvre Léon, pensait la jeune veuve, ce qui est arrivé, c'est ta faiblesse, ta confiance dans ce petit bureaucrate, qui te déplaisait tant dans les premiers temps de notre mariage. Ah ! si quelqu'un m'eût dit alors : Vous deviendrez la maîtresse de cet individu... Vous aurez même une rage de le voir à tout instant... Ah ! c'est inouï quand j'y songe... Il a dû, je crois, me faire prendre quelque drogue, quelque philtre... car jamais Léon n'a été tel pour moi que cet homme, ce sorcier !...

Ici je passe sous silence les tableaux par trop naturalistes, que la veuve laissait complaisamment s'esquisser dans son imagination par ses lubriques souvenirs... J'en fus toute honteuse pour elle et je m'efforçai de lui insinuer dans la pensée que c'était doublement criminel pour elle de songer à ce passé dont le dénouement avait été un homicide !...

Croyant se répondre à elle-même, Ida dit à demi-voix :

— C'est vrai, c'est honteux... j'ai horreur de moi-même...

Dès ce moment, j'eus la conviction de pouvoir à présent correspondre mentalement avec la pauvre malheureuse, et je la laissai reprendre son monologue.

— Oui, se dit-elle, à qui m'eût dit autrefois : Vous serez la maîtresse de Lauzel, j'aurais répondu... si jamais je deviens folle... peut-être, mais pas autrement... cet homme a quelque chose de fourbe et de patelin qui me le rend antipathique... Oui, il a dû m'ensorceler, droguer... que sais-je... Mon Dieu, comment faire

maintenant pour me débarrasser de cet homme !... Mon mariage avec Paul est une chose presque décidée aujourd'hui... Ma belle-mère elle-même m'a donné à entendre que pour conserver sa chère maison de commerce, qu'elle a fondée avec son mari, et pour la conserver pour son petit-fils Louis, il n'y avait que notre premier commis ! Mon Dieu, mon Dieu ! Que faire ?

Et la veuve, dans son désespoir, se tordait les mains avec une telle force qu'elle en faisait craquer ses gants en fine peau de Suède...

— Si je pouvais confier à quelqu'un de sage et de discret ma véritable situation !... Mais non ! C'est impossible, comment révéler l'acte odieux de ce misérable Lauzel, sans qu'il vienne à l'esprit de la personne à qui je me confierai, que je suis quelque peu sa complice !... Dieu sait cependant que je suis entièrement innocente... Je pensais bien que Lauzel avait hâte de voir mon pauvre Léon enterré, mais de là à commettre un crime, il y avait une longue distance... Oh ! non, je ne puis encore, même après son aveu, croire à cette infamie...

Tout à coup Ida se frappa le front... J'y suis, c'est cela. Il a voulu m'effrayer pour mieux s'assurer de mon consentement... Ah ! je respire... j'ai été si consternée, si ahurie des paroles inattendues de Lauzel, que j'ai perdu tout sang-froid... mais que son affirmation soit vraie ou fausse, les circonstances sont contre lui... contre nous ! Et cet homme vil et intéressé ne reculera devant aucune considération pour atteindre son but... Il va d'abord me tourmenter plusieurs mois et lorsque j'épouserai M. Paul... celui-là, j'ai peu de goût et de propension pour lui, c'est un brave garçon, commerçant jusqu'au bout des ongles et... rangé... comme une demoiselle. Je serais bien tranquille avec lui, il aime mon fils, et ma belle-mère tient pour lui... Après tout, j'ai bien le droit de dire à Lauzel :

— Vous ne me plaisez plus... j'en choisis un autre... Vous êtes un homme de bureau... et notre commerce a besoin pour sa direction d'un homme qui s'y connaisse... d'un homme technique.

Ida secoua la tête :

— Tout cela est bien facile à dire, lorsqu'on se trouve seule... mais en face de cet horrible Lauzel, si rusé, si malin... je ne suis qu'une pauvre femme sans expérience... Il aurait bien pu attendre

quelques mois de plus, sans hâter la fin de mon mari. Il savait bien qu'il était condamné par la Faculté... ce n'était qu'une affaire de mois, de jours peut-être... Ah ! voilà que me revient la certitude presque du crime de Lauzel. Je me souviens à présent... c'était vers le soir... Léon m'avait dit : « Je crois que ma tasse n'était pas propre, j'ai trouvé un goût étrange à ma potion... Lauzel qui était sorti, nous le croyions du moins, entra de nouveau dans la chambre.

— J'ai oublié mon journal sur le guéridon, dit-il, je le crois du moins et il se mit à le chercher...

— Je vais demander de la lumière, lui dis-je, attendez un instant...

Et je me levai pour sonner la femme de chambre.

— Ce n'est pas la peine, Madame, voici mon journal, je l'ai retrouvé, et par un brusque mouvement du coude, il fit tomber la tasse qui se trouvait sur le guéridon.

— Suis-je maladroit, s'écria-t-il ? mais je vais ramasser les débris de la tasse pour effacer toute trace de ma maladresse, et il essuya en outre sur le parquet avec son mouchoir le peu de liquide qui s'était répandu.

Hélène arriva à ce moment avec la lampe.

— Tu aurais dû attendre un instant de plus, dit doucement Léon, ma tasse ne serait pas en miettes !...

— Mon bon ami repartit Lauzel, il y a longtemps que je voulais t'offrir une tasse de Sèvres, que tu as souvent remarquée chez moi, je te l'apporterai ce soir, adieu ; et ce disant et riant d'un rire forcé, Lauzel achevait de mettre dans sa poche les débris de la tasse et sortait rapidement.

— Est-il original... dit Léon !

— Je trouve, dis-je, que c'est idiot d'avoir emporté la tasse cassée, comme s'il avait eu besoin de ces débris pour en rapporter une pareille !

— Tu sais, ma bonne Ida, dit Léon, que Lauzel est un peu fier, il aura craint la critique muette d'Hélène ; c'est du reste sa manière d'agir ; que veux-tu ?

Dès ce jour, continua à se narrer à elle-même la veuve, la maladie de Léon continua à s'aggraver de plus en plus et huit jours

plus tard... il mourut ! Lauzel a dit vrai... il est bien le meurtrier de Léon... et il me ferait passer pour sa complice... Mon Dieu, que devenir ? C'est à en perdre la tête !... Ah ! je voudrais être morte !... Et cependant j'aime bien la vie ; ma maison confortable, la toilette... Non, non, il faut que je trouve un moyen, j'irai prier saint Antoine de Padoue afin qu'il me fasse trouver un moyen pour me tirer des griffes de cet homme... et si j'y réussis... le saint sera content de moi !

A ce moment, le cocher arrêta son cheval ; un embarras de voitures l'empêchait d'avancer. Ida regarda à sa gauche et elle vit deux sergents de ville soutenant par dessous les bras un homme ivre qu'un omnibus avait failli écraser.

— Ah ! s'écria mentalement la veuve, si un accident pareil pouvait me débarrasser de mon individu ; c'est moi qui bénirais le ciel... car tout serait fini et je n'aurais plus de soucis ; enfin qui sait ? On dit que ce que l'on désire ardemment arrive quelquefois... qui donc m'a dit cela ? Je ne me le rappelle plus... ah ! je me souviens, je l'ai lu dans un journal, dans une revue quelconque, que Lauzel apportait chez nous de temps en temps...

A suivre. M. A. B.

Nouveau Recueil d'observations DE CERTAINS PHÉNOMÈNES DE LA TRANCE

Par RICHARD HODGSON, L. L.

(Suite)



Ceux d'entre nos camarades qui sont excentriques sont toujours méconnus pendant leur vie. J'avais souvent des accès de découragement, je n'en plus maintenant. Je suis heureux maintenant. Je désire que mon père le sache bien. Nous avions l'habitude de causer de sujets spirituels, mais il sera difficile à convaincre. Quant à ma mère, cela sera plus facile...

Ainsi qu'il a été dit plus haut, tout ce qui a trait aux personnes,

aux caractères, aux événements, a été trouvé vrai, toutes les fois qu'on a pu rencontrer une personne vivante qui en avait connaissance.

Parmi les sujets de nature privée dont il fut question, était la destination du livre au sujet duquel G. P. exprima de vive voix le même désir que ci-dessus. La seule écriture produite pendant cette séance se borna à cette affaire et consiste en un message à son père, dans lequel il lui renouvelait l'expression de son désir.

Il parla d'une boîte en métal de fabrication allemande, qu'il dit être soit à New-York, soit à Z... [il donna le nom très particulier de la localité de province où vivait son père.] Il dit que cette boîte contenait des lettres de trois personnes qu'il nomma. Il désirait que les Howard se procurassent cette boîte. Ils répondirent que toutes les lettres avaient été brûlées.

G. P. : Je ne le pense pas, je désire que vous en preniez possession. Je vous prie d'en parler à mon père. (Ne pourriez-vous nous donner quelque chose qui puisse le convaincre ; indiquer une chose que nous ignorons et qu'il connaît ?)

Je comprends : une preuve. Vous pouvez lui parler de cette boîte en métal que j'ai laissée dans ma chambre. Je sais qu'on a pris le coffret en bois, mais pas cette boîte en métal. [la boîte a été trouvée à Z..., mais il n'y avait pas de lettres dedans. Voyez plus loin.]

[M. Vance, l'évocateur du 30 mars 1892, m'envoya deux questions à poser à G. P. et je priai les Howard de les poser pendant leur séance. Ces questions étaient : « 1° Quel était le but de l'association que vous aviez formée, il y a deux ans, avec miss Hélène Vance et deux autres dames ? — 2° Donnez les noms des deux autres dames. » Je crois me souvenir que je donnai ces questions, à M. Howard, d'après mes souvenirs et sans avoir en main la lettre de M. Vance, et il est probable que M. Vance posa les questions dans les mêmes conditions. Voici ce qu'il rapporte à ce sujet :]

Deux questions furent alors posées sur la demande de M. Hodgson : 1° Quelle était la nature de la société formée entre vous et quelques autres jeunes gens ? Il fut manifestement troublé et en cherchant à répondre, il dit : *Le développement.* On lui dit de ne pas

s'en tourmenter maintenant et de remettre sa réponse à la prochaine séance, selon la proposition que fit Phinuit, mais lui-même, d'une voix impatiente, dit : *La Théosophie*. Je lui répondis que non. Il fit une tentative de réponse à la question n° 2, qui avait trait aux noms des membres de la société « Hélène Dering-Derrick, ou Herrick. » [Il semble bien que ces questions n'ont été posées que vers la fin de la séance. Phinuit avait repris possession de la voix et agissait comme intermédiaire. Les réponses peuvent être considérées comme mauvaises, quoique Hélène fût le prénom de l'un des membres. Voir le récit de la séance suivante. — R. H.]

La séance suivante fut tenue deux jours plus tard, le 13 avril ; les Howard y assistèrent encore et les caractères particuliers de la personnalité de G. P. furent mis en évidence d'une façon plus manifeste encore, si c'est possible, que dans les précédentes.

Il fut encore question, de la part de G. P., du petit coffret en métal (Voir le récit de la séance précédente), et quoique l'évocateur répétât : « Toutes vos lettres ont été détruites, il répliquait : « Non, je pense que non ; pas celles du coffret ». La famille Pelham écrivit d'abord qu'il n'y avait qu'une grande boîte en métal, qui se trouvait à New-York et non à Z... Mais finalement, le petit coffret en métal fut trouvé à Z... mais on constata qu'il était vide. [Mme Howard savait que G. P. avait autrefois possédé un coffret métallique de ce genre.] C'est ce qui fut expliqué à G. P. dans la séance du 14 mai 1892, par Mme Pelham. Phinuit : « C'est la première fois que j'en entends parler. Il dit qu'il y avait mis plusieurs lettres avant sa traversée, mais il ne se rappelait pas les en avoir retirées. »

A cette séance du 13 avril, G. P. n'usa directement de la voix que pendant environ vingt minutes. Alors Phinuit reprit son rôle d'intermédiaire. Il y eut aussi un peu d'écriture, quelques lignes tracées par G. P., sous forme de lettre affectueuse adressée à M. et Mme Howard. Il était évident que G. P. voulant transmettre ses paroles mêmes, avait plus de confiance dans le procédé de l'écriture automatique, que dans la traduction que pouvait en faire Phinuit.

M. Howard fut absent pendant une partie de la séance, et pendant cette absence, G. P., au milieu d'autres choses, échangea plusieurs questions avec M. Vance (Voir la séance précédente). Ce qui suit est extrait des notes que M. Howard prit en revenant de la séance :

J'ai répondu à une partie de la question [cette partie était exacte], mais je n'ai pas donné les noms des deux autres personnes parce que cela n'eût pu servir de preuve. En effet, je lui [Mme Howard] ai dit les autres noms quand j'étais encore en vie, et comme elle les connaissait, si j'avais cité ces noms en sa présence, on aurait dit qu'il y avait transmission de pensées. Non, je me réserve de dire ces deux noms à Hodgson, un jour qu'il sera seul avec moi, car il ne les connaît pas. [Tout cela est vrai].

Peut-être que beaucoup de lecteurs regarderont ceci comme destiné à masquer son ignorance, car les noms donnés plus tard ne furent pas exacts.

Je voudrais que vous pussiez convaincre mon père et le décider à venir ici. (Ne pouvez-vous nous citer une chose que lui ou votre mère a faite ?) Je l'ai vue brosser mes habits et les mettre dehors. J'étais près d'elle lorsqu'elle le fit. Je l'ai vue retirer mes boutons de manchettes d'une petite boîte et les donner à mon père. J'ai vu qu'il les envoyait à John Hart. J'ai vu ma mère placer des papiers, etc..., dans un coffret en métal.

Cet incident des boutons a été signalé à la séance de Hart. D'après une lettre de Mme Pelham, les vêtements de G. P. furent brossés et exposés dehors, non par elle-même, mais par le valet de chambre qui avait servi George. La constatation faite à Mme Howard, dans la même séance, qu'elle avait placé quelques violettes sur le corps de G. P., avant que la bière fût fermée : « Je l'ai vue placer ces violettes sur mon corps, » peut être présentée comme un simple transfert de pensées, de la part de l'assistante et ne présenter qu'une faible valeur au point de vue de la preuve d'identité. Mais les récits, contenus dans le rapport, d'autres faits survenus aussitôt après la mort sont tout à fait exacts. (Comparez, par exemple, la description par Phinuit, de Margaret, la petite fille de Mme Thaw, tenant quelques fleurs à la main ; c'était bien dans la main que Mme Thaw, après la mort, avait placé quelques petites fleurs. Dans le cas de l'enfant de Mme Dutton, c'était un *livre* que Mme Dutton avait placé entre les mains et quelques lys de vallée dans une cassette. Voyez aussi l'allusion par John Hart au sujet de la disposition du corps après la mort, circonstance qui m'était inconnue.

Il fut convenu avec G. P. qu'il irait voir son père, observerait ce

qu'il pourrait faire sans que les Howard puissent en avoir connaissance et le leur dirait à la prochaine séance, qui fut fixée au lendemain. Ce jour-là Mme Piper, indisposée, dut garder le lit et ce ne fut que le 22 avril que la séance put avoir lieu.

Madame Howard et moi étions présents, mais je me tins hors de la pièce pendant la majeure partie du temps. Le compte-rendu de la séance a donc été fait surtout d'après les notes rédigées aussitôt après par Mme Howard.

La plus grande partie de la séance eut un caractère intime. Sur le reste je ne puis citer que les incidents sur lesquels j'ai des documents contemporains (1).

G. P. écrivit : « J'ai vu mon père. Il a pris ma photographie et la donna à un artiste pour en faire la copie pour moi..... J'ai été à Washington ; mon père sera difficile à convaincre, mais ma mère le sera moins. » Mme Howard écrivit à Mme Pelham sur ce sujet et sur d'autres dont il avait été question dans la séance. Le 24 avril 1892, Mr Pelham répondit à Mme Howard : Les lettres que vous avez écrites à ma femme donnent des preuves si extraordinaires, des renseignements fournis par George d'une façon tout à fait incompréhensible, sur les actions de ses amis encore sur terre, qu'elles provoquent des réflexions constantes et une profonde surprise. Les idées préconçues que j'avais sur notre état futur en reçoivent un rude choc..... Ma femme vous écrit. »...

Madame Pelham écrivit de son côté :

..... Quelques-uns des faits que vous rapportez sont tout à fait inexplicables si on n'admet pas que George lui-même a parlé. Son père, sans que j'en eusse connaissance, donna une de ses photographies (la même que l'on vous a envoyée) à un photographe pour

(1) A propos de quelques-unes de ces premières séances les notes contemporaines me font défaut. Je confiai mon carnet de notes de toute cette première série de séances de G. P. avec les notes qui s'y rattachaient à Hart sur le point de partir en Europe pour les montrer à quelques amis ; après quoi il devait me les retourner aussitôt. Hart ne me les renvoya pas ; il mourut en Europe, en 1895, après une longue maladie et il me fut impossible de recouvrer mes documents originaux. La famille Howard alla aussi en Europe, où elle resta trois ans, laissant renfermé à Boston tout ce qu'elle possédait de documents et ce ne fut qu'à la fin de 1897, que je pus obtenir les documents contemporains aux faits que je relate.

la reproduire, sans l'agrandir. Le négatif avait été brisé Mme L***** était allée à New-York pour en obtenir une copie et M. Pelham se dit qu'il verrait bien ce que l'on pourrait faire dans cette ville ».

Les Howard avaient pris rendez-vous pour avoir une autre séance le 28 avril. Dans l'intervalle, deux ou trois autres personnes tinrent des séances. Dans l'une de ces journées intermédiaires, je demandai à G. P., par l'entremise de Phinuit, de se procurer des renseignements, si cela lui était possible, sur certains incidents, et de les transmettre aux Howard dans la prochaine séance. Mais dans ces entrefaites, les Howard, comme je l'appris plus tard, avaient transféré leur tour de séance à M. Peira, un de leurs amis. Il me vint alors l'idée de demander à G. P., au début de la séance du 28 avril, de se rendre chez les Howard et de me dire, avant la fin de la séance, ce qu'ils faisaient pendant la durée de cette séance. J'écrivis aussitôt aux Howard de faire diverses choses fantaisistes et d'en prendre note. La séance fut, pour ce qui concernait M. Peira, un échec absolu, beaucoup parce que ce qui lui fut dit était inexact et aussi parce que ce qui était juste sembla à l'évocateur avoir été inspiré par des indications qu'il avait données lui-même. Mais cette séance présenta une particularité digne d'être notée. Je mis à exécution mon idée d'envoyer G. P., au début de la séance, observer les Howard et, avant la fin, Phinuit fut interrompu par G. P. déclarant qu'il venait de voir ce que faisait Mme Howard. Au milieu de ces déclarations, G. P. reconnut l'évocateur qui était de ses relations.

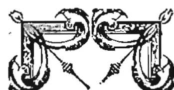
[Phinuit parlant]

« Elle écrit et prend quelques violettes qu'elle place dans un livre. Il me semble que c'est à ma mère qu'elle écrit... Qu'est-ce que Tyson... Davis (R. H. Je sais. Tout cela va bien) [Il me semble incontestable que ces noms n'ont aucune relation avec la communication de G. P. Mme Tyson m'était bien connue, et Davis (ou Davies) était le nom de son père, décédé, que j'avais également rencontré — R. H. 1897] ... Je la vois [Mme Howard] assise dans un fauteuil. Par Saint-George ! j'ai vu ce compagnon [l'assistant], quelque part, [se touchant la face] (Certes, George, vous me connaissez) assise devant un bureau ou une petite table. Elle prend un petit livre, l'ouvre, écrit une lettre qui semble destinée à sa

mère. Il la voit prendre un petit sac, y placer plusieurs objets qui lui ont appartenu, mettre la photographie devant elle sur le bureau. C'est la sienne. Elle envoie une lettre à T. A. S. O. W. (Tyson ?) Tyson. Mme [R. H. demande à George de dire les noms etc. de l'assistant] Vous savez [à l'assistant] que George est un gai compagnon. Il rit très fort. Il trouve quelque drôlerie à prononcer votre nom; je ne sais ce que c'est. Il ne le dira pas. [Phinuit dit que George a reconnu l'assistant, mais il ne veut pas parler parce que nous dirions qu'il a lu cela dans la tête de cet assistant.] [Voir p. 303, où une raison semblable fut invoquée pour expliquer le refus de renseignement, qui ne fut pas davantage donné plus tard, dans sa partie la plus importante. Dans le cas actuel, cependant, l'information demandée fut donnée avant la fin de la séance. Voir plus loin. — R. H.]. Elle cherche pendant quelque temps à esquisser ce portrait. Il est certain que la lettre est pour sa mère. Elle prit un des livres de George, le remit en place et dit: George, êtes-vous ici ? Pouvez-vous voir cela ? » Ce furent ses propres paroles. Puis elle se retourna et vint à une faible distance de l'escalier. Elle prit plusieurs objets dans un tiroir, revint de nouveau, s'assit devant le bureau et termina la lettre. [Phinuit toucha la tête et la face de l'assistant. R. H. le pressa de faire parler G. P. sur l'assistant. Phinuit dit enfin que George était reparti. R. H. insiste pour que Phinuit obtienne que George donne les noms de l'assistant. Finalement Phinuit dit qu'il doit partir et que Mme Piper commence à sortir de son état de trance. Des mouvements convulsifs plus violents que d'habitude secouent le médium qui soupire et murmure des paroles inintelligibles... Elle fait entendre des sons confus parmi lesquels le nom de Peira peut seul être distingué. Ce nom fut prononcé deux fois, et la voix ne ressemblait ni à la voix ordinaire de Phinuit, ni à celle de Mme Piper. Peu après, Mme Piper reprit ses sens.]

Docteur Audais.

(A suivre).



OUVRAGES NOUVEAUX

Application de l'Aimant au traitement des maladies

Avec portraits et figures dans le texte, par le professeur H. DURVILLE,
6e édition. In-18 de 120 pages.
Prix : 20 centimes, à la Librairie du MAGNÉTISME, 23, rue Saint-Merri.

On sait depuis longtemps déjà que toutes les maladies nerveuses et la plupart des maladies organiques : anémie, asthme, constipation, crampes, crises de nerfs, diabète, diarrhée, douleurs, engorgements, fièvre, gravelle, goutte, hystérie, incontinence, insomnie, jaunisse, maux de tête, de dents, d'estomac, de reins, migraine, névralgie, palpitations, paralysie, rhumatisme, sciatique, surdité, tic, tremblements, vomissements, etc., etc., sont souvent très rapidement guéries par l'application des aimants.

Les douleurs vives cessent au bout de quelques instants, les accès deviennent de moins en moins violents et la guérison se fait, sans médicaments et sans modifier son régime et ses habitudes.

L'action curative des aimants vitalisés de M. Durville est bien plus grande que celle des aimants ordinaires. Par une disposition spéciale, ils peuvent être portés le jour et la nuit, sans aucune gêne, sans aucune fatigue. L'immense avantage qu'ils possèdent sur les autres traitements, c'est que l'on peut, avec le même aimant, selon la nature de la maladie, augmenter ou diminuer l'activité organique, exciter ou calmer et rétablir ainsi l'équilibre qui constitue la santé.

L'*Application de l'Aimant*, très artistement éditée, avec des portraits et figures, est un ouvrage de vulgarisation des plus intéressants, tant au point de vue physique qu'au point de vue physiologique et thérapeutique. Il contient un historique de l'application de l'aimant en médecine, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours ; une étude sur la physique de l'aimant, où l'auteur révèle l'existence d'une force inconnue qu'il a découverte ; une étude plus remarquable encore sur la physiologie où la polarité du corps est démontrée ; une description des pièces aimantées à employer dans un traitement et un précis de thérapeutique qui permet au malade de se traiter lui-même, sans le secours du médecin. C'est l'application des principes que l'auteur a exposés avec tant de clarté dans sa *Physique magnétique*.

Cet ouvrage se recommande à tous nos lecteurs et plus particulièrement à ceux qui souffrent.

Principes généraux de science psychique

Par Albert JOUNET. Brochure de 36 pages
Prix : 20 cent., à la Librairie du MAGNÉTISME, 23, rue Saint-Merri.

Cette brochure contient l'énoncé des lois et des propriétés fondamentales de la *force psychique*, que l'auteur considère comme un agent physi-

que. Cet agent est dans tous les êtres. A des degrés divers, il est une force universelle que peuvent soumettre, diriger et manier les êtres pensants, visibles et invisibles.

M. Jounet croit que les phénomènes psychiques sont d'ordre naturel, mais influencés ou pouvant l'être par un *surnaturel mauvais* ou un *surnaturel divin* ; et, suivant l'intention, l'agent psychique peut être bienfaisant ou nuisible. Il dépend de nous, de notre savoir, de notre inspiration, d'en user en bien ou en mal. Nous savons, nous spirites, que le surnaturel n'existe pas et que la cause des phénomènes est l'âme humaine après la mort. La force psychique n'est pas intelligente, elle n'est que l'instrument de l'esprit bon ou mauvais qui s'en sert.

M. Jounet reconnaît à l'agent psychique six propriétés, qui ont pour base la polarité, d'après les travaux de Reichenbach, de Rochas, Durville.

En effet, la polarisation paraît expliquer les faits psychiques d'une manière claire, précise ; et quand on aura lu ce petit travail avec toute l'attention qu'il mérite, on sera frappé de l'importance des découvertes magnétiques.

La polarité expliquerait donc aussi le mécanisme de certains phénomènes spirites et occultes.

C'est d'ailleurs la conclusion qui se dégage de cet intéressant travail, dont nous ne partageons pas toutes les idées et qui, à titre de propagande, est expédié franco aux conditions suivantes : 100 exempl., 7 fr. ; 50 exemp., 4 fr. ; 25 ex., 2 fr. 50 ; 10 ex., 1 fr. 25.

Revue de la Presse
EN LANGUE ESPAGNOLE

Luz Astral

de Buenos-Aires, revue d'Occultisme et d'Electro-Homœopathie, fait une comparaison entre la science et la foi, qu'elle déclare inconciliables, entre la franc-maçonnerie aux visées toutes matérielles et le Martinisme, dont le but est le développement de toutes les facultés physiques et surtout psychiques de l'homme. Nous ne parlerons pas de la section intitulée Electro-Homœopathie, car nous ne voyons pas ce que les sciences psychiques ont de commun avec la réclame en faveur des médicaments du Dr X... Le n° 2 de la même revue commence par des conseils pour pratiquer la Magie. Dans un article intitulée Réincarnation, elle s'élève contre la théorie qui voudrait la considérer comme un moyen de compensation. Elle termine ensuite son exposé très sommaire du Martinisme.

Philadelphia

de Buenos-Aires, revue théosophique, dans son n° de janvier, reproduit une conférence de Mme Annie Besant, sur l'homme, sa nature et ses facultés. Après avoir établi la triple nature de l'homme, la célèbre théosophe développe avec éloquence cette idée que l'homme crée son milieu, modifie ce qui l'entoure et est, dans une grande mesure, responsable du bien et du mal qui s'accomplissent autour de lui. Viennent ensuite deux observations de somnambules suivant *à la piste* les traces d'un voleur, communiquées par M. de Rochas.

Constancia

poursuivant sa lutte contre le Jésuitisme commence son numéro 599 par des considérations générales sur les circonstances qui amenèrent la formation et favorisèrent le développement de la société de Jésus. Elle insiste sur son rôle néfaste dans tous les Etats et à toutes les époques. Elle donne ensuite la vie d'Ignace de Loyola et consacre un article à la lutte entre le Jésuitisme et le Libéralisme.

Elle analyse dans son n° 605 quelques-uns des articles les plus caractéristiques des *Monita Secreta*, qui ont fait déjà couler tant de flots d'encre. Elle y revient dans le n° 606 et fait remarquer que si les jésuites ne les ont pas écrits, ils les ont mis certainement en pratique. Madame Amalia Domingo Soler développe cette pensée que chaque fois que nous sommes portés à nous plaindre de nos misères, nous devons regarder autour de nous : nous en trouverons de plus grandes encore et en les soulageant nous oublierons les nôtres.

La Union Espiritista

de Barcelone, publie sous le titre Utiles enseignements, une lettre offrant un exemple frappant de haine et de désir de vengeance, poursuivant une victime après un intervalle de trois siècles. Elle reproduit l'important discours prononcé par M. Léon Denis, le 3 novembre dernier, à l'occasion du cinquantenaire du spiritisme. A lire encore. Le spiritisme fait son chemin.

Lumen

de Barcelone, dans ses numéros de janvier et février, continue la reproduction du mémoire *Sur les vies successives*, présenté au Congrès de Londres. On est toujours certain de trouver dans chacune de ses livraisons des études philosophiques d'un caractère élevé, dues à la plume de M. Quintin Lopez. Celles que nous avons sous les yeux traitent de l'existence et des facultés de l'Esprit, son évolution continue, etc... Dans un article intitulé : En déchirant le voile, M. Jose Rocamora développe cette thèse, que la science, la philosophie et la morale doivent marcher en parfaite union et maintenir l'équilibre de l'âme dans un corps parfaitement sain. Dans deux importantes articles, M. Victor Melcior montre que quels que soient les progrès des études anatomiques et physiologiques du système

nerveux, ils ne pourront arriver à rendre compte des phénomènes de la vie, si on n'y ajoute l'étude théorique et expérimentale de la psychologie. Le numéro de février commence la traduction du mémoire si remarquable présenté par M. de Rochas au congrès de Londres, sous le titre : Les Frontières de la Physique.

Revelacion

d'Alicante, sous le titre : Régénération sociale, montre le rôle que le spiritisme est appelé à jouer en combattant les superstitions, le fanatisme et l'ignorance. Dans un article intitulé : Les faux spirites, M. Manuel Navarro Murillo s'élève avec force contre ceux qui ne voient dans le spiritisme qu'un moyen de se procurer des avantages matériels, ou qui prétendent avoir la faculté de faire venir à volonté tel esprit que bon leur semble, etc... et il termine par les conseils les plus sensés inspirés par le sentiment moral le plus élevé.

Revue de la presse allemande

Psychische Studien

Le Dr Friedrich Maier, rédacteur de la Revue, expose dans un article sur *Le Congrès spiritualiste de 1900*, l'avantage qui résulterait d'une fusion de toutes les écoles spiritualistes à cette occasion. — Des Congrès séparés de spirites, spiritualistes, occultistes, théosophes, magnétiseurs ne produisent que des débats stériles sans apporter la moindre utilité positive à l'humanité, dit-il ; et il pense que seule l'union des sections diverses permettra à ces assises de faire dans le monde une impression imposante.

Parlant aussi du Congrès de l'humanité qui doit se joindre au Congrès spiritualiste, l'auteur rappelle ces lignes écrites par Tolstoï il y a quelque temps :

« Le désarmement, qui insensiblement se prépare, est une réforme aussi réalisable que désirable, et qui finalement sera plus facile à amener que l'abolition du servage pour le paysan russe... A l'avenir, l'humanité combattra sur un autre terrain — que celui de la guerre —... L'homme entre maintenant dans la période des luttes économiques et industrielles ; et le combat économique nous conduit peu à peu à un plus digne combat : à l'effort vers la véritable moralité, combat qui aura lieu avec les armes du pur christianisme... C'est là le chemin de l'avenir...

Il y a trois degrés dans le développement de l'humanité : l'âge de la guerre, celui du progrès et celui de l'amour du prochain. Pour le moment, le passage du premier dans le second s'accomplit dans les meilleures conditions. Nous devons maintenant envisager l'approche du troisième. »

Sur l'état d'esprit au moment de la mort : De nouvelles études ont été faites dans cette voie par M. Fère. — Il ressort des faits observés que les

facultés spirituelles ne sont pas toujours amoindries par la maladie, mais peuvent au contraire s'exalter à ce moment. Des observations médicales ont prouvé que la folie pouvait disparaître pendant une grave maladie ou à l'approche de la mort, et on découvre souvent à ce moment, chez les faibles d'esprit, des traces de mémoire et de jugement.

L'observateur pense pouvoir conclure, à la suite d'observations multiples, que la surexcitation, qui un peu avant la mort se produit dans le corps, amène aussi une excitation psychique réveillant ainsi tous les souvenirs endormis au fond de la mémoire.

Le même numéro contient le récit d'un phénomène intéressant. Ce récit intitulé : *Voix d'une sphère inconnue* est rapporté par un homme d'esprit droit et positif, dont les récits indiquent une intelligence large et pondérée.

Voici en quelques mots le fait dont M. de Thïmen se fit le narrateur.

Il eut la douleur de perdre un fils âgé de 17 ans ; c'était son enfant préféré, et trois jours après sa mort qui eut lieu le 7 octobre 1831, le père fut réveillé au milieu de la nuit par des sons étranges ; il lui semblait entendre le bruit assourdi des cloches. Sa femme et lui perçurent les mêmes sons mystérieux, la nuit suivante, à la même heure, et alors ils semblaient devenir plus distincts et plus forts ; les autres enfants n'entendaient rien, malgré toute leur attention. Mme de Thïmen puisait dans ces harmonies une grande force contre sa douleur ; et à certains jours d'anniversaires, les sons devenaient particulièrement distincts et mélodieux.

Dans l'angoisse où ce phénomène plongeait M. de Thïmen, et dans le désir qu'il avait de découvrir s'il y avait là une hallucination ou la manifestation de forces transcendantales, il se tint éveillé durant de longues nuits, s'efforçant de découvrir l'origine de ces sons, la cause de cet étrange mystère.

Pendant qu'il était ainsi en observation, le bruit devint de plus en plus fort, si bien que tous les deux l'entendaient, même au milieu de la journée, malgré les sons de l'extérieur ; seulement, à mesure qu'elle devenait plus bruyante, cette musique fut moins mélodieuse, et puis tout à coup elle cessa de se faire entendre.

Elle reprit au bout de quelques jours, et comme chaque fois M. et Mme de Thïmen l'entendaient au même moment, exactement dans la même direction, il leur parut impossible de douter de sa réalité.

Les sons de cloche furent remplacés par d'autres harmonies plus complexes où l'on croyait reconnaître l'accord de plusieurs instruments, parfois même il semblait qu'il s'y mêlât des voix... Nous ne pouvions comparer ces sons à aucun autre son terrestre, dit le narrateur.

.... Et toujours, à la lecture de semblables récits, surgit dans la mémoire cette pensée du poète :

Il y a plus de choses au ciel et sur la terre,
Que vous n'en pouvez rêver dans votre philosophie.

THÉCLA.

Revue de la Presse Italienne

Vessillo spiritista

Ecrit :

Le professeur Falcomer, membre fondateur de l'Union kardéciste, désire voir publié ici que par suite de ma démission de l'Un. K. il donne aussi la sienne.

En me rendant à son désir, je crois opportun de prévenir que désormais je ne publierai rien de ce qui concerne cette société qui, pendant six ans, ne s'occupa que de bonne propagande spirite, à moins d'un avis m'étant communiqué directement par le Président de son comité.

A propos de mon article donné dans le *Vessillo* de Décembre, et dans lequel je rendais compte des motifs de ma retraite, plusieurs journaux italiens me font parler comme si j'étais encore le chef de l'U. K., sans faire remarquer que je disais dans cet article même avoir cessé de l'être par démission volontaire datée du 4 septembre 1898, et que j'ai été amené à cette résolution par le *seul et unique motif que je me voyais dans l'impossibilité de remplir cette charge, ne pouvant transporter mon domicile à Milan.*

J'ose dire, et cette opinion est partagée, que si j'étais établi à Milan, il est plus que probable que j'aurais pu vaincre l'opposition et les difficultés rencontrées, et que j'aurais empêché les fautes qui aggravent la situation, déjà compromise par les menées des occultistes.

En fait, depuis le 4 septembre, j'ai cessé toute ingérence dans la direction de l'U. K. qui est remise aux mains du nouveau président du comité et d'une commission spéciale ; en même temps je me bornais à déclarer dans le *Vessillo* d'octobre que je me retirais à regret de l'Union, dès que l'Assemblée générale de novembre n'avait pas confirmé le vote en ma faveur émis par le comité dans la séance du 4 septembre.

L'assemblée générale n'ayant pu donner de résultats, par suite du nombre insuffisant des membres présents, l'absence causée par des affaires de famille, des contre-temps etc. des amis sur lesquels je comptais le plus, eut une influence décisive sur ce résultat.

Cela et d'autres considérations indiquées sommairement dans mon article de décembre, m'a poussé à donner ma démission qui est absolument définitive. J'espère, toutefois, qu'il me sera donné d'expliquer moi-même ces raisons à la prochaine séance de la Société.

Mon opinion, partagée par des amis dignes de foi, est que la dissolution de l'U. K. s'impose.

En outre, les nombreuses démissions auxquelles font allusion les journaux en question, datant de ces derniers temps, me sont connues d'une manière confuse et incomplète, puisqu'elles sont ultérieures au 4 septembre.

Voici quels sont les faits. ER. VOLPI.

Dans le n° de février 1899, le capitaine Volpi donne son appréciation

sur la vie de Jésus dictée par lui-même, œuvre médianimique imprimée en 1885. par les soins de René Callié. Cet ouvrage n'existait qu'en langue française. E. Volpi, croyant à la parfaite authenticité de ces communications, en a fait une traduction en italien dont il annonce la prochaine publication.

Il donne une communication de Julia obtenue par M. Stead.

Un article intitulé Créations fluidiques, envoyé par le D[r] Carlo Moino à propos des hallucinations. E. Volpi ajoute une observation sur les expériences de M. Dawson Rogers qui a obtenu sur la plaque photographique des images très-simples, il est vrai, après avoir pendant un certain temps regardé fixément la plaque en pensant à l'objet qu'il désirait voir reproduire, et que les docteurs Binet et Ferré, expérimentant avec des somnambules, sont arrivés à démontrer qu'ils pouvaient créer des images fluidiques, qui pour leurs sujets suivaient les lois de l'optique.

Quelques lignes sur les hallucinations de l'ex-impératrice Eugénie très affectée par l'assassinat de l'impératrice Elisabeth d'Autriche, et qui a souvent des apparitions de Napoléon III.

Le Vessillo publie une lettre du docteur Santangelo, (auteur d'ouvrages estimés, entre autres : Pickmann et la psycho-physique) dans laquelle il parle de la marche ascendante du spiritisme dont les faits se multiplient de tous côtés : il trouve incroyable que les occultistes qu'il traite d'intrus et de pertubateurs cherchent à tout prix à saper ce que le spiritisme a établi avec jugement et tant de peine. Les occultistes ont des doctrines usées contradictoires et ne s'appuyant pas sur des données positives. Il ajoute : « Nous qui nous déclarons kardécistes, nous avons été conquis par des faits et nous restons esclaves des faits. Ni apriorisme, ni dogmatisme ne nous convaincra du contraire : telle est notre déclaration de foi, notre bannière, c'est ainsi que nous apportons notre appui à notre Vessillo ».

Revue de la Presse
EN LANGUE FRANÇAISE

La Revue Scientifique

du 25 février donne d'intéressants détails sur les animaux aveugles qui vivent dans les cavernes. Conformément à la théorie de Lamark, on constate que le défaut d'exercice atrophie les organes et finit même par les faire disparaître.

A lire aussi une excellente étude de M. A. Muller sur les trois types spectraux des étoiles « Il est actuellement impossible de prévoir, dit-il, tout ce que la spectrosopie nous réserve dans l'avenir ; née d'hier, à peine entrée dans la pratique des observations, elle a déjà attaqué avec succès les problèmes les plus ardus de l'astronomie moderne : le mouvement

orbital des étoiles, la translation de ces astres, celle de notre système solaire, la transformation des nébuleuses ».

Le n° du 4 mars contient le commencement d'une étude de M. Sully Prudhomme sur l'anthropomorphisme et les causes finales. Nous rendrons compte de ce travail lorsqu'il sera achevé. Dans le même numéro, nous lisons une note de M. Dussaud sur un nouveau procédé d'amplification des sons. M. Dussaud démontre, par des expériences faites en présence d'un certain nombre de membres de l'Académie, que si l'on fait parler un phonographe, devant un second phonographe dont le cylindre a un plus grand diamètre, on obtient dans ce dernier un son amplifié. Désormais, grâce à ce procédé, *l'agrandissement du son* devient aussi facile que celui d'une photographie.

La Paix par le Droit

Dans un article très documenté de M. Lucien Le Foyer : *La croisade pacifique*, cet auteur donne d'intéressants détails sur l'initiative énergique prise parun bon spirite, M. Stead,au sujet du projet du Tzar pour le désarmement. Notre frère a fondé un journal « *War against War* » *La guerre à la guerre* qui a recueilli de précieuses adhésions : l'illustre Herbert Spencer, Frédéric Harrison,James Briec,le comte Grey, Lord Farrer, Lord Wolseley, l'explorateur Nansen, etc.

A lire aussi une belle conférence de M. Jules Bois sur l'influence de la femme pour amener l'ère pacifique que désirent tous les cœurs généreux.

Voici, d'après les calculs précis d'un savant économiste, M. Blioch, ce que coûterait, CHAQUE JOUR, la guerre à l'une des cinq grandes puissances européennes :

Allemagne (2.550.000 soldats)	Fr.	25.500.000
Autriche (1.304.000 —)	—	13.040.000
Italie (1.281.000 —)	—	12.810.000
Total pour les armées de la triple alliance . .	F.	51.350.000.
France (2.554.000 soldats)	F.	25.540.000
Russie (2.800.000 —)	—	28.000.000
Total pour les armées de la double-alliance . .	F.	53.540.000.

Le Progrès Spirite

étudie la pratique du Spiritisme dans les différents groupes et donne d'excellents conseils à ceux qui désirent étudier sérieusement notre doctrine. On ne saurait trop recommander la circonspection dans les recherches,car la raison est notre guide souverain pour apprécier les communications qui vous viennent de l'au-delà. La lecture des ouvrages spirites est très-utile,car elle apprend à se mettre en garde contre les erreurs possibles dans lesquelles on pourrait être entraîné par une pratique défectueuse des phénomènes spirites.

Nous lisons avec plaisir un article de Thécla sur la physiognomonie, emprunté au journal : *La Fronde*, et un remarquable cas d'identité, traduit du *Light*.

La Tribune psychique

nous donne une excellente chronique de notre collaborateur et ami M. Jules Gaillard, sur le magnétisme dans l'antiquité.

Il est risible de constater, parfois, l'ignorance des jeunes docteurs qui se figurent découvrir ce qui était connu il y a plus de trois mille ans, et pratiqué avec succès par les hiérophantes égyptiens dans leurs temples. Signalons aussi des faits physiques et psychiques observés par Madame Tola Dorian et la fin du récit de M. Adolphe Brisson, relatant ses observations sur le médium Eusapia Paladino.

La Paix Universelle

publie différents articles sur le congrès de l'humanité qui nous paraît bien atteint par la disparition de son promoteur. Il faudrait, à la tête d'un pareil mouvement, de vastes intelligences bien connues afin de lui attirer toutes les sympathies Nous craignons que toutes les bonnes volontés soient impuissantes à réaliser cette œuvre d'amour dont la portée aurait pu être si grande dans l'avenir. Un collaborateur de la *Paix Universelle* annonce l'apparition d'une œuvre nouvelle concernant la vie de Jésus. Mais l'auteur veut étudier cette grande figure au point de vue ésotérique en se basant sur « l'évangile des voyages de Jésus » de Luc et sur la tradition Johannique qui se trouve au fond du quatrième évangile.

La fédération du Sud-Est se prépare à fêter dignement sa fondation. Nous souhaitons grand succès à nos frères spirites et nous espérons qu'ils deviendront rapidement une des grandes forces du spiritisme. Madame P. Grendel se propose de publier une série de communications obtenues en 1895 et 1896. Nous lirons avec plaisir ces pages de l'au-delà qui, passant par la plume de l'élégant écrivain, revêtent toujours une forme attrayante et persuasive.

L'Humanité intégrale

nous fait connaître une série de communications émanées, parait-il, de Robespierre, et d'après lesquelles l'humanité posthume se mêlerait activement à l'humanité terrestre. Nous savons bien que la mort n'est pas un abîme séparant les désincarnés des vivants, et une des grandes consolations du spiritisme est de savoir que les affections survivent au départ de la terre et qu'elles se manifestent plus épurées, plus dégagées des contingences terrestres, lorsque l'âme se repose de ses luttes dans l'erraticité.

M. Jules Allix se propose d'instituer un congrès des études psychiques. Nous lui souhaitons bonne chance. Mme de Bézobrazow, directrice du journal : *La tribune des femmes*, a l'intention d'instituer une société uninationaliste des femmes de lettres (pour l'éducation éthique sociale) dans le but essentiel de l'amélioration des individus et des classes, par l'enseignement, dans les établissements publics, du spiritualisme scientifique, de la foi scientifique. Adresser les adhésions chez Mme O. de Bézobrazow, Paris-Neuilly. St-James.

Le Phare de Normandie

reproduit les enseignements du grand voyant américain Jackson Davis sur le dégagement de l'âme au moment de la mort. L'esprit sort du corps par le sommet de la tête, sous l'apparence d'une vapeur lumineuse qui prend plus ou moins rapidement la forme de l'organisme matériel, et y reste attachée par un lien fluidique, jusqu'au moment où tout ce qui restait de la force vitale a disparu. Les être grossiers, matériels ont ainsi une très-grande peine à se dégager complètement, tandis que ceux qui sont plus spiritualisés s'envolent dans l'espace après un temps très court. Notre confrère reproduit, d'après *les Annales politiques et littéraires*, le récit d'une manifestation télépathique rapportée par M. Camille Flammarion.

Le Spiritualisme moderne

M. Beaudelot étudie la nécessité d'avoir du courage pour surmonter les difficultés de la vie et triompher de nos épreuves et de nos luttes. Il montre que le courage est le plus sûr auxiliaire de la force et que la puissance est la sœur de la sérénité. Il faut chercher cette force dans une foi robuste que rien ne saurait entraver. Nous dirons, nous, dans la certitude expérimentale de l'immortalité, que le spiritisme nous révèle avec une irrésistible évidence.

A lire également une communication d'un ancien pasteur, obtenue par une jeune fille qui ne le connaissait pas, chez Mme Duparc, veuve d'un ancien officier supérieur. Ce qui nous porte à croire que ces communications sont bien dues au pasteur B. dit M. Beaudelot, c'est que, d'après un certain nombre de témoignages sérieux, elles portent le cachet de son style et de sa forme oratoire.

Le Journal du Magnétisme

donne la biographie du Dr Bertrand, ancien élève de l'école polytechnique, un des premiers qui aient étudié scientifiquement les phénomènes du somnambulisme et de l'extase. M. Alban Dubet analyse, d'après M. Paul-Emile Levy, l'auto-thérapeutique, c'est-à-dire l'action au moyen de laquelle on se suggestionne de manière à substituer à l'idée du mal, celle du bien. Il cite quelques exemples de cette puissance de la volonté. Zimmerman disait, d'après sa propre expérience, que dans les crises les plus fatigantes, si l'on parvient à distraire son attention, on peut non seulement adoucir le mal, mais parfois même le faire disparaître. Kant faisait cesser des palpitations en concentrant son attention sur un travail de tête absorbant.

M. Ch. Richet a fait une conférence à l'université de Bruxelles sur l'avenir de la psychologie. Après avoir montré l'importance de la méthode expérimentale, il dit qu'il y a vingt-cinq ans, on lui riait au nez lorsqu'il parlait de magnétisme. Il constate que l'on ne rit plus depuis Charcot. L'occultisme aura le sort du somnambulisme, c'est là l'opinion, de M. Crookes : « Qu'il y ait là des vérités à découvrir, c'est possible. Ayons le courage d'y travailler. Le courage est une des vertus professionnelles du savant. » Ainsi soit-il.

Le Messager

reproduit un passage du beau livre : *Après la mort*, de notre ami Léon Denis. Le numéro contient aussi la traduction d'un rapport de M. Sébastiano Fenzi, envoyé au *Light*. Cet auteur déclare que voyageant dans l'île de Ceylan, il se crut perdu en voyant arriver sur lui, à toute vitesse, un troupeau de deux cents buffles. A ce moment, il entendit une voix lui dire : « Souvenez-vous de ce que vous avez lu dans le livre de M. Gordon Cumming ! » L'auteur anglais rapporte que la voix humaine suffit souvent à effrayer les animaux sauvages. M. Fenzi se mit à hurler le plus fort qu'il put, et à sa grande satisfaction, il constata que ce moyen lui réussit, car le troupeau s'éloigna dans une autre direction. Il sut plus tard, à Florence, par une communication obtenue par la table, que c'était sa femme, morte depuis sept ans, qui lui avait donné ce conseil, lequel lui sauva la vie.

Un autre fait intéressant est celui de l'indication d'un remède, faite par un sujet endormi. Il fallait aller chez un pharmacien indiqué, et lui dire qu'il possédait l'herbe voulue dans son grenier. L'événement donna raison au sujet, et l'enfant traité par cette plante guérit de sa maladie. Dans le nº du 1er mars, notre ami Amo reproche au clergé son entêtement à nier l'existence du périsprit, et il réédite l'histoire de Marie Goffe, telle que Gorrès la raconte dans *Sa Mystique*.

L'Echo du Merveilleux

donne le portrait graphologique et l'horoscope de M. Loubet. Il est vrai que cette prédiction n'est pas compromettante elle ne va que jusqu'en juin, et elle est d'un laconisme tout à fait sybillin Un article plus documenté est celui qui a trait à la mort de Félix Faure, plus ou moins annoncée par divers prophètes: Mme de Thèbes, Mlle Couedon et un certain Vanky. A lire aussi l'histoire racontée par Saint-Simon sur l'avenir prédit au duc d'Orléans.

L'Hyperchimie

consacre son premier article à la thérapeutique occulte. M. Jollivet Castelot dit : « que faute de connaître la science d'Hermès, de savoir manier les arcanes magiques, les médecins modernes, tant allopates qu'homéopathes, errent, n'obtiennent que de piètres résultats, car ils vont à tout hasard, tâtonnent, jouent un rôle empirique, dédaigneux qu'ils sont du rationalisme puissant de l'occultisme ». M. L. Esquieu donne une étude sur Basile Valentin, et s'occupe de déterminer à quelle époque exacte il a vécu. A lire également un article sur la prière qui est la force dynamique par excellence.

Nous donnerons dans le prochain numéro, l'analyse de la *Revue Spirite*, de *La Lumière* et des *Annales psychiques* qui nous sont parvenues trop tard.

Avis

M. Gabriel Delanne, à partir du 1er avril, fera tous les mardis soirs, 55, rue du Château-d'eau, une série de conférences publiques et gratuites sur les phénomènes du spiritisme. Ces conférences forment un cours complet et font connaître une foule d'expériences des plus intéressantes, qu'on ne trouve pas dans les ouvrages qui traitent de ces questions.



Le Gérant : J. Didelot.

Saint-Amand (Cher). — Imp. Daniel-Chambon.

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES DES JOURNAUX FRANÇAIS

Le Progrès spirite, 1, rue Oberkampf à Paris, 5 francs par an

La Revue spirite, 12, rue du Sommerard, Paris. 10 fr. par an.

Le Phare de Normandie, de Rouen, rue des Charrettes, 29. 3 fr. 50 par an.

La Paix universelle, revue indépendante, cours Gambetta, 5, Lyon.

Le Journal du Magnétisme (Durville) 23, rue Saint-Merry, Paris. 6 fr. par an.

La Lumière, 96, rue Lafontaine, Paris-Auteuil.

L'Humanité intégrale, 20, avenue Trudaine, Paris, organe immortaliste, 6 fr. par an.

Revue du Monde Invisible. Mensuel. France, 10 fr. Etr. 12 fr. 29, rue de Tournon, Paris.

L'Initiation, occultisme. Papus, 5, rue de Savoie, Paris. — Prix : 10 francs.

Annales des Sciences Psychiques, rue de Bellay, Docteur Dariex, Paris.

La Vie d'Outre-Tombe, chez Fritz, 3 fr. par an, 7, passage de la Bourse, à Charleroi (Belgique).

L'Echo du Public, 5, rue de Savoie, Paris

L'Hyperchymie, à Douai. — Revue mensuelle. — Prix : 5 francs.

La Revue de l'Hypnotisme, 170, rue Saint-Antoine, Paris.

Le Réformiste, 18, rue du Mail, Paris

Le Moniteur spirite et magnétique avenue de Saint-Mandé, 104. Paris. Prix Par an : Paris, 2 fr. 60, Etranger, 3,60.

JOURNAUX PUBLIÉS L'ÉTRANGER

Le Messager, Liège (Belgique). Ecrire au bureau du journal. Belgique, 3 fr. ; pays étrangers, 5 fr. par an.

La Irradiacion, revue des études psychologiques, dirigée par E. Garcia, Incométrézo 19, Madrid. 3 fr. en Espagne.

Lux, Bulletin académique international des études spirites et magnétiques. Roma, Italie. 10 fr. Italie ; Etranger, 13 fr.

El Férégrina, 6, calle de Corabo Coyna à Porto-Rico.

La Luz, calle Lateral del Sur à Porto-Rico.

Neue Spiritualistische Blætter, directeur Cyriac, à Berlin (Allemagne).

Psychische Studien, monatliche Zeitschrift, Direct^r Alex. Aksakof à Saint-Pétersbourg. Oswald Mutze Leipzig, Lidenstrasse, 4. Preisjæhrig : 5 Reichsmark.

Light of Truth, publié à Cincinati (Ohio), 7512 Race S^t, par G. Strowell.

La Religion philosophicale, one Copy, one year madvana incinding postage, 83, 15, Publishing House Chicago Illinois (Etats-Unis).

The Banner of Light, à Boston, Massachussetts (Amérique du Nord), 9, Bosworth, 2.50 dollars.

The Medium and Deybreack, Burna, 15, Southampton. Bow Holborn, w c.

Light, hebdomadaire, 110, St-Martin's Lane, Charing Cross. W. C. à Londres

The Harbinger of Light, à Melbourne (Australie).

Revista espirita (Buenos-Aires).

An ali dello Spiritismo in Italia, via Orméa, n° 3. Turin.

El Criterio espiritista, à Madrid.

Reformador, Rio-de-Janeiro.

Supercienza. — Piacenza (Italie). — Prix 10 francs par an.

Lux de Alma, à Buenos-Aires.

El Buen Sentido, calle Mayor, 81, 81 2^a, Lérida (Espagne).

Constancia, à Buenos-Aires.

La Fraternidad, à Buenos-Aires.

La Vérité, à Buenos-Aires.

La Nueva Alienza, à Cienfueges (Ile de Cuba).

El Faro Espiritista, à Tarrassa (Espagne).

Il Vessillo spiritista, Dr E. Volpi, à Vercelli, (Italia).

Espiritisma, à Chalchuapa.

La Illustratione Espirita, par le général Refugio Gonzales, à Mexico.

O Psychismo Revista, revue Portugaise. 231, rue Augusta, Lisbonne.

Luz Astral, bi-mensuel, à Buenos-Aires.

Revista del Ateneo Obrero, Tallers, 22, 2° à Barcelone. — Trimestre. 0.75 pta.

El Sol, à Lima (Pérou) : directeur, Carlo-Paz Soldan.

Revista Espiritista de la Habana, mensuelle, Corrales, n° 32, à la Havane.

Die Uebersinnliche Welt, mensuel, Rédacteur Max Rahn, à Berlin N., Eberswalsder Str. 16. — Etranger, 6 Mark par an.

Morgendœnringen, mens., Skien (Norvège).

The Two Worlds, journal mensuel, édité par E. W. Wallis, 73 a, Corporation Street, à Manchester. 9 fr. par an.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. Francis ; Chicago-Illinois. 1 dollar par an.

Rivista di Studi Psichici, via Rosine, 10, Turin.

Het Tœkomstig Leven. — Utrecht, Hollande. — Prix 2 florins 50 par an.

4e ANNÉE — No 10 AVRIL 1899.

Revue Scientifique & Morale du Spiritisme

ALLAN KARDEC

SOMMAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

5, RUE MANUEL, PARIS

LE JOURNAL PARAIT DU 15 AU 20 DE CHAQUE MOIS

Abonnements 7 fr. par an en France. — Etranger : 10 fr.

Etudes sur la médiumnité

Suite (1)

Les expériences de M. Pierre Janet

Pour bien apprécier les études de M. P. Janet, il faut connaître ses sujets et savoir jusqu'à quel point ils diffèrent des personnes normales. Nous lui empruntons ses descriptions qui sont démonstratives (2).

« Quiconque examinera avec attention la conduite de Lucie à l'état de veille reconnaîtra facilement qu'elle est un « type visuel » extrêmement net. Elle pense, elle parle, elle agit presque uniquement par le sens de la vue. D'abord la pauvre femme ne pourrait guère faire autrement, car elle n'a conservé d'à peu près intact que le sens de la vue. Elle n'a gardé la sensation tactile sur aucun point du corps ; elle n'a aucune sensation musculaire ; on peut remuer ses membres, même les attacher derrière elle, arrêter ses mouvements spontanés, le tout, sans qu'elle s'en aperçoive si elle ne regarde pas.

« Cette anesthésie très profonde lui a enlevé complètement tout souvenir de sensations tactiles, elle prétend que tout le monde est comme elle. Outre cette perte du sens tactile, Lucie a presque complètement perdu le sens de l'ouïe, elle n'entend parler que si la voix est proche et assez forte, elle ne perçoit pas le tic tac de ma montre, même si je l'applique contre son oreille. La vue, quoique très diminuée (acuité visuelle un tiers, champ visuel restreint à 20°), est encore le meilleur sens qu'elle possède. Aussi s'en sert-elle continuellement ; elle ne fait pas un mouvement, ne marche pas sans regarder sans cesse ses bras, ses jambes, le sol, etc. C'est ainsi d'ailleurs qu'un grand nombre d'hystériques peuvent conserver la faculté de coudre, de tricoter, d'écrire, sans avoir aucunement le sens musculaire. On s'y est souvent trompé, c'est pour cela que plusieurs auteurs déclarent l'anesthésie musculaire rare dans l'hystérie, tandis qu'elle est très fréquente. Les images visuelles peuvent même, dans quelques cas, suppléer aux sensations absentes

(1) Voir le N° de Février.

(2) P. Janet. L'*Automatisme psychologique*, page 104.

et leur permettre de faire des mouvements les yeux fermés. Il n'en est pas ainsi chez Lucie. Lui met-on un écran devant les yeux, ce qui la rend furieuse, elle ne peut plus rien faire, ni marcher, ni remuer les bras, ni même remuer la main, elle vacille et ne tarderait pas à tomber. Si on lui fermait les yeux entièrement, elle ne pourrait même plus parler, et... elle dormirait. »

On voit quel être déprimé est le sujet de M. P. Janet. Aussi n'est-on pas surpris de constater chez elle une maladie de la mémoire qui se traduit par un état de distraction très accentué, lequel lui fait oublier complètement un interlocuteur, aussitôt qu'elle parle à un autre([1]).

« Lucie, qui cesse de voir et d'entendre les gens dès qu'elle ne leur parle plus, oublie également leur présence, ainsi qu'on peut le voir par différents traits de sa conduite. Elle se figure que les gens sont sortis dès qu'elle cesse de leur parler, et, quand on la force à faire de nouveau attention à eux, elle dit : « Tiens, vous êtes donc rentrés ? » Ce qui est plus frappant, c'est qu'elle ne tient plus compte de leur présence, dit tout haut des secrets sans être retenue par la pensée de la présence de ces personnes... Léonie est de même, pendant son somnambulisme au moins, car elle n'est pas comme Lucie, suggestible consciemment à l'état de veille. Elle commence par me dire qu'elle ne veut causer qu'avec moi et qu'elle ne me quittera pas. Je la fais causer avec une autre personne et je cesse de lui parler, alors elle m'oublie complètement et, quand cette personne sort, elle veut la suivre comme s'il n'y avait plus qu'elle au monde. »

M. P. Janet résolut d'utiliser cette distraction pour étudier le personnage subconscient qui, selon lui, existe en dehors de la personnalité ordinaire. Profitant de son obéissance bien connue, il donne tout bas un ordre au sujet qui ne l'entend pas, mais cet ordre est exécuté par la subconscience qui, elle, n'est pas sourde. Voici le détail de cette expérience curieuse ([2]) :

« Léonie, avec cette distraction facile qui est, comme nous l'avons vu, le propre des hystériques, écoutera les autres personnes qui lui parlent, mais ne m'écoutera plus et ne m'entendra pas, même si je lui

(2) *Ouvrage cité*, page 189.

(3) *Ouvrage cité* page 328.

commande à ce moment quelque chose. Cette femme ne présente pas, comme d'autres sujets, une véritable suggestibilité à l'état de veille. Si je m'adresse directement à elle et lui commande un mouvement, elle s'étonne, discute et n'obéit pas. Mais quand elle parle à d'autres personnes, je puis réussir à parler bas derrière elle sans qu'elle se retourne. Elle ne m'entend plus, et c'est alors qu'elle exécute bien les commandements, mais sans le savoir. Je lui dis tout bas de tirer sa montre, et les mains le font tout doucement ; je la fais marcher, et lui fais mettre ses gants et les retirer, etc., toutes choses qu'elle n'exécuterait pas si je les lui commandais directement quand elle m'entend...

« Les mêmes suggestions par distraction se rencontrent très facilement chez d'autres sujets. C'est chez Lucie que je les avais remarqués la première fois pendant le somnambulisme et pendant la veille, sans très bien les comprendre. Au début, elle acceptait mes ordres ou bien les refusait et alors ne les exécutait pas. Pour éviter ces résistances, je lui commandais à voix basse quand elle n'y faisait pas attention et alors elle exécutait toujours ce que j'avais dit sans protestation. Mais je fus alors tout surpris de voir qu'elle exécutait inconsciemment. Je lui ai dit de faire un pied de nez et ses mains se placent au bout de son nez. On l'interroge sur ce qu'elle fait, elle répond toujours qu'elle ne fait rien et continue à causer pendant longtemps, sans se douter que ses mains s'agitent au bout de son nez. Je la fais marcher au milieu de la chambre, elle continue à parler et croit être assise. Bien plus, j'essayai un jour, sans l'avoir prévenue, une autre expérience : Je priai une autre personne M. M... de lui commander un acte en mon absence, mais en mon nom. Au milieu de la journée, M. M... dit derrière elle : « M. Janet veut que tes deux bras se lèvent en l'air. » Ce fut fait immédiatement, les deux bras restèrent contracturés au-dessus de sa tête. Mais Lucie n'en fut aucunement émue et continua ce qu'elle disait. »

Nous voyons bien ici l'oubli de l'acte que le sujet vient d'accomplir se produire instantanément: C'est précisément cette amnésie qui fait croire à un second personnage ; mais on peut constater que cette explication n'est pas exacte, car, sans changer d'état, elle accomplit les suggestions et les oublie aussitôt faites. Ce sont des phénomènes

lui ne restent pas dans la mémoire actuelle, bien que produits par la personnalité normale. En voici encore des preuves : (1).

« Quand on produisait ainsi une action permanente, comme la contracture du bras, on pouvait la forcer à s'en apercevoir en la contraignant à regarder ses bras, à les regarder, à essayer de les mouvoir. Alors elle s'effrayait, gémissait et aurait commencé une crise si, par un mot, on ne supprimait tout le mal. Mais, *une fois guérie et les larmes encore dans les yeux, elle ne se souvenait plus de rien* et reprenait ses occupations au point où elle les avait interrompues.

« La suggestion inconsciente chez Lucie, comme chez Léonie d'ailleurs, pouvait s'opposer à sa volonté consciente. Lorsque l'une ou l'autre refusait de faire ou de dire quelque chose, il suffisait de les distraire et de leur commander tout bas, elles le faisaient sans le savoir ou *disaient brusquement la phrase au milieu d'une conversation* qu'elles reprenaient ensuite, sans se rendre compte de l'interruption. Par exemple, le docteur Powilewicz demande à Lucie de chanter quelque chose, elle refuse énergiquement. Je murmure derrière elle : « Allons, tu chantes, tu chantes quelque chose ». Elle arrête sa conversation et chante un air de *Mignon*, puis reprend sa phrase, convaincue qu'elle n'a pas chanté et ne veut pas chanter devant nous ».

Nous avons vu M. Binet faire écrire la main insensible d'une hystérique, mais les résultats se bornaient à peu de chose, tandis que si l'on profite de la distration du sujet pour lui glisser un crayon dans la main et qu'on lui pose à voix basse des questions, ce sujet répondra comme il le ferait à l'état normal, mais sans en avoir conscience (2).

« Je lui mets (à Léonie) un crayon dans la main droite et la main serre le crayon, comme nous le savons ; mais, au lieu de diriger la main et de lui faire tracer une lettre qu'elle répètera indéfiniment, je pose une question : « Quel âge avez-vous ? Dans quelle ville sommes-nous ici ?... etc. », et voici la main qui s'agite et écrit la réponse sur le papier, sans que, pendant ce temps, Léonie se soit

(1) Ouvrage cité, page 240.

(2) Ouvrage cité, page 243.

arrêtée de parler d'autre chose. Je lui ai fait faire ainsi des opérations arithmétiques par écrit, qui furent assez correctes ; je lui ai fait écrire des réponses assez longues qui manifestaient évidemment une intelligence développée ».

Il est certain que le sujet écrit dans ce cas, comme il causait tout à l'heure, sans conserver de souvenir de ces actions dont la mémoire n'est pas enregistrée dans le moi normal. On peut grouper, par suggestion, tous les actes sub-conscients d'un sujet, de manière à former une personnalité fictive qui aura l'air d'être tout à fait distincte du sujet normal, alors qu'en réalité elle ne sera formée que par les sensations oubliées de ce sujet. En voici un exempt typique emprunté à M. Janet (1) :

« Ayant constaté, non sans quelque étonnement, je l'avoue, l'intelligence secondaire qui se manisfestait par l'écriture automatique de Lucie, j'eus un jour avec elle la conversation suivante, pendant que son moi normal causait avec une autre personne. « M'entendez-vous, lui dis-je ? — (Elle répond par écrit) Non. — Mais pour répondre il faut entendre. — Oui, absolument. — Alors, comment faites-vous ? Je ne sais. — Il faut bien qu'il y ait quelqu'un qui m'entende. — Oui. — Qui cela ? — Autre que Lucie. — Ah bien ! une autre personne. Voulez-vous que nous lui donnions un nom ? — Non. — Si, ce sera plus commode.— Eh bien Adrienne. — Alors, Adrienne m'entendez-vous ? — Oui ».

On voit nettement le personnage créé par suggestion, il signera toujours Adrienne. C'est purement et simplement une suggestion de personnalité comme celles que M. Richet nous a fait connaître (2). Lorsque l'éducation de l'hystérique est complète, cette division dans la conscience se maintient pendant assez longtemps et le personnage sub-conscient peut manifester spontanément son existence par l'écriture automatique, ce qui nous rapproche des communications reçues par les médiums et que nous avions semblé perdre un peu de vue.

Citons encore M. Janet afin d'avoir sous les yeux les faits les plus saillants sur lesquels repose sa théorie (3) :

(1) Ouvrage cité, page 377.
(2) Ch. Richet. *L'homme et l'intelligence*, page 151 et suiv.
(3) Ouvrage cité, page 320.

« Un autre sujet, Léonie avait appris à lire et à écrire passablement, et j'avais profité de ses nouvelles connaissances pour lui faire écrire pendant la veille quelques mots ou quelques lignes inconsciemment ; mais je l'avais renvoyée sans rien lui suggérer de plus.

« Elle avait quitté le Hâvre depuis plus de deux mois quand je reçus d'elle la lettre la plus singulière. Sur la première page se trouvait une petite lettre d'un ton sérieux : « Elle était indisposée, disait-elle, plus souffrante un jour que l'autre, etc., et elle signait de son nom véritable Jeanne B. » ; mais sur le verso commençait une autre lettre d'un tout autre style et que l'on me permettra de reproduire à titre de curiosité :

« Mon cher bon monsieur, je viens vous dire que Léonie tout vrai, tout vrai, me fait souffrir beaucoup, elle ne peut pas dormir, elle me fait bien du mal ; je vais la démolir, elle m'embête, je suis malade aussi et bien fatiguée. C'est de la part de votre bien dévouée Léontine. » Quand Léonie fut de retour au Hâvre, je l'interrogeai naturellement sur cette singulière missive : elle avait conservé un souvenir très exact de la *première lettre* ; elle pouvait m'en dire encore le contenu ; elle se souvenait de l'avoir cachetée dans l'enveloppe et même des détails de l'adresse qu'elle avait écrite avec peine ; mais elle n'avait pas le moindre souvenir de la *seconde lettre*.

« Je m'expliquai d'ailleurs cet oubli : ni la familiarité de la lettre, ni la liberté du style, ni les expressions employées, ni surtout la signature n'appartenaient à Léonie dans son état de veille. Tout cela appartenait au contraire au personnage inconscient qui s'était déjà manifesté à moi par bien d'autres actes. Je crus d'abord qu'il y avait eu une attaque de somnambulisme spontané entre le moment où elle terminait la première lettre et l'instant où elle cachetait l'enveloppe. Le personnage secondaire du somnambulisme qui savait l'intérêt que je prenais à Léonie et la façon dont je la guérissais souvent de ses accidents nerveux, aurait apparu un instant pour m'appeler à son aide ; le fait était déjà fort étrange. Mais depuis, ces lettres subconscientes et spontanées se sont multipliées et j'ai pu mieux étudier leur production.

« Fort heureusement, j'ai pu surprendre Léonie, une fois, au moment où elle accomplissait cette singulière opération. Elle était

auprès d'une table et tenait encore le tricot auquel elle venait de travailler. Le visage était fort calme, les yeux regardaient en l'air avec un peu de fixité, mais elle ne semblait pas en attaque cataleptique ; elle chantait à demi-voix une ronde campagnarde, la main droite écrivait vivement comme à la dérobée. Je commençai par lui enlever son papier à son insu et je lui parlai ; elle se retourna aussitôt, bien éveillée, mais un peu surprise, car dans son état de distraction, elle ne m'avait pas entendu entrer. « Elle avait passé, disait-elle, la journée à tricoter, et elle chantait parce qu'elle se croyait seule. Elle n'avait aucune connaissance du papier qu'elle écrivait. Tout s'était passé exactement comme pour les actes inconscients par distraction, avec cette différence que rien n'avait été suggéré. »

Formation de la subconscience suivant M. Janet

Il est très important pour nous d'étudier à fond les phénomènes qui prétendent établir l'existence chez les hystériques et les névropathes d'une seconde personnalité, vivant en dehors du moi normal et possédant une vie psychologique indépendante de la conscience du sujet.

Si cette hypothèse était exacte, il y aurait ainsi chez presque tout le monde — car les psychologues étendent facilement aux sujets sains les théories qu'ils ont imaginées pour l'explication des cas morbides — deux êtres différents dont l'un au moins, le moi ordinaire, ignore l'existence de l'autre. Cette entité subconsciente pourrait agir à sa guise et indépendamment de la conscience, qui serait absolument étrangère à toutes les pensées et tous les actes de cet hôte parasite. Ce seraient même deux ou plusieurs âmes qui cohabiteraient, car il y a plusieurs sous-consciences. Les somnambules seraient toute une réunion de personnalités vivant chacune à sa guise et se servant toutes du même instrument : le corps physique.

Cette bizarre conception a été employée comme explication des phénomènes spirites. Le philosophe Hartmann, Karl du Prel et même notre cher défenseur Aksakof l'ont accueillie pour rendre compte de tous les phénomènes de double vue, de prémonition, de possession et des innombrables cas où les sensitifs montrent la

connaissance de faits qu'ils ignorent dans leur état normal, et qu'ils n'ont pas eu les moyens d'apprendre par les sens ordinaires. Il est absolument nécessaire de scruter attentivement les expériences de MM. Binet et Janet, pour savoir exactement à quoi nous en tenir quant à l'explication de ces faits étranges. Nous laissons d'abord la parole à l'auteur de l'*Automatisme psychologique* et nous exposerons ensuite notre manière de voir, en discutant ses assertions. M. Janet, à la suite de Taine, Ribot, Richet, etc., ne croit pas à l'unité persistante du moi. Pour lui et l'école matérialiste, la conscience est formée, à chaque instant, par une synthèse active qui rattache les sensations simultanées les unes aux autres, les agrège, les fusionne en un état unique auquel la perception principale donne sa nuance, mais qui ne ressemble probablement d'une manière complète à aucun des éléments constituants. Ce phénomène constitue la perception. Comme cette perception se produit à chaque instant, et comme elle contient des souvenirs aussi bien que des sensations, elle constitue la personnalité.

Chez un individu théorique, tous les états de conscience contiendraient toutes les sensations, et il aurait une conscience très nette de tous les phénomènes qui se passent en lui. Mais chez l'individu le mieux constitué il y a une quantité de sensations qui échappent à la perception directe, et chez les hystériques et les névropathes, le rétrécissement du champ de la conscience laisse en dehors de la personnalité un très grand nombre de phénomènes sensitifs. Que deviennent ces sensations inconnues du sujet ? Le plus souvent elles jouent un rôle bien effacé ; leur séparation, leur isolement, fait leur faiblesse.

Chacun de ces faits renferme bien une tendance au mouvement qui se réaliserait s'il était seul, mais ils se détruisent réciproquement et surtout ils sont arrêtés par le groupe plus fort des autres sensations synthétisées sous forme de perception personnelle. Ils ne peuvent produire que ces légers frémissements des muscles, ces tics convulsifs du visage, cette trémulation des doigts qui donnent à beaucoup d'hystériques un cachet particulier qui font reconnaître une nerveuse.

« Mais il est assez facile de favoriser leur développement, il suffit pour cela de supprimer ou de diminuer l'obstacle qui les arrête. En

fermant les yeux, en distrayant le sujet, nous diminuons ou nous détournons dans un autre sens l'activité de la personnalité principale, et nous laissons le champ libre à ces phénomènes subconscients ou non perçus. Il suffit alors d'en évoquer un, de lever le bras ou de le remuer, de mettre un objet dans les mains ou de prononcer une parole, pour que ces sensations amènent, suivant la loi ordinaire, les mouvements qui les caractérisent. Ces mouvements ne sont pas connus par le sujet lui-même, puisqu'ils se produisent tout justement dans cette partie de sa personne qui est pour lui anesthésique.

« Tantôt ils se font dans les membres dont le sujet a perdu complètement et perpétuellement la sensation, tantôt dans les membres dont le sujet distrait ne s'occupe pas à ce moment ; le résultat est toujours le même. On peut faire renverser le bras gauche de Léonie sans autre précaution que de le cacher par un écran, parce qu'il est toujours anesthésique ; on peut faire remuer son bras droit en détournant ailleurs son attention, parce qu'il n'est anesthésique que par accident. Mais, dans les deux cas, le bras remuera sans qu'elle le sache. *A parler rigoureusement, ces mouvements déterminés par les sensations non perçues ne sont connus par personne* (1), car ces sensations désagrégées, réduites à l'état de poussière mentale, ne sont synthétisées en aucune personnalité. Ce sont bien des actes cataleptiques déterminés par des sensations subconscientes, mais non personnelles ».

En dépit de l'autorité de Maine de Biran évoquée par l'auteur, signalons en passant la singularité de ces *sensations conscientes*, mais non personnelles. On admet généralement que le caractère conscient est déterminé par le *moi* au moment où il perçoit la sensation ; mais si celle-ci demeure complètement étrangère à ce moi, comment peut-elle être consciente ? Mais continuons l'exposition de la théorie de M. Janet.

(A suivre). GABRIEL DELANNE.

---

(1) C'est nous qui soulignons, car on verra tout à l'heure que l'auteur est en contradiction avec lui-même.

Phénomènes psychiques

OBSERVÉS AU VILLAGE DE D...

PAR

CH. BROQUET et LE Dr DUSART

étudiant en médecine. *ancien interne des hôpitaux de Paris.*

Dématérialisation

Dans le cours des mois de janvier et février de la présente année (1899) Maria nous a donné l'occasion d'observer un phénomène dont nous ne connaissons pas d'exemple dans la littérature spirite et qui se rattache directement à celui des apports. Nous voulons parler de la dématérialisation d'un objet, avec cette circonstance spéciale qu'elle l'a produite par l'effort soutenu de sa volonté et en restant à l'état normal.

Dans le phénomène ordinaire des apports, l'esprit désincarné doit d'abord dématérialiser, c'est-à-dire faire passer à l'état fluidique les objets qu'il enlève parfois d'un récipient fermé et scellé, pour les introduire dans un espace clos et même dans un autre récipient non moins soigneusement scellé et dans lesquels ils reprennent leur forme première.

On a vu également, dans certaines séances, des esprits désincarnés mais momentanément matérialisés, faire disparaître de la main fermée d'un assistant, une bague ou tout autre objet. (V. Aksakof, *Animisme et spiritisme*, p. 106).

Enfin l'esprit *extériorisé* de certains médiums à l'état de trance, soit que leur corps reste inanimé ou qu'il soit momentanément animé par un autre esprit qui est venu s'y incarner, a pu se rendre dans une localité située à une grande distance et en rapporter un journal, comme dans le cas du Dr Ferroul ; ou une noisette, comme dans celui de Maria que nous citons plus loin (V. le ch. des Incarnations.)

Dans tous ces cas, l'esprit se trouve dégagé du corps, extériorisé. Peu importe, selon nous, que cet état soit définitif comme après la dissociation du corps, ou momentané, comme dans la trance somnambulique, avec ou sans incarnation. Nous croyons que dans les

deux cas l'esprit se trouve dans la même condition, ou peu s'en faut, et qu'il possède les mêmes facultés.

La situation est toute différente dans les cas observés récemment par nous, car le médium restant à l'*état normal*, l'esprit demeure emprisonné dans l'enveloppe matérielle du corps et nous ne pensons pas que l'on ait jusqu'ici montré que dans cet état il pouvait, comme dans les deux précédents, posséder la faculté de faire, par le seul exercice de sa volonté, passer les corps de l'état matériel visible à l'état fluidique et invisible, en pleine lumière et avec toutes les garanties de contrôle, à moins qu'on ne veuille y assimiler les exemples de Katie King et quelques autres, dans lesquels l'esprit avait momentanément revêtu un corps matériel visible et tangible.

Quelle que soit l'opinion que l'on adopte à cet égard, les faits que nous allons citer ne nous en paraissent pas moins dignes d'intérêt.

Le 5 janvier 1899, avant la séance hebdomadaire, Maria raconte au Dr Dusart que l'avant-veille, tenant dans la main une pelote de fil noir, elle avait tout-à-coup déclaré à ses parents qui étaient seuls avec elle, qu'elle voulait la dématérialiser. De la main restée libre, elle fit des passes sur celle qui tenait la pelote et au bout d'un certain temps celle-ci avait disparu.

Il s'agissait de la reconstituer : Maria, qui n'a cependant aucune connaissance de la littérature spirite et n'a jamais entendu parler de plantes ou autres substances médiums auquels les esprits, dans certains cas, empruntent les éléments qui doivent constituer leurs apports ou leurs vêtements dans les cas d'apparitions complètement matérialisées, se figura, nous ne savons sous quelle inspiration, qu'en réunissant un certain nombre de substance assez hétéroclites elles arriverait plus facilement à son but. Elle suivit cette impulsion et les opérations auxquelles elle se livra, contribuant sans doute à soutenir l'effort de sa volonté, elle obtint la reconstitution de la pelote de fil. Le récit que M. et Mme V... me firent de leur côté, confirma de tout point celui de Maria. Celle-ci n'aurait perdu connaissance à aucun moment de la double opération et aurait conservé son état normal.

Quelques heures plus tard, au moment où la séance allait prendre fin, Maria, en présence de M. et Mme Bouret, de Mme V... de

Messieurs Broquet et Dr Dusart, prend une balle de plomb qui venait de faire l'objet d'un apport, la serre entre les paumes de ses mains et déclare qu'elle veut la dématérialiser. Elle frotte fortement les mains l'une contre l'autre, les agite, les entr'ouvre de temps à autre, ce qui permet aux assistants de constater encore la présence de la balle. Enfin elle les écarte et tous les témoins constatent la disparition de la balle. Pendant toute cette opération, Maria est restée parfaitement à l'état normal.

Quelques instants après, elle dit qu'elle va reconstituer cette balle. Elle allonge la main droite vers le milieu de la table et la pose bien à plat, la paume en dessous. Cette main est agitée de secousses convulsives, Maria pousse de profonds soupirs ; elle ferme les yeux et laisse retomber la tête sur l'épaule de son voisin. A aucun moment la respiration n'est suspendue ; l'esprit n'est pas extériorisé. Enfin, la main subit une dernière secousse plus forte que les autres, Maria semble revenir à elle et renversant la main dit : « C'est fait ! » Cependant on ne voit rien sur la table. En regardant au dessous, on trouve la balle sur le paillasson, vers le milieu de la table.

Ceux qui ne connaissent pas Maria et qui, n'ayant pas assisté au développement du phénomène, ne peuvent se rendre compte de l'ardente attention avec laquelle toutes ses phases ont été suivies par les assistants, pourront peut-être se demander si le médium n'a pas été assez habile pour laisser, au milieu de l'agitation de ses mains et de ses bras, glisser la balle de plomb sur la table et la pousser ensuite peu à peu vers le bord, d'où elle serait tombée sur ses genoux et de là sur le paillasson qui aurait amorti le bruit de sa chute. Les témoins connaissent assez Maria, pour affirmer qu'elle n'a ni voulu ni pu accomplir un tel tour de prestidigitation. Néanmoins, aux yeux du critique d'autant plus justement autorisé à être sévère, que le fait est plus exceptionnel, cette circonstance que la balle de faible calibre était à nu entre les mains du médium et qu'elle a été retrouvée ensuite sous la table, enlève au phénomène une notable partie de sa valeur. Heureusement, d'autres ont suivi, dont les conditions de contrôle ne laissent rien à désirer.

La séance terminée, le Dr Dusart retourne chez lui, mais M. Broquet reste à D... et, le soir même, au milieu de douze personnes dont plusieurs ont jusqu'ici refusé de croire à la vérité des

phénomènes qu'on leur citait, Maria prend un petit programme de concert plié en quatre et le comprime entre les mains portées en avant sous une grosse lampe centrale munie d'un abat-jour. Une seconde lampe est placée sur la cheminée. L'éclairage est donc parfait et aucun mouvement du médium ne peut passer inaperçu. De temps à autre, Maria entr'ouvre les mains ; les plis de la feuille moins comprimés s'écartent un peu et la rendent très visible. A chaque instant Maria, qui a toute sa connaissance, répète : « Je veux la dématérialiser ; je le veux ; j'y arriverai ! » Enfin elle écarte les mains une dernière fois : la feuille a disparu et Maria s'affaisse pendant quelques instants fort épuisée, mais restant toujours à l'état normal. Quelques passes faites par M. Broquet lui rendent rapidement ses forces.

Pour rematérialiser la feuille disparue, Maria, qui avait laissé sur le milieu de la table sa main droite ouverte et manifestement vide, la ferme lentement, *sans la déplacer*. Cette main est agitée de secousses convulsives ; Maria rougit, sa face se congestionne, mais elle ne perd pas connaissance. Enfin, après une nouvelle secousse, elle ouvre doucement la main et la feuille, toujours pliée en quatre apparaît entre deux doigts. Cette fois encore Maria est très fatiguée, à bout de force, la respiration est haletante et le corps est en sueur. Mais les passes magnétiques réussissent de nouveau à la remettre.

Peu de temps après, quelques habitués assis autour d'une table, se mettent à jouer aux cartes. Maria se tient dans l'angle opposé, à plusieurs mètres de distance, lorsque tout à coup l'inspiration lui vient d'enlever une des cartes tenues en main par un joueur qui lui tournait le dos. Celui-ci s'arrête subitement en disant : « Comment se fait-il que je n'ai plus mon nombre de cartes ? Je les avais cependant bien comptées ! » Il cherche autour de lui et les autres en font autant, lorsque Maria, *qui n'a pas quitté sa place* un seul instant, lui dit en éclatant de rire : « La voilà votre carte ! » et elle la lui montre, tenue entre l'index et le médius de la main droite.

Au moment où Maria résolut de dématérialiser la carte, on lui vit faire des passes avec une main sur celle dans laquelle devait arriver cette carte au bout de quelques instants.

Le jeudi, 26 janvier, Maria prend une balle de plomb et sous les

yeux de sept assistants, la met dans une boite ronde en carton, de 6 et 7 centimètres de diamètre, en déclarant qu'elle veut la dématérialiser. La table est parfaitement éclairée par une grosse lampe pendue au plafond. Maria commence par placer la boite entre ses deux mains qu'elle avance vers le milieu de la table ; de temps à autre elle les secoue et l'on y entend le choc de la balle. Bientôt elle écarte la main droite, la boîte restant dans la gauche, toujours au milieu de la table, jusqu'à la fin de la séance. Elle l'agite de temps à autre et, pendant encore un quart d'heure, on continue à percevoir nettement le bruit des chocs de la balle. Enfin les secousses ne provoquant plus aucun bruit, Maria avance la main droite vers la gauche et ouvre la boite que les personnes présentes n'ont pas perdue de vue un seul instant. On constate qu'elle est vide. Maria est très fatiguée ; les efforts de volonté qu'elle a soutenus pendant une demi-heure au moins l'ont épuisée, mais elle n'a pas perdu connaissance.

On cherche partout la balle et, ne la trouvant pas, on se dispose à se séparer. Chacun est debout et commente ce qui vient d'arriver, lorsque tout à coup la balle tombe lourdement à terre au milieu du groupe. A ce moment les mains de Maria étaient bien en vue : elles n'ont pas bougé.

Dans la séance suivante, nous demandons aux esprits qui nous ont déjà fait tant d'apports s'ils peuvent nous indiquer la part de Maria et la leur dans cette dernière circonstance. Il nous a été répondu par Clément, écrivant par la main de Maria : « C'est bien Maria qui a dématérialisé la balle ; je l'ai prise alors et je vous l'ai rapportée. »

Il est certain qu'au moment de la chute de la balle, rien ne trahissait aucun effort de sa part et qu'elle en a paru aussi surprise que tous les autres assistants. Elle est partie à ce moment d'un de ces éclats de rire par lesquels elle accueille toujours un phénomène physique imprévu ou nettement réussi.

Voici enfin le dernier cas de dématérialisation observé par nous jusqu'ici ; nous ne pensons pas qu'il puisse laisser prise à aucune objection.

Le mercredi 22 février, dix personnes se trouvaient autour de la table. Il était cinq heures de l'après-midi ; le ciel étant très clair, la

lumière ne laissait rien à désirer, et Maria occupait, comme toujours, la place située en face des fenêtres. Elle prend cette boite de carton qui a déjà servi à la dernière expérience ; elle y introduit une balle de plomb et commence encore en la tenant entre les deux mains. A cinq heures vingt minutes, elle retire la main droite, et la main gauche tient seule la boîte qu'elle agite de temps à autre, en y faisant entendre les chocs de la balle. Peu à peu sa respiration devient plus profonde ; tous les phénomènes d'un effort intense se manifestent comme la dernière fois. Une dernière fois elle secoue la boîte dans laquelle on entend encore le choc de la balle et elle la pose sur la table, en la recouvrant de la paume de la main. Quelques mouvements saccadés se produisent encore et elle renverse la main sur le dos en laissant la boîte à découvert. C'est alors que le Dr Dusart avance les mains vers la boîte sans la déplacer. Sa main gauche maintient le fond, la droite enlève le couvercle, le tout avec une grande lenteur qui permet à tous de suivre le moindre mouvement et, la boîte ouverte, on constate qu'elle est vide.

Les deux parties de cette boîte restent sur place et le Dr Dusart demande si la balle ne pourrait pas être rapportée dans l'une ou l'autre, à la vue de tous. Il nous est répondu que Maria est trop fatiguée et que la séance doit être levée. Nous nous conformons donc à cet avis. Cette fois encore, Maria était littéralement anéantie au moment où le résultat fut obtenu, mais elle ne perdit pas connaissance et la respiration ne fut suspendue à aucun moment.

Nous tenons à noter, avant de terminer, un fait qui nous a intéressé : aussitôt la boîte ouverte et ses deux moitiés laissées vides au milieu de la table, Maria prétendit y voir encore la balle. Nous nous sommes demandé si c'était le résultat d'une hallucination, ou s'il ne fallait pas admettre que la balle invisible pour tous les autres ne s'y trouvait pas réellement, mais à cet état fluidique caractérisant certaines apparitions très peu matérialisées et qui ne peuvent impressionner que les sels extrêmement sensibles de la plaque photographique (photographies transcendentales), ou les yeux de médiums spécialement développés.

Le 1er mars, en présence de huit assistants dont la curiosité est vivement excitée par les séances précédentes, le Dr Dusart prend une petite boîte en carton, l'ouvre, fait constater qu'elle est bien

vide, la referme et la remet aux mains de Maria. Celle-ci la tient environ un quart d'heure entre les deux mains portées bien en avant, puis bientôt ne la tient plus que de la main gauche. Elle l'agite de temps à autre, sans qu'aucun bruit y révèle la présence d'un corps étranger et bientôt commence une sorte de trance incomplète, semblable à celles qu'elle eut dans quelques-unes des séances précédentes : soupirs profonds, gémissements, affaissement du corps, congestion de la face et secousses convulsives de la main gauche, isolée au milieu de la table, où elle est surveillée avec l'attention la plus soutenue par tous et spécialement par un jeune négociant qui assistait pour la première fois à une séance de ce genre et y apportait une assez grande défiance. Enfin, après une dernière secousse, Maria renverse la main, le dos sur la table, entr'ouvre les doigts et M. Broquet prend la boîte, l'ouvre sous les yeux de tous et l'on y trouve une balle semblable à celle qui avait disparu le 22 février. Comme on ne l'avait pas marquée, il est impossible de dire si c'était la même.

Pendant la dernière période de cette séance, deux des assistants, dont la médiumnité s'est déjà manifestée dans d'autres circonstances, se sont sentis envahis par un besoin de sommeil irrésistible, dont ils ont été tirés en sursaut au moment où la boîte a été ouverte. Maria est absolument épuisée ; mais quelques passes la rétablissent rapidement.

Un apport curieux

Toulon, le 1er mars 1899.

Mon bien cher Gabriel,

En lisant ta *Revue* de février qui m'arrive, je trouve le récit de nos amis Cram de Dijon, qui relatent les communications remarquables qui leur sont transmises par l'éminent esprit Paracelse, dont ils n'avaient jamais entendu prononcer le nom, et dont ils ignoraient les découvertes qui l'ont classé comme un des savants les plus distingués de son siècle. Elles sont bien, ce me semble, de l'auteur qui les signe de son nom propre et de ses prénoms.

Il faut apprécier aussi la manière originale dont elles ont été reçues ; elles sont dictées par le pied d'un simple guéridon.

Tu dois te rappeler, mon cher, que dans une de mes correspondances de naguère, j'avais attiré ton attention sur les révélations intimes données à nos amis ; elles remplissaient leur cœur et leur âme d'une joie intense, puisqu'elles leur prouvaient l'identité des esprits, rayonnant dans l'espace, conservant leurs souvenirs après des siècles et restant toujours des éducateurs et des bienfaiteurs de notre humanité. Puis je t'ai parlé succintement du dernier apport dont j'avais été témoin dans le courant du mois d'août dernier.

Eh bien, puisque nos jeunes chercheurs ont fait allusion dans leur lettre « à l'apport » en question, sans donner les détails de ce phénomène, je te les envoie ce jour. Le temps seul m'a empêché de te le décrire, comme je voulais le faire, tellement les heures oisives de ma vie sont rares, par les obligations que m'imposent mes affaires quotidiennes, souvent ardues et difficiles, par les temps troublés que nous traversons.

Le jour de mon arrivée dans la capitale de la vieille Bourgogne, je trouvai Mme Cram assez péniblement indisposée, à la suite des chaleurs de l'été brûlant que nous subissions tous.

Après nos effusions fraternelles échangées, je n'osai point, à mon grand regret, par délicatesse, parler à ces chers amis d'assister, comme d'habitude, à une de leurs réunions intimes toujours si intéressantes et si instructives au point de vue de nos chères doctrines.

On causa donc amicalement, en prenant le thé traditionnel, des belles choses qu'ils obtiennent une fois ou deux par semaine. J'étais résigné, comme tu le vois, à la suppression de ce régal spirituel que j'aime tant, surtout lorsque je suis dans le milieu où réside notre chère sœur ?

Les invisibles, qui lisent sans lunettes les désirs de nos âmes, eurent sans doute pitié de ma résignation, et voici de quelle manière mes vœux furent exaucés :

A un moment inattendu, nous entendons des toc toc assez bruyants à la porte de l'appartement. C'était un ami de la maison, notre frère en croyance que tu connais, M. Grandjean, qui en entrant s'écria : « J'ai été bien inspiré, mes amis, en passant près de votre

demeure, de m'enquérir de la santé de notre cher médium que je savais indisposé. J'ai *flairé* quelque chose de nouveau. Je ne me suis pas trompé puisque je rencontre ici mon cher ami Delanne ; nous allons donc, puisque je possède une *mascotte* obtenir des esprits une manifestation ?

Les jeunes époux tout interloqués de cette proposition spontanée, se regardent, comme pour se consulter sur ce qu'ils devaient faire ; ils vont sans doute encore objecter, j'en ai une peur, de l'indisposition de Madame.

Mais non, l'aimable femme, de son autorité privée, se lève subitement, et,sans prononcer une parole, attire à elle le guéridon. Nous suivons son mouvement et,sans nous faire prier, nous nous plaçons autour du trépied.

Après l'évocation habituelle, nous attendons ce qui en adviendra. Ce ne fut pas long. Le petit meuble semble devenir notre complice, car il craque, puis s'échauffe, il est plein de vitalité fluidique, il saute gentiment ; oui, certes, notre joie est partagée par nos amis de l'espace ! Son pied épèle à la hâte, sans interruption, des lettres avec rapidité, à peine a-t-on le temps de les rassembler.

On nous annonce qu'on va combler nos désirs puisque nous ne cessons de proclamer urbi et orbi « leur survie !... »

Quelques minutes suffisent ; le médium influencé par ses guides tombe en trance. J'étais placé à la gauche du sujet, je lui tenais la main, Grandjean à la droite et Cram était placé entre lui et moi. Nous formons donc la chaîne magnétique entre nous quatre.

La main de Mme Cram tremblait fébrilement dans la mienne, elle soulevait ma main avec la sienne, par saccades brusques, en frappant sur le plateau de la table ; néanmoins je suivais ces mouvements nerveux sans me déssaisir de sa main. Nous entendions des mots entrecoupés prononcés à demi-voix : Mon père, mon bon père, donne, donne-le-moi, et son visage rayonnant, suppliait avec confiance les invisibles de lui donner ce qu'ils lui montraient ; puis subitement elle abandonne la chaîne, malgré tous nos efforts elle pose sa main libre au milieu du plateau en disant : Superposez vos mains sur la mienne. (Voir dans la Revue de mai 1898 le récit de l'apport des cheveux du père de Mme Cram, obtenus de la même manière).

Nous nous conformons de suite à sa volonté ; quelques secondes au plus, elle nous engage à lever nos mains en même temps ! Cette scène se passait, la lampe à moitié baissée. Nous pouvions néanmoins distinguer toutes les phases du phénomène et les gestes du médium.

O prodige, nous apercevons au centre de la table où reposaient nos mains, un bijou ; est-ce une boucle d'oreille antique, ou un anneau comme en portent les femmes turques ou algériennes ? Est-il en vieux cuivre ou en argent doré ? Nous ne pouvons le savoir tant la couleur est ternie par l'usure du temps.

La forme est ronde. Une deuxième bague mobile est suspendue dans la plus grande. Ce sont deux anneaux libres, mais retenus ensemble par un petit cercle.

Le bijou est surmonté, par un triangle du même métal, avec un petit anneau au sommet pour le suspendre soit aux oreilles, soit à un collier de séquins. Le diamètre de ce bijou est à peu près de 20 à 25 centimètres.

Le médium, à son réveil, en apercevant ce nouvel apport, rougit de bonheur tellement il fut agréablement surpris.

On pria les Invisibles de révéler d'où venait cet anneau ? Ils répondirent qu'il venait de l'Afrique. Demande : De quelle ville ? Alger. De quelle rue ? On donna le nom d'une rue.

La famille Cram s'empressa, pour contrôler le fait, d'écrire à une personne de leur connaissance qui ne fit pas attendre la réponse :

La rue désignée existe bien dans le vieux quartier de la Casba à Alger. Que cette rue est composée de marchands de bric à brac, vendeurs d'objets d'antiquité, de ferrailleurs, etc. Là finissent les renseignements, parce que les esprits n'ont pas cru devoir donner le n° de la maison.

Mais ces indications un peu incomplètes suffisent à nos Dijonnais qui ne connaissent nullement l'Afrique, pas plus qu'Alger ; le nom de la rue était exact, ainsi que le quartier où logent les brocanteurs.

Ce qui indique la véracité de l'apport, qui n'a pas, je crois, une valeur matérielle, c'est la spontanéité du phénomène, dans l'état de malaise que subissait Mme Cram.

Du reste, l'honorabilité, la bonne foi, le respect sacré que professent nos frères pour leurs guides, sont de sûrs garants de l'authenticité de ce bijou qui ne ressemblent en rien à ceux fabriqués dans nos pays.

Mes amitiés, AL. DELANNE.

La Prière

Il y a deux ans et demi, je reçus pour la première fois une communication spirite. Elle était très courte, mais très nette. Une phrase surtout me frappa.

« Prie pour moi, j'ai besoin de tes prières ». Ce désir, je dirai presque cet ordre, pénétra dans mon cerveau comme un clou, et s'y fixa.

Je n'avais jamais cru jusqu'alors que nos prières, à nous incarnés, pussent produire quelque effet dans le monde abmatériel ; et voilà qu'un esprit, qui selon moi devait être très avancé et partant très heureux, me demandait de prier pour lui. Je doutais d'abord que ce fut exact. Peu de temps après, je devins médium moi-même et dans chaque message revenait cette recommandation de prier tantôt pour mon propre compte, tantôt pour celui d'autrui, pour des vivants, pour des incarnés aimés, pour des inconnus sans nom et sans histoire.

Je commençais alors à pressentir toute l'importance de la prière, je cherchai à m'expliquer son action mystérieuse ; j'interrogeai dans ce but mes correspondants invisibles, et c'est le fruit de ce travail que je viens vous soumettre aujourd'hui. Je ne m'illusionne pas, je sais combien il est parfois périlleux de s'aventurer dans le sentier de l'hypothèse ; je sens d'autre part très vivement que je n'ai fait qu'effleurer ce que je voudrais pénétrer ; mais si la question mérite d'être approfondie, il n'en fallait pas moins commencer par poser ces premiers jalons d'une étude plus complète.

Nous avons tous dès l'enfance subi une influence religieuse quelconque ; père, mère, maîtres, amis, ont jeté dans nos cœurs des semences de foi, que la vie, l'étude, l'épreuve surtout ont fait germer et qui se sont transformées en convictions profondément enracinées.

Tout homme, qu'il l'avoue ou non, qu'il l'appelle Dieu, force ou idéal, croit en un principe supérieur, et cette croyance constitue pour nous le sentiment religieux. Tout sentiment profond, sincère, éprouve le besoin de s'exprimer, de se manifester au dehors. Il s'exprime par des mots, il se manifeste par des actes ; il en sera de

même du sentiment religieux qui trouvera dans la prière son expression et sa manifestation. Nous pouvons en effet établir d'emblée qu'il y a deux sortes de prières : la prière formulée et la prière vécue. La première est l'expression d'un sentiment ou d'un désir, la seconde est un état de l'âme, l'une s'échappe tout à coup du cœur, comme un appel ou comme un cri d'alarme, d'amour ou de reconnaissance ; l'autre pénètre, illumine, réchauffe, actionne la vie tout entière.

L'une est une dématérialisation de l'âme qui cherche à se mettre en contact plus étroit avec Dieu et avec les puissances invisibles qu'elle presse ; l'autre est une élévation de cette âme, à la recherche du bien, du progrès, de la vérité, du devoir.

La première, Dieu l'entend ; la seconde, Dieu la voit.

L'on me dira : « Voilà bien des affirmations, mais comment expliquez-vous cela ? » Essayons et étudions d'abord la prière formulée ; l'élan plus ou moins spontané de l'âme en haut. Cet élan a-t-il sa raison d'être ? S'adresse-t-il à quelqu'un ? Peut-il être de quelque utilité ?

On en doute ; et d'aucuns le nient. « Vous priez Dieu, soit ! mais y a-t-il un Dieu ! A supposer même qu'il existât, qui est-il ? » Et l'on arrive de la sorte au problème, à la question suprême de la nature de Dieu.

Loin de moi la prétention de la résoudre. Dieu est : notre cœur le désire, notre raison le devine, nos aspirations vers l'infini et le parfait nous le font pressentir, par moment sa réalité s'impose. Dieu est, mais il ne se définit.

Lorsqu'on essaye de le démontrer, on trouve partout des impasses. Les dogmatiques, dit Charles Suréleux, sont des œuvres d'art, mais des œuvres d'un art condamné fatalement à l'impuissance.

Ne nous attardons pas à tenter d'élucider cette question ; souhaitons plutôt que les négateurs sentent un jour qu'il y a quelque chose au-dessus d'eux.

La prière suppose un Dieu qui entend et qui sait et pour le chrétien un Dieu qui aime et qui répond.

L'élan qui nous porte vers lui n'est donc pas vain, il a sa raison d'être. Mais quelle est son utilité ? Pour pouvoir répondre à cette question, il est nécessaire de se rendre compte préalablement de ce

qu'est la prière, des conditions qu'elle doit remplir pour devenir efficace et de quelle façon elle peut agir.

Qu'est-ce que la prière en elle-même, ai-je demandé à mes guides spirituels ? Trois réponses distinctives m'ont été données. L'un m'a dit : La prière est une action toute divine, c'est-à-dire qu'en réponse à votre demande, Dieu vous envoie directement ou par l'intermédiaire de ses messagers, les Esprits, soulagement, force, courage, santé, biens matériels même.

Un autre : La prière est une émission d'un fluide spécial différent, selon celui qui prie, doué de certaines propriétés et qui agit dans l'invisible comme une force mécanique.

Selon la troisième, elle ne serait qu'un état vibratoire très intense du fluide universel, état qui fournirait à la prière des propriétés particulières.

J'ai reçu ensuite de nombreuses communications desquelles il me paraît légitime de conclure qu'il y a une part de vérité dans chacune de ces hypothèses. C'est ce qui ressortira de la suite de cette étude. Je me contenterai pour le moment de citer un de ses messages qui montrent combien sont près de s'entendre les partisans des deux dernières opinions. Le voici : Les incarnés se font une très fausse idée de la prière.

C'est pour cela qu'ils doutent de sa puissance et de son efficacité. Il leur est bien, en vérité, difficile de se l'expliquer clairement, car le domaine fluidique, qui est le sien, est trop peu exploré jusqu'à présent pour l'humanité terrestre. Je crois cependant que vous pouvez vous rendre compte jusqu'à un certain point de ce qui se passe, si nous vous disons que la vibration produite dans la prière agit comme un véritable agent matériel dans le monde fluidique ; elle prend pour ainsi dire un corps. Comme l'électricité pour vous dans le domaine physique, elle devient pour nous quelque chose de perceptible, de puissant, et c'est ce qui lui permet d'agir par elle-même, soit d'être utilisée par vous avec efficacité.

Certaines ondes de l'éther produisent de la lumière, certaines autres, le son ; certaines autres, l'électricité ; j'ajouterai : certaines autres la force de la prière. Je n'entends ici, ni les mots, ni même la pensée qui constituent pour vous, incarnés, la prière ; j'entends cet état spécial du fluide universel qui est le produit de votre pensée et qui

dans l'invisible est une puissance de plus à notre disposition. De même que vous vous servez de l'onde électrique pour transmettre au loin votre pensée sans que cette onde soit en rien votre pensée elle-même ; ce sont bien deux choses distinctes, une cause et un effet, de même l'onde prière transmet votre pensée sans se confondre avec elle, à des distances et avec une rapidité inimaginables.

A Suivre. UN CHERCHEUR.

Nouveau Recueil d'observations

DE

CERTAINS PHÉNOMÈNES DE LA TRANCE

Par RICHARD HODGSON, L. L.

(Suite)



Mme Piper avait vu M. Peirce quelques jours auparavant, (lorsqu'il essayait d'obtenir une séance, mais que Mme Piper n'était pas en état de tomber en trance) et comme il est bien connu à Boston, il est possible qu'elle ait su son nom. Telle est l'explication que M. Peirce donne de ce nom murmuré. Pour ma part, je ne pense pas que dans son état normal Mme Piper ait connu ce nom. Je compléterai ceci en ajoutant que lorsque Phinuit refusa de donner le nom de l'assistant, en offrant le prétexte qu'on l'expliquerait par une transmission de pensées de la part de l'assistant, je l'accusai d'ignorer ce nom et je prétendis que l'excuse alléguée pour ne pas le donner n'était pas sincère. Ceci causa un véritable ennui à Phinuit et il me reprocha de ne croire ni en lui ni en l'existence de *son esprit*, après tout ce qu'il avait fait pour moi.

Je m'efforçai de calmer Phinuit et je crus y avoir réussi.

Il me dit alors qu'il s'efforcerait d'obtenir le nom de George lorsque celui-ci reviendrait. Ce fut presque aussitôt après que Phinuit déclara devoir partir.

Les affirmations présentées sur ce que Mme Howard faisait pendant le temps même de la séance n'étaient pas absolument exactes, si

on ne considère que ce moment, quoiqu'elles témoignassent d'une connaissance des actes de Mre Howard pendant les trente-six heures précédentes, comme il ressort de la constatation suivante :

« Cher Monsieur Hodgson, — je n'ai fait *aucune* de ces choses aujourd'hui, mais *toutes* hier après-midi et dans la soirée précédente !

« Hier après-midi, j'ai envoyé un mot à Mme Tyson, déclinant son invitation à un lunch ; je l'ai écrit sur une petite table. Ensuite, à mon bureau, j'ai écrit à sa mère, puis voyant les violettes de George près de moi dans leur enveloppe, je les ai données à ma fille, pour qu'elle les mette dans un tiroir et non dans un livre. C'est le seul détail qui ne soit pas exact. Le jour précédent j'avais aussi écrit à sa mère, ayant sa photographie devant moi sur la table où j'écrivais. En réalité, j'avais deux photographies, l'une d'une autre photographie et l'autre d'un portrait de lui que j'avais peint. Je les mis ensuite dans la lettre à sa mère. C'est là l'effort fait pour reproduire la peinture, celle que j'avais faite de lui. J'étais inquiète de ce qui avait pu arriver à la photographie d'après le portrait peint et Mme Pelham me dit dans une lettre qu'on l'a brûlée.

« Ce qu'il dit au sujet du livre est également vrai, quoique je ne puisse dire à quel moment précis je l'ai fait, car j'étais seule à ce moment. Sur tous les autres points, mes souvenirs sont confirmés par ma fille qui a porté la lettre à Mme Tyson et m'a dit de placer la photographie devant moi sur le bureau. Maintenant elle dit que je n'en ai mis *qu'une* devant moi sur le bureau et que j'ai été chercher l'autre, juste au moment de la mettre sous enveloppe. Elle n'est donc restée qu'une minute sur la table.

« Il est bien vrai que pendant que j'écrivais à sa mère, j'allai prendre diverses choses dans un tiroir ; que je revins m'asseoir devant le bureau et que je terminai la lettre. C'était la lettre écrite sur le bureau et non une lettre écrite sur la table.

« Je regrette qu'il n'ait pas vu ce que je faisais ce matin. Je vois avec surprise combien il a raison lorsqu'il dit qu'ils n'ont aucune notion de temps. Peut-être a-t-il trouvé trop long de venir vers moi ou bien n'a-t-il pas compris la demande de Phinuit.

« J'espère avoir le plaisir d'apprendre ce que vous aussi vous pensez de tout cela.

Votre, Mme HOWARD.

P.-S. Je ne sais si j'ai rendu bien clairement ce que je pensais, me demandant avec surprise où pouvait être ma photographie pendant que je peignais, et je pense que dans la première de mes deux lettres adressées à sa mère, je lui disais qu'il l'avait demandée. Je sais que j'ai songé à le faire.

J'ai rarement écrit à Mme Tyson et ce billet est presque le seul que je lui aie adressé cet hiver. Il y avait des semaines, peut-être des mois, que je lui avais écrit. Il est vraiment étrange qu'il paraisse si bien connaître mes actes. J'ai la conviction qu'il *a dû* les voir ».

[L'allusion de G. P. à un sac est apparemment inexacte, quoique Mme Howard n'en parle pas. Je crois me souvenir que plus tard Mme Howard me dit que dans sa lettre à Mme Tyson elle parlait de G. P., mais je ne puis trouver aucune note sur ce point. A cette époque j'ai été vivement frappé par cette observation que tous les incidents mentionnés concordaient parfaitement avec les pensées de G. P. — R. H. 1897].

Ceci nous porte à penser que G. P. n'avait en général qu'une perception très vague de notre monde physique et qu'il avait pris pour des événements contemporains toute une série de scènes récentes passées dans la conscience subliminale de Mme Howard.

J'ai appelé, dans mon précédent rapport, l'attention sur une conclusion pareille à laquelle j'avais été amené par les expériences que je fis avec Phinuit, à propos des actes de Mme Holmes à New-York, lorsque je dis : « On est très porté à croire que Phinuit a, d'une façon quelconque, fait pénétrer ses regards dans l'esprit de Mme Holmes et y a lu le souvenir des expériences passées ». (Proceedings S. P. R. Vol. VIII, p. 24-25).

Une autre conclusion à laquelle je suis arrivé est que, ordinairement, pour que des expériences de ce genre puissent réussir, il faut que l'agent pense fortement, avec passion, à la personne réelle qu'il veut transformer en sujet et doit aussi s'occuper d'objets l'intéressant directement. Les insuccès aussi bien que les succès de G. P. dans les expériences de ce genre, montrent l'existence réelle de G. P. comme distincte d'une partie de la personnalité de Mme Piper.

Le 29 avril, le lendemain de la séance avec M. Peirce, Mme

Howard et moi-même eûmes une séance dont presque toute la durée fut occupée par des communications écrites par G. P. Je tenais avec force l'avant-bras, près du poignet, conformément à la prière de Phinuit, de venir en aide en maintenant. Ceci eut pour résultat de rendre le bras plus calme, de sorte que les doigts pouvaient agir indépendamment ; dans les séances qui suivirent, il ne fut bientôt plus nécessaire de tenir ainsi le bras, sauf dans de rares occasions.

..... « Je dois vous expliquer plusieurs choses que vous serez bien aise de connaître. J'ai été heureux de voir Peirce. Je ne pouvais pas parler au Dr Scliville [c'est-à-dire Phinuit, qui a toujours affirmé que son dernier nom était Scliville. Voir les rapports antérieurs. — R. H. —] de façon à lui faire comprendre ce que je voulais qu'il vous dît, et je m'efforçais de le dire au médium juste au moment où il commençait à reprendre possession de son corps, j'espère qu'il vous a donné la preuve que vous demandiez. Répondez-moi : vous l'a-t-elle dit ? (Oui : elle nous a donné le nom). C'est tout ce que vous me demandiez. Je vais maintenant vous expliquer. J'ai tant de choses dans l'esprit sur..... et sur d'autres choses que vous m'avez demandé de faire pour vous ! Le fait est que je n'ai réellement pas le temps ou la force de vous dire quelque chose de plus sur quoi que ce soit. Cependant, de temps à autre, je vous dirai ce que je pourrai.

..... Le meilleur moyen pour vous..... d'obtenir quelque chose de moi est de me demander de m'occuper de certains sujets pour vous et de me laisser vous dire très clairement ce que je pense et lorsque vous voudrez que je rappelle certaines choses à mes amis lorsqu'ils seront ici, il vous suffira simplement de me le demander. Mon esprit ne pense pas à autre chose.... J'ai reconnu immédiatement Peirce, mais je n'ai pu faire comprendre au docteur Scliville l'opportunité et la bonne raison que vous aviez de me demander de lui donner ce nom pour qu'il vous le transmît.... Dites à M. Peirce que je n'ai voulu ni l'offenser ni le tromper, mais que j'étais trop absorbé par d'autres choses et, outre que je parlais au Dr lorsque le corps du médium.... lit ceci... tout devient plus ou moins embrouillé et je ne puis plus vous le transmettre assez clairement. Voyez-vous comment tout cela se fait, Hodgson ? (Oui, je

comprends parfaitement). Les mots ne peuvent jamais exprimer ce que je ressens pour vous.... pour s'efforcer de me faire faire des choses qui puissent vous faire comprendre où je suis, comment je vis et tout ce que vous désirez tous. Maintenant je vous prie de m'indiquer les preuves que vous désirez que je vous prépare pour la prochaine fois que je viendrai à vous ».

Madame Howard avait reçu de M. Pelham quelques questions, dont l'une fut posée à G. P. vers la fin de la séance. « Avez-vous demandé à votre mère de faire quelque chose pour vous à Washington, peu de temps avant votre mort ; quelque chose dont l'exécution vous tenait très vivement à cœur. Vous rappelez-vous ce que c'était ? » La réponse qu'il fit d'abord montra qu'il avait compris que la demande avait trait à quelque chose devant suivre la mort et se rapportant aux communications des premières séances. Il lui fut ensuite expliqué que sa mère désirait savoir ce qu'il lui avait demandé de faire à Washington *avant son trépas* et voici la réponse qui fut écrite :

« Je ne pense pas vous avoir demandé rien autre chose que de me rapporter quelques peintures et des papiers pour le travail que j'écrivais. Je vous en reparlerai plus clairement. Il ne faut pas essayer de faire au-delà des forces qui nous sont données. Nous pouvons en avoir une certaine dose et pas plus. J'ai compris cela nettement. Dites à Peirce combien je me suis efforcé de parler au medium, mais je ne sais si vous saisissez ou non. (Oui, nous l'avons compris). Bien. Comprenez que j'ai vu son esprit au moment où il rentrait dans le corps et comme je n'avais pas pu le dire au docteur, j'ai profité de cette chance. (Nous comprenons cela fort bien) Oh ! j'en suis bien heureux ! Eh ! bien, Hodgson, la mort n'existe pas. Que pensez-vous maintenant ? (Vous rappelez-vous notre conversation, lorsque je vous exposai mon hypothèse sur la base physique d'une vie future ?)

Je m'en suis moqué. (Oui, ce n'était pas du tout comme ceci, et vous ne l'acceptiez pas). Non, je m'en moquais. (Le corps éthérique est-il ce que je supposais ?)

Il y a un ether, et.... Ethérique et vous étiez dans le vrai.

.... Maintenant donnez-moi quelque chose de plus à faire..... que je puisse vous prouver. Hâtez vous, je vous prie, car je suis fatigué. Bonsoir, amis...

[Phinuit fit alors quelques observations sur la difficulté de voir clairement les choses, etc... « *C'est comme si on regardait par le trou d'une serrure dans une chambre, en s'efforçant de distinguer ceux qui vont et viennent*].

Plus tard Mme Pelham affirma qu'une dame bien connue de G. P., habitant New-York, était tombée malade à Washington, pendant un séjour qu'elle y fit et que G. P. avait prié sa mère de lui rendre visite. La réponse aurait dû être : « Visiter Mattie Johnson » [ce n'est pas le vrai nom] tandis que ce furent les mots : « Au revoir, mes amis » qui furent écrits avec trois ou quatre autres mots.

Les cinq dernières lettres écrites à cette séance ne purent être déchiffrées sur le moment. Elles ne formaient probablement pas de mots et je me suis efforcé de relier ces lettres, pour leur donner un sens, avec ce qui précédait immédiatement, en *supposant* qu'en lisant on altère une de ces lettres et que l'on en forme deux mots. J'ai placé ce mot conjecturé entre crochets, avec un point d'interrogation. En étudiant récemment l'écrit original je trouvai que ces cinq lettres avaient un sens très clair et représentaient les cinq premières lettres du prénom (De quelque façon qu'on l'épelle) de la dame à laquelle G. P. désirait que sa mère rendît visite à Washington et dont le nom devait être la partie essentielle de la réponse à la question posée.

Pour éviter de me tromper sur l'écriture, je la soumis séparément à Miss Edmunds et au Dr W. R. Newbold, qui, tous deux, ont vu beaucoup de choses écrites par Mme Piper.

Je ne leur donnai aucune indication qui pût les guider dans leur interprétation. Miss Edmunds trouva que les lettres faisaient *Matil* et le Dr Newbold crut y lire *Matie*, abréviation évidente de Matilda. Ces deux interprétations m'étaient venues à l'esprit. Quoique j'aïe substitué d'autres noms, l'analogie est très exacte. Le cas paraîtrait encore plus remarquable, si je pouvais citer les circonstances réelles. Je ne connais dans la langue anglaise aucun autre mot auquel les lettres en question puissent appartenir, en dehors du prénom de cette dame.

Tout ceci peut faire l'effet de détails bien vulgaires, mais c'est en accordant une attention particulière aux erreurs, aux obscurités et

aux bizarreries de ces curieux phénomènes de la trance, que l'on a, selon moi, fait les plus grands progrès.

Il y a, dans les dernières séances, des exemples qui montrent que lorsque certaines questions ayant un caractère d'épreuves sont posées à G. P. et dont il connaissait la réponse pendant sa vie, il fait les plus grands efforts pour donner cette réponse, d'une façon ou d'une autre, par un effort suprême de la main qui écrit, par un dernier mot de la part de Phinuit, ou par ces paroles d'un caractère automatique que j'ai cru pouvoir attribuer à la *conscience subliminale* de Mme Piper, comme dans le cas cité plus haut où le nom de Peirce fut donné par Mme Piper au moment où elle sortait de sa trance, en réponse à la demande du nom de l'évocateur (1).

Certaines circonstances font croire également que G. P. fit des efforts de même sorte en faveur d'autres personnes. Je citerai par exemple les deux cas suivants :

Dans une séance tenue à New-York peu de temps après celle-ci, G. P. écrivit comme secrétaire d'une dame décédée qu'il avait beaucoup connue pendant sa vie. Le prénom de cette dame, qui est tout à fait inusité, fut donné, ainsi que le lieu où nous avions été tous deux reçus comme invités, pendant une semaine ou deux de l'été, et G. P. en vint à écrire sous sa dictée plusieurs autres souvenirs qui ne paraissaient pas m'être spécialement destinés. Tandis qu'il était occupé à écrire ces choses, je demandai le nom de famille de cette dame, et G. P. me reprocha vivement mon interruption, continuant à citer diverses circonstances sans répondre à ma question. Ceci, pensai-je, est un moyen dilatoire. Il lui eût été plus aisé d'écrire ce nom, s'il l'avait connu, que de dépenser tant de paroles pour me dire de ne pas l'interrompre. Mon soupçon sembla recevoir plus tard sa confirmation, lorsque l'écriture prit fin sans (comme je le pensai sur le moment) aucun indice de réponse à ma question. Phinuit vint ensuite dire quelques mots sur d'autres sujets, puis s'arrêta soudain en prononçant les lettres M. A. N. N.

(1) Ce désir spécial de répondre autant que possible aux questions d'identité, à la séance même où elles sont posées, sembla avoir été inspiré par ma discussion avec Phinuit dans la séance du 28 avril, lorsque je lui marquai mon mécontentement devant la raison qu'il me présentait pour excuser son impuissance à me donner sans délai le nom de l'assistant.

O. R. S. (c'est un pseudonyme). En réalité, il les cria presque, puis répéta les lettres en les épelant comme la première fois. Il dit que George lui criait de le dire. Les lettres que Phinuit donna étaient bien la réponse à ma question. Phinuit épela le nom de la dame, mais il ne prononça pas le nom.

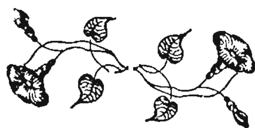
Un autre cas frappant se présenta à la fin de la séance de M. Paul Bourget, le 11 décembre 1893. Il posa quatre questions d'épreuve au principal communicant de cette séance et après que l'écriture parut bien terminée et que la main se fut arrêtée, elle fut de nouveau saisie subitement et avec violence et écrivit un nom commençant par A, mais il fut impossible de déchiffrer les autres lettres. Le mot Venise fut ensuite écrit, puis il se fit une nouvelle tentative inutile pour écrire le nom A....... J'appris à ce moment de M. Bourget qu'un nom commençant par A était la réponse exacte à l'une des questions, mais il ne répondit pas à mes questions sur ce nom et sur les autres points. Il me dit que le mot Venise était exact (évidemment comme réponse à l'une des questions). Une autre question avait auparavant reçu une réponse satisfaisante.

Néanmoins, ce ne sont pas les derniers griffonnages qui sont généralement les plus précieux comme démonstration. Au contraire, toutes choses égales d'ailleurs, la dernière partie d'une séance a plus de chance de se montrer inférieure, à cause des progrès de l'épuisement du médium ou pour ce que l'esprit qui se communique a l'habitude de décrire comme une diminution de lumière. En même temps, avec cette diminution se produit parallèlement, pour l'intelligence qui agit, une sorte de rêvasserie et de confusion dans les idées. Mais il semble certain que lorsque l'intelligence en action vient momentanément de cesser de se communiquer, et se remet presque aussitôt à fournir un ou deux mots, ces circonstances légitiment l'espoir de voir ce dernier effort donner des résultats tout à fait dignes d'attention. L'explication qu'on présente est que l'intelligence qui se communique, dès qu'elle a suspendu sa manifestation, reprend l'équilibre perdu pendant la communication, résout plus pleinement les questions posées et retrouve plus clairement les réponses à faire. La reprise rapide de communications, lorsque les réponses sont encore présentes à l'esprit et que d'autres pensées ne se sont pas interposées, favorise vraisemblablement le bon résultat.

Je considère donc comme probable qu'un effort de ce genre s'est produit à la fin de la communication écrite de la séance du 29 avril. La réponse aux questions de Mme Pelham n'était pas connue alors des assistants et nous nous efforcions d'établir des rapports entre les derniers caractères tracés et les précédents. Nous n'aurions jamais pensé à chercher là, en ce moment, une réponse aux questions de Mme Pelham, quoique, d'après mes précédentes expériences, c'est précisément à cette place que j'aurais dû m'attendre à trouver la réponse, surtout après la dernière observation de G. P. dans la séance : « Je vous répondrai plus tard clairement. »

Je dois ajouter quelques mots pour expliquer la marche générale de cette séance du 29 avril. Elle nous aida puissamment à nous faire une juste idée des difficultés de ces manifestations et de la méthode à suivre pour éviter toute confusion. G. P. essaya manifestement de nous expliquer quelques-unes des entraves qu'il rencontrait et que je considère comme utiles, soit que nous supposions que le G. P. qui se communique est bien le véritable et complet G. P. qui a été déjà incarné, ou seulement une petite partie de ce G. P., ou enfin un fragment de la conscience subliminale de Mme Piper. Il affirma que lorsqu'il fut bien en possession des informations qui lui étaient demandées, il aurait pu les donner avant d'être lancé, pour ainsi dire, sur une autre piste, et que lorsqu'il avait certaines choses à me dire, il ne fallait pas l'interrompre par d'autres questions. Je fus cependant un certain temps avant de comprendre parfaitement cet avertissement qui me semble si clair aujourd'hui et, dans l'intérêt d'autres investigateurs, je tiens à insister sur ce fait qu'un tel avertissement me paraît précieux, même si nous adoptons nettement l'idée que nous avons ici affaire non à une intelligence étrangère, mais à quelque personnalité subliminale du médium.

(*A suivre*) DOCTEUR AUDAIS.



Croquis psychique

(*Suite*)



Je considérais cette femme et je me disais : Si nous vivions en plein moyen-âge, certes, elle n'hésiterait pas un seul instant à faire comprendre à un intelligent serviteur que la débarrasser discrètement de son ennemi serait mériter ses largesses.. Dans l'esprit d'Ida, il n'y aurait pas eu, je le répète, une minute d'hésitation à commettre cet homicide.... Je constatai donc que pour cette femme à la conscience peu évoluée, à l'instruction banale, au cœur profondément égoïste, le milieu seul était un obstacle à ses passions.

La voiture n'avançait que lentement... Ida s'impatientait ; elle arriverait certainement trop tard chez son amie ; elle ne savait qu'inventer pour motiver son retard. Un instant de calme se fit dans son cerveau et je m'efforçai de la pénétrer de ma volonté.

— N'allez pas boulevard Magenta, c'est trop tard, insinuai-je dans son mental, vous ne trouverez pas de bonnes raisons pour vous disculper d'arriver si tard, puis vous aurez le visage tout bouleversé et vous vous troublerez aux questions que ne manquera pas de vous adresser votre amie ; rentrez au plus vite chez vous ; la vue d'un homme relevé mourant, vous aura causé un évanouissement, etc., etc, et vous aura obligé à renoncer à votre visite ; de plus votre trouble sera par ainsi expliqué aux yeux de votre perspicace femme de chambre... Mais j'ai là une bonne idée, se dit la veuve qui croyait qu'elle avait germé toute seule dans son cerveau.

— Cocher, s'écria vivement Ida, je ne vais plus boulevard Magenta, je rentre chez moi, et elle donna au cocher son adresse.

Me voyant si bien comprise par la veuve, je désirai, bien qu'elle m'intéressât médiocrement, lui être cependant utile. Je sentais que je le devais, mais ignorant à quel titre, je sentais, dis-je, que cette personnalité sans valeur morale ni intellectuelle devait être aidée par moi... Mon intuition me porta à examiner l'état de sa santé... Je désirai porter son attention sur des soins à donner à son corps, et je m'aperçus bien vite qu'elle avait au foie une petite tache d'un blanc grisâtre, et que cet organe trop comprimé par son corset serré

outre mesure, pour combattre un embonpoint accentué ; je vis, dis-je, que le foie était réellement malade ; de plus, je constatai que la gourmandise d'Ida, qui était au nombre de ses vices, aggraverait, encore et fatalement sa maladie. — Je projetai du fluide sur le côté droit de la veuve, elle poussa un léger soupir et se redressa dans la voiture :

— Voilà ma douleur du foie qui va recommencer !... Pourvu que je n'aie pas de crise bientôt...

— C'est à craindre, lui dis-je mentalement, les émotions que vous venez d'avoir pourraient vous occasionner une grave indisposition et il serait sage d'aller dès demain consulter le docteur... J'irai certainement se dit la dame... Ce sera un prétexte d'écrire à Lauzel que je suis forcée de rester à la maison étendue sur ma chaise longue. Encore quelque temps de gagné !

Le docteur vous ordonnera d'aller prendre les eaux de Vichy, très bonnes contre les affections du foie !

— C'est juste, répondait la veuve, croyant toujours monologuer... Je quitterai Paris pour six semaines au moins... j'emmènerai Hélène... Il faut que je garde cette fille auprès de moi... c'est plus sûr, et quand j'aurai un protecteur sérieux dans mon premier commis, je ferai un sort convenable à cette créature et j'en serai ainsi définitivement débarrassée !... C'est cela, j'irai aux eaux... J'emporterai de jolies toilettes de deuil ; je puis maintenant quitter les longs voiles de crêpe... sont-ils assez gênants ces longs voiles !...

Ida songea avec une rapidité étonnante à ces divers préparatifs de départ, car il y avait de l'enfant et de la bête passionnée dans cette femme de 38 à 40 ans, qui se trouvait en face de moi. Ida s'était mariée après 25 ans ; son histoire serait curieuse à raconter à plus d'un titre, mais il faut savoir se borner. Et j'insinuai dans son mental :

Et si le traitement des eaux ne réussissait pas et si la maladie empirait ?

— Je suis encore jeune et robuste, se répondit-elle, à mon âge, prise à temps, cette affection peut se guérir !

— Oui, si vous ne courez pas les risques d'une nouvelle grossesse, insinuai-je ; M. Paul est robuste, c'est un garçon bien portant qui souhaiterait un, sinon plusieurs héritiers... Votre pauvre

Louis ne sera plus fils unique, le successeur de son père et de son grand-père dans cette maison si justement renommée qu'ils ont fondée... Vous êtes libre, riche, croyez-moi, la meilleure des solutions, celle sans conteste de ce Lauzel, c'est de rester veuve, du reste votre santé en dépend aussi.

— Mais certainement, répondit à mi-voix Ida ; comment n'ai-je pas eu plus tôt cette pensée... En effet, pourquoi me donner de nouveau un maître ! Je suis riche... M, Paul le sera peut-être un jour, mais pour le moment : Peuh ! D'ailleurs je n'éprouve pour lui, qu'indifférence, mais s'il prenait de l'humeur de ma nouvelle détermination, qui sait si nos affaires n'en périciteraient pas ! Et s'il nous quittait pour fonder une autre maison ! Il trouverait certainement un commanditaire... sur la place même, car il passe pour un garçon très capable... Mais ma belle-mère a mis dans sa vieille tête que j'épouserai M. Paul... Elle va être furieuse, quand elle saura que je ne le veux pas ! C'est drolichon, tout de même, d'être forcée, par sa belle-mère, de se remarier ; le commerce, les affaires ! Voilà la grande raison d'Etat... Je vois d'ici la figure de M. Paul, quand je lui dirai que je renonce à l'hyménée.

La veuve se mit à rire sottement !...

— M. Paul, insinuai-je, ne vous épouse peut-être que pour le commerce qu'il convoite ?

La veuve secoua sa petite tête, se disant :

— Je suis encore de bonne prise et Paul me regarde à la dérobée avec admiration, je m'en suis maintes fois aperçue... S'il allait nous quitter, soupira la veuve, après mon refus d'épouser ?

— Vous donnerez habilement la raison de votre santé, insinuai-je, et en même temps, vous lui présenterez un acte d'association allant jusqu'à l'époque de la majorité de votre fils.

— Bravo, bravo, c'est parfait, je suis sauvée ! sauvée, saint Antoine, tu m'as sauvée !...

A ce moment, la voiture fit un brusque arrêt, Ida était arrivée chez elle. Elle sauta légèrement à terre, tendant au cocher avec son dû un large pourboire.

Plus vite encore que la veuve, je fus hors de la voiture et n'étant pas impulsée à la suivre chez elle, j'exalai un soupir de soulagement, de n'être plus obligée de la suggestionner. Je me sentais de nouveau

seule, avec un bien grand plaisir, cherchant à m'orienter pour savoir où je devais fluidiquement me transporter, lorsque une impression de froid humide me saisit tout à coup, bien que la soirée fût chaude. Une main froide prit la mienne que je retirai aussitôt, me reculant de quelques pas... Devant moi, se trouvait un homme petit, maigre, fort bien vêtu, ayant un large chapeau de paille (qu'il ne quitta pas en m'adressant la parole) ; ce chapeau cachait en partie son visage.

— Ah ! Madame, me dit-il, quel service vous venez de me rendre ! Me voilà satisfait, Lauzel ne deviendra jamais l'époux de ma femme, d'Ida, il ne sera donc jamais le chef de ma maison de commerce !... Vraiment, Madame, vous êtes une merveilleuse... je dirais bien sorcière, si je ne craignais de vous offenser... Vous êtes peut-être une sainte, que sais-je ? ajouta l'inconnu, en faisant un pas pour se rapprocher de moi et me saisir de nouveau la main...

La matérialisation de cet être était telle que je l'avais pris pour un des nombreux passants qui me coudoyaient sans me voir.

Comme je ne répondais rien, l'inconnu reprit : « Puisque vous causez si bien avec ma veuve, j'espère, Madame, que vous pouvez en faire autant avec moi... Vous me trouvez sans doute peu poli, de vous parler le chapeau sur la tête ? Vous devez cependant savoir pourquoi j'agis ainsi : mon visage n'est pas toujours agréable à voir... Mais, tenez, je sens à présent que je puis me montrer entièrement !

Et en effet, l'ex-négociant quitta à la fin son chapeau et je vis alors très distinctement sa figure insignifiante et pâlotte avec ses gros yeux bleus de myope, sans cils.

— Je vous le répète, je vous dois beaucoup, Madame, pour avoir décidé ma femme à rester veuve... Son mariage avec Paul m'eût contrarié énormément et je ne l'acceptais que pour enlever Ida à Lauzel !... Voir cet homme me succéder de toutes façons... Vivre tous les jours de sa vie, dans ma maison, dans mon mobilier... et surtout profiter de mon commerce ! Une mine d'or, Madame, et cela, sans risques à courir ; une maison si bien montée et organisée que tout y roule comme sur des roulettes, quand on connaît, bien entendu, le secret du mécanisme.

... Ah ! Mon père était un fameux lapin... C'est lui qui était une forte tête pour les affaires ; aussi je me dis avec orgueil son élève... C'est bien fâcheux que j'ai été transformé si jeune, j'aurais élevé mon fils dans les mêmes principes.

D'un geste, j'arrêtai l'ombre loquace en lui disant :

— Puisque vous savez que vous ne faites plus partie des vivants, pourquoi tenez-vous tant aux choses de la terre ?

— Pourquoi j'y tiens ? Plaisantez-vous, Madame, mais je ne vous ai pas dit que je fusse mort... je ne le suis pas... je me sens même beaucoup mieux que par le passé... je suis un homme que la crise appelée *mort* a transformé et rendu moins lourd, moins esclave de la matière, voilà tout ; mais je me sens absolument tel que j'étais avant cette crise ; je respire, je marche, je vais et je viens chez moi et dans mes magasins ; je ne suis vu de personne, cela se comprend ; est-ce que je voyais autrefois ceux dont on avait porté le corps au cimetière. Voyez, Madame, rien, absolument rien n'est changé dans mon existence... seulement on ne me voit pas... J'en ai pris mon parti... mais on me sent parfois... Ainsi Lauzel, je l'ai bien tourmenté... A présent, je vais le laisser un peu plus tranquille...

— Vous lui pardonnez donc, dis-je ?

— Oui, reprit Léon... au fond, je ne lui en veux pas beaucoup... sans sa drogue expéditive, j'aurais souffert quelques mois de plus, mais je ne pouvais aller bien loin !

— Mais, répliquai-je, lui pardonnez-vous également ses relations avec votre femme ?

L'homme eut un sourire contraint, ses gros yeux se fermèrent à demi et baissant la voix, comme s'il eût craint d'être entendu par les passants, il dit :

— Je n'étais pas leur dupe... entre nous, je peux bien vous dire que je fermais les yeux à dessein sur leurs amours... J'aimais bien mon Ida, mais cette gaillarde avait besoin de beaucoup de distractions... vous comprenez... Et moi, Madame, le médecin m'avait depuis longtemps mis au régime... or, pour que ma femme eût de la distraction chez elle, et afin qu'elle n'ait pas de prétexte pour sortir et faire de longues... promenades... puis vous savez, tant d'autres choses encore... je trouvais qu'en somme, Lauzel nous rendait

service à tous les deux... il est discret de tempérament... j'attirais de plus en plus chez moi mon ami, c'était surtout devant ma mère et d'autres amis que je disais : « Mon bon Lauzel, sacrifie-moi un peu de ton temps... Viens souvent me voir, je t'en serai reconnaissant... Viens faire la partie de cartes avec ma pauvre Ida, que ma santé rend esclave au logis... Lauzel a profité de mes invites... et dame, à sa place j'en eusse fait autant !

— Tout ceci est de la dernière immoralité, m'écriai-je !

— Il y avait aussi, continua le défunt, une autre considération pour moi, dont je ne me rendais pas exactement compte avant ma soi-disante mort... mais que je connais expérimentalement aujourd'hui ; à savoir : que chaque fois que Lauzel me prenait la main, m'arrangeait mes oreillers, enfin me touchait d'une manière quelconque, je sentais une force subtile entrer en moi, comme l'eau dans une bouteille, et de suite je me sentais mieux pour quelques heures !... Les autres personnes, même ma femme, ne me produisaient pas cet effet remarquable... Lauzel m'était nécessaire, indispensable... aussi à présent, je ne lui en veux presque plus, je m'attacherai même à lui avec plaisir !

— Ainsi, dis-je, vous vous rendez compte à présent que vous soutirez presque à volonté du fluide vital à l'amant de votre femme ?

— Certainement !

— Savez-vous si vous en avez le droit ?

— Cela m'est bien égal, et même de m'en informer ! Il a bien pris le droit, lui, de hâter ma transformation ! C'est une vache à lait pour mon organisme actuel... et je m'en nourris.

— Et si vous détruisez l'équilibre de sa santé par votre rapt quotidien ?

— Il n'y a pas de gendarmes ici, et puis Lauzel ne soupçonnera jamais la cause de son affaiblissement... J'espère même qu'à force de me reconforter à ses dépens... je pourrai prouver à Ida que...

Je fus écœurée du cynisme de mon interlocuteur, aussi le quittai-je brusquement, en priant la Providence de lui envoyer un instructeur plus à même que moi de rappeler à ce désincarné les notions de morale, dont la plupart des désincorporés sont aussi ignorants que les vivants sur le plan physique.

Pourquoi, se demandera le lecteur, ne pas avoir décrit la personne physique de la veuve Léon, comme vous l'avez fait pour Lauzel ?

Celle que j'ai appelée Ida ressemble à tant de personnes de son sexe, que j'ai rencontrées dans la vie ordinaire, que je craindrais que l'on pût appliquer son signalement exact à l'une d'elles... De plus, la malheureuse femme est si bien mentalement, moralement et même physiquement le produit de son milieu social qu'elle a droit à quelques ménagements... Elle est née de parents peu aisés, d'instruction primaire, de conscience superstitieuse et troublée qu'un seul mobile faisait mouvoir : Devenir riche, éclabousser les parents et les amis, encore moins fortunés qu'eux, jouir de ce luxe auquel d'autres, partis de plus bas qu'eux encore, étaient arrivés à goûter les enivrements... Devenir riche ! Voilà la seule ambition de ces âmes à peine sorties de la bestialité de l'instinct pur... On discute peu les moyens d'atteindre cette richesse tant convoitée... Et c'est dans cette atmosphère d'envie et de désirs maternels que vécut Ida jusqu'à l'âge de 25 ans.

La jeune fille allait assez régulièrement avec sa mère aux Offices de sa paroisse, mais la piété n'entrait nullement en ligne de compte dans cette assiduité. La mère d'Ida comptait sur le curé pour marier sa fille, et en cela elle ne se trompa point dans ses calculs. Ida fut mariée à Léon sous les auspices du bon prêtre et atteignit ainsi le but rêvé par sa famille, elle eut richesses et considération et put procurer à ses parents une douce aisance, grâce à leur bonne volonté d'aller habiter une ville de province près de Paris.

M. A. B.

Pour le désarmement

Mme Camille Flammarion, vice-présidente de la Ligue des Femmes pour le désarmement, nous adresse la lettre suivante :

MON CHER DIRECTEUR,

Pendant que de sombres nuages s'amoncellent à l'horizon politique de la plupart des nations... civilisées, les femmes patientes et résignées continuent leur œuvre de progrès et d'humanité. Elles combattent avec

une ardeur singulière par la parole, par la plume, par tous les moyens légitimes et sous toutes ses formes, la guerre, et cherchent à éloigner les discussions de races et de religions incompréhensibles à la veille du vingtième siècle.

Convaincues du succès prochain de leur œuvre bienfaisante, courageuses et vigilantes, elles poursuivent, sans daigner s'arrêter une seconde, le chemin qu'elles se sont tracé, sachant parfaitement qu'elles seules auront un jour raison de la guerre, de ses assassinats en masse et par cela même des luttes intestines et dégradantes (questions religieuses ou autres), qui déchirent le cœur de chaque pays à un degré vraiment cruel.

Et ainsi, pour longtemps, les peuples retournent en arrière, car ils ne savent pas comprendre la solidarité humaine et la vérité pour laquelle leurs oreilles restent obstinément fermées.

Demandez aux hommes d'aujourd'hui où ils vont ? Ils vous répondront, surtout en France, hélas ! : « Nous n'en savons rien ». Car leur affolement est arrivé à son paroxysme, et leur aveuglement est complet.

Adressez-vous à toutes les femmes ? Vaillantes et remplies d'espérance, elles vous diront : « Nous nous élançons vers l'amour et la liberté, et nous n'avons pas le temps d'assister plus longuement à vos sinistres querelles et de nous laisser dominer par le démon qui nous entraîne à la destruction physique et morale, à l'anéantissement du beau et du bien. Le but qui nous enflamme nous éloigne de vos actions actuelles, stériles et dangereuses, car nous entrevoyons l'ère nouvelle qui doit apporter bientôt l'apaisement sur la terre et la régénération du monde entier.

Les bases d'une entente générale se préparent à propos de la paix et du désarmement ; le sentiment humain semble dominer, malgré tout, celui des divisions internationales, invitant les hommes à s'occuper de graves questions sociales, surtout celles de la paix et du désarmement, lesquelles discutées entre eux, avec bon sens et sans parti pris de rancune personnelle de races, de nationalités, de religions, soit catholique, protestante, juive, pourraient amener la fin des guerres par une harmonie rationnelle entre les intérêts des diverses nations.

La France ne paraît pas comprendre qu'elle se stérilise chaque jour davantage par ses effrayantes animosités et cette sorte d'affolement sur tous les problèmes. Lambeau par lambeau, son prestige s'efface, ses forces vives s'épuisent et sa gloire menace de s'effondrer dans un torrent d'injures de déraison, de lâchetés et de hontes dont peu de siècles ont donné l'exemple.

N'est-il donc pas grand temps de penser et d'agir autrement, de laisser de côté ces sottes et sauvages idées qui portent au dégoût, à la crainte de l'avenir, à la haine violente et féroce entraînant dans la fange le drapeau

de l'honneur, de la liberté de conscience, de l'idéal, ce doux idéal qui rendait si charmante l'existence de chaque jour !

Prolonger, à plaisir, ce supplice de chacun est une horrible chose, alors qu'on devrait s'occuper sans relâche du spectacle grandiose pour lequel toutes les intelligences sont en éveil et dont le prélude fait battre les cœurs généreux d'un espoir rayonnant, la réalisation du rêve fait par les femmes devenant demain, par les hommes, une réalité.

Poursuivant sa mission souveraine, un admirable apôtre de la paix, M. Stead, vient à nous, encouragé par les nombreux succès déjà obtenus par son dévouement sans limite, une abnégation entière, une volonté maîtresse et une éloquence entraînante. Il vient nous raconter ses faits et gestes pour la paix et le désarmement international, et il espère grossir, en nous entraînant à sa suite, la foule des prosélytes qu'il a déjà amenés dans ce chemin superbe de la vérité.

Pas une femme ne doit rester en arrière et résister à cet appel ; à nous, plus que jamais, de donner l'exemple de l'enthousiasme, de l'énergie, de la confiance dans notre idée que M. Stead met au jour de tout son pouvoir. Ecoutons cet apôtre, suivons-le là où il nous mène, car c'est le but que nous poursuivons depuis de longues années et auquel par lui, plus vite nous pouvons arriver.

Hommes, femmes, adolescents, pressons-nous dans les rangs ; assez d'assassinats, assez de crimes abominables et d'argent perdu. Aidons à propager la saine parole, à semer le bon grain dont la moisson féconde s'épanouira en 1900 par l'union universelle des peuples, le triomphe de la raison et l'anéantissement complet (du moins pour un long temps), du plus épouvantable des fléaux : la guerre !

Le comité d'arbitrage entre nations, présidé par notre illustre et vénéré maître Frédéric Passy, s'est — comme nous, femmes de la Ligue des femmes pour le Désarmement international — fortement ému de cette arrivée de M. Stead à Paris, et de sa mission généreuse. Désirant le recevoir avec les honneurs dus à une aussi glorieuse cause, belle entre toutes, le président Frédéric Passy, d'accord avec son comité supérieur et dévoué, a décidé une populaire réception pour laquelle un appel est fait, non seulement à toutes les Ligues de la Paix, mais encore à tous les Français sans distinction de races ou de partis, ce que nous aimons à répéter.

A l'œuvre donc, car il faut agir au plus vite, et comprendre que l'année 1900 doit ouvrir, enfin, l'ère de la liberté et du bonheur.

Que les armes tombent de la main de l'homme, la conscience s'ouvrira, ensuite, plus facilement aux idées du droit, de la justice et de la bonté.

Mme Camille FLAMMARION,

Vice-présidente de la Ligue des femmes pour le désarmement international.

Échos de partout



La Fédération spirite Lyonnaise avait adressé à ses membres la circulaire suivante :

M

Voulant donner cette année plus d'éclat à la fête célébrée tous les ans en l'honneur de notre Maître ALLAN KARDEC, le Comité de la *Fédération spirite Lyonnaise* a fait appel au dévouement de notre ami, M. GABRIEL DELANNE, Directeur de la *Revue Scientifique et Morale du Spiritisme*. L'éminent auteur du *Spiritisme devant la science* a bien voulu se mettre à notre disposition pour refaire, devant le public lyonnais, la conférence sur les HABITANTS DU MONDE INVISIBLE, qui lui a valu, à Paris, le plus vif succès et des éloges justement mérités. Comme au Grand Orient de France, la conférence sera illustrée par des projections qui feront passer sous les yeux du public des photographies de moulages et de matérialisations obtenues par les savants qui se sont occupés de ces phénomènes.

Nous sommes persuadés que le savant orateur, que bien souvent déjà nous avons eu l'occasion d'applaudir, retrouvera dans notre ville le succès et les approbations qui ont accueilli à Paris son heureuse innovation.

La Conférence aura lieu le **Dimanche 26 mars 1899**, à 2 h. 1/2 précises, SALLE DES AMBASSADEURS, Cours du Midi. A 6 heures, BANQUET FRATERNEL dans la même salle.

La présente circulaire servant de carte d'entrée, nous espérons, M , que vous voudrez bien nous honorer de votre présence.

Pour la Fédération Spirite Lyonnaise,
CHEVALLIER, SAUSSE, BOUVIER,

La conférence a eu lieu l'après-midi, dans la salle des ambassadeurs, devant un public de 800 personnes, dans lequel on distinguait quelques professeurs de la faculté de médecine et des journalistes connus. L'assemblée a témoigné, à différentes reprises, par des applaudissements, qu'elle goûtait les démonstrations de l'orateur. Les projections ont eu lieu le soir, après le banquet, et ont assez bien réussi.

Le banquet a été, comme d'habitude, empreint de la plus franche gaîté MM. Sausse et Bouvier ont porté des toasts, l'un au conférencier et à son père et l'autre aux dames qui honoraient la soirée de leur présence. Une petite sauterie a terminé cette charmante journée consacrée à la commémoration de la mémoire du Maître Allan Kardec.

*
* *

A leur tour, les spirites parisiens se sont réunis le jour de Pâques au Père Lachaise, autour du tombeau d'Allan Karde· La cérémonie était favorisée par un temps splendide. Des discours ont été prononcés par M. Gabriel Delanne, Mme Rosen Dufaure, M. Auzéau, M. Gaillard, M. Boyer, Mlle Rodière, M. de Faget et différents spirites qui ont tenu a donner au Maître une preuve de leur reconnaissance profonde.

Le soir, un banquet a réuni chez Tavernier, au Palais Royal, plus de cent soixante spirites. La plus vive, la plus affectueuse cordialité a régné pendant ces agapes. Une soirée musicale et littéraire des plus réussies a terminé cette charmante journée qui laissera dans tous les cœurs un profond sentiment de fraternelle cordialité.

*
* *

Notre confrère M. Deherme, directeur du journal : *La Coopération des idées*, vient de fonder la société des Universités populaires. De toutes parts lui viennent des témoignages de sympathie et des adhésions. Nous souhaitons bonne chance à cette œuvre grandiose de moralisation populaire.

Comment réaliser ce but si éminement philanthropique ? laissons la parole à M. Henri Béranger, un des promoteurs de cette entreprise.

« *La Société des Universités populaires,* dit-il, ne se propose pas de refaire ce qui est admirablement fait par l'instituteur et par les diverses associations philotechnique, polytechnique, ligue de l'enseignement, etc. Elle ne créera ni cours d'adultes, ni classes du soir, ni patronages laïques, au sens précis qu'ont pris ces mots aujourd'hui. Elle estime que ce serait faire une doublure — et une doublure inutile — aux œuvres dès maintenant en pleine prospérité. *La Société des Universités populaires* vise plus haut. Elle veut mettre une flèche et un chœur à cette cathédrale de la démocratie que sont en train d'édifier les éducateurs laïques. Une flèche qui permette au peuple l'ascension jusqu'aux cîmes aiguës d'où l'on domine l'horizon intellectuel. Un chœur qui manifeste au peuple le sanctuaire où s'élaborent la pensée libre, la beauté libre, la science libre, génératrices fécondes d'énergies et de gloires pour les races. Une flèche et un chœur qui soient à tous les professeurs et les étudiants populaires un point de ralliement dans le ciel, un centre de lumière pour la patrie. Au dessus des écoles de village et de faubourg, pour harmoniser et réconforter ces milliers d'énergies éparses, il faut, dans quelques-unes de nos grandes villes, une Université du peuple ».

À la réalisation de cette œuvre vont ardemment travailler toute une légion d'esprits généreux et forts. Comme le disait dernièrement M.

Lucien Descaves : « Nous assistons, nous allons assister, avec plus de confiance et de joie, à un noble réveil de l'énergie nationale, stimulée peut-être par les événements qui secouent la France depuis dix-huit mois. Chacun doit mettre la main à la pâte et la pétrir avec enthousiasme. C'est pour le peuple que nous cuisons ce pain gratuit d'intelligence et de vie ».

Le siège social de cette nouvelle société est 17, rue Paul Bert, à Paris, où l'on peut envoyer les souscriptions pour soutenir cette œuvre si féconde dans l'avenir.

*
* *

Congrès spirite et spiritualiste international de 1900

Le 6 mars 1899, les délégués des groupes suivants :

1° Syndicat de la Presse spiritualiste ;

2° Société française d'étude des phénomènes psychiques ;

3° Comité de Propagande spirite ;

4° Les Fraternités occultistes ;

5° L'Ecole pratique de magnétisme et de massage.

Se sont réunis et ont décidé, d'un commun accord, la réunion en 1900 d'un congrès qui prendra le titre de CONGRÈS SPIRITE ET SPIRITUALISTE INTERNATIONAL DE 1900, dans lequel chacune des sections (spirite, magnétique, occultiste, etc.) conservera son autonomie absolue et la gestion des fonds recueillis par elle.

Faillite des Religions

PAR

PAUL GRENDEL

(Suite)



« L'humilité et la modestie n'ont jamais été une cause de perte pour « un roi.

« Que le roi s'applique par dessus tout à dominer ses passions ; celui « qui ne sait être maître de lui ne saurait gouverner ses semblables.

« Le roi doit s'efforcer de vaincre ses mauvais désirs, car c'est de cette « source que découlent tous les vices.

« Les vices qu'il faut fuir avec le plus d'ardeur sont : l'usage des « liqueurs enivrantes, l'abus des femmes et de la chasse.

« Les coups, les injures, les nations nuisibles à autrui sont les trois « choses les plus mauvaises qu'il doit éviter.

« Entre le vice et la mort, la plus pernicieuse est le vice.

« Que les gens en place qui extorquent de l'argent à leurs administrés « soient privés de tous leurs biens par le roi et chassés du royaume.

« Que le roi n'abandonne pas ses trésors qui peuvent lui être d'un « grand secours dans la retraite, mais qu'il sacrifie toutes ses richesses « pour sauver son épouse et son épouse pour sauver le royaume.

« Le roi qui ne veut pas perdre son royaume doit défendre ces deux « abominables pratiques, causes de toutes les ruines, les jeux de hasard et « les paris.

« Les joueurs, danseurs, chanteurs, charlatans, les contempteurs de la « Sainte Ecriture, ceux qui cherchent à s'élever au-dessus de leur caste, « les débitants de liqueurs fermentées, doivent être bannis du royaume.

« Lorsque cette race d'hommes se multiplie dans un royaume, elle per- « vertit les hommes vertueux.

« Celui qui vend la même marchandise un prix différent aux uns et « aux autres, et, pour le même prix, des marchandises bonnes ou mau- « vaises, doit payer l'amende.

Les préceptes concernant les femmes sont encore plus remarquables.

« Les moyens violents contre les femmes sont absolument défendus par « la loi. On ne réussit que par la déférence et en donnant aux femmes le « moyen d'occuper leurs loisirs.

« Ce n'est pas en renfermant les femmes, ou en les faisant surveiller « par des hommes dévoués qu'on peut être sûr de leur vertu. Il n'y a pas « de femme mieux gardée que celle qui se garde elle-même.

« Que la femme soit chargée de la perception des revenus et des « dépenses, de la préparation de la nourriture, des soins du linge et des « vêtements et de l'entretien de la maison.

« Donner des enfants à son mari, les élever avec soin, veiller au bien- « être de la maison, s'occuper avec intelligence de toutes les affaires « domestiques, tels sont les seuls devoirs de la femme.

« La femme peut détourner de l'honnêteté et de la modération les « hommes forts et pleins d'expérience, aussi bien que les hommes faibles « et ignorants. Le joug des passions amoureuses ne nous abandonne plus « dès qu'il nous a courbés sous lui.

« Les hommes qui désirent prospérer doivent être pleins d'égards pour « les femmes de toute leur famille, leur donner des parures, des vête- « ments, des mets recherchés pour les fêtes particulières et les cérémonies « religieuses.

« Dans toute famille où le mari se plaît avec sa femme et la femme « avec le mari, le bonheur est assuré pour jamais.

Ces sentences, prises parmi beaucoup d'autres, ne laissent aucun doute sur le degré d'avancement intellectuel et moral de ces hommes qu'on représente comme ayant toujours été des sauvages et des idolâtres.

La croyance en la transmigration leur fait traiter les animaux avec douceur et ils eurent jadis, à un très haut degré, le respect de la vie humaine.

Primitivement le culte dut être très simple, mais les brahmes, gardiens de la tradition morale et scientifique, voulurent éloigner la multitude de la connaissance de la philosophie et ils s'arrogèrent des droits et une suprématie qui dépassèrent l'autorité royale.

Dans le Véda qui est l'ensemble de la révélation et dans Manou qui est l'ensemble de la tradition, leurs prérogatives sont sans cesse rappelées, analysées, imposées. Seuls admis à conserver, à transcrire et à expliquer ces codes de lois, ils se décernent l'infaillibilité, tout comme les prêtres catholiques.

« Ni le Véda ni Manou ne doivent être contestés en rien, le devoir « procède d'eux et non d'autres.

« Le brahme est fils de l'éternelle vérité, c'est sur lui que repose l'équi-« libre de toute chose et le règne du juste, il doit s'absorber dans « Brahma.

« Qu'il sache ou ne sache pas le secret des choses, un brahme est tou-« jours sacré, ainsi que le feu qui, consacré ou non, est toujours une éma-« nation des dieux.

« Quand même un brahme descendrait jusqu'à s'occuper de choses « viles, qu'il soit toujours honoré, car ce qui est divin en lui ne peut « jamais s'effacer.

Nul n'osera enfreindre ces prescriptions prétendue divines. A l'éclosion de cette religion le législateur prêche la bonté, le pardon des injures et l'abnégation, croyant ainsi détruire l'égoïsme et l'orgueil.

Les messies, de nature supérieure, prémunissent les humains contre les maux de toute nature qui découlent des vices, comme s'il suffisait d'instruire les hommes, de leur enseigner leurs devoirs et de leur indiquer un lieu meilleur où les attendent leurs ancêtres pour voir cesser l'horrible misère de l'humanité.

Les paroles, les exemples, les préceptes de pures morales transmis par les disciples de Manou vont en se dénaturant de siècle en siècle.

La caste sacerdotale s'empare de la révélation pour en forger des armes d'un usage dangereux. Les unes sont destinées à la défense du faible, mais les autres, très nombreuses, l'accablent et l'abaissent davantage.

La diversité des natures, des caractères, des aptitudes intellectuelles devient une cause d'erreurs permanentes. Tel devait saisir la parole de

vérité dans sa vaste conception tandis que tel autre, n'y voyant que la lettre, obéissait servilement et se mettait par défaut de jugement, paresse d'esprit, ou insuffisance intellectuelle à la remorque des brahmes éclairés ou de ceux qui déguisaient leur ignorance sous l'orgueil et le mensonge.

La tradition, cachée au vulgaire, réservée aux initiés, aux mieux doués, devient à la longue une cause de démoralisation, et la caste sacerdotale n'eut bientot plus qu'un but, qu'une idée qui filtre partout et se développe avec exubérance à chaque page de Manou : c'est de conserver sa puissance, de détruire chez le peuple toute idée d'égalité possible, de le convaincre de son infériorité, de le terroriser par une pénalité cruelle et injuste et par les châtiments effroyables d'une autre vie, ainsi que le fit notre sombre Moyen-âge.

Au dessus de tout est le roi, mais il dépend des brahmes auxquels il ne peut toucher sous aucun prétexte. Les castes sont tranchées par une démarcation très nette ; costumes, formules, cérémonies, habitudes sont imposés dès la naissance et rien ne peut sortir un indou de la caste dont il est issu. Dans les castes même existe une hiérarchie qui s'étend à l'infini ; depuis le brahme savant jusqu'au plus infime desservant, chacun a des fonctions auxquelles il ne peut échapper.

Le nom d'un brahme exprime la vertu. Celui d'un *xchatria* la puissance ; cette caste était celle des guerriers qui formaient avec les brahmes, l'aristocratie de la nation ; aux brahmes étaient dévolus le soin et la connaissance du culte, des lois, des sciences et de la justice. Aux xchatria la défense du pays. La force unie à l'intelligence ne laissaient aucune prise à l'immixtion des classes inférieures dans les affaires du pays.

Le nom d'un *vaysia* veut dire travail ; ce sont les cultivateurs, tous ceux qui s'occupent de l'industrie et du commerce.

Enfin le *soudra* est le domestique, l'esclave.

« Un juge doit faire jurer un *brahme* par sa conscience, un *xchatria* par « les dieux immortels, par les mânes de ses ancêtres, par ses éléphants et « ses armes ; un *vaysia* par les pitris, (esprits familiers) par ses vaches, « ses grains et son or ; un *soudra* par les génies du mal.

Les brahmes étudient les sciences suivantes : Le sanscrit, la langue que Dieu a parlé aux hommes quand il s'est révélé.

La théologie avec un traité complet des cérémonies religieuses.

La philosophie, en s'appuyant sur la partie qui regarde les devoirs. L'astronomie, les mathématiques, la grammaire générale et la prosodie. Enfin les Védas ou écriture sainte avec commentaires des passages difficiles ou obscurs.

Les membres des trois castes supérieures ; les brahmes, les xchatrias

et les vaysias ont seuls droit au titre de dwidja — régénéré par la naissance spirituelle, — les soudras ne reçoivent pas l'instruction religieuse. Les classes mêlées ne sont pas reconnues comme formant une cinquième classe.

Les strophes suivantes, relatives aux castes, ont été introduites par les brahmes lorsqu'ils ont abrégé l'ouvrage de soumatri et créé les castes.

« Les fils des dwidjas et de femmes de castes inférieures sont bien dits « fils de leur père, mais la basse naissance de leur mère enlève leurs privi- « lèges de castes.

« Ils sont rejetés dans la classe impure des tchandalas, ainsi le veut la loi.

« Pour ces classes abjectes, il n'a été établi aucune prescriptions et leurs « membres ne peuvent exercer que des métiers serviles et méprisés.

« Que le roi oblige le soudra, esclave ou affranchi par son maître, « d'accomplir les travaux serviles ; il a été créé pour la servitude et nul « n'a le pouvoir de le faire sortir de cet état.

« La répression pénale est basée sur l'amende, la prison, la torture, les « peines corporelles de divers degrés.

« L'homme de la dernière caste qui profère des injures infâmes contre « les dwidjas, doit avoir la langue coupée.

« S'il prononce leurs noms et parle de leurs familles avec mépris, qu'un « stylet de fer rougi au feu lui soit appliqué sur la langue jusqu'au fond « de la bouche.

« Que le malheureux qui ose reprendre les brahmes sur leurs devoirs « soit saisi par ordre du roi et que de l'huile bouillante lui soit versée dans « les oreilles et dans la bouche.

Les hautes classes pouvaient seules posséder, hériter et transmettre ; elles eurent un droit civil, élevé et philosophique, tandis que le droit criminel qui atteignait les vaysias et les soudras fut grossier, superstitieux et cruel.

La mort, les supplices, les tortures, les privations formèrent la base de cette justice si partiale pour les grands et si impitoyable pour les faibles. Ce code adopté dans l'antiquité a laissé de nombreuses traces dans le nôtre.

« Que le roi n'oublie pas, dit Manou, qu'il tire toute sa puissance des « brahmes.

Quelles que soient les nécessités des dépenses dans la paix ou la guerre, « que le roi se garde de toucher aux richesses des brahmes, il serait « anéanti sur le champ avec tous les siens.

« Un roi qui laisse souffrir les brahmes dans son royaume renaîtra dans « le ventre d'un chacal, pendant mille et une migrations.

« On ne doit jamais tuer un brahme ni lui confisquer ses biens ; quels « que soient les crimes qu'il ait commis, le roi doit se contenter, sans lui « faire de mal, de le bannir de la contrée.

« Il n'y a pas de plus grands crimes que le meurtre d'un brahme, la « pensée seule rendrait coupable le roi.

« Le bramatchari, le jeune brahme, qui étudie sous la direction de son « professeur, doit avoir la plus entière confiance en son directeur.

« S'il entend tenir de mauvais propos sur la réputation de son gourou, « qu'il se bouche les oreilles et s'éloigne.

« S'il calomnie son directeur, il renaîtra à la première migration âne ; « s'il en médit, chien ; s'il le vole, insecte ; s'il regarde sa femme avec « amour, ver.

(*A suivre*). PAUL GRENDEL.

Nouvelles expériences

AVEC **Mme CORNER** (MISS FLORENCE COOK)

On lit dans le *Borsen Courier* de Berlin que Miss Corner (Florence Cook) est en ce moment à Berlin, où elle a été appelée par M. Max Rahn, au nom de la société le Sphinx, pour une série d'expériences.

Le reporter de ce journal dit être venu à la séance sans préjugés contre le spiritisme qu'il ne connaît guère, et que les membres de la Société le Sphinx ne peuvent être accusés d'incrédulité ni d'enthousiasme facile : quatorze personnes assistaient à cette réunion. Deux dames examinèrent tous les vêtements de Miss Corner et constatèrent qu'elle ne cachait rien de blanc. Pendant ce temps, le reporter fut invité à visiter le cabinet qui consistait en une sorte de charpente adossée au mur et formée de solides barres de fer complètement entourées et recouvertes de drap vert fendu au milieu, de façon à pouvoir être ouvert. A l'intérieur étaient déposées à droite une chaise fixée aux barres de fer de façon à ne pouvoir être bougée ; à gauche, à environ quatre pieds de la chaise, était une petite table appartenant au maître de la maison, un riche négociant ; sous la table, était placé un tambourin, et sur la table du papier et un crayon.

Miss Corner, simplement habillée de laine noire, fut attachée sur la chaise dans le cabinet, son corps, ses pieds, ses mains fixés par des nœuds scellés ; le directeur la quitta et referma les rideaux ; les becs de gaz furent éteints à l'exception d'un seul qui fut baissé et recouvert d'un verre rouge, les assistants furent priés de se mettre à causer sans contrainte. Au bout de

quelque temps, on entendit le tambourin, doucement d'abord, puis plus fort. Le rideau vert se gonfla, et par l'ouverture du rideau, sortit une main, qui se montra phosphorescente à la lumière rouge ; cette main ouverte ou fermée fut vue en différents endroits ; dans le cabinet, on entendait murmurer à voix basse, on répondit aux questions posées par les assistants. On demanda si Mary et le capitaine Williams, contrôles du médium, étaient là et s'ils allaient se manifester : la réponse fut affirmative ; presque aussitôt l'apparence d'un voile sortit du cabinet, mais disparut très vite. On demanda d'éteindre le gaz et que les assistants fissent la chaîne. Aussitôt la main phosphorescente reparut tenant le tambourin qu'elle remit au directeur. Le rideau fut ouvert de l'intérieur du cabinet, y montrant un fantôme de femme portant d'éclatants vêtements blancs, se tenant droite, elle allait et venait, écartant le voile de sa figure qui ressemblait à celle du médium.

Pendant ce temps l'on causait, et ceux qui parlaient anglais firent à l'apparition des questions auxquelles elle répondit sans hésiter ; on lui demanda si elle voulait écrire. Un bruit fut entendu dans le cabinet, et après un moment une feuille de papier écrite en fut lancée, suivie par une longue bande d'étoffe qui frôla la figure d'une dame avant de tomber sur le parquet ; à la demande de l'esprit, les assistants examinèrent cette étoffe que les uns trouvèrent douce comme de la soie et les autres épaisse et lourde. On entendit le tambourin, puis une voix grave, celle du capitaine Williams refusant avec colère de faire ce qu'on lui demandait, disant qu'il n'avait pas assez de force ce soir-là pour vivre en dehors du médium.

Les assistants cessèrent de faire la chaîne. Mary apparut de nouveau, mais plus petite et nébuleuse, le tambourin qu'elle tenait tomba, elle dit qu'on ne pourrait plus rien faire, et après quelques coups frappés, le silence se fit dans le cabinet. On attendit un peu pour allumer le gaz, puis M. Rahn et le reporter entrèrent dans le cabinet où ils trouvèrent le médium profondément endormi : sa chaise n'avait pas bougé de place, les nœuds et les scellés étaient intacts et sur la table des feuilles de papier portaient de l'écriture.

Une dame de la haute société berlinoise a assisté a plusieurs séances et raconte que dans les premières on n'obtint que peu de résultats ; à la trois ou quatrième, l'on vit des mains, et par l'ouverture du rideau, une figure complètement matérialisée dans le cabinet ; d'autres séances eurent lieu, complètement nulles, bien que l'on suivît à la lettre les instructions des guides ; quinze à dix-sept personnes étaient présentes. Quand l'harmonie fut bien établie dans le cercle, les résultats devinrent remarquables :

on vit de brillantes lueurs répandant une forte odeur de phosphore ; une voix mâle, celle du capitaine Williams, donnait les conseils pour diriger la séance. Une main sortit du cabinet et tendit à M. Rahn le col de dentelles du médium et un petit bouquet de fleurs qu'elle portait au corsage, une voix dit que l'odeur de ces fleurs était trop forte pour Mary, puis on vit par l'ouverture du cabinet une figure blanche entièrement matérialisée, portant une sorte de turban et une robe flottante, on ne distinguait pas bien la tête.

L'apparition dit qu'elle voulait montrer son pied nu et rentra dans le cabinet. Au bout de quelque temps, le rideau fut soulevé, l'on vit deux mains relever la robe jusqu'à la hauteur du genou et l'on distinguait un pied et une jambe de femme jusqu'au mollet parfaitement matérialisées Le fantôme appela la dame qui écrit cette narration et lui dit de toucher ce pied, mais sans le serrer ; elle dit avoir éprouvé l'impression de sentir un pied réel ; l'esprit lui prit la main et l'attira dans le cabinet, elle l'embrassa en l'appelant chère Madame, puis elle la fit sortir et appela après elle le conseiller R. pour lui faire toucher son pied. Personne autre ne fut ainsi favorisé, mais le pied se montra fréquemment. Puis une main sortit du cabinet, présentant un morceau d'étoffe pareille à la robe du fantôme. Mme... le compare à de la laine très fine et très souple.

L'esprit parlait soit par la voix directe, soit par celle du médium, et quand la conversation se ralentissait, les assistants étaient engagés à parler avec plus d'animation, des coups pesants retentirent sur la table dans le cabinet. La dame y fut appelée de nouveau, deux mains prirent les siennes, on lui dit : « vous m'êtes chère, Madame. » On pria M. Rahn de placer sa chaise tout près du cabinet, il entendit une main frapper fortement sur la table qui y était placée. On lui demanda un crayon qui fut passé par l'ouverture. Sur cette table on avait posé du papier marqué, on entendit alors une voix demander comment s'écrivait le nom du conseiller R... et on distingua le bruit d'une écriture rapide, puis la chaise fut tirée bruyamment dans le cabinet. On dit d'ouvrir le rideau et d'allumer promptement, le médium fut trouvé profondément intransé, penché sur sa chaise. Les liens étaient intacts : sur la table on vit une feuille de papier avec quelques mots de remerciements pour la façon bienveillante dont le conseiller R... avait parlé en faveur du médium.



OUVRAGES NOUVEAUX

AU PAYS DE L'OMBRE

Par MADAME D'ESPÉRANCE. — LEYMARIE, Editeur . Prix 4 francs.

Nos lecteurs ont pu déjà, à plusieurs reprises, apprécier l'intérêt qui s'attache aux récits des expériences faites par Mme d'Espérance, grâce aux traductions de M. le Dr Dusart ; mais en lisant le livre dans son entier, on apprécie mieux l'enchaînement des faits qui ont conduit l'auteur à la certitude absolue de l'existence des Esprits. Comme le dit M. Alexandre Aksakof dans sa préface, on assiste à toutes les perplexités d'une âme honnête à la recherche de la vérité.

Généralement, les médiums sont endormis pendant que les manifestations se produisent, et en revenant à eux, ils ne conservent aucun souvenir de ce qui s'est passé pendant leur état de trance. Ici, nous voyons le médium garder sa lucidité, alors même que son corps sert aux Esprits pour se matérialiser. Il existe entre lui et l'apparition un lien si intime qu'il ressent tous les attouchements que les assistants font subir au fantôme ; de là, à une certaine époque, un trouble profond pour Mme d'Espérance, qui se demande si ce n'est pas elle qui simule inconsciemment l'existence des habitants du monde invisible. Mais non, elle finit par reconnaître que son individualité psychique reste intacte, et que si une partie de sa force nerveuse et de sa chair matérielle est employée à produire le phénomène, elle-même est bien distincte et indépendante de l'apparition.

Dès son enfance, Mme d'Espérance vécut au milieu du monde spirituel ; elle voyait les esprits avec autant de réalité que les personnes ordinaires, elle ne s'effrayait nullement de la présence de ces hôtes, invisibles pour sa famille.

Nous assistons à la genèse de ses facultés typtologiques et psychographiques et il est véritablement intéressant de constater que cette femme, d'une instruction moyenne, put répondre, sous l'influence de ses guides, aux plus difficiles questions scientifiques posées par M. Barkas. Ensuite viennent des phénomènes uniques dans les annales du spiritisme : ce sont des séances de matérialisations pendant lesquelles l'apparition produisit les phénomènes semblables à ceux des Fakirs, ayant pour objet de faire pousser, en quelques minutes, une plante sous les yeux des assistants ! Il faut que ce phénomène nous soit attesté par des témoins aussi honorables que MM. Reimers Oxley, Aksakof etc. pour que nous puissions l'admettre, tellement il sort des faits que l'on a observés jusqu'à ce jour. On obtint aussi des roses, des fougères et un plant de fraisier dont les fruits mûrs furent partagés entre les assistants. Signalons aussi que parmi les visiteurs de l'autre monde qui se matérialisaient dans ce cercle, il arriva fréquemment que le médium ne compre-

nait pas le langage employé par l'esprit, ce qui détruit l'hypothèse que l'apparition ait pu être une émanation inconsciente de Mme d'Espérance.

Nous ne pouvons, dans ces quelques lignes, avoir la prétention d'analyser ce livre si intéresssant, mais nous en recommandons vivement la lecture à tous ceux qui veulent s'instruire, car il fourmille d'observations bien faites et sincèrement rapportées. On y verra quel rôle important jouent les personnes qui composent le cercle et jusqu'à quel point ils peuvent influer sur les résultats obtenus. On constatera aussi que les draperies dont les apparitions se revêtent sont très souvent empruntées aux vêtements du médium et que si l'on coupe une partie du voile de l'esprit, on trouve un trou correspondant dans la robe du médium, mais que l'étoffe a changé de couleur et que la trame du tissu qui enveloppe l'être matérialisé, diffère de celle de la robe du sujet.

C'est lorsqu'on peut suivre pas à pas toutes les perplexités d'une âme loyale aux prises avec les mystères de ces prodigieuses manifestations, que l'on se rend bien compte de l'importance d'une théorie rationnelle, laquelle, expliquant logiquement tous les faits, leur enlève leur caractère merveilleux et rassérène la conscience. Si Madame d'Espérance avait connu l'enseignement d'Allan Kardec sur le périsprit, elle aurait compris que son âme était toujours à la place de son corps physique et ne pouvait se dédoubler. Elle aurait su que si sa matière corporelle était utilisée par les esprits, elle lui serait intégralement restituée à la fin de la séance et elle n'aurait pas éprouvé ces angoisses qui pendant plusieurs années la tourmentèrent. Enfin, en obtenant des photographies d'Esprits, elle n'en serait pas encore à se demander si ce sont de véritables portraits ou seulement des apparences créées par les invisibles. La démonstration de l'existence du corps fluidique de l'âme ressort avec une évidence absolue de l'ensemble des manifestations de l'Esprit, incarné ou non. Pendant la vie, lorsque l'âme sort du corps et qu'elle devient visible, elle représente exactement, même sans le vouloir ou le savoir, son corps physique, puisque celui-ci ne saurait exister sans ce double fluidique. Les fantômes de vivants ne laissent aucun doute à cet égard, et puisque les moulages établissent que les matérialisations ont un corps anatomique, c'est que le périsprit a conservé dans l'espace toutes les propriétés qui lui permettaient ici-bas d'organiser la matière.

Une série de photographies nous montre les charmantes apparitions de Yolande, Leïla et d'une quantité d'esprits dont on a pu obtenir le portrait en plein jour. Nous souhaitons un grand succès à ce livre si intéressant et nous sommes heureux de rendre hommage à cet apôtre du spiritisme qui, au détriment de sa santé et de ses intérêts matériels, a toujours si noblement prêté son concours pour la démonstration de la vérité.



LA MAGIE ET L'HYPNOSE

Par PAPUS. — CHAMUEL, éditeur. Prix : 10 fr.

Ce nouveau volume du fécond auteur ne traite que fort peu de Magie mais il s'étend longuement sur l'Hypnose. Dans la première partie la suggestion y est étudiée soit pendant l'état de veille, soit pendant le sommeil, sous ses modes verbaux et mentaux. En passant, l'auteur établit la genèse des stygmates et en rapproche le remords ; il continue par la psychurgie et la médecine hermétique laquelle opère par courants dynamiques.

Les travaux de M. de Rochas fournissent ensuite une explication naturelle de l'envoûtement. La seconde partie traite de la magie et du spiritisme. Nous retrouvons à cette place les travaux publiés depuis une dizaine d'années par H. Pelletier, Bojanoo, Bodisco et une partie des rapports connus sur la médiumnité d'Eusapia Paladino.

Nous ferons une remarque au sujet des apparitions qui se produisent dans les séances obscures. Papus écrit : « Quand les spirites prétendent que les mains qui touchent la tête des assistants, qui déplacent les meubles ou se profilent en vagues reflets sur les murs sont les mains des Esprits morts, l'occultisme (qui cependant n'a jamais nié l'existence possible des esprits) affirme qu'il s'agit là d'un phénomène particulier et que c'est le *corps astral* du médium *momentanément extériorisé* qui produit ces faits. »

Présentée ainsi, cette assertion est incomplète et inexacte. Il est certain que l'esprit d'un médium peut sortir de son corps et agir sur la matière, nous en avons des preuves nombreuses et variées avec Eusapia, Eglington, Mme Fay, etc., mais il est non moins sûr aussi que des individualités étrangères se présentent dans les mêmes séances, et en fournissent par la photographie et les moulages, des preuves irréfragables. Papus a aussi, à notre avis, le tort de ne pas séparer plus complètement deux choses essentiellement distinctes : Le périsprit et la force psychique. Le périsprit est attaché à l'âme d'une manière indissoluble, il ne subit jamais d'augmentation ou de diminution, alors que la force psychique engendrée par l'organisme matériel, est essentiellement variable dans sa potentialité.

Signalons les chapitres relatifs aux images astrales et aux élémentaux où sont exposées les théories occultistes sur ce sujet. Nous regrettons de ne voir sur ces matières aucune expérience probante, car tous les phénomènes de psychométrie, de télépathie, de rêve, etc., peuvent fort bien se comprendre et s'expliquer sans être obligé d'admettre l'existence de clichés astraux, dont la réalité n'a jamais été établie expérimentalement. Quant aux larves, c'est-à-dire à des idées vitalisées autour desquelles serait concrétée de la lumière astrale, nous aurions été satisfaits d'en avoir quelques photographies, qui doivent être faciles à obtenir, puisque la pensée seule peut déjà se graphier sur la plaque sensible. L'ouvrage se termine par le récit de quelques expériences de magie que la sugges-

tion, suivant nous, suffit parfaitement à expliquer. Il faudrait autre chose que des visions subjectives pour démontrer la réalité des tableaux décrits par un sujet endormi, et pour que les faits acquièrent un caractère vraiment positif, il serait désirable que des preuves physiques subsistassent après que l'expérience a pris fin.

Ce volume est cependant un des plus intéressants que nous ayons lus depuis longtemps dans cet ordre d'idées, car il renferme un grand nombre de récits d'expériences, et si nous n'adoptons pas généralement les explications de l'auteur, la diffusion de ces connaissances dans le grand public ne peut qu'être favorable au développement des principes spiritualistes que nous défendons.

L'ORTOGRAFE SIMPLIFIÉE (1) ET LES AUTRES RÉFORMES NÉCESSAIRES

par Jean S. Barés

Ce volume de 420 pajes, en ortografe simplifiée, traite de toutes les réformes indispensables pour faire revivre les principes pour lesquels combatirent nos pères de 1789.

Nous relevons dans sa table des matières : Réformes Politiques et Constitucionèles — Autonomie comunale et Conseils réjionaus — Politique extérieure — Supression des Octrois — Nétoyaje social et Colonizacion — Paris et les Pariziens — Ortografe Etimolojique et Ortografe Fonétique — L'Instruccion publique de M. Rambaud et des Jézuites — Les Parazites sociaus — L'Eglize et l'Etat — Les Juifs, les Jésuites et la Liberté, etc., etc.

En ce qui concerne la simplificacion ortografique, l'auteur nous dit : Les simplificacions appliquées constituent les deus premières étapes de la voie qui, de degré en degré, doit nous conduire à la complète amélioracion de notre ortografe.

Avant bien longtemps, je pense pouvoir indiquer les moyens qui me semblent convenables pour compléter cète simplificacion.

Ensuite, je m'ocuperai des réformes d'une autre nature, qui doivent faire entrer notre gramaire et notre diccionaire, qui errent par les sentiers tortueus de l'Arbitraire, dans le domaine lumineus de la Lojique.

Nous posséderons ainsi une langue riche et simple dont les règles gramaticales condensées en quelques pajes, pourront être aprizes avec toute facilité.

Les réformes apliquées dans ce livre, font disparaître la presque totalité des anomalies qui portent aujourd'hui la confuzion dans notre langue écrite ; et parmi èles, la nouvèlle accentuacion est destinée à en finir promptement avec la diférence de prononciacion qui existe entre les diverses réjions parlant le français.

(1) Prix franco 3 francs, aus bureaus du *Réformiste*, 18, rue du Mail, Paris.

SOCIÉTÉ D'ÉTUDES PSYCHIQUES DE GENEVE

RAPPORT

Pour l'exercice de 1898, par M. DANIEL METZGER

Cette brochure nous fait connaître les travaux de la société spirite de Genève. Nous constatons que les études y sont fort variées. Tous les sujets qui intéressent la psychologie expérimentale y sont traités avec compétence.

La médiumnité y a été particulièrement étudiée ainsi que les phénomènes de l'inconscient et il est d'autant plus intéressant de bien connaître ces questions, que les savants ont fait des tentatives pour supprimer l'intervention de toute intelligence étrangère, pour attribuer les manifestations à une personnalité seconde, inconnue du moi normal et douée de facultés transcendantes. M. le Dr Tondeur a bien montré que les savants, en ces matières, affirment beaucoup plus qu'ils ne prouvent. Or ce ne sont pas des affirmations qu'il nous faut, mais des faits, et ceux-ci contredisent le plus souvent ces théories incomplètes.

Signalons également que nos frères ne négligent pas la philosophie et la morale. Les recherches sur le Néantisme et la Révélation nouvelle, ainsi que l'étude sur l'œuvre de Godin de Guise, montrent que leurs préoccupations ne séparent pas le spiritisme de la question sociale.

RELIQUES

Par FRÉDÉRIC THOMAS.

Notre ami et frère M. Thomas d'Agen, a réuni en un élégant fascicule les poésies et nouvelles écrites par son fils, M. Frédéric Thomas, emporté par la phtysie, il y a un an. La lecture de ces nouvelles nous révèle un écrivain délicat, au style châtié, qui promettait de devenir un maître dans ce genre si éminemment français. La première page renferme les portraits des trois enfants de M. Thomas que la mort a, dans une année, enlevés à l'affection de leurs parents. Les croyances spirites sont seules assez puissantes pour apporter un soulagement à de pareilles douleurs, et nous sommes heureux de constater que notre frère a pu supporter avec résignation cette terrible épreuve, puisqu'il a mis comme épigraphe à ce recueil la parole de saint Paul : « Ne pleurons pas comme ceux qui n'ont pas d'espérance. »

*
* *

Nous avons reçu également : DE L'ÉTUDE DU BIEN ET DU MAL, brochure par M. Berger-Bit ; ETUDES CELTIQUES, brochure qui réunit les articles parus dans la *Paix Universelle* sous la signature de M. le Dr Maurice Adam. LE BOUDDHISME ÉCLECTIQUE par M. Bourgoing Lagrange.

Revue de la Presse Italienne

Mondo secreto Fév. 1899.

donne un long article sur les phénomènes qui se sont passés chez le Dr Senzio, à Fratta Minore, par la médiumnité d'une jeune bonne, Lucia Muscato ; il y eut plusieurs fois l'apparition d'un homme en manteau noir, sonnant, parlant, puis disparaissant ; la bonne étant restée longtemps en commission, en rentrant à la maison entendit une voix qui lui disait : Tu seras grondée, mais viens après, tu verras sur l'appui de la grande fénêtre ce que j'y ai mis pour toi. On y trouva quatre pièces de deux sous et deux pièces d'un sou. Des gâteaux et provisions de toute sorte furent offerts à l'esprit, qui fit disparaître ce qui lui convenait. Dans les chambres, les objets étaient changés de place : une lampe fut trouvée démontée en pièces, une partie se trouvant cachée dans une caisse dont la maîtresse de la maison avait la clé sur elle.

Dans la chambre du docteur, se trouvait un coffre-fort dont toutes les valeurs furent trouvées éparses à terre sans qu'il y manquât la moindre chose : la combinaison de la serrure étant intacte.

Des verres furent projetés, sans brisures, au milieu d'une pièce hors de l'armoire qui les contenait, et dont la sœur du docteur avait la clé dans sa poche.

Les vêtements disparaissaient et étaient trouvés dans d'autres pièces, soigneusement pliés. Un matin, le docteur se préparant à donner du chènevis à deux oiseaux dans une cage, la posa sur une table, mais la cage disparut ; plus tard on la trouva au fond d'une vieille caisse.

La belle-sœur du docteur cherchant son châle qui avait disparu, Lucia entendit la voix lui dire de demander à cette demoiselle de lui acheter des bonbons si elle voulait le revoir. Des bonbons furent déposés, et le châle revint à sa place. Cette persécution étant devenue intolérable, la famille Senzio s'adressa à l'évêque qui conseilla de renvoyer la bonne dans sa famille ; tous les phénomènes disparurent complètement.

L'auteur de l'article, A. Pappalard, est allé voir Lucia chez ses parents et dit que c'est un cas de médiumnité spontanée.

Revue de la presse allemande

Psychische Studien

de Mars, contiennent l'exposé d'un ouvrage de M. Müller sur des expériences de clairvoyance dans l'état hypnotique. D'après le rédacteur M. Maier, ce livre a beaucoup d'intérêt parce que l'expérimentateur — par sa façon de procéder — paraît avoir réussi à écarter complètement l'hypothèse, souvent confirmée dans ce genre de phénomènes, de la

suggestion, du transfert de la pensée par le magnétiseur à son sujet. « Le danger qui réside ici, dit-il, d'une suggestion consciente ou inconsciente de l'agent, semble avoir été absolument repoussé ».

Le manque complet d'instruction, au point de vue des questions anatomiques et physiologiques, rend très intéressantes les déclarations du médium touchant la conformation du cerveau et la description minutieuse qu'elle fait de toutes ses parties.

La valeur pratique de semblables expériences fut donnée en même temps par le médium, qui se dévoila excellent médium guérisseur, lorsqu'on lui amena une petite fille de six ans devenue aveugle, insensiblement, et sans qu'aucune altération extérieure puisse expliquer cette infirmité. — L'enfant avait été déclarée incurable par les spécialistes de Vienne.

Après quelques passes, le médium tomba en somnambulisme profond. M. Müller — le magnétiseur — lui ordonna de regarder si, dans le cerveau de la petite fille, il ne voyait rien d'anormal, rien qu'il n'ait déjà remarqué dans le cerveau de son hypnotiseur. Oh ! certainement, je vois autre chose, répondit-il ; et il explique que la maladie provient de l'atrophie du nerf optique qu'il voit replié sur lui-même, exposant en même temps l'état de toutes les autres parties du cerveau et indiquant le régime général à faire suivre à la petite malade.

Suit une intéressante discussion des déclarations du médium par l'auteur de cette étude. THÉCLA.

Revue de la presse Anglaise

Light (18 Février 1899)

donne une lettre de M. Myers qui affirme l'authenticité des phénomènes dont il a été témoin avec Eusapia Paladino ; le professeur Sidgwich et le Dr Hodgson la considèrent comme usant toujours de fraude et se refusent à entreprendre d'autres expériences avec elle. Le professeur Richet et le professeur Lodge sont d'avis qu'avec ce médium on obtient un mélange de phénomènes faux et réels.

M. Myers ajoute avoir cru à l'authenticité des phénomènes dont il fut témoin à l'île Roubaud, mais que plus tard, chez lui, Eusapia fut absolument trouvée usant de fraude ; aussi lorsqu'il fut, en décembre dernier, invité par le professeur Richet, il avait une certaine prévention contre le médium ; il est pourtant d'avis que les phénomènes obtenus ont été beaucoup plus frappants que ceux de l'île Roubaud et qu'il est convaincu de leur parfaite authenticité.

Le même journal annonce pour le 3 Mars à Londres, une conférence par M. William Lynd, ancien principal du West London Collège électrical engineering, sur la télépathie ou transmission de pensée ; il parlera de

l'appareil de Marconi, la télégraphie sans fils, pour démontrer l'entrée prochaine de la télépathie dans le domaine de la science physique. Il expliquera comment la transmission de la pensée ne peut plus être mise en doute et la nécessité d'une explication scientifique ; il parlera de la découverte des vibrations sympathiques de l'éther par Hertz ; ce que c'est que l'éther, les ondulations de l'éther ; comment sont produites les ondulations électriques ; ce qu'est la télégraphie sans fils de Marconi ; les ondulations électro-magnétiques se propagent avec la même rapidité que celles de la lumière ; l'œil électrique. Durant cette partie de la séance, une cloche sera mise en mouvement au moyen des ondulations invisibles de l'éther.

M. Lynd montrera ensuite l'analogie qui existe entre les ondulations cérébrales et les ondulations électro-magnétiques, et exposera des considérations sur la physiologie du cerveau et du système nerveux. Des expériences électriques démontreront l'analogie existant entre les nerfs et les câbles télégraphiques sous-marins. Il expliquera qu'il n'y a pas de pensée sans mouvement et destruction des tissus du cerveau ; comment le cerveau peut déterminer des ondulations de l'éther. Cerveaux sympathiques.

Light (4 mars 1899)

Questor Vitae, qui se trouve à New-York, donne le récit de ses expériences avec M. Evans, médium à écriture directe, qui lui présenta huit ardoises neuves qu'il essuya soigneusement ; on en prit deux entre lesquelles on introduisit un petit morceau de crayon et elles furent liées par un caoutchouc.

M. Evans pria Questor Vitae de les tenir entre ses mains pendant quelques minutes, puis il les fit poser sur la table en lui demandant de laisser ses doigts sur le bord des ardoises. La table avait un mètre de large et n'était pas recouverte d'un tapis. Questor Vitae et le médium s'assirent l'un en face de l'autre, à la table, en pleine lumière du jour, une autre paire d'ardoises également liées ensemble fut posée sur le parquet à 1 m. 50 de la table, à droite de Questor Vitae ; quatre ardoises furent posées sur la table, un très petit morceau de crayon placé entre elles et sa surface. A partir de ce moment, M. Evans n'y toucha plus qu'à la fin de la séance qui dura 40 minutes, après lesquelles on trouva de l'écriture sur la surface cachée de six ardoises : l'écriture de cinq de celles qui étaient sur la table, y compris celle que Questor Vitae n'avait pas quitté des doigts, était identique, le message commencé sur l'une étant continué sur l'autre.

Le message était de nature privée, émanant du père de Questor Vitae, signé de son nom de baptême, il y était mentionné des détails particuliers de la vie de Q. V. que personne à New-York ne connaissait.

L'écriture de l'ardoise posée à terre différait, elle était signée John Gray un esprit guide ; le message disait : « Je tâcherai d'amener aujourd'hui les esprits de nos amis et les aiderai à écrire sur l'ardoise. »

M. Evans n'est pas intransé ; Q. V. intentionnellement, avait occupé la conscience normale du médium en lui parlant tout le temps de ses voyages, expériences, etc. ; sa propre conscience active et son attention étant occupées, il était impossible que l'une des deux eût dicté ces messages, ni admissible que la sub-conscience de l'un ou de l'autre fût l'opérateur volitionnel dans ces circonstances. Le professeur James a démontré que les suggestions implantées par un opérateur peuvent être réalisées post-hypnotiquement par la sub-conscience du sujet, pendant que sa conscience normale active est occupée à quelque autre chose. Le D[r] Prince a démontré que pendant que la conscience active donne à la sub-conscience l'ordre en bloc d'éxécuter une chose, la sub-conscience l'éxécutera en détail pendant que la conscience active est occupée ailleurs. En cela, il se rencontre avec Durand de Gros. Afin de prouver que la conscience active du médium n'était pas l'opérateur agissant sur sa sub-conscience Q. V. avait occupé cette conscience active pendant toute la séance. Donc le médium n'étant pas l'opérateur, il y avait une troisième intelligence invisible qui suggestionnait la sub-conscience du médium.

M. Evans dit que pendant l'écriture, il avait ressenti un courant traverser son système nerveux, la moelle, l'épine dorsale, jusqu'au creux de l'estomac, montrant que c'était le plan le plus bas des centres reflexes du médium sur lequel agissait le suggestionneur invisible. A cela, nous devons ajouter l'extériorisation de la force nerveuse du médium et de là, la production du phénomène à distance, semblable à ceux produits par son système nerveux lui-même.

M. de Rochas a montré que l'énergie extériorisée traverse les solides et est déterminée par la suggestion. On peut supposer que l'écriture obtenue sur les ardoises, ou dans des enveloppes fermées, est de même nature que l'écriture automatique, mais que ce phénomène est projeté à distance par le supplément de la force nerveuse du sujet. Les suggestions ne sont que des pensées transférées ; le médium intransé est dans le cas d'un sujet hypnotisé ; l'opérateur usurpe la fonction de la conscience active du sujet, fonction qui est de fournir des idées qui seront réalisées par la sub-conscience ; cette fonction est temporairement suspendue, un rapport étant établi entre la conscience active de l'opérateur et la sub-conscience du sujet qui accepte les idées de l'opérateur au lieu de celles de sa propre conscience, et les réalise comme les siennes. Tout le phénomène est produit par la pensée, pour les psycho-physiologistes et les télépathistes, puisque la pensée traverse le temps, l'espace et la matière, la pensée des désincarnés peut imposer sa réalisation sur un sujet, aussi bien que les vivants peuvent le faire. La pensée est un esprit ; si ces phénomènes sont produits par la pensée, ils sont d'ordre spirituel : c'est l'esprit déterminant l'esprit, et c'est par l'identité de l'esprit et de la pensée que la réaction mutuelle est possible entre la pensée et le penseur, ou la suggestion et le sujet.

Revue de la Presse
EN LANGUE FRANÇAISE

La Revue Scientifique

du 1er avril renferme d'intéressants détails sur la fabrication industrielle de l'air liquide. On a remarqué que la plupart des substances perdent leurs propriétés chimiques lorsqu'elles sont soumises au froid violent (200° en dessous de zéro) produit par l'évaporation de l'air liquifié. MM. Auguste et Louis Lumière ont constaté qu'une plaque au gélatino bromure d'argent, plongée dans l'air liquide, n'était pas impressionnée par la lumière pendant un temps très court. Pour les plaques de sensibilité maximum, il faut un temps de 350 à 400 plus considérable à — 191°, qu'à la température ordinaire. Les substances phosphorescentes, excitées préalablement par la lumière, perdent instantanément leurs propriétés particulières, lorsqu'on abaisse la température à — 191° ; leur faculté de luire est suspendue par le froid et non détruite ; il suffit de les ramener à la température ordinaire pour qu'elles reprennent leur phosphorescence.

La Fronde

contient, tous les mercredis, un supplément consacré aux phénomènes psychiques. Thécla a rendu compte de la conférence de M. Gabriel Delanne au Grand Orient et cite assez souvent notre Revue. Nous adressons nos remerciements à notre charmant collaborateur dont le talent si personnel est vivement apprécié par les nombreux lecteurs du grand organe féministe.

La Revue Spirite

donne la traduction d'un important discours prononcé au Sénat de San Paolo (Brésil) par M. le sénateur et professeur de droit Almeida Noguiera. C'est la première fois que les doctrines du nouveau spiritualisme sont défendues publiquement devant une assemblée politique. L'orateur a fait preuve d'une grande érudition et en s'appuyant sur la science il a pu établir la réalité du fluide magnétique.

M. Bosc termine cette fois la première partie de son précis historique de la doctrine ésotérique. Pour s'élever à son plus haut degré de développement, l'homme doit se détacher de plus en plus, chaque jour, des liens de la matière et de tout ce qui pourrait le rattacher à celle-ci. Il y parviendra facilement en améliorant son esprit et son cœur, en s'instruisant, en s'efforçant de mener une vie pure et surtout en rendant service à ses semblables, en pratiquant enfin l'altruisme, c'est-à-dire en chassant l'égoïsme de son cœur.

Le Dr Grunhut annonce qu'il fonde un journal hongrois pour propager et défendre la doctrine spirite, encore très mal connue dans son pays. Nous souhaitons bonne réussite à ce nouveau champion de nos croyances.

Les Annales des sciences psychiques

font un court historique de la télépathie. L'auteur, M. André Godard, met bien en relief les caractères qui permettent de croire que ces phénomènes étaient connus des anciens. Il indique en même temps la difficulté qui existe à classer ces faits. « Ce qui rend difficile l'investigation sur la psychologie transcendantale des anciens, c'est leur absence de méthode, leur tendance à tout confondre sous une même rubrique. Pline, Aristote, Plutarque, les Pères de l'Eglise étudient, sous cette monotone dénomination de songe, divers phénomènes intellectuels que nous distinguons aujourd'hui sous les étiquettes : Suggestions, télépathie, extériorisation de la pensée, perception distante. Leur recherche se borne à diversifier les conditions de véracité ou d'erreur du songe. Mais, en réalité, leurs écrits contiennent le germe de toutes les récentes découvertes où la science côtoie le merveilleux ».

M. Lefebvre publie une étude sur le grand poète Alfred de Musset, et montre que l'exaltation de ses facultés sensibles tenaît probablement à un tempérament hystérique dont il signale les accès, par une analyse très attentive de sa vie et de ses œuvres.

Nous signalons un article intéressant du Dr Ermacora sur la prémonition. On y verra par une lecture soigneuse avec quelle maestria les savants jouent de la subconscience, pour escamoter les difficultés que présente l'explication des phénomènes de prémonition.

Nous aurons l'occasion de revenir sur ce sujet intéressant.

La Lumière

fait des rapprochements entre l'électroïde, la force trouvée par l'ingénieur Rychnowski, et celle qui émane du corps du médium pendant les séances spirites, dans l'obscurité. Signalons un ancien article de M. Aksakof, paru en 1875, sur l'origine de la croyance aux vies successives. L'auteur nous paraît avoir pris au sérieux des cancans sur l'œuvre d'Alban Kardec, qu'il accuse de n'avoir pas su rendre justice à une somnambule médium, Mme Japhet, de son vrai nom Célina Béquet. Cependant Allan Kardec indique dans le premier numéro de la Revue, paru en 1858, qu'elle a collaboré à l'obtention des communications qui ont servi à composer le livre des esprits. L'affirmation qu'Allan Kardec aurait décrié la valeur des manifestations du célèbre Home, est manifestement fausse, comme il est facile de s'en assurer par la lecture de la Revue spirite de février 1864.

La Revue du monde invisible

publie un article de son directeur sur le vol aérien du corps. L'auteur emprunte ses exemples aux Annales de l'église qui sont riches en phénomènes de ce genre. Il est évident que la vie ascétique et la foi profonde sont de merveilleux moyens de dégager l'énergie nerveuse capable de produire ces faits. Nous ne sommes donc pas étonnés de les retrouver dans tous les pays et à toutes les époques où la contemplation et la prière

ont développé le sens spirituel. L'Asie est la terre par excellence de ces phénomènes anormaux, mais parfaitement expliqués aujourd'hui.

Dans la question des médiums, le Dr Surbled fait preuve d'une ignorance transcendante lorsqu'il affirme que l'existence du périsprit ne repose sur aucune donnée scientifique. Si les recherches de Crookes, de Zöllner, d'Aksakof et des savants qui ont expérimenté avec Eusapia ne sont pas considérées par lui comme scientifiques, c'est qu'il est tout à fait étranger à la science. Signalons un récit de possession relaté par un missionnaire, M. Bouchère, qui montre que les phénomènes spirites ont lieu spontanément dans toutes les parties du monde, ce qui établit nettement qu'ils se produisent en vertu de lois naturelles.

Le Spiritualisme moderne

M. Beaudelot recommande d'avoir de l'audace car, dit-il, oser c'est vouloir. Sainte Geneviève, Jeanne d'Arc, Jeanne Hachette sont des modèles d'énergie que nous devons imiter. Le moment est venu pour nous d'affirmer hautement les vérités que nous connaissons, sans craindre les railleries ou les injures des gens intéressés à entraver notre œuvre de régénération morale. Nous devons faire des réserves sur un passage de l'article : *Doit-on regretter de ne pas être médium?* L'auteur dit : « La médiumnité, en général, sauf les cas où le médium est doué d'une volonté suffisante et d'une conscience saine et pure, est un danger et non pas un bienfait ; elle prédispose le médium à la passivité, à l'engourdissement de la volonté, et s'il est d'une moralité douteuse, s'il est enclin à l'égoïsme, s'il est poussé par l'intérêt, ou simplement s'il est faible d'esprit, le médium peut devenir le jouet d'influences d'autant plus dangereuses qu'elles sont invisibles. » Nous croyons, au contraire, et notre conviction se base sur des exemples, que la médiumnité est salutaire pour fortifier l'âme et lui donner l'énergie nécessaire pour la pratique du bien. Son influence est profondément moralisatrice, car nous pourrions citer bien des individus qu'elle a ramenés au bien. La volonté est stimulée par les exhortations des invisibles, et les guides du médium l'aident à surmonter ses défaillances.

Signalons dans le même nº une excellente étude de M. Edmond Dace, sur le rapport qui existe entre le magnétisme terrestre et le magnétisme humain.

La Tribune psychique

reproduit l'article de notre ami Léon Denis sur le congrès de 1900. Elle rend compte de la conférence faite au Grand Orient par notre rédacteur en chef et donne la fin du mémoire du baron de Langsdorff, sur la médiumnité de son fils. Signalons aussi une bonne étude de M. Brun sur l'ouvrage remarquable *La Survie*, de madame Rufina Nœggerath.

La Paix Universelle

continue la publication d'articles en faveur du congrès de l'humanité, ils sont signés par MM. Bearson, Albert Jounet et Auguste Vodoz. Notre

confrère commence la publication de la remarquable conférence faite par Mme de Bèzobrazow à la société uninationaliste des femmes de lettres. Cette conférence a pour objet de démontrer l'utilité de l'enseignement du spiritualisme social dans les établissements d'instruction publique.

Nous sommes heureux de voir que notre ami A. Bouvier a fait des expériences de magnétisme et d'hypnotisme à l'association des étudiants lyonnais. Elles ont parfaitement réussi et suscité un vif intérêt dans ce milieu intellectuel. Il serait à souhaiter que le mouvement se propageât dans toutes les villes où se trouvent des facultés, car ce serait semer la vérité dans un terrain où elle est appelée à fructifier. M. Zamora, un remarquable liseur de pensée dont les facultés ont été scientifiquement contrôlées, a prêté son concours pour des expériences de télépathie qui ont brillamment réussi.

Le Progrès spirite

donne d'excellents conseils sur la pratique du spiritisme. Il recommande le sérieux dans les évocations, qui ne doivent jamais être une distraction puérile, mais une source d'enseignements moraux, un réconfort pour le cœur et l'esprit. Mme Rosen-Dufaure parle éloquemment, comme toujours, en faveur de la ligue des femmes pour le désarmement international. Elle fait toucher du doigt que l'utopie de la veille est la réalité du lendemain et que la guerre doit disparaître, malgré les haines qui semblent devoir en assurer la perpétuité. Dans un article traduit du *Light Truth*, le Dr Peeble décrit une secte protestante : les Shakers (les trembleurs) qui depuis 1837 sont en communication avec les Esprits. Le Dr Peeble rend justice à l'action bienfaisante exercée par les pratiques spirites et, dit-il, « il n'a jamais vu nulle part sur la terre un petit peuple animé de sentiments si chrétiens et où règnent davantage la concorde, les bonnes mœurs et la santé. »

Le Moniteur Spirite et Magnétique

recommande l'union de toutes les écoles dans la lutte contre le matérialisme. Il observe avec raison qu'*union* ne veut pas dire *fusion* et que puisqu'il existe des points communs à toutes les écoles, nous devons nous efforcer de les mettre en lumière, laissant au temps le soin d'effacer insensiblement toutes les divergences. Nous ne demandons pas mieux que de suivre ce programme qui a toujours été le nôtre. M. Michaël fait observer que le Spiritisme est la vraie base du socialisme, puisqu'il fournit l'assurance que la fraternité n'est pas un mot vide de sens, mais au contraire l'affirmation d'une réalité.

Notre confrère reproduit le récit du baron Seymour Kirkup qui affirme qu'une lettre a été transportée en une heure à soixante lieues de distance, alors que toute fraude était impossible. Ces faits nous rappellent ceux observés par le Dr Ferroul à Narbonne et signalés dans les *Annales psychiques* de 1895.

Le Phare de Normandie

reproduit une page de Michelet sur les vies successives. Le grand historien explique l'oubli des existences passées par la nécessité que nous avons d'être libres, car ce serait une dure et pesante servitude que celle qui nous remettrait éternellement sous les yeux le souvenir de nos erreurs passées. D'ailleurs les inimitiés se perpétueraient et la vie sociale, déjà si difficile, deviendrait tout à fait impossible, avec la persistance des jalousies et des haines. Bénissons le Léthé qui nous fait à chaque retour ici-bas une virginité, et nous permet de repartir à nouveau, sans plier sous le faix des fautes antérieures. Les archives du groupe Vauvenargues sont toujours aussi variées qu'intéressantes.

La Vie d'Outre-Tombe

combat vaillamment les théories de M. le pasteur Richard dont nous avons parlé dans le dernier numéro. M. Fritz montre avec force que l'hypothèse de l'existence du Diable est absolument ridicule et, de plus, qu'elle est inconciliable avec la justice de Dieu et son amour pour les créatures. Si un être pouvait être damné éternellement, Dieu se vengerait, puisque le châtiment serait sans utilité pour le coupable ou pour autrui. Or, si Dieu se vengeait, il ne serait pas parfait, ce qui est impossible, donc il ne saurait exister des êtres voués au mal pour l'éternité, d'où cette conclusion absolue qu'il n'y a pas de démons. Tout cela est simple, logique et de plus confirmé dans le monde entier par le témoignage de tous les êtres humains qui vivent dans l'au-delà. Tous les anathèmes ou toutes les affirmations dogmatiques se brisent contre la vérité qui nous est aujourd'hui parfaitement connue.





M. Gabriel Delanne, à partir du 1er avril, fait tous les mardis soirs, 55, rue du Château-d'eau, une série de conférences publiques et gratuites sur les phénomènes du spiritisme. Ces conférences forment un cours complet et font connaître une foule d'expériences des plus intéressantes, qu'on ne trouve pas dans les ouvrages qui traitent de ces questions.



Le Gérant : J. DIDELOT.

Saint-Amand (Cher). — Imp. DANIEL-CHAMBON.

LE SPIRITISME DEVANT LA SCIENCE

PAR

Gabriel DELANNE

4e Edition. Prix.. **3** fr. **50**

Cet ouvrage renferme les théories scientifiques sur lesquelles s'appuie le spiritisme, pour démontrer l'existence de l'âme et son immortalité.

Traduit en espagnol

LE PHÉNOMÈNE SPIRITE

TÉMOIGNAGE DES SAVANTS

PAR

Gabriel DELANNE

5e Edition (*sous presse*). Prix............................ **2** fr.

Etude historique. — Exposition méthodique de tous les phénomènes. — Discussion des hypothèses
Conseils aux médiums. — La théorie philosophique

On trouve dans ce livre une discussion approfondie des objections des incrédules, en même temps que le résumé de toutes les recherches contemporaines sur le spiritisme.

Traduit en espagnol

BIOGRAPHIE D'ALLAN KARDEC

PAR

Henri SAUSSE

PRÉFACE de Gabriel DELANNE

Prix.. » **30**

Brochure vendue au bénéfice de la *Caisse Lyonnaise de secours aux vieillards.*

L'Administration de la Revue se charge de faire parvenir à ses lecteurs tous les ouvrages spirites que l'on voudra bien lui commander.

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES DES JOURNAUX FRANÇAIS

Le Progrès spirite, 1, rue Oberkampf à Paris, 5 francs par an

La Revue spirite, 12, rue du Sommerard, Paris. 10 fr. par an.

Le Phare de Normandie, de Rouen, rue des Charrettes, 29. 3 fr. 50 par an.

La Paix universelle, revue indépendante, cours Gambetta, 5, Lyon.

Le Journal du Magnétisme (DURVILLE) 23, rue Saint-Merry, Paris. 6 fr. par an.

La Lumière, 96, rue Lafontaine, Paris-Auteuil.

L'Humanité intégrale, 20, avenue Trudaine, Paris, organe immortaliste, 6 fr. par an.

Revue du Monde Invisible. Mensuel. France, 10 fr. Etr. 12 fr. 29, rue de Tournon, Paris.

L'Initiation, occultisme. PAPUS, 5, rue de Savoie, Paris. — Prix : 10 francs.

Annales des Sciences Psychiques, rue de Bellay, Docteur DARIEX, Paris.

La Vie d'Outre-Tombe, chez Fritz, 3 fr. par an, 7, passage de la Bourse, à Charleroi (Belgique).

L'Echo du Public, 5, rue de Savoie, Paris

L'Hyperchymie, à Douai. — Revue mensuelle. — Prix : 5 francs.

La Revue de l'Hypnotisme, 170, rue Saint-Antoine, Paris.

Le Réformiste, 18, rue du Mail, Paris

Le Moniteur spirite et magnétique avenue de Saint-Mandé, 104. Paris. Prix Par an : Paris, 2 fr. 60, Etranger, 3,60.

JOURNAUX PUBLIÉS L'ÉTRANGER

Le Messager, Liège (Belgique). Ecrire au bureau du journal. Belgique, 3 fr. ; pays étrangers, 5 fr. par an.

La Irradiacion, revue des études psychologiques, dirigée par E. GARCIA, Incométrézo 19, Madrid. 3 fr. en Espagne.

Lux, Bulletin académique international des études spirites et magnétiques. Roma, Italie. 10 ir. Italie ; Etranger, 13 fr.

El Férégrina, 6, calle de Corabo Coyna à Porto-Rico.

La Luz, calle Lateral del Sur à Porto-Rico.

Neue Spiritualistische Blætter, directeur CYRIAC, à Berlin (Allemagne).

Psychische Studien, monatliche Zeitschrift, Direct[r] Alex. AKSAKOF à Saint-Pétersbourg. Oswald Mutze Leipzig, Lidenstrasse, 4. Preisjæhrig : 5 Reichsmark.

Light of Truth, publié à Cincinati (Ohio), 7512 Race S[t], par G. STROWELL.

La Religion philosophicale, one Copy, one year madvana incinding postage, 83, 15, Publishing House Chicago Illinois (Etats-Unis).

The Banner of Light, à Boston, Massachussetts (Amérique du Nord), 9, Bosworth, 2.50 dollars.

The Medium and Deybreack, Burna, 15, Southampton. Bow Holborn, w c.

Light, hebdomadaire, 110, St-Martin's Lane, Charing Cross. W. C. à Londres.

The Harbinger of Light, à Melbourne (Australie).

Revista espirita (Buenos-Aires).

An ali dello Spiritismo in Italia, via Orméa, n° 3. Turin.

El Criterio espiritista, à Madrid.

Reformador, Rio-de-Janeiro.

Supercienza. — Piacenza (Italie). — Prix 10 francs par an.

Lux de Alma, à Buenos-Aires.

El Buen Sentido, calle Mayor, 81, 81 2[a], Lérida (Espagne).

Constancia, à Buenos-Aires.

La Fraternidad, à Buenos-Aires.

La Vérité, à Buenos-Aires.

La Nueva Alienza, à Cienfueges (Ile de Cuba).

El Faro Espiritista, à Tarrassa (Espagne),

Il Vessillo spiritista, D[r] E. VOLPI, à Vercelli, (Italia).

Espiritisma, à Chalchuapa.

La Illustratione Espirita, par le général REFUGIO GONZALES, à Mexico.

O Psychismo Revista, revue Portugaise. 231, rue Augusta, Lisbonne.

Luz Astral, bi-mensuel, à Buenos-Aires.

Revista del Ateneo Obrero, Tallers, 22, 2° à Barcelone. — Trimestre. 0.75 pta.

El Sol, à Lima (Pérou) : directeur, CARLO-PAZ SOLDAN.

Revista Espiritista de la Habana. mensuelle, Corrales, n° 32, à la Havane.

Die Uebersinnliche Welt, mensuel, Rédacteur MAX RAHN, à Berlin N., Eberswals der Str. 16. — Etranger, 6 Mark par an.

Morgendœnringen, mens., Skien (Norvège).

The Two Worlds, journal mensuel, édité par E. W. WALLIS, 73 a, Corporation Street, à Manchester. 9 fr. par an.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. FRANCIS : Chicago-Illinois. 1 dollar par an.

Rivista di Studi Psichici, via Rosine, 10, Turin.

Het Tœkomstig Leven. — Utrecht, Hollande. — Prix 2 florins 50 par an.

4e ANNÉE — No 11 MAI 1899

Revue Scientifique & Morale du Spiritisme

NAITRE, MOURIR, RENAITRE ET PROGRESSER SANS CESSE TELLE EST LA LOI.

ALLAN KARDEC

SOMMAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

5, RUE MANUEL, PARIS

LE JOURNAL PARAIT DU 15 AU 20 DE CHAQUE MOIS

Abonnements 7 fr. par an en France. — Etranger : 10 fr.

LE SPIRITISME DEVANT LA SCIENCE

PAR

Gabriel DELANNE

4[e] Edition. Prix.. **3** fr. **50**

Cet ouvrage renferme les théories scientifiques sur lesquelles s'appuie le spiritisme, pour démontrer l'existence de l'âme et son immortalité.

Traduit en espagnol

LE PHÉNOMÈNE SPIRITE

TÉMOIGNAGE DES SAVANTS

PAR

Gabriel DELANNE

5[e] Edition (*sous presse*). Prix.......................... **2** fr.

Etude historique. — Exposition méthodique de tous les phénomènes. — Discussion des hypothèses
Conseils aux médiums. — La théorie philosophique

On trouve dans ce livre une discussion approfondie des objections des incrédules, en même temps que le résumé de toutes les recherches contemporaines sur le spiritisme.

Traduit en espagnol

L'évolution Animique

ESSAIS DE PSYCHOLOGIE PHYSIOLOGIQUE

Par Gabriel DELANNE

3[e] Edition. Prix.. 3 50

Cette étude sur l'origine de l'âme est conforme aux dernières découvertes de la science et montre que la doctrine spirite est compatible avec la méthode positive la plus rigoureuse. Les sujets les plus difficiles y sont abordés : La vie ; l'âme animale ; l'évolution spirituelle ; les propriétés du périsprit ; la mémoire et les personnalités multiples ; l'hérédité et la folie au point de vue de l'âme, etc.

C'est un ouvrage de fond qui doit être lu par tous ceux qui veulent se faire des idées claires sur le commencement de l'âme et sur les lois qui président à son développement.

Deux photographies
DE SUBSTANCE ASTRALE

Plusieurs journaux, notamment le *Gaulois*, ont publié, avec des commentaires plus ou moins sommaires, deux photographies assez singulières pour que les personnes qui s'occupent des questions psychiques aient intérêt à connaître exactement leur génèse et à en voir des reproductions exactes.

Les deux clichés ci-joints sont pris directement sur les pellicules impressionnées, ces impressions ont été obtenues à l'aide d'une jeune fille, Mlle Lina, qui présente à un haut degré le phénomène



de l'extériorisation de la sensibilité et qui, grâce à cette propriété, est tellement impressionnée par les vibrations musicales qu'elle peut, étant endormie magnétiquement, reconstituer les pas et les gestes propres à des danses qu'elle ne connaît point.

Nous étions réunis un soir chez M. Gailhard, le directeur de l'opéra, pour essayer des restitutions de danses grecques. Le com-

positeur Vidal, joua sur le piano, comme intermède, une *habanéra* si entraînante que Mlle Emma Calvé, et M. Gailhard se mirent à l'accompagner en chantant. Lina, exaltée par cette admirable symphonie, nous ravit par la grâce de ses mouvements, et M. Gheuzi, secrétaire de la rédaction du *Gaulois*, qui avait un Kodac tout préparé, prit un certain nombre de poses à la lumière du magnésium.

Quel ne fut point notre étonnement, le lendemain, quand nous vîmes se développer, sur les pellicules de gélatine, les formes singulières que nous allons analyser.

Dans le premier cliché, portant le n° 236, la partie antérieure du corps de Lina dégage des effluves qui se diffusent dans l'air ambiant; ils y forment des nébulosités qui couvrent la figure de la danseuse de stries, dues sans doute au tourbillonnement de l'air entraîné par son mouvement de rotation; la partie postérieure du corps est devenue transparente à la hauteur de la ceinture et laisse voir le décor du mur de fond.

Dans le second cliché portant le n° 238, les effluves sont condensés et stratifiés en une série de raies brillantes, d'épaisseur variable et presque parallèles, dont la plus basse prend naissance à la base du cervelet, emplacement du nœud vital. Les bras semblent se fondre dans ces couches lumineuses et on ne distingue plus la tête. Ce dernier phénomène peut être simplement dû à ce que Lina, tournant son visage du côté opposé à l'appareil, sa chevelure brune s'est confondue, comme teinte, avec le fond de la niche moresque où elle se trouve fortuitement encadrée par suite de la perspective. Il y a lieu cependant de noter qu'ensuite, pendant plusieurs jours, Lina a eu la mémoire très affaiblie et les mains insensibles.

Peu de temps après, nous avons essayé de reproduire ces singulières apparences; malheureusement les conditions avaient changé; M. Vidal, et Mlle Calvé n'étaient plus là; il n'y avait pas le même entrain. Une seule des photographies obtenues a paru indiquer la dématérialisation d'une main; mais ce n'était pas assez net pour qu'on ne pût attribuer l'effet enregistré à un jeu de lumière.

Je repris alors les expériences, seul avec Lina, en essayant de suppléer à l'excitation musicale par des passes destinées à extérioriser d'une autre façon le corps fluidique, comme je l'avais déjà fait

maintes fois. J'observai que les notes basses avaient la propriété de condenser ce corps fluidique en le rendant plus brillant et en le rapprochant du sol, tandis que les notes hautes l'élevaient et l'allongeaient en diminuant son éclat. Je constatai ces phénomènes, non seulement par les affirmations de Lina qui disait les voir, mais encore par la direction des ses regards qui suivaient les mouvements de la colonne fluidique et aussi par l'emplacement de sa sensibilité en dehors de son corps charnel que je reconnaissais à l'aide de pincements.

Je fis les mêmes constatations avec un autre sujet très connu à Paris, Mme Vix, qui ignorait complètement mes expériences avec Lina.

Je ne pus m'empêcher de me rappeler, à ce moment, un passage du célèbre critique allemand Hanclick, cherchant à définir les causes du beau dans la musique [1].

« Que contient donc, dit-il, la musique ? Pas autre chose que des *formes sonores en mouvement.*

« La manière dont la musique peut nous offrir de belles formes sans avoir pour sujet un sentiment déterminé, trouve une analogie, et une démonstration frappantes dans une branche de la sculpture d'ornement : l'arabesque. Là, on voit des lignes qui paraissent vibrer, tantôt se rapprochant insensiblement, tantôt s'éloignant et se relevant d'un bond hardi, se quittant, se retrouvant, se correspondant dans de grands et petits arcs, infinies à ce qu'il semble, mais toujours parfaitement coordonnées, souriant partout à un contraste ou à un pendant; réunion de petites individualités et cependant formant un tout.

« Figurons-nous maintenant une arabesque, non pas sans vie et sans mouvement, mais s'animant devant nos yeux dans une sorte d'autogénésie continuelle. Voici des lignes de toute grosseur qui se poursuivent, qui prennent leur élan par une courbe gracieuse, puis retombent, quittent brusquement leurs voisines et les rejoignent enfin pour former avec elles un faisceau, réjouissant la vue par de charmantes alternatives de repos et d'activité, par des surprises toujours nouvelles. Le tableau est déjà plus noble et plus élevé. Mais allons plus loin ; et représentons-nous l'arabesque vivante comme

(1) *Du Beau dans la musique.* — Paris, Maquet, 1893 — P. 49.

le rayonnement actif d'un esprit d'artiste, dont l'imagination tout entière passe, par un travail incessant, à travers ces mille fibres sensibilisées : l'impression ressentie ne sera-t-elle pas bien voisine de celle de la musique ? »

Ce qu'Hanclick n'a osé donner que comme une analogie répond à des sensations réelles plus ou moins nettement éprouvées par un très grand nombre de personnes. Pour moi, qui ne suis pas musicien, quand j'entends jouer un morceau et que je me recueille en fermant les yeux, il me semble voir les sons monter ou descendre suivant leur degré d'acuité. Grâce à la faculté que possède l'oreille de percevoir des notes simultanées, je distingue celles du chant qui



se dessinent dans l'espace en lignes fines et brillantes, au contour bien net, de celles de l'accompagnement qui m'apparaissent comme de gros traits bruns et veloutés.

Il est difficile de méconnaître le rapport frappant qui existe entre ces impressions et le graphique d'une si admirable netteté que nous représente le cliché n° 238.

Ne sommes-nous pas autorisés à supposer que ces courbes bril-

lantes sont dues aux particules extrêmement ténues du corps fluidique de Lina extériorisé qui se sont condensées et stratifiées, sous l'influence des sons rythmés de manière à pouvoir influencer la plaque photographique dont la sensibilité décèle, on le sait, des millions d'étoiles invisibles à nos yeux ?

Tout le monde connaît les figures données au sable qui recouvre des plaques vibrantes.

Récemment, en Angleterre, on a pu rendre visible au moyen de poudres tenues et photographier les formes harmonieuses produites dans l'air par les vibrations musicales ; ces expériences ont été relatées par Messieurs Watts-Haghes dans un livre intitulé : *Voice Figures* que j'ai eu le regret de ne pouvoir me procurer et je serais fort reconnaissant à celui de mes lecteurs qui voudrait bien me l'envoyer en communication pour quelques jours à Paris, 21, rue Descartes.

Albert de ROCHAS.

Etudes sur la médiumnité

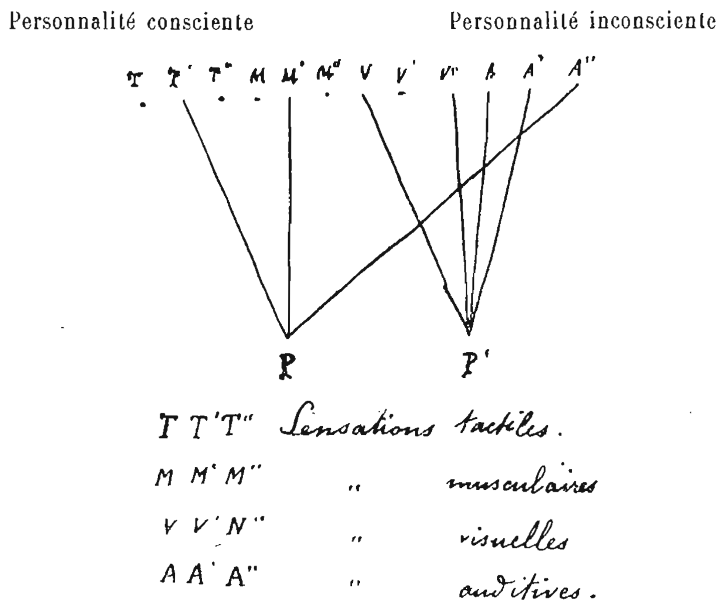
Suite



Formation de la Subconscience, suivant M. Janet

« Si les choses se passent quelquefois ainsi, il n'est pas difficile de s'apercevoir qu'elles sont bien souvent plus complexes. Les actes subconscients ne manifestent pas toujours de simples sensations impersonnelles ; les voici qui nous montrent évidemment de la mémoire. Quand on lève pour la première fois le bras d'une hystérique anesthésique pour vérifier la catalepsie partielle, il faut le tenir en l'air quelque temps et préciser la position que l'on désire obtenir ; après quelques essais il suffit de soulever un peu le bras pour qu'il prenne de lui-même la position voulue, comme s'il avait compris à demi-mot. Un acte de ce genre a-t-il été fait dans une circonstance déterminée, il se répète de lui-même quand la même circonstance se répète une seconde fois : J'ai montré un exemple des actes subconscients de Léonie à M. X..., en faisant faire à son bras gauche des pieds de nez qu'elle ne soupçonne pas ; un an

après, quand Léonie revoit cette même personne, son bras gauche se lève et recommence à faire des pieds de nez. Certains sujets, comme Marie, se contentent, quand on guide leur main anesthésique, de répéter le même mouvement indéfiniment, d'écrire toujours sur un papier la même lettre ; d'autres complètent le mot qu'on leur a fait commencer ; d'autres écrivent sous la dictée le mot que l'on prononce quand ils sont distraits et qu'ils n'entendent pas par une sorte d'anesthésie systématisée, et enfin en voici quelques-uns comme N..., Léonie ou Lucie, qui se mettent à répondre par écrit à la question qu'on leur pose. Cette écriture subconsciente contient des réflexions justes, des récits circonstanciés, des calculs, etc.



« Les choses ont changé de nature, ce ne sont plus des actes cataleptiques déterminés par de simples sensations brutes, il y a des perceptions et de l'intelligence. Mais cette perception ne fait pas partie de la vie normale du sujet, de la synthèse qui le caractérise et qui est figurée en P dans notre figure, car le sujet ignore cette conversation tenue par sa main, tout aussi bien qu'il ignorait les catalepsies partielles. Il faut de toute nécessité supposer que les sensations restées en dehors de la perception normale se sont à leur tour synthétisées en une seconde perception P'. Cette seconde perception est composée probablement, il faudra le vérifier, des images T'M' tactiles et musculaires dont le sujet ne se sert jamais, et qu'il a définitivement abandonnées, et d'une sensation auditive A'' que le sujet peut saisir, puisque, dans certains cas, il peut m'entendre,

mais qu'il a momentanément laissée de côté, puisqu'il s'occupe des paroles d'une autre personne. Il s'est formé une seconde existence psychologique, en même temps que l'existence psychologique normale, et avec ces sensations conscientes que la perception normale avait abandonnées en trop grand nombre.

« Quel est, en effet, le signe essentiel de l'existence d'une perception ? C'est l'unification de ces divers phénomènes et la notion de la personnalité qui s'exprime par le mot : « Je ou Moi ». Or, cette écriture subconsciente emploie à chaque instant le mot : « Je », elle est la manifestation d'une personne, exactement comme la parole normale du sujet. Il n'y a pas seulement perception secondaire, il y a personnalité secondaire, « secondary self », comme disaient quelques auteurs anglais, en discutant les expériences sur l'écriture automatique, que j'avais publiées autrefois ».

Nous avons vu comment M. Janet impose le nom d'Adrienne au personnage subconscient de Lucie. Suivant l'auteur, c'est cette seconde personnalité qui a surtout connaissance de ces sensations négligées par le personnage primaire ou normal. « C'est lui qui me dit que je pince le bras ou que je touche le petit doigt, tandis que Lucie a depuis bien longtemps perdu toute sensation tactile ; c'est lui qui voit les objets que la suggestion négative a enlevés à la conscience de Lucie, qui remarque et signale mes chiffres sur les papiers. Il use de ces sensations qu'on lui a abandonnées pour produire ses mouvements. Nous savons, en effet, qu'un même mouvement peut être exécuté, au moins par un adulte, de différentes manières, grâce à des images visuelles ou à des images kinesthésiques ; par exemple, Lucie ne peut écrire que par des images visuelles, elle se baisse et suit sans cesse des yeux sa plume et son papier ; Adrienne, qui est la seconde personne simultanée, écrit sans regarder le papier, c'est qu'elle se sert des images kinesthésiques de l'écriture. Chacune a sa manière d'agir, comme sa manière de penser ».

Quel est donc ce mystérieux personnage qui se dévoile ainsi à l'observateur avec une personnalité si nettement différente de celle du sujet à l'état normal ? M. Janet va encore nous l'apprendre.

« En étudiant, chez certains sujets, cette seconde personnalité qui s'est révélée à nous au-dessous de la conscience normale, on ne peut se défendre d'une certaine surprise. On ne sait comment s'ex-

pliquer le développement rapide, et quelquefois soudain de cette seconde conscience. Si elle résulte, comme nous l'avons supposé, du groupement des images restées en dehors de la perception normale, comment cette systématisation a-t-elle pu se faire aussi vite ? La seconde personne a un caractère, des préférences, des caprices, des actes spontanés : comment, en quelques instants, a-t-elle acquis tout cela ? Notre étonnement cessera si nous voulons bien remarquer que cette forme de conscience et de personnalité n'existe pas maintenant pour la première fois. Nous l'avons déjà vue quelque part et nous n'avons pas de peine à reconnaître une ancienne connaissance : elle est tout simplement le personnage du somnambulisme qui se manifeste de cette nouvelle manière pendant l'état de veille.

« C'est la mémoire qui établit la continuité de la vie psychologique, c'est elle qui nous a permis d'établir l'analogie des divers états somnambuliques, aussi est-ce encore elle qui va rapprocher l'existence subconsciente, qui a lieu pendant la veille du sujet, de l'existence alternante qui caractérise le somnambulisme ».

M. Janet établit, en effet, par des exemples : 1° Que les phénomènes subconscients pendant la veille contiennent les souvenirs acquis pendant les somnambulismes, etc. 2° Que l'on retrouve pendant le somnambulisme le souvenir de tous ces actes et de toutes ces sensations subconscientes.

Mais dans quel somnambulisme récupère-t-on ces souvenirs ? Nous savons qu'il y a plusieurs somnambulismes dont chacun a une mémoire spéciale. Pour les distinguer facilement, M. Janet désigne le premier sommeil de Léonie ou de Lucie par le n° 1, le second par le n° 2, etc. Cédons lui encore la parole :

« Quand un sujet ne retrouve pas, une fois en somnambulisme, le souvenir de ses actes subconcients de la veille, il faut endormir davantage le sujet, car la persistance des actes subconscients, ainsi que les anesthésies, indiquent qu'il y a des somnambulismes plus profonds. Nous connaissons ces états somnambuliques variés que l'on obtient tantôt par des gradations insensibles, tantôt par des sauts brusques à travers des états léthargiques ou cataleptiques. *Chaque état nouveau de somnambulisme amène avec lui le souvenir d'un certain nombre de ces actes subconscients.* Léonie 3 est la première à se souvenir de cer-

tains actes et se les attribue. « Pendant que l'*autre* parlait, dit-elle à propos d'un acte inconscient de la veille, vous avez dit de tirer sa montre, je l'ai tirée pour elle, mais elle n'a pas voulu regarder l'heure... » Pendant qu'elle causait avec M. un tel, dit-elle à propos d'un acte inconscient du somnambulisme, vous m'avez dit de faire des bouquets, j'en ai fait deux, j'ai fait ceci et cela..., et elle répète tous les gestes que j'ai décrits et qui avaient été tout à fait ignorés pendant les états précédents. Léonie 3 se souvient également des actions qui ont été exécutées pendant la catalepsie complète qui, chez ce sujet, précède le somnambulisme.

« Lucie qui n'avait, dans le premier somnambulisme, absolument aucun souvenir des actes subconscients, ni du personnage d'Adrienne, reprend ces souvenirs de la façon la plus complète dans son second somnambulisme. Il ne faut donc pas nier le rapport entre les existences successives et les existences sumultanées, parce que le sujet ne retrouve pas, tout de suite, dans son premier somnambulisme, le souvenir de certains actes subconscients ; il suffit souvent de l'endormir davantage pour que sa mémoire soit complète ».

En résumé, M. Janet admet :

1° Que par suite du rétrécissement du champ de la conscience chez les hystériques, certaines sensations sont désagrégées et par conséquent inconscientes, parce qu'elles existent à part et ne sont pas synthétisées dans la perception normale du sujet ;

2° Que les sensations peuvent se réunir, s'agréger pour former une seconde existence psychologique, existant en dehors de la personnalité ordinaire.

C'est ce personnage qui perçoit ce que le sujet ordinaire ne sent pas, c'est lui qui exécute les suggestions négatives ou post-hypnotiques.

Discussion de l'hypothèse de M. Janet

Pour expliquer tous les faits que nous venons de signaler, deux hypothèses sont en présence. M. Janet prétend qu'au même instant il existe chez le sujet deux consciences différentes : l'une qui est normale, c'est-à-dire qui conserve les souvenirs de la vie journalière et qui se relie au passé, l'autre parasitaire, qui s'est développée spontanément, grâce à la maladie. Nous croyons, nous, qu'il n'y a

toujours qu'une seule conscience et que les phénomènes qui paraissent inconscients ne sont qu'oubliés, maisqu'ils ont été perçus, au moment où ils furent enregistrés par le sujet normal, et que c'est lui qui perd le souvenir des actes, à mesure qu'ils se produisent.

Autrement dit : l'état de la sensibilité détermine une sélection dans la masse des sensations qui parviennent à l'âme. Les unes sont immédiatement oubliées, les autres restent conscientes. Toutes les sensations qui arrivent des parties du corps qui sont anesthésiques, sont immédiatement oubliées ; les autres persistent dans la mémoire. C'est ce que nous allons essayer d'établir par une discussion détaillée des faits.

Nous venons de voir que M. Janet parle de sensations conscientes, mais non personnelles, et pour cela il est obligé d'employer des termes incompréhensibles.

Qu'est-ce qu'une poussière mentale ? Quelle valeur peut avoir cette expression, en dehors d'un sens métaphorique ? Comment des sensations arrivent-elles à se chercher, à se réunir ? Elles ne vagabondent cependant pas dans le cerveau, car chacune a un territoire bien déterminé.

On sait parfaitement aujourd'hui, après les recherches commencées en 1870 par Fritsch et Hitzig, que les sensations qui arrivent des organes des sens sont localisées dans certaines parties du cerveau. Luys a établi que les couches optiques renferment pour chaque genre de sensation des noyaux de matière grise, dans lesquels passent les impressions optiques, olfactives, acoustiques.

Ferrier, en 1875, a nettement démontré l'existence d'un centre perceptif de l'ouïe, un centre de l'odorat, du goût, enfin un centre perceptif du toucher. Quant au centre moteur du langage articulé, il avait été déterminé avec précision par Broca, en 1861. Il a signalé que tous les aphasiques présentent une lésion de la partie postérieure de la troisième circonvolution frontale, et pour mieux préciser encore, dans le pli sourcillier [1].

On voit donc qu'on peut constater directement les régions cervieales où s'opère la dissémination des impressions optiques, olfactives, acoustiques, etc. [2].

On conçoit mal comment ces sensations isolées, inconscientes,

(1) Ferrière. *La vie et l'âme,* page 228.

(2) Luys. *Le cerveau,* page 81.

puisqu'elles sont par hypothèse en dehors du moi normal, arrivent à se réunir pour former une seconde personnalité. L'étonnement s'accroît encore lorsque l'on assiste à l'éclosion rapide de cet être qui tout à coup manifeste des goûts, des caprices, un caractère bien spécial. Comment tous ces éléments séparés ont-ils pu se chercher, se connaître, s'amalgamer à ce point, et par quel prodige cette personnalité qui surgit si brusquement à l'existence, sait-elle se servir immédiatement — sans aucun apprentissage — des associations dynamiques si compliquées qui président au mécanisme de la parole ou de l'écriture ?

Evidemment ceci touche à l'invraisemblable, car cette éclosion spontanée d'une personnalité aussi instruite, aussi avancée psychologiquement, serait un phénomène surnaturel. Aussi nous dit-on que nous avons affaire à une vieille connaissance, que c'est le personnage somnambulique qui se manifeste ainsi pendant l'état de veille. Nous nous en doutions après l'expérience de M. Gurney au moyen de la planchette et nous ne demandons pas mieux que de le croire, d'autant plus que ceci nous ramène à notre hypothèse : que le soi-disant personnage subconscient n'est qu'une modification anormale de la personnalité. En effet, si la mémoire sert d'une façon certaine à établir la personnalité, lorsque nous trouverons une mémoire complète de tout ce qui a pu se produire dans la vie du sujet, nous serons en présence de la personnalité complète.

Voici une hystérique à laquelle on donne un ordre en lui murmurant quelque paroles à l'oreille ; sa conscience normale ne sait rien, n'entend rien ; il faut la plonger dans le somnambulisme pour que son moi retrouve le souvenir de la parole prononcée.

Il peut arriver que l'oubli persiste dans ce premier sommeil,alors il faut continuer les passes, comme si elle ne dormait pas,et l'on fait naître ainsi un second et même un troisième somnambulisme où elle retrouve non seulement le souvenir des actes subconcients, mais tous ceux de la vie normale, depuis son enfance, et même les souvenirs de ses crises, de ses hallucinations et de ses promenades dans la maison en somnambulisme naturel (1).

Nous voici donc bien en présence de la personnalité totale qui a

(1) Janet. *Ouvrage cité*, page 106.

reconstitué intégralement les souvenirs de la vie tout entière, même ceux ignorés normalement.

En démagnétisant le sujet, on fait rentrer successivement dans l'oubli tous les souvenirs qu'on avait momentanément ressuscités. Ce sont des couches mentales successives, des sortes de tranches psychiques qui descendent successivement au dessous du seuil de la conscience, et, revenue à l'état normal, celle-ci par suite de cet appauvrissement continu est maintenant rudimentaire, atrophiée, celle dont nous avons constaté l'existence chez Lucie, Léonie, Rose, etc.

Donc le personnage sub-conscient n'est pas une personnalité distincte, il fait partie de l'individualité totale, il n'en paraît séparé que par la maladie qui oblitère la mémoire de tout ce qui le concerne.

Il doit en être ainsi car M. Janet explique nettement que les existences psychologiques successives ne diffèrent entre elles que par des variations de la mémoire, lesquelles sont déterminées par des changements dans l'état de la sensibilité du sujet.

« L'état somnambulique, dit-il, comme nous l'avons montré au début de ce chapitre, ne présente pas de caractères qui lui soient propres, qui soient en quelque sorte spécifiques. Etant donnée une personne que l'on ne peut examiner que dans une seule période de son existence, il est impossible de déterminer dans quel état elle se trouve (1).

« L'état somnambulique n'a que des caractères relatifs, et ne peut être déterminé que par rapport à un autre moment de la vie du sujet, l'état normal ou l'état de veille. (2) « Lorsqu'on a eu l'occasion de les observer (les somnambules), disent les anciens magnétiseurs qui s'y connaissaient, on reste convaincu qu'il y a deux vies bien distinctes ou du moins deux manières d'être dans la vie des somnambules » (3).

« Ainsi s'explique cette vérité si souvent répétée qu'il n'y a pas un seul phénomène constaté pendant le somnambulisme, anesthésie ou excitation sensorielle, paralysie, contracture, émotions ou faiblesse intellectuelle (Voir Gureny. *Proceedings* S. P. R. 1882, p. 285) etc., qui ne se retrouve fréquemment chez une autre personne

(1) Pierre Janet. *Ouvrage cité*, page 125.
(2) Bourru et Burot *Les variations de la personnalité*, page 123.
(3) Pigeaire. *Electricité animale*, 1836, page 44.

pendant sa vie ordinaire. Seulement, chez celle-ci ce caractère est constant et normal pendant toute la vie ; chez celle-là, il est accidentel et n'existe que pendant la seconde vie, mais, en réalité, c'est le même caractère. Un sujet qui est idiot, ou aveugle, ou intelligent en somnambulisme, ne l'est pas autrement que celui qui est idiot, aveugle ou intelligent dans sa vie normale, seulement il ne l'est pas toute sa vie. Rose, dans un de ses somnambulismes profonds, devient hémi-anesthésique gauche ; c'est chez elle, actuellement, un état tout à fait anormal, car, depuis 7 mois que je l'ai vue tous les jours, elle a toujours été anesthésique totale. Cet état ne dure pas, car si je la réveille, ou même si je la laisse tranquille sans excitation, elle perd peu à peu cette sensibilité du côté droit et rentre dans sa vie normale pendant laquelle elle ne sent rien. Mais cet état, que nous qualifions de somnambulisme chez Rose, est en ce moment la vie normale de Marie, qui depuis un mois est hémi-anesthésique gauche, et les caractères de cet état sont exactement les mêmes chez elle.

« Bien plus, Rose elle-même, il y a quelque temps, a passé trois mois, comme nous l'avons vu, en hémi-anesthésie gauche. *Elle était donc naturellement pendant ces trois mois dans l'état qui est maintenant un somnambulisme.* Mais si vous la réveillez, elle va tout oublier. Sans doute, mais n'a-t-elle pas tout oublié aussi quand, après ces trois mois de demi-santé, elle s'est *réveillée* anesthésique totale. C'est le changement d'état sensoriel, ce n'est pas le réveil qui fait l'oubli. Et si je trouvais le moyen de donner subitement à mon voisin, qui est peintre et visuel, mon état de conscience à moi qui suis moteur, il ne se souviendrait plus de sa vie passée qui paraissait cependant normale ».

On voit donc que si la sub-conscience n'est autre chose que le personnage somnambulique, celui-ci n'est pas d'une autre nature que la personnalité ordinaire. Au lieu de succéder à l'état normal, il coïncide avec lui. Autrement dit, il y a une scission dans la conscience du sujet. Une partie de son existence lui reste connue, tandis que l'autre partie est tout à fait ignorée par suite de l'oubli qui se produit instantanément pour tout ce qui s'y rattache. C'est l'hystérie qui produit ce trouble profond et qui exagère d'une façon morbide un phénomène normal : celui de la distraction.

La mémoire est toujours étroitement liée à l'état de la sensibilité ; toute modification de cette dernière amène nécessairement des lacunes dans la faculté de se souvenir. L'épilepsie, par exemple, a pour résultat, pendant la crise, d'abolir toute mémoire.

Trousseau rapporte le cas d'un magistrat qui, siégeant à l'hôtel de ville de Paris, comme membre d'une société savante, sortait nu-tête, allait jusqu'au quai et revenait à sa place prendre part aux discussions, sans aucun souvenir de ce qu'il avait fait.

Voici encore un fait qui montre combien l'amnésie est en corrélation étroite avec les troubles de la sensibilité : (1)

Le mécanicien d'un navire à vapeur tombe sur le dos ; le derrière de sa tête heurte contre un objet dur ; il reste quelque temps inconscient. Revenu à lui, il recouvre assez vite une parfaite santé physique ; il conserve le souvenir de toutes les années écoulées jusqu'à son accident ; mais, à partir de ce moment, la mémoire n'existe plus, même pour les faits strictement personnels. « En arrivant à l'hôpital il ne peut dire s'il est venu à pied, en voiture ou par le chemin de fer. En sortant de déjeuner il oublie qu'il vient de le faire : il n'a aucune idée de l'heure, ni du jour, ni de la semaine. Il essaye par la réflexion de repondre aux questions qui lui sont posées ; il n'y parvient pas. Sa parole est lente, mais précise. Il dit ce qu'il veut dire et lit correctement. » Cette infirmité disparut par suite d'une médication appropriée.

La distraction et l'anesthésie hystérique

Il paraîtra peut-être moins étrange qu'un phénomène conscient puisse arriver à être oublié si radicalement que le sujet soutienne de bonne foi n'en avoir jamais eu connaissance, puisque nous en avons cité déjà quelques exemples. Lucie s'effraie, gémit, quand on lui montre ses bras contracturés, elle aurait même une crise si on ne faisait, d'un mot, cesser cet état, mais une fois guérie et les *larmes encore dans les yeux*, elle ne se souvient plus de rien. C'est elle qui chante aussi l'air de *Mignon* et qui n'a pas conscience de le faire (2).

Pour que la distraction atteigne ce degré, il faut évidemment que

(1) Laycok *On certains discorders and defects of memory*, p. 12, cité par M. Ribot dans *les Maladies de la mémoire*, p. 62.

(2) Pierre Janet. *Ouvrage cité*, page 240.

les sujets soient profondément différents d'une personne normale. Nous avons signalé le triste état de ces malheureuses qui sont privées de la plupart de leurs sens. Leur existence habituelle s'écoule dans une sorte de rétrécissement intellectuel qui leur enlève la libre disposition d'eux-mêmes.

« Léonie se promène seule dans les rues et imprudemment s'abandonne à ses rêveries ; elle est toute surprise, quand elle fait attention à son chemin, de se trouver en un tout autre endroit de la ville. *L'autre* (le personnage sub-conscient) a trouvé spirituel de l'amener à ma porte. La prévient-on par lettre qu'elle peut revenir au Hâvre, elle s'y retrouve sans savoir comment ; l'autre, pressée d'arriver, l'a fait partir le plus vite possible et sans bagages » (1).

A vrai dire, il est probable que Léonie était en état second en faisant ces actes, puisque le souvenir n'en est pas gardé par la conscience ordinaire. Voici encore un fait qui semble appuyer cette manière de voir :

« Léonie étant venue souvent chez moi, je croyais qu'elle connaissait bien mon adresse ; je fus bien étonné, en causant un jour avec elle pendant l'état de veille, de voir qu'elle l'ignorait complètement, bien plus, qu'elle ne connaissait pas du tout le quartier. Le second personnage ayant pris pour lui toutes ces notions, le premier semblait ne plus parvenir à les posséder ».

On conçoit que chez des personnes aussi névrosées, le phénomène de l'écriture automatique puisse prendre des proportions considérables, puisqu'elles accomplissent toute une série d'actes sans en conserver le souvenir. C'est l'exagération de ce qui se produit parfois dans la vie normale, sous l'influence de la distraction. Il arrive souvent, même à des personnes en parfaite santé, pendant une visite ennuyeuse ou sous l'empire de graves préoccupations, de causer distraitement, tout en suivant le cours de leurs pensées. Un instant après, il leur serait difficile de se rappeler ce que le visiteur a dit et ce qu'ils ont répondu. D'autres fois on peut, tout en écrivant, suivre une conversation qui se tient à côté de vous et y prendre part, sans interrompre son travail.

Il est vrai que dans ce cas il arrive fréquemment qu'à la fin on

(1) Janet. *Ouvrage cité*, page 322.

ne sait plus trop ce que l'on a écrit et qu'il faut relire pour se le rappeler. Or, chez les hystériques, ce phénomène de l'oubli est constant dans ce que l'on nomme l'écriture automatique. La conscience normale perd tout de suite la mémoire des idées que les caractères graphiques traduisent sur le papier, de sorte qu'elle en est inconsciente.

Néanmoins il ne faudrait pas croire que la séparation entre la conscience normale et le personnage subconscient soit toujours aussi parfaite que les citations faites précédemment semblaient l'établir. On constate parfois pendant l'écriture automatique un mélange entre les idées exprimées par la plume et celles énoncées par la parole :

« Un des sujets dont j'ai parlé, N..., mêlait quelquefois dans son écriture automatique des mots qui n'avaient point de sens, mais qui étaient la reproduction de ceux qu'elle prononçait par la bouche. Si je lui faisais faire une opération arithmétique inconsciemment par l'écriture et si une autre personne lui demandait de prononcer des chiffres consciemment, on constatait dans l'écriture la confusion des deux sortes de chiffres. Ce mélange eut lieu aussi, mais très rarement, chez Léonie ; je ne me souviens pas de l'avoir constaté avec Lucie. » (1).

Cette division de l'attention est possible pour une personne normale (2), mais devient très difficile pour une hystérique, non pas qu'il lui soit impossible d'écrire et de parler en même temps puisque nous en avons cité des exemples, mais le souvenir de ce qui se passe dans le membre insensible ne peut être conservé dans la

(1) Pierre Janet. Ouvrage cité p. 374.

(2) Il est certain que l'orateur qui, tout en causant, s'écoute parler pour modifier le son de sa voix, surveiller son débit, varier le rhytme de ses intonations, et analyser les impressions du public, atteint un haut degré de division de conscience ; il suit en même temps plusieurs ordres d'idées ; mais chez les personnes ordinaires et à plus forte raison chez les hystériques, il est difficile de faire en même temps plusieurs opérations différentes : par exemple exécuter un calcul mental et serrer rythmiquement un certain nombre de fois une boule en caoutchouc. (Voir Binet, *Altérations de la personnalité*, p. 217).

conscience, à cause de la faiblesse de la perception des sensations qui arrivent des parties anesthésiées.

Cependant, en raison de sa débilité mentale, l'hystérique ne peut guère s'appliquer longtemps à un travail aussi difficile que de suivre une conversation et d'écrire ; si l'on développe beaucoup les phénomènes subconscients, le sujet normal se donne tout entier à ces expériences, il ne répond plus à ses interlocuteurs, il est tout à fait attentif à la suggestion du magnétiseur, il s'endort.

« J'avais déjà remarqué, dit M. Pierre Janet, que deux sujets surtout, Léonie et Lucie, s'endormaient fréquemment malgré moi au milieu d'expériences sur les actes inconscients à l'état de veille, mais j'avais rapporté ce somnambulisme à ma seule présence et à leur habitude du somnambulisme. Le fait suivant me fit revenir de mon erreur. M. Binet avait eu l'obligeance de me montrer un de ses sujets sur lesquels il étudiait les actes subconscients par anesthésie, et je lui avais demandé la permission de reproduire sur ce sujet les suggestions par distraction. Les choses se passèrent tout à fait suivant mon attente. Le sujet (Hab...), bien éveillé, causait avec M. Binet ; placé derrière lui, je lui faisais à son insu remuer la main, répondre à mes questions par signes, etc. Tout à coup Hab... cessa de parler à M. Binet, et se tournant vers moi, les yeux fermés, continua correctement, *par la parole consciente*, la conversation qu'elle avait commencée avec moi par *signes subconscients* ; d'autre part elle ne parlait plus du tout à M. Binet, elle ne l'entendait plus, en un mot elle était tombée en somnambulisme électif. Il fallut réveiller le sujet qui, naturellement, avait tout oublié à son réveil. Or, Hab... ne me connaissait en aucune manière ; ce n'était donc pas ma présence qui l'avait endormie ; le sommeil était donc bien le résultat du développement des phénomènes subconscients, qui avaient envahi, puis effacé la conscience normale ». (*L'autom. psych.* p. 329).

M. Janet dit qu'il est étranger au développement de la subconscience, mais nous voyons nettement que ses questions obligeaient le sujet à soutenir deux conversations; son influence suggestive l'a emporté sur celle de M. Binet qui n'exerçait aucune action, car Hab a cessé de lui parler et a *continué* son entretien avec M. Janet. Il nous paraît difficile de trouver un meilleur exemple pour mettre en évidence ce fait capital que l'esprit de l'hystérique était scindé en deux

parties, et, comme nous le ferions nous-même, si nous étions dans l'obligation de répondre à deux personnes à la fois, nous choisirions l'une des deux pour continuer notre entretien. La différence, c'est que chez l'hystérique le souvenir du second interlocuteur et de ce qui s'y rattache n'est pas conservé par la conscience normale ; c'est ce qui a donné à ces phénomènes leur apparence d'étrangeté. Nous verrons dans un instant le même caractère, même plus accentué encore, dans les suggestions négatives.

(A suivre) GABRIEL DELANNE

Les Médiums de la Villa Carmen

Les jours se suivent et ne se ressemblent pas !

Cet adage est surtout vrai en spiritisme !! Rien n'est plus difficile à diriger qu'un groupe !!!

Cet été, possédant un excellent médium, nous avions tous les droits de nous croire en route pour la matérialisation parfaite !... Mais hélas ! où sont les roses d'antan ?

. . . .

Les séances avaient lieu le jour pendant les chaleurs. Aussitôt l'hiver revenu, avec les obligations du travail, avec les devoirs de société, il fallut renoncer à l'après-midi et adopter le soir pour nos réunions ; mais alors !!... notre médium à matérialisations ! notre Espoir et notre Gloire, déclara qu'il ne voulait pas quitter ses foyers une fois la nuit répandue sur les coteaux de Mustapha ! et cependant il habite à 10 minutes de la salle des séances !! et cependant il a ses soirées libres !!! Beaucoup de paresse, la peur du qu'en dira-t-on, la faiblesse d'un père devant un bébé terrible (refusant absolument de dormir en l'absence de ses parents), le manque de lectures et de connaissances premières, telles sont les causes qui ont entravé des expériences promettant les plus beaux résultats.

Les phénomènes lumineux obtenus par l'intermédiaire de ce médium, dépassaient, en effet, tout ce que nous avons lu sur ce sujet. A la huitième réunion, mon guide nous apparut sous une

forme phosphorescente, vue par tous pendant un laps de temps qui pouvait se compter par minutes.

Mais, à quoi bon regarder en arrière ? comme le dit si bien Prentice Mulford, l'illustre occultiste :

« Demandez l'oubli, lorsque vous ne pourrez vous empêcher de songer à une chose qui vous cause du chagrin, du tourment, de la colère, car la demande est un acte de l'esprit, qui met en mouvement des forces qui produiront le résultat désiré. »

Comme d'habitude je m'en remis à nos amis invisibles du soin de former un nouveau groupe.

Je me contentai de désirer, c'est-à-dire de penser ; car, ainsi que le dit le grand adepte dont j'ai cité les paroles plus haut :

« La pensée est une substance invisible qui agit indépendamment du corps. Elle va de l'un à l'autre, près ou loin, elle agit sur les autres, les émeut et les influence.

« C'est notre force.

« Etudiez ses moyens d'action. Apprenez à la contrôler, à la manier, à l'utiliser. Cette force s'accroît par un exercice continuel : c'est l'unique fondement de la magie et de la puissance occulte des vieux âges. »

Bien entendu, Madame Klein, fidèle à sa foi et à ses principes, attendit avec nous.

Nous étions donc quatre membres fondateurs. Pour commencer, c'était peu, étant donné, surtout, que mon mari et mon fils ne sont nullement médiums.

Mais, bientôt, je reçus une lettre de deux jeunes gens, MM. Ducasse et Gineste, appartenant tous deux à l'administration des douanes.

Des lectures, quelques expériences avaient commencé à les convaincre de la réalité des phénomènes magnétiques et spirites ; et ils désiraient, grâce à des expériences sérieuses et suivies, arriver à une foi entière et parfaite.

Leur zèle fut récompensé par leur admission dans le groupe.

Les Invisibles nous amenèrent ensuite M. M***, maréchal des logis d'artillerie, appartenant à une excellente famille du Midi. Au lieu de consacrer ses rares moments de liberté à se di traire futilement, ce jeune homme cherche à compléter une éducation distin-

guée, par l'étude des phénomènes qui ont passionné les William Crookes, les Wallace, les Aksakof, les Flammarion, les de Rochas, etc.

Ces trois néophytes nous étaient absolument inconnus. Mais que dit encore le grand Penseur américain :

« Votre pensée est actuellement dans l'air, agissant sur vous, et attirant sur vous la pensée analogue d'autres individus dont vous n'avez jamais peut-être vu le corps. »

On me conseille cependant d'avouer toute la vérité. Si ces Messieurs nous étaient inconnus, ils me connaissaient moi, par la lecture des deux articles publiés dans la *Revue Spirite* (1) et désiraient vivement m'être présentés.

En nous installant à la villa Carmen, (après la vie nomade, trop connue des ménages militaires !) nous eûmes recours à tous les corps de métier.

Entre autres artistes ou artisans, il nous fallut un ébéniste.

Un fil télépathique invisible me fit choisir monsieur Homps, jeune patron qui venait de s'établir à son compte. Comme je voulais un meuble de salle à manger d'un style rare et curieux, il nous fallut plusieurs entrevues, passées à compulser des dessins, à prendre des mesures, à étudier le pour et le contre de force projets et plans.

De toutes ces entrevues, je sortais brisée, anéantie, et je ne tardai pas à découvrir que monsieur Homps était, non seulement un excellent ébéniste, mais encore un *médium, éponge à fluide,* des plus remarquables (2) !!!!!

Je suis ce que nos voisins d'outre-mer appellent un *médium développeur !*

En ma présence, *(bien malgré moi,)* les personnes douées de facultés médiumniques absorbent immédiatement et mon fluide et mes forces ! Ensuite, pour peu qu'elles veuillent faire des expériences, leur talent de médium se développe rapidement sous mon influence.

Je gardai cette fois ma découverte pour moi-même, ne la communiquant qu'au Général. Mais je ne tardai pas à faire une nouvelle remarque des plus curieuses ! Si M. Homps me prenait, sans s'en

(1) Juin et décembre 1898.

(2) Voir la *Revue Spirite* décembre 1898.

douter, mon fluide à moi, *quelqu'un* lui prenait son fluide *à lui*, car il pâlissait, se sentait mal à son aise et finissait par être obligé d'avouer une fatigue intense.

Qui donc lui soutirait ainsi ses forces ? Pour moi, pas de doutes ! il y avait, autour de nous, près de nous, une invisible Puissance toute prête à se manifester !

Sur ces entrefaitss, notre meuble prit jour et forme, fut terminé le plus heureusement du monde et ensuite je perdis de vue le jeune *patron ébéniste-éponge-médium.*

Un an s'écoula, et voici qu'un jour, bicyclant à travers le faubourg de l'Agha, pédalant précisément devant le magasin de Homps, mon fils fut arrêté par celui-ci. Homps voulait absolument l'entretenir d'une maison hantée en plein Alger moderne, où se passaient des faits du même genre que ceux constatés à Valence-en-Brie. (Voir la brochure de Gaston Mery *La voyante et les maisons hantées).*

Enfin, de fil en aiguilles, il avoua qu'il avait eu vent de nos séances et qu'il mourait d'envie d'y assister.

Le conseil des 4 membres fondateurs se réunit ; et nos guides, consultés par l'écriture (Mme Klein est très bon médium écrivain), déclarèrent que M. Homps était médium à apports et à effets physiques, et que nous serions enchantés de son pouvoir.

Pendant que ceci se passait au dehors, nous avions, sans le savoir, *sous la main*, des matériaux de premier ordre pour la constitution d'un groupe !

Je suis forcée ici d'user, si non d'abuser du moi...

Pardonnez-moi, graves lecteurs et gentilles lectrices, en faveur du but vers lequel je vous mène...

Je veux vous montrer comment on peut, sans tambours ni trompettes, sans quitter ses occupations habituelles, sans recourir aux médiums payants, grouper autour de soi un petit cercle de person nes dévouées, formant une chaîne spirituellé des plus puissantes, chaîne permettant d'aborder les expériences les plus intéressantes.

Pour en revenir à la villa Carmen, je vous confierai que le service y est assuré par deux serviteurs indigènes, l'un nègre de Tiaret (1), l'autre Tunisien de Gabès, tous deux appartenant à la curieuse secte des *Aïssouas*.

(1) Dont il a été question dans la *Revue Spirite* de Juin 1898.

A ces piliers de la maison viennent s'ajouter deux femmes, ne couchant pas à la villa, mais y consacrant plus ou moins de temps, (selon que les nécessités de leurs familles à elles, et de leur intérieur à elles le leur permettent).

L'une est le génie domestique présidant à l'aiguille et à la couture ; d'elle, je ne dirai rien pour le moment.

L'autre est ce que le vulgaire appelle une femme de ménage et les Anglais *a housemaid*. Celle-ci est une véritable sensitive *clairvoyante et clairaudiente*.

Bien entendu, je ne me doutais nullement de ces belles dispositions quand je la pris à mon service ! Je ne fus pas peu étonnée un jour, de l'entendre me demander une audience. Elle désirait se présenter comme spirite fervente : elle avoua qu'ayant vu la salle des séances (je crois bien ! elle était chargée de son entretien) elle ne croyait pas que je recevrais mal pareille déclaration. J'appris alors son histoire matérielle et spirituelle.

.....*Pauline Cazaban*, née et élevée dans une belle ferme de la Mitidja, y vécut jeune fille, puis épouse et mère heureuse, jusqu'à ce qu'un malheur immérité, occasionné par la méchanceté des hommes, la ruina complètement, la jeta sur le pavé, elle, son mari et ses huit enfants.

Dieu mesure le vent à la brebis tondue ! C'est alors que le spiritisme lui fut révélé par les esprits eux-mêmes (me dit-elle) et lui apporta, dans son cruel malheur, soutien et consolation. Déjà, à la ferme, elle entendait des coups frappés ; des voix (entendues aussi des siens), l'appelaient, elle et sa famille. Des pas résonnaient autour d'elle, accompagnés du tapotement d'une canne, des mains la touchaient, surtout la nuit ; on secouait ses matelas, on tirait ses draps ; mais personne chez elle ne comprenait rien à ces phénomènes !

Au bout d'un an environ, ils lui furent accidentellement expliqués par une amie. Ils prirent alors un nouvel essor. Des esprits se montrèrent ; enfin son père désincarné se constitua son guide ; et maintenant elle le voit et l'entend, comme s'il était encore incarné. (de son vivant il se promenait toujours avec une canne). Chez moi, elle était continuellement entransée, pendant qu'elle faisait le ménage (n'oublions pas que je suis un médium développeur souvent

inconscient). Ces Esprits, disait-elle, voulaient lui faire prendre, dans ma chambre, mon buvard de prédilection, ma plume spéciale, mon papier à lettre particulier, et la forcer à me communiquer, par l'écriture, ce qu'elle préféra beaucoup me conter de vive voix.

On nous ordonna par l'écriture (médium Mme Klein) d'admettre Pauline dans le nouveau groupe. Depuis ce moment, son père nous sert quelquefois de mentor.

Avant de parler du médium principal : celui du cabinet, je tiens à rendre hommage au zèle, au dévouement, au désir de s'instruire de MM. Ducasse, Gineste et M*** ; leur coopération nous est précieuse, car, nous apprend encore Prentice Mulford :

« Le courant émis par un petit cercle d'individus bien unis et toujours d'accord est d'une valeur inestimable : c'est la pensée la plus puissante. C'est une partie de la pensée et de la force des sages, puissants et bienfaisants esprits qui seront attirés vers votre groupe, et qui viendront à votre aide, dès que vous en manifesterez le désir. »

Parlons maintenant de notre principal médium : notre serviteur, *Hamed ben Sadik*.

Ce brave garçon est un ancien Tirailleur, ayant servi, comme nous l'apprend son certificat militaire, avec honneur et fidélité. Depuis quelque temps, il souffrait d'une toux opiniâtre qui nous inquiétait. Nous l'avions combattue par tous les moyens *ordinaires*, sans le moindre succès... D'un autre côté, il m'avait vue guérir, *par quelques passes magnétiques*, une jeune chienne sloughia. Je l'avais entreprise, cette pauvrette, quand elle était mourante de la maladie.

Cela l'avait frappé, et il fut enchanté de mon offre d'essayer de le soulager, lui aussi, de la même façon.

Je ne pensais nullement à l'endormir, mais simplement à le guérir, et je puis me louer cependant d'avoir fait une belle cure. Lui qui ne dormait plus depuis 6 mois ! lui qui toussait toutes les nuits ! il retrouva le sommeil et perdit sa toux en quelques séances d'une demi-heure...

... Mais ô surprise !

... A la première, il s'endormit du sommeil magnétique.

A la deuxième, il passa par tous les états indiqués par le colonel de Rochas.

A la troisième, il alla plus loin dans les états de grande médium-

nité, caractérisés par des léthargies et des catalepsies excessivement profondes.

La Puissance invisible, s'annonçant comme mon Guide, déclara alors, par l'écriture, que nous tenions un grand médium et qu'Hamed ben Sadik devait occuper le cabinet, pendant les nouvelles séances !...

Lecteurs et lectrices ! Vous, qui avez bien voulu nous suivre dans cette petite étude, vous allez pouvoir juger de nos travaux par le récit de la première séance !

Séance du jeudi de la Mi-Carême.

Membres présents : Madame la générale Carmencita Noël, présidente ; Monsieur le général, Noël ; M. Maurice Noël ; M. Ducasse ; M. Gineste ; Mme Klein, médium ; Pauline Cazaban, médium ; M. Homps, médium en voie de développement. (M. M*** étant absent par cas de force majeure, avait été remplacé par Mme D***, dame de nos amies, s'intéressant beaucoup au Spiritisme, mais qui ne peut venir que de loin en loin, car elle habite la campagne), et enfin ! Hamed ben Sadik, le médium du Cabinet !

Heure, 8 heures du soir.

Description de la salle.

Pour frapper l'imagination, et, comme conséquence, pour faire sortir de nos personnes récalcitrantes le plus de fluide possible, je m'étais ingéniée à varier un peu la décoration de la salle.

Le cabinet, toujours fermé par de lourds rideaux, était pourvu : 1° D'une couchette complète (comprenant une natte posée à terre, un matelas, une couverture, un traversin et un oreiller). 2° D'une chaise, genre panier en osier. 3° Au mur étaient accrochés (à une hauteur assez élevée) un tambour, un tambourin espagnol, une trompette, une rose en papier.

Devant le cabinet était et est encore placée une très lourde table de lingerie en bois blanc, ayant 1 m. 50 de longueur sur 0 m. 70 de largeur et 0 m. 80 de hauteur. Les chaises étaient disposées au tour de cette table, mais de trois côtés seulement, le côté du rideau étant vide.

Les membres se donnant la main formaient une véritable chaîne,

dont la générale (placée au centre) constituait un pôle ; et le médium (invisible dans le cabinet), constituait l'autre pôle.

La présidente avait à sa droite M. Homps, Mme Klein, M. Ducasse et Pauline : à sa gauche M. Gineste, le Général, Mme D. et M. Maurice.

Trois grands cercles, tracés au fusain, entouraient la table (1).

Nous avions construit une horloge magique et l'avions accrochée au-dessus de l'autel. Grâce à cette horloge, nous connaissons les heures favorables et défavorables pour les expériences magnétiques, magiques ou spirites (tout cela se tient).

Sur l'autel brûlait, dans un petit fourneau arabe, le parfum du jeudi (*le safran*) et dans un autre de *l'encens*, parfum qui résume tous les autres.

Enfin, tous les membres, sauf Hamed, étant présents et assis, on fit la prière du jour, en évoquant les esprits du jeudi (2). Puis le principal médium fut introduit... Hamed ben Sadik, ainsi qu'il en avait reçu l'ordre en suggestion, tomba sur la couchette, en l'état de grande médiumnité, à la vue d'une fleur de grenadier que je tenais à la main.

Tout étant prêt, la tulipe de l'unique bec de gaz fut voilée d'une andrinople rouge, et baissée de façon à ne laisser qu'une faible lueur.

On fit la chaîne en joignant les mains ; et bientôt, dans le silence du soir, on entonna la joyeuse marche de l'armée française « Auprès de ma blonde, qu'il fait bon, fait bon dormir... »

Cette marche est l'air favori d'une force invisible qui se dit être le commandant *Brauhauban*, officier d'artillerie désincarné. Cet officier d'artillerie appartenait à une riche et ancienne famille du Bigorre. Il dota sa ville natale, Tarbes, d'un superbe marché, puis il lui laissa son hôtel (rue Brauhauban) avec son mobilier, ses voitures et ses chevaux, à charge d'y loger, par elle, le Général commandant l'artillerie.....

Nous y avons habité quatre ans et ne l'avons quitté que pour occuper l'Hôtel de l'Artillerie à Alger.....

C'est á Tarbes que nous fîmes connaissance avec ce que le

(1) Voir Papus, *Traité Magie pratique*, page 443.

(2) Voir Papus, même ouvrage, page 467.

vulgaire appelle *Spiritisme*. Nous avons fait là, (uniquement dans le but de faire passer plus rapidement les longues soirées d'un hiver provincial) 18 séances dirigées avec méthode, sagesse et prudence.

Nous nous réunissions dans une chambre meublée en vieux chêne, style antique. C'était, nous l'avons appris plus tard, le mobilier et la chambre à coucher du Commandant.

Aussi, la première force qui se présenta à nous, déclara être l'esprit de ce galant et distingué officier d'artillerie. Il vint plus tard nous retrouver à Alger dans des circonstances extrêmement intéressantes.

Elles mériteraient, à elles seules, de faire le sujet d'un article.

A peine avions-nous commencé la séance que Pauline, la voyante, nous annonca la présence du commandant en uniforme. Bientôt elle vit mon guide, le Brahme, B*** B***, debout derrière ma chaise, revêtu des fins vêtements blancs d'un Indien de la haute caste.

Puis elle aperçut, derrière Mme D., une dame, Mme S., qui avait aimé Pauline comme sa fille, et qui, par un hasard (?) assez étrange, se trouvait aussi avoir été connue de Mme D. Cet esprit toucha plusieurs fois notre amie ; elle lui prit même les deux bras, geste que Pauline vit parfaitement, et qu'elle nous indiqua, au moment même où il se produisait.

Quelques minutes s'écoulèrent ; puis quelque chose tomba du plafond sur la table !!... « Allumez », cria-t-on. Le commandant l'ayant permis par un gracieux signe de tête, (nous dit Pauline), on alluma une bougie, et on trouva la table jonchée de fleurs d'héliotrope fraichement coupées (notez que nous n'avons pas le moindre brin d'héliotrope dans notre jardin).

Après un vote de remercîments, on entonna le refrain *Artilleurs mes chers frères*. En voici l'explication. Le Général sort de l'artillerie, Madame Klein est mère d'un maréchal des logis chef d'artillerie, M. M*** est maréchal des logis d'artillerie, M. Ducasse a servi dans l'artillerie et Mme D** a deux fils qui ont servi dans la même arme.

Une rose fraîche tomba aussitôt dans la main de Mme D**

Nouvel arrêt.

Puis le chant ayant recommencé, nous eûmes, à trois reprises différentes, trois gros morceaux de pain de sucre (notez aussi que

nous n'avons à la maison que du sucre cassé à la mécanique). L'un de ces morceaux tomba *derrière moi*. Un autre fut trouvé sous la chaise de Pauline. Enfin le troisième sortit du cabinet, *en pleine lumière*, sans que l'on ait entendu le moindre bruit dans le mystérieux sanctuaire. On nous jeta aussi plusieurs morceaux d'encens, plus ou moins gros, que nous fûmes invités à brûler pour mieux développer nos forces.

Madame Klein, engagée par les invisibles à se rendre dans le cabinet, y fut immédiatement entransée. Les jeunes gens mirent toute leur science, toute leur dextérité à l'attacher sur la chaise en osier, le plus solidement du monde. Inutile de dire que notre serviteur fut, de son côté, ficelé comme un saucisson.

On ferma les rideaux, et on se mit à chanter doucement la *Valse des roses*.

Bientôt Pauline nous engagea à ouvrir les rideaux ; cela fait, on vit le médium femme complétement détachée pendant que le médium homme était encore serré dans ses liens.

On demanda à la Force présente (au commandant Brauhauban) de vouloir bien rattacher lui-même Mme Klein. Il le fit de la meilleure grâce du monde, car le cabinet ayant été à peine fermé, quelques secondes, l'on retrouva Mme Klein avec les mains ficelées derrière le dos, si cruellement que les cordes lui entraient dans la chair, et qu'elle fut tout étonnée, après la séance, de voir ses poignets cernés de marques profondes.

Après ces phénomènes, l'on s'accorda un petit entr'acte de repos ; mais le médium du cabinet resta, tout le temps, absolument insensible, dans le sanctuaire, et plongé dans une léthargie profonde.

On eut, à la fin de la séance, toutes les peines du monde à le réveiller.

A la reprise, Monsieur Homps demanda à aller à son tour dans le cabinet, mais *éveillé*. On consentit à l'attacher, en y mettant tout le soin possible. On le laissa assez ému et l'on refit l'obscurité. Au bout de quelque temps, on l'entendit déclarer qu'il voyait clair dans le cabinet ; puis il annonça que les liens se relâchaient, il ne savait pas comment, car il ne sentait personne le toucher.

Nous pensions, nous, que les Forces fluidiques n'étaient pas suffisantes pour le détacher complètement. Combien nous nous trompions !

On ne tarda pas à nous le faire voir ! Monsieur Homps étant encore attaché, on entendit différents coups frappés sur le tambour, coups qui furent suivis de l'arrivée de cet objet sur notre table. Puis ce fut le tour de la trompette. M[me] D*** sentit qu'on lui mettait dans la main la rose en papier.

Ayant allumé pour bien constater tout ceci, ô surprise ! !, nous découvrîmes que la rose avait été changée ; car la nôtre n'avait que des feuilles et celle-ci avait, de plus, deux petits bébés boutons et elle était d'une autre teinte.

Quelques minutes après, je reçus le fez de mon dévoué serviteur. M. Homps assura que ce dernier n'avait pas bougé.

Disons, une fois pour toutes, que les apports du cabinet arrivent sur la table avec une légèreté inouïe, sans remuer les lourds rideaux, et qu'ils ont tout l'air de passer à travers l'étoffe.

Enfin, plusieurs gros objets volant avec une légèreté de plume, nous firent pousser des cris de surprise : c'étaient l'oreiller, le traversin et la couverture que les invisibles retiraient de la couchette de l'Arabe pour nous en gratifier.

Plusieurs d'entre nous, ayant été fortement touchés par des mains invisibles, M. Gineste profita des objets reçus du cabinet pour élever sur la table une fortification derrière laquelle il abrita sa tête.

Mais nos guides l'en punirent en lui administrant, dans le dos, de violents coups de poing ! !... Ayant cherché, moi aussi, à me protéger, à l'aide de l'oreiller, celui-ci me fut enlevé, et vola au plafond, pendant que des doigts légers me tapotaient les mains. Ceci me déplaisant assez, je m'écriai : « .. Chers amis, au lieu de vous en prendre à moi, donnez-nous un peu de musique ».

Nous chantâmes alors un air joyeux (*La lune brille*, si mes souvenirs sont justes) et les invisibles nous accompagnèrent gaiement du tambourin, qui devait, à en juger d'après le son, se promener dans les trois coins du cabinet, pendant que M. Homps s'exclamait : « C'est trop fort ! C'est inouï ! rien ne bouge, cependant le tambourin se promène et résonne ! »

Drin ! Drin ! Drin ! firent les clochettes. Drin ! Drin ! Drin !

« C'est la mi-carême » nous dit Pauline, nos amis veulent qu'on s'amuse, ils vont nous faire rire ».

Boum ! c'est le tambourin qui s'abat sur la table ; les grelots s'en volent chacun de leur côté et, de temps en temps, leur petit bruit argentin se fait encore entendre dans la chambre...

... Pendant tout ce temps, la pauvre Pauline célébrait, bien malgré elle, une joyeuse mi-Carême. A chaque minute, un jeune et galant esprit, qu'elle voyait sous la forme d'un jeune homme, lui retirait sa chaise, et, la prenant par la taille, la déposait par terre, malgré tous les efforts de son voisin M. Ducasse qui essayait de la retenir.

Etant ainsi en voie de gaieté, je demandai, en riant, le contenu des poches de monsieur Homps. Un brillant carillon me répondit : c'étaient ses clefs qu'on lui enlevait, qu'on faisait sauter dans le cabinet et qu'on me lançait ; puis je reçus son mouchoir. Enfin, malgré les protestations de la victime, ses bottines lui furent enlevées en un clin d'œil et projetées sur la table ! On le fit lever, on le dépouilla de sa veste qu'on nous expédia aussitôt. Il nous dit que ce vêtement lui avait été, pour ainsi dire, pelé sur le corps, tellement on le lui avait pris avec dextérité.

Pauline se vit enlever ses clefs, son dé, remisés dans une poche profonde de son jupon, selon l'usage des femmes campagnardes.

Madame Klein fut privée de sa broche, souvenir de famille auquel elle tenait beaucoup ; sur ses réclamations angoissées, on lui répondit, par l'écriture et par sa propre médiumnité : « Inutile de la chercher, nous l'avons, vous la retrouverez plus tard ! » (En effet, à la séance suivante, elle tomba dans les mains de M. M***).

Au milieu des rires et des remerciements, M. Homps fut détaché et reprit sa place au milieu de nous ; mais, avant, on lui rendit ses clefs, qu'on lui enfila au pouce, non sans les avoir encore fait sonner ironiquement sous son nez. Il nous raconta qu'on lui avait retiré sa montre de la poche, mais que, toute réflexion faite, on l'avait remise dans son gousset, trouvant sans doute que le pauvre médium en avait assez supporté pour une première fois !

A peine M. Homps rendu au cercle et à la chaîne, on entendit deux chaises qui se rendaient toutes seules dans le cabinet, en faisant pas mal de tintamarre ; puis le jeune homme, qui en voulait à Pauline, la saisit et, comme elle tenait fortement son voisin, il les attira tous deux dans le cabinet ; et, après avoir jeté d'abord Pau-

line sur le matelas, il leur permit ensuite de s'asseoir sur les chaises, en se tenant par les mains.

Alors commença un véritable carnaval. Les deux nouveaux venus, se sentant touchés, ne tardèrent pas à tâcher de s'assurer de ce qui se passait. Monsieur Ducasse constata que le tambour, revenu mystérieusement dans le cabinet, exécutait, à terre, tout seul, un sonore roulement que nous entendions, nous aussi ; il mit sa main sur l'instrument et s'assura que le roulement était produit dans l'intérieur de la caisse sans cause apparente ! Le tambour, toujours jouant, s'éleva seul en l'air, où M. Ducasse, voulant s'en emparer, rencontra une main mystérieuse qui semblait descendre du plafond. Le mobilier s'augmenta d'une petite table venue de la chambre. Une boîte de crayons, des feuilles de papier furent déposées sur cette table ; M. Ducasse et Pauline reconnurent le crayon et le papier servant à Madame Klein pour consulter les Esprits !....

Un grand bruit eut lieu près d'eux. Ils s'assurèrent que le médium ne bougeait pas ; cependant il dut certainement être lévité, car nous fûmes subitement à moitié étouffés sous son matelas et la natte placée entre le plancher et le matelas.

Ces objets de literie se trouvèrent, tout-à-coup, sur la table, sans que personne ait pu se rendre compte comment ils y étaient arrivés.

Quelques minutes après, le phénomène inverse se produisit : le médium fut recouché, douillettement recouvert de sa couverture et se retrouva en possession de son matelas, de son oreiller et de son traversin : Tout cela accompli avec une rapidité, une vivacité, une dextérité que l'hypothèse d'une force indépendante peut seule expliquer.....

Épuisés de fatigue, ayant ri jusqu'à en être malades, nous remerciâmes les forces présentes, et leur dîmes au revoir....

Depuis ce moment, selon leur promesse, ils continuent à développer notre médium indigène, d'eux-mêmes, sans que nous y soyons pour rien.

Deux fois, quand on le croyait couché chez lui, ils lui firent passer la nuit dans la salle des séances, sur la couchette du *cabinet*. Deux fois, en plein jour, devant lui, à l'improviste, pendant que nous parlions des séances, des esprits se montrèrent à lui dans ma

chambre ; il leur tendit alors sa chéchia, où il reçut, les deux fois, un gros morceau d'encens, d'un genre tout spécial, qui brûle en répandant une épaisse fumée...

Deux autres séances ont eu lieu depuis que j'ai écrit ce récit et, malgré des circonstances défavorables, malgré l'introduction d'étrangers, malgré l'indisposition de plusieurs membres, (ayant tenu cependant à faire acte de présence), nous avons obtenu des phénomènes assez satisfaisants ; entre autres : *une pluie de roses pompons... la lévitation du médium*, qu'on retrouva en catalepsie près de la baignoire, avec la tête enveloppée, par les Esprits (?), d'un petit tapis !

D'après les dispositions prises, le chemin des airs lui était seul ouvert. A droite M. Ducasse et Pauline barraient le passage en touchant au mur. A gauche, mon fils était séparé du rideau par un vide de 50 centimètres, qu'il avait bouché avec une petite table. Il n'entendit, ni ne sentit, du reste, rien de son côté.

Enfin l'apport d'un grand collier arabe. Moi seule savais où ce bijou était placé (dans l'armoire à glace de ma chambre à coucher). Pour arriver jusqu'à nous, ce collier avait dû descendre l'escalier, traverser le jardin ! et se rendre, à travers la porte fermée, dans le pavillon où se trouve la chambre des séances !....

En terminant, je tiens à vous dire deux mots sur les garanties que présentent nos séances contre la fraude.

Voici ces garanties :

Aucun de nos médiums n'est payé. Ils viennent de loin, (car nous habitons Mustapha) et ils s'en retournent, le soir à pied, souvent fatigués, épuisés, et pas moyen d'avoir un fiacre ! un omnibus ! ou un tramway ! tellement notre civilisation est peu avancée !

Nous connaissons tous nos membres. Ce ne sont pas des oiseaux de passage, mais des personnes établies et respectables.

Nous avons, en outre, une garantie vraiment objective (si je puis m'exprimer ainsi) et des plus satisfaisantes. C'est l'état d'épuisement, d'anéantissement dans lequel je me trouve après les séances, état qui est souvent partagé par d'autres membres du groupe. Nous sortons de là, littéralement décomposés. Ceci prouve bien que les phénomènes ne sont pas dus à la fraude, mais prennent leur source première dans le fluide qui nous a été soustrait.

Enfin, à quoi bon attacher les médiums ? Nous y avons renoncé, en voici la raison. Nous avons vu une dame des nôtres (soigneusement attachée par plusieurs membres), être détachée avant que nous ayons eu le temps de reprendre nos sièges autour de la table. Nous avons vu cette même dame rattachée par la Force invisible, si vivement, si dextrement, qu'aucun être humain n'aurait, certes, pu en faire autant. Nous avons vu deux dames médiums attachées, chacune sur sa chaise, chaque paire de mains fut serrée par des cordes, puis introduites dans un sac, lequel fut scellé de mon cachet ; nous avons constaté l'impossibilité absolue de sortir les mains des sacs sans briser les cachets ; et nous avons cependant vu ces sacs, à terre, avec les cachets intacts !!

A cette dernière expérience, les deux dames étaient éveillées ; cependant elles n'ont rien senti qu'un léger frôlement et qu'un très grand vent !

Bien mieux, pour achever de nous montrer l'inutilité des précautions prises par l'humaine science, ou nous ordonna de mettre encore tout notre talent à attacher le médium, puis de laisser le cabinet ouvert et la salle éclairée. Nous avons vu alors les liens se relacher peu à peu, sans que nous ayons pu constater autre chose que l'effet ! la cause restant invisible ! Quand on arriva aux nœuds derrière la chaise, celle-ci fut retournée lentement pour nous permettre de tout voir !!!!

Détail important ! Le médium était, cette fois, en catalepsie complète ! comme aux deux premières épreuves....

Est-ce à dire que nous soyons sur la voie du succès ?

Hélas « Chi lo sa ! »

J'entrevois des causes d'arrêt. Le médium Homps ne sera pas toujours à notre disposition. D'un caractère inquiet et nerveux, il est souvent, après une longue journée de travail, trop irrité, trop fatigué pour sortir le soir.

N'importe, nous n'en continuerons pas moins, nous, à travailler courageusement pour la découverte de la vérité ! Haut les cœurs !

« Voici que s'ouvre l'ère où la vérité spirituelle s'affirmera d'elle-
« même, et l'emportera sur le matérialisme. Peu importe la peti-
« tesse apparente du noyau du groupe de ceux qui assentent et
« réalisent ces vérités. Un trou d'aiguille peut révéler un passage

« immense. Le point de contact qui relie au vaisseau le câble qui « le tirera hors du chenal, n'est large que de quelques lignes ; mais « il suffit pour supporter la force qui agira sur le navire.

« Ainsi le petit nombre de ceux qui recevront ces choses sera « la force qui entraînera avec elle la multitude (1) ».

Madame la GÉNÉRALE CARMENCITA NOEL.

*
* *

Nous sommes heureux d'avoir pu mettre sous les yeux de nos lecteurs le récit si intéressant que nous devons à l'obligeance de Mme la Générale Noël ; ils verront ainsi que ces manifestations transcendantales peuvent s'obtenir partout où des investigateurs sérieux et persévérants se donnent la peine nécessaire, et ont la patience indispensable pour permettre aux Esprits d'exercer leur pouvoir.

Faisons, en passant, une petite remarque qui a son importance. Nous avons vu qu'à la villa Carmen, on a cru bon de construire une horloge magique, de faire un autel et de s'entourer de cercles plus ou moins magiques. Nous pensons que tous ces acessoires sont absoluments inutiles, car, aussi bien en Amérique avec Robert Hare, qu'en Angleterre chez Crookes, à Gottembourg avec Mme d'Espérance, à Naples, Milan, Rome, Paris avec Eusapia, on ne s'est jamais servi de tels impédimenta et l'on a obtenu des phomènes aussi remarquables que ceux signalés ici et même des apparitions tangibles, visibles pour tous les assistants.

Les vraies conditions nécessaires et indispensables sont l'appel ardent aux Esprits qui veulent bien venir à nous, le cabinet du ou des médiums, la chaîne, et une lumière très faible. Quant au jour de la réunion, il est tout à fait indifférent, mais une fois qu'on en a adopté un, il faut ne plus le changer. Les chansons aident beaucoup aux manifestations en distrayant l'esprit et en harmonisant les pensées qui ne doivent pas être exclusivement concentrées sur le cabinet.

NOTE DE LA RÉDACTION.



(1) Prentice Mulford *Nos forces* traduit de l'anglais ; se trouve chez Chamuel, éditeur.

Les faits

CHER MONSIEUR,

Je crois qu'il est du devoir de toute personne sincère ayant eu la bonne fortune de recevoir des preuves indiscutables, vérifiées par des témoins sérieux, impartiaux, de l'immortalité de l'âme, d'en faire part au bureau de notre Société.

Je viens donc accomplir ce devoir, en vous faisant le récit de ce qui s'est passé chez moi le 16 février dernier.

Mon médium M. C. et moi, nous nous étions mis à la table pour interroger nos guides sur la mort mystérieuse du Président de la République. Des coups se produisent. Nous demandâmes le nom de celui qui frappait. On répondit : Henri de Lacretelle.

Je fus très émue. M. de Lacretelle avait été un ami vénéré et cher; je l'avais perdu de vue depuis dix ans.

Nous lui demandâmes quand il s'était désincarné. Il nous répondit : Cette nuit à dix heures. Au moment où l'expérience avait lieu, il était onze heures et demie. Il nous dit encore qu'il était mort à Paris et je le croyais à Mâcon.

Le lendemain matin, en ouvrant les journaux, je vis la mort de M. de Lacretelle annoncée en son domicile de Paris, à l'heure précitée par son esprit. J'ai pour témoin M. L..., ma bonne et le cocher auxquels je fis part le soir même de ce que m'avait dit l'esprit et de mon intention de m'informer si la table m'avait dit vrai.

Je terminerai en ajoutant que M. L..., jusque-là incrédule, croit aujourd'hui absolument à l'immortalité de l'âme.

Recevez, mon cher Vice-Président, avec l'assurance de ma vive admiration, l'expression de mes sentiments les plus dévoués.

TOLA DORIAN.



Phénomènes psychiques

OBSERVÉS AU VILLAGE DE D···

PAR

CH. BROQUET et LE Dr DUSART
étudiant en médecine. *ancien interne des hôpitaux de Paris.*

(*suite*)

Ecriture automatique et directe

Après les coups frappés soit dans un meuble, soit par le meuble lui-même, c'est l'écriture qui est le mode de communication le plus fréquemment employé par les esprits.

Tantôt le médium entend les paroles prononcées comme du dehors à ses oreilles ; d'autres fois, il a seulement connaissance, par le sens intime, des paroles qu'il doit écrire. Dans l'un comme dans l'autre cas, il lui est souvent difficile de distinguer ce qui lui est réellement inspiré de ce qui vient de son propre fonds. On n'a pas observé ce mode de communication à D···

Maria écrit sans arrêt ni hésitation, tantôt sans ordre ni régularité, d'autres fois en suivant parfaitement les lignes et observant la ponctuation. Elle reste à l'état normal et, tout en écrivant, regarde le papier ou promène ses regards autour d'elle. Elle écrit soit en pleine lumière, soit dans une obscurité complète, sans que le caractère de l'écriture se modifie. Elle ne connaît le contenu d'une communication qu'en la lisant, lorsqu'elle est terminée. C'est tout à fait l'écriture automatique.

Pendant les dernières séances, un esprit conseilla de bander les yeux du médium. Maria tombe alors très rapidement en trance. Les communications, d'un caractère intellectuel beaucoup plus élevé, sont écrites avec régularité ; les lignes sont droites, la ponctuation et les accents bien placés, l'écriture est presque élégante et l'orthographe tout à fait normale ; toutes choses que Maria serait incapable de produire à l'état normal.

L'écriture varie du reste avec chaque esprit et elle est rigoureusement la même pour chacun, d'un bout à l'autre de la communication et pour des communications espacées de plusieurs mois.

Elles ont un caractère bien personnel et l'on reconnaît la plupart des correspondants avant d'avoir vu la signature.

A plusieurs reprises, Maria a écrit en caractères qui ont paru appartenir à une langue étrangère, d'autant plus que le signataire était Alsacien. Mais il n'a pas été possible de déchiffrer le contenu de ces communications ; il en a été de même, du reste, de certaines communications en français trop mal écrites.

Maria n'a pas été le seul médium écrivain observé à D····

Un enfant de neuf mois, tenu tout emmaillotté au-dessus d'une table, a écrit une communication qu'il n'a pas été possible de retrouver, les parents ne se rendant pas compte de l'importance considérable des documents de ce genre.

Elise, gros bébé blond très joueur, âgée de 23 mois environ, a écrit plusieurs fois, tandis que Maria et les autres personnes présentes allaient et venaient, et ne paraissaient prendre aucune attention à ce qu'elle faisait. On a remarqué que c'était ainsi que l'on obtenait les meilleurs résultats. Les communications étaient toujours appropriées aux circonstances.

Céline, âgée de 3 ans, et Louise, âgée de 4 ans, ont écrit, soit seules, soit assises à une même table avec Elise. Nous y reviendrons.

Nous avons enfin vu des personnes illettrées, entre autres Mme B···, écrire des communications, qui jusqu'ici n'ont présenté d'intérêt que par le fait même de leur production.

Enfin, outre l'écriture mécanique ou automatique, nous avons à signaler plusieurs exemples d'écriture directe.

Il n'a été fait aucun essai d'écriture entre ardoises.

Voici maintenant les particularités qui ont signalé quelques unes de ces communications :

Le lendemain du jour où sa médiumnité se déclara, Maria, au milieu d'une séance à laquelle assistaient sept personnes parmi lesquelles M. Ch. Broquet, déclare sentir sur sa main le contact d'une petite main d'enfant, mais elle ne voit rien ; son bras est agité de mouvements nerveux. Elle prend alors un crayon et écrit d'une écriture qui ne ressemble pas à la sienne. La communication est signée Hubert V..., son frère mort de méningite à 6 ans 1/2. On cherche s'il ne reste pas, dans la maison, de spécimens de l'écriture de Hubert et on retrouve, au milieu de beaucoup de

paperasses, un cahier d'école resté là par hasard et inconnu du reste de la famille. On compare les deux écritures et l'on constate leur parfaite ressemblance. Depuis ce moment, les nombreuses communications de Hubert furent toujours reconnues par le seul caractère de l'écriture, avant qu'elles soient signées.

Agnès B···, cousine et amie d'enfance de Maria, s'est assez souvent communiquée par l'écriture. Elle était fort peu instruite et avait l'habitude de signer *Agnesse*. Cette faute d'orthographe se retrouve dans toutes ses communications, aussi bien celles qui sont

Ecriture de l'Esprit Hubert

Charle est tre content
de Mr Réquer pour ton guide
jai encore quelque chose a te dire
tu voudra bien dire a [illegible]
que je lembrasse tendrement

Je ne puis laisser
passer ce beau jour
sans vous offrir mes
voeux et mes souhaits
une bonne année, une
bonne santé et toutes
sortes de bonheur

Douchy le 1 7bre 1890

Mon cher charles

je técrit ces deux mots pour te
dire que je n est pas eu le temps
de te parler a toi seul
tu était trop presser pour ton
repartir avec la voiture [illegible]

Ecriture du jeune Hubert vivant — Ecriture normale de Maria

données par la main de Maria, que celles transmises par Mme B···, le médium illettré, incapable non seulement de se rendre compte de l'orthographe des communications données par sa main, mais même de distinguer entre des griffonnages sans aucune lettre formée, et de l'écriture nettement lisible. L'écriture est si bien celle d'Agnès, qu'à sa vue son père et sa mère ont éclaté en sanglots au milieu d'une séance.

Clément Bourlet, dont nous avons déjà beaucoup parlé, écrit fort fréquemment et toujours dans le patois le plus grossier, avec les

mêmes plaisanteries vulgaires, la même orthographe et les mêmes caractères de l'écriture, que la main qui tient le crayon, soit celle de Maria, ou celle de Zélia, âgée de 11 ans, ou encore celle de Mme B..., personne fort instruite, d'un caractère élevé et qui, habitant une autre localité, ne connaissait pas Maria et n'avait jamais vu l'écriture de Clément ; ou enfin celle de Mlle M. B...

Deux communications sont signées P. Durieux, à quatre mois de distance. L'écriture tracée très rapidement est tellement fine et serrée, qu'on a peine à la lire : les deux spécimens sont comparés et on les trouve identiques.

Nous allons reproduire trois communications qui présentent des circonstances intéressantes :

Dans le courant du mois de mars 1898, à une séance à laquelle assistaient M. Ch. Broquet et quatre autres personnes, Maria écrit une communication sous forme de lettre, signée D'H... et adressée à Mme D'H... sa veuve, une des personnes présentes. Cette lettre contenait ce passage : « Te souviens-tu que j'ai longtemps cherché un livre de magie qui pût me faire connaître le moment de ma mort. J'en ai trouvé un et cependant je n'ai pas su que j'allais mourir en allant à N... » M. D'H... était mort quelques années auparavant, en se rendant à N... pour assister à une cérémonie religieuse. Tous les assistants, sauf Mme D'H..., ignoraient le fait de cette recherche d'un livre de magie et Mme D'H... elle-même ne se le rappela qu'après un certain temps de recueillement. Peut-être les partisans quand même de la théorie de la suggestion par la conscience subliminale ou le subconscient proposeront-ils comme interprétation, non pas l'action de l'être conscient de Mme D'H..., puisque celle-ci ne pensait pas à ce moment au livre cherché, mais celle de son subconscient, agissant sur le subconscient de Maria. Nous pourrons leur répondre qu'il n'y a de prouvé jusqu'ici, à l'actif de la suggestion mentale, que des transmissions d'ordres plus ou moins précis, mais jamais de pensées ou de souvenirs longuement formulés. Nous ajouterons que Maria et Mme D'H... étaient toutes deux dans leur état normal et que, par conséquent, Maria ne se trouvait pas à ce degré de l'hypnose appelé crédulité. Qui ne sait, enfin, combien sont rares et laborieuses les quelques expériences de suggestion *mentale* couronnées de succès :

il suffit, pour s'en convaincre, de lire l'étude du D[r] Ochorowicz sur ce sujet.

Dans une autre séance, en présence de M. Ch. Broquet et de quatre assistants, Maria écrit cette communication qui lui est adressée : « Maria, tu m'as vite oubliée, lorsque je fus morte ; tu n'as pensé que quelques jours à moi. Voilà pourquoi je reviens te voir, pour savoir si tu me reconnaîtras. » Signé M[lle] Magain.

Maria et tous les assistants cherchent vainement dans leurs souvenirs ; aucun n'a connu une personne portant ce nom.

La communication reprend alors :

« Je suis morte à D***, à huit ans et demi, il y a neuf ans. Nous étions deux grandes amies. »

Maria, très intriguée, recherche inutilement dans sa mémoire, et ses parents, présents à la séance, ne sont pas plus heureux qu'elle.

La communication insiste en ces termes :

« Te souviens-tu que maman est venue me rechercher avec le martinet, sur la porte de M[me] D***, quand nous jouyions au bouquet (aux osselets), quinze jours avant ma mort ? Il y a neuf ans de cela. Te rappelles-tu que j'allais souvent chez ta grand'mère, avec toi et M[lle] Octavie B*** ? »

Malgré tous ces détails, personne ne parvenant à trouver quoique ce fût qui pût concorder avec ses souvenirs, on allait conclure à l'intervention d'un fantaisiste, lorsque Maria écrit de nouveau :

« Te souviens-tu de *Louise la Petite* ? »

Ce mot est comme un trait de lumière. Tout le monde l'a connue : c'était la mère d'une amie de Maria, dont la fille était morte effectivement depuis neuf ans, et Maria, au bout de quelques instants, retrouve dans ses souvenirs la scène du martinet.

Pour comprendre comment la mémoire du médium et des assistants a pu être mise ainsi en défaut, il faut savoir que dans le Nord et sans doute aussi dans beaucoup d'autres provinces, il y a fort peu de familles d'ouvriers et même de cultivateurs et de petits bourgeois, qui ne soient affublées de quelque sobriquet, tirant son origine soit d'événements, soit de particularités dans le costume, les traits du visage, la forme d'un membre, etc... les surnoms sont si complètement adoptés par tout le monde, que le vrai nom de famille en est tout à fait oublié et ne se retrouve que dans les actes officiels.

On peut donc considérer ceci comme la révélation d'un fait ignoré de tous, et nous ne voyons pas comment on pourrait refuser d'admettre ici l'intervention d'une intelligence étrangère à tous les assistants.

Voici un troisième fait :

Maria V** écrit : « Je suis Mme D*** (le nom en toutes lettres). Dis à mon mari que je ne lui en veux nullement de ce qu'il s'est remarié après ma mort. Je suis morte à D***, il a quatre ans, à la ducasse (fête patronale), sur la place, en regardant ma fille Augusta qui allait au tourniquet (chevaux de bois). »

Le médium, les assistants et les diverses personnes que l'on interroge sur le moment, sont tous d'avis que la communication contient un détail inexact. Ce ne serait pas sur la place, mais dans une maison voisine, que Mme D... serait morte. Cependant M. D... rencontré quelques jours plus tard, confirma la constatation de la communicante, en spécifiant bien que c'était dans ses bras, *sur la place*, que Mme D... était tombée morte.

C'était donc une communication en contradiction avec la conviction de tous les assistants. Qui a pu la dicter ?

Abordons maintenant des faits encore plus importants au point de vue des théories spirites ; nous voulons parler de l'écriture mécanique chez les jeunes enfants et chez les adultes complètement illettrés. Ici, il est impossible d'invoquer la supercherie ; enfants et adultes sont bien connus dans la localité. Reste le subconscient, agissant à l'insu de la personnalité consciente et se servant de ses organes pour écrire des communications et des réponses aux préoccupations des assistants et contraires parfois à leurs désirs.

Qu'on nous permette, à ce propos, de présenter une réflexion. Les partisans de cette hypothèse du subconscient, déclarant qu'il est le résumé de toutes les acquisitions morales et intellectuelles faites par l'esprit dans le cours de ses vies successives, ce qui expliquerait la supériorité qu'on lui attribue sur la personnalité consciente, on voit qu'on ne peut se ranger à cette opinion, sans adopter les deux points essentiels du spiritisme : la survie et le développement de l'esprit à travers une série d'existences et par conséquent de réincarnations.

Venons maintenant aux faits :

Nous nous sommes fait répéter par le père du médium de neuf mois, brave ouvrier incrédule jusque là, et par plusieurs témoins, la

scène qui les avait amenés au spiritisme. Mais ici, encore, la communication a été perdue, aucun d'eux ne pensant à l'intérêt que peut présenter un semblable document.

En avril 1898, Maria rentre chez elle, avec la petite Céline M..., agée de trois ans, avec laquelle elle aimait à jouer. Cette fillette, ordinairement très gaie, est prise de terreur chaque fois qu'elle aperçoit M. Ch. Broquet. Celui-ci engagea Maria à la mettre devant

Ecrit par la petite Céline, agée de 29 mois, le 12 Octobre 1898.

17° 1/2 Vendredi (hors séance)
Charles je suis tres content davoir une si belle petite médium agé de 3 ans et 1/2 et quel deviendra si bonne medium tache de l'entretenir !

Ecriture de la petite Céline âgée de 3 ans et demi.

une table avec un crayon et du papier, car un esprit avait déclaré qu'elle était médium. Maria place donc, au milieu de la pièce, une petite table devant laquelle elle asseoit la fillette, et pour observer la scène tout à loisir, sans troubler le médium, M. Ch. Broquet reste derrière la chaise, à plus de deux mètres et suit tous les mouvements que reproduit une glace accrochée au mur d'en face. Maria et madame V... se tiennent à quelques mètres de distance.

L'enfant prend le crayon, mais sa physionomie trahit une assez vive inquiétude, et la main est agitée de mouvements nerveux. Enfin la main se pose sur le papier et trace rapidement d'une seule traite la communication suivante :

« Charles, je suis très content d'avoir une si belle petite médium de trois ans et demi et qui deviendra si bonne médium : tâche de l'entretenir. »

Le crayon est ensuite projeté à terre avec une certaine force : l'enfant se retourne, aperçoit M. Broquet et se met à pousser des cris. Maria la prend pour la calmer, tandis que M. Broquet s'empare de la feuille de papier.

La petite Elise, grosse fillette de 22 mois, blonde, joufflue et très joueuse, prend, le 10 septembre 1898, la place que Maria venait d'occuper devant la table pour écrire à une amie. Elle saisit un crayon et couvre sans s'arrêter une page entière d'une écriture fine et régulière, tandis que Maria vaquait aux soins du ménage. Lorsque cette dernière s'aperçut du fait, elle s'approcha pour prendre la feuille de papier; mais déjà l'enfant l'avait mise en pièces et chiffonnée. Maria ne songea pas à recueillir les fragments.

Le 12 octobre 1898, un colporteur étranger au pays, que Maria venait, quelques heures auparavant, de convertir en évoquant sa mère et en lui rappelant un passé qu'il avait tout intérêt à cacher, revint demander que l'on évoquât son père. Maria eut l'inspiration d'asseoir Elise à la table, en lui donnant un crayon et un chiffon de papier qu'elle avait sous la main. Il y avait là cinq ou six personnes, la plupart étrangères au spiritisme. On continua à causer sans se préoccuper de l'enfant, qui, après avoir fait des arabesques sans aucune signification, s'arrêta un moment, puis se mit en devoir d'écrire les paroles suivantes : « *Il est réincarné* »

Pendant qu'elle écrivait, l'enfant passait la main gauche avec un geste de caresse sur le dos de la main droite, en disant : « Papa ! papa ! » puis elle rejetait le crayon et secouait le bras, comme pour se débarrasser d'une étreinte importune et enfin reprenait le crayon pour écrire le dernier mot. On a constaté que sa main était devenue manifestement froide lorsque l'écriture fut terminée.

Le mercredi 9 novembre, M. Ch. Broquet avait annoncé qu'il n'assisterait pas à la séance du mercredi, 23.

A peine était-il parti, que la jeune Elise, assise en face d'une feuille de papier, y écrivit ces mots :

« Il faut écrire à Charles qu'il vienne à la séance de mercredi ». L'écriture, bien formée, est très lisible et ne contient pas de fautes d'orthographe, ce qui est exceptionnel.

Dans ce cas l'enfant était restée tout à fait isolée, comme dans les précédents.

On voit que ces deux communications n'étaient pas des paroles banales et étaient tout à fait de circonstance. L'enfant n'a donc rien eu à imiter, quand même son âge n'eût pas été un obstacle suffisant.

Le 11 novembre, M. Lecerf envoie chez Maria sa fillette Louise, âgée de 4 ans. La petite Elise s'y trouvait déjà, ainsi que Céline M*** dont il a déjà été question et qui est âgée de 3 ans. Maria les plaça toutes trois sur un banc, en face d'une table; elle leur donna à chacune un crayon et une feuille de papier et les laissa libres, se tenant à bonne distance, ainsi que M[lle] Octavie B*** et une fillette, Eugénie R***, demi-sœur de Louise. Les enfants commencèrent à faire des griffonnages; puis, tout à coup elles écrivirent en même temps la même pensée sous trois formules différentes, telles que nous les reproduisons ci-dessous :

(Louise Lecerf) « Ne pas oublier de les avoir tous, si c'est possible ».

(Elise) « Je voudrais qu'Elise vienne à la séance prochaine, si c'est possible ».

(Céline) « Je voudrais voir tous ces mediums à la séance prochaine ».

Elise et Céline jettent ensuite leurs crayons à terre, tandis que Louise Lecerf tombe en trance, en même temps qu'Eugénie R***. Nous reviendrons sur cet incident, à propos des incarnations et réincarnations.

Le jeudi 15 décembre, Maria voit entrer Elise, qui lui dit d'un air sérieux : « Je veux récrire ! » « à qui ? lui demande Maria ; mais l'enfant répétant obstinément : « Je veux récrire ! » Maria l'assied devant une table, lui donne un crayon et une bande de journal qui se trouvait sous sa main et voit la fillette écrire sans hésitation :

« Est-ce qu'il y a séance (céence) aujourd'hui ? »

Il nous est arrivé souvent de voir l'une ou l'autre de ces enfants tracer des traits de fantaisie au milieu desquels se rencontraient quelques mots sans suite et sans portée. On pourrait dire que ce sont des arabesques rappelant par hasard la forme de certaines lettres. Aussi n'en parlons-nous pas et ne tenons-nous compte que des phrases bien détachées et contenant une pensée.

Il nous reste à parler des communications qui se sont produites à D***, par la main de médiums absolument illettrés.

Nous avons vu un homme de cinquante ans écrire un nom propre. Ceux qui ne le connaissent pas comme nous pourraient croire à la reproduction de traits observés déjà.

Nous n'insistons pas. Tout autre est le cas de Mme B*** bien connue de nous et de tout le village. On sait que son mari ayant besoin de sa signature pour un acte notarié et voulant éviter des frais toujours considérables pour des ouvriers, s'efforça pendant plusieurs semaines de lui apprendre à écrire son nom et ne put y parvenir. Mme B*** est une ouvrière de 42 ans, aux mains raidies par le travail. Elle offre donc inconsciemment une grande résistance à la force intelligente qui veut assouplir ses doigts pour l'écriture, et il est fort curieux de la voir écrire. Elle lève la tête, regarde dans le vide ou les personnes qui l'entourent, mais jamais le papier sur lequel elle pose la main. Celle-ci trace d'abord un certain nombre de lignes de traits se tenant sans intervalles et au milieu desquels on distingue de temps à autre une lettre ou deux ; puis après cette espèce d'exercice d'assouplissement, vient une phrase plus ou moins longue, quelquefois deux. Quand elle sent sa main arrivée au bas de la page, elle tend celle-ci à son mari ou aux personnes assises auprès d'elle et dit : « Voyez donc s'il y a quelque chose d'écrit ! » Il est certain qu'elle ne pourrait pas en juger par elle-même.

Dans ces communications, qui offrent bien le type le plus parfait

de l'écriture mécanique, trois signatures ont été données. Par qui ? On peut affirmer que ce n'est pas par la personnalité consciente du médium. Est-ce par le subconscient ? Il faudrait admettre que chez cette mère de famille parfaitement honorable et sincère, le subconscient serait assez ignorant de lui-même pour prendre successivement plusieurs personnalités, en se trompant sur la sienne, ou assez fourbe pour chercher à tromper toutes les personnes de la famille ou de l'entourage. Il serait alors singulièrement inférieur à la personnalité consciente, ce qui est en contradiction flagrante avec les assertions de ceux qui admettent cette individualité hypothétique. On peut faire la même remarque au sujet des milliers de communications reçues chaque jour au sein des familles, dans le monde entier, avec une si grande variété de signatures pour le même médium.

Si l'on ne peut invoquer ni la fourberie, ni la personnalité consciente, ni l'individualité subconsciente, il ne reste plus qu'une seule interprétation, celle de l'intervention d'intelligences indépendantes, étrangères à tous les assistants. On verra que la nature des communications est vulgaire et telle qu'on pouvait l'attendre des signataires, que l'on avait connus pendant leur vie terrestre, comme fort peu élevés dans l'ordre intellectuel. Voici les faits :

Pendant plusieurs séances, Mme B***, se conformant à nos conseils, avait tenu au-dessus d'une feuille de papier sa main armée d'un crayon. Elle le tenait avec une grande raideur et résistait inconsciemment à l'action exercée sur ses bras et dont elle nous rendait compte. Pendant un quart d'heure chaque fois, quelquefois plus, elle traçait d'une main lourde des traits sans aucune forme déterminée. Graduellement, le bras devint plus souple, des lettres purent être reconnues et il nous fut possible de lire *Angélique Dernoncourt*, nom de sa mère. Le soir, rentrée chez elle avec son mari, elle renouvela son essai et reçut cette fois, sous la même signature, la phrase peu aimable et tout à fait conforme au caractère que l'on connaissait bien à la signataire pendant sa vie : « Va-t-en ramoner les pavés ». (Va balayer la rue).

A la séance qui suivit, Mme B*** écrivit quelques mots avec la signature « *Agnesse Barbieux* ».

Nous avons déjà signalé cette orthographe ; nous n'y insistons pas davantage.

Le 11 novembre, elle était fort préoccupée de la disparition d'un chat auquel elle tenait beaucoup. Le soir, elle reçut la phrase suivante : « Votre chat a la migraine. » La signature de *Clément Bourlet* cadrait parfaitement avec la valeur de la plaisanterie.

Le 14 décembre, le même Clément, après une demi-page de griffonnages qui semblent une mise en train, écrit ceci : « Si tu veux devenir médium, il te faut faire beaucoup de spiritisme — Clément ». Vient encore une ligne de griffonnages, puis les mots suivants, que nous n'avons pas compris et qui n'ont à nos yeux d'autre valeur que celle de leur production : « Angélique était la médium des trois qui étaient à la table. Il faudra y aller : il y aura deux incarnations. Valenciennes, 95, rue du Quesnoy ».

Très souvent, lorsqu'elle est chez elle, seule avec son mari, elle ressent dans le bras de telles impatiences, qu'elle se trouve obligée de prendre un crayon et d'essayer d'écrire. Le 27 décembre, à plusieurs reprises dans la journée, de grands coups, assez sonores pour être entendus même hors des pièces où ils se produisaient, se firent entendre dans les meubles, dans les murs, la suivant même à la cave, jusqu'à ce qu'elle prît un crayon. A ce moment, tout bruit cessait. Le phénomène s'est renouvelé trois fois dans la journée.

(A suivre).

Effluviographie

PROCÈS-VERBAL

Etant de passage à Eause (Gers) j'ai été voir un de mes amis, puissant magnétiseur que je compare à Donato pour la production des phénomènes, M. Edward Troula.

J'ai trouvé chez lui Mme Fleury, médium auditif, voyant et à incarnation, qui m'a étonné par ses hautes qualités médianimiques. J'étais donc bien placé, me semblait-il, pour faire des photographies spirites.

Ici n'est-ce pas le cas de dire fluidiques ou magnétiques, tellement le fait spirite s'est annoncé avec puissance.

En effet, étant entrés avec M. Troula dans le cabinet noir et ayant mis une plaque dans le révélateur, nous entendons, dans la chambre contiguë, la chute d'un corps et Mme Troula appeler sur un ton effaré.

Je couvre alors la plaque que je venais de mettre dans la cuvette et nous allons au secours de Mme Fleury tombée en catalepsie. Après un quart d'heure de soins, nous rentrons dans le cabinet noir.

Je prends alors la plaque en disant : Elle doit être perdue, nous allons en mettre une autre, et en même temps je la dépose dans la cuvette d'hyposulfite, sans avoir même eu le soin de la passer à l'eau pour la laver.

Lorsque notre autre plaque, d'ailleurs diversement colorée, fut faite, je la mis dans l'hypo.

Quelle ne fut pas notre stupéfaction, en retirant les deux plaques du bain fixateur dix minutes plus tard.

Celle que je croyais perdue avait de beaux dessins et des figures très bien faites en positif.

Je la tirai donc en négatif sur une 2e plaque pour obtenir ces figures sur papier. Mais toutes deux : positif et négatif, sont aussi belles l'une que l'autre et toutes les deux donnent des dessins et des visages de personnes.

De plus, la plaque positive a un caractère spécial, *sui généris* laissant l'impression que ce n'est pas le magnétisme humain qui l'a créée, mais bien que c'est la facture d'un Esprit.

Dans le cas présent, l'être invisible a fait tomber Mme Fleury en catalepsie pour lui prendre la force dont il avait besoin et, avec cette force, soutirée au médium il a créé le cliché.

Ont signé : E. TROULA, Mme TROULA,
Mme FLEURY, Commandant TEGRAD.

La Prière



(*suite* (1))

Mais, ai-je objecté à mon interlocuteur de l'au-delà, si tout se réduit à une question de fluide, où est l'action divine ?

Elle est, m'a-t-il été répondu, dans le fait que l'action de la prière est soumise à la volonté de Dieu, elle est dans les lois qui régissent cette action, lois qui ont été organisées par lui, et qui proclament sa bonté, comme la loi de gravitation chante sa puissance et sa grandeur ; elle est dans l'acte même de celui qui prie, car vous êtes ouvriers avec Dieu.

Admettons donc que la prière imprime au fluide universel une vibration capable de le modifier au point d'en constituer cet élément spécial que mon correspondant invisible appelle l'onde prière. Mais pour ce faire, elle doit nécessairement remplir certaines conditions.

Comparons-la, pour nous en rendre plus aisément compte, à cet état vibratoire qui produit le rayon lumineux. Le rayon est d'autant

(1) Voir le numéro d'Avril.

plus intense que le foyer dont il émane est plus ardent, il traverse, avec une rapidité connue, mais étonnante, les espaces les plus considérables; il rencontre sur son chemin des mondes grands et petits qu'il illumine au passage, la matière elle-même ne lui est pas toujours un obstacle. La lumière du soleil ne nous parvient-elle pas à travers les nuages d'un ciel couvert? Les carreaux de notre fenêtre empêchent-ils les rayons de venir égayer notre demeure?

Ainsi fait notre prière, avec deux différences cependant : d'abord sa force ne s'atténue pas en s'éloignant de son centre de production, et elle parvient à se faire sentir jusque dans les parages les plus lointains : en outre, comme vitesse de transmission, elle est infiniment plus rapide que la lumière et le son, phénomènes très matériels en comparaison.

Plus on s'écarte de l'idée de matière (ce mot étant pris dans le sens le plus ordinaire), plus les notions de vitesse, d'intensité, d'étendue, de puissance augmentent.

La matière à l'état radiant est douée de propriétés bien plus énergiques que sous les autres formes. Que de surprises l'avenir ne nous réserve-t-il pas dans ce domaine ! Nous avons dit que le rayon lumineux est d'autant plus intense qu'il part d'un foyer plus ardent. De même, l'élan qui nous porte à prier et qui est retenu en quelque mesure par les conditions matérielles de notre existence présente, doit être aussi puissant que possible; pour cela, il faut que le cœur déborde d'amour pour Dieu et pour le prochain.

Mais il demande d'autres conditions encore, et c'est un point sur lequel mes guides spirituels ont insisté d'une façon toute spéciale. La prière doit s'échapper d'un cœur humble, droit et sincère.

Je ne parle pas, cela va de soi, de ces prières toutes faites que l'on répète sans trop savoir ce que l'on dit, ni de celles qui prétendent avoir pour résultat une faveur matérielle. C'est à peine si elles méritent le beau nom qu'on leur donne.

Je n'ai ici en vue que la prière, soit voulue, soit spontanée, de l'âme qui se dégage pour ainsi dire momentanément de ses entraves terrestres afin de se rapprocher de Dieu, ou de ceux qu'elle a perdus pour le présent et qu'elle aime pour l'éternité. Cette prière-là est chose sainte, elle doit être faite saintement. Elle sera précédée d'un moment de méditation, de recueillement, d'un retour sur soi

même, d'un examen de conscience sérieux et sévère, afin de voir clair dans son cœur. Elle doit être sincère : « Ne proférez aucune parole, m'a dit un esprit, qui ne soit strictement l'expression de votre pensée ». Ne dites pas, par exemple : « Je me repens », si vous n'êtes pas absolument certain que c'est le repentir qui vous anime. Ne priez pas non plus quand votre esprit est distrait ou préoccupé par quelque idée matérielle. Mais, d'autre part, n'attendez pas au soir ou à une heure spéciale pour vous élever vers Dieu par la pensée. Dès que vous vous y sentez porté, laissez votre âme s'épancher dans le sein du Père céleste. Que lui importent à lui, le moment et le lieu ?

Un simple regard levé vers le ciel est quelquefois plus éloquent que la plus longue des oraisons dite sagement à l'heure accoutumée. Elevez vos cœurs le plus souvent possible, ils devraient, pour être bons et heureux, planer toujours au-dessus de la terre.

Maintenant que nous avons vu le point de départ de la prière, voyons où elle va, comment elle agit et quels sont ses résultats.

Toute prière monte à Dieu, même si elle est adressée à quelque intermédiaire, et son action est toujours subordonnée à la volonté souveraine.

Mais cette action est plus étendue qu'on ne le croit, car elle se fait sentir à la fois sur celui qui prie, celui à qui on s'adresse et celui en faveur de qui l'on prie.

Cette action est essentiellement fluidique. Il faut qu'il y ait, et les Esprits nous enseignent qu'il y a dans l'invisible une infinie variété de fluides, d'états et de combinaisons fluidiques.

Dans le monde qui tombe sous nos sens, nous voyons la matière sous trois formes principales, mais modifiées à l'infini, soit par l'action de la nature, soit par la main humaine. Le fluide a, lui aussi, différents états généraux susceptibles de modifications innombrables, sous l'influence d'agents inconnus et sous la main des incarnés ; selon le but qu'elle se propose.

« Les fluides véhicules de notre pensée, m'a dit l'un d'eux, ne sont pas tous de même nature. On les a comparés, pour vous les faire comprendre, au fluide électrique, parce que c'est le seul qui soit connu des incarnés dans ses effets, sinon dans son essence, et qui soit admis par la science.

Il en sera bientôt de même du fluide magnétique. Ceux-là ont attiré l'attention, en premier, et peuvent être étudiés parce qu'ils sont les plus matériels et les plus humains. Il n'en est pas de même de ceux qui agissent dans les phénomènes psychiques, comme la pensée.

Ceux-ci sont d'une nature bien plus insaisissable, et si nous les avons comparés au fluide électrique, ce n'est point que nous les lui assimilions ; il y a entre eux, pour nous, une très grande différence de densité.

C'est grâce à ces agents si divers que les esprits peuvent agir sur la matière, sur vous et entre eux, et cela va nous aider à vous faire comprendre quelque idée de ce qui se passe dans l'invisible, quand la prière a produit la vibration que nous savons.

Nous avons dit : elle agit d'abord sur celui qui prie. Supposons un incarné qui prie pour son propre compte ; dans toute prière de cette catégorie, le véritable bienfait est peut-être le retour sur soi-même auquel on est obligé. Pour bénir, il faut reconnaître les bontés accordées ; pour demander pardon, il faut avouer ses fautes ; pour appeler à l'aide, il faut avoir le sentiment de sa faiblesse.

On se rend ainsi un compte plus ou moins exact de son état, et l'on éclaire d'autant son propre chemin. N'y a-t-il pas, en outre, un sentiment intime de calme, de paix, à l'idée que l'on place son sort en de bonnes mains. Donc, indépendamment même du résultat qui pourra suivre d'une façon plus ou moins sensible, il y a déjà un bienfait pour l'incarné dans le seul fait d'avoir prié. Il en sera de même s'il prie pour d'autres que lui. Il peut le faire soit en faveur d'incarné, soit pour ses frères de l'espace ; dans les deux cas, il s'établira un courant fluidique entre lui et l'objet de sa prière ; il agira sur cet objet et réagira sur celui qui a prié. Si ce dernier a l'avantage d'être médium, il se rendra compte de cette réaction, car il ressentira au retour du courant fluidique une impression plus ou moins profonde de bien-être ou de souffrance, selon que l'objet de sa prière est heureux ou misérable. Mais, médium ou non, nous sommes solidaires, nous devons éprouver quelques satisfactions d'avoir fait du bien à autrui par notre prière.

En second lieu, la prière agit sur celui à qui elle s'adresse ; ceci suppose que nous nous adressons parfois à d'autres qu'à Dieu, car

il serait au moins téméraire de prétendre savoir comment elle agit sur l'intelligence suprême. Nous appelons, en effet, les esprits en qui nous voyons des guides, des protecteurs, des conseillers, des puissances inconnues, capables d'agir là où notre état d'incarné nous empêche de pénétrer. Notre appel leur parvient toujours, quelque lointain qu'il soit peut-être, mais ils ne sont pas toujours en état de le percevoir, encore moins d'y répondre, et ne le pourront, en tous cas, qu'avec la permission de Dieu.

Que se passe-t-il alors pour eux ? Si nous avons évoqué par son nom un esprit en qui nous avons confiance et qu'il soit libre de nous répondre, nous l'aurons simplement attiré vers nous, et il agira ensuite, selon que ce sera nécessaire.

Mais si nous avons demandé à Dieu de nous accorder l'aide des esprits sans en désigner aucun d'une manière spéciale, il en sera tout autrement.

Il ne s'agit pas pour eux d'une action libre, la réponse à donner est un devoir qu'ils ont à remplir, devoir qui est parfois une récompense, parfois une épreuve pour eux. C'est par conséquent un bonheur, quand c'est une occasion pour l'esprit de faire du bien à un incarné aimé. C'est une épreuve, quand il s'agit d'un vivant à l'égard duquel l'esprit nourrit de mauvais sentiments. « Ah ! me disait l'un d'eux, combien nous avons parfois de peine à nous vaincre et à consentir à ce que vous demandez et que Dieu a jugé à propos de vous accorder ! » Quelle immense sensation pour nous ! Nous sommes attirés vers celui qui a prié, nous le haïssons peut-être, et nous sommes chargés de lui faire du bien ! beaucoup succombent, et au lieu de remplir la mission bénie qui leur était confiée, qui aurait porté de bons fruits pour eux aussi, profitent du rapprochement forcé pour troubler l'incarné et le faire souffrir peut-être.

Mais, ajouta l'esprit, la responsabilité de cet acte est partagée. Si l'incarné n'avait émis dans sa prière que des pensées pures, l'envoyé n'aurait pas pu exercer cette triste influence.

La prière adressée aux esprits, agit d'une toute autre façon quand, au lieu d'être une demande de secours, elle est l'expression de notre reconnaissance, de notre fidélité, de notre amour. Cet élan, quimonte vers Dieu, retombe en bénédiction sur ceux qui l'ont inspiré.

C'est une joie de plus ajoutée à leurs joies, une impression de bonheur profond, intense, qui nous est inconnue, à nous qui ne savons pas n'être heureux que par l'âme. Cette prière-là est un lien sympathique puissant entre les vivants visibles qu'elle élève et les vivants invisibles qu'elle attire.

(*A suivre*). UN CHERCHEUR.

CONGRÈS SPIRITE ET SPIRITUALISTE

INTERNATIONAL DE 1900.

COMITÉ D'ORGANISATION.

Voulant resserrer davantage les liens de sympathie et de solidarité morale qui existent déjà entre eux, les Sociétés et Groupes suivants :

SYNDICAT DE LA PRESSE SPIRITUALISTE DE FRANCE,
COMITÉ DE PROPAGANDE SPIRITE,
SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ETUDE DES PHÉNOMÈNES PSYCHIQUES,
SOCIÉTÉ MAGNÉTIQUE DE FRANCE,
ECOLE PRATIQUE DE MAGNÉTISME ET DE MASSAGE,
SYNDICAT DES MASSEURS ET MAGNÉTISEURS,
ECOLE SUPÉRIEURE LIBRE DES HAUTES ETUDES HERMÉTIQUES,
GROUPE INDÉPENDANT D'ÉTUDES ÉSOTÉRIQUES,
ORDRE MARTINISTE,
SOCIÉTÉ ALCHIMIQUE DE FRANCE,
SOCIÉTÉ THÉOSOPHIQUE, BRANCHE PARISIENNE ANANTA,
ÉTUDIANTS SWÉDENBORGIENS,
ET
DIVERS GROUPES SPIRITUALISTES INDÉPENDANTS,

Se sont réunis dans le but d'organiser un *Congrès* pour faciliter l'étude et le développement des Sciences et Doctrines spiritualistes. Ce *Congrès,* qui tiendra ses assises à Paris, vers la fin de l'Exposition, prend le titre de *Congrès Spirite et Spiritualiste de 1900.*

Ce Congrès comprend cinq sections :

SECTION SPIRITE,
SECTION MAGNÉTIQUE,
SECTION HERMÉTIQUE,
SECTION THÉOSOPHIQUE,
SECTION DES SPIRITUALISTES INDÉPENDANTS.

Entièrement autonomes, les sections ne sont liées que par la sympathie et le désir de concourir, dans la mesure de leurs moyens, au développement des Sciences et Doctrines spiritualistes.

Le comité d'organisation est composé de trois membres de chaque section. Ne se chargeant que des travaux préparatoires du *Congrès*, il se démettra de ses fonctions à l'ouverture de la première séance.

Les adhésions, les mémoires et les fonds doivent être adressés à Paris :

Pour le Spiritisme, à M. C. DUVAL, 55, rue du Château-d'Eau ;

Pour le Magnétisme, à M. H. DURVILLE. 23, rue Saint-Merri ;

Pour l'Hermétisme, à M. PAPUS, 10, avenue des Peupliers ;

Pour la Théosophie, à M. P. GILLARD, 38, rue de Verneuil ;

Pour les Spiritualistes indépendants, à M. ALBAN DUBET, 23, rue Saint-Merri.

Toute personne qui, en donnant son adhésion, versera une somme quelconque, sera considérée comme membre du *Congrès*. Des cartes d'invitation aux séances seront mises à la disposition de tout membre du *Congrès* qui aura versé 2 francs au minimum. Une carte nominative permettant l'entrée de toutes les séances, sera mise à la disposition de ceux qui auront versé au moins 6 francs. Un versement de 12 francs au minimum donnera droit au compte-rendu des travaux du *Congrès*. Chaque volume, numéroté, sera signé et portera le nom du souscripteur auquel il sera adressé.

L'organisation des Sections et de leurs Groupes, le lieu, l'époque et l'ordre du jour des travaux du *Congrès*, seront portés en temps utile à la connaissance des intéressés.

Le Comité d'organisation fonctionne à partir de ce jour. Il se réunit le troisième vendredi de chaque mois, à 8 heures 1/2 du soir, pour étudier toutes les questions d'ordre général se rattachant à l'organisation du *Congrès*.

Fait à Paris, le 7 avril 1899.

Le Comité d'organisation :

ALLAR, COUILLEROT, G. DELANNE, ALBAN DUBET, H. DURVILLE, C. DUVAL, FABIUS DE CHAMPVILLE, LAURENT DE FAGET, P. GILLARD, GRELLEAU, HERVY, l'abbé JULIO, PAPUS, ROSABIS, SÉDIR.

*
* *

La section spirite a décidé d'envoyer aux Sociétés spirites dans le monde entier l'appel suivant qui explique nettement le but que nous poursuivons. Nous prions nos confrères de bien vouloir le reproduire afin de lui donner toute la publicité possible.

COMITÉ DE PROPAGANDE

INSTITUÉ PAR LE CONGRÈS DE 1889

Paris, le 11 avril 1899.

M. ET FRÈRE EN CROYANCE,

Le Comité de Propagande nommé par le Congrès de 1889 vous a fait connaître sa résolution de procéder à l'organisation du prochain Con-

grès, qui doit avoir lieu à Paris en 1900, à l'occasion de l'Exposition Universelle :

Il avait posé la question suivante :

Le futur Congrès doit-il être purement Spirite ou comprendre toutes les écoles qui ont participé à la réunion de 1889 ?

A une très grande majorité, les spirites consultés se sont prononcés pour la réunion des diverses écoles spiritualistes, et, en exécution de cette décision, le Comité de Propagande a pris l'initiative d'un rapprochement qui laisse à chaque école *son autonomie absolue et la gestion des fonds recueillis par elle.*

Le prochain Congrès prendra donc le titre de CONGRÈS SPIPITE ET SPIRITUALISTE INTERNATIONAL DE 1900.

Il comprendra les sections suivantes :

1° Section spirite ; 2° section magnétique ; 3° section hermétique ; 4° section théosophique ; 5° groupes indépendants.

Une circulaire du Comité organisateur vous donnera les détails de l'organisation générale du Congrès.

Le Comité de Propagande, se renfermant dans ses attributions nettement définies, n'a à s'occuper, lui, que du programme purement spirite, de la direction de la section spirite du Congrès. Il pense que le Congrès de 1900 doit marquer un pas en avant sur ses devanciers. Dans notre siècle de rapides progrès, qui n'avance pas recule. La doctrine spirite, telle qu'Allan Kardec l'a formulée, est l'expression la plus complète de nos connaissances sur le monde invisible. Depuis trente années qu'elle est soumise au contrôle universel, pas un de ses points fondamentaux n'a été atteint. L'édifice reste aussi inébranlable qu'au jour de son édification ; le Comité croit devoir adopter ses vues générales, non parce que c'est Allan Kardec qui les a exposées, non comme un *credo* immuable, mais parce qu'elles répondent, actuellement, à toutes les aspirations de la conscience, aux exigences de la raison, et qu'elles sont éminemment scientifiques et progressives.

Ces vérités, tenues aujourd'hui pour parfaitement établies par tous les Spirites, sont :

1° L'existence et l'immortalité de l'âme ;

2° La connaissance du corps spirituel ou périsprit ;

3° La communication entre l'humanité terrestre et l'humanité désincarnée.

Le Comité pense qu'il faut aller plus loin désormais et proclamer hautement notre croyance :

4° Aux vies successives ;

5° A l'existence de Dieu.

Nos adversaires ont voulu, parfois, se faire une arme de la division qui existerait entre les Spirites au sujet de la réincarnation. Le Comité pense

que cette divergence est plus apparente que réelle, car les pays qui n'admettent pas les vies successives sur la terre croient cependant à une évolution continue de l'âme, par des migrations ininterrompues sur d'autres mondes. La question est donc de savoir si ces étapes s'accomplissent d'abord sur le même monde, ou si elles ont lieu chaque fois sur une planète différente.

Il a paru au Comité que cette question était assez importante pour faire un des principaux objets des délibérations du Congrès. Une théorie philosophique, si consolante qu'elle soit, si logique qu'elle puisse paraître, a besoin d'avoir une base scientifique pour être complètement démontrée.

En conséquence, le Comité désirerait qu'une immense enquête fût ouverte, dès à présent, dans tous les groupes spirites, afin de réunir le plus grand nombre possible de documents sur cette question qui comprendrait :

a) — Tous les cas de réminiscence ou de souvenirs personnels relatifs à une vie antérieure ;

b) — Toutes les communications d'Esprits affirmant avoir vécu plusieurs fois sur la terre, surtout quand ces communications établissent l'identité de l'Esprit ;

c) — Toutes prédictions réalisées, faites par des Esprits annonçant qu'ils vont revenir habiter parmi nous et qu'ils s'y feront reconnaître.

Il est nécessaire que ces documents soient sévèrement contrôlés. Les narrations devront indiquer toutes les précautions prises pour éviter les causes d'erreur.

Si une évidence ressortait de la comparaison de tous ces travaux, un grand pas serait fait dans la connaissance de la Vérité, et les Congressistes auraient la joie d'avoir fixé un point important, d'une incontestable utilité, pour la propagation de notre chère doctrine.

Le Comité vous demande, pour atteindre pratiquement son but, de bien vouloir répondre, le plus tôt qu'il vous sera possible, aux questions suivantes :

1° Connaissez-vous quelques Sociétés qui voudraient envoyer des délégués au Congrès ?

2° Avez-vous, vous-même, l'intention d'y assister ?

3° S'il en est ainsi, voudrez-vous lire au Congrès un court écrit en français, ou bien nous en envoyer un qui sera traduit et lu en français ?

4° Si vous ne pouvez venir, voulez-vous nous envoyer quand même cet écrit ?

5° Quel sujet préférez-vous traiter ?

6° Voulez-vous avoir l'obligeance de nous communiquer les noms ou adresses d'autres frères ou sœurs en croyance qui pourraient probablement assister au Congrès ?

Il ne nous reste plus qu'une question à traiter : celle des fonds nécessaires à la réussite du Congrès de 1900. Nous comptons que chaque

Spirite aura à cœur de nous aider à réaliser ce grand et si utile projet. Nous prions, en conséquence, les Chefs de groupes de Paris et de la province de bien vouloir adresser tous les fonds qu'ils pourront recueillir : à M. Célestin Duval, *trésorier, 55, rue du Château-d'Eau, à Paris.*

La même prière est faite aux Spirites isolés qui voudront bien concourir à notre œuvre.

Pour tout simplifier, les propositions, observations, correspondances, mémoires, devront être également adressés à M. Célestin Duval, à Paris.

Nous prions nos adhérents de la France et de l'étranger de bien vouloir nous faire connaître le nombre de Spirites qu'ils représentent.

Le temps est venu de tenir haut et ferme l'étendard du Spiritisme. Il porte dans ses plis les idées de progrès, de justice et de fraternité. Arborons-le à l'aurore du xxe siècle ; qu'il soit un guide pour l'humanité à la recherche de ses destinées, car seul, aujourd'hui, il permet de conjurer la tempête des appétits et des intérêts déchaînés par l'égoïsme universel.

Veuillez donc, cher M   et frère, envoyer au *Comité de Propagande* votre prompte réponse aux diverses questions qui vous sont posées, afin qu'il marche en parfaite harmonie avec tous les Spirites qu'il a l'honneur de représenter.

Veuillez agréer, M   , l'assurance de nos sentiments fraternels.

Au nom du Comité de Propagande :

La commission spirite d'organisation du Congrès de 1900,

55, rue du Château-d'Eau, Paris.

*
* *

Pour faire face aux dépenses nécessitées par le Congrès, nous ouvrons dès maintenant une liste de souscription. Les fonds reçus seront versés tous les mois à M. Duval, trésorier de la section spirite.

LISTE DE SOUSCRIPTION POUR LE CONGRES

MM.	Alexandre Delanne	12
—	Gabriel Delanne	12
—	Hervy	12



Revue de la Presse
EN LANGUE FRANÇAISE

La Revue Scientifique

Le n° du 19 avril dernier contient une magistrale étude de M. le Dr Lebon sur le rayonnement électrique et la transparence des corps pour les ondes hertziennes. On y voit comment on peut produire des ondes électriques et par quels appareils se révèle leur présence. L'auteur s'est associé, pour ces recherches, M. le Dr Branly, auquel est dû, comme on le sait, la découverte du moyen employé aujourd'hui pour décéler à de grandes distances, l'existence des ondes électriques. Ces chercheurs ont démontré que certains métaux sont tout à fait opaques pour les ondes de Hertz. En revanche, le soufre, le bois, le sucre, la pierre, la brique, etc. n'offrent presque pas de résistance au passage de ces radiations. Une disposition spéciale de M. Lebon permet de constater que les effluves visibles engendrés par ces ondes traversent les corps solides et peuvent être photographiés.

L'auteur pense qu'un jour, ces expériences pourront rendre la guerre impossible : « Lorsqu'au moyen de miroirs ou de lentilles convenables on aura, comme je le disais précédemment, trouvé le moyen d'envoyer à distance un faisceau de radiations électriques parallèles et par conséquent ne perdant pas de leur intensité avec la distance, tout comme nous envoyons au loin un faisceau lumineux parallèle, un physicien, profitant de la présence de plusieurs vaisseaux cuirassés, pourra, de sa fenêtre, en quelques minutes, à plusieurs kilomètres de distance, faire sauter ces navires en dirigeant sur eux une gerbe de radiations électriques. En arrivant aux fils électriques dont sont sillonnés aujoud'hui ces navires, elles provoqueront une atmosphère d'étincelles qui fera éclater aussitôt les obus et les torpilles accumulés dans leurs flancs. Avec le même réflecteur donnant un faisceau de radiations électriques parallèles, il ne sera pas beaucoup plus difficile de provoquer l'explosion de la provision de poudre et d'obus contenus dans une forteresse, puis celle des parcs d'artillerie d'un corps d'armée, puis les cartouches métalliques des soldats. La science, qui avait d'abord rendu les guerres si meurtrières, les aura finalement rendues impossibles. Les relations entre peuples devront s'établir sur des bases nouvelles, et l'humanité se trouvera à un nouveau tournant de l'histoire. » Souhaitons que ce soit le plus tôt possible

La Revue Spirite

continue la série d'études de son directeur sur le rôle du Christ, envisagé à la lumière de l'enseignement des Esprits. M. de Rochas rend compte d'expériences très scientifiques faites sur l'extériorisation de l'âme d'un sujet endormi par le magnétisme. Il se rend compte expérimentalement que le corps fluidique est sorti de l'enveloppe matérielle en entraînant avec lui la sensibilité du sujet, parce que le corps fluidique est sensible à des vibrations électriques qui correspondent à des airs joués dans des

chambres voisines, assez loin pour que le son ne parvienne pas jusqu'à celle où a lieu l'expérience. C'est une nouvelle démonstration positive du dédoublement de l'être humain, qui s'ajoute à celles que nous possédons déjà par la photographie et les moulages. Dans *le précis historique de la doctrine ésotérique*, M. Marcus de Vèze nous parle des Mahatmas qui existeraient au Thibet et posséderaient des pouvoirs surhumains. Venant du pays de toute les légendes, ces récits nous paraissent empreints d'invraisemblance, car nous ne pouvons comprendre que tant de science ne conduise pas à plus de dévouement. S'il existait une réunion d'hommes possédant une science parfaite, ils devraient avoir en même temps une élévation morale correspondante et ils consacreraient, comme Bouddha, comme Zoroastre, comme Socrate, comme Jésus, leur vie à l'enseignement et au relèvement moral de leurs semblables. Jusqu'à ce qu'ils se révèlent à nous par des actes, on ne saurait nous en vouloir de rester sceptiques sur leur réalité. Signalons un rapport remarquable de M. Barrett, président de l'association spiritualiste des Etats-Unis, lequel a vu un crayon écrire sur une ardoise qu'il avait, au préalable, minutieusement examinée, pour se convaincre qu'elle n'était enduite d'aucune substance chimique et qu'elle n'avait pas de double plaque. Le message était signé d'une personne inconnue du médium et morte depuis de longues années.

La Lumière

publie un article de sa directrice contre l'abus des boissons alcooliques. Elle fait justement observer qu'on est peut-être allé un peu loin en proscrivant d'une manière absolue toute boisson fermentée ; il ne faut pas réprimer l'usage, mais l'abus. Le Dr Thomas nous entretient, d'après Karl du Prel, du principe odique. *La Revue Universelle* contient un certain nombre de faits très intéressants sur la télépathie et les dédoublements. Le journal de la Société de *Recherches psychiques* renferme une discussion de M. Myers sur un cas qui ne peut s'expliquer par l'hallucination ; il conclut qu'il y avait là un fantôme matériel, celui d'une personne vivante, autrement dit un dédoublement. Le voici :

« Trois personnes, Mary B., Isabelle C. et Jane D., étant assises dans la cuisine, entendirent des pas venant du vestibule et suivant tout le corridor en passant devant la chambre des enfants. Elles reconnurent le pas de Mme Blaikie, qui à ce moment était loin, et elles eurent peur que cette dame fût morte. Elles sortirent dans le corridor et ne virent personne ; miss Frances, l'une des filles de Mme Blaikie, sortit de sa chambre et affirma avoir entendu marcher également. Une autre fille de Mme Blaikie avait aussi entendu les pas. Toutes avaient reconnu que c'était la manière de marcher de Mme Blaikie, et l'une de ses filles avait entendu le froufrou de sa robe de soie. La maison fut visitée de fond en comble de crainte qu'un voleur ne se fût introduit. On ne trouva rien. Or à ce moment, onze heures du soir, Mme Blaikie, qui était à Edimbourg, souffrant d'une laryngite aiguë, avait des étouffements ; elle éprouva subitement le vif désir d'être

rentrée chez elle, et un instant après, dormait-elle ou non, elle n'en sait rien, elle se vit chez elle parcourant le corridor en question. Un instant après elle se retrouva dans son lit, souffrant de nouveau d'étouffements. C'est plus tard qu'elle apprit ce qui s'était passé chez elle. M. Myers est conduit à rejeter l'hypothèse télépathique qui ne peut se concilier avec la présence réelle d'une fraction de la personnalité de la malade dans sa maison. Il y a eu évidemment dédoublement. »

La Tribune psychique.

nous donne cette fois une excellente chronique de Jules Gaillard sur l'étroitesse d'esprit des sectaires scientifiques. S'occuper de recherches psychiques semble à leurs yeux une tare cérébrale, un cas pathologique. Patience, prochainement ce sera le contraire qui aura lieu et l'on se demandera avec stupéfaction comment ils ont pu garder si longtemps l'épais bandeau du parti pris sur les yeux ! Signalons deux intéressantes séances ayant eu lieu au collège de Meaux. Un esprit déclare qu'il ne pourra plus faire de manifestations parce qu'il va se réincarner. Malheureusement il n'indique pas dans quelle famille, de sorte que l'on ne peut contrôler. Il dit qu'il viendra dans trois mois (ceci se passait en février 99); peut-être alors pourra t-il et voudra-t-il spécifier davantage, ce qui serait urgent pour l'appréciation de ce cas. Nous trouvons ensuite la circulaire traitant du Congrès de 1900.

Le Journal du Magnétisme

explique à ses lecteurs comment est organisée la section des indépendants au Congrès spirite et spiritualiste. Nous lisons avec plaisir le résultat des recherches du commandant Tégrad sur l'influence exercée par la sève sur une plaque photographique. On voit que la force vitale se graphie, et cette fois, comme les plaques sont impressionnées à sec, on ne peut plus faire intervenir la chaleur ou les impuretés du révélateur. Nous avons publié, il y a un an déjà, des essais semblables où l'on voyait les effluviographies laissées par des feuilles de laurier, de chêne, de troëne, etc.

M. Dubet rapporte quelques faits de clairvoyance dus à madame Basset. Notre confrère, dans une étude sur l'hérédité, cite l'*Évolution animique* de M. Gabriel Delanne et montre nettement que si la transmission matérielle de l'organisme est une évidence, il est loin d'en être de même pour les facultés intellectuelles, qui sont personnelles à l'être qui s'incarne. Dans la *Tribune pour tous*, un lecteur qui signe : Ignorantin, et qui l'est en effet, attribue à la clairvoyanee le cas de Mme Piper que nous reproduisons d'après le Dr Hodgson. Il est plus que probable que ce critique n'a pas lu l'observation en entier, car il ne pourrait expliquer par la clairvoyance, *le langage* dont se sert l'esprit de Georges Pelham.

M. Dubet donne quelques renseignements sur l'organisation future d'un institut psychique pour lequel un français habitant New-York souscrit cent mille francs, à la condition qu'on réunisse en France une somme

assez considérable pour permettre la fondation d'un centre vraiment scientifique. Nous souhaitons que ce projet réussisse, car c'est notre plus cher désir. Nous étudierons cette question dans un prochain numéro.

Le Phare de Normandie

reproduit, d'après l'abbé de Saint-Pierre, le récit de l'apparition de Desfontaines à son ami Bézuel. Celui-ci ne connaissait pas le pays où son ami s'était noyé, et cependant l'apparition lui en fait un détail si exact qu'il le reconnut parfaitement plus tard, lorsqu'il visita l'endroit où son ami avait perdu la vie. Comme le fait observer Démophile, ceci montre que les phénomènes spirites ont toujours existé, mais jadis on ne les comprenait pas, tandis qu'aujourd'hui ils s'expliquent facilement.

L'Humanité Intégrale

parle de l'article que M. Mortorgueil a publié dans l'*Éclair* sur les communications de Robespierre et répond à quelques critiques du journaliste. Dans l'article : *Quel sera l'œuvre du XXe siècle ?* M. Dismier signale la disparité qui existe entre le progrès moral et le progrès scientifique ; le premier étant trop inférieur au second, se traduit dans notre siècle par l'anarchie dont nous souffrons. Le remède est dans la certitude pour tous les hommes d'une autre vie démontrée avec certitude par l'expérimentation : « L'œuvre du xxe siècle, dit-il, me semble toute tracée : unir les anciennes croyances des temps antiques, avec les révélations que nous apporte la science moderne. C'est donc à la science expérimentale et positive qu'est dévolu le pouvoir de raviver notre foi intime dans un avenir sans fin, en éclairant la voie, encore si obscure, de notre ère nouvelle. Pour opérer cette rénovation philosophique et religieuse, nous fortifierons encore notre raison et notre idéal, sous la pression d'une évidence irréductible de la *Survie.* » L'*Humanité intégrale* va reproduire les communications de l'esprit Jean qui ont paru dans la *Vie Posthume* de notre ami regretté Georges. Nous pourrons ainsi nous rendre compte jusqu'à quel point dix années ont pu modifier notre manière de voir sur les intéressants problèmes qui y sont agités.

Le Progrès spirite

rend compte de l'anniversaire d'Allan Kardec et publie le discours prononcé par Mme Sophie Rosen Dufaure, ainsi que les vers de M. de Faget, dits le soir au banquet. Notre ami Léon Denis publie dans ce numéro un bon article sur la solidarité : « Dans cette laborieuse et pénible évolution qui entraîne les êtres vers Dieu, dit-il, il est un fait consolant sur lequel il est bon d'insister, c'est qu'à tous les degrés de son ascension, l'âme est attirée, aidée, secourue par les puissances supérieures. Tous les esprits en marche sont aidés par leurs frères plus avancés et doivent aider, à leur tour, ceux qui sont placés au-dessous d'eux. Chaque individualité

forme comme un anneau de la grande chaîne des êtres. La solidarité qu les réunit peut bien restreindre quelque peu la liberté de chacun d'eux; mais si cette liberté est limitée en étendue, elle ne l'est pas en intensité. Si bornée que soit l'action de l'anneau, une seule de ses impulsions peut agiter toute la chaîne. »

Le Spiritualisme moderne

par la plume de M. Beaudelot, nous parle de l'idéal. Il se réjouit de voir quelques hommes politiques affirmer sa réalité. Nous craignons bien qu'il n'y ait quelque confusion entre l'écrivain et ces gouvernants sur le sens du mot. Mais si vraiment leur esprit pouvait s'élever quelque peu au-dessus des étroites conceptions de la politique, nous pourrions espérer des jours meilleurs, car l'égoïsme de classe qui nous oppresse si durement se transformerait en sentiment de justice, et de graves périls seraient écartés. M. Valabrègue montre que la véritable, la seule loi qui domine le monde, est celle qui monte du Golgotha : c'est la fraternité. Elle s'est fait entendre partout : dans l'Inde avec Bouddha, en Chine avec Confucius, en Perse avec Zoroastre et en Grèce avec Pythagore, Socrate et Platon. Mais nulle part, dans aucune âme, elle ne vibre avec l'intensité, la majesté, la plénitude, la certitude, la précision, l'omniscience qu'elle a dans l'âme de Jésus. Un correspondant écrit qu'il voudrait voir le Spiritisme enseigné par les prêtres. Nous aussi, nous le désirons, mais hélas ! c'est un rêve chimérique, car jamais l'intolérance cléricale et fanatique ne s'est accusée davantage. Ne voyons-nous pas toutes les tentatives de réformes sévèrement réprimées, aussi bien avec l'américanisme du père Hecker qu'avec la sœur Marie du Sacré-Cœur ? Le syllabus reste la règle de Rome et ne permet guère d'espérer une transformation libérale. Mais, avec ou sans le clergé, la certitude scientifique poursuit son chemin et ouvre de nouveaux horizons à la pensée affranchie, tant pis pour les retardataires qui ferment volontairement les yeux.

La Fronde

dans son supplément du mercredi, continue l'exposé des diverses théories spiritualistes. Nous avons vu avec plaisir, dans les n^{os} du 18 et du 25 avril, la reproduction des articles de notre rédacteur en chef sur la médiumnité. Signalons aussi les articles si lucides et si bien résumés de Thécla, qui donnent à ce supplément un caractère précis et renseignent exactement le public.

Le Messager

du 5 avril reproduit l'analyse de M. Gaillard sur la conférence : *Les habitants du monde invisible.* Ce n° contient un récit qui montre clairement que la mort ne change pas instantanément les passions des êtres qui passent dans l'au-delà. Un M. Stockden, qui avait été assassiné, se servit de la médiumnité de Mme Greenwood pour faire arrêter ses trois meurtriers,

qui furent pendus. Voilà un exemple judiciaire du pouvoir de la médiumnité. Il est difficile, dans ce cas, d'attribuer ces faits au Diable, car celui-ci aurait fait, au contraire, tous ses efforts pour sauver de si bons clients. Et puis ce M. Stockden prie Dieu qu'il récompense son médium pour ce qu'elle a fait, ce n'est guère là le langage de l'ange des ténèbres.

L'action psychique

Tel est le titre d'un nouveau journal qui vient de paraître et auquel nous souhaitons bonne chance et longue vie. Il est destiné à rendre compte des travaux du congrès des Etudes psychiques qui doit se réunir en 1900, à Paris. Le premier numéro contient le programme des travaux futurs et le procès-verbal de la première séance qui s'est tenue à Paris, le 12 mars, dans la salle de la mairie du 1er arrondissement. Pour tout ce qui concerne l'administration, s'adresser à M. Alphonse Gravier, 62, rue Ticquetonne à Paris. Ce congrès est distinct du congrès spirite et spiritualiste, mais, individuellement, les spirites y assisteront, comme les membres du Congrès des Etudes pyschiques suivront fraternellement nos études.

Le Moniteur Spirite et Magnétique

rend compte de l'anniversaire d'Allan Kardec. M. Martin parle du congrès de l'humanité en faisant l'historique de ses vicissitudes et termine en souhaitant qu'il ait lieu. On trouve dans le même numéro un récit sur une apparition qui eut lieu au palais de Saint-Péterbourg, du temps de la reine Elisabeth, et qui précéda de fort peu sa mort.

La Paix Universelle

publie des réflexions sur les conférences de Jules Bois et particulièrement sur la messe d'Isis célébrée à Paris. M. Bouvéry, l'auteur de l'article, voudrait la fondation d'un Temple des Religions où toutes auraient leur place, mais cela nous semble bien difficile, et l'auteur lui-même en convient, car il dit qu'à l'église du Saint-Sépulcre, à Jérusalem, les prêtres des différents cultes chrétiens qui devraient donner l'exemple du respect, de l'union et de la fraternité, puisqu'ils adorent le même Dieu, en viennent souvent aux mains et donnent le répugnant spectacle de pugilats, parfois sanglants ! Le même journal publie une analyse assez inexacte sur quelques points de la conférence faite par notre directeur, qui a écrit pour rectifier ces erreurs.

M. Erny termine ses études sur l'Atlantide qui aurait disparu, engloutie dans l'Océan, depuis 9000 ans environ. Il est fort possible qu'il ait existé une île de ce nom, et même un continent rattachant l'Afrique à l'Amérique, mais c'est au point de vue géologique et paléontologique que cette question doit être traitée, afin d'avoir quelques certitudes. Une chose est sûre, c'est qu'à l'époque quaternaire, les espèces animales sont assez différentes entre l'Amérique et l'Afrique, chose étonnante si les deux continents étaient reliés.

La Revue du Monde Invisible

Le directeur de la revue étudie la lévitation dont il ne conteste nullement la réalité, puisqu'elle est affirmée aussi bien par les hagiographes que par les savants, mais il tente de faire une distinction subtile parmi ces phénomènes, en attribuant les uns à Dieu, les autres au Diable, et une troisième catégorie est déclarée douteuse. Pour nous qui croyons que ces faits sont produits par l'extériorisation de la force nerveuse qui, nous le savons par nos expériences précises — celles de Crookes, entre autres — a le pouvoir de rendre les corps plus légers, la lévitation peut se produire chez tous les êtres capables d'émettre cette force en grande abondance, sous des influences physiques ou mentales. Le même phénomène peut donc se rencontrer chez le saint où il sera produit par la prière, ou chez l'hystérique dont la névrose surexcite le système nerveux. Cela n'enlève rien à la majesté du premier, dont l'âme plane au-dessus des contingences terrestres. D'ailleurs, d'après les magnétiseurs, l'extase a toujours pour objet de placer le sujet dans un état de béatitude extrême et de lui inspirer les plus hautes pensées morales, ce qui montre que l'âme, lorsqu'elle peut contempler le monde invisible, éprouve d'indicibles jouissances, qui nous sont réservées à tous, si nous savons les mériter.

La Vie d'Outre-Tombe

M. Fritz fait une très bonne étude du livre de Mme d'Espérance : *Au pays de l'ombre*, que nous avons analysé dans le dernier numéro. A lire aussi d'intéressantes communications, remplies de bons conseils.

L'Echo du Merveilleux

publie des réponses de « sainte Thérèse » données par un médium. Nous sommes mal placés pour apprécier la valeur des renseignements ainsi fournis, mais la sainte ne parait guère aimer les Spirites, et à leur égard elle sort de la mansuétude qu'elle devrait avoir envers tous les hommes, puisqu'elle refuse précisément d'éclairer ceux qui, d'après elle, seraient dans l'erreur.

Notre confrère institue un concours qui ne sera pas banal : c'est celui de prophéties. Les vaticinations ne devront pas dépasser 25 lignes et à la fin de l'année 1900, un prix sera donné au meilleur prophète. A lire un bon article sur l'évocation des morts chez les Grecs et sur le merveilleux constaté au XVIIe siècle. On verra par ces lectures que le Spiritisme n'a jamais cessé de se manifester dans le monde, mais que les explications logiques de ces phénomènes étaient réservées à notre époque, où les connaissances scientifiques sont maintenant suffisamment développées pour faire comprendre comment ils se produisent.

L'abondance des matières nous oblige à remettre au prochain numéro la suite de nos intéressants articles sur : *La faillite des religions ; les Observations du Dr Hodgson ; et les Croquis psychiques.*

Le Gérant : J. DIDELOT.

Saint-Amand (Cher). — Imp. DANIEL-CHAMBON.

VIENT DE PARAITRE

L'AME EST IMMORTELLE

DÉMONSTRATION EXPÉRIMENTALE

Par Gabriel DELANNE

Prix. 3 fr. 50

TABLE DES MATIÈRES

Première partie : *L'Observation*

CHAPITRE I. — Coup d'œil historique. — Nécessité d'une enveloppe de l'âme. — Les croyances anciennes. — L'Inde. — L'Egypte. — La Chine. — La Perse. — La Grèce. — Les premiers chrétiens. — L'école Neo Platonicienne. — Les Poètes. — Ch. Bonnet.

CHAPITRE II. — Etude de l'ame par le magnétisme. — La voyante de Prévorst. — La correspondance de Billot et de Deleuze. — Les Esprits ont un corps affirmations des somnambules. — Apports. — Les récits de Chardel — Autres témoignages. — Les expériences de Cahagnet. — Une évocation. — Premières démonstrations positives.

CHAPITRE III. — Témoignages des médiums et des esprits en faveur de l'existence du périsprit. — Dégagement de l'âme. — Vue spirituelle. — Le Spiritisme donne une certitude absolue de l'existence des Esprits par la vision et la typtologie simultanées. — Expériences de MM. Rossi Pognoni et Docteur Moroni. — Une vision confirmée par le déplacement d'un objet matériel. — Le portrait de Virgile. — L'avare. — L'enfant qui voit sa mère. — Typtologie et voyance. — Considérations sur les formes des Esprits.

CHAPITRE IV. — Le dédoublement de l'être humain. — La société de Recherches psychiques. — Apparition spontanée. — Gœthe et son ami. — Apparitions multiples du même sujet. — Dédoublement involontaire, mais conscient. — Apparition tangible d'un étudiant. — Apparition tangible au moment d'un danger. — Un double matérialisé. — Apparition parlante. — Quelques remarques. — Le devin de Philadelphie. — Saint Alphonse de Liguori.

CHAPITRE V. — Le corps fluidique après la mort. — Le périsprit décrit en 1805. — Impressions produites sur les animaux par les apparitions. — Apparition suivant la mort. — Apparition de l'esprit d'un Indien à 3000 lieues de distance. — Apparition à un enfant et à sa tante. — Apparition collective de trois Esprits. — Quelques réflexions.

Deuxième partie : *L'Expérience*

CHAPITRE I. — Etudes expérimentales sur le dégagement de l'ame humaine. — Le spiritisme est une science. — Dédoublement volontaire. — Vue à distance et apparition. — Photographies de doubles — Effets physiques produits par des Esprits de vivants. — Evocations de l'Esprit de personnes vivantes. — Esprits de vivants se manifestant par la médiumnité à incarnation. — Moulages donnés par des esprits de vivants. — Comment peut se produire le phénomène.

CHAPITRE II. — Les recherches de M. de Rochas et du Dr Luys. — Recherches expérimentales sur les propriétés du périsprit. — Les effluves. — Extériorisation de la sensibilité. — Hypothèse. — Photographie d'une extériorisation. — Répercussion sur le corps de l'action exercée sur le périsprit. — Action des médicaments à distance. — Conséquences qui en résultent.

CHAPITRE III. — Photographies et moulages de formes d'esprits désincarnés. — La photographie des esprits. — Examen des critiques. — Moyen d'avoir des certitudes. — Photographies d'Esprits inconnus des assistants et identifiés plus tard avec des personnes ayant vécu sur la terre. — Esprits vus par des médiums et photographiés en même temps. — Empreintes et moulages de formes matérialisées. — Nouveaux documents sur l'histoire de Katie King. — Les expériences de Crookes. — Le cas de Mme Livermore. — Résumé. — Conclusion.

Troisième partie : *Le Spiritisme et la Science*

CHAPITRE I. — Etude du périsprit. — De quoi est formé le périsprit ? — Obligation pour la science de se prononcer. — Principes généraux résumés d'après les œuvres d'Allan Kardec. — L'enseignement des Esprits. — Ce qu'il faut étudier.

CHAPITRE II. — Le temps. — L'espace. — La matière primordiale. — Définition de l'espace faite par les Esprits — Justification de cette théorie. — Le temps. — Confirmations astronomiques et géologiques. — La matière. — L'état moléculaire. — Les familles chimiques. — L'isomérie. — Les recherches de Lockyer. — Il existe une matière primordiale de laquelle toutes les autres dérivent.

CHAPITRE III. — Le monde spirituel et les fluides — Les forces. — Théorie mécanique de la chaleur. — Conservation de l'énergie. — L'énergie et les fluides. — Etats solides, liquides, gazeux, radiants et ultra radiants ou fluidiques. — Loi de continuité des états physiques. — Tableau des rapports de la matière et de l'énergie. — Etude sur la pondérabilité.

CHAPITRE IV. — Discussion sur les phénomènes des matérialisations. — On ne peut faire intervenir la fraude comme moyen général d'explication. — Photographie simultanée du médium et des matérialisations. — Hypothèse de l'hallucination collective. — Son impossibilité. — Photographie et moulages. — Les apparitions ne sont pas des dédoublements du médium. — Ce ne sont pas des transfigurations de son périsprit. — Ce ne sont pas des images conservées dans l'espace. — Ce ne sont pas des idées objectivées inconsciemment par le médium. — Discussion sur les formes diverses que l'Esprit peut revêtir. — La reproduction du type terrestre est une preuve d'identité. — Discussion sur le contenu intellectuel des messages. — Certitude de l'immortalité.

Quatrième partie : *Essai sur les créations fluidiques de la volonté*

CHAPITRE I. — Qu'est-ce que la volonté ? Action de la volonté sur le corps — Action de la volonté à distance. — Suggestion mentale. — Les hallucinations hypnotiques. — Action de la volonté sur les fluides. — Conclusion. — Volume de 468 pages.

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES DES JOURNAUX FRANÇAIS

Le Progrès spirite, 1, rue Oberkampf à Paris, 5 francs par an

La Revue spirite, 12, rue du Sommerard, Paris. 10 fr. par an.

Le Phare de Normandie, de Rouen, rue des Charrettes, 29. 3 fr. 50 par an.

La Paix universelle, revue indépendante, cours Gambetta, 5, Lyon.

Le Journal du Magnétisme (DURVILLE) 23, rue Saint-Merry, Paris. 6 fr. par an.

La Lumière, 96, rue Lafontaine, Paris-Auteuil.

L'Humanité intégrale, 20, avenue Trudaine, Paris, organe immortaliste, 6 fr. par an.

Revue du Monde Invisible. Mensuel. France, 10 fr. Etr. 12 fr. 29, rue de Tournon, Paris.

L'Initiation, occultisme. PAPUS, 5, rue de Savoie, Paris. — Prix : 10 francs.

Annales des Sciences Psychiques, rue de Bellay, Docteur DARIEX, Paris.

La Vie d'Outre-Tombe, chez Fritz, 3 fr. par an, 7, passage de la Bourse, à Charleroi (Belgique).

L'Echo du Public, 5, rue de Savoie, Paris

L'Hyperchimie, à Douai. — Revue mensuelle. — Prix : 5 francs.

La Revue de l'Hypnotisme, 170, rue Saint-Antoine, Paris.

Le Réformiste, 18, rue du Mail, Paris

Le Moniteur spirite et magnétique avenue de Saint-Mandé, 104. Paris. Prix Par an : Paris, 2 fr. 60, Etranger, 3,60.

JOURNAUX PUBLIÉS L'ÉTRANGER

Le Messager, Liège (Belgique). Ecrire au bureau du journal. Belgique, 3 fr. ; pays étrangers, 5 fr. par an.

La Irradiacion, revue des études psychologiques, dirigée par E. GARCIA, Incométrézo 19, Madrid. 3 fr. en Espagne.

Lux, Bulletin académique international des études spirites et magnétiques. Roma, Italie. 10 fr. Italie ; Etranger, 13 fr.

El Férégrina, 6, calle de Corabo Coyna à Porto-Rico.

La Luz, calle Lateral del Sur à Porto-Rico.

Neue Spiritualistische Blætter, directeur CYRIAC, à Berlin (Allemagne).

Psychische Studien, monatliche Zeitschrift, Direct[r] Alex. AKSAKOF à Saint-Pétersbourg. Oswald Mutze Leipzig, Lidenstrasse, 4. Preisjæhrig : 5 Reichsmark.

Light of Truth, publié à Cincinati (Ohio), 7512 Race S[t], par G. STROWELL.

La Religion philosophicale, one Copy, one year madvana incinding postage, 83, 15, Publishing House Chicago Illinois (États-Unis).

The Banner of Light, à Boston, Massachussetts (Amérique du Nord), 9, Bosworth, 2.50 dollars.

The Medium and Deybreack, Burna, 15, Southampton. Bow Holborn, w c.

Light, hebdomadaire, 110, St-Martin's Lane, Charing Cross. W. C. à Londres.

The Harbinger of Light, à Melbourne (Australie).

Revista espirita (Buenos-Aires).

Anali dello Spiritismo in Italia, via Orméa, n° 3. Turin.

El Criterio espiritista, à Madrid.

Reformador, Rio-de-Janeiro.

Supercienza. — Piacenza (Italie). — Prix 10 francs par an.

Lux de Alma, à Buenos-Aires.

El Buen Sentido, calle Mayor, 81, 81 2[a], Lérida (Espagne).

Constancia, à Buenos-Aires.

La Fraternidad, à Buenos-Aires.

La Vérité, à Buenos-Aires.

La Nueva Alienza, à Cienfueges (Ile de Cuba).

El Faro Espiritista, à Tarrassa (Espagne).

Il Vessillo spiritista, D[r] E. VOLPI, à Vercelli, (Italia).

Espiritisma, à Chalchuapa.

La Illustratione Espirita, par le général REFUGIO GONZALES, à Mexico.

O Psychismo Revista, revue Portugaise. 231, rue Augusta, Lisbonne.

Luz Astral, bi-mensuel, à Buenos-Aires.

Revista del Ateneo Obrero, Tallers, 22, 2° à Barcelone. — Trimestre. 0.75 pta.

El Sol, à Lima (Pérou) : directeur, CARLO-PAZ SOLDAN.

Revista Espiritista de la Habana. mensuelle, Corrales, n° 32, à la Havane.

Die Uebersinnliche Welt, mensuel, Rédacteur MAX RAHN, à Berlin N., Eberswals der Str. 16. — Etranger, 6 Mark par an.

Morgendœnringen, mens., Skien (Norvège).

The Two Worlds, journal mensuel, édité par E. W. WALLIS, 73 a, Corporation Street, à Manchester. 9 fr. par an.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. FRANCIS ; Chicago-Illinois. 1 dollar par an.

Rivista di Studi Psichici, via Rosine, 10, Turin.

Het Tœkomstig Leven. — Utrecht, Hollande. — Prix 2 florins 50 par an.

4e ANNÉE — No 12 JUIN 1899

Revue Scientifique & Morale du Spiritisme

Naître, mourir, renaître et progresser sans cesse telle est la loi.

ALLAN KARDEC

Livre des Esprits
Livre des Médiums
Évangile
Ciel & Enfer

SOMMAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
5, RUE MANUEL, PARIS
LE JOURNAL PARAIT DU 15 AU 20 DE CHAQUE MOIS
Abonnements 7 fr. par an en France. — Etranger : 10 fr.

Les fêtes de Jeanne d'Arc
ET LE SPIRITISME

Orléans, 7 et 8 mai 1899.

Le beffroi, vieux témoin du siège, le même qui signalait les mouvements des Anglais, tinte de quart d'heure en quart d'heure. Ses vibrations sonores s'étendent sur la cité ; elles glissent dans les rues étroites et tortueuses du vieil Orléans, pénètrent au fond des demeures, réveillent dans tous les cœurs le souvenir de la délivrance. Bientôt, à son appel, toutes les cloches des paroisses s'ébranlent. Leurs voix de bronze montent vers l'espace ; elles forment un puissant concert que dominent les notes graves du beffroi et qui impressionne l'âme rêveuse.

Toute la ville est décorée, pavoisée. Des bannières flottent sur les édifices ; à chaque balcon, à chaque fenêtre, les drapeaux nationaux se mêlent aux couleurs et aux armes de la Pucelle.

La foule encombre les places et les rues. Beaucoup de gens des environs ; mais d'aucuns sont venus de points éloignés de la France et même de l'étranger. Détail significatif : des Anglais, chaque année, viennent en nombre participer aux fêtes de la vierge lorraine. Il y a deux ans, le cardinal Vaughan, archevêque de Westminster, y figurait au milieu des prélats français. Un peuple qui agit ainsi n'est pas un peuple sans grandeur.

C'est que, nulle part, le souvenir de Jeanne n'est resté aussi vivant. A Orléans, tout parle d'elle. Chaque coin de rue, chaque monument rappelle un détail du siège. Pendant quatre siècles, la France a méconnu Jeanne. Le silence et l'ombre ont enveloppé sa mémoire ; Orléans, seul, n'a pas oublié.

Dès 1430, un an après la levée du siège, la cérémonie et la procession commémoratives furent instituées et, chaque fois, la municipalité et le clergé, dans une noble émulation, recherchent les moyens de donner à la fête un nouvel attrait. Spectacle rare et touchant, tous les pouvoirs s'unissent pour rendre cette manifestation plus éclatante. Le souvenir de Jeanne, seul aujourd'hui, peut refaire l'union dans les pensées et dans les cœurs, comme elle refit

l'unité de la France à l'heure des suprêmes désastres et de l'écroulement.

*
* *

Rapidement, rappelons les faits. Au commencement du XVe siècle, la France râle sous le pied de fer des Anglais. Toutes les forces vives de la nation sont épuisées ; une invasion insolente et maîtresse, une inondation d'hommes étrangers couvre le pays. Partout, on n'aperçoit que troupes et bastilles anglaises. La chevalerie française a été fauchée en vingt combats; le roi a fui au fond de la Touraine. L'angoisse étreint tous les cœurs. Orléans, seul, résiste encore; mais on sent que la fin est proche et qu'il faudra se rendre. Orléans, c'est le cœur de la France ; pris, l'Anglais est maître du Centre. comme il est maître du Nord, de Paris, de la Guyenne. C'est l'agonie ! c'est la mort! Les hommes n'espèrent plus qu'en Dieu. Et vaguement, sans savoir quoi, ils attendent... Ils attendent et ils prient !...

Ecoutez ! écoutez ! Du fond des campagnes et des grandes forêts silencieuses de la Lorraine, le galop d'un cheval a retenti...

Dieu a entendu la prière de la France et voici sa réponse...

C'est l'ange de la délivrance qui arrive...

Bientôt Jeanne apparaît, couverte de sa blanche armure, le saint étendard à la main et son cri de guerre s'élève : « Sus, sus ! amis, forces ! »

Les victoires se succèdent comme les éclairs dans un ciel d'orage; les bastilles superbes sont emportées et rasées ; la ville est sauvée. Tout un peuple à genoux ! Puis, c'est le tour des autres places de la Loire ; Patay, nom glorieux ; Talbot prisonnier, la bannière de Saint-Georges abattue devant les lys de France, le léopard rampant sous le pied de la vierge. Et la marche triomphale sur Reims ; toutes les villes ouvrant leurs portes ; enfin, le sacre. La France, sortie du tombeau, sourit à une vie nouvelle. Voilà ce que nous rappellent les fêtes d'Orléans !...

*
* *

Le soir du sept mai, à huit heures, Jeanne, victorieuse aux Tourelles, rentrait dans Orléans assiégée. Une cérémonie émouvante, inoubliable, consacre tous les ans, ce souvenir. Le maire, précédé de la bannière de l'héroïne, blanche aux fleurs de lys d'or, et suivi

des conseillers municipaux, sort de l'Hôtel-de-Ville et vient, au parvis de la cathédrale, remettre l'étendard sacré aux mains de l'évêque entouré de son clergé et des prélats étrangers.

Sous un ciel noir chargé de pluie, la basilique de Sainte-Croix dresse ses tours massives. Les troupes forment le carré ; le canon gronde ; le beffroi, le bourdon de la cathédrale, les cloches des églises sonnent à toute volée. Les portes du vaste édifice s'ouvrent; le cortège des évêques et des prêtres, à pas lents, franchit le seuil et se range sous les porches béants. Devant eux, les bannières de sainte Catherine, sainte Marguerite, saint Aignan, saint Euverte, patrons de la ville, sont déployées. Les mitres et les crosses brillent à la lueur des torches portées par des cavaliers. Des feux subitement allumés à l'intérieur des tours éclairent la basilique de couleurs fantastiques. Une lumière de pourpre se répand sur les rosaces, les ogives, sur toute la dentelle de pierre de la façade, sur les bannières flottantes, les étoles et les surplis.

Cinq cents voix entonnent l'*hymne de l'étendard :*

Etendard de la délivrance,
A la victoire, tu menas nos aieux. .

Un frémissement, un souffle puissant passe sur la foule attentive, recueillie. Les fronts s'inclinent devant la blanche bannière fleurdelysée qui monte lentement les degrés et disparaît sous les voûtes, semblable au fantôme de la vierge lorraine revenant dans la nuit de son anniversaire.

Les grilles se referment ; les feux s'éteignent ; les harmonies se taisent ; la foule s'écoule, et la basilique demeure sombre et silencieuse dans la nuit.

*
* *

8 mai ; 10 heures. Sous les rayons du soleil, la cathédrale étale sa parure d'oriflammes et de drapeaux. La décoration intérieure est sobre et d'un grand effet. De hautes bannières rouge et or, les couleurs d'Orléans, ornent le chœur. Aux piliers des nefs sont suspendus les blasons du bâtard et des autres compagnons de la Pucelle. A la hauteur des orgues, dominant le tout, les armes de Jeanne, l'épée, la couronne et les lys, dans un cadre virginal de blanches étoffes. Pas une place ne reste libre dans le vaste édifice. Toute la France : armée, magistrature, clergé, pouvoirs municipaux, peuple,

est représentée dans cette foule. Les gracieuses toilettes et les chapeaux fleuris des jeunes femmes se mêlent aux uniformes galonnés, aux robes rouges des juges et aux habits noirs des fonctionnaires.

L'office commence par la *Messe à la mémoire de Jeanne d'Arc,* de Gounod. Les fanfares guerrières s'unissent à l'harmonie des orgues, puis un chœur de jeunes filles chante *les voix de Jeanne,* du même auteur. Leurs voix pures descendent de la haute tribune, semblables à des accents célestes. On dirait un écho des sphères angéliques, comme une évocation de la vierge martyre qu'on sent planer, esprit radieux, sous ces voûtes. Un instant, on oublie la terre, ses tristesses, ses douleurs ; la pensée s'élève vers les régions éthérées. L'impression est grandiose et profonde ; bien des yeux se mouillent de larmes.

Puis vient le panégyrique, prononcé par un prélat à l'accent étranger, Mgr Ireland. Celui-ci nous ramène sur la terre. De son œuvre, je préfère ne rien dire. Pendant deux heures, sa lecture tombera, lourde, monotone, comme des gouttes de pluie, sur l'auditoire ennuyé.

Enfin le cahier se ferme et l'archevêque américain descend de la chaire. La foule se précipite sur le parvis, se mêle à l'armée, parmi les évêques, les bannières et les reliques, et la procession traditionnelle se déroule, longue de deux kilomètres, sous le ciel sans nuages, à travers les rues pavoisées. Elle va parcourir les stations de victoire que Jeanne fit dans Orléans assiégée.

Sur l'emplacement du fort des Tourelles, une modeste croix rappelle la mémoire de celle qui, dit l'inscription, « par sa valeur, sauva la ville, la France et son roi. » Là, dernier arrêt, pendant lequel le canon retentit de nouveau et les musiques militaires saluent l'étendard. Le cortège revient à son point de départ, puis se disperse. La foule joyeuse ira se livrer à ses plaisirs pendant que les véritables amis de Jeanne iront prier, méditer, pleurer à l'écart.....

*
* *

Le soir, dans une salle de l'hôtel Sainte-Catherine, M. Léon Denis, conférencier spirite, était présenté par M. Gavot, conseiller général du Loiret, à un auditoire d'élite composé de magistrats, députés, professeurs et de beaucoup de dames. L'orateur a parlé du spiritisme et expliqué la véritable nature et la mission de la grande

inspirée. Jeanne d'Arc, a-t-il dit, était un médium extraordinaire qui unissait des facultés puissantes de vision et d'audition à une noblesse de caractère et à une pureté incomparables. Sa vie entière est un témoignage de l'intervention du monde invisible dans notre histoire.

On a cherché à expliquer l'œuvre de la vierge d'Orléans par des moyens purement matériels, par l'enthousiasme, par l'exaltation du patriotisme. Tout cela est insuffisant. Comment, à 18 ans et sans les secours d'en haut, aurait-elle pu, en toutes circonstances, et ne sachant ni lire ni écrire, confondre par sa sagesse, par ses vues étonnantes de hauteur, de clarté, les plus vieux routiers, les théologiens les plus retors, démasquer l'astuce, la fourberie des plus habiles ? Que ce soit au milieu des conseils de guerre, ou bien en face de l'ennemi et surtout devant ses examinateurs ecclésiastiques de Poitiers et devant ses juges de Rouen, partout, en tous lieux, elle stupéfie ceux qui l'entourent par son à propos, par la profondeur de ses jugements. Qui donc pourrait croire qu'il n'y a pas là quelque chose de plus grand que la terre, de supérieur à l'humanité ?

Et sa prévision de l'avenir ? Elle annonce à Glasdale, le capitaine anglais qui commande aux Tourelles, qu'il sera tué. Elle prédit qu'elle-même sera blessée, que le sang jaillira au-dessus de son sein. Lorsque les chefs de guerre se cachent d'elle et délibèrent en secret, elle connaît à l'avance leurs résolutions et les déjoue.

Sans cesse, elle parle de ses voix. Elle s'arrache au sommeil et se lève en hâte pendant l'attaque de la bastille de Saint-Loup en disant : « Mes voix m'appellent ! » Toujours l'invisible l'enveloppe, l'assiste et l'inspire. Et jusque sur le bûcher de Rouen, au milieu des flammes, elle s'écriera : « Non, mes voix ne m'ont pas trompée ! »

Qu'étaient-ce donc que ces esprits qui l'assistaient ? Laissons de côté la question de sanctification qui est secondaire. Catherine et Marguerite étaient bien deux êtres ayant vécu sur la terre, deux esprits de morts, deux jeunes vierges comme Jeanne, bien choisies pour communiquer à l'héroïne les ordres, les instructions de l'au-delà. Mais derrière elles s'agitaient des puissances infinies, influençant les deux armées dans un sens opposé, les Anglais, pour

les terroriser, les Français, pour exciter leur courage et les pousser en avant, afin que la prophétie de Jeanne à Poitiers s'accomplît : « Les hommes d'armes batailleront et Dieu donnera la victoire ».

C'est par une communion constante de la pensée humaine avec le monde invisible que se réalisent les grandes choses, que jaillissent les hautes inspirations. Cette communion n'est possible que dans certaines conditions d'élévation et de puissance morale. Ces conditions, Jeanne les réunissait au plus haut degré, mais pour les obtenir chez ceux qui l'entouraient, elle faisait appel à leurs sentiments religieux ; elle les obligeait à se confesser et à communier ; elle chassait du camp les filles de joie ; elle ne marchait à l'ennemi qu'au bruit des prières et au chant des cantiques. Tout cela peut surprendre à notre époque sceptique, mais il faut comprendre que c'étaient les seuls moyens par lesquels elle pouvait provoquer, dans ces temps de foi aveugle et chez ces hommes grossiers, l'exaltation nécessaire. Et dès que cet entraînement moral cesse, que les intrigues des courtisans et des jaloux ont fait œuvre, dès que les habitudes vicieuses et les mauvais sentiments reprennent le dessus, on voit revenir l'heure des échecs et des revers.

Peu importent aux puissances supérieures les formes du culte et l'appareil religieux ; ce qu'on demande aux hommes, c'est l'élévation du cœur et la pureté des sentiments. Cela, on peut l'obtenir dans toutes les religions et même en dehors et au-dessus des religions. Et nous le sentons bien, nous, spirites, qui au milieu des railleries et des difficultés sans nombre, allons de par le monde, proclamant la vérité sans autre appui que ce soutien des puissances invisibles qui ne nous a jamais fait défaut.

Les phénomènes de la vie de Jeanne sont donc analogues aux manifestations spirites de nos jours ; ils se présentaient seulement avec un caractère plus auguste, plus élevé. Il n'y a entre tous ces faits qu'une différence de degrés ; au fond, ils sont de même nature, régis par de mêmes lois.

Aujourd'hui, comme au temps de la vierge d'Orléans, c'est un appel d'en haut qui se fait entendre ; ce sont des voix qui nous parlent dans l'ombre ; c'est un souffle qui passe sur votre ville, sur la France, sur le monde, pour nous soutenir dans la lutte contre l'ennemi, un ennemi plus redoutable que les Anglais : l'affaisse-

ment moral, l'indifférence, la sensualité qui nous envahissent et entraînent notre patrie vers l'abîme du matérialisme et de la décadence.

L'orateur exhorte les Orléanais à étudier la révélation nouvelle : « Dans cette ville conclut-il, qui reçut une si grande leçon, où tout parle de Jeanne et de ses voix ; dans cette cité au-dessus de laquelle plane sa grande âme, vous voudrez faire ce qui se fait dans toutes les villes voisines, vous grouper, vous unir, constituer une société d'études et d'expérimentations spirites, fortifier en vous et répandre autour de vous cette connaissance, cette certitude de nos destinées immortelles qui peuvent avoir sur la société, sur l'avenir, une portée incalculable ».

Nous avons la satisfaction d'ajouter que le public n'est pas resté insensible aux appels de l'orateur. Non seulement, M. Léon Denis a été applaudi de tous, remercié et félicité par M. Chenon, conseiller à la cour d'appel, au nom de l'assistance ; mais nous apprenons qu'un groupe est en voie de formation à Orléans, 4, rue Sainte-Catherine, chez M. Diehl et que de nombreuses adhésions ont été recueillies par les instigateurs de ce mouvement.

STÉFANE.

Etudes sur la médiumnité

Les expériences de M. Janet (1)

Etablissons par des expériences directes l'oubli immédiat.

Nous allons d'abord citer M. Janet, (page 294-295).

« S'il est, dit-il, un point admis en physiologie, c'est que la mémoire n'est que la conservation des sensations : toute sensation peut, pour différentes raisons, ne pas devenir un souvenir, *mais tout souvenir a été une sensation consciente.*

(1) Voir le N° de mai, dont celui-ci est la suite. Nous rappelons au lecteur que ces discussions sur les hystériques ont pour objet de montrer que les expériences faites par les savants n'établissent nullement l'existence d'une seconde personnalité chez ces sujets. Tout peut se comprendre parfaitement par une simple maladie de la mémoire.

« Si nos sujets ne sentent réellement pas les impressions faites sur les parties anesthésiées de leur corps, ils ne doivent évidemment pas en conserver le souvenir ». C'est justement ce que nous disons ; et nous ajoutons que si le sujet ne se rappelle pas l'action exercée sur lui, ce n'est pas qu'il ne l'ait pas sentie, mais c'est parce que le souvenir de cette sensation est aboli. Rendons la sensibilité au membre, et avec elle la mémoire sera rétablie. Voici qui semble confirmer notre manière de voir : (p. 295).

« L'œil droit de Marie étant soigneusement fermé, elle prétend, comme nous le savons, être dans une obscurité profonde.

« Sans me préoccuper de ce qu'elle dit, je fais passer plusieurs fois devant son œil gauche un petit dessin que je retire ensuite.

« Le dessin représentait un arbre et un serpent qui grimpait autour du tronc. Je lui laisse alors ouvrir l'œil droit et je l'interroge : elle prétend n'avoir absolument rien vu. Quelques minutes plus tard, je lui applique sur la tempe gauche une plaque de fer qui est son métal de prédilection ; des picotements se font sentir dans le côté gauche de la tête, et l'œil, comme on sait, reprend pour quelque temps la sensibilité ordinaire. Je lui demande alors si elle se souvient de ce que je lui ai montré. « Mais oui, fait-elle, c'était un dessin, un arbre avec un serpent qui grimpait autour ». Quelques jours plus tard, je refais l'expérience ainsi : je montre uniquement à l'œil gauche, qui était devenu de nouveau anesthésique, un dessin ; c'était une grande étoile dessinée au crayon bleu. Puis, quand les deux yeux sont ouverts, je lui montre une dizaine de petits dessins parmi lesquels se trouve l'étoile ; elle n'en reconnaît aucun et prétend les voir tous pour la première fois. J'applique la plaque de fer sur la tempe, la sensibilité revient, et Marie prend le papier où est l'étoile bleue et me dit : « Sauf celui-ci cependant que j'ai déjà vu une fois ».

Constatons que le sujet, qui n'a pas cessé d'être à l'état normal, récupère un souvenir qui s'était perdu aussitôt qu'enregistré, car elle dit : je l'ai *déjà vu une fois*. Ce n'est pas un personnage subconscient qui cause, c'est elle-même avec sa conscience ordinaire ; c'est celle-ci qui, comme nous le disons, oublie, parce que la sensation lui venant d'un organe que la maladie rend insensible, n'a pas assez d'intensité pour être conservé. Mais si par un moyen physique on

augmente cette sensibilité, — ici c'est par la métallothérapie, — immédiatement le souvenir redevient conscient.

On peut généraliser pour les autres sens ce qui vient d'être observé pour le sens visuel. En effet :

« La même expérience peut être faite sur le sens tactile : Je mets un jour dans la main complètement anesthésique du même sujet un petit objet (c'était un bouton de rose), et je l'y laisse quelques instants, en prenant toutes les précautions pour qu'elle ne puisse le voir. Je lui demande si elle a quelque chose dans la main, elle cherche avec attention et assure qu'elle n'a rien. Je n'insiste pas et retire le bouton de rose sans qu'elle s'en aperçoive. Quelque temps après, par l'application d'une plaque de fer, je rends la sensibilité tactile à cette main ; à peine le frisson qui chez elle signale le retour de la sensation est-il terminé qu'elle me dit spontanément : « Ah ! je me suis trompée, vous m'aviez mis dans la main un bouton de rose, où est-il ? »

N'est-il pas certain ici qu'on ne voit intervenir aucun personnage somnambulique ou subconscient. Le sujet établit immédiatement la continuité de sa vie psychique, aussitôt qu'on lui rend le souvenir que l'anesthésie avait supprimé. Ce n'est pas un autre moi qui dit que le sujet avait dans sa main un bouton de rose, c'est la personnalité ordinaire qui affirme immédiatement qu'elle s'est trompée tout à l'heure en disant qu'il n'y avait rien. L'anesthésie avait créé une scission dans le souvenir, quand cette insensibilité disparaît, la mémoire se rétablit. Il en est d'ailleurs toujours ainsi, comme le remarque M. Janet (page 296).

« J'ai refait plusieurs fois cette expérience sur ce sujet et sur trois autres hystériques anesthésiques, et j'ai modifié l'expérience de diverses manières.

« Quelquefois il suffit, comme pour les anesthésies systématisées, de commander au sujet de se souvenir, pour que la mémoire revienne aussi en ramenant la sensibilité.... ; j'ai même laissé une fois un intervalle de deux jours entre l'instant où j'avais fait sentir l'objet par la main anesthésique, et l'instant où je rendais la sensibilité : le résultat a toujours été le même. Lorsque la sensibilité redevenait consciente, le souvenir de cette sensation qui, en apparence n'avait pas existé, réapparaissait complètement. »

Nous avons vu que M. Janet, en parlant des mouvements exécutés par le bras anesthésique de Léonie, dit que ces mouvements, déterminés par des sensations non perçues, ne sont connus par personne, qu'ils forment une poussière mentale ; mettons en regard l'expérience suivante exécutée avec Rose, et nous constaterons que bien loin d'être rigoureusement inconnues, ces sensations sont au contraire enregistrées dans la conscience normale : (Janet, page 296.)

« Enfin j'ai songé, poursuit M. Janet, à faire la même expérience avec Rose, sur le sens musculaire ou kinesthésique. Je donne à son bras qui est anesthésique une position quelconque, je lui mets deux doigts en l'air et les autres fermés, ou je lui fais faire un geste menaçant : Rose n'en sait rien, car j'ai bien caché le bras par un écran. Je baisse maintenant le bras et le remets sur ses genoux, puis par un courant électrique faible, (la suggestion ne peut pas rétablir la sensibilité de ce sujet), je rends à Rose la sensibilité cutanée et musculaire de son bras ; elle peut maintenant m'indiquer les positions que son bras avait précédemment et répéter les gestes avec conscience ». On constate donc que les sensations ont été perçues par le moi, puis oubliées à cause de leur faible intensité.

M. Janet a bien senti que l'on pourrait expliquer les phénomènes que nous venons de décrire au moyen, non de l'inconscience, mais de l'oubli des sensations provenant de leur faible intensité ; il dit en effet : (1)

« Ne pourrait-on pas expliquer l'anesthésie ou la subconscience par la faiblesse de certaines images, de même que l'on a voulu expliquer la suggestion consciente par la force de certaines autres. Ne pourrait-on pas dire, par exemple, que l'image visuelle du dessin montré à l'œil gauche de Marie est très faible, et que les applications métalliques ont pour résultat d'en augmenter la force et de les rendre perceptibles ?...

« Je ne vois aucune raison pour admettre que la sensation produite sur des organes anesthésiques, soit une sensation faible. Cette sensation est précise, elle permet au sujet de reconnaître des détails fort petits de l'objet qu'on lui montre et de les reconnaître plus tard par le souvenir ou immédiatement par l'écriture automatique.

(1) Janet. *Ouvrage cité*, page 303.

« Quand peut-on dire qu'une personne ait une sensation vive et forte, en admettant que ce mot ait un sens quelconque, si ce n'est quand elle apprécie les détails minimes de l'impression causée sur ses sens ? On mesure l'acuité visuelle en faisant lire des lettres petites, on mesure l'acuité du sens tactile en faisant distinguer des sensations tactiles rapprochées, c'est-à-dire presque semblables. Il ne peut rien y avoir de plus dans une sensibilité forte, si ce n'est un mélange de phénomènes douloureux, étrangers à la sensation elle-même, qui sont des modifications de nature et non de la quantité de la sensation. Or, ces organes anesthésiques apprécient des choses fort délicates. L'œil gauche de Marie, ainsi que je l'ai vérifié, reconnaît mon dessin, même quand il est petit et placé assez loin ; la main de Lucie reconnaît l'écartement des points de l'œsthésiomètre à une distance où bien des gens, qui ont une sensibilité soi-disant forte, ne l'apprécient pas ; Les actes inconscients de Léonie montrent qu'elle reconnaît ma main au simple contact, ce qui n'est pas la marque d'une sensation faible. Nous savons cependant qu'un sujet peut être anesthésique d'un sens, et en avoir un autre très délicat ; Rose, qui ne sent pas les piqûres faites sur ses membres, se fâche parce que, loin d'elle, dans la cour, elle entend quelqu'un qui chante faux. Ce n'est donc pas la petitesse ou la faiblesse de ces sensations qui empêche le sujet d'en avoir conscience ».

Nous pensons précisément le contraire, et voici pourquoi :

Bien que le siège anatomique des fonctions psychiques n'ait pu être encore déterminé avec précision, on peut supposer avec assez d'exactitude que les fonctions intellectuelles siègent dans le cerveau en général, et en particulier à la périphérie, dans les circonvolutions générales [1]. Les maladies de la mémoire, chez les hystériques, sont évidemment d'origine psychique. Il nous faut donc chercher la raison des troubles constatés chez ces malades dans des modifications du cerveau.

Voici Marie qui voit avec l'œil droit et qui est aveugle de l'œil gauche. Cette cécité ne tient pas à une malformation de l'œil, ni à une paralysie du nerf optique puisque, plus tard, on peut lui rendre le souvenir de ce que cet œil a vu. C'est donc une maladie de la

(1) Ch. Richet. *Essai de Psychologie générale*, page 29.

perception qui fait qu'elle ne conserve pas le souvenir des sensations qui lui arrivent par l'œil gauche. Ceci met en évidence le bien fondé des remarques de M. Richet sur la mémoire.

Il dit en effet (1) qu'il faut distinguer dans le phénomène mémoire deux choses distinctes :

1° Une mémoire de *fixation* qui s'opère fatalement, automatiquement, et qui est indépendante de nous, puis :

2° Un mémoire de rappel et *d'évocation* des images fixées déjà.

Dans les exemples rapportés par M. Janet, c'est cette mémoire d'évocation qui est absente normalement. Peut-on savoir pourquoi, bien que les sensations aient été enregistrées, le sujet n'en a pas gardé le souvenir ? Nous croyons que la raison en est fournie par une diminution de la sensibilité des cellules où s'opèrent les localisations cérébrales auxquelles aboutissent les sensations provenant des sens.

Nous savons qu'une sensation, pour être consciente, c'est-à-dire pour rester dans la mémoire et se relier au passé, doit satisfaire à deux conditions : 1° Elle doit avoir une certaine intensité ; 2° Une durée dont la longueur est variable suivant la nature du sujet (2). On ne peut guère contester que l'intensité soit une condition primordiale, car nous savons par la loi de Weber, auquel Fechner a donné une forme mathématique, que la sensation croît comme le logarithme de l'excitation (3). Ici, dans le cas de Marie, l'excitation est constante, mais l'intensité de la sensation est liée à l'état de la sensibilité dans les couches corticales qui correspondent à l'œil. Or, il est démontré par les recherches de M. Binet (4), que le temps physiologique de réaction augmente pour un membre anesthésié, naturellement ou par suggestion, donc la localisation cérébrale correspondant à ce membre a subi une diminution de son activité, et comme M. Janet est d'accord pour constater que l'état de la mémoire est lié intimement à celui de la sensibilité, toute diminution de cette dernière entraîne nécessairement celle du souvenir.

(1) Ch. Richet. *Ouvrage cité*, page 159.

(2) Ribot. *Les maladies de la mémoire*, page 22.

(3) Delbœuf. *Éléments de psycho-physique*, page 15.

(4) Binet. *Les altérations de la personnalité*, page 161.

« Il ne faut jamais oublier que l'état de conscience est un événement qui suppose un état particulier du système nerveux ; que cette action nerveuse *n'est pas un accessoire, mais une partie intégrante de l'événement ;* qu'il en est la base, la condition fondamentale ; que, dès qu'il se produit, l'événement existe en lui-même ; que, dès que la conscience s'y ajoute, l'événement existe pour lui-même ; que la conscience le complète, l'achève, mais ne le constitue pas. Si l'une des conditions du phénomène conscience manque, soit l'intensité, soit la durée, soit d'autres que nous ignorons, une partie de ce tout complexe — la conscience — disparaît : une autre partie — le processus nerveux — subsiste. Rien d'étonnant donc, si plus tard les résultats de ce travail cérébral se retrouvent : il a eu lieu en fait, quoique rien ne l'ait constaté ». (1)

Nous comprenons bien maintenant que l'inconscience apparente des hystériques n'implique pas une diminution de la netteté des sensations. L'œil anesthésique n'est pas physiologiquement différent de l'œil normal. Il emmagasine les images avec la même acuité qu'un œil ordinaire, car l'anesthésie, nous le savons, est d'ordre psychique. C'est donc seulement dans le souvenir de la perception qu'il existe une différence, et nous ne sommes pas étonnés de voir Marie, Lucie ou Léonie retrouver leurs souvenirs, quand on rend aux sensations l'intensité nécessaire pour qu'elles franchissent à nouveau le seuil de la conscience. Ce qui rend si bizarres, si invraisemblables les expériences faites sur les hystériques, c'est cet oubli immédiat des actes qui viennent d'être exécutés, des paroles qui vibrent encore dans l'air et que le sujet ne se rappelle plus. Nous assistons là à une exagération morbide des phénomènes qui ont lieu naturellement pour chacun de nous. Que de paroles ne prononce-t-on pas sans y attacher d'importance, et dont le souvenir ne reste pas en nous ! Ces propos oiseux que l'on échange par politesse dans un salon sont presque des réflexes psychiques auxquels personne ne se donne la peine d'attacher son attention. A qui n'arrive-t-il pas de se dire en voyant une personne : Il me semble que je connais cette figure, ou bien « Ai-je rêvé cela ? » en songeant à un événement qu'on ne peut localiser, et dont il est impossible de ressaisir les

(1) Ribot. *Les maladies de la mémoire,* p. 41.

détails. La maladie ou la vieillesse amènent naturellement des résultats semblables.

« A la fin de sa vie, Linné prenait plaisir à lire ses propres œuvres, et quand il était lancé dans cette lecture, oubliant qu'il en était l'auteur, il s'écriait : « Que c'est beau ! que je voudrais avoir écrit cela ! » — On raconte un fait analogue au sujet de Newton et de la découverte du calcul différentiel. Walter Scott vieillissant, était sujet à ces sortes d'oublis. On récita un jour devant lui un poème qui lui plut ; il demanda le nom de l'auteur ; c'était un chant de son pirate. Ballantyne qui lui a servi de secrétaire et a écrit sa vie, expose avec les détails les plus précis comment *Ivanhoe* lui fut, en grande partie, dicté pendant une maladie aiguë. Le livre était achevé et imprimé avant que l'auteur pût quitter le lit. *Il n'en avait gardé aucun souvenir,* sauf de l'idée mère du roman qui était antérieure à la maladie ». (1)

On peut créer artificiellement des insensibilités passagères qui ont pour le sujet la même réalité que ses anesthésies naturelles.

(*A suivre*). GABRIEL DELANNE.

Phénomènes psychiques

OBSERVÉS AU VILLAGE DE D···

PAR

CH. BROQUET *étudiant en médecine.* et LE Dr DUSART *ancien interne des hôpitaux de Paris.*

(suite)

Ecriture directe

Voici quatre faits d'écriture directe, dont chacun présente une particularité digne d'être notée. Les trois premiers se produisirent à une certaine distance du médium, tous ont eu lieu en pleine lumière, *sur* et non *sous* la table, comme dans la plupart des cas cités par les auteurs.

Les deux premiers faits eurent lieu le même jour. Maria, Mme B... et M. Charles Broquet étaient assis à une petite table carrée, au

(1) Ribot. *Ouvrage cité,* page 24.

milieu de laquelle brûlait une forte lampe. Maria venait de recevoir plusieurs communications par l'écriture automatique et venait de se lever, se tenant à plus d'un mètre de la table. Elle était debout, appuyée à un petit meuble, lorsque l'on vit une plume, placée sur la table au milieu de plusieurs crayons, se relever sans aucun contact, se mouiller, sans qu'il se trouvât d'encrier à sa portée, se diriger vers une feuille de papier, s'incliner comme si elle était tenue par un écrivain, écrire une communication de deux lignes et reprendre sa place primitive.

Les assistants stupéfaits causaient encore du phénomène, lorsque la plume, se relevant de nouveau, se trouva encore chargée d'encre et parut tracer une nouvelle communication sur une seconde page. Celle-ci cependant, examinée aussitôt, ne présentait aucune trace d'écriture au recto. L'idée vint alors de la retourner et on trouva la communication au verso. L'encre était encore toute fraiche, certaines parties n'étaient pas séchées. Il n'a malheureusement pas encore été possible de retrouver ces deux feuilles, car Maria ne s'intéresse à aucun de ces phénomènes qui se produisent par sa médiumnité et ses parents, ne comprenant pas l'importance des documents de ce genre, les laissent s'égarer, si quelqu'un ne se trouve pas à point donné pour les sauver. Du reste, aucun assistant ne pensait qu'il serait un jour question de les publier.

Voici comment survint le troisième cas : Maria était assise près d'une grande table à manger, sur laquelle était une lampe. Non loin d'elle se tenait Mlle H. J. et M., Ch. Broquet se trouvait à l'autre extrémité, occupé à rédiger quelques notes.

A un certain moment, M. Ch. Broquet ayant besoin d'un renseignement, prie Maria de prendre un crayon et d'évoquer un des amis invisibles. Maís Maria était fatiguée et peu disposée à une évocation. Elle répondit de façon évasive : « Oui : dans quelques instants. » A peine avait-elle dit, que les trois assistants voient un crayon se lever sans contact, se porter vers une feuille de papier, y écrire une communication qui était une réponse à la question que se posait M. Ch. Broquet et, ceci terminé, être projeté sur le sol.

Le quatrième cas se présenta dans les circonstances suivantes :

Le 7 septembre, 1898, à trois heures et demie de l'après-midi, dans une pièce tournée au midi, éclairée par deux fenêtres, M. et

Mme Bouret, Mlle V..., Messieurs Ch. Broquet et D. Dusart étaient réunis avec Maria, autour d'une table ronde. On venait de recevoir un apport et l'esprit Hubert V... écrivit par la main de Maria : « Je voudrais être au soir et que l'on fît le sombre, je me matérialiserais. » Ces mots écrits, la signature Hubert est donnée au bord extrême *droit* de la feuille de papier et la main du médium reste absolument immobile au-dessus de cette signature. Le Dr Dusart fait alors observer qu'il ne pourra rester à la séance du soir et demande s'il ne serait pas possible de remettre cette tentative au mercredi, 14. On voit alors la main de Maria, *sans changer de place*, soulever la pointe du crayon, et la dirigeant vers le bord gauche de la feuille, y montrer écrit le mot : *Oui*. Tous les assistants qui avaient suivi la main de Maria traçant la phrase ci-dessus, et spécialement le Dr Dusart qui, se trouvant à la gauche de Maria, lisait chaque mot à mesure qu'il était écrit, affirment très nettement que ce mot : Oui, n'était pas écrit lorsque la main droite de Maria ayant tracé la signature, devint immobile sur le bord droit, à plus de quinze centimètres du mot Oui.

INCARNATIONS

Nous allons nous occuper dans ce chapitre d'une série de phénomènes qui, chez Maria, se produisent avec une très grande fréquence, ce sont les *Incarnations*, ou prises de possession de tout le corps du médium par un esprit autre que le sien.

Nous verrons que Maria cesse momentanément d'être elle-même et que pendant un temps qui varie entre quelques minutes et plusieurs jours, elle est absolument une autre personne, vivant au milieu de sa famille, dont les membres sont traités par elle, non plus en parents, mais en amis auxquels cette nouvelle personne rendrait visite.

Chaque personnage reste identique à lui-même dans ses visites successives : c'est tantôt un ouvrier grossier, tapageur, d'une jovialité exubérante ; tantôt, au contraire, une jeune fille modeste, pleine de douceur et d'attentions délicates pour le père et la mère de Maria, qu'elle appelle monsieur et madame et qui, tout stupéfaits, se désolaient, au début, de ne plus retrouver leur enfant unique. Pour tous les témoins de ces scènes, il est absolument certain qu'ils

ne se trouvent plus en face de Maria, et ce ne sont pas ici des types généraux, comme en produit la suggestion.

Ce sont bien des *individualités* nettement tranchées, dont quelques-unes étaient inconnues du médium et des assistants, tandis que d'autres ne sont connues que des anciens habitants de la localité, qui attestent leur identité.

Tantôt ils viennent pour répondre à l'appel de l'un des assistants ; très souvent ils se présentent inopinément, au moment où on s'y attend le moins. L'expression qu'ils donnent à la physionomie du médium est en général si caractéristique, qu'après plusieurs visites, les assistants les reconnaissaient à première vue, comme ils reconnaissent l'écriture des divers esprits.

Que devient l'esprit de Maria pendant cette prise de possession de son corps ? Il est extériorisé. Nous verrons que la première fois il est resté dans un coin de la chambre, observant les faits et gestes de celui qui le remplaçait momentanément ; mais ce cas est le plus rare. Aussitôt dégagé du corps, l'esprit de Maria éprouve un vif besoin de déplacement. Il s'éloigne, erre dans la campagne, ou se rend chez des amis, à une distance plus ou moins considérable.

Un jour, il serait allé chez M. B***, épicier à Valenciennes, à 13 kil. du village de D***. Il y aurait pris une noisette, devenue aussitôt *invisible* (expression de Maria), l'aurait apportée à D***, au milieu d'une séance, l'aurait jetée sur la table, où la noisette en tombant serait redevenue visible.

Interrogée souvent par nous, Maria déclare qu'elle ne conserve en général que de très vagues souvenirs de ce que fait son esprit extériorisé pendant une incarnation, tandis qu'elle se rappelle beaucoup mieux ce qu'elle a fait pendant la trance simple, ou extériorisation, sans prise de possession de son corps par un autre esprit. Nous y reviendrons, du reste, plus tard.

Quelquefois, cependant, au moment où elle rentre dans son corps, elle aperçoit et reconnaît l'esprit qui s'en était emparé. C'est l'exception. Le plus souvent, après une courte période de stupeur qui suit la fin de la trance, elle demande ce qui s'est passé et on doit lui nommer celui ou ceux qui sont venus.

Le phénomène se produisit pour la première fois dès les pre-

miers jours de la médiumnité de Maria. Nous allons reproduire la scène telle qu'elle se retrouve dans les notes de M. Broquet.

« C'est en mars 1898 que survient le premier cas d'incarnation. Jamais Maria, ni aucun des assistants, ne s'étaient trouvés en présence d'un tel phénomène. Il est donc impossible de faire intervenir ici aucun élément d'imitation ou de suggestion. Nous croyons devoir rapporter ce premier fait avec quelques détails.

« La séance, commencée à 7 h. 1/2 du soir, en présence de douze personnes, durait depuis une heure environ. Plusieurs communications avaient été obtenues par l'écriture automatique. Nous étions réunis autour d'une table à manger et plusieurs personnes me séparaient de Maria. Tout à coup, sans dire un mot, celle-ci penche la tête sur son épaule en fermant les yeux. Puis survient un spasme violent qui envahit tout le corps et le met brusquement en état de rigidité. Bientôt les yeux s'ouvrent largement et deviennent fixes. Fortement ému, je me précipite vers elle, croyant à une nouvelle crise hystérique, et j'emploie les moyens qui m'ont réussi jusque-là en pareil cas. Je l'appelle plusieurs fois très vivement, mais rien n'y fait. De plus en plus troublé par cet insuccès, je me dispose à faire sortir tous les assistants, qui eux-mêmes, très inquiets et comme affolés, se sont levés et se préparent à se retirer. A ce moment le corps du médium s'assouplit, ses yeux se ferment et la tête se penche de nouveau sur l'épaule. Pendant toute cette période, je constate l'absence de respiration et de tout mouvement appréciable du cœur.

« Peu à peu les mouvements respiratoires se rétablissent ; je l'appelle de nouveau. Elle ouvre les yeux en relevant la tête ; ses traits se détendent, prennent une expression qui ne lui est pas habituelle, et d'une voix que nous ne lui connaissions pas, elle dit : « Ce n'est pas Maria ! »

« Il serait impossible de rendre mon étonnement et celui des assistants que j'invite à reprendre leurs places autour de la table.

« Notons ici, et pour ne plus y revenir, que par la suite, les phénomènes convulsifs et la rigidité cataleptique ne se reproduiront plus au début des incarnations. Celles-ci ne seront précédées que par l'affaissement momentané du médium. Souvent même l'incarnation se produit sans être précédée d'aucun phénomène prémonitoire ; on

ne s'en aperçoit qu'au changement de physionomie, de langage et d'attitude du médium. Ceci dit, je reprends mon récit.

« Je m'adresse au médium : « Qui es-tu ? » — « Louise ». — « Quel est ton nom de famille ? » — « Louise Benoit ». Tous les assistants sont interrogés : aucun n'a connu ce nom. De quel pays es-tu ? » — « De Besançon. Je suis venue pour développer la médiumnité de Maria, qui va maintenant prendre des incarnations. Si tu veux, je vais rester quelques instants pour habituer le corps. Je t'assure que c'est dur de rester ici pour la première fois. Tu ne m'en veux pas de ce que je suis venue ? » J'assure au contraire à cette visiteuse inattendue que je suis très heureux de son intervention ; nous causons encore environ un quart d'heure, après quoi Louise me dit tout-à-coup : « Maintenant, je m'en vais. Au revoir ». Aussitôt la tête du médium se penche en avant, son corps s'affaisse et je dois la soutenir, pour éviter une chute. La tête se relève ensuite lentement, la figure, d'abord atone et sans expression, s'anime de nouveau et les traits reprennent l'expression que nous avons toujours connue chez Maria.

« Celle-ci est d'abord fort étonnée de voir tous les regards avidement fixés avec elle ; elle accuse un grand engourdissement et une fatigue générale, qui se dissipent graduellement au bout de quelques minutes.

« D'où viens-tu ? » lui dis-je. — D'où je viens ? Je ne sais pas. Que s'est-il donc passé ?... C'est drôle ; maintenant je m'en souviens : j'étais là ! » et elle montre un angle de la pièce où, naturellement, personne n'avait rien remarqué. Je l'engage vivement à rappeler ses souvenirs et à essayer de se rendre compte de ce qui s'est passé, mais je n'y arrive pas.

« Les parents se demandant avec inquiétude si de tels phénomènes n'étaient pas de nature à nuire à sa santé, on reçut par l'écriture automatique une communication affirmant que le phénomène ne lui serait nuisible en rien, pourvu qu'elle ne s'opposât pas à sa production. Nous avons effectivement constaté par la suite que, quel que fût le nombre des esprits incarnés dans une même séance, jamais la fatigue produite n'a été poussée trop loin et n'a persisté ».

Depuis, il ne s'est guère passé de jour sans que des incarnations se produisissent, soit pendant les séances, soit dans leur intervalle.

Les esprits ainsi incarnés présentent la plus grande variété : parents ou amis que l'on a connus pendant leur existence terrestre ; anciens habitants du village disparus depuis de longues années ou depuis quelques jours seulement ; étrangers venus de toutes les parties de la France passent successivement.

Plusieurs reviennent fréquemment et leur incarnation provoque en général chez Maria une modification si caractéristique des traits et de la tenue générale, qu'on les reconnaît avant que le médium ouvre la bouche. Il n'est pas rare de voir un esprit très récemment désincarné se présenter dans un état de trouble profond, répondant par monosyllabes, protestant lorsqu'on lui dit que son corps est mort et disparaissant brusquement, pour ne plus revenir. Dans d'autres cas, l'esprit écoute les explications données, les comprend, voit se dissiper le trouble qui accompagne le profond changement apporté en lui par la mort. Il se déclare délivré des ténèbres où il se trouvait plongé et disparaît en remerciant.

Il s'est quelquefois présenté dix, quinze et jusqu'à trente-deux esprits différents dans une seule séance, sans que Maria ait repris un seul instant sa personnalité. Quelques-uns donnaient leur nom, le lieu de leur décès et l'âge qu'ils avaient à ce moment ; mais ce cas est le plus rare et il ne nous a pas été possible jusqu'ici de contrôler ces affirmations, sauf pour les habitants du pays. Mais dans ce dernier cas, Maria ayant pu les connaître, le fait perd beaucoup de sa valeur. Quelques-unes de ces incarnations furent l'occasion de scènes assez dramatiques.

Aucun de ces esprits n'a parlé en langue étrangère, mais quelques-uns ont émis sur divers sujets, réincarnations, etc., des théories dont Maria n'avait aucune idée et qui étaient même en contradiction formelle avec nos opinions.

Plusieurs se sont incarnés dans d'autres médiums et ils se sont toujours présentés avec les mêmes caractères particuliers. Cette circonstance n'a guère d'intérêt quand le second médium a déjà été témoin des incarnations en Maria. Il n'en est pas de même lorsque les deux médiums absolument inconnus l'un de l'autre, habitent des localités différentes et sont totalement différents comme âge, éducation et tempérament. Nous verrons que le cas s'est présenté.

Nous allons donner quelques détails sur chacun des esprits qui s'incarnent le plus fréquemment en Maria et nous appellerons ensuite l'attention sur une série de faits dont nous ne connaissons pas d'exemples dans la littérature spirite et que nous n'avons pu jusqu'ici contrôler de façon satisfaisante. Nous voulons parler d'incarnations qui se produiraient entre vivants, l'esprit de Maria allant occuper le corps d'un médium, dont l'esprit viendrait de son côté s'emparer du corps de Maria, par une sorte de chassé-croisé.

Nous terminerons ce chapitre par l'étude de l'*extériorisation simple* de l'esprit de Maria et d'autres médiums, sans qu'aucun autre esprit incarné ou désincarné vienne occuper leur corps et y maintenir la vie. Nous nous efforcerons, en rappelant certains faits d'un caractère poignant, de faire ressortir les dangers que ce phénomène peut faire courir aux médiums, dont le corps se refroidit et peut passer de l'état de mort apparente à celui de la mort définitive, lorsqu'on le laisse durer trop longtemps dans certaines conditions climatériques, ou lorsque l'on ne possède pas sur l'esprit une autorité suffisante, pour l'obliger à reprendre possession de son corps.

Clément Bourlet

Nous commencerons par Clément Bourlet, dont nous avons déjà longuement parlé dans le premier chapitre de ce récit. Nous avons vu que cet ancien garçon brasseur, mort depuis quarante ans et dont Maria n'avait jamais entendu parler, revient volontiers dans ce milieu où l'on comprend son patois et ses plaisanteries, et où l'on est plein d'indulgence pour ses farces d'un goût souvent fort contestable et ses façons rabelaisiennes. Il fut un des premiers à se manifester par l'écriture, aussi bien que par les apports, les bruits et les mouvements de meubles, et on le voit également paraître dès que Maria est devenue médium à incarnations.

L'expression qu'il imprime à la figure de Maria est tellement caractéristique, que dès que le médium relève la tête, on dit : « Bonjour, Clément ! » A quoi il répond : « Bôjour tertous ! » d'une voix rude et enrouée. La face est presque constamment agitée par un tic qui relève vivement les deux ailes du nez et les commissures des lèvres en s'accompagnant d'un reniflement. *Les yeux restent fermés* et cependant il reconnaît toutes les personnes qui

l'entourent, tend la main à chacune d'elles, en lui adressant une plaisanterie de son crû et s'efforçant dans un vigoureux *shake-hand* de lui heurter rudement la main sur la table. Il ne voit pas seulement les assistants, et nous avons constaté à plusieurs reprises qu'il avait la notion de la présence de diverses personnes dans les autres pièces de la maison, ce que nous ignorions. Il lui est arrivé d'annoncer l'approche de certaines autres que l'on voyait entrer plusieurs minutes plus tard.

Outre ces plaisanteries qu'il adresse à chacun, Clément se faisait remarquer au début par un penchant très prononcé pour les liqueurs alcooliques, souvenir sans doute de son ancienne profession. Pendant les sept ou huit premiers mois, il lui arrivait fort souvent de s'interrompre au milieu d'une phrase, pour se retourner vers Madame V... et lui dire : « Eh ! fême d'itchi, donn'm'eune goutte ! » (Maîtresse de maison, donne-moi une goutte). Si on accède à sa demande, il avale d'un trait le contenu du verre, avec des signes non équivoques de satisfaction. Or, il est à noter qu'à l'état normal, Maria a une véritable répulsion pour les spiritueux, qu'elle ne supporte à aucune dose. Parfois Clément ne se déclare pas satisfait à si bon compte et il lui est arrivé de s'emparer des verres de ses voisins et de les vider tous comme le premier, sans en paraître le moins du monde troublé. Par contre, il annonce en riant que Maria sera complètement ivre, lorsqu'elle reprendra son corps. Il disparaît ; Maria revient et aussitôt se plaint de violents maux de tête, de nausées pénibles et se trouve incapable de se tenir debout. Sur notre demande ou spontanément, Clément reprend le corps et, devant nos reproches, répond : « Ce n'est rien ; une simple plaisanterie : Du reste, je vais la guérir. » Il disparaît de nouveau et Maria revenue ne ressent absolument plus rien.

Depuis plusieurs mois nous constatons une heureuse modification dans les façons d'être de Clément. Il ne lui arrive plus guère de demander à boire, il refuse même les offres qui lui sont faites. Il se fait remarquer par son amour de la vérité, et l'expression de sa pensée a parfois été bien rude pour certains assistants. Il s'attache à tenir scrupuleusement ses promesses ; n'intervient en général que pour faire le bien, même dans ses farces, et pour défendre Maria, à laquelle il lui est cependant aussi arrivé de donner des leçons assez sévères. C'est un bourru bienfaisant.

Incarné en Maria, il donne quelquefois des preuves de sa grande force musculaire. Nous l'avons vu casser net et presque sans effort, une corde qui avait résisté aux tentatives successives du D[r] Dusart et de deux ouvriers. Il n'est pas moins adroit et nous l'avons vu, avec une profonde surprise, réparer en quelques mouvements de doigts et sans regarder, de petits objets, entre autres une chaînette de bracelet rompue par lui en donnant une de ses poignées de mains trop énergiques.

Il lui est assez souvent arrivé de s'incarner dans un jeune médium de 11 ans environ. Nous avons constaté le même tic, la même voix. L'écriture et les plaisanteries sont identiques ; mais le jeune médium avait assisté assez souvent à l'incarnation en Maria : on pourrait donc objecter l'imitation ; aussi nous n'insistons pas.

Il n'en est pas de même du cas suivant : une femme très distinguée, auteur connu, habitant une ville distante de 40 kil. à vol d'oiseau du village de D... et qui n'avait jamais vu Maria, reproduisit un jour, en présence de son mari et de plusieurs personnes distinguées, réunies dans son salon, toutes les particularités de l'incarnation de Clément. C'étaient la voix, les gestes et l'abominable patois de D... auquel personne ne comprenait mot. On dut lui faire répéter ses phrases à maintes reprises pour en saisir le sens, et ce n'est qu'en l'entendant parler de M. Ch. Broquet et de Maria que l'on reconnut à qui on avait affaire. Clément se plaignait en termes peu choisis de ne plus se trouver dans son milieu, de ne pouvoir plus jurer et sacrer à son aise et d'être singulièrement gêné par l'organisme plus affiné de son nouveau médium : « J'sus gêné dins celle vielle mécanique ; mais un m'invoie, y faut bien qu'j'obéisse. »

Clément écrit par la main du même médium et si l'écriture est moins difforme, ce qui est la part d'influence de celle qui sert d'instrument, l'orthographe est presque la même, ainsi que le caractère de la communication et le patois tout à fait inconnu du médium est identique à celui des communications transmises par la main de Maria.

Comme Clément est mort depuis plus de 40 ans, il n'a pas été facile de trouver des personnes qui l'avaient connu. Cependant l'une d'elles, assistant régulièrement aux séances, déclare que Clément, incarné en Maria, rappelle de façon absolument exacte le Clément qu'elle a connu jadis. (*A suivre*).

Victor Hugo Spirite

Nos lecteurs savent déjà que le grand poète, pendant son exil à Jersey, s'est occupé, en compagnie de Mme de Girardin et de Vacquerie, des phénomènes du Spiritisme. Dans les *Miettes de l'histoire*, nous avons un récit émouvant des premières manifestations obtenues par la typtologie. M. Camille Flammarion a eu la bonne fortune de pouvoir compulser des volumes de notes laissés par Victor Hugo, et d'en extraire des communications vraiment magistrales, qu'il a fait connaître aux lecteurs des *Annales politiques et littéraires*, dans le numéro du 7 mai dernier. Nous reproduisons le passage suivant qui complète heureusement les notes de Vacquerie et nous fait pénétrer plus avant dans le détail de ces expériences si intéressantes.

*
* *

Les séances ont commencé au mois de septembre 1853 et ont été continuées jusqu'au mois de juillet 1855 ; elles ont donc duré près de deux ans. Les expérimentateurs habituels étaient : Victor Hugo, Madame Victor Hugo, leurs fils Charles et François, Auguste Vacquerie, Théophile Guérin, Jules Allix, Mlle Allix, sa sœur, et quelques exilés de passage dans l'hospitalière demeure du poète. Victor Hugo m'en a personnellement entretenu plusieurs fois à Paris, quelques années avant sa mort : il n'avait pas cessé de croire à des manifestations d'esprits. Elles forment trois énormes cahiers, presque entièrement écrits de la main de Victor Hugo, comme secrétaire des séances. Voici comment les choses se passaient :

Mme Victor Hugo et son fils François étaient presque toujours à la table ; Vacquerie et quelques autres alternativement ; Hugo presque jamais, car il remplissait le rôle de *secrétaire*, écrivait à une autre table, m'assure M. Paul Meurice, sur ces feuillets qui ont été conservés, les dictées de la table. Celle-ci frappait du pied, tout simplement, et l'on nommait les lettres à chaque coup : A, B, C, D, comme Vacquerie l'a indiqué.

En général, elle annonçait la présence de poètes et d'auteurs dramatiques, principalement Molière, Eschyle, Shakespeare, le Dante, Camoens, et d'autres personnages tels que Galilée, Alexandre le

Grand, etc. Mais, la plupart du temps, lorsqu'ils s'étaient annoncés et qu'on les interrogeait sur une question quelconque, ce n'étaient pas eux qui répondaient : à la place du nom qu'on attendait, la table frappait celui d'un être imaginaire, n'ayant jamais existé, tel, par exemple, que l'*Idée*, ou celui-ci, qui revient très-souvent : l'*Ombre du Sépulcre*.

Galilée a cependant signé là des pages vraiment belles sur l'astronomie. Il y a, notamment, une sorte de trilogie en trois chapitres, dont le dernier est d'une élévation, d'une noblesse, d'une grandeur et d'une transcendance sublimes. On y admire entre autres cette affirmation : tous les milliards de mondes, tous les milliards de siècles additionnés font 1 ; LE TOTAL DE TOUT, C'EST L'UNITÉ ! Ce dernier chapitre est signé : l'*Ombre du Sépulcre*.

Un jour, les *esprits*, qui répondaient souvent en vers aux questions posées, demandèrent qu'on les interrogeât également en vers. Victor Hugo déclara qu'il ne savait pas improviser de la sorte, et demanda de remettre la séance au lendemain. Dans l'intervalle, il prépara deux questions : l'une de simple curiosité, dit-il, l'autre plus grave. Le lendemain, Molière ayant dicté son nom, l'auteur de la *Légende des siècles* lui dit :

Les rois et vous, là-haut, changez-vous d'enveloppes ?
Louis Quatorze au ciel n'est-il pas ton valet ?
François premier est-il le fou de Triboulet,
Et Crésus le laquais d'Esope ?

Molière ainsi interrogé ne répond pas.

— Qui donc est là ?

— L'Ombre du sépulcre !

Et celle-ci, dégagée de tout sentiment d'admiration pour le poète, lui répliquant sur le ton d'un maître d'école à un écolier, lui répond :

Le ciel ne punit pas par de telles grimaces,
Et ne travestit pas en fou François premier.
L'Enfer n'est pas un bal de grotesques paillasses,
Dont le noir châtiment serait le costumier.

Un peu décontenancé de la familiarité de la leçon, Victor Hugo prend sa seconde question, adressée également à Molière, sur la présence duquel il semble compter :

— Molière est là, dit-il, il a donné son nom tout à l'heure, mais n'a pas voulu répondre. Molière ! c'est toi que j'interroge.

Et voici les très beaux vers qu'il prononce devant l'invisible :

VICTOR HUGO A MOLIÈRE

Toi qui du vieux Shakespeare a ramassé le ceste,
Toi qui, près d'Othello, sculptas le sombre Alceste,
Astre qui resplendis sur un double horizon,
Poète au Louvre, archange au ciel, ô grand Molière !
Ta visite splendide honore ma maison.

Me tendras-tu là-haut ta main hospitalière ?
Que la fosse pour moi s'ouvre dans le gazon.
Je vois sans peur la tombe aux ombres éternelles,
Car je sais que le corps y trouve une prison,
Mais que l'âme y trouve des ailes !

On attend. Molière ne répond pas. C'est encore l'*Ombre du Sépulcre*, et, vraiment, nul ne peut lire cette réponse sans être frappé de son ironique grandeur :

L'OMBRE DU SÉPULCRE A VICTOR HUGO

Esprit qui veux savoir le secret des ténèbres,
Et qui, tenant en main le terrestre flambeau,
Viens, furtif, à tatons, dans nos ombres funèbres
Crocheter l'immense tombeau !

Rentre dans ton silence et souffle tes chandelles !
Rentre dans cette nuit dont quelquefois tu sors :
L'œil vivant ne lit pas les choses éternelles
Par dessus l'épaule des morts !

La leçon était dure. Il paraît que Victor Hugo jeta là son cahier, se leva furieux et quitta la salle, indigné de la conduite des esprits à son égard. L'illustre maître n'avait jamais été traité avec une hauteur aussi cavalière.

Ces communications, dictées par la table de Jersey, sont véritablement d'une grande élévation de pensée et d'une belle langue. L'auteur des *Contemplations* a toujours cru qu'il y avait là un être extérieur indépendant de lui, parfois même hostile, discutant avec lui et le rivant à sa place. On ne peut cependant, en parcourant ces trois cahiers, se défendre de l'idée que c'est là « du Victor Hugo ».

C'est du Victor Hugo que l'on entend, parfois même du Victor Hugo sublimé.

On ne peut accuser un seul instant ni Victor Hugo, ni Vacquerie, ni aucun des assistants d'avoir triché, d'avoir consciemment créé des phrases pour les reproduire par le mouvement de la table. Une telle hypothèse doit être éliminée sans discussion.

Il ne reste en présence que deux hypothèses : ou un dédoublement inconscient de l'esprit de Victor Hugo, de Vacquerie, d'un ou plusieurs des assistants ; ou la présence d'un esprit indépendant.

L'examen attentif, loyal, sincère, impartial, purement scientifique, de ces communications, me fait pencher du côté de la première hypothèse : du dédoublement de l'esprit de Victor Hugo, de Vacquerie, de François Victor Hugo, de Mme Hugo, etc.

*
* *

Nous professons l'admiration la plus vive pour le grand talent de M. Camille Flammarion, mais nous ne pouvons le suivre dans sa conclusion qui ne nous paraît pas suffisamment justifiée. L'objection est que les communications seraient des reflets de la pensée des assistants et qu'il en est généralement ainsi dans les cercles où l'on fait du Spiritisme. Certainement, il existe entre les Esprits qui se communiquent et le groupe qui les évoque, des similitudes de goûts, d'éducation, d'instruction, et le contraire serait surprenant, car dans la vie il en est toujours ainsi. Voit-on des joueurs aux courses suivre les réunions de la Société d'astronomie ? Est-il fréquent que des gens du monde s'enferment dans les laboratoires. Les prêtres vivent-ils avec les gens de théâtre ou les charcutiers recherchent-ils la Société des poètes ? Si des phalanstériens attirent à eux des Esprits partageant leur manière de voir, cela n'est pas plus singulier que de constater chez Victor Hugo la visite des grandes ombres du passé. Nul n'était plus digne de s'entretenir avec Eschyle ou Shakespeare que le sublime génie dont l'œuvre illumine le XIXe siècle.

Mais nous voyons aussi Galilée dicter des pages sur l'astronomie « d'une transcendance sublime » et, si nous en croyons Vacquerie, la fille de Victor Hugo vint elle-même « sortant de la mort pour consoler l'exil » affirmer sa survivance à la vie terrestre. Pourquoi rejeter les témoignages de ceux qui donnaient ainsi des preuves que l'âme est immortelle ? Pourquoi suspecter ces affirmations répétées ?

Nous pensons qu'il faudrait des preuves matérielles de leur fausseté pour infirmer ces témoignages venant de l'au-delà.

D'ailleurs, Victor Hugo et ses amis étaient-ils donc incapables de toute psychologie ? Si le grand poète a gardé jusqu'à la mort sa certitude dans les relations qu'il entretenait avec le monde invisible, c'est qu'il en avait puisé dans l'expérience la croyance inébranlable. Il connaissait cette théorie de la réflexion de la pensée et s'il ne s'y est pas arrêté, c'est qu'elle ne lui a pas semblé capable d'expliquer tous les faits.

On ne peut, *scientifiquement*, admettre un dédoublement inconscient de la personnalité pendant l'état de veille, car aucune expérience n'a établi l'existence de cette scission mentale, — qu'il faudrait cependant rendre irrécusable, — pour qu'elle pût servir à l'explication des phénomènes spirites. Pendant ces séances, tous les assistants sont dans leur état normal ; ils causent, ils discutent, ils sont en possession complète de leurs facultés intellectuelles. C'est spontanément que la table dicte les vers ou les pages magistrales dont les expérimentateurs s'émerveillent.

Pour supposer que c'est l'esprit de Victor Hugo qui se dédouble, il faudrait admettre que le poète fût en *transe* au moment des manifestations, or il prend des notes sur son cahier et suit de près la dictée du guéridon ; l'hypothèse d'un dédoublement ne saurait donc se soutenir avec vraisemblance.

D'autre part, l'extériorisation de la pensée ne se produit que pendant le somnambulisme ou le rêve, mais n'a jamais été observée à l'état normal, et lorsqu'on voit dans l'ouvrage du Dr Ochorowicz combien sont difficiles à réaliser les suggestions mentales, même très simples, avec des sujets endormis dont l'éducation a été longue et pénible, il nous paraît que l'on ne peut appliquer — sans forcer outre mesure l'analogie — aux médiums qui dictent des pages entières, les observations faites sur les hystériques ou les somnambules.

Si donc on ne peut logiquement supposer un dédoublement involontaire et inconscient de la pensée de Victor Hugo et que l'on ne puisse pas davantage admettre que le ou les médiums en aient connaissance, il faut admettre que l'intelligence qui se manifeste n'émane d'aucune personne présente. Rappelons ici que c'est par

centaines, que l'on compte les cas où la table a rapporté des faits inconnus des assistants. Signalons, comme type, le cas d'Abraham Florentine, relaté par le révérend Stainton Mosès, où un Esprit américain dont on n'avait jamais entendu parler, est venu dicter son nom et fixer l'époque de son décès en Amérique, longtemps après sa mort. N'oublions pas non plus que des réponses scientifiques ont été données, à l'improviste, par Mme d'Espérance à M. Barkas, et que ces communications dépassent tellement les connaissances du médium, que l'on est obligé de conclure à l'intervention d'un Esprit. Il en est de même pour le roman de Dickens, *Edwin Drood* achevé par un mécanicien illettré ; pour l'histoire de Jeanne d'Arc et celle de Louis XI dictées à une jeune fille de 15 ans, Mlle Hermance Dufau ; pour l'explication de la soi-disant anomalie du mouvement des satellites d'Uranus, révélée au général Drayson ; pour les messages en langues étrangères obtenus par la fille du grand juge Emonds ; enfin pour les communications écrites par des enfants en bas-âge ou par des personnages notoirement illétrées.

Jusqu'à ce que l'hypothèse d'un dédoublement mental puisse embrasser tous ces faits dans une commune explication, on nous permettra de préférer celle des Esprits, infiniment plus simple, plus logique et plus conforme aux phénomènes observés. Hâtons-nous, d'ailleurs, de constater que le travail de l'éminent écrivain n'est pas terminé et que l'illustre auteur de *Dieu dans la nature*, de *Lumen*, de *Stella* et de tant d'œuvres spiritualistes, où il ne manque que le mot Spiritisme, conclura dans un sens conforme à la science et à la vérité.

BECKER.

La Prière

(suite) (1)

Souvenons-nous que ceux-ci (les esprits) sont des intermédiaires et des exécuteurs d'ordres supérieurs, et gardons-nous de les rapprocher trop du divin, aimons-les, ne les adorons pas. Nous arrivons à la dernière et troisième sphère des actions de la prière, à savoir son influence sur celui pour qui l'on prie. Cette influence est immense, on pour-

(1) Voir le dernier numéro.

rait presque dire infinie, tellement nombreux et divers sont ses effets ; plus nombreux, à coup sûr, que l'on ne s'en rend compte généralement, car il en est qui ne sont ni visibles, ni palpables, mais que l'on sentirait si l'on y prêtait attention. Malheureusement on compte trop sur un exaucement extérieur spécial. Sans doute nous sommes en droit de croire à un résultat ; la religion n'est pas seulement un rapport de l'homme avec Dieu, elle est aussi un rapport de Dieu avec l'homme, il doit donc y avoir dans la prière qui est l'expression de ces deux choses, un acte humain, l'essor de l'âme en haut et un acte divin, la réponse, l'exaucement, sans cela elle serait sans utilité.

Mais de même qu'elle ne doit point avoir pour objet quelque demande matérielle, de même nous ne devons pas attendre quelque fait surprenant, merveilleux, quelque bonheur immérité ou quelque délivrance spéciale. Il serait d'ailleurs illogique de demander des joies, puisque nous sommes sur la terre pour expier par la souffrance et progresser par l'épreuve.

Il est des cas, je n'en disconviens pas, où telle prière a reçu immédiatement sa réponse par un fait.

Il est des hommes, Luther entre autres, qui ont cru fermement à cette puissance miraculeuse de la prière, mais ce sont là de rares exceptions. Où est-elle autour de nous, la prière assez ardente pour produire ce que l'Eglise appelle le miracle ? Où est-elle autour de nous la foi qui transporte les montagnes, agissant par la charité et soutenue par l'espérance ?

Hélas ! que nous sommes loin de cet idéal !

Mais si nous ne pouvons prétendre à un tel exaucement, est-il superflu de prier ? Pas davantage. Nous pouvons avoir confiance. Notre prière est entendue et elle portera ses fruits. Ils seront peut-être très différents de ceux que nous demandons, mais ils n'en existent pas moins, même si nous ne les constatons pas, car ils peuvent se traduire sous des formes abstraites.

Prions-nous pour un souffrant, il ne sera pas guéri à l'instant même, mais il se sentira soulagé physiquement ou moralement, tous les deux à la fois peut-être ; pour un pécheur endurci, il ne sera pas converti comme par enchantement, mais poussé dans une voie meilleure ; à lui d'écouter les conseils qu'on chuchote à son esprit ; pour un affligé, on ne lui rendra pas celui qu'il pleure, mais

il sentira autour de lui sympathie et consolation ; le vide lui paraîtra moins grand, la séparation moins complète ; un ignorant sera aidé dans ses efforts, et son esprit s'ouvrira peu à peu à la lumière ; un heureux ressentira une félicité de plus, celle de se sentir toujours plus aimé. Tous ces résultats ne se voient pas, ni ne se palpent, c'est vrai, et cependant, ils sont. Ils sont, suivant l'expression d'un de nos guides spirituels, des bienfaits fluidiques.

Voyons comment de tels résultats peuvent se produire. Supposons premièrement que nous prions pour un autre incarné ; si celui-ci se trouve dans une situation heureuse, notre prière ne sera entre Dieu, lui et nous, qu'un lien puissant de plus.

Mais combien rare est ce cas ! Combien plus nombreux sont nos compagnons de route souffrants, « travaillés et chargés, » mourants peut-être.

Lançons donc notre requête ; elle sera écoutée. Sur un signe du Maître, sur un ordre qui est transmis de sa part, toutes les puissances invisibles sont prêtes à agir plus et mieux que ne le pourrait faire la meilleure volonté captive dans un corps terrestre.

Selon les cas et les circonstances particulières, comme le milieu dans lequel il faut opérer, le secours sera plus ou moins prompt, le succès plus ou moins sensible, la besogne répartie de différentes manières entre les divers groupes d'Esprits. Il en est, en effet, qui ont pour mission de relever les courages abattus, de fortifier les pas chancelants ; d'autres, les Esprits médecins, viennent en aide aux malades ; d'autres encore les chimistes de l'invisible, préparent les fluides qu'il faut employer et leur font subir toute espèce de modifications qui feront un jour ouvrir de grands yeux aux chimistes terriens ; d'autres encore, ne sont que de simples auxiliaires, aux fonctions plus humbles, mais non moins utiles, et concourent pour leur part à la réalisation du résultat espéré.

Chacun, là-haut, à sa vocation particulière et la suit bien plus sûrement que cela n'est possible chez les incarnés, où les exigences matérielles de l'existence viennent trop souvent opposer des barrières aux plus ardentes aspirations et aux plus légitimes efforts. Quand nous prions à distance pour un malade, nous appelons auprès de lui des esprits guérisseurs qui jugent immédiatement de ce qu'il y a à faire ; ils mettent à profit les fluides réparateurs qu'ils

trouvent dans l'immense laboratoire de l'univers et s'en servent, selon le cas, comme l'électricien dirige à son gré le courant que la nature lui a fourni.

Parmi ces Esprits, il en est qui ne peuvent rien sans l'aide d'un médium, intermédiaire nécessaire quoique éloigné souvent, entre eux et le malade.

Dans ce cas, c'est le fluide prière du médium, amalgamé avec ceux de l'Esprit qui se déverse pour ainsi dire à flots, plus ou moins abondants, sur celui qu'il s'agit de soulager et de guérir. Quelquefois, le fluide prière est fourni par la personne même qui prie ; c'est le cas pour nombre de médiums guérisseurs ; il y a alors une grande analogie avec le fluide magnétique, mais il est moins matériel que celui-ci.

Cette action salutaire, qu'elle soit le fait des Esprits seuls ou aidés du médium, est parfois contrebalancée, contrecarrée même par les conditions dans lesquelles elle doit se manifester. Pour que les fluides bienfaisants puissent agir, il faut qu'ils rencontrent une atmosphère sereine, calme, bénie ; or, avant d'arriver au malade, les Esprits sont trop souvent obligés de balayer l'atmosphère des fluides lourds qui y sont accumulés. Pour cela, il leur faut d'abord agir sur les bien portants, et que de difficultés ne rencontrent-ils pas ?

Si ceux-ci avaient l'idée de prier à leur tour, quelle facilité serait donnée aux guérisseurs invisibles. Cette prière, en s'élevant dans l'atmosphère, ferait une trouée dans cette autre atmosphère épaisse, et comme un rayon de soleil dans une éclaircie de ciel bleu, des effluves bienfaisants descendraient sur le malade.

Mais on l'ignore, on ne le fait pas assez. Nous qui savons, quand nous prions pour un de nos amis souffrant physiquement, prions également pour ceux qui sont auprès de lui, efforçons-nous d'agir sur eux, d'établir un courant intense entre eux et nous, puisque de leur état, dépend, en une certaine mesure, celui du malade lui-même. Si nous sommes dans son voisinage immédiat, l'action sera plus forte et par conséquent plus puissante.

Surveillons-nous attentivement afin de n'attirer sur lui que de bons fluides, de notre prière dépend le résultat ; si elle est de mauvaise qualité, nous faisons plus de mal que de bien.

Si c'est une souffrance morale qu'il faut calmer, il semble que ce ne soit plus d'influence fluidique qu'il s'agisse, tel est le cas cependant, mais ce sera sur le cerveau, sur la pensée du souffrant que s'exercera cette action. Ici, la part des invisibles est moing grande, il est nécessaire qu'il s'y joigne un travail personnel de celui pour qui l'on prie, il faut qu'il se mette lui-même dans des conditions fluidiques favorables, par ses efforts, sa soumission à la volonté de Dieu, son repentir, son désir de vaincre la douleur pour que les Esprits qui prêtent leur concours, selon notre prière, aient quelque prise sur lui.

Il semble que tant de conditions diverses doivent être bien rarement remplies. Ne nous étonnons donc pas si nous constatons que notre prière n'a pas produit le résultat que nous attendions, songeons à toutes les puissances que nous avons mises en œuvre sans nous en douter et croyons qu'il sortira certainement quelque bien de nos efforts.

(*A suivre*) UN CHERCHEUR.

Nouveau Recueil d'observations

DE

CERTAINS PHÉNOMÈNES DE LA TRANCE

Par RICHARD HODGSON, L. L.

(*Suite*)

A la séance suivante avec G. P., tenue le 14 mai à New-York, Mme Pelham étant présente l'interrogea sur une lettre écrite par une amie après son décès et posa une lettre sur la tête de Mme Piper. L'amie était Mattie Johnson.

[Ecrit :] Oh ! Oui, je la connais, mais je ne puis retrouver son nom. Mère je ne puis vraiment pas me rappeler son nom (Ne vous rappelez-vous pas que vous m'avez demandé d'aller la voir ?)

[Phinuit parle] Quelle autre épreuve avez-vous ?

[Ecrit] J'ai désiré que vous lui fissiez une visite, mais j'ai oublié son nom. (Il commence par un M.) Je pense que c'est Mathilda.

Il ne fut plus question de cela jusqu'à la séance du 5 décembre 1892, où au milieu d'une autre enquête que je passe entièrement sous silence et que je faisais alors, G. P. parle subitement de Mattie Johnson, demande si elle va mieux, et écrit « Washington ». Je n'y fis aucune attention et continuai mon enquête commencée.

La séance du 14 mai, au récit de laquelle j'ai fait plus haut des emprunts, fut tenue chez le Dr A. B. Than. Mme Piper était venue à New-York sur son invitation et demeura chez lui pendant tout son séjour. Je pris mes mesures en vue de la séance, avec M. et Mme Pelham, qui étaient inconnus du Dr Than et je les présentai sous d'autres noms. Phinuit commença par dire que quelqu'un se disposait à écrire, et aussitôt l'écriture commença. « Hallo, mon père et ma mère, je suis Georges. » Trois séries de messages écrits furent séparées par des messages parlés par Phinuit au nom de G. P. Plusieurs objets, que Mme Pelham avait apportés, furent saisis avec beaucoup d'émotion et provoquèrent des remarques et des actes en rapport avec leur nature. Cependant mon rapport sur cette séance est trop fragmenté pour me permettre de reproduire une conversation suivie. L'élément personnel y dominait absolument et on reçut des preuves de la connaissance la plus approfondie de toutes les affaires de famille, spécialement en ce qui touchait un frère encore vivant. Il se produisit aussi une certaine confusion, provenant probablement surtout, comme je le crois maintenant, des changements continuels de sujet de conversation. G. P. voulait poser diverses questions, les assistants également et ils s'interrompaient sans cesse réciproquement. Trois questions furent po ées, outre celle qui concernait Mattie Johnson, et il n'y fut pas nettement répondu ou bien les réponses furent erronées.

Mme Pelham : « Qu'avez-vous chargé Rogers de publier dans le *Cosmopolitan ?* » ... Il dit que cela concerne sa vie. [Mme Pelham explique qu'elle avait voulu parler de quelque chose que Georges avant sa mort avait donné à Rogers pour le publier dans un magazine.] Il l'écrira. [La main s'agite comme si elle voulait prendre un crayon, mais bientôt elle parut renoncer à cette idée.]

Il ne fut plus ensuite question de cela. G. P. tourna la conversation vers les affaires de famille. Plus tard, M. Pelham posa une question sur une dame dont il donna le nom. Ensuite Phinuit

répéta trois autres prénoms de dame qui ne présentaient aucun intérêt et le sujet de la conversation changea de nouveau. Vers la fin de la séance, pendant qu'un message était écrit, Mme Pelham posa une question au sujet de poésies manuscrites et obtint cette réponse : « Cela a été laissé dans un de mes tiroirs. »

[Mme Pelham dit qu'il n'en est rien.] Demandez à Harry Meredith, [Mme Pelham fait observer qu'elle pensait que Harry Meredith était mort. R. H. répond qu'il pense que Harry Meredith est vivant, mais qu'il n'en est pas certain.] Harry vous le dira. [Harry Meredith était et je pense qu'il est encore vivant. R. H.] Il ne m'est pas possible de rester plus longtemps.

Il y eut évidemment quelque malentendu sur ce sujet, car le livre en question était celui sur lequel G. P. avait prouvé, dans les séances précédentes, qu'il était parfaitement renseigné, mais la confusion a dû être produite par l'affaiblissement de la force, car la séance touchait à sa fin. Toutes les autres questions furent manifestement bien saisies, et avaient pour objets son frère, les deux domiciles de son père, les détails de l'accident dans lequel il avait trouvé la mort, sa mère et sa sœur décédées, son manuscrit non terminé, les livres et les lettres qu'il avait reçus et qu'il désirait que l'on retrouvât ; enfin les relations existantes entre son père, sa mère et certains amis. G. P. montrait un ardent désir de se mettre en mesure de donner des preuves en décrivant dans une prochaine séance ce que son père et sa mère auraient fait à un moment donné et il fut résolu qu'il les suivrait cette après-midi, tandis qu'ils feraient une chose ayant trait à lui-même, et qu'il en ferait le récit dans la séance suivante.

C'était un samedi et la séance suivante fut tenue le dimanche en présence seulement de Madame Howard, qui faisait un séjour à New-York et de moi. M. et Mme Pelham, qui étaient descendus dans un hôtel de New-York, quittèrent le domicile du Dr Thaw, aussitôt après leur séance du samedi matin et ne revinrent plus. Lorsque Phinuit eut dit quelques mots à cette séance du dimanche, 16 mai, je sortis de la chambre et G. P. prit directement possession de la voix et causa quelque temps avec Mme Howard. Presque aussitôt après mon retour, G. P. cessa de parler et commença à écrire. D'abord il exprima, en écrivant, le désir de voir bientôt Berwick, un de ses

amis, dont il avait parlé aux Howard dans leur première séance et je lui demandai ensuite ce que son père avait fait, le samedi après-midi.

« Je l'ai vu prendre du papier et écrire à Frank une lettre d'explication sur ce que je lui avais dit en ce jour. [Phinuit dit : Comprenez-vous ?] (Oui) [Viennent ensuite quelques mots indéchiffrables dont quelques-uns semblent être : *et tous cas*]

Les fleurs que j'ai vu ma mère poser devant ma photographie, elle et mon père comprendront.....

[La phrase suivante n'a pas été écrite, mais épelée par Phinuit.] Je l'ai vu faire [frappant de petits coups] j'ai vu ma mère les poser sous mon portrait, dans l'après-midi où on me dit de l'observer.

[Ecrit] Peu après je l'ai vu ouvrir mon livre et y placer un portrait de X. Y. Voilà tout ce que je lui ai vu faire de notable. Je vous ai vue [Mme Howard] et j'ai vu mon père vous donner des roses.

[Parlant par l'intermédiaire de Phinuit]. Il vous a vue prendre un portrait, ceci après qu'il eut parlé avec son père. Puis vous êtes allée à un endroit prendre un portrait. (De qui ?)

[Phinuit prononce en hésitant un mot qui ressemble à « lui-même »].

[Ecrit] Lui-même, moi, moi-même. [Mme Howard montrant des portraits, demande quel est celui dont il parle, et de l'un d'eux Phinuit dit : « Le voici. »]. Je veux dire celui qui vous vient du photographe. Je vous ai vue le prendre, le tenir dans vos mains devant vous et me parler. (Que vous ai-Je dit ? Vous ai-je parlé ?) Oui, mais ce que vous disiez était tout-à-fait mentalement.....

[Phinuit parle pour G. P.] Demandez à Hodgson si ceci a une certaine importance pour lui, ou non. Je suis décidé [écrivant de nouveau] à vous transmettre mes pensées, quoique je sois obligé de le faire de cette façon si malaisée. (Ne le croyez pas. – Tout va bien. Nous vous comprenons, etc.) Bien, Hodgson, je remuerai ciel et terre pour arriver à vous expliquer ces questions. [Phinuit parle] Vous voyez que je ne suis pas endormi. [Ecrivant] Je suis parfaitement éveillé, je suis tout disposé à vous aider et à vous donner des éléments importants pour votre travail. [Phinuit parle] C'était comme du grec pour lui, avant qu'il vînt ici. Je ne pouvais pas croire à cette existence. [Ecrivant] je suis heureux que les événe-

ments m'aient amené à vivre de ce genre de vie, et à me permettre de vous montrer ce que je sais et que la vie persiste ici. Hodgson, mon vieil ami, je regrette de ne vous avoir pas mieux connu pendant la vie, mais je vous comprends maintenant, et la philosophie à tirer de la vie. (N'êtes-vous pas parti trop tôt ?) Non, pas trop tôt, mais je me sens appelé à vous expliquer ces choses à vous et à mes autres amis. (Cela ne vous fatigue-t-il pas ?) Il n'y a aucun lieu de croire que cela me fatigue, car cela ne me fait aucun mal et je veux vous aider à éclairer le monde. Qu'en pensez-vous, Hodgson ? (Je vous approuve tout à fait. Je pense qu'il n'y a pas au monde d'œuvre plus importante). Oh ! Je suis si heureux que vos esprits élevés n'aient pas des préventions qui les empêchent d'accepter comme réellement vraie cette théorie de ma venue ici pour vous expliquer toutes ces choses importantes. (Maintenant, Georges, nous ne devons pas laisser trop longtemps le médium dans son état de trance) Ne la tourmentez pas, voilà une bonne séance et je ne voudrais pas lui faire du mal. Vous comprenez cela fort bien. [Phinuit parle] Il dit qu'il n'est pas un idiot. (Oh ! je sais bien qu'il n'est pas un idiot. etc.)

[Ecrit] Je comprends. Vous voyez que je vous entends. Je voudrais continuer mon importante conversation. Votre monde matériel forme un grave obstacle et il faut beaucoup d'habitude et de persévérance pour arriver à pouvoir dire tout ce que j'ai à vous communiquer....

Madame Howard me dit que toutes les affirmations au sujet des faits qui lui sont particuliers sont exactes, et qu'elle se réserve de s'assurer s'il en est de même des affirmations qui ont trait aux actes de M. et Mme Pelham, dans l'après-midi du samedi. Mon impression est que Mme Howard savait, par des renseignements obtenus directement ou par déductions pendant une visite aux Pelham, le samedi après-midi, qu'ils avaient fait quelque chose avec des fleurs et des photographies. Quant aux autres sujets mentionnés, ils lui étaient totalement inconnus, quoiqu'elle eût pu soupçonner consciemment ou inconsciemment, que M. Pelham songerait à écrire à Frank une lettre d'explications, car cela était indiqué. Il est évident que deux des actes attribués à M. et Mme Pelham ont été accomplis comme ils furent décrits, mais qu'il n'y

avait pas là de faits probants; quant au troisième, c'est-à-dire la rédaction d'une lettre explicative à Frank, frère de G. P. il ne fut pas exécuté à cet instant. M. Pelham se proposait d'écrire une lettre de ce genre, le samedi après-midi, et il consulta sa femme sur ce qu'il fallait y insérer, mais il n'eut pas le temps d'écrire. Cette expérience porterait à supposer que la connaissance supra-normale de notre monde physique, que montrent les agents qui se communiquent au moyen de Mme Piper, est obtenue directement et par télépathie, au moyen des pensées des personnes vivantes, plutôt que par un phénomène de vue directe, analogue à celle que nous pratiquons.

Il ne se présenta plus en ce moment d'autre occasion d'interroger G. P. ,car Mme Piper se consacra à une série de séances convenues avec le Dr A. B. Than, habitant alors New-York, grâce à l'obligeance duquel il me fut possible d'obtenir les séances des 14 et 16 mai. Cependant G. P., en agissant au moins comme secrétaire des autres agents qui se communiquèrent, rendit service dans plus d'une des séances tenues en mai et juin, à New-York. Le 29 mai, sur notre demande, il parla dans un phonographe sur lequel nous comptions à tort pour la conservation de notre entretien, mais nous n'avons pas réusssi.

Pendant les quelques jours qui suivirent, Mme Piper, accorda une ou deux séances à quelques amis personnels qui habitaient dans les environs de Boston; puis elle se rendit à la campagne, où elle demeura pendant l'été et ne reprit ses séances qu'à l'automne.

(A suivre). Docteur AUDAIS.

Croquis psychiques

DEUXIÈME CROQUIS

Il est près de minuit, je me trouve transportée dans une des rues les plus populeuses de Belleville; me voici dans une grande cour de maison, dans laquelle se trouvent des camions recouverts de bâches; la lune éclaire vivement tout un corps de bâtiment, celui où une force mystérieuse m'attire. Je monte un escalier étroit; à chaque étage règnent de longs couloirs, dans lesquels, à droite et à

gauche se trouvent beaucoup de portes. Au quatrième, je prends le couloir de droite et je m'arrête à la troisième porte à gauche ; j'entre après avoir toutefois fait un grand effort pour surmonter mon dégoût d'une odeur infecte qui s'échappe par la porte mal jointe de la chambre où je veux pénétrer.

Me voilà entrée... La pièce est petite, une bougie dans un bougeoir de fer blanc éclaire les visages de deux femmes : une jeune couchée sur un grabat, l'autre d'âge mûr, maigre, est misérablement vêtue. Ai-je fait du bruit en entrant ? Je ne sais ! Mais les deux femmes qui causaient se sont tues et en même temps ont regardé la porte.

— Mère Lorre, avez-vous entendu ? Je crois que quelqu'un nous écoute dans le couloir ?

— Ah ! pas possible, ma petite, c'est tous des gens du bâtiment qui occupent notre étage et Dieu merci, ils ont assez d'heures durant le jour pour rester sur leurs pattes !... Ce n'est pas, comme mon cher homme qui, lorsqu'il était de ce monde, rallumait la lampe, quand il me croyait endormie, pour achever des souliers commencés après sa forte journée à l'atelier, il travaillait pour les voisins, les connaissances... c'était du gain en sus, et cela pour me faire quelques bonnes surprises ! Ah ! le cher homme, pour sûr qu'il est en paradis à cette heure, s'il y en a un toutefois !

— Il y en a un, mère Lorre, et aussi un bon Dieu ! J'en suis croyante depuis que je vous connais et que vous êtes venue à mon secours, là, comme si vous étiez ma mère ! Ah ! chère bonne femme... j'espère, lorsque je serai rétablie, vous prouver que je ne suis pas une ingrate ; la traînée, la fille de rien deviendra une brave ouvrière ; j'ai votre exemple, pour me donner du courage !... A-t-elle été dure aussi pour vous, cette g..... d'existence ; vos commencements dans la vie ont été différents des miens, mais tout de même pas commodes !... Enfin, c'est notre lot, paraît, à nous autres, meurt-de-faim, dès notre premier miaulement...

— Calme-toi, ma petite, ne recommence pas à te plaindre et à déblatérer sur ton sort, ce n'est ni toi, ni moi qui l'avons fait tel ; c'est quelqu'un ou quelque chose bien au-dessus de nous, n'est-ce pas vrai !

En disant ces dernières paroles, la femme Lorre recouvrait de

ses draps les épaules de la malade et lui donnait à boire de l'eau sucrée.

— Dites-moi, mère Lorre, pensez-vous que je sois bientôt rétablie ?... Que j'ai hâte de me mettre au travail !... Il me faudra, je le crains bien, quelque temps, comme qui dirait un second apprentissage pour me remettre de l'agilité dans les doigts. Quant au goût, à la touche, vous savez, cela est inné chez moi ! Il y a deux ans au moins que je n'ai pas tortillé une fleur. Hé bien ! Je suis certaine que mon habileté et mon tour de main me sont restés... Quand je ferme les yeux, voyez, comme cela, je vois des fleurs superbes, je les regarde bien, bien, et alors je sens que si je m'y mettais, je les imiterais à ravir... C'est surtout depuis ma maladie que je vois si souvent des fleurs ! Eh ! vous dire mère Lorre ce que ça me fait plaisir, vous ne sauriez le croire ! Ainsi, je me figure le Paradis, un immense jardin tout rempli de fleurs comme il n'en existe pas sur terre ; des fleurs de toutes les couleurs et variées à l'infini.

— Tu ne connais pas toutes les fleurs terrestres, mon enfant. Mon pauvre défunt, qui avait beaucoup voyagé étant soldat, m'a raconté que dans les pays lointains, il en avait vu de bien différentes de celles de France.

— Je sais, dit la malade, des fleurs exotiques, mais j'en ai vu, mère Lorre, la patronne où je travaillais et qui m'aimait beaucoup (c'est vrai que je lui étais utile), m'a conduite trois ou quatre fois aux expositions florales annuelles ! C'est là que c'était beau ! J'y aurais passé toute la journée, et sans boire, ni manger encore, tant j'étais heureuse au milieu de ce coin du ciel !

Les yeux bleus très doux de la jeune fille regardèrent dans le vide, semblant appeler de nouveau la vision de ses fleurs aimées. L'aura de la jeune fille prit de l'extension et l'image, le double fluidique de la fleuriste, que l'état débile de la corporéité laissait facilement se détacher, fut bientôt très distinct pour moi.

La mère Lorre cessa de parler, elle regardait avec admiration la malade dont les joues pâles venaient de se colorer légèrement, rendant un semblant de fraîcheur à ce pauvre visage amaigri et fané.

Par un violent désir de plaire à la malade, qui sans doute allait me voir distinctement près d'elle, je me composai une véritable toilette de déesse du printemps ; j'y réussis à merveille, car la jeune malade poussa des cris d'admiration, joignit les mains en disant :

« La belle dame, les belles fleurs ! que c'est beau, que c'est beau ! Mère Lorre, c'est peut-être un ange du ciel ? Voilà à présent qu'il remplit toute la chambre de roses...

Et la jeune fleuriste nommait une à une, de leur nom, les différentes espèces de roses dont je formais fluidiquement l'image...

Pauvre enfant, murmurait tout bas la femme, debout près du grabat de la jeune fille, puisse-t-elle mourir dans un moment d'extase où elle voit tant de fleurs !

En ce moment, je saisis la main fluidique de la malade, main à peine modelée au-dessus de sa main de chair, elle, en souriant, me dit : « Vous me faites du bien ! Ces belles fleurs doivent venir sans doute du Paradis... Dites. Est-ce que je vais mourir ? Ah ! que je suis heureuse ! Mais, vous savez, je suis une grande pécheresse, une traînée, comme on dit... Je ne puis pas aller au ciel... Il faut être pure pour y être reçue... Si je guéris, pour sûr que je serai sage et que je travaillerai bien... car je veux aller au Paradis ; dites, dites, je puis bien redevenir honnête, gagner mon pain, sans, sans... enfin, vous me comprenez... Et alors, quand je mourrai, il me sera fait miséricorde, n'est-ce pas ?

J'allais dissuader la malheureuse sur mon apparence angélique et lui dire que j'étais tout simplement une femme en dégagement astral ; mais mon guide me fit comprendre par intuition que je devais laisser la pauvre malade dans sa douce illusion.

— Le sincère regret de vos fautes vous assure la miséricorde du ciel, dis-je à l'infortunée ; d'ailleurs vos fautes sont plutôt l'effet du milieu social où vous avez vécu ; votre cœur est bon et ce n'est que la souffrance, les mauvais traitements qui vous faisaient maudire l'existence !

— Ah ! oui, murmura la jeune fille, car depuis que la mère Lorre m'a empêchée de me suicider et m'a soignée et consolée comme si j'eusse été sa propre fille, j'ai moins de haine pour les bourgeois égoïstes.

Ah ! si vous saviez tout ce que j'ai souffert, pour en arriver là où je suis tombée ?... Mais, c'est fini ; vais-je mourir, redemanda la malade ?

Vous ne me répondez pas ! Les fleurs pâlissent !

J'évitai de répondre à la dernière question de la jeune fille, ignorant si réellement sa mort était proche ; mais je vis qu'insensiblement son double se séparait nettement du corps physique de

la mourante. Dès lors, je ne doutai plus du prochain dénouement.

Elle remuait encore les lèvres, mais il ne sortait aucun son de sa bouche, et sa compagne se penchait vainement vers elle.... J'étais seule à l'entendre à présent ! Enfin la forme astrale complètement dégagée oscilla, car elle ne tenait à l'enveloppe physique, à ce que l'on nomme la coque en occultisme, que par un fil ou cordon fluidique lumineux, et après cette oscillation pendant laquelle elle se tenait droite près du grabat, elle se dirigea vers moi et ouvrant ses bras, elle m'enlaça doucement.

— Priez pour moi, dit-elle ; à présent, je sais moi-même que la délivrance est proche.... Je me souviens, je suis morte d'autres fois... mais je ne sais plus ce qui se passait après la mort...

Oh ! J'ai peur, j'ai peur, retenez-moi... encore la nuit sans fin... le froid... les anges noirs qui vous tourmentent... ce sont les démons... Il n'y a pas de paradis... Grâce, grâce, et la forme charmante s'accrochait désespérement à moi, je me sentais faiblir de toutes les forces vitales fluidiques que me soutirait inconsciemment la fleuriste.

Je regardai alors son visage de chair, il reproduisait exactement les émotions qui bouleversaient son corps fluidique ou astral !

— Calmez-vous, chère enfant, me hâtai-je de lui dire, votre dernière existence de douleur qui va enfin se terminer, aura été, je l'espère, une expiation suffisante pour vous procurer un meilleur sort dans le monde astral !

Il ne faut pas oublier que je parlais mentalement à une âme que le détachement des liens physiques rendait apte à me comprendre !

— Priez avec ferveur le divin Maître Jésus, lui dis-je, je me joins à vous !

Et toutes deux, nous tombâmes à genoux !

— Ah ! oui, le fils du charpentier... il était pauvre lui... comme nous, les déshérités !

— Prions, répétai-je !

— Il a pardonné à Magdelaine...il aura pitié de moi...Jésus, Jésus s'écria d'une voix enthousiaste et vibrante d'amour la mourante, Jésus, n'abandonne pas la pécheresse ; j'ai foi en toi et si tu me condamnes à revivre, je te serai fidèle !... Mais, non, c'est fini, je le sens... Jésus, Jésus, protège et récompense la mère Lorre, cet ange de charité !...

Une éblouissante lumière, une clarté intense illumina tout à coup la misérable chambre, et la bouche de la mourante exhala un soupir ; le lien fluidique venait de se rompre ; les roses que j'avais magiquement formées prirent à mes yeux un aspect de vie ; elles s'agitèrent toutes en même temps et vinrent se grouper harmonieusement autour du corps astral de la fleuriste, qui semblait jouir d'une extase supérieure.

J'éprouvais moi-même une sensation que je ne saurais exprimer par des paroles ; j'étais restée à genoux, car je sentais auprès de moi la présence d'une entité supérieure qui me remplissait d'un religieux respect.

Une douce caresse me frôla la joue et j'entendis :

— Adieu et merci, je suis sauvée, Jésus est le fils de Dieu !

Ces mots n'étaient pas prononcés par une voix humaine... c'était une délicieuse musique qui les imprimait dans mon mental... La lumière avait disparu, de même que le corps fluidique de la fleuriste. Les roses s'étaient également dissipées en même temps, sans doute, que celle qui les avait tant aimées. Devant moi, la mère Lorre fermait les yeux du cadavre en disant :

« Dors en paix, pauvre petite, je remercie Dieu qu'il t'ait épargné les horreurs de l'agonie ; tu es partie dans ton beau rêve de fleurs !... C'est le monde égoïste et méchant qui est cause que tu es tombée dans le vice... à 18 ans, mourir, parce qu'un monsieur s'est joué de ta bonne foi, de ton jeune cœur, et puis t'a abandonnée... Ah ! le misérable, s'il y a une justice là-haut, ajouta la bonne femme, en levant l'index de sa droite vers le ciel, j'espère que tu seras puni !... Et toi, pauvre petite, si je t'avais rencontrée, plus tôt, j'aurais fait de toi une honnête créature... Tu aurais été comme ma fille... car tu avais vraiment un cœur d'or... et bonne comme le bon pain !

Je ne t'oublierai jamais, je prierai pour toi et je ferai du bien en ton nom ! Allons à présent faire le nécessaire... Mais la mère Lorre sentit tout à coup son courage l'abandonner et elle fondit en larmes en couvrant de baisers le calme et beau visage de la morte, qui gardait sur lui l'empreinte d'nne sérénité céleste.

(*A suivre*) M. A. B.

OUVRAGES NOUVEAUX

L'AME EST IMMORTELLE
DÉMONSTRATION EXPÉRIMENTALE
Par GABRIEL DELANNE

Pendant des périodes séculaires, les hommes ont cru que le monde entier se bornait à la terre. On pensait qu'elle était plate. Le ciel passait pour une voûte sphérique pointillée de clous d'or.

Le télescope, l'analyse spectrale, la photographie nous ont donné d'autres notions sur l'univers.

L'homme a donc ignoré longtemps ce qu'est son habitacle terrestre, longtemps il a ignoré ce qu'il est lui-même. Le « Connais-toi toi-même » des Grecs est une aspiration géniale.

Qu'est l'homme ? D'où vient-il ? Où va-t-il ?

L'âme est-elle distincte du corps ?

Cette âme est-elle immortelle ?

Voilà le grand mystère, longtemps ténébreux ; voilà le grand problème, longtemps irrésolu. Ceux qui ont connu l'angoisse de la recherche, la lutte, le deuil, la souffrance, ceux qui comprennent le mot du poète : « Malgré moi, l'infini me tourmente », peuvent enfin reposer dans la certitude les lassitudes de leur pensée, car le problème est résolu. Nous connaissons la nature de l'homme. La destinée humaine nous apparaît. Le mot de l'énigme nous est donné par la science, par la science positive.

La démonstration expérimentale de l'immortalité est certainement la plus grande découverte du XIXe siècle

Jusqu'à ces dernières années, l'homme était réduit à interroger sur cette grave question la raison, le sens intime, la philosophie, la religion.

Les religions affirment au nom de la foi, les philosophes exposent l'éternel conflit de systèmes contradictoires, la raison ne vaut que ce que vaut le raisonneur.

Or, il ne s'agit pas de croire, mais de savoir ; il ne s'agit pas de probabilité, mais de certitude. L'esprit moderne ne veut plus se borner à imaginer, il veut constater.

La constatation est faite, nous tenons la certitude ! Cette certitude, nous la devons au spiritisme. Cette jeune science a abordé le problème de l'âme par la méthode positive. Elle a fait intervenir l'expérimentation dans la philosophie.

La démonstration expérimentale de l'immortalité, tel est l'objet du nouveau livre de Gabriel Delanne qui a pour titre : *L'âme est immortelle*. (Dans un ouvrage antérieur intitulé : *Le spiritisme devant la science*, l'auteur s'était attaché particulièrement à mettre en lumière l'existence de l'âme distincte du corps).

Jusqu'à notre époque, le principe pensant n'avait pu être étudié d'une façon rigoureuse, parce que les moyens d'investigation scientifique faisaient défaut. De là des erreurs capitales. Les matérialistes enseignaient que l'être est exclusivement matériel, que l'âme est une fonction du cerveau.

Les spiritualistes, de leur côté, enseignaient que l'âme est absolument immatérielle. Matérialistes et spiritualites étaient dans l'erreur. Les premiers en ne voyant que la matière, les seconds en ne voyant que l'esprit n'envisageaient qu'un côté des choses, qu'une part de la vérité.

La vérité est que l'homme possède deux corps : 1° Le corps terrestre, le corps mortel, 2° le corps fluidique, le corps psychique qui est le corps de l'âme. Ce deuxième corps nommé périsprit, qui contient le principe pensant, est immortel. Pendant la vie il est attaché au corps charnel par la force vitale.

Le périsprit est immortel parce qu'il est indécomposable. Il est indécomposable en des éléments plus simples parce qu'il est fait de matière à l'état primordial. Le feu, le froid, aucun réactif n'a prise sur lui. Il est fait de *matière presque immatérielle.*

L'Inde, l'Egypte, la Chine, la Perse, la Grèce, les premiers chrétiens, l'école néo-platonicienne ont cru à l'existence du *corps spirituel,* du *char subtil,* du *véhicule de l'âme.*

« L'âme ne peut se concevoir sans être accompagnée d'une matière quelconque qui l'individualise ; car, sans cela, il lui serait impossible d'entrer en rapport avec le monde extérieur. Sur la terre, le corps humain est ce médium qui nous met en contact avec la nature ; mais après la mort, l'organisme vivant étant détruit, il faut que l'âme ait une autre enveloppe pour être en relation avec le nouveau milieu qu'elle doit habiter ».

Saint-Hilaire avait proclamé avec force cette nécessité d'une certaine substantialité de l'âme. « Il n'y a rien dans la création, dit-il, choses visibles ou invisibles, qui ne soit corporel. Les âmes elles-mêmes, qu'elles soient ou non réunies à un corps, ont encore une substance corporelle inhérente à leur nature, par la raison *qu'il faut que toute chose soit dans quelque chose* »

Le périsprit ne sert pas seulement à nous expliquer l'immortalité de l'âme, il éclaire encore la pensée, la vie intellectuelle, la vie physique, les rapports de l'âme et du corps. Ses propriétés fonctionnelles nous font comprendre la merveilleuse évolution des êtres. Dans le périsprit réside l'idée directrice qui préside à la formation de tout individu vivant. Par lui se réalise, à travers le flux sans cesse renouvelé des atomes, la conservation du type individuel et spécifique.

L'existence du corps fluidique est affirmée par les phénomènes du magnétisme, par les sujets en état de somnambulisme, par les médiums voyants, par les esprits désincarnés.

L'observation et l'expérience aboutissent à la même constatation.

L'esprit se dégage du corps terrestre par la mort. Mais l'esprit peut se dégager momentanément du corps, même pendant la vie. C'est le phénomène du dédoublement. L'esprit ainsi dégagé peut se transporter au loin, plus rapide que l'électricité. De là les apparitions. Il y a des apparitions de vivants, il y a des apparitions de morts. Le phénomène ayant même cause peut engendrer mêmes effets.

Parmi les dédoublements de vivants, citons : Celui de Cromwell Varley dont l'autorité s'impose ; (dédoublement avec auto-suggestion et clairvoyance) ;

Le dédoublement du graveur rapporté par le Dr Paul Gibier (dédoublement involontaire, mais conscient) ;

L'esprit d'un vivant peut non seulement se dédoubler, mais parfois se matérialiser partiellement, apparaître, se manifester.

Il y a des exemples d'apparitions parlantes, d'apparitions tangibles.

On a observé des cas d'apparitions volontaires, à heure convenue d'avance. Il y a mieux : des doubles de vivants ont été photographiés. On a pu saisir sur la plaque photographique, simultanément, le sujet et son double.

Un homme éminent, M. Stead, mentionne le cas d'une femme, Mme A , qui, au mois d'avril 1896, est venue apparaître à *heure fixée d'avance* chez M. Z, qui a pu photographier son double.

Un cas saisissant, qui montre jusqu'à quel point le corps fluidique d'un vivant peut se matérialiser, est encore rapporté par M. Stead : le 13 octobre 1896, le double de Mme A tut observé dans une église, debout à son banc, tenant un livre de messe, pendant une heure et demie ! A ce moment, là, Mme A était retenue chez elle par la maladie.

Un cas remarquable encore est celui du médium Eglington. Son double put être matérialisé partiellement, si bien qu'on a pris le moulage de son pied Des constatations de même nature ont été faites pour Mme Fay et pour Eusapia Paladino.

Pendant le dédoublement, il y a solidarité entre le corps et son double fluidique Il y a répercussion sur le corps de l'action du périsprit dégagé. Papus cite le cas d'un officier russe qui frappa d'un coup de sabre une apparition. La blessure faite au périsprit matérialisé se reproduisit sur la femme qui était cause du phénomène, et elle mourut le lendemain, des suites de ce coup de sabre reçu par son corps fluidique.

Le double d'un vivant peut donc, dans certaines circonstances, être vu, touché, photographié. La constatation n'est pas banale.

On comprend que de telles apparitions aient plus d'une fois impressionné des animaux, notamment des chiens. Les savants officiels sont en retard. Eux n'ont pas encore été impressionnés. Ils ignorent encore le phénomène, mais tout arrive. Et il adviendra que le phénomène ira frapper à la porte sourde des académies et pénètrera sous les coupoles, bousculant lunettes et casquettes à visière.

Les savants anglais ont pris les devants. L'honneur de la science

française aura pu être sauvegardé par les recherches puissantes de M. A. de Rochas, par les études de Charles Richet, de Camille Flammarion et de quelques autres.

Nous avons insisté un peu sur les fantômes de vivants, parce que le phénomène est de nature à secouer l'imagination. Il est moins connu que le phénomène des apparitions de morts. Dans cette catégorie de faits, il est des exemples déjà célèbres et classiques, soit à cause de l'intensité, de la netteté, de la durée du phénomène, soit à cause de la grande autorité des savants et des témoins qui l'ont observé et affirmé.

Le professeur Chiaia de Naples a ainsi obtenu des moulages.

A. Russel Wallace, le grand naturaliste anglais, émule de Darwin, a obtenu la photographie de sa mère.

Puis entre en scène Katie King ! Katie qui pendant trois ans vient fréquemment se matérialiser et apparaître dans le cabinet de travail de l'illustre chimiste William Crookes. Elle est douée d'un corps temporaire ; elle va, vient, cause, donne des fleurs aux assistants ; elle écrit des lettres. Elle se fait ausculter, et Crookes étudie le fonctionnement de ses organes, la respiration des poumons, les pulsations du cœur. Crookes, enfin, la photographie avec cinq appareils et obtient 44 négatifs.

Mme Estelle Livermore, femme d'un banquier de New-York, décédée en 1860, s'est matérialisée pendant 5 ans, de 1861 à 1866, chez M. Livermore. L'apparition a écrit une centaine de lettres ! en français, langue ignorée du médium Kate Fox. Elle a été également photographiée.

Après des manifestations si grandioses, si multiples, renouvelées dans tous les pays du monde, comment douter de l'immortalité ?

Les matérialistes et les prêtres s'insurgent en vain contre ces phénomènes, tantôt niant la réalité des manifestations, tantôt faisant appel pour en rendre compte à des explications plus fantastiques que le phénomène lui-même.

Parmi les contradicteurs, G. Delanne a choisi les plus dignes. Il réfute victorieusement leurs théories ou leurs objections, pour aboutir à la conclusion suivante :

« Une matérialisation qui présente avec une personne morte antérieurement une similitude complète de forme corporelle et une identité d'intelligence *est une preuve absolue de l'immortalité.* »

G. Delanne a fait plus que de choisir, d'enregistrer, de caractériser, d'authentiquer absolument les manifestations établissant la survie. Il a mis au service du spiritisme les dernières découvertes de la science. Aux positivistes qui combattent le spiritisme, il a emprunté leurs propres armes, leurs méthodes, leurs procédés si rigoureux d'observation. Mais en homme qui sait voir et constater, Delanne montre à ses adversaires les timidités, les lacunes et l'insuffisance de leur investigation. Un phénomène ne cesse pas d'être du domaine de la science parce que vous ne pouvez réaliser à volonté les conditions de sa production. Sans cela, les

aurores boréales, les comètes, les météorites, les nébuleuses seraient des phénomènes extra-scientifiques !

Le mérite capital de l'écrivain est d'avoir pu s'assimiler l'ensemble des plus récentes notions du savoir humain, au point de donner une idée exacte et précise de ces phénomènes transcendants et des causes de leurs productions. Magistrales sont les pages où l'auteur étudie la matière primordiale, le monde spirituel, les forces naturelles et les fluides. C'est avec raison que l'écrivain convie la science à se tourner délibérément du côté de ce monde invisible et impondérable, tout frémissant de forces, tout palpitant de vie !

Là même où nos sens bornés et notre ignorance ne voyaient que ténèbres et mort, les savants d'avant-garde commencent à entrevoir et à nous montrer la lumière qui échappait à nos yeux mortels et la vie immortelle qui attend l'esprit destiné à de nouvelles modalités d'existence.

Les plus nobles penseurs usent leur cerveau et leur cœur à vouloir réformer l'organisation des sociétés modernes. Le livre que nous analysons leur est un auxiliaire dont la valeur ne sera pas assez tôt appréciée. Ah ! si les peuples pouvaient lire et comprendre ! Le seul moyen de réformer l'humanité est encore de réformer l'homme. JULES GAILLARD.

Revue de la presse allemande

Die Uebersinnliche Welt

Le numéro de mars contenait un long article de Karl du Prel sur l'*Individualité odique de l'homme*.

Après avoir exposé que les affirmations des mystiques au sujet d'un rayonnement, d'une *aura* fluidique, sont confirmées par les sciences physiques ; après avoir rappelé les théories et les expériences de Reichenbach, le célèbre professeur continue ainsi :

« D'après ces théories, notre individualité devrait se manifester dans nos radiations odiques, elles devraient — par leur action — indiquer les diversités individuelles, et c'est précisément ce qui est confirmé par l'expérience.

Les personnes sensitives ressentent diversement l'influence magnétique suivant l'individualité de l'agent.

Le professeur Kieser raconte qu'une somnambule, même à l'état de veille, savait discerner, rien que par le sentiment de chaleur ou de froid, si la personne étrangère qui lui tendait la main lui était sympathique ou antipathique. Ce sentiment était encore plus net dans le somnambulisme où il se manifestait même sans le contact, et à une distance qui parfois atteignait dix pieds. On fit des observations minutieuses pour découvrir une origine physique à ces manifestations ; mais on trouva que l'âge ni le sexe, non plus que la couleur des cheveux ou la similitude de caractère, de tempérament, ou d'habitude ne pouvaient fournir l'explication cherchée.

On ne put, en dépit des recherches et des observations répétées, découvrir une base physique à ce phénomène. De semblables manifestations ont été très souvent observées, et on ne peut attribuer le fait qu'au rayonnement odique de l'agent, car on ne peut davantage en trouver l'origine dans la sphère psychique, du moins dans la sphère de la conscience. Il se produit parfois même une opposition entre l'influence psychique et l'influence odique reçue par le sujet. Certains sensitifs qui se trouvent affectueusement disposés pour leurs proches, se sentent odiquement repoussés par eux — à l'état de somnambulisme — et évitent leur contact, souvent même leur simple voisinage. Reichenbach a observé que chez les sensitifs il se présentait souvent des convulsions produites par la présence de parents proches.

Par exemple, « lorsque Mlle Horwtuy était en catalepsie, on pouvait la toucher sans provoquer aucune réaction appréciable ; mais aussitôt que ses parents ou son frère la touchaient du doigt, elle était prise de spasmes ».

Les sensitifs ne ressentent pas seulement l'influence des effluves odiques, dit Karl du Prel, après avoir cité plusieurs exemples curieux, mais encore « ils perçoivent les rayonnements odiques comme des phénomènes lumineux, et la luminosité de même que la vitesse d'ondes de ces émanations diffèrent avec les individus et avec l'état de santé de ceux-ci ; de façon qu'un diagnostic serait possible, bien avant l'apparition des symptômes physiques de la maladie ».

L'auteur rappelle aussi que l'individualité odique peut imprégner les objets avec lesquels nous sommes en contact, de sorte que les sensitifs, même à l'état de veille, peuvent parfois reconnaître le possesseur rien que par la perception odique d'un objet. Il rapporte à ce propos une expérience de ce genre qui éveilla une grande curiosité chez les assistants réunis ce jour-là auprès de Goethe, dont ils fêtaient le 80e anniversaire. Un certain Mikiewicz, qui passait pour mystique, proposa de faire circuler un plateau parmi les dames présentes qu'il pria d'y déposer une de leurs bagues, avec cette condition que le bijou devait avoir été porté depuis quelques années déjà. Après qu'il en eut ainsi réuni un certain nombre, il se retira dans un coin du salon, les considéra un instant, puis revint remettre chacune d'elles à son possesseur sans faire une seule erreur, désignant même le nom de baptême de la dame à qui elle appartenait — et il faut noter que toutes les personnes présentes lui étaient complètement inconnues.

Dans cette voie, les hypnotiseurs n'ont fait que retrouver ce que les magnétiseurs disent depuis longtemps. « Pigeaire raconte qu'une jeune femme tomba en somnambulisme dès les premières passes magnétiques et se montra alors si sensitive qu'elle indiquait rapidement, et sans jamais se tromper, les propriétaires d'une vingtaine d'objets. Au réveil, il n'en était plus question.

Voici comment Karl du Prel termine cette intéressante étude dont je

ne peux donner ici qu'un aperçu si incomplet : « La racine de notre individualité est donc de nature odique. Toutes les dissemblances par lesquelles les créatures se distinguent les unes des autres sont tout d'abord odiquement déterminées.

« Nous reconnaissons cela plus ou moins dans tous les processus d'extériorisation, dans toutes les fonctions que l'on appelle magiques, parce qu'elles ne sont pas l'œuvre du corps matériel, et pour lesquelles, par conséquent, nous devons admettre comme agent une force magique intérieure. Dans ces fonctions magiques, l'homme agit sur la périphérie de son corps et comme nous ne sommes pas doués de dons miraculeux, il faut nécessairement une base physique à ces fonctions. Si nous les analysons, nous trouvons toujours comme dernier terme du processus physique, le rayonnement odique qui nous conduit, il est vrai, dans la Physique de l'invisible, mais non pas du surnaturel. Toute la magie se résume donc en ceci que l'homme intérieur odique entre en relation avec la nature odique des choses de la nature, reçoit ainsi des impressions de celles-ci et peut, à son tour, agir sur elles.

« L'homme peut, non-seulement émettre de semblables rayonnements, mais l'agent tout entier est lui-même séparable du corps matériel, et dans cette extériorisation complète, il apparaît formé d'après le schema du corps : c'est le corps astral ; ainsi dans la télépathie et le dédoublement ; dans la mort seulement le corps astral se sépare définitivement du corps, et comme toutes nos particularités organique et psychique s'y trouvent reproduites, il s'ensuit que dans la mort nous conservons encore notre individualité, ce que confirment empiriquement les fantômes et les matérialisations. »

La même revue annonce que Karl du Prel vient d'être nommé à l'unanimité membre d'honneur de la société le *Sphinx*.

Psychische Studien

contiennent l'exposé intéressant des expériences de double vue dans l'hypnose dont j'ai parlé la dernière fois. Elles donnent aussi un article biographique sur Karl du Prel, à l'occasion des fêtes que lui ont offertes les spiritualistes allemands pour son soixantième anniversaire.

THÉCLA.

Revue de la Presse Anglaise

Light (15 avril.)

M. Wallis ayant fait un voyage de six mois aux Etat-Unis a fait à l'Alliance spiritualiste de Londres un récit de ses observations dans ce pays. Il parle d'un endroit de réunion à Onset Bay, situé à environ 40 milles de Boston, habité par une société qui s'intitule New England camp meeting spiritualist's association. Un grand nombre de maisons sont habitées

toute l'année, d'autres ne le sont que pendant quelques mois ; il n'y a que des spiritualistes. La réunion proprement dite ne dure qu'un mois : lorsque M. Wallis s'y trouva, elle fut prolongée à six semaines pendant lesquelles d'éminents orateurs furent invités à faire des lectures. Il y eut des visiteurs hindous, théosophes; etc. Les spiritualistes américains sont très éclectiques : des médiums de toutes sortes vinrent en grand nombre.

Lily Dale, à 40 milles de Buffalo, est un autre endroit analogue ou M. Wallis entendit d'admirables discours, entre autres celui de M. Willard Hull, éditeur du Light of Truth.

Lily Dale est enclos de murs ; à la porte, on paie 10 cents d'admission, et si l'on y reste, on donne la même somme chaque jour. A Onset Bay, on ne demande pas d'argent.

Les Américains sont toujours disposés à payer très libéralement tout ce qu'ils obtiennent ; M. Wallis pense que cela est pour beaucoup dans les cas de fraudes qui se présentent quelquefois.

Il cite une personne qui a donné 37 dollars (envion 185 frs) pour une peinture qui a été produite en sa présence par les frères Campbell. Il n'a reconnu ni parent ni ami, mais son guide lui a dit l'avoir faite. Voici le mode d'opérer de ces médiums : une toile neuve est posée sur un chevalet en présence des spectateurs qui voient une sorte de nuage de vapeur entourer le chevalet et les couleurs apparaître sur la toile.

Les sœurs Bangs étaient à Lily Dale en même temps que M. Wallis. Un de ses amis, M. Hawe alla chez elles dans l'espoir d'obtenir une manifestation de sa fille morte depuis quelques années, et profondément regrettée. Il choisit lui-même la pièce ou devait avoir lieu la séance, et en y arrivant. il étendit sur le parquet un drap qu'il avait apporté, afin de prévenir toute supercherie de mécanique dissimulée sous le plancher. Il examina scrupuleusement la table sous laquelle il posa une toile à peindre neuve, achetée et marquée par lui ; elle était placée sur le drap, le côté préparé en dessous ; un tapis pendant jusqu'à terre recouvrait cette table, formant une sorte de cabinet entourant la toile. M Hawe s'assit et causa avec les médiums pendant toute la séance qui fut longue. A la fin, on trouva sur la toile le portrait de miss Hawe, qui était complètement inconnue des médiums. Dans une seconde séance, il demanda le portrait d'une amie de sa fille ; et dans les mêmes conditions, il obtint l'image de cette personne à côté de sa fille, d'une ressemblance frappante. Les médiums lui demandèrent de leur laisser ce portrait ; il y consentit. et quelques jours après, on s'aperçut qu'une broche et un peigne d'une forme particulière avaient été ajoutés, donnant encore plus de ressemblance puisque miss Hawe avait l'habitude de porter ces objets.

M. Wallis dit qu'au Canada un esprit calviniste écossais semble prévaloir contre le spiritisme et cause une sorte de persécution contre les médiums et les conférenciers. Parlant des fraudes dont il est souvent question, M. Wallis dit avoir eu de bonnes séances avec des médiums sus-

pects : il dit que les américains usent de procédés de réclame absolument inconnus dans nos pays ; il a vu dans le New York Hérald des avertissements conçus dans les termes les plus extravagants, émanant de médiums estimés. Ensuite il y a la question de commerce et quelquefois la tentation de tirer parti de la médiumnité.

Il cite une dame de Boston qui donnait des séances de matérialisation ; les personnes qui l'employaient la remercièrent pour s'adresser à un autre médium qui obtenait un plus grand nombre de formes matérialisées : cette femme alla un jour trouver un ami de M Wallis et lui dit qu'elle venait de recevoir la visite d'une femme lui avouant avoir « played ghost » joué les fantômes pour sa rivale médium, mais que s'étant querellée avec elle elle venait lui offrir ses services.

Elle avait résisté à la tentation, mais M. Wallis ayant depuis entendu dire qu'elle obtenait un aussi grand nombre d'apparitions que sa rivale, on pouvait tirer une conclusion. Il reproche aux américains de chercher de véritables spectacles sensationnels au lieu de se contenter de phénomènes obtenus dans des conditions sérieuses, scientifiques. Il cite des séances dans lesquelles le médium, n'étant nullement contrôlé, aurait pu user de toutes les supercheries possibles. Il y a aussi une association de faux ou insuffisants médiums, qui procurent toutes les informations nécessaires sur les assistants d'une séance, en un mot manufacturent les messages spirites. Le public est responsable de toutes ces fraudes.

Il n'a pas pu se rencontrer avec M Evans, mais donne le récit que lui a fait M. Jones d'une séance avec ce médium, qui est anglais. Il dit que tous les médiums lui refusent des séances, le regardant comme un sceptique qui demande des conditions de contrôle trop rigoureuses. Néanmoins, M. Evans se soumit à toutes ses exigences. M. Jones se procura des ardoises neuves qu'il nettoya soigneusement ; il en vissa deux ensemble, les mit entre deux autres qu'il ficela, et les entoura encore de deux autres attachées avec du fil de fer. Il fit un paquet du tout, et en arrivant à la séance le posa sur une chaise, recouvert de son pardessus ; le médium ignorait complétement ce qu'il y avait dans ce paquet. Ayant dit à M. Evans qu'il désirait de l'écriture sur une des ardoise apportées, le médium lui répondit : c'est votre séance, vous avez payé pour cela, mais je ne garantis pas le résultat ; si vous faites vos conditions, prenez-en la responsabilité. Le paquet, toujours fermé, resta sur la chaise : au bout de quelque temps le médium dit : j'ai peur que nous n'ayons rien, vous devrez revenir. M. Jones emporta ses ardoises, et en les déficelant, constata que l'une d'elles portait un message, chose qu'il n'aurait jamais cru possible.

M. Wallis dit qu'il y a un nombre infini de médiums en Amérique ; il a été vivement intéressé par la convention de Washington, qui parait déterminée à mettre un terme aux fraudes si nuisibles au spiritisme, lequel est en grand progrès dans ce pays.

Les médiums à incarnation sont moins nombreux qu'autrefois ; en

général on les engage à développer leurs forces psychiques consciemment ; nombre de clairvoyants suivent les préceptes de J. Davis et entrent d'eux-mêmes dans l'état sensitif, sans être intransés. La théosophie qui a été très en vogue est moins appréciée ; il en est de même de la science chrétienne.

M. J. Coates, de Rothesay, exprime les désagréments qu'il a eus dans des séances avec M. Duguid pour y avoir admis trois personnes hostiles, ignorantes, qui ont injustement accusé le médium de fraudes, et se sont diverties à ses dépens et à ceux de l'assistance, en produisant des lumières avec du phosphore, ainsi que ces messieurs l'ont avoué après, en disant qu'il est impossible de peindre dans l'obscurité, et que M. Duguid a certainement un truc dont ils ne peuvent se rendre compte. M. Coates dit que c'est une leçon et qu'il ne faut jamais inviter aux séances de phénomènes physiques et encore bien moins à celles de matérialisation, les personnes dont on n'est pas sûr.

Light (22 avril).

Questor Vitoe envoie le récit de nouvelles expériences avec M. Evans. Ayant entendu dire qu'il avait obtenu de l'écriture en couleur, il s'est rendu chez ce médium avec ses ardoises : deux qu'il posa sur la table, y laissant ses mains pendant toute la séance, et deux autres étant à plat sur la table, à peu de distance, un peu de poudre de crayon placée au-dessus. Q. V. causa avec M. Evans pendant vingt minutes environ, puis le signal fut donné que le message était terminé. L'une des ardoises tenue par Q. V. portait de l'écriture au crayon ordinaire : le message commencé sur une ardoise continuait sur l'autre : il portait la signature du père de Q. V., bien que ce ne fût pas son écriture. Il était heureux, disait-il, de voir son fils chercher à se convaincre de l'authenticité de phénomènes qui peuvent être si utiles à l'humanité, en lui donnant des preuves tangibles d'une existence spirituelle indépendante.

En touchant à la troisième ardoise, Q. V. sentit au bout de ses doigts un picotement, comme lorsqu'on touche les fils d'une batterie, cela dura presque une minute. La surface interne de l'ardoise était couverte d'écriture, chaque ligne d'une couleur différente. Avant de poser cette ardoise sur la table, le médium y avait mis un grand J. avec de la craie ; chaque ligne de l'écriture colorée, excepté la dernière, croisait ce J. et les couleurs étaient distinctement posées au-dessus de la craie. Les caractères différaient de ceux des autres ardoises, la couleur semble avoir été projetée sur l'ardoise plutôt que déposée par frottement.

Voici le texte et l'indication des teintes :

Cher ami, l'esprit de votre père (rouge) me dit que vous désirez (magenta) recevoir un message écrit (chrome) en couleurs différentes pour l'emporter (cobalt) avec vous comme une preuve tangible (saumon) du retour et de la communication de l'esprit J'ai (mauve) le plaisir de vous présenter (laque) ici ce phénomène de couleur (laque) d'écriture directe et

compte (bleu et lavande) que c'est un agréable et probant (jaune chrome) souvenir de cette grande vérité. Guide (saumon) John Gray (terre d'ombre).

L'opérateur invisible affirme que cette écriture est faite par lui sur une ardoise psychique, et reproduite sur l'ardoise psychique par un procédé analogue à celui de la télégraphie sans fils, le courant étant transmis par le médium qui présente l'énergie nécessaire par laquelle on agit sur la matière. Cela rappelle la découverte du Dr E. Branly, montrant l'analogie nerveuse de l'homme et celle qui est employée pour la télégraphie sans fils.

M. Evans possède de nombreux certificats affirmant la réalité des phénomènes qu'il obtint, entre autres, un du Dr A. Russel Wallace.

The religio-philosophical journal (San-Francisco. Avril) donne le récit d'une séance de matérialisation avec un médium du nom de Church ; les assistants faisaient la chaîne autour de lui, et avaient recouvert le parquet avec des vêtements, en vue de prévenir toute mécanique dissimulée. Dans l'obscurité, on eut l'apparition d'un esprit indien, puis d'une dame suisse qui flottait dans la chambre, en jouant de l'accordéon. S. Jones, fondateur de ce journal, lui demanda si elle pourrait l'embrasser, ce qu'elle fit aussitôt. Les boucles de ses cheveux lui ayant frôlé le visage, il eut l'idée de lui demander si elle ne pourrait pas lui en donner une mèche, elle y consentit ; il lui passa son canif qu'elle prit, et il entendit le craquement des cheveux qu'elle coupait, puis elle lui tendit le canif et la boucle, que S. Jones a toujours conservée.

Le même journal donne le récit d'une prédiction faite au moyen d'un Ouija Board, et accomplie dans les moindres détails ; le Dr Sarah Dudley à qui fut donnée cette prédiction, s'était montrée fort incrédule, et ne supposait pas que cela pût être réalisé, l'événement annoncé étant des plus improbables.



Revue de la Presse Italienne



Il Vessillo spiritista (Mai 99.)

E. Volpi répond à C. Vesme, à propos de l'article de la Rivista di studi psichici et des attaques contre A. Kardec : il reproduit en entier l'article d'Aksakof ; comme réponse, il ne peut mieux faire que de citer un passage des œuvres posthumes d'A. Kardec, parlant de sa première initiation au spiritisme, en 1854 ; il y est dit que plus de dix médiums ont donné des communications ayant servi à composer le livre des Esprits : on y lit cette phrase : « Là je fis (dans la famille Baudin) mes premières études sérieuses sur le spiritisme, *moins* par le *moyen de la révélation que par celui de l'observation ;* je m'appliquai à cette nouvelle science, comme je l'avais toujours fait jusqu'alors, en observant la *méthode expérimentale*, ne faisant jamais de *théories préventives*. »

E. Volpi suppose que ni C. Vesme, ni Aksakof ne connaissent ce document.

A propos de la réincarnation et du médium Home en particulier, il suppose que ces deux auteurs ne sont pas mieux renseignés.

Il s'étonne beaucoup des appréciations sur A. Kardec attribuées à Victorien Sardou par la Rivista, et déclare hésiter à croire à leur authenticité.

E. Volpi termine en disant que sa foi en la doctrine de la réincarnation est basée sur des phénomènes de caractère intime, résultant de ses propres investigations, et qui seraient peut-être sans valeur pour d'autres personnes, mais qui lui permettent de dire que la loi de réincarnation est basée sur des faits ; et que si A. R. Wallace se montre opposé à cette croyance, c'est qu'il n'a pas eu l'occasion de faire de semblables observations.

Le colonel Carlo Ballatore donne le récit d'expériences récentes à Rome, avec Eusapia Paladino : il a été témoin de phénomènes de lévitation, de déplacements d'objets sans contact apparent. Il a senti la grosse main rude de John King faire sur lui le signe de la croix, se posant sur son front, ses épaules, puis sur la poitrine en y donnant un bruyant coup, sans que le colonel ressentit le moindre mal. On eut des apports de fleurs et de rameaux. Des bras et des mains apparurent près du médium ou des assistants. Le colonel a vu, entre lui et Eusapia, la figure d'un jeune homme mort depuis deux ans, et neveu d'une des personnes faisant la chaîne.

Par le moyen de la table, cette phrase fut donnée : Je suis Rosalie votre fille. Deux des assistants avaient perdu un enfant de ce nom, ils étaient d'abord fort incrédules, mais la conversation qui s'engagea leur prouva l'identité de la communication ; puis on ressentit un vent froid, et l'esprit de la jeune Rosalie se matérialisa suffisamment pour se faire voir à ses parents et les embrasser : elle avait l'habitude, autrefois, d'entourer la tête de son père et de lui bander les yeux avec ses longues tresses de cheveux, elle se livra à la même plaisanterie ; puis l'apparition s'évanouit, et par la table eut lieu, en langue arabe, une longue conversation typtologique entre la jeune fille et ses parents, entièrement convaincus de la présence de leur enfant.

Le colonel parle d'un harmonium qui était à la distance de trois mètres des assistants et qui fut ouvert par les invisibles, qui firent entendre un très joli air inconnu de toutes les personnes présentes : on entendait distinctement le mécanisme des soufflets et des registres.

Il Mondo secreto (Mars.)

M[me] Virginie Paganini répond à des contradicteurs de M. G. Delanne au sujet de la réincarnation, et défend cette doctrine contre ses adversaires.

Ce journal parle du docteur nègre E. Wandohobb, liseur de pensées remarquable, qui a dit à M. Pappalardo ne pas croire au spiritisme, et ne pas

savoir comment s'opère le phénomène qu'il produit. Il est absent pendant que l'on cherche ce que l'on veut lui faire deviner ; quand il rentre, il se bande les yeux, prend les deux mains de l'agent, les porte à ses tempes, murmure : j'ai compris, va comme un trait vers la personne qui doit le faire opérer, et quelquefois a besoin de reprendre les mains de l'agent comme pour deviner le seconde phase de sa pensée.

M. P. Turco, étant fort incrédule, ne voulut dire sa pensée à personne. Wandohobb lui prit les mains et se les posa sur les tempes, puis exécuta successivement les pensées de M. Turco, à mesure qu'elles lui venaient, dans l'ordre et sans se tromper. L'agent qui n'avait rien prémédité, fut émerveillé, ainsi que les assistants.



Revue en Langue Espagnole

Philadelphia

de Buenos-Aires. A lire son premier et important article sur la comparaison entre la Théosophie et les diverses écoles philosophiques de tous les temps ; ainsi que l'Evolution, par Annie Besant. Ce numéro de février contient en outre une traduction d'un très important article d'Arthur Arnould sur la Personnalité et l'Individualité.

Constancia

de Buenos-Aires, fait un appel à l'union de tous ; elle étudie les principes de morale des Jésuites sur l'équivoque et les opinions probables. Mme Amalia Domingo, sous le titre : *Assemblée de créanciers*, développe cette pensée que le spiritisme peut seul nous soutenir efficacement au milieu des amertumes de la vie.

On trouve dans le n° 609 deux articles intéressants sur le libéralisme de Léon XIII et sur la lutte entre les Jésuites et la liberté. Le n° 610 traite la question des médiums guérisseurs et reproduit un article sur la prescience de la mort.

Lumen

de Barcelone, développe par la plume de Victor Melcior cette pensée que la loi divine nous ordonne de poursuivre de tous nos efforts le bien particulier, ainsi que le bien général, et condamne l'inaction, de quelque prétexte qu'elle cherche à se couvrir. Elle continue la reproduction des deux mémoires sur les frontières de la Physique et sur les existences successives. A lire l'article de M. de la Vega : l'Humanité progresse.

Union Espiritista

de Barcelone, étudie les véritables enseignements du Christ et donne ensuite un curieux article dû à la plume de Mme A. Domingo Soler. Elle termine la traduction de l'éloquent discours de M. Léon Denis à la célébration du cinquantenaire du spiritisme.

La Revelacion

d'Alicante, démontre que l'apparente décadence du Spiritisme en Espagne n'est autre chose qu'une évolution, qui transforme la vogue de curiosité du début en travail scientifique, plus calme, plus silencieux et surtout plus efficace pour l'œuvre de consolidation d'abord et, plus tard, de propagation de nos doctrines.

Reformador

de Rio de Janeiro consacre depuis plusieurs mois la majeure partie de ses numéros à la traduction du mémoire de G. Delanne sur les vies successives, et à la reproduction de passages extraits des œuvres d'Aksakof.

Revue de la Presse

EN LANGUE FRANÇAISE

Le Journal

M. Alexandre Hepp, dans ses quotidiennes, que M. Claretie appelle des médaillons littéraires, ne craint pas de prendre la défense des opprimés et de braver tous les préjugés. Voici ce qu'il écrivait le 18 mai dernier :

Le tort de soulager

Les lecteurs du *Journal* connaissent le « nouveau Saint Paul » qui guérit par l'imposition des mains. Si impossible et trop proche du merveilleux, que puisse paraître ce moyen à ceux qui n'ont point recherché ce qu'était l'action des « initiés » de jadis, de Christ et des Apôtres, qui veulent ignorer la puissance fluidique et la nature de l'Esprit, il s'est affirmé en d'indéniables circonstances ; pour ma part, souvent j'en ai constaté, contrôlé les effets, je les ai même personnellement éprouvés. Depuis quelques mois, tout Paris défile en grande mode, et non en vain, devant le « nouveau Saint Paul » : mais depuis des années, dans une humble petite salle, au fond d'une cour, une femme d'énergie et de douceur, véritablement inspirée et soutenue par ce qu'elle appelle ses « bons amis », sans nul orgueil, sans nul profit, infatigable, mais simple instrument d'une force bienfaisante, réalise de ces miracles. J'ai vu chez cette admirable Mme Laffineur, rue du Château-d'Eau, de véritables résurrections, j'ai vu des sourires revenir et durer sur les visages les plus désespérés, et la reprise là où les médecins avaient abandonné tout.

Qu'est au juste cette force ? La médiumnité guérissante, comme toutes les autres médiumnités, n'a pas encore été dégagée de son mystère, mais expérimentalement elle fait ses preuves, elle est ; dans les immenses travaux des savants spiritualistes américains, anglais, allemands, dans les livres de Léon Denis et de Gabriel Delanne, les communications de Mme Noëggerath, les bulletins des innombrables Sociétés d'Etudes psy-

chiques, elle se rattache à un ensemble, à la doctrine de l'au-delà spirite : mais quand on songe aux progrès accomplis par cette doctrine en moins de cinquante ans, il est permis de supposer qu'un avenir proche fixera bien des détails. Nous ne sommes encore que sur le seuil d'une vérité qui révolutionnera le monde.

En attendant, consciencieusement et traditionnellement le parquet, paraît-il, manifeste, il s'occupe à poursuivre « le nouveau Saint Paul » pour exercice illégal de la médecine. S'il y réussit, ce sera un assez joli étonnement. Voilà un homme qui ne prescrit aucun médicament, qui ne donne point d'ordonnance, qui ne donne même pas de conseil, qui ne reçoit pas d'honoraires, qui ne fait que du bien, qui en tous cas ne fait pas de mal, — singulier médecin. Il en faudrait plus d'un comme celui-là. Mais espérons encore que M. de Valles, le distingué magistrat commis à cette instruction, ne fera pas à cet homme un crime d'avoir su inspirer et non exploiter la confiance, de s'en remettre au Dieu qu'invoquait Ambroise Paré, et de croire, d'une façon au moins inoffensive, qu'une mission de fraternité et de charité, ça peut exister...

Le Congrès spirite et spiritualiste

a été annoncé par *Le Petit Journal*, *l'Estafette*, *Le Petit Bleu*, *Le Petit moniteur universel*, *Le Daily Messenger*, la *Pall mall gazette*, etc. La *Fronde* l'a fait connaître aussi à ses lecteurs et continue l'exposé des diverses théories spiritualistes.

Le Journal de Charleroi

termine la série des études d'un de ses rédacteurs, M. Billy Young, sur les phénomènes du spiritisme. Nous sommes heureux de constater qu'elles se poursuivent avec une impartialité qui fait honneur au journaliste et à laquelle nous n'étions pas habitués. Dans le XV[e] article, l'auteur assiste à une séance obscure et constate qu'une boite à musique se promène dans l'espace, qu'un piano d'enfant est déposé sur ses genoux, ainsi qu'un tambour dont une des baguettes lui est glissée dans la main, tous les assistants faisant la chaine. Voici sa conclusion : « J'ai vu se lever et marcher une table, j'ai vu de curieux phénomènes d'écriture dite automatique, j'ai assisté aussi à des séances d'incarnation. On peut rire de ces phénomènes de médiumnité, mais j'estime, tout en restant sceptique, que plutôt que de s'en moquer il vaut mieux chercher, étudier et expliquer. Beaucoup trouveront évidemment que nier est plus facile. On ne peut que le regretter. »

La Revue Spirite

dans l'article de son rédacteur en chef, met en lumière la révélation qui s'est produite dans tous les temps. A toutes les époques, les grandes voix de l'au-delà ont prêché une morale identique et sous des formes diverses, les cultes ont célébré l'existence de Dieu et enseigné les devoirs de l'homme envers son créateur. M. Montonnier fait la traduction d'une théorie du professeur Dawbaru sur les personnalités multiples. Il en

résulte, suivant lui, qu'un esprit ne peut se souvenir des incidents de sa vie terrestre que lorsqu'il est fortement suggestionné par le médium. Il est des cas ou cette théorie ne peut s'appliquer, c'est lorsqu'une communication est reçue en l'absence de toute personne ayant connu le défunt. Le *précis historique de la doctrine isotérique* est toujours très bien fait et très intéressant, il n'en peut être autrement, étant dû à la plume érudite de Marcus de Vèze.

Nous apprenons avec plaisir la conversion au spiritisme du révérend Minot J. Savage, pasteur bien connu en Amérique ; il pourra enseigner à son confrère M. Richard les beautés de notre doctrine. Mme la générale Carmencita Noël publie dans ce numéro des récits de phénomènes des plus intéressants. Des roses ont été apportées en plein jour et sous le contrôle du général qui en vit une tomber dans la chéchia d'Hamed, son serviteur et médium. Dans une autre circonstance, dans le cabinet de la salle des séances, le même Hamed fut trouvé les bras chargés et littéralement couverts de branches d'un arbre appelé néflier du Japon.

La *Revue* publie la table des matières du nouveau livre de notre rédacteur en chef, ce dont nous la remercions.

La Tribune psychique

Dans sa chronique, notre ami Jules Gaillard parle du livre spirite composé par Victor Hugo. Il espère que M. Paul Meurice ne supprimera pas cette page de l'œuvre du grand poète. Ce serait lui faire dommage, car l'avenir apprendra, par ce livre, que l'âme du maître vibrait à toutes les vérités « à tous les vents de l'esprit ». A lire aussi un très bel article sur la réincarnation, dans lequel l'auteur fait un tableau poétique et grandiose de l'évolution animique. Il montre l'inanité de ces existences consacrées à la satisfaction des vanités terrestres et des appétits matériels, et leur oppose la sécurité des majestueuses et calmes perspectives de l'infini. Oui, la terre est le champ de bataille où l'âme conquiert ses grades. Mais elle avance d'autant plus vite qu'elle a compris, et alors la lutte devient moins cruelle, la matière vaincue se courbe, obéissante, sous la volonté toute-puissante de l'esprit qui monte d'un élan irrésistible vers le bien, le beau, le juste : vers la science et l'amour. Signalons aussi une très bonne étude de M. Brun sur l'ouvrage si remarquable du Dr Gyel : *La subconscience*.

Le Spiritualisme moderne

publie une étude de M. Beaudelot sur l'envie et la jalousie. M. de Latour réfute l'erreur de M. C. Flammarion qui, sans restriction, attribue toutes les communications spirites à une réponse inconsciente que se fait le médium. Il cite avec raison les cas où l'esprit annonce des choses inconnues de tous les assistants, y compris le médium. Il rappelle que des communations écrites sont obtenues par des enfants en bas âge, comme nous l'avons démontré dans cette Revue, ou par des personnes totalement illettrées, ainsi que nous l'avons encore établi. Enfin, les messages en langue étrangère ou les récits de longue haleine qui témoignent d'une

vaste intelligence et de connaissances que le médium ne peut posséder, sont des preuves irrécusables de l'influence des Esprits.

Le Progrès spirite

dans un hommage à Allan Kardec, reproduit des témoignages émanant de ceux qui l'ont connu. Nous lisons avec plaisir une lettre que M. Alexandre Delanne adressait sur ce sujet à la Société Spirite, le 30 mars 1870. On constate par ce récit que le grand initiateur spirite avait un cœur accessible à toutes les souffrances et qu'il était aussi charitable que bienfaisant ; il savait conformer sa vie à ses enseignements, ce qui est un gage de sa sincérité absolue et prouve la haute élévation morale de ce précurseur qui a orienté la pensée humaine vers les perspectives de la vie d'Outre-Tombe. Dans un article intitulé : La croyance aux esprits, nous relevons les affirmations suivantes de M. F. W. H. Myers :

« Je crois que la télépathie — transmission de la pensée par des canaux autres que le sensorium — existe à la fois entre les Esprits incarnés et les Esprits désincarnés. Je soutiens qu'il y a une série continue de semblable puissance, commençant avec les expériences de transmission de pensée, et d'hypnotisme à distance, continuant par des expériences d'apparitions, ces apparitions coïncident avec des crises ou avec la mort, et finissant par des apparitions après la mort — résultat, à mon point de vue, de l'exercice continu de la même énergie par des Esprits des défunts».

Le Phare de Normandie

par la plume de M. Berger-Bit, étudie notre évolution animique, qui part de l'instinct pour arriver à l'intelligence et aboutir plus tard à la pleine conscience, lorsque nous avons vaincu les passions terrestres. Dans les archives du groupe Vauvenargues, nous lisons une poésie qui reproduit une conversation de Victor Hugo avec M. Paul Stapfer, laquelle était tout à fait inconnue du médium au moment où il l'obtint. Ce n'est que plus tard que l'on put se procurer le volume où cette conversation était relatée. Notre confrère réfute aussi l'article du pasteur Richard que nous avons signalé au mois d'[illegible]ernier.

Le Journal du Magnétisme

publie une bonne étude de M. Dubet sur l'homme nouveau. Il montre que nous sommes à une époque où toutes les anciennes notions se modifient pour faire place à un idéal nouveau. « La terre qui autrefois paraissait l'infini, n'est plus qu'une prison dont il veut sortir ; les formules dans lesquelles on ligotait sa pensée et qui lui semblaient l'arrêt définitif, l'éternité immobile et rigide, font place aux conceptions géniales. Partout, en lui, autour de lui, dans l'univers physique et dans le monde de la pensée, des horizons nouveaux se sont ouverts : c'est bien la sensation réelle de l'infini, et cet infini ne l'écrase plus, mais au contraire l'attire doucement, tendrement, logiquement. » Le commandant Tégrad a fait de nouvelles expériences sur le fluide dégagé par les plantes fraîchement cou-

pées, qui se graphie sur la plaque sensible. Les expériences ont besoin d'être continuées, car il y a des résultats contradictoires.

Notre confrère rend compte du nouveau livre de M. Gabriel Delanne : L'*âme est immortelle* ; nous le remercions de son appréciation bienveillante de l'œuvre de notre rédacteur en chef.

Les Annales des sciences psychiques

enregistrent trois cas de pressentiments dus à M. Desbaux. Se trouvant à Monaco, il eut à trois reprises différentes l'intuition que tel numéro devait sortir ; il joua et gagna. Nous lisons la fin de l'intéressant travail de M. E. Lefébure sur le poète Alfred de Musset. L'étude attentive des œuvres de l'auteur de Rolla montre qu'il connaissait le magnétisme, la télépathie, et que sur la fin de ses jours il eut probablement des dédoublements, si l'on en croit M Martellet racontant l'épisode d'une sonnette qui s'agite au moment où il le désirait, sans qu'il pût quitter son fauteuil de malade.

Dans une bonne étude de M. Erny sur Mme Piper et ses expériences, nous signalons une légère inexactitude. Ce n'est pas Aksakof qui, le premier, a indiqué que des communications peuvent provenir d'esprits incarnés, mais bien Allan Kardec, dès 1860, dans sa Revue, et plus tard dans le livre des médiums, où il parle aussi du dédoublement de l'être vivant. Nous sommes heureux de signaler que M. Myers est de l'avis de notre rédacteur en chef, qui prétend, dans son dernier livre, que beaucoup des phénomènes rapportés dans les *Phantasms of the living* ne peuvent s'expliquer par la télépathie. Parmi les observateurs de Mme Piper on cite : les professeurs Newbold, William James. Oliver Lodge et le Dr Walter Leaf, qui sont parfaitement convaincus de sa bonne foi. C'est avec une grande satisfaction que nous constatons l'arrivée des savants sur ce domaine qui est le nôtre. Ils sont encore fort désorientés et ne savent guère où ils se trouvent, mais l'étude les amènera nécessairement à reconnaître l'existence du périsprit et à comprendre que les obscurités des communications sont déterminées par l'état de l'esprit après la mort. Parvenus au sommet de la montagne, c'est avec sympathie que nous les voyons gravir les sentiers tortueux qui les rapprochent de nous.

La Revue du Monde Invisible

étudie l'hypnotisme au point de vue médical. L'auteur réprouve l'emploi de l'hypnotisme lorsqu'il n'est usité que pour satisfaire la curiosité ou pour suggérer des pensées criminelles qui doivent se réaliser après le réveil. Nous sommes complètement d'accord jusque-là avec M. Méric, mais nous différons d'avis avec lui, lorsqu'il prétend nous interdire ce moyen pour entrer en relation avec les âmes désincarnées. Nous pensons qu'il est légitime de procurer à ceux qui souffrent de la douleur d'avoir perdu un des leurs, des consolations, en les mettant en rapport avec ceux qu'ils regrettent si amèrement. Il ne saurait être mauvais de faire le bien, et sécher les larmes des affligés sera toujours licite et méritoire.

Dans son étude sur l'hypnotisme et la suggestion, le Dr Alvarez admet l'existence du fluide magnétique démontrée par son action sur le magnétomètre de l'abbé Fortin, modifié par le Dr Baraduc.

Le Moniteur Spirite et Magnétique

étudie d'où viennent le mal et la souffrance. L'auteur, M. Martin, affirme qu'ils sont produits par nous, qu'ils résultent de notre ignorance des vraies lois naturelles, et qu'ils sont appelés à disparaître, à mesure que notre ignorance diminuera. Ceci n'est pas douteux et aussi bien au point de vue physique que moral, c'est l'ignorance de notre intérêt véritable qui est la cause déterminante de toutes nos souffrances. M. Léon Laurey fait remarquer avec raison la pression morale qu'on a voulu tenter sur Camille Flammarion pour l'empêcher de poursuivre ses études sur le spiritisme. De fait, il a été obligé d'annoncer aux lecteurs des *Annales politiques et littéraires* que la fin de son travail paraîtrait dans un livre. On voit par là quelle résistance on éprouve, alors même qu'on e t déjà célèbre, lorsqu'on veut faire pénétrer la vérité jusqu'au grand public.

La Paix Universelle

publie quatre articles sur le futur congrès de l'humanité. Nous pensons que cette grande œuvre aura bien du mal à passer du domaine théorique dans la réalité, car divers groupements cherchent à faire leur cette réunion, qui ne réussira cependant qu'à la condition d'être absolument impersonnelle. Un anonyme fait un historique de la vie esotérique de Jésus qui aurait été Essénien. Cette affirmation est controversée ; mais ce qui est sûr, c'est que le grand missionnaire a mené une vie pure et témoigné de puissantes facultés médianimiques, que l'on trouvait à un degré moindre chez les adptes de la secte des Esséniens. Suivant un article traduit du : *The world advance Thought,* nous sommes en ce moment à la fin d'un grand cycle qui a duré 2160 ans, et nous allons avoir un nouveau messie, si déjà même il n'est pas né. Ce serait véritablement bien désirable pour nous sortir du gâchis moral dans lequel nous sommes enlizés.

La Vie d'Outre-Tombe

combat contre l'existence du diable et démontre que cette croyance est funeste à l'humanité. C'est pour vaincre Satan que les bûchers ont consumé des milliers de victimes et déchainé ces terribles guerres de religion qui ensanglantèrent l'Europe pendant des siècles. De nos jours, c'est l'épouvantail dont on se sert pour effrayer les naïfs et les empêcher de voir par eux-mêmes où se trouve la vérité. C'est un peu comme l'orsqu'on crie « au loup » pour faire peur aux enfants. Les prêtres sont d'une inconséquence formidable quand ils nous racontent que le Diable osa tenter Jésus. Comment ! le prince du mal ne connaissait pas le Sauveur ? Il pouvait, lui si intelligent, se tromper à ce point ? Il aurait été bien bête, ce qui est inadmissible. Si Jésus était une incarnation divine, il pouvait bien

être ignoré des hommes, mais non d'un esprit qui aurait vu le splendide rayonnement de son âme ; dès lors il savait d'avance ne pouvoir le tenter et n'y aurait même jamais pensé. Tout cela est enfantin et ne supporte pas la discussion.

Le Messager

Le premier article traite des conditions à remplir pour atteindre au bonheur. Le meilleur moyen est de suivre l'enseignement du Christ, c'est-à-dire de nous aimer les uns les autres Le bon Spirite, dit l'auteur, élargit l'idée de patrie, il n'appelle pas frères seulement ceux qui sont nés sur le même coin de terre que lui, mais tous les hommes qui sont incarnés sur la terre. Un autre article signale une étude de M. Flournoy parue dans la *Revue philosophique,* et d'après lequel les médiums peuvent parfois écrire inconsciemment des messages dont tous les renseignements proviennent de leur subsconscience. C'est ma foi une bien belle découverte ! et les Spirites en seraient bien reconnaissants au savant professeur, si Allan Kardec ne leur avait pas parlé de cela il y a quelque 40 ans, et M. Metzger plus récemment dans son livre : *Essai de Spiritisme scientifique.* C'est ce qu'on appelle découvrir l'Amérique après Christophe Colomb. A lire, dans le N° du 5 mai, deux communications signées Horace Pelletier, qui sont bien dans le style que l'on connaissait à cet écrivain.

L'Echo du Merveilleux

publie les premiers envois relatifs à son concours de prophètes. C'est un cahos bizarre d'opinions contradictoires et il serait vraiment étrange que dans ce pandemonium ne se trouve pas un ou plusieurs des événements qui doivent se réaliser par la suite. *Les reportages dans un fauteuil* sont très intéressants. Dans la Galicie, à Nienadowka, on signale un cas de possession rebelle à tous les exorcimes. Le jeune médium, nommé Hanusia, n'est nullement hystérique et tout à fait réfractaire à la suggestion.

Pendant plusieurs mois, elle a été sous la surveillance continuelle de gendarmes qui n'ont pu découvrir l'auteur des bruits insolites qui se produisaient malgré leur présence. Hanusia, lorqu'elle est possédée, parle des langues étrangères qu'elle ne connait pas à l'état normal. L'esprit qui l'obsède est du plus bas étage. « Sainte Thérèse » continue ses communications mais elle reste opposée au spiritime « qui se trouve, dit-elle, en contradiction avec les lois divines ?? »

Nous n'avons reçu ce mois ni *Les Psychische studien,* ni *l'Humanité Intégrale. La Lumière* nous est parvenue trop tard pour en faire l'analyse.

ENQUÊTE SUR L'OCCULTISME A PARIS. — Deux occultistes, MM. Verleye-dessinateur, et Marestan, homme de lettres, se proposent de faire une enquête sur l'occultisme à Paris, destinée à former la matière d'un volume illustré, à paraître prochainement. Au cours de cet ouvrage, à la fois littéraire et scientifique, seront décrites toutes les expériences intéresssantes

qu'ils auront été à même de constater, comme les théories ou les pratiques qui, par leur originalité, mériteront d'être mentionnées.

Ils prirent donc toutes les personnes qui s'intéressent à la question comme amateurs, scientifiques ou professionnels ; les somnambules, spirites, guérisseurs, devins, etc., susceptibles de leur faire part de cas intéressants ou d'expériences, de vouloir bien se mettre en rapport avec eux. Adresser les communications à Jean Marestan, 84 rue Lamarck à Paris.

Souscription pour le Congrès Spirite et Spiritualiste de 1900

MM. Alexandre Delanne	12	»
Gabriel Delanne	12	»
Hervy	12	»
Aviron	12	»
Sausse	12	»
Mme Bovolin	12	»
Mlle Brisse	12	»
Mme La générale Carmencita Noël	12	»
M. Krell	12	»
M de Madrille	12	»
Paul Grendel	12	»
Total à ce jour	132	»

Nous rappelons à nos lecteurs que l'on peut souscrire pour une somme quelconque, mais que si l'on verse six francs, on a le droit d'assister à toutes les séances du Congrès. La somme de douze francs assure à chaque souscripteur, à part son droit de visite, un volume qui contiendra les travaux de toutes les écoles représentées au Congrès et qui portera imprimé le nom du souscripteur.

Tous les mois, les sommes reçues sont remises à M. Duval, trésorier. La mention des souscriptions faites dans la Revue sert de reçu.

AVIS

Les lecteurs dont l'abonnement finit avec ce numéro, sont priés de bien vouloir nous adresser le renouvellement de leur abonnement, afin de ne pas subir de retard dans la réception de la Revue.

Sont considérées comme abonnées les personnes qui ne nous retourneront pas le prochain numéro avec la mention : Refusé.

Dans le seconde quinzaine de juillet, nous ferons recevoir par la poste le prix des abonnements qui ne nous seront pas parvenus directement.

On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.

Nous prions nos lecteurs de l'étranger de bien vouloir nous couvrir par un mandat-poste, ou par un chèque sur un établissement de crédit parisien.

Le Gérant : J. DIDELOT.

Saint-Amand (Cher). — Imp. DANIEL-CHAMBON.

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES DES JOURNAUX FRANÇAIS

Le Progrès spirite, 1, rue Oberkampf à Paris, 5 francs par an

La Revue spirite, 12, rue du Sommerard, Paris. 10 fr. par an.

Le Phare de Normandie, de Rouen, rue des Charrettes, 29. 3 fr. 50 par an.

La Paix universelle, revue indépendante, cours Gambetta, 5, Lyon.

Le Journal du Magnétisme (DURVILLE) 23, rue Saint-Merry, Paris. 6 fr. par an.

La Lumière, 96, rue Lafontaine, Paris-Auteuil.

L'Humanité intégrale, 20, avenue Trudaine, Paris, organe immortaliste, 6 fr. par an.

Revue du Monde Invisible. Mensuel. France, 10 fr. Etr. 12 fr. 29, rue de Tournon, Paris.

L'Initiation, occultisme. PAPUS, 5, rue de Savoie, Paris. — Prix : 10 francs.

Annales des Sciences Psychiques, rue de Bellay, Docteur DARIEX, Paris.

La Vie d'Outre-Tombe, chez Fritz, 3 fr. par an, 7, passage de la Bourse, à Charleroi (Belgique).

L'Echo du Public, 5, rue de Savoie, Paris

L'Hyperchimie, à Douai. — Revue mensuelle. — Prix : 5 francs.

La Revue de l'Hypnotisme, 170, rue Saint-Antoine, Paris.

Le Roformiste, 18, rue du Mail, Paris

Le Moniteur spirite et magnétique avenue de Saint-Mandé, 104. Paris. Prix Par an : Paris, 2 fr. 60, Etranger, 3,60.

JOURNAUX PUBLIÉS L'ÉTRANGER

Le Messager, Liège (Belgique). Ecrire au bureau du journal. Belgique, 3 fr. ; pays étrangers, 5 fr. par an.

La Irradiacion, revue des études psychologiques, dirigée par E. GARCIA, Incométrézo 19, Madrid. 3 fr. en Espagne.

Lux, Bulletin académique international des études spirites et magnétiques. Roma, Italie. 10 fr. Italie ; Etranger, 13 fr.

El Férégrina, 6, calle de Corabo Coyna à Porto-Rico.

La Luz, calle Lateral del Sur à Porto-Rico.

Neue Spiritualistische Blætter, directeur CYRIAC, à Berlin (Allemagne).

Psychische Studien, monatliche Zeitschrift, Direct[r] Alex. AKSAKOF à Saint-Pétersbourg. Oswald Mutze Leipzig, Lidenstrasse, 4. Preisjæhrig : 5 Reichsmark.

Light of Truth, publié à Cincinati (Ohio), 7512 Race S[t], par G. STROWELL.

La Religion philosophicale, one Copy, one year madvana incinding postage, 83, 15, Publishing House Chicago Illinois (Etats-Unis).

The Banner of Light, à Boston, Massachussetts (Amérique du Nord), 9, Bosworth, 2.50 dollars.

The Medium and Deybreack, Burna, 15, Southampton. Bow Holborn, w c.

Light, hebdomadaire, 110, St-Martin's Lane, Charing Cross. W. C. à Londres.

The Harbinger of Light, à Melbourne (Australie).

Revista espirita (Buenos-Aires).

An ali dello Spiritismo in Italia, via Orméa, n° 3. Turin.

El Criterio espiritista, à Madrid.

Reformador, Rio-de-Janeiro.

Supercienza. — Piacenza (Italie). — Prix 10 francs par an.

Lux de Alma, à Buenos-Aires.

El Buen Sentido, calle Mayor, 81, 81 2ª, Lérida (Espagne).

Constancia, à Buenos-Aires.

La Fraternidad, à Buenos-Aires.

La Vérité, à Buenos-Aires.

La Nueva Alienza, à Cienfueges (Ile de Cuba).

El Faro Espiritista, à Tarrassa (Espagne),

Il Vessillo spiritista, D[r] E. VOLPI, à Vercelli, (Italia).

Espiritisma, à Chalchuapa.

La Illustratione Espirita, par le général REFUGIO GONZALES, à Mexico.

O Psychismo Revista, revue Portugaise. 231, rue Augusta, Lisbonne.

Luz Astral, bi-mensuel, à Buenos-Aires.

Revista del Ateneo Obrero, Tallers, 22, 2° à Barcelone. — Trimestre. 0.75 pta.

El Sol, à Lima (Pérou) : directeur, CARLO-PAZ SOLDAN.

Revista Espiritista de la Habana. mensuelle, Corrales, n° 32, à la Havane.

Die Uebersinnliche Welt, mensuel, Rédacteur MAX RAHN, à Berlin N., Eberswals der Str. 16. — Etranger, 6 Mark par an.

Morgendœnringen, mens., Skien (Norvège).

The Two Worlds, journal mensuel, édité par E. W. WALLIS, 73 a, Corporation Street, à Manchester. 9 fr. par an.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. FRANCIS ; Chicago-Illinois. 1 dollar par an.

Rivista di Studi Psichici, via Rosine, 10, Turin.

Het Tœkomstig Leven. — Utrecht, Hollande. — Prix 2 florins 50 par an.